Musée littéraire : choix de littérature contemporaine française et étrangère. Série 46

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Musée littéraire : choix de littérature contemporaine française et étrangère. Série 46. 1847-1876.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Z. 4464

1137

Le Siècle.

MUSÉE LITTÉRAIRE.

QUARANTE-SIXIÈME SÉRIE

Z
2259
F 3y8.46

PARIS. — IMPRIMERIE J. VOISVENEL, 14, RUE CHAUCHAT.

Le Siècle.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

MUSÉE LITTÉRAIRE

CHOIX DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

FRANÇAISE ET ÉTRANGERE

※

Quarante-sixième série

PAR

HECTOR MALOT, ANDRÉ LÉO, FÉLIX DERIÈGE.

PARIS

AU BUREAU DU SIECLE, 14, RUE CHAUCHAT,

PRÈS LA RUE LAFAYETTE.

MUSÉE FLEURIAU

Hector Malot.

L'HÉRITAGE D'ARTHUR

DÉPOT LÉGAL
847 4

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
R.F.

PREMIÈRE PARTIE.

I

Lorsqu'on va de Condé-le-Châtel à Hannebault, par la route départementale qui longe la rive gauche de l'Andon, on trouve, en arrivant au village de Mulcent, une large colline escarpée qui barre le chemin et oblige la rivière à faire un coude largement arrondi.

Au haut de cette colline, s'élève une vaste construction appartenant à l'époque de Louis XIII, qu'on appelle le château de Rudemont.

Sa situation lui a evidemment donné le nom qu'il porte : en effet, le mont est rude à escalader.

Si le voyageur qui passe au pied de cette colline, que la route contourne, n'est point effrayé par la roideur et surtout la longueur d'une montée, en plein midi, dans un chemin raboteux, s'ouvrant difficilement passage au milieu des blocs de grès rouge éboulés, il est amplement payé de ses peines en arrivant au haut : la vue est splendide et l'une des plus belles qu'on puisse rêver.

Derrière soi, un grand château de vieux style, adossé à un parc que continue une forêt.

Devant soi et à ses pieds, une immense étendue de pays, où les champs, les prairies, les arbres, les maisons isolées, les villages, les villes, les coteaux, les plaines et les rivières, se confondent et se mêlent jusqu'à l'horizon voûté : les yeux se perdent dans des espaces sans bornes, et le bleu du ciel, qui va sans cesse en pâlissant à mesure qu'il s'abaisse, semble s'appuyer légèrement sur le bleu foncé des collines.

On est sur une des cimes les plus élevées de l'Ouest ; car, tandis que tous les rameaux qui partent du massif d'Écouves, le point culminant de cette partie de la France, s'affaissent assez rapidement, les uns en se perdant dans le plateau de la Mayenne, les autres en courant vers le mont Saint-Michel ou vers Saint-Lô, ceux-ci en se rattachant aux chaînons de la Bretagne, ceux-là en rejoignant les collines du Perche ; celui qui sert d'assise au château et à la forêt de Rudemont se maintient, sans dépression très-sensible, à sa hauteur initiale.

De cette cime, l'œil, s'il était plus puissant, pourrait s'étendre, sans que rien se plaçât devant lui, vers l'Ouest, jusqu'à l'Océan, et vers le Nord, jusqu'à la Manche, tandis que, passant par-dessus les plaines de la Beauce et de la Brie, il irait dans l'Est jusqu'à l'Argonne et au Morvan ; dans le Sud, au delà de la Loire, jusqu'au grand plateau central.

On comprend qu'à une pareille altitude, le climat soit assez rigoureux : rude est le froid sur cette colline, rudes aussi sont les vents qui, dans les jours de bourrasque, apportent jusque-là les vapeurs de la mer. Pour la première fois, rencontrant un obstacle, les nuages, trop lourds pour s'élever, se déchirent à ces crêtes de granit, et, s'accrochant aux branches des arbres qui les filtrent à travers leur feuillage touffu, ils se résolvent en pluie diluvienne. Pendant l'hiver, une bise contre laquelle il n'y a pas d'abris ; pendant la belle saison, des vents d'ouest qui chassent devant eux des torrents d'eau. Ainsi, de toutes les manières, se trouve justifié le nom de Rudemont.

Tandis que le pays environnant est aménagé en champs et en herbages séparés les uns des autres par des levées de terre plantées de haies vives et d'arbres à hautes tiges, ce plateau est couvert par une vaste forêt, qui suit les cimes des collines et se prolonge à une distance considérable, changeant de nom selon les localités qu'elle traverse, mais gardant partout la même physionomie.

De là, dans la même contrée, deux pays d'un caractère absolument distinct : — Le pays d'en haut et le pays d'en bas.

Dans le pays d'en bas, la richesse industrielle et

G

agricole, des usines nombreuses établies sur le cours des rivières, des petites villes, de gros villages, des champs et des herbages d'une fertilité telle que les bœufs s'y engraissent en peu de mois sans travail et sans peine pour le paysan.

Dans le pays d'en haut, au contraire, pas de villages, pas de maisons, pas d'habitants; des bois et toujours des bois, coupés çà et là par quelques landes dans les endroits où la couche de terre qui recouvre le grès ou le granit n'est point assez profonde pour nourrir des arbres.

Jusqu'à la Révolution, ces bois et ce château ont appartenu à la famille de Rudemont, qui, à défaut d'autres illustrations, compte parmi ses membres, une longue série de chasseurs célèbres.

Sous Henri IV, un Rudemont a marqué sa place dans les guerres du Béarnais ; mais, de Louis XIII à Louis XIV, pas un seul Rudemont n'a paru à la cour ou n'a figuré dans l'histoire.

Richelieu lutte contre la maison d'Autriche, les Rudemont chassent; Condé, Turenne, Villars, livrent leurs batailles, les Rudemont chassent. Louis XIV réunit la noblesse de France à Versailles, les Rudemont ne quittent pas leurs terres et chassent toujours. La guerre de sept ans abaisse la France, les Rudemont ne s'en aperçoivent pas et continuent de chasser dans leurs bois.

Avec son titre et ses biens, chaque marquis de Rudemont mourant transmet sa passion pour la chasse, à son aîné, religieusement élevé dans les traditions de la famille et le culte de Saint-Hubert. Pour la noblesse du pays, les Rudemont sont les marquis Tayaut : c'est le nom que tout le monde leur donne, et ils en sont fiers.

Sous Louis XVI seulement, un Rudemont paraît à Versailles et fait parler de lui à Paris; encore faut-il une catastrophe pour que cela puisse se produire.

Dans une partie de chasse, le marquis de Rudemont, qui était alors chef de la famille, se laisse entraîner par un sanglier affolé, et, du haut d'un rocher, il fait avec son cheval un saut d'une centaine de pieds, dans lequel il se casse les reins. Il ne laisse pas d'enfants, et c'est son cadet, prêt à entrer en ce moment dans les ordres, qui lui succède.

L'éducation avait par hasard détruit chez ce Rudemont, élevé pour l'Eglise, le principe héréditaire. Devenu inopinément maître de sa volonté, il abandonne le château de ses pères, qui pour lui n'est qu'un chenil, et il vient faire figure à Versailles, où il se marie; lorsque la Révolution triomphe, il émigre.

La terre de Rudemont, château, herbages, prairies, forêts, est alors mise en vente, et elle est achetée en bloc par un ancien sergent de Condé-le-Châtel, nommé Fabu.

Bien que président du club de l'Egalité, ce Fabu n'avait foi ni dans la légitimité de la Révolution ni dans la durée de la République; aussi à peine est-il en possession du domaine de Rudemont, qu'il commence par abattre tout ce qu'il peut vendre de bois : s'il avait trouvé des acquéreurs, il aurait rasé à blanc toute la forêt. Il fallait profiter du moment : qui savait si les Rudemont ne reviendraient pas; alors on leur rendrait ce qui resterait.

En six années, de 1794 à 1800, il enlève de cette forêt vingt fois la valeur de ce que le domaine entier lui a coûté. Son ardeur ne se ralentit que quand le général Bonaparte, devenu consul à vie, donne des gages de sécurité aux honnêtes gens ; elle ne s'arrête tout à fait que quand Napoléon est sacré empereur.

La confiance entre alors dans son esprit, et il commence à se croire vraiment propriétaire de la terre qu'il avait jusqu'à ce jour exploitée en habile régisseur. Napoléon s'appuie sur une armée qui fait trembler l'Europe, il ratifie la vente des biens nationaux : c'est l'homme providentiel qu'il faut à la France.

Fabu, qui jusqu'à ce moment avait habité une petite maison de Condé, était venu alors s'établir au château de Rudemont, dont les volets avaient été fermés pendant douze ans, et l'âpreté qu'il avait mise naguère à ruiner son domaine, il l'avait employée désormais à la réparer et à l'enrichir.

Il était bien à lui maintenant pour toujours.

Que lui importait que le marquis de Rudemont, qui avait émigré, eût un fils?

Que pouvait-il, ce fils, contre Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, etc.?

Et Fabu, qui voulait fonder aussi une dynastie, s'était fait appeler monsieur Fabu de Carquebut, du nom d'un petit domaine qu'il avait réuni à la terre de Rudemont.

Cependant Napoléon le Grand, qui faisait la fierté et la sécurité du vieil huissier, était tombé, et le fils du marquis émigré était rentré en France à la suite des alliés et de ses princes légitimes.

C'était à sa manière un philosophe que monsieur Fabu de Carquebut; il croyait que tout excès dans un sens amène fatalement un excès dans un sens contraire. Où s'arrêterait-on dans la réaction? On allait revenir sur la vente des biens nationaux et les reprendre aux propriétaires actuels, pour la restituer aux propriétaires anciens.

Lui reprendre Rudemont!

Oh! Waterloo! canaille de Blücher!

Il était parti pour Paris et s'était mis à la recherche de l'héritier des Rudemont.

A Paris, il avait repris espérance à mesure qu'il avait obtenu des renseignements sur celui qu'il redoutait : le marquis de Rudemont n'avait ni fortune ni crédit, et il était logé par charité chez un de ses cousins du côté maternel, en attendant qu'on pût le faire entrer dans la maison du roi.

Fabu l'avait été trouver, et, dans une petite chambre sous les combles, il avait été admis en présence d'un grand gaillard de six pieds de haut, bâti en Hercule et âgé de trente-trois à trente-cinq ans, — le marquis de Rudemont.

— Je suis le bonhomme Fabu, avait-il dit en se présentant lui-même.

— Qui ça, Fabu?

— Fabu, qu'on a surnommé de Carquebut à Condé-le-Châtel pour le distinguer de son frère. C'est moi qui pendant nos malheurs,— c'était sa manière pour parler de la Révolution, — ai acheté votre terre de Rudemont en bloc, pour qu'elle ne fût pas morcelée et à seule fin de pouvoir vous la rendre un jour : ce que je viens faire, n'ayant pas pu vous trouver jusqu'à présent.

C'était admirable.

Le marquis resta un moment abasourdi, se demandant s'il rêvait.

En quoi! celui qui lui parlait ainsi, et qui se tenait humble et tremblant devant lui, dans la position d'un suppliant, était le terrible Fabu, dont depuis vingt ans il ne prononçait le nom qu'en l'accompagnant d'une litanie d'épithètes d'exécration! Fabu le voleur, Fabu le buveur de sang, Fabu le républicain, Fabu l'assassin, le traître, le pillard.

Le premier trouble de la surprise s'étant calmé, le marquis avait prié Fabu de s'expliquer un peu plus clairement,

C'était facile : Fabu était un homme calomnié, et incompris. Il avait été président du club de l'Egalité, cela était vrai; mais, en acceptant cette fonction, il n'avait cherché qu'à arrêter les passions populaires. S'il avait demandé quelques têtes, c'avait été simplement pour affermir son autorité. Il avait acheté la terre de Rudemont, cela était vrai encore; mais il ne s'en était jamais considéré que comme régisseur. Si, jusqu'à ce jour, il n'avait rien fait pour la restituer à son légitime propriété-

taire, c'était parce qu'il avait été arrêté par la tyrannie de Buonaparte.

Maintenant que l'ogre de Corse s'était enfui, Fabu reprenait courage, et il venait proposer à monsieur le marquis de rentrer à Rudemont.

Seulement, si lui Fabu était disposé à restituer la terre de Rudemont à son légitime propriétaire, il était juste, n'est-ce pas? que le légitime propriétaire payât au bonhomme Fabu ce que celui-ci avait dépensé en améliorations, chemins, plantations, etc. La note de ces dépenses avait été rigoureusement tenue; son total s'élevait à la somme de un million quatre cent soixante-trois mille cinq cent soixante-dix-sept francs quarante-deux centimes, sans compter les intérêts. Mais de ces intérêts il ne serait pas question, ils entreraient en compensation avec les fruits que le bonhomme Fabu avait perçus pendant son administration.

Cependant le marquis, qui n'avait pas dix louis dans sa poche, s'était laissé emmener à Rudemont, et, en chassant dans cette forêt toute pleine du souvenir de ses ancêtres, la passion héréditaire s'était réveillée en lui.

Alors le bonhomme Fabu avait trouvé un moyen pour tout concilier : c'était que monsieur le marquis de Rudemont épousât mademoiselle Sophie Fabu, une jeune fille de vingt ans, roturière, cela était vrai, mais bien élevée et apportant en dot à son mari les un million quatre cent soixante-trois mille cinq cent soixante-dix-sept francs quarante-deux centimes nécessaires pour payer les dépenses faites sur le domaine de Rudemont.

Ce mariage s'était accompli et avait donné naissance à Arthur-Hubert Mulcent, comte de Rudemont, de qui il va être question dans ce récit.

II

Quand le bonhomme Fabu avait marié sa fille au marquis de Rudemont, il avait deux enfants.

Cette fille, Sophie, et un fils plus âgé d'une quinzaine d'années, nommé Alexis.

L'âge ne constituait point la seule différence qui existât entre le frère et la sœur.

Sophie était douce de caractère, modeste d'esprit, pleine de tendresse et de réserve dans ses sentiments.

Née au milieu de la tourmente révolutionnaire, elle avait été dès le berceau habituée à la crainte et au mystère. Sa mère, qui était pieuse, allait, toutes les fois qu'elle pouvait échapper à la surveillance de son mari, entendre la messe que disait un prêtre dans une grotte de la forêt de Rudemont, et elle emmenait sa petite fille avec elle. L'enfant devait se taire et soigneusement cacher à tous, et surtout à son père, ce qu'elle voyait, comme ce qu'elle entendait.

On sait quelle influence ces premières impressions exercent sur un caractère.

Celui de l'enfant s'était formé dans ce milieu, et à vingt ans, après avoir reçu une instruction plus étendue et en même temps plus délicate que celle que l'on donnait alors aux jeunes héritières de la riche bourgeoisie, mademoiselle Sophie Fabu était une jeune fille d'une timidité extrême, qui tremblait continuellement devant son père, pour lequel elle n'était qu'une « sotte poupée. »

L'annonce de son mariage avec le marquis de Rudemont l'avait remplie d'épouvante et en même temps de joie.

Marquise! que dirait-elle, que ferait-elle dans ce monde? Son mari pourrait-il lui pardonner d'être la fille d'un huissier? Comment gagnerait-elle son cœur?

De là des craintes qui assurément lui eussent fait refuser son consentement si on le lui avait demandé.

D'un autre côté, elle avait vu dans cette union la main de la Providence qui lui permettait de restituer aux Rudemont une fortune dont ils avaient été dépouillés, et elle s'était réjouie d'avoir été choisie pour mettre à exécution cet acte de justice et de réparation.

Naturellement madame la marquise de Rudemont avait adoré son mari, devant lequel elle avait vécu à genoux.

Et en mourant, après quinze années d'une ardente dévotion, elle lui avait demandé pardon du chagrin que cette mort allait lui causer, en même temps que du premier trouble qu'elle allait apporter à ses habitudes.

Tout autre était le frère aîné, Alexis Fabu.

Il était aussi dur que sa sœur était douce, aussi vantard qu'elle était modeste, aussi extravagant dans ses paroles et surtout dans ses actions qu'elle était réservée.

Jamais frère et sœur n'avaient été si éloignés l'un de l'autre, et cela au physique aussi bien qu'au moral. A les regarder, à les écouter, c'était à croire qu'ils n'avaient pas une goutte du même sang dans les veines; et cependant madame Fabu avait été une honnête femme, sur laquelle les plus mauvaises langues de Condé n'avaient jamais trouvé à bavarder.

L'éducation n'avait fait que développer ces dispositions naturelles chez Alexis, car Fabu qui destinait son fils à l'état de propriétaire campagnard, avait trouvé que dans cette profession les points essentiels à acquérir sont au nombre de deux : 1° savoir compter; 2° savoir faire respecter ses droits.

Pour tout le reste, livré à lui-même, Alexis avait largement usé de la liberté qu'on lui laissait, et en peu d'années il était devenu un parfait chenapan, d'autant plus redoutable que ses poches étaient toujours garnies.

Quand un père de famille, exaspéré que son fils eût été entraîné par Alexis, venait se plaindre auprès du bonhomme Fabu, celui-ci riait aux éclats, répondant pour toute excuse :

— Il faut que jeunesse se passe.

Quand c'était une mère qui venait parler au nom de l'honneur de sa fille, Fabu gouaillait :

— Gardez vos poules, disait-il, mon coq est lâché.

Il était fier de ce fils. « Un Rudemont n'eût pas mieux fait, » disait-il quelquefois à ses intimes.

Etre un Rudemont! Le père Fabu avait élevé son fils bien-aimé dans ce but, et celui-ci avait grandi dans la persuasion qu'un jour, — le plus rapproché serait le meilleur, — il serait seul maître de ce domaine.

Et ce qu'il y avait de particulier chez le père comme chez le fils, c'est que tous deux vivaient dans cette foi naïve, qu'il n'y avait qu'à posséder Rudemont pour être un vrai Rudemont. En passant dans le grand salon, Alexis regardait les portraits accrochés aux murs avec une sorte de respect, lui qui ne respectait rien : c'étaient des ancêtres, les siens.

Quand la crainte avait amené Fabu à conclure le mariage de sa fille avec le marquis de Rudemont, l'accord du père et du fils s'était rompu au milieu d'explosions terribles.

Alexis avait été élevé pour être propriétaire de Rudemont; il voulait Rudemont. Que sa sœur épousât le marquis ou ne l'épousât pas, il s'en moquait. Ce qu'il voulait, ce qu'il exigeait comme son droit, c'était le château, c'étaient les terres, c'était la forêt. On lui volait son bien.

Quand, malgré ses plaintes et ses révoltes, le mariage s'était fait, il avait été partout, criant que son père était un voleur, ce qui faisait rire les gens; le marquis, un escroc, ce qui amusait les uns et exaspérait les autres; enfin que sa sœur n'était pas sa sœur, ce qui faisait hausser les épaules à tout le monde.

Il avait refusé d'assister au mariage et il s'était établi dans le domaine de Carquebut, un prieuré que

son père lui avait acheté et lui avait donné, et dès lors il avait juré qu'il ferait à son beau-frère « le marquis » et à « sa voleuse de sœur » tout le mal possible.

La part que son père lui faisait n'était cependant pas la plus petite, car au domaine de Carquebut, qui était considérable et composé des meilleures terres du pays, le père Fabu avait ajouté tout ce qu'il possédait en argent, créances ou valeurs: ce qui formait un beau chiffre. Mais ce n'était point Carquebut qu'Alexis voulait : c'était Rudemont, et avec Rudemont l'argent, les valeurs et les créances. Carquebut serait pour sa sœur. C'était ainsi qu'il avait disposé, dans son esprit, le partage de la succession de son père; c'était ainsi qu'il avait toujours été entendu que les choses s'arrangeraient. Tout ce qui n'était pas cela était volerie.

Bien que demeurant à une heure de distance à peine, les deux beaux-frères, on le comprend, n'avaient point établi de relations entre eux; quand le marquis apercevait de loin le frère de sa femme, il s'arrangeait pour prendre un autre chemin; si par hasard il se trouvait en face de lui, il détournait la tête.

— Le voleur! disait Alexis à ses confidents, il n'ose pas me regarder; et ça se dit marquis. C'est moi qui suis le vrai marquis de Rudemont.

Ce qu'Alexis appelait être marquis, c'était de courir les foires de la contrée pour y acheter les plus beaux chevaux qu'il pouvait trouver; c'était payer largement à boire, dans tous les cabarets, à tous ceux qui voulaient trinquer avec lui; c'était poursuivre toutes les filles disposées à se laisser atteindre en sachant qu'un louis coulait facilement entre ses doigts; c'était tutoyer tout le monde; c'était n'avoir pas peur d'un coup de poing ou d'un coup de bâton, en se jetant dans une rixe; c'était pressurer ses fermiers, égorger ses débiteurs; c'était battre ses ouvriers et ses domestiques ou jouer aux cartes avec eux selon l'occasion; enfin c'était faire en tout et partout son bon plaisir, sans garder le respect de rien, ni des autres ni de lui-même.

Ce genre de vie n'était pas fait pour rapprocher les deux beaux-frères, car le marquis s'était organisé à Rudemont une existence aussi convenable et aussi décente que celle d'Alexis était extravagante.

Rentré en possession de son château par son mariage, il avait, un an après, par la mort d'un cousin, fait un héritage inespéré, qui avait mis à sa disposition une grosse somme d'argent, et, au lieu d'être dans la dépendance de son beau-père, comme il l'avait été jusqu'à ce jour et comme le bonhomme Fabu avait voulu qu'il le fût, il s'était trouvé maître de vouloir et de commander.

L'expérience du malheur lui avait, par un hasard assez peu ordinaire, profité; pendant les longues années de son exil et dans ses voyages, il avait su voir, et il n'avait pas eu honte d'apprendre.

Revenu à Rudemont, et ayant aux mains des moyens pour agir, il avait voulu appliquer chez lui, ce qu'il avait admiré chez les autres, si bien qu'en quelques années il avait triplé la valeur de ses propriétés et en même temps singulièrement augmenté la richesse du pays. Ceux-là mêmes qui l'avaient vu revenir avec effroi, ne lui avaient pas tenu longtemps rancune, et bientôt il s'était fait aimer de tout le monde : des uns pour les services qu'il rendait, des autres pour l'estime qu'il inspirait.

Comme si ce n'était pas assez de toutes ces causes pour diviser les deux beaux-frères, les procès étaient venus élargir le fossé creusé entre entre eux.

A la mort du père Fabu, Alexis avait naturellement envoyé du papier timbré au mari de sa sœur, pour réclamer tout ce qui lui avait été volé et mille autres choses encore.

Les voyages et les séjours dans les villes pour suivre ses procès avaient été funestes à Alexis; ses vices avaient trouvé là des satisfactions faciles, qui l'avait entraîné loin, et en même temps il en avait contracté un nouveau, qui lui avait coûté plus cher que tous ceux dont il était déjà si largement pourvu, — la spéculation.

Pour faire face aux lourdes dépenses qui lui avaient été imposées par la perte de quelques procès incidents, il s'était associé avec deux bandes noires. Les affaires avaient été déplorables, de nouveaux procès avaient surgi de ce côté. Si bien que de procès en procès et de pertes en pertes, il en était arrivé à mourir sans rien laisser que des dettes à ses deux enfants : une fille, madame Mérault, veuve d'un juge au tribunal de Condé, et un fils, « mon fils Arthème, » comme il disait, qui, pour courir après les filles, faire le beau dans les foires, boire dans les cabarets, promettait de continuer le père, si même il ne le dépassait pas un jour.

La mort d'Alexis Fabu de Carquebut avait éteint les procès engagés par lui contre le marquis de Rudemont, mais elle n'avait point établi de relations entre celui-ci et les enfants du défunt.

Il avait fallu la mort même du marquis pour que les liens de famille qui existaient entre l'héritier des Rudemont et les deux enfants d'Alexis Fabu se resserrassent.

Un peu avant de mourir, le marquis avait parlé à son fils Arthur de ses deux cousins.

— Ils sont malheureux et dans le besoin, lui avait-il dit. Je n'ai pas pu les voir à cause de l'hostilité qui a existé entre leur père et moi; ils ne m'étaient rien d'ailleurs. Mais, toi, c'est différent : il y a de ton sang dans leurs veines. Fais pour eux ce que tu pourras, le plus que tu pourras; je te les recommande.

Arthur qui n'avait jamais vu ses parents, mais qui avait beaucoup entendu parler d'eux par sa mère, était tout disposé à faire ce que son père lui demandait.

Huit jours après les funérailles du marquis, il avait donc été leur faire visite, et à tous deux il avait tenu le même langage.

— Mon père, à son lit de mort, m'a ordonné cette démarche, que je fais avec plaisir. Voulez-vous oublier nos guerres de famille et vivre désormais en parents, en amis? Vous êtes libres l'un et l'autre, je le suis également. Voulez-vous que nous nous réunissions? J'ai trente-cinq ans et je ne me marierai pas. Voulez-vous, ma cousine, me faire l'honneur d'être la maîtresse de ma maison? Vous, mon cousin, voulez-vous me faire l'amitié de devenir mon camarade de chasse et mon ami? Rudemont est assez grand pour que nous y vivions tous trois à l'aise; vous y serez chez vous.

La cousine et le cousin avaient accepté, et, après dix années, ils s'étaient si bien installés à Rudemont qu'ils y étaient chez eux.

Rudemont leur appartenait : c'était le marquis qui était chez eux et non eux qui étaient chez le marquis.

III

Comment cette situation s'était-elle établie?

Un peu par la bonté d'Arthur de Rudemont, beaucoup par l'activité et la persévérance de la fille et du fils d'Alexis Fabu.

Sous une apparence rébarbative et volontaire, Arthur de Rudemont était une nature douce et molle.

A son père, il avait pris une taille de géant, une encolure de taureau, une belle tête pleine de noblesse, une santé solide, une force redoutable et la passion de tous les exercices du corps, l'épée, le cheval, la chasse; mais, d'un autre côté, sa mère lui avait donné une grande douceur de caractère et une profonde tendresse.

A le voir, on pouvait s'imaginer qu'on avait devant soi un vainqueur irrésistible; mais à le pratiquer on trouvait bien vite une nature qui ne savait pas résister; un agneau dans la peau d'un loup.

Au contraire, le fils d'Alexis Fabu, « mon fils Ar-

thème », qui se faisait appeler monsieur de Carquebut tout simplement, eut volontiers été un loup, si son intelligence avait été en rapport avec ses instincts.

Du loup, il avait la voracité d'appétit, la férocité de caractère, la mine basse, l'air inquiet, l'aspect sauvage, mais il n'avait pas, par malheur pour lui et par bonheur pour les autres, l'audace, le courage, le talent de l'observation et la combinaison de la stratégie, qui appartiennent à cet admirable carnassier.

Quand Arthur lui avait proposé de venir à Rudemont, il n'avait nullement été sensible à ce procédé : « C'est un acte de réparation, » s'était-il dit; et il s'était conduit en conséquence, en homme à qui l'on doit beaucoup. L'obligé n'était pas lui, c'était le marquis.

Bien qu'elle ne ressemblât en rien à son frère, madame Mérault, de son côté, avait éprouvé le même sentiment que celui-ci; il était dans le sang des Fabu de croire que les Rudemont ne s'acquitteraient jamais du tort immense qu'ils leur avaient causé.

Par cela seul qu'elle avait vécu dans la maison maternelle, tandis que son frère, plus âgé qu'elle de six ou sept ans, courait les foires et les marchés, elle avait échappé aux causes de la démoralisation qui avaient entraîné celui-ci. A la mort de sa mère, on l'avait placée dans un pensionnat, d'où elle n'était sortie que pour épouser un juge au tribunal de Condé. Alors elle s'était trouvée dans un milieu où elle avait pris des manières et des idées qui naturellement étaient autres que celles de son frère.

A l'âge de quarante-trois ans, qu'elle avait quand Arthur de Rudemont lui avait fait sa première visite, c'était une petite femme replète, au teint frais, à l'air extrêmement digne, qui ne perdait pas une ligne de sa petite taille par la façon dont elle marchait et s'asseyait, la tête toujours renversée en arrière et les yeux à quinze pas devant elle. Son parler était lent, sa parole était fleurie; elle avait des tours pour dire les choses les plus simples. Lorsqu'on s'occupait d'elle dans le monde de Condé, on ne l'appelait que « la petite bonne femme de cire, » et le mot était juste tant ses attitudes étaient précieuses. Elle ne retrouvait le naturel que lorsqu'il s'agissait de son fils Louis, un grand garçon de seize ans, qui achevait ses classes au collége de Condé, alors elle avait de véritables élans de maternité, « elle fondait, » disait-on.

Entre ces deux personnes si dissemblables qu'il introduisait dans son intimité, Arthur de Rudemont s'était trouvé assez embarrassé.

Comment accorder le débraillé et le pincé?

Il voulait bien faire tout ce qui était en son pouvoir pour venir en aide à son cousin et à sa cousine, mais il ne voulait pas que ce fût au détriment de la paix de son intérieur, qui pour lui passait avant toute chose.

— Puisque nous allons vivre ensemble, avait dit Arthur à son cousin, lors de l'arrivée de celui-ci au château, j'estime que nous devons tout de suite arranger les choses de telle sorte que nos volontés ou nos désirs ne se trouvent jamais en opposition. Vous aurez votre appartement, où vous pourrez rester seul quand vous le voudrez; vous aurez vos gens à vous; enfin vous aurez vos chevaux à vous; je vous prie donc d'accepter deux bêtes, qu'on amènera demain et dont j'ai fait choix à votre intention. Bien entendu, cela ne nous empêchera pas de chasser ensemble; mais, quand vous voudrez aller de votre côté, vous serez libre et vous n'aurez pas à vous préoccuper de savoir si j'ai ou si je n'ai pas besoin de mes chevaux.

En agissant ainsi, il n'avait pas voulu faire ostentation de générosité, mais, cependant, au fond du cœur, il avait cru que son cousin, qui n'aurait pas pu acheter ses chevaux, lui saurait gré de son intention.

Une quinzaine après il avait vu madame Mérault venir à lui avec une figure plus cérémonieuse encore que de coutume.

— Mon cher cousin, lui avait-elle dit, je crois devoir vous donner un avertissement dont vous serez, je pense, satisfait, car il n'a d'autre but que de maintenir entre nous tous la bonne harmonie.

— Aurai-je fait quelque chose pour la troubler?

— Volontairement, non; inconsciemment, oui. Mais ce n'est pas votre faute, vous ne connaissez pas mon frère. Mon frère, monsieur le marquis, est une nature extraordinairement susceptible : une véritable sensitive pour les choses qui touchent à sa fierté, à sa dignité. Je ne dis pas que ce soit une qualité, je ne dis pas non plus que ce soit un défaut : il est ainsi, voilà tout. Si nous voulions trouver une explication de ce fait, nous n'aurions qu'à faire l'histoire de sa vie : ceux qui ont été malheureux, injustement malheureux, ont des faiblesses de sentiment que les autres n'ont pas. Lorsque mon frère est arrivé à Rudemont, vous avez cru devoir, dans une bonne intention, j'en suis certaine, lui offrir deux chevaux?

— C'est là ce qui l'a peiné?

— Vous me voyez bien gênée pour vous expliquer une chose délicate, et si vous ne voulez pas comprendre à demi-mot, je crains de ne pas pouvoir arriver au bout de cet entretien, si pénible pour moi. Le don en lui-même n'était pas précisément blessant, nous sommes dans une position, hélas! qui permet qu'on ait l'idée de nous faire des dons; ce qui l'a rendu humiliant, si j'ose m'expliquer ainsi, ce sont quelques petites circonstances en apparence insignifiantes, en réalité caractéristiques, au moins pour une nature comme celle de mon frère. Ainsi tout d'abord les chevaux par vous offerts ne ressemblent pas à ceux dont vous vous servez.

— Ma chère cousine, vous avez dû remarquer que ma taille est haute, plus haute que celle des autres hommes, et le poids que je pèse est en rapport avec ma taille : pour galoper toute la journée avec cent vingt-cinq kilog. sur le dos, il faut des chevaux qui aient des qualités particulières. Ce sont ces qualités que j'exige dans mes chevaux. Et voilà pourquoi ceux que j'ai eu le plaisir d'offrir à monsieur de Carquebut ne ressemblent pas aux miens. Il pèse un poids ordinaire, et, pour le porter, des qualités ordinaires suffisent.

— C'est là une explication, j'en conviens; mais enfin vous conviendrez, vous, de votre côté, que cette explication ne saute pas aux yeux de tout le monde. Or, il y a un fait qui saute aux yeux de tous : c'est que, quand vous sortez avec mon frère, vous êtes sur un cheval de belle prestance, tandis que lui se trouve sur un cheval qui ne fait aucune figure et ne paye pas de mine, au moins à côté du vôtre. Cela est blessant pour mon frère, qu'on peut prendre pour votre domestique quand on ne le connaît pas, et qu'on prend assurément pour un parent pauvre quand on le connaît.

Arthur de Rudemont n'était pas patient, son premier mouvement le porta à éclater et à envoyer promener ces gens susceptibles; mais sa bonté naturelle le retint. « Ils sont abêtis par l'adversité, » se dit-il. Et, partant de cette idée, il promit d'arranger les choses de manière à donner satisfaction à la dignité de monsieur de Carquebut.

— L'indivision, dit madame Mérault, l'égalité, le partage entre frères : aujourd'hui vous montez l'un de vos chevaux, demain c'est mon frère; comme cela, pas de susceptibilités. Seulement, mon cher cousin, je vous en supplie, faites cela avec la plus grande délicatesse. Mon frère ne sait pas que je traite ce sujet avec vous, et, s'il l'apprenait, il serait cruellement humilié. Au lieu de le soulager, comme nous le désirons, vous et moi, nous l'aurions plus profondément blessé.

Un mois après, ce fut le frère qui vint plaider la cause de la sœur.

Le marquis avait envoyé le jeune Louis Mérault terminer ses classes à Paris, et à cette occasion il avait déclaré qu'il entendait se charger de ses études jusqu'au

jour où on le ferait entrer dans la magistrature.

— Mon cher cousin, dit monsieur de Carquebut, je veux vous remercier de ce que vous avez fait pour mon neveu, et en même temps je profite de cet entretien pour vous donner un avertissement au sujet de ma sœur. Ma sœur est extraordinairement susceptible; sous des apparences de douceur et même d'humilité qui lui ont été imposées par le malheur, elle cache des sentiments pleins de fierté et de dignité. Eh bien ! quand vous ferez quelque chose pour elle, ménagez ces sentiments, n'est-ce pas? Ne l'accablez pas ouvertement, brutalement de votre générosité ; trouvez un détour. Faites les choses, n'est-ce pas, comme si vous les faisiez pour vous, au lieu de laisser paraître que vous les faites pour elle; affichez votre intérêt, cachez le sien. C'est facile, n'est-ce pas? Je vous dis cela tout naïvement, à la bonne franquette, et simplement pour maintenir entre nous la bonne harmonie. Surtout que ma sœur ignore ma démarche, elle en serait cruellement humiliée. Vous sentez cela, n'est-ce pas?

Pour maintenir cette harmonie, le marquis de Rudemont avait commencé par céder ses chevaux à son cousin, et, comme il avait véritablement une bonne grâce exquise pour obliger, il avait pu le faire sans blesser la susceptibilité de celui-ci. Puis ensuite, toujours pour ne pas le blesser, il l'avait en tout fait passer le premier.

Avec sa cousine, il avait agi de même, et, toutes les fois qu'il avait eu à lui rendre service, il s'était arrangé pour lui témoigner ostensiblement de la reconnaissance à propos de ce qu'il faisait pour elle.

Peu à peu, cet effacement des petites choses s'était étendu aux grandes, et, le temps aidant, le frère et la sœur étaient devenus les vrais maîtres de Rudemont: Madame Mérault tenait dans ses mains la direction intérieure de la maison, tandis que monsieur de Carquebut tenait dans les siennes celles des affaires. Le marquis était passé à l'état de véritable roi constitutionnel.

Si satisfaisant que fût le présent pour le frère et la sœur, ils ne s'en contentaient pas cependant; ils voulaient davantage où, pour parler plus exactement, ils attendaient mieux.

Ils attendaient que Rudemont leur appartînt en toute propriété.

Et, sans se communiquer ses impressions et ses espérances, chacun de son côté se disait qu'il l'aurait bien gagné.

Vivre auprès d'un parent riche, n'être chez lui qu'en qualité de parent pauvre, quel supplice !

Heureusement ce parent n'avait pas reçu dans ses richesses le don de l'éternité, il mourrait un jour.

On en hériterait.

Que madame Mérault eût l'espérance d'hériter du marquis de Rudemont, cela se comprend jusqu'à un certain point. Dans ses combinaisons, elle n'arrangeait pas les choses pour elle seule, mais surtout en vue de son fils, qui avait été nommé substitut près le tribunal de Condé. La vie de ce jeune homme de vingt-six ans s'ajoutait à la sienne; elle ou lui, peu importait. Pour sa maternité ardente, lui, c'était elle et même beaucoup plus qu'elle ; ce serait en lui qu'elle vivrait. Il serait un Rudemont, cela lui suffisait.

Mais que monsieur Arthème de Carquebut, qui avait dix années de plus qu'Arthur de Rudemont, s'imaginât qu'il hériterait de celui-ci, alors surtout que le marquis, doué d'une admirable santé, semblait bâti pour vivre cent ans, cela paraîtrait assez peu raisonnable, si l'on ne réfléchissait que quand il s'agit d'héritage, la question d'âge n'est rien, et que c'est la question de fortune qui est tout.

L'âpreté en fait de succession a une façon de raisonner qui lui est propre. Elle ne se dit pas : « J'ai un parent au degré successible; mais, comme il est plus jeune que moi, je mourrai avant lui. » Elle se dit : « J'ai un parent riche, j'en hériterai. » On admet qu'on peut mourir avant un parent pauvre, mais avant un parent riche, jamais.

IV

Le village de Mulcent, sur le territoire duquel se trouve le château de Rudemont, est desservi, pour la poste, par le bureau de Condé le Châtel. Malgré la distance, c'est un facteur de Condé qui, tous les jours, vers deux ou trois heures de l'après-midi, apporte les lettres et les journaux au château. C'est sa dernière étape. Il y fait un fort dîner, et il part de là pour rentrer à Condé après dix heures de marche.

Le matin du jour où cette histoire commence, le père Gadebled, le facteur de Mulcent, avait trouvé, en faisant le tri dans le bureau de poste de Condé, une lettre adressée à monsieur le marquis Arthur de Rudemont et portant au haut de l'enveloppe la mention spéciale: « Personnelle et très pressée. »

Très-pressée? Il était sept heures du matin et il ne serait à Rudemont, en suivant sa tournée, qu'à deux heures de l'après-midi.

Le père Gadebled vivait dans le respect et l'adoration du marquis, qui depuis dix ans lui faisait donner, à dîner tous les jours, sans compter deux louis d'étrennes au 1er janvier.

Comment faire pour que cette lettre parvînt tout de suite à Rudemont ? Un moment, il avait pensé à changer l'ordre de sa tournée et à la commencer par Mulcent. Mais la religion du service avait arrêté cette idée révolutionnaire.

Alors, passant par chez lui avant de se mettre en route, il avait donné la lettre à son jeune garçon, qui allait partir pour l'école, en lui recommandant de la porter tout de suite à Rudemont.

En sortant de la ville, le gamin avait obéi à la recommandation paternelle ; mais bientôt la flânerie et le jeu la lui avaient fait oublier, et il n'était arrivé au château de Rudemont qu'à midi, au moment où le marquis, après son déjeuner, venait de monter à cheval pour aller faire une promenade dans la forêt.

L'enfant était resté tout d'abord penaud et confus, puis il avait insisté pour qu'on lui expliquât de quel côté monsieur le marquis était parti; il courrait après et le rejoindrait; il fallait qu'il lui remît une lettre pressée.

Comme ce moyen ne pouvait paraître praticable qu'à un enfant, le domestique, auquel le malheureux gamin s'adressait, lui avait pris la lettre des mains et l'avait portée dans le petit salon, où madame Mérault et monsieur de Carquebut, moins expéditifs que le marquis, prenaient leur café. Peut-être madame, — comme on disait en parlant de madame Mérault, — saurait elle où monsieur le marquis était allé. Alors un domestique, montant à cheval pourrait lui porter cette lettre.

Mais madame Mérault ne savait rien ; en sortant de table, le marquis était parti sans rien dire.

— Et qui donc a besoin de monsieur le marquis? demanda monsieur de Carquebut, tout en battant lentement dans sa tasse l'eau-de-vie de cidre qu'il venait de mélanger à son café.

— C'est une lettre pressée qu'un enfant apporte.

— Eh bien ! donnez.

— Mais, monsieur...

— Donnez donc.

Les domestiques n'avaient pas l'habitude d'hésiter devant un ordre de monsieur de Carquebut, qui savait se faire obéir et surtout se faire craindre. Celui qui portait la lettre posa le plateau sur le guéridon et sortit.

— Qui diable ! peut envoyer une lettre pressée au marquis, dit monsieur de Carquebut, surpris et blessé

que pour une chose urgente on ne se fût pas, comme de coutume, adressé à lui tout d'abord.

Il prit la lettre.

— Tiens, elle porte le timbre de Paris.

— Alors, dit madame Mérault, il est probable que c'est Gadebied qui, voyant l'indication « pressée, » lui aura envoyé un gamin.

— Evidemment. Une écriture couchée, coulée; les mots à peine formés: c'est d'une femme. D'ailleurs ça sent bon.

Il flaira la lettre et la retourna.

— Pour initiales, un E et un L; Arthur a donc fait des fredaines dans son dernier voyage à Paris? Il faut voir ça.

Il allait couper l'enveloppe, quand madame Mérault lui arrêta vivement la main.

— Vous n'allez pas ouvrir cette lettre, j'espère...

— Et pourquoi non, je te prie?

Madame Mérault avait depuis longtemps perdu l'habitude de tutoyer son frère. Elle trouvait cela plus digne et plus noble. Mais monsieur de Carquebut, qui n'avait guère souci de la dignité, continuait de tutoyer sa sœur.

— Etes-vous gris? demanda-t-elle.

— Et toi, es-tu folle?

— Comment de sang froid pouvez-vous avoir l'idée de lire une lettre qui n'est pas pour vous.

— Avec ça que tu te gênes pour lire celles que tu trouves sur le bureau d'Arthur.

— Lire n'est pas ouvrir.

— Je me serais trompé: en recevant cette lettre, je l'aurais ouverte sans regarder l'adresse. Cela peut arriver ainsi.

— Pas dans les circonstances qui se présentent, alors qu'un exprès apporte cette lettre, sur laquelle il y a « personnelle. »

Il rejeta la lettre sur le plateau et se remit à battre son gloria à grands coups.

Madame Mérault se leva et, allant à la porte, qu'elle ouvrit, elle constata qu'il n'y avait personne dans le vestibule pour l'écouter; alors, revenant vers son frère et se posant devant lui:

— A propos de cette lettre, dit-elle, laissez-moi vous faire une observation que j'ai depuis longtemps sur les lèvres.

— Si tu l'as depuis longtemps, il n'y a pas d'inconvénient à ce que tu la gardes encore; fais m'en donc grâce. Tu aimes à prêcher, c'est bien; moi, je n'aime pas à entendre prêcher. Ne nous contrarions pas dans nos goûts.

Mais madame Mérault ne se laissa pas imposer silence.

— Il ne s'agit pas de nos goûts; de ce côté, je vous laisse parfaitement libre et ne vous contrarie pas, si peinée que je puisse être. Il s'agit de nos intérêts, au moins des vôtres, et là dessus vous entendrez quand même ce que je crois devoir vous dire,

Monsieur de Carquebut avait bu son gloria à petite gorgée; sa tasse vide, il la remplit de cognac.

— A ta santé! dit-il.

Puis, ayant vidé sa tasse d'un trait, il alla se jeter sur un canapé.

— Je t'écoute, dit il, défile ton chapelet; mais, si je m'endors, ne me réveille pas.

Il s'étendit sur le canapé, posant ses bottes sur l'un des coussins et sa tête sur l'autre: sa barbe rousse, se dressant en l'air, ressemblait à un nid de broussailles.

— Ce que je veux, commença madame Mérault, c'est vous donner un avertissement: vous en ferez tant dans cette maison, que notre cousin finira par se fâcher.

— Je voudrais voir ça,

— Continuez et vous le verrez certainement.

— Jamais. Arthur est incapable de se fâcher, c'est un mouton; d'ailleurs il a peur de moi. Chacun à sa manière pour établir son influence: toi, c'est par la douceur; moi, c'est par la crainte. Comme ça nous ne nous jalousons point.

— Je ne dis pas que le marquis ne vous craint point, je crois même qu'il prend toutes sortes de précautions pour ménager votre caractère; mais je dis que vous en arriverez à vous faire si bien craindre qu'il voudra se débarrasser de vous.

— Il n'oserait pas.

— Croyez-vous qu'il n'aurait pas été exaspéré, si vous aviez ouvert cette lettre, et croyez-vous que dans un mouvement d'exaspération il ne serait pas homme à vous faire sortir d'ici? Comprenez donc que lorsqu'on a passé la mesure, c'est de ces explosions de colère qu'on doit avoir peur.

— Je fais peur aux autres, mais pour moi je n'ai peur de rien.

— Ne dites pas de niaiseries, vous savez bien qu'avec moi ces gasconnades sont inutiles; vous seriez un sot de braver le marquis sans raison et à propos de choses futiles. Croyez-moi, gardez une juste mesure.

— Tu m'ennuies avec ta mesure; je comble la mesure, je dois garder la mesure. Explique-toi.

— C'est bien simple, et, si vous vouliez examiner vos agissements depuis dix ans que vous êtes ici, vous verriez vous-même qu'il est grand temps de vous arrêter dans le chemin que vous avez pris; car la culbute est au bout, et ce bout maintenant n'est pas éloigné. Récapitulez, depuis l'histoire des chevaux du marquis, que vous lui prenez pour votre début, jusqu'à celle du pot de vin de dix mille francs que vous vous êtes fait donner, il y a quinze jours, pour la dernière vente de bois.

— Qui t'a dit?...

— Je le sais; cela suffit. Croyez-vous que si Arthur, dans un moment d'exaspération, faisait lui-même cette récapitulation, il ne se fâcherait pas?

— S'il faisait le même compte à propos de toi, il me semble qu'il pourrait bien se fâcher aussi.

— Et pourquoi, je vous prie? En quoi ai je blessé le marquis, en quoi l'ai-je gêné? Depuis dix ans que je suis ici, j'ai tenu sa maison de telle sorte que je lui ai économisé au moins cinq cent mille francs; tandis que vous, de votre côté, vous lui en gaspilliez quelques centaines de mille. Et ce n'est pas là la seule différence entre nous; tandis que vous faisiez tout pour vous rendre insupportable, je faisais tout, moi, pour me rendre indispensable.

— Tu ménageais l'héritage d'Arthur, voilà tout.

— Et toi, tu le compromettais, voilà la nuance.

— J'aime mieux la franchise que l'hypocrisie.

— Il n'y a point d'hypocrisie dans ma conduite: je n'ai jamais caché que je comptais sur cet héritage, non pour moi, mais pour mon fils.

— Et tu voudrais bien que monsieur ton fils fût seul à le recueillir, n'est-ce pas? Si Arthur me faisait sortir d'ici, comme tu le dis, cela arrangerait bien vos affaires: un testament et le tour serait fait. Monsieur le magistrat serait propriétaire de Rudemont. Un joli coco pour cela, avec sa mine pâle, ses yeux en coulisse et sa figure de sucre de pomme; un garçon de vingt-cinq ans qui ne sait seulement pas boire deux bouteilles et qui a peur des filles. Le fameux seigneur de Rudemont! Rudemont m'appartient, je vous le prouverai.

— Il me semble que nos droits sur Rudemont sont égaux aux vôtres.

— Je suis l'aîné et je suis un homme peut-être.

Disant cela, monsieur de Carquebut sauta du canapé et se dressa devant sa sœur.

— Faites donc moi sortir d'ici! cria-t-il.

Madame Mérault haussa les épaules.

— Si je voulais vous faire sortir d'ici, dit-elle doucement, je ne prendrais pas la précaution de vous avertir, ainsi que je viens de le faire. Vous êtes un sot d'avoir eu une pareille idée. Si vous ne comprenez pas que mon

amitié désire votre présence ici, comprenez au moins que mon intérêt l'exige.

Il ouvrit les yeux.

— Nous nous tenons l'un l'autre, et, par cela seul que nous sommes ici, depuis dix ans, nous avons, aux yeux du marquis, acquis le droit d'y rester. Il y a prescription, comme on dit au tribunal. Arthur ne veut pas se marier, mais enfin il peut changer d'avis. Si cela arrivait, je suis bien certaine qu'il serait retenu par la pensée qu'il faudrait rompre avec nous. Que l'un de nous parte, le droit de celui qui restera sera moins fort de moitié. Il est plus difficile de renvoyer deux personnes que d'en renvoyer une seule. Comprenez-vous ?

— C'est vrai cela, dit monsieur de Carquebut après un moment de réflexion.

— Vous auriez dû le sentir depuis longtemps.

— C'est parce que je craignais vaguement un mariage que je voulais ouvrir cette lettre : il faut nous méfier des femmes.

— D'une femme, oui ; des femmes, non. On épouse une femme, on ne les épouse pas toutes. Si le marquis faisait des fredaines, comme vous dites, beaucoup de fredaines, nous serions tranquilles de ce côté. Mais le voici qui arrive, taisons-nous.

— Et cette lettre ?

— Un jour ou l'autre, nous saurons bien de qui elle vient.

V

Le marquis entra dans le salon, tenant son feutre à à la main et marchant à grands pas.

— On m'a parlé d'une lettre pressée, dit-il en s'adressant à madame Mérault.

— La voici, répondit celle-ci en lui présentant le plateau.

Monsieur de Carquebut avait repris sa place sur le canapé, mais en s'asseyant simplement au lieu de se coucher, et il tenait ses yeux fixés sur le marquis.

Celui-ci prit la lettre, et, à la façon dont il regarda l'adresse, il fut évident qu'il n'en connaissait point l'écriture.

Monsieur de Carquebut cligna de l'œil du côté de sa sœur; mais celle-ci demeura impassible, comme si elle ne prenait aucun intérêt à ce qui se passait devant elle. En retournant la lettre pour ouvrir l'enveloppe, le marquis aperçut les initiales du cachet, et alors il tressaillit. Madame Mérault fit un mouvement imperceptible du côté de son frère. Mais il était inutile de provoquer monsieur de Carquebut à l'attention, il ne quittait pas le marquis des yeux. Lorsqu'on sait voir, on apprend bien des choses en regardant une personne lire une lettre intéressante.

Mais la curiosité du frère et de la sœur fut déçue, le marquis mit la lettre dans la poche de sa veste et, sortant du salon, il passa dans son appartement particulier.

— Eh bien! dit Carquebut, lorsque la porte fut refermée, tu as vu son émotion lorsqu'il a aperçu les initiales.

— Emotion est peut-être un peu fort, mais j'accorde la surprise.

— Moi, je maintiens qu'il a été ému; je sais l'effet que vous produit une lettre de femme peut-être. D'ailleurs, s'il ne s'était pas senti ému, il aurait lu sa lettre ici, il n'aurait pas été s'enfermer chez lui pour se cacher; car il se cache de nous. Si tu ne m'avais pas arrêté, nous saurions ce qu'il y a dans cet e lettre, et cela pourrait nous être utile, car bien certainement cette lettre a de l'importance.

— C'est précisément parce qu'elle paraît importante que j'ai bien fait de vous empêcher de l'ouvrir. Insignifiante, Arthur se serait sans doute fâché à cause du procédé; importante, il se serait fâché encore bien plus sûrement et plus fort, à cause du procédé d'abord, ensuite à cause du secret que vous auriez pénétré.

— Il se serait fâché, c'est possible; mais en tout cas j'aurais su ce que je voulais savoir, ce qui pour nous est l'essentiel.

— Nous le saurons un jour.

— Et s'il est trop tard? Si cette lettre est écrite par une ancienne maîtresse, qui s'adresse à Arthur pour une demande d'argent, cela ne signifie rien; je n'ai pas souci des anciennes maîtresses, on ne tient pas compte des vieilles lunes. Mais, au contraire, s'il s'agit d'une femme dont la puissance s'exerce actuellement, s'il s'agit d'une nouvelle lune, il est important pour nous de savoir quelle sera son influence. Ce que fait Arthur quand il va à Paris, nous n'en savons rien, et il est bien probable qu'à son âge et avec son tempérament, il ne se promène pas solitaire et mélancolique sur le boulevard. S'il a des maîtresses dans le monde des gueuses, c'est parfait : ces femmes-là ne sont pas à craindre. C'est une affaire de quelques milliers de francs dans le présent, et franchement on peut bien lui permettre ces distractions. Mais si les gueuses ne lui disent rien? Tout est possible avec un original de ce caractère. Ne s'est-il pas permis, il y a quelque temps, de m'adresser des observations au sujet de quelques jeunes villageoises que j'avais bien voulu remarquer.

— Il n'a été que l'écho de la voix publique.

— La voix publique, je m'en fiche parfaitement, et je trouve que je serais un imbécile de m'imposer les ennuis de voyager à Paris, pour respecter des villageoises qui ne demandent pas à être respectées. D'ailleurs des voyages ne me suffiraient pas, il me faudrait des séjours, et pour plusieurs raisons, cela ne pourrait pas me convenir : d'abord parce que je ne veux pas m'éloigner d'ici, ensuite parce que je préfère les pommes vertes aux pommes pourries. Mais il ne s'agit pas de moi pour le moment, il s'agit d'Arthur, et j'avoue que je donnerais bien quelque chose pour savoir de qui est cette lettre.

— Je vous répète que nous le saurons.

— Et moi, je te répète aussi qu'en ce moment il sera peut-être trop tard pour nous défendre. Arthur n'est pas d'âge à ne pas se marier; avec sa fortune et son nom, il doit provoquer les honnêtes filles qui cherchent un solide établissement. Que deviendrons-nous, s'il tombe dans les mains d'une de ces honnêtes filles qui sache le mater?

— Il ne s'est pas laissé prendre jusqu'à présent; c'est une raison, il me semble, pour nous rassurer, au moins dans une certaine mesure.

— Voilà bien le mot d'une honnête femme, c'est-à-dire...

— Mon frère! interrompit madame Mérault avec dignité.

— Et c'est précisément parce que je suis ton frère que tu ne devrais pas lâcher de pareilles naïvetés. Comment ne comprends-tu pas que, plus un homme vieillit, plus il est facilement prenable par le mariage? C'est quand on commence à reconnaître qu'on ne peut plus avoir toutes les femmes, qu'on éprouve le besoin d'en avoir une à soi. Les facultés de résistance ou d'inconstance dont on était doué dans la jeunesse s'usent et s'affaiblissent; on ressent comme une crainte vague de manquer, et l'on se laisse toucher par ce qui naguère vous faisait rire; Arthur est précisément à cette époque critique; il a quarante-cinq ans, et le bel Arthur d'autrefois commence à devenir un vieil Arthur. Si je ne m'abuse, — et je crois que je raisonne juste, ayant l'expérience de ces choses, — on ne doit plus courir après lui ou bien celles qui le font ont des vues intéressées : marquise de Rudemont et trois cent mille francs de rente, cela est tentant pour une fille de vingt-trois à vingt-cinq ans qui n'a pas encore trouvé à se marier.

— On doit commencer à croire que le marquis veut rester garçon.

— Cela n'empêche pas qu'il y a des gens, j'en suis certain, qui cherchent à le marier. Sans savoir précisément ce qui se passe dans le monde qu'il fréquente à Paris, puisqu'il n'a jamais voulu nous admettre dans ce monde, je suis sûr qu'on cherche à l'y marier. C'est une manie si répandue que la manie matrimoniale! « Comment? mademoiselle votre fille n'est pas mariée! Mais je connais quelqu'un qui serait pour elle le meilleur des maris : le marquis de Rudemont, beau nom, belle fortune. — Comment, marquis, vous ne vous décidez pas à vous marier? Mais je connais une personne qui serait pour vous la meilleure des femmes, mademoiselle B*** : beau nom, belle fortune. » Cette lettre aurait pu nous éclairer à ce sujet. Une fois avertis, nous aurions pris nos précautions de manière à nous défendre; car je pense bien que tu n'es pas assez simple pour permettre qu'une femme vienne s'établir ici : ce serait la ruine de nos espérances et de nos droits.

— C'est précisément parce que je pense comme vous à ce sujet que je voudrais vous empêcher de pousser le marquis à bout par vos extravagances ou vos exigences. Sans doute Arthur a pris envers nous l'engagement précis de ne pas se marier; sans doute, en restant dix ans sans se marier, il a presque, à un certain point, laissé s'établir un droit tacite en notre faveur, qui lui défend le mariage.

— Tu appelles ça un droit, toi.

— C'en est un aux yeux du marquis, et cela suffit. Vous devriez assez le connaître pour savoir combien il respecte les situations acquises. Je voudrais donc que vous ne fissiez rien pour compromettre cette situation et lui faire perdre le sentiment de nos droits.

— Il a peur de moi.

— Il a peur de vous peiner; mais, si vous le poussez à bout, la colère l'emportera sur la bonté. Une fois décidé à une rupture, une fois cette rupture accomplie, je serai moi-même fortement ébranlée, et ce mariage que nous redoutons deviendra alors beaucoup plus menaçant. Parce qu'il n'a pas voulu jusqu'à ce jour se marier, ce n'est pas à dire qu'il soit insensible. Il paraît que sa jeunesse a été des plus orageuses.

— Tout le monde sait que pendant quinze ans il a mené l'existence d'un don Juan : les femmes le trouvaient irrésistible. Je n'ai jamais partagé ce sentiment, mais il ne faut pas discuter le goût des femmes.

— Je me rappelle l'avoir vu aux courses de Condé, il y a vingt ans : il était vraiment magnifique. C'est l'année où deux grandes dames, qui étaient ses maîtresses, ont quitté ostensiblement Paris pour le suivre aux courses : elles en étaient tellement affolées qu'elles se le sont disputé en public d'une façon scandaleuse.

— Tout cela est connu, et voilà pourquoi je ne suis qu'à moitié rassuré par ce long repos. Qui nous dit qu'il ne se réveillera pas, qui nous dit qu'il ne s'est pas réveillé? Cette lettre aurait pu nous éclairer; sans compter qu'elle nous aurait peut-être expliqué le mystère qu'il y a dans sa vie.

— Quel mystère?

— Celui qui sans doute l'a empêché de se marier; car enfin il n'est pas naturel qu'un homme de son âge, avec ses goûts, sa position, sa fortune, son nom, ne soit pas marié. Il y a là certainement quelque chose que nous ne savons pas, qui est inexpliqué pour nous, mais, qui n'est pas inexplicable. Il y a longtemps que je cherche ce quelque chose. Je me suis renseigné. J'ai interrogé ceux qui pouvaient m'éclairer : je n'ai rien appris. Aussi suis-je furieux d'avoir eu la sottise de te céder quand tu m'as retenu la main. J'ai comme un pressentiment que cette lettre nous aurait appris des choses intéressantes et utiles à connaître.

— C'est possible, mais ce n'est pas vraisemblable. Je n'ai jamais vu cette écriture et je n'ai jamais vu ces initiales sur les lettres que le marquis reçoit. Il n'est donc pas probable que cette lettre ait rapport à ce mystère qui vous préoccupe. On ne garde pas le silence pendant dix ans sur un mystère de ce genre, pour le rompre tout à coup, et je suis bien certaine que depuis dix ans on n'a pas reçu ici des lettres de cette écriture.

— Alors, si cette lettre est insignifiante, pourquoi Arthur a-t-il été troublé en reconnaissant les initiales? et pourquoi n'a-t-il pas osé l'ouvrir devant nous? Je persiste dans mon idée : il y a là quelque chose d'intéressant à savoir pour nous, et comme je ne veux pas rester sous l'obsession de cette idée, je vais m'arranger pour en avoir le cœur net.

— Que voulez-vous faire?

— Chercher à me procurer cette lettre.

— Je vous en prie, Arthème, soyez prudent.

— Croyez-vous que je vais aller l'arracher de force des mains du marquis?

— J'ai peur que vous ne fassiez quelque sottise qui nous coûte cher; en tout cas, souvenez-vous qu'en tout ceci je vous blâme. Sans doute, nous devons défendre nos droits, mais pas par de pareils moyens.

— Tous les moyens sont bons quand on veut réussir.

— Ce n'est pas mon sentiment.

— C'est le mien. D'ailleurs tant pis pour Arthur. Pourquoi nous oblige-t-il à la lutte, quand il serait si simple pour lui de reconnaître formellement nos droits? Je n'ai pas ta foi naïve, et pour moi ce qui est tacite n'a qu'une valeur relative; un engagement n'existe que quand il est exprimé en termes formels, qu'on ne peut discuter.

Sur cette maxime, il ouvrit la porte par laquelle le marquis était sorti et passa dans l'appartement de celui-ci.

Madame Mérault le regarda s'éloigner en haussant les épaules.

Elle l'avait averti : tant pis pour lui s'il faisait une une sottise! Elle commençait à être lasse de ces avertissements en pure perte.

Sans doute, elle avait intérêt à ce que le marquis ne rompît pas avec son frère. Cet intérêt qu'elle avait expliqué, c'était la solidarité : unis, ils étaient plus forts.

Mais, d'un autre côté, elle avait intérêt aussi à ce que cette rupture eût lieu; car alors, si elle se maintenait auprès du marquis, — et il était à croire qu'elle saurai s'y maintenir, — elle serait seule pour recueillir l'héritage d'Arthur, et elle n'aurait plus à le partager avec son frère.

Pour elle, la situation était double.

VI

Cet appartement, situé au rez-de-chaussée, occupait l'aile du château qui regarde la route venant de Condé.

Quand le marquis, après la mort de son père, avait pris possession de Rudemont, il avait fait arranger là un appartement complet, distribué selon ses besoins et arrangé selon ses goûts.

Tout d'abord un parloir dans lequel il recevait les importuns, gens d'affaires, fermiers, etc.; puis un cabinet de travail communiquant avec une bibliothèque et une salle d'armes; puis enfin une chambre immense située tout à l'extrémité de l'appartement et accompagnée à droite d'un cabinet de toilette, à gauche d'une salle de bain. Ce qui faisait le charme de cette chambre, dans laquelle une maison entière eût pu tenir, c'étaient huit hautes fenêtres s'ouvrant sur trois faces, et donnant ainsi une vue splendide sur la contrée environnante.

Tandis que tout le reste du château avait conservé son antique ameublement, solennel mais assez peu confortable, cette aile avait été meublée à la moderne et pour

satisfaire à des exigences de bien-être ou de goût que n'avaient point les anciens propriétaires de Rudemont. Sur les dalles en pierre qui formaient le carrelage, des tapis de Smyrne ou des nattes de Chine; partout des siéges larges et mœlleux. Aux fenêtres, des doubles rideaux; aux portes, des tentures; contre les murailles, quelques tableaux et des gravures.

En entrant dans le parloir, monsieur de Carquebut le trouva désert. Il continua d'avancer, marchant à pas glissés sur le tapis, qui étouffait tout bruit et il pénétra dans le cabinet de travail. Désert aussi.

Il s'arrêta pour regarder autour de lui et surtout pour écouter.

La porte qui faisait communiquer le cabinet de travail avec la bibliothèque était grande ouverte, et la portière en tapisserie était tirée contre le mur; de même était ouverte la porte de la bibliothèque donnant sur la chambre.

En écoutant attentivement, il lui sembla entendre un léger bruit venant de cette chambre ou plus justement du cabinet de toilette y attenant; ce bruit, à peine perceptible, ressemblait au claportement de l'eau coulant d'un robinet ouvert.

Evidemment le marquis était occupé à sa toilette, et le murmure de l'eau avait dû l'empêcher d'entendre le craquement de la porte du parloir.

Doucement monsieur de Carquebut s'avança vers la table de travail du marquis, sur laquelle étaient étalés pêle-mêle des livres ouverts et des papiers.

Le marquis de Rudemont n'avait pas très-développé ce que les crâniologistes appellent l'organe de l'ordre, c'est-à-dire cette faculté qui consiste à ranger chaque objet dans la place qu'il doit occuper. Lorsqu'il quittait un livre qu'il était en train de lire, il le laissait toujours ouvert à la page où il interrompait sa lecture. Lorsqu'il recevait une lettre, il la posait sur son bureau grande ouverte, pour l'avoir sans cesse devant les yeux et se rappeler ainsi forcément qu'il devait lui faire une réponse. Il agissait ainsi, un peu par paresse d'esprit, pour n'avoir pas besoin de se charger la mémoire, et beaucoup par suite de la confiance qu'il avait dans les personnes qui l'entouraient, poussant jusqu'à l'extrême le respect de la discrétion envers les autres, il n'admettait pas qu'on n'eût point cette discrétion envers lui-même, et jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'on pouvait avoir la pensée de lire une seule des lettres qu'il entassait ainsi sur son bureau. Il ne s'occupait pas des affaires des autres, pourquoi les autres se seraient-ils occupés des siennes? D'ailleurs n'ayant rien à cacher, il ne se sentait point la nécessité du secret ou du mystère.

Monsieur de Carquebut connaissait cette disposition du marquis, et, comme il n'avait pas à l'égard de la curiosité les mêmes principes que son cousin, il avait plus d'une fois appris, en feuilletant ce tas de lettres, ce qu'il avait le désir de connaître.

Peut être sur les lettres amassées trouverait-il celle qui l'intriguait si vivement.

Ayant constaté que le marquis était dans son cabinet de toilette, il approcha avec précaution de la table de travail.

Sur un coin, était posée l'enveloppe qu'il avait vue; puis au milieu se trouvaient dépliées plusieurs feuilles de papier couvertes d'une écriture serrée.

Son premier mouvement fut de prendre ces feuillets et de les cacher dans sa poche, pour les lire plus tard; mais il réfléchit, au moment où il étendait la main, que le marquis pouvait revenir tout à coup et chercher cette lettre pour la relire. Ne la trouvant pas, il serait trop facile de constater qui l'avait prise.

D'ailleurs, entre prendre une lettre et la lire, il y a avait une nuance pour la conscience de monsieur de Carquebut.

Il s'approcha du bureau et se plaçant debout, vis-à-vis la porte de la chambre, de façon à guetter l'arrivée du marquis, si par hasard il survenait sans faire de bruit; il étendit doucement la main sur ces feuillets et les retourna avec la précaution de ne pas les froisser, cherchant tout d'abord la signature.

Au bas de la dernière page, il ne trouva qu'un trait et au-dessous un morceau de journal découpé et collé là.

Ne serait-elle pas signée? Ce serait jouer de malheur.

Mais, en écartant délicatement les feuillets, qui, malgré ses précautions, bruissaient sous ses doigts, il aperçut deux noms et une adresse : « Emma Lajolais, rue Le Peletier, 37. »

Emma Lajolais! il connaissait ce nom pour celui d'une comédienne à la mode. Si c'était cette comédienne qui écrivait au marquis, alors il n'y avait rien à craindre. Une demande d'argent sans doute.

Et, comme, du côté de la chambre, on continuait à n'entendre d'autre bruit que celui de l'eau, il replaça les feuillets dans leur ordre de manière à commencer la lecture par la première page.

« Il y a si longtemps que je ne t'ai écrit, mon cher » Arthur, que bien certainement tu ne vas pas recon- » naître mon écriture, et, en voyant mes pattes de » mouche, tu vas te dire : J'ai vu cette écriture autrefois, » mais à qui diable! appartient-elle? Sans compter que » depuis dix ans elle a dû pas mal changer. Et tu vas » chercher.

» Eh bien! c'est ton Emma qui t'écrit; je te le dis tout » de suite, pour t'éviter la peine de chercher ma signa- » ture, qui d'ailleurs va peut-être se trouver éloignée, » car j'ai bien des choses à te conter.

» Quel effet cela te produit-il à lire ce nom d'Emma? » Autrefois tu me disais si passionnément que tu étais » heureux de le prononcer. Pour moi, en écrivant tout » à l'heure le nom d'Arthur, mon cœur a battu. Arthur! » Ah! comme c'est loin dans la réalité, et pourtant dans » le souvenir comme c'est près.

» Je te vois encore, entrant dans ma chambre avec » ton grand pas de géant, et je me sens encore soulevée » dans tes bras quand tu me prenais comme une poupée » pour m'embrasser...

» Mais ce n'est pas pour me perdre dans ces souvenirs » que je t'écris. Il faut parler sérieusement, le temps » presse. »

La première page se terminait sur ce mot; monsieur de Carquebut fut sur le point de renoncer à sa lecture et de ne pas retourner le feuillet. Il savait que cette lettre n'était que de la comédienne vieillie, que lui importait le reste? Sa conscience d'ailleurs lui disait que ce qu'il faisait là était presque indélicat : s'introduire dans les affaires du marquis violer ses secrets, alors que ces secrets ou ces affaires pouvaient le toucher personnellement, lui, Arthème de Carquebut, cela était tout naturel, mais, dès l'instant que ces secrets ne le menaçaient pas directement, il se sentait assez disposé à les respecter.

Mais le mot « il faut parler sérieusement » le décida à continuer. D'ailleurs rien n'indiquait que le marquis fût disposé à sortir de sa chambre.

Il tourna donc le feuillet.

» Le sérieux, mon cher Arthur, c'est que me voilà » malade, si gravement qu'il ne me reste pas beaucoup » de chances pour me relever. Autrement dit, et pour » ne pas atténuer la vérité, il ne m'en reste aucune. C'est » fini. Des heures, oui; des journées, peut-être; mais » des semaines, non.

» Tandis que tu menais dans ton château une exis- » tence paisible (car si je ne t'ai pas donné signe de » vie depuis dix ans, je n'ai pas cessé pour cela de » m'inquiéter de ce que tu devenais), moi, de mon côté,

» je n'ai rien changé à mes habitudes d'autrefois. En » avant, à outrance. Ça été ainsi pendant un certain » temps, même pendant longtemps. Mais je n'avais pas » assez de fond, comme vous dites dans votre langage » du turf, et aujourd'hui voilà que je suis *vannée*.

» Il faut en prendre son parti, et c'est ce que je tâche » de faire. Bien entendu il y a autour de moi de braves » cœurs qui cherchent à me cacher la vérité, afin de » m'adoucir ce vilain moment qu'il va falloir passer; » mais ces vérités-là, on finit toujours par les apprendre » un jour ou l'autre. Les médecins qui me soignent » disent que ce ne sera rien et qu'avec du temps la » santé reviendra. Les journaux où j'ai des amis publient » de temps en temps un entre-filet pour annoncer que » « mademoiselle Emma Lajolais, qu'une cruelle » maladie tenait depuis longtemps éloignée de la scène, » va bientôt reparaître en public, dans un rôle écrit pour » elle. »

» Mais, à côté des journaux où j'ai des amis, il y a » ceux où j'ai des ennemis, et ceux-là ne se gênent pas » pour annoncer, avec une bienveillance féroce, que » « mademoiselle Lajolais est dans un état désespéré. » » Je joins à cette lettre un extrait coupé dans un de ces » journaux qui te diras la vérité à ce sujet.

» La vérité, cher bon ami, c'est que je vais mourir; » voilà la vérité.

» Et, avant de mourir, je veux te voir.

» Il est vrai que je vais t'imposer là une pénible, une » cruelle visite, et, si je n'écoutais que mon ancienne » coquetterie, j'aimerais mieux disparaître, sans que » nous nous soyons revus. En apprenant ma mort par » un article de journal, je me dresserais devant toi telle » que j'étais il y a dix ans, quand nous nous aimions, et » ce serait la femme que j'étais il y a dix ans qui reste- » rait dans ton souvenir. Tandis que celle qui te pour- » suivra désormais, ce sera la malheureuse que tu vas » voir, sur son lit, maigrie, défigurée, laide à faire » peur.

» Enfin ne pensons pas à cela; je dois à cette heure » avoir des idées plus hautes et plus fermes. Il ne s'agit » plus de moi, il s'agit de Denise.

» C'est pour elle que je me tourmente, c'est pour elle » que je parle, pour elle que je t'écris. »

A ce moment, une porte craqua du côté de la chambre, et monsieur de Carquebut s'éloigna vivement de la table.

Il avait fait à peine quelques pas du côté de la fenêtre, quand le marquis parut.

— Ah! dit celui-ci en l'apercevant, vous êtes ici, mon cousin? Je ne vous ai pas entendu entrer.

— J'étais venu pour vous parler de Mathias, au sujet de sa dernière adjudication de bois.

Arthur, en entrant dans le cabinet, s'était dirigé vers la table, et il s'occupait à réunir les feuillets épars de la lettre et à les plier.

Il ne parut pas s'apercevoir qu'ils avaient été dérangés; lorsqu'il les eut pliés, il les plaça dans un portefeuille qu'il serra dans sa poche.

Monsieur de Carquebut, remis de son premier mouvement de surprise, remarqua alors que le marquis avait changé de toilette; son costume de chasse avait été remplacé par un vêtement de voyage.

— Mathias, continua monsieur de Carquebut, voudrait que...

Mais le marquis l'interrompit.

— Mon cousin, dit-il, je n'ai nulle envie de savoir ce que voudrait Mathias. C'est à vous de voir si ce qu'il demande peut-être accordé. Puisque vous voulez bien me rendre le service de vous occuper de mes affaires, je vous demande la grâce de ne pas m'en parler. Vous savez que d'avance je ratifie tout ce que vous faites. D'ailleurs en ce moment je ne pourrais pas vous écouter, je pars pour Paris.

Et le marquis serra la main de monsieur de Carquebut,

Quant la calèche eut emmené Arthur, monsieur de Carquebut monta à l'appartement de sa sœur.

— J'ai lu cette lettre, dit-il; rien à craindre. C'est d'une vieille maîtresse à son lit de mort. Cependant il est question dans cette lettre d'une certaine Denise qui m'inquiète. Quelle peut-être cette Denise?

VII

Il était près de minuit quand le marquis de Rudemont arriva à Paris.

A cette heure avancée, il hésita s'il irait tout de suite chez Emma Lajolais. Ce n'était pas le moment de se présenter chez une malade, chez une mourante.

Il valait mieux qu'il remît sa visite au lendemain matin et se fît conduire au pied à terre qu'il avait dans les Champs-Elysées.

Mais cette pensée qu'elle était mourante le détermina, après avoir balancé le pour et le contre, à aller rue Le Peletier ce soir même.

Bien qu'il fût minuit passé lorsqu'il descendit de voiture, il trouva la porte cochère à moitié ouverte et le vestibule éclairé comme s'il n'avait été que dix heures du soir. Dans la loge, le concierge se tenait sur son fauteuil, roide et éveillé.

Arthur n'était jamais venu dans cette maison, qu'Emma Lajolais n'habitait point du temps qu'elle était sa maîtresse; il dut donc parler au concierge pour demander à quel étage se trouvait l'appartement de la comédienne et s'il pouvait monter chez elle.

— Bien sûr qu'il pouvait monter; ces messieurs et ces dames allaient arriver. Au premier, au-dessus de l'entresol, la porte en face.

Quels messieurs, quelles dames Emma pouvait-elle recevoir à pareille heure?

Il monta vivement l'escalier, éclairé jusqu'au premier étage.

La porte en face, suivant l'indication du concierge, était entr'ouverte, et du palier de l'escalier on apercevait un vestibule dans lequel brûlaient deux lampes.

Le marquis sonna, un timbre retentit; mais personne ne vint à cet appel. Il sonna une seconde fois; on ne répondit pas davantage.

Après un moment d'attente, il se décida à entrer dans le vestibule.

Des manteaux, des châles, des pardessus, des chapeaux d'homme et de femme étaient accrochés à des patères, et, par la porte poussée sans être complétement fermée, on entendait un murmure de voix sortant d'une pièce voisine.

De nouveau il attendit; puis, comme personne ne venait et que ce murmure continuait, il entra dans cette pièce.

C'était une salle à manger, au milieu de laquelle une table recouverte d'une nappe se trouvait dressée; au-dessus de cette table, des lampes étaient allumées. Cinq ou six personnes étaient groupées çà et là. Dans l'embrasure d'une fenêtre, deux joueurs abattaient gravement des cartes sur un petit guéridon recouvert d'un cachemire; tandis qu'une jeune femme de tournure élégante, debout devant un dressoir, s'occupait à arranger des pâtisseries sur des assiettes. Sa toilette et son attitude disaient clairement que ce n'était point une femme de chambre; à ses poses étudiées qui avaient plus de style que de naturel, on pouvait conjecturer que c'était une comédienne.

Lorsque le marquis entra, tout le monde tourna les yeux de son côté et l'examina curieusement; mais personne ne vint à lui ni ne lui adressa la parole.

En attendant l'arrivée d'un domestique, le marquis

resta debout près de la porte, se demandant ce que signifiait tout cela.

Emma s'était-elle moquée de lui? Sa maladie n'était-elle qu'un prétexte mis en avant pour le décider à venir?

Assurément il n'était pas chez une malade, mais chez une femme qui donnait à souper. Emma sans doute, retenue à son théâtre, allait rentrer d'un instant à l'autre.

A ce moment il se fit un brouhaha dans l'escalier, et presque aussitôt dans le vestibule on entendit un bruissement d'étoffe et un murmure de voix avec des éclats de rire étouffés.

La porte s'ouvrit, et une femme parut, enveloppée dans une sortie de bal; elle était suivie d'un monsieur à l'aspect vénérable et de deux jeunes gens en costume de soirée : habit noir, cravate blanche et gilet en cœur.

— Ah! là, là, mes pauvres enfants, dit-elle en jetant sa pelisse sur une chaise, j'ai cru que nous ne finirions jamais : un guignon. Comment va cette pauvre Emma?

— Toujours de même, répondit la jeune femme qui disposait les pâtisseries.

— Ce qui m'a tant retardée, c'est que j'ai voulu lui amener le docteur, et puis nous avons été prendre des langoustes chez Potel et Chabot.

Disant cela, elle se tourna vers les jeunes gens qui l'accompagnaient en portant chacun des paquets enveloppés de papier blanc.

— Gontran, dit-elle à l'un d'eux, déposez donc votre marée, et vous, Jules, vos bouquets.

Puis, revenant aussitôt au personnage grave, avec un sourire :

— Docteur, dit-elle, voulez-vous que nous allions dans la chambre de la malade! Vous n'êtes pas là pour vous amuser.

Elle passa la première; mais, au moment de quitter la salle à manger elle se retourna :

— Je vous en prie, dit-elle aux convives, ne venez pas dans le salon et tenez toujours la porte fermée pour qu'elle n'entende pas le bruit de vos voix.

Une femme de chambre s'était enfin montrée, mais le marquis n'alla point à elle; ce n'était pas le moment de demander à être introduit auprès d'Emma, puisqu'elle était aux mains du médecin. Il attendrait.

Maintenant il commençait à comprendre.

Emma ne l'avait pas trompé; elle était vraiment malade, et ces apprêts de souper étaient pour des amies ou des camarades qui de cette maison faisaient la leur.

On venait prendre des nouvelles de la malade et en même temps on soupait ou bien l'on jouait.

A ce moment deux nouveaux venus entrèrent dans la salle à manger. L'un était un comédien, au moins le marquis en jugea ainsi à son menton rasé et à sa peau luisante et bistrée; l'autre était un jeune homme qui, par la façon de porter une toilette prétentieuse, de tenir une canne à pomme d'écaille, et de se tasser le cou dans un col roide, avait tout l'air d'un commis endimanché.

Cependant ce devait être une sorte de personnage, car à son arrivée il y eut parmi les femmes de ces exclamations en usage au théâtre pour marquer la surprise et la joie : On se renversa en arrière, on leva les bras au ciel et des mains se tendirent vers lui avec des haussements d'épaules.

— Ce cher Andrieu, comme c'est gentil à lui d'être venu! Vous allez souper avec nous.

Moins expansifs ou moins vivement touchés par cette visite, les hommes gardaient une attitude roide.

Tout en serrant les mains qui venaient au-devant de la sienne, le « cher Andrieu » se défendait d'accepter cette invitation.

— Il était obligé de rentrer à son journal, il n'était venu que pour prendre lui-même des nouvelles de cette pauvre Ma.

— Attendez un peu, le docteur va sortir, et vous entrerez après; elle sera heureuse de vous voir. Elle vous est très-reconnaissante de ce que vous dites d'elle tous les jours. C'est bien gentil à vous.

— Le fait est que si elle a un bel enterrement et une bonne presse, elle pourra m'en savoir gré. Depuis un mois, j'ai eu soin d'entretenir l'émotion ou la curiosité; on ne lui a jamais fait tant de réclames quand elle jouait.

— Vous restez à souper?

— Je ne sais pas si je pourrai.

— Allons, c'est entendu; pour faire plaisir à Emma, puis il y aura un *bac*.

— Alors je reste.

Pendant cet entretien, un des joueurs avait quitté le guéridon et s'était avancé vers l'une des jeunes femmes qui se tenaient auprès du marquis.

Alors lui parlant à voix étouffée, mais pas assez bas cependant pour que ses paroles n'arrivassent point jusqu'au marquis :

— Je te défends de te placer à table à côté du petit Andrieu.

— Parce que?

— Parce que je sais ce que je sais, et cela suffit.

— Si Andrieu se place auprès de moi, je ne peux pas me lever et le planter là. Vous ne voyez que votre jalousie stupide, vous; mais moi j'ai autre chose à considérer.

— Mon repos n'est donc pas à considérer?

— Et mon talent? Je ne suis pas une grue? moi, mon cher; je suis une artiste. Andrieu peut me faire engager aux Folies, je ne veux pas me fâcher avec lui.

— Je ne veux pas t'en faire non plus un ennemi; je veux au contraire t'en faire un ami, mais dans des limites qui me rassurent. Dis-lui donc que tu lui serviras un abonnement de cent francs par mois pour qu'il parle de toi convenablement dans son journal.

— Je n'oserai jamais.

— N'aie donc pas peur; il accepte ce genre de subvention pour d'autres, il ne te refusera pas.

La porte du salon s'ouvrit et le docteur entra dans la salle à manger.

— Eh bien? dit-on en se tournant vers lui.

Mais, avant de répondre, il s'assura que la porte était bien fermée. Alors, levant les bras au ciel :

— Rien à faire, dit-il; encore quelques jours peut-être. Je m'en doutais d'après ce qu'on m'avait dit; l'examen a confirmé mes craintes. Vous voyez, ma chère Balbine, que je ne peux rien de plus que mes confrères. Vous avez voulu mon avis, et avec votre bienveillance ordinaire vous avez cru que j'allais faire un miracle. Les miracles, ma pauvre enfant, ne sont pas plus dans les mains du médecin que dans celles des autres hommes.

On voulut garder le médecin, mais il se retira. Alors le marquis s'approcha de la jeune femme à laquelle on avait donné le nom de Balbine.

— Voudriez-vous, madame, lui dit-il, faire prévenir Emma que le marquis Arthur de Rudemont désire la voir, et lui demander si elle veut me recevoir en ce moment ou bien si elle préfère que je revienne demain matin.

— Comment, monsieur le marquis, s'écria Balbine, c'est vous? Et vous étiez là sans que personne vous répondît. Je vous ai bien vu en entrant tout à l'heure; mais je n'avais pas l'honneur de vous connaître, et j'ai cru que vous aviez été amené par une de ces dames. C'est Emma qui va être heureuse de vous voir! Elle m'a parlé de vous pendant toute la journée, et elle a sur son lit l'*Indicateur des chemins de fer* pour étudier l'heure des arrivées.

— Voulez-vous la prévenir que je suis à sa disposition?

— Tout de suite, monsieur le marquis,

Si l'on avait regardé le marquis alors qu'on ne le connaissait point, on l'examina plus curieusement encore lorsqu'il se fut nommé.

Il y eut aussi un changement instantané dans les attitudes : au laissez-aller, succéda une sorte de gravité; les gens du monde reprirent leur tenue, ceux qui n'en étaient pas prirent des poses.

Balbine fut au moins un quart d'heure sans revenir; enfin elle parut.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, dit-elle, mais Emma n'a pas voulu vous recevoir dans l'état où elle était. Elle a craint de vous faire peur : nous l'avons arrangée. Ne laissez pas paraître que vous la trouvez bien changée.

Lorsque le marquis fut entré dans le salon, il y eut une explosion de paroles; la tenue aussi bien que les poses disparurent.

Eh quoi! c'était là marquis de Rudemont? Il avait l'air d'un taureau. Il était très-bien.

La rentrée de Balbine dans la salle à manger interrompit ces propos.

— Si nous nous mettions à table, dit-elle, moi, je meurs de faim. Soupons pendant que le marquis et Emma causent; après j'irai la veiller, c'est mon tour, et moi je ne peux passer la nuit à jeun.

On se mit à table.

Alors Balbine, se penchant vers son voisin de droite :

— Emma a-t-elle de la chance? dit-elle en parlant la bouche pleine. Se rendant compte de son état, elle etait très-tourmentée relativement à Denise, car la pauvre petite va être seule et sans le sou, tout étant saisi ici. Alors elle a écrit trois lettres à ceux qui pouvaient être le père de l'enfant.

— Il n'y en a que trois?

— Il n'y en a qu'un, c'est le marquis de Rudemont; elle en est sûre, et vous comprenez, mon cher, une femme sait cela. Mais, comme elle s'était fâchée à mort autrefois avec le marquis, elle ne savait pas s'il voudrait répondre; alors elle avait pris ses précautions d'un autre côté en appelant ceux qui pouvaient croire que l'enfant leur appartenait. C'est le marquis qui a répondu le premier.

— Et si les autres répondent aussi?

— On les laissera à la porte. Pauvre petite Denise, je suis bien heureuse pour elle!

VIII

En entrant dans la chambre de la malade, le marquis s'arrêta un moment.

Ses yeux avaient été éblouis par la vive clarté de la salle à manger, et, comme la chambre n'était éclairée que par une lampe dont l'abat-jour était baissé, il ne voyait pas devant lui.

— Par ici, dit une voix partant d'un des angles de la pièce.

Il reçut une commotion; c'était toujours la même voix harmonieuse et chaude; ni le temps ni la maladie n'avaient eu de prise sur elle. Sans raisonner et par un élan spontané de l'âme, il se figura qu'il allait retrouver celle qu'il aimait si ardemment dix années auparavant.

Vivement il s'avança vers le lit, sur lequel apparaissait au milieu de l'ombre, une forme blanche, confuse.

— C'est toi, Arthur! répéta la voix. Que tu es généreux d'être venu?

Il sentit qu'on lui prenait la main et qu'on la lui serrait.

— J'ai reçu votre lettre à midi, dit-il, je suis parti aussitôt.

Il avait parlé pour échapper à l'émotion qui l'étreignait.

— Votre lettre? Ah! Arthur, est-ce ainsi que tu dois me parler?

En même temps, il sentit une larme tomber sur sa main et deux lèvres qui le brûlèrent.

— Mon empressement à répondre à ta demande prouve mieux mes sentiments que les protestations, il me semble.

— C'est toi, c'est bien toi? Tu es toujours le meilleur et le plus généreux des hommes.

— Tu avais douté de moi?

— Non pas de l'Arthur qui m'aimait autrefois, et c'est à celui-là que j'ai écrit; mais je ne savais pas ce qu'était devenu le marquis de Rudemont, et quel homme lirait ma lettre; celui d'autrefois ou celui de maintenant. Tu es accouru, tu es donc toujours le même, les années ne t'ont pas endurci. Il me semblait qu'il était impossible que ton cœur changât. Dieu merci, je ne me suis pas trompée.

Il s'était peu à peu habitué à l'obscurité et maintenant il voyait celle qui lui parlait.

Comme elle était changée, la malheureuse! flétrie, vieillie : le temps avait été aussi dur pour elle que le mal. Rien ne restait de la femme qu'il avait aimée, rien que la voix, et aussi un éclair dans le regard : pour le reste, la mort elle-même. Et cependant pour dissimuler les traces de la maladie, elle s'était enveloppée dans des flots de mousseline; ses bras, son cou, étaient cachés. Mais la main qu'elle promenait fiévreusement sur le lit n'avait plus ni sang ni chair, et l'on voyait les os sous la peau ridée et décolorée. Mais le visage qui s'enfonçait dans la mousseline, était décharné, les lèvres étaient exsangues, les yeux rentrés dans leurs orbites comme dans deux trous noirs.

Pendant que le marquis l'examinait, elle suivait son regard et devinait, avec la terrible clairvoyance des mourants, les émotions de tristesse qui l'agitaient.

— Je te l'avais écrit, dit-elle avec un accent brisé; tu devais t'attendre à me trouver changée. Toi, au contraire, tu es toujours fort, solide, plein de santé, avec quelque chose de digne que tu n'avais pas autrefois; ta barbe, qui grisonne par places, te donne plus de noblesse. Tu as pris la vie par le bon côté, tandis que moi je la continuais par le mauvais; mais qui peuts'arrêter sur cette pente? Enfin ce qui est fait est fait, il n'y a pas à revenir en arrière. C'est de l'avenir qu'il faut nous occuper, pas du mien...

Il fit un mouvement.

— Ne cherche pas à me donner des illusions, ce serait en pure perte. Cette excellente Balbine, qui me soigne avec un dévouement admirable et qui vient tous les soirs après son théâtre passer la nuit près de moi ou tout au moins me voir, quand j'ai une autre amie pour me veiller; Balbine a voulu m'amener son médecin, en qui elle a une foi aveugle. C'est une manie si commune chez les gens de vous proposer leur médecin, que je ne me suis pas opposée à ce désir. Il est venu, ce fameux médecin. Sais-tu ce qu'il m'a dit? — Qu'il fallait laisser agir la nature, ne pas me fatiguer par des remèdes, et que j'irai de mieux en mieux. — Ils appellent cela la nature! Enfin ils ont raison; c'est elle qui vous crée, c'est elle qui vous tue; c'est toujours la nature. Tout ce que tu me dirais ne changerait pas ma conviction et tu n'arriverais pas à me tromper. Je sais la vérité; je fais mieux que la savoir, je la vois, je la sens, et c'est pour cela que je t'ai fait venir. Maintenant, que tu es là, causons sérieusement. Mais, avant tout, assieds-toi dans ce fauteuil, que je te voie en face; cela me fatigue de lever les yeux jusqu'à toi.

Il fit ce qu'elle lui demandait, et, comme le fauteuil était bas, il se trouva sous la lumière de la lampe.

— J'ai bien hésité avant de t'écrire, dit-elle, non pas par doute de ta bonté ou de ta générosité; mais parce que je m'inquiétais de savoir si, après t'avoir empêché d'être le père de ma fille, quand tu le désirais, tu vou-

drais bien le devenir quand je te le demanderais. Avant tout, il faut donc que je t'explique ce qui m'a déterminée à agir comme je l'ai fait il y a dix ans.

— Pourquoi rappeler le passé?

— Ce n'est pas pour mon plaisir, crois-le bien, ce n'est pas davantage pour te peiner; mais c'est parce que ce passé doit décider l'avenir, au moins celui de Denise.

Le marquis fit un signe de la main pour dire qu'il écoutait.

— Tu ne doutes point, n'est-ce pas, que j'ai eu pour toi un véritable amour?

Il inclina la tête en avant.

— Plus que l'amour, de l'adoration. Malheureusement il paraît que rien n'est éternel en ce monde. Il y a, dit-on, des femmes qui restent jusqu'à la mort fidèles à leurs sentiments. Je ne suis pas de ces femmes-là; tout en t'aimant, je n'ai pas su te rester éternellement fidèle. Je te demande pardon de te parler d'une façon si embrouillée; mais les mots ne me viennent pas pour t'expliquer une situation qui, au moment où elle existait, était pour moi inexplicable. Je t'aimais, et, tout en t'aimant, je te trompais : voilà la vérité, celle qu'il faut que je confesse, et je le fais en toute sincérité.

Elle s'arrêta un moment, puis elle reprit après avoir péniblement respiré :

— Qu'un homme aime une femme, et il trouvera tout naturel de la tromper. Ce sera un caprice, une fantaisie; ça ne tire pas à conséquence : il faudrait que cette femme eût le caractère bien mal fait pour se fâcher. Au contraire, que ce soit une femme qui trompe celui qu'elle aime et qu'elle aime sincèrement, il se fâchera. La fantaisie est permise à l'un, elle est défendue à l'autre, comme si la nature humaine était double : d'un côté, les hommes qui peuvent se permettre une infidélité sans pour cela cesser d'aimer leur maîtresse; de l'autre, les femmes qui ne le peuvent pas. Ce fut ainsi que les choses se passèrent entre nous. Tu appris que j'avais eu la faiblesse de te tromper et tu crus que je ne t'aimais plus. Si tu avais pu lire dans mon cœur, si tu avais pu avoir la preuve que mon amour pour toi n'avait jamais été plus grand!

Elle s'interrompit pour prendre la main d'Arthur et l'attirer vers elle.

— Regarde-moi, dit-elle, regarde-moi dans les yeux : c'est une mourante qui te parle, et je te jure qu'il n'y a pas une seule de mes paroles qui ne soit l'expression de la vérité absolue. Je t'aimais. Quand tu vins à moi, ayant aux mains une preuve si écrasante de ma tromperie qu'il était impossible de nier, je voulus te dire que je t'aimais; je te le dis, en effet, je te le criai. Mais tu ne voulus pas m'entendre : puisque j'avais pu te tromper, je ne pouvais plus t'aimer. Tu étais décidé à rompre. Ah! je ne t'accuse pas de cruauté; tout autre à ta place eût agi comme toi. Est-ce qu'on pardonne à une femme? c'est ridicule. On se serait moqué de toi si tu l'avais fait.

— Je n'ai point eu souci des autres, je n'ai été entraîné que par mon désespoir.

— Ah! oui, tu m'aimais bien, et c'est en te voyant souffrir que j'ai senti toute la puissance de mon amour. Il fallait rompre. Ordinairement, c'est bien facile de rompre avec une femme : dans une querelle de ce genre, les paroles partent si vite et portent si loin qu'on ne peut pas revenir en arrière. Mais nous ne pouvions pas rompre ainsi, car il y avait un lien qui nous tenait solidement attachés l'un à l'autre : Denise, notre fille. Tu l'aimais. Décidé à te séparer de la mère, tu ne voulais pas abandonner ton enfant. D'ailleurs, à côté de la raison de tendresse, tu en avais encore une autre pour vouloir ta fille : tu n'osais pas la laisser aux mains d'une femme que tu ne jugeais plus digne de l'élever. Au premier mot touchant ce sujet, je compris combien la lutte serait difficile avec un homme tel que toi, que j'avais toujours vu poursuivre, coûte que coûte, l'exécution de ses désirs. Tu étais homme à m'enlever Denise de force, et, précisément parce qu'elle était reconnue seulement par moi et non par toi, à l'emporter à l'étranger pour qu'elle t'appartînt.

— Je l'aimais tendrement.

— Et moi aussi, je l'aimais. Que faire? Je savais qu'en te l'abandonnant, elle serait élevée avec tendresse et qu'un jour elle serait riche de la fortune que tu lui donnerais. Mais pour te l'abandonner il fallait me séparer d'elle, et je n'eus pas ce courage. Je ne pus me résigner à ce sacrifice, d'abord parce que j'aimais l'enfant, ensuite parce que je t'aimais toi-même. Je te perdais; mais au moins je gardais notre fille, ta fille.

Le marquis avait écouté ce long récit avec la plus profonde attention, sans que son visage trahît aucun des sentiments qui successivement l'agitaient; mais, arrivé à ce point, il fit un geste pour interrompre.

— Tu veux me demander, n'est-ce pas, dit-elle en continuant, comment, raisonnant et sentant ainsi, j'ai pu agir comme je l'ai fait? Je vais te le dire : Quand tu vins me demander Denise et que je te la refusai, je compris que tu ne te laisserais pas arrêter par ce refus et que tu saurais bien me prendre l'enfant. D'ailleurs tu ne pris pas la peine de cacher ton intention. Te rappelles-tu tes paroles?

— Je te dis que l'enfant était à moi et que je la voulais : ce sont là, il me semble, mes paroles. Au reste, j'étais si profondément troublé, que je n'ai gardé qu'un souvenir confus de ce qui a pu échapper à mon émotion et à ma colère.

— A ces mots, déjà bien assez effrayants, tu en ajoutas d'autres plus précis encore, et qui me donnèrent la conviction qu'un jour où l'autre tu m'enlèverais Denise : l'aurais-tu fait?

— A ce moment, c'était en effet mon intention et je croyais avoir de justes raisons pour le faire.

— Ce fut cette conviction qui me dicta ma conduite. Tu voulais Denise, je la voulais aussi. Qui de nous deux l'emporterait? Je te savais bien puissant : il fallait donc pour t'arrêter un moyen héroïque. Ce n'est pas impunément, crois-le bien, qu'on joue la comédie, et qu'on habitue son esprit et son cœur à des idées romanesques ou fantaisistes; peu à peu on se laisse aller à jouer la vie comme on joue la comédie. Tu voulais ta fille, parce qu'elle était ta fille. Il n'y avait donc qu'un moyen certain de t'empêcher de persister dans ta volonté; c'était de t'enlever la certitude de ta paternité. Ce fut ce que je fis, poussée à bout par tes menaces et par ma crainte. Oui, pour garder mon enfant, j'eus le triste courage de te dire qu'elle n'était pas ta fille.

Le marquis s'était levé; elle étendit la main pour le retenir, mais il recula vivement.

— Oh! Arthur, s'écria-t-elle désespérément, pourras-tu me pardonner ce crime? Ce n'est pas pour moi que j'implore ce pardon; c'est pour elle, pour Denise, pour notre fille : ta fille, ta fille, je le jure.

IX

Pendant toute la première partie de cette longue confession, on sentait que la comédienne avait préparé ce qu'elle disait, l'accent, le geste, le mot, même le désordre apparent des idées, étaient un effet de l'art.

Mais, peu à peu, elle avait oublié ce qu'elle avait arrangé et elle s'était laissée prendre elle-même à sa propre émotion.

Arrivée à l'aveu de son mensonge et de sa fraude, elle avait laissé couler de vraies larmes de ses yeux desséchés, et elle était retombée sur son oreiller, haletante, épuisée, répétant d'une voix entrecoupée : « Ta fille, elle est ta fille, je le jure, »

Puis elle s'était tue, et elle était restée, les yeux hagards, les lèvres entr'ouvertes, agitée par un tremblement convulsif.

L'effort avait été trop grand pour sa faiblesse.

Epouvanté, le marquis s'était penché sur elle, et, en trouvant son regard fixe perdu dans le vide, il avait voulu appeler. De la main, elle l'avait retenu.

— Non, avait-elle dit, ce ne sera rien pour cette fois encore; n'appelle pas, on nous dérangerait.

— Je resterais ici, et nous pourrions reprendre cet entretien plus tard.

— Oui, mais le temps presse. Si j'allais perdre la connaissance avant d'avoir obtenu ta promesse! si j'allais mourir! Cette crainte m'anéantit. Je ne veux pas mourir sans emporter la certitude que Denise ne restera pas seule, abandonnée. Ah! mon Dieu! mon Dieu! Et j'ai commis le crime de te repousser quand tu voulais la prendre! Tu l'aurais élevée près de toi, sous tes yeux; elle serait ta fille, et tu pourrais la marier honnête à un honnête homme. Une vie honnête pour ma fille!

Elle s'était de nouveau soulevée en se soutenant sur un bras.

— Il me faut de la force pour continuer, dit-elle; verse-moi, je te prie, une cuillerée de cette potion dans cette tasse. Autrefois, tu savais soigner les malades, et adroitement, sans bruit, comme une femme.

Il fit ce qu'elle lui demandait.

Dans le silence qui s'établit pendant qu'elle se taisait, on entendit, du côté du salon, des éclats de voix et des rires.

— Ils s'amusent, dit Emma tristement; moi aussi, j'ai été insouciante et gaie.

— Ces bruits te blessent? dit Arthur, se dirigeant vers la porte.

— Non, et d'ailleurs il faut les laisser libres; ils ne viendraient plus, s'ils se sentaient gênés; ils ont été bien bons pour moi, ils m'ont sauvée de la solitude. Mais ce n'est pas d'eux qu'il s'agit; c'est de nous, c'est de Denise. J'ai la tête si faible que je ne sais disposer ce que j'ai à te dire, ni suivre un ordre d'idées; il me semble qu'avant tout, ce que j'ai à faire, c'est te convaincre qu'il y a dix ans j'ai menti, tandis qu'aujourd'hui je suis sincère. Quand tu seras certain que Denise est ta fille, elle sera sauvée, et je pourrai mourir; mais comment te donner cette certitude?

Elle se tordit les mains dans un geste désespéré.

— Tu m'as cru si facilement, il y a dix ans, quand je t'ai jeté ce mensonge comme un défi. Je te vois encore : tu as pâli, horriblement pâli; ton visage s'est si subitement décoloré que j'ai cru que tu allais mourir. Tu t'es avancé sur moi, les deux poings levés. Oh! si tu m'avais battue! Mais tu t'es arrêté. Puis, tournant brusquement sur toi-même, sans un mot, sans un geste, sans un regard, tu es sorti, et depuis je ne t'ai plus revu. Cinq mots ont alors suffi pour tout rompre, et maintenant, depuis une heure que je parle et que je supplie, que je fais tout pour te convaincre, tu restes insensible.

— Non pas insensible, mais profondément troublé, le cœur ému, l'esprit bouleversé.

— Eh bien! écoute ton cœur et laisse-toi entraîner par ton émotion; impose silence à ton esprit. C'est à ton cœur que je m'adresse, c'est lui que j'implore. Les mourants ne mentent pas : je te jure que Denise est ta fille, je te jure que toi seul peut en être le père. Je sais bien que le doute est légitime en toi. Puisque tu as été trompé il y a dix ans, tu avais pu l'être avant. Eh bien! non! tu ne l'avais pas été. Arthur, rappelle-toi ma joie quand je me suis sentie mère d'un enfant dont tu étais le père. Ah! quel supplice horrible d'être obligée de chercher ainsi des paroles pour faire entrer la conviction dans ton cœur, et qu'elles sont heureuses les femmes qui n'ont qu'à dire : « Voilà ton enfant, » pour qu'on les croie. Et pas une preuve, rien en moi pour te persuader; tout contre moi au contraire : ma faute, mon mensonge, ma vie entière.

Elle se cacha la tête entre les mains.

Assis devant elle, le marquis restait les yeux attachés sur le tapis.

Pendant plusieurs minutes, un silence de mort régna dans cette triste chambre. De temps en temps seulement, un éclat de voix arrivait par la porte du salon.

Enfin le marquis releva la tête; il vit qu'elle avait à demi-écarté ses mains et qu'elle le regardait fixement.

Evidemment elle était à bout, les efforts l'avaient épuisée.

Ne fût-ce que par pitié, il eût voulu répondre à ces paroles ardentes; mais que dire, s'il ne prenait pas l'engagement qu'elle implorait?

Et comment le prendre, cet engagement, alors que le doute l'étreignait de ses griffes, ne le lâchant un moment que pour le ressaisir aussitôt plus profondément.

Était-il situation plus douloureuse que la sienne?

Il l'avait adorée, cette enfant, dont pendant cinq années il s'était cru le père; il avait été fou de sa gentillesse; elle avait éveillé en lui un sentiment dont il n'avait jamais soupçonné la douceur avant de le ressentir, la tendresse paternelle. Puis, un jour, on lui avait dit que ce sentiment était faux et que cette enfant n'était point à lui. Il avait donc pendant cinq années aimé la fille d'un inconnu, d'un ennemi peut-être, peut-être d'un ami qui l'avait trompé. La blessure avait été horriblement cruelle; jamais elle ne s'était cicatrisée.

Depuis ce moment, quand il avait pensé à cette enfant, et il n'y avait pas eu de jour qu'elle ne le poursuivît de son image charmante, ce n'avait jamais été sans un sentiment de colère et de honte. Eh quoi! il avait été assez niais pour donner le meilleur de son cœur à une enfant qui ne lui était rien? Comment avait-il pu se laisser tromper et surtout se tromper lui-même ainsi?

Maintenant on lui jurait que tout cela était mensonge, que sa fille était bien sa fille, et on lui demandait de retrouver tout d'un coup pour elle la tendresse qu'il avait éprouvée autrefois.

Si le jour où l'on avait nié sa paternité, il avait admis cette négation, c'est qu'alors il n'avait pas vu l'intérêt que sa maîtresse pouvait avoir à s'accuser d'une faute imaginaire.

Mais maintenant qu'on affirmait cette paternité, il ne voyait que trop clairement l'intérêt et les avantages qu'elle pouvait avoir à le tromper.

Quand avait-elle menti?

Il se débattait au milieu de cette obscurité sans trouver une lueur qui dirigeât son inspiration.

Après un moment de repos, Emma reprit :

— Je sens bien que toutes les paroles, toutes les protestations sont impuissantes à te convaincre : tu te laisses émouvoir, tu ne peux pas te laisser persuader. Et c'est là mon châtiment, le plus terrible qui puisse m'atteindre. Cependant il faut que cette conviction entre dans ton esprit, il faut que cette persuasion emplisse ton cœur. Pour moi, je ne peux plus rien, et ce m'est un grand désespoir que tu ne reçoives pas ta fille de ma main. Mais tout n'est pas fini encore, Dieu merci; Denise reste; elle fera ce que je n'ai pas pu faire. Vas la voir, et son regard te parlera un langage qui touchera ton cœur. Elle n'est pas seulement ta fille par le sang, elle l'est encore par la ressemblance. Vas la voir et, la regardant, tes doutes se dissiperont. Si elle te ressemble, c'est qu'elle est bien ta fille, n'est-ce pas?

— Où est-elle?

— Ah! comme tu as dit cela, et comme ton empressement me donne de chagrin et d'espérance à la fois! Moi, tu ne peux pas me croire. La ressemblance, tu la croiras. Il te faut cette preuve. Eh bien! tu vas l'avoir. Jusqu'à dix ans, j'ai gardé Denise avec moi. Mais il est arrivé un moment où son esprit précoce ne m'a plus permis

de la laisser dans cette maison. Pour elle, pour moi, pour elle surtout, il fallait nous séparer. Je l'ai alors placée dans une pension à Château-Chinon.

— Si loin de Paris?

— C'est précisément parce que c'était loin de Paris que je l'ai mise là. Elle ne pouvait pas, par des camarades, entendre parler de sa mère. A Château-Chinon, Emma Lajolais est parfaitement inconnue, et rares sont les gens qui lisent les journaux de théâtre. Il est vrai que cela me privait de la voir aussi souvent que j'aurais voulu, mais enfin mieux valait qu'il en fût ainsi. Au moins je l'ai cru, et dans son intérêt pour le présent, pour l'avenir, surtout pour son avenir, je me suis imposé ce sacrifice. Depuis que je suis malade et que je sais que je ne quitterai pas ce lit, j'ai, tu dois le croire, pensé à la faire venir et à l'avoir près de moi. Cela m'eût été si doux de la regarder, de la sentir là, d'être soignée par elle! Ah! Arthur, malheureuses que nous sommes!

Il lui tendit la main. Elle continua :

— Mais comment introduire une enfant de quinze ans dans cette maison? Balbine est un cœur excellent, mais elle est Balbine. Les autres aussi sont de braves cœurs, mais je ne pouvais pas leur confier ma fille. Et puis il y a encore une autre raison que tu comprendras quand tu l'auras vue, — sa beauté, car elle est belle, ta fille, très-belle, — et (elle baissa la voix) il vient ici une personne que cette beauté eût pu toucher, et il ne fallait pas que cela fût.

Le marquis la regarda, elle détourna les yeux. Puis, après un moment de silence, elle reprit :

— Enfin il faut que tu saches encore que rien dans cet appartement ne m'appartient. Dans deux ou trois jours, tout cela sera vendu; si je ne suis pas encore morte, on me mettra dehors. Où ma fille serait-elle allée?

— Je suis là, interrompit le marquis.

— N'interviens pas dans ces affaires, je t'en prie; tu ne sais pas jusqu'où elles t'entraîneraient. Ce mobilier n'est pas seulement le gage de mes dettes personnelles, et tu ne dois pas paraître dans tout cela. Laisse les choses aller et ne pense qu'à Denise. Maintenant que tu es ici, je puis la voir, elle sera sous ta garde. Veux-tu l'aller chercher?

— Je partirai demain par le premier train.

— Ah! Arthur, mon ami!

— Mais voudra-t-on me la confier, et elle-même voudra-t-elle suivre un inconnu, car je suis un inconnu pour elle?

— Je vais t'écrire une lettre; donne-moi le buvard, je te prie.

— Repose-toi, tu es fatiguée; tu écriras demain matin. Je vais rester là, je passerai la nuit sur ce fauteuil.

Elle fit un geste.

— Ou dans ton salon, si je te gêne, continua-t-il.

— A vrai dire, j'aime mieux que tu ne passes pas le reste de la nuit ici; il ne faut peiner personne, même innocemment. Je vais écrire.

Il lui donna le buvard, mais elle avait la vue tellement affaiblie qu'elle ne put pas tremper sa plume dans l'encrier; il fallut qu'il lui dirigeât la main.

Tant bien que mal, elle écrivit la lettre suivante :

« Chère mademoiselle Davin,

» Je vous prie de remettre ma fille aux mains de mon» sieur le marquis de Rudemont, son...

Puis s'interrompant :

— Puis-je mettre « son parrain, » car tu es son parrain?

— Assurément tu dois le mettre.

» Son parrain, qui veut bien me l'amener pour que » je lui fasse mes adieux, car je suis gravement ma» lade.

» Croyez à toute ma reconnaissance pour vos bons » soins.

» EMMA LAJOLAIS. »

X

Au moment où Emma achevait d'écrire cette lettre, on frappa doucement à la porte, et Balbine entra.

— Comment es-tu? dit-elle.

— Epuisée de fatigue, mais forte d'espérance; il part pour Château-Chinon (elle désigna le marquis), et il va m'amener Denise.

Sans répondre, Balbine s'approcha du lit, et se penchant sur la malade :

— Otto, dit-elle d'une voix basse mais assez distincte cependant pour que le marquis l'entendît, demande à te voir.

— Tout à l'heure.

— Il s'impatiente.

— Dis-lui qu'il attende encore quelques minutes.

Balbine sortie, Emma mit l'adresse sur sa lettre et la tendit au marquis, qui la suivait des yeux.

Aussitôt celui-ci se leva.

— Tu pars? demanda la comédienne.

— N'attend-on pas mon départ?

— Tu as entendu Balbine?

— Oui.

— Tu connais Otto?

— Le gymnasiarque du Cirque?

Elle fit un signe affirmatif.

— Je l'ai vu; il est d'une souplesse à faire peur.

Elle parut fière de cet éloge et son œil lança un éclair.

— Je compte prendre demain l'express qui doit partir vers onze heures, dit le marquis; mais avant je viendrai savoir de tes nouvelles. Maintenant, un mot sur un autre sujet, je te prie. Tu m'as dit tout à l'heure que tes affaires étaient en désarroi.

— Et je te défends de chercher à les arranger, tu entends?

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment, puisque tu as des raisons pour m'empêcher d'intervenir. Mais, dans ta position de malade, on peut avoir des besoins d'argent immédiats : je te demande comme un témoignage d'amitié de me permettre d'y subvenir.

Disant cela, il prit un carnet dans sa poche et en tira un billet de mille francs, qu'il plaça tout plié sur le buvard, en l'appuyant avec l'encrier.

Puis, revenant vers le lit :

— A demain, dit-il; sois bien certaine que tes paroles ne sont pas tombées dans un cœur insensible.

En traversant la salle à manger, le marquis la trouva à peu près vide; il n'y vit plus que les deux joueurs, qui n'avaient pas quitté leur guéridon; Balbine, étendue sur un fauteuil; et, devant la table encombrée de bouteilles, de verres, de débris de toutes sortes et de serviettes jetées çà et là, un jeune homme qui buvait dans un grand verre un mélange de cognac et d'eau. Il paraissait avoir vingt ans à peine; une petite moustache marquait d'une ligne brune sa figure imberbe et pâle : Otto, le gymnasiarque du Cirque, qui en ce moment était une sorte de célébrité, au moins dans un certain monde.

Posant son verre sur la table, il regarda curieusement le marquis; puis, reprenant son verre et le vidant d'un trait, il entra dans le salon.

Balbine était venue au-devant d'Arthur; elle voulut l'accompagner jusqu'au rez-de-chaussée, le gaz étant éteint dans l'escalier.

— Vous l'avez trouvé bien changée?

— Je ne l'aurais pas reconnue.

— Hâtez-vous, monsieur le marquis, de lui amener Denise, si vous voulez que la pauvre Emma puisse embrasser sa fille.

Il était deux heures du matin quand il se trouva dans la rue ; par les boulevards déserts, il gagna les Champs-Elysées.

La fraîcheur de la nuit lui fit du bien : il se mit à marcher à grands pas pour se secouer, respirant à pleins poumons pour chasser l'air étouffant qu'il venait de respirer.

Eh quoi ! la femme qu'il venait de voir était la même que dix ans auparavant, il avait quittée, pleine de beauté, au milieu du luxe, enviée, désirée, adorée ?

Bien qu'il eût longtemps pratiqué la vie parisienne, une pareille métamorphose le stupéfiait. Comment, de chute en chute, avait-elle pu en venir à être la maîtresse de ce saltimbanque qui l'avait ruinée ?

Quel âge avait-elle donc ? Comme lui, quarante-cinq ans. Quelle misère que celle des femmes qui ne savent pas vieillir !

Elle avait tout sacrifié : sa fortune, qui, sans être grande, était convenable ; sa vie, tout, jusqu'à sa fille.

Cette enfant allait rester seule, sans un sou, sans famille, sans personne pour lui tendre la main que les amies présentes de sa mère.

Et si cette enfant était sa fille à lui, si elle était son sang ?

Il frémit.

Denise, au milieu de ce monde qu'il venait de voir ? Pouvait-il le permettre ?

Il ne se coucha point. Il passa la nuit à arpenter sa chambre, cherchant dans sa mémoire un indice quelconque, un fait matériel, un souvenir qui pussent l'éclairer.

Mais rien, sa mémoire restait muette. Quand Emma lui avait pour la première fois parlé de sa grossesse, plein de confiance en elle, il n'avait point contrôlé ses paroles ; comment le faire maintenant ?

Le train qu'il devait prendre pour Nevers ne partait qu'à onze heures ; à neuf heures et demie, il se présenta rue Le Peletier.

Une femme de chambre, endormie, vint lui ouvrir la porte, et dans la salle à manger il retrouva le gâchis qu'il avait laissé en sortant à deux heures du matin : une odeur suffocante de fleurs fanées, de fumée de tabac, de cognac, de vin et de nourriture, le prit à la gorge.

Vivement, pour échapper à ce dégoût, il entra dans le salon, où Balbine, qui l'avait entendu, vint le rejoindre.

Emma dormait ou tout au moins elle était plongée dans un engourdissement profond, qui peu à peu avait succédé à son agitation fiévreuse.

Fallait-il la réveiller ?

Le marquis ne le voulut pas.

— Vous lui direz que j'ai passé par ici en allant au chemin de fer, et la certitude de me savoir en route pour Château-Chinon lui donnera peut-être du calme.

Comme il avait du temps devant lui, il en profita pour faire causer Balbine, ce qui d'ailleurs fut facile.

C'était la phthisie qui tuait Emma ; il y avait un an que le mal, qui existait depuis longtemps, avait éclaté d'une façon dangereuse. Avec des soins, avec une vie tranquille, surtout avec le calme, il eût pu être arrêté. Mais précisément, à cette époque, elle s'était prise d'une véritable passion pour Otto. Celui-ci venait de débuter avec un succès étourdissant ; les femmes se le disputaient. Il avait fallu l'emporter sur de nombreuses rivales. Alors avait commencé pour Emma une existence de lutte et de fièvre, qui l'avait rapidement épuisée ; puis étaient venues les difficultés d'argent qui l'avaient achevée.

— A propos d'argent, dit Balbine avec embarras, j'aurais une prière à vous adresser. Si vous voulez bien venir en aide à Emma, ne remettez pas entre ses mains l'argent que vous lui accordez ; il vaut mieux le donner à Rose, qui est fidèle à sa maîtresse et qui saura défendre cet argent pour l'employer utilement. C'est le seul moyen d'éviter des scènes pénibles comme il y en a eu une hier après votre départ.

— Ah ! monsieur Otto...

— Votre billet n'a pas même été changé ; il est parti d'ici tel que vous l'aviez donné, un peu fripé seulement.

— Alors je dois le remplacer.

Et le marquis, qui avait toujours la main ouverte, tira de son carnet un nouveau billet qu'il remit à la femme de chambre, qu'on avait été chercher.

De Paris à Nevers, il fit la route rapidement ; mais le chemin de fer le déposait là ; ensuite il fallait prendre une voiture pour aller à Château-Chinon ; soixante kilomètres dans un pays accidenté, et où les côtes succédaient aux côtes.

Il était minuit lorsqu'il arriva à Château-Chinon. Ce n'était point une heure convenable pour aller chercher Denise à sa pension ; malgré son empressement, il dut donc attendre au lendemain matin.

Dès sept heures, il se fit conduire par un garçon de l'hôtel devant la maison qu'occupait mademoiselle Davin,

Cette maison, située dans le haut de la ville, était de médiocre apparence, pour ne pas dire plus : un petit mur sur la rue et une porte bâtarde au-dessus de laquelle on lisait en lettres à demi-effacées : *Pensionnat de jeunes demoiselles.* Par-dessus ce mur, on apercevait les fenêtres d'un corps de bâtiment qui venait, en retour d'équerre, s'appuyer sur la rue.

La porte n'étant que poussée, le marquis entra et se trouva dans une petite cour sablée d'un gros gravier qui roulait sous les pieds. Une femme de service traversait cette cour ; le marquis l'arrêta.

— Mademoiselle Davin ?

— Elle n'est pas encore levée, rapport à sa migraine. Je vais l'aller éveiller.

— En attendant, ne puis-je pas voir mademoiselle Denise Lajolais ?

— Pour ça, oui ; elle est précisément là en train de laver les petites.

— Où cela ?

La femme de service indiqua de la main une fenêtre du rez-de-chaussée.

Vivement le marquis s'approcha de cette fenêtre fermée et regarda à travers les carreaux, en écartant des branches de vigne. Dans une espèce de buanderie encombrée de cuves, de baquets et de tréteaux, cinq ou six petites filles de huit à dix ans, n'ayant pour tout vêtement qu'un jupon sur leur chemise, couraient çà et là, tandis qu'une grande jeune fille de quinze ans, les bras nus, pompait de l'eau dans un baquet.

— Où donc est mademoiselle Denise ? dit-il en se retournant vers la femme de service.

— Celle qui pompe donc ; pour lors, vous ne la connaissez pas.

Denise ! c'était Denise qui servait de domestique à ces enfants.

— Faut-il l'appeler ? demanda la femme en avançant vers la buanderie.

— Non, je vous remercie ; allez, je vous prie, prévenir mademoiselle Davin que je l'attends.

Et, tandis qu'elle s'éloignait d'un pas lent et traînant, il revint à la fenêtre.

Sa fille ! Etait-elle sa fille ? Qu'avait-elle de lui ? Le moment était venu de se décider.

Il regarda.

Emma avait dit vrai, Denise était vraiment belle : une tête d'une régularité idéale, de grands yeux, une carnation magnifique, des cheveux blonds admirables.

Ce furent ces cheveux qui tout d'abord le frappèrent: ils étaient restés tels qu'autrefois.

Blonds! lui était brun. Elle n'avait pas bruni depuis sa première enfance.

Par là elle ressemblait à sa mère. Mais à lui, par quel côté lui ressemblait-elle? Où était cette ressemblance qu'Emma avait si franchement affirmée?

Il chercha avec une angoisse qui arrêta les mouvements de son cœur.

Le baquet rempli, Denise avait trempé une éponge dans l'eau et elle s'occupait à débarbouiller les petites filles les unes après les autres, frottant vigoureusement, mais avec précaution cependant. A la voir, on sentait qu'elle avait l'habitude de cette besogne.

Mais ce n'était point ce qu'elle faisait que regardait le marquis, c'était ce qu'elle était elle-même.

Oui, par son apparence de santé, par l'ovale de sa figure, par la forme de ses yeux, elle se rapprochait de lui jusqu'à un certain point.

Mais par combien de côtés ne s'en éloignait-elle pas?

N'ayant pas l'habitude de se contempler lui-même dans une glace, il se connaissait assez mal. Ah! s'il y avait eu là un miroir, comme il y aurait couru pour voir et comparer.

A ce moment, une des petites filles l'aperçut derrière son carreau et le montra à Denise; celle-ci alors leva les yeux sur lui.

Ce regard l'éblouit comme un éclair, son cœur bondit.

Une voix le tira de son émotion, c'était mademoiselle Davin qui arrivait dans la cour.

XI

Mademoiselle Davin, en voyant un homme qui se permettait de regarder la toilette de ses élèves par le carreau d'une fenêtre, s'était mise à pousser des cris effarés, — un chien qui hurle au loup.

— Monsieur, disait-elle, que faites-vous là? Ceci n'est pas délicat : ces enfants sont à leur toilette. Savez-vous que vous êtes dans un pensionnat de demoiselles?

Puis, comme le marquis la regardait avec étonnement, elle se mit à crier :

— *Boarding school for young ladies* : Comprenez-vous maintenant?

— Parfaitement. Je ne suis pas Anglais d'ailleurs. Je viens pour voir Denise Lajolais.

— Comédien alors? Ceci m'explique cette profanation inimaginable.

Sans répondre à cette explosion de colère, qui, en toute autre circonstance, l'eût fait rire aux éclats, le marquis tira la lettre d'Emma et la présenta à la maîtresse de pension.

— Si c'est pour des articles de Paris, continua la vieille demoiselle, je vous préviens que c'est inutile: je prends tout ici. On est de son pays.

Le marquis se demandait si elle était folle quand elle se décida à ouvrir la lettre d'Emma; alors il put l'examiner pendant qu'elle lisait.

C'était une petite vieille, sèche, jaune et ratatinée comme un coing trop mûr; en tout, l'aspect d'une personne hétéroclite, sans que le ridicule qui éclatait en elle de toutes parts supprimât l'apparence bienveillante.

— Monsieur le marquis, s'écria-t-elle en lisant la lettre, monsieur le marquis de Rudemont, vous êtes marquis. Que je suis désolée! Prenez donc la peine de me suivre au salon, je vous en conjure.

Comprenant à qui il avait affaire, le marquis ne fit pas résistance.

— Ainsi, disait mademoiselle Davin tout en marchant, madame Lajolais est malade.

— Mourante.

— Cette pauvre madame. Je vous demande pardon de l'appeler ainsi, mais jamais je ne pourrais me résigner à appeler « mademoiselle » une personne qui... qui a un enfant. Si le terme est impropre, j'en prends la responsabilité. Et vous venez chercher Denise? la pauvre petite! Je dis pauvre petite, parce qu'elle va rester orpheline; car elle n'a pas de père, n'est-ce pas? Heureusement pour elle, vous êtes son parrain : je ne savais pas qu'elle eût l'honneur de vous avoir pour parrain. Et alors naturellement vous allez vous charger d'elle? Mais c'est égal, un parrain n'est pas un père.

— Je voudrais la voir, dit le marquis en interrompant ce flux de paroles.

La maîtresse de pension se dirigea vers la porte, mais il l'arrêta.

— Il est inutile de lui révéler toute la vérité; c'est un soin qui me regarde; dites-lui seulement qu'un ami de sa mère désire la voir; je me charge du reste. Ne me nommez pas.

Mademoiselle Davin sortit, et, dans les oreilles du marquis, resté seul, retentirent ses dernières paroles : « Naturellement vous allez vous charger d'elle, mais un parrain n'est pas un père. » Ainsi cela paraissait naturel à ceux qui ne savaient pas la vérité. Pour tous il paraissait impossible que cette orpheline ne l'eût pas pour protecteur; c'était près de lui que désormais elle devait vivre.

Mademoiselle Davin rentra, mais sans amener Denise avec elle.

— Elle s'arrange un peu, dit-elle, et elle vient aussitôt. A ce propos, il faut que je vous explique comment il se fait que vous l'avez vue s'occuper des petites, car je suis bien certaine que cela vous a surpris. Vous vous êtes dit sans doute que ce n'était pas là le rôle d'une élève. Justement raisonné, monsieur le marquis; mais il faut que vous sachiez que je ne considère plus Denise comme une élève. Quand sa mère me l'a amenée, il y a cinq ans, il avait été convenu qu'elle me la laisserait jusqu'à treize ans, parce que dans mon institution je n'ai pas de grandes demoiselles. Je ne suis pas une personne à me vanter de ce qui n'est pas. A treize ans, Denise devait me quitter et aller achever son éducation dans une maison plus importante, où elle trouverait des maîtres que je ne puis pas lui donner.

— Et pourquoi les choses ne se sont-elles pas passées ainsi?

— Je ne saurais trop vous dire, si ce n'est que comme Denise, à treize ans, n'était pas très-avancée. Il a été convenu qu'on ne me la reprendrait que l'année suivante; mais l'année suivante, qui était l'année dernière, madame Lajolais, toujours exacte à venir voir sa fille et à payer le prix de sa pension, n'est pas venue et n'a pas envoyé d'argent. Au bout d'un mois, j'ai écrit; on ne m'a pas répondu. Au bout de deux mois, j'ai écrit de nouveau : toujours pas de réponse. Comme cela pendant quatre mois. J'ai compris : nous ne sommes pas pour rien dans un pays de nourrices; je sais par expérience comment les Parisiens agissent souvent avec leurs enfants : On me laissait Denise. Ma pension est certainement une bonne pension, la meilleure du pays, je crois pouvoir le dire; mais enfin je n'y ai pas gagné de quoi garder gratis les enfants qu'on abandonne. Je ne pouvais pas renvoyer Denise à Paris, alors je l'ai employée dans la maison. Certainement elle ne gagne pas la nourriture que je lui donne, mais elle fait ce qu'elle peut pour se rendre utile.

Le marquis savait comprendre à demi-mot, et d'ailleurs ces paroles de la maîtresse de pension étaient assez claires pour n'avoir pas besoin d'être expliquées.

Cette enfant n'avait rien appris pendant le temps qu'elle avait passé dans cette triste maison, garderie d'enfants plutôt que pensionnat. Puis, le jour où l'on avait cessé de payer pour elle, on en avait fait une sorte

de domestique, bonne ou sous-maîtresse, les deux sans doute.

Sa fille domestique! A cette pensée, le sang des Rudemont bouillonna en lui. Il y avait eu des bâtards dans la famille, mais aucun n'était tombé dans une position honteuse, leurs pères avaient veillé sur eux : — les fils avaient pris les armes, les filles étaient entrées en religion.

Si Emma avait été coupable envers sa fille, lui-même avait de lourds reproches à s'adresser. Il n'eût pas dû accepter ainsi sans résistance la parole d'une femme exaspérée par une rupture. En tout cas il n'eut pas dû abandonner cette enfant; dans le doute, il lui devait au moins la protection. Il accordait bien cette protection à des enfants trouvés, et il l'avait retirée à celle dont pendant cinq années il s'était cru le père ?

La porte en s'ouvrant interrompit ses réflexions : c'était Denise.

En entrant, elle s'arrêta sur le seuil et une rougeur subite empourpra ses joues et son front.

— Approche donc, dit mademoiselle Davin.

Elle fit quelques pas en avant et s'arrêta de nouveau, indécise et confuse.

Qui la troublait ainsi? Etait-ce de se trouver en présence de celui qui venait de la surprendre quelques instants auparavant au milieu des enfants? Ou bien était-ce l'embarras de se sentir dans une robe qui la déshabillait plutôt qu'elle ne l'habillait? Elle était ridicule en effet cette robe, bonne pour une fille de quatorze ans, mais de moitié trop courte pour une grande jeune fille, telle qu'elle était maintenant.

Vivement le marquis se leva et alla au-devant d'elle : instinctivement il avait ouvert les bras pour l'embrasser, mais il s'arrêta dans ce mouvement et se contenta de lui prendre les deux mains.

— Mon enfant, dit-il, je viens vous chercher de la part de votre mère, pour vous conduire à Paris, près d'elle.

— Ah! maman? quel bonheur!

Le marquis fut heureux de ce cri, dont l'accent était plein d'émotion et de joie.

— Remercie donc monsieur, dit mademoiselle Davin; quand une personne vous rend service, on la remercie, c'est la règle.

Denise leva la tête, et ses yeux restèrent fixés sur le visage du marquis avec une expression indéfinissable.

Que se passait-il en elle? Le marquis se sentit tout troublé, tout ému.

Sans parler, elle le regardait toujours.

— Vous me reconnaissez! dit-il.

— Je cherche : il me semble que je vous ai déjà vu, mais je ne trouve pas où. Il me semble que c'est dans la nuit, peut-être dans un rêve.

Le marquis l'avait doucement attirée, il la fit asseoir vis-à-vis de lui.

— Vous souvenez-vous, dit-il d'une voix mal assurée, d'un âne à roulettes avec des paniers pleins de jouets, qu'on vous a donné quand vous étiez petite?

— Mon âne? Je crois bien; c'est mon parrain qui m'a donné mon âne.

— Et qu'est-ce qui vous a donné une perruche qui appelait Denise?

— Mon parrain : c'est aussi mon parrain qui m'a menée au Cirque, où il y avait des juges en robes noires qui sautaient dans un tonneau.

— Et votre parrain, vous le rappelez-vous?

Elle le regarda longuement.

— Il était très-grand... comme vous, monsieur, et il avait l'air très-bon... comme vous, monsieur.

Puis, frappant vivement ses deux mains l'une contre l'autre, elle s'écria :

— Mon parrain! c'est vous mon parrain!

Cette fois le marquis ne fut plus maître de son émotion, il la saisit dans ses bras et longuement il l'embrassa.

— Touchant, vraiment touchant! s'écria mademoiselle Davin en se mouchant avec fracas.

L'heure pressait.

— Mon enfant, dit-il, il faut partir; j'ai commandé la voiture pour neuf heures, et si nous nous mettions en retard, nous manquerions le train. Votre mère vous attend. Allez vous préparer.

Lorsqu'elle fut partie, mademoiselle Davin crut devoir entamer son éloge : c'était la meilleure petite fille du monde, douce, généreuse, toujours contente.

Si agréables que fussent ces paroles, le marquis les interrompit. Il avait une affaire sérieuse à traiter avec mademoiselle Davin : le prix de la pension, que mademoiselle Lajolais l'avait chargé de payer; le retard avait été involontaire et dû seulement à la maladie.

A cette annonce, mademoiselle Davin redoubla de tendresse pour Denise : c'était une merveille, une véritable merveille, elle l'avait toujours dit. Quelle douleur de la perdre!

Et elle recommença à se moucher.

A ce moment Denise rentra : elle avait les yeux rouges.

— Vous voyez, s'écria mademoiselle Davin, elle aussi pleure à la pensée de quitter cette maison.

Mais Denise ne savait pas mentir.

— C'est Sidonie Fraisier, dit-elle, qui me fait pleurer. J'ai été lui dire adieu, et alors la pauvre petite s'est mise à crier qu'elle ne voulait pas que je parte.

— Qu'est-ce que c'est que Sidonie Fraisier?

— Une petite fille de huit ans qui n'a ni mère ni père; j'en prenais soin, j'étais sa maman. Elle se désole, elle veut que je l'emmène. C'est si triste de rester seule, sans personne!

— Ne suis-je pas là? s'écria mademoiselle Davin, agitant son mouchoir.

En arrivant à l'hôtel, ils trouvèrent la voiture prête à partir, mais avant le marquis voulut que Denise déjeunât. Que désirait-elle?

Une chose idéale dont elle avait envie depuis longtemps : une tasse de café au lait.

Ce café au lait fut pour le marquis une cause d'émotion qui l'entraîna plus loin qu'il n'avait été jusqu'alors.

Pour déjeuner, ils s'étaient installés dans une petite salle dont la porte communiquant avec la cuisine était restée ouverte; tout à coup une odeur de lait brûlé se répandit partout. Le marquis se boucha le nez, tandis que Denise respira en dilatant ses narines.

— Vous trouvez que ça sent mauvais? dit-elle; moi, je trouve que ça sent très-bon.

Alors le marquis se rappela que sa mère aimait aussi cette odeur de lait brûlé.

Que signifiait cette ressemblance? Elle sont rares les personnes qui, par suite d'une perversion de l'odorat, aiment l'odeur du lait brûlé.

Cette perversion, qui existait chez sa mère, se retrouvait chez Denise.

Quelle bizarrerie!

Ou plutôt n'y avait-il pas là un cas d'hérédité que les savants appellent l'atavisme, c'est-à-dire la reproduction chez les petits enfants des qualités de leur grand-père ou de leur grand'mère.

Mais alors Denise était donc bien sa fille, il en avait une preuve.

XII

Le marquis n'était pas homme ordinairement à se payer de mots.

Cependant, quand il eut trouvé que l'atavisme le faisait le père de Denise, il éprouva un profond soulagement.

Atavisme ! Cela répondait à tout. Ce n'était pas lui qui avait inventé une règle physiologique pour les besoins de l'heure présente, c'était la science qui l'avait formulée depuis longtemps en se basant sur l'expérience : tout le monde sait, sans faire métier de savant, que certaines affections, le rhumatisme, la goutte vont du grand-père au petit-fils.

Quoi de plus concluant?

Et, dans les circonstances présentes, quoi de plus heureux pour lui que cette conclusion qui lui permettait de reconnaître Denise pour sa fille, sans arrière-pensées ou sans doutes.

Après toutes les alternatives, toutes les inquiétudes par lesquelles il avait passé, quel soulagement!

Pendant qu'il suivait ainsi l'enchaînement de ses idées qui l'amenaient à une solution heureuse à tous les points de vue, Denise, placée près de lui, regardait, avec une expression de contentement non cachée, les maisons de Château-Chinon disparaître dans les tourbillons de poussière que leur voiture soulevait sur son passage.

— Vous êtes contente de quitter Château-Chinon? demanda le marquis.

— Oui, et contente aussi d'aller à Paris près de maman ; contente de vous revoir, contente d'être dans cette voiture, qui est celle-là même que maman prenait pour nous promener dans la campagne quand elle venait ici; enfin contente de tout.

Pauvre petite ! comme la chute allait être rude pour elle !

— Maman ne venait pas très-souvent me voir ; mais, quand elle venait, c'était fête toute la journée ; nous avions les plus belles chambres de l'hôtel et toujours dans la cour cette calèche attelée ; du matin au soir nous étions en promenade dans les montagnes, dans les forêts ; tout ce que je désirais, maman le faisait ; tout ce que je voulais, elle me le donnait. L'année dernière, nous avons emmené avec nous Sidonie Fraisier : c'est elle qui était heureuse! Vous comprenez, cette pauvre petite, elle n'a pas de parents, personne pour l'aimer. Il est vrai que moi non plus je n'avais pas maman là près de moi, et quand tout le monde sortait pendant les vacances, c'était bien triste de rester à la pension, toute seule avec la veille Françoise. Mais je savais qu'à Paris maman pensait à moi, et que si elle ne me prenait pas avec elle, c'était parce que cela était impossible.

— Vous avez compris qu'il vous était impossible de rester près de votre mère?

— Mais sans doute ; qu'est-ce que maman aurait fait de moi le soir, quand elle était à son théâtre, ou bien dans la journée, pendant les répétitions. Quand maman m'a expliqué que je n'étais plus une toute petite fille, qu'on met dormir dans un coin, au foyer ou dans une loge, comme cela m'est arrivé bien souvent, et que je ne pouvais pas l'accompagner partout, je n'ai pas tout de suite compris, mais depuis j'ai bien vu qu'elle avait raison. C'est pour cela que j'ai envie de vous adresser une question.

— Quelle question, mon enfant?

— Si maman me rappelle, c'est que les motifs qui l'empêchaient de me garder près d'elle autrefois n'existent plus maintenant, n'est-ce pas? Est-ce que maman va quitter le théâtre ?

Le marquis resta embarrassé pour répondre ; alors elle continua :

— Il y a un an, maman m'avait parlé de son désir de se retirer ; alors nous vivions toutes les deux ensemble, à la campagne, dans une maison à nous. Ah! maman faisait de beaux projets pour nous! Que veut-elle de moi maintenant ? Le savez-vous ?

— Vous voir.

— Elle n'a pas pu venir ?

— C'est parce qu'elle ne le pouvait pas qu'elle m'a demandé de vous amener près d'elle.

— Elle joue tous les soirs ?

— Non pas en ce moment, elle est souffrante.

— Mon Dieu !

— Il ne faut pas vous effrayer, mon enfant ; il est certain que votre présence près d'elle va lui faire le plus grand bien.

— Qu'a-t-elle ?

— Une maladie de langueur avec des accidents du côté de la poitrine.

Denise se tut, et pendant assez longtemps elle resta absorbée dans une méditation douloureuse ; puis tout à coup, relevant la tête :

— Est-ce que les chevaux ne pourraient pas aller plus vite ? dit-elle.

— Ne craignez rien, nos heures sont calculées pour arriver au train.

Le temps de la joie était passé ; Denise resta morne dans son coin, ne regardant même plus le paysage qui défilait devant elle.

Le marquis lui-même gardait le silence, l'examinant à la dérobée et l'étudiant. Sans doute la réalité allait être cruelle pour cette pauvre enfant, et il se sentait attendri, à la pensée du coup qui allait la frapper mais, d'un autre côté, il éprouvait une sorte de joie à trouver en elle cette sensibilité et cette tendresse. Assurément il est bien naturel qu'un enfant s'attriste, en apprenant que sa mère est gravement malade, mais cette enfant avait été abandonnée par cette mère, et elle ne lui en gardait pas rancune. Plus tard elle ne garderait pas rancune à son père, sans doute, de l'oubli dans lequel il l'avait laissée pendant dix ans.

Comme la route ne pouvait pas se continuer ainsi silencieusement, il voulut faire parler Denise. Cela la distrairait malgré elle, et puis d'un autre côté, en la faisant parler, il apprendrait à la connaître.

La voiture arrivait en ce moment à Châtillon-en-Bazois et passait sur un pont au-dessus d'un canal.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il en montrant l'eau.

— Un canal.

— Je vois bien, mais je vous demandais quel canal?

— Je ne sais pas.

— Quand quel pays sommes-nous ?

— Le Morvan.

— Nous quittons le Morvan pour entrer dans une autre contrée, savez-vous laquelle ?

— Je ne sais pas.

— Le Nivernais. Cela ne vous indique pas le nom de ce canal.

Elle rougit et parut confuse.

— On ne nous a pas appris la géographie, dit-elle enfin.

Mais il n'y avait pas que la géographie qu'on avait négligé de lui apprendre ; de question en question posées plus ou moins adroitement, mais toujours avec douceur, le marquis en vint à reconnaître qu'elle ne savait rien. Pour l'histoire, la littérature, les sciences naturelles il en était comme pour la géographie ; en langue française seulement et en arithmétique, on lui avait, pendant ces cinq années, enseigné quelque chose, mais bien peu, et il était certain que ce n'était ni à la faiblesse ni à la paresse d'intelligence de l'enfant que tenait cette ignorance, mais à la faiblesse ou la paresse des maîtres.

Le route se fit ainsi, occupée par ces conversations. En arrivant à Nevers, ils avaient une demi-heure devant eux avant le départ du train.

Comme ils attendaient dans une salle dont la cheminée était ornée d'une glace, le marquis, prenant Denise par la main, la plaça près de lui juste en face la glace, et longuement il la regarda, ne la quittant des yeux que pour se regarder lui-même.

Surprise de cet étrange manége, elle se mit à sourire.

Alors le marquis se détourna avec confusion, mais, presque aussitôt revenant à elle :

— Je regardais, dit-il en plaisantant, si, avec ma grande taille, j'avais bien l'air d'un ogre qui vient de faire provision de chair fraîche en province.

En arrivant rue Le Peletier, à onze heures du soir, le marquis fut frappé par l'aspect de la maison. A cette heure peu avancée de la soirée, elle était plus sombre que quand trois jours auparavant, il était débarqué de Rudemont à minuit passé.

Emma était-elle plus mal ou bien ?...

Il n'osa interroger le concierge, qui semblait vouloir venir au-devant de lui, et vivement il entraîna Denise par la main.

Il sentit cette main tremblante dans la sienne.

Sans parler ni l'un ni l'autre, ils montèrent l'escalier.

La porte était fermée, il sonna.

La femme de chambre, qui vint ouvrir aussitôt, poussa un petit cri étouffé en les apercevant.

— Maman ? demanda Denise d'une voix pleine d'angoisse.

Le doute n'était plus possible pour le marquis, ils arrivaient trop tard. Il ne fallait pas que la pauvre petite reçût ce coup, sans y être préparée par quelques paroles.

— Votre maman est sans doute plus mal ? dit-il.

La femme de chambre inclina la tête.

— Peut-être même tout à fait mal ? continua le marquis.

La femme de chambre se mit à pleurer.

— Maman, maman ! cria Denise.

A ce moment, la porte de la salle à manger s'ouvrit et Balbine parut.

Lors du dernier voyage d'Emma à Château-Chinon, Balbine l'avait accompagnée ; Denise la connaissait ainsi, et savait qu'elle était l'intime amie de sa mère.

Elle se jeta dans ses bras en s'écriant :

— Où est maman, je veux voir maman ?

— Ma pauvre petite Denise, ma pauvre enfant.

Il fallait prendre un parti.

— Peut-on la conduire près d'elle ? demanda le marquis ; il faut qu'elle voie sa mère.

— Oui, la voir, dit Denise en se retournant vers le marquis.

Il la prit par la main, et, faisant signe à la femme de de chambre de les précéder, il entra dans la salle à manger déserte et sombre, puis le salon désert aussi, éclairé avec une seule bougie.

La porte de la chambre était ouverte. Prêt à entrer, il hésita une seconde ; alors ce fut Denise qui vivement passa la première. Il la suivit.

Elle courut au lit en criant :

— Maman, c'est moi, me voilà !

Mais sa mère ne répondit pas à sa voix.

Elle prit la main qui était posée sur le lit, cette main était froide.

Eperdue, elle se pencha sur le lit, cherchant les yeux de sa mère ; elle ne les trouva point : ils étaient clos.

Alors l'horrible vérité lui entra dans le cœur, comme si elle y avait été vivement enfoncée par un coup de couteau. Sa mère ! elle n'avait plus de mère.

Elle tomba à genoux au pied du lit, et, fondant en larmes, poussant des cris étouffés, elle s'enfonça la tête dans les draps.

Balbine voulut aller à elle, mais le marquis la retint.

— Que pouvons-nous pour elle ? dit-il ; quelles paroles entendrait-elle en ce moment ? Laissons la première explosion de la douleur briser son énergie ; tout à l'heure, nous lui parlerons.

Alors, attirant la comédienne dans un des angles de la chambre, il l'interrogea à voix basse.

Après son départ, Emma avait éprouvé un moment de calme, mais ce moment avait été court ; elle avait éprouvé une syncope d'où on l'avait tirée à grand peine ; le médecin l'avait jugée perdue et ne lui avait plus donné que quelques heures. Elle avait eu conscience de son état et elle avait voulu qu'on allât lui chercher un notaire.

— Un notaire ? interrompit le marquis, mais la pauvre femme n'avait rien !

— Sa fille. Par son testament, elle vous nomme tuteur de Denise. « Quand Arthur reviendra, me dit-elle, je ne serai plus là ; tu lui diras pour moi que ma dernière prière a été pour lui demander de se charger de ma fille. »

Il s'établit un long moment de silence, puis le marquis se dirigea vers le lit, et, par-dessus la tête de Denise agenouillée, il prit la main de la morte.

— Emma, dit-il, votre prière a été entendue.

Puis, d'une main ferme, relevant l'enfant et l'obligeant à tourner la tête vers lui :

— Pleurez, mon enfant, dit-il, pleurez ; mais, dans votre désespoir, n'oubliez pas que vous avez en moi un ami dévoué, — un père.

XIII

Dès le lendemain, le marquis avait pris les dispositions nécessaires pour l'enterrement d'Emma.

Il avait voulu que la cérémonie fût décente, mais sans rien de plus ; surtout il avait tenu à écarter tout ce qui pouvait ressembler au tapage ou à l'apparat.

Par là il avait exaspéré quelques amours-propres susceptibles : deux chanteurs qui, avec cette générosité qu'on est toujours sûr de trouver chez les artistes, ainsi que disent les réclames, « s'étaient offerts » pour se faire entendre à la messe, et un compositeur qui tenait à faire exécuter un *Agnus Dei*, écrit spécialement par lui pour les funérailles d'Emma Lajolais, cette brave camarade, ce bon cœur, etc.

Ce refus du marquis avait produit un certain scandale dans le monde des théâtres, et le journal du petit Andrieu ne s'était pas gêné pour dire son fait à ce « monsieur » qui, sans droit, venait s'emparer d'un cadavre pour le soustraire « à des amis dévoués, qui voulaient honorer pieusement la mémoire d'une femme de talent. »

Le compositeur, qui était tenace et qui depuis longtemps pratiquait avec une supériorité remarquable l'art de forcer les portes, était malgré tout arrivé jusqu'au marquis, et respectueusement il lui avait représenté que cet *Agnus Dei* avait un caractère purement religieux.

— Attaquée en *ut majeur*, la phrase *Agnus Dei* passait en *ut mineur*, et l'effet général était séraphique.

La promesse de cet effet séraphique n'avait point touché le marquis ; alors le compositeur, outragé dans sa dignité, avait été jusqu'à demander en vertu de quel droit on l'empêchait de rendre les derniers devoirs à « cette pauvre Emma. »

Les gens sont rares qui souffrent qu'on leur demande en vertu de quel droit ils agissent ; le marquis n'était point de ce caractère. Son premier mouvement avait été de lever les deux bras pour envoyer le compositeur par la fenêtre ; heureusement, il s'était retenu, et, avec sa politesse dédaigneuse des grandes circonstances :

— Monsieur, avait-il dit, vous ignorez sans doute que mademoiselle Emma Lajolais m'a nommé tuteur de sa fille par acte de dernière volonté ; c'est en qualité de tuteur que j'agis.

— Mais, monsieur le marquis.

— Mes raisons, n'est-ce pas ? Vous voudriez que maintenant je vous donnasse mes raisons ? Pour cela, monsieur, je m'en dispense ; je vous ai fait connaître mes droits, c'est assez.

C'était sous le coup de la colère qu'il avait fait cette réponse, mais en y réfléchissant, il se fâcha contre lui-lui-même : ce qui eût été loyal, c'eût été de mettre franchement en avant les droits qu'il avait sur Denise

Mais se retirer derrière ceux qu'Emma lui avait donnés, était presque indélicat.

L'article du petit Andrieu, les plaintes du compositeur, les propos des camarades d'Emma, avaient provoqué une certaine émotion dans le monde qui touche au théâtre.

— Avait-elle une chance, cette gueuse de Lajolais, de trouver un père pour sa mère juste au moment de mourir?

— Cette pauvre Emma avait-elle du guignon de mourir juste au moment où elle se réconciliait avec le père de sa fille ; il aurait payé ses dettes.

On s'occupait surtout beaucoup du père de la fille d'Emma Lajolais.

Quel était ce marquis de Rudemont?

Riche?

Prodigieusement riche!

Il y avait des gens à la mémoire longue, qui se rappelaient avoir rencontré autrefois, il y a avait bien longtemps, ce marquis de Rudemont, qu'on appelait alors « le bel Arthur. » Ç'avait été un fier triomphe pour Emma Lajolais de le fixer.

Une demi-heure avant le moment de l'enterrement, il commença à se faire un certain mouvement dans la rue Le Peletier, et les boutiquiers qui mirent le nez à leur aventure virent s'amasser sur les deux trottoirs des gens « qui avaient des têtes à eux. » Au milieu des groupes, on voyait circuler un petit jeune homme qui rapidement, tout en marchant, écrivait avec un crayon sur un carnet : c'était Andrieu qui prenait les noms des arrivants.

— Je voudrais bien n'oublier personne, disait-il.

A vrai dire, on l'aidait singulièrement à ne pas commettre d'oublis, et ceux à qui il n'allait pas venaient à lui pour lui serrer la main. Il y avait parfois des moments d'hésitation.

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Non.

Alors on se nommait.

— Ah! très-bien! Ce cher ami!

Il avait pour chacun une phrase toute faite qu'il répétait sans se lasser.

— Je suis bien content; cette pauvre Emma aura une bonne presse.

Pendant ce temps, Denise et le marquis se tenaient dans le salon et recevaient ceux qui voulaient monter; Balbine, auprès d'eux, nommait les personnes, à mesure qu'elles arrivaient.

Tout d'abord il avait voulu éloigner Denise pour ce triste moment; mais l'enfant avait manifesté si fermement sa volonté de ne pas quitter sa mère et de l'accompagner jusqu'au cimetière, qu'il n'avait pas persisté dans son idée. Après tout et si cruelle que fût l'épreuve, il valait mieux qu'elle emportât de cette mort un grand et profond souvenir : plus tard elle verrait toujours sa mère à travers le voile noir de cette lugubre cérémonie, et ne penserait à elle qu'en l'associant à sa douleur.

Lorsqu'on descendit l'escalier, il la tint dans son bras, car elle était aveuglée par les larmes et ne voyait pas les marches : assurément elle était insensible à ce qui se passait autour d'elle.

En arrivant sur le trottoir, il y eut un moment d'arrêt et, par suite, d'attente.

Le marquis sentit alors tous les regards de l'assistance ramassés sur lui, et, comme, par sa grande taille, il dominait ceux qui l'entouraient, il ne pouvait se soustraire à cette curiosité gênante.

Machinalement, et pour ne pas voir, il porta les yeux droit devant lui, de l'autre côté de la rue. Sur un palis en planches servant de clôture à une maison en réparation, s'étalaient de grandes affiches jaunes, qui venaient d'être collées et dont la fraîcheur luisante provoquait le regard.

Quelques mots lui sautèrent aux yeux : *Vente de mademoiselle Emma Lajolais : mobilier moderne, bronzes d'art, diamants, Exposition.* C'était le principal créancier, à la requête duquel se poursuivait la vente, qui, calculant qu'il y aurait foule à l'enterrement de la comédienne, avait pensé que c'était là une bonne occasion pour faire une publicité productive; ces affiches provoqueraient l'attention; on les lirait, peut-être en parlerait-on dans les journaux, et, quand ce serait pour blâmer cette façon d'agir, le résultat cherché serait obtenu. Il était de ceux qui croient que les journaux ne peuvent faire que du bien, même quand ils écrasent un homme, attendu qu'on a plus à gagner en devenant un coquin connu qu'en restant un coquin inconnu, le tout est de ne pas payer leur publicité trop cher. En ces circonstances, la chance lui venait en aide : sans la mort de la comédienne, sa vente se serait confondue avec d'autres ventes du même genre, tandis que cette mort lui donnait un attrait particulier, tout le monde en ce moment s'occupant d'Emma Lajolais. Dans sa gratitude envers la Providence, il avait envoyé sa femme à l'enterrement, la chargeant de remercier le bon Dieu pour lui.

Si le marquis avait appris la mort d'Emma par une lettre ou par un article de journal, il fût assurément venu à son enterrement. Mais, en suivant seul son convoi, il n'eût point ressenti les mêmes impressions que celles qui le tourmentaient en ayant Denise près de lui.

Seul, il eut pensé à cette pauvre femme qu'il avait aimée, et par le souvenir il se fût reporté au temps heureux de leur jeunesse.

Mais il n'était pas seul; près de lui, une enfant pleurait, et c'était à elle qu'il pensait. Déjà la paternité s'imposait à son cœur comme à son esprit avec ses exigences exclusives, et dans cette cérémonie, ce qui surtout le préoccupait, c'était de ménager la douleur de cette enfant et de lui épargner des chagrins inutiles.

A l'église, il fut péniblement affecté dans ce sentiment de tendresse et de sollicitude.

Tandis que Denise, agenouillée sur son prie-Dieu, s'absorbait dans son chagrin, il était resté assis sur sa chaise, et, bien qu'il n'eût pas l'oreille aux aguets, quelques paroles des personnes placées immédiatement derrière lui l'avaient frappé et s'étaient imposées à son attention.

— Cette pauvre Lajolais! C'est une perte pour le théâtre.

— C'en est une grande pour nous. D'abord nous l'aimions beaucoup, et puis nous lui avons fait trois petits actes très-soignés, spécialement en vue de ses qualités et de ses défauts; ils auraient obtenu un certain succès, au moins nous le pensons.

— Vous les donnerez à une autre.

— Mais non, une autre ne sera pas Emma Lajolais. Il faut qu'une pièce soit jouée par ceux pour qui elle a été écrite; sans cela, on n'arrive qu'à des à-peu-près. Je ne dis pas que ce soit une pièce absolument perdue, mais, en tout cas, c'est notre saison certainement perdue.

— Vous deviez cependant vous attendre à cette mort; elle était malade depuis longtemps.

— Sans doute, mais nous pensions qu'elle irait bien aussi longtemps que notre pièce et qu'elle finirait avec elle : nous aurions de cette maladie tiré des effets très-curieux qui auraient été de plus en plus saisissants, à mesure que son état se serait aggravé : il y avait là un regain de succès à partir de la centième. C'est ce misérable Otto qui nous l'a tuée.

— Il est là?

— Oui, là-bas, debout; il se fait une tête pour les femmes qui l'entourent.

Le marquis se retourna si brusquement que les causeurs se turent ou tout au moins parlèrent moins haut.

Il avait organisé les choses pour que la cérémonie, depuis la maison mortuaire jusqu'au cimetière, se fît

aussi rapidement que possible; mais une partie de cette cérémonie devait forcément échapper à sa direction, — celle des discours. Il y en eut de toutes sortes, au nom de telle association, au nom de telle autre, au nom de celui-ci, au nom de celui-là; puis, quand tout semblait fini, un monsieur s'avança vivement et d'une voix précipitée : « Je viens sur cette tombe, au nom des amis d'Emma Lajolais qui m'en ont chargé, et aussi au nom de ceux qui ne m'en ont point donné mission, mais qui seront heureux que je les représente; je viens... » Et cela dura plus d'un quart d'heure; à mesure qu'un feuillet était lu, le petit Andrieu le recevait pieusement. Il s'était assuré la reproduction exclusive de cette oraison funèbre, que son journal n'eût pas publiée, s'il n'avait pu mettre en tête : « Toujours bien informés, nous sommes les seuls qui puissions donner le discours de monsieur ***, prononcé sur la tombe d'Emma Lajolais. »

Enfin la foule s'était peu à peu écoulée et le marquis était resté seul avec Denise.

Alors la prenant doucement par la main, il l'avait emmenée.

Jusqu'à la porte du cimetière, elle avait marché sans rien dire; mais, au moment de monter en voiture, elle avait relevé les yeux sur le marquis.

— Je voudrais bien aller chez maman.

— Mais, mon enfant...

— Je vous en prie.

Il avait donné l'ordre de les conduire rue Le Peletier.

Mais, en arrivant, des voitures de déménagement les avaient empêché d'arriver jusque devant la porte de la maison.

Ils étaient montés.

Les portes étaient grandes ouvertes : des déménageurs, dans toutes les pièces, enlevaient les meubles pour les transporter à l'hôtel des Ventes : la chambre d'Emma était déjà à moitié déménagée.

— Oh! mon Dieu! s'écria Denise.

Et elle se jeta éperdue dans les bras du marquis.

— Maintenant, mon enfant, il faut venir chez moi, où vous serez chez vous.

XIV

Si le marquis n'avait écouté que son désir, il serait le soir même parti pour Rudemont : le voyage, le calme de la campagne, le changement de vie eussent distrait Denise de son chagrin.

Mais sa résolution arrêtée de garder Denise près de lui l'obligeait à certains arrangements qui devaient précéder l'installation de l'enfant à Rudemont.

L'examen qu'il lui avait fait subir en venant de Château-Chinon à Paris lui avait montré qu'elle ne savait rien. Son éducation était à refaire ou, pour parler plus exactement, à faire : pour tout ce qui touchait l'instruction, c'était une sauvage.

Si elle avait eu dix ans et si elle n'avait pas été sous l'impression immédiate du coup qui venait de l'atteindre, il l'eût très-probablement placée dans une maison d'éducation, la meilleure qu'il eût pu choisir.

Mais, dans l'état d'accablement où elle se trouvait, elle avait besoin de tendresse.

D'un autre côté, elle était une grande fille de quinze ans, et comme elle ne savait rien, il faudrait, dans une maison où l'instruction se donnerait en commun, la mettre avec des gamines de dix ans. Que ferait-elle? comment accepterait-elle cette compagnie? N'y aurait-il pas là des ennuis ou des blessures d'amour-propre de nature à la rebuter?

Il devait donc lui donner des maîtres particuliers ou mieux une institutrice.

Entièrement pris par les soins divers de l'enterrement, il n'avait pas pu s'occuper de l'exécution de ce projet aussitôt qu'il l'avait arrêté, et il avait dû la différer jusqu'au moment où il aurait plus de liberté, de temps et d'esprit.

En sortant de la maison d'Emma, il avait donc conduit Denise à son appartement des Champs-Elysées; là elle attendrait près de lui qu'il eût trouvé l'institutrice qu'il voulait emmener avec eux à Rudemont.

Où la trouver, cette institutrice, où la chercher? Son embarras était grand.

Jusqu'à ce jour, en effet, l'idée ne lui était jamais venue qu'à un moment donné, il pourrait avoir besoin d'une institutrice. Il savait, comme tout le monde, qu'il y a des femmes qui exercent cette profession; mais où les trouvait-on? comment les cherchait-on? quelles qualités exigeait-on d'elles? quels appointements devait-on leur offrir? Pour toutes ces questions, il était d'une ignorance absolue.

Heureusement il se rappela que, parmi ses anciennes amies, il y en avait une qui, touchée par la grâce depuis qu'elle avait doublé la quarantaine, s'était lancée avec un zèle ardent dans toutes les œuvres de charité, et il pensa qu'elle pourrait sans doute le guider dans ce choix ou tout au moins l'éclairer.

Il alla lui rendre visite.

Aux premiers mots qu'il lui adressa pour exposer sa demande, elle poussa les hauts cris.

— Eh quoi! mon ami, vous allez adopter cette jeune fille? Je dis adopter, car il est impossible que vous la reconnaissiez, n'est-ce pas? L'enfant d'une comédienne, cela n'offre aucune garantie.

— Me conseillez-vous donc de l'abandonner?

— Comment pouvez-vous m'adresser une question pareille, quand vous savez que j'ai voué ma vie à recueillir et à protéger ceux qui souffrent?

— Si vous ne voulez pas que je l'adopte ou que je la reconnaisse, et, d'un autre côté, si vous ne voulez pas que je l'abandonne, que voulez-vous que je fasse?

— Ce n'est point à moi d'inspirer votre cœur. Ce que je voulais dire seulement, c'est qu'en adoptant cette enfant, vous faites jusqu'à un certain point œuvre d'égoïsme. Vous êtes arrivé à un âge, mon ami, où l'on se prend volontiers d'affection pour les enfants : vous allez vous mettre à adorer celle-là.

— C'est un mal?

— Je ne dis pas cela; mais vous allez l'adorer pour vous, elle va s'emparer de vous entièrement, et vous n'allez plus vivre que par elle. J'aurais voulu mieux que cela pour une âme généreuse comme la vôtre. Ainsi croyez-vous que moi, par exemple, j'aurais pu me donner aux œuvres que je dirige ou que j'inspire, si j'avais été retenue par des enfants, soit qu'ils m'eussent appartenus, soit que je les eusse adoptés? Non, mon ami, non, ces sentiments étroits compriment notre âme et l'empêchent d'arriver à une conception plus haute et plus générale du dévouement.

En écoutant ce langage, le marquis se rappelait le temps où cette même femme se félicitait de n'avoir pas d'enfants, parce que la maternité empêchait une âme passionnée de se donner entièrement à l'amour, et il réfléchissait combien l'âge, qui paraît nous modifier si profondément, nous atteint peu en réalité, tout en changeant les conditions de notre existence.

— Enfin, continua-t elle, j'aurais voulu vous voir donner à votre vieillesse le but que j'ai donné à la mienne, et cette enfant va empêcher une conversion que j'aurais été si heureuse d'entreprendre. Unis pour le bien, comme nous l'avons été autrefois dans d'autres sentiments, quelle joie pour moi, mon ami!.. Me la refuserez-vous donc?

Le marquis commençait à trouver que la recherche des institutrices coûte bien cher.

— Pourquoi ne la placez-vous pas dans une maison

d'éducation? Je vous en trouverais dix où elle serait très-bien, et vous, vous resteriez libre; car ce qui ferme le cœur, c'est de donner sa tendresse à un objet particulier. J'ai des centaines de jeunes filles dont je m'occupe ainsi et auxquelles je me dévoue; pas une seule ne peut se vanter d'avoir pris mon cœur pour elle, il appartient à toutes.

Ce genre de dévouement général ne pouvait pas satisfaire le marquis de Rudemont, et tout ce qu'il consentit à accorder à son amie, ce fut de se laisser mettre sur la liste des membres fondateurs de la *société pour ramener au bien les jeunes filles pauvres :* en échange, il obtint la promesse qu'on lui trouverait une institutrice.

— Précisément j'ai en vue en ce moment une personne qui, je l'espère, réunirait les conditions que vous exigez. C'est une jeune femme de vingt-cinq ans environ, mariée à un capitaine de cavalerie, qui, en ces derniers temps, a quitté l'armée, je ne sais trop pourquoi.

— Mais je n'ai pas du tout besoin d'un officier de cavalerie.

— Je sais, vous aimez mieux la femme : pour être franche, je dois vous dire que c'est là ce qui me retient de vous donner cette personne. Je vous connais.

— Vous m'avez connu.

— Ce qui veut dire?

— Que vous ne me connaissez plus; l'âge, qui a passé sur vous sans vous effleurer, a pesé sur moi : j'ai quarante-cinq ans.

— En êtes-vous sûr? Enfin je ne veux pas que cette jeune femme soit exposée chez vous à certains dangers. Je ne l'ai vue qu'une fois, elle m'a parue jolie. J'ai besoin de la revoir : si elle est vraiment telle qu'elle m'est apparue, je... vous en chercherai une autre. Le mérite de celle-là, c'est d'avoir déjà fait une éducation dans une famille qui habite les environs de Caen. C'est là que son mari, qui était officier de remonte, l'a connue et épousée. Par malheur, cet officier ayant donné sa démission ou l'ayant reçue, la pauvre femme est obligée de reprendre aujourd'hui son ancienne condition, car ils sont gênés, très-gênés, les pauvres gens. Le mari gagne quelque argent chez un marchand de chevaux des Champs-Elysées.

— Cela est peu engageant.

— Ah! les choses se font avec discrétion et convenance. Je ne dis pas que cette position vaille celle d'un général, mais enfin on fait ce qu'on peut en ce monde. Le tout est de le faire honorablement. C'est justement ce point que j'examinerai en prenant des renseignements sur le capitaine Beaujonnier. Quant à la femme, un coup d'œil suffira. Vous pouvez partir pour Rudemont, je vous écrirai.

— C'est que j'aimerais autant la connaître.

— Vous voyez, mon pauvre ami, que vous êtes incurable; tel vous étiez, tel vous êtes resté.

Il ne voulut pas se fâcher.

— Je suis tout simplement un homme à manies, dit-il en riant; j'ai horreur d'avoir autour de moi de vilains visages. Si vous m'envoyiez quelque institutrice allemande, avec des lunettes et des dents en touches de piano, il me serait impossible d'entrer dans l'appartement de l'enfant, et je veux pouvoir surveiller son travail. Voilà tout. Vos soupçons flattent ma vanité; malheureusement, ils n'ont pas de raisons d'être, croyez-le.

— Je vous écrirai.

Pour attendre cette réponse, il devait donc prolonger son séjour à Paris.

Que faire de Denise pendant ce temps? L'appartement des Champs Elysées n'offrait pas de grandes facilités pour les distractions, et il serait mauvais que l'enfant restât seule, une partie de la journée, enfermée dans sa chambre.

Comme il rentrait, examinant par quels moyens il pourrait l'occuper, il la trouva avec un atlas de la France sur les genoux.

— Que cherchez vous donc? dit-il.

— Vous avez paru si fâché l'autre jour, dit-elle, quand je n'ai pas pu vous nommer le canal qui passe à Châtillon, que je cherchais le nom de ce canal.

— Et vous l'ayez trouvé?

— C'est le canal du Nivernais, qui va de l'Yonne à la Loire en traversant le Morvan.

— Alors, mon enfant, le travail ne vous ennuie pas. Je suis heureux, bien heureux, de vous voir dans cette disposition; car je viens de m'occuper de vous. Votre éducation ayant été négligée, j'ai cru qu'il fallait la refaire.

Comme il la regardait, il vit un nuage de tristesse se répandre sur son visage.

— Cela vous peine que je pense à vous faire travailler?

— Non, je vous assure.

— Cependant, quand j'ai parlé de refaire votre éducation, vous avez laissé paraître une certaine inquiétude?

Elle rougit.

— Vous n'avez pas été troublée?

— Si.

— Et pourquoi?

Elle resta hésitante; puis enfin, d'une voix émue :

— C'est que j'ai pensé, dit-elle, que je devais rentrer en pension et m'éloigner de vous, qui avez été si bon pour moi.

Et deux grosses larmes emplirent ses yeux, tandis qu'elle détournait la tête.

— Non, mon enfant, non, vous n'irez pas en pension, et nous ne nous séparerons pas; si vous vous sentez un peu de tendresse pour moi, je vous assure que j'en éprouve une très-vive pour vous. Je suis sorti pour vous trouver une institutrice, qui vous enseignera, sans que nous nous séparions, ce que vous n'avez pas pu apprendre chez mademoiselle Davin. Nous allons donc rester encore quelques jours à Paris.

Afin d'employer ces quelques jours, il fit sortir Denise avec lui.

Il avait un trousseau, des robes, mille objets à lui commander, avant de l'emmener à Rudemont : ce serait là pour elle un sujet incessant de distraction.

Puis, en sortant des magasins, il la promena dans les musées, dans les jardins de Paris, prenant plaisir à provoquer ses questions, s'intéressant à ses réponses.

Elle avait de l'esprit, et, ce qui vaut mieux, un sens droit; avec cela, du cœur.

Elle serait une femme charmante.

Alors, en la regardant et en l'écoutant, il se laissait aller à un sentiment de tendresse indéfinissable pour lui, car il s'y mêlait une certaine angoisse qui n'avait pas sa raison d'être.

Assurément elle était sa fille.

Mais pourquoi ne lui ressemblait-elle pas? Que n'eût-il pas donné pour qu'elle eût de lui un trait, un signe, qui sautassent aux yeux?

Il voulut la faire photographier.

Puis il se fit photographier lui même dans la même pose, et cela malgré le photographe, qui soutenait que cette pose n'était pas à son avantage.

Mais il avait bien souci de « son avantage! » Que lui importait?

Les ressemblances, qui échappent souvent quand on compare deux personnes, sautent aux yeux quand on compare les portraits de ces personnes : la photographie saisit, pour les fixer et les préciser, des points de ressemblance qu'on était inhabile à reconnaître.

Alors il porta dans son carnet le portrait de Denise accolé au sien, et, plus d'une fois par jour, au moment où il était seul, il les étudia avec une poignante curiosité.

Evidemment la ressemblance entre eux n'était pas saisissante, mais cependant il y avait quelque chose.

XV

Dans les rues de Paris que le marquis traversait au hasard de ses courses, les grandes affiches jaunes annonçant la vente de mademoiselle Emma Lajolais lui sautaient aux yeux; partout, contre les murs, contre les clôtures, les mots : *Mobilier moderne*, *diamants*, *dentelles*, *exposition*, forçaient son attention.

Il semblait, pour lui au moins, qu'il n'y eût qu'une affiche dans Paris, celle-là précisément qu'il eût voulu ne pas voir.

Chaque fois qu'il apercevait ces affiches, une sorte de honte le prenait; elles étaient un remords pour lui. Il eût dû empêcher cette vente et désintéresser les créanciers.

Mais la crainte de se trouver en contact avec Otto ou tout au moins d'être mêlé aux affaires du gymnasiarque l'arrêta; il y avait là pour lui un dégoût invincible.

Décidé à laisser cette vente se faire quand même, et à se conformer ainsi malgré lui à la volonté nettement exprimée par Emma Lajolais, il voulut cependant que les enchères publiques ne dispersassent point tout ce qui avait appartenu à la comédienne, sans leur arracher un objet quelconque qui fût un souvenir pour Denise.

Plus tard, elle serait heureuse sans doute d'avoir quelque chose lui venant de sa mère.

Mais quelle chose? Le choix était difficile et plus encore, délicat; il devait rappeler la mère et non la femme. Un bijou, c'était impossible. Un livre? Emma avait-elle des livres? et lesquels?

Quoi qu'il lui en coûtât, il prit le parti d'aller à cette exposition que les affiches annonçaient à tout Paris; son choix fait, il donnerait mission au commissaire-priseur de lui acheter l'objet auquel il se serait arrêté.

Lorsqu'il arriva devant l'hôtel des Ventes, il trouva dans la rue Drouot et dans la rue Rossini une double ligne de calèches et de coupés qui stationnaient là; les cochers sur leurs siéges et les valets de pied devisaient gaiement entre eux.

A la tenue des valets de pied, à la majesté des cochers, à l'élégance comfortable des voitures, à l'aspect général des chevaux, il était évident, pour qui savait voir, que le plus grand nombre de ces équipages avait amené là des gens du vrai monde.

A la porte, les affiches jaunes : *Emma Lajolais*, *mobilier*, *diamants*; dans le vestibule, les mêmes affiches.

Où avait lieu cette exposition? Il n'avait jamais lu que les mots en grosses lettres; il s'approcha d'une affiche pour trouver la désignation de la salle.

Devant lui, une jeune fille, évidemment une demoiselle de magasin, élégante et coquette, se tenait, le nez collé sur cette affiche. Il fut obligé d'attendre qu'elle s'écartât pour lire à son tour.

Mais, dans la lecture de la jeune fille, il y avait plus que de l'attention : c'était à croire qu'elle était fascinée par les lettres qui brillaient devant elle, et que le mot *diamants* lançait des feux qui l'éblouissaient.

Les diamants d'Emma Lajolais, qu'elle avait vu jouer quelques mois auparavant! Et elle était laide, cette Lajolais; au moins elle était vieille, tandis qu'elle!...

A ce moment, un vieux monsieur à l'air vénérable, tête de patriarche couronnée de cheveux blancs, qui se tenait aussi devant l'affiche, se pencha sur le cou de la jeune fille.

— Hé! hé! dit-il à voix à demi-étouffée, des diamants, ça peut se gagner facilement.

Etonnée, elle se retourna vers celui qui venait de parler, et, dans ce mouvement, elle montra un visage d'une gentillesse parisienne vraiment adorable. D'une main à laquelle brillaient deux gros diamants, le vieux patriarche indiqua le nom d'Emma Lajolais, et, les yeux sur ceux de la jeune fille, il se mit à sourire silencieusement, la bouche entr'ouverte, la lèvre inférieure pendante, les narines dilatées.

C'était au premier étage que l'exposition avait lieu; le marquis, sans plus s'occuper de cette scène de tentation, monta l'escalier.

Il eut voulu se hâter, car il avait honte d'être rencontré là par quelqu'un de connaissance; mais l'escalier était encombré par un double courant, l'un qui montait, l'autre qui descendait, et, bon gré mal gré, il fallait suivre.

Comme dans cette foule il se trouvait un certain nombre de personnes de connaissance, on s'arrêtait en se rencontrant, et alors les deux courants se mêlaient; ceux qui montaient et qui allaient voir interrogeaient ceux qui descendaient après avoir vu.

— Eh bien?

— Montez, ma chère; c'est très-curieux.

— Il n'y a pas trop de monde?

— Un monde fou : madame H..., madame S..., madame Q..., avec le petit Chose. C'est scandaleux, regardez-les.

— Je vous recommande une robe de velours marron' garnie de fourrure de renard bleu, très-jolie et très-riche.

— On m'a parlé d'un ameublement de boudoir, peut-on le regarder?

— En soie verte; étonnant.

Le marquis, qui entendait ces propos, savait combien ils étaient exagérés, au moins en ce qu'ils s'appliquaient au luxe ou à la richesse de ce mobilier; mais, quant au « monde fou, » il trouva qu'ils ne disaient que l'exacte vérité : la salle était pleine et l'on n'y pouvait à peine circuler.

Et cependant elle avait été habilement disposée pour éviter l'encombrement.

Contre les murs de la salle étaient tendus les rideaux de fenêtres et les portières; puis, çà et là, mais en bon ordre, étaient placées les différentes pièces du mobilier.

En entrant dans cette salle, le marquis eut le cœur serré, et son premier mouvement fut de retourner en arrière; mais un flot de nouveaux arrivants le poussa en avant.

Si la circulation s'était faite avec régularité, la foule, qui devait entrer par une porte et sortir par une autre eût pu défiler assez rapidement; mais on s'arrêtait pour tâter un meuble ou manier une étoffe, tourner et retourner une robe, on s'arrêtait surtout pour causer, pour se communiquer ses impressions, pour s'interroger, pour rire, pour bavarder, pour *blaguer*, et alors il se faisait des arrêts: on piétinait sur place, sans pouvoir avancer.

Malgré son empressement à sortir de cette cohue, le marquis ne pouvait avancer aussi vite qu'il le désirait. Sa grande taille et sa force lui eussent, il est vrai, permis de se faire faire place; mais, comme la plupart de ceux qui sont grands et forts, il mettait une extrême douceur dans ses mouvements.

Comme il trouvait son chemin barré par un groupe compacte, le nom d'Otto frappa son oreille.

— Ah çà! mon cher, expliquez-moi donc, je vous prie, comment ce mobilier est aussi complet. Lajolas était depuis quelque temps dans la gêne, il me semble. Comment se fait-il qu'elle n'ait pas vendu son mobilier pièce par pièce, ses diamants, ses bijoux, ses dentelles?

— C'est que le jeune Otto, qui a une certaine expérience malgré sa jeunesse, voulait avoir ce mobilier complet; pour cela, il s'était fait consentir par Lajolais une vente fictive qui, à un moment donné, l'aurait rendu seul propriétaire de tout ce qui est exposé là. Mais, à la requête des créanciers, il y a eu procès, la vente a été annulée, et les saisies ont conservé en bloc

ce qui eût pu disparaître en détail avec un peu d'adresse. Cette fable montre que qui trop embrasse mal étreint.

— Et il embrasse beaucoup, le jeune Otto ?

— Oh! beaucoup, et même il parait qu'il étreint très-bien; seulement, ça c'est autre chose. Mais j'aperçois la baronne Trouvais avec ses filles; pardonnez-moi de vous quitter, il faut que j'aille la saluer.

— Elle amène ses filles ici ?

— Elle les conduit partout avec elle.

— C'est gentil !

La baronne Trouvais qui, en sa qualité de faible femme, n'avait point les scrupules du marquis pour bousculer les gens, se faisait faire place; quand les groupes ne s'ouvraient pas devant elle, de la main elle écartait les personnes qui l'empêchaient de passer.

Au reste, sa tâche était assez facile; car, en voyant entrer cette femme et ses deux filles, qui marchaient, roides et guindées, sur les talons de leur mère, il s'était produit dans la foule un mouvement de curiosité, et l'on faisait haie sur leur passage.

Avançant ainsi assez rapidement, elle arriva jusqu'auprès du marquis; là, le jeune homme qui avait parlé d'Otto l'arrêta avec de bruyantes démonstrations de politesse.

— Ah! mon cher, dit-elle, je suis heureuse de vous rencontrer; vous allez me guider au milieu de cette cohue. Quel drôle de monde !

— Mais il me semble qu'il y a là des représentants de tous les mondes.

— C'est là ce qui rend l'ensemble si drôle. Vous avez déjà vu cette défroque ?

— Oui.

— Alors vous pouvez me la montrer ? On m'a parlé d'un boudoir très-curieux.

— Le voici précisément.

De même qu'elle s'était fait faire place pour arriver jusqu'à, de même elle sut écarter ceux qui la gênaient pour examiner les différents meubles de ce boudoir. Toujours sur ses talons, ses filles la suivaient, sans dire un mot.

— C'est là tout ? dit-elle au jeune homme, sur le bras duquel elle s'appuyait.

— Mais oui ; vous vouliez autre chose ?

— Je me figurais autre chose : la batterie de cuisine est plus que médiocre.

— Mais vous savez bien, chère baronne, que ce ne sont pas les casseroles qui font la bonne cuisine ? c'est la cuisinière.

— C'est égal, il doit manquer quelques meubles là-dedans ?

— Mais non, je vous assure; voyez le catalogue : meuble à deux corps formant vitrine et étagère, le voici ; — console en bois doré, la voilà ; — étagère en bois de rose, c'est celle-là ; — table à ouvrage, table de milieu, vous les voyez ; — enfin, canapé et fauteuils recouverts en soie verte, les voici.

— On peut toucher ? demanda la baronne.

— Mais certainement.

Alors elle s'approcha du canapé, et, de sa main ouverte, elle appuya à plusieurs reprises sur les élastiques.

Puis se retournant vers son compagnon :

— C'est exactement comme les nôtres, dit-elle ; puisque ce n'est que ça, j'en ai assez ; allons-nous en.

Et, toujours suivie de ses filles, elle se dirigea vers la porte de sortie sans daigner jeter un coup d'œil aux meubles ou aux objets de toilette devant lesquels elle passait.

Cependant, malgré son assurance et son habileté à déranger les gens, elle fut bientôt obligée de s'arrêter devant une masse compacte qui formait un obstacle à peu près infranchissable. On se pressait, on se tassait, et les femmes qui étaient aux derniers rangs se haussaient sur la pointe des pieds pour tâcher de voir devant elles.

— Qu'est-ce qu'il y a là ? demanda la baronne.

— Les robes : le catalogue en décrit cent dix-sept.

— Cent dix-sept ! Ça, c'est mieux. Voyons un peu.

Emu par ce qu'il retrouvait de connu dans ce mobilier, écœuré par ce qu'il entendait, le marquis allait se décider à sortir, se sentant incapable de continuer sa recherche, lorsque ses yeux tombèrent sur un piano qu'il crut reconnaître.

Il s'approcha. Il ne se trompait pas : ce piano d'Erard, c'était lui qui l'avait donné autrefois à Emma.

Son choix fut aussitôt arrêté ; il ferait racheter ce piano pour Denise.

Aussitôt il se hâta de sortir de cette salle, et sans pitié il bouscula les femmes, qu'il trouva sur son passage dans l'escalier ; il n'avait que du mépris pour ces honnêtes femmes qui arrivaient empressées, poussées par une curiosité malsaine. Que venaient-elles chercher ? Pour un peu il leur eût crié : « Allez-vous-en ; ce que vous faites est honteux. »

En rentrant chez lui, on lui dit qu'une dame l'attendait depuis une heure dans le salon.

— Quelle dame ? Elle a donné son nom ?

Le domestique tendit une carte :

Madame Clémence Beaujonnier.

XVI

Avant de passer dans le salon, où l'attendait madame Clémence Beaujonnier, le marquis entra chez Denise,

— Oh! mon parrain, dit-elle en venant à lui, comme vous avez été longtemps !

— Ne me grondez pas, mon enfant; c'est pour vous que je suis sorti. Il faut que vous sachiez, si vous ne le savez déjà, qu'on vend après-demain le mobilier de votre mère. J'aurais voulu empêcher cette vente; mais, pour plusieurs raisons trop longues à vous expliquer, cela m'a été impossible. J'ai voulu cependant que tout ce qui avait appartenu à votre pauvre maman ne disparût pas, sans qu'il vous en restât un souvenir. Je viens de donner un ordre pour qu'on achète son piano. Ce piano, je le lui avais offert autrefois ; je serai heureux de le voir entre vos mains.

— Je voudrais tant trouver de paroles pour vous remercier ; mais, si je reste muette devant vous, ne croyez pas, mon parrain, que je ne vous suis pas reconnaissante de toutes vos bontés.

— A propos de ce piano, continua le marquis en interrompant cet élan de gratitude, je dois vous dire que votre institutrice m'attend au salon ; ou plus justement la personne qu'on me propose pour être votre institutrice, car je ne veux pas la choisir sans qu'elle vous plaise. Vous n'êtes pas une enfant à laquelle on impose une maîtresse.

Elle voulut dire qu'elle accepterait la maîtresse qu'il lui donnerait, mais il lui ferma doucement la bouche :

— On est de bonne foi quand on prend ces engagements, mais il arrive un moment où l'on ne peut pas les tenir. Je désire éviter cela et, comme il est probable que vous garderez votre institutrice pendant plusieurs années, il faut nous entourer de toutes les précautions que l'expérience enseigne. Je vous ferai donc appeler tout à l'heure, et, sans y mettre d'affectation, vous étudierez attentivement la personne qui est là. Plus tard vous me direz votre sentiment et s'il est conforme au mien ; d'un autre côté, si les renseignements que je me charge de prendre sur madame Beaujonnier, — c'est son nom, — sont satisfaisants, nous partirons demain ou après-demain pour Rudemont. A bientôt.

Et il entra dans le salon.

A son approche, une jeune femme, vêtue avec une simplicité qui n'excluait ni le goût ni l'élégance, se leva et s'inclina.

Quand elle releva la tête, le marquis remarqua qu'elle était jolie : le visage était agréable, bien que des sourcils noirs et touffus lui donnassent une expression un peu trop dure; les yeux étaient pleins de feu. Mais surtout ce qui frappait en elle, c'était la finesse, la sveltesse de toute sa personne : une petite chatte noire, mignonne et souple.

De sa main finement gantée, elle tendit une lettre au marquis.

La lettre était fermée d'un large cachet de cire. Avant de le briser, le marquis pria la jeune femme de se rasseoir, puis, comme s'il avait besoin du jour pour lire, il s'approcha de la fenêtre.

La lettre était courte, elle ne contenait que les lignes suivantes :

« La personne est décidément jolie, mais elle me pré-
» sente de telles garanties que je vous l'envoie quand
» même Je vous la recommande sous tous les rapports :
» c'est une perle. »

Le marquis, ayant soigneusement serré la lettre dans sa poche, revint vers madame Beaujonnier.

— La lettre que vous venez de me remettre, dit-il, est courte; mais on ne saurait la souhaiter plus précise. Elle se termine par ces mots, que je demande à votre modestie la permission de citer, afin que vous sachiez sous quels auspices vous vous présentez : « Je vous la recommande sous tous les rapports : c'est une perle. »

Madame Beaujonnier porta vivement les deux mains en avant par un geste plein de pudeur; puis, sans répondre, elle baissa la tête pour cacher son trouble.

— Je ne voudrais pas insister sur ce mot d'une façon gênante, continua le marquis ; cependant permettez-moi de vous dire que c'est précisément une perle que je demande. Deux mots d'explication vont vous faire comprendre mon exigence.

Alors il raconta brièvement, s'en tenant au strict nécessaire, comment Denise avait été placée dans une pension où son instruction avait été négligée d'une façon déplorable, et comment, par suite d'un concours de circonstances malheureuses, la mère de la jeune fille n'avait pas pu la surveiller.

Cette partie de son explication fut assez entortillée; mais madame Beaujonnier ne laissa paraître aucune surprise. Elle écoutait avec attention, surtout avec discrétion, et, par son attitude, elle semblait dire : « Vous n'avez pas besoin de me raconter tout cela. »

Ensuite il en vint à son intervention : parrain de la jeune fille, il avait été séparé d'elle pendant plusieurs années par suite de ce même concours de circonstances, et il ne l'avait revue que pour l'amener au lit de mort de sa mère. C'était alors qu'il avait pu constater combien elle avait appris peu de choses pendant ses cinq années de pension.

Cette seconde partie n'était pas moins entortillée que la première, mais madame Beaujonnier n'avait pas montré plus de curiosité, seulement, à mesure que le marquis avançait dans son récit, elle semblait de plus en plus confuse de l'honneur qu'on lui faisait : « C'était trop, beaucoup trop. » Comme le respect l'empêchait d'interrompre, elle se taisait; mais ses yeux mobiles, qui ne semblaient pouvoir se poser sur ceux du marquis, mais ses mains à demi-soulevées et tendues en avant, mais ses épaules légèrement rejetées en arrière, tout en elle protestait ! « C'était trop, beaucoup trop. »

Désormais débarrassé de ce qu'il y avait de difficile dans la situation, le marquis s'expliqua plus franchement et par suite plus rapidement.

La mort de la mère de la jeune fille le laissant le seul soutien, le seul ami de celle-ci, il voulait que désormais elle vécût près de lui, à la campagne, au château de Rudemont.

Et il expliqua ce qu'était Rudemont, sa situation assez éloignée de Condé, ce qui faisait qu'on ne pouvait prendre à la ville des professeurs, que d'ailleurs on n'y trouverait peut-être pas.

Dans ces conditions, il fallait donc que l'institutrice qui se chargerait de l'éducation de Denise fût en état de remplacer auprès de son élève tous les professeurs.

Sur ce mot, madame Beaujonnier étendit tout à fait la main pour répondre, mais le marquis la pria de le laisser s'expliquer jusqu'à la fin.

L'éducation qu'il désirait faire donner à sa pupille était celle d'une femme du monde : la connaissance, en littérature, en art et en histoire, de tout ce dont une femme peut parler ou entendre parler; en science, quelques notions générales; une langue vivante, autant que possible l'anglais, parce qu'il le comprenait, et la musique.

Denise était intelligente et douce; il espérait qu'elle serait docile. D'ailleurs il ne s'agissait point de la diriger comme une petite fille, mais plutôt comme une camarade plus jeune. A côté des leçons proprement dites, il y aurait les promenades, les conversations, dans lesquelles elle pourrait apprendre beaucoup.

Pour cela il fallait que l'élève et l'institutrice vécussent dans une intimité continue, et cela serait facile à Rudemont si l'institutrice voulait se plier à certaines exigences, qui d'ailleurs ne seraient pas bien dures.

Le château étant vaste, Denise et l'institutrice auraient chacune un appartement particulier, mais qui serait en communication. Elles vivraient dans cet appartement comme si elles étaient chez elles. Tout ce que le marquis demandait, c'étaient qu'elles descendissent l'une et l'autre au dîner. Elles auraient une voiture à leur disposition pour sortir quand elles voudraient; le marquis désirait seulement qu'elles fussent au château tous les jours à cinq heures, parce qu'à ce moment il monterait chez elles pour s'entretenir de leurs études et voir par lui-même, non par défiance, mais pour son plaisir, les progrès de l'enfant.

Bien que madame Beaujonnier parût ordinairement maîtresse d'elle-même et de l'expression de ses émotions, elle n'avait pas pu retenir un mouvement de satisfaction en entendant parler de l'appartement particulier et de la voiture ; évidemment ce côté matériel la touchait et lui donnait de bonnes espérances, elle ne serait pas dans une bicoque.

— Maintenant, continua le marquis, il ne nous reste plus qu'une question à aborder, elle est assez délicate, cependant il faut qu'elle soit traitée, c'est celle des appointements. Je vous demande la permission de vous dire quelles sont mes intentions à ce sujet.

Madame Beaujonnier s'inclina et, sans rien dire, elle resta la tête baissée.

— Si vous le voulez bien, poursuivit le marquis, nous ne fixerons point dès maintenant ces appointements, car vous ne connaissez ni l'élève que vous allez avoir, ni le pays que vous allez habiter, ni les gens avec lesquels vous allez vivre, et j'estime que cela doit entrer en estimation dans la fixation de ces appointements. La peine qu'on prend auprès d'une élève se paye, l'ennui qu'on éprouve à vivre dans certain pays ou en contact avec certaines gens doit se payer. Nous ne règlerons donc cette question qu'après que vous aurez passé un mois à Rudemont. Vous pourrez alors me faire une demande en toute connaissance de cause, et d'avance je m'engage à y souscrire; il ne me restera plus, lorsque l'éducation de Denise sera terminée, qu'à reconnaître le service que vous nous aurez rendu, et vous verrez alors, madame, que le marquis de Rudemont n'est point un ingrat. Maintenant, que je vous ai expliqué mes exigences, je vous prie de me dire si vous croyez pouvoir les accepter.

Les quelques mots que madame Beaujonnier avait prononcés depuis l'entrée du marquis dans le salon l'a-

vaient été avec l'accent français le plus pur. Grande fut la surprise du marquis lorsqu'il l'entendit lui faire sa réponse dans un anglais non moins pur.

Et comme il laissait paraître cette surprise :

— Je parle les deux langues avec une égale facilité, dit-elle, et, comme vous savez l'anglais, j'ai voulu vous prouver que je serais en état d'enseigner « une langue vivante » à mademoiselle Denise. Pour le reste, j'ai mes diplômes, et je crois que vous préférerez cette garantis à un examen. Quant à la musique, ma réponse, si vous le voulez bien, sera analogue à celle que je vous ai faite au sujet de la langue anglaise.

Disant cela, elle se leva et, se dirigeant vers le piano, elle l'ouvrit.

Le marquis voulut l'arrêter, mais, avec un sourire mêlé de tristesse, elle s'assit sur le tabouret.

— Quand on demande aux gens s'ils savent marcher, la meilleure réponse qu'ils puissent faire c'est de marcher.

Comme le marquis regardait avec inquiétude du côté de la chambre de Denise.

— Ne craignez pas que je blesse la douleur de votre pupille par une musique dansante, dit-elle.

Et, tout de suite, elle se mit à jouer un morceau d'un caractère gravé, plein de tristesse et de poésie.

— C'est la *Marche funèbre de Chopin*, dit-elle, en regardant le marquis, à demi-tournée vers lui.

Le marquis n'était pas grand musicien, mais il fut surpris de la sûreté avec laquelle elle avait exécuté ce morceau.

Il fit appeler Denise, et la présentation de l'élève à la maîtresse et de la maîtresse à l'élève eut lieu.

Pendant dix minutes, on s'entretint de choses et d'autres; puis madame Beaujonnier se leva.

— J'aurai l'honneur de vous voir demain ou après-demain, dit le marquis; voulez-vous avoir la bonté de me laisser votre adresse?

A cette demande, madame Beaujonnier eut une légère contraction des sourcils. Cependant, sans répliquer, elle écrivit cette adresse sur sa carte.

Puis, comme le marquis la reconduisait jusqu'à la porte de sortie, tandis que Denise restait dans le salon.

— Votre pupille est vraiment charmante, dit-elle.

— Eh bien! demanda le marquis, revenant auprès de Denise, comment trouvez-vous votre institutrice?

— Charmante.

— C'est le mot qu'elle m'a dit en parlant de vous. La question de sympathie est donc décidée, maintenant le reste me regarde.

XVII

Par cela précisément que madame Beaujonnier était vraiment charmante, le marquis se trouva inquiété.

Comment une femme pareille en était-elle réduite à se faire institutrice?

La gêne sans doute, peut-être la misère; mais qui avait amené cette gêne? c'était là ce qu'il fallait apprendre.

Connaissant les relations du capitaine Beaujonnier avec les marchands de chevaux des Champs-Elysées, le marquis résolut de commencer par là son enquête. Le mari pouvait expliquer la femme, au moins il pouvait expliquer sa détermination.

Propriétaire d'un haras célèbre, le marquis était connu de tous les marchands de chevaux de Paris.

Le premier qu'il interrogea ne put pas satisfaire sa curiosité; il connaissait le capitaine pour un cavalier remarquable, et c'était tout. Le second fut plus explicite.

— Si monsieur le marquis était arrivé une heure plus tôt, il aurait vu le capitaine Beaujonnier, qui précisément vient de prendre un de mes chevaux pour aller faire un tour au Bois.

— Il vous prend des chevaux tous les jours?

— Il me prend! c'est-à-dire que, comme il monte très-bien, je lui donne un cheval, tantôt l'un, tantôt l'autre.

— En un mot, vous vous rendez mutellement service.

— Précisément, monsieur le marquis a dit le mot : c'est un vrai homme de cheval, par malheur la fortune lui manque.

— Et de quoi vit-il... ostensiblement?

— De bien des métiers. Il écrit dans un journal de sport. Bien entendu, il ne fait pas les premiers articles, il n'a pas assez de raisonnement pour cela; mais ceux qui donnent la marche de la course, vous savez : « *Contrebande* et *Pietro* partent en tête, la *Musique* est dernière. » Ça ne demande que des bons yeux et un crayon agile. Il est aussi le correspondant du *Sporting life;* au *betting*, il fait les paris du duc. Enfin il...

— Enfin il a encore ce que vous lui faites gagner, n'est-ce pas? Mais il me semble que tout cela ne constitue pas quelque chose de solide.

— Hé! hé! les bénéfices sont encore assez considérables, additionnés bout à bout; mais, fussent-ils deux fois, dix fois plus forts, ils seraient encore insuffisants. Le capitaine est ce que nous appelons un panier percé, rien de ce qu'on n'y mets n'y reste; une seule ouverture pour l'emplir, vingt pour le vider. Joueur comme les cartes, déjeunant bien, dînant mieux, soupant comme si c'était son unique repas, et avec cela des passions!

— Mais il est marié?

— Je crois bien et a un joli petit amour de femme encore; mais il ne faut pas que monsieur le marquis se figure que c'est le mariage ou que c'est une femme qui peut retenir le capitaine. Un terrible homme, je vous le jure! Moi, qui pourtant en ai vu de tous les genres, je vous avoue que celui-là me fait quelquefois peur quand je l'entends causer. Ce ne sont pas les préjugés qui l'ont empêché de réussir dans la vie, vous pouvez me croire.

— Et qui l'a empêché?

— Ses vices, monsieur le marquis.

— Ce sont ses vices qui l'ont fait sortir de l'armée?

— Pas précisément, parce que dans l'armée, vous savez, on n'est pas toujours très-bégueule; mais, pour la satisfaction de ces vices, le capitaine a été trop loin et on l'a forcé à donner sa démission.

— Qu'appelez-vous trop loin?

— Dame! monsieur le marquis, ça, c'est une histoire, et je ne la sais pas très-bien, car vous devez croire que le capitaine ne la raconte pas; il se vante pourtant de bien des canailleries, mais pas de celle-là.

— Enfin vous avez entendu raconter cette histoire?

— On dit donc que quand le capitaine eut fini de croquer la fortune lui venant de son père, il demanda à passer dans la remonte, parce que dans la remonte, vous savez, on a un certain maniement d'argent et, quand on le veut, on peut se faire graisser la patte. Avec sa connaissance du cheval, c'était la vraie place du capitaine. On ne s'arrêta qu'à cette considération, sans examiner ou bien sans connaître toutes celles qui lui étaient contraires, et on l'envoya à Saint-Lô. Au bout d'un an, ce qui devait arriver arriva; on constata de graves irrégularités dans sa caisse, et de plus il y eut quantité d'éleveurs qui se plaignirent de ne pas avoir touché le prix des chevaux que le capitaine était censé leur avoir payé. Il fallait passer en justice ou donner sa démission; le capitaine avait des amis et des protecteurs, on étouffa l'affaire et l'on se contenta de sa démission. Ce fut alors qu'il vint à Paris dans la dernière des misères' car il avait dû restituer les sommes détournées. Voilà l'histoire, au moins telle qu'on la conte.

— Je vous remercie.

— Si vous tenez à savoir la vérité vraie, je vous engagerais à vous renseigner auprès d'officiers de son ancien régiment ou bien au ministère, si vous y connaissez quelqu'un qui veuille bien parler.

Cet entretien avait lieu au milieu d'une de ces allées, sablées de sable jaune, qui s'ouvrent sur les Champs-Elysées. A ce moment, un cavalier parut au bout de cette allée.

— Voilà précisément notre homme.

Et le marquis qui savait comment on monte à cheval, admira le capitaine lorsqu'il passa devant eux. Le cheval, blanc d'écume, montrait que la leçon qu'il venait de recevoir avait été rude ; le capitaine était calme et froid, sa tenue était d'une correction irréprochable.

— Ça ira, dit-il au groom qui vint au-devant de lui ; seulement, quand vous le sortirez, mettez-lui des rênes de sûreté.

Puis il se dirigea du côté où se tenaient le marquis et le marchand de chevaux.

C'était un homme de trente-cinq à trente-huit ans, de taille moyenne, maigre et sec ; sa tête avait de la finesse. Sur la blancheur mate de son visage, se dessinaient des moustaches noires en croc ; ses cheveux étaient coupés en brosse. Sa physionomie était dure, son attitude hautaine. Sa taille fine était serrée dans une redingote bleue, au revers de laquelle se montrait un ruban rouge : un pantalon à la hussarde laissait voir ses pieds petits et cambrés ; son chapeau était incliné légèrement sur l'oreille, en vainqueur.

Arrivé à une courte distance du marquis, il le toisa des pieds à la tête, avec tout le mépris qu'un roquet éprouve naturellement pour un colosse ; puis pirouettant sur le talon, il se mit à se promener de long en large, sifflant une valse, et de temps en temps coupant l'air devant lui avec sa cravache.

— Allez donc à lui, dit le marquis au marchand de chevaux ; il paraît vouloir vous parler.

En effet, il avait à dire une chose très-intéressante pour lui et intime, cinq louis à demander.

— Mon capitaine, c'est impossible. Vous êtes trop en avance.

— Un louis alors, j'en ai absolument besoin.

— Non, c'est impossible.

— Vous ne me refuserez pas cent sous au moins?

Les cent sous ne furent pas refusés.

Le marquis, par ce qu'il avait entendu et ce qu'il avait vu, en savait assez sur le compte du capitaine ; il n'avait pas besoin d'en apprendre davantage. Avec un pareil mari, il était tout naturel que madame Beaujonnier voulût quitter Paris et se faire une vie indépendante ; cette intention était même une bonne note en sa faveur, la pauvre malheureuse !

Son enquête terminée du côté du mari, il la commença du côté de la femme car le mot de son amie : « je vous la recommande sous tous les rapports, » n'était point suffisante pour le rassurer. Il voulait quelque chose de plus net que cette phrase banale. Pourquoi, comment était-elle recommandable? D'où venait-elle? qu'était-elle ?

Mis en rapport avec le père de la jeune fille dont madame Beaujonnier avait fait l'éducation, il obtint des réponses précises à toutes ses questions.

Madame Beaujonnier, née Clémence Obriot, avait eu pour père un artiste, un musicien, qui, n'ayant rien à laisser à sa fille, et se sachant condamné à mourir jeune, avait fait donner à son enfant, qu'il adorait, une éducation solide et brillante, espérant qu'avec cette éducation elle pourrait, le jour où elle resterait seule, se tirer d'affaire dans la grande bataille de la vie, qui pour lui avait été rude. Il était mort au moment où Clémence allait atteindre ses dix-huit ans, et alors celle-ci s'était faite institutrice. L'instruction qu'elle avait donnée à son élève avait été parfaite, et pendant trois ans elle n'avait mérité que des éloges. Les seuls reproches qu'on eût pu lui adresser auraient porté sur son caractère, qui était un peu trop dur ; sur sa volonté qui était trop obstinée ; et sur sa coquetterie, qui était un peu trop vive avec certaines gens, mais cependant sans que jamais rien de grave se fût produit, — besoin de plaire, sans engagement de sa part.

A vingt et un ans, elle avait voulu épouser le capitaine Beaujonnier, qui était alors un brillant officier, menant grande vie et très-lancé. Malgré les observations amicales qui lui avaient été faites sur les dangers d'un mariage avec un homme de ce caractère, elle avait persisté dans son désir. L'aimait-elle? Cela n'était pas prouvé. Mais il était certain qu'elle avait horreur de la dépendance dans laquelle sa position la maintenait ; le mariage était pour elle l'affranchissement.

Le marquis fut un peu effrayé par cette coquetterie et cette ambition ; mais, comme, en somme, de tous les côtés, les renseignements qu'on lui donnait étaient excellents, il se décida à accepter madame Beaujonnier pour institutrice, et tout de suite il voulut aller lui annoncer qu'ils partiraient le lendemain.

L'adresse qu'elle lui avait donnée était rue du Faubourg-Saint-Honoré ; il trouva au numéro indiqué une maison meublée d'assez mauvaise apparence, et il monta au troisième étage.

Un domestique en tablier blanc, qui nettoyait l'entrée, l'introduisit dans un petit salon où se trouvait une table servie, et lui dit que madame Beaujonnier était en ce moment occupée, mais qu'elle allait venir bientôt.

Machinalement le marquis regarda cette table ; elle était étrangement servie. Sur une serviette sale recouvrant le tapis, étaient posés un pot de rillettes, une boîte de sardines et une bouteille de *pale ale* ; un déjeuner évidemment acheté chez l'épicier du coin.

Tout à coup un bruit de voix frappa ses oreilles, venant de la pièce voisine, celle de madame Beaujonnier et une autre qui lui était inconnue.

— J'attendrai encore jusqu'à demain, disait cette voix ; si demain vous ne payez pas, je vous expulse. Vous n'avez pas besoin de me faire ces yeux-là ; avec moi, c'est des manières perdues. Je ne me laisse pas payer avec cette monnaie.

Il ne convenait pas au marquis d'entendre cette conversation, même involontairement ; il frappa à la porte.

On ouvrit. En le reconnaissant, madame Beaujonnier rougit jusqu'aux cheveux.

— Ah ! monsieur le marquis, murmura-t-elle.

Le propriétaire sortit en saluant tout bas, et le marquis put dire ce qu'il avait à dire.

Puis, au moment de partir, posant quelques billets de banque sur la cheminée :

— Au moment d'un départ, dit-il, on a quelquefois des achats à faire ; permettez-moi de vous avancer cet à-compte sur vos appointements. A demain !

Le lendemain, à dix heures, madame Beaujonnier arriva seule à la gare Montparnasse ; son mari ne l'avait pas accompagnée. Elle trouva le marquis et Denise qui l'attendaient.

Le domestique du marquis alla au-devant d'elle pour lui présenter son billet et s'occuper de ses bagages.

Ils consistaient, ces bagages, en une seule malle.

Quand on la mit sur la bascule, le facteur annonça douze kilog.

Alors le domestique, qui était un homme respectueux, se mit à rire silencieusement.

— Douze kilog., l'institutrice ; elle n'avait donc pas de chemises ?

XVIII

La lettre par laquelle le marquis annonçait son arrivée à Rudemont avait produit un grand émoi au château.

Que le marquis revînt, cela était naturel. Mais il disait qu'il serait accompagné d'une jeune fille, sa pupille, et de l'institutrice de celle-ci ; il donnait ordre aussi de préparer les appartements du château au-dessus des siens. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Quelle était cette jeune fille ?

Pupille du marquis.

Ce n'était pas là une qualité suffisante pour expliquer son introduction au château et celle de son institutrice. Tous les jours on à des pupilles, des filleules, et on ne les prend pas chez soi.

Il y avait autre chose.

Mais quoi ?

Madame Mérault et monsieur de Carquebut avaient tenu conseil.

— C'est cette Denise dont parlait la lettre, avait dit monsieur de Carquebut, la fille de cette ancienne maîtresse qui écrivait au marquis : « C'est pour elle que je me tourmente, c'est pour elle que je parle. »

— Cela est bien évident, et il n'est pas nécessaire d'être devin pour arriver à cette conclusion.

— Il n'en est pas moins vrai que pour arriver à cette conclusion, il faut avoir lu cette lettre, et que ce n'est pas toi qui l'as lue.

Madame Mérault ne trouva pas à propos de récriminer, à propos de la lecture de cette lettre.

— Que cette jeune fille soit la Denise en question, cela ne fait pas de doute, dit-elle, mais ce qu'il importe de connaître, ce sont les liens qui attachent cette Denise au marquis.

— Tu peux dire qu'elle est sa fille.

— Monsieur mon frère !

— Ne prends pas tes grands airs, et franchement avoue tes craintes. Tu as peur que cette enfant ne soit la fille du marquis. Pourquoi ne pas le dire ?

— Parce que je ne dis que ce que je sais ; et cela, je l'ignore.

— Est-ce que si elle n'était pas sa fille, il l'amènerait ici ? Est-ce qu'il lui donnerait l'appartement du premier, le plus beau du château, celui qu'il m'a refusé, à moi, Arthème de Carquebut, son cousin, son héritier. C'est sa fille, je te dis que c'est sa fille.

— Je n'en sais rien ; mais, si je me souviens bien des termes de cette lettre, que vous avez lue malgré moi, ils disaient que le marquis et cette Emma Lajolais, son ancienne maîtresse, ne s'étaient pas vus depuis dix ans ; or, on ne reste pas dix ans sans voir une femme, quand on en a un enfant.

— Quand cette femme est vieille.

— Ce que vous dites là est cynique, mais je ne m'y arrête pas, et je poursuis mon raisonnement. D'un autre côté, cette Emma Lajolais dit, toujours dans cette même lettre, qu'elle se tourmente pour sa fille. Or, si cette fille avait été l'enfant du marquis, sa mère n'aurait pas eu à se tourmenter pour elle. Ayant été la maîtresse du marquis, elle devait le connaître, et par conséquent savoir très-bien comme il est facilement prenable par les choses de sentiment.

— Un pauvre homme !

— On n'est point un pauvre homme parce qu'on se laisse prendre par le cœur.

— Un niais, un jobard, qu'on dupe avec de belles paroles ; quelle confiance, dans notre position ici, pouvons-nous avoir en un pareil caractère ? C'est là une situation intolérable ; pas un moment de tranquillité ; toujours sur le qui-vive. Et comme si ce n'était pas assez de toutes nos inquiétudes, maintenant nous allons avoir à nous défendre contre cette petite peste qui nous arrive de Paris. Parisienne, fille de comédienne : ça va être une langue dorée, une enjoleuse. Si Rudemont n'était pas en jeu, j'enverrais joliment tout promener ; j'en ai assez à la fin.

— S'emporter n'a jamais mené à rien.

— Tu es magnifique avec ton sang-froid ! Que je ne m'emporte pas en présence de ce qui se passe, et surtout après ce qui s'est passé depuis que je suis ici ? Il faut une patience d'ange pour supporter sans crier tout ce que le cousin nous impose, et moi je ne suis pas un ange, aussi je crie.

— Vous faites plus que crier, vous hurlez ; et dans une maison comme celle-ci, où il y a des oreilles pour entendre, je trouve que ce n'est pas très-prudent.

— Je me fiche pas mal de ta prudence ! Me prends-tu pour un clampin, par hasard ! On peut répéter mes paroles au marquis, si l'on veut ; je les lui dirai moi-même. Rudemont nous a été volé ; au lieu de le réclamer en vertu de nos droits et de continuer les procès de notre père, nous avons la bonté de vivre ici en paix avec le marquis : c'est bien le moins, il me semble, que de son côté il nous donne cette paix. Et je dis qu'il ne nous la donne pas, et je me plains, et voilà. Quant à cette petite, il faudra voir.

— Ce qu'il faudrait voir tout d'abord, ce sont les liens qui attachent cette enfant au marquis.

— Sa fille, parbleu !

— Sa fille, c'est possible ; mais ce n'est pas prouvé. Par cela qu'il la prend près de lui, il semble qu'il doit être son père. Mais par cela que pendant dix années il ne s'est point occupé d'elle, il semble d'un autre côté qu'il ne doit point l'être ; cet abandon n'est pas dans son caractère. Il y a donc doute, et notre position change selon l'un ou l'autre cas.

— Tu n'avais peur que d'un mariage ?

— J'avais peur d'un enfant, et voilà mes craintes réalisées. Si cette enfant n'est pas la fille du marquis, il peut l'adopter ; alors elle devient sa fille, et elle a sur sa succession les mêmes droits que ceux qu'y aurait un enfant né en mariage. Si au contraire, elle est sa fille...

— Elle ne serait jamais qu'une bâtarde.

— Oui ; mais, s'il l'a reconnue ou si plus tard il la reconnaît, elle devient capable de lui succéder : la loi est là.

En sa qualité de veuve de magistrat, madame Mérault parlait beaucoup de la loi, et à vrai dire elle en parlait avec intelligence : elle avait fait du code une étude plus sérieuse qu'il n'appartient ordinairement aux femmes, et, sur le titre des *successions*, elle eût pu soutenir une discussion avec un homme d'affaires.

— Le droit de l'enfant naturel sur les biens de son père, continua-t-elle, est des trois quarts de la portion héréditaire qu'il aurait eue s'il eût été légitime, alors que ce père ne laisse ni descendants, ni ascendants, ni frères, ni sœurs, et c'est là notre cas.

— Nous avons nos droits ?

— Oui, un quart, si le marquis ne fait pas un testament.

— Je ne parle pas de ces droits-là, je parle de ceux que nous tenons de notre père. Je vais avoir une explication avec le marquis, je veux savoir à quoi m'en tenir. Je ne suis pas homme à vivre avec une menace suspendue sur la tête. Je vais lui dire son fait.

— Je ne vous engage pas à cela.

— Et qui m'en empêchera ? ce n'est pas toi en tout cas.

— Ce sera votre intérêt. En effet, que produirait cette explication ? Il est probable que le marquis vous répondrait que vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas.

— Je voudrais voir ça.

— Il le ferait poliment, et vous ne pourriez pas vous fâcher. Mais lui pourrait très-bien se fâcher de vos questions, et alors qu'arriverait-il? D'un autre côté, il est toujours maladroit de prévenir les gens qu'on a peur, car bien souvent c'est le meilleur moyen de leur donner des idées qu'ils n'avaient pas.

Monsieur de Carquebut resta embarrassé, ce qui d'ailleurs lui arrivait souvent dans ses conversations avec sa sœur. Toujours grincheux, toujours violent, il ne pouvait pas se faire aux manières prudentes, aux paroles posées de sa sœur, et, après quelques minutes de discussion, il s'exaspérait, la colère l'emportait, et il disait tout ce qui lui passait par la tête, même ce que plus calme, il eût voulu tenir caché.

— A quoi pensez-vous? demanda madame Mérault après un moment de silence.

— A nous débarrasser de cette fille.

— Et comment cela?

— En lui rendant la vie insupportable ici, elle s'en irait.

— Et si elle ne s'en allait pas, si c'était celui qui lui rend la vie insupportable qui partait?

— Le marquis n'oserait pas.

— Nous ne savons pas quels seront les sentiments du marquis pour cette enfant; patient et bon garçon lorsqu'il s'agit de lui, il le sera peut-être beaucoup moins quand il s'agira de cette jeune fille.

Monsieur de Carquebut se mit à sourire et, tortillant sa moustache rousse en se balançant d'un air dégagé:

— Il y aurait bien encore un moyen, dit-il.

— Lequel?

— Ce serait de prendre la fille pour soi; avec elle, on aurait tout.

Madame Mérault leva les bras au ciel dans un mouvement d'indignation.

— Vous êtes fou! Comment pouvez-vous croire que le marquis irait donner un enfant à un homme de votre âge?

— Dame! on pourrait l'y forcer.

— Mais c'est une enfant; une enfant, entendez-vous?

— Quinze ans, seize ans; de plus jeunes qu'elles se sont laissé prendre.

— Oh! monsieur! Et c'est mon frère qui parle ainsi? C'est indigne. Comment? vous pouvez vous figurer que cette enfant écouterait les paroles d'un homme... de votre âge. Vous pouvez croire que le marquis consentirait jamais à donner sa fille, une fille de seize ans, à un homme de cinquante-huit ans! C'est de la folie, je vous dis que c'est de la folie.

— Mais ce qui ne serait pas de la folie, n'est-ce pas, s'écria-t-il en frappant un formidable coup de poing sur la table, ce serait qu'il la donnât, cette fille de seize ans, à un joli cœur de vingt-six, à monsieur mon neveu, par exemple; à ton grand nigaud de fils?

Au mouvement involontaire qui échappa à madame Mérault, il fut évident qu'elle avait été atteinte par cette réplique, assénée comme le coup de poing qui avait ébranlé la table.

— Je vois dans ton jeu, s'écria-t-il en poursuivant. Cette bâtarde, tu la trouves bonne pour ton fils, et alors il aurait tout l'héritage, n'est-ce pas? Et moi, et moi? Ah! mille tonnerres! cela ne sera pas, je le jure. Et quand je devrais brûler le château, éventrer la fille, et casser les reins à ton fils, je te dis que ça ne sera pas. Si c'est la guerre, ce sera la guerre, et vous verrez tous comment je la fais.

Sur cette menace, donnant un violent coup de pied dans la porte, il était sorti, le visage empourpré, les veines du front et du cou gonflées comme si elles allaient crever, tout le corps secoué par le tremblement de la fureur.

Madame Mérault était restée fort mécontente de la conclusion de cet entretien, qui n'avait point tourné comme elle avait espéré. Qu'allait-il faire? Elle le savait capable de tout, et, dans les circonstances difficiles qui se présentaient, il pouvait devenir dangereux de l'avoir contre soi. Comment l'apaiser, comment le rassurer, comment le ramener?

Mais, de son côté, il avait fait des réflexions à peu près du même genre, et le soir, en rentrant pour le dîner, il avait tendu la main à sa sœur.

— Le meilleur moyen de manquer le loup, avait-il dit en riant, c'est de vendre la peau avant de l'avoir tué. Il est trop tôt pour nous quereller. Je ne suis pas fâché de m'être expliqué tantôt, parce que te voilà prévenue. Mais je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de continuer à rester associés, comme nous l'avons été depuis dix ans. Nous verrons plus tard.

— D'autant plus que plus tard nous pouvons trouver un moyen de respecter les droits de chacun, les vôtres comme les miens.

— Quel moyen?

— Plus tard.

XIX

Pendant que monsieur de Carquebut et madame Mérault se préparaient ainsi à recevoir la pupille du marquis, celui-ci de son côté préparait Denise et surtout madame Beaujonnier à faire leur entrée à Rudemont.

Tout d'abord, il n'avait pensé ni à monsieur de Carquebut ni à madame Mérault, quand il s'était résolu à prendre Denise près de lui. C'était un devoir qu'il accomplissait envers cette enfant, et pour cela il n'avait besoin de consulter personne ni de demander l'approbation de celui-ci ou de celle-là... De même qu'il avait cru devoir autrefois recueillir son cousin et sa cousine, de même aujourd'hui il recueillait Denise.

Mais à mesure que le moment de revenir à Rudemont s'était rapproché, il avait commencé à se dire que l'introduction de Denise au château pouvait demander certains ménagements.

Depuis dix années le frère et la sœur, encouragés par son indifférence, avaient pu jusqu'à un certain point se considérer comme les maîtres de la maison.

Que lui importait que monsieur Arthème Fabu prît de grands airs avec ses fermiers, ses fournisseurs ou ses domestiques, et exigeât d'eux des témoignages de respect ou des marques d'obéissance ostensibles; au fond, ces gens savaient bien qu'il y avaient un marquis de Rudemont, et quand l'occasion s'en présentait, ils ne manquaient jamais de montrer l'estime et l'attachement qu'ils avaient pour le vrai maître. Il préférait être aimé plutôt qu'être craint, et s'il avait quelquefois souffert de l'importance que s'attribuait son cousin, c'était à cause du ridicule que celui-ci se donnait; précisément par cela qu'ils étaient parents, il eût voulu lui épargner les moqueries dont on le poursuivaient dans le pays.

Que lui importait que madame Mérault gouvernât tout dans le château, gens, bêtes et choses, avec une autorité jalouse. Il n'avait pas la manie du commandement et, dans une certaine mesure, il était bien aise qu'on le débarrassât de l'ennui d'avoir une volonté e surtout d'affirmer cette volonté.

Profitant adroitement de son indifférence en matière d'autorité, le frère et la sœur avaient, il est vrai poussé un peu loin leurs empiétements. Il le savait, car, lors même qu'il ne l'eût pas vu, on avait pris soin de l'en avertir charitablement, pour son bien et dans son intérêt; mais il n'en avait jamais pris grand souci. A ses yeux, ces empiétements étaient plus que justifiés par les conditions dans lesquelles ils se trouvaient et par leurs caractères réciproques. Il aimait trop une vie tranquille et facile pour compromettre son repos dans des compétitions, qui au fond n'avaient aucun intérêt

pour lui. En somme, il était libre chez lui, et, s'il n'était point absolument maître, cela n'avait pas d'importance à ses yeux.

Arthème, par forfanterie, s'amusait quelquefois à lui monter ses chevaux, ou bien à lui faire une querelle d'Allemand en public afin de bien affirmer qu'il n'était pas un cousin pauvre; eh bien! après?

Madame Mérault, s'il amenait des amis au château sans l'en avoir officiellement prévenue, prenait des airs pincés, comme l'eût fait avec un mari une femme susceptible. Eh bien! quel mal à cela?

Quand il s'en était quelquefois impatienté, la réflexion lui avait toujours prouvé qu'il avait tort; il fallait rire de ces petites misères et ne pas s'en fâcher.

Et il en avait ri, laissant aller les choses comme il plaisait au cousin et à la cousine de les diriger.

Pendant dix années, il s'était bien trouvé de ce système, et, quoique le joug qu'on lui avait imposé se fût nécessairement alourdi, l'habitude l'avait empêché de sentir la pesanteur du poids qu'il traînait.

Mais ce qu'il avait bien voulu endurer quand il ne s'agissait que de lui seul, il ne voulait pas le tolérer pour les autres, alors surtout qu'ils pouvaient en souffrir.

Il fallait donc qu'il avisât à ce que le frère et la sœur ne fissent pas sentir trop durement à Denise leur besoin de domination.

Et, d'un autre côté, il ne fallait pas que la venue de Denise blessât le frère et la sœur dans ce qu'ils pouvaient considérer comme des droits acquis.

De là pour lui la nécessité de prendre envers chacun une série de précautions.

Comme il avait Denise sous la main, il avait naturellement commencé par elle; à Rudemont, il agirait ensuite auprès de monsieur de Carquebut et de madame Mérault.

Un peu avant d'arriver à la station où ils devaient quitter le chemin de fer, il avait donc expliqué à Denise la situation des personnes avec lesquelles elle allait vivre au château, et il lui avait demandé pour ces deux personnes une grande douceur dans les relations et, si cela était possible, de l'amitié.

C'était à Denise qu'il parlait; mais, en même temps, il s'adressait par l'intonation à madame Beaujonnier.

Le regard soulignait les paroles.

— C'est à l'enfant que je fais ces recommandations, mais je compte sur l'institutrice pour veiller à ce qu'elles soient exécutées, et de plus je compte que celle-ci les mettra pour elle à profit.

Et il avait tant de fois répété qu'il voulait la paix, qu'il avait par cette insistance même prouvé combien vivement il craignait le trouble.

Denise avait écouté ces recommandations comme une enfant qu'elle était, sans rien chercher au delà de ce qu'elle entendait. On lui demandait son amitié pour des parents de son parrain : elle était toute disposée à la donner. Quoi de plus naturel? Et elle avait répondu franchement dans ce sens.

Mais madame Beaujonnier n'avait point considéré avec cette simplicité naïve la situation qu'on lui montrait : un cousin et une cousine installés depuis dix ans dans la maison! Ils en étaient les maîtres sans doute; il allait falloir compter avec eux. Et elle avait cru le marquis garçon! Ce cousin et cette cousine changeaient singulièrement ses espérances.

Cependant, comme il n'entrait pas dans son caractère de laisser paraître au dehors les sentiments par lesquels elle passait, elle s'était appliquée à répondre à cette communication dans les mêmes termes que Denise. Celle-ci parlait avec bonne foi; il n'y avait qu'à répéter ce qu'elle disait. Toutes les finesses du monde ne vaudraient pas la naïveté de cette enfant.

De Paris, le marquis avait envoyé une dépêche pour commander qu'on vint au-devant de lui : quand ils descendirent de wagon, ils trouvèrent dans la cour de la gare une calèche pour eux, et une voiture pour les bagages.

Quand le valet de pied eut abaissé le marchepied, le marquis tendit la main à Denise :

— Montez, mon enfant, dit-il.

Elle sauta légèrement dans la voiture, mais alors elle eut un court moment d'hésitation : où devait-elle se placer! Elle allait s'asseoir à reculons lorsque le marquis l'arrêta :

— Non, là, dit-il, près de moi.

Et il présenta la main à madame Beaujonnier, qui, les places étant ainsi marquées, n'eut pas à hésiter : elle s'assit à reculons, faisant vis-à-vis à son élève.

Le marquis, qui n'attelait à ses voitures que des chevaux nés chez lui, mettait un certain amour-propre à aller vite : en une heure et demie, ils firent les six lieues qui séparent Mulcent de la station, et ils arrivèrent au bas de la colline sur laquelle se dresse le château.

Autrefois on montait du village au château par un mauvais chemin creux, qu'on appelait la cavée et qui était un véritable casse-cou; mais, en ces dernières années, le marquis avait fait tracer une longue route contournant la colline. Moins pittoresque que l'ancienne, elle présente au moins cet avantage d'être accessible aux voitures. Après avoir longtemps tourné et retourné sous bois, elle déboucha tout à coup droit sur la colline dénudée, et alors on découvre le château et son esplanade.

— Voici Rudemont, dit le marquis, et vous voyez, mon enfant, qu'il est bien nommé; mais on prendra des précautions pour que ce pays élevé et boisé ne soit pas trop rude pour vous.

— Château Chinon aussi était rude, et j'y suis bien restée cinq ans, sans précautions, répliqua Denise avec un triste sourire.

— On nous attend, dit le marquis en désignant de la main deux personnes qui se promenaient sur l'esplanade : vous allez tout de suite faire connaissance avec madame Mérault et monsieur de Carquebut.

Mais, la voiture ayant continué d'avancer rapidement, le marquis vit qu'il s'était trompé : ce n'était point monsieur de Carquebut qui se promenait avec sa sœur. C'était un homme à la tournure svelte et jeune, vêtu de noir et coiffé d'un chapeau à haute forme; tout en marchant, il levait et il abaissait son bras gauche dans un mouvement régulier, comme s'il scandait ses paroles.

— Ce n'est pas monsieur de Carquebut, dit le marquis; c'est un autre parent, dont j'avais oublié de vous parler, parce qu'il n'habite pas ordinairement le château : Louis Mérault, le fils de madame Mérault, un bon garçon, un brave cœur, qui n'a qu'un défaut, celui de n'être pas aussi jeune que son âge. Mais cela tient un peu à ses fonctions : il est substitut à Condé, et il exagère un peu la gravité professionnelle. Pour lui, je ne vous demande rien : pas de condescendance d'abord, parce qu'il n'y a pas droit, et pas d'amitié, parce que de vous-même, j'en suis certain, vous lui donnerez la vôtre, comme lui, de son côté, vous donnera la sienne.

Pendant ce temps, la voiture avait gagné l'esplanade; elle s'arrêta devant le perron. Alors Louis Mérault, s'avançant vivement, ouvrit la portière et tendit la main au marquis.

— Mon cousin, dit-il, je suis heureux d'être ici pour vous souhaiter la bienvenue.

— Et moi, mon ami, je suis heureux de te trouver là à mon retour.

Les présentations eurent lieu, et, comme madame Beaujonnier se tenait discrètement en arrière, le marquis dut la prier de ne pas s'éloigner.

A ce moment, monsieur de Carquebut parut sur le

perron, et vivement il vint serrer la main du marquis avec mille démonstrations d'amitié et un flot de paroles. Il était heureux, très-heureux que le marquis eut fait un bon voyage, enchanté.

Puis tout à coup, le tirant à l'écart :

— Jolie enfant, dit-il en montrant Denise; elle va nous animer la maison.

Madame Mérault ayant voulu conduire elle-même Denise et l'institutrice à leur appartement, monsieur de Carquebut resta seul sur le perron avec Louis Mérault.

— Eh bien! magistrat, dit-il en riant, comment trouves-tu cette poulette-là?

— Mademoiselle Denise me paraît charmante.

— C'est de l'institutrice que je parle. Quels yeux! J'espère qu'on va te voir souvent au château maintenant; voilà précisément la femme qu'il te faut pour t'éveiller.

— Mon oncle!

— Aussi souple que tu es roide. Si j'ai un conseil à te donner, et je te le donne, sois aimable, ça te formera. Tu me fais honte, et je n'ose pas reconnaître pour mon neveu un bon petit jeune homme, qui vit à Condé comme un séminariste. Avec un peu d'adresse, le marquis ne verra rien, et ce n'est pas moi qui vous dénoncerai. Nous allons donc rire un peu. Ca devenait triste; pas de femmes. Si, dans le commencement, tu as besoin d'un bon conseil ou d'un peu d'aide, je suis là; compte sur moi.

Le substitut avait rougi, et, pendant un moment, il était resté évidemment embarrassé; mais à la fin il avait pris sa détermination : saluant son oncle sans dire un mot, il lui avait tourné le dos et s'était rapidement éloigné dans la direction du parc.

Abasourdi, monsieur de Carquebut l'avait tout d'abord regardé se sauver sans trouver un mot; mais tout à coup il s'était mis à rire aux éclats, et le bruit de sa voix avait poursuivi le jeune magistrat jusqu'à l'entrée du parc.

XX

Si le capitaine Beaujonnier n'avait point conduit sa femme à la gare le jour du départ de celle-ci, ce n'était point qu'il fût brouillé avec elle : c'était simplement parce qu'il s'était couché tard la veille et qu'il n'aimait pas à se lever matin.

Au bruit qu'elle faisait en allant et venant dans la chambre, il s'était cependant éveillé, et, la voyant faire bouffer devant la glace les brides de son chapeau, il l'avait appelée pour l'embrasser.

— Adieu, mon petit chat, lui avait-il dit d'une voix empâtée; bon voyage. Si tu t'ennuies trop là-bas ou si tu ne te trouves pas bien, reviens; seulement fais-toi donner une bonne indemnité.

Et, sur ce conseil, il s'était tourné du côté de la ruelle pour fuir le soleil, déjà haut, qui le gênait.

Mais, avant de s'endormir, une idée lui avait traversé l'esprit.

— Tu m'écriras, hein?

— Dors donc tranquille.

Madame Beaujonnier était une petite femme qui n'oubliait rien, pas même ses promesses. Après cinq ou six jours passés à Rudemont, elle pensa à tenir celle qu'elle avait donnée à son mari.

C'était un dimanche et elle n'avait rien de mieux à faire.

Elle se mit à son bureau, et bientôt sa petite main courut, rapide et légère, sur le papier.

« Mon vieux ca..., mon vieux pi..., mon vieux taine. » mon vieux capitaine, je mets la main à la plume pour » te donner de mes nouvelles...

» As-tu trouvé le temps long depuis mon départ? » C'est une institution si bête que le mariage, qu'au » lieu de te désoler de notre séparation, tu es bien » homme à t'en être réjoui, respirant avec bonheur » quand tu n'as plus de femme à tourner autour de » toi et que tu t'es senti libre. Oh! la liberté! Comme » nous nous serions aimés! si l'un et l'autre nous avions » été libres! Tu es né bon garçon, c'est le mariage qui » t'a rendu grognon. Moi même, je ne suis pas née » méchante fille: mais un mari qui, toute la journée, » dit « Je veux, » ça ne dispose pas à l'amabilité. Enfin » ce qui est fait est fait, et, comme le divorce n'existe » plus, nous ne pouvons pas rompre notre mariage pour » avoir le plaisir de vivre ensemble comme deux bons » amis, comme deux amants. Cette séparation, amenée » par la dureté des temps (ils ont été vraiment un peu » trop durs), nous tiendra lieu de divorce.

» C'est donc à mon ami que j'écris, à un ami que » j'aime d'une bonne et solide affection, pour lui dire » ce que j'ai fait depuis que je l'ai quitté.

» C'est aujourd'hui dimanche, et après avoir conduit » mon élève à la messe (il fallait voir ça!), je me trouve » avoir un moment de liberté.

» Puisque tu es venu une fois aux courses de Condé-» le-Châtel, je n'ai pas à te parler du pays; tu le con-» nais. Admirable pour l'élevage des bestiaux, c'est » possible; mais, comme séjour pour une Parisienne, » triste, véritablement trop triste.

» Rudemont est un vrai château; de la grandeur, du » style, une position magnifique. Si j'étais femme à me » perdre dans la rêverie, je pourrais rester des heures » entières sur mon balcon à regarder l'horizon sans » bornes qui se déroule au loin.

» Car j'ai un balcon, un superbe balcon, sur lequel » ouvrent les quatre fenêtres de ma chambre. Tu vois » que je suis logée à l'aise. De ce côté, le marquis a bien » fait les choses; nous avons, mon élève et moi, le plus » bel appartement du château.

» Ceci dit sur la cage, passons aux oiseaux qui l'ha-» bitent.

» Au marquis d'abord : à tout seigneur, tout honneur. » Je t'ai dit que c'était un vieux beau; mais en lui il » y a mieux que les restes d'un vainqueur qui a pris sa » retraite, d'autant mieux que cette retraite est volontaire. » On sent à son œil noir sous un sourcil grisonnant, » qu'il suffirait d'un rien pour qu'il rentrât en service » actif et je crois même singulièrement actif.

» A Paris, sa grande taille me l'avait fait paraître » assez ridicule, mais ici je suis revenue de cette im-» pression première. Dans nos appartements étriqués, » il n'est pas à sa place; la campagne, au contraire, les » bois, et ce château, lui font un cadre qui est tout à » son avantage. Il faut le voir surtout à cheval, lorsque » d'une allée du parc il débouche au galop, la seule » allure qu'il permette à ses chevaux; il semble qu'on a » devant soi un homme d'un autre temps.

» Et, à vrai dire, sous beaucoup de rapports, il n'est » pas de notre époque : une bonté qui va jusqu'à la » bêtise, nulle défiance; l'indifférence, sinon le mépris, » pour toutes les choses d'argent et d'intérêt.

» Quand à un pareil caractère se joint une belle for-» tune, — trois ou quatre cent mille francs de rente » en bien-fonds qu'on dépense largement; — quand » on donne l'ordre à ses gardes d'être sévères pour les » délits de chasse, mais faciles ou aveugles pour les » vols de bois, on est naturellement aimé dans un pays.

» C'est le cas du marquis : paysans, bourgeois, nobles, » tout le monde l'adore.

» N'étaient ses opinions, il serait bien certainement » le député de l'arrondissement; mais, légitimiste fana-» tique, il n'a jamais voulu répondre aux avances qui » lui ont été faites par le gouvernement.

» Lui qui est indulgent pour tout et pour tous est de » ce côté véritablement féroce. Hier, à table, il disait » que tous les bonapartistes ont une tare, et que c'est » cette tare qui détermine leur opinion. Je te répète ce » propos, afin que tu mettes ton drapeau dans ta poche, » quand tu viendras me voir. Il est inutile que nous » l'inquiétons; et je ne vois pas pourquoi tu resterais » bêtement fidèle à un parti qui t'a abandonné.

» Voilà mon maître, au moins tel que je l'ai vu jusqu'à présent; maintenant passons à l'élève.

» On peut la faire connaître en un mot. Une bonne » petite fille; mais, pour le moment, rien que cela. Sous » tous les rapports, elle est en retard ; en elle, rien » encore d'éveillé. Cependant elle est intelligente et sera, » je crois, une nature sentimentale. Présentement elle » est dévorée par un ardent besoin d'affection et de » tendresse; un mot d'amitié la met en émotion. C'est » par là que je compte la gagner. Je vais me faire aimer » d'elle, ce qui sera facile, et, quand elle me sera soli- » dement attachée par des liens noués aux parties les » plus sensibles de son cœur, je verrai à quoi elle peut » m'être utile.

» En attendant, je te prie de faire en sorte de savoir » si elle est la fille du marquis. Cela paraît probable, » puisqu'il l'a adoptée; mais je voudrais mieux qu'une » probabilité. Je sais qu'il est assez difficile d'aller, » après quinze années, repêcher dans la mer parisienne » la naissance d'un enfant; mais Emma Lajolais n'était » pas la première venue : c'était une comédienne à la » mode, et il y a des gens qui se rappellent les faits les » plus insignifiants du monde, quand ces faits se rap- » portent à une personne en évidence. C'est quelqu'un » de cette espèce qu'il faut que tu trouves et que tu fasses » causer. Je ne te demande pas de m'affirmer si le mar- » quis est ou n'est pas le père de Denise : bien hardi » est celui qui peut donner une affirmation dans une » pareille question. Je te demande simplement de me » dire si le marquis a été « l'amant » d'Emma Lajolais » au moment de la naissance de mon élève.

» Ce renseignement peut devenir pour moi, c'est-à- » dire pour nous, d'une importance capitale; je te le » recommande donc.

» En venant ici, je croyais trouver le château habité » par le marquis tout seul; mais il n'en est pas ainsi. » Avec sa bonté naïve, le marquis a recueilli, il y a une » dizaine d'années, deux parents pauvres, le frère et la » sœur, et, bien entendu, les parents pauvres sont peu » à peu devenus les véritables maîtres de la maison.

» L'un, le frère, est une espèce de rustre d'environ » soixante ans; fier, insolent, dur à tous, grand parleur, » grand mangeur, grand coureur de gibiers de toutes » sortes, et qui a une manière de renifler en me regar- » dant qui est la plus réjouissante du monde : ses yeux » s'arrondissent en boule de loto, ses narines se dilatent, » ses moustaches se dressent, et il semble que, comme » l'ogre, il va crier : « Ça sent la chair fraîche, ici. »

» L'autre, la sœur, est une femme doucereuse, miel- » leuse, qui parle lentement et avec dignité. Quand elle » vous dit : « Bonsoir, » ce simple mot dans sa bouche » devient une bénédiction. C'est la veuve d'un magis- » trat; elle a pour fils un bon petit jeune homme, bien » correct dans sa tenue et dans son langage, qui est » substitut à Condé.

» Ces bons parents, tu dois le penser, n'ont pas vu » arriver Denise au château avec une bien vive satis- » faction; ils avaient fait leur plan, que la venue de » l'enfant, surtout si cette enfant est la fille du marquis, » menace de bouleverser de fond en comble.

» Comme ce sont d'habiles gens, la sœur surtout » (chez le frère, la paysannerie a engendré la finesse), ils » nous ont fait un accueil tout à fait sympathique, et » mon marquis, qui ne voit que ce qu'on lui montre » et ne cherche jamais ce qu'on lui cache, a paru en- » chanté. Quand, le jour de notre arrivée, au dîner le cou- » sin, monsieur Arthème Fabu de Carquebut (j'espère que » les noms te peignent le personnage) a levé son verre » et, d'une voix qui cherchait la bonhomie, a dit : » « Arthur, je bois à votre retour, mon ami, et je bois » aussi à la venue de cette charmante enfant parmi » nous; elle sera notre fille, » mon marquis a eu la » larme à l'œil,

» Pour moi qui restais les yeux baissés sur mon as- » siette et voyais tout cependant, j'ai compris la situation. » Depuis, les quelques observations que j'ai pu faire, » m'ont confirmé dans mon sentiment : nous sommes » tombés en pleine guerre.

» Comment va-t-elle se faire, je n'en sais rien, mais » certainement elle va être activement poussée, et je » me figure que pour une personne intelligente qui » assistera à cette lutte, il y aura quelque chose à ga- » gner.

» Quoi ! vas-tu dire, comment ? A cela, je ne peux pas » répondre. D'abord parce que je ne vois pas encore » clairement mon but, ni surtout les sentiers par les- » quels je dois passer pour l'atteindre; et puis parce que » l'heure des explications n'est pas venue.

» Pour le moment, j'attends et suis décidée à rester » dans l'expectative jusqu'au jour où je pourrais me » décider sûrement à agir.

» Sache seulement, pour l'heure présente, que notre » fortune, — tu lis bien, FORTUNE, et je souligne le » mot deux fois, — sache que notre fortune me paraît » prendre une face nouvelle, comme on dit au Théâtre- » Français, et sois bien persuadé que, quoiqu'il arrive, » tu auras toujours la meilleure part de ta femme.

» Sur ce, je suis obligé de te quitter pour aller faire » une lecture pieuse avec mon élève. Plains-moi, plains » ta petite

» CLEMENCE. »

« *P.-S.* Je pense que tu voudras m'écrire. Dans ce » cas, je te prie de ne pas m'adresser tes lettres ici. Il » faut prendre ses précautions, quand on est en pays en- » nemi, et ne rien risquer à la légère. Tu m'enverras donc » tes lettres poste restante à Condé-le-Châtel, sous les » initiales C. O. B. J'irai de temps en temps les chercher. » J'aime mieux un retard qu'une indiscrétion. En reve- » nant ici, j'aurai tout le temps de lire tes lettres et de » les déchirer en petits morceaux. J'aime mieux me » fier à ma mémoire qu'aux serrures. »

XXI

Madame Beaujonnier,—madame Clémence, comme on l'appelait à Rudemont, en simplifiant son nom, — voulait avant tout obtenir l'amitié de Denise.

Quand une institutrice se propose ce but, il arrive quelquefois qu'elle emploie un moyen simple et facile; elle laisse son élève libre de faire ce que bon lui semble, et ne lui impose aucune contrainte ni aucune règle. Si l'enfant est paresseux, il paye, par une certaine affection, la faiblesse qu'on a pour lui.

Une pareille méthode n'eût pas réussi avec Denise, et madame Clémence était trop fine et trop perspicace pour l'employer.

Il ne lui avait pas fallu bien des heures pour juger son élève et voir clairement que ce n'était plus une enfant qui regarde comme du temps gagné le temps qu'on perd.

Il était évident que Denise était honteuse de son ignorance, et qu'elle était décidée à n'épargner ni son temps ni sa peine pour apprendre ce qu'elle ne savait pas. Il y avait là pour elle une question d'amour-propre à laquelle elle paraissait très-sensible; et, d'un autre côté, il y avait une question de gratitude qui la touchait plus vivement

encore peut-être: c'était par l'assiduité au travail qu'elle voulait prouver à son parrain combien elle était reconnaissante de ce qu'il faisait pour elle.

Quand elle avait demandé qu'on la fît travailler aussi souvent et aussi longtemps qu'il serait possible, elle n'avait point exprimé tout haut les raisons qui la déterminait, car il y avait en elle une certaine réserve difficile à vaincre; mais Clémence avait parfaitement démêlé ces raisons, et c'était d'après elle qu'elle avait arrangé sa ligne de conduite.

Dès le lendemain de leur installation, le matin, comme six heures sonnaient à l'horloge, elle était entrée dans la chambre de Denise. Celle-ci dormait encore. Doucement elle l'avait appelée, et, au second appel, Denise s'était vivement assise sur son lit.

— Que faut-il faire?

— Vous éveiller.

Denise avait rapidement passé sa main sur ses yeux gonflés; puis, souriant à son institutrice:

— Me voici éveillée! avait-elle dit.

— Je suis heureuse de voir que vous avez le réveil rapide et joyeux: c'est celui des personnes qui ont bonne santé et bon caractère. Cela ne vous gênera donc pas de vous éveiller tous les jours à six heures?

— Plus tôt si vous voulez.

— Non, c'est assez; monsieur le marquis désire que nous passions les soirées avec lui jusqu'à dix heures. De dix heures du soir à six heures du matin, cela nous donnera huit heures de sommeil: c'est largement ce qui est nécessaire pour une jeune fille de votre âge. A six heures donc, nous nous lèverons. Si je vous juge bien, vous souffrez de ne pas avoir pu travailler davantage dans votre pension, et vous êtes décidée à ne pas vous ménager pour regagner le temps perdu.

— Je ferais pour cela tout ce que vous voudrez.

— Et vous le ferez courageusement, j'en suis certaine: d'abord parce qu'étant une grande jeune fille pour l'âge et la beauté, il vous déplaît de n'être qu'une enfant pour l'instruction; et puis ensuite parce que, comme vous êtes un brave petit cœur, vous voulez prouver à votre parrain que vous êtes pleine de reconnaissance pour ce qu'il fait pour vous.

En entendant son institutrice exprimer ce qu'elle pensait, et donner une forme précise aux sentiments indécis qui s'agitaient confusément en elle, Denise fut vivement émue.

Glissant du lit avec la rapidité et la simplicité d'un enfant, elle vint vivement à elle, et lui jetant les bras autour du cou:

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser? dit-elle.

Bien que Clémence s'attendit jusqu'à un certain point à un effet d'émotion, car elle savait par expérience combien était puissante la tactique oratoire qu'elle venait d'employer, elle fut cependant surprise par cet élan de tendresse.

— Décidément, se dit-elle, la petite est sentimentale et expansive.

Mais cette réflexion, elle la fit, bien entendu, tout bas; tout haut, elle tint un autre langage:

— Ce sera la plus douce récompense de mes efforts, dit-elle, que ces témoignages d'amitié; quand vous serez contente de moi, montrez-le donc de cette manière. Je dois être votre maîtresse et vous ne devez jamais oublier que vous êtes mon élève; mais l'amitié ne doit pas être nécessairement exclue de nos relations. Parce que je vous aimerai, je n'en serai pas moins exacte et rigoureuse dans mes devoirs envers vous, et vous, j'en suis certaine, vous ne le serez pas moins dans vos devoirs envers moi.

Puis, après ce petit discours alambiqué, elle embrassa Denise sur le front, et alors continuant:

— Il est donc entendu, dit-elle, que vous vous lèverez tous les jours, à six heures, et sans attendre que je vous éveille. Il est bon de prendre l'habitude de faire spontanément ce qu'on doit. Vous donnerez une heure à votre toilette.

— Il ne me faut pas une heure.

— A la pension, une heure ne vous était pas nécessaire, je le comprends; mais ici vous n'êtes plus à la pension. Vous n'êtes plus une petite fille qui peut boutonner son corsage de deux en deux boutons et qui arrange ses cheveux en un tour de main. Vous êtes une jeune fille, il ne faut pas plus l'oublier pour la tenue que pour le travail. Croyez-vous que monsieur le marquis serait content, s'il vous trouvait négligée dans votre toilette? C'est à lui que vous devez penser, c'est à lui plaire que vous devez vous attacher.

— Que dois-je faire?

— Je vous le dirai, je vous guiderai. Pour le moment il est convenable que vous portiez vos cheveux simplement retroussés comme ils le sont; mais dans quelques mois, je vous apprendrai à les arranger en vous coiffant à votre avantage. Vous avez de beaux cheveux, il faut les montrer. Vous avez aussi une jolie main. .

— Elle est rouge.

— Elle blanchira trop tôt; ce qui est un défaut à vos yeux est un charme pour ceux qui connaissent la marche de la vie: c'est votre sang de quinze ans qui lui donne cette rougeur, c'est votre santé et votre force. Quand cette main aura perdu les marques du travail matériel qu'on vous imposait à Château-Chinon, et quand vos ongles seront coupé d'une certaine façon que je vous indiquerai, elle sera charmante, vous pouvez m'en croire.

Pendant que Clémence parlait ainsi, Denise avait passé un peignoir de laine blanche, et debout, au milieu de la chambre, les cheveux ébouriffés, elle écoutait attentivement son institutrice.

— Votre toilette achevée, continua celle-ci, vous m'appellerez pour que je vienne vous faire subir une inspection rigoureuse et mettre en ordre ce qui aura été mal fait, puis nous commencerons notre travail qui durera jusqu'à onze heures. Vous verrez ce qu'on peut apprendre en quatre heures bien employées. Tout d'abord vous apprendrez pendant ces quatre heures une chose capitale et près de laquelle le reste n'est rien; je veux dire la force d'application, la tension de toutes les facultés intellectuelles sur un seul point. Je crois que dans les commencements vous aurez du mal; car, si je ne me trompe, vous êtes un peu une nature de papillon et votre esprit voltige légèrement de ci de là en zig-zag. Mais avec de la bonne volonté nous y arriverons sans doute.

— Je tâcherai.

— A onze heures, nous descendrons déjeuner, car bien que monsieur le marquis nous ait donné la permission de nous faire servir dans notre appartement, je crois qu'il vaut mieux que nous fassions acte de présence à la table commune. Vous ne devez perdre aucune occasion de vous rapprocher de monsieur le marquis et de tâcher de lui plaire. Lorsque vous le verrez entrer, vous irez vivement au devant de lui et vous l'embrasserez.

— Je n'oserai jamais, et puis, ajouta-t-elle en souriant, il est si grand que je ne pourrai pas.

— Il se baissera jusqu'à vous et avec plaisir, soyez-en certaine. Vous tendrez la main à madame Mérault, vous la tendrez aussi à monsieur de Carquebut, mais vous ne vous laisserez jamais embrasser par ce dernier, alors même qu'il vous appellerait « ma chère fille. » Pendant le déjeuner, vous tâcherez de prendre part à la conversation; surtout vous répondrez à monsieur le marquis, et en lui parlant vous le regarderez. Après le déjeuner, nous sortirons toutes les deux, à pied ou en voiture, selon le temps. A deux heures, nous reprendrons notre travail jusqu'à cinq, et alors nous attendrons la visite de monsieur le marquis, prêtes à lui faire passer le plus agréablement possible le temps qu'il nous donnera. Pour le dîner, vous ferez toilette, et, pendant la soirées, vous vous appliquerez à plaire à monsieur le marquis,

— Mais comment? demanda Denise, effrayée de cette obligation de plaire qui revenait à chaque instant dans les recommandations de son institutrice.

— Je n'en sais rien encore, mais je chercherai et pour cela aussi je vous guiderai. Maintenant, habillez-vous, je vous prie; à sept heures je reviendrai.

A sept heures, Denise se trouva prête; jamais elle n'avait passé tant de temps à sa toilette, jamais elle ne lui avait donné tant de soins. Il est vrai que le lavabo en marbre blanc, les fines éponges, le linge parfumé, les brosses, les flacons et les mille attirails de la toilette qui meublaient son cabinet, n'avaient aucun rapport avec le baquet et le petit pot de savon noir dont elle se servait chez mademoiselle Davin.

Comme le dernier coup de sept heures sonnait, Clémence entra chez son élève, et longuement elle l'examina, depuis les pieds jusqu'au bout des doigts.

— C'est bien, dit-elle; seulement les cheveux seront mieux ainsi.

Et en un tour de main elle défit les torsades blondes et les releva sur le haut de la tête, en découvrant ainsi la naissance du cou. Ce rien suffit pour changer la physionomie de Denise: l'enfant fut transformé en une jeune fille.

— Maintenant, travaillons, dit Clémence.

— Avec quoi? nous n'avons ni livres ni papier.

— Voilà qui nous suffit pour aujourd'hui, dit Clémence, prenant un vieux journal; vous allez me lire haut ce journal. Savez-vous lire haut?

— Non.

— Eh bien! vous allez apprendre. J'ai cru remarquer que monsieur le marquis n'avait pas de très-bons yeux. Il lui sera agréable sans doute que vous lisiez le journal, mais il faut que vous puissiez le faire d'une façon intelligente. En tout, nos leçons doivent avoir le but que je vous ai indiqué, elles doivent vous enseigner à plaire à votre parrain. Dans la vie, mon enfant, tout est là, plaire à ceux qui nous aiment et les rendre heureux.

Pendant quatre heures, Denise lut et relut le journal, recevant une leçon pour bien lire l'article de fond, une pour les faits divers, une autre pour le feuilleton. L'institutrice était une lectrice remarquable, elle fit comprendre à son élève, par la démonstration, ce qu'était la lecture à haute voix.

Quand elles descendirent pour le déjeuner, Denise, émue et hésitante, alla au-devant de son parrain et se haussa sur la pointe des pieds pour l'embrasser. Comme Clémence l'avait prévu, le marquis se baissa, et tendrement il l'embrassa.

Puis, s'éloignant d'elle de quelques pas, il la regarda pendant plusieurs secondes.

Alors, se tournant à demi vers l'institutrice avec un sourire de satisfaction?

— Bien, dit-il.

Monsieur de Carquebut s'avançait, les bras ouverts, pour embrasser Denise à son tour; mais celle-ci l'arrêta en lui tendant la main:

— Bonjour, monsieur, dit-elle; avez-vous passé une bonne nuit?

Voyant cela, le marquis se mit à rire silencieusement.

—Vous n'avez pas perdu votre temps, dit-il à l'institutrice, je vous remercie.

XXII

Si attentive qu'elle eût été à gagner l'affection de Denise, l'institutrice n'avait point négligé pour cela cependant le soin de s'attacher, par un lien quelconque, les autres habitants de Rudemont.

Les leçons qu'elle donnait à son élève étaient en effet pour elle articles de foi : plaire était le but de sa conduite, plaire à tous, aux puissants comme aux faibles, aux jeunes comme aux vieux, aux maîtres comme aux domestiques. Dès là qu'on pouvait lui être utile, soit dans le présent, soit dans l'avenir, elle ne faisait pas d'exception à cette règle; et, pour réussir, elle était prête à tout sacrifier, son temps, sa peine, son esprit, sa fierté, tout. Le sourire reconnaissant qu'elle accordait à la femme de chambre qui la servait était aussi aimable, bien que tombant de haut, que celui qu'elle adressait au marquis.

Après Denise, les deux personnes dont elle avait voulu tout d'abord faire la conquête avaient été madame Mérault et monsieur de Carquebut. Peut-être plus tard seraient-ils ennemis, cela même était très-probable; mais elle considérait que c'est une bonne précaution à prendre que de commencer par être l'ami de celui dont on deviendra un jour l'adversaire: on apprend ainsi à connaître ses côtés faibles et les places sensibles où l'on pourra sûrement le blesser. En attendant la déclaration de guerre, elle les ferait causer, et, dans l'épanchement de l'intimité, elle tirerait d'eux bien des choses qu'elle avait intérêt à connaître.

Ce plan, elle l'avait arrêté avant même d'entrer à Rudemont, au moment où, en chemin de fer, le marquis lui avait parlé de son cousin et de sa cousine.

Aussi, dès le jour même de son arrivée, avait-elle commencé à faire sa cour à madame Mérault, sans obséquiosité bien entendu, sans bassesse, simplement, naturellement; parce que madame Mérault étant la maîtresse de la maison, on lui devait déférence et respect.

Jugeant alors la situation d'après les recommandations du marquis et le désir qu'il avait exprimé à satiété de voir régner la paix la plus parfaite au château, elle s'était attendue à ce que ses politesses seraient reçues de haut, l'institutrice devant, selon ses prévisions, partager l'aversion qu'inspirait l'élève.

Grande avait été sa surprise, lorsqu'elle avait vu qu'au lieu de la repousser et de la tenir à distance, on semblait vouloir l'attirer.

Tout d'abord, elle avait été un moment déconcertée : ce n'était point elle qui faisait des avances à madame Mérault, c'était madame Mérault qui lui en faisait à elle.

C'était le monde renversé. Qu'est-ce que cela signifiait? A quoi cela tendait-il?

Et son premier mouvement avait été la défiance.

Jugeant les autres d'après elle-même, elle avait peur de ceux qui cherchent à plaire.

Qu'elle voulût gagner les bonnes grâces de madame Mérault, cela s'expliquait tout naturellement, elle avait besoin d'elle; mais que madame Mérault voulût gagner les siennes, voilà ce qui ne s'expliquait ni aussi facilement ni aussi naturellement.

En agissant ainsi, la vieille dame avait assurément un but : quel était-il?

Une autre à sa place se fût peut être contentée de se dire que c'était le charme de sa personne qui agissait et que c'était la sympathie qui attirait madame Mérault, mais Clémence n'était point femme à se payer avec de pareilles explications.

Il y avait autre chose, une intention secrète qu'elle ne pénétrait pas pour le moment, mais qu'elle devait s'appliquer à découvrir.

Alors il s'était joué, entre ces deux femmes, une comédie qui parfois, et alors qu'elle se savait seule en toute sûreté, faisait sourire l'institutrice.

C'était à qui aurait le plus de prévenances, le plus de politesse, le plus d'amabilité : l'une l'emportait un jour par le miel exquis dans lequel elle enveloppait ses tendresses, l'autre l'emportait le lendemain par le charme de l'imprévu.

Que n'avaient-ils des spectateurs intelligents pour les applaudir? Plus d'une fois, Clémence regretta de n'avoir pas là son mari; elle eût bien ri avec lui.

Du côté de monsieur de Carquebut, elle n'avait pas rencontré un moins bon accueil.

Mais, par cela seul qu'il était un homme, et par cela aussi qu'il « reniflait » si drôlement en la regardant, suivant le mot dont elle s'était servie dans sa lettre à son mari, elle s'était rassurée.

Il y avait une explication toute naturelle à cette amabilité, et il ne lui avait pas fallu longtemps pour la trouver.

D'ailleurs monsieur de Carquebut s'était empressé de la lui marquer d'une façon nette et précise.

Avant l'arrivée de Denise à Rudemont, le marquis, madame Mérault et monsieur de Carquebut, prenaient leur repas sur une table formant un carré long, placée au milieu de la salle à manger : le marquis occupait un des côtés de cette table, madame Mérault lui faisait face, et monsieur de Carquebut se trouvait à l'un des bouts, l'autre restant vide.

Lorsque le nombre des convives, de trois qu'il avait été pendant dix ans, s'était trouvé porté à cinq, il n'y avait point eu de changement dans ces dispositions; seulement le marquis avait mis Denise à sa droite, c'est-à-dire entre lui et monsieur de Carquebut, et l'institutrice avait été placée à la gauche de madame Mérault, c'est-à-dire entre celle-ci et monsieur de Carquebut. Le bout inoccupé restait vide, excepté les jours où Louis Mérault venait dîner au château.

Au moment où monsieur de Carquebut était venu sur le perron, Clémence avait été frappée de la façon dont il la regardait; car c'était un homme franc, au moins dans ses désirs, que le cousin Arthème, et qui ne se gênait pas pour dire à une femme les sentiments qu'elle lui inspirait.

Elle était à table à peine depuis cinq minutes quand elle avait senti un pied s'approcher du sien, le frôler tout d'abord, puis bientôt après le presser doucement.

N'y avait-il là qu'un contact involontaire? Elle avait reculé son pied, on l'avait suivi; elle l'avait reculé encore, on l'avait suivi de nouveau.

Alors, levant la tête, elle avait regardé monsieur de Carquebut en face; celui-ci, penché sur son assiette, d'un air préoccupé, s'était doucement redressé et en dessous il avait cligné de l'œil de son côté.

Il n'y avait pas à s'y tromper, l'intention était évidente. Vivement et avec un certain tapage, plus même peut-être qu'il n'était strictement nécessaire, elle avait replié ses jambes et caché ses pieds sous sa chaise, de elle sorte qu'il était tout à fait impossible de venir les y chercher.

Plusieurs fois monsieur de Carquebut avait regardé de son côté, mais elle avait soigneusement évité de rencontrer ses yeux.

Le lendemain, entrée la première dans la salle à manger, elle avait mis un tabouret sous la table devant sa chaise. A peine assise, elle avait senti qu'on touchait son tabouret; elle n'avait pas bougé, et gravement elle avait étalé son beurre sur son pain. Bientôt le tabouret avait été secoué par des petits mouvements saccadés, mais tout à coup les mouvements avaient cessé, évidemment monsieur de Carquebut s'était aperçu qu'il pressait un morceau de bois et non un pied. Alors, retournant la tête vers lui, elle l'avait regardé avec un sourire moqueur.

Furieux, il s'était versé un grand verre de vin qu'il avait avalé d'un trait.

Cependant il ne lui avait pas tenu rancune de cette leçon, et, comme après le dîner elle passait près de lui, elle l'avait entendue murmurer d'une voix étouffée :

— Je connais une jolie petite pouliche qui a bien de la malice.

La finesse de ce compliment n'était pas pour la retenir, elle avait continué son chemin sans tourner la tête.

Deux jours après, traversant un corridor, elle s'était sentie prise dans deux bras vigoureux : c'était monsieur de Carquebut.

Elle s'était vivement retournée, et, sans chercher à se dégager, elle l'avait regardé de telle sorte qu'il avait ouvert les bras.

— Je dois croire que vous vous êtes trompé, n'est-ce pas?

Abasourdi, il n'avait rien trouvé à répondre sur le moment, et il l'avait laissée passer.

Mais le lendemain, le courage lui étant revenu avec la réflexion, il l'avait attendue à la même place. Seulement, comme elle se tenait sur ses gardes, il n'avait pas pu la saisir comme la veille. Il avait couru après elle.

— J'ai à vous parler.

Elle s'était brusquement arrêtée.

— Eh bien! monsieur, parlez, je vous écoute.

— Pas ici, entrons dans cette pièce, où nous serons seuls.

Le regard de la veille était de nouveau tombé sur lui.

— Je vous jure que j'ai à vous parler de choses intimes, pressantes, que je ne puis vous dire qu'en particulier.

— Eh bien! alors, monsieur, si cela est vrai, écrivez-moi; vous savez bien que je ne puis pas vous écouter en me cachant.

Lui écrire! se moquait-elle? Lui, qui pendant toute une vie occupée avait eu pour règle de conduite qu'avec les femmes il n'est pas nécessaire de parler, agir suffit. Et celle-là voulait qu'il écrivît? Croyait-elle qu'il était un paysan et qu'il ne savait pas écrire? Cette idée l'avait décidé, car il suffisait qu'on le supposât incapable de faire une chose pour qu'il la fît aussitôt.

Mais quoi lui écrire? A cinquante-huit ans, c'était sa première lettre d'amour. Que diable pourrait-il bien dire? Dans le tête-à-tête, on trouve un tas de choses, et puis la pantomime peut remplacer les paroles avec plus ou moins d'avantage; mais, devant une feuille de papier blanc, la pantomime est insuffisante.

Après s'être creusé la tête inutilement pendant près d'un quart d'heure, il avait renoncé à écrire.

— Quand je trouverais quelque chose, elle se ficherait de moi.

Mais bientôt il était revenu à cette maudite feuille de papier; car cette petite diablesse, avec ses sourcils noirs et sa taille souple, lui avait mis le feu dans le sang.

Il fallait lui dire quelque chose.

Est-ce qu'il n'y a pas des livres dans lesquels on trouve des lettres d'amour toutes faites? Certainement il ne copierait pas une de ces lettres, mais enfin elle lui indiquerait comment on écrit aux femmes et lui donnerait le ton.

Malheureusement, en fait de livres, monsieur de Carquebut n'était pas riche. Le seul auteur qu'il eût dans son appartement était Béranger; c'était le seul aussi qu'il eût jamais lu et relu, non pas dans ses chansons politiques, « la politique l'ennuyait, » mais dans ses chansons légères.

Petite bonne, agaçante et jolie,
D'un vieux garçon doit être le soutien.
Jadis ton maître a fait mainte folie
Pour des minois moins friands que le tien.

Il ne pouvait pas lui dire cela cependant; même en prose, même en remplaçant *bonne* par *institutrice*, ça n'irait pas.

Il avait, il est vrai, la ressource de la bibliothèque du château, où il y avait des livres de toute sorte. Mais comment diable, au milieu de ces livres, trouver celui qui lui fournirait un modèle? Sa mémoire, peu riche en souvenirs littéraires, ne lui donnait aucun nom.

De guerre lasse, il renonça à cette idée et bravement, se mettant devant sa feuille de papier qui lui avait fait passer un si mauvais quart d'heure, il écrivit d'une grande et grosse écriture la lettre que voici :

« Veuillez laisser la porte de votre chambre ouverte » cette nuit. A minuit, quand tout le monde dormira et » par conséquent alors qu'il n'y aura plus rien à crain- » dre, j'irai vous trouver sans bruit. Ce que j'ai à vous » dire ne peut pas s'écrire. »

Fallait-il signer? Un moment, il avait hésité; mais la réflexion lui avait dit qu'on signe toujours une lettre, et bravement, reprenant la plume, il avait écrit tous ses noms :

« Arthème Fabu de Carquebut. »

XXIII

Monsieur de Carquebut s'était attardé dans ses hésitations; la cloche annonçait le dîner lorsqu'il écrivit la dernière syllabe de son nom.

Il se hâta de refaire le nœud de sa cravate bleue; puis après avoir donné un coup d'œil à sa glace, il descendit, marchant la poitrine en avant et la tête en arrière, comme un homme content de lui.

Et de fait il l'était pleinement : il avait écrit sa lettre tout comme un autre et sans se perdre dans des phrases; elle disait ce qu'il avait voulu lui dire. Est-ce que son allusion « à ce qui ne pouvait pas s'écrire » n'était pas de l'esprit? Mais oui, c'était de l'esprit, et du meilleur encore. Après tout, une lettre d'amour n'était pas plus difficile à faire qu'une autre; il n'y avait qu'à s'y mettre, et il s'y était mis.

Il avait espéré pouvoir entretenir l'institutrice avant le dîner ou tout au moins lui glisser sa lettre; mais, lorsqu'il entra dans la salle à manger, il trouva tout le monde à table, car le marquis avait établi cette loi qu'on n'attendait personne : au dernier coup de la cloche, on servait le potage.

Aussitôt qu'il avait été assis, il avait pris sa lettre, et sous la table il l'avait tendue à l'institutrice, après l'avoir avertie par un coup d'œil significatif; mais, par un coup d'œil non moins significatif, elle avait énergiquement refusé d'avancer la main.

Il avait néanmoins insisté.

— Plus tard, avait-elle dit à voix étouffée.

— Quoi donc? demanda le marquis.

— C'est monsieur de Carquebut, dit-elle en souriant qui se désole par des signes éloquents de trouver le potage servi, et je lui réponds qu'en effet il est un peu en retard.

Avait-elle de la malice? et son sourire, qui découvrait, ses dents blanches, était-il assez charmant? Monsieur de Carquebut était ravi.

— Si Arthème est désolé, dit le marquis en regardant son cousin, il n'y paraît guère; il a l'air vainqueur au contraire, l'œil brillant, le teint animé; vous n'avez pas vingt ans.

— J'espère bien ne les avoir jamais.

— Et quelle toilette! c'est assurément le nœud de votre cravate qui vous a retardé.

Le marquis n'avait pas osé montrer à l'institutrice monsieur de Carquebut tel qu'il était; mais, quand l'occasion se présentait, il ne manquait pas de la mettre en garde contre les prétentions et les entreprises de son vieux cousin. Pendant assez longtemps, il continua à le plaisanter ainsi, aussi légèrement que possible; et, chose rare, celui-ci, qui avait la riposte rude ne se fâcha pas.

— Allez, allez toujours, disait-il; je suis de belle humeur aujourd'hui.

Il était surtout plein d'espérance; après le dîner, il trouverait facilement un moyen pour remettre sa lettre.

Mais la soirée s'écoula sans que ce moyen se présentât : le marquis ne quittait pas le salon, et madame Mérault était assise à côté de Clémence, qui travaillait à un ouvrage en tapisserie. Il avait envie de lui jeter sa lettre dans son panier aux laines, mais la peur d'être surpris le retenait.

Il y avait plus de deux heures qu'il piétinait dans le salon, marchant de long en large, s'asseyant, se relevant, incapable de tenir en place, lorsque l'institutrice, qui semblait ne pas faire attention à son impatience, se tourna de son côté. Il était précisément, à ce moment, près d'elle.

— Vous n'auriez pas un journal, dit-elle, un morceau de papier quelconque, pour que je puisse dévider mon peloton de laine dessus, une lettre insignifiante et inutile?

— Une lettre! Ah! la rusée! ah! la petite fée!

Il s'empressa de lui tendre sa lettre, que depuis si longtemps il tortillait dans sa main agitée.

Elle la prit avec un sourire de remercîment; puis après l'avoir lentement pliée en quatre, elle se mit à dévider sa laine dessus.

Avait-elle de la malice? Et quel calme! Il était transporté.

De dix heures à minuit, il passa le temps dans sa chambre à boire des grogs au cognac. Quelle jolie petite femme! Ce n'était pas une grossière paysanne; mais une Parisienne, une femme d'esprit. Et ce grand bêta de marquis qui s'était moqué de lui : « Vous n'avez pas vingt ans. » Silencieusement il riait à son image, qu'il regardait dans la glace.

Quand le dernier coup de minuit eut cessé de sonner, il sortit doucement de sa chambre; pour étouffer ses pas, il avait mis des chaussons. Il écouta. Le château était endormi; dans le vestibule sombre, on n'entendait pas d'autre bruit que le tic-tac régulier de l'horloge.

Il avait plus de cinquante mètres à faire dans l'obscurité avant d'atteindre l'appartement de l'institutrice, mais il n'avait pas souci de s'égarer; en suivant le mur du vestibule, il était certain d'arriver.

Assurément la porte serait ouverte, il n'aurait qu'à la pousser : « Vous n'avez pas vingt ans! » Un ricanement involontaire lui échappa et retentit sous les voûtes sonores.

En deux ou trois minutes, il arriva à la porte de l'institutrice et doucement il la poussa. Elle résista.

S'était-il trompé? Il tâta autour de lui : un pilier qu'il rencontra lui montra qu'il était bien devant la porte qu'il cherchait, mais alors comment n'était-elle pas ouverte?

Sans doute Clémence avait eu peur; mais certainement elle se tenait derrière cette porte, prête à tirer le verrou.

Il frappa quelques petits coups et il écouta : aucun bruit.

Se serait-elle endormie? Ce serait une étrange indifférence en un pareil moment.

Il frappa de nouveau, mais cette fois plus fortement; il poussa la porte. Clémence ne répondit pas davantage et la porte résista toujours.

Impatienté, il recommença à frapper et à pousser; dans le vestibule, le bruit de ses coups et le craquement de la porte allaient se répétant au loin.

S'il avait eu un outil, une pince, un ébauchoir, il aurait certainement jeté cette porte en dedans; mais il n'avait rien aux mains et la porte était solide.

Pendant plus de dix minutes, il continua ses tentatives, frappant, poussant, poussant et frappant, ne s'arrêtant que pour écouter. Rien ne bougeait dans cette chambre, un silence complet. A un moment cependant, il crut entendre une respiration de l'autre côté de la porte, et l'espoir lui revint; mais bientôt il lui fallut reconnaître qu'il s'était trompé, et, de guerre lasse, il dut regagner sa chambre.

Il se coucha furieux, et le lendemain, quand il descendit pour le déjeuner, il n'avait pas sa figure de bonne humeur ; il n'avait plus ses vingt ans.

Il trouva l'institutrice arrivée avant lui et vivement il alla à elle.

— Votre porte n'était pas ouverte? dit-il d'une voix que la colère rendait tremblante.

— Non, répondit elle avec une dignité glaciale.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle ne devait pas l'être. Vous avez prétendu que vous aviez des choses importantes à me dire; je vous ai répondu que je ne pouvais vous entendre en particulier comme vous le désiriez, mais que je consentais à recevoir une lettre. Vous ne m'avez pas écrit.

Et sur ce mot, comme le marquis entrait, elle avait tourné le dos à monsieur de Carquebut déconcerté.

Comment! pas écrit? Que voulait elle donc? Une lettre d'amour. Eh bien! il allait lui en écrire une.

Et, après avoir largement arrosé son déjeuner pour se mettre en train, il s'était enfermé dans son appartement. Ah ! elle voulait une lettre! Son succès de la veille lui avait donné de l'audace : bravement il avait pris la plume. Cependant, comme malgré tout c'était un homme prudent et avisé, au lieu de prendre une grande feuille de papier comme la veille, il en avait pris une petite; il voulait remplir les quatre pages, et, dame! quatre pages, c'est bien long.

« Ce que j'ai à vous dire, chère petite déesse, c'est que » je vous adore et que je suis dévoré par une flamme » secrète... »

Il avait fait ses études jusqu'en seconde, et il lui était resté dans la mémoire quelques bribes confuses de ses auteurs :

Volnus alit venis, et cæco carpitur igni.

« Petite déesse » et « flamme secrète » l'ayant encouragé, il put aller jusqu'au bas de sa troisième page; mais là il s'arrêta net. Comment remplir la dernière? Quel travail !

Heureusement, après tous les mots qu'il venait d'entasser si péniblement, une idée lui traversa l'esprit, sincère, celle-là :

« C'est un amour ardent que je vou spropose; si vous » le repoussiez, pensez que vous auriez tout à craindre » de ma colère et de ma vengeance. »

Cela ne remplissait pas encore toute la page ; sa longue signature, écrite en gros, fit le reste.

Lorsque sa lettre fut terminée, il alla frapper à la porte de Denise, car c'était l'heure du travail. Ce fut Clémence qui vint ouvrir ; il lui glissa son papier en s'excusant de les troubler. Il ne les savait pas au travail, et il était venu pour voir une fenêtre qui, lui avait-on dit, avait besoin de réparations.

La réponse à cette lettre ne se fit pas attendre, et ce fut Clémence elle-même qui la lui apporta. Comme il se promenait sur la terrasse avant le dîner, l'institutrice vint à lui, et lui parlant, en tournant le dos au château :

— Monsieur, dit-elle, j'ai lu votre lettre, qui est le plus douloureux outrage que j'aie jamais reçu. Vous m'avez parlé comme on ne parle pas à une fille. Je suis une honnête femme, je vous le prouverai. Je ne crains ni votre colère ni votre vengeance. Votre lettre dans mes mains sera ma défense, si jamais j'ai besoin de me défendre contre vous ; mais j'espère que vous ne m'obligerez pas à m'en servir.

Se servir de sa lettre? Ah ! la diablesse !

Elle avait débité ce petit discours avec une dignité froide, et monsieur de Carquebut n'avait pu l'interrompre que par des exclamations de colère. Au dernier mot, elle tourna vivement sur elle-même et rejoignit Denise, restée seule sur le perron.

Monsieur de Carquebut était exaspéré. Ah! comme avec jouissance il lui eût cassé les reins. Cependant il dut se contenir et, pendant le dîner, accepter les plaisanteries du marquis.

— Est-ce curieux? disait-celui-ci. Hier vous n'aviez pas vingt ans, aujourd'hui vous en avez soixante. Avez-vous mal dormi, mon cousin?

Et l'institutrice qui souriait! Ah ! il se vengerait et il saurait bien la faire pleurer.

Mais, avant de rien entreprendre, il fallait qu'il rentrât en possession de sa lettre, qui, dans les mains de Clémence, pouvait devenir une arme contre lui.

Deux jours après, à l'heure où il savait que Denise et l'institutrice étaient ordinairement en promenade, il entra dans la chambre de celle-ci pour voir où ses lettres pouvaient être serrées. Cette cachette trouvée, il pourrait peut-être rentrer en possession de ses lettres. Alors la diablesse n'aurait qu'à se bien tenir.

Au moment où il fouillait dans un pupitre, la porte d'un cabinet s'ouvrit, et Clémence parut.

— Epargnez-vous la peine de chercher davantage, dit-elle ; si ce sont vos lettres que vous voulez, je vous préviens qu'elle ne sont plus ici. On ne garde pas chez soi des armes aussi précieuses ; je les ai confiées au gouvernement, qui me les conserve avec fidélité.

Et comme il la regardait tout ébahi :

— Rassurez-vous, dit-elle en riant, je ne les ai point envoyées au procureur impérial avec ma plainte. Je les ai simplement mises sous enveloppe ; sur cette enveloppe, j'ai écrit des initiales connues de moi seule. Je l'ai adressée bureau restant dans un pays connu de de moi seule aussi; elles resteront là, dans ce bureau, à l'abri de toute indiscrétion et à ma disposition jusqu'au jour où j'en aurais besoin.

— Ah ! démon.

— Mais je n'en aurai pas besoin, n'est-ce pas? dit-elle en regardant monsieur de Carquebut avec un sourire étrange.

Pendant quelques secondes il resta hésitant sous ce regard qui le bouleversait; puis tout à coup, lui prenant la main et la lui baisant :

— Vous êtes un ange ! dit il.

Elle se mit à rire et, retirant doucement sa main, elle sortit de la chambre en appelant Denise.

XXIV

Au milieu de ces occupations diverses, madame Beaujonnier attendait avec impatience une lettre de son mari répondant à sa question : « Denise est-elle ou n'est-elle pas la fille du marquis? »

Le capitaine, huit ou dix jours après avoir reçu cette lettre, avait répondu à sa femme qu'il était comme toujours disposé à faire « ce que sa petite chatte chérie » lui demanderait, bien que la recherche de la paternité, alors que la mère était une femme comme Emma Lajolais. lui parut la chose la plus folâtre du monde; mais pour le moment il y avait un empêchement absolu à ce qu'il pût s'acquitter de cette commission. Il venait de se faire rincer d'une façon effroyable et il était sans le sou. Dans ces conditions, comment entreprendre des démarches dans un monde où l'on soupe volontiers. Elle le connaissait et elle savait qu'il ne s'exposerait jamais, lui, le capitaine Beaujonnier, à refuser un souper à une femme qui, sur le coup de minuit, avait les dents longues. Si, un de ces jours, « la petite chatte chérie » pouvait lui envoyer quelques billets de cent francs (sans charger la lettre, bien entendu, à cause du propriétaire), il verrait à lui rendre le service qu'elle réclamait si gentiment.

La petite chatte chérie qui connaissait bien « son

vieux cap, » n'avait pas été surprise par cette lettre, mais elle avait été vivement contrariée, car elle n'avait pas les quelques billets de cent francs qu'il demandait, et sans lesquels elle savait parfaitement qu'il ne ferait rien.

Sur l'argent que le marquis lui avait remis à Paris, elle n'avait pu conserver qu'un louis, et ce louis, elle l'avait employé, en arrivant au château, comme gratification au domestique qui lui avait porté sa malle du chemin de fer. Sans doute la générosité était excessive, mais c'était son système de procéder ainsi; lorsqu'on s'est fait habilement une réputation de générosité, on peut impunément et pendant longtemps faire toutes sortes de petites économies. Et pour elle ces économies étaient obligées jusqu'au jour où le marquis lui payerait ses appointements. Fractionné en petites sommes, son louis lui eût rendu moins de service que dépensé a propos d'un seul coup : la cuisine et l'office avaient été mis en révolution par ce pourboire, et des bavardages il était résulté, chez les gens du château, une disposition à la bienveillance pour l'institutrice : « Ce n'était pas une rien du tout. »

Comment se procurer quelques billets de cent francs?

Il y avait là pour elle une impossibilité absolue; car, sous peine de compromettre sa situation, elle ne pouvait pas demander une nouvelle avance au marquis.

Elle avait donc dû attendre qu'on lui payât son mois, et alors sans un mot de reproche et sans parler du sacrifice qu'elle s'imposait, elle avait envoyé au capitaine les quelques billets exigés par celui-ci, ne se réservant rien pour elle : le présent n'était rien, c'était de l'avenir qu'elle avait souci, et cet avenir, elle pouvait se l'assurer brillant, si elle savait manœuvrer habilement.

Un mois après, elle avait reçu la réponse si impatiemment désirée.

« J'ai mis du temps à t'écrire, disait le capitaine, mais » tu es assez fine pour comprendre que la commission » que tu m'avais donnée n'était pas commode à remplir. » Quand je demandais, à ceux que je croyais pouvoir » interroger, si le marquis de Rudemont était le père » de la fille d'Emma Lajolais, je me faisais accueillir » d'une façon peu encourageante. Les hommes haussaient les épaules ou me tournaient le dos, les femmes » me riaient au nez et se moquaient de moi. Est-il naïf, » ce brave militaire! — On voit bien qu'il est marié. — » Et autres blagues qui me vexaient. J'allais renoncer à » cette enquête, quand le hasard m'a fait rencontrer » Balbine, du Palais-Royal, qui a été l'amie intime » d'Emma Lajolais.

» Bonne fille, cette Balbine, et bavarde comme une » pie. Je n'ai eu aucun mal à la faire causer, et à propos, de ton élève, elle m'en a raconté une bien » bonne.

» Quand Emma Lajolais a compris qu'elle était perdue, elle s'est inquiétée de sa fille, qu'elle avait placée » dans une pension loin de Paris, au fond de la province. Qu'allait devenir la petite? La question était » d'autant plus urgente que Lajolais, ruinée par Otto, » ne laissait que des dettes. Ce fut alors qu'elle eut » l'idée, pour assurer le sort de l'enfant, d'écrire à trois » personnes qui pouvaient être le père de la petite fille, » se disant qu'il faudrait vraiment un guignon incroyable pour que sur trois, il n'y en eût pas un au moins » qui répondît.

» Ces trois personnes étaient : 1° le général Cornaton, » qui commande à Strasbourg; 2° un industriel de Lille, » nommé Schevyn; 3° enfin notre marquis.

» Ce qui aurait été drôle, c'eût été que les trois pères » arrivassent en même temps et que chacun d'eux » réclamât la petite avec une égale énergie : — Ma fille, » — ma fille, — ma fille. — Tableau! Ça aurait fait une » nouvelle édition du jugement de Salomon, revue et » augmentée.

» Mais ces histoires là n'arrivent que dans les livres; » la vie ordinaire est moins drôle, et dans la réalité, » quand on demande trois pères pour un enfant, il y a » bien des chances pour qu'aucun ne réponde à l'appel.

» Lajolais n'eut pas cette déveine et notre marquis se » présenta.

» Ceci indique tout d'abord que c'est une bonne pâte » d'homme, et ce qui confirme cette indication, c'est » qu'il s'est laissé persuader qu'il était le père de la » petite.

» En est-il vraiment persuadé? Balbine ne l'affirme » pas, mais il me semble que les faits se chargent eux-» mêmes de cette affirmation : il va chercher la petite » en province, il la prend près de lui, il lui donne une » institutrice, enfin il l'adopte. De là à ce qu'il la reconnaisse, il n'y a pas loin.

» Voilà mon histoire; il me semble qu'elle vaut mieux » que tes pauvres méchants petits billets; si tu en juges » ainsi, tu feras en sorte de me prouver ta reconnaissance. Si j'avais gardé les additions de mes soupers, » tu serais effrayée de ce qu'ils m'ont coûté. C'est » effrayant comme tout est cher maintenant. »

A cela, Clémence avait répondu à son mari que cette histoire, telle qu'elle était contée par lui, valait juste les billets envoyés; mais que s'il pouvait la faire raconter par Balbine elle-même dans une lettre, elle était disposée à payer cette lettre, le mois prochain, exactement le même prix qu'elle avait par avance payé son récit verbal.

Puis, craignant que le capitaine ne parvînt pas à obtenir cette lettre, malgré le prix qu'elle en offrait, elle lui avait indiqué un moyen de la demander.

« Pour ne pas éveiller les soupçons de mademoiselle » Balbine, lui dit-elle, ou même ses scrupules, tu lui » expliqueras que tu as fait un pari. Il faut toujours » tirer parti de ses défauts comme de ses vices : c'est » avec eux qu'on réussit et non avec ses qualités. Balbine, » qui doit le connaître, sait que tu es le jeu même. » Quand tu lui diras que tu as raconté l'histoire des » trois pères de la fille de Lajolais, et que, comme on » ne voulait pas te croire, tu as parié que tu apporterais la preuve que tu n'as pas inventé toi-même cette » histoire, elle n'entrera pas en défiance. Puis, si tu t'y » prends bien, il est probable qu'elle consentira à t'écrire cette histoire, afin de te permettre de faire ta » preuve dans un monde où l'on ne peut pas l'amener » comme témoin, et ainsi de gagner ton pari. »

Cette lettre écrite au capitaine, Clémence avait longuement examiné la question de savoir ce qu'elle ferait de la réponse de Balbine, lorsqu'elle l'aurait entre les mains, et du secret dont elle se trouvait maîtresse.

Il était bien certain que, si ce secret arrivait d'une façon quelconque à la connaissance du marquis, ses dispositions ou tout au moins ses sentiments pour Denise seraient changées.

Avait-elle intérêt à ce qu'il connût ce secret? Pour elle, toute la question était là.

Depuis qu'elle était au château, soit par ses propres observations, soit par des interrogations habilement dirigées, elle avait fini par se rendre compte de la situation au milieu de laquelle le hasard l'avait jetée, et par comprendre quels étaient les sentiments cachés des personnages qui agissaient autour d'elle.

Ainsi elle avait appris que, jusqu'à l'arrivée de Denise à Rudemont, madame Mérault et monsieur de Carquebut avaient vécu dans l'espérance de devenir les héritiers du marquis, et que c'était cette espérance qui, par la communauté des intérêts, avait toujours maintenu entre eux de bons rapports : alliés pour la chasse, malgré l'opposition de leurs natures.

Puis elle avait vu cet accord, qui avait duré pendant

dix longues années, se rompre brusquement sous ses yeux, et les deux alliés devenir adversaires.

Les raisons de cette rupture, elle avait été longtemps à les comprendre; car, lorsqu'un danger devient menaçant; il n'est pas logique qu'on se sépare; mais peu à peu elle était arrivée à les deviner.

La communauté d'intérêts qui avait fait l'alliance entre le frère et la sœur n'avait plus existé le jour où le marquis avait pris près de lui une enfant qui paraissait être sa fille; car sa fortune, qui jusqu'alors avait légalement appartenu à ses héritiers, avait de ce jour appartenu à cette enfant.

De là, une rupture qui tout d'abord paraissait inexplicable, et qui cependant, avec un peu d'attention et de réflexion, s'expliquait parfaitement.

Obéissant à son caractère, monsieur de Carquebut ne voyait et ne voulait qu'une chose : se débarrasser de Denise par un moyen quelconque. S'il n'avait point jusqu'ici tenté cette aventure d'une façon sérieuse, c'est qu'il n'avait pas encore trouvé ce moyen.

Plus douce, surtout plus habile et plus pratique, madame Mérault pensait au contraire à tirer tout le parti possible d'une situation nouvelle, qui était venue la surprendre, mais non l'effrayer.

Pendant dix années, elle avait calculé qu'elle aurait sûrement la moitié de la fortune du marquis, et peut-être même toute cette fortune, si son frère venait à mourir avant elle. Maintenant elle voyait qu'en manœuvrant bien, elle pouvait faire passer cette fortune entière entre les mains de son fils; pour cela, il n'y avait qu'à marier Louis avec Denise, si, comme tout semblait l'indiquer, Denise était la fille du marquis. Par là, son frère se trouvait privé de la moitié de l'héritage sur laquelle il avait compté; mais ce n'était pas de son frère qu'elle avait souci, c'était de son fils, de son fils qu'elle adorait et pour lequel elle avait si ardemment désiré cette fortune.

Entre ces deux parties adverses, comment Clémence devait-elle agir?

Devait-elle mettre aux mains de monsieur de Carquebut le moyen de se débarrasser de Denise?

Devait-elle au contraire prouver à madame Mérault qu'elle pouvait empêcher le marquis de laisser sa fortune à Denise?

La question était délicate.

Où se trouvait pour elle l'avantage?

Monsieur de Carquebut était un paysan retors et madré, en qui l'on ne pouvait se fier, et qui était homme à ne pas remplir les engagements qu'il aurait pris. Une fois qu'il connaîtrait la lettre de Balbine, comment l'obliger à payer cette lettre à sa valeur, s'il n'en donnait qu'un prix dérisoire?

D'un autre côté, comment madame Mérault accepterait-elle la révélation du secret relatif à la naissance de Denise?

Voudrait-elle que ce secret restât caché, de manière à laisser le mariage se poursuivre; au contraire, ne voudrait-elle pas qu'il fût divulgué, de manière à remettre les choses au point où elles étaient avant l'arrivée de Denise?

Les deux alternatives étaient également possibles: pour deviner celle que madame Mérault adopterait, il aurait fallu savoir si elle considérait ce mariage comme un avantage, à cause de la question d'argent, ou comme un expédient, à cause de la question de naissance; et cela, madame Beaujonnier ne l'avait pas encore deviné.

Elle en était là dans ses hésitations, n'osant aller ni vers le frère ni vers la sœur, lorsque certains petits faits vinrent la décider à les abandonner l'un et l'autre, et à se tourner entièrement du côté du marquis.

XXV

Lorsque le marquis avait tracé à madame Beaujonnier le plan d'éducation qu'il désirait que Denise suivit, il avait annoncé que tous les jours, à cinq heures, il monterait à l'appartement de sa pupille, afin de juger par lui-même des progrès qu'elle ferait.

Pendant la première semaine de l'installation de Denise au château, il était en effet monté chaque jour à cet appartement; mais, au lieu d'arriver à cinq heures, comme il l'avait dit, bien souvent il n'arrivait qu'à six heures. Puis, après quelques instants, quelquefois même sans s'être assis, il redescendait.

Mais bientôt il était devenu plus exact, et ses visites s'étaient de plus en plus prolongées.

Il avait voulu que Denise travaillât devant lui, et il ne s'était plus contenté d'un coup d'œil jeté à la hâte sur ses devoirs ou d'un interrogation faite en passant sur un sujet amené par hasard dans la conversation.

A cinq heures précises, il entrait chez Denise et il s'installait dans un fauteuil, auprès d'une fenêtre, de telle sorte qu'il avait en face de lui la jeune fille et son institutrice.

— Veuillez continuer votre travail comme si je n'étais pas là, disait-il.

Et attentivement, le menton appuyé sur la main, il écoutait et regardait.

Le travail continuait ou plutôt il était censé continuer, comme si le marquis n'avait pas été présent; mais en réalité il était tout autre que celui du matin.

Fidèle à sa règle de plaire, Clémence se gardait bien de traiter à ce moment des sujets qui auraient pu ennuyer ou fatiguer le marquis. Ceux-là, on les réservait pour la matinée.

L'après-midi, on ne s'occupait que de choses agréables, d'histoire, de littérature, de musique.

Denise avait de la mémoire, et, comme avec cela elle s'appliquait à son travail, elle avait assez promptement retenu des morceaux de prose ou de poésie, que Clémence lui faisait alors réciter, ou même, quand c'était une scène dramatique, qu'elle récitait avec elle pour lui donner la réplique.

Au temps où Emma avait Denise près d'elle, elle ne s'était guère occupée de l'instruction de sa fille; cependant elle lui avait fait apprendre, un peu au hasard, quelques fables et elle lui avait enseigné à les répéter d'une toute autre façon que les écoliers ne répètent ordinairement leurs leçons.

De là chez l'enfant des habitudes de diction contractées pour ainsi dire sans s'en apercevoir. Et, comme avec cela elle avait une voix douce et harmonieuse, — la voix de sa mère, — c'était plaisir de l'entendre dire à haute voix une morceau de vers ou de prose.

Le marquis écoutait, sans la quitter des yeux, l'interrompant seulement de temps en temps, par une parole d'approbation ou pour lui dire avec un accent légèrement emu :

— Comme vous rappelez votre mère, mon enfant; c'est la même voix.

Pendant les premiers temps il avait été assez insensible aux répliques de l'institutrice, qui, d'ailleurs, se réservant toujours les parties insignifiantes, n'avait guère d'occasions de se faire remarquer. Qu'importait au marquis, lorsqu'il venait d'entendre Denise, la réplique d'une Phénice ou d'une Œnone.

Cependant il prêta peu à peu attention à cette confidente, qui n'avait jamais que quelques mots à dire, mais qui toujours les disait d'un ton juste, d'un accent pénétrant.

Et il arriva qu'au lieu de rester les yeux fixés sur

Denise après qu'elle s'était tue, l'applaudissant d'un sourire lorsqu'elle avait bien récité son morceau, la réconfortant lorsqu'elle s'était trompée, il se tourna du côté de l'institutrice.

Un jour qu'elles récitaient la première scène d'*Esther*, Denise faisant, bien entendu, Esther, et Clémence, Elise, il fut tout surpris de se sentir remué par la façon dont celle-ci dit sa réplique.

Denise avait mis dans l'accueil qu'elle faisait à sa « chère Elise » une tendresse joyeuse ; c'était bien la jeune fille qui, après six mois de séparation, est heureuse de retrouver « de ses premiers ans la compagne assidue. » De l'élan, de l'émotion, et toujours cette voix musicale qui était un charme pour l'oreille.

Mais quelle différence avec Elise quand celle-ci, d'une voix désolée, avait prononcé ces deux vers :

Du reste des humains je vivais séparée,
Et de mes tristes jours n'attendais que la fin.

Par une évocation bizarre, il avait semblé au marquis qu'il la revoyait dans son misérable appartement du faubourg Saint-Honoré.

Elle avait continué :

O spectacle! ô triomphe admirable à mes yeux,
Digne en effet du bras qui sauva nos aïeux!
Le fier Assuérus couronne sa captive
Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive!
Par quels secrets ressorts, par quel enchaînement,
Le ciel a-t-il conduit ce grand événement?

Durant ces vers, elle s'était avancée vers le marquis et, étendant la main de son côté lorsqu'elle avait parlé du « fier Assuérus, » elle l'avait regardé d'une façon étrange qui l'avait profondément troublé : un frisson rapide comme l'éclair avait couru dans ses nerfs, instantanément suivi d'une bouffée de chaleur lorsqu'elle avait dit :

Et le Persan superbe est aux pieds d'une Juive!

Pourquoi ces vers, qu'il savait par cœur et qu'il avait entendu réciter vingt fois, produisaient-ils en lui un effet si étrange ?

Il n'avait point écouté le récit d'Esther, et les yeux tournés vers la campagne, regardant au loin sans voir, il s'était perdu dans la méditation.

Que se passait-il donc en lui ? Chose curieuse ! ce n'était pas la voix de Denise qu'il entendait pendant que celle-ci continuait son récit ; c'était celle de l'institutrice qui résonnait toujours dans sa tête qu'elle avait emplie.

Denise s'était tue depuis quelques instants déjà, et il restait les yeux fixés au loin.

Tout à coup il s'était levé brusquement.

— Ah ! oui, très-bien ! mon enfant, très-bien ! avait-il dit.

Puis, se tournant vers Clémence, mais lui parlant sans la regarder :

— Vous avez vraiment un remarquable talent de diction, très-remarquable.

Et il était sorti.

— Qu'a donc mon parrain ? avait demandé Denise avec inquiétude ; l'ai-je contrarié ? J'ai mal dit mon récit, n'est-ce pas ?

Clémence avait souri silencieusement.

— Je l'ai mal dit. Vous ne voulez pas me gronder, et mon parrain s'est sauvé pour ne pas me rire au nez. Je vous en prie, reprenons-le ensemble ; je le travaillerai, et dans quelques jours quand je le saurai bien je le lui redirai. Voyez donc comme il est peiné.

Et, s'approchant de la fenêtre, elle avait regardé le marquis, qui marchait sur l'esplanade, la tête basse, évidemment absorbé dans une méditation sérieuse.

Le lendemain, le marquis était arrivé avec une heure de retard, et, au lieu de s'asseoir dans son fauteuil, comme à l'ordinaire, il était resté debout, marchant çà et là, sans dire sa phrase sacramentelle :

— Veuillez continuer votre travail.

Puis, après quelques mots insignifiants, il était sorti, au grand désespoir de Denise, qui s'était accusée de ce changement.

— Vous voyez, avait-elle dit, je l'ai ennuyée hier, et il n'ose pas s'exposer aujourd'hui à pareil ennui. Il me semble cependant que je ne dis pas trop mal le commencement de mon récit, c'est la fin qui ne va pas ; à partir « de mes faibles attraits le roi parut frappé. » Je sens que je répète comme un perroquet : il faudrait de la tendresse, de la grâce ; il faudrait ce que je n'ai pas. Ah ! si je pouvais dire comme vous :

Enfin avec des yeux où régnait la douceur!

Si mon parrain entendait ce vers dans votre bouche, bien certainement il ne s'en irait pas.

Cependant, peu à peu, le marquis reprit ses habitudes, et, de cinq à sept heures, il s'installa dans l'appartement de Denise.

— J'apprends avec vous, disait-il.

Et de fait, il interrogeait beaucoup Clémence, et, lorsqu'elle parlait, il l'écoutait avec une attention soutenue ; tourné vers elle, il ne la quittait pas des yeux.

— Quel bon élève que mon parrain ! disait Denise en riant ; il me donne des leçons de tenue et d'attention. Quand vous distribuerez des prix à votre classe, je crois bien que ce sera votre grand élève qui les aura tous.

Cependant le grand élève n'écoutait pas toujours, il prenait quelquefois la parole. Cela arrivait surtout à propos de la géographie.

Le marquis avait beaucoup voyagé ; il connaissait bien l'Europe et l'Orient, un peu le nord de l'Afrique, et par les récits vivants d'un voyageur qui a vu, il complétait les leçons un peu sèches que donnent les livres.

L'institutrice avait aussi voyagé en Italie et en Angleterre, alors qu'elle était enfant et qu'elle suivait son père dans les excursions artistiques que faisait celui-ci.

Quand il était question de ces pays, c'était entre elle et le marquis de longues conversations, des digressions sans fin.

— Vous souvenez-vous ?

— Avez-vous vu ?

— Et tel hôtel, et telle voiture ?

— Ce n'était pas ainsi lorsque je suis passé là.

Tout le bavardage entraînant de ceux qui ont parcouru les mêmes pays et qui, par l'évocation des souvenirs, jouissent ensemble de plaisirs qui cependant ont été goûtés séparément.

Ce fut ainsi que ce qui avait commencé par être des leçons ne tarda pas à devenir de simples conversations.

Il est vrai qu'elles roulaient sur des sujets graves ; car, de la géographie, on passait à l'histoire ou à la littérature, poésies, romans, théâtres. Mais enfin ce n'étaient plus des leçons, avec le sérieux qui résulte de cela seul, qu'une personne professe pendant que les autres écoutent. Dans ces entretiens, chacun disait son mot, on s'interrompait mutuellement et tout naturellement, la position de chacun des interlocuteurs se trouvait modifiée ; Clémence n'était plus l'institutrice, et le marquis n'était plus le père qui vient surveiller les études de son enfant ; elle était madame Beaujonnier, une jeune femme charmante, instruite, pleine d'esprit, et il était le marquis de Rudemont, un homme du monde, se plaisant dans des entretiens élevés. Ensemble deux amis devisant dans le charme de l'intimité.

Le caractère de cette intimité s'accentua bientôt encore dans un autre sens.

Sans être mélomane, le marquis avait un certain goût pour la musique ; c'est-à-dire qu'après son dîner,

alors qu'il était étendu dans un fauteuil, respirant le frais et regardant les étoiles, il aurait aimé qu'on se mît au piano et qu'on lui jouât un morceau gai ou mélancolique, selon l'humeur dans laquelle il se trouvait. Comme madame Mérault n'était pas musicienne, et comme le cousin Arthème n'avait jamais joué que de la trompe (il est vrai qu'il était sur cet instrument de la force de plusieurs chevaux, disait-il en parlant de son talent), le marquis n'avait pu s'offrir ce plaisir que quand Louis Mérault était au château.

Comme un jour il se plaignait à table de cette privation, Clémence ne dit rien; mais après le dîner, quand le marquis se fut installé à sa place ordinaire dans le salon, et qu'elle le vit suivre en l'air les spirales de la fumée de son cigare, elle lui demanda la permission de se mettre au piano.

Et depuis ce jour-là, chaque soir, elle vint à lui, et avec un sourire :

— Une valse ? disait-elle, ou bien une rêverie ?

De côté, et sans se retourner entièrement, elle suivait les impressions que la musique produisait sur le marquis, et, tant qu'elle voyait celui-ci attentif, elle jouait. Aussitôt qu'elle croyait remarquer qu'il avait assez de musique, elle fermait le piano, et se remettait à sa tapisserie comme une bonne petite femme de ménage.

Monsieur de Carquebut trouvait que le piano ne valait pas la trompe, et qu'il était bien ennuyeux d'être obligé de rester tranquille sur son fauteuil, sans pouvoir tourner en tout sens dans le salon, comme il en avait toujours eu l'habitude; mais il se consolait de ce supplice que le marquis lui imposait en allant s'asseoir derrière Clémence, et pendant tout le temps qu'elle jouait, il restait à regarder les mouvements de ses épaules. Comme elle était charmante, bien posée sur son tabouret ! et entre ses dents il murmurait :

— Est-elle souple, cette petite chatte-là !

C'était sa manière de sentir la musique et de juger la musicienne.

XXVI

Tous les ans, le marquis allait passer le mois de décembre et de janvier à Paris, puis il y retournait en avril et en mai, à la saison des courses.

Mais cet hiver là, il ne fit pas son voyage habituel; aussi ce fut-il, pour les habitants de Rudemont, un sujet de curiosité et par suite de conversation, que cette dérogation à une règle jusqu'alors fidèlement observée.

— Pourquoi Arthur ne va-t-il pas à Paris cette année? demanda monsieur de Carquebut à sa sœur; t'a-t-il donné les raisons qui le retiennent ici?

— Il ne m'a rien dit à ce sujet et je ne lui ai rien demandé.

— Je les devine.

— Quelles sont-elles?

— Je les garde; sache seulement que c'est à cause de moi, avait-il répondu d'un ton bourru.

Et de fait il était de fort méchante humeur, car ce voyage manqué dérangeait toutes les dispositions qu'il avait prises pour son hiver.

C'était pendant ces absences du propriétaire de Rudemont qu'il avait l'habitude d'inviter ses amis personnels au château, c'est-à-dire « de solides gaillards, qui savaient vider une bouteille et chanter une chanson : » marchands de chevaux, éleveurs de bœufs, marchands de foin ou de bois, tous gens que le marquis tenait à distance, « parce qu'il était entiché de sa noblesse, » mais que lui, Arthème Fabu de Carquebut admettait au nombre de ses amis, parce que « un homme vaut un homme. » Alors on déjeunait longuement, au grand scandale de madame Mérault, qui, de son appartement qu'elle gardait, entendait les éclats de rire des convives; puis après le déjeuner on faisait de forminables parties de domino ou de *pamphile* qui se prolongeait jusqu'au dîner. On quittait la table de jeu pour la table de la salle à manger; les rires et les chansons recommençaient, et, dans le milieu de la nuit, les paysans de Mulcent étaient réveillés par des voitures qui descendaient la côte de Rudemont à toute vitesse et traversaient le village comme un ouragan; c'étaient des cris et des batteries de coups de fouet qui faisaient trembler les vitres; mais, à moins qu'une voiture ne versât ou qu'un cheval ne s'abattît, ce qui arrivait quelquefois, on ne s'inquiétait pas de ce tapage : « C'est monsieur de Carquebut qui a donné à dîner à ses amis, » disait-on, et l'on se rendormait.

C'était aussi pendant ces absences que le cousin Arthème faisait faire au château ou dans le parc les travaux et les changements qui lui convenaient. Il pensait à l'avenir, et dès le présent il l'arrangeait à son gré pour le jour où Rudemont lui appartiendrait « en toute propriété. » Lorsque le marquis revenait de Paris et qu'il trouvait ces changements exécutés sans son consentement et très-souvent contre son goût et ses intentions, il se fâchait contre le cousin. Mais celui-ci ne prenait pas souci de ces fâcheries; il avait fait ce qu'il voulait, il se moquait du reste, et à l'occasion il recommençait.

— C'est dans l'intérêt de la terre de Rudemont, disait-il; c'est plus fort que moi, je ferai toujours et malgré tout ce qui est dans l'intérêt de la terre de Rudemont. Si ça ne vous va pas, mon cousin, séparons-nous, j'aime mieux ça.

Le marquis, qui avait horreur des querelles, cédait devant les menaces de ce parent dévoué; il acceptait les changements, et, en fin de compte, il payait les mémoires des entrepreneurs. Il faut bien être indulgent.

Si, en temps ordinaire, monsieur de Carquebut tenait vivement à ce voyage à Paris, qui lui assurait tant de satisfactions de toutes sortes, cet hiver là il l'attendait plus impatiemment encore que de coutume; car il avait arrangé pour ce moment deux petites combinaisons, qui ne pouvaient réussir que si le marquis ne venait pas se jeter au travers.

D'abord il se débarrassait de Denise ou du moins il lui rendait la vie si dure qu'elle devait demander à quitter Rudemont. Comment s'y prenait-il pour en arriver là? Il ne le voyait pas très-bien; mais la liberté lui donnerait des idées, et alors il trouverait quelque moyen énergique pour renvoyer à Paris cette voleuse d'héritage.

Ensuite il triomphait des dernières résistances de l'institutrice, qui pourrait suivre son élève le jour où le caprice qu'il avait pour elle serait satisfait.

Jusque-là il avait dû se contenter de lui presser la main quand il pouvait la joindre dans un corridor, ce qui d'ailleurs arrivait assez souvent; mais ce genre de plaisir était insuffisant pour un homme tel que lui : insuffisants aussi étaient les sourires qu'elle lui accordait, insuffisantes enfin les joies qu'il éprouvait à la regarder au piano.

Il voulait plus, et le moment où le marquis ne serait pas au château serait favorable à l'exécution de son dessein : dût-il faire faire une fausse clef, dût il enfoncer sa porte, il entrerait dans sa chambre, et alors elle serait à lui. Si après elle voulait faire usage de ses lettres, libre à elle; il serait le premier à rire.

Aussi sa déception avait-elle été grande, avait-elle été vive, lorsqu'à la fin de novembre il n'avait pas vu le marquis se préparer à partir.

— Ce sera pour les premiers jours de décembre, s'était-il dit.

Et il avait remis au 10 ou au 15 les amis qu'il avait invités pour le 1er.

Mais la première semaine de décembre s'était écoulée,

puis la seconde, puis la troisième, et il avait bien fallu se rendre à l'évidence : le marquis n'irait point à Paris.

Longtemps il avait cherché les raisons qui pouvaient retenir le marquis, et à la fin il était arrivé à cette conclusion, que c'était la crainte de le laisser, lui, Arthème, seul au château.

— Il a peur de moi, s'était-il dit.

Et cette forfanterie avait été un dérivatif à sa colère ; car, si d'un côté, il était fâché de renoncer à ses combinaisons et à ses plaisirs, d'un autre côté il était fier de penser qu'il gênait le marquis en même temps qu'il lui faisait peur.

En cela cependant, il se trompait doublement ; il ne gênait pas plus la marquis qu'il ne lui faisait peur.

Si ordinairement monsieur de Rudemont allait vivr quelques mois à Paris, c'était parce qu'il s'ennuyait au château dans la compagnie de sa cousine et dans celle de son aimable cousin ; cette année-là, ne s'ennuyant pas et n'étant plus réduit, pendant les mauvais mois de l'hiver, à la seule société de la sœur et du frère, il ne pensait pas à partir.

C'était bien simple ; ces après-midi étaient occupées par les leçons de Denise ; ses soirées par la musique ou la conversation, Qu'irait-il faire à Paris?

Lorsque les premiers beaux jours de mars arrivèrent, il voulut, lui aussi, donner des leçons à Denise et lui apprendre à monter à cheval.

Denise fut enchantée de cette idée : elle pourrait accompagner son parrain dans ses promenades, et puis la jupe longue et le petit chapeau de feutre furent pour elle un ravissement.

Mais elle n'avait jamais monté à cheval que sur l'âne à roulettes que son parrain lui avait donné, et encore à califourchon ; lorsqu'il fallut s'asseoir sur une selle de femme, laquelle selle était posée sur le dos d'une jument qui secouait la tête et plait les reins, elle commença à trouver que la jupe longue n'était pas aussi agréable qu'elle avait cru, lorsque le tailleur de Condé l'avait apportée dans sa chambre.

Elle ne manquait pas de hardiesse cependant, et, si elle avait pu monter à califourchon et se tenir à la crinière de la jument, elle se fût bien lancée au galop dans une allée du parc.

Mais il ne s'agissait pas de se cramponner à la crinière ni de partir au galop, il fallait aller au pas et prendre les attitudes que le marquis indiquait. C'était difficile, et ce qui pour elle compliquait encore la difficulté, c'était son ardent désir de bien faire ce que son parrain lui demandait ; l'angoisse la paralysait.

Bien entendu, l'institutrice assistait à cette leçon, et de temps en temps elle intervenait pour encourager Denise ou pour la guider.

A un certain moment, comme Denise ne comprenait pas, elle reprit l'explication du marquis et la rendit si claire que tout de suite la difficulté fut vaincue.

— Vous montez à cheval? demanda le marquis.

— Un peu, dit-elle.

— Eh bien! alors, si vous le voulez, vous pouvez nous aider à simplifier ces premières leçons ; pour cela, il faudrait tout simplement que vous consentissiez à monter à cheval aussi. En vous voyant faire, Denise irait beaucoup plus vite qu'en écoutant toutes mes démonstrations.

— Je serais heureuse d'être votre élève, monsieur le marquis ; seulement.....

Elle n'acheva pas, mais son regard expliqua avec un embarras charmant qu'elle ne pouvait pas monter à cheval en robe courte.

— Je ne vous demande pas ce service à l'instant même, s'empressa de répondre le marquis ; seulement, tantôt en vous promenant, vous pourriez aller à Condé vous commander une toilette de cheval pareille à celle de Denise.

— Ah! quel bonheur! s'écria celle-ci.

— Demain, continua le marquis, on viendrait vous l'essayer, et après-demain, dans trois jours au plus tard, si vous voulez presser le tailleur, nous pourrions reprendre cette leçon d'une manière plus profitable à Denise.

Comme elle restait sans répondre :

– Cela vous contrarie? demanda le marquis.

— Je cherchais un mot pour vous remercier, et c'est parce que je ne trouvais rien que de niais que je gardais le silence.

— Alors c'est entendu. Ne vous occupez pas de la selle, j'irai moi-même la commander tantôt.

Trois jours après, comme le marquis l'avait désiré, la toilette de madame Beaujonnier arriva à Rudemont.

Ce jour-là, le déjeuner fut plus rapide que de coutume, et aussitôt après Denise et son institutrice montèrent à leur appartement d'où elles redescendirent, au bout d'une demi-heure, prêtes à prendre leur leçon.

Elles entrèrent en se tenant par la main dans le salon, où se trouvaient le marquis et monsieur de Carquebut.

— Les deux Grâces! s'écria celui-ci, qui avait oublié le nombre classique des déesses.

L'exclamation était plus ridicule par la forme que par le fond ; elles étaient vraiment charmantes toutes deux, le grâce même. L'une brune, l'autre blonde! Clémence avec les séductions de la femme, Denise avec le charme de l'enfance.

En disant qu'elle montait un peu à cheval, Clémence avait comme d'ordinaire exagéré sa modestie ; elle montait au contraire admirablement.

A la façon dont elle s'assit sur sa selle et rassembla les rênes, le marquis vit tout de suite qu'il n'allait point avoir une élève.

— Mon mari m'a donné quelques leçons, dit-elle en souriant, et c'était un bon professeur.

Quand elle parlait de son mari, c'était toujours comme de quelqu'un qui n'existerait plus : elle le pleurait et faisait son éloge avec l'émotion d'une veuve inconsolable.

La leçon fut longue, et cependant elle parut courte au marquis ; il donnait ses explications à l'institutrice, et celle-ci aussitôt les répétait à Denise en exécutant elle-même ce qui était demandé.

— Regardez-moi, disait-elle à chaque instant.

Mais il n'y avait pas que l'élève qui la regardât, le maître aussi tenait ses yeux fixés sur elle, et dans ces yeux, Clémence voyait briller une flamme que jusqu'à ce jour elle n'y avait jamais vue.

Evidemment le marquis était rajeuni de dix ans.

Etait-ce l'ardeur qu'il mettait à donner cette leçon qui le transfigurait ainsi! Etait-ce un autre sentiment? Là était la question.

Pour monsieur de Carquebut, se tenant sur la pelouse, immobile, les jambes arquées, les yeux grands ouverts, le cigare aux lèvres, la cravache à la main, il murmurait, de temps en temps, en mâchonnant son cigare :

— Est-elle souple!

XXVII

Dirigée par son parrain et par son institutrice, Denise fit de rapides progrès en équitation.

Bientôt elle put entreprendre de longues promenades dans le parc, puis bientôt de plus longues encore dans la forêt.

Quelle joie de courir dans des chemins inconnus où la voiture n'avait pas pu passer!

On partait en sortant de déjeuner et, après une promenade d'une heure ou deux, on rentrait pour se remettre au travail ; on revenait le visage rougi par le grand air, le sang rafraîchi, l'esprit dispos. Avec soit

l'on rapportait les parfums des fleurs printanières, et longtemps après qu'on était descendu de cheval, on entendait encore le mugissement du vent à travers les ramures dénudées des grands arbres de la forêt.

Quand le marquis sortait autrefois après son déjeuner, monsieur de Carquebut ne l'accompagnait presque jamais, « attendu que cela ne l'amusait pas de galoper à côté d'un particulier qui restait des heures entières sans desserrer les dents. » Maintenant, au contraire, il s'arrangeait pour être de toutes les promenades : « Il y avait des femmes. »

Il est vrai que sous le rapport de la conversation, il n'avait guère plus d'agrément que s'il avait chevauché avec le marquis seul. Celui-ci, en effet, se tenait toujours à la droite de Denise, tandis que Clémence occupait la gauche. De cette façon, il arrivait nécessairement que dans les chemins trop étroits pour galoper quatre de front, ce qui était le cas le plus fréquent, le cousin Arthème était obligé de rester seul derrière. Mais cette position ne lui déplaisait point, car il pouvait ainsi regarder tout à son aise « sa petite déesse » galoper devant lui, et puis, quand le chemin n'était plus assez large pour trois personnes, elle restait en arrière, et alors, tandis qu'ils couraient côte à côte, il pouvait lui dire combien il la trouvait jolie.

— Et souple! interrompait-elle en riant.

— Ah! démon!

Elle le regardait d'une certaine façon en relevant la tête et en abaissant les yeux. Alors, se reprenant :

— C'est « ange » que je veux dire.

Sans l'écouter davantage, elle donnait un coup de cravache à son cheval et reprenait sa place auprès de Denise.

Un jour qu'on avait projeté une longue promenade dans une partie de la forêt que Denise ne connaissait pas encore, celle-ci descendit au déjeuner les yeux et les paupières rouges, éternuant à chaque instant, criant le rhume de toutes les manières, excepté en parole.

— Vous avez le rhume, mon enfant, dit le marquis; il ne serait pas prudent de sortir aujourd'hui, vous garderez la chambre. Nous ferons notre promenade un autre jour.

— Voilà pourquoi je ne voulais pas parler de ce vilain rhume, s'écria-t-elle ; je vous en prie, mon parrain, ne renoncez pas à votre promenade pour moi et n'en privez pas madame Clémence, qui hier s'en faisait une fête.

Madame Clémence déclara fermement qu'elle restait près de son élève souffrante.

Et pendant tout le déjeuner il ne fut plus question de cette promenade.

Mais lorsqu'on se leva de table, Denise prit le bras de son parrain et tâcha de le convaincre qu'elle n'était pas enrhumée, que cette course lui ferait du bien, que le temps était beau et chaud.

Là-dessus madame Mérault intervint.

— Il me semble qu'il y a moyen de tout concilier, dit-elle. Que Denise sorte par cette température de printemps à la fois chaude et glaciale, ce serait assurément une imprudence.

— Mais alors ?

— Si elle insiste si vivement pour sortir, continua madame Mérault, ce n'est pas par caprice enfantin, mais uniquement par générosité : elle voudrait que madame Clémence ne fût pas privée de cette promenade. Voici donc ce que je propose : je garde Denise avec moi, et je lui fais passer le temps le plus agréablement possible; vous, vous sortez.

On discuta un moment cette combinaison, Clémence se défendit; mais enfin le marquis trancha la question en donnant l'ordre de seller les chevaux.

On alla se préparer; alors monsieur de Carquebut, resté seul avec sa sœur, s'approcha d'elle et à demi-voix, d'un ton mécontent :

— Tu ne feras jamais que des sottises, dit-il.

— Monsieur mon frère...

— Tu avais bien besoin de retenir cette petite voleuse, elle aurait gagné une bonne fluxion de poitrine et nous en aurions été débarrassés. Mais tu ne veux pas en être débarrassée, tu aimes mieux la garder pour ton fils.

— Mon frère, taisez-vous, s'écria madame Mérault, et ne me forcez pas à croire que vous parlez sérieusement, car alors je vous jure que j'avertirais notre cousin.

— Tu n'oserais pas.

— Je le ferais, ne fût-ce que pour n'avoir pas à me reprocher d'être votre complice.

L'entrée du marquis mit fin à cette discussion.

On monta à cheval, et cette fois Clémence se trouva entre le marquis et monsieur de Carquebut : l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Jamais elle n'avait eu tant d'aisance. Ce n'était plus une institutrice qui accompagne son élève ; c'était une jeune femme du monde qui part en promenade entre deux cavaliers, ses amis. Elle se mit en selle avec une légèreté moelleuse et prit son assiette d'une façon charmante. Les rênes dans la main, elle fit exécuter quelques courbettes à son cheval, qui lui obéit si promptement qu'on aurait pu croire qu'il devançait le désir de celle qui le montait, quand au contraire il lui obéissait docilement.

— Bonne promenade! dit Denise du haut du perron.

Les chevaux partirent, et le voile de Clémence s'envola au vent.

Le marquis, qui pendant la matinée avait été de belle humeur, affable et courtois, comme à son ordinaire, paraissait mécontent et grognon; lui, qui saluait toujour poliment tout le monde, passa auprès de deux ouvriers sans répondre à leur bonjour. La tête baissée sur le cou de son cheval, il ne disait pas un mot : de temps en temps seulement, il se retournait du côté de monsieur de Carquebut et il lui lançait un regard qui n'avait rien d'aimable.

Pour celui-ci, il bavardait à tort et à travers, racontant des histoires de chasse dans lesquelles il trouvait toujours moyen de placer un air de trompe.

Clémence souriait en se moquant de lui, mais ce sourire et ces moqueries semblaient agacer monsieur de Rudemont.

Les chevaux détalaient grand train dans une longue allée droite, dont on ne voyait pas le bout et qui tout au loin se perdait sous bois; sur le gazon qui recouvrait la terre humide, leurs sabots ne faisaient pas de bruit.

Quand monsieur de Carquebut voulait bien ne pas parler, on entendait de chaque côté, sous le taillis, des chants d'oiseaux, des merles et des fauvettes qui sifflaient, et, sur les branches des arbres de haute futaie, le roucoulement des pigeons ramiers; de temps en temps, une pie ou un geai s'envolaient en jetant leurs cris répétés.

On était au commencement de mars, et, comme l'hiver n'avait pas été rude, les plantes entraient déjà en végétation : le long des talus, de chaque côté, au milieu des lierres et des scolopendres au feuillage d'un vert sombre et luisant, on voyait des fleurs jaunes de primevères qui s'épanouissaient aux premiers rayons du soleil; çà et là des ajoncs éclataient en gerbes d'or.

Ils coururent ainsi pendant plus d'un quart d'heure ; puis, abandonnant cette longue allée droite, ils prirent un chemin plus étroit, qui, pendant l'hiver, ayant servi au charriage des bois, était coupé par des ornières assez profondes. Il fallait conduire les chevaux avec plus de précaution et parfois, pour éviter une fondrière, se serrer les uns contre les autres : alors le marquis frôlait de son genou la jambe de Clémence.

Le chemin se rétrécit encore et ne livra plus passage qu'à deux chevaux de front ; bon gré mal gré, monsieur de Carquebut dut rester en arrière.

Alors le marquis, se penchant vers Clémence :

— Voulez-vous que nous prenions un temps de galop?

dit-il; il n'y a plus d'ornières. Le bavardage de mon cousin m'agace, je suis nerveux.

Sans répondre, elle donna un coup de cravache à son cheval, qui prit un bon galop de chasse; le marquis courait près d'elle.

Tout à coup elle mit la main au-dessus de ses yeux, en abat-jour, pour regarder au loin.

— Est-ce qu'il n'y a pas une clôture là-bas au bout? dit-elle.

— Oui, une barrière et une palissade qui enclosent une partie réservée. La barrière n'est pas haute; la sauteriez-vous bien? Si vous n'avez pas peur, je suis sûr de votre cheval.

— Je n'ai peur de rien, répondit-elle; avec vous, j'irai où vous voudrez, tant que vous voudrez.

— Alors en avant! Vous rassemblerez bien votre cheval et vous frapperez l'épaule de la cravache. En avant! hop!

Il claqua de la langue, les deux chevaux nez à nez se mirent à galoper dans une allure régulière et cadencée.

Derrière eux, monsieur de Carquebut poussait des appels désespérés.

Mais ils ne s'arrêtèrent point. Ils approchaient de la barrière, le marquis regarda Clémence: elle était calme, souriante, le visage animé.

— Hop! hop! cria le marquis.

La barrière fut franchie.

Alors tous deux modérèrent leur allure.

— C'est fou ce que je vous ai fait faire là, dit le marquis; mais je ne sais pourquoi mon cousin m'exaspérait. Nous voilà maintenant tranquilles; ni lui ni son cheval n'auront envie de nous suivre.

En effet, le cheval s'était arrêté le nez contre la barrière, et, debout sur ses étriers, monsieur de Carquebut regardait devant lui.

Clémence se mit à rire.

— Mes compliments, dit le marquis; je ne connais pas de femme qui aurait sauté cette barrière.

— J'en ai fait bien d'autres.

Mais, tout de suite, se reprenant comme si elle avait peur d'en avoir trop dit:

— Mon mari était un joli casse-cou, et j'ai dû passer partout avec lui.

Ils étaient arrivés dans un bois de sapins, et le chemin était feutré de petites aiguilles rousses; nul mouvement, nulle vie dans ce bois; un silence lourd, troublé seulement par le vent, qui, en soufflant dans les branches, faisait entendre une plainte douce et harmonieuse.

— Voulez-vous que nous marchions un peu? demanda le marquis.

Il lui tendit les bras pour l'aider à descendre de cheval.

Elle se pencha sur lui et s'abandonna mollement à ces bras vigoureux. Il lui sembla que le marquis la serrait un peu plus fort et la gardait plus longtemps sur sa poitrine qu'il n'eût été strictement nécessaire; mais elle ne laissa paraître ni surprise ni embarras. Pour le marquis, lorsqu'il l'eut déposée à terre, il parut assez mal à l'aise, il respirait difficilement, et ses yeux étaient troublés; il se retourna pour attacher les chevaux.

Pendant quelques instants, ils marchèrent côte à côte, sans rien dire. Clémence, les yeux baissés, paraissait attentive seulement à ne pas accrocher sa robe, qu'elle portait cependant relevée par la queue.

Ils étaient à ce moment sur l'un des plateaux les plus élevés de la forêt, et dans les éclaircies d'arbres, à travers les blocs de granit éboulés, on apercevait par-dessus ces bois, qui allaient en descendant doucement, la plaine couverte çà et là de maisons et de villages.

Si le soleil n'avait point frappé en plein sur eux, ils auraient eu une vue magnifique; mais la pente légère de ce plateau était inclinée au midi, et la lumière les aveuglait.

Ils s'arrêtèrent, et, restant en face l'un de l'autre, ils se regardèrent sans parler.

Le marquis paraissait de plus en plus troublé, sa large poitrine se soulevait avec des mouvements rapides; on eût dit qu'il cherchait péniblement des paroles qui ne venaient pas à son appel.

Quant à Clémence, immobile devant lui, souriant d'un sourire indéfinissable, elle semblait attendre; ses lèvres étaient entr'ouvertes, et ses prunelles s'agrandissaient et se rapetissaient en lançant des éclairs.

Tout à coup le marquis ferma les yeux.

— Si nous remontions à cheval? dit-il brusquement; on étouffe ici. Un temps de galop nous fera du bien.

Ils retournèrent vers les chevaux sans échanger une parole, et il la remit en selle, l'ayant à peine touchée.

XXVIII

Le marquis l'aimait-il?

Ce fut la question que Clémence se posa et examina en revenant au château.

Elle était si bien absorbée dans cet examen, pour elle plein d'intérêt, que ce fût à peine si elle prêta l'oreille à l'explication plus que vive qui eût lieu entre le marquis et monsieur de Carquebut, lorsqu'ils arrivèrent à la barrière où celui-ci les attendait; cependant un mot força son attention.

Au retour, le marquis ne proposa point le saut de cette barrière: mais, descendant de cheval, il l'ouvrit avec une clef qu'il tira de sa poche.

— Comment? s'écria monsieur de Carquebut, rouge comme un coq, vous aviez la clef et vous m'avez laissé là?

— Nous avions envie de sauter cette barrière.

— C'est de la folie, on n'expose pas une femme ainsi: je n'aurais pas cru que c'était possible, si je ne l'avais pas vu.

— Vous avez raison, dit le marquis; ça été de la folie.

— Sans parler de madame, je vous ferai observer que votre procédé envers moi a été inqualifiable.

— Pour cela, mon cousin, je n'accepte pas vos observations, dit le marquis d'une voix sèche et en se redressant.

— Cependant...

— Si vous aviez envie de nous suivre, comme vous nous suiviez depuis le château, il fallait sauter après nous.

Monsieur de Carquebut murmura quelques paroles inintelligibles, et lança à Clémence un regard féroce.

Mais elle avait bien souci du regard et des paroles de monsieur de Carquebut.

« Ça été folie, » avait dit le marquis. C'était ce mot seul qui, dans cette explication, l'avait frappé. Où avait été la folie? Dans le saut de la barrière, ou dans la promenade sous les sapins?

Cela la ramenait à sa question: le marquis l'aimait-il?

Au premier abord, la réponse semblait ne pouvoir être qu'affirmative.

Pourquoi cette émotion le jour de la récitation d'*Esther*? Pourquoi ces absences voulues et ces retours involontaires? Pourquoi cette assiduité à suivre les leçons d'une petite fille? Pourquoi ces éclairs, lorsqu'il la regardait à la dérobée? Pourquoi cet embarras, lorsque leurs yeux se croisaient? Pourquoi cette douceur dans la voix, lorsqu'il lui parlait? Pourquoi avait-il été furieux que le cousin Arthème les accompagnât? Pourquoi avait-il voulu franchir cette barrière, au risque de se rompre le cou? Enfin pourquoi ce silence, pourquoi cette oppression, pourquoi ce trouble, lorsqu'ils avaient été en tête-à-tête au milieu de ces sapins dans ce coin perdu de la

forêt, qui semblait fait à souhait pour provoquer une explosion de tendresse et d'amour?

A toutes ces interrogations, la même conclusion: il l'aimait.

Mais alors pourquoi avait-il fermé ses yeux ardents? Pourquoi avait-il retenu les paroles qui se pressaient sur ses lèvres? Pourquoi avait-il abaissé ses bras qui s'ouvraient pour l'embrasser? Pourquoi s'était-il tout à coup arrêté, quand elle-même ne l'arrêtait pas?

Le marquis n'était pas un bon petit jeune homme de dix-huit ans, simple et timide, auquel une femme doit arracher ces trois mots terribles: « Je vous aime! » qui ne peuvent sortir de ses lèvres tremblantes. Il les avait prononcé bien des fois dans sa vie d'homme à bonnes fortunes, ces trois mots, et, mieux que personne sans doute, il savait la manière de les dire ou de les faire entendre, selon le caractère de la femme à laquelle il s'adressait.

Si dans le bois de sapins, il avait imposé silence à ses lèvres comme à ses yeux, alors que dans la solitude de la forêt, ils étaient à l'abri de toute surprise, alors qu'elle se tenait devant lui dans une attitude qui n'avait rien de décourageant, c'est qu'il avait voulu ce silence, ayant assurément des motifs pour se l'imposer.

Lesquels?

Quand on est Arthur de Rudemont, et que par une belle journée de printemps, on se trouve avec une femme jeune, au fond d'un bois, dans un endroit écarté, et là où on l'a amenée, — au risque de la tuer,—si l'on se tait et si l'on refoule au fond de son cœur le mot « amour » qui jaillissait des yeux, du geste, de l'attitude, de tout, les lèvres excepté, c'est qu'on a des raisons pour se taire ou bien c'est qu'on aime peu cette femme.

Les raisons de ce silence, elle ne se les expliquait pas.

Il ne l'aimait donc point: ce qu'elle avait cru être de l'amour n'était qu'une fantaisie, une bouffée de printemps, un désir auquel il n'avait pas voulu céder, de peur sans doute de se lancer dans une aventure pouvant l'entraîner plus loin qu'il ne voulait aller.

Courant ainsi aux extrêmes et se perdant dans des conclusions contradictoires qui, les unes comme les autres, s'appuyaient sur des raisons plausibles, elle ne voulut s'arrêter à aucune avant d'avoir préalablement réfléchi, et lentement pesé le pour et le contre.

La situation qui se présentait était critique, et les résultats qui allaient en sortir pouvaient avoir une influence considérable pour son avenir.

Or, le moment était arrivé pour elle de prendre d'une main ferme la direction de sa vie, gravement compromise par son mariage: si elle ne voulait point mourir dans la misère, ni garder jusque dans la vieillesse le collier d'institutrice qu'elle portait au cou, il était temps, il était grand temps qu'elle se décidât à agir.

Elle l'avait connue tout enfant, cette misère, avec les angoisses de la faim, les souffrances et les humiliations de toutes sortes qui sont son lugubre accompagnement, et, dès cet âge, elle s'était habituée à la considérer avec horreur et épouvante.

Tandis que son père, toujours joyeux, toujours heureux, n'ayant pas souci du lendemain, dépensait, sans compter, l'argent qu'il gagnait, sa mère était une petite bourgeoise, rude aux autres et à elle-même, âpre au gain, infatigable, qui, sur les vingt-quatre heures de la journée, en passait dix-huit dans un travail acharné, et qui à chaque instant disait à sa fille : « Surtout ne sois pas misérable. » Ç'avait été son dernier mot à son lit de mort, et il était entré dans le cœur de l'enfant comme une flèche largement dentelée, qu'aucun effort ne peut arracher de la blessure qu'elle fait.

Dès ce jour, la misère, comme un cauchemar horrible, s'était installée sur son oreiller d'enfant, et chaque nuit elle s'était dressée devant elle; dans son sommeil troublé, elle voyait sa mère, pâlie, décharnée usée par le travail comme par les privations, cousant fiévreusement, cousant toujours, ne s'interrompant que pour lui dire: « Surtout ne sois pas misérable. »

Sous l'impulsion de cette frayeur, elle avait courageusement travaillé et accepté avec joie tous les maîtres que son père, dans des alternatives d'aisance et de gêne, lui donnait plus ou moins irrégulièrement, avançant lentement lorsqu'elle était seule, courant vite lorsqu'elle avait un guide.

Ç'avait été pour échapper à la misère qu'elle s'était mariée, car l'expérience de la vie qu'elle avait faite et de la profession d'institutrice, entre dix-huit et vingt et un ans, avait été cruelle et pleine de douloureuses déceptions.

Sans doute le capitaine Beaujonnier n'était pas le mari qu'elle avait espéré dans ses rêves enthousiastes de jeune fille; mais l'expérience de ces quatre années lui avait trouvé que les maris sont rares et difficiles à trouver pour les jeunes filles pauvres, si jolies, si intelligentes, si habiles que soient ces jeunes filles.

Celui-là avait une position; il était militaire, ce qui peut conduire à tout. De plus il était lié, par une parenté assez rapprochée, avec un général bien en cour et tout-puissant, Poirier, l'un des auteurs du coup d'Etat et l'ami du prince; il l'adorait. Entre ses mains, il serait un instrument docile, sans jamais se montrer gênant. Elle s'était mariée.

Mais il avait fallu en rabattre de ces espérances. L'instrument qu'elle avait cru trouver était très-incomplet et de plus, il était déjà détraqué. Elle ne pouvait pas le pousser en avant, tandis que lui l'entraînait avec elle. En peu de temps, elle l'avait jugé et jaugé: c'était un boulet qu'elle s'était rivé au pied et qu'elle devrait traîner toute la vie.

Bien vite la dégringolade avait commencé, et lorsque pour l'arrêter, elle avait voulu se cramponner à son cousin le général et lui demander son appui, celui-ci lui avait fait, avec douceur, cette réponse mémorable qui l'avait éclairée:

— L'influence, ma chère belle, est comme toute chose en ce monde, elle s'use par l'usage; si j'emploie la mienne pour votre mari, je la trouverai diminuée le jour où j'en aurai besoin pour moi, et ce jour arrive souvent dans une année. Intelligente comme vous l'êtes, vous devez comprendre cela; cependant je ne refuse pas de m'occuper de votre mari. Qu'il réussisse d'abord. Quand il sera dans la voie du succès, je le pousserai. Cela me sera facile. A vouloir le tirer du bas-fond où il lutte, je me fatiguerais inutilement.

Qu'il réussisse d'abord! Justement, à ce moment, le malheureux se débattait dans l'enquête ouverte sur ses comptes. Tout ce qu'elle avait pu obtenir du général, ç'avait été qu'on abandonnât l'instruction commencée.

Il avait fallu se laisser tomber dans la misère parisienne, la pire de toutes, avec un mari incapable d'un travail quelconque, exaspéré par l'humiliation, corrompu par tous les vices, et qui un jour ou l'autre traînerait dans quelque affaire scandaleuse ce nom de Beaujonnier qu'elle avait fait la sottise d'accepter.

De nouveau elle avait connu la lutte avec les créanciers et la bataille pour le pain quotidien.

« Surtout ne sois pas misérable! »

Et elle était jeune, et elle était jolie, et elle était intelligente! Se laisserait-elle donc rouler dans le linceul fangeux de la misère, sans lutter et sans faire usage des armes mises par la nature entre ses mains, et dont jusqu'à ce jour elle n'avait pas su ou n'avait pas voulu se servir?

Lutter pour être riche était plus facile que lutter pour ne pas mourir de faim.

Mais pour lutter il faut un point d'appui, un terrain favorable, et elle était dans la boue.

On était venu alors lui proposer d'entrer comme institutrice chez le marquis de Rudemont.

C'était encore l'esclavage, mais au moins ce n'était plus la faim.

Elle verrait. Elle pourrait attendre plus patiemment le moment d'agir.

Elle avait vu qu'elle tombait dans une situation trouble, au milieu de laquelle il pouvait y avoir à pêcher pour qui saurait tendre ses filets.

De là son premier plan.

Mais, dans cette guerre de famille, à se faire l'allié de l'un ou de l'autre parti, il n'y avait que peu à gagner. Ce n'était pas ce qu'elle obtiendrait par ce moyen qui la mettrait pour jamais à l'abri de la misère. Le présent, il est vrai, serait assuré, et, après ce qu'elle avait eu à supporter en ces derniers temps, c'était beaucoup; mais l'avenir restait incertain.

Tandis que si le marquis l'aimait, quelle différence!

Que ne pourrait-elle pas obtenir de cet amour, qu'elle saurait transformer en une véritable passion!

L'aimait-il?

Ne l'aimait-il pas?

Pour elle, toute la question était là, et c'était avec angoisse qu'elle l'étudiait.

Pour la première fois, elle tenait la fortune à portée de sa main.

Saurait-elle la saisir?

La laisserait-elle échapper?

XXIX

Bien que l'institutrice se fût promis d'attendre patiemment, afin de laisser venir les événements, l'angoisse de l'incertitude et du doute fut plus fort que sa volonté.

Après quelques jours, voyant que le marquis continuait à être ce qu'il avait été en ces derniers temps, elle décida de faire une tentative pour l'obliger à se prononcer ou tout au moins à manifester ses sentiments.

La promenade au bois de sapins l'agaçait: elle voulait savoir précisément ce qu'il y avait eu sous ce trouble.

Pourquoi, après s'être avancé, avait-il hésité, et finalement reculé d'une façon si piteuse?

Elle le forcerait bien à sortir de son mutisme.

Le moyen qui s'offrait à elle pour risquer cette tentative était des plus élémentaires; mais elle avait depuis longtemps fait l'expérience qu'entre les mains d'une femme adroite, les moyens les plus simples et même les plus bêtes sont toujours les meilleurs, et elle n'hésita pas à employer celui qui s'offrait à elle.

Un matin, vers dix heures, juste huit jours après leur promenade, elle écrivit, de son écriture la plus fine et la plus élégante, un mot au marquis, pour lui demander une entrevue.

C'était l'heure à laquelle on était certain de trouver le marquis dans son cabinet de travail. Levé tous les jours vers six heures, il commençait sa journée par une course à cheval, soit pour visiter ses ouvriers, soit tout simplement pour se promener. A huit heures, il revenait au château, et, après un premier déjeuner composé d'une croûte mouillée d'un verre de vin blanc, il entrait dans son cabinet, où il restait jusqu'à onze heures, lisant où écrivant, à la disposition de ceux qui avaient à l'entretenir.

Cinq minutes après avoir remis sa lettre, on vint la prévenir que le marquis l'attendait.

Elle descendit.

— Denise vous donne-t-elle quelque sujet de mécontentement? demanda le marquis en la voyant entrer et avant même de l'avoir invitée à s'asseoir.

— Oh! certes, non, la chère enfant; elle est l'élève la plus soumise, la plus attentive, la plus agréable sous tous les rapports, qu'on puisse désirer.

— Ah! vous m'enlevez une inquiétude; en lisant votre mot, j'avais eu peur.

— Ce n'est pas de Denise que j'ai à vous parler, monsieur le marquis; c'est de moi.

— De vous, madame? Auriez-vous à vous plaindre de quelqu'un ici? Parlez.

Il dit ces quelques mots avec une sorte d'emportement, et, à leur accent, Clémence comprit qu'elle n'avait qu'un signe à faire pour être débarrassée de ceux qui pouvaient la gêner.

— Je n'ai à me plaindre de personne ici, dit-elle; bien au contraire, j'ai à me louer de chacun. Depuis vous, monsieur le marquis, jusqu'au dernier des gens de ce château, j'ai rencontré partout une bienveillance et une bonté dont je garderai éternellement un reconnaissant souvenir.

Le marquis était étonné de la tournure que prenait l'entretien, surtout du ton presque solennel de l'institutrice; cela était si éloigné de ses manières habituelles, qu'il n'y comprenait rien. Où voulait-elle en venir?

Elle répondit à sa curiosité sans qu'il eût besoin de l'interroger.

— Si je parle ainsi, continua-t-elle, c'est afin qu'en apprenant ce que j'ai à vous dire, votre premier mouvement ne soit pas de m'accuser d'ingratitude. Encore une fois, je vous le répète, je suis pleine de gratitude pour vous, comme je suis pleine d'amitié pour Denise.

— J'avoue, madame, que je ne vois pas du tout à quoi peuvent tendre ces préliminaires, vous m'obligerez en les abrégeant.

— J'arrive tout de suite au but de ma visite; mais soyez convaincu que dans tout ce que j'ai dit il n'y avait rien d'inutile. Lorsque vous avez bien voulu m'accepter pour être l'institutrice de Denise, notre position, c'est-à-dire celle de mon mari et la mienne, était des plus critiques. Je n'ai pas à vous l'apprendre, n'est-ce pas. Je n'ai pas davantage à le dissimuler. Nous étions victimes d'un terrible concours de circonstances.

— Elle veut me demander de l'argent, pensa le marquis; et il se rassura, car les questions de ce genre n'avaient pour lui d'importance que quand son tiroir était vide, ce qui arrivait assez souvent, et précisément, pour le moment il était plein.

— Obligés de restituer des sommes considérables qui avaient été dérobées par un employé infidèle, nous nous trouvions ruinés.

— Ah! c'est un employé infidèle?

— Aviez-vous donc cru mon mari coupable des détournements qui l'ont forcé à sortir de l'armée. Assurément j'ai pardonné bien des choses à mon mari: mais je ne lui aurais pas pardonné celle-là, qui eût entaché son honneur. J'aurais demandé ma séparation, et, par malheur, — elle dit cela avec un sourire désolé, — j'aurais apporté au tribunal trop de bonnes raisons pour qu'il pût la refuser. Non, monsieur le marquis, non, mon mari n'a pas été coupable; il a été victime, victime d'un homme en qui il avait confiance et, d'un autre côté, victime d'un chef qui a voulu, — elle hésita un moment en rougissant, — qui a voulu, il faut bien le dire, se venger de la femme sur le mari.

Elle détourna la tête et se tut quelques instants, comme si le souvenir de cet outrage la suffoquait.

Le marquis, que l'histoire du capitaine avait laissé assez froid, fut touché par cette émotion. Les choses, quant à elle, pouvaient très-bien s'être passées ainsi. Pourquoi n'aurait-elle pas été en butte aux poursuites d'un officier? Elle était assez jolie pour cela, la pauvre petite femme.

Bientôt elle reprit:

— Vous fûtes pour nous le salut; la femme put venir en aide au mari. Mais alors, comme si vous portiez avec vous la bonne chance, le sort qui jusque-là s'était acharné sur nous se fit plus clément. Ceux qui s'étaient détournés de mon mari quand ils le croyaient coupable,

revinrent à lui lorsqu'ils le surent innocent. On s'occupa de lui, et l'on vient de le mettre à la tête d'un journal financier et d'une maison de banque dont il est le gérant.

Le marquis fit un mouvement, il commençait à être inquiet.

— Si mon mari a pu consentir à une séparation, continua-t-elle, s'il a pu me laisser reprendre ma profession d'institutrice, c'est que nous étions sous le coup du besoin et que nous ne pouvions nous montrer difficiles ni l'un ni l'autre. Mais aujourd'hui les circonstances ne sont plus les mêmes : mon mari non-seulement n'est plus dans le besoin, mais encore il occupe, me dit-il, une position assurée, et alors il demande, — elle ralentit ses paroles de manière à bien détacher ses derniers mots, — il demande.. que sa femme... — elle baissa la voix, — revienne près de lui.

Le marquis se leva brusquement, comme s'il venait d'être frappé en plein corps.

— Vous voulez nous quitter? s'écria-t-il.

— Non, certes; mais mon mari veut que je rentre près de lui. Mon mari, monsieur le marquis, est bien léger, mais au fond du cœur il a pour moi une affection sincère, — elle recommença à détacher ces mots, — une tendresse profonde... je dirai même de l'amour.

Il marchait à grands pas à travers le cabinet, il s'arrêta et étendit la main comme pour lui fermer la bouche.

Satisfaite de l'effet qu'elle avait produit, elle n'insista pas.

— Si je parle ainsi, continua-t-elle, c'est pour que vous appreniez les raisons qui déterminent mon mari, qui, croyez-le bien, n'obéit point à un caprice. Lorsqu'il m'a fait part de son désir, je lui ai répondu que je ne pouvais pas vous quitter ainsi.

— Mais c'est évident.

— Que j'étais nécessaire à mon élève.

— C'est évident.

— Et qu'un changement de maître, alors qu'elle était déjà si en retard, lui serait très-préjudiciable.

— Rien n'est plus juste.

— Enfin, que si je n'étais point strictement liée à vous par un engagement formel, je l'étais au moins par la reconnaissance et par le souvenir de toutes vos bontés.

— Et que répond monsieur le capitaine Beaujonnier?

— Qu'il veut que je parte.

— Et moi, madame, je ne le veux pas.

Elle se mit à sourire, et, d'une voix légèrement moqueuse :

— N'oubliez pas, monsieur le marquis qu'il est mon mari.

— C'est juste, dit-il avec une colère contrainte, je l'oubliais. Mais réfléchissez, madame, qu'il est impossible que vous nous quittiez; en dehors des raisons qui vous attachent à Denise et que vous avez très-bien fait valoir, il y a, permettez-moi de le dire, celles qui vous attachent à nous.

— A vous, monsieur le marquis? dit-elle avec un étonnement plein de naturel.

— A nous tous ici. Mais, pour ne parler que de moi, je veux vous dire que j'ai pour vous... une profonde reconnaissance... une vive sympathie... de l'estime...

Elle le regardait du coin de l'œil, se demandant jusqu'où il allait aller.

— De... l'amitié.

Il s'arrêta, attendant sans doute une réponse; comme elle n'en fit aucune, il reprit après un intervalle de silence :

— Consentez-vous à rester? Répondez franchement, je vous prie.

— De tout mon cœur, je désire ne pas... me séparer de Denise.

— Alors, madame, cela suffit. Le reste est affaire à traiter entre monsieur le capitaine Beaujonnier et moi. Je pars pour Paris.

Clémence fut stupéfaite de cette décision soudaine qu'elle n'avait nullement prévue et qui l'embarrassait fort. Si l'histoire de la maison de banque était vraie, il n'était pas vrai du tout par contre que le capitaine eût rappelé sa femme près de lui; il pensait bien à elle, en vérité! C'était une invention dont elle s'était servie pour pousser le marquis à bout. Mais l'invention avait trop bien réussi, et elle l'avait poussée trop loin au moins dans un sens, et pas assez dans un autre, celui précisément qu'elle avait en vue.

Elle tâcha, avec une parfaite sincérité, de faire revenir le marquis sur sa détermination.

— Non, dit-il, non; il faut que je voie le capitaine. Je lui expliquerai la situation, j'insisterai vivement.

— Prenez garde, dit-elle, d'insister trop vivement, et avec lui, si vous voulez réussir, n'allez pas oublier que vous parlez à un mari.

— Ne craignez rien; je réussirai, je vous le promets, et vous nous resterez.

— Ce sera avec bonheur, croyez-le bien, monsieur le marquis.

Elle dut céder.

Mais aussitôt que le marquis fut parti pour la gare, elle monta à cheval, sous prétexte de faire une promenade dans la forêt. Denise voulut l'accompagner; elle dit qu'elle désirait être seule. Elle fit la même réponse à monsieur de Carquebut, et, comme il insistait, elle déclara nettement qu'elle ne sortirait point si on ne la laissait pas libre.

En quittant le château, elle entra comme à l'ordinaire dans le parc, puis dans la forêt; mais bientôt, prenant un chemin de traverse qui rejoignait la grande route, elle poussa au galop de chasse jusqu'à Condé.

Là, elle s'arrêta devant le bureau du télégraphe et, donnant son cheval à tenir à un gamin, elle entra dans ce bureau, où elle écrivit la dépêche suivante :

Monsieur Beaujonnier,
bureaux de la Fortune publique,
rue Rossini, Paris.

« Tu recevras demain, peut-être avant une lettre que » je t'écris, la visite d'une personne que je ne puis te » nommer. On te fera une proposition que je ne puis » t'expliquer. Laisse venir, pour comprendre ce dont il » s'agit. Refuse d'abord énergiquement, et ne cède qu'à » la dernière extrémité. Tu pourras faire payer ton con- » sentement à peu près ce que tu voudras.

» CLÉMENCE. »

Elle tendit sa dépêche à l'employé, et celui-ci, après l'avoir lue, lui fit observer qu'on pouvait l'abréger en supprimant les *tu* et les *que*.

— Non, dit-elle; je désire qu'elle soit claire.

— C'est qu'elle ne l'est déjà pas trop, dit l'employé en souriant.

— Elle le sera pour celui qui la lira, et cela suffit.

Elle remonta à cheval et rentra au château sans que personne sût qu'elle avait été à Condé.

XXX

Le marquis avait quitté Rudemont, décidé à tous les sacrifices pour garder l'institutrice.

Il ne fallait pas qu'elle partit; mille raisons se groupaient pour qu'on la retînt. Sans elle, que deviendrait Denise?

Heureusement le capitaine était un homme avec lequel on pouvait s'entendre.

Et l'on s'entendrait avec lui, ce n'était qu'une affaire

d'argent: il s'agissait de lui faire abandonner sa femme.

Car elle était la femme de ce soudard, la malheureuse! Alors même qu'il ne s'agirait que d'elle, il ne devait pas permettre qu'elle retombât sous la puissance de ce grossier personnage. Il l'aimait! disait-elle. C'était précisément de cet amour qu'on devait la sauver. Pauvre petite femme! si charmante.

Mais, une fois qu'il avait été installé en chemin de fer, la réflexion était venue refroidir son esprit.

Oui, elle était charmante. Mais justement ne l'était-elle pas trop?

S'il la laissait partir?

Pour Denise, pour lui-même, cela ne vaudrait-il pas mieux?

Si le train qui l'emportait vers Paris s'était arrêté à ce moment, il serait descendu de wagon pour rentrer à Rudemont.

Mais le temps effaça l'impression de ces réflexions et il revint à sa première idée: il ne fallait pas qu'elle partît.

Le lendemain matin, vers dix heures, il se rendit rue Rossini, aux bureaux de la *Fortune publique*. Il n'avait point le numéro de la maison, mais une immense enseigne peinte en lettres d'or sur fond d'azur et toute flambante neuve, lui indiqua le siége de cet établissement financier.

Il monta au premier étage par un escalier sombre: deux portes ouvraient sur le palier, couvertes du haut en bas d'écussons en cuivre, brillants, éblouissants: sur l'un on lisait *Banque;* sur l'autre *Journal*, le tout encadré des deux mots *Fortune publique*, qui faisaient une auréole à ces indications pratiques.

Où entrer?

Il se décida pour la banque.

Dans l'antichambre il trouva un garçon de bureau couvert de décorations et de médailles militaires qui lui répondit poliment que monsieur Beaujonnier était absent pour le moment, mais qu'il allait sans doute arriver bientôt.

On le fit entrer dans une salle d'attente où se trouvait un autre garçon non moins médaillé et non moins décoré, qui, du bout de son couteau, s'occupait gravement à déchiqueter une table en bois noir.

Cette salle d'attente était en communication avec toutes les pièces de l'appartement par deux corridors. De l'endroit où le marquis était assis, il voyait jusqu'au bout de ces corridors.

Il se mit à regarder autour de lui; n'étaient les nombreuses décorations des garçons qui criaient la réclame, on pouvait se croire dans une honnête maison.

Un bruit de voix arriva jusqu'à lui.

— Nous n'acceptons personne sans cautionnement; déposez trois mille ou cinq mille francs à la caisse, selon la position que vous désirez, et vous aurez la place. Pour nous, le cautionnement est la meilleure des recommandations.

— Je n'ai que sept cent cinquante francs.

— Apportez vos sept cent cinquante francs, on vous trouvera une place proportionnée à votre dépôt.

— Puis-je venir demain?

— Non, il serait trop tard; venez ce soir avant quatre heures.

Il se fit un silence; mais, du côté opposé un nouvel entretien commença.

— J'ai lu dans votre journal, disait une voix, que les actionnaires des *Ports de Tripoli* pouvaient se présenter dans vos bureaux pour recevoir une communication intéressante.

— Oui, monsieur, répliqua une voix goguenarde, et vous pouvez compter que ce sera à peu près la seule chose que les *Ports de Tripoli* vous rapporteront.

— L'affaire est donc mauvaise?

— Désastreuse! Comme a-t-on pu souscrire des actions dans une pareille affaire?

— Rien que le transport du tripoli à bord des navires de la société devait donner plus de quinze pour cent.

— On vous a dit ça?

— Dame! le monopole de la fourniture du tripoli dans le monde entier... c'est quelque chose!

— Enfin, pour le moment, l'affaire va mal; mais il y a à la tête de la société des gens qui peuvent rembourser les actionnaires, si l'on sait les faire payer; plus de douze cents porteurs nous ont déjà mis leurs intérêts dans les mains. Si vous voulez déposer vos actions, nous vous représenterons, moyennant un franc seulement par action, et nous vous ferons avoir quelque chose, beaucoup même probablement. Seulement ne reprenez plus des *Ports de Tripoli* ou autres, n'est-ce pas? Il y a assez de bonnes affaires sur la place qui donnent plus de quinze, et certaines: ainsi les *Canaux irrigateurs*, par exemple.

— C'est bon?

— Vingt pour cent et des garanties plus solides que l'Etat n'en peut donner; l'émission se fait précisément par nous, vous aurez tous les renseignements que vous voudrez.

Le marquis n'en entendit pas davantage, car à ce moment une personne qui traversait la salle d'attente s'arrêta devant lui.

— Monsieur le marquis de Rudemont ici? s'écria cette personne, qui était l'agent de change du marquis.

— Vous y êtes bien, vous, mon cher monsieur, répliqua le marquis en riant.

— Moi, monsieur le marquis, c'est différent; au reste, si vous voulez bien me donner deux minutes d'entretien en particulier, je vais vous dire ce qui m'amène dans cette maison, et, puisque je vous y trouve, cela pourra peut-être vous servir.

— C'est que j'attends quelqu'un ici, monsieur le capitaine Beaujonnier.

— Je ne veux pas vous entraîner loin, seulement sur le palier.

Le marquis hésita un moment, puis il se décida à suivre l'agent de change; dans ce qu'on allait lui dire, pouvaient se trouver des choses bonnes à connaître, à un moment où il entrait en négociations avec le capitaine.

Ils sortirent donc.

— Monsieur le marquis, dit l'agent de change à mi-voix, j'ai un cocher qui est à mon service depuis quinze ans; c'est un homme tranquille, et il a fait des économies, cinq ou six mille francs mis lentement de côté. A quoi croyez-vous qu'il ait employé ces économies et comment? Peut-être pensez-vous qu'il m'a demandé avis pour les placer de la manière la plus sûre et la plus avantageuse. Eh bien! non. Me demander avis, à moi? allons donc.

— Vous êtes son maître.

— Précisément. Il s'est donc éclairé tout seul en lisant les annonces des journaux financiers, et il a mis tout ce qu'il avait lentement et péniblement gagné dans la *Fortune publique*. Moi je n'aurais pu faire rapporter à son argent solidement placé qu'un intérêt honnête, sept ou huit pour cent; tandis que lui qui n'est pas agent de change, lui qui n'est pas bête, il a trouvé tout seul que la *Fortune publique* lui rapporterait vingt ou vingt-cinq pour cent; mais bientôt, toujours tout seul, il a découvert aussi que la *Fortune publique* n'était pas précisément ce que disent les annonces. Il est venu me conter ses craintes, et maintenant je manœuvre pour tâcher de lui faire rendre ses économies. Comme je sais beaucoup de choses, qui dans mes mains sont des armes puissantes, j'arriverai peut-être à les rattraper. Voilà monsieur le marquis, ce qui m'amène dans cette maison, et peut-être n'est-il pas inutile que vous le sachiez.

— Croyez-vous donc que je viens confier mes économies à la *Fortune publique*, comme votre cocher, pour en tirer un gros intérêt?

Et le marquis se mit à rire franchement.

— D'abord je n'ai pas d'économies, ensuite la fièvre de la spéculation de m'a jamais atteint, vous le savez mieux que personne. Non, je viens tout simplement ici pour traiter une affaire personnelle avec le directeur de cette maison, monsieur le capitaine Beaujonnier. Mais je ne vous en suis pas moins reconnaissant de l'avertissement que vous avez cru devoir me donner. Il me fait connaître le personnage. C'est un coquin, n'est-ce pas ?

L'agent de change baissa la voix.

— Lui, je ne sais pas au juste. Mais, pour le véritable chef de cette entreprise, vous ne vous trompez pas.

— Ce n'est donc pas monsieur Beaujonnier qui est le chef de cette maison ?

— Pas le moins du monde : Beaujonnier, c'est un nom, c'est une enseigne. Vous pensez bien que si peu sérieuses que puissent être les affaires d'une maison de ce genre, elles ne peuvent être faites dependant par un officier de cavalerie qui un beau matin s'est réveillé financier. Le véritable fondateur, le maître, le chef de cette maison, est un ancien huissier de Saint-Lô, un Bas-Normand, rusé et retors, qui a eu des malheurs avec la justice. Ne pouvant pas ouvrir une maison de banque sous son nom, il a cherché une enseigne. Il connaissait le capitaine Beaujonnier pour l'avoir vu autrefois à l'œuvre ; bonne tenue, décoré, officier, suffisamment intelligent pour répéter à midi ce qu'on lui apprend le matin, ne se laissant intimider par personne ; c'était l'homme qu'il lui fallait. Il en a fait le directeur apparent de la *Fortune publique*.

— Et c'est une position pour le capitaine ? demanda le marquis, que ces détails intéressaient. Au point de vue de la négociation qu'il allait bientôt entreprendre, il importait en effet beaucoup qu'il sût si Beaujonnier était ou n'était pas en situation de refuser ses propositions.

— Position, si l'on veut, répliqua l'agent de change. A la surface, c'en est une ; au fond, ce n'est rien. Demain tout cela peut s'écrouler, il suffit qu'un actionnaire aille déposer une plainte au parquet, moi, par exemple, si l'on ne me rend pas l'argent de mon bêta de cocher. La maison de banque, vous voyez ce qu'elle est ; quant au journal, il ne vaut pas mieux.

— Deux francs cinquante par an, dit le marquis en lisant un des écussons.

— Oui, cinquante-deux numéros par an, pour cinquante sous ; on a deux numéros gratis. Mais ce n'est pas le prix de l'abonnement qui fait le peu de valeur du journal, car plus le prix est faible, plus il y a des chances pour avoir des abonnés, et les abonnés font des clients pour la maison de banque, c'est-à-dire des dupes. Ce qu'on perd avec l'abonné, on le regagne largement avec le client ; toute la spéculation est là. Vous voyez donc que la position de celui qui vous occupe est plus que précaire. Cependant elle a quelques agréments pour un homme de ce genre. Aussi, comme il faut inspirer confiance et briller, on lui remet tous les matins quinze francs pour déjeuner. Depuis onze heures du matin jusqu'à une heure, on répond aux clients qui demandent monsieur Beaujonnier que, s'ils ont absolument besoin de le voir, ils le trouveront au café Riche, où il déjeune. Et ils l'y trouvent ou bien ils le voient de loin, n'osant eux-mêmes entrer, et ils sont éblouis ; décoré, café Riche ! Ils tirent leurs économies de leurs bas de laine, et, satisfaits d'avoir fait un bon placement, ils vont déjeuner, eux, au bouillon Duval.

— Pauvre Clémence ! pensait le marquis en écoutant ces renseignements, malheureuse petite femme !

— Je suppose que c'est la réponse qu'on va vous faire tout à l'heure, continua l'agent de change, car vous avez l'apparence d'un client sérieux.

Cette prévision était juste ; quand le marquis rentra dans la salle d'attente, le garçon de bureau vint à lui.

— Il est possible que monsieur Beaujonnier ne vienne pas ce matin, dit-il ; mais, si vous avez besoin de le voir, vous le trouverez sûrement au café Riche, où il déjeune tous les jours. Si vous ne le connaissez pas, vous n'aurez qu'à le demander à un garçon, qui vous indiquera sa table.

Le marquis se rendit au café Riche.

XXXI

Le marquis entra au restaurant du café Riche par la porte qui ouvre au coin de la rue Le Peletier ; il regarda autour de lui, mais il n'aperçut pas le capitaine.

Alors il s'adressa à un garçon, qui lui répondit que monsieur Beaujonnier était sans doute au café en attendant l'heure de son déjeuner.

En effet, le marquis, étant entré au café, aperçut le capitaine devant une table ; le bras levé, celui-ci laissait tomber un mince filet d'eau dans un verre d'absinthe. Assis en face de lui, deux acolytes de tournure peu engageante regardaient cette opération avec une attention soutenue et respectueuse, comme s'ils l'eussent assisté dans une pieuse cérémonie.

— Monsieur le capitaine Beaujonnier, n'est-ce pas ? dit le marquis.

Sans répondre, le capitaine continua de verser doucement son eau ; puis, le moment étant arrivé sans doute d'augmenter la dose, il laissa tomber quelques paquets d'eau qui emplirent le verre. Alors, relevant la tête et regardant le marquis :

— Oui, monsieur, dit-il avec une nonchalance dédaigneuse. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Le marquis de Rudemont.

A ce nom, la physionomie du capitaine changea subitement ; il se leva et retira son chapeau, qui semblait vissé sur sa tête ; en même temps, de sa main restée libre, il fit discrètement signe à ses deux compagnons de lui laisser la place.

— Nous sommes seuls, dit alors le capitaine, à quoi puis-je vous être bon, monsieur le marquis ?

— J'ai à vous entretenir d'une affaire particulière.

— Madame Beaujonnier n'est pas malade au moins ?

— Non, monsieur ; elle était hier, quand j'ai quitté Rudemont, en bonne santé. C'est d'elle cependant, comme vous pouvez le prévoir, que j'ai à vous parler ; mais, comme l'endroit n'est pas convenable ici, ...

Le marquis s'arrêta, hésitant : évidemment, il eût mieux aimé trouver le capitaine aux bureaux de la *Fortune publique*.

— Ne pourriez-vous pas sortir un moment avec moi ? dit-il enfin.

— Certes, je le voudrais, mais cela m'est bien difficile ; j'ai des rendez-vous fixés ici pour des affaires importantes, et, si l'on ne me trouvait pas, il en résulterait des retards qui nous seraient très-préjudiciables ; vous savez, monsieur le marquis, que les affaires de Bourse doivent se décider vivement.

Fallait-il inviter le capitaine Beaujonnier à déjeuner ? S'asseoir à la même table que le directeur de la *Fortune publique*, c'était dur. Ce fut cependant à ce moyen qu'il s'arrêta, mais avec des ménagements de forme qui lui eussent fait un ennemi implacable du capitaine, si celui-ci avait pu comprendre le sentiment qui les inspirait.

— En montant dans un salon, dit le marquis, nous pourrions, tout en déjeunant, parler de l'affaire qui m'amène près de vous.

— Ah ! parfaitement ; comme cela, je reste ici, et, si l'on a besoin de moi, on peut me trouver.

Ils montèrent au premier étage ; puis, quand il se furent assis, le marquis, s'adressant au capitaine :

— Voulez-vous avoir la complaisance de commander notre déjeuner ? vous êtes de la maison.

— Volontiers; seulement, je vous prie de me dire avant si vous avez faim.

Le marquis comprit qu'il devait avoir faim et permettre ainsi la confection d'un menu au goût du capitaine.

— Très-faim, dit-il, et surtout très-soif.

— Alors, c'est parfait.

Et la main du capitaine, qui tenait un crayon, courut rapidement sur le papier; tandis que le garçon, debout derrière lui, attendait avec un sourire, regardant alternativement les deux convives, et se disant sans doute que capitaine avait trouvé un bon jobard.

Tout à coup celui-ci s'arrêta.

— Avez-vous bu ici du Château-d'Yquem de 1847? dit-il.

— Non.

— Eh bien! monsieur le marquis, je veux vous en faire boire; il coûte quarante-cinq francs la bouteille, mais ce n'est pas une considération pour vous, je pense?

Le marquis commença à regretter vivement de s'être assis à la même table que ce singulier personnage.

— Vous allez voir ce vin-là, monsieur le marquis! Il ne faut pas l'avaler bêtement, il faut le mâcher lentement, et alors vous m'en direz des nouvelles; je ne veux pas déflorer vos sensations.

On servit le déjeuner. Alors le marquis, qui avait hâte de finir cette négociation, qui lui devenait de plus en plus pénible, commença l'entretien.

— Ce que je viens réclamer de vous, dit-il, c'est l'abandon de la demande que vous avez adressée à madame Beaujonnier.

— Ma demande... Ah! oui! Assurément, je le voudrais; mais quand je me décide à faire une demande, c'est qu'elle a été longuement réfléchie et qu'elle a pour moi une importance considérable. Je ne dois pas vous cacher que c'est là précisément mon cas avec ma femme.

— Je ne prétends pas que vous abandonniez cette demande sans vous offrir des compensations.

— Sans doute... je comprends parfaitement; seulement, je ne vois pas, mais pas du tout, les compensations dont vous parlez. Dans une pareille affaire, quelles peuvent-elles être? je vous le demande, monsieur le marquis.

— Vous voulez, n'est-ce pas, que madame Beaujonnier revienne près de vous?

Le capitaine était préparé à tout; cependant, en entendant dire qu'il voulait faire revenir sa femme, un mouvement de surprise lui échappa: il n'avait pas prévu cette conclusion.

— Pauvre petite femme! cria-t-il avec émotion.

— Si vous la rappelez, continua le marquis, c'est parce que vous avez une position à lui offrir?

— Assurément.

— Cette position est-elle aussi assurée que vous le pensez? Toute la question est là.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur le marquis; mais ne doutez pas de la solvabilité de la *Fortune publique*.

— Je n'en doute nullement, et j'ai à ce sujet une opinion conforme à la vôtre. Seulement, je veux dire qu'il n'est peut-être pas très-sage, avant de savoir ce que deviendra cette affaire qui commence, de faire abandonner à madame Beaujonnier ce qui est certain pour ce qui est incertain. En un mot, je désire garder madame Beaujonnier pour continuer l'éducation de ma pupille et je viens vous demander, moyennant une compensation que nous fixerons ensemble, de renoncer à la rappeler près de vous.

Le capitaine leva son verre à la hauteur de son nez et parut examiner attentivement la couleur de son vin; en réalité, il regardait le marquis. Maintenant, il comprenait le sens du télégramme qu'il avait reçu. Mais dans quel intérêt Clémence jouait-elle cette comédie? Et d'un autre côté, pourquoi le marquis tenait-il tant à la garder à Rudemont? Il y avait là deux questions intéressantes pour lui. Mais ne voyant pas le moyen de les résoudre facilement, il se décida à en remettre la solution à plus tard, se contentant pour le moment de profiter de l'occasion qui se présentait.

— Monsieur le marquis, dit-il, il faut que vous me connaissiez. Je suis un homme d'intérieur, un homme de ménage; j'aime, que dis-je? j'adore le calme, la paix, la tranquillité du foyer. C'est pour cela que je me suis marié. Des circonstances douloureuses, ah! bien douloureuses, je vous assure, m'ont privé de ces joies. Maintenant que je puis me les payer, je les veux. Ah! vous ne savez pas quelle vie je mène. Pas de maison, une chambre meublée; pas d'intérieur, le restaurant, toujours le restaurant, partout la même sauce brune et la même sauce blanche. Ah! le pot-au-feu avec un peu de choux et des carottes! Aimez-vous les carottes, monsieur le marquis?

— Je les supporte... quand je ne peux pas faire autrement.

— Moi, je les adore.

Disant cela, il mit la main sur la bouteille de Château-d'Yquem, qui avait été placée près de lui, et il s'en versa un plein verre; puis l'ayant contemplé, il le dégusta à grandes gorgées, qu'il savoura, qu'il mâcha, selon son expression. Son regard avait une expression de béatitude mélancolique; était-ce le regret du pot-au-feu? était-ce le parfum du Château-d'Yquem qui le transfiguraient? Il ne s'expliqua point là-dessus et continua :

— Je ne vous parle que de la question morale, celle qui me touche profondément. Mais, à côté de celle-là, il y en a une autre, je veux dire la question matérielle. A vivre ainsi dans les restaurants, je dépense un argent fou. Et je ne suis plus à l'âge où l'on ne compte pas avec l'argent; j'ai trente-huit ans et je pense à l'avenir. Que deviendrait ma pauvre petite femme, si je mourais? Et puis si un de ces jours nous avions un enfant, qu'est-ce que je lui laisserais? Où sont mes économies? Le temps est venu d'en faire; et cela ne me sera possible que quand j'aurai un intérieur organisé, c'est-à-dire quand j'aurai ma femme.

— Précisément c'est ici que se présente le chapitre de de la compensation dont je vous parlais. A combien estimez-vous le préjudice que vous cause l'absence de madame Beaujonnier?

Le capitaine posa ses deux coudes sur la table et, regardant le marquis en face :

— Voyons, monsieur le marquis, dit-il avec une sorte de bonhomie, je ne peux pas vous vendre ma femme cependant?

Le marquis baissa les yeux; mais bientôt il les releva, et à son tour il regarda le capitaine en face.

— Ce que je vous demande, dit-il, c'est de m'expliquer comment je puis réparer le préjudice que vous cause l'absence de madame Beaujonnier.

— Tenez, je vais vous faire connaître ma situation et vous verrez vous-même. Je ne suis pas, comme vous le pensez bien, le seul fondateur de la *Fortune publique*. Je n'avais pas les capitaux pour cela. On a eu besoin de mon nom, de mon activité, de mon intelligence, et je suis entré dans l'affaire; mais, si je pouvais y verser un capital, mon rôle y serait plus important et par suite mes bénéfices seraient beaucoup plus considérables. Ainsi je suppose que vous consentiez à mettre une somme déterminée dans notre maison, et qu'avec cette somme j'apporte votre nom comme président de notre conseil, je deviens le véritable directeur de notre entreprise.

— Mon nom n'est pas à moi, dit le marquis avec hauteur; il est à mes pères. Mais mon argent m'appartient, et c'est lui que j'offre.

— Dans ces termes, la chose peut encore s'arranger, dit le capitaine sans se laisser déconcerter, car il est bien

certain que mon influence deviendra respectable si je puis apporter quinze mille francs.

Il regarda l'effet produit sur le marquis par ce chiffre, et comme celui-ci ne bronchait pas :

— Vingt mille, vingt-cinq mille, ajouta-t-il vivement.

— Mettons vingt mille, interrompit le marquis.

— Certainement, quand je serai monté sur ces vingt mille francs, je serai sur un tout autre pied dans la maison.

Le marquis avait hâte d'en finir.

— Je vous enverrai un chèque de vingt mille francs dans l'après-midi, dit-il en se levant de table.

— Je pourrais passer chez vous, si vous le désirez, pour la régularisation du reçu.

— Il n'est pas besoin de reçu.

— Assurément, entre gens d'honneur...

Il tendit la main au marquis.

— Entre gens d'honneur, la parole suffit, et vous avez la mienne, monsieur le marquis. Ma femme restera l'institutrice de votre pupille tout le temps que vous jugerez convenable. Et si par hasard elle voulait elle-même revenir?... Mais cela n'est pas probable, n'est-ce pas?

— Je crois qu'elle tient à son élève, à laquelle elle est vivement attachée.

— Je le crois aussi. Mais enfin si, par extraordinaire, elle voulait revenir, je vous la reconduirais moi-même. C'est égal, on m'aurait bien étonné si ce matin on m'avait dit que je céderais sur une détermination aussi fermement arrêtée que l'était la mienne. Vous êtes un terrible homme, monsieur le marquis.

Le soir même, le marquis reprit le chemin de fer pour rentrer à Rudemont.

XXXII

Cependant Pâques approchait, et les vacances que les tribunaux prennent à cette époque allaient donner quelques jours de liberté à Louis Mérault.

Ordinairement il allait passer la semaine de Pâques à Paris, réservant ses grandes vacances pour faire les voyages classiques du jeune magistrat: la Suisse, les bords du Rhin, la Hollande.

Cette année-là madame Mérault décida qu'au lieu d'aller à Paris, il viendrait s'établir à Rudemont. Elle avait une expérience à faire et le moment lui paraissait venu de la tenter.

En effet, il importait à ses projets de savoir quels étaient au juste les sentiments de Louis à l'égard de Denise, et sur ce point elle n'était nullement fixée; une intimité d'une quinzaine de jours l'éclairerait.

Pendant l'hiver, elle avait attentivement étudié son fils, mais sans jamais rien trouver de caractéristique qui pût lui apporter les indices qu'elle cherchait.

Louis venait passer tous les dimanches à Rudemont, arrivant le samedi soir et partant le lundi matin.

Mais, pendant toute cette journée, il voyait fort peu Denise. Le matin, en effet, celle-ci allait à la messe avec son institutrice, et, lorsqu'elle rentrait, le déjeuner était terminé. C'était le soir seulement qu'on se trouvait tous réunis, et cette réunion précisément empêchait toute manifestation franche des sentiments que Louis pouvait éprouver.

Ce n'était pas devant le marquis, ce n'était pas devant l'institutrice aux yeux alertes et aux oreilles fines, ce n'était pas surtout devant son oncle Arthème, que Louis, au cas où Denise lui eût troublé le cœur, eût laissé paraître ce trouble.

La seule remarque que madame Mérault eût faite était justement une réserve voulue chez Louis: il semblait que toutes les fois qu'il adressait la parole à Denise, il s'attachât à rester dans des relations de simple politesse.

Souvent elle lui avait fait des observations à ce sujet, jamais elle n'avait pu obtenir d'autre réponse que celle-ci:

— Je ne sais pas parler aux jeunes filles que je ne connais pas.

— Pourquoi ne fais-tu pas connaissance avec celle-là; n'est-elle pas charmante?

— Tout à fait charmante.

— Eh bien alors?

— Je suis, il me semble, avec elle ce que je dois être. Je ne suis plus un enfant et elle est encore une petite fille; nous ne pouvons pas jouer ensemble, encore moins pouvons-nous causer sérieusement. Elle est trop jeune ou trop âgée.

— Je ne voudrais pas, pour le marquis, qui l'aime beaucoup, qu'on pût croire que tu la tiens à distance.

— Telle n'est pas mon intention, et mon cousin, je l'espère, ne se laissera pas tromper.

Puis toujours, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, il avait coupé là cette conversation, dont le sujet paraissait lui être pénible ou tout au moins embarrassant.

Pourquoi cet embarras?

C'était là ce que madame Mérault voulait savoir, et la vacance de Pâques lui paraissait propice à la satisfaction de sa curiosité; seulement pour cela il fallait que Louis, au lieu d'aller à Paris, vînt à Rudemont.

Arrêtée à ce projet, elle partit pour Condé-le-Châtel.

Sur la place du Château, vis-à-vis l'hôtel du *Bœuf couronné*, le jeune substitut occupait dans une maison d'apparence discrète et proprette, un appartement dont les fenêtres, qui donnaient sur la place même, étaient un sujet de curiosité pour une grande partie de la ville. Éclairées tous les soirs jusqu'à onze heures, deux de ces fenêtres s'allumaient, dans les jours d'hiver, dès quatre heures du matin, et les rares habitants qui, à cette heure indue descendaient la rue de l'Évêché, apercevaient, sous la lumière d'une lampe, un jeune homme assis devant une table: le substitut qui travaillait.

— A quoi, diable! monsieur Mérault peut-il passer ainsi les nuits?

C'était la question que chacun se posait. Ni le procureur impérial, ni le président, monsieur Bonhomme de la Fardouyère, ni les juges messieurs Legrain et Du Campart, ne passaient ainsi les nuits au travail.

— Pourquoi le substitut ne dormait-il pas honnêtement dans son lit? La nuit est faite pour se reposer; les heures de la journée sont, hélas! assez longues pour qui sait les employer.

— Ce n'est pas naturel.

— C'est un ambitieux.

Les choses avaient été si loin que le président s'était cru autorisé à intervenir.

— Ne vous singularisez pas, mon jeune ami, avait-il dit au substitut avec cette noblesse de tenue et d'expression qui chez lui était due autant à l'étude qu'à la nature; ne vous singularisez pas, croyez-moi: au lieu d'être une bonne note, cela pourrait en devenir une mauvaise. Nous savons, Dieu merci! ce qu'un substitut a à faire, et vous n'êtes pas accablé de besogne au point d'avoir besoin de passer les nuits. Des gens s'étonnent de voir tard dans la nuit et de très-bonne heure le matin vos fenêtres éclairées, et une seule réponse se présente à leurs questions: c'est que vous avez le travail difficile. Il ne faut pas qu'on croie qu'un homme qui a un bel avenir devant lui, a le travail difficile. Avez-vous jamais entendu dire que j'avais le travail difficile, moi?

— Non, monsieur le président.

— C'est que j'ai toujours eu soin de cacher mon labeur et mes efforts; car j'ai fait des efforts, moi aussi! Mais en public, mon jeune ami, par-dessous la jambe, ça été ma règle; je vous la donne comme un bon conseil. Par-dessous la jambe, n'oubliez pas.

Cependant, malgré ce bon conseil, le substitut avait continué à ne pas faire les choses par-dessous la jambe, et ses fenêtres avaient toujours été éclairées. Le président ne s'était pas fâché ouvertement; mais, lui qui jusqu'à ce jour avait été dans les meilleures dispositions pour « le cousin du marquis de Rudemont, » avait commencé à ressentir un certain mépris pour ce jeune présomptueux, et quelquefois il avait avec des intimes manifesté ses sentiments.

— Mérault m'inquiète de plus en plus, disait-il; n'oubliez pas, messieurs, que c'est ainsi que Robespierre a commencé.

Tout d'abord ce propos avait paru légèrement exagéré. Robespierre, Robespierre, c'était beaucoup dire; cependant il y avait des gens qui à la fin l'avait accepté. Après tout pourquoi pas? Tout est possible avec un homme qui ne se conduit pas comme les autres, qui se singularise, selon l'expression du président.

Et ce n'était pas seulement par son besoin de travailler que Louis Mérault se singularisait; c'était encore d'une autre manière; et celle-là, pour certaines personnes, n'était pas moins scandaleuse.

Ainsi monsieur de Bellemare, le substitut qu'il avait remplacé à Condé, était un garçon charmant, d'une tenue exemplaire, un véritable magistrat; cela n'empêchait pas cependant que monsieur de Bellemare eût une maîtresse; la chose se faisait avec une discrétion parfaite, il ne s'affichait point, et c'était seulement à minuit, une fois par semaine, le vendredi, quand le mari était parti au marché d'Hannebault, qu'il s'introduisait chez cette maîtresse. On le savait, on en parlait. La curiosité publique était satisfaite.

Tandis que monsieur Louis Mérault n'avait point de maîtresse. On l'avait observé. On avait semé du sable fin devant la porte, soupçonnant que cette lumière allumée pouvait bien être une ruse pour masquer des absences. Mais il ne sortait point; d'un autre côté, personne ne venait chez lui. Quant à supposer qu'il pouvait exister des relations entre lui et ses propriétaires, on ne l'avait pas osé, malgré la hardiesse des imaginations provinciales: ces propriétaires en effet étaient deux vieilles filles qui avaient dépassé la soixantaine et qui vivaient confites en dévotion.

Pourquoi travaillait-il?

Pourquoi n'avait-il pas de maîtresse?

Ces deux questions que tout le monde se posait, avaient exaspéré la curiosité; elles étaient devenues des points d'interrogation que chacun portait plantés à un endroit plus ou moins sensible, et par là se trouvait justifié l'avertissement du président Bonhomme de la Fardouyère, bien moins niais que Louis Mérault ne l'avait cru.

On sait comment se forme l'opinion publique: peu à peu il avait été généralement admis que le substitut était un singulier personnage.

Louis était fin, il avait sentit qu'on s'éloignait de lui; alors, comme il avait conscience de n'avoir rien fait pour mériter cette antipathie, et comme d'un autre côté il était fier, il avait lui-même tenu les gens à distance en exagérant sa froideur native.

Avec lui les poignées de mains étaient rares; en tous cas elles n'étaient ni longues ni chaudes.

Lorsqu'entre quatre et cinq heures, il sortait du parquet, sa serviette en maroquin vert sous le bras, marchant posément, le menton pris dans un col roide, ganté de gants gris toujours frais, habillé de vêtements noirs qui lui étaient envoyés par un des bons tailleurs de Paris, personne, sur la place du Palais n'avait le désir de l'arrêter, même pour s'entretenir d'une affaire urgente; on le saluait de loin, et il soulevait son chapeau d'une certaine façon qui voulait dire que c'était « l'organe du ministère public » qui rendait à « messieurs les officiers ministériels » la politesse qu'il avait reçu d'eux.

« Organe du ministère public, » il l'était en tout et partout, et la chose allait si loin qu'à l'hôtel du *Bœuf couronné*, où il prenait ses repas, on avait agité la question de savoir si on le conserverait comme pensionnaire. En effet, il paralysait la gaieté et la bonne humeur de messieurs les voyageurs de commerce. Lorsqu'on le voyait, au haut de la table, mangeant gravement, sans adresser la parole à personne, on se sentait intimidé, si Caudissart qu'on fût. On se taisait soi-même, et alors plus de ces bouteilles d'extra qui sont le principal bénéfice des tables d'hôte.

Mais une fois que le substitut avait quitté la table, on se rattrapait et les plaisanteries pleuvaient dru.

— Tu sais, Leroux, je voulais t'offrir une bouteille de champagne, mais le magistrat aurait empêché le bouchon de partir.

— Demain, nous ferons mettre une bouteille près de lui; je parie qu'en un quart d'heure elle sera frappée.

Et cependant ce jeune magistrat, en apparence si plein de morgue, si correct dans sa tenue, si froid dans ses manières et dans son langage, était en réalité une âme tendre et passionnée.

Si, la nuit, alors que sa lumière brûlait, pour la plus grande exaspération des habitants de Condé, un de ses curieux avait pu pénétrer doucement dans sa chambre, et se pencher par-dessus son épaule, il aurait vu que le substitut du procureur impérial, si austère lorsqu'il était assis sur son siége de ministère public, ne passait pas ses nuits courbé sur des livres de droit.

Devant lui, sur sa table, était ouvert un petit volume dont les lignes étaient d'inégales longueurs, et c'était ce volume qu'il lisait en prononçant les mots à mi-voix sur une lente mélopée.

Ou bien, s'il écrivait, le curieux aurait vu encore que ce n'était point des annotations à un dossier, ou bien des conclusions fortement motivées, qui tombaient de sa plume; mais des lignes analogues à celles du volume, c'est-à-dire de longueur inégale.

Chose extraordinaire, prodigieuse, stupéfiante! c'étaient des vers qu'il lisait, des vers qu'il écrivait.

En lui, en effet, il y avait deux hommes bien différents l'un de l'autre:

Le magistrat, qu'il montrait à tout propos et même hors de propos;

Et le poëte, qu'il cachait soigneusement.

XXXIII

Lorsque madame Mérault arriva à Condé, son fils n'était pas encore revenu du parquet. Elle fut reçu avec force salutations et génuflexions par les propriétaires; car malgré tout ces deux vieilles filles avaient un certain respect pour le substitut, original, oui, mais enfin poli « avec les personnes du sexe, » et sous ce rapport elles n'étaient pas gâtées, exposées qu'elles étaient plus souvent aux plaisanteries ou aux gaudrioles qu'à des gracieusetés.

Bien que madame Mérault connût parfaitement le chemin qui conduisait à l'appartement de son fils. les deux vieilles filles tinrent à l'accompagner jusqu'au haut de l'escalier, et après avoir ouvert la porte, les salutations et les génuflexions recommencèrent pour prendre congé.

Cet appartement se composait de trois pièces : une antichambre, puis un salon, puis une chambre à coucher. Occupé précédemment par « un monsieur prêtre, » qui y était mort, il avait plus de comfortable et même de luxe qu'on n'en trouve généralement dans les maisons de province louées en garni. On sentait qu'il avait été arrangé, avec une tendre sollicitude, par des dévotes qui voulaient être agréables à un ecclésiastique. Le raffinement avait été si loin que dans le salon se trouvait

un canapé en tapisserie qui était un ouvrage des vieilles filles ; un tapis en morceaux de drap cousus bout à bout recouvrait le carreau de la chambre, et le lit était entouré de rideaux de mousseline blanche qu'elles avaient mêmes brodées.

Quand madame Mérault venait à Condé, son premier soin était de visiter l'armoire au linge de son fils.

Elle était absorbée dans cette occupation, lorsque Louis entra. Après avoir accroché son chapeau et posé sa serviette en maroquin sur une table, il vint doucement vers sa mère, et alors, avec plus de chaleur qu'il n'en mettait ordinairement dans ses actions, il l'embrassa.

— A Condé aujourd'hui ? dit-il ; tu ne m'avais pas parlé de cette visite.

— Elle te surprend ?

— Elle me fait plaisir; tu vas dîner avec moi, j'espère.

— Je ne viens pas pour dîner, j'ai à te parler.

— Comme tu dis cela, tu me fais peur.

Et de fait, il se sentait peu rassuré. Sa mère l'avait tant de fois entretenu de « l'héritage d'Arthur », ils avaient eu à ce sujet tant de discussions, qu'il craignait d'avoir à en soutenir une nouvelle.

Instantanément ses manières changèrent ; le fils tendre et affectueux redevint, comme s'il avait été touché par une baguette de fée, le magistrat droit et roide.

— Assieds-toi, dit-il en avançant un fauteuil à sa mère.

Et lui-même se plaça devant sa table de travail dans l'attitude du juge qui va écouter un plaideur.

— Je viens, dit-elle, te demander de passer les vacances de Pâques avec nous à Rudemont; tu me feras grand plaisir.

— Si ce n'est que cela, répondit-il en souriant, tu aurais pu t'épargner la fatigue de ce petit voyage.

— Tu acceptes?...

— Dès là que je te ferai plaisir, assurément. J'avais, il est vrai, pris certains arrangements en vue de mon voyage à Paris; j'avais donné des rendez vous à de mes amis. Mais je n'ai pas de meilleur ami que toi, tu veux me garder : je reste.

Cela fut dit de la meilleure grâce, presque avec empressement.

S'il s'était défendu, madame Mérault, après l'avoir combattu et finalement décidé, n'eût probablement pas pas poussé l'entretien plus loin ; elle aurait attendu les vacances pour voir elle-même ce qu'elle cherchait à découvrir.

Mais cette facilité, cet empressement à accepter, la surprirent.

Comment renonçait-il ainsi à son voyage à Paris, auquel elle savait qu'il tenait tant ?

N'attendait-il donc qu'une occasion pour venir s'installer à Rudemont ?

Dans ce cas, ce serait Denise qui l'y attacherait.

Elle n'eut pas la patience d'attendre.

— Tu ne me demandes pas, dit-elle, les raisons qui me font te prier de renoncer à ton voyage à Paris?

— Tu me dis que cela te fait plaisir que j'aille passer mes vacances près de toi, et tu te déranges exprès pour venir me communiquer ce désir : je conclus de cela que ce désir est vif, et cela me suffit.

— Mon enfant, je ne suis point une mère exigeante, et jamais je ne t'ai rien demandé en vue d'une satisfaction exclusivement personnelle. Je sais combien tu tiens à ton voyage à Paris; si je te prie d'y renoncer, c'est que j'ai pour cela des raisons puissantes.

— Alors, maman, je reprends ma parole. A ton désir, je cède et céderai toujours; mais si ce désir s'appuie sur des raisons qui ne te sont pas personnelles, tu voudras bien que j'apprécie ces raisons avant de me décider.

Madame Mérault vit qu'elle avait fait fausse route, mais elle était trop avancée pour reculer.

— Je vais être franche, dit-elle, et t'expliquer sans en rien cacher ce que je voudrais. Tu sais que depuis dix ans je n'ai eu qu'un but dans la vie : t'assurer l'héritage de ton cousin.

A ces mots, Louis interrompit sa mère avec une vivacité qui eût bien surpris ceux qui ne l'avaient vu que sur son siége.

— Oh ! maman, dit-il, d'une voix émue, je t'en prie, je t'en supplie, ne parlons pas de l'héritage de mon cousin ; tu sais qu'aucun sujet ne peut m'être plus pénible.

— Cependant il faut bien que j'explique les raisons qui me font désirer ta présence à Rudemont.

— Si ces raisons se rapportent, même de loin, à la question d'héritage, je désire ne pas les connaître. Ce n'est pas aujourd'hui pour la première fois que tu abordes cette question de l'héritage de mon cousin, et tu sais bien quels sont mes sentiments à ce sujet. Que mon oncle Arthème et toi vous vous soyez mis dans la tête que vous seriez les héritiers du marquis de Rudemont, et cela en vertu d'un droit, parce que la terre de Rudemont a appartenu autrefois à mon grand-père Fabu, c'est bien ; je n'ai pas à discuter cette idée, pas plus que je n'ai à vous juger, mon oncle et toi.

— Cependant tu nous juges.

— Non, maman, non ; et, en tous cas, si je me permettais de le faire, crois bien que je ne réunirais pas dans le même jugement mon oncle et toi. Si vos espérances sont les mêmes, ce dont je souffre, permets-moi de te le dire, vos procédés diffèrent du tout au tout, ce dont je suis heureux pour ma mère.

— Ce n'est pas pour moi que je désire l'héritage d'Arthur ; tu sais bien que c'est pour mon fils que j'aime, qui est tout dans ma vie, et que je voudrais riche et puissant. Jamais motif ne fut plus sacré; et d'ailleurs j'ai la conscience de n'avoir jamais rien fait, en vue de t'assurer cet héritage, qui soit de nature à te blesser dans le présent ou à t'inquiéter dans l'avenir.

— Aussi je dis que je ne te joins pas à mon oncle ; mais il n'en est pas moins vrai cependant que je souffre, que je souffre beaucoup de te voir poursuivre la réalisation de cet héritage.

— Es-tu ou n'es-tu pas l'héritier du marquis de Rudemont, fils de la sœur de mon père?

— Assurément, dans ces conditions, je le serai un jour, si le marquis ne prend pas des dispositions contraires toutefois. Voilà, chère mère, où est la différence entre nous, et, si tu veux bien y réfléchir, tu verras qu'elle est capitale. Vous, c'est-à-dire mon oncle et toi, vous vous considérez comme étant les héritiers du marquis de Rudemont, fils de la sœur de votre père ; moi, au contraire, je me considère comme pouvant l'être un jour, mais aussi comme pouvant très-bien ne pas l'être. L'héritage dès maintenant vous appartient, vous avez un droit dessus ; il ne vous manque que la jouissance. A moi, au contraire, il n'appartient pas, et je n'ai aucun droit dessus.

— Après ton oncle et moi, tu es cependant le plus proche parent d'Arthur.

— Sans doute; mais, si je suis un héritier possible pour lui, je ne suis pas un héritier nécessaire. Ce n'est pas à une femme connaissant la loi comme toi qu'il est utile d'expliquer cette nuance, qui différencie la situation du jour à la nuit. Si j'étais un héritier à réserve du marquis, son fils, par exemple, ce serait tout autre chose; alors, oui, j'aurais des droits sur cette succession.

Madame Mérault fit un mouvement que son fils remarqua, mais dont il ne comprit pas la signification.

Il poursuivit :

— Etant donné mon caractère, il est probable que je serais peu disposé à faire valoir ces droits ou à les défendre; car, — je vais te dire ici une chose un peu vive pour un magistrat, mais enfin elle ne sortira pas d'entre nous, — car je considère l'héritage comme étant trop souvent une cause d'appauvrissement pour la fortune

publique et de perversion pour l'individu. Sous prétexte qu'on a un héritage à recueillir, on se dispense de travailler; à quoi bon faire des efforts personnels? on sera riche un jour, la loi travaille pour nous. Combien vaut mieux la coutume anglaise : on ne laisse rien à ses enfants, mais on en fait des hommes. En France, nous sommes tous plus ou moins des héritiers, et, comptant là-dessus, nous restons des enfants qui auront un jour la fortune à papa.

— A qui veux-tu qu'elle aille, cette fortune?

— Là n'est pas la question. Ce que je veux dire seulement dans notre espèce, c'est que je n'accepterai jamais la position sociale d'héritier du marquis de Rudemont; je trouverais cela dégradant. Et puis d'ailleurs, la belle position vraiment et sûre : le marquis a quarante-cinq ans, moi j'en ai vingt-six. Vingt années seulement nous séparent. Mais il faut remarquer que tandis que le marquis est bâti comme un sylvain, je le suis, moi, comme un simple citadin. La force de santé et de résistance chez l'un compense ainsi l'avantage de l'âge qu'il y a chez l'autre. Donc si les probabilités sont justes, mon cousin quittera la vie à quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-dix ans, et moi vers soixante; c'est-à-dire que je mourrai avant lui; et pendant ces soixante ans, je ne ferais rien, sous prétexte que j'attends son héritage, qu'il peut très-bien d'ailleurs laisser à un autre!

— Tu sais bien que d'après la loi de la nature, il doit mourir avant toi, et que, d'après la loi civile, tu dois hériter de lui. Ne raisonne donc pas l'absurde.

— Mais, non, je n'en sais rien. La question de survie est incertaine, la question d'héritage l'est également. Pourquoi mon cousin ne ferait-il pas un testament? Il en a bien le droit, il me semble. Pourquoi ne laisserait-il pas sa fortune à quelqu'un qu'il aimerait?

— C'est précisément ce que je veux empêcher.

— Et moi, c'est de cela précisément aussi que je ne veux pas me mêler. Mon cousin a été excellent pour moi; il s'est très-généreusement occupé de mon éducation, il m'a fait ce que je suis. Comme parent, il s'est acquitté envers moi bien au delà de ce qu'il me devait : je lui en serai éternellement reconnaissant, et si l'occasion se présente jamais, je saurai lui prouver ma gratitude; mais je ne suis pas de ceux qui se figurent que parce qu'on a fait une fois on est obligé à faire toujours. Mon cousin ne me doit rien, et moi je lui dois beaucoup : voilà nos positions respectives. Pour mon compte, je suis fermement décidé à ne pas sortir de la mienne, même quand ce serait pour t'être agréable. Si mon séjour à Rudemont se rattache de près ou de loin à cette affaire d'héritage, que tu as toujours poursuivie malgré moi, n'en parlons plus, je te prie, et laisse-moi aller à Paris.

— Et si je venais t'offrir le moyen de t'assurer cet héritage d'une façon sûre; si je te mettais à même de réaliser le cas que tu prévoyais tout à l'heure; si, au lieu de rester l'héritier possible du marquis, tu devenais son héritier nécessaire?

Il la regarda longuement sans répondre.

Puis tout à coup, se levant, il vint vivement à elle et l'embrassa avec tendrese.

— Ne parle pas ainsi, dit-il, je t'en prie, n'ajoute pas un mot; allons dîner.

Et, doucement, il voulut lui mettre la main sur les lèvres, mais elle le repoussa.

— Il faut que je parle, dit-elle, et toi il faut que tu m'écoutes.

XXXIV

Madame Mérault s'était longuement préparée à cet entretien avec son fils; cependant, prête à l'entamer, elle s'arrêta gênée et confuse.

Le sujet en effet était délicat à traiter pour une mère, alors surtout qu'elle s'adressait à un fils tel que Louis. Mais à la fin le vertige de l'héritage l'entraîna, et ne sachant pas par où commencer cette confidence difficile, qui eut eu besoin de ménagement et de savantes préparations, elle la commença bravement par le commencement.

— Quand Denise est arrivée à Rudemont, je ne t'ai pas caché, dit-elle, que nous avions des raisons de supposer qu'elle était pour Arthur plus qu'une pupille et qu'une filleule. Nos suppositions se sont trouvées confirmées : Denise est la fille du marquis.

Elle regarda son fils, mais celui ne broncha pas; immobile sur son fauteuil, le menton appuyé dans une main, les yeux fixes, il semblait résigné à écouter sa mère jusqu'au bout, et à entendre tout ce qu'elle voudrait lui dire, sans se permettre la moindre observation, sans engager la plus légère discussion. On lui avait demandé d'écouter : il écoutait, voilà tout; il donnait son attention, il ne donnait pas autre chose.

Après avoir attendu un moment, madame Mérault continua :

— Tu me demandes sans doute...

— Rien, dit-il ; je ne demande rien.

— Enfin tu désires savoir...

— Je voudrais ne rien savoir.

— Ce qui a précisé nos doutes, dit-elle sans se laisser arrêter, c'est la tendresse d'Arthur pour Denise. On n'a pas ces soins-là pour un enfant qui ne vous est rien. Il ne la quitte pas des yeux, il la couve. Lorsqu'elle vient l'embrasser, son visage s'illumine. Quand il lui parle, sa voix prend des intonations douces et caressantes. C'est sa fille.

Bien qu'il eût pris envers lui-même l'engagement d'écouter sa mère jusqu'au bout. Louis ne put s'empêcher de répondre.

— Je m'étais promis de ne pas t'interrompre, dit-il, mais voilà un mot que tu répètes avec une insistance si prononcée, qu'il est bien certain qu'il part d'une conviction véritable, n'est-ce pas?

— Assurément ma conviction sur ce point est parfaitement arrêtée : notre cousin est le père de Denise. Cela est aussi certain pour moi que si j'avais vu l'acte de naissance de la petite. Il n'y a pas à se laisser ébranler par cette considération, qu'il a abandonné la mère pendant dix ans; cette Emma Lajolais était une femme plus que légère, et elle aura obligé Arthur à cet abandon. C'est sa fille, tu peux en être assuré.

— Alors notre entretien peut en rester là.

— Parce que?

— Parce que, si Denise est la fille de notre cousin, nous ne sommes plus rien pour lui; j'entends que nous ne sommes plus ses héritiers, et alors nous n'avons pas à discuter des questions d'héritage.

Là-dessus, se levant, il vint prendre sa mère par la main.

— Allons dîner, dit-il.

Mais elle le força doucement à se rasseoir.

— Sans doute, dit-elle, tu as parfaitement raison quant à ton oncle et quant à moi: nous ne devons plus avoir aucune prétention à l'héritage d'Arthur. Cela est entendu. Bien que Denise, en sa qualité d'enfant naturel, n'ai pas droit à toute la fortune de notre cousin, il est plus que probable que celui-ci complétera par un testament en sa faveur ce que la loi a commencé: elle sera

sa légataire universelle. Ton oncle et moi, nous verrons disparaître un héritage sur lequel pendant dix années nous avons eu des droits.

Il leva la main par un geste qui n'avait rien de désolé.

— Je ne me plains pas, continua madame Mérault, et je suis bien aise que tu saches que je n'ai jamais désiré cet héritage pour moi. Ce n'est pas pour jouir de la fortune d'Arthur que pendant dix ans je l'ai soignée et ménagée ; c'est pour toi seul. Je ne serais donc malheureuse de ce qui arrive maintenant que si cette fortune devait t'échapper. Mais cela n'est pas à craindre : si tu le veux, cette fortune peut t'appartenir.

Il demeura impassible, et madame Mérault, qui avait dirigé son discours de manière à provoquer une interruption qui devait singulièrement l'aider dans ce qui lui restait à dire, se trouva déconcertée par ce mutisme : elle eût mieux aimé une discussion que ce silence.

— Pourquoi n'épouserais-tu pas Denise ? dit-elle enfin, poussée à bout.

— Moi ? s'écria-t-il, et c'est toi, toi, ma mère, qui me fais cette proposition.

— Des raisons, non des exclamations.

— Vois jusqu'où la convoitise de cette fortune peut t'entraîner.

— Si tu as des raisons pour ne pas vouloir devenir le mari de Denise, dit-elle d'un ton sec, donne-les : c'est tout ce que je te demande.

— Tu ne les vois pas, ces raisons ?

— Je ne vois que celles qui rendent ce mariage désirable.

— Alors je vais te dire celles qui le rendent impossible. Jusqu'à ce jour, n'est-ce pas, mon oncle et toi, vous avez compté que vous seriez un jour les héritiers du marquis de Rudemont ? Et cela vous a paru si naturel que vous n'avez pas pris la peine de cacher vos espérances.

— Pourquoi l'aurions-nous fait ?

— Je n'ai pas à m'expliquer là-dessus, car ce que je pourrais dire ne changerait pas ton sentiment. Dans le public, il est admis que cet héritage vous appartiendra. Et il est plus que certain que notre cousin doit savoir que pendant dix ans vous avez attendu sa mort. Mon oncle, qui a cinquante-neuf ans, attendant la mort du marquis de Rudemont, qui en a quarante-cinq ?

— Quarante-six, interrompit madame Mérault, qui chaque jour faisait ce compte d'années.

— Peu importe. Quand mon cousin prend une année, mon oncle n'en perd pas une de celles qu'il a déjà. Enfin, ce que je veux dire, c'est que, pour tout le monde, mon cousin compris, vous êtes les héritiers de Rudemont. Aujourd'hui cet héritage vous échappe ; et vous voulez que, par un mariage, je le rattrape, vous voulez que je m'expose à ce qu'on me croie capable d'une pareille... d'une pareille faiblesse ?

— Qu'importe le monde.

— Ce n'est pas du monde que j'ai souci en ce moment, c'est de mon cousin. Comment juge-t-il mon oncle, je n'en sais rien, et je désire ne pas le savoir ; mais je ne veux pas qu'il puisse me confondre avec mon oncle. J'aime mon cousin ; je veux son amitié, et je veux aussi son estime. Le marquis de Rudemont a l'âme trop haute pour m'estimer le jour où il supposera que j'épouse sa fille pour reprendre par ce moyen sa fortune qui m'échappe.

— Et si tu l'aimais cette fille, si elle t'aimait, tu refuserais donc de devenir son mari par fierté mal placée, pour qu'on ne t'accuse pas de spéculation ?

— Si je l'aimais, — il baissa les yeux, — si j'en étais aimé, ce serait bien différent. Un honnête homme, sous l'influence de la passion, peut se laisser entraîner à des crimes et à des lâchetés qu'il ne commettra jamais lors qu'il ne s'agira que d'argent.

— Et pourquoi ne veux-tu voir que la question d'argent dans ce que je t'ai dit ?

— Que veux-tu que j'y voie ?

— Denise.

— La fille, l'héritière du marquis de Rudemont.

— Sans doute cette qualité ne peut pas lui être enlevée ; mais, à côté de celle-là, elle en possède d'autres qui lui sont personnelles : la beauté, la grâce, la douceur, la bonté. N'est-elle pas charmante ?

Il ne répondit pas à cette interrogation.

— Que t'ai-je demandé ? continua madame Mérault, de venir passer tes vacances de Pâques avec nous à Rudemont. Pourquoi ? Tout simplement pour que dans l'intimité de quelques semaines, tu puisses voir Denise à chaque instant, et que tu apprennes ainsi à la connaître. Jusqu'à présent tu l'as à peine vue, et encore dans des conditions qui lui étaient défavorables, auprès de son institutrice, comme une petite fille. Mais l'enfant qu'elle était en arrivant à Rudemont est devenue une jeune fille, pleine de charme pour ceux qui la connaissent ; ce n'est pas seulement par la fortune qu'elle aura un jour qu'elle est désirable pour un mari, c'est encore par des mérites réels. Vis près d'elle pendant plusieurs jours, regarde-la, étudie-la, et, si elle te plaît, il me semble qu'alors tu pourras devenir son mari, sans craindre qu'on t'accuse d'avoir cherché une spéculation dans ce mariage, ou tout au moins tu n'auras pas souci de ces accusations, puisque ta conscience ne te reprochera rien.

Il resta longtemps silencieux la tête baissée sur son bureau, paraissant absorbé dans une méditation profonde.

« Il ne l'aime pas, se disait madame Mérault, mais il l'aimera et il se fera aimer. L'héritage d'Arthur est à nous. »

Tout à coup il releva la tête et regarda sa mère avec tristesse :

— Oh ! maman ! dit-il avec l'accent d'un enfant qui se plaint, pourquoi as-tu parlé malgré mes prières, pourquoi m'as-tu forcé à t'entendre ?

Elle fut émue de cet accent désolé.

— En quoi mes paroles ont-elles pu te peiner, mon cher enfant ?

— En précisant une situation que je ne voulais pas voir.

— Mon Dieu !

— Oui, tout ce que tu viens de dire de Denise, je le sais comme toi et je n'ai pas attendu que tu me la montres pour la voir. Oui, elle a la beauté, la grâce, la douceur, la bonté ; oui, elle est charmante, oui, elle est désirable pour un mari, et je l'aime.

Il se cacha la tête entre ses mains ; mais bientôt, regardant sa mère :

— Pourquoi je n'ai pas parlé, pourquoi je t'ai résisté, pourquoi je te résiste ? Parce que je n'ai pas cru, parce que je ne crois pas ce mariage possible. Dans ma position, n'est-ce pas ? Il ne m'était pas permis de devenir le mari de la fille d'Emma Lajalois. Cette position, ce n'est pas moi qui l'ai choisie, c'est vous qui me l'avez imposée ; j'en aurais préféré une autre, qui eût donné satisfaction à mes goûts et à ma nature. J'ai accepté celle-là, pour toi d'abord, parce que nous étions pauvres et que je voulais t'assurer une vie honnête le jour où cela serait nécessaire ; pour le marquis ensuite, parce que je ne voulais pas rester à sa charge, et aussi parce que je me considérais comme obligé envers lui à faire ce qu'il désirait. Je suis donc devenu magistrat ; et assurément personne ne dira que, par mon attitude, ma conduite ou mon caractère, je me suis écarté une minute de la ligne qui nous est imposée par notre devoir aussi bien que par l'opinion publique. Si l'on a un reproche à m'adresser, c'est d'avoir été trop loin dans ce sens ; j'ai voulu être magistrat dans ma tenue comme dans mes croyances, comme dans mes opinions, comme dans mes sentiments ; et peut-être ai-je été incorrect, précisément parce que je voulais être trop correct ; mais

enfin tu reconnaîtras que dans ces conditions je ne pouvais pas penser à épouser mademoiselle Denise Lajolais. J'ai donc résisté au sentiment qui s'était emparé de moi.

— Ce n'est pas Denise Lajolais qu'il s'agit : c'est de Denise Mulcent de Rudemont, fille du marquis de Rudemont.

— Oh ! mère, tais-toi, tais-toi ! Ne me pousse pas dans cette voie ; car, une fois que tu m'aurais fait sortir de la ligne dans laquelle j'ai voulu vivre enfermé jusqu'à ce jour, rien ne m'y ferait rentrer. Tu voudrais me voir aimer Denise de Rudemont, la riche héritière ; moi, celle que j'aimerai, celle que j'aime, c'est Denise, fille ou non fille du marquis, héritière ou non héritière, et si, au lieu de me laisser arracher de mon cœur cet amour naissant, tu le développes, plus tard rien ne pourra plus me faire renoncer à Denise. Tu dis, tu crois qu'elle aura la fortune de mon cousin, et tu es heureuse de penser que je puis devenir son mari ; mais, si elle ne l'avait pas, cette fortune, voudrais-tu encore que je l'épousasse ?

— Pourquoi ne l'aurait-elle pas ? dit madame Mérault avec un geste plein d'assurance.

— Que sais-je ? tout est possible. Laisse-moi aller à Paris pendant qu'il en est temps encore, laisse-moi ne pas voir Denise.

— Non. Viens à Rudemont, je t'en prie, mon cher fils; viens à Rudemont.

Il resta longtemps sans parler, hésitant, luttant ; enfin, relevant la tête :

— J'irai.

XXXV

Quand monsieur de Carquebut vit son neveu s'installer à Rudemont pour y passer les vacances de Pâques, il ne se gêna pas pour manifester tout haut sa surprise.

— Personne ne va donc plus à Paris maintenant? dit-il. Au mois de décembre, c'est le marquis qui reste à Rudemont; maintenant c'est le substitut qui s'y installe.

Il regretta d'avoir donné des conseils à Louis, le jour où madame Clémence était arrivée au château.

Si le magistrat allait s'éveiller, pensa-t-il, s'il allait être aimable avec l'institutrice?

C'est que cela ne ferait pas du tout ses affaires, à lui. Ah! mais non.

Sans doute l'idée qu'il avait suggérée à son neveu avait cela de bon en ce moment qu'elle pouvait éloigner Louis de Denise et le pousser du côté de Clémence, mais il ne savait pas alors que bientôt il deviendrait lui-même l'esclave de sa petite déesse.

Si maintenant son neveu allait devenir son rival! Heureusement il avait pris les devants, et « la petite déesse » ne serait pas assez naïve pour préférer à un homme tel que lui, Arthème de Carquebut, un gamin comme ce petit magistrat qui n'avait pour lui que ses vingt-cinq ans. La belle chose vraiment que la jeunesse pour une femme intelligente telle que l'était Clémence : des nigauds qui se figurent qu'il n'y a qu'à dire « je vous aime » avec une voix tremblante et des yeux blancs. Sa voix à lui ne tremblait pas, et il ne savait pas rouler ses yeux; « ce n'était pas son genre. » Il en avait un autre, et le vrai celui-là, le bon; au moins plus d'une le lui avait dit. Il n'était pas possible « que la petite déesse » ne fût pas comme les autres.

Bien que la confiance qu'il avait en son mérite personnel et en « son genre » le rassurassent jusqu'à un certain point, il se promit cependant de surveiller son neveu, attendu qu'avec les femmes tout est à craindre, même le désir de voir des yeux blancs. Quelques précautions rendraient le séjour de Louis à Rudemont sans danger. D'ailleurs à la moindre menace, il n'en ferait ni une ni deux; il irait tout simplement prévenir le marquis qui bien certainement ne laisserait pas l'institutrice de sa pupille exposée aux entreprises d'un gamin. Arthur serait furieux, et sa colère, qui tomberait d'abord sur le fils, rebondirait ensuite jusque sur la mère : d'une pierre ce serait faire deux coups.

Tranquillisé jusqu'à un certain point par ces réflexions, il eut voulu trouver les mêmes motifs de sécurité du côté de Denise; malheureusement, il n'en pouvait pas être ainsi.

Ce qu'il avait vu et remarqué depuis plusieurs mois avait chaque jour confirmé et fortifié l'idée qui s'était présentée à son esprit inquiet, quand il avait appris la prochaine installation de Denise à Rudemont.

Si alors il avait soupçonné que sa sœur voudrait essayer d'amener un mariage entre son fils et l'héritière d'Arthur, maintenant ce n'était plus un soupçon qui le tourmentait, c'était une certitude qui l'angoissait.

Assurément, c'était pour préparer ce résultat que madame Mérault avait fait venir son fils à Rudemont. Dans l'intimité de chaque jour, il gagnerait le cœur de l'enfant, et alors ce serait chose finie : mariage conclu, héritage perdu.

A cette pensée, il tombait dans de véritables accès de rage, qui, pour être muets, n'étaient pas moins terribles, et les regards qu'il lançait alors à sa sœur étaient si roides et si durs que le marquis ne manquait jamais de le plaisanter à ce sujet.

— Quels yeux vous faites à ma cousine, disait-il; voyez donc, madame Clémence.

— Et monsieur de Carquebut qui a les yeux si doux quand il veut, répliquait celle-ci en riant au nez de son adorateur.

— Suis-je libre d'avoir ici les yeux qu'il me plaît d'avoir? s'écriait monsieur de Carquebut, ou bien faut-il qu'avant de m'asseoir à votre table, je vous demande quels yeux vous voulez que je me fasse.

— Assurément, vous êtes tout ce qu'il y a de plus libre, mon cousin.

— Et vous, monsieur le marquis, vous n'êtes pas libre de m'assaillir d'observations aussi déplacées. Je vous préviens que je ne les supporterai pas.

Et il allait ainsi jusqu'au moment où le marquis ennuyé lui cédait la place.

Alors, se tournant vers sa sœur avec des airs vainqueurs :

— Encore un de vos bons services, disait-il; ne vous lasserez-vous donc pas de me susciter des querelles?

A son tour, madame Mérault sortait du salon; Clémence et Denise la suivaient, et monsieur de Carquebut, resté maître champ de bataille, se promenait à grands pas, une main derrière le dos, l'autre sur la hanche, les yeux fixés sur les portraits de la famille de Rudemont, comme pour leur demander s'ils étaient contents de lui :

..... Vous tous, soyez témoins!

aurait-il dit volontiers, si ce vers s'était trouvé dans son Béranger. Il les consultait ; parmi tous ces Rudemont qui se tenaient là immobiles dans leurs cadres, ne s'en trouveraient-ils pas un pour lui inspirer une bonne idée? Vous, Oderic de Rudemont, qui, selon la tradition, avez fait murer dans un caveau votre femme et son amant, vous tairez-vous donc? Et vous, Andry de Rudemont, qui avez laissé dans la contrée une réputation qui éclipse celle de Robert le Diable, n'aurez-vous pas un bon conseil à donner à un homme qui, pour la gaillardise, a été digne de vous! Mais non, rien ne venait d'eux; le soir seulement, au soleil couchant, Andry de

Rudemont paraissait s'animer, mais c'était pour faire une grimace narquoise.

— Si tu étais un Rudemont, semblait il dire, tu trouverais bien quelque chose; mais tu n'es qu'un Fabu.

Etre un Rudemont, c'était cela précisément ce qu'il voulait, et, au moment où il était près de ce but depuis si longtemps poursuivi, un gamin se plaçait devant lui.

Comment l'écarter?

S'il prévenait le marquis? Sans doute c'était un moyen; mais pouvait-on savoir d'avance si Arthur repousserait ou accepterait ce projet de mariage. S'il le repoussait, c'était bien, il se chargerait alors lui-même de chasser Louis; mais, au contraire, s'il l'acceptait? Il se pouvait très-bien que cette grande bête d'Arthur trouvât tout naturel de donner sa fille à Louis, croyant ainsi s'acquitter envers les Fabu de ce qu'il leur devait. Mais, dans la famille des Fabu, il n'y avait qu'une personne, une seule, lui, Arthème.

Ah! comme avec plaisir, il eût cassé les reins à ce coquin de neveu, s'il l'avait rencontré un soir dans un chemin creux, armé lui-même d'un solide bâton, tandis que le neveu n'aurait eu qu'une badine à la main. Malheureusement on ne casse pas ainsi les reins aux gens sans que ceux-ci crient; quelquefois ils se défendent même sans bâton. Louis était agile, et, dans une lutte, la jeunesse peut rendre des services.

S'il l'accusait auprès du marquis d'avoir une maîtresse, à laquelle il aurait sacrifié sa vie et qui ne le laisserait pas se marier sans faire du scandale? Par malheur, il était de notoriété publique que Louis n'avait pas de maîtresse.

Ah! qu'un honnête homme qui ne veut pas employer des moyens coupables (car il était un honnête homme, lui, et il ne voulait recourir qu'à d'honnêtes moyens), ah! qu'un malheureux qui se laisse dominer par les scrupules a de peine, dans la vie, pour défendre son bien contre les coquins et les intrigants.

Etait-il position plus fâcheuse que la sienne? D'un côté, c'était Clémence qu'il devait surveiller; de l'autre, c'était Denise. Ici son amour à défendre, là sa fortune; et toujours contre le même coquin, le fils de sa sœur, son propre neveu. Ah! la famille!

Il est vrai qu'un autre à sa place n'eût point été torturé par cette double angoisse, et qu'il se fût arrêté à celle-ci ou à celle-là, l'une devant exclure l'autre. Mais il n'était pas homme à se laisser endormir par des considérations de ce genre : tout en courtisant Denise pour en faire sa femme, Louis pouvait très-bien poursuivre Clémence pour en faire sa maîtresse. Il savait comment les choses se passent dans le monde, et il croyait juger équitablement la vie en s'appuyant sur ses souvenirs : si l'on ne procédait pas ainsi, à quoi servirait l'expérience.

Cependant, comme il n'y a pas de position, si terrible qu'elle soit, dont un homme de ressource ne tire quelque chose, il finit par trouver un moyen pour améliorer singulièrement la sienne.

Ce fut de charger Clémence de la surveillance de Denise : prévenue des véritables intentions de Louis, l'institutrice ne se laisserait pas émouvoir par un homme qui aimait une autre femme qu'elle.

Ce n'était pas ce grand brigand d'Andry de Rudemont, ce faux Robert le Diable, qui lui aurait inspiré une pareille idée; il l'avait trouvée tout seul, lui Arthème Fabu de Carquebut.

Aussitôt il voulut la communiquer à l'institutrice. Malheureusement il ne pouvait que difficilement s'entretenir avec elle d'une manière suivie : un mot à la dérobée, un serrement de main entre deux portes, un coup d'œil de côté, c'était tout ce que l'institutrice lui permettait. Cependant il tenta l'aventure.

— J'ai à vous parlez, lui dit-il en sortant de déjeuner, deux jours après l'arrivée de Louis.

— Eh bien! écrivez-moi, répliqua-t-elle en lui riant au nez.

— Ce n'est pas de vous qu'il s'agit ni de moi, mais de Denise, pour une affaire sérieuse.

— Eh bien! allez m'attendre sur l'esplanade, j'irai vous rejoindre tout à l'heure.

— Devant tout le monde?

— Puisque vous ne voulez que parler, que vous importe : on nous verra, on ne nous entendra pas.

Au bout de quelques instants, elle vint en effet le rejoindre.

— Seriez-vous bien aise, dit-il, qu'on séduisit votre élève sous vos yeux? Non, n'est-pas? Eh bien! c'est ce qu'on est cependant en train de faire.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle.

— Ce que je vous dis est la vérité; surveillez Louis et Denise. Il ne faut pas que cette chère petite, si gentille et si honnête soit trompée par mon coquin de neveu.

— C'est un grand bonheur pour moi de vous entendre parler ainsi et de voir que je vous avais mal jugé. Vous êtes un honnête homme, monsieur de Carquebut, et je vous remercie de cet avertissement; mais, malgré toute la confiance que vous m'inspirez, je ne puis le croire fondé. Denise est l'innocence même, et monsieur Louis me paraît un bon jeune homme, incapable d'une chose pareille.

— C'est que vous ne soupçonnez pas la vérité, dit monsieur de Carquebut à mi-voix. Louis est poussé par sa mère, qui voudrait lui faire épouser Denise; Denise, vous devez vous en douter, est la fille du marquis. Si Louis devenait son mari, il aurait l'héritage d'Arthur. Comprenez-vous maintenant?

— Ah! mon Dieu! dit-elle en joignant les mains, quelle horreur que la vie! et que sont dures les leçons de l'expérience! Pourquoi m'avez-vous parlé ainsi? Pourquoi ne pas me laisser dans mon ignorance et m'imposer votre terrible savoir?

— Pour que vous soyez avertie, dit-il tout fier d'entendre parler de son savoir.

— Eh bien! je veillerai; mais, pour croire ce que vous venez de m'apprendre, il faudra que je le voie : monsieur Louis si doux, si aimable, au regard si franc!

— Louis n'est pas doux, il n'est pas aimable, son regard n'est pas franc; détrompez-vous.

— Denise si pure, si simple, si enfant! Non, non, c'est impossible.

— Je vous répète que cela est.

— Et moi je vous répète que je veillerai, parce que c'est mon devoir, mais je ne croirai pas. Ah! ce n'est pas une insulte, soyez-en persuadé; c'est une répulsion invincible à admettre le mal. Mais enfin soyez rassurée pour Denise, mon devoir n'est pas seulement de former son esprit, j'ai charge de son âme, et entre mes mains elle ne sera effleurée d'aucune souillure, je vous le promets.

Elle fit un pas en arrière pour rentrer au château.

— J'ai mille choses à vous dire, ne vous éloignez pas.

— Il le faut.

— Eh bien! alors oubliez de pousser votre verrou ce soir.

— Ah! monsieur de Carquebut, un mot pareil après les paroles élevées qui viennent d'être prononcées entre nous!

— Ça se dit, ces choses-là, à propos des autres.

Elle continua de s'éloigner, mais bientôt se retournant à demi :

— Je me promène tous les jours dans le tour du parc, dit-elle; vous pourriez vous y promener aussi.

XXXVI

Ce qu'on appelait le tour du parc à Rudemont était une levée de terre, plantée d'arbres et d'arbustes, qui servait de clôture au parc.

Autrefois, ce parc avait été entouré de murs sur tout son pourtour; mais peu à peu, avec les années, les murs s'étaient écroulés, et comme les marquis de Rudemont avaient, de père en fils, inspiré une frayeur terrible aux braconniers, ils n'avaient point eu besoin de faire relever à grands frais des clôtures qui ne leur étaient pas d'une grande utilité.

Quand le père Fabu, l'huissier de Condé, avait acheté la terre de Rudemont, il avait trouvé ces murs en si mauvais état qu'il ne pouvait pas songer à les réparer, il fallait les reconstruire ou les abandonner.

Tout d'abord, alors qu'il était président du club de l'Egalité et qu'il avait aux mains des moyens énergiques pour faire respecter sa propriété, il les avait abandonnés; mais plus tard, quand il n'avait plus été qu'un simple particulier, exposé aux déprédations des gens du voisinage, il avait pensé à les faire relever. C'était le moment où il commençait à se croire solidement propriétaire de Rudemont et où il employait à réparer et à enrichir son domaine le zèle qu'il avait mis à le ruiner, alors qu'il craignait d'en être dépossédé un jour ou l'autre.

Mais ce n'était point une petite affaire que de relever ces murs sur une longueur de plus de deux lieues; car, s'il avait les vieux matériaux sous la main, la brique et le silex, la chaux lui manquait pour faire le mortier, ou tout au moins elle coûtait très-cher. Alors il avait inventé un expédient qui devait lui permettre d'économiser la chaux, tout en donnant à son parc le caractère d'enclos, avec les priviléges que la loi pénale accorde à ce genre de biens.

Comme la main d'œuvre était à bas prix, il avait fait élever, sur l'emplacement même des murs, ce qu'on appelle dans le pays un *fossé*, c'est-à-dire un talus de cinq pieds de haut et de vingt-quatre de large. Du côté extérieur, on avait soutenu ces terres avec les vieilles briques et les vieux cailloux de la muraille, le tout lié ensemble par de l'argile et des mousses; du côté intérieur, au contraire, on avait abattu le talus en pente douce. Sur cette large levée, on avait, dans toute sa longueur, planté des arbres forestiers et des arbustes défensifs, aubépines, houx, buissons ardents, réservant seulement entre ces deux haies un sentier de dix pieds de large.

C'était là le tour du parc, c'est-à-dire un chemin de ronde, une avenue circulaire de deux lieues de long, et ce qui tout d'abord n'avait été qu'un expédient économique était devenu avec l'aide du temps l'une des curiosités et surtout le charme de la terre de Rudemont.

Depuis que le bonhomme Fabu avait fait cette plantation, les arbres et les arbustes, trouvant une abondante nourriture dans cette terre rapportée, avaient rapidement poussé, et, sous leur couvert, s'était développée une végétation sauvage, vigoureuse et foisonnante.

L'hiver même, c'était un lieu de promenade plus agréable et plus plaisant aux yeux que les allées du jardin; car, tandis que dans le jardin tout présentait l'aspect triste de la mort, dans ce tour du parc, tout était plein de verdure et de vie : les troncs des arbres étaient garnis de lierres aux fruits noirâtres, et dans leurs fourches comme sur leurs branches horizontales, se montraient des fougères parasites, qui, sous le souffle de la bise, agitaient leurs frondes légères dans un mouvement rapide et continu; au milieu du feuillage sombre des houx éclataient des baies rouges, plus brillantes que des groseilles, et çà et là des oiseaux se querellaient en becquetant les fruits des églantiers et des buissons ardents.

Mais sa vraie, sa belle saison, c'était le commencement du printemps, quand sous leur abri des feuilles retenues dans le pied des haies, les petites plantes printanières sortaient de leur sommeil hivernal : alors tout le long du chemin herbu, au milieu des réseaux de la pervenche qui couraient sur le velouté des mousses, fleurissaient les violettes et bleues et blanches, mêlées aux primevères et aux jonquilles jaunes; de chaque côté jusqu'au milieu des cépées, ce n'était qu'un tapis de fleurs odorantes.

C'était ce tour du parc que Louis et Denise avaient choisi pour leur lieu ordinaire de promenade.

En effet, par un accord tacite, sans que Louis eût rien demandé, sans que Denise eût rien accordé, dès le jour même de l'arrivée de Louis à Rudemont, ils étaient sortis ensemble, et, au lieu de se promener dans les allées du jardin, ils avaient été prendre ce sentier printanier, qui, s'ouvrant sur l'un des côtés de l'esplanade, venait finir sur le côté opposé, après avoir décrit une longue courbe.

Louis, en recherchant le tête-à-tête et la solitude avec Denise, avait obéi à son amour : il échappait ainsi aux regards de sa mère, qui le gênaient, et à l'observation de son oncle, qui l'humiliait, et d'un autre côté il échappait au marquis et à l'institutrice, devant lesquels il ne pouvait pas être lui-même. Ce n'est point impunément qu'on adopte une attitude: facile à prendre, elle est dure à perdre; car, alors même qu'on veut sincèrement s'en debarrasser, les autres vous l'imposent. Il avait beau vouloir être jeune, être lui, le marquis et madame Clémence le traitaient toujours en magistrat.

Denise, en venant franchement à lui, avait voulu, elle aussi, échapper pour un moment aux hôtes ordinaires de Rudemont : non pas qu'elle eût quelque chose à leur cacher ou qu'elle eût à souffrir d'eux d'une façon quelconque, mais elle avait besoin, un besoin insconscient, d'aller à ce qui était jeune. A Château-Chinon, elle avait vécu avec des enfants, elle jouait avec eux, elle courait, elle criait, elle était jeune; à Rudemont, elle vivait avec des personnes de sang rassis et d'âge raisonnable : son parrain, qui avait quarante-six ans; monsieur de Carquebut, qui en avait cinquante-huit; madame Mérault, qui en avait cinquante-cinq; madame Clémence, qui n'avait pas d'âge appréciable pour elle, par cette raison qu'elle était sa maîtresse. Louis au contraire était jeune; elle allait à lui naturellement, entraînée, sans en avoir conscience, par le charme irrésistible de la jeunesse.

Assurément, s'il lui avait été loisible de faire choix d'un compagnon, camarade et ami, elle l'eût voulu plus jeune encore, et, s'il avait eu quinze ou seize ans, s'il avait été disposé à courir après les papillons ou bien à grimper aux arbres pour voir ce qu'il y avait dans les nids, elle ne lui eût point fait un reproche de ces gamineries, qu'elle eût été heureuse de partager.

Mais enfin c'est une si grande magicienne que la jeunesse, que le jour où Louis s'était décidé à renoncer à sa froideur et à sa réserve, Denise était tout de suite accourue à lui, les mains tendues, les lèvres ouvertes, le sourire aux yeux.

Comme il arrive souvent après une pénible contrainte, Louis, en tête-à-tête avec Denise, avait été d'autant plus jeune que pendant longtemps il s'était fait vieux : il s'était alors rattrapé, largement rattrapé, de ses années de gravité, et tout naturellement son cœur, sincèrement épris, mais honnête, s'était mis à l'unisson de ce cœur pur et naïf.

Entre eux, point de ces conversations qui, finalement, alors qu'elles sont dirigées par un esprit expérimenté, glissent de pas en pas sur la pente rapide du sentiment et de l'amour.

Parler d'amour, Louis n'y songeait guère. Qu'eût-il dit à cette enfant qu'elle pût entendre?

A quoi bon parler d'ailleurs, et quelles joies plus grandes que celles qu'ils goûtaient leur eussent données des paroles plus ou moins habilement arrangées?

A quoi bon s'enfermer dans les étroites limites du matériel, quand, au fond du cœur, on a l'infini; se mettre devant un mur quand devant soi s'ouvrent les profondeurs du ciel?

Louis, par bonheur pour lui, avait l'âme assez jeune et assez pure pour goûter, sans demander davantage, le charme de cette situation.

Et Denise, de son côté, était assez innocente pour s'y abandonner, sans chercher au delà, et pour s'y confier sans inquiétude.

Parler d'amour!

Qu'auraient-ils dit?

Avaient-ils besoin de se dire qu'ils étaient heureux, lorsqu'après déjeuner, s'échappant du salon, où le marquis fumait mélancoliquement son cigare, tandis que monsieur de Carquebut battait savamment son *gloria* d'eau-de-vie de cidre, ils traversaient l'esplanade en courant et gagnaient le tour du parc.

Heureux!

Ce sont les infortunés qui savent raisonner leurs sentiments, les analyser et les sonder, qui veulent les peser avec les tristes balances de l'expérience et de la comparaison, qui se disent qu'ils sont heureux et qui se donnent la peine de s'expliquer mutuellement leur bonheur.

En arrivant sous le couvert de leur allée, ils ne disaient rien; ils s'arrêtaient d'un commun accord, et, se tournant à demi l'un vers l'autre, ils se regardaient.

Leurs regards n'avaient rien de profond, les yeux de Louis ne se plongeaient point dans ceux de Denise, et Denise ne cherchait point ce qu'il pouvait y avoir au fond de ceux de Louis; ils se regardaient rapidement, gravement, et ils se sentaient pénétrés d'une joie tranquille et douce.

Le sentiment qui s'éveillait en eux avait quelque chose des efflorescences printanières qui les entouraient.

Et alors, si leurs lèvres s'entr'ouvraient, c'était pour sourire, non pour parler.

Ils allaient devant eux, marchant légèrement sur le fin gazon, qui commençait à verdoyer; c'était une promenade au milieu des fleurs. A leurs pieds, les violettes s'épanouissaient dans les feuilles sèches, d'où elles sortaient en longues traînées bleues ou blanches, et sur leurs têtes les épines noires, qui commençaient à défleurir, semaient leurs pétales, que le vent emportait comme des tourbillons de neige.

Alors ils commençaient à bavarder: causant de choses et d'autres, joyeusement, à bâtons rompus, riant aux éclats pour le plaisir de rire, sans s'inquiéter de savoir si ce qui provoquait leur gaieté était spirituel.

Ils avaient bien souci des choses de l'esprit, ils savaient bien ce que c'était que l'esprit.

Parfois ils s'arrêtaient, Denise ayant brusquement retenu Louis par la main.

– Ne rions pas comme cela, disait-elle à mi-voix, vous verrez que nous finirons par obliger les oiseaux à abandonner leurs nids. Tout à l'heure, quand vous m'avez fait rire, j'ai vu une fauvette qui s'est envolée avec épouvante.

— Son nid est là probablement.

— Si nous le cherchions?

— Bon moyen pour rassurer la mère, que nous avons fait partir.

— Nous n'y toucherons pas, nous la regarderons seulement; nous verrons s'il y a des petits, et demain nous reviendrons voir s'ils ont grossi.

Et ils cherchaient le nid, se piquant les doigts en riant.

Mais bientôt il fallait rentrer, car l'heure du travail arrivait, et Denise, si emportée qu'elle fût par le rire ou par la joie de la promenade, n'oubliait pas qu'à l'heure précise son institutrice serait assise près de sa table.

Alors on revenait sur ses pas.

Ou bien, si l'on était trop en retard et si l'on ne pouvait regagner le temps perdu en courant, on coupait au court en prenant une des allées droites du parc, qui, comme les branches d'un éventail développé, venaient toutes aboutir sur le château.

Le soir, ils se retrouvaient au dîner, puis, après le dîner, dans le salon.

Tandis que Clémence se mettait au piano pour bercer le marquis, Louis et Denise allaient s'asseoir dans un coin et ils feuilletaient des albums ou des livres de voyage.

Alors, si les cheveux de Denise effleurait la joue de Louis, tandis qu'ils se tenaient tous deux penchés sur la même gravure, ils ne se sentaient troublés ni l'un ni l'autre, et ils ne pensaient pas à se reculer ou à baisser les yeux.

Mais ce qui les troublait, ce qui les blessait, c'était la voix de monsieur de Carquebut, quand, de la place qu'il occupait fidèlement derrière Clémence, il se mettait à crier:

— Eh bien! que faites-vous donc là-bas, dans votre coin? On ne vous entend pas.

XXXVII

Bien entendu, Clémence n'avait point eu besoin des avertissements de monsieur de Carquebut pour penser à surveiller Louis.

Elle n'était point en effet de ces femmes qui ne veulent rien voir et à qui il faut ouvrir les yeux de force.

Dès le lendemain de l'arrivée de Louis à Rudemont, elle avait eu à son sujet un entretien avec le marquis.

Assurément elle n'avait pas d'accusation à porter contre monsieur Louis Mérault, qui était bien le jeune homme le plus honnête et le plus réservé qu'elle eût jamais vu; cependant, par cela qu'il était jeune et qu'il venait s'établir dans une maison où il y avait une jeune fille, peut-être y avait-il quelques précautions à prendre.

– Quelles précautions? avait demandé le marquis.

— Mais monsieur Louis et Denise ont fait ce matin, après déjeuner, une longue promenade en tête-à-tête dans le tour du parc.

— Eh bien?

— Si monsieur le marquis approuve ces promenades, je n'ai rien à dire.

— Je ne les approuve ni les désapprouve, je ne m'en mêle pas. Louis et Denise sont libres de se promener dans le tour du parc comme partout, et s'ils recherchent le tête-à-tête, c'est qu'ils aiment à être ensemble.

Elle l'avait alors regardé avec une certaine surprise.

— Vous avez dit, n'est-ce pas, que Louis était un honnête garçon? Je le crois comme vous; quant à Denise, c'est l'innocence même. Eh bien! alors nous pouvons les laisser se promener, jouer, causer, rire, sans le moindre inconvénient; j'ai pleine confiance dans la jeunesse. Je ne voudrais pas que Denise descendît seule au village avec mon cousin Arthème; je la laisserais aller seule avec Louis jusqu'à Paris. Voilà la nuance pour moi, et elle est le résultat de l'expérience.

— J'avais pensé...

— Je vous remercie de l'avertissement, et je dégage absolument votre responsabilité.

— Je n'ai jamais cru qu'elle fût bien fortement engagée; seulement il m'a semblé que cette intimité pouvait donner naissance à certains sentiments qui plus tard gêneraient peut-être vos projets, voilà tout.

— De ce côté, soyez encore rassurée; car je puis vous dire, mais cela tout à fait entre nous, que si les senti-

ments auxquels vous faites allusion venaient à naître, je ne ferais rien pour les empêcher de se développer. Il ne me déplaîrait nullement que ces enfants se prissent l'un pour l'autre d'une affection réciproque. Je ne ferai rien pour provoquer cette affection; mais d'un autre côté je ne ferai rien non plus pour la prévenir: je veux pour eux une liberté entière.

Elle n'en demanda pas davantage. La franchise du marquis était parfaitement claire : il désirait un mariage entre Denise et Louis.

En laissant aller les choses, il était donc probable que ce mariage se ferait,

Quel intérêt avait-elle à laisser les choses aller?

On lui ferait un cadeau le jour où son élève épouserait le substitut : la belle affaire, en vérité!

Et elle aurait donné les plus belles années de sa vie, les meilleures, les dernières, pour ce résultat : ce serait tout ce qu'elle aurait pu, tout ce qu'elle aurait su tirer de la riche situation au milieu de laquelle le hasard l'avait placée! Ah! non, mille fois non.

En sortant de chez le marquis, elle voulut interroger son élève, car il lui importait de savoir au juste où en étaient les choses.

Mais elle n'en put rien tirer de précis ou tout au moins rien qui fût de nature à lui permettre des conjectures raisonnables.

Denise était très-heureuse de se promener avec monsieur Louis, qui était bien plus jeune et bien plus gai qu'elle n'avait cru. Sa gravité pendant tout l'hiver avait tenu sans doute à des soucis d'affaires; car, maintenant qu'il était libre, il était toujours d'humeur joyeuse et plein d'entrain. Il connaissait tous les oiseaux par leur nom. Il savait par cœur beaucoup de beaux vers, et il les récitait admirablement, avec un accent qui remuait l'âme; il choisissait toujours ses morceaux dans les vieux poëtes ou dans les tout jeunes; il y avait une pièce sur Rudemont dont il n'avait pas pu lui nommer l'auteur :

Que j'aime Rudemont avec ses grands bois sombres!

Il faudrait la lui faire dire un soir.

Se promener pour faire de l'ornithologie n'était pas bien significatif aux yeux de Clémence, mais les vers commençaient à donner un certain caractère à ces promenades.

Cependant, comme tout est possible avec des jeunes gens, même la poésie pour le plaisir de la poésie, elle voulut entendre elle-même ce qui se disait dans ces conversations.

La disposition du tour du parc rendait son observation assez facile : la levée de terre en effet s'ouvrait de place en place pour laisser passer des chemins qui s'en allaient dans la campagne ou dans la forêt; mais, pour ne pas interrompre la promenade, on avait jeté sur ses coupures des ponts formés de troncs d'arbres, rapprochés les uns contre les autres. En se plaçant sous l'un de ces ponts, elle entendrait facilement ce que diraient les personnes qui passeraient dessus.

Malheureusement pour la réussite de son plan, ils étaient passés en courant, et elle n'avait entendu que leurs pas, résonnant faiblement sur les arbres à-demi pourris; pas un mot, rien; quelques secondes seulement après leur passage, deux éclats de rire, comme s'ils se moquaient d'elle.

Sans se dépiter, elle avait attendu leur retour; mais, au lieu de rentrer au château en revenant sur leurs pas, ils avaient abandonné le tour du parc pour prendre une allée droite.

Le lendemain, elle était retournée à son poste d'observation; elle n'avait pas été plus heureuse : ils avaient passé doucement, marchant d'un même pas, sans parler.

La seule remarque caractéristique qu'elle avait pu faire avait été cet accord dans la marche : se tenaient-ils par le bras, étaient-ils appuyés l'un sur l'autre: Elle n'avait pu le voir et avait dû s'en tenir aux inductions qu'elle pouvait tirer du bruit de leurs pas.

Cependant, comme il lui déplaisait de s'exposer chaque jour à pareille déconvenue, elle avait renoncé à cet espionnage.

— Je trouve que vous n'avez guère souci de mon avertissement, lui dit monsieur de Carquebut, lorsqu'il la vit abandonner le tour du parc; il vous plaît donc de voir mon coquin de neveu mettre à mal votre élève?

— Vous voudriez que j'empêchasse Denise de se promener avec Louis?

— Je voudrais voir arrêter ce garçon dans ses mauvais desseins.

— J'ai prévenu monsieur le marquis, il ne voit pas d'inconvénient à ces promenades.

— Comment! s'écria monsieur de Carquebut, il ne voit pas d'inconvénient à ces promenades? C'est donc tout à fait un imbécile. Et l'on dit qu'il a eu des maîtresses! Si cela est vrai, il devrait connaître les femmes, n'est-ce pas? Mais non, il ne connaît rien. Je l'ai toujours dit, ces hommes, qu'on appelle des beaux hommes, sont des niais. Parce qu'ils n'ont qu'à paraître pour éblouir les femmes, ils se figurent qu'ils sont des aigles. Des niais, des imbéciles! Ah! s'ils devaient leurs conquêtes à leur intelligence!

Il mit une main sur sa hanche et l'autre derrière son dos.

— S'ils les devaient à leur mérite personnel, ce serait bien différent; ils apprendraient à connaître la vie. Un bon conseil en passant : ne vous laissez jamais aimer par un bellâtre.

— Si je me laisse jamais aimer, dit-elle en le regardant dans les yeux avec un sourire narquois, ce sera par un homme très-intelligent.

Il s'épanouit.

— Pas beau, continua-t-elle.

Il se renfrogna.

— Pas jeune.

Il fit une horrible grimace.

— Mais néanmoins charmant, conclut-elle.

— Et quand cela arrivera-t-il? s'écria-t-il.

— Ah! voilà. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ni de vous, bien entendu; car vous n'êtes pas vieux, vous n'êtes pas laid, vous n'êtes pas... C'est de Denise et de votre neveu, et vous devez comprendre que je suis obligée de respecter les intentions de monsieur le marquis.

— Le marquis est un niais, je vous le répète, ou bien, s'il n'en est pas un, il poursuit un but honteux.

— Je ne puis pas entendre cela.

— Il veut obliger mon neveu à épouser sa bâtarde; mais cela ne sera pas, je vous en donne ma parole; mon neveu est mon neveu; je suis le chef de la famille, et le ferai voir pour empêcher une pareille bassesse. Ces marquis, ces hommes de la Régence! je montrerai à celui-là ce qu'est un homme de la Révolution.

Sa prétention en effet était d'être un homme de la Révolution. Mille fois plus aristocrate que le marquis, infatué de son nom de Carquebut, qui ne lui appartenait pas, mettant le paysan au-dessous de l'espèce animale, dur aux pauvres, insolent avec les faibles, il se prétendait fils de la Révolution, « comme Napoléon, » disait-il. C'était sa manière d'humilier le marquis, « vieux croûton de l'ancien régime. » Tandis que lui, monsieur Arthème de Carquebut, était un homme de progrès, de lumière et de mouvement.

Si Clémence renonçait à ses promenades secrètes du tour du parc, elle ne renonçait pas pour cela à savoir jusqu'à quel point précis Louis et Denise étaient liés l'un à l'autre; mais, comme en réalité rien ne la pressait, elle voulait attendre son jour et son heure.

Ce moment favorable à l'exécution de son dessein, elle crut l'avoir trouvé la veille du départ de Louis pour

Condé. Si Louis s'était tout d'abord tenu sur ses gardes, il devait être rassuré par la tranquillité dont il avait joui, et conséquemment il se laisserait plus facilement surprendre.

Le temps, qui avait été beau depuis une quinzaine de jours, s'était mis au mauvais, mais avec des éclaircies qui permettaient quelques courtes promenades.

C'était là un heureux hasard qui servait Clémence à souhait ; son but, en effet, était d'aller se cacher dans un pavillon qui se trouvait sur le parcours de l'allée. Les jeunes gens entreraient sûrement dans ce pavillon, et, de derrière un rideau, elle les verrait, de même qu'elle entendrait leur entretien.

A la veille d'une séparation, il était à croire qu'ils se livreraient à leurs sentiments, et si des paroles décisives n'avaient point encore été prononcées entre eux, elles pourraient bien l'être ; elles devraient l'être à ce moment.

Lorsqu'elle les vit sortir comme à l'ordinaire, elle les suivit de loin, en prenant des précautions pour n'être point vue d'eux, si par hasard ils se retournaient.

Ils prirent le tour du parc, marchant doucement, lentement, comme s'ils étaient sous le poids d'une pénible préoccupation.

Allaient-ils entrer dans le pavillon ?

Ils le dépassèrent.

Sans doute ce serait pour le retour. Clémence résolut donc de les attendre.

Bâti sur une pointe de la colline, ce pavillon s'avançait comme un coin dans l'espace, ne tenant au parc que par l'allée sur laquelle la porte s'ouvrait; de ses fenêtres circulaires, la vue s'étendait librement sur un espace immense jusqu'à Condé-le-Châtel et bien au delà. Il se composait de quatre pièces : une entrée flanquée de chaque côté de deux cabinets, et un grand salon, plein de livres et de journaux.

Cette disposition rendait une surprise facile pour elle : il n'y avait qu'à se cacher dans l'un des cabinets.

Comme Clémence poussait la porte d'un de ces cabinets, elle se trouva face à face avec monsieur de Carquebut et instinctivement elle se jeta en arrière.

Mais celui-ci, la prenant par la main, la retint vigoureusement.

— Je parierais, dit-il en riant, que nous avons eu la même idée.

— Nous mettre à l'abri de la pluie qui menace ? dit-elle.

— Pas précisément, petit lutin, mais surveiller Louis et Denise. Comme j'ai pris les devants, permettez-moi de vous faire les honneurs de notre cachette. Entrez donc, je vous prie.

Cette association n'était pas pour lui plaire ; cependant, ne pouvant pas refuser, sous peine de perdre l'occasion, elle entra dans le cabinet.

XXXVIII

Ce cabinet, qui était une sorte d'office avec tout ce qu'il faut pour servir une collation, assiettes, couteaux, verres, communiquait avec le salon par une petite porte.

— Vous voyez que nous serons très-bien ici, dit monsieur de Carquebut; en laissant cette porte entr'ouverte et en la calant derrière avec une table, nous serons à l'abri et nous entendrons tout ce qu'ils se diront.

Puis, tout à coup prenant Clémence par la main, et l'attirant à lui :

— Pourquoi n'est-ce pas nous qu'on vient surprendre dans ce salon ?

— Grand merci! l'idée est heureuse et tout à fait galante.

— Ce n'est pas cela que je veux dire; je ne voudrais pas qu'on nous surprit, mais que nous eussions peur d'être surpris. Me serez-vous donc toujours cruelle ?

Il voulut la prendre dans ses bras, mais elle lui glissa des mains.

— Petite couleuvre ! s'écria-t-il, vous ne voyez donc pas que je vous adore et que près de vous je perds la raison ?

— Vraiment ? dit-elle en souriant.

— Je suis fou, et je donnerais ma vie pour passer là, dans ce salon, une heure avec vous.

— Une heure !

— Vous ne me croyez pas ?

— C'est parce que je vous crois que vous me faites peur; vos regards, votre voix, tout m'épouvante. Si vous voulez me parler ainsi, au moins, allez fermer à clef la porte d'entrée.

— Mais, si je ferme cette porte, ils ne pourront pas entrer, et nous, nous ne pourrons pas les surprendre.

Alors elle éclata de rire.

— Vous voyez bien, dit-elle, que vous ne perdez pas la raison et que votre folie sait bien calculer. « Je donnerais ma vie pour passer une heure dans ce salon avec vous ! » Ça se dit, ces choses-là.

— Je vous jure, s'écria-t-il interdit, que je parlais sincèrement.

— Je n'en doute pas, seulement ce que vous disiez ne s'appliquait pas à l'heure présente; pour aujourd'hui, vous aimez mieux surprendre votre neveu, n'est-ce pas? Comme je suis précisément dans ce sentiment, nous voilà d'accord.

Il voulut protester de sa flamme, elle lui rit au nez.

— N'allumez pas votre feu, dit-elle; il faudrait l'éteindre. Voici un nuage qui menace et qui va les obliger à rentrer.

En effet, on entendit presqu'aussitôt les vitres vibrer sous les gouttes de pluie qui les frappaient.

Du bout du doigt, Clémence écarta légèrement le rideau, de manière à apercevoir l'allée par laquelle ils avaient continué leur promenade.

Bientôt, à travers les branches, elle les vit arriver de loin en courant; ils étaient sous un parapluie incliné sur leur dos pour les abriter de la pluie qui chassait et le vent les poussait en avant : ils se tenaient serrés l'un contre l'autre. Denise la tête légèrement levée vers Louis, et celui-ci au contraire penché sur Denise.

Quand ils mettaient les pieds dans une flaque qui les éclaboussait, ils riaient aux éclats, et alors le parapluie mal tenu se soulevait, menaçant de les encapuchonner.

— Les voici, dit Clémence abaissant doucement les rideaux.

— Entrent-ils? demanda monsieur de Carquebut à voix basse.

— Je ne les vois plus, écoutons.

Bientôt un bruit de pas retentit dans le vestibule, et Clémence, mettant un doigt sur ses lèvres, lança un regard à monsieur de Carquebut pour l'engager à ne plus faire le moindre mouvement.

Du vestibule, ils étaient passés dans le salon.

— Sommes-nous mouillés! dit Denise en secouant sa robe; si madame Clémence me voyait...

— Elle vous gronde donc ?

— Jamais; seulement, quand je fais quelque chose de mal, elle m'adresse ses observations d'un ton si peiné, que j'aimerais presque autant qu'elle me grondât : c'est une très-bonne femme, je vous assure, et je voudrais vous voir plus juste pour elle.

— Je le serai, si vous voulez.

En entendant ces quelques mots, monsieur de Carquebut se tourna vers Clémence avec un mauvais sourire.

— Vous voyez, semblait-il dire, mon neveu n'a pas pour vous les mêmes sentiments que votre élève : c'est un ennemi. Réunissez-vous à moi pour frapper dessus.

Et non content de l'expression féroce de son regard, il lança son poing fermé dans la direction de Louis.

— Qui s'attaque à « ma petite déesse » a affaire à moi; pas de famille qui tienne.

Du bout du doigt elle abaissa ce poing provocateur, en haussant les épaules.

— Je n'ai pas besoin qu'on me défende, dirent ses yeux; je me défends bien moi-même et toute seule.

Cependant Denise allait et venait par le salon, regardant d'un air distrait les livres rangés sur leurs rayons. Louis marchait derrière elle, sans lui adresser la parole.

Allant ainsi, ils arrivèrent devant la grande fenêtre du milieu et Denise s'arrêta.

L'ondée avait fini de tomber sur Rudemont, et le nuage sombre qui l'avait apportée filait déjà au loin, enveloppant l'horizon dans des vapeurs confuses.

D'un côté, dans la partie du ciel où il avait plu, la vue s'étendait à de grandes distances, et l'on apercevait le paysage avec une netteté inaccoutumée; de l'autre côté, au contraire, c'est-à-dire dans la partie où il pleuvait, le regard se perdait tout de suite dans des brumes.

— J'ai une grâce à vous demander, dit Louis en étendant la main vers un amas de maisons qu'on apercevait au loin.

— Une grâce, à moi, vous? Ah ! tout de suite.

— Les toits luisants que nous voyons là-bas descendant vers la prairie sont ceux de Condé-le-Châtel.

— Je les vois bien.

— Peut-être, en temps ordinaire, ne voit-on pas la ville aussi distinctement; car, lorsque l'air se trouve débarrassé par la pluie de toutes les poussières qu'il tient en suspension, il se laisse plus facilement traverser par le regard. Mais, quel que soit l'état de l'atmosphère, de cette place, on voit toujours la ville plus ou moins nettement. Eh bien ! ce que je veux vous demander...

Sa voix trembla.

— Ce que j'ose réclamer de votre bonté, c'est de venir tous les jours, avant votre déjeuner, dans ce pavillon et de vous mettre à cette fenêtre ouverte.

Il ouvrit la fenêtre, tandis qu'elle le regardait avec surprise.

— Si, de ce pavillon, on voit la ville, de la ville on voit aussi ce pavillon dont les murailles en pierres se détachent en blanc sur la verdure sombre de ces bois. Du vieux château de Condé surtout, on découvre ce point à peine perceptible pour qui ne le connaît pas, mais parfaitement distinct cependant pour celui qui sait le chercher. Si vous voulez bien convenir d'une heure, par exemple dix heures trois quarts, à ce moment même, tandis que vous serez à cette fenêtre, je serai, moi, sur l'esplanade du château, et ainsi, par l'esprit sinon par les yeux, nous nous verrons ; par... le cœur, nous serons ensemble.

Sans tourner la tête vers lui, restant au contraire les yeux attachés sur les tours du vieux château, qui se profilaient en noir sur le ciel jaune, elle répondit faiblement.

— Tous les jours... je viendrai.

Elle prononça ces paroles d'une voix si basse que monsieur de Carquebut n'entendit point ce qu'elle avait dit; mais Clémence avait l'ouïe plus fine, et ce qu'elle ne perçut pas avec les oreilles, d'ailleurs elle le devina avec l'esprit.

Monsieur de Carquebut fit un signe désespéré à l'institutrice en montrant son oreille, mais celle-ci avait bien autre chose en tête que de lui répondre.

Elle les regardait.

En recevant cette réponse, Louis avait saisi Denise par le poignet, et doucement il l'avait obligée à se tourner de son côté.

Ils étaient donc en face l'un de l'autre, au milieu de la fenêtre qui leur faisait cadre : Louis la regardait, le visage épanoui, transfiguré par la joie, tandis qu'elle tenait ses paupières obstinément baissées, ne trahissant son émotion que par la rougeur qui empourprait ses joues.

— Ah ! Denise, dit-il, Denise !

Elle commença à trembler.

— Je vais m'éloigner de vous, nous allons être séparés.

— Ne viendrez-vous plus le dimanche? dit-elle faiblement.

— Je viendrai ? mais que sera une courte journée après les semaines passées ensemble ?

— Le souvenir ne s'efface pas, et puis viendront les grandes vacances.

Ils restèrent un moment silencieux; Louis paraissait profondément troublé et sous le poids d'une oppression qui l'étouffait.

— La pluie ne tombe plus, dit Denise ; nous pourrions rentrer.

— Oui, nous allons rentrer, mais cependant pas avant que vous n'ayez entendu ce que j'ai à vous dire.

Elle joignit les mains, le suppliant du regard de ne pas parler.

Mais il ne se rendit pas à sa prière.

— Depuis mon arrivée, dit-il, ces paroles me brûlent les lèvres; vingt fois, cent fois, elles ont failli m'échapper. Mais aujourd'hui je ne peux plus les refouler au fond de mon cœur.

Elle avait pâli au point d'être décolorée, ses lèvres étaient agitées par un frémissement convulsif, et tout son corps tremblait.

— Denise, continua Louis, chère Denise, je vous aime.

Vivement elle étendit les deux mains en avant, comme pour repousser l'arme dont on l'avait frappée.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle.

— Je vous aime.

— Oh ! non, je vous en prie, je vous en conjure, ne me parlez pas ainsi.

Puis, reculant vivement, elle alla se jeter sur un canapé et se cacha la tête entre ses deux mains.

De dedans le cabinet, on entendait les sanglots qu'elle faisait effort pour comprimer et qui l'étouffaient.

Louis l'avait suivie et il s'était agenouillé près d'elle; mais, respectant son émotion, il la regardait sans parler.

— Quel niais ! murmura monsieur de Carquebut.

Heureusement Louis était trop profondément troublé pour entendre ces paroles.

Enfin, au bout de quelques minutes, Denise écarta les mains; mais, apercevant Louis à ses pieds, elle se rejeta aussitôt en arrière.

— Pourquoi me fuir, dit-il d'une voix suppliante pourquoi ces larmes ? Mes lèvres vous ont seulemen répété ce que mes yeux vous ont dit tant de fois.

Avec un geste plein de résolution, elle se redressa vivement.

— En venant ici, vous m'avez demandé une grâce, dit-elle.

— Que vous m'avez accordée.

— A mon tour de vous en demander une.

— Que je vous accorde aussi.

— Eh bien ! sortons d'ici, rentrons au château.

— Partir ?...

— Je vous en supplie.

— Mais cette heure est la dernière que nous puissions passer ensemble.

— Je vous en conjure.

— Mais j'ai mille choses à vous dire.

— Voilà pourquoi je veux partir : c'est parce que je ne peux pas, je ne veux pas les entendre.

De sa main étendue en avant, il voulut la retenir.

— Ah ! s'écria-t-elle d'une voix navrée, vous ne savez pas quel mal vous me faites. Par grâce ! partons, partons.

Il recula ; alors vivement elle se dirigea vers la porte de sortie.

Puis, comme il ne la suivait pas, elle se retourna.

Immobile au milieu du salon, il attachait sur elle des yeux désolés.

Alors elle étendit la main vers la fenêtre :

— Je me souviendrai; dit-elle, tout les matins, j'ouvrirai cette fenêtre.

— Ah ! Denise...

— Ne voulez-vous pas me faire la grâce de rentrer ?

Elle sortit la première.

Et, sans échanger une seule parole, marchant côte à côte, les yeux baissés, ils se dirigèrent vers le château.

XXXIX

La porte fermée, monsieur de Carquebut prit Clémence dans ses bras et la serra fortement contre sa poitrine.

Cela fut si brusquement fait qu'elle fut surprise et ne put se défendre.

Il l'étreignait trop étroitement pour qu'elle pût songer à lui glisser des mains ou à se dégager.

Il voulût l'entraîner dans le salon, mais la porte de communication était trop étroite pour leur livrer passage.

Il essaya de passer à reculons, en entraînant Clémence avec lui.

Comme elle n'avait jusqu'alors fait aucune résistance, il croyait qu'elle ne pensait pas à lui échapper et qu'elle éprouvait sans doute les mêmes sentiments que lui.

Mais, lorsqu'ils arrivèrent dans le salon, elle se baissa vivement, et, en même temps, le repoussant sans ménagements, elle se dégagea.

Alors, d'un bond, elle mit entre elle et lui une grande table carrée, qui occupait le milieu du salon.

Il courut après elle, elle passa de l'autre côté dela table.

— Ma petite déesse, disait-il, je t'en prie, ne me fuis pas.

— Ne parlez pas en courant, dit-elle, cela va vous essouffler.

— Je saurai bien t'atteindre.

— Je vous préviens que si vous continuez à me poursuivre ainsi autour de cette table, je me sauve par cette porte ouverte, et je gagne le château.

— Maudit démon !

— J'aime mieux cela ; injuriez-moi, vous vous calmerez: diablesse, scélérate, trompeuse; allez, ne vous gênez pas.

Il était à bout de respiration, la face rouge, les veines du front gonflées, les bras tremblants; il s'arrêta.

Alors Clémence, s'appuyant des deux mains sur la table et le regardant en face :

— Calmez-vous, dit-elle, calmez-vous.

— Si vous croyez que je vais faire comme mon imbécile de neveu et vous laisser fuir, vous vous trompez, ma petite poulette.

— Votre neveu n'est point un imbécile, c'est un brave garçon.

— Je vous dis que c'est un imbécile, un niais, un...

— Avez-vous été jeune, monsieur de Carquebut ?

— Comment ? si j'ai été jeune !

— Je sais bien que vous l'êtes encore, mais je vous demande si vous avez été tout à fait jeune ? Vous n'êtes pas venu au monde tel que vous êtes maintenant, avec toutes ces qualités qui font de vous un homme si dangereux : vous avez été ignorant, naïf, peut-être.

— Jamais.

— Enfin vous n'avez pas débuté par l'expérience, vous n'avez pas aimé toutes les femmes à la fois : il y en a eu une qui a été la première. Comment vous seriez-vous conduit avec celle-là, si elle avait voulu vous échapper ?

— Elle l'a essayé. C'était une grande fille rousse, qui avait une trentaine d'années ; moi, je n'étais qu'un gamin. Nous jouions souvent ensemble et elle était la plus forte. Je ne sais pas si elle se doutait de ce qui se passait en moi, la vérité est que je l'aimais. Un jour j'ai voulu l'embrasser. Alors n'a-t-elle pas eu l'idée de vouloir se sauver ? Quand j'ai vu qu'elle allait m'échapper, je me suis cramponné à elle ; mais malgré tout elle etait la plus forte. Alors... je me suis souvenu qu'on soumettait les chevaux vicieux... en leur mordant le bout de l'oreille.

— Ah ! charmant ! Vous étiez précoce... Alors, si j'avais la faiblesse de me laisser surprendre, j'en serais pour mes oreilles. Grand merci !

— Oh ! mais toi, je t'adore.

— Au point de manger le morceau, n'est-ce pas ? C'est tentant, en vérité ! Quel homme vous faites !

— Je ne suis pas mon neveu.

— Heureusement pour Denise.

— Encore une petite niaise, qui se met à pleurer quand on lui dit qu'on l'aime.

— Ce n'est pas une niaise.

— C'est une petite enjôleuse alors ?

— Ni l'une ni l'autre. Vous n'avez pas été touché par le geste plein de pudeur éplorée avec lequel elle a voulu repousser celui qui, pour la première fois, venait de lui parler d'amour ?

— Ma foi ! non.

— Vous n'êtes donc pas un homme délicat ? Si vous aviez compris à quel sentiment Denise obéissait, vous auriez été ému.

— Quel sentiment ?

— Voulez-vous rester tranquillement, là où vous êtes, pendant cinq minutes, je vais vous le dire ?

Il fit un signe affirmatif.

— Denise, continua Clémence, est la fille d'une comédienne qui a eu une existence assez accidentée.

— Une femme d'amour, quoi.

— Le mot est grossier, mais enfin il est presque juste. Bien que Denise ait quitté sa mère, étant jeune encore, elle en a assez vu cependant, avec cette sagacité terrible qu'ont les enfants, pour savoir ce qu'était cette existence dont le mot « amour » faisait le fond. De là chez elle une horreur instinctive, l'effroi, le dégoût, pour tout ce qui touche à l'amour. Jamais elle ne m'a fait de confidences à ce sujet, mais cent fois j'ai pu sentir combien elle souffrait au souvenir de ses années d'enfance. Pour cela, elle ne condamne pas sa mère, mais elle condamne l'amour. Comprenez-vous quel coup elle a dû recevoir quand votre neveu lui a dit qu'il l'aimait, et quand, sous le souffle brûlant de cette parole, elle a senti que ce qu'elle éprouvait elle-même, c'était de l'amour et non de l'amitié, comme elle l'avait cru jusqu'à ce moment ?

— Ma foi ! non.

— C'est possible ; mais il n'en est pas moins vrai que c'est là le sentiment qui a fait jaillir les larmes de ses yeux, la honte et la douleur. C'est là ce qui lui a fait demander de rentrer au château, pour ne pas entendre des paroles qui la désolaient, pour ne pas voir des regards qui l'humiliaient, pour ne pas s'abandonner à des sentiments qui la faisaient mourir de honte.

— Alors, si ce que vous dites là est juste, elle n'aimerait pas mon neveu et elle ne consentirait pas à devenir sa femme.

Elle haussa doucement les épaules.

— Vous pensez qu'elle l'épousera ?

Elle se mit à rire.

— Monsieur de Carquebut, dit-elle, dansez-vous ?

— Vous moquez-vous de moi, par hasard ?

— Pas du tout ; je vous demande si vous dansez. J'ai bien vu tout à l'heure, par votre gymnastique autour de cette table, que vous couriez assez bien ; mais courir n'est pas danser.

— Vous vous expliquerez peut-être?

— C'est bien simple. En vous faisant ma question, je pensais à vous, à ce qui pourrait être un plaisir, si vos paroles sont sincères quand vous dites que vous m'adorez; je voulais vous engager à me retenir la première contredanse qui sera dansée lors du mariage de monsieur Louis Mérault avec Denise.

— Tonnerre! s'écria-t-il en appliquant sur la table un formidable coup de poing, vous moquez-vous de moi, oui ou non?

— Non.

— Alors vous croyez que ce mariage se fera?

— Je le crois.

— Je l'empêcherai bien.

— Comment cela?

— Je ne sais pas, mais je trouverai; quand je devrais y laisser ma peau, je vous dis que je l'empêcherai. Vous croyez que je serais assez bête pour laisser faire un mariage qui m'enlèverait la fortune du marquis?

— Ah! vous comptez avoir la fortune de monsieur le marquis?

— Ne suis-je pas son héritier?

— C'est juste, j'oubliais.

— Moi, je n'oublie pas; cette fortune m'appartient et je ne la laisserai pas m'échapper.

— Je suis curieuse de voir comment vous empêcherez ce mariage, si les deux jeunes gens le veulent et si monsieur le marquis le veut aussi. Il me semble qu'il peut donner sa fortune à ceux qu'il aime?

— Il le peut, mais il ne le doit pas; nous avons nos droits à faire valoir.

— Comment les ferez-vous valoir? Tout est là.

Monsieur de Carquebut resta sans répondre, se passant la main sur le front, comme pour en arracher des idées qui ne voulaient pas sortir.

— Vous voyez que vous ne trouvez rien, dit-elle.

— Parce que je suis un honnête homme, s'écria-t-il. Si je n'en étais pas un, ce serait bien vite fait. Mais je ne veux pas de ces moyens. Ce qu'il faut, c'est de l'habileté, de l'adresse. Tenez, je vais être franc avec vous, et par là vous prouver combien je vous estime. Pourquoi ne m'aideriez-vous pas? Si Arthur donne sa fortune à cette petite, c'est parce qu'il la croit sa fille, n'est-ce pas! Aidez-moi à lui prouver qu'elle n'est pas sa fille.

— Comme cela, tout simplement?

— Une femme dans votre position a des ressources qu'un homme n'a pas. Entre nous, Arthur est un nigaud qu'on tourne à tous les vents. En s'y prenant adroitement, on pourrait jeter des doutes dans son esprit, et, une fois que le doute aurait germé, en l'arrosant, on le ferait pousser. Si Louis épousait la petite, ce dont je me moque, il n'aurait pas la fortune.

Elle le regardait en clignant des yeux, car elle ne voulait pas lui laisser deviner ce qui se passait en elle.

— Et c'est tout? dit-elle.

— Bien entendu, répondit-il, si vous voulez vous employer pour moi, je saurai reconnaître le service que vous m'avez rendu.

— Et comment cela?

— Si vous me faites avoir cette fortune qui m'appartient, je vous jure de la partager avec vous.

— Vous m'en donnerez la moitié?

— Je vous la donnerai tout entière; je vous adore, vous serez ma femme, je vous le jure.

Elle se mit à rire aux éclats.

— Et mon mari? dit-elle quand son accès de gaieté se fut calmé, que devient-il dans ce beau projet.

— Votre mari, paraît-il, est un chenapan, un aventurier?

— Monsieur de Carquebut!

— On me l'a dit; un jour ou l'autre, il se fera casser les os, et alors vous serez veuve et libre.

— Ainsi, selon vos calculs, monsieur le marquis doit mourir bientôt, puis ensuite c'est le tour de mon mari, et alors, après avoir hérité, vous m'épousez?

— Je le jure!

— Oh! vous n'êtes pas avare de serments, ils tombent de vos lèvres drus comme grêle.

— Doutez-vous de ma parole d'honneur?

— J'ai en elle la foi que vous avez vous-même.

— Alors vous acceptez? dit-il en se rapprochant doucement du côté de la table où elle restait appuyée.

— Vous me donnerez bien le temps de réfléchir, répondit-elle en souriant; il faut que je consulte ma famille.

— Vous plaisantez.

— Et comment voulez-vous que je vous réponde? en me fâchant sérieusement?

— Et pourquoi vous fâcher? qui prouve mieux la sincérité de mon amour que la proposition que je vous adresse?

— Amour pour l'héritage, ou pour la femme?

— Pour la femme, pour toi, cher petit ange.

Peu à peu il s'était rapproché d'elle, et, comme elle se tenait sans défiance, elle n'avait pas reculé; disant ces derniers mots, il lui jeta les deux bras autour de la taille.

Elle voulut se défendre, mais il la tenait bien.

— Cette fois vous ne m'échapperez pas, dit-il.

Il ne lâcha pas et se pencha vers elle.

— Prenez garde! dit-elle, j'ai l'oreille sensible.

XL

Le lendemain matin, vers cinq heures, au moment où le soleil levant empourprait l'Orient, une sonnerie de trompe ébranla les vitres du château, dans la partie habitée, au rez-de-chaussée, par le marquis, et, au premier étage, par l'institutrice et Denise.

Aussitôt les chiens dans leur chenil répondirent à cet appel par des aboiements joyeux, donnant de la voix à pleine gorge.

Instantanément ce fut un tapage à réveiller des morts.

Clémence sauta à bas de son lit et, écartant le coin d'un rideau, elle regarda pour voir si l'on partait en chasse.

Au milieu de l'esplanade, vis-à-vis ses fenêtres, elle aperçut le seul monsieur de Carquebut qui sonnait de la trompe.

Coiffé d'une casquette de velours en forme de melon, chaussé de bottes molles, ganté de gants frais, il tenait à deux mains son instrument et, les yeux tournés vers la chambre de « sa petite déesse », il soufflait de toutes ses forces dans sa trompe, en se balançant doucement d'avant en arrière et d'arrière en avant.

Il lui parut si drôle dans cette attitude et les hurlements des chiens qui lui répondaient étaient si bizarres qu'elle fut prise d'un fou rire.

Sous sa main tremblante, le rideau s'agita; alors monsieur de Carquebut voyant qu'elle le regardait, s'arrêta de sonner et, tenant sa trompe d'une main, de l'autre prenant son melon, il lui fit un grand salut.

Puis, s'étant gravement recoiffé, il entonna une fanfare de triomphe.

Au déjeuner, il ne fut question naturellement que de cette sonnerie.

— Quel taon vous a donc piqué de si bonne heure, mon cousin? demanda le marquis.

— Je ne pouvais pas dormir, répliqua monsieur de Carquebut en lançant une œiliade victorieuse à Clémence.

— Les autres n'étaient peut-être pas comme vous.

— Est-ce que je n'ai pas le droit de sonner de la trompe quand il me plaît?

— Oh ! parfaitement le droit ; seulement je voudrais bien aussi avoir le droit de dormir quand il me plaît.

— C'est bien; je vous demanderai votre heure quand je voudrai donner une sérénade à ces dames.

— Ah ! dit le marquis en pouffant de rire, c'était une sérénade à cinq heures du matin, au soleil levant ?

— Hé ! oui, c'en était une, et je ne vois pas ce qu'il a de risible là-dedans?

Disant cela, il se tourna vers Clémence, puis vers sa sœur, puis vers Denise, pour qu'elles pussent au besoin porter témoignage contre le marquis.Etait-il assez ridicule, ce pauvre Arthur, qui ne savait pas ce que c'était qu'une sérénade. Et il avait eu des maîtresses? Quelle pitié !

Il allait le secouer d'importance, le gouailler, l'humilier; mais déjà l'accès de gaieté du marquis était passé, et celui-ci était retombé dans cette mélancolie vague qui, depuis quelque temps, l'absorbait souvent.

A quoi tenait cette mélancolie? C'était ce que chacun se demandait à Rudemont.

Naturellement c'était là un intéressant sujet de conversation pour madame Mérault et monsieur de Carquebut.

— Je crois que notre marquis file un mauvais coton, disait monsieur de Carquebut en se frottant le menton. Il mange bien, il digère bien, bon appétit, bon estomac, et avec cela la gaieté d'un croque-mort. Ça n'est pas naturel, il doit avoir quelque maladie intérieure. On disait le bel Arthur, on l'admirait parce qu'il était grand, parce qu'il était fort, et le voilà en train de s'en aller... Hé... hé...

Madame Mérault n'était pas douée de cette douce philosophie ; elle avait pour le marquis une véritable affection, et d'ailleurs elle n'avait pas hâte, comme son frère, d'entrer en possession de l'héritage d'Arthur ; elle avait du temps devant elle, sinon par elle-même, tout au moins par son fils. C'était affaire de la Providence d'arranger la mort du marquis : elle se fut fait un crime de se fixer elle-même une date précise. Cette mort arriverait un jour ou l'autre, celui lui suffisait.

Cette patiente résignation exaspérait monsieur de Carquebut, qui ne se gênait pas pour dire à sa sœur qu'elle n'était qu'une hypocrite.

— Je devine pourquoi tu n'es pas pressée; tu espères que le marquis aura le temps, avant de s'en aller, d'arranger un mariage entre ton nigaud de fils et cette fille de comédienne. Nous verrons ça ; compte qu'il a du plomb dans l'aile.

Si l'institutrice n'avait pas de confidente à qui parler de la mélancolie du marquis, elle s'en parlait à elle-même, et, à vrai dire, c'était son unique sujet de préoccupation.

Mais elle ne faisait pas fausse route, comme madame Mérault et monsieur de Carquebut, sur les causes du changement qui s'était manifesté dans l'humeur et dans les habitudes du marquis.

S'il était malade, c'était d'une maladie qui ne conduit pas à la mort.

Il l'aimait.

De cet amour, elle avait maintenant cinquante preuves, toutes plus fortes les unes que les autres.

C'était parce qu'il l'aimait qu'il avait brusquement interrompu les promenades à cheval, ne voulant pas s'exposer à se trouver en tête à tête avec elle.

C'était parce qu'il l'aimait qu'il attachait sur elle, à la dérobée, des yeux allanguis et émus.

C'était parce qu'il l'aimait qu'il évitait de lui adresser la parole, ne lui disant que ce qui était strictement nécessaire à leurs relations.

C'était parce qu'il l'aimait qu'il ne restait plus le soir au salon et qu'il allait s'enfermer dans la bibliothèque. Il ne travaillait point dans cette bibliothèque; mais assis dans un fauteuil devant une fenêtre ouverte, il passait son temps à fumer des cigares qui se succédaient sans interruption. Plusieurs fois, elle était descendue le soir, et, faisant un détour, elle avait traversé l'esplanade au loin : toujours elle avait vu ce cigare allumé qui, dans l'ombre, brillait faiblement comme l'eût fait un ver luisant.

Autant il avait été affable et gracieux pour elle pendant plusieurs mois, empressé, attentif, manifestement heureux de l'associer à tout ce qu'il disait comme à tout ce qu'il faisait, autant maintenant il se montrait réservé, froid, contraint, désireux de la tenir à distance.

C'étaient là des changements significatifs pour elle, et qui n'avaient pas besoin pour être compris de la lettre explicative que le capitaine lui avait écrite en remerciant « sa petite chatte chérie » du bon coup de filet qu'elle avait ménagé à « son vieux cap. »

Il l'aimait, il l'aimait profondément.

Une femme ne pouvait pas se tromper à ce sujet.

Mais alors pourquoi se taisait-il?

Il est peu de femmes qui ne soient flattées d'imposer le respect à l'homme qui les aime, et parfois elles s'expliquent ainsi à elles-mêmes, par des raisons de respect ou de timidité, des hésitations qui bien souvent ont une autre cause.

Mais Clémence était trop clairvoyante et en même temps trop sincère avec elle-même pour s'en tenir à une explication de ce genre.

Ce n'était pas la timidité qui fermait les lèvres du marquis, ce n'était pas non plus le respect.

La timidité n'était point le fait de ce caractère franc et résolu.

Et, quant à elle, elle avait pleinement conscience de n'être point de ces femmes imposantes qui font trembler les plus braves et réfléchir les plus étourdis.

Jamais en aucune circonstance elle n'avait rien fait pour le décourager.

Son attitude avec lui avait toujours été l'attente : rien de plus, rien de moins.

Ce silence obstiné tenait donc à une autre cause.

Laquelle ?

La réponse à cette question n'était pas bien difficile pour qui connaissait le passé du marquis et s'était donné la peine d'étudier son caractère dans le présent.

Le marquis s'était retiré à Rudemont, fatigué par vingt années d'une existence troublée par de nombreuses passions, dans lesquelles il s'était successivement donné tout entier, avec cet emportement fiévreux qui était l'essence même de sa nature.

Emma Lajolais n'avait point été la seule femme qu'il eût aimée.

Bien d'autres avant celle-là l'avaient attaché et retenu, et avec toutes il ne s'était pas contenté de se laisser aimer, il avait aimé lui-même.

Pour lui le bonheur avait été dans l'émotion qu'il donnait, bien plus que dans celle qu'il recevait lui-même.

A poursuivre un pareil but, à vouloir rendre les autres heureux avant de chercher à l'être soi-même, on s'use vite.

C'était ce qui était arrivé « au bel Arthur, » sans parler des déceptions et des chagrins qu'il avait eu la faiblesse de prendre à cœur toutes les fois qu'il s'était vu trompé.

Quand il était venu à Rudemont, c'avait été pour entreprendre « une cure, » comme on dit dans le langage médical, et se guérir radicalement de l'amour et de la passion.

Vingt fois Clémence avait entendu expliquer cet état pathologique du marquis par madame Mérault, qui se complaisait dans ces récits.

— C'est admirable comme Arthur s'est guéri vite, disait-elle; mais aussi il faut remarquer que pour moi je n'ai rien négligé, rien épargné, afin de lui faire aimer la vie de famille. Il a reconnu combien étaient vaines et trompeuses ces agitations de la passion, et il est re

venu de ce pays maudit pour n'y retourner jamais. Cela est si vrai qu'il n'a jamais pensé à se marier; il s'est trouvé si bien blasé qu'il n'a même pas voulu du mariage.

Si blasé, si bien guéri qu'il eût été pendant dix ans, il n'était pas mort cependant à la passion; après dix années, le feu qui dormait sous la cendre s'était réveillé.

Et c'était elle qui avait eu l'honneur de provoquer ce réveil : elle avait paru et elle avait vaincu.

S'il persistait dans son silence, c'était donc tout simplement par peur de la passion, et parce qu'il ne voulait pas s'abandonner à un amour qui pouvait le rejeter sur la mer orageuse où pendant vingt années il avait été ballotté.

Si alors qu'il était encore jeune, il avait voulu vivre dans la retraite, combien plus vivement devait-il désirer le repos et la tranquillité, maintenant qu'il était entré dans la maturité de la vie.

Si alors qu'il était libre, il avait fermé son cœur à la passion, combien plus vivement devait-il désirer ne pas se laisser dominer par elle, maintenant qu'il avait un enfant à élever, à aimer.

Là réellement, là seulement, se trouvait l'explication de la conduite du marquis.

Il aimait.

Et il ne voulait pas s'abandonner à son amour.

Lorsque Clémence fut arrivée à cette conclusion, elle en ressentit un certain dépit.

Cet amour était donc bien faible qu'il n'entraînait pas tout avec lui : volonté, dignité, tendresse paternelle.

Il l'aimait, il vivait près d'elle, il la voyait chaque jour, et il avait la force de fermer les yeux, de tenir ses lèvres closes et de comprimer son cœur.

Allons donc!

Qu'adviendrait-il de cet amour tranquille?

Se maintiendrait-il dans les barrages au milieu desquels jusqu'à ce jour il avait su le diriger, ou bien, devenu torrent irrésistible, ne franchirait-il pas, n'emporterait-il pas ces obstacles accumulés par la peur?

L'expérience pour elle était curieuse à tenter et à suivre.

Mais, pendant qu'elle attendrait, se réservant d'intervenir au besoin, l'amour ne grandirait-il pas dans le cœur de Denise et de Louis? leur mariage ne pourrait-il pas être arrêté par le marquis?

Il ne fallait pas laisser cet amour grandir.

Il ne fallait pas laisser décider ce mariage.

Il ne fallait pas attendre.

XLI

Son parti arrêté, elle n'en différa pas l'exécution.

Le soir même, lorsque le marquis se fut, comme à l'ordinaire, retiré dans son appartement, elle descendit sur l'esplanade.

La soirée était douce, une soirée de printemps; la brise, qui soufflait faiblement, était chargée du parfum des fleurs et des feuilles nouvelles : pas de lune, mais un ciel clair, criblé d'étoiles.

L'une des fenêtres de la bibliothèque était ouverte, formant un trou sombre dans la façade blanche du château; au milieu de l'obscurité brillait un petit point lumineux qui, par instants, jetait un éclat et bientôt pâlisssait, — le cigare du marquis.

Celui-ci était donc dans la bibliothèque, sans lampe et, assis dans son fauteuil, il rêvait en face du ciel étoilé.

La demi-heure après dix heures sonna à l'horloge. Les fenêtres de Denise étaient déjà sombres; celles de madame Mérault et de monsieur de Carquebut, au contraire, étaient éclairées; Denise était couchée, le frère et la sœur étaient retirés dans leurs chambres.

Elle reprit le chemin détourné qu'elle avait suivi pour venir et rentra rapidement au château.

Tout était tranquille et silencieux; du côté des cuisines seulement, on entendait, en prêtant l'oreille, quelques bruits confus.

Elle entra dans le parloir; puis, ayant traversé le cabinet de travail, elle ouvrit à tâtons la porte de la bibliothèque.

Mais aussitôt elle poussa un petit cri.

— C'est vous, Valery? dit-elle, je ne vous savais pas là.

— Ce n'est pas Valery qui est là, répondit la voix du marquis, c'est moi.

— Ah! monsieur le marquis, je vous demande pardon de vous avoir dérangé; je venais chercher un livre.

— Sans lumière?

— Je n'en avais pas besoin; il me faut pour notre leçon de demain le premier volume de Bernardin de Saint-Pierre, et je savais le trouver sur le troisième rayon à gauche de la fenêtre.

Disant cela, elle se dirigea vers la fenêtre et prit le volume dont elle avait indiqué la place.

— Vous avez de bons yeux, dit le marquis.

— Monsieur de Carquebut prétend que j'ai des yeux de chatte.

— Il prétend bien des choses, monsieur de Carquebut, dit le marquis sur un ton de mauvaise humeur.

Sans répondre, elle se dirigea vers la porte de sortie lentement, à petits pas.

— Vous plairait-il de rester un moment? demanda le marquis en jetant son cigare par la fenêtre.

— Je suis à vos ordres.

— C'est une prière.

Et comme elle restait debout au milieu de la bibliothèque.

— Veuillez donc vous asseoir, dit-il en lui indiquant de la main un fauteuil placé vis-à-vis le sien.

Bien que la pièce fût sombre, comme le marquis se trouvait placé entre elle et la fenêtre, elle voyait ses mouvements se découper sur le ciel pâle.

Elle vint s'asseoir sur le fauteuil qu'il lui avait montré, et se trouva ainsi placée à deux ou trois pas de lui, face à face.

Appuyé d'une main sur le bras de son fauteuil, il resta plusieurs minutes, quatre ou cinq peut-être, sans parler, la regardant.

— Je vous parlais de monsieur de Carquebut, dit-il enfin à mi-voix; je voudrais vous adresser une question à son sujet. Vous me répondrez ou vous ne me répondrez pas, selon qu'il vous conviendra; mais enfin j'aurai fait mon devoir en vous posant cette question : Vous n'avez pas à vous plaindre de monsieur de Carquebut?

— Comment l'entendez-vous? demanda-t-elle avec une ingénuité parfaite.

Il resta un moment hésitant, cherchant évidemment une tournure pour faire entendre ce qu'il ne voulait pas dire.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de sérénade, comme dit mon cousin?

— A cet égard, je n'en sais pas beaucoup plus que vous. Quand j'ai entendu cet effroyable charivari que monsieur de Carquebut appelle un air de trompe, je me suis levée et sur l'esplanade j'ai aperçu monsieur de Carquebut qui sonnait, sonnait, sonnait tant qu'il avait de forces. J'avoue que les contortions qu'il faisait m'ont paru si drôles que j'ai été prise d'un fou rire. Heureusement mes rideaux étaient fermés et monsieur de Carquebut n'a pas vu le succès qu'il obtenait. C'est l'incident du déjeuner qui m'a appris que c'était une sénénade.

— Et à qui cette sérénade était-elle donnée?

— Il faut être franche? demanda-t-elle avec embarras.

— Vous pouvez ne pas répondre, je vous l'ai dit.

— Mais, répondant, je dois le faire en toute sincérité: j'avoue donc que j'ai tout lieu de croire que c'était à moi.

— Ah! monsieur de Carquebut s'est permis une telle liberté? s'écria-t-il en se levant d'un bond. Lui, chez moi!

Si le marquis avait pu voir le visage de Clémence, il aurait remarqué qu'un sourire le traversait.

— Ah! enfin, disait ce sourire, la jalousie opère donc.

Mais il ne vit rien : d'abord parce que la pièce était sombre, et aussi parce que dans l'emportement de la colère, il était incapable de remarquer ce qui se passait sous ses yeux.

— J'ai supporté beaucoup de choses chez mon cousin, dit-il, mais il passe vraiment la mesure, et je ne puis souffrir qu'il s'attaque à une personne que... j'estime. Chez moi, c'est une infamie, c'est un crime. Mais rassurez-vous, demain je mettrai bon ordre à cela.

— Je ne saurais vous dire, répliqua-t-elle avec douceur, combien je suis touchée de l'empressement que vous apportez à me défendre; mais, d'un autre côté, je voudrais vous demander la permission de me défendre moi-même.

— Cependant...

— Laissez-moi vous dire que, dans ma position ici, ma défense prise par vous, monsieur le marquis, serait bien... compromettante, si j'ose m'exprimer ainsi; d'ailleurs cette défense est tellement facile que je n'ai vraiment pas besoin d'aide.

— Vous ne connaissez pas monsieur de Carquebut.

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis, et c'est précisément parce que je crois le connaître que je dis que ma défense est facile. Au reste, j'ai essayé et je crois qu'il ne sera plus question de sérénades ou autres plaisanteries de ce genre. Si j'avais répondu à monsieur de Carquebut que j'étais une honnête femme, peut-être n'eût-il pas pris cette raison au sérieux, car il ne croit pas à l'honnêteté des femmes, monsieur de Carquebut.

— Que lui avez-vous opposé alors?

— Mon Dieu, monsieur le marquis, vous allez sans doute trouver que j'ai pris de grandes libertés avec une personne qui vous touche de si près; mais mon excuse est qu'il fallait me défendre contre quelqu'un qui se montrait très... pressant.

— Vous voyez, vous l'avouez vous-même.

— Qui se montrait, mais qui ne se montrera plus. Je lui ai dit que si jamais j'étais abandonnée de Dieu au point d'oublier mes devoirs, ce ne serait point pour un vieillard; que sans doute une femme pouvait faillir, mais il fallait alors qu'elle fût entraînée par un amour irrésistible, et que l'homme qui inspirait une pareille passion devait avoir en lui, — elle détacha ses mots, — quelque chose de grand, de noble... de puissant, qui ne pouvait se rencontrer ni dans un enfant de dix-huit ans, ni dans un vieillard de soixante.

— Et qu'a répliqué monsieur de Carquebut? demanda le marquis d'une voix rieuse.

— Il m'a regardé comme s'il allait me poignarder, puis il s'est approché de moi, et respirant, vous savez comme il respire, il m'a appelée « petite couleuvre. »

Le marquis se renversa dans son fauteuil en riant aux éclats : évidemment cette histoire lui paraissait charmante et le chatouillait agréablement.

Il se fit un long silence.

A quoi pensait-il?

A ce qu'elle lui avait dit ou bien à ce qu'il voulait dire lui-même?

C'était ce qu'elle se demandait, examinant toutes les probabilités qui pouvaient se présenter à son esprit, lorsqu'après plusieurs minutes, il lui adressa la question la plus étrange et la plus insolite ?

— Etes-vous toujours contente de Denise? dit-il.

Tout d'abord elle fut déconcertée et machinalement elle répondit :

— Oui, monsieur le marquis, très-contente.

Mais bientôt sa sagacité ordinaire lui revint, et elle comprit que cette question en apparence idiote précisait au contraire la situation.

Il voulait parler, parce qu'il fallait parler, parce qu'il lui avait demandé de rester près de lui; mais, comme il ne voulait pas dire ce qu'il avait dans le cœur, il appelait Denise à son secours.

Alors elle se tut, et le silence reprit plus lourd et plus pénible.

Ils étaient en face l'un de l'autre et ils ne disaient rien ; pas un mot, pas un geste. Elle entendait seulement la respiration oppressée du marquis.

En ce moment, la partie du ciel qui se trouvait devant leur fenêtre s'éclaira d'une lueur rose qui, en se répandant rapidement en hauteur comme en largeur, fit pâlir les étoiles.

C'était la lune qui se levait. Bientôt elle apparut dans la profondeur de l'horizon, comme un petit point lumineux au-dessus des collines sombres; rapidement ce point grandit et s'arrondit, et une pâle lumière courut sur les campagnes.

Ce leur fut une diversion qui rendit le silence moins pénible.

— Vous nous aviez fait de Rudemont, dit-elle enfin, un tableau trop sévère. Ce n'est point le pays âpre et rude que vous nous aviez dépeint quand vous nous en avez parlé en chemin de fer.

— Ce pays vous plaît?

— Je le trouve admirable; si le mot était encore à la mode, je dirai qu'il a des beautés romantiques. En tous cas, dans le silence de cette nuit, par cette soirée de printemps, tiède et parfumée, sous cette lumière de la pleine lune d'avril, il fait entendre une voix qui remue l'âme profondément.

Disant cela et comme si elle avait peur de se laisser entraîner par cette émotion poétique, elle se leva et alla s'accouder sur l'appui de la fenêtre en regardant la lune.

Bien qu'elle tournât le dos au marquis, elle devinait à peu près aussi sûrement que si elle avait pu le voir ce qui se passait en lui.

Tout d'abord, quand elle s'était dirigée vers la fenêtre, il s'était levé à-demi pour la suivre; elle avait entendu le bruit de ses pieds sur le tapis, mais presque instantanément un craquement du fauteuil lui avait appris qu'il se rasseyait.

Elle ne s'était pas retournée, seulement elle avait relevé un peu la tête en la tournant à-demi; comme cela elle se présentait de profil pour le marquis, et, par un hasard tout à son avantage, sa tête fine se découpait sur le ciel lumineux.

Les minutes s'écoulèrent. Enfin elle entendit le marquis se lever, doucement il vint près d'elle : elle ne ne bougea pas.

Tout à coup elle sentit un souffle brûlant lui passer sur le cou, un bras lui enlaça la taille : elle était sur la poitrine du marquis.

Vivement elle se dégagea, et, courant à travers les meubles comme si la pièce avait été éclairée, elle alla se blottir sur un divan.

C'était au tour du marquis de se trouver entre elle et la lumière de la lune. Elle le vit s'avancer rapidement.

Mais tout à coup il s'arrêta brusquement, et, des deux mains, il se frappa la poitrine par un geste désespéré.

Pendant quelques secondes il demeura immobile.

Puis il reprit sa marche; mais, au lieu de venir à elle, il se dirigea vers la cheminée et son bras s'étendit. Elle entendit grincer un mouvement de sonnette,

Presque aussitôt la porte s'ouvrit devant le valet de chambre.

— Des lampes! dit le marquis.

Les lampes furent apportées.

Alors Clémence, se levant et s'adressant au valet de chambre, sans regarder le marquis :

— Voulez-vous m'éclairer jusqu'au vestibule? dit-elle.

De côté elle regarda le marquis; il ne bougea point.

XLII

Les longs devoirs écrits dont on accable trop souvent les enfants n'entraient pas dans le système d'éducation adoptée par madame Clémence avec Denise.

Mais, le lendemain de cette soirée, elle fit une exception à cette règle, et à sept heures du matin, elle donna à son élève une narration qui devait prendre à celle-ci au moins deux heures de travail.

Quand Denise fut courbée sur son papier blanc, Clémence descendit au rez-de-chaussée.

Elle avait vu le marquis monter à cheval et prendre le chemin de la forêt; il était donc très-probable qu'il ne rentrerait pas avant deux ou trois heures.

Mais ce n'était pas à lui qu'elle avait affaire, c'était à son valet de chambre, Valery, ou plus justement, comme on disait à Rudemont, monsieur Valery.

C'était une sorte de personnage que monsieur Valery. Depuis vingt ans, il était attaché à la personne du marquis; après l'avoir servi au temps de sa gloire, il avait daigné le suivre dans la retraite « par pure affection, » disait-il en parlant de lui-même, parce qu'il était un homme de cœur, de sorte que quand son cœur était pris, il ne raisonnait plus: sans cela serait-il jamais venu au fond des bois, à Rudemont, dans un pays sauvage, lui qui jusqu'alors avait vécu dans le meilleur monde.

Il y avait du vrai dans cette affection du valet pour le maître : Valery en effet était dévoué au marquis; assurément il ne se serait pas jeté à l'eau pour lui sauver la vie, mais enfin il ne le volait pas et il ne parlait jamais de lui qu'avec un certain respect.

Cependant ce n'était pas la seule raison qui, malgré son aversion et son mépris pour la campagne, l'avait amené à Rudemont; une autre toute-puissante et absolument personnelle avait fait ce miracle.

Monsieur Valery avait été gratifié par la nature d'une barbe noire vraiment superbe, et le marquis, bien que généralement rigoureux dans les choses de tenue et d'étiquette, lui avait permis de la porter entière. Incapable de travailler et d'exercer une autre profession que celle de valet de chambre, Valery s'était trouvé fort embarrassé au moment de venir à Rudemont. S'il n'acceptait pas cet exil, où trouverait-il une maison respectable dans laquelle on lui permettrait de conserver la barbe? Il faudrait promener dedans un rasoir sacrilége et perdre ainsi son plus bel avantage, celui qui lui avait valu tant de conquêtes. L'amour de la barbe l'avait emporté sur le mépris de la campagne, et il avait consenti à ne pas priver le marquis de ses soins et de ses services.

Naturellement le sacrifice considérable qu'il avait fait à cette barbe la lui avait rendue plus chère et plus précieuse encore; à la façon dont il la portait, la tête légèrement renversée en arrière, on devinait, au premier coup d'œil, tout le respect qu'il avait pour elle, et où ce spectacle était vraiment admirable, c'était lorsqu'il sortait pour s'aller promener (s'aller montrer) dans le village. Pour ces promenades il s'habillait, c'est-à-dire qu'il quittait l'habit noir et la cravate blanche. Coiffé d'un feutre gris, vêtu d'une jaquette marron, d'un gilet blanc, d'un pantalon jaune, cravaté de bleu-azur, ganté de gants gris-perle, il s'avançait à petits pas vers le *café français*, soulevant derrière lui un murmure d'admiration parmi les femmes et les jeunes filles, qui abandonnaient leur métier à dentelle pour le suivre des yeux.

Clémence le trouva dans le parloir, assis dans un fauteuil, surveillant deux gens de service qui faisaient l'appartement du marquis; car, pour lui, il ne s'occupait jamais de ces grossiers ouvrages, jamais il n'avait empli une carafe de ses propres mains, jamais il n'avait touché à une lampe que pour l'apporter sur une table ou pour en régler la lumière.

En voyant entrer l'institutrice il posa sur ses genoux le journal qu'il était en train de parcourir d'un œil distrait.

— Monsieur le marquis est sorti, dit-il.

— Ce n'est point à monsieur le marquis que j'ai affaire, mais à vous : pouvez-vous me donner quelques minutes?

Depuis l'arrivée de Clémence à Rudemont il l'avait prise sous sa protection; il lui était reconnaissant des égards qu'elle avait pour lui et de la façon polie dont elle lui adressait toujours la parole.

En entendant cette demande, il se leva vivement.

— Je suis à vos ordres, dit-il; vous plaîrait-il que nous passassions dans la bibliothèque?

Il savait parler à chacun sa langue et, en s'adressant à une institutrice, montrer qu'il n'était point un ignorant; si elle n'était point contente, c'est qu'alors elle serait trop difficile.

Elle sourit, il fut enchanté, ils se comprenaient. Il n'avait point attendu jusqu'à ce jour d'ailleurs pour soutenir que c'était une femme intelligente, une personne en un mot qui était comme institutrice ce que lui était comme valet de chambre, tout à fait extraordinaire.

Clémence passa dans la bibliothèque et cérémonieusement elle s'assit sur le fauteuil que Valery lui avança avec une lenteur majestueuse qui a été remarquée à la Comédie-Française.

— C'est un service que j'ai à vous demander, dit-elle.

— J'ai eu l'honneur de vous dire que j'étais à vos ordres; je le répète, pour que cela soit bien entendu maintenant et toujours.

— La chose dont j'ai à vous entretenir, continua Clémence, est délicate; elle exige, pour être menée à fin, de l'adresse et de la discrétion. Voilà pourquoi j'ai songé à vous dans mon embarras. L'adresse, il est inutile d'en parler; je sais que personne mieux que vous n'est en état de faire réussir ce que je désire. Mais, pour la discrétion, je suis obligée de vous demander franchement si vous me promettez la vôtre.

Valery réfléchit un moment, car ce n'était point un homme à s'engager à la légère. Sans doute la façon dont l'institutrice lui parlait le disposait à lui accorder tout ce qu'elle pouvait désirer. Mais cependant, comme c'était chose grave que ce secret qu'elle exigeait, il ne voulait pas donner une parole qu'il serait peut-être obligé de reprendre.

— Si ce que vous demandez n'est pas professionnel, dit-il enfin, d'avance ma discrétion vous est acquise; mais, si cela touche aux devoirs de ma charge, vous comprenez que je ne puis prendre qu'un engagement sous condition.

— Assurément; aussi, dans ces termes, je n'hésite pas à m'ouvrir à vous, bien assurée que mon secret sera fidèlement gardé. Voici ce dont il s'agit. J'aurais besoin ce soir, à onze heures, de trouver une voiture attelée d'un très-bon cheval, dans la côte au-dessous de l'esplanade; il faudrait que ce cheval fût en état de faire quatre lieues en une heure.

— Vous voulez partir? s'écria le valet de chambre.

— J'ai une course à faire cette nuit, de laquelle dépend l'honneur d'une femme. A quatre heures du matin je serai de retour. Mais, comme je ne pourrais parler de cette course à monsieur le marquis sans entrer

dans certaines explications que je ne dois pas donner, voilà pourquoi je suis obligée de lui cacher mon absence et voilà pourquoi aussi je m'adresse à vous. Je ne sais où chercher cette voiture. Je ne pourrais le faire qu'en éveillant une curiosité dangereuse. Tandis que vous, vous pouvez, si vous y consentez, me rendre ce service. Personne ne trouvera bizarre que vous ayez besoin d'une voiture rapide pour faire une promenade nocturne.

Valery daigna sourire en entendant ces derniers mots, qui avaient bien l'air d'être une allusion spirituelle à ses succès nocturnes. Evidemment cette institutrice était bien fine et bien intelligente.

— Vous aurez votre cheval et votre voiture, dit-il; je m'en charge, et, quand je me charge d'une chose, c'est comme si elle était faite.

— Combien je vous suis reconnaissante; s'écria-t-elle; plus tard, vous saurez la vérité, quand je pourrai tout dire.

— C'est inutile, dit-il avec un sourire et en claquant des doigts; aujourd'hui, comme plus tard, c'est inutile.

Et quand Clémence l'eut quitté, il pirouetta sur un talon, gaiement, légèrement.

Assurément il était inutile qu'elle lui confessât la vérité, car il l'avait parfaitement devinée.

Cette femme dont l'honneur était menacé, c'était elle, madame Clémence.

Cette course qu'elle voulait faire, c'était tout simplement pour se rendre à la station et prendre l'express de nuit.

Voilà pourquoi elle demandait un cheval en état de faire quatre lieues à l'heure.

Si elle était intelligente, il n'était pas lui-même une bête; il savait calculer les heures et les distances, rapprocher plusieurs faits en apparence étrangers l'un à l'autre, les grouper, et en tirer des conséquences logiques.

Ce qu'il avait vu la veille dans cette même bibliothèque était maintenant pour lui parfaitement explicable.

Le marquis s'était montré trop pressant, et l'institutrice aux abois avait sonné.

De cela il était aussi sûr que s'il l'avait vu, c'était ainsi bien certainement que les choses s'étaient passées.

Maintenant l'institutrice, ne se sentant plus en sûreté, voulait abandonner Rudemont et se sauver à Paris; de là sa demande de voiture, de là sa prière d'être discret.

Et il prêterait les mains à cela, lui Valery, allons donc. Il se mettrait à travers les projets de son maître pour l'empêcher d'avoir une maîtresse?

Véritablement cela était impossible.

Sans doute, si cette maîtresse avait été vieille, ou laide, ou même rousse (il n'avait jamais compris les femmes rousses), il aurait pu à la rigueur fermer les yeux à la lumière et, feignant de ne pas comprendre ce qu'on lui demandait, prêter les mains à cette fuite; car enfin il n'est pas agréable pour un homme dans sa position de voir son maître sous la domination d'une femme qui vous déplaît.

Mais ce n'était pas là le cas; elle n'était pas vieille, cette petite femme; elle n'était pas laide, elle n'était pas rousse, elle ne lui déplaisait nullement; bien au contraire, et il approuvait le goût du marquis. Assurément, pour lui, il l'aurait voulue moins petite, plus imposante et plus digne; mais tout le monde n'avait pas le droit d'être aussi difficile que lui, et, pour un homme de l'âge du marquis, elle était vraiment très-suffisante. Il lui en avait connu de moins bien et quand le marquis n'avait que vingt-cinq ans.

Il était vraiment ridicule que son maître, à lui Valery, n'eût pas de maîtresse. Autant il avait été fier autrefois de ses conquêtes, autant maintenant il était humilié du repos honteux dans lequel il vivait.

A son âge, l'existence d'un vieillard, quand cet horrible Carquebut, qu'il détestait et méprisait, faisait encore parler de lui à dix lieues à la ronde.

Enfin cet état d'humiliation allait cesser, il allait pouvoir relever la tête et rentrer en activité après avoir été trop longtemps maintenu dans la réserve. Sa véritable vocation en ce monde était de mettre son intelligence au service d'un homme à bonnes fortunes.

Et, dans ces conditions inespérées, il laisserait échapper l'occasion qui se présentait? Cela était impossible.

Il ne fallait pas que l'institutrice partit.

Il lui avait, il est vrai, promis le secret; mais, en prenant cet engagement, il avait eu la sagacité de faire une restriction pour le cas où sa responsabilité professionnelle se trouverait engagée.

Or ne l'était-elle pas? et les devoirs de sa profession ne l'obligeaient-ils pas à servir les desseins de son maître au lieu de les entraver?

Il n'avait donc qu'une chose à faire dans les circonstances délicates qui se présentaient : prévenir son maître et lui dire tout ce qu'il avait appris.

A celui-ci d'aviser.

Ce fut dans ces dispositions qu'il attendit impatiemment son retour.

XLIII

Le marquis ne rentra au château qu'après que la cloche eut sonné le déjeuner, Valery ne put donc pas l'entretenir, comme il en avait l'intention; car, en descendant de cheval, le marquis se dirigea vers la salle à manger.

Selon la règle établie, madame Mérault, monsieur de Carquebut et Denise étaient à table, n'ayant point attendu le maître de la maison; Clémence seule manquait.

Comme le marquis regardait sa place vide, madame Mérault répondit à cette muette interrogation que l'institutrice était souffrante.

— Malade? demanda vivement le marquis en se tournant vers Denise.

— Je ne crois pas, répliqua celle-ci; cependant, elle paraît mal à son aise. Je l'ai priée de descendre, mais elle m'a répondu qu'elle ne se sentait pas assez bien pour rester à table. J'ai voulu alors ne pas la quitter, elle a préféré être seule.

Pendant que ces paroles s'échangeaient, monsieur de Carquebut se tenait à demi-renversé sur sa chaise, les yeux au plafond, souriant à une poutre. Il ne paraissait nullement inquiet de cette indisposition, et son sourire semblait dire : « Ce ne sera rien, je sais ce qu'elle a. »

Ordinairement le marquis déjeunait solidement; il toucha à peine à ce qu'on lui servit; les yeux baissés sur son assiette, il semblait plongé dans ces sombres préoccupations qui maintenant lui étaient habituelles.

— Est-ce que vous êtes souffrant aussi? demanda monsieur de Carquebut; voilà une curieuse coïncidence. L'air devient donc malsain à Rudemont? Vous ne sortez pas assez, mon cousin. Vous n'auriez pas dû renoncer à vos voyages à Paris. Ils vous faisaient du bien, ils vous secouaient.

— Justement, je pense à partir.

— Voilà une bonne idée.

Et monsieur de Carquebut se mit à expliquer, en clignant de l'œil du côté du marquis, l'heureuse influence que les voyages pouvaient exercer sur une nature trop forte; il avait sur ce sujet des préceptes excellents, qu'il appuyait par des exemples qu'il disait étonnants. Malheureusement ces exemples, il ne pouvait pas les raconter jusqu'au bout, arrêté qu'il était dans son récit par un manque de mémoire tout à fait fâcheux. Ainsi, il commençait toujours de cette façon : « Je vais vous dire une chose très-drôle. C'était avec... vous savez... j'ai oublié son nom, mais ça ne fait rien. Alors il nous

dit... qu'est-ce donc qu'il nous dit?... voilà que je ne m'en souviens plus; mais ça ne fait rien ; vous pouvez m'en croire sur parole. C'était étonnant, j'en ris encore. »

Et de fait il partait d'un éclat de rire à secouer les vitres.

Des histoires de ce genre n'étaient pas faites pour tirer le marquis de sa méditation.

Il sortit de table avant la fin du déjeuner et passa aussitôt dans son appartement.

Ce fut alors que Valery put entamer ses confidences; il les fit longues et circonstanciées, en insistant surtout sur la précaution qu'il avait prise de ne promettre le secret que sous condition.

— J'ai cru, dit-il en terminant, que les circonstances m'obligeaeint à ne pas garder ce secret pour moi seul.

Il s'attendait à une approbatien, mais le marquis ne répliqua rien.

— Et maintenant? demanda le valet de chambre, humilié dans son amour-propre de diplomate, que dois-je faire?

— Il me semble que vous n'avez pas à me le demander.

— Cependant...

— Vous avez promis à madame Clémence de lui trouver une voiture?

— Je ne savais pas à ce moment l'usage qu'elle en voulait faire.

— Vous le savez maintenant.

— Il me semble.

— Il me semble que, quand on a pris un engagement, on le tient.

Valery fut abasourdi. Comment? c'était là tout son remercîment! Que se passait-il? Il était donc décidément bien rouillé, le marquis, qu'il ne comprenait pas la situation : il laissait partir l'institutrice. Qu'est-ce que tout cela voulait dire?

Après tout, la chose ne valait pas la peine qu'il se creusât la tête pour trouver ce qu'il ne comprenait pas. Il avait fait son devoir. Tant pis pour le marquis. Mais c'est égal, véritablement, il baissait bien, ce pauvre marquis.

En réalité, le marquis était à plaindre; mais ce n'était point comme son valet de chambre le comprenait.

Les illusions n'étaient plus possibles : il aimait Clémence et il l'aimait passionnément.

Autrefois, quand il s'était senti épris d'un sentiment tendre pour une femme, il ne s'en était jamais tourmenté ou désolé. Bien au contraire : c'était une distraction qui survenait dans sa vie, c'était une journée de printemps qui s'annonçait toute pleine de promesses.

Mais il n'était plus maintenant à ce temps heureux, et la passion, au lieu de l'attirer, le repoussait.

Il n'était plus jeune.

Et il n'était plus libre.

Le sentiment qu'il éprouvait pour cette jeune femme, que le hasard, et non un choix raisonné, avait introduite dans sa maison, n'était point un caprice éphémère, qu'une possession de quelques jours lasserait bien vite; c'était un amour véritable, une passion profonde.

Il avait fait une expérience de la vie assez complète pour savoir qu'à son âge un amour de ce genre devient rapidement envahissant au point qu'on est, malgré les efforts de la raison, entraîné à lui tout sacrifier.

Or ce ne serait pas lui seulement qu'il aurait à sacrifier à cette passion; ce serait, — ce qui était autrement grave, — ce serait sa fille.

Seul, il eût peut-être cédé, car à ce sacrifice il y a des compensations, et Clémence, telle qu'il la voyait, en promettait de fort agréables; mais il n'était plus seul, il avait sa fille, dont la vie désormais était liée à la sienne. Que deviendrait-elle, la chère enfant, dans la bourrasque à laquelle il s'abandonnerait?

Car il n'était pas assez jeune pour s'imaginer qu'une passion de ce genre lui ferait paisiblement descendre un fleuve au cours tranquille et aux rives fleuries.

Clémence n'était pas libre, son mari était un aventurier capable de tout; quelles luttes, quelles catastrophes ne résulteraient pas de cette liaison?

S'il avait eu la faiblesse, alors que le capitaine la rappelait près de lui, de la retenir à Rudemont, maintenant il ne devait pas commettre la faute de pas la laisser partir.

L'occasion qui se présentait était unique, c'était un dernier moyen d'échapper que le sort lui offrait; s'il ne le saisissait point, il tombait aux mains de cette femme et probablement pour jamais.

Il fallait donc qu'elle partît.

Qu'avait-elle de si irrésistiblement séduisant d'ailleurs pour qu'il dût tenter de la retenir?

Charmante, cela était incontestable; mais enfin d'autres l'étaient comme elle, plus qu'elle peut-être, et celles-là n'avaient pas pour mari un capitaine Beaujonnier, celles-là n'étaient pas les institutrices de Denise.

Si son cœur n'était pas mort à la passion, comme il l'aurait voulu, c'était à celles-là qu'il devait s'adresser, et non à Clémence.

Mais celles-là, il ne les aimait pas; tandis que Clémence, il l'adorait.

Non, il n'était pas vrai que d'autres fussent charmantes comme elle; non, il n'était pas vrai que d'autres pussent prendre sur son cœur une influence comparable à celle que Clémence exerçait.

Clémence, Clémence seule, toujours Clémence!

En une seconde, celle pendant laquelle il l'avait tenue sur sa poitrine, il avait plus vécu que pendant les dix années qui venaient de s'écouler.

C'était une vie nouvelle qu'elle lui donnerait, un regain de jeunesse.

Il ne fallait pas qu'elle partît.

Ainsi, pendant plusieurs heures, il passa par ces sentiments contradictoires : décidé à la laisser partir, décidé au contraire à la retenir; en réalité, hésitant et perplexe, n'arrêtant une résolution que pour la rejeter aussitôt et en prendre une opposée.

Et toujours cruellement tourmenté, sentant pleinement qu'il n'était pas maître de lui et qu'il serait incapable de se tenir au parti qu'il aurait pris.

Peut-être aurait-il la force de la laisser partir; mais, le lendemain, n'aurait-il pas la faiblesse de courir après elle?

Ainsi s'écoula pour lui la journée, et ce fut avec une véritable angoisse qu'il entra dans la salle à manger. Qu'allait dire son cœur lorsqu'elle paraîtrait? L'épreuve allait être décisive. S'il restait calme, il la laisserait partir; si au contraire il le poussait vers elle, il la retiendrait.

Comment? il n'en savait rien, mais il trouverait; après la scène de la veille dans la bibliothèque, il était à croire qu'elle ne lui opposerait pas une bien vive résistance.

Mais il n'eut point à faire cette expérience, car Clémence ne parut pas plus au dîner qu'elle n'avait paru au déjeuner, et Denise raconta qu'elle était toujours souffrante.

— De quoi se plaint-elle? demanda le marquis.

— Elle ne se plaint pas de telle ou telle chose particulière, mais plutôt d'un ensemble; en tous cas, elle paraît bien triste.

Triste? la pauvre petite femme. La résolution du marquis s'amollit. S'il montait près d'elle, s'il lui disait qu'il l'aimait, qu'il l'adorait?

Cependant il résista à cette tentation et il eut le courage de s'aller enfermer dans sa bibliothèque. La vue de Denise lui avait rendu la conscience de son devoir, et dans les yeux de sa fille il avait pris la force d'être père.

Par malheur, cette force était bien chancelante, et la soirée fut encore plus pénible pour lui que ne l'avait été la journée.

Plus le moment approchait, plus il sentait cruellement combien profondément il était atteint.

Céderait-il?

Résisterait-il?

Il s'irritait contre lui-même pour cette irrésolution, qui lui semblait lâche.

Dans un sens quelconque, il devait se décider.

Dix heures sonnèrent : il n'avait pas pris parti, il se fixa jusqu'à la demie. Quand elle frappa lentement, ses deux petits coups lui retentirent douloureusement dans le cœur.

Il se leva alors. Sa résolution était arrêtée : elle partirait.

Et vivement il se mit à marcher au milieu de sa bibliothèque sombre, tout surpris de sentir en lui une sorte d'apaisement.

C'était fini, elle partait.

Il eût voulu qu'elle fût déjà loin.

Il n'était pas un enfant : il se consolerait, il l'oublierait. Ce n'était pas la première femme à laquelle il renonçait, et il les avait bien oubliées : il en serait de celle-là comme il en avait été des autres. A quarante-six ans, aurait-il le cœur plus sensible et plus tendre qu'il ne l'avait eu à vingt ans?

Les trois quarts sonnèrent.

Il voulut l'entendre passer, non pour l'entendre, mais pour être bien certain qu'elle était partie, et il alla s'asseoir dans le parloir, qu'elle devait longer pour sortir. Si léger que fût son pas, il l'entendrait glisser sur les dalles sonores du vestibule.

Il y avait à peine quelques minutes qu'il était à son poste, lorsqu'il entendit un bruissement, puis presque aussitôt la porte du parloir s'ouvrit.

C'était elle en costume de voyage; comme elle se trouvait entre la fenêtre et lui, elle se détachait nettement sur le fond pâle du ciel.

Doucement elle s'approcha de la porte de la bibliothèque; alors, posant sa main gauche sur son cœur et sa main droite sur ses lèvres, elle envoya un baiser à cette porte en soupirant.

D'un seul bond, il fut près d'elle et, la saisissant, il l'emporta dans son appartement. Elle ne pesait pas plus dans ses bras vigoureux qu'un enfant.

XLIV

— Et vous vouliez partir!

Ce mot fut la première parole réfléchie qui s'échappa des lèvres du marquis.

— Et vous me laissiez partir! répliqua-t elle.

Moins troublé, moins ému, il se fût demandé comment elle savait qu'il avait été averti de ce départ, préparé avec tant de précautions et si bien caché.

Mais il n'était pas dans des conditions où l'esprit est en pleine possession de ses facultés, et ce ne fut point avec son esprit qu'il entendit cette voix frémissante.

Il ne comprit qu'une chose, le reproche qu'elle lui adressait d'avoir pu la laisser partir. Il ne voulut qu'une chose, se disculper.

— Savais-je que vous m'aimiez? dit-il en baisant passionnément une natte de ses cheveux.

— Et moi, c'était précisément parce que je savais que vous m'aimiez, c'était parce que je sentais que... je vous aimais moi-même, que je voulais fuir.

Confuse de cet aveu, elle se cacha la tête entre ses mains.

Mais doucement il lui écarta les doigts et plongeant les yeux dans les siens :

— Et maintenant, demanda-t-il, veux-tu fuir encore?

— Maintenant...

Elle se serra contre lui en le regardant avec des yeux languissants :

— Maintenant vous êtes mon maître, et ce que vous voudrez, je le voudrai moi-même.

Puis, étendant le bras dans la direction de la porte, mais restant néanmoins la tête tournée vers le marquis qu'elle regarda avec un sourire :

— Faut-il partir? dit-elle.

— Il faut rester, s'écria-t-il en la serrant fortement, rester, rester toujours!

— Oh! toujours, toujours, dit-elle en secouant la tête; dans un mois, à combien d'heures se réduira votre *toujours* d'aujourd'hui?

— Puisque vous promettez de vouloir ce que je voudrai moi-même, continua-t-il d'une voix sérieuse, je veux que vous m'écoutiez.

— Je vous écoute, répondit-elle en riant.

— Sans rire.

— Sans rire.

— Je veux que vous ajoutiez foi à ma parole.

— Parole d'amour.

— Parole sincère comme ma passion. C'est parce que je vous aime que je voulais vous laissez partir, et c'est parce que je vous adore que je n'ai pas pu me résigner jusqu'au bout à ce sacrifice commencé. Vous ne savez pas quelles ont été mes luttes depuis plusieurs semaines.

— Et moi, j'étais donc sur un lit de roses? je savais que vous m'aimiez, et vous, vous ne saviez pas que je vous aimais. Qui de nous deux avait alors la lutte la plus douloureuse à soutenir? Vous ne luttiez que contre vous-même, tandis que je luttais contre moi et contre vous.

— Si je n'avais été entraîné vers vous que par un caprice éphémère, croyez que je ne m'y serais pas abandonné. Croyez-vous que, le jour de notre promenade dans la sapinière, je vous aurais proposé de revenir au château, si je n'avais pas eu peur de moi? croyez-vous qu'hier, dans la bibliothèque, j'aurais ouvert les bras, si je n'avais pas senti que la passion m'emportait, une passion profonde, absolue, qui allait livrer votre vie et la mienne à l'aventure et à l'inconnu.

— De cela, dit-elle, je vous serai éternellement reconnaissante, et, quoi qu'il arrive dans l'avenir, jamais je n'oublierai le son de votre voix quand vous avez demandé des lampes. Alors j'ai reconnu combien vous m'aimiez. J'étais à vous, vous m'avez respectée. Ah! vous avez été grand, vous avez été l'homme que je pressentais, quand seule je pensais à vous.

— Vous pensiez donc à moi?

— Si j'y pensais! Ah! oui, pour mon malheur.

— Pour votre malheur?

— Si je ne m'étais pas laissée prendre par cette passion qui m'a si complétement envahie que me voilà dans vos bras, j'aurais eu la force de partir, malgré mon affection pour Denise, le jour où je me suis aperçue que ce n'était pas seulement de l'amitié que vous me témoigniez. Mais je n'ai pas pu m'arracher à mon rêve; j'ai été faible, j'ai été lâche, et voilà où j'en suis maintenant : votre maîtresse.

De nouveau elle se cacha la tête entre les mains.

— C'est horrible! s'écria-t-elle avec un sanglot, moi si faible, quand je me croyais si forte.

Il voulut lui écarter les mains, mais elle ne céda pas. Cependant, comme il ne persistait point, elle releva tout à coup la tête, et, le regardant avec une expression passionnée.

— Eh bien! non, s'écria-t-elle en lui jetant les bras autour du cou; non, jamais je ne pourrai sincèrement regretter l'heure qui vient de s'écouler. Je suis perdue; eh bien! je suis perdue. Ma vie, ma vie entière, pour cette heure! Ce ne sera pas trop cher de payer de toutes mes larmes ce regard que j'ai vu se plonger en moi. Mourir maintenant, ah! qu'importe? j'ai aimé, j'ai été aimée.

Elle s'était exaltée en parlant et ses yeux avaient pris

une expression extatique. Tout son corps était agité par un tremblement nerveux; sa voix, par instant, s'arrêtait dans sa gorge avec des sons rauques.

— Pourquoi parler de mourir, dit-il d'une voix douce et caressante comme s'il s'adressait à un enfant, mourir quand je t'aime, quand je t'adore.

— Et que voulez-vous que nous fassions? Vous saviez bien vous-même qu'il n'y avait pas d'avenir possible pour notre amour, puisque vous ne vouliez pas vous y abandonner. Ah! maintenant la séparation ne sera-t-elle pas mille fois plus cruelle qu'elle ne l'eût été hier? J'aurais pensé à vous avec le calme d'une conscience tranquille, et je n'y penserai désormais qu'avec la rage et le regret d'un cœur qui se souvient. Ah! laissez-moi, laissez-moi vous regarder; laissez-moi au moins emporter ces yeux qui tout à l'heure brûlaient les miens.

— Mais, encore une fois, pourquoi parler de mort, pourquoi parler de séparation?

— Admettez-vous donc que désormais je puisse rester dans cette maison? vous, le marquis de Rudemont, vous auriez cette pensée? Vos yeux dans les miens, si vous ne parlez pas.

Il détourna les yeux.

— Vous voyez bien, continua-t-elle, que vous ne pouvez vous faire à cette idée. Je passerais la nuit dans cette chambre, et le matin je monterais auprès de cette chaste enfant; mes lèvres, qui auraient prononcé des paroles d'amour, parleraient de devoir à remplir, de morale, de pureté. Ah! dites-moi que vous me jugez incapable de remplir un pareil rôle.

Il baissa la tête.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, continua-t-elle; votre résolution de me laisser partir a d'avance répondu pour vous. Dieu merci vous m'estimiez, et c'est ce sentiment d'estime qui vous obligeait à ne pas me retenir. L'estime que vous aviez avant, ne l'auriez-donc plus après?

— Je vous aime.

— Et moi aussi je vous aime, mais telle est la fatalité de notre situation que c'est notre amour même qui nous sépare. Puis-je être en même temps votre maîtresse et l'institutrice de Denise... de votre fille?

Il leva la main pour la lui poser sur les lèvres, mais elle recula la tête.

— Car elle est bien votre fille, n'est-ce pas? et ce n'est point à moi, ce n'est point maintenant que vous direz qu'elle est votre pupille. Ah! dites-le! mais dites-le donc!

— Pourquoi parler de Denise?

— Pourquoi? mais parce que si elle n'était pas votre fille, ce serait à elle de sortir d'ici à non à moi. Elle n'est pas votre fille, plus de tourments alors, plus de remords; une étrangère, elle s'en va, et moi je reste. Votre maîtresse, je passerai aux yeux de tout le monde pour votre maîtresse. Eh bien! je boirai cette honte; le bonheur que j'aurai à vivre près de vous m'empêchera de sentir l'infamie de ma situation. Mais vous ne dites rien? Vous ne dites pas qu'elle n'est point votre fille?

— Vous ne vous trompez pas, elle est ma fille.

Elle se tordit les mains, et pendant assez longtemps elle garda le silence.

— Votre fille, reprit-elle bientôt, votre fille, je ne puis rien contre elle; elle a des droits sacrés, et moi je n'ai que ceux que me donne un amour coupable. C'est à elle de vivre près de vous, la chère enfant. C'est à moi de me retirer. Elle sera bien heureuse.

— Nous séparer est impossible, et ce mot seul de séparation en ce moment est un crime contre notre amour.

— Celui de liaison en est un contre votre paternité: on ne fait pas élever sa fille par sa maîtresse. Il faut que je parte.

— Ne pouvez-vous pas partir sans que nous soyons séparés?

Elle eut un mouvement de surprise et à la dérobée elle le regarda, cherchant à sonder ces paroles.

— Partir, sans être séparés, dit-elle; je ne comprends pas. Etes-vous donc disposé à me suivre? Vous feriez cela?

— Nous pourrions nous voir en tous cas.

Elle laissa tomber ses mains désespérément.

— Quelle chute, dit-elle, et combien elle est dure! Mais c'est ma faute, mes ailes m'avaient enlevée trop haut.

— Comprenez-moi.

— Je vous comprends, je ne vous comprends que trop, hélas!

Disant cela, deux larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent sur ses joues.

Il voulut lui prendre les mains; elle les retira, mais doucement, sans colère, avec une sorte de résignation.

— Vous n'avez pas à me consoler, dit-elle; car je sens que votre langage est celui de la raison. Mais, de la passion à la raison, combien, hélas! est grande la distance. Pauvres femmes que nous sommes de ne pouvoir jamais rester attachées sur la terre et de vouloir toujours nous envoler. Ainsi j'irai vivre à Paris, n'est-ce pas? dans un quartier écarté, désert, où personne ne me connaîtra; je ne sortirai pas, pour qu'on ne me rencontre pas; car, dans ma vie aussi, il y a une fatalité, — mon mari, hélas! — Vous viendrez me voir, vous viendrez passer quelques jours avec l'exilée. Mais viendrez-vous souvent? compterez-vous les jours, compterez-vous les heures, comme je les compterai moi-même.

— Pourquoi Paris? dit-il; ne pourrions-nous pas ici près trouver une installation convenable, où vous pourriez venir quand je ne serais pas à Paris?

— Ici près? Alors vous voulez donc avouer tout de suite la vérité? Si le marquis de Rudemont, connu de tout le monde dans la contrée, vient chez une femme seule, ce sera dire que cette femme est sa maîtresse. Ce sera si vous le voulez. Je vous l'ai dit, que m'importe le monde, pourvu que je ne vous perde pas. Alors nous prendrons une maison toute petite, dans un jardin; j'y vivrai seule, avec une femme de service, et là, du matin au soir et du soir au matin, j'attendrai la venue de mon seigneur et maître. Mais viendra-t-il?

— Cher ange?

— Ta maîtresse, je serai ta maîtresse!

La nuit se passa dans ces entretiens, et ce fut seulement quand l'aube, élargissant les fentes des persiennes, fit pâlir la flamme des bougies, qu'elle sortit de l'appartement du marquis.

Il voulut la conduire jusqu'à la porte du parloir, mais elle n'accepta pas.

— Tu ferais trop de bruit, dit-elle en riant; les géants n'ont pas des pattes de velours.

Et, comme si elle avait elle-même ces pattes de velours, elle gagna sa chambre.

Mais, au lieu de se mettre au lit, elle ouvrit une de ses fenêtres et elle resta à regarder le soleil levant.

Alors, quand ses premiers rayons coururent sur la forêt sombre, elle étendit les deux mains en avant.

A la voir, on eût dit qu'elle prenait possession de tout le pays, forêts, champs et prairies, que le geste de ses bras enveloppait.

XLV

Une installation telle que la voulait le marquis pour Clémence n'était pas facile à trouver.

La petite maison au fond d'un jardin dont elle avait parlé était charmante à bâtir en imagination : Une petite porte dans un mur, au milieu d'une ruelle déserte, des grands arbres, des plantes grimpantes cachant la maison, des volets clos, une domestique discrète : tout cela avait une tournure romanesque des plus agréables; mais, par malheur, la réalité ne s'accommode pas souvent avec nos désirs et nos rêveries.

Et cependant Condé-le-Châtel est peut-être de toutes les villes de province, celle dans laquelle une maison de ce genre se pouvait le plus facilement rencontrer. Dans ses rues plantées de hauts arbres et bordées de fossés d'eau courante, nombreuses sont les maisons de plaisance qu'on loue aux Anglais qui ont adopté Condé comme lieu de résidence.

Mais chacune de ces maisons avait un inconvénient : celle-ci était dans une rue trop fréquentée; celle-là coûtait trop cher de loyer.

Sur ce point, Clémence avait des idées arrêtées qu'il était impossible de lui faire abandonner.

— Votre maîtresse, c'est bien, disait-elle, je la serai ; mais, si je suis heureuse de faire le sacrifice de mon honneur à mon amour, il faut qu'il soit bien entendu, il faut qu'il soit bien évident, même pour les malveillants qui m'accableront de leur mépris, que je me donne et ne me vends pas. Qu'on m'accuse d'être une femme perdue, je supporterai cette honte si j'ai votre tendresse; qu'on m'accuse d'être une fille qui s'enrichit de la fortune du marquis de Rudemont, j'en mourrais. Ainsi pas de discussions à ce sujet, je vous prie, si vous ne voulez pas me blesser. Comme je suis pauvre et comme il me sera impossible de travailler, je continuerai à toucher mon traitement d'institutrice, mais c'est tout ce que je veux recevoir de vous. Je saurai bien vivre avec. Que me faut il? Si, de temps en temps, vous voulez me faire un cadeau, je vous en serai reconnaissante, mais à cette condition expresse que, si vous me donnez un bijou, ce soit un bijou et non un objet de prix ayant une valeur purement matérielle.

Ces exigences rendaient les recherches difficiles; car les maisons au milieu d'un jardin, ombragées par de grands arbres, se payent cher partout, et à Condé plus cher qu'ailleurs, par cette raison qu'elles sont demandées par des locataires qui ont un budget de dépense plus gros que celui d'une institutrice.

Il fallut chercher dans les autres petites villes environnantes; mais, de ce côté encore, des embarras, pour ne pas dire des impossibilités, se présentaient.

Clémence n'était point une de ces femmes dont on se lasse vite : plus le marquis la voyait, plus il la voulait voir; les heures de la journée étaient trop courtes, celles de la nuit passaient comme un songe.

Comment pourrait-il vivre loin d'elle?

Il fallait donc qu'elle ne fût pas éloignée de Rudemont; il fallait que la distance pût être rapidement franchie, afin de l'aller voir tous les jours et même plusieurs fois par jour.

Or les villes placées dans ces conditions étaient rares aux alentours de Rudemont.

Irrité des obstacles qu'il rencontrait à chaque pas, il pensa à abandonner Rudemont et à aller s'établir à Paris.

C'était un moyen radical qui lui permettrait de la voir tout à son aise et librement.

Lorsqu'il fit part de ce projet à Clémence, celle-ci s'en montra enthousiasmée.

Vivre à Paris, ensemble, libres, perdus dans la grande ville, quelle joie! C'était le paradis. Pour elle, il renoncerait à Rudemont. Quelle preuve d'amour!

Pendant toute une journée, ç'avait été une véritable explosion de joie. Il fallait partir, partir tout de suite. Il n'y avait pas que pour eux que le séjour à Paris serait heureux : Denise aussi en profiterait; on pourrait lui donner les meilleurs maîtres, et par là le choix de sa nouvelle institutrice serait singulièrement facilité. Une simple gouvernante suffirait pour la surveillance; ces maîtres, chacun dans sa spécialité, se chargeraient de l'instruction.

Mais, le lendemain, quelques objections se présentèrent contre ce projet, et ce qu'il y eût de remarquable, ce fut qu'elles vinrent de Clémence elle-même, qui tout d'abord en avait été si engouée.

Mais avant tout elle faisait passer la sincérité et la franchise, même quand elle devait en souffrir cruellement; elle était ainsi faite. Sa vie eut été en jeu, eût-elle dû perdre ou gagner l'empire du monde, elle n'eût pas caché la vérité, encore moins l'eût-elle altérée.

Une réflexion lui était venue, dont elle croyait devoir prévenir le marquis.

Si, en quittant Rudemont, elle se retirait dans une petite ville, il était plus que probable que le capitaine ne viendrait pas l'y visiter. Elle lui ferait un conte quelconque, elle lui dirait qu'elle vivait difficilement de son travail, et il se contenterait de cette explication, qu'il aurait tout intérêt à ne pas pousser trop loin, de peur d'être obligé de lui venir en aide.

Mais, si au contraire elle allait à Paris, il lui serait bien difficile de ne pas visiter son mari.

— Y pensez-vous? s'écria le marquis.

— Je n'y pense que trop.

— C'est impossible; vous ne voudriez pas m'imposer une pareille souffrance?

— Et quel moyen de faire autrement? dit-elle en regardant en dessous la figure empourprée du marquis; si vous en trouvez un, indiquez-le-moi, et je l'adopte. Car vous m'estimez assez, j'en suis certaine, pour croire que je ne désire pas cette visite; si elle vous épouvante, elle me fait horreur.

— Alors pourquoi en avoir l'idée?

— Parce que je ne vois pas la possibilité de l'éviter. Bien que les relations épistolaires ne soient pas très-suivies entre le capitaine et moi, je ne pourrai pas me dispenser de lui annoncer que je quitte Rudemont. Si je me retire à Paris, comme nous le désirons, et que je n'aille pas le voir, ses soupçons tout naturellement seront éveillés. Il cherchera les raisons de cette conduite chez une femme, qui, jusqu'à ce jour, ne lui avait donné aucun sujet de plainte. Ces raisons ne seront pas bien difficiles à découvrir, quand on rapprochera votre départ du mien.

— Qu'importe qu'il connaisse ou ne connaisse pas ces raisons, dit-il avec mépris; ce qu'il faut, c'est qu'il ne découvre pas le lieu de votre retraite.

— Et précisément, il le découvrirait bien vite, vous ne savez pas quelle est son habileté pour ce genre de recherches. Alors, que se passerait-il? Vous et lui aux prises!

— Croyez-vous que les choses en viendraient à ce point?

— Je ne sais qui vous a inspiré pour lui ce mépris qui éclate à chaque instant dans vos paroles: mais vous vous trompez, si vous croyez que vous en auriez raison par certains moyens. Le capitaine n'est pas l'homme que vous supposez, monsieur le marquis.

Il secoua la tête.

— Je ne sais, continua-t-elle, ce qui s'est passé entre vous deux lors de votre voyage à Paris, mais quoi que ce puisse être, il ne faut pas vous appuyer dessus pour conclure que le jour où il serait ouvertement reconnu que je vous appartiens, vous pourriez éviter un éclat,

Oui, peut-être tant que notre situation se maintiendra dans le trouble de l'équivoque, sera-t-il possible d'obtenir, par des moyens que je veux pas connaître, qu'il ne se montre point exigeant à mon égard. Mais du moment que ce trouble serait éclairci, nous aurions tout à craindre, rien ne l'arrêterait, et comme il ne demanderait pas sa séparation, je serais obligée de revenir près de lui. Voulez-vous cela? Non, n'est-ce pas? Eh bien! alors faisons tout pour rester enveloppés dans les nuages qui nous protégent.

Si le marquis avait eu bonne mémoire, il aurait remarqué que ce langage s'éloignait sensiblement de celui dans lequel elle lui avait tout d'abord parlé d'un quartier désert au milieu duquel elle se cacherait à Paris; mais il ne fit point cette remarque, troublé qu'il était par cette évocation du capitaine. Qu'elle retournât près de lui! La jalousie lui avait monté à la tête.

Il avait donc fallu renoncer à Paris, et de nouveau l'on s'était mis à chercher dans un rayon rapproché de Rudemont.

Mais toujours, quand il avait cru trouver, Clémence avait soulevé des objections devant lesquelles il avait dû céder.

Le temps s'était écoulé, sans qu'ils pussent arriver à un résultat, et chaque jour les impossibilités de ce projet étaient devenues de plus en plus évidentes.

Ils n'avaient pas trouvé, parce que ce qu'ils voulaient étaient irréalisable; il fallait reconnaître cette désespérante vérité.

Clémence alors avait commencé à montrer une tristesse inquiétante.

Elle avait perdu cette vivacité d'esprit et d'allure qui était un de ses charmes; elle était sombre, toujours préoccupée; le rire n'entr'ouvrait plus ces lèvres, et des rides continuellement plissaient son front.

Souvent, au moment de le quitter, elle se jetait dans ses bras et, s'appuyant contre sa poitrine, elle fondait en larmes.

— Adieu, disait-elle, laisse-moi partir et permets-moi de ne plus revenir. Le soir, mes jambes sont légères pour descendre l'escalier et venir près de toi; le matin, elles sont lentes pour le remonter et retourner près de ta fille; il me semble que je traîne un poids écrasant.

Il cherchait de douces paroles, mais elle ne voulait rien entendre.

— Cette vie est infâme, disait-elle désespérément; elle me fait mourir de honte. Jamais je ne pourrai supporter un pareil supplice. Je n'ose pas regarder Denise, et le baiser qu'elle me donne chaque matin me brûle. Il faut choisir : à toi ou à elle, je ne puis être à tous deux. Ce partage est horrible; mentir me tue. Ta maîtresse! oui, franchement, tant que tu voudras, tant que tu m'aimeras; mais, rien que ta maîtresse! Qu'arriverait-il, si un domestique matineux me voyait sortir de cet appartement? Alors, affronte, si tu le peux, les regards de ta fille; pour moi je ne le pourrai jamais. Aussi, quand cela arrivera, mon parti est pris, je me jette dans l'Andon.

— Quelle folie!

— Ce n'est point une folie, rien n'est plus sérieux. Si je te disais que, quand je me promène maintenant le long de la rivière, je cherche ma place; j'en ai déjà trouvé deux, avec des roseaux, une eau profonde, des saules pleureurs tout à l'entour. On peut mourir là honnêtement, proprement.

Il n'avait pas besoin cependant d'être excité à mettre fin à cette situation, qui pour lui était horriblement douloureuse. Il n'avait pas attendu jusqu'à ce jour pour en voir les laideurs, et c'était précisément pour ne pas en subir les hontes et les remords qu'il avait voulu laisser partir Clémence.

Mais maintenant ce départ n'était plus possible.

Et d'un autre côté il ne découvrait aucun moyen pour mettre d'accord en lui le père et l'amant.

Deux seulement étaient vraiment efficaces : écarter Clémence, écarter Denise; mais, bien entendu, il ne pouvait accepter ni l'un ni l'autre.

Cependant, à force de retourner la même idée, il finit par s'arêter à un parti, et un jour que Clémence recommençait ses plaintes, il l'arrêta presque gaiement :

— J'ai un moyen de tout concilier, dit-il.

Et comme elle le regardait étonnée.

— C'est de marier Denise à Louis, continua-t-il; lorsqu'elle aura un mari, je serai libre, c'est-à-dire que je serai tout à toi. Sans doute, elle est encore bien jeune et j'aurais préféré attendre, Mais, dans quelques mois, elle sera d'âge à se marier, il me semble. Qu'en dites-vous?

XLVI

En entendant ces paroles, Clémence resta un moment abasourdie; elle était loin de s'attendre à une pareille résolution.

Mais bien vite elle se remit, et prenant la main du marquis, elle la lui baisa passionnément.

— Comme tu m'aimes! s'écria-t-elle; jamais je ne serai digne de toi. Me sacrifier ta fille, ô Arthur!

— Ce n'est pas la sacrifier que de la donner à Louis, qui, je crois, sera pour elle un excellent mari.

— Je le crois aussi, mais elle est si jeune encore; ce n'est qu'une enfant, personne ne le sait mieux que moi. Un mariage accompli dans ces conditions n'est-il pas dangereux sous tous les rapports.

— Comment cela? dit-il effrayé, car ses paroles répondaient trop à ses propres inquiétudes pour qu'il n'en fût pas touché.

— Si elle devenait mère tout de suite, continua Clémence, aurait-elle la force d'avoir un enfant? Ah! si elle vous ressemblait, si elle était vigoureuse comme vous!

— Il me semble cependant que par plusieurs côtés elle tient de moi.

— Peut-être; mais la vérité m'oblige à dire, malgré toute l'envie que j'aurais de vous être agréable, que je n'en vois aucun par où elle soit votre fille. A-t-elle votre taille?

— Elle est femme.

— Je fais entrer en compte la différence de sexe et aussi la jeunesse; mais, cela admis, je cherche ce qu'elle a de vous, et je ne trouve rien, ce qui s'appelle rien. A-t-elle votre vigueur de santé? A-t-elle votre tempérament sanguin? Elle est blonde, vous êtes noir; elle est blanche, vous êtes brun. A-t-elle vos yeux seulement? Mais qui a jamais eu ces yeux ardents et caressants, dans lesquels la force se marie si bien à la douceur? Je n'ai jamais vu sa mère, mais il est probable que Denise tient d'elle : vous êtes un enfant des forêts, Denise est une Parisienne. La précocité des Parisiennes est souvent trompeuse.

— Mais alors?

— Alors j'ai peur pour Denise. Mais il n'y a pas que ce côté de la question qui m'épouvante, il y en a un autre, non moins grave. Monsieur Louis aime-t-il Denise? et Denise aime-t-elle son... cousin; faut-il dire son cousin?

— Mais sans doute. Mon intention est avant le mariage de la reconnaître pour ma fille; je ne sais si cela peut se faire, mais je consulterai Louis à ce sujet. Ce ne sera pas Denise Lajolais qu'il épousera, mais Denise de Rudemont, par conséquent sa cousine.

Clémence ne broncha pas, et, de sa même voix douce, elle continua :

— S'aiment-ils véritablement? la grande question est là, ou bien sont ils simplement attirés l'un vers l'autre par leur jeunesse?

— Vous m'aviez dit que nous devions prendre des précautions; vous soupçonniez donc qu'il devait exister entre eux un sentiment tendre? car vous n'êtes pas femme à parler à la légère.

— Ce sentiment est-il un amour véritable et profond? C'est là ce que je demande, et que vous avez grand intérêt à savoir pour l'avenir de ces deux enfants. S'ils s'aiment, mariez-les, et ils auront de longues années pour être heureux; mais s'ils ne s'aiment point et s'ils n'éprouvent l'un pour l'autre qu'un caprice, il est bien grave de les marier, alors qu'ils sont si jeunes. Combien d'années longues et terribles pour être malheureux!

— Ainsi vous trouvez ce projet mauvais!

— Excellent au contraire et le meilleur qui se puisse présenter dans notre situation : Denise suit son mari; madame Mérault va naturellement vivre près de son fils et de sa bru, et je la remplace ostensiblement au château. Ainsi les convenances sont observées en apparence, et ma présence ici a une explication suffisante pour tout le monde, même pour le capitaine. Seulement ce projet, qui nous assure de beaux jours et que je vous serai éternellement reconnaissante d'avoir inventé, ce projet ne doit pas être précipité dans son exécution, ou bien alors nous sacrifions Denise à notre amour, et cela je ne l'accepterai jamais.

— Je ne le veux pas plus que vous.

— J'en suis certaine. Aussi je ne le comprends que si nous avons la certitude bien évidente que monsieur Louis aime sincèrement Denise.

— Je puis l'interroger.

— Toujours le même; généreux, incapable de calculs bas, vous jugez les autres d'après vous. Assurément je crois que monsieur Mérault est un galant homme, plein de droiture et d'honnêteté; mais, si droit et si honnête qu'on soit, on peut se laisser éblouir quand on se trouve tout à coup en face de quelques millions, et ce serait là le cas de monsieur Mérault, si vous l'interrogiez sur ses sentiments à l'égard de Denise. Ces millions pourraient jeter des feux sur ses sentiments, et, de la meilleure foi du monde, il pourrait voir ceux-ci autres qu'ils ne sont en réalité, plus puissants par exemple. C'est ce qu'il faut éviter, de peur d'être entraînés dans des erreurs. D'un autre côté, je ne crois pas que vous puissiez interroger Denise; quant à moi, je ne saurais comment provoquer cette confession. Cependant, si vous en voyez la possibilité, ce serait la voie la plus sûre, car Denise est incapable de dissimuler.

— Si vous vous sentez embarrassée, j'avoue que je serais encore plus mal à l'aise que vous pour entamer cette confidence.

— Il faut donc renoncer à cette idée.

— Alors il faut donc aussi renoncer à mon projet?

— Renoncer à un projet qui nous assure la liberté? Ah! certes, non; seulement il faut agir avec prudence, surtout avec patience.

— Et pendant le temps que nous donnerons à la patience?...

— Je comprends votre inquiétude; mais vous avez trop fait pour moi dans cette circonstance, pour que de mon côté je ne fasse pas beaucoup pour vous. Ces souffrances morales auxquelles j'ai été exposée depuis quelque temps, je les supporterai encore, par amitié pour Denise. Vous n'entendrez plus une plainte dans ma bouche, vous ne verrez plus une larme dans mes yeux : la certitude d'arriver à un résultat assuré, et jusqu'à un certain point prochain, me donnera des forces. Nous gagnerons les vacances; alors, vous et moi, nous surveillerons de près Denise et monsieur Louis, nous verrons ce qu'ils éprouvent réellement l'un pour l'autre, et, si leur amour est puissant, vous pourrez les marier. Ainsi nous aurons gagné quelques mois, qui pourront être salutaires pour Denise, et, d'un autre côté, nous aurons fait une épreuve qui donnera une pleine sécurité à votre conscience paternelle. Vous n'aurez pas marié votre fille, elle se sera mariée elle-même. C'est là, il me semble, un point capital pour vous. Seulement, pour que cela puisse s'accomplir, comme nous l'arrangeons en ce moment, il faut, que d'ici les vacances, vous ne paraissiez pas encourager l'inclination réciproque que ces enfants peuvent avoir l'un pour l'autre.

— Assurément.

— Il faut qu'ils soient pleinement libres, et il faut en même temps qu'ils ne puissent pas soupçonner qu'ils auront votre consentement. « Je ne ferai rien pour provoquer leur affection, me disiez-vous lorsque nous avons parlé d'eux pour la première fois; mais d'un autre côté je ne ferai rien non plus pour la prévenir. » Il me semble que cette règle doit être maintenant pour vous plus rigoureuse que jamais; au moins pour moi, c'est à cette condition que je verrai sans remords se faire ce mariage.

— Tu es un ange! s'écria-t-il avec émotion.

— Je vous aime; avant tout, je veux votre bonheur. Vous ne m'estimeriez pas, si je sacrifiais la tranquillité de votre avenir aux satisfactions de l'heure présente.

Un peu avant l'heure du déjeuner, elle descendit au salon, et, comme elle n'avait rien à faire en attendant le moment de se mettre à table, elle joua machinalement avec un jeu de cartes qui était posé sur un guéridon.

Puis, après avoir trié ces cartes et les avoir arrangées d'une façon en apparence distraite, elle les remit à leur place ordinaire.

Tout cela se fit naturellement et sans que l'observateur le plus fin, s'il y en avait eu un en ce moment dans le salon, pût concevoir le plus léger soupçon.

Quand elle s'éloigna pour aller se mettre à une fenêtre de l'esplanade, monsieur de Carquebut la remplaça devant le guéridon, et tout naturellement aussi il leva le paquet de cartes, la carte qui se trouvait dessous était un deux.

A deux heures, monsieur de Carquebut se rendit dans le pavillon du tour du parc, et, quelques minutes après, Clémence vint l'y rejoindre.

— Enfin, dit-il d'un ton de mauvaise humeur en la voyant arriver, j'ai cru que vous ne vous décideriez jamais à me faire ce signal? Vous moquez-vous de moi de me l'avoir fait attendre pendant huit jours, quand je vous adore.

— C'est ainsi que vous me recevez? dit-elle froidement; au revoir.

Elle se dirigea vers la porte; vivement il courut après elle.

Mais, du bout de la main, elle l'arrêta.

— Parlons, dit-elle, et écoutez-moi sérieusement.

— C'est pour parler que vous me donnez rendez-vous ici?

— C'est pour vous faire part du mariage de Denise avec votre neveu, monsieur Louis Mérault.

Il égrena un chapelet de jurons.

— Ce mariage aura lieu, continua-t-elle, quand le marquis aura reconnu Denise pour sa fille; au moins c'est ce qu'il m'a annoncé ce matin.

— Et vous dites cela ainsi? s'écria-t-il. La marier à Louis, la reconnaître pour sa fille, mille tonnerres!

Et les jurons continuèrent à ronfler tandis qu'il arpentait le pavillon à grands pas.

— Monsieur de Carquebut, dit-elle en se plantant devant lui, avez-vous remarqué que les jurons sortissent quelquefois les gens d'embarras.

— Vous êtes magnifique, vous, avec votre calme; on voit bien qu'il ne s'agit pas de votre fortune.

— Vous ne devez donc plus la partager avec moi?

— Pas de plaisanteries, n'est-ce pas. Ce n'est pas le moment de faire de l'esprit.

— Avec vous ce n'est jamais le moment.

— C'est-à-dire. .

— C'est-à-dire que vous êtes un homme pressé, pas-

sionné, si vous aimez mieux; aussi je vous assure que je parle sérieusement. Oui ou non, êtes-vous toujours dans l'intention de partager avec moi votre fortune?

— Si vous empêchez le mariage de cette fille de comédienne et de mon gredin de neveu, oui.

— C'est ainsi que je l'entends; vous ne vous donnez pas, vous vous vendez. Je comprends cela, quand on est monsieur Arthème de Carquebut.

— Vous savez bien que je vous adore.

— Nous verrons jusqu'où va cette adoration, car je crois pouvoir vous mettre à même de la prouver.

— Vous pouvez empêcher ce mariage?

— Depuis que vous m'avez demandé mon concours, je n'ai rien dit; mais j'ai agi ou plus justement j'ai fait agir, et aujourd'hui je sais où se trouve la preuve que Denise n'est point la fille du marquis.

— Vous avez cette preuve, mon cher ange?

— Moi, non; mais je connais quelqu'un qui l'a.

— Qui, qui? vous me faites mourir.

— Une personne qui vous la cédera, je pense; seulement il est probable qu'il faudra la payer.

— Si c'est une preuve sérieuse, ce qui s'appelle une preuve, on pourra s'entendre.

— Eh bien! alors allez à Paris, rue Rossini, aux bureaux de la *Fortune publique;* et entendez-vous à ce sujet avec monsieur le capitaine Baujonnier.

— Votre mari?

— Lui-même.

XLVII

Monsieur de Carquebut avait une façon de rire tout à fait originale.

Lorsqu'on lui racontait une histoire touchant des étrangers, il en riait rarement, si drôle qu'elle fût.

Au contraire, lorsque c'était lui qui faisait un récit, il s'arrêtait à chaque instant pour pousser de formidables éclats de rire.

De même, il riait encore largement lorsque dans un projet en discussion, il se voyait un rôle à jouer; car, par cela seul qu'une chose le touchait personnellement, elle prenait aussitôt à ses yeux une importance considérable.

Quand Clémence lui dit qu'il aurait à s'entendre avec le capitaine Beaujonnier, il partit d'un éclat de rire aigu qui secoua les vitres du pavillon.

— C'est le capitaine qui me donnera cette preuve, s'écria-t-il; cette preuve qui doit me restituer la fortune d'Arthur et par là assurer notre mariage. Ah! c'est trop drôle! c'est lui! il est bon enfant.

Et les rires recommencèrent.

Mais tout à coup, l'interrompant :

— Tu es un ange, s'écria-t-il, un ange!

Mais Clémence était si bien habituée à s'entendre dire qu'elle était un ange, qu'elle ne parut pas sensible à ce compliment.

— Je ne sais pas, continua-t-elle, si, après que vous aurez vu le capitaine, vous trouverez qu'il est si bon enfant, car je le crois disposé à ne pas vous donner cette preuve pour rien. Quand vous m'avez demandé à vous aider à prouver au marquis que Denise n'était pas sa fille, je vous ai tout d'abord refusé mon concours; mais bientôt j'ai réfléchi que ce que vous prétendiez contre la naissance de cette enfant pouvait être vrai.

— Parbleu! si c'était vrai; j'ai l'intuition de ces choses-là, moi.

— Avec une de ces femmes comme Emma Lajolais, qui sont assez malheureuses pour ne mettre aucune fidélité dans leurs sentiments et pour se faire un jeu de l'amour, car il paraît qu'il y a des femmes ainsi...

— Mais oui, dit-il d'un air entendu il y en a.

— Avec une de ces femmes, vos soupçons avaient une certaine apparence de raison, et alors ce n'était point une mauvaise action d'éclairer le marquis.

— C'en était une louable.

— C'était empêcher une étrangère de dépouiller des héritiers légitimes.

— Très-bien, c'est cela même.

— Dans ces conditions, je pouvais donc, par esprit de justice et aussi par... sympathie pour vous, faire ce que vous demandiez. J'écrivis donc à mon mari dans ce sens, car à quel autre m'adresser? Précisément mon mari se trouvait heureusement placé pour faire des recherches de ce genre, que ses relations lui rendaient assez faciles. Au bout de quelque temps, il me répondit qu'il avait entre les mains la preuve que Denise n'était point la fille du marquis.

— Il a dit la preuve.

— Il a écrit la preuve. Alors je lui demandai de me l'envoyer; mais il s'y refusa, me disant que cette preuve avait une valeur considérable pour certaines personnes, et qu'il ne serait pas assez simple pour la donner gratis.

— Quand je vous ai dit l'autre jour que votre mari était un chenapan, vous vous êtes fâchée.

— J'avoue que j'aurais mieux aimé plus de générosité, et voilà pourquoi précisément je ne vous ai point parlé de cette preuve. Mais l'annonce du mariage de Denise avec votre neveu ne me permet pas de me taire plus longtemps. Il y a urgence à partir pour Paris et à vous entendre avec le capitaine, à moins que vous ne préfériez voir ce mariage se faire.

— Il ne se fera pas.

— Cela dépend de la négociation que vous allez entreprendre. Je vais vous donner une lettre pour le capitaine.

— Surtout expliquez-lui bien que je ne suis pas riche présentement, et que c'est une éventualité que j'achète; si par hasard je mourrais avant le marquis, j'en serais pour mon argent déboursé aujourd'hui.

— Il profiterait à votre neveu.

— Je me fiche bien de mon neveu, et ce n'est pas pour lui que je dépenserais deux sous. D'un autre côté, mon petit ange, n'oubliez pas que l'argent que vous épargnerez aujourd'hui, c'est le vôtre. Ménagez-le. Ce que vous arracherez à votre mari présent, vous le trouverez plus tard chez votre mari futur; car je serai votre mari, ma chère petite poulette, je vous l'ai promis, et vous verrez que je suis un homme de parole.

Elle écrivit à son mari une lettre telle que la désirait monsieur de Carquebut, car elle savait que celui-ci n'aurait pas la discrétion de la remettre à son destinataire sans l'avoir lue auparavant.

Mais en même temps elle en écrivit une seconde, qu'elle confia à la poste, et dans laquelle elle fut plus explicite et plus franche.

« Je t'ai ménagé, il y a quelque temps une bonne » fortune, dont, je l'espère, tu as conservé un agréable » souvenir, si tu n'en as pas conservé autre chose, ce » qui me paraît, hélas! à redouter, étant donné le » caractère de mon pauvre cap. Aujourd'hui je t'en prépare une autre, qui peut encore devenir productive » entre tes mains, si tu sais en tirer parti.

» Tu verras ainsi que je pense à toi et que je ne me » ménage pas pour te venir en aide. M'en es-tu reconnaissant au moins, et te dis-tu quelquefois que tu as » une petite chatte qui s'extermine pour son coquin de » mari, tandis que celui-ci mène à Paris une vie de » chanoine, mangeant bien, buvant bien, et le reste.

» Enfin c'est notre rôle à nous autres, faibles femmes, » de nous dévouer pour des vauriens qui n'ont qu'à se » laisser aimer et choyer.

» Mais assez de réflexions philosophiques si je veux » que tu me lises jusqu'au bout.

» J'arrive donc au fait

» Dans cette lettre (chargée, s'il te plaît, car il ne faut » pas qu'elle se perde), tu en trouveras une autre que » tu reconnaîtras pour celle que tu m'as envoyée, il y a » quelques mois, celle de Balbine.

» A ce moment, je te l'ai payée ce qu'elle valait, au » moins pour moi; mais depuis elle a augmenté de » valeur, et, bien que strictement j'aie le droit de la » revendre le prix que j'en trouve, profitant de cette » plus-value, je ne veux pas avec toi agir ainsi.

» Je te la retourne donc et en même temps je t'adresse » un acquéreur sérieux. Si tu es en état de me restituer » ce que j'ai déboursé, tu le feras; sinon tu attendras des » temps meilleurs, je m'en rapporte à ta bonne foi.

» Mon acquéreur n'est autre que monsieur Arthème » de Carquebut, de qui je t'ai plusieurs fois parlé, le » cousin du marquis et son héritier pour le cas où » Denise serait écartée. Tu comprends dès lors de quel » prix cette lettre est pour lui.

» Cependant ne la lui fais pas trop cher, d'abord » parce qu'il serait homme à la refuser, si tu excédais » certaines limites raisonnables, ensuite parce qu'il ne » pourrait pas te la payer, son avoir se composant uni- » quement de quelques milliers de francs qu'il a péni- » blement amassés en tondant sur les marchés de bois » et sur les baux que le marquis lui laisse faire.

» Ne parle donc pas, pour ta demande, des millions du » marquis, mais seulement des billets de mille de ton » acquéreur.

» Sur ce, « en avant, » mon vieux cap, et bonne » chance, « au galop. »

» Si tu n'es pas content de ta petite chatte, tu seras » bien difficile et tout à fait indigne de l'affection » de ta

» CLÉMENCE. »

Comme il fallait que cette lettre arrivât à Paris avant monsieur de Carquebut, Clémence s'arrangea pour faire manquer le train de nuit à celui-ci.

Ce fut donc le lendemain, à trois heures, qu'il se présenta dans les bureaux de la *Fortune publique*.

— Si c'est pour souscrire, dit un garçon de bureau en venant au-devant de lui, dépêchez-vous; vous n'avez plus que quelques minutes, et demain il sera trop tard.

Mais monsieur de Carquebut, humilié d'être pris pour un souscripteur, — il ne s'embarquait pas dans ces balançoires-là, — répondit d'un ton bourru qu'il voulait voir le capitaine Beaujonnier, et tout de suite.

— Monsieur Beaujonnier est en conseil, il ne peut recevoir personne.

— Et à quelle heure finit-il ce conseil?

— Cinq heures, six heures.

— Et vous croyez que je vais attendre jusque là?

— Comme monsieur voudra.

— Pouvez-vous remettre une lettre à monsieur Beaujonnier?

— C'est difficile.

— Mais ce n'est pas impossible, n'est-ce pas? Ça dépend de la gratification, hein!

Le garçon se mit à sourire.

Alors monsieur de Carquebut, ayant longuement fouillé dans la poche de son gilet, en tira une pièce de deux francs.

— Moyennant cela? dit-il en montrant sa pièce d'un air princier.

— C'est impossible, répondit le garçon avec mépris.

— Est-ce que vous êtes obligé de partager avec votre maître?

— Monsieur...

— Allons, prenez-moi cette pièce de cent sous et portez cette lettre plus vite que ça; vous voyez bien que je ne suis pas un jobard. Je le connais, votre directeur.

Et, le poing sur la hanche, il se mit à siffler un air de chasse, tandis que le garçon portait la lettre de Clémence au capitaine.

Au bout de dix minutes, celui-ci arriva à pas pressés, les cheveux rejetés en coup de vent, en homme accablé d'affaires.

— Monsieur de Carquebut? demanda-t-il sans saluer.

— Lui-même.

— Lu lettre de ma femme, impossible traiter affaire en ce moment, trop pressé; demain, si voulez.

Depuis qu'il était devenu un financier, il avait adopté ce style télégraphique avec les clients qu'il voulait éblouir ou plus justement, selon son langage, — *épater*.

— Votre heure? continua-t-il avec volubilité. Cinq heures du matin, si voulez; serons tranquilles.

Si monsieur de Carquebut n'était pas ébloui, il était au moins étonné.

— Quel blagueur! se dit-il en examinant le capitaine.

— Décidez, continua celui-ci, qui avait tiré son carnet pour écrire l'heure du rendez-vous convenu.

— Je suis pressé aussi, dit monsieur de Carquebut; demain il serait trop tard.

— Aujourd'hui pas une minute libre.

— Vous dînez bien.

— Juste, bonne idée; vous me ferez l'honneur de dîner avec moi.

— C'est vous, au contraire, qui me ferez l'amitié de partager mon dîner.

— Comme vous voudrez, fais jamais politesse : niaiserie et perte de temps.

— C'est mon avis.

— Votre heure?

— La vôtre.

— Sept heures alors; où?

— Palais-Royal, dit monsieur de Carquebut, qui avait des habitudes d'économie.

— Pas possible, répliqua le capitaine en secouant la tête, estomac délicat, mange pas dans ces endroits; café Riche, café Anglais, sors pas de là.

— Café Riche alors.

— Va! Me trouverez au café, à l'absinthe.

Et, sans un mot, sans un signe de main, il s'éloigna à grands pas.

— Voilà un chenapan, se dit monsieur de Carquebut en sortant des bureaux de la *Fortune publique*, qui ne va pas être commode; si je ne le grise pas, il me coûtera cher.

— Voilà un vieux dur à cuire, se disait en même temps le capitaine, qui ne sera pas aussi tendre à plumer que le marquis; enfin on en aura ce qu'on pourra.

Et, rentrant dans son cabinet, où personne ne l'attendait, il se mit à fumer une pipe pour gagner l'heure de l'absinthe.

XLVIII

— Avez-vous des principes? demanda monsieur de Carquebut lorsque, dans un salon du café Riche, il se trouva attablé devant le capitaine.

— Des principes? moi! Mais certainement, j'en ai de toutes sortes : politiques, culinaires, religieux. Est-ce que vous voulez me faire subir un examen de conscience.

— Je voulais tout simplement vous demander si vous étiez du même avis que moi, à savoir, qu'on ne doit causer d'affaires qu'après avoir vidé chacun sa bouteille.

— Là-dessus, mes principes sont plus sévères que les vôtres; je me croirais damné si je parlais sérieusement avant d'en avoir vidé au moins deux.

— Mettons trois, s'écria monsieur de Carquebut, calculant que ce vin, si cher qu'il coûtât, était de l'argent placé à gros intérêts, et de plus qu'il en prenait sa part.

— Mettons quatre, si vous voulez, répliqua le capitaine.

— Est-ce que ce soudard serait en état de me tenir tête? se demanda monsieur de Carquebut avec inquiétude.

Mais il ne laissa pas paraître ses craintes, et, de son verre plein, saluant le capitaine :

— Vous m'allez, dit-il; vous avez l'air d'un bon vivant.

— Et vous donc ! répliqua le capitaine.

— Oh ! moi, répondit monsieur de Carquebut, ne voulant pas se faire redoutable, j'ai été, je ne suis plus; encore des intentions, mais voilà tout.

— Savez-vous à quoi je pensais en vous regardant tout à l'heure? C'est que ma femme, dans son exil au fond de la province, était bien heureuse d'avoir trouvé la compagnie d'un galant homme tel que vous.

— La vérité est que je la fais quelquefois rire.

— Alors je suis votre obligé, dit le capitaine en lui tendant la main à travers la table.

— Oh ! il n'y a pas de quoi ! s'écria monsieur de Carquebut en riant aux éclats,

— C'est égal, si je n'avais pas donné ma parole d'honneur au marquis de la laisser à Rudemont, je la ferais revenir; je ne peux pas vivre sans elle.

— Farceur !

— C'est comme je vous le dis.

— Avec cela que vous m'avez l'air d'un saint.

— Et vous ?

Sur un pareil sujet, les confidences pouvaient aller loin.

Elles se prolongèrent jusqu'à la quatrième bouteille, sans que ni l'un ni l'autre des deux convives donnât signe du plus léger trouble.

— Il est solide, le vieux, se disait le capitaine.

— Voilà un gaillard qui va vider les caves sans se griser, se disait monsieur de Carquebut, pensant avec une certaine angoisse à l'addition; j'en serai pour le vin, et je ne gagnerai pas un sou sur le prix de mes preuves.

Alors il se décida à risquer un coup désespéré.

— J'ai une habitude, dit-il, une vieille habitude, que je vous demande à observer.

— Un principe alors.

— Précisément. C'est, au milieu de mon dîner, de *faire un trou*, comme on dit chez nous, avec un verre de cognac. Vous ne me le laisserez pas faire seul, j'espère ?

— Comment donc! Demandez un flacon de cognac, si vous voulez.

C'était sa réserve que monsieur de Carquebut appelait à son aide. Ayant vraiment, comme il l'avait dit, l'habitude de boire du cognac au milieu de son repas, il avait espéré que cela lui donnerait un avantage sur le capitaine.

Mais celui-ci ne parut pas plus troublé par le cognac qu'il ne l'avait été par les vins.

On gagna ainsi le dessert. Alors le capitaine, mettant ses deux coudes sur la table et regardant monsieur de Carquebut en face avec un sourire narquois :

— Monsieur de Carquebut, dit-il, vous avez vendu des chevaux plus d'une fois dans votre vie, n'est-ce pas?

— Pourquoi cette question?

— Pour vous dire que moi, de mon côté, j'ai passé plusieurs années de mon existence à en acheter. Ainsi pas de finasserie de maquignon entre nous, n'est-ce pas? Nous sommes aussi malins l'un que l'autre. Quant à nous griser réciproquement, nous y arriverions sans doute; seulement, comme ce serait en même temps, cela ne donnerait d'avantage ni à l'un ni à l'autre; nous aurions mal aux cheveux, voilà tout. Jouons donc cartes sur table. J'ai un papier entre les mains que vous avez intérêt à faire passer entre les vôtres; partons donc de là.

— Je suis perdu, dit monsieur de Carquebut d'un air bonhomme; si vous m'attaquez par la franchise, c'est exactement comme si vous me preniez mon argent dans ma poche. Me voilà incapable de le défendre.

— Et moi ! en vous voyant ainsi, je me sens incapable de vous refuser ce petit papier qui, pour vous, contient une fortune.

Disant cela, il mit sur la table la lettre de Balbine, pliée en quatre.

Aussitôt monsieur de Carquebut étendit vivement le bras, mais le capitaine posa sur la lettre sa main étendue.

— Tout à l'heure, dit-il.

A ce moment, le sommelier se préparait à déboucher une nouvelle bouteille, mais monsieur de Carquebut l'arrêta.

— Non, dit-il, assez comme çà; arrêtons les frais.

Puis, quand le garçon fut sorti :

— Voyons, combien me vendez-vous cette lettre?dit-il.

— Moins cher qu'elle ne vaut; car, pour vous, elle vaut la fortune du marquis de Rudemont, sept ou huit millions.

— Sept ou huit millions, la fortune du marquis? Qui vous a dit une pareille bêtise? Un million à peine, et encore trouvera-t-on bien des charges : les bâtiments sont en mauvais état, on a fait des coupes sombres dans les bois....

— Assez là dessus, je connais cette balançoire. Que la fortune du marquis soit ceci ou soit cela, il y a un fait certain, c'est que sans cette lettre, elle vous échappe; tandis qu'avec cette lettre, elle vous revient. Je ne vous demande pas un million; donnez-moi cent mille francs, la lettre est à vous.

Monsieur de Carquebut fut pris d'un fou rire.

— Ça vaut le dîner, s'écria-t-il, cent mille francs Tapez là, vous êtes mon homme; cent mille francs, tapez donc!

Puis, comme le capitaine ne bronchait pas :

— Je vois avec plaisir que le vin vous rend gai, dit-il.

— Et moi, je suis heureux de constater que le cognac produit le même effet sur vous.

— C'est une preuve, ce papier que vous tenez là sous votre main, comme si j'allais vous le prendre?

— La preuve que le marquis de Rudemont n'est pas le père de la fille d'Emma Lajolais, parfaitement.

— S'il en est ainsi, je vous en offre mille francs; je dis mille francs, pas un sou de plus, pas un sou de moins.

Sans répondre et sans montrer la plus légère surprise, le capitaine sonna.

Un garçon entra.

— Une bougie, demanda le capitaine.

Quand la bougie allumée eut été posée sur la table, le capitaine roula la lettre comme pour en faire une allumette.

— Qu'allez-vous faire? demanda monsieur de Carquebut en lui retenant la main.

— Allumer mon cigare avec cette lettre.

— Je vous en donne deux mille.

Le capitaine approcha le papier de la bougie.

— Trois mille.

— Vous savez, dit le capitaine en riant, c'est ici le contraire d'une adjudication devant le notaire : tant que le feu n'est pas allumé, on peut enchérir; allumé, il est trop tard. A trois mille francs, personne ne dit plus mot! Une fois, deux fois, c'est bien vu, bien entendu?...

— Voyons, mon cher ami, dit monsieur de Carquebut avec douceur, vous savez bien qu'avec cinq cents francs je trouverai facilement quelqu'un qui me débarrassera de cette jeune fille et d'une manière plus agréable encore que votre lettre, sans explication avec le marquis.

— Et le remords, vous le comptez pour rien? Ne vous faites pas plus dur que vous n'êtes; je suis certain que, si vous recouriez à ce moyen, et si vous ne l'avez pas encore employé, c'est qu'il vous répugne, vous en auriez des remords.

— Estimons les remords à cinq cents francs pour les messes, ça ne fait en tout que mille francs, et vous voyez que nous sommes loin des cent mille que vous demandez. Cent mille francs! mais, mon bon ami, où voulez-vous que je les prenne? Il faut de la raison. Pensez donc que je suis l'ami de votre femme; c'est elle qui m'adresse à vous. Allons, mettons trois mille cinq cents, je paye le dîner, et n'en parlons plus.

Le capitaine s'attendait à une résistance, mais non à ces marchandages de paysan; il comprit qu'il serait obligé de réduire singulièrement ses exigences, sous peine de n'avoir rien. C'était un homme qui savait bravement faire la part du feu.

— Donnez-moi vingt-cinq mille francs, dit-il, et plus un mot.

— Mais....

— Plus un mot ou j'allume.

— Allons, allons, pas de colère; ne vous emportez pas, et comprenez-moi quand je vous dis que je ne peux pas acheter chat en poche. Vous m'assurez que c'est une preuve que vous avez aux mains, mais vous pouvez vous tromper. Avant d'aller plus loin, laissez-moi lire cette lettre.

— Si vous la lisez, vous pourrez me la laisser pour compte et me rire au nez quand vous saurez ce qu'elle renferme.

— Et si je vous l'achetais sans la lire, c'est vous qui pourriez me rire au nez après m'avoir donné un papier insignifiant.

— Monsieur de Carquebut!...

— Capitaine!...

Mais la querelle n'alla pas plus loin.

De la main droite, le capitaine présenta la lettre ouverte, et en même temps il tendit la main gauche.

— Mettez trois mille francs dans cette main, et lisez, dit-il; je vous donne ma parole que vous ne regretterez pas votre argent.

Monsieur de Carquebut hésita un moment; enfin il tira d'un portefeuile deux billets de mille francs, et les mettant dans la main du capitaine :

— C'est tout ce que je peux, dit-il; ma parole d'honneur! c'est tout ce que je peux.

En même temps, il cueillit rapidement la lettre et la lut à mi-voix.

— Comment! s'écria-t-il, c'est là ce que vous appelez une preuve?

— Un témoignage n'est donc pas une preuve pour vous?

— Mais ce témoignage n'affirme pas que le marquis n'est pas le père de Denise, il dit seulement que deux autres peuvent réclamer cette paternité.

— Cela ne vous suffit pas?

— Ce n'est pas là ce que vous m'aviez annoncé. Vous m'auriez fourni une preuve, ce qui s'appelle une preuve complète, que le marquis n'était pas le père de cette petite, j'aurais été, oui, j'aurais bien été jusqu'à dix mille francs pour vous la payer; mais ça, ce n'est qu'un tiers de preuve, ça ne vaut que trois mille francs. Vous avez reçu deux mille francs à valoir, c'est mille francs que je vous redois : les voilà.

Disant cela, il serra vivement la lettre dans sa poche, et posa un billet de mille francs sur la table.

Le capitaine voulut se fâcher, mais monsieur de Carquebut cria plus fort que lui. On se traita réciproquement de filou; puis on finit par se calmer.

— Vous ajouterez cinq cents francs pour que je fasse un cadeau à ma femme, dit le capitaine.

— Je le ferai moi-même, répondit monsieur de Carquebut.

— Nous le ferons ensemble.

— Entendu, seulement c'est moi qui le lui offrirai.

On fit le soir même l'achat de ce cadeau, et le lendemain monsieur de Carquebut remonta en chemin de fer; mais, en descendant à la station, au lieu de se faire conduire à Rudemont, il prit l'omnibus de Condé-le-Châtel.

Avant tout, il voulait voir son neveu.

XLIX

En arrivant à Condé le-Châtel, monsieur de Carquebut courut chez son neveu, mais on lui répondit que monsieur le substitut venait de sortir pour se rendre au palais de justice.

Il n'était que dix heures trois quarts, et monsieur de Carquebut savait que l'audience ne commençe qu'à onze heures. Il courut donc au palais qui se trouve installé dans les bâtiments du vieux château, appropriés tant bien que mal aux services publics de l'arrondissement : tribunal, mairie, sous-préfecture.

Comme ce château est bâti sur un petit monticule, on l'aperçoit d'assez loin en montant les rues qui de la ville viennent déboucher sur son esplanade plantée d'arbres.

Arrivé au haut de la rue qu'il suivait, monsieur de Carquebut aperçut son neveu devant un de ces arbres, debout, les bras croisés, la tête haute, dans l'attitude d'un homme qui regarde au loin avec attention, comme pour chercher un point dans l'espace. Que pouvait-il regarder ainsi? C'était à peine si l'on reconnaissait les cimes bleuâtres des collines de Rudemont. Denise! Ah! oui, c'était Denise qui, en ce moment, se tenait dans le pavillon du tour du parc.

Comme monsieur de Carquebut se disait en souriant que c'était vraiment une bonne œuvre de guérir d'un amour si bête un garçon de vingt-cinq ans, Louis étendit le bras dans l'espace, et à grands pas il se dirigea vers la porte du palais.

Monsieur de Carquebut le suivit.

Comme il était bien connu du garçon, celui-ci le laissa arriver jusqu'au près de monsieur le substitut, qui était en train de revêtir sa robe.

— Lis cela, dit monsieur de Carquebut en présentant à son neveu la lettre de Balbine.

— Mais, mon oncle, il faut que j'aille à l'audience.

— Une minute te suffit; tu ne regretteras pas le temps que tu m'auras donné; tu verras que tu as un oncle qui pense à toi.

Louis pris la lettre et commença à la lire; mais, à la troisième ligne, il s'arrêta pour regarder son oncle.

En voyant la mine narquoise de celui-ci, il comprit ce qu'il avait lu.

Alors, lui rendant la lettre d'une main tremblante :

— Cette lettre ne me regarde pas, dit-il d'une voix rauque.

— Vas-tu faire la bête? s'écria monsieur de Carquebut; voilà une lettre qui m'a coûté les yeux de la tête; je l'ai achetée pour toi, dans ton intérêt, parce que tu es mon neveu, et tu ne la lirais pas?

— On m'attends à l'audience, dit Louis, qui avait repris son flegme de magistrat.

Mais monsieur de Carquebut lui barra le passage.

— J'ai vu que tu aimais cette petite, dit-il avec volubilité. Je me doutais qu'elle n'était pas la fille d'Arthur; j'ai obtenu la preuve que mes soupçons étaient fondés. Je t'apporte cette preuve, afin que tu ne t'embarques pas dans un mariage qui ne serait pas ce que tu as cru Ne fais pas la belle âme; aime, si ça t'amuse, mais n'épouse pas.

A ce moment, la porte s'ouvrit du dehors, et le garçon annonça que monsieur le président attendait monsieur le substitut.

— Ce n'est pas la fille du marquis de Rudemont que j'aime, dit Louis; c'est Denise. Je ne veux pas lire cette lettre, qui ne peut rien changer à mes sentiments.

— Mais tu es donc un niais. Je te dis qu'elle n'est pas la fille d'Arthur et que je vais le prouver à celui-ci.

— Oh! monsieur, s'écria Louis.

Mais, aussitôt imposant silence à son indignation et posant sa toque sur sa tête d'un geste mesuré.

— Je vais tout à l'heure, dit-il, porter la parole à l'audience contre des malheureux qui sont moins criminels que vous, monsieur.

Et, sans se retourner, il sortit, laissant monsieur de Carquebut étouffant de colère.

— Le niais, l'imbécile, la belle âme! à son âge! Mais l'amour rend donc les gens complétement idiots?

Heureusement le marquis n'était pas amoureux et il serait moins bête.

Cette réflexion le consola, et il se mit en route pour Rudemont, riant tout bas de la mine qu'allait faire Arthur en reconnaissant qu'il n'était pas le père de cette petite fille qu'il adorait. Trois mille francs et le dîner en plus, vraiment ce n'était pas trop cher, d'autant mieux que le dîner était excellent. Et « la petite déesse » qu'allait-elle dire en recevant la bague qu'il lui apportait? Allons, décidément il avait fait un bon voyage.

Précisément « la petite déesse » fut la première personne qu'il aperçut en rentrant au château.

Elle était à sa fenêtre; elle descendit, et, venant au-devant de lui dans l'escalier, elle lui fit signe de loin de la rejoindre dans un petit salon, où elle entra vivement.

— Vous avez la lettre? dit-elle à voix basse et en arrêtant nettement ses démonstrations de tendresse.

— Oui.

— Eh bien! je vous engage à la communiquer sans retard au marquis, qui est dans son appartement. Il me semble bon que vous fassiez la chose avec l'empressement d'un grand zèle; en même temps, il me paraît bon aussi qu'il ignore que vous avez vu quelqu'un ici avant lui : il faut qu'il croie que vous êtes entré chez lui en arrivant.

— Me croyez-vous assez simple pour lui parler de ma « petite déesse? »

— Je serai déjà trop mêlée à cette affaire, par cela seul que vous serez obligé de dire que vous tenez cette lettre de mon mari.

— Pourquoi le dire?

— Parce que vous ne pourrez pas le cacher. Mais vous pourriez peut-être expliquer que c'est en dînant avec le capitaine, pour qui je vous avais donné une lettre, qu'il a été question de Denise. Alors le capitaine, un peu lancé, aurait parlé de sa naissance en termes ambigus. Vous, bien entendu, vous l'auriez pressé, et de telle sorte que, mis au pied du mur, il n'aurait pas pu faire autrement que de vous livrer cette lettre.

— Mais c'est-à peu près ainsi que les choses se sont passées, c'est dans un dîner, et un bon encore...

— Alors, c'est parfait; la partie vraie donnera le cachet de la vraisemblance à la partie fausse; d'ailleurs avec vous il n'y a rien à craindre, vous êtes si habiles pour inventer des histoires, vous autres hommes. Allez, allez vite.

Il voulut lui donner la bague : il voulut lui parler de sa flamme; elle le poussa doucement vers la porte.

— Demain, dit-elle, à deux heures.

— Comment! demain, quand j'ai mis tant de hâte à revenir près de vous?

— Et moi, croyez-vous que je n ai pas hâte d'apprendre ce que vous avez fait à Paris, et aussi ce qui va se passe tout à l'heure entre vous et le marquis. Mais, dans la lutte que vous venez d'entreprendre, vous ne pouvez réussir que s'il est bien évident que vous n'avez pas eu d'allié. Si l'on venait à apprendre la faible part que j'accepte dans tout ceci par amitié pour vous, le marquis croirait à un complot, et cette lettre perdrait toute valeur à ses yeux. Soyons donc prudents; c'est votre intérêt que je ménage. A demain!

— A demain, mon ange!

— Mon ange?

— A demain, ma petite femme.

Et pendant que monsieur de Carquebut se dirigeait vers l'appartement du marquis, Clémence remontait auprès de Denise.

Jamais monsieur de Carquebut ne s'était senti si dispos, si plein d'espérance et d'assurance; enfin il tenait sa vengeance.

— Comment, c'est vous, mon cousin? dit le marquis en le voyant entrer; déjà de retour?

Monsieur de Carquebut s'était composé une figure sévère et il avait pris une attitude désolée.

— Des circonstances indépendantes de ma volonté, dit-il d'une voix lamentable, ont abrégé mon séjour à Paris.

— Vous avez joué? demanda le marquis, prévoyant un emprunt.

— S'il ne s'agissait que d'une perte d'argent, vous me verriez moins affligé.

— Que vous est-il donc arrivé?

— Il n'est pas question de moi, mais de vous, et c'est bien là ce qui me désole.

— De moi?

Alors monsieur de Carquebut répéta mot à mot l'histoire qui lui avait été soufflée par Clémence : comment, porteur d'une lettre de celle-ci, il avait été voir le capitaine Beaujonnier; comment ils avaient dîné ensemble; comment, la langue déliée par le vin, celui-ci avait parlé de l'élève de sa femme; comment il avait lancé des insinuations étranges à propos de la naissance de Denise; comment lui Arthème s'était fâché en entendant ces propos; comment alors le capitaine, pour sortir d'embarras, avait prétendu avoir aux mains une lettre qui confirmait ses insinuations; comment enfin, mis au pied du mur, il avait été forcé de livrer cette lettre.

— Quelles insinuations, quelle lettre? demanda le marquis impatienté.

— Une lettre qui ne tiendrait à rien moins qu'à prouver que vous n'êtes point le père de Denise, comme vous le croyez.

Le marquis se leva d'un bond, menaçant, terrible.

— Et qui vous a dit, s'écria-t-il, que je me croyais le père de Denise?

— Mais, mon cousin..., balbutia monsieur de Carquebut effrayé.

— Qui vous l'a dit, qui vous l'a dit?

— Mais je pensais, je croyais...

— Vous avez pensé que cette enfant menaçait votre situation ici, et vous avez misérablement inventé cette histoire, que vous venez me raconter avec cette mine hypocrite.

— Je vous jure...

— Vous jurez, vous, devant moi?

Ces quelques mots furent lancés avec un mépris si écrasant que monsieur de Carquebut resta durant quelques secondes aplati.

— Si vous ne croyez pas ma parole, dit-il enfin, vous croirez sans doute cette lettre.

— Une lettre que ce misérable capitaine vous aura écrite pour quelques centaines de francs?

— Ce n'est pas le capitaine qui l'a écrite, mais c'est à lui qu'elle a été adressée par une amie d'Emma Lajolais, la comédienne Balbine. Lisez au moins

Disant cela, il posa la lettre ouverte devant le marquis; mais celui-ci la repoussa.

— Vous devez écouter ma défense, dit monsieur de Carquebut, et ne pas repousser mes pièces.

— Que m'importe votre défense!

Cependant, après un moment d'hésitation et de lutte avec lui-même, il se décida à lire cette lettre.

Aux premières lignes, il pâlit, et la lettre trembla dans ses doigts comme une feuille au bout d'une branche en un jour de bourrasque; il fut obligé de la poser sur son bureau et de se tenir la tête entre ses deux mains.

Mais tout à coup, la relevant et se redressant dans sa grande taille, les bras croisés, la tête haute, devant monsieur de Carquebut, qui instinctivement recula:

— Ainsi, s'écria-t-il d'une voix tonnante, ce qu'on m'a dit cent fois est donc vrai! Vous voulez mon héritage, et comme vous vous imaginez que cette enfant va vous en priver, vous machinez contre elle cette infamie, et d'un air pleureur vous m'apportez cette lettre. Vous croyez ainsi, n'est-ce pas, briser les liens qui m'attachent à elle? Eh bien! écoutez ceci: Si je pensais que la terre de Rudemont dût jamais passer dans des mains comme les vôtres, j'aimerais mieux brûler moi-même ces forêts. Vous, vous, héritier de Rudemont, ce serait encore plus ridicule que honteux. Je vous ai accueilli ici par pitié, par charité, et voilà comment vous m'en récompensez, par la lâcheté!

Monsieur de Carquebut s'était peu à peu rapproché de la porte.

— Allons, s'écria le marquis en se penchant sur lui, sortez d'ici, sortez, si vous ne voulez pas que je vous chasse à coups de botte.

Monsieur de Carquebut ne jugea pas prudent de continuer cet entretien, qui avait pris une tournure si différente de celle qu'il avait crue.

— La douleur vous égare, dit-il.

Et entr'ouvrant la porte, il se glissa dehors.

Alors le marquis, revenant devant son bureau, se laissa tomber sur un fauteuil, et se cachant la tête entre ses deux mains:

— Oh! Denise, dit-il, la pauvre enfant!

L

Le marquis resta longtemps la tête entre ses mains; l'abattement avait succédé à la colère, monsieur de Carquebut était loin de son esprit: c'était à Denise, c'était à Emma qu'il pensait.

Etait il possible que celle-ci l'eût trompé d'une façon si infâme? était-il possible que ses serments, à son lit de mort, fussent faux?

Et il retomba dans les angoisses qui l'avaient si cruellement tourmenté au moment où Emma l'avait appelé près d'elle pour lui confier Denise.

Mais combien plus douloureuses maintenant qu'à cette époque.

Car ce qu'on lui demandait alors, c'était de se charger d'une enfant qu'il ne connaissait pas et envers laquelle il ne se trouvait engagé que par un lien bien faible

Tandis que maintenant il fallait qu'il repoussât loin de lui une enfant qu'il aimait; il fallait qu'il arrachât violemment de son cœur des sentiments qui peu à peu l'avaient si bien envahi, que dans tout son être il sentait leurs racines profondes et solides.

Elle ne serait plus sa fille, cette chère petite Denise, dont les yeux doux et tendres avaient sur lui tant de puissance. Ce charme, cette puissance, seraient illusion et mensonge!

Il se serait laissé tromper, il se serait trompé lui-même.

Une étrangère pour lui désormais: pis que cela, la fille d'un rival

Il relut la lettre de Balbine, qui était restée étalée devant lui.

Cornaton! Schevyn! C'était à ces deux hommes qu'Emma avait écrit, en même temps qu'elle lui écrivait à lui-même. Il se les rappelait, le capitaine Cornaton surtout, si ridicule avec ses airs de vainqueur; un bravache, un matamore, et Schevyn, une espèce de mouton à toison blonde.

Ils auraient pu lui prendre sa fille, comme lui-même avait pris la leur peut-être.

Quel mystère insondable! Comment se reconnaître dans ses mensonges successifs, s'affirmant, se démentant, se mêlant, s'embrouillant les uns les autres?

Rien pour le guider dans ce tourbillon qui l'emportait, aucune lumière pour l'éclairer.

Le doute, toujours le doute, parce qu'il ne voulait pas accepter la certitude que des mains coupables lui apportaient.

Ah! si ces mains avaient été honnêtes; mais un Carquebut, un Beaujonnier unis ensemble, quelle foi pouvait-il avoir en eux? Cette réunion seule n'était-elle pas un avertissement qu'il devait se tenir en garde contre leurs entreprises?

L'intérêt de Carquebut à faire répudier Denise n'était que trop évident: il combattait pour son héritage.

Depuis qu'il avait ramené Denise à Rudemont, il avait serré dans un tiroir les photographies d'elle et de lui qu'il avait fait faire à Paris, et jamais il n'avait pensé à les regarder.

A quoi bon?

Jamais depuis cette époque l'inquiétude n'avait effleuré son esprit. Pourquoi aurait-il cherché entre elle et lui des points de ressemblance? elle était sa fille. Pas une seule fois l'idée ne lui était venue de se poser une question à ce sujet.

C'était le baiser d'une fille qu'il recevait le matin lorsqu'elle venait l'embrasser souriante et affectueuse; c'était le baiser d'un père qu'il lui rendait. « Bonjour, chère enfant, » disaient ses lèvres; mais c'était « chère fille » que son cœur disait tout bas.

Il ouvrit le tiroir, et il en tira les deux portraits, qu'il contempla, qu'il compara longuement.

Mais déjà celui de Denise n'était plus ressemblant. Combien elle avait embelli depuis cette époque! Son front s'était élargi, ses traits s'étaient affermis.

Par là peut-être se rapprochait-elle de lui maintenant? ce que ces portraits ne pouvaient pas indiquer.

Mais, comme il se complaisait dans cette réflexion, le souvenir de certaines paroles de Clémence lui revint à l'esprit, et ces paroles, par malheur, étaient en opposition avec ses espérances: Clémence, qui assurément n'avait pas pu prévoir ses inquiétudes présentes, avait nié cette ressemblance.

Il avait autrefois, au temps de sa jeunesse, souffert de la jalousie; mais ces souffrances, si douloureuses qu'elles fussent, n'avaient rien des angoisses terribles que le doute en ce moment lui infligeait.

Ce n'était point la fidélité d'une femme plus ou moins aimée qui était en question, c'était sa paternité, c'était l'amour qu'il ressentait pour sa fille.

Peu à peu la fièvre l'avait pris, et il marchait dans son appartement, tournant autour des murs comme s'il eût été enfermé dans un piége: pas d'issue, rien, toujours la même question vertigineuse.

Elle ne serait pas sa fille?

Ah! si cette lettre n'avait pas été de Balbine, il eût pu la regarder comme une invention malveillante; mais Balbine était l'amie d'Emma; était-il vraisemblable que dans ces conditions elle eût porté contre son ancienne amie une accusation de cette nature?

Si elle avait raconté cette histoire des trois lettres, c'est que cette histoire était vraie.

Cependant, si plausible que lui parût ce raisonnement, il ne voulut pas s'en tenir à des inductions, et, en une circonstance capitale comme celle-là, il pensa qu'il devait interroger Balbine elle-même; il irait donc à Paris

Cette résolution prise, il fit appeler Clémence pour la lui communiquer.

Celle-ci, qui attendait avec impatience le résultat des confidences de monsieur de Carquebut, se hâta d'accourir.

Mais sa curiosité fut déçue ; le marquis lui annonça qu'il partait pour Paris, sans lui donner d'autres raisons que le prétexte d'une affaire importante.

— Et quand partez-vous? dit-elle.

— Tout de suite.

Elle s'approcha de lui, et le regardant avec des yeux attendris :

— Il serait trop tard demain matin ? dit-elle.

— L'affaire est urgente.

Malgré son dépit, elle se mit à sourire.

— Alors, bon voyage, monsieur le marquis!

— Je reviendrai demain ou après-demain au plus tard.

— Ne direz-vous pas adieu à Denise avant votre départ ? demanda-t-elle en examinant anxieusement l'effet de cette question.

Il hésita un moment et se montra troublé.

Elle ne voulut pas insister, de peur d'éveiller les soupçons du marquis ; mais, aussitôt qu'elle eût vu sa voiture disparaître, elle courut chez monsieur de Carquebut.

— Eh bien ! dit-elle, que s'est-il passé ! Voilà le marquis qui part pour Paris.

— Ah! il part ! s'écria monsieur de Carquebut ; ah ! il part ! Et, se campant le poing sur la hanche, il se mit à se promener, la tête haute.

— Savez-vous pourquoi il part?

— C'est ce que je viens vous demander.

— Eh bien! il part tout simplement pour ne pas se rencontrer avec moi au dîner. Nous nous sommes empoignés, ce qui s'appelle roide, et il ne saurait quelle contenance prendre devant moi ; voilà. C'est un capon, votre marquis.

— Cela ne m'apprend pas pourquoi vous vous êtes empoignés, comme vous dites?

— Mais pour cette lettre, parbleu! Monsieur n'a-t-il pas voulu le prendre de haut avec moi ; il m'a dit que plutôt que de voir son héritage passer entre mes mains, il aimait mieux brûler lui-même cette forêt.

— Ah! il a dit cela, interrompit Clémence, sans prendre la peine de cacher un mouvement de satisfaction.

— C'est un propos bien grave, n'est-ce pas? continua monsieur de Carquebut ; car on n'a pas le droit de brûler sa maison, et ceux qui le font passent aux assises comme incendiaires. Mais ces gens de l'ancien régime se croient tout permis.

— Enfin, pour Denise, qu'a-t-il dit?

— Rien, des propos en l'air; il a fait le fanfaron, mais il est touché, vous pouvez m'en croire. Peut-être même va-t-il profiter de son voyage à Paris pour chercher la confirmation de cette lettre.

— C'est probable. Au reste, nous serons bientôt fixés; le marquis doit revenir demain ou après-demain.

— J'aime autant cela. D'ici là, nous aurons le temps de nous calmer, et, puisque nous devons vivre ensemble, il vaut mieux que nous ne soyons pas trop montés l'un contre l'autre; ça trouble les repas, j'ai horreur des querelles à table. C'est égal, il était dans une belle fureur.

— Cela vous fait rire?

— D'un côté, oui; mais, d'un autre, je ne suis pas sans inquiétude. Peut-être aurais-je bien fait de ne pas lui remettre cette lettre moi-même.

— Et qui s'en serait chargé ?

— La poste donc; c'est un service qu'elle rend à tout le monde; moyennant quatre sous, on peut tranquillement, sans sortir de chez soi, donner une bonne attaque d'apoplexie à son ennemi, qui reçoit le coup à domicile, sans se douter de rien.

— Une lettre anonyme, vous?

— Oh ! moi, je n'ai pas de préjugés.

— Vous êtes très-fort ; mais il n'en est pas moins vrai que dans l'espèce, il n'eut pas été difficile de découvrir que vous teniez cette lettre de mon mari, et alors vous auriez eu le vilain de votre lettre anonyme ; tandis qu'en procédant comme vous l'avez fait, on est obligé de reconnaître la crânerie de votre démarche.

— Le fait est qu'elle était crâne, c'est le mot juste, dit monsieur de Carquebut en se redressant.

Pendant ce temps, le marquis courait vers Paris.

Lorsqu'il présenta à Balbine la lettre que celle-ci avait écrite au capitaine, la comédienne montra un véritable désespoir.

— Eh quoi? s'écria-t-elle, cette lettre entre vos mains, monsieur le marquis !

Alors elle raconta comment elle avait été amenée à l'écrire, c'est-à-dire l'histoire même inventée par Clémence.

— Ce n'est pas que vous ayez écrit cette lettre qui me tourmente, dit-il, bien qu'ayant été l'amie d'Emma vous auriez dû peut-être, plus que tout autre, tenir à la discrétion.

— Si vous saviez comment les choses se sont passées, vous m'accuseriez moins durement. Dans un souper chez Emma, le soir même de votre arrivée, il a été question des trois lettres écrites par Emma ; ce propos a été répété ; il est, je ne sais comment, parvenu à la connaissance du capitaine Beaujonnier ; celui-ci m'a demandé l'histoire tout au long, et les choses se sont passées comme je viens de vous les dire.

— Ainsi il est vrai que ces trois lettres ont été écrites par Emma?

— Cela est vrai ; mais n'allez pas croire que cela porte une accusation contre la naissance de Denise. Jamais Emma n'a hésité : à moi comme à toutes ses amies, que vous pouvez interroger, elle a toujours dit que vous en étiez le père.

— Et elle écrivait à deux autres en même temps pour leur confier sa fille, qui, dites-vous, est ma fille? Mais quelle idée vous faites-vous donc de la vie, vous autres femmes, pour jouer avec des sentiments aussi sacrés? Il faut un père à votre enfant, et vous prenez celui-ci ou celui-là, sans vous inquiéter de savoir par quelles tortures atroces passera l'honnête homme qu'il vous aura plu de choisir. Un jour, le doute éteindra dans ses griffes le cœur de ce malheureux, et alors il n'osera plus serrer dans ses bras l'enfant qu'il aime, qui n'est pas le sien peut-être, et il n'osera pas davantage le repousser.

— Je vous jure que Denise est votre fille, s'écria-t-elle.

— Vous le jurez et je crois à votre sincérité ; mais Emma, si elle était là, oserait-elle faire le même serment? Des trois hommes qu'elle appelait à son lit de mort pour recueillir sa fille, savait-elle d'ailleurs lequel était le père de son enfant. Qui nous dit qu'elle n'était pas de bonne foi en écrivant ces trois lettres, et qui pourra jamais éclairer ce mystère, — pour moi horrible?

LI

Ainsi cette entrevue avec Balbine avait produit le résultat ordinaire de toutes les recherches du marquis, — le doute et la contradiction.

Ce qui était affirmé d'un côté était nié d'un autre

Cependant un fait implacable ressortait de cette entrevue : Emma avait écrit ces trois lettres.

Mais cet appel désespéré d'une mère qui se sent mourir, prouvait-il qu'il n'était pas le père de Denise?

Non.

Et, pour être juste, il ne fallait pas s'exagérer la valeur de cette révélation.

Il pouvait ne pas être le père de Denise, mais il pouvait aussi très-bien l'être.

La conclusion était donc toujours fatalement la même : le doute, le doute avec ses angoisses.

Dans ces conditions, il ne pouvait plus la reconnaître comme son enfant et lui donner le nom des Rudemont, car elle était peut-être la fille de ce Cornaton ou de ce Schevyn.

Mais, d'un autre côté, il ne pouvait pas non plus l'abandonner, car elle était peut-être sa fille.

Ainsi toujours devant lui cet horrible *peut-être*, — abîme sans fond sur lequel il se penchait anxieusement pour n'apercevoir que le trouble et la confusion.

Ce fut en agitant ces tristes réflexions qu'il revint à Rudemont.

Comme à l'ordinaire, avant de prendre le train, il avait envoyé une dépêche à Rudemont pour qu'on vint avec une voiture l'attendre à la station.

Ce télégramme était arrivé au moment où l'on était à table pour déjeuner et madame Mérault en la décachetant l'avait lu haut.

— Si nous allions au-devant de monsieur le marquis? avait dit Clémence en s'adressant à Denise.

— Oh! avec plaisir.

— Cela nous ferait notre promenade, monsieur le marquis serait peut-être bien aise de vous voir quelques instants plus tôt.

En réalité, c'était elle qui avait hâte de voir le marquis. Sans doute, il ne pourrait pas lui faire de confidences, et elle-même elle ne pourrait pas l'interroger; mais, à la façon dont il regarderait Denise, elle comprendrait quel effet avait produit ce voyage à Paris.

Elles partirent donc dans la calèche.

Elles arrivèrent en avance, et en attendant elles restèrent dans la voiture, qui était découverte.

Cependant, comme le train était en retard, Denise, qui s'ennuyait dans la calèche, descendit pour aller voir embarquer des bœufs dans un wagon.

Tout à coup le sifflet de la machine rententit : c'était le train qui arrivait.

Avec son mouchoir, Clémence fit signe à Denise de revenir; mais celle-ci, occupée à regarder un bœuf que le tapage du train avait effrayé et qui ne voulait pas se laisser pousser dans le wagon, ne vit pas le signal que son institutrice lui faisait.

Ce fut seulement quand le bruit eut cessé qu'elle entendit ses appels, faits d'un ton irrité.

Aussitôt elle se dirigea vers la calèche, mais à ce moment même le marquis sortait de la station.

Alors elle courut au-devant de lui et gaîment elle lui sauta au cou.

— Bonjour, mon parrain.

Les désolantes pensées du voyage ne tinrent pas contre cette caresse enfantine.

Il lui rendit son baiser.

— Bonjour, mon enfant; comment donc êtes-vous ici?

— C'est madame Clémence qui a proposé de venir au-devant de vous; n'est-ce pas que c'est une bonne idée?

— Très-bonne.

Ils étaient arrivés à la calèche, où Clémence se trouvait, assise à la place qu'elle avait occupée en venant, c'est-à-dire sur le siége de derrière.

Le marquis eut bien voulu lui tendre la main ; mais, dans la cour de la station, en présence de cinquante personnes, la familiarité eût pu paraître excessive. Il se contenta de la regarder, mais il ne trouva pas en elle la caresse qu'il était accoutumé à voir dans ses yeux.

Elle était en effet sous l'empire d'une vive contrariété. En venant à la station, ce qu'elle avait voulu, c'avait été surprendre le premier regard du marquis quand il apercevrait Denise, et, par un concours fortuit de circonstances, cette expérience avait manqué.

— Vous avez eu une bonne idée de venir, lui dit-il ; je vous en remercie.

— J'ai pensé que vous seriez heureux de voir Denise, répliqua-t-elle.

Denise? Ce n'était point à Denise qu'il avait pensé en parlant ainsi, mais à elle ; pourquoi feignait-elle de ne pas comprendre son intention?

Il fallait monter en voiture.

Il tendit la main à Denise, et celle-ci sauta légèrement sur le marchepied.

Mais elle s'arrêta aussitôt sans s'asseoir, embarrassée.

Ordinairement, en effet, elle se plaçait sur le siége de derrière, à côté du marquis ; tandis que Clémence s'asseyait sur le siége de devant, à reculons et leur faisant face.

Mais Clémence n'avait pas quitté la place qu'elle avait occupée en venant.

Après un moment d'hésitation, causée uniquement par ce changement dans des habitudes adoptées, Denise allait s'asseoir sur le siége de devant, quand le marquis la retint.

— Asseyez-vous là, dit-il en lui indiquant du doigt la place auprès de Clémence.

— Mais, vous, mon parrain?

— Je ferai le voyage à reculons.

La route se fit silencieusement, car personne n'était disposé à entamer ni à soutenir la conversation.

Ce n'était point par oubli que Clémence avait gardé sa place dans la calèche; après sa première expérience, qui avait échoué, elle avait voulu en tenter une seconde en forçant pour ainsi dire le marquis à éloigner Denise.

Si la lettre de Balbine avait produit l'effet qu'on en devait attendre, il n'hésiterait pas assurément à repousser cette enfant, devenue à yeux une étrangère.

Non-seulement il ne l'avait pas repoussée, mais encore il avait nettement indiqué qu'il voulait qu'elle gardât sa place habituelle.

Cela était significatif et, pour Clémence, parfaitement clair.

Ce qu'elle avait voulu en lançant monsieur de Carquebut en avant n'avait donc pas complétement réussi, et si les sentiments du marquis se trouvaient modifiés à l'égard de Denise, c'était dans une certaine mesure, qu'elle ne pouvait au juste apprécier.

Quels étaient-ils maintenant? Elle fit plusieurs tentatives pour le savoir, mais le marquis se tint à ce sujet dans une réserve qu'elle ne put percer.

Evidemment Denise n'était plus pour lui ce qu'elle avait été ; mais tous les liens qui l'attachaient à elle n'étaient pas rompus, et ceux qui, sous le coup de la lettre de Balbine, s'étaient trouvés ébranlés pourraient très-bien se raffermir avec le temps.

C'était à quoi elle devait parer, si elle voulait sûrement atteindre le but qu'elle poursuivait.

Elle combina donc un nouveau plan, qui devait lui livrer le marquis, et aussitôt elle écrivit à son mari, dont le concours lui était nécessaire, la lettre suivante :

« Ainsi, mon vieux cap., depuis nos longs mois de » séparation, tu ne t'es pas ennuyé de ta petite chatte, » et tu n'as pas éprouvé une seule fois le désir de la » venir voir?

» Il est vrai que, de temps en temps, tu lui as écrit » (quand tu ne pouvais pas faire autrement); il est vrai » encore que tu lui as envoyé un souvenir par ce vieux » cocodès de Carquebut.

» Mais c'est tout. Eh bien ! franchement, ce n'est pas » assez- Vous avez donc oublié que vous étiez marié, » monsieur le capitaine, et vous aviez une femme à » laquelle vous deviez toute votre affection? Qu'est-ce » que tu as juré devant monsieur le curé, misérable!

» Je comprends que Paris soit un endroit favorable à » l'oubli des serments de cette espèce; mais, de ton » côté, tu dois bien t'imaginer que Rudemont n'est » point un endroit dans lequel une femme se trouve » entraînée au milieu d'un tourbillon de plaisirs.

» Sans doute, j'y jouis de la société du marquis et de » son cousin Arthème; mais tu les connais tous deux » et tu sais s'ils sont récréatifs: le marquis, un hercule » en beurre; le cousin Arthème, un type de hobereau » qui, au théâtre, joué par Delannoy, pourrait paraître » plaisant, si on pouvait le représenter tel qu'il est, » avec son mélange de grossièreté paysannesque et de » vanité bourgeoise, mais qui dans la réalité devient à » la longue véritablement assommant.

» Dans ce milieu, tu dois donc sentir, sans qu'il soit » besoin de longues explications, que je ne m'amuse » pas follement; aussi je deviens mélancolique et sen- » timentale.

» Ne ris pas, cela est ainsi. Je pense à toi, mon vieux » cap, et plus d'une fois, en me promenant triste et soli- » taire (jusqu'à mon style qui reflète l'état de mon » âme), en me promenant triste et solitaire, je me dis » qu'il me serait doux de m'appuyer sur le bras » d'un certain capitaine, qui, il y a quelques années, » savait si agréablement murmurer des paroles » d'amour à l'oreille d'une petite femme qu'il prétendait » adorer.

» Les as-tu oubliées, ces paroles? dis-moi, soldat, » t'en souviens-tu, tu, tu, turutu, turlututu?

» Sérieusement je les retrouve encore au fond de » mon cœur avec leur accent passionné.

» Pourquoi ne viendrais-tu pas me les redire? Pour- » quoi ne ferions-nous point l'un et l'autre un pas pour » remonter dans le passé? Il y a assez longtemps que » nous nous sommes vus pour goûter, en nous trouvant » ensemble, le plaisir de la nouveauté.

» Il y a un mois, en t'adressant cette invitation, je t'au- » rais dit de venir me voir tout simplement au château, » et j'aurais mis à ta disposition tout ce qu'il contient: » chevaux, voitures, chiens, etc. Mais la vente de la » lettre de Balbine (comment as-tu pu la donner à si » bas prix?) ne t'a pas mis en bonne odeur auprès du » marquis, et je crois que s'il te voyait arriver à Rude- » mont, il pourrait bien te faire mauvaise mine.

» Je ne veux point t'exposer à cela, car il me plaît » que, partout où je suis, tu marches la tête haute. » Donc, si tu adoptes l'idée de venir me voir, voici ce » que je te propose:

» Au lieu de venir à Rudemont, tu resteras à Condé, » où tu trouveras, à l'hôtel du *Bœuf couronné*, bon gîte » et bonne table (le cognac surtout y est, dit-on, de » première qualité). Le soir, après ton dîner, tu mon- » teras à cheval et tu viendras à Mulcent, où tu laisseras » ton cheval à la première auberge à gauche en arri- » vant. Alors tu monteras à pied la côte qui conduit à » Rudemont, et tu t'arrangeras pour arriver sur l'espla- » nade quand onze heures sonneront. A ce moment, » une femme tremblante sortira d'un bosquet et se jet- » tera dans tes bras (passionnés).

» Ce sera Elle; c'est-à-dire ce sera moi, ta petite » chatte chérie.

» Quant à te faire entrer dans le château, quant à » t'en faire sortir, ne t'inquiète pas de cela, c'est mon affaire: « Non, c'est le chant de l'alouette; pars, cher » Roméo. » J'ai un balcon à t'offrir.

» Franchement ne trouves-tu pas cela piquant, que » je te reçoive comme mon amant.

» C'est dans cette espérance que t'embrasse celle qui » t'aime tendrement,

» Ta CLÉMENCE. »

« *P. S.* Ci-inclu un pauvre petit billet de banque. Je » ne t'en envoie qu'un, de peur que tu ne restes à t'a- » muser à Paris; au retour, je te lesterai plus solide- » ment. Je te couvre d'or. Quel triomphe à ton âge! Et » ce qu'il y a de plus terrible, c'est que tu trouveras » cela tout naturel. Enfin à bientôt, n'est-ce pas? Ecris- » moi pour me fixer le jour de ton arrivée. »

LII

Cette lettre écrite, Clémence témoigna au marquis une froideur à laquelle celui-ci n'était pas habitué.

Qu'avait-elle?

Il l'interrogea doucement; elle répondit qu'elle n'avait rien et qu'elle était comme à l'ordinaire.

Mais, elle fit ces réponses d'un ton contraint, en pleine contradiction avec ses paroles.

Cependant, malgré ses instances, le marquis ne put rien obtenir de précis, et les jours s'écoulèrent sans amener de changement dans cet état pour lui inexplicable.

Un soir qu'il lisait mélancoliquement dans son lit, il entendit frapper doucement à la porte de sa chambre.

La demie après onze heures avait sonné depuis quelques minutes déjà; qui pouvait venir à cette heure?

Est-ce que ce serait?...

Mas il n'eut pas le temps d'aller plus loin dans son interrogation.

La porte s'ouvrit devant Valery.

— Comment, c'est vous? s'écria le marquis. Que voulez-vous? Pourquoi entrez-vous ainsi, sans que j'aie sonné?

La valet de chambre avait une contenance assez embarrassée. Cependant, si le marquis, au lieu de se laisser aller à la mauvaise humeur, avait pris la peine de le regarder d'un peu près, il aurait vu que sous cet embarras il y avait comme une sorte de contentement narquois.

— Je prie monsieur le marquis de m'excuser, dit-il, si je viens ainsi le déranger à une heure aussi indue, mais c'est pour une communication que je crois importante.

— Vous moquez-vous de moi, monsieur Valery?

— Si monsieur le marquis veut bien m'écouter deux minutes, il verra combien est sérieuse ma démarche; il s'agit de l'honneur d'une femme.

— Que dites-vous là? s'écria le marquis, que ce mot rendit attentif.

— J'ai voulu, il y a quelque temps déjà, continua Valery, faire à monsieur le marquis une communication relative à une personne d'ici, et monsieur le marquis m'a fort mal reçu; c'est là ce qui cause mon embarras aujourd'hui.

— Dépêchez-vous, je vous prie, et faites-moi grâce de tous ces mots, de toutes ces précautions oratoires; en deux mots, dites ce que vous voulez dire.

— Il y a une échelle dressée contre le balcon de madame Clémence, dit le valet de chambre en prononçant lentement chaque mot.

— Une échelle au balcon de Clémence! s'écria le marquis, oubliant, dans son trouble, que pour lui elle devait être madame Clémence.

— Et un individu vient de s'introduire chez elle par cette échelle.

Le marquis sauta vivement à bas de son lit.

— Quel individu? s'écria-t-il en passant un vêtement.

— Ah! voilà, je ne sais pas son nom; tout ce que je puis dire à monsieur le marquis, c'est que c'est un homme de taille moyenne, assez maigre, avec des moustaches noires. Il est jeune encore; en tous cas, à la façon dont il a dressé l'échelle, on peut dire qu'il est fort, et, à la façon dont il l'a gravie, on peut dire qu'il est souple.

— Vous l'avez vu alors?

— Comme je vois monsieur le marquis. Mais, pour

que monsieur le marquis comprenne comment cela s'est fait, il faut que j'entre dans quelques explications. Depuis que monsieur le marquis m'a donné ma liberté la nuit, j'ai l'habitude d'aller passer mes soirées à Mulcent, parce qu'il y a là une jeune personne qui m'attire.

— C'est bien ; allez, dépêchez-vous.

— Si j'explique cela, ce n'est pas pour me vanter, je n'ai pas besoin de cela ; c'est pour que monsieur le marquis comprenne la marche des choses. Cette jeune personne me dit donc hier dans la nuit qu'un monsieur était arrivé de Condé-le-Châtel vers dix heures, et qu'il avait demandé le chemin du château après avoir mis son cheval à l'écurie, en disant qu'il le reprendrait à quatre heures du matin. Cela me parut assez louche, et, à quatre heures, quand il vint prendre son cheval, je m'arrangerai pour le voir ; alors j'aperçus l'individu dont j'ai fait le portrait à monsieur le marquis. Qu'était-il venu faire au château, où il avait passé la nuit ? qui était-il venu visiter ? Ce fut la question que je me posai pendant toute la journée. Jamais l'idée ne me serait venue que c'était madame Clémence, parce que... Enfin la vérité est que je n'ai point pensé à elle.

— Allez donc, s'écria le marquis, vous m'exaspérez.

— Ce soir, comme onze heures sonnaient, je sors du du château pour descendre à Mulcent, et voilà qu'au premier détour de la côte, je rencontre mon individu de la veille qui montait. Bien entendu, je fais semblant de ne pas le remarquer ; mais, quand je suis assez éloigné, je m'arrête et reviens sur mes pas pour le suivre. Ce que je fais avec prudence et avec adresse, je puis le dire, puisqu'il ne s'aperçoit de rien. Au lieu de se diriger vers le château, il enfile le chemin des communs. Là il prend l'échelle du grenier au foin et, la mettant sur son épaule, tranquillement, sans aucune précaution, comme si tout cela se passait en plein jour, il revient vers le château. Devant quelle fenêtre allait-il poser son échelle? Toutes étaient sombres. Mais, comme je m'adressais cette question, voilà celle de madame Clémence qui s'ouvre. Il dresse son échelle, il monte, il enjambe le balcon, et... il prend madame Clémence dans ses bras.

Le marquis ne put retenir un mouvement de fureur.

— Alors, continua Valery, j'ai pensé que je devais avertir monsieur le marquis.

— C'est bien, sortez.

Comme le valet de chambre se dirigeait vers la porte :

— Descendez au village, continua le marquis.

— Mais, monsieur le marquis...

— Descendez, ou allez vous coucher, peu m'importe ; mais ne vous mêlez pas de ce qui peut se passer ici.

Ainsi cette froideur inexplicable s'expliquait maintenant.

Elle avait un amant.

Un amant qui la venait voir chez lui.

Pendant le récit de son valet de chambre, il s'était habillé; vivement, il entra dans sa salle d'armes et décrocha une épée de la muraille.

Chez lui, chez lui!

Mais, prêt à sortir de son appartement, et à monter à la chambre de Clémence, qu'il se ferait bien ouvrir, dût-il enfoncer la porte, une réflexion le retint.

Cette chambre joignait celle de Denise ; de l'une, on entendait ce qui se passait dans l'autre.

Devait-il rendre cette chaste enfant témoin d'un pareil scandale.

De quel droit pénétrerait-il chez Clémence et provoquerait-il son amant?

Aux yeux du monde il n'en avait qu'un : la chasser.

Mais dans ce cas Denise devait ignorer le motif de ce renvoi : il est des choses qui ne doivent pas effleurer les oreilles d'une jeune fille.

Alors, renonçant à son premier dessein et remettant l'épée où il l'avait prise, il ouvrit doucement une porte-fenêtre qui donnait sur l'esplanade.

Valery ne l'avait pas trompé : à la clarté douteuse de la lune voilée par un nuage sombre, il aperçut l'échelle dressée contre le balcon de Clémence.

C'était bien vrai, elle avait un amant.

Et cet amant était près d'elle.

Il s'éloigna rapidement de quelques pas dans la direction du parc. La tentation de monter à cette échelle, d'entrer dans cette chambre, et de les jeter l'un et l'autre par cette fenêtre, était trop forte : il voulut se mettre dans l'impossibilité d'y succomber, il fallait que la distance à parcourir donnât le temps à la réflexion de l'arrêter.

Il se mit alors à marcher en long et en large sur l'esplanade, ne quittant pas ce balcon des yeux.

Les fenêtres de Clémence étaient sombres, comme toutes celles du château ; tout le monde dormait, eux seuls exceptés.

Ainsi elle l'avait trompé; elle avait un amant, un amant, un amant! Ce mot lui revenait sans cesse sur les lèvres, et il le prononçait tout haut, machinalement, sans se rendre compte de ce qu'il faisait.

Alors pourquoi lui avait-elle dit qu'elle l'aimait? pourquoi ces protestations de tendresse? pourquoi ces élans passionnés?

Menteuse, trompeuse comme toutes les femmes. Et il l'avait adorée, et il l'adorait!

Jamais il n'avait senti comme en ce moment combien elle lui était chère.

Ce n'était pas un caprice qu'il éprouvait. ce n'était pas un amour plus ou moins léger, c'était une passion profonde. Des pieds à la tête, par l'âme, par l'esprit, par la chair, il était à elle tout entier.

Et, en ce moment même, derrière ces vitres, dans les bras de son amant, elle riait de lui peut-être.

Sur l'esplanade, il tournait et retournait dans un cercle restreint, comme dans sa tête brûlante ses idées tournaient sur un même objet.

Quel pouvait être cet amant?

Il se mit à chercher parmi les hommes qui, en ces derniers temps, étaient venus au château.

Mais ce n'était point une personne connaissant Rudemont, puisqu'à l'auberge, il avait demandé le chemin du château.

Qui alors, qui?

Les heures de la nuit s'écoulèrent pour lui, lentes et cruelles, dans cette angoisse ; elles frappaient lentement, et dans ce silence elles lui tombaient sur le cœur.

C'était donc possible, cette Clémence si tendre, cette Clémence si charmante, le trompait? C'était fini : finis leurs projets, fini leur amour. Il ne verrait plus ses yeux caressants se plonger dans les siens.

Ah! comme il l'aimait.

Une lassitude le prit ; une faiblesse du cœur, plus encore qu'une fatigue physique.

Fini, c'est fini!

Il alla s'asseoir sur un des bancs qui, de place en place, sur l'esplanade étaient abrités sous des ifs taillés en parasols.

Il était là en face de ses fenêtres, et devant ses yeux il avait cette affreuse échelle.

Le vent avait balayé les nuages et la lune éclairait la façade du château d'une pure lumière ; dans le silence de la nuit, on entendait les chants des rossignols, qui de loin en loin se répondaient.

Non, non, ce n'était pas possible.

Mais l'échelle était là.

Des heures se succédèrent, la nuit s'écoula, l'horloge sonna trois coups, le matin allait venir. Déjà, du côté de l'orient, l'aube blanchissait la cime des collines; le brouillard, comme un long serpent blanc, s'élevait au-dessus du cours de la rivière. Des prairies, montaient des mugissements de bœufs, et dans les massifs du parc s'éveillaient des chants d'oiseaux.

Insensible à la fraîcheur qui transperçait ses vêtements,

le marquis ne quittait pas la fenêtre des yeux ; c'était le moment où sans doute allait paraître celui qui venait d'étouffer son bonheur. Qui ?

Tout à coup la fenêtre s'ouvrit, et une forme blanche se montra sur le balcon.

Enfin ! Le marquis se leva ; il était noyé dans l'ombre de l'if, tandis que le balcon était frappé en plein par la lumière naissante.

Une forme noire parut derrière Clémence.

C'était bien l'homme que lui avait décrit Valery ; mais, comme il avait relevé le collet de son paletot pour s'abriter du froid et comme il portait un chapeau de feutre à bords assez larges, le marquis ne put pas voir son visage

D'ailleurs presque aussitôt il se retourna pour prendre Clémence dans ses bras et l'embrasser.

Puis vivement il enjamba le balcon ; mais, dans ce mouvement, il accrocha son chapeau, qui tomba.

Et le marquis, qui déjà s'élançait de son abri, reconnut le capitaine Beaujonnier.

Son mari !

Il s'arrêta, frappé de stupéfaction.

Pendant ce temps, le capitaine avait touché la terre, alors, ramassant son chapeau, il chargea l'échelle sur son dos et se dirigea vers les communs.

Penchée au-dessus du balcon, Clémence le regarda disparaître ; puis, s'étant relevée, elle promena lentement un regard circulaire sur l'esplanade, et, n'ayant rien vu sans doute, elle rentra dans sa chambre, dont elle ferma la fenêtre.

LIII

Son mari, c'était son mari qu'elle recevait comme un amant ! Quelle femme était-elle donc ?

Le premier mouvement du marquis fut de monter à sa chambre : ils s'expliqueraient.

Mais, au moment de rentrer dans le château, il s'arrêta. Lui, pénétrer dans cette chambre où le capitaine Beaujonnier avait passé la nuit !

Il revint sur ses pas et se dirigea vers le parc : avant tout, il devait apaiser, par la marche et la fatigue, les mouvements de fureur qui le soulevaient. Il ne voulait pas l'étrangler ; il devait être calme, maître de sa volonté et de sa raison.

Pendant quatre heures, il alla devant lui, marchant à grands pas, sans savoir où il allait.

Les ouvriers qui le virent passer le chapeau à la main la tête empourprée, les cheveux fumants, se demandèrent s'il était devenu fou.

Et de fait il l'était pour le moment : fou de jalousie, de rage, d'humiliation, de douleur.

Ce fut à sept heures seulement qu'il rentra au château : elle devait être levée, habillée ; il pourrait lui parler.

Il la fit appeler.

Presque aussitôt elle descendit. Elle était coiffée, habillée comme à l'ordinaire ; mais elle n'avait point la démarche légère, le visage souriant qu'elle montrait habituellement : grave au contraire, avec une tristesse qui manifestement se contraignait.

Il était assis dans un fauteuil, devant son bureau, les mains jointes dans une contraction nerveuse, calme en apparence, au fond du cœur bouleversé.

Sans rien dire, il la regarda entrer, et longtemps il tint ses yeux fixés sur elle ; mais elle détourna les siens dans un mouvement de confusion.

— Vous avez bien dormi ? demanda-t-il enfin.

— Non, répondit-elle d'une voix rauque, je n'ai pas dormi.

— Ah ! vraiment ! vraiment !

Il la regarda de nouveau : elle était debout devant lui dans une attitude désolée.

Pendant plusieurs minutes, ils restèrent ainsi silencieux.

La première, elle rompit le silence.

— Vous m'avez fait appeler ? dit-elle.

— Oui.

A son tour, il baissa les yeux, et, parlant d'une voix dure :

— Pour vous dire, continua-t-il, que nous devons nous séparer.

— Mon Dieu !

— Vous devez comprendre, sans qu'il soit besoin d'explication entre nous, qu'il m'est impossible de garder une institutrice qui, au vu et au su de mes domestiques, reçoit la nuit, par la fenêtre, dans sa chambre, un homme, alors même que cet homme est son mari.

Elle leva les deux bras au ciel dans un geste désespéré, et un flot de larmes jaillit de ses yeux.

Puis tout à coup, se jetant en avant, elle vint tomber aux pieds du marquis et, se cachant la tête sur ses genoux, elle éclata en sanglots.

— Ecrase-moi, tue-moi ! disait-elle d'une voix saccadée ; je suis une misérable, une femme sans force et sans courage.

Puis, relevant la tête et le regardant passionnément :

— Tue-moi, tue-moi, répéta-t-elle.

Dans ses mouvements désordonnés, ses cheveux s'étaient défaits ; ils flottaient épars sur ses épaules, et leurs boucles légères effleuraient les mains du marquis. C'étaient un des charmes de sa personne que cette chevelure, et elle ne se montrait jamais plus séduisante que quand elle pouvait la laisser échapper du peigne et des épingles qui la retenaient. Au milieu de leurs boucles noires, frisantes, son visage d'une pâleur mate resplendissait, ses yeux lançaient des éclairs.

En ce moment noyés dans les larmes, ces yeux semblaient égarés par le désespoir et la passion.

— Mourir de ta main ? disait-elle ; mais frappe donc.

Et elle se courba sur lui, tendant les épaules ; sur ses mains, il sentit son souffle brûlant.

— Tu ne veux pas ? s'écria-t-elle. Eh bien ! alors, tu sauras tout.

Et, se relevant, elle courut pousser les verroux aux portes ; cela fait, elle revint vers lui et de nouveau elle se jeta à ses pieds.

Il voulut la relever, mais elle résista et s'arracha de ses mains.

— A tes pieds, dit-elle, comme une coupable que je suis, comme une misérable !... Ecoute-moi.

— Je n'ai rien à écouter, dit-il ; j'ai vu.

— Vous l'avez vu descendre ; mais ce que vous devez savoir, c'est comment il est monté.

— Que m'importe ? épargnez-moi ces détails outrageants.

— Il m'importe à moi ; lorsque nous allons être séparés, — un sanglot lui coupa la voix, — je veux que vous me plaigniez, je ne veux pas que vous me méprisiez ; car si vous ne m'aimez plus, moi je vous aime, je vous adore.

Il se recula vivement, et elle resta à genoux devant lui, les bras ballants dans l'attitude d'une suppliante.

— Avant-hier soir, dit-elle, vers onze heures, j'allais me coucher, lorsque j'entendis contre mes fenêtres plusieurs coups secs, comme si les vitres eussent été frappés par des petits cailloux. Vous savez que je ne suis pas peureuse et que je veux toujours me rendre raison de tout. J'allai à la fenêtre. Un homme était sur l'esplanade. Mon premier mouvement fut de me rejeter en arrière, mais j'eus honte de cette faiblesse et je regardai. Au moment même, l'homme relevait la tête vers moi, et un rayon de lune le frappait en face.

— En face, c'est impossible.

— En face ou de côté, je ne sais ; mais enfin ce rayon l'éclairait assez pour que je reconnusse mon mari. J'ouvris la fenêtre. « J'ai à vous parler, me dit-il. — Demain,

lui répondis-je. — Non, tout de suite. — Je n'ai pas de clef pour ouvrir. — Je vais prendre une échelle et monter par le balcon; j'en ai vu dans les communs. — Allez-vous-en; demain. » Il s'en alla, en effet; mais ce fut pour revenir bientôt, portant une échelle sur son épaule. En moins de temps que je n'en mets à vous le raconter, il fut sur mon balcon. Que faire? Me sauver? crier? appeler? C'était impossible; je devais avant tout penser à Denise.

Je tâchais de me défendre avec des paroles plus ou moins adroites. Mais comment? C'était contre mon mari que je me défendais : un mari que j'aimais, il y a quelques mois, quand nous nous sommes séparés, et que je n'aimais plus à cette heure, parce qu'un nouvel amour tout-puissant, mais coupable, était entré dans mon âme. Je cherchai des paroles. Mais il devina bien vite qu'elles n'étaient pas sincères; il me reprocha de ne plus l'aimer, d'en aimer un autre. Et quel autre pouvais-je aimer? si ce n'était vous. Alors ce ne fut plus moi seule que j'eus à défendre, ce fut encore celui qu'il appelait son rival. Jamais situation fut-elle plus cruelle que la mienne?

Elle se cacha la tête entre les mains, incapable de continuer cette terrible confession.

Ce n'était point ainsi que le marquis avait imaginé que les choses s'étaient passées. Il respira : le feu qui le dévorait s'éteignit.

— Pourquoi, hier matin, ne m'avez-vous avoué la vérité? dit-il en se rapprochant.

— Avouez ma honte, à toi, s'écria-t-elle; avouer que je n'avais pu me défendre, que je n'étais plus digne de ton amour. Je serais morte avant. Aussi, maintenant que cette horrible vérité est connu, maintenant que j'ai dû parler, la mort par ta main sera ma délivrance.

Elle se leva, et, prenant sur le bureau un poignard, elle voulut le lui mettre dans la main, mais il le jeta au loin.

— Tu ne veux pas? dit-elle désespérément, tu ne me juges même pas digne de ta colère. Ah! Arthur, vous êtes implacable pour une victime de la fatalité.

Et elle se tordit les bras et laissa échapper un sanglot étouffé.

— Je vous aimais tant, dit-il les yeux baissés, comme s'il parlait à lui-même.

Elle saisit sa main et, la baisant à plusieurs reprises passionnément :

— Adieu! s'écria-t-elle, je ne peux plus soutenir votre regard.... Adieu!

Mais, de la main, lui saisissant le bras levée, il la retint fortement.

Il s'était levé pour l'atteindre.

Ils restèrent en face l'un de l'autre, se regardant longuement : Clémence, éperdue, folle; le marquis, profondément troublé.

Tout à coup elle vint à lui et, l'étreignant dans ses deux bras :

— Tu ne veux pas me tuer? s'écria-t-elle, la tête levée vers lui; tu ne veux pas me laisser te fuir? Eh bien! partons ensemble, emmène-moi loin d'ici, enlève-moi; nous serons l'un à l'autre pour toujours.

Elle s'arrêta et le regardant avec extase :

— Pour toujours! Je pourrai t'aimer librement; te dire tout haut que je t'adore; te le prouver à chaque instant, dans ces mille petites choses de la vie qui sont si puissantes pour le cœur; à toi, entièrement à toi.

La raison du marquis s'égarait sous cette parole ardente et tremblante; sous ces étreintes, son sang s'enflammait.

— Si je reste ici, continua-t-elle, je n'ai qu'à mourir, car vivre près de lui serait impossible et vivre loin de toi, plus impossible encore. Quand on a été aimé par Arthur de Rudemont, on ne peut plus l'être pas personne. Il doit revenir ce soir. Oh! je t'en supplie, emmène-moi! Mais c'est loin de la France qu'il faut nous enfuir, dans un pays où il ne pourra pas nous rejoindre, où nous serons cachés, où je serai ta femme... Oh! Arthur! ta femme!

A plusieurs reprises, elle répéta ces deux mots « ta femme » chaque fois avec un accent plus passionné. Que d'espérances, que de promesses dans ces deux mots! C'était tout un poëme de félicité.

Il ne pensait plus à ce qu'il avait vu; il n'était plus dans le passé, mais dans l'avenir, entraîné, emporté, par cette parole vertigineuse.

Penché sur elle, il plongeait dans ses yeux, où il voyait, comme dans un miroir magique, se dessiner l'avenir qu'elle appelait.

Mais brusquement elle s'arracha à ses bras, et se rejetant loin de lui :

— Malheureux que nous sommes, s'écria-t-elle, fous, de nous laisser entraîner par ces rêves! Est-ce que tu peux être à moi.

— Et qui peut nous séparer? tu me feras oublier ce que j'ai vu.

— Ce n'est pas du souvenir que je parle : c'est de toi, de ta fille.

Elle se tut écrasée par cette évocation.

Mais bientôt elle reprit :

— Séparons-nous, il le faut; laissez-moi retourner à ma triste destinée. S'il faut en mourir, j'en mourrai; au moins tu auras fait ton devoir. Tu ne peux pas être à moi, puisque tu es à ta fille. Et nous l'avions oubliée? sommes-nous coupables! Nous retirer à l'étranger; vivre ensemble à Naples ou à Venise, au bord de la mer. Et elle? Nous nous cachions d'elle ici, et à Venise ou à Naples, ses yeux ne seraient-ils pas aussi redoutables qu'ils le sont dans ce château? Le rêve était trop beau.

Il paraissait hésitant, comme s'il ne pouvait se résoudre à prononcer les paroles qui restaient sur ses lèvres.

— Entrons dans la réalité, dit-elle; entrons-y d'un pas courageux. Séparons-nous, et que cette entrevue soit la dernière entre nous. Dans une heure j'aurai quitté Rudemont; car je ne veux pas que vous ayez à supporter de nouveau l'horrible supplice que vous avez enduré cette nuit. Vous, vous qui m'aimez tant, comme je vous ai fait souffrir! Plus tard, vous penserez à moi sans trop de colère, et vous comprendrez que moi aussi, et malgré tout, je vous adorais! Votre main, Arthur?

Elle lui prit la main et la baisa longuement.

Puis, se cachant les yeux avec son mouchoir.

— Adieu, monsieur le marquis.

Et elle fit un pas vers la porte, mais elle n'alla pas plus loin, de ses deux bras, il l'avait enlacée.

— Nous partirons ce soir, dit-il, tous deux ensemble.

— Et Denise? que lui dirons nous?

— Rien. Denise ne viendra pas avec nous.

La joie la suffoqua, elle s'abattit contre lui.

LIV

Clémence ne perdit pas la parole pour longtemps.

— Et Denise? dit-elle en rouvrant les yeux.

Le marquis resta sans répondre.

Pendant cet entretien, il avait passé par les résolutions les plus extrêmes : chasser Clémence, rompre pour jamais avec elle; l'enlever au contraire et lier leurs deux vies pour toujours, abandonner Denise.

Les deux premières idées, il les avait longuement méditées pendant sa douloureuse promenade à travers le parc; il était prêt pour leur exécution.

Mais les dernières, qui avaient surgi tout à coup, le prenaient à l'improviste : comment les réaliser?

Sans doute il n'était pas difficile d'enlever Clémence, il n'y avait qu'à monter en chemin de fer et à s'en aller droit devant soi.

Mais Denise, que devenait-elle?

Il n'était pas préparé à cette question.

Comme il réfléchissait, Clémence secoua tristement la tête.

—Tu vois bien, dit-elle, c'est impossible; mais, quoi qu'il en soit, je te serai éternellement reconnaissante du cri qui vient de t'échapper. Tu as eu la pensée d'unir mon sort au tien, par là, j'ai senti la puissance de ton amour. Si tu t'arrêtes maintenant, c'est devant une impossibilité. Reste près de ta fille, je retourne près de mon mari : subissons nos destinées.

Il ne répondit rien et longuement il la regarda.

Tout à coup l'écartant, de manière à bien la voir en face :

— Votre mari vous a parlé de Denise? dit-il d'une voix grave.

Elle parut troublée.

— Je vous prie, répondez, continua-t-il; le capitaine vous a-t-il parlé de Denise?

— Vous voulez que je vous réponde?

— Je vous en prie.

— Eh bien! oui.

— Que vous a-t-il-dit?

— Il m'a parlé d'une lettre écrite par une comédienne, amie d'Emma Lajolais, laquelle lettre tendrait à jeter des doutes sur la naissance de Denise. J'avoue qu'en entendant ce récit, j'ai eu un mouvement de folle espérance. Ah! si elle n'était pas sa fille! me suis-je-dit, s'il était libre! Mais c'était là bien un rêve de l'imagination. Cette lettre est fausse sans doute ou bien elle n'est qu'un bavardage sans conséquence. Est-ce que, si elle avait pu éveiller en toi le plus léger doute sur ta paternité, tu resterais ainsi hésitant? Entre la fille d'Emma Lajolais et moi, ton choix, j'ai l'orgueil de le croire, serait fait depuis longtemps. Si tu n'oses le faire, c'est que d'un côté il s'agit de ta fille, tandis que de l'autre il s'agit de ta maîtresse. Le père l'emporte sur l'amant. Eh bien! sois père. Je te rends la promesse que tu viens de me faire dans un élan passionné; maintenant, que la réflexion parle, écoute sa voix, écoute celle du devoir.

Tout en parlant ainsi, elle ne l'avait pas quitté des yeux, suivant anxieusement l'effet de chaque mot.

Qu'allait-il répondre? à quoi allait-il se décider?

— Vous savez bien, dit-il enfin, que je ne reviens jamais sur ma parole : chose dite est pour moi chose faite. Ce que je balance en ce moment, ce n'est pas ma résolution, elle est prise et je vous l'ai fait connaître; c'est son exécution. Vous pensez bien, n'est-ce pas, que je ne peux ni ne veux abandonner Denise?

— La chère enfant!

— D'un autre côté, je ne peux pas la laisser au château; que ferait-elle seule dans la compagnie de madame Mérault?

— Sans parler de celle de monsieur de Carquebut.

— Elle a besoin d'une direction.

— Elle a même besoin de plus.

— Q'entendez-vous par là?

— Je dois être franche, n'est-ce pas, et tout ce que je pense, même tout ce que je sens, je dois vous le dire? Je le ferai, mais vous vous souviendrez que vous l'avez exigé. Quand mon mari,—il faut bien que je le nomme aussi, puisque demain il sera redevenu mon mari, et pour toujours,—quand mon mari m'eut parlé des doutes qui, selon lui, enveloppaient la naissance de Denise, je me laissai entraîner (ce serait de l'hypocrisie de le cacher) à faire des projets. Un jour ou l'autre, ces doutes arrivaient jusqu'à vous, alors vous n'abandonniez pas Denise et vous ne la repoussiez pas, car, par cela même qu'elle n'était pas votre fille, elle pouvait l'être. C'eût donc été un crime à vous de la répudier. Mais elle n'était plus un obstacle à notre réunion, et ce que je n'avais pas osé vous confier, alors que ma confidence eût pu être considérée comme une attaque contre votre fille, je vous l'avouais quand il ne s'agissait plus que d'une étrangère.

— Quelle confidence?

— Autant il a été salutaire pour Denise d'être enlevée aux soins de mademoiselle Davin qui la soignait si peu, autant il lui serait mauvais maintenant de rester enfermée dans les limites bornée d'une éducation particulière. Denise a besoin de vivre avec d'autres jeunes filles bien nées et bien élevées, qui lui feront perdre les déplorables habitudes de langage et de tenue qu'elle a contractées dans la maison maternelle pendant ses jeunes années. Tout ce que j'ai essayé à ce sujet a été inutile, et il n'y a que l'exemple, il n'y a que les leçons de l'amour-propre blessé, qui seront efficaces. Voilà pourquoi, dans mes projets en l'air, je plaçais Denise dans une maison d'éducation, pensionnat, couvent, où elle recevait ces leçons des camarades avec lesquelles elle vivait jusqu'au moment où vous pouviez la marier. Allant plus loin encore, toujours dans mon projet ou plus justement dans mon rêve, j'avais choisi ce couvent: c'était celui de Sainte-Rutilie, à Hannebault. Quelle folie, n'est-ce pas?

— Ce qui était folie hier, ne l'est plus aujourd'hui.

— Vous remarquerez, continua-t-elle, que dans ce choix tout ce qui pouvait être favorable à Denise se trouvait réuni. Vous n'étiez séparée d'elle que par une courte distance, qui vous permettait de la voir chaque jour. De plus le couvent de Sainte-Rutilie est assurément un des meilleurs de la province. Monsieur l'abbé Guillemittes, réussissant là comme dans tout ce qu'il entreprend, a su en faire en peu de temps, une maison à la mode, dans laquelle le prix élevé de la pension ne permet l'admission que de jeunes filles riches; l'instruction qu'on y donne est excellente. Enfin je ne vois pas que quoique ce soit lui manque, et ce qui confirme ce ce sentiment, c'est le succès considérable qu'elle a obtenu : tout succès a sa raison d'être, et celui-là me paraît sous tous les rapports pleinement justifié.

Elle se tut.

Bientôt le marquis, qui était resté les yeux baissés, lui tendit la main.

— Voulez-vous m'obliger, dit-il, d'aller à Hannebault vous entendre avec monsieur l'abbé Guillemittes pour qu'il veuille bien recevoir Denise dans son couvent?

— Moi? vous voulez..

— Vous me rendrez un réel service. Je serais embarrassé pour lui parler de Denise; vous le ferez mieux que moi. En même temps, vous vous entendrez avec la supérieure et vous lui ferez connaître le caractère de Denise en insistant sur les côtés qui, selon vous, ont besoin d'être modifiés par l'éducation en commun. Enfin vous direz qu'on prépare la chambre de Denise pour ce soir.

— Ce soir?

Il ne se laissa pas interrompre.

— Croyez-vous que j'accepte que vous passiez la nuit ici? Vous partirez ce soir ou, ce qui vaut mieux, vous ne reviendrez pas d'Hannebault au château; vous vous ferez conduire à la station après que tout sera convenu avec l'abbé Guillemittes et la supérieure du couvent. A la station, vous prendrez un billet pour le Mans et vous partirez par le train de deux heures, moi je vous rejoindrais par celui de six heures. Le Mans est une gare jonction d'où l'on peut prendre toutes les directions. Si monsieur le capitaine Beaujonnier avait envie de courir après nous, là il perdrait nos traces, d'autant mieux que je n'ai pas l'intention d'aller à Paris, où probablement il nous cherchera; du Mans, je compte aller à Saint-Malo, et de Saint-Malo en Angleterre, par Jersey.

Il parlait en homme qui explique un plan depuis longtemps conçu et arrangé avec calme.

Comme elle le regardait, stupéfaite de cette assurance dans la résolution :

— Vous êtes surprise, dit il en interrompant son idée, de m'entendre parler ainsi? Je dois imiter votre franchise. Par la demande que je vous ai adressée tout

l'heure au sujet de la lettre de Balbine, vous avez compris que j'avais eu connaissance de cette lettre. Vous ne vous êtes pas trompée; cette lettre m'a été communiquée par monsieur de Carquebut, qui a voulu ainsi m'empêcher de laisser ma fortune à Denise. De ce jour, j'ai pensé à donner à notre amour une sécurité qu'il ne pouvait pas avoir quand j'étais engagé envers ma fille par des devoirs qui ont cessé au moment où j'ai eu la certitude que cette lettre n'était pas fausse. Je pouvais me sacrifier, moi et ma passion, à ma fille ; je n'ai pas le droit de vous sacrifier, vous qui m'aimez, vous que j'adore, à Denise Lajolais. Nous partons donc. Quant à Denise, ne craignez rien pour elle; elle trouvera toujours en moi un tuteur dévoué, un parrain qui ne l'oubliera pas, un ami sincère.

Elle joignit les mains avec extase et parlant sans s'adresser au marquis :

— Toujours le même, dit-elle : la noblesse, la grandeur en personne.

Sans doute l'éloge était trop fort ou tout au moins il n'était pas en situation, car le marquis eut une contraction douloureuse.

— Je vous en prie, dit-il, ne parlons pas de cela; en ce moment, je ne pense qu'à mon amour et je me laisse entraîner par lui.

— Et c'est mon amour qui vous admire. Voulez-vous donc que le reste insensible et froide en présence de la tendresse et de la passion dont vous me donnez une si grande preuve? Partir avec moi ! Quitter vos habitudes, vos amis, votre vie heureuse et tranquille ! Vous aimerai-je jamais assez? Pensez-y, Arthur; il est temps encore de revenir en arrière.

— Avez-vous donc peur de l'inconnu?

— C'est pour toi que j'ai peur, ce n'est pas pour moi; si un jour tu ne m'aimais plus, ô Arthur, j'en mourrais.

— L'heure a marché, dit-il ; vous n'avez que le temps. N'emportez rien, pour ne pas éveiller les soupçons, un manteau seulement. Pour moi, pendant que vous serez à Hannebault, je vais préparer Denise.

— Ne vaudrait-il pas mieux ne lui rien dire et en route la préparer? La séparation sera assez pénible pour elle, sans l'attrister encore longtemps à l'avance.

Il eut un geste de vive contrariété.

— Vous avez raison, dit-il.

Elle se dirigea vers la porte ; mais, après avoir fait quelques pas, revenant vers lui et lui prenant les deux mains :

— Arthur, dit-elle, regardez-moi, les yeux dans les yeux, les mains dans les mains : dans ce château qui a appartenu à vos pères, loyalement, suis-je votre femme?

Il la prit dans ses bras et sa réponse fut un baiser passionné.

— A ce soir ! dit-il,

Elle allait sortir, il la retint.

— Embrassez Denise, dit-il.

— Pensez-vous donc que je l'aurais oublié? Ah ! mon ami, un pareil soupçon...

Elle sortit. Il sonna et Valery entra.

— Faites atteler la victoria pour madame Clémence, dit le marquis.

Le valet de chambre s'inclina pour cacher un sourire.

— La scène a été longue, se dit-il en sortant, mais elle a été décisive. Balancée! Ma foi! elle ne l'a pas volé. J'ai bien vu tout à l'heure, à la figure de la petite dame, qu'elle n'était pas contente. C'est sa faute aussi. Recevoir un homme par le balcon, ça ne se fait pas ces choses-là. Pourvu que celle qui la remplacera ne soit pas trop laide!

LV

Ce n'était point le luxe de l'aménagement qui avait fait le succès du couvent de Sainte-Rutilie.

Ce couvent, en effet, avait été tout simplement établi dans un grand bâtiment élevé pour être une filature de lin, et il portait le caractère architectural de sa destination première : un cube en briques rouges, percé de nombreuses fenêtres à petits carreaux. Vendu avant d'avoir reçu ses machines et ses métiers, par suite de la déconfiture de la société qui l'avait fait construire, il avait été acheté à vil prix par l'abbe Guillemittes, qui l'avait transformé, tant bien que mal et plutôt mal que bien, en une maison d'éducation.

Comment un homme qui, par la construction de l'église d'Hannebault, avait révélé de si hautes connaissances et un goût si pur en architecture, avait-il pu acheter une chose aussi laide que ce bâtiment? Ce n'est point le sujet de ce récit, et il suffira de dire ici que cette acquisition avait été inspirée par un esprit d'entreprise qui lui avait fait trouver des millions pour commencer les travaux de son église. (Voir *Un curé de province* et *Un miracle.*)

Ayant sans cesse besoin d'argent et pour longtemps encore, car les plus grosses sommes fondaient comme neige entre ses mains, il avait calculé qu'une maison d'éducation qui placerait sous son influence les jeunes filles les plus riches de la province, elles, leurs parents, leurs maris et leurs enfants, serait une ressource féconde dans laquelle il pourrait continuellement puiser, et il avait acheté cette filature abandonnée.

Sans doute le bâtiment était peu convenable pour l'usage auquel il voulait le consacrer, mais c'était là une question secondaire. Le principal, pour le moment, était d'avoir quatre murailles et un toit pour abriter les premières élèves; le reste viendrait plus tard. Il était de ceux qui ne s'effrayent point d'un point de départ humble et bas; le tout en ce monde est de partir, le pas s'allonge en marchant.

Il avait marché à grands pas, à pas de géant, et en peu d'années, le couvent placé sous l'invocation de sainte Rutilie, qui avait commencé avec huit élèves, avait été adopté par la mode; toute famille respectable et pensant bien mettait ses filles à Sainte-Rutilie.

— Notre sainte a fait ce miracle, disait modestement l'abbé Guillemittes, en remerciant de son succès la bienheureuse sainte Rutilie, dont les reliques étaient exposées dans l'église d'Hannebault.

Moins humble, il eût dû reconnaître qu'il était bien pour quelque chose dans ce succès miraculeux, et, plus sincère, il eût dû reconnaître aussi la large part qui revenait à la supérieure qu'il avait placée à la tête de cette maison : la mère Sainte-Alix.

Mais c'étaient là des aveux qu'il ne lui convenait pas de faire, et il trouvait plus utile à ses intérêts d'expliquer la réussite de son entreprise par l'intercession de la sainte que par son intelligence à lui ou par le zèle de ses collaborateurs. Son intelligence, elle n'était que trop universellement admise et que trop généralement redoutée. Quant à ses collaborateurs, il n'en prenait pas souci, et la mère Sainte-Alix lui était trop entièrement dévouée pour se plaindre jamais. Après avoir donné son intelligence, sa peine, sa vie, à la fondation du patronat de Saint-Joseph, dont elle avait fait une maison modèle pour les travaux de l'aiguille, elle donnait maintenant, avec le même zèle et la même abnégation, son intelligence, sa peine et sa vie, à la fondation du couvent de Sainte-Rutilie, dont elle était en train de faire une maison modèle pour l'éducation. C'était sa tâche en ce

monde, et c'était son bonheur d'obéir à la main qui la dirigeait.

Ordinairement et en bonne administration, lorsqu'une entreprise réussit, on consacre une partie des produits qu'elle donne à l'améliorer ou à la perfectionner. Mais ce n'était point ainsi que les choses s'étaient passées au couvent de Sainte-Rutilie. Pas un sou des vingt-cinq à trente mille francs de bénéfices qu'il fournissait par an n'avait été employé dans le couvent lui-même; car la grande affaire de l'abbé Guillemittes, c'était son église, qui, comme un abîme sans fond, absorbait toutes ses ressources. Cette église terminée, s'il la terminait jamais, il s'occuperait plus particulièrement de son couvent, de son patronat, de sa maison de banque, de son hôpital, de son imprimerie, de toutes ses autres affaires, qui pour le moment n'étaient que les satellites de son église : leur tour viendrait plus tard.

Tout d'abord il ferait reconstruire son couvent d'après un plan que depuis longtemps il avait esquissé sur le papier.

Ce serait une merveille : tout était arrangé, disposé, prévu dans sa tête.

Alors il serait bien près d'atteindre le but qu'il poursuivait : par son église, qui faisait des miracles, il tiendrait les âmes; par son couvent, qui élèverait les jeunes filles, il dirigerait les esprits; par sa maison de banque, en relations d'affaires avec tous les industriels et les commerçants de la contrée, il pèserait sur les intérêts.

Il faudrait bien que l'évêché comptât avec lui, reconnût sa puissance et fît sa soumission.

Malheureusement ces temps étaient encore éloignés, car son église n'était pas terminée et l'argent devenait de plus en plus difficile à arracher à la piété ou à la vanité des fidèles. Les premiers millions avaient été trouvés par grosses sommes, les derniers n'arrivaient que sou à sou.

Sa vie ne s'userait-elle pas dans cette lutte? Verrait-il jamais sa terre promise?

Déjà sa santé avait été terriblement éprouvée par les efforts incessants, par les fatigues, les fièvres, les angoisses, les insomnies qu'il s'était imposés : pourrait-elle aller jusqu'au bout?

Quand Clémence se présenta au presbytère d'Hannebault pour lui parler de Denise, il était précisément au lit, en proie à un accès de fièvre, causé par sa dernière échéance, qui avait été des plus laborieuses et dont il n'était sorti triomphant que par des prodiges d'adresse.

Sa première réponse fut que son état de maladie l'empêchait de recevoir personne.

Mais, Clémence ayant insisté en faisant sonner haut le nom du marquis de Rudemont, il se décida à quitter son lit.

S'étant fait habiller par son domestique, car il tremblait trop fort pour boutonner sa soutane lui-même, il descendit, enveloppé dans une douillette qu'il avait endossée en guise de pardessus.

Il avait été au château de Rudemont pour ses quêtes depuis que Clémence y séjournait; mais, ne s'étant point trouvé avec elle, il ne la connaissait point, tandis qu'elle le connaissait parfaitement et savait quel homme il était.

— C'est de la part de monsieur le marquis de Rudemont que vous avez à me parler? dit-il en se tassant dans son fauteuil pour avoir moins froid; il a fallu, je vous l'avoue, le nom d'une personne aussi généreuse, aussi respectable, pour m'obliger à quitter mon lit, où la fièvre me retenait. Me voici donc, madame, tout à votre disposition, prêt à faire pour monsieur le marquis de Rudemont, à qui je dois tant, tout ce qui sera en mon pouvoir.

Alors Clémence, en quelques mots rapides, clairs et précis, lui expliqua qu'elle était l'institutrice de la pupille du marquis, mais que, forcée de retourner à Paris, elle ne pouvait pas continuer l'éducation de cette jeune fille, de sorte que le marquis désirait faire entrer sa pupille, pour laquelle il avait une très-vive affection, au couvent de Sainte-Rutilie.

— Pardonnez moi, dit l'abbé Guillemittes, après l'avoir attentivement écoutée, une question qui sans doute va vous paraître indiscrète, mais que cependant je suis obligé de vous adresser : N'est-il point à votre connaissance que la naissance de cette jeune personne serait irrégulière?

— Mais, monsieur le doyen...

— Mon Dieu! madame, je suis le premier à reconnaître combien ma question est étrange, et j'ai pris les devants pour vous en avertir; aussi n'ai-je pas la prétention de vous obliger à y répondre. Vous pouvez très-bien, si vous le jugez convenable, garder le silence à ce sujet; seulement, dans ce cas, je serai contraint de la poser à monsieur le marquis lui-même. Il vous appartient donc de voir si la mission dont vous êtes chargée par monsieur le marquis vous autorise à parler ou bien si elle vous fait une loi de ne pas répondre; j'ai mes raisons pour vous adresser cette question, vous pouvez avoir les vôtres pour vous taire.

— Il est vrai, dit-elle après un court moment de réflexion, que cette naissance n'est pas régulière.

— Fille d'une femme de théâtre, n'est-ce pas?

— Cela est vrai, mais filleule du marquis de Rudemont et de plus sa pupille.

— Cela ne change rien à la naissance de la jeune personne. Comment monsieur le marquis a-t-il pu penser que, malgré tout le respect que nous avons pour sa personne, toute la déférence que nous devons à son nom, il nous serait possible d'admettre à Sainte-Rutilie une élève dont la naissance est illégitime et qui de plus est la fille d'une comédienne?

Elle fut déconcertée et demeura sans réponse. Avait-elle approché le but de si près pour le manquer? Que Denise n'entrât pas immédiatement au couvent, le plan du marquis était anéanti. Elle serait obligée de rentrer au château, il faudrait différer leur départ. Cette nuit dont la menace avait épouvanté le marquis s'écoulerait. Le lendemain, tout ne se trouverait-il pas remis en question? Que faire?

Heureusement pour elle, l'abbé Guillemittes lui donna le temps de la réflexion.

— L'idée qui a inspiré la fondation de notre couvent, dit-il, est celle-ci, que l'éducation d'un enfant se fait autant par ses camarades que par ses maîtres, de sorte que cet enfant ne doit se trouver en contact qu'avec d'autres enfants dignes de lui, ou, si vous aimez mieux, ses égaux par la naissance, les sentiments et la position sociale. Comment, au milieu d'un troupeau de jeunes filles qui toutes réunissent ces conditions, pourrions-nous recevoir une brebis étrangère?

Son parti était pris.

— Nous savions tout cela, dit-elle; mais monsieur le marquis avait pensé que si vous pouviez vous départir de votre règle, ce serait en faveur d'une enfant qui en réalité est sa fille. Des raisons particulières l'empêchent de la reconnaître en ce moment, mais elle sera son héritière.

— Héritage exposé à bien des éventualités avant de se réaliser.

— Sans doute; mais enfin, si cette jeune fille, après avoir passé quelques années dans une maison telle que la vôtre, se sentait attirée vers la vie religieuse, monsieur le marquis serait disposé à lui constituer dès ce moment une grosse dot.

— Ah!

— Aussi me semble-t-il que ce serait vraiment une bonne œuvre, sous tous les rapports, de la recevoir, et si la règle de votre maison l'interdit, — elle se leva, — j'espère être plus heureuse en frappant à une autre porte.

— Il est certain, dit-il en étendant la main pour la

retenir, que la situation, envisagée à ce point de vue, est bien différente; cependant reste toujours la naissance.

— Ce qui pourrait être un empêchement, j'en conviens, si cette naissance était connue de tout le monde ; mais qui sait la vérité à ce sujet? Deux ou trois personnes peut-être la soupçonnent, et, si elles voulaient parler, leurs paroles, en présence du fait accompli, ne trouveraient aucune créance. Ce ne seront pas en tous cas les camarades de la jeune fille qui se plaindront ; elle a quitté la maison maternelle toute jeune, et elle est un modèle de douceur et de tenue.

— Et quand deviez-vous nous amener cette jeune fille? demanda l'abbé après un moment de silence.

— Mais aujourd'hui même; monsieur le marquis devait la conduire au couvent.

— Eh bien! vous pouvez lui dire que je me rends à son désir ; je vais écrire un mot à la supérieure pour qu'on admette sa pupille. Je vous serai reconnaissant d'expliquer à monsieur le marquis que si je ne vais pas la recevoir moi-même de ses mains, c'est que je suis retenu au lit par cette fièvre. Aussitôt qu'elle m'aura quitté, j'aurai l'honneur d'aller lui faire ma visite.

Clémence ne retourna pas à Rudemont, mais elle écrivit quelques lignes au marquis pour lui dire que Denise était attendue au couvent de Sainte-Rutilie.

Et en faisant porter ce billet par un exprès, elle donna l'ordre au cocher de la conduire à la station.

LVI

Pendant que Clémence, à Hannebault, arrangeait avec l'abbé Guillemittes l'entrée de Denise au couvent de Sainte-Rutilie, le marquis, à Rudemont, se préparait au voyage qu'il allait entreprendre.

Où allait-il? quand reviendrait-il?

Ce n'était pas la première fois qu'il partait ainsi. Au temps de sa jeunesse, il s'était lancé dans plusieurs aventures de ce genre, et avant son départ il n'avait pas songé à se demander où il irait avec sa maîtresse ni quand il reviendrait.

Mais alors il était jeune, et l'âge ne pesait pas d'un poids lourd sur ses résolutions ; il regardait devant lui, non derrière, et, sur la route qu'il allait parcourir, il projetait le rayonnement de ses espérances.

Ce temps n'était plus.

Assurément il aimait Clémence et d'un amour plus profond, plus absolu que celui qu'il avait pu ressentir pour celles avec lesquelles il avait entrepris ces voyages; mais les ailes de la jeunesse qui l'enlevaient alors étaient tombées : l'insouciance, la liberté, les illusions de la vingtième année, avaient été remplacées par la clairvoyance et l'expérience de la cinquantaine.

Si son cœur était jeune encore, son esprit ne l'était plus.

Terrible différence, dont, pour la première fois, il mesura toute l'étendue.

Pendant plusieurs heures, il marcha en long et en large dans son cabinet, courbé sous le poids de ses pensées.

Puis, revenant à son bureau, il chercha dans son tiroir une feuille de papier timbré, et, d'une main ferme, sans hésitation, il écrivit :

« Ceci est mon testament.

» Je soussigné Arthur-Hubert Mulcent, marquis de » Rudemont, demeurant au château de Rudemont, ins- » titue pour mon légataire universel,

» Mon cousin monsieur Louis Mérault, substitut du » procureur impérial à Condé-le-Châtel.

» En conséquence, je lui donne tout ce que je pos- » sède en biens mobiliers et immobiliers,

» A charge par lui :

« 1° De payer à ma pupille Emma Lajolais, au moment » de la majorité de celle-ci ou le jour de son mariage, » la somme de un million ;

» 2° De servir à mon cousin, monsieur Arthème Fabu, » une rente viagère de douze mille francs, payable par » mois.

» Si, par le présent testament, je ne laisse rien à ma » cousine, madame Mérault, ce n'est pas que je l'oublie; » mais elle est la mère de Louis, et ce serait faire injure » aux sentiments de celui-ci de fixer le chiffre de la » rente qu'il voudra offrir à sa mère.

» De même, si je ne fixe pas non plus les sommes qui » devront être données aux pauvres et aussi aux gens » de ma maison, c'est que j'ai pleine confiance dans son » esprit de justice et dans sa générosité.

» Je termine par l'expression d'un vœu : J'ai cru re- » marquer qu'un sentiment de tendresse assez vive » existait entre Louis et Denise ; je suis heureux d'es- » pérer que cette tendresse pourra amener un mariage » entre eux, car je suis convaincu que sous tous les » rapports ils sont dignes l'un de l'autre.

» Fait au château de Rudemont, le quinze mai mil » huit cent soixante-cinq.

» ARTHUR MULCENT,
» marquis DE RUDEMONT. »

Ce testament écrit, il le relut posément, mettant des points et des virgules là où il en avait oublié ; puis il le cacheta sous une enveloppe, sur laquelle il écrivit : « A ouvrir après ma mort », et, enfermant cette enveloppe dans une autre, il adressa le tout à maître Painel, son notaire à Condé-le-Châtel.

Alors il se sentit plus libre : quoi qu'il arrivât, le sort de ceux dont il avait charge était assuré ; Denise aurait la preuve qu'il ne l'avait pas oubliée.

Cette pensée lui donna le courage de monter près d'elle, car l'heure de quitter Rudemont approchait.

Lorsqu'il entra dans la chambre où elle travaillait, il remarqua qu'elle faisait vivement disparaître un objet qu'elle tenait entre ses mains en le cachant sous un tapis, et ce fut avec une sorte de confusion qu'elle vint au-devant de lui, comme si elle avait été surprise en faute.

— Est-ce que j'arrive mal? dit-il.

— Oh! mon parrain, pouvez-vous penser cela?

— Ce n'est pas une accusation que je porte contre vous, mon enfant; je vous sais incapable de mal faire. Seulement, je constate qu'à mon arrivée, vous vous cachez de moi et que vous paraissez mal à l'aise. Faut-il que je regarde ce qu'il y a sous ce tapis?

Elle s'élança vivement en avant, et posant la main sur le tapis :

— Oh! non, dit-elle, laissez-moi, je vous en prie, le lever moi-même. C'est aujourd'hui le 15 d'ailleurs, et le moment est venu; ce soir ou maintenant, peu importe. Mieux vaut maintenant même, puisque nous sommes seuls.

Disant cela, elle leva le tapis et prit un porte-cigares, qu'elle tendit au marquis.

— C'est demain votre anniversaire, dit-elle, et je voulais vous offrir ce soir ce porte-cigares, que j'ai brodé à votre intention. C'était une surprise que j'avais cachée à tout le monde, même à madame Clémence. Est-ce que vous voudrez bien le porter, mon parrain?

Il l'attira à lui et l'embrassant tendrement :

— Vous êtes un bon cœur, ma chère Denise, dit-il avec une émotion qu'il ne put pas contenir; quoi qu'il arrive, soyez assurée que j'ai pour vous une vive tendresse, une inaltérable amitié.

Elle le regarda avec étonnement, surprise autant de ces paroles, peu intelligibles pour elle que de l'accent avec lequel elles avaient été prononcées.

— Je n'ai point parlé à la légère, dit-il; il va se pas-

ser un fait grave dans votre existence et dans la mienne, et c'est pour vous en entretenir que je suis monté ici.

— Mon Dieu! dit-elle, c'est donc pour cela que madame Clémence a voulu m'embrasser en sortant.

— Voulez-vous vous habiller? dit-il, nous allons sortir ensemble; nous causerons en voiture.

— Tout de suite, mon parrain; le temps de mettre un mantelet et un chapeau.

Pendant qu'elle nouait son chapeau devant la glace, le marquis marchait à travers la chambre; il s'arrêta devant la table de travail, sur laquelle était exposé un petit portrait sur émail d'Emma Lajolais.

— Prenez donc ce portrait, dit-il en le tendant à Denise, et prenez aussi celui-ci.

Il lui présenta un médaillon.

— C'est mon portrait que je vous offre, continua-t-il.

— Oh! combien je serais heureuse si....,

— Si?

— Si je n'avais pas peur.

Lorsqu'ils furent en voiture, il garda pendant longtemps le silence, et ce fut seulement en apercevant la flèche de l'église d'Hannebault qu'il se décida à parler.

— Si madame Clémence a voulu vous embrasser, dit-il, c'est qu'elle part; elle est obligée de se séparer de vous. Moi-même je suis forcé de faire un voyage à l'étranger qui peut-être durera longtemps. Dans ces conditions il m'est impossible de vous laisser seule au château; j'ai donc résolu que vous passeriez le temps de cette absence au couvent de Sainte-Rutilie.

— Au couvent!

— Mon enfant, je vous prie de garder votre calme; je suis fort troublé de cette résolution qui s'impose à ma volonté, et votre émotion ou vos plaintes ajouteraient beaucoup à mon chagrin.

Elle n'en dit pas davantage, mais deux larmes coulèrent silencieusement sur ses joues; le marquis se détourna pour ne pas les voir.

De nouveau un silence pénible s'établit entre eux.

Denise avait une de ses mains posée sur la portière de la calèche, et, aux contractions qui agitaient ses doigts crispés, le marquis voyait les efforts qu'elle faisait pour ne pas s'abandonner à son émotion.

Lui-même était trop profondément ému pour trouver une parole.

Ce fut elle qui la première rompit ce silence.

— Et je pourrai vous écrire? demanda t-elle.

— Assurément. Vous ne serez pas dans un couvent, mais dans une maison d'éducation où vous pourrez travailler avec profit; les maîtres que vous trouverez à Sainte-Rutilie sont excellents.

Mais il était évident qu'elle n'écoutait pas et qu'elle suivait sa pensée.

— Et vous voudrez bien m'écrire quelquefois? demanda-t-elle.

— Souvent, ma chère enfant; je vous le promets, ma chère fille.

Ce mot, qui lui avait échappé, le troubla profondément. Sa fille! si réellement elle était sa fille?

Heureusement pour son angoisse, la voiture longeait de hautes murailles en briques.

— Nous voici arrivés, dit-il en montrant une porte au-dessus de laquelle se dressait une croix en bois doré. C'est le couvent.

— Je le connais bien; souvent nous avons passé devant ces vilains murs en plaignant celles qui étaient enfermées derrière. Je ne prévoyais pas alors.....

Elle n'acheva pas; le marquis, pour l'aider à descendre, lui prit la main, qui était tremblante et glacée. Son visage était livide, mais, par un effort tout-puissant de volonté, elle ne pleurait pas.

On les reçut dans un parloir froid comme une cave et qui pour tout mobilier avait une douzaine de chaises en paille rangées contre les quatre murs.

Presque aussitôt la supérieure arriva, et pendant que le marquis lui expliquait en peu de mots le but de sa visite, elle ne quitta pas Denise de ses yeux noirs, qui, sous la blancheur de sa coiffe, lançaient des éclairs.

— J'attendais cette chère enfant, dit-elle, car j'avais été prévenue de son arrivée par un mot de monsieur le doyen.

Il se fit un silence.

Denise se tenait roide sur sa chaise, les yeux baissés, les épaules soulevées par sa respiration oppressée.

— Vous aurez une élève docile, dit le marquis, de bon caractère et d'humeur douce.

Il se leva. Denise, comme si elle avait été poussée par un ressort, se leva aussi.

Le marquis eût voulu abréger ses adieux; mais il ne pouvait pas la quitter sans un mot de tendresse, sans une caresse.

Il lui tendit la main.

— Au revoir, mon enfant, dit-il; à bientôt.

— Adieu, mon parrain.

Il fit quelques pas vers la porte en détournant la tête; elle courut à lui, et, lui prenant la main, elle l'inonda de ses larmes qui jaillirent irrésistiblement.

La mère Sainte-Alix, qui regardait cette scène d'un œil sec et les lèvres pincées, intervint alors en redressant Denise.

— Une grande fille, dit-elle; oh! mon enfant.

La porte du parloir, tirée par son poids, retomba dans son cadre avec un bruit qui écrasa le cœur de Denise. C'était fini; son parrain était parti; elle était au couvent.

En arrivant au Mans, le marquis trouva Clémence, qui l'attendait.

Presque aussitôt ils montèrent dans le train de Rennes; ils étaient seuls dans leur compartiment.

Clémence avait trouvé le marquis sombre et elle avait senti qu'il valait mieux ne pas chercher à le distraire.

La première partie de la route se fit donc silencieusement; ils étaient assis en face l'un de l'autre.

Mais, au bout d'un certain temps, elle tira sa montre, et, se mettant debout pour voir l'heure à la clarté de la lampe :

— Il est onze heures, dit-elle; en ce moment le capitaine monte à ma fenêtre. Si monsieur de Carquebut, entendant du bruit, allait lui envoyer une balle comme à un voleur : voilà qui serait dramatique.

Comme le marquis ne répondait rien, elle vint s'asseoir auprès de lui, et se blottissant contre sa poitrine :

— Enfin, dit-elle, je suis donc à toi, mon gros lion!

DEUXIÈME PARTIE.

I

Le château de Rudemont, naguère si bruyant et si animé, était presque désert; ses fenêtres étaient closes, ses cheminées ne fumaient plus.

Et dans la contrée c'était un sujet ordinaire de conversation de se demander si maintenant il serait jamais habité par son propriétaire, s'il reverrait le marquis de Rudemont, et si, dans sa forêt, on referait ces grandes chasses, suivies de déjeuners ou de dîners, dont tant

de personnes avaient conservé un excellent souvenir.

Les bavardages et les conjectures sur ce sujet allaient leur train, prenant des proportions tout à fait fantaisistes quand les interlocuteurs avaient quelque peu d'imagination.

Le directeur de la tréfilerie anglaise d'Hannebault, monsieur Robertson, avait raconté qu'il avait vu à Londres, à Langham-Hôtel, le marquis de Rudemont, en compagnie d'une jeune femme des plus élégantes dans sa toilette, qui n'était autre précisément que cette petite madame Clémence Beaujonnier, dont on s'était tant occupé autrefois au moment où elle était arrivée au château pour être l'institutrice de la pupille du marquis.

Ce récit, rapporté et colporté peu de temps après le départ du marquis, avait expliqué sa disparition et celle de l'institutrice, qui, par leur coïncidence, avaient déjà éveillé les soupçons.

— Il va bien, le marquis !

— A son âge, ça s'explique tout naturellement.

— Quel âge a-t-il donc ?

— Il approche de la cinquantaine : c'est le bon moment pour tomber sous la domination d'une femme.

— On dit celle-là intelligente et habile.

— En tous cas, elle est charmante.

— Trop petite, elle est mignonne et délicate ; le marquis, au contraire, taillé en géant. Ils ne semblaient pas faits l'un pour l'autre.

— C'est peut-être ce contraste qui a entraîné le marquis.

— Il y a bien autre chose ; il paraît qu'elle l'a ensorcelé. Le vieux Carquebut raconte à ce sujet des histoires étonnantes.

— Il est furieux, le Carquebut ; on dit qu'il voulait la petite institutrice pour lui.

— Le vieux monstre !

— Il n'y a pas de monstres pour les femmes. Dans l'être le plus disgracié par la nature, elles savent trouver un mérite qu'elles sont seules à apprécier, il est vrai, mais qui leur suffit pour expliquer et justifier (à leurs propres yeux), leur caprice.

— Est ce que le Carquebut aurait ?...

— Ça ne m'étonnerait pas ; en tout cas, il y a des gens qui le prétendent.

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne cesse de déblatérer contre la petite femme et contre le marquis.

— Ça se comprend, car cette fuite lui coûte cher : d'abord il perd une maîtresse, s'il est vrai toutefois que ces bruits soient fondés ; puis, ce qui est autrement grave pour lui, il est sérieusement menacé dans ses espérances. Toute sa vie avait été arrangée d'après cette idée, chez lui véritable monomanie, qu'il serait un jour ou l'autre l'héritier du marquis, en sa qualité de cousin. Un vieillard de soixante ans, héritier d'un homme qui n'a pas atteint la cinquantaine, cela peut paraître ridicule. Mais pour Carquebut rien n'était plus naturel et plus légitime : il était le parent le plus proche du marquis, il devait en hériter ; il s'était établi en maître au château, et il s'y conduisait comme si déjà il en était propriétaire. Ce départ dérange singulièrement ses projets.

— Le marquis ne peut pas épouser cette jeune femme, puisqu'elle a un mari.

— Evidemment, mais le marquis peut très-bien se ruiner pour elle. Ainsi Robertson raconte qu'à Langham-Hôtel, ils menaient un train splendide : appartements, voitures, rien n'était trop beau. Il les a vus un soir au théâtre de Covent-Garden, et la petite institutrice, qui ici était si modeste, était là-bas couverte de diamants ; assise dans sa loge auprès du marquis, qui attirait les regards par sa prestance, elle faisait sensation : toutes les lorgnettes étaient braquées sur cette Française que Robertson était seul à connaître. Dans un entr'acte, il a salué le marquis, mais celui-ci ne lui a pas rendu son salut. Evidemment ils se cachent.

— A cause du mari sans doute.

— Oh ! ce capitaine Beaujonnier n'est pas à redouter comme vengeur de la morale ; quelqu'un, qui l'a bien connu quand il était officier de remonte à Saint-Lô, me disait qu'avec de l'argent on aurait de lui tout ce qu'on voudrait,

— Alors pourquoi se cachent-ils ?

— Je ne sais pas ; à cause des convenances.

— Peut-être que le marquis n'a pas voulu y mettre le prix.

— Ce n'est pas probable ; il a la main ouverte, et l'argent lui a toujours glissé entre les doigts avec une extrême facilité.

— C'est bien là ce qui inquiète le cousin Arthème.

— Et c'est pour cela probablement que ce vieux Carquebut s'empresse dès maintenant de tirer de ce naufrage toutes les épaves qu'il peut. Ainsi on me disait qu'il avait vendu les chevaux de chasse du marquis.

— Non-seulement les chevaux, mais encore les meilleurs chiens de l'équipage : dans les bois aussi, il a avancé plusieurs coupes. Il fait argent de tout. Un jour ou l'autre il vendra les plombs de la toiture du château.

— C'est sa manière de se consoler.

— Ou de se venger. Au reste, il faut dire que, malgré sa fureur, il n'engendre pas la mélancolie. Il passe ses journées à jurer. Mais à l'heure des repas il demande des consolations à la table. Il a toujours quelqu'un à déjeuner et à dîner : des maquignons, des marchands de bois, avec lesquels il conclut des marchés le verre en main. Il y a des jours où la table n'est pas desservie du matin au soir et même du soir au matin. On apporte des cartes et des dominos, ou des dés, sur la nappe, tous les jeux lui sont bons, et l'on joue tant qu'on conserve un peu de force dans la tête et dans les doigts. Quelquefois on se querelle ; et la semaine dernière Carquebut s'est montré avec un œil poché, qui ne s'était pas noirci tout seul. Mais tout cela se passe à la sourdine, et le château n'en paraît pas plus animé. Carquebut a renvoyé tous les domestiques pour ne pas les payer, et il n'a gardé qu'une fille de cuisine. Tous les volets sont clos ; on n'ouvre plus que la salle à manger ; mais il paraît qu'on ne la balaye jamais ; c'est un chenil : il y a des bouteilles sur tous les meubles, pleines, vides.

— La cave du marquis danse ; heureusement elle est bien garnie.

— La cave et tout : ainsi un marchand de Condé me disait qu'il avait vendu pour presque rien des faïences anciennes auxquelles le marquis attachait un grand prix.

— Mais c'est un vol cela.

— Dites-lui ça, et de très-bonne foi il vous répondra qu'il sauve ce qu'il peut : ces faïences venaient de son grand-père, le vieux Fabu, et tout ce qui a appartenu à ce vieux brigand lui appartient. C'est sa façon de comprendre la loi d'héritage.

— J'aime mieux celle de madame Mérault.

— Oh ! le frère et la sœur ne se ressemblent pas, et pendant longtemps on a eu tort de les confondre. Parce qu'ils poursuivaient le même but, qui était l'héritage du marquis, il ne s'en suivait pas qu'ils étaient dignes l'un de l'autre. La façon dont elle a quitté le château, qu'elle pouvait continuer à habiter tout aussi bien que son frère, a été très-convenable.

— La voilà avec son fils.

— Ils habitent une petite maison à Condé.

— Ils ont de quoi vivre ?

— Les appointements du substitut, voilà tout.

— Cela fait un changement pour celui-ci, car lui aussi était l'héritier futur du marquis, et de plus, s'il avait épousé sa pupille, il aurait eu, en attendant l'héritage, une grosse dot.

— On dit que les jeunes gens s'aimaient.

— C'est probable ; car cette petite Denise, avec laquelle j'ai dîné une fois au château, était charmante.

— C'est une véritable barbarie de l'avoir mise au couvent.

— Le marquis, étant son tuteur, en avait le droit, et franchement il ne pouvait pas l'emmener en voyage avec sa maîtresse.

— Comment l'abbé Guillemittes a-t-il admis, dans son couvent de Sainte-Rutilie, une jeune fille qui avait pour mère une comédienne et dont le père était inconnu.

— Ah ! voilà. Il est probable qu'il y a là-dessous quelque intrigue soit dans le présent, soit dans l'avenir. Peut-être le marquis a-t-il fait les fonds pour une échance de l'abbé, toujours aux expédients.

— Je plains la petite. Au couvent, quand on a un amour dans le cœur, cela n'est pas gai pour elle.

— La situation de Louis Mérault n'est pas plus agréable, car il paraît qu'il l'aime passionnément.

— Ils ne se voient pas ?

— Voilà une bonne question ; comment voulez-vous qu'un jeune substitut de vingt-six ans soit admis dans un couvent pour y voir une jeune fille qu'il aime. Parlez de cela à la mère Sainte-Alix.

— Ma nièce, qui est la camarade de cette petite Denise, me dit qu'elle est d'une tristesse vraiment touchante, avec cela pleine de douceur et de résignation. On croit qu'elle se fera religieuse.

— Pourquoi religieuse? Quand elle aura atteint sa majorité, elle pourra très-bien sortir du couvent et épouser Louis Mérault.

— Soyez sûr que si l'abbé Guillemittes entrevoit la possibilité d'en tirer une grosse dot, il saura bien en faire une religieuse; il a réussi des choses plus difficiles que celle-là.

— D'ailleurs, si, comme on le suppose, elle est la fille naturelle du marquis et non pas seulement sa pupille, on a intérêt à la cloîtrer : une femme derrière les murailles d'un couvent n'est pas bien redoutable.

— C'est madame Beaujonnier que vous voulez désigner par ce « on ? »

— Parbleu ! Croyez-vous que c'est pour les beaux yeux du marquis qu'elle l'a enlevé en Angleterre. Elle doit vouloir en tirer mieux que les diamants dont le marquis la couvre en ce moment. Ce n'est pas une de ces filles qui se contentent de ce qu'elles peuvent arracher à un amant momentanément passionné, pour passer ensuite à un autre. C'est une honnête femme.

— Vous n'êtes pas difficile.

— J'entends qu'elle a un mari.

— Il est joli, le mari !

— Enfin c'en est un ; de plus, elle n'a pas fait métier de galanterie. Eh bien ! quand une femme de ce genre se jette sur un homme, elle ne le lâche plus. Dans ces conditions, il ne faut donc pas que la petite Denise épouse le substitut. Cette alliance formerait une double force, contre laquelle madame Beaujonnier aurait à lutter, puisque, dans le même intérieur, le marquis trouverait réunis sa fille, d'une part, et, d'autre part, son jeune cousin, pour lequel il a toujours montré beaucoup d'affection. S'il survenait des enfants dans ce ménage, ce serait le reste : le marquis les prendrait en affection, et alors adieu l'influence de la maîtresse.

— Savez-vous ce que je ferais, si j'étais à la place du substitut? J'irais trouver le mari, et je lui proposerais une grosse somme pour lui faire reprendre sa femme, ou intenter à celle-ci un procès en adultère. Six mois de prison refroidiraient le marquis.

— Louis Mérault est trop délicat pour employer des moyens de ce genre ; d'ailleurs le marquis est à l'étranger, et il ne serait pas facile de les rejoindre.

— Resteront-ils toujours à l'étranger?

— Ah ! voilà !

II

Pendant un an, ce thème défraya toutes les conversations.

Madame Beaujonnier ruinerait-elle le marquis de Rudemont ?

Se cacheraient-ils assez bien à l'étranger pour que le capitaine Beaujonnier ne fît pas valoir ses droits de mari ?

Denise serait-elle religieuse ?

Monsieur de Carquebut vendrait-il en détail le château de Rudemont ?

Chacun avait son hypothèse qu'il défendait et arrangeait conformément aux inspirations de son caractère.

— Moi, je ferais cela, si j'étais à la place du marquis.

— Moi, j'agirais ainsi.

Il n'y avait pas que les bavards et les curieux qui agitassent ces questions pour le plaisir de parler : le départ du marquis et sa ruine possible avaient donné l'éveil à des espérances intéressées.

Jusqu'à ce moment, on s'était habitué à considérer, dans le pays, la terre de Rudemont comme une propriété indivisible, qui à la mort du marquis passerait en des mains jalouses de la conserver dans son entier. Sans doute c'était là une idée bien désagréable pour les petits financiers, pour les paysans enrichis qui étaient possédés de la fièvre de la propriété ; mais enfin on s'était fait à cette idée, c'était une fatalité qu'on subissait en se contentant de jeter un œil d'envie sur ces bois, ces champs, ces herbages, qui, divisés, feraient la commodité et le bonheur de tant de gens.

Mais le départ du marquis avait mis fin à cette résignation ; les convoitises, jusque-là platoniques, s'étaient précisées en prenant un côté pratique. Chacun avait fait son choix : celui-ci aurait telle ferme, celui-là telle pièce de terre. On s'était entendu pour ne pas se faire concurrence, et, quand il avait été impossible d'avoir seul ce qu'on désirait, on s'était mis d'accord pour partager : lotissements, échanges avec ou sans soultes, tous les moyens admis par la loi pour le partage et la division des immeubles avaient été mis en œuvre.

Dans les foires, dans les marchés, le soir au café, en buvant des *mocques* et des *glorias*, on discutait l'affaire, et chaque jour le cadastre de l'arrondissemet de Condé-le-Châtel était bouleversé : les notaires, les receveurs de l'enregistrement, les conservateurs des hypothèques se frottaient les mains, ce qui, chacun le sait, est le signe avant-coureur d'une fortune prochaine.

Mais c'était le dimanche surtout que cette fièvre prenait un caractère d'intensité tout à fait caractéristique.

Alors, dans les cours plantées de pommiers, dans les herbages, dans les prés à faucher, on rencontrait des paysans endimanchés qui marchaient à grands pas lents et réguliers, en long et et en large pour mesurer la pièce de terre qu'ils convoitaient ; puis on les voyait s'arrêter, et les mains dans les poches, regarder attentivement autour d'eux. Sous leur chapeau bien lustré, dans leurs cols de chemise qui leur sciait les oreilles, leur figure, qui avait la couleur du cidre doux, prenait une expression de béatitude. Dans un an, dans six mois, tout cela leur appartiendrait : ici ils bâtiraient un pressoir ; là, une étable à cochons.

Mais si un nouveau venu survenait, la béatitude était aussitôt remplacée par une indifférence affectée. On allait au-devant de lui, et la main dans la main, on causait de choses et d'autres.

— Il y aura des pommes ?

— Peut-être bien.

— Ce n'est pas que le *cru* d'ici soit fameux, mais l'année est bonne.

Dans les bois, on trouvait des charrons, des charpentiers qui, un mètre brisé à la main, prenaient la circonférence des arbres à leur convenance.

Chacun aurait sa part, tout serait vendu.

Et ces philosophes pratiques, au lieu de jeter la pierre à madame Beaujonnier, ne se faisait aucun scrupule de déclarer tout haut que ces femmes là avaient du bon; ceux qui avaient des idées générales sur la marche de l'humanité démontraient même d'une façon brillante que ces femmes accomplissaient en ce monde une mission civilisatrice.

Mais, au bout d'un an, la curiosité qui commençait à se fatiguer de ressasser toujours les mêmes idées, trouva un aliment nouveau, solide et résistant, dans le récit qu'un jeune avocat de Condé rapporta d'Italie, au retour des vacances.

En faisant l'ascension du Vésuve, il avait rencontré le marquis de Rudemont et madame Beaujonnier.

Bien qu'il connût parfaitement le marquis pour avoir été reçu plusieurs fois au château avec Louis Mérault, son ami, il avait cru devoir, par discrétion, ne pas les saluer.

Mais le marquis était venu au-devant de lui, et, d'une façon qui ne permettait pas le refus, il l'avait invité à passer une journée dans une villa de Sorrente qu'il habitait depuis trois mois.

Cette journée, il l'avait passée dans l'intimité du marquis et de madame Beaujonnier, que les domestiques appelaient « madame la marquise ».

Elle et le marquis avaient beaucoup parlé de Rudemont et de Condé; le marquis surtout, qui s'était affectueusement inquiété de Louis, de sa position présente et de son avenir.

Ni l'un ni l'autre n'avait manifesté l'intention de revenir en France, et leur installation à Sorrente paraissait indiquer qu'ils voulaient faire un long séjour en Italie.

Le marquis était passionnément épris de l'ex institutrice; son amour se montrait en tout, dans ses regards, dans ses paroles, dans la tendresse qu'il lui témoignait, — tendresse où la soumission se mêlait au respect.

La beauté de madame Beaujonnier était en progrès; elle avait pris un calme et une plénitude qu'elle n'avait pas autrefois à Rudemont, au temps où,dans toute son attitude il y avait quelque chose de volontairement effacé et d'ondoyant.

Quant au marquis, il avait singulièrement vieilli : ses cheveux étaient gris; il avait engraissé, mais d'un mauvais embonpoint, flasque et bouffi. Lui, autrefois si droit, se tenait voûté; après le dîner, il s'était endormi à table d'un sommeil lourd, avec le visage empourpré, comme s'il allait être frappé d'un coup de sang.

On comprend que ces nouvelles avaient réveillé l'attention lassée.

La lecture des journaux avait expliqué les raisons pour lesquelles le marquis ne s'entourait plus des précautions qu'il avait cru devoir prendre en Angleterre. Sous la rubrique des tribunaux, on avait lu le compte rendu du procès en escroquerie intenté par le parquet au directeur de la *Fortune publique*. Le capitaine Beaujonnier, gérant de cette maison, qui pendant plus d'un an avait rempli la quatrième page des journaux de ses annonces pompeuses, s'était très-bravement défendu. En soldat qui n'a peur de rien, le ruban rouge à la boutonnière, il avait tenu tête au ministère public, prétendant démontrer qu'il n'avait eu qu'un rôle très-secondaire dans cette entreprise. On avait abusé de sa franchise militaire, de sa bonne foi, et des gens d'affaires habiles et retors l'avaient roulé, lui l'honnête homme simple et loyal. I était la première victime des escrocs auprès desquels il avait la honte de s'asseoir sur les bancs de la police correctionnelle. Malheureusement ce système de défense n'avait point ébloui ses juges; ces misérables robins avaient eu le cœur de condamner à la prison un brave militaire coupable tout au plus de négligence.

C'était cette prison qui avait permis au marquis d'avouer hautement sa liaison avec madame Beaujonnier. Tandis que le capitaine fabriquait des chaussons de lisières à Melun ou à Poissy, ils n'avaient rien à craindre de ce mari peu scrupuleux, mais encore plus maladroit.

Plus tard, il serait temps d'aviser.

Ce plus tard avait été une douche d'eau froide jetée sur les espérances de ceux qui voyaient déjà des grandes affiches jaunes placardées sur tous les murs pour annoncer « la vente du domaine de Rudemont, avec le château, les terres, les bois et les dépendances. »

Si elle s'était ostensiblement établie auprès du marquis, cette madame Beaujonnier, disaient les têtes fortes, n'avait pas besoin de le ruiner; elle n'avait qu'à se faire instituer légataire universelle et à attendre l'ouverture de la succession.

Dans ce cas, la licitation aurait-elle lieu? La question était douteuse.

Et ce qui la rendait plus obscure encore, c'était que le marquis ne faisait pas le moindre emprunt hypothécaire. On avait été jusqu'à requérir des états d'inscription aux bureaux des hypothèques, et l'on avait eu la preuve que le marquis ne s'endettait pas. Il vivait avec ses revenus. Quelle platitude!

Alors les philosophes qui avaient applaudi à la mission civilisatrice exercée par madame Beaujonnier avait changé de langage.

Comment! elle vivait bourgeoisement avec le marquis, elle ne le ruinait pas? La poésie était donc morte.

Comment! la terre de Rudemont ne serait pas licitée, morcelée, fondue au feu des enchères? Elle passerait entière aux mains de cette aventurière? Ce serait scandaleux. Les lois de la morale, aussi bien que celles de l'économie politique, s'y opposaient. Il importait à la fortune du pays que la terre de Rudemont ne restât pas improductive dans des mains débiles.

Pendant plusieurs mois, ce fut sous ce point de vue qu'on traita la question.

Et l'on discutait toujours, sans grand espoir de la voir faire un pas en avant, lorsque le maître de l'hôtel du *Bœuf couronné*, qui était en même temps loueur de chevaux, reçut une dépêche qui en quelques instants fut connue dans toute la ville de Condé.

Par cette dépêche, datée de Paris, le marquis de Rudemont commandait une calèche pour l'aller attendre à l'arrivée du train du soir et le conduire au château.

Il revenait donc, le marquis!

Seul?

Ou avec sa maîtresse?

Volontiers on eût été l'attendre à la station, afin de savoir à quoi s'en tenir.

Heureusement le docteur Gillet, qui se trouvait dans ce train du soir, put satisfaire la curiosité vivement surexcitée.

Comme on causait au cercle de l'affaire du marquis, sans pouvoir se mettre d'accord, les uns soutenant qu'il revenait avec sa maîtresse, les autres, au contraire, prouvant par raisons démonstratives qu'il était impossible qu'un homme bien pensant comme le marquis donnât à la province l'exemple d'un pareil scandale, le docteur Gillet, qui survint au moment où la discussion s'échauffait, intervint pour trancher la difficulté.

— J'ai voyagé avec monsieur le marquis de Rudemont, dit-il doucement en souriant.

A ce mot, il se fit un silence, troublé seulement par quelques *chut* énergiques.

— Ne nous faites pas languir, dit une nature nerveuse.

— Est-il seul? demanda un autre.

— Il est accompagné de deux domestiques; Valery, son valet de chambre, et un Italien.

— Ah!

— Et de plus, continua le docteur Gillet, il a avec lui... madame Beaujonnier.

— Je vous le disais bien.

— C'est impossible.

Ce fut un feu croisé d'exclamations.

Le silence ne se rétablit que quand le docteur Gillet ajouta que, selon lui, le marquis était dans un état de santé tout à fait inquiétant.

— Face apoplectique, taille voûtée, mains tremblantes, lèvre inférieure pendante, œil éteint; il ne peut marcher qu'en s'appuyant sur le bras de son valet de chambre qui, de temps en temps, le redresse. Déjà, à ce que j'ai cru comprendre d'après les paroles entortillées de la petite dame, il a eu une attaque en Italie. Pour moi, c'est un homme fini; ce n'est plus qu'une question de temps.

Puis, s'adressant à ceux qui l'écoutaient :

— Jeunes gens, et vous, hommes d'un âge mûr, que ceci vous serve de leçon : *Nocet empta dolore voluptas.*

III

Quand le marquis arriva au château de Rademont, monsieur de Carquebut était absent. Ce fut seulement à une heure avancée dans la nuit qu'il rentra, un peu lancé, parce qu'il avait dîné avec des amis, « ce qui s'appelle de solides mâtins, qui n'ont pas peur d'une bouteille. »

En apprenant, par la femme de service qui l'avait attendu, que le marquis était de retour avec madame Clémence, il fut instantanément dégrisé.

— Le marquis ! madame Clémence !

— Et aussi monsieur Valery.

— Revenus sans m'avoir averti ! est-ce qu'ils se fichent de moi ? Ne pas m'avertir, mille tonnerres !

Mais, si ce cri d'une dignité offensée lui avait tout d'abord échappé, le sentiment de sa responsabilité lui revint bientôt.

— Et qu'est-ce qu'ils ont dit ? demanda-t-il.

— Madame Clémence a demandé si vous étiez au château.

— Madame Clémence, pas le marquis ?

— Oh ! le pauvre cher monsieur, il n'est seulement pas en état de lever le doigt.

— Ah ! vraiment, si mal que cela ; ah ! vraiment, mais alors...

Monsieur de Carquebut n'acheva pas, seulement il fut évident que pour lui que la situation venait de changer. Si le marquis n'était pas en état de lever le doigt, il n'y avait pas à se préoccuper de ce qu'il avait pu dire. Qu'importait ?

— Quand j'ai entendu une voiture s'arrêter devant le perron, continua la servante, heureuse d'avoir une histoire à raconter, j'étais dans ma cuisine, en train de dîner. — Ho ! dit une voix que je ne connaissais pas ; et une voiture s'arrête. Me voilà toute saisie. — Ah ! mon Dieu, que je m'écrie, me parlant à moi-même, bien sûr qu'il y a du malheur d'arrivé ; vidons mon verre de *boire*. Pour sûr, c'est monsieur qu'on rapporte... Je pensais à vous tout naturellement. Je monte, et qu'est-ce que j'aperçois ? Madame Clémence sur le perron et monsieur Valery en train de descendre monsieur le marquis de la calèche. Il le soutenait sous les deux bras comme un enfant. Où est monsieur de Carquebut ? demanda madame Clémence.

— Ah ! elle m'a demandé ?

— C'est le premier mot qu'elle a dit. Je lui réponds que vous êtes à la foire d'Hannebault et que vous ne rentrerez, bien sûr, que dans la soirée. — C'est bien, qu'elle répond ; peu importe au surplus.

— Comment, peu importe ?

— C'est ce qu'elle a dit, aussi vrai que je vous vois. Mais, si je vous rapporte les paroles, je ne peux pas vous rendre comment elles ont été prononcées : roides à vous faire trembler. Ah ! elle ne revient pas commode, madame Clémence, elle qui autrefois était si polie avec les domestiques. Pour lors, elle me dit qu'il va falloir servir quelque chose de froid à monsieur le marquis pour son souper, et elle me demande ce que j'ai. Bien embarrassée que je me trouve, car je n'avais qu'une dinde que j'avais fait rôtir pour vous, si en rentrant vous aviez faim...

— Vous n'avez pas donné ma dinde, j'espère bien ?

— Mais, dame ! oui, monsieur ; je n'ai pas pu faire autrement.

— Mille millions de tonnerres ! s'écria monsieur de Carquebut ; ils m'ont mangé ma dinde !

— Si vous avez faim, je vous ai gardé les filets.

— Je n'ai pas faim ; mais c'est se ficher de moi d'avoir touché à ma dinde ; une dinde cuite pour moi.

— Je pensais bien que monsieur ne serait pas content ; mais comment faire ? Monsieur Valery est venu dans la cuisine et il ne s'est pas gêné pour découper la dinde ; il ne voulait vous laisser que la carcasse, j'ai eu bien de la peine à sauver les filets.

— Encore un que je vais mettre au pas.

— Pour ça il ne l'aura pas volé, car il est encore plus fier et plus insolent avec le monde qu'autrefois. Si vous saviez comme il a crié parce qu'il n'a pas trouvé de plateau d'argent pour porter sa volaille et ses assiettes. On dirait qu'il ne peut toucher qu'à l'argent ou à l'or. Enfin il a servi monsieur le marquis et madame Clémence dans l'appartement de monsieur le marquis.

— Ils ont soupé ensemble ?

— Mais oui ; alors on a couché monsieur le marquis, car ce n'est plus lui qui se couche ; un homme qui, il y a deux ans, en descendant de son grand cheval noir, enjambait trois marches du perron à la fois. Faut-il qu'il soit changé ! Quand monsieur le marquis a été couché, madame Clémence m'a fait appeler dans la salle à manger. — Qu'est-ce que c'est que ce chenil ? qu'elle m'a dit en montrant les bouteilles qui étaient sur les dressoirs. — Je lui ai répondu que c'était vous qui vouliez que les bouteilles fussent rangées de cette façon, parce que ça vous était plus commode, quand le matin vous vouliez boire un verre de vin blanc, ou bien dans la journée quand vous vouliez vous rafraîchir. Pendant que je parlais, monsieur Valery regardait madame Clémence et il riochait.

Ah ! il riochait ! Il me payera ça.

— Madame Clémence, elle, ne riait pas. Quand j'eus fini mes explications, elle me dit, sans me regarder, comme si elle parlait à la muraille : — Vous allez me jeter tout cela dehors. — Dehors ! le vermouth de monsieur Arthème ! que je lui dis, son cognac, son calvados ? — Mais, sans m'écouter, elle dit à Valery, qui paraît faire tout ce qu'elle veut : « Vous allez descendre au village ; vous prierez le menuisier d'être ici demain matin, à cinq heures, avec des ouvriers, pour racler ce parquet ; vous commanderez aussi au peintre de venir à sept heures pour l'encaustiquer et le frotter. Il faut qu'à onze heures monsieur le marquis puisse venir déjeuner dans cette salle à manger, plus immonde qu'une porcherie. »

— Elle a dit une porcherie.

— Elle l'a dit, puis elle est sortie. A peine avait-elle tiré la porte, que ce maudit Valery s'est mis à rire en me regardant et me menaçant du doigt. « Nous allons, je crois, en voir de drôles, a-t-il dit, et voilà une petite dame qui va vous faire marcher droit, vous et.... »

— Et qui ?

— Dame ! monsieur, je n'oserai jamais répéter ce qu'il a dit.

— Je le veux.

— Et... votre vieille momie desséchée, qu'il a dit.

— Vieille momie desséchée ! Qui ça, vieille momie desséchée ?

— Dame, monsieur, je ne sais pas.

Monsieur de Carquebut réfléchit un moment ; mais à la fin il parut trouver qu'il était de sa dignité de ne pas paraître comprendre à qui « vieille momie desséchée » pouvait s'appliquer.

— Où est madame Clémence présentement ? demanda-t-il.

— Couchée, je pense.

— Où cela, couchée ?

— Je ne sais pas. Jusqu'à onze heures passées, je l'ai entendue marcher dans tout le château ; j'ai eu l'idée de voir ce qu'elle faisait.

— Très-bonne idée.

— Et je l'ai aperçue qu'elle ouvrait les buffets et les armoires ; alors elle comptait les choses, et avec un crayon elle écrivait sur une feuille de papier.

Au dernier moment, monsieur de Carquebut ne put pas retenir plus longtemps l'explosion de sa colère, et pendant plusieurs minutes on entendit ronfler tout son répertoire de jurons.

Puis, prenant une lumière, il monta rapidement au premier ; il voulait la voir cette Clémence.

Il allait lui parler.

Mais ce fut en vain qu'il frappa à la porte de la chambre qu'elle occupait au temps où elle était l'institutrice de Denise ; cette porte était fermée.

Les coups de poings et les coups de pied qu'il donna dedans retentirent sous les voûtes sonores du corridor, sans qu'il entendît aucun bruit dans cette chambre.

Où était elle ?

Cette question irrita encore sa fureur, et il était si bien exaspéré quand il rentra dans sa chambre, qu'il envoya des coups de pied à tous les meubles qu'il trouva sur son passage.

Que ne pouvait-il en faire autant à cette peste maudite ?

Comment ! elle avait l'infamie de se sauver à l'étranger avec ce grand benêt de marquis, alors que lui Arthème Fabu de Carquebut l'aimait, alors qu'il avait la bonté de lui promettre qu'il l'épouserait ?

Elle l'avait trahi, elle l'avait abandonné.

Et maintenant elle avait l'audace de revenir la tête haute dans ce château et d'y parler en maîtresse ?

La première chose qu'elle faisait, c'était de manger une dinde cuite pour son souper, à lui, Arthème, et elle la mangeait avec Arthur.

S'il l'avait tenue, il lui aurait tordu le cou.

Heureusement pour elle, elle avait eu la prudence de se cacher.

Mais où était-elle cachée ?

Chez Arthur sans doute.

Dernier outrage, plus exaspérant encore que tous les autres, par cela même qu'il était immédiat. Ce n'était point une crainte plus ou moins probable, c'était un fait certain. Elle était là quelque part, à deux pas de lui. S'il mettait le feu au château, s'il les brûlait tous les deux ; le vent soufflait en bourrasques : un rideau allumé par malheur et le château flamblait sans qu'on pût l'éteindre. Oui, mais eux pourraient se sauver, et le château brûlé ne serait plus qu'une ruine. Il ne voulait pas hériter d'une ruine. C'était Rûdemont qu'il voulait : Rudemont, tel qu'il l'avait vu et aimé depuis son enfance, celui dont il s'était toujours considéré comme propriétaire, et en ces derniers temps avec plus de certitude que jamais, puisque le marquis était menacé d'une mort prochaine.

Il parlerait à Clémence, il s'expliquerait avec elle, elle verrait ce que c'était la colère d'un homme tel que lui. Ah ! comme il allait la traiter. Il voulait la voir se traîner à ses pieds.

Pendant toute la nuit, il roula dans sa tête le discours qu'il lui adresserait ; il prépara ses phrases, ses airs de tête, ses gestes de mépris. Mais le matin le sommeil le prit, et il ne se réveilla que quand on frappa à sa porte. C'était Valery.

— Madame prie monsieur Arthème, dit le valet de chambre, de descendre dans le cabinet de monsieur le marquis, où elle l'attend pour lui parler.

Elle l'attendait pour lui parler, c'était elle qui le faisait appeler ! Il allait se déranger pour elle, lui !

Son premier mouvement fut de répondre que c'était lui qui attendait madame Clémence et qu'elle eût à monter près de lui et plus vite que ça.

Mais il réfléchit qu'elle pourrait ne pas venir, et il avait hâte de débiter son discours.

Il se tourna donc vers Valery et d'une voix pleine de dignité :

— Dites que je descends tout à l'heure, et quant à vous, mon garçon, soyez tranquille ; par la même occasion, je vais régler votre compte.

Chose bizarre, le valet de chambre ne parut nullement intimidé par cette menace, et le sourire qu'il avait en entrant, il l'avait encore sur les lèvres en sortant : un sourire de suffisance et de moquerie.

Au bout d'un quart d'heure, monsieur de Carquebut fut prêt à descendre, et quand il entra dans le cabinet où Clémence l'attendait, il avait sa première phrase sur le bout de la langue ; sa tête était haute, son regard était imposant, son geste était menaçant.

Elle était assise dans le grand fauteuil où le marquis s'asseyait autrefois. Devant elle, sur le bureau, étaient étalées de grosses liasses de papiers d'affaires, des baux, des contrats d'acquisition, des obligations. Des paquets de billets de banque étaient à-demi recouverts d'un presse-papier ; tous les tiroirs du bureau étaient ouverts, et la porte en fer de la caisse était entrebâillée. La plume à la main, Clémence faisait des calculs sur une feuille de papier couverte de chiffres.

Lorsqu'elle vit entrer monsieur de Carquebut, elle se leva à-demi et du bout de sa plume lui indiquant un fauteuil.

— Je vous demande pardon de vous avoir dérangé si matin, dit-elle ; mais j'ai à vous entretenir d'affaires sérieuses qui ne souffrent pas de retard. Veuillez vous asseoir.

En entendant ce langage auquel il était si loin de s'attendre, monsieur de Carquebut regarda autour de lui, pour voir si le marquis n'était pas là ; mais il ne le vit point. Ils étaient seuls, et la porte qui, de ce cabinet, communiquait avec l'appartement du marquis, était fermée.

Alors il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit, tant son saisissement fut grand.

IV

Clémence ne parlant pas et restant occupée à faire des chiffres, monsieur de Carquebut put l'examiner.

Eh quoi ! la femme qu'il avait là devant lui, dans ce grand fauteuil, froide, roide, affairée, avec ces yeux durs qui l'avaient arrêté net, était la même qu'il avait vue autrefois si affable ? Ah ! elle n'était plus souple, la petite déesse !

Cependant ce moment de calme lui ayant permis de retrouver la première phrase de son discours, il se redressa, et, rejetant sa tête en arrière, étendant son poing fermé en avant, il allait lancer cette première phrase, lorsque d'un geste sec elle lui ferma la bouche.

— Je sais ce que vous allez dire, tandis que vous ne savez pas pourquoi je vous ai fait appeler ; c'est donc à vous de m'écouter. Ne perdons pas notre temps, je ne suis pas libre ce matin.

— Ah ! mais, ah ! mais.

— Permettez, tout ce que vous avez à dire, je l'écouterai, et probablement même j'y répondrai, mais pas en ce moment ; nous avons des affaires plus urgentes à traiter à cette heure.

— Et moi, je soutiens...

— Des divers renseignements et des documents que j'ai aux mains, dit-elle en attirant une liasse de papier devant elle, il résulte que vous avez vendu la coupe de bois du triège de la lande moyennant trente-deux mille francs, celle du grand-fayard pour vingt-quatre mille francs, celle de la mare aux buées pour dix-sept mille francs. Est-ce vrai?

— Est-ce que vous vous moquez de moi? s'écria monsieur de Carquebut stupéfait.

— De plus, continua-t-elle sans paraître entendre cette exclamation, vous avez vendu trois chevaux de chasse, cinq carrossiers, huit juments poulinières et leurs poulains, quatre chevaux de service, quatorze chiens de l'équipage. — Elle changea de papier, pour en prendre un autre sur lequel étaient écrites des notes au crayon. — De plus, vous avez vendu encore l'argenterie du dressoir de la salle à manger, pesant environ vingt-deux ou vingt-trois kilogrammes et valant au poids quatre mille quatrecents ou quatremille six cents francs, les faïences du parloir. De plus, vous avez vendu encore...

Mais il ne la laissa pas continuer; le premier mouvement de surprise passé, il avait repris son assurance et avec elle son insolence ordinaire.

— Ah çà! ma petite dame, dit-il en tapant un vigoureux coup de poing sur le bureau, est-ce que vous vous figurez bonnement que je vais me laisser lanterner comme ça pendant deux heures. Vous m'interrogez, vous?

— J'ai cet honneur.

— Fais peut-être erreur, dit-il d'un ton goguenard, mais je n'ai point appris que vous soyez devenue propriétaire de la terre de Rudemont.

— Pardonnez-moi ma distraction, dit-elle poliment; j'aurais dû, j'en conviens, vous dire en quelle qualité je vous adresse ces questions. Monsieur le marquis de Rudemont, vous ne l'ignorez pas, est en ce moment dans un assez mauvais état de santé; les affaires le fatiguent. Je suis donc chargée par lui de le remplacer; c'est donc en son nom que je vous parle.

— Vous avez sa procuration peut-être?

— Mon Dieu! non; nous n'avons point encore eu le temps de prendre les mesures légales nécessaires pour régulariser mes pouvoirs.

— Eh bien! alors, pourquoi voulez-vous que je vous réponde?

— Pour vous éviter la peine d'aller à Condé vous expliquer avec monsieur Pioline, l'avoué de monsieur le marquis, qui serait chargé, à ma place, d'examiner votre compte, si nous ne pouvions pas nous mettre d'accord. Préférez-vous avoir affaire à monsieur Pioline? Je n'insiste pas, je lui envoie ces pièces, et il vous écrira; peut-être un homme de loi sera-t-il moins facile sur cette reddition de comptes.

Instantanément monsieur de Carquebut perdit son assurance et son insolence; ce Pioline lui était profondément antipathique.

— Vous devez comprendre, continua Clémence, qu'ayant reçu des sommes d'argent pour monsieur le marquis, vous devez en rendre compte; de plus, il y a une partie de votre administration à examiner. Je suis disposée à le faire avec vous d'une façon amiable; mais il y a une chose que je ne puis pas, ce serait de m'incliner devant votre refus. Tout à l'heure je vais être obligée de rapporter à monsieur le marquis ce qui se sera dit et passé entre nous...

— Tout?

— Tout ce qui se rapporte à ce compte, bien entendu. Si je lui dis que vous m'avez refusé une explication, je sais d'avance quelle sera sa réponse: « Pioline, » et alors il me faudra bien envoyer ces pièces à l'avoué.

— Mais, ma petite déesse...

— Monsieur de Carquebut!...

Une reine outragée n'eût pas mis plus de dignité dans son exclamation.

Quant à monsieur de Carquebut, il avait complétement changé de ton et d'attitude: le vengeur redoutable qui était entré, animé d'un juste ressentiment, le gouailleur insolent, étaient remplacés par un homme de composition facile, tout plein de bonhomie. Puisqu'elle annonçait qu'elle voulait examiner ses comptes d'une façon amiable, il fallait l'écouter; cela valait mieux qu'une discussion avec cet avoué au caractère quinteux.

— Etait-ce ainsi que nous devions nous revoir après une si longue absence? dit-il en la regardant d'un air passionné.

— A qui la faute?

— Moi qui accourais près de vous avec des paroles de tendresse dans la bouche.

— Vraiment?

— Sans doute j'étais partagé entre la colère et la tendresse... parce qu'après un départ comme le vôtre, il était bien permis...

— Qu'était-il permis, je vous prie?

— Je veux dire...

— Dites; car aussi bien je comprends que, tant que vous n'aurez pas exhalé cette colère dont vous parlez, je ne pourrai rien obtenir de vous. Vous avez toujours été un homme violent.

— Passionné.

— Passionné, si vous voulez, et les années ne vous ont pas changé.

— Pas à votre égard, en tout cas.

— Alors pourquoi cette colère?

— Comment! vous le demandez?

— Mais sans doute,

— Je vous aimais, n'est-ce pas, Je vous avais demandé d'être ma femme, — disant cela, il se rapprocha de Clémence, — et c'est à ce moment même que vous êtes partie avec le marquis; et vous n'avez pas craint...

Il allait s'emballer dans son discours, qui lui revenait à la mémoire, quand elle l'arrêta.

— Je n'ai pas craint? dit-elle.

— Je persiste dans mon mot et je dis: O femme volage, comment n'avez-vous pas craint de porter la désolation dans le cœur d'un homme sensible qui vous adorait? comment n'avez-vous pas rougi...

— Raisonnons, dit-elle en l'interrompant. Connaissez-vous l'histoire de Judith et d'Holopherne? Oui, n'est-ce pas? Eh bien! que pensez-vous de Judith?

— Je n'ai pas d'idées là-dessus, répondit-il avec impatience.

— De l'avis de tous, Judith est une héroïne, presque une sainte; elle s'est sacrifiée pour son pays, elle a immolé sa vertu à son patriotisme. Eh bien! ce que Judith a fait pour son pays, je l'ai fait pour vous.

— Oh! par exemple!

— Oui, monsieur. je me suis sacrifiée pour vous; et quand je reviens, croyant avoir mérité votre reconnaissance...

— Ma reconaissance!

— Disons mieux, votre respect, je vous trouve la menace à la bouche.

— Vous savez, s'écria-t-il, qu'il ne faut pas me prendre pour un jobard; ça ne réussit pas avec moi ces balançoires-là. Je suis un gaillard qui ne se laisse pas enjôler par les femmes, si malines qu'elles soient, si vous êtes fine, je ne suis pas une bête.

— Croyez-vous que je veuille vous enjôler, comme vous dites?

— Mais...

— Répondez franchement, le croyez-vous ou ne le croyez-vous pas? Si vous le croyez, il est inutile de continuer cet entretien.

Il hésita un moment. Evidemment, s'il répondait d'une façon affirmative elle se refusait à aller plus loin; il n'apprenait pas comment elle méritait son respect, et

de plus elle pouvait très-bien ne plus vouloir traiter à l'amiable cette question des comptes, qui pour lui avait bien son importance.

D'un autre côté, l'amour qu'il avait éprouvé pour elle autrefois, et qui pendant son absence s'était singulièrement affaibli, venait de se réveiller. Elle était plus charmante qu'elle n'avait jamais été, plus provoquante, avec quelque chose d'impérieux, qu'elle n'avait pas naguère, et qui lui donnait une séduction nouvelle.

— Je n'ai jamais entendu soutenir, dit-il en biaisant, que vous étiez une enjôleuse ; ce n'est pas un mot que j'appliquerais à une personne telle que vous.

— Je n'ai pas souci des mots, je me préoccupe seulement de la pensée. Dans votre esprit, croyez-vous que je veuille vous tromper !

— Eh bien ! là, franchement, ce qui s'appelle la pensée du cœur...

— Quel intérêt voulez-vous que j'aie à vous tromper ? Vous me supposez assez brave, n'est-ce pas, pour n'avoir pas peur de vous ? Au reste, vous savez bien que je n'aurais qu'un mot à dire, qu'un cri à jeter par cette porte, — elle montra la porte qui communiquait avec l'appartement du marquis, — pour être protégée immédiatement, d'une façon terrible pour celui qui m'outragerait. Si faible que soit physiquement monsieur le marquis de Rudemont, il est toujours le maître ici, et il y a des bras vigoureux qui obéiraient à sa main débile.

— Je sais bien que vous n'êtes pas peureuse.

— Alors, si je ne suis pas peureuse, et si d'un autre côté je n'ai pas d'intérêt à mentir, je ne mens pas, n'est-ce pas ? On ne ment pas pour le plaisir.

— Vous avez dit que je vous devais de la reconnaissance et même du respect ; voilà ce que je vous demande de m'expliquer, puisque nous sommes sur cette question.

— C'est ce que je veux bien faire. Mais avant voyez, je vous prie, si cette porte est fermée ; car de ce que je vais vous dire dépend votre fortune et dépend aussi ma vie. Si ce secret était connu d'un autre que vous, tous mes efforts, tous mes sacrifices depuis deux ans seraient perdus.

Il se leva, et, marchant sur la pointe des pieds, il alla voir si la porte de l'appartement était fermée.

Il fit un signe à Clémence pour lui dire qu'elle l'était.

— Et l'autre ? dit-elle en montrant celle qui ouvrait sur l'entrée.

Celle-là l'était aussi.

Il revint vivement vers Clémence, et en se rasseyant, il approcha encore son fauteuil de celui qu'elle occupait.

Alors elle le regarda longuement, et levant la main au ciel dans un geste mélancolique :

— Me justifier ? dit-elle, il faut que je me justifie, et c'est vous, vous, monsieur de Carquebut, qui m'y obligez par vos soupçons. C'est là ma récompense. Depuis dix ans, quel a été le but de votre vie ?

— Mais...

— Devenir propriétaire de Rudemont, n'est-ce pas ? recueillir l'héritage d'Arthur, comme vous disiez.

— Assurément.

— Eh bien ! c'est pour que cet héritage ne vous échappe pas que je me suis résignée de partir avec le marquis.

— Voilà qui est un peu fort.

— C'est ce que je vais vous faire comprendre, puisque l'énonciation de la vérité ne vous suffit pas et qu'il vous faut encore des explications, des démonstrations. Il eût été généreux à vous de m'épargner une confession douloureuse, ce sera votre châtiment de l'avoir entendue. Mais avant que je la commence, cette confession, regardez la distance qui vous séparait de cet héritage, il y a deux ans, et, d'un autre côté, regardez celle qui vous en sépare maintenant.

— Le fait est que si ce qu'on dit du marquis est vrai...

— Oh ! ce n'est pas du marquis que je parle ; c'est de ceux qui s'étaient placés entre vous et cet héritage, et qui allaient vous l'enlever. Où est votre neveu ? où est Denise ? Cela dit, je m'explique.

V

— Quelle était au juste la situation ? continua Clémence, quand je me décidai à accompagner le marquis. Elle était des plus graves pour vous, elle était même désespérée. En effet, la lettre par laquelle vous aviez voulu prouver au marquis que Denise n'était point sa fille, n'avait pas produit le résultat que vous étiez en droit d'en attendre.

— Vous pouvez dire que nous étions en droit, car c'est vous qui m'avez donné le conseil de faire usage de cette lettre que j'ai eu la sottise de payer si cher.

— Dans l'intérêt de qui ai-je donné ce conseil ?

— Dans le mien bien entendu, cela saute aux yeux et n'a pas besoin d'être dit.

— Enfin j'aime à vous l'entendre reconnaître. La lettre n'avait donc pas réussi, en ce sens que si la foi du marquis dans sa paternité était ébranlée, elle n'était pas entièrement détruite. Après avoir cru que Denise était sa fille, il croyait qu'elle pouvait ne pas l'être ; mais il n'avait pas acquis la certitude absolue qu'il n'était pas son père : ce qu'il aurait fallu prouver pour obtenir le résultat cherché par nous. D'un autre côté, elle avait eu encore ce mauvais effet d'exaspérer le marquis contre vous.

— L'imbécile !

— La faute doit retomber sur moi ; j'ai été maladroite en vous poussant en avant ; je n'ai vu que le but que nous poursuivions et aussi votre caractère résolu. Plus fine, j'aurais dû comprendre que le marquis vous ferait responsable de sa déception et de son chagrin ; j'ai pêché par inexpérience.

— Je ne vous en veux pas, l'intention était bonne ; d'ailleurs c'était à moi d'avoir cette expérience des hommes qui naturellement vous manque.

— Enfin, le marquis n'était point détaché de Denise et étant exaspéré contre vous, vos espérances se trouvaient sérieusement compromises. Comme, dans le fond de sa conscience, il n'osait plus reconnaître Denise pour sa fille, comme d'un autre côté il n'osait pas davantage la répudier, il s'était arrêté à un compromis qui conciliait tout, — vos droits écartés, bien entendu : — il faisait épouser Denise par votre neveu, et celui-ci, unique héritier de la fortune du marquis, la partageait avec la fille d'Emma Lajolais, sa femme.

— Mais c'était une véritable escroquerie, un vol, un assassinat.

— Comment empêcher ce mariage qui allait s'accomplir ? Un seul moyen se présentait : moyen horrible, épouvantable, que je repoussai longtemps, et que je ne me laissai imposer qu'à la dernière extrémité, sous le coup d'événements menaçants, et aussi sous la pression toute-puissante qu'exerçait sur moi l'intérêt que vous m'inspiriez.

— Comment cela ? demanda monsieur de Carquebut, ne comprenant pas très-bien cette phrase entortillée à dessein.

— Depuis longtemps, continua Clémence sans répondre directement, le marquis me poursuivait de son amour.

— Et je ne m'en apercevais pas !

— A quoi vous en seriez-vous aperçu ? Avais-je changé pour vous ? C'est surtout par le changement de nos sentiments que nous éveillons les soupçons de ceux qui nous aiment. L'amour du marquis me parut un secours providentiel pour vous ; par lui seulement, vous pou-

viez être sauvé; Denise était écartée et votre neveu remis à sa place. Mais pour obtenir ce résultat si grand et si inespéré, je devais me rendre à cet amour, je devais me sacrifier. La lutte fut affreuse.

Elle se tut, manifestement suffoquée par les souvenirs de cette lutte.

— Ce fut alors, dit-elle en reprenant, que l'idée me vint de m'adresser à vous et de vous consulter; puisque c'était pour vous que je me sacrifiais, je devais vous demander si vous acceptiez ce sacrifice. Qu'auriez-vous dit si, vous avouant franchement la position, vous montrant d'un côté l'amour du marquis et de l'autre côté son héritage, je vous avais demandé de choisir? Acceptant cet amour, l'héritage vous était acquis; le repoussant, l'héritage était perdu pour vous. Franchement qu'auriez-vous dit?

Il resta un moment interloqué; mais, réfléchissant que sa réponse ne s'appliquait qu'à un fait accompli, son parti fut vite pris.

— Franchement? dit-il.

— Franchement, vous auriez sacrifié cette fortune à votre amour? s'écria-t-elle en lui coupant la parole.

— Mais certainement, plutôt dix fois qu'une. Mettre en balance mon amour pour ma petite déesse et l'héritage d'Arthur, moi!

— C'est précisément parce que j'ai pressenti que telle serait votre réponse que je ne vous ai pas adressé ma demande; je n'ai pas voulu vous mettre dans la nécessité de choisir entre cette grosse fortune et moi. Ah! certes, je n'ai pas douté de vous, mais j'ai trouvé que ma dignité me faisait un devoir de me décider seule : le rôle de la femme ici-bas n'est-il pas de se dévouer?

Monsieur de Carquebut n'était pas facile à émouvoir, et ordinairement les paroles n'avaient pas plus de prise sur lui que la pluie sur un caillou; cependant, quand Clémence se tut en secouant la tête d'un air résigné, il fut tout surpris de se sentir troublé.

Evidemment il n'avait point imaginé que les choses s'étaient passées ainsi. Bien entendu, il n'acceptait pas sans contrôle tout ce qu'elle venait de lui dire, notamment ce qui se rapportait au dévouement; il n'était pas assez simple pour croire à ces choses-là, et il savait par expérience que quand on se dévoue à une idée ou à une personne, c'est qu'on a intérêt à le faire. Quel intérêt avait pu pousser Clémence? Pour lui, cela n'était pas difficile à deviner : elle avait voulu se faire épouser par lui; cela sautait aux yeux. Quand il lui avait promis de devenir son mari, il avait toujours mis une condition à ce mariage, et cette condition était qu'elle lui ferait obtenir l'héritage d'Arthur. En voyant cet héritage sur le point de leur échapper, elle avait voulu le rattraper, coûte que coûte : de là ce qu'elle appelait son dévouement.

Mais enfin ce dévouement, si mêlé qu'il fût à des intérêts matériels, avait quelque chose qui le flattait agréablement : il fallait en vérité qu'elle tînt bien fortement à devenir sa femme, pour avoir subi l'amour de ce grand benêt d'Arthur. Sa femme! Ah! elle voulait être sa femme? Il la tenait.

— Aujourd'hui, dit-elle, Denise est dans un couvent d'où j'ai tout lieu de croire qu'elle ne sortira pas; votre neveu est tenu à l'écart, et vous seul habitez encore ce château, où vous allez chaque jour vous trouver avec le marquis, que je vous ramène. Voilà ce que j'ai fait pour vous. J'avoue que je pensais que vous auriez compris le rôle que j'ai accepté, sans qu'il me fût nécessaire de vous l'expliquer. J'avoue encore que je croyais que, quels que fussent vos sentiments pour moi,— et je comprends qu'ils soient changés, — j'aurais au moins droit à votre reconnaissance : habituellement on ne désavoue pas ceux qui réussissent, et j'avais réussi. Au lieu de cette reconnaissance, je n'ai trouvé en vous que la colère et la menace.

— Mais...

— Direz-vous que vous n'êtes pas entré ici la colère dans les yeux et la menace à la bouche?

— Quand je suis entré ici, je ne savais pas ce que je sais maintenant.

— Et maintenant?

Il resta un moment sans répondre; puis tout à coup, se levant vivement :

— Tu es un ange! s'écria-t-il.

Et il voulut la prendre dans ses bras.

Mais non moins vivement elle le repoussa.

— Vous oubliez donc pourquoi j'ai fui ce château? s'écria-t-elle avec un geste d'horreur.

Il la regarda avec un étonnement qui disait clairement qu'il ne comprenait pas.

— Quand je serai libre, dit-elle, si vous me trouvez encore digne d'être votre femme, je ne vous repousserai pas; aujourd'hui je ne suis pas libre.

— Ah! le marquis, dit-il en claquant des doigts.

— Oui, le marquis; si un jour vous voulez que je sois votre femme, respectez-moi.

Il demeura hésitant, les bras à demi-tendus vers elle.

Elle vint à son aide pour le tirer de cette situation assez gênante.

— Maintenant que nous nous sommes expliqués sur ce point, si douloureux pour nous, revenons au sujet qui m'a fait vous appeler; car j'ai une mission à remplir, et il est de mon devoir de la remplir, comme si vous n'étiez pour moi que monsieur de Carquebut.

— Vous voulez parler d'affaires, dit-il en se rasseyant, en ce moment?

— Il le faut bien, car je ne puis rentrer auprès du marquis que pour lui rendre compte de ce qui s'est passé entre nous. Le marquis, il faut que vous le sachiez, a éprouvé une sorte d'attaque.

— On a raconté ça dans le pays : il paraît qu'elle a été bonne.

— Elle n'a pas été ce que vous paraissez croire. Si le marquis éprouve un certain malaise à discuter ses affaires, il n'a pas cessé pour cela de s'en occuper : son esprit est aussi net, aussi ferme qu'il était ici; et la preuve, c'est qu'il m'a indiqué lui-même les points principaux de votre compte, car il a bien voulu me donner sa confiance, tout ce qui regarde des tiers doit d'abord passer par mes mains. Monsieur Pioline n'interviendra qu'en cas de difficultés. En surgira-t-il entre nous?

— Entre nous, chère petite déesse.

— Encore une fois, je vous prie, que le passé soit oublié; au moins qu'il reste suspendu jusqu'au jour où nous pourrons reprendre son cours interrompu, si toutefois vous le voulez encore.

— Si je le voudrai!

— Nous verrons bien. Pour le moment, il ne peut être question que d'une seule chose : l'argent que vous avez reçu et dont je vous demande compte.

— Mais, mon cher petit ange... Non, je veux dire ma chère madame, je ne nie pas du tout que j'aie reçu certaines sommes appartenant légalement au marquis; seulement cet argent, je l'ai employé pour mes besoins personnels, et il m'est impossible de le rendre en ce moment. Plus tard nous verrons.

— Et qui vous parle de rembourser cet argent? Maître Pioline peut-être l'exigerait; mais je ne suis pas maître Pioline, et voilà pourquoi vous avez tout intérêt à terminer cette affaire avec moi. Qu'est-ce que je vous demande? De me rendre compte de ce que vous avez reçu, afin de contenter le marquis, qui veut que ses affaires soient nettes et régulières. Faisons ce compte; donnez-moi les sommes qui ont été dépensées pour le marquis, avec quittance à l'appui bien entendu; signez-moi une reconnaissance pour le reliquat, et je vous tiens quitte... pour le moment.

— S'il en est ainsi?...

— Je ne vous ai jamais demandé autre chose; j'ai des devoirs à remplir envers le marquis, facilitez-moi l'ac-

complissement de ces devoirs; si je reviens à lui avec un compte sérieusement discuté, je n'aurai pas de peine à lui faire comprendre qu'on ne peut pas exiger de vous, à l'improviste, le payement de ce que vous devez: votre reconnaissance sera classée dans les sommes à recouvrer, et, comme je suis chargée de ces recouvrements, il est bien certain, n'est-ce pas? que je ne vous tourmenterai pas. Etes-vous prêt à discuter?

— Tout prêt, mon cher... ma chère dame; le temps d'aller chercher mes notes, qui sont malheureusement bien peu en ordre; je ne suis pas un hommes d'affaires, moi.

Elles étaient dans un tel désordre, ces notes, et si bien embrouillées, que la discussion fut longue; elle eût probablement été éternelle si monsieur de Carquebut ne s'était pas aperçu que son adversaire oubliait de compter trois sommes assez grosses. Alors, autant il avait mis d'empêchements à une discussion précise, autant il mit de hâte à tout terminer.

— Allons, je m'en rapporte à vous, dit-il, bien sûr que je me laisse mettre dedans, mais, avec les femmes, je ne sais pas me défendre. Vous dites que je redois soixante-quatorze mille cinq cent quarante-cinq francs, n'est-ce pas?

— Cela résulte de mon compte.

— Cela ne résulte pas du mien, mais enfin je veux bien accepter votre chiffre.

Et ce fut joyeusement qu'il signa cette reconnaissance de soixante-quatorze mille cinq cent quarante-cinq francs.

VI

Comme monsieur de Carquebut achevait son parafe au-dessous de sa reconnaissance, — un beau parafe bien compliqué de traits arrondis qui se mêlaient et s'enlaçaient en tire-bouchon comme des ressorts élastiques qui eussent dû porter sa signature, — Valery le valet de chambre entra dans le cabinet.

— Je demande pardon à madame de la déranger, dit-il, répondant au regard de Clémence; mais je viens d'apercevoir monsieur Louis Mérault montant la côte et j'ai cru bien faire en venant prévenir madame.

Cela fut dit d'une façon respectueuse et craintive, qui montrait que ce fier Valery, si peu souple autrefois, avait trouvé une volonté à laquelle il s'était soumis.

Un moment surprise par cette arrivée qu'elle n'attendait pas si tôt, Clémence se remit bien vite.

— C'est bien, dit-elle, vous allez attendre monsieur Mérault dans le vestibule; quand il montera le perron, pas avant, vous irez au-devant de lui, et, aussi poliment que possible, vous lui direz que monsieur le marquis, très-fatigué de son voyage, a donné l'ordre de ne recevoir personne aujourd'hui.

Valery se retourna pour sortir; elle le retint.

— Si monsieur Mérault demandait à me voir, ce qui n'est pas probable, vous lui diriez que je suis sortie et que je ne dois rentrer que ce soir,

A peine le valet de chambre eut-il fermé la porte, que monsieur de Carquebut se leva brusquement, et, saisissant la main de Clémence avant que celle-ci eût pu s'en défendre, il la lui secoua à plusieurs reprises fortement.

— C'est bien, dit-il, c'est ferme, c'est franc; vous le flanquez à la porte. C'est digne; ouvertement vous prenez mon parti? Je vous revaudrai ça; foi d'honnête homme, vous serez... — Il se pencha vers elle de manière à lui effleurer l'oreille. — Vous serez ma femme: Madame de Carquebut, ni plus ni moins.

Puis lui secouant encore la main pour bien sceller cet engagement, il sortit en courant; il avait envie de voir, de derrière un rideau, la figure qu'allait faire son neveu en recevant la communication de Valery. Tout en courant, il laissait échapper des éclats de rire: — Ah! la bonne figure de magistrat, la drôle de mine!

Pour Clémence, restée seule dans le cabinet, elle examinait avec calme la situation que cette visite créait ou plus justement dessinait.

Il n'y avait pas de doutes à avoir sur le but de cette visite: Louis venait demander au marquis de consentir au mariage de Denise.

De cela elle était aussi certaine que si elle avait entendu cette demande: la logique des choses le voulait ainsi, et d'ailleurs, pour la guider dans ses inductions, elle avait les nombreuses lettres écrites par Louis au marquis depuis leur installation à Sorrente.

Pendant tout le temps qu'elle avait habité l'Angleterre avec le marquis, elle n'avait eu rien à craindre de ces lettres. Où Louis eût-il envoyé celles qu'il pouvait avoir le désir d'écrire? Les deux seules personnes qui connussent leur adresse étaient l'abbé Guillemittes et maître Painel, le notaire, et bien entendu ni l'un ni l'autre n'aurait commis l'indiscrétion de révéler ce secret.

Mais, une fois qu'ils avaient été établis à Sorrente, les raisons qui expliquaient le mystère dont ils s'enveloppaient n'existant plus, elle avait été obligée de ne plus tenir cette adresse cachée. Le marquis se fût étonné d'une précaution devenue inutile, et elle voulait avant tout ne pas éveiller ses soupçons.

Louis avait donc écrit à son cousin, et la première chose dont il avait parlé, c'avait été de son amour pour Denise. Ils s'aimaient? Il priait le marquis, en sa qualité de tuteur, de lui donner Denise pour femme.

Bien entendu, elle avait confisqué cette lettre; au bout de quinze jours, une seconde lettre était arrivée, marquant un légitime étonnement de ce qu'il n'avait pas été répondu à la première: elle avait encore été supprimée pour le marquis.

Huit jours après, nouvelle lettre; celle-là tout à fait précise, disait en termes clairs que si le marquis continuait à s'enfermer dans un silence inexplicable, Louis viendrait lui demander une réponse de vive voix. Elle se terminait par ces lignes caractéristiques, dans lesquelles la juste irritation de l'amant se mêlait à la morale raisonnante du magistrat: « Je vous le répète, » mon cher cousin, bien que je n'aie pas vu Denise » depuis seize mois, je l'aime comme si nous étions sé» parés depuis hier, plus passionnément même, exalté » que je suis par les obstacles qui semblent s'opposer à » notre union. Sans doute vous êtes maître pour le mo» ment de vous opposer à mes désirs, mais s'il en est » ainsi (ce que j'ignore, puisque vous n'avez pas encore » daigné me répondre), je me permettrai de vous faire » observer respectueusement que ce se serait pousser » votre droit jusqu'à l'extrême que de vouloir maintenir » dans un couvent une jeune fille assez âgée et assez » raisonnable pour être crue, quand elle affirme que la » vie religieuse ne lui inspire que des sentiments de » répulsion et d'effroi. »

Cette lettre, Clémence ne l'avait pas gardée comme les autres, elle l'avait au contraire portée au marquis et elle la lui avait lue, en insistant adroitement sur les reproches plus ou moins respectueux qu'elle contenait.

— Entre monsieur l'abbé Guillemittes, qui parle de la vocation religieuse de Denise, dit-elle, et monsieur Louis qui la nie, que décidez-vous?

— Je ne sais.

— Je n'aperçois pas l'intérêt de monsieur l'abbé Guillemittes et j'aperçois très-bien celui de monsieur Louis. En tous cas, et en supposant la bonne foi, ce que je fais volontiers, il est certain que monsieur l'abbé Guillemittes, qui voit Denise tous les jours, doit être mieux en situation de savoir ce qu'elle pense, que monsieur Louis, qui ne l'a pas vue depuis seize mois; le cœur des femmes est changeant, surtout celui des jeunes

filles. Je suis disposée à croire que monsieur Louis aime Denise, mais je suis fort embarrassée de savoir si jamais Denise a aimé monsieur Louis. Si vous écriviez à Denise pour la consulter, avec tous les ménagements nécessaires, bien entendu.

C'étaient ces ménagements qui précisément avaient rendu cette lettre assez difficile à faire pour que le marquis, après plusieurs jours de réflexion, eût renoncé à l'écrire.

— Nous irons en France dans quelque temps, avait-il dit, et j'interrogerai Denise moi-même ; on se comprend mieux de vive voix que par lettre.

Et, sous le coup de la contrariété que cette reculade lui avait causée, il avait chargé Clémence d'écrire à Louis que pour pour le moment il n'etait pas décidé à consentir au mariage de Denise, et que plus tard il verrait.

Pour Clémence, gagner du temps était la grande affaire.

Avant qu'elle laissât le marquis rentrer en France, des mois s'écouleraient, suivis d'autres mois encore.

Pendant ce temps, bien des choses pouvaient arriver.

D'ailleurs, en concédant le pire et en admettant qu'il n'arrivât rien soit du côté du marquis, soit du côté de Denise, de telle sorte que Louis exaspéré par l'attente voulût venir lui-même en Italie pour arracher une réponse formelle à son cousin, elle s'était promis de lui ménager un accueil tel qu'il fût impossible d'aborder cette question du mariage.

Et pour commencer elle lui avait répondu, au nom du marquis, sur un ton qui ne devait pas l'encourager à risquer ce voyage.

Elle vivait donc, assez rassurée sur ce point, mais pressant néanmoins l'abbé Guillemittes de pousser Denise dans la vie religieuse, lorsqu'un fait dû au hasard l'avait décidée à ramener le marquis à Rudemont.

Un jour, lisant un journal français, ses yeux avaient été attirés, à l'article Tribunaux, par ces mots imprimés en petites capitales : *Testament du baron de Navareux. — Demande en nullité pour cause de captation. — Héritiers de Navareux contre mademoiselle Plessis.*

Une histoire de testament, cela avait de l'intérêt pour elle. Aussitôt elle avait commencé la lecture de ce procès intenté par des héritiers à une jeune femme qui avait été la maîtresse d'un vieillard, et qui s'était fait donner par testament une grosse fortune. Les héritiers, pour soutenir leur demande, s'appuyaient sur la captation. Le numéro du journal qu'elle avait entre les mains contenait les conclusions de l'avocat général, qui commençaient ainsi : « Dans cette affaire, le premier point à examiner est de savoir s'il y a eu captation. La captation, c'est la substitution d'une volonté à une autre volonté. Pour la prouver, il ne suffit pas de dire que mademoiselle Plessis a été la maîtresse de monsieur le baron de Navareux ; en pareil cas, le concubinage à lui seul ne suffit pas : il faut des manœuvres dolosives, il faut l'isolement du testateur, l'éloignement calculé de la famille, la calomnie, en un mot, l'effacement de la volonté. » Se livrant à l'examen des faits, l'avocat général avait conclu que la captation était prouvée, et la cour avait annulé le testament.

Elle avait lu à plusieurs reprises ce procès, qui lui révélait des choses qu'elle ignorait complétement. Ainsi un testament était annulé parce que le testateur n'avait pas pu communiquer librement avec ses parents ; au contraire, il était maintenu malgré le concubinage, comme disait l'avocat général, s'il n'y avait point eu isolement. Pour qu'un homme pût faire un bon testament en faveur de celle qu'il aimait, il fallait donc que rien ne fut échangé aux conditions ordinaires de sa vie ; ainsi un séjour à l'étranger pouvait être une cause de nullité, et sûrement il en était une si les parents du testateur n'avaient pas pu arriver jusqu'à lui.

Pourquoi n'avait-elle pas appris toutes ces choses, si utiles à connaître pour une femme qui a son chemin à faire dans ce monde. Le piano sans doute a du bon, mais la loi peut fournir des armes puissantes à celles qui en apprennent le maniement.

Son parti fut vite pris : elle reviendrait à Rudemont, et elle placerait le marquis au milieu de sa famille.

Avant tout, il ne fallait pas donner prise à la loi.

Quant à se défendre contre cette famille c'était une affaire d'adresse ; si elle ne se sentait pas en elle la force nécessaire pour engager cette lutte et la mener à bonne fin, elle devait renoncer à cet héritage, sur lequel sa main était déja posée.

Faire faire un testament au marquis n'était que le petit côté de la question ; le grand, l'essentiel, c'était de lui en faire faire un qui fût inattaquable ou tout au moins assez solide pour résister à toutes les attaques.

Elle était donc bravement revenue à Rudemont, décidée à tenir tête à ses adversaires.

Et pour commencer, elle s'était adressée à monsieur de Carquebut.

Mais celui-là, elle ne le craignait pas ; elle le connaissait bien et savait comment manœuvrer avec lui.

Elle n'avait donc été ni surprise ni flattée de son succès : pour elle c'était prévu.

Mais tout n'était pas fini parce qu'elle avait mis monsieur de Carquebut dans son jeu.

Sans doute c'était beaucoup de pouvoir répondre à un reproche de captation : « Et celui-là, il n'était donc pas de la famille, il n'était donc pas l'héritier direct du marquis ? L'avons-nous éloigné, n'a-t-il pas vécu avec le testateur dans l'intimité la plus étroite ? »

Malheureusement il n'était pas seul ; derrière lui venaient encore, autrement redoutables, madame Mérault, Louis Mérault et Denise.

Comment empêcher Louis d'arriver jusqu'au marquis ?

Comment empêcher le marquis d'aller voir Denise ?

Comment empêcher le mariage des deux jeunes gens ?

C'était maintenant que la vraie lutte commençait ; tout ce qu'elle avait fait jusqu'à présent n'était rien auprès de ce qui lui restait à faire.

VII

Ce n'était pas la première fois qu'elle étudiait la situation au milieu de laquelle elle se trouvait placée, mais jamais les difficultés qu'elle devait écarter de son chemin ne lui avaient paru aussi lourdes qu'à ce moment.

Quitter l'Italie pour venir à Rudemont, avait été en somme une résolution assez facile puisque, par suite de la faiblesse du marquis, cette résolution dépendait d'elle seule ; ce n'avait été qu'un coup de tête par lequel elle était venue se placer au milieu du danger ; maintenant comment tenir tête à ses adversaires, contre lequel diriger ses premières attaques ?

Le hasard ayant voulu que ce fût Louis qui se présenta d'abord, ce fut contre lui qu'elle se décida à faire face ; ensuite elle se tournerait contre Denise.

Ce qu'il fallait présentement, c'était fâcher le marquis avec Louis et madame Mérault.

Elle entra chez le marquis.

Bien que la saison fût chaude, le marquis était assis devant un grand feu de bois qui flambait dans une cheminée large et haute ; il était vêtu d'un pantalon de flanelle à pied, et d'une robe de chambre ouatée ; sur sa tête, était posé un bonnet de laine rouge comme en portent les pêcheurs napolitains.

Enfoncé dans son fauteuil, il se tenait dans une

attitude affaissée, ne faisant rien, regardant le feu brûler.

En apercevant Clémence, il releva la tête, et son œil éteint parut se ranimer.

— Vous avez été bien longtemps absente, dit-il; il ne faut pas me laisser ainsi seul, je n'aime pas à être seul

— Je n'étais pas bien loin; si vous aviez peur, vous n'aviez qu'à sonner, je serais accourue aussitôt.

— Qui a dit que j'avais peur? je dis seulement que je n'aime pas à rester seul.

— Parce que vous avez eu une sorte d'attaque, continua-t-elle, il ne faut pas vous imaginer que vous devez fatalement en avoir une seconde; ces idées ne peuvent que vous faire beaucoup de mal; vous devriez les chasser, au lieu de les tourner et de les retourner sans cesse dans votre tête.

— Si vous voulez que je les chasse, il ne faut pas me les rappeler ainsi.

— Je ne l'ai fait que pour vous avertir.

— Surtout il ne faut pas me laisser seul; quand vous êtes près de moi, je ne pense qu'à vous, je vous vois.

— Certes j'aurais voulu revenir plus vite, mais on ne se débarrasse pas comme on veut de monsieur de Carquebut.

— Comment est-il le cousin Arthème?

— Aussi droit, aussi sec, aussi dur que quand nous l'avons quitté.

— Oui, dit-il en braulant doucement la tête, il est bon de n'avoir pas de cœur; du tempérament, un solide estomac, et l'on enterre tout le monde.

— Et où est le bonheur? dans une longue suite d'années remplies par la gourmandise et l'ivrognerie ou dans quelques heures d'amour?

Il lui tendit la main et, l'attirant dans ses bras, il la contempla longuement.

— Avez-vous pu croire que je voulais me plaindre? dit-il.

— J'ai seulement voulu dire, continua-t-elle en souriant, que monsieur de Carquebut était toujours le même homme, plus retors encore si c'est possible.

— Alors vous n'avez pas obtenu de lui ce que vous désiriez?

— Vous savez bien qu'avec monsieur de Carquebut, il y a toujours un moyen d'obtenir à peu près ce qu'on veut : c'est la concession. Si j'avais demandé à monsieur de Carquebut de reconnaître la somme exacte qu'il vous devait, je n'aurais rien obtenu. C'est seulement quand il a été bien certain que dans son compte j'oubliais de lui réclamer une dizaine de mille francs qu'il a consenti à signer cette reconnaissance. Alors il a été empressé, plein de bonnes intentions, conciliant, bon homme: et il fallait voir ses yeux clignotants, c'était à peine s'il pouvait retenir sa joie : j'étais refaite. C'est ainsi que j'ai cru devoir vous sacrifier dix mille francs.

— Peu importe; d'autant mieux que cette reconnaissance ne vaut pas mieux que dix mille francs.

— Elle vous épargnera vingt, trente, quarante mille francs, peut-être plus encore, que monsieur de Carquebut eût trouvé moyen de vous réclamer, dans un an ou dans six mois, comme règlement de ce compte. En tous cas, elle vous dispensera de vous occuper d'affaires avec lui : ce que vous désiriez, n'est-ce pas?

— Très-vivement; aussi je vous remercie.

— Ne suis-je pas votre secrétaire.

— Vous êtes la meilleure des femmes, la plus dévouée! Mais assez parlé d'affaires.

— Je voudrais vous obéir; malheureusement cela n'est pas possible.

— Pas d'affaires, pas d'affaires! s'écria-t-il avec une certaine énergie. S'il faut absolument une réponse, donnez-la vous-même sans me consulter; vous avez toute ma confiance, et c'est me rendre service que de me débarrasser de soucis qui me fatiguent. Je n'ai jamais été un homme d'argent.

— Ce n'est pas d'argent qu'il s'agit, c'est de sentiments ou tout au moins c'est d'intérêts de famille. Pendant que j'étais plongée jusqu'au cou dans ma discussion avec monsieur de Carquebut, monsieur Louis Mérault s'est présenté.

— Ah! Louis?

A la vivacité de cette exclamation, elle sentit que la vieille affection du marquis pour son jeune cousin n'était pas éteinte, et que toutes les plaintes dont il l'avait chargé en ces derniers temps n'avaient pas de bien solides fondements. Après deux minutes d'entretien entre eux, toutes les causes de dissentiment qu'elle avait eu tant de peine à faire naître disparaîtraient.

— Vous désiriez le voir? dit-elle.

— C'est-à-dire que j'aurais été bien aise de m'expliquer avec lui au sujet de ses lettres.

— C'est ce que j'ai pensé. Aussi ai-je grondé Valéry de ne pas l'avoir reçu. Mais celui-ci, croyant que vous étiez fatigué de votre voyage, et appliquant d'ailleurs l'ordre que je lui avais donné, mais qui, dans ma pensée, ne concernait que les importuns, n'a pas voulu le recevoir.

— C'est regrettable.

— Heureusement cela n'est pas irrémédiable, et je viens vous proposer d'écrire à madame Mérault et à monsieur Louis de venir dîner demain au château.

— Mais...

— Vous craignez de ne pas pouvoir les recevoir convenablement? N'ayez pas ce souci. Il est évident que si nous en étions reduits à une maison telle que l'avait organisée monsieur de Carquebut, il serait difficile d'inviter quelqu'un à votre table, à moins de choisir vos convives parmi les maquignons qui tenaient compagnie à monsieur de Carquebut. Mais le chef de cuisine que j'ai retenu à Paris arrive ce soir, et les gens de service choisis par Valery arrivent aussi; nous aurons donc demain une maison convenable, au moins pour des parents. En tous cas, il me semble qu'ils seront moins affectés par une négligence dans le service que par un manque d'empressement de votre part à les appeler près de vous.

— Sans doute, mais...

— En se conformant aux lois d'une politesse rigoureuse, ce serait à vous d'aller le premier faire visite à madame Mérault; mais vous êtes souffrant, tandis qu'elle est bien portante : c'est donc à elle de venir vous voir.

Le marquis se tut, gardant une contenance embarrassée.

— Que dois-je écrire? demanda Clémence, s'asseyant devant une petite table, sur laquelle se trouvait un encrier avec des plumes et du papier : madame ou ma chère cousine?

Comme le marquis continuait à ne pas répondre, elle le regarda tout à coup essuyant du bout de son doigt une larme qui avait coulé sur sa joue.

— Ah! je comprends, dit-elle tristement, vous ne voulez pas obliger votre cousine à s'asseoir à la même table que moi? Alors pourquoi avons-nous quitté l'Italie?

Elle se cacha la tête entre les mains.

— Vous êtes ma femme, dit-il.

— Je croyais l'être.

— Vous l'êtes.

— Oui, dans cette chambre, je la serai toujours, car je ne doute pas de votre tendresse; mais, cette porte passée, je serai votre maîtresse ou votre servante. Partons, retournons à Sorrente.

Il s'était levé et était venu jusqu'à elle, marchant à petits pas, les jambes écartées, avec les genoux en dedans; il lui prit la main doucement et la posant sur le papier :

— Ma chère cousine, cousine, dit-il, « mettez ma chère cousine. »

Elle voulut se défendre.

— S'il est quelqu'un qui se permette de vous regarder comme n'étant pas la marquise de Rudemont, celui-là sera mon ennemi.

Elle se décida à écrire la lettre, et le marquis voulut la signer, ce qui pour lui fut un travail.

— Il faut envoyer Valery la porter, dit-il, ce sera plus convenable.

— J'avais pensé en écrivant, répondit elle, que vous pourriez demander à monsieur de Carquebut de vous rendre ce service. Il n'oserait pas vous refuser, et ce serait une occasion pour l'obliger à faire une avance à sa sœur, avec laquelle il est en assez mauvais termes depuis que celle-ci a quitté le château.

— Excellente idée, et je vous remercie de l'avoir eue; il n'y a que les femmes pour avoir de ces délicatesses. Cette réunion de famille me touche vivement.

Une larme lui vint dans les yeux, car maintenant il se laissait facilement attendrir.

Monsieur de Carquebut fut appelé et il ne tarda pas à arriver.

En entrant et dès la porte il tendit les mains vers le marquis avec un geste d'effusion.

— Bien heureux de vous revoir, mon cher Arthur, s'écria-t-il. On avait raconté que vous étiez éclopé, mais il n'en est rien. Dieu merci ! l'œil est bon.

— J'ai été éprouvé.

Monsieur de Carquebut fit claquer ses deux mains sur ses cuisses en clignant de l'œil et en reniflant du côté de Clémence.

— Peux pas vous plaindre, cher ami, dit-il; car, foi d'honnête homme ! je vous envie.

Le marquis lui expliqua quel service il attendait de sa complaisance : inviter madame Mérault à venir le lendemain avec Louis dîner à Rudemont, et lui remettre une lettre à l'appui de cette invitation.

La figure que faisait monsieur de Carquebut en écoutant cette demande était si ahurie que Clémence, qui se trouvait derrière le marquis, ne put pas s'empêcher de rire.

De la main, elle lui fit signes sur signes pour lui dire qu'il devait accepter.

Et plus ses signes furent expressifs, plus l'ahurissement fut accusé: il se tenait les yeux écarquillés, la bouche ouverte, regardant Clémence, ne sachant que répondre.

— Il vous répugne de rendre une visite à votre sœur? demanda le marquis. C'était une idée qui m'avait été suggérée par madame.

— Par madame?

— Oui, nous avions cru que c'était un moyen d'amener un rapprochement entre elle et vous.

— Rapprochement que nous désirons tous, continua Clémence, si toutefois il m'est permis de m'unir à monsieur le marquis dans ce désir.

— Ah! vous désirez ce rapprochement? s'écria monsieur de Carquebut, de plus en plus troublé par les signes de Clémence. Alors je ne veux pas vous refuser, je pars pour Condé.

Elle le conduisit jusque dans la pièce voisine.

Alors il se tourna vers elle:

— Vous moquez-vous de moi? dit-il. Il y a un quart d'heure, vous flanquez Louis à la porte et maintenant vous m'envoyez le chercher et avec sa mère en plus.

— Croyez-vous qu'ils viennent?

— Comment! s'ils viendront?

— Oui, croyez-vous vraiment que madame Mérault viendra dîner... avec moi?

Il réfléchit un moment; puis tout à coup partant d'un formidable éclat de rire:

— Un traquenard, s'écria-t-il, c'est un traquenard! On les invite; ils refusent, à cause... Enfin ils refusent, et le marquis furieux se fâchent avec eux.

Alors prenant la main de Clémence et tapant dedans à plusieurs reprises:

— A-t-elle de l'esprit, mon Dieu! a-t-elle de l'esprit. Je vous l'ai dit et je ne m'en dédis pas, foi d'honnête homme, vous serez madame de Carquebut. Mais avec une femme comme vous, je serai ce que vous voudrez que je sois: conseiller général, préfet. Voulez-vous être préfète? Allons! c'est dit, je serai préfet; non, vous serez préfète.

Il s'éloigna à grands pas, et Clémence, qui le regardait, devinait son rire par les secousses de ses épaules.

VIII

Cinq minutes après avoir quitté Clémence, monsieur de Carquebut descendait grand train la côte de Rudemont.

Mais ce n'était point vers Condé-le-Châtel qu'il galopait, c'était vers sa préfecture.

Il était enthousiasmé. Quelle femme! avait-elle des inventions, et un calme.

Ce ne serait pas préfet qu'il serait, ce serait député.

Pourquoi pas ministre?

Elle le guiderait; elle lui donnerait des idées; surtout elle lui écrirait ses lettres difficiles, parce que l'écriture chez lui refroidisssait l'invention. Il y avait bien aussi cette satanée orthographe qui était bien la chose la plus stupide du monde. Ainsi quand il écrivait couramment, sans penser à ce qu'il écrivait, ça allait à peu près; mais, s'il voulait s'appliquer, ç'a n'allait plus du tout; s'il réfléchissait à ce qu'il voulait dire, il était arrêté à chaque pas. Elle lui épargnerait ces petits ennuis, véritablement au-dessous d'un homme tel que lui. Quand à la tribune, il n'en avait pas peur; le gaillard qui l'intimiderait par la parole serait un rude lapin.

Tout à coup il tira la bride de son cheval et se frappa le front.

Quelles étaient les opinions de la « petite déesse? » Il n'avait jamais pensé à l'interroger sur ce point. Mais bien vite, après ce premier moment d'émotion, il se rassura. Elle était trop intelligente pour être ancien régime. Elle était comme lui un enfant de la Révolution, et comme lui elle n'aurait aucun scrupule à servir le gouvernement impérial, qui malgré tout est le gouvernement de la Révolution.

Il remit son cheval au petit galop de chasse et reprit son rêve interrompu.

Il les mettrait tous en terre, Arthur d'abord, le capitaine Beaujonnier ensuite.

Arthur, cela ne faisait pas de doute; encore quelques mois, et l'affaire serait faite. Il avait fondu en Italie, comme ces grands bonshommes de neige que font les enfants et qu'une journée de soleil dévore. Quel effondrement! Et il y avait des gens qui s'étaient moqués de lui, Arthème de Carquebut, lorsqu'autrefois il avait soutenu qu'il serait l'héritier du marquis de Rudemont. Arthur, ancien régime, sang épuisé, race affaiblie; lui Arthème, sang vigoureux, race jeune. Il savait ce qu'il disait alors; le moindre excès devait abattre ce colosse, qui n'avait que l'apparence de la force et de la santé; tandis que lui, bien que plus âgé, résisterait à toutes les fatigues, à tous les excès.

Ces prévisions s'étaient réalisées; pourquoi celles qu'il faisait à propos du capitaine Beaujonnier ne se réaliseraient-elles pas aussi? Il avait toujours eu de la chance, et, s'il fallait brûler un cierge à la Bonne-Mère, il le brûlerait, et même il ferait bien faire en cachette, une neuvaine de feuilles de lierre pour que le capitaine mourût; car il avait toujours été religieux, non pas bigot, mais pratiquant cette religion qui consiste à s'adresser au bon Dieu quand on a besoin de lui; dans les affaires, il ne faut pas être fier ni faire l'esprit fort. Quant à lui, il avait toujours remis à leur place ceux

qui se moquaient de la Bonne-Mère et de ses feuilles de lierre.

Quand il descendit de cheval, à l'hôtel du *Bœuf couronné*, il y avait longtemps qu'il ne s'était senti si dispos, si plein d'espérance et de confiance. Gaîment il se dirigea vers la maison que sa sœur et son neveu habitaient sur la Courtine, et les gens qui le virent passer, marchant le nez au vent et les jambes écartées, sifflant un air de chasse, se demandèrent entre eux ce qu'avait monsieur de Carquebut pour se montrer si joyeux, et ceux qui le connaissaient bien furent unanimes à déclarer que pour sûr il venait de mettre quelqu'un dedans.

Cette maison, que le substitut habitait depuis que sa mère était venue se fixer près de lui, était une des plus tristes de la Courtine : pas de jardin, parce que les jardins se payent cher à Condé; pas de vue, pour la même raison. Simplement une vieille bâtisse en bois, entre deux vastes hôtels, habités l'hiver et au moment des courses par de riches propriétaires de la campagne. Cependant, malgré sa petitesse, cette maison, avec ses deux méchantes fenêtres en façade sur la rue, avait encore un air décent, qui l'avait fait choisir par Louis Mérault, quand il avait abandonné la place du Château. Elle avait l'avantage, pour eux considérable, de ne coûter que deux cent quarante francs de loyer annuel, et elle offrait au premier étage un appartement dans lequel le jeune magistrat pouvait recevoir, et au second un logement convenable pour madame Mérault.

Quand monsieur de Carquebut entra dans la salle à manger, située avec la cuisine au rez-de-chaussée, madame Mérault qui n'avait une femme de ménage que pendant deux heures le matin, venait de servir le déjeuner.

— Ah! mon frère, s'écria madame Mérault en lui tendant les deux mains, je suis heureuse de vous voir, depuis si longtemps que nous sommes séparés.

En ce moment, Louis ouvrit la porte.

— Ah ! mon oncle ! s'écria-t-il.

— Vous allez déjeuner avec nous? dit madame Mérault.

Monsieur de Carquebut regarda la table : entre une assiette de noix sèches et un beurrier plein de beurre salé, se trouvait un petit plat garni de deux petites saucisses longues posées sur une purée de pommes de terre. C'était tout, plat de viande, plat de légumes et dessert; pas de vin, mais, dans une carafe de verre, un cidre pâle.

Pour un homme qui venait souvent de Rudemont à Condé, rien que pour le plaisir de se commander un plantureux repas au *Bœuf couronné*, le régal offert était vraiment maigre.

— Je vous remercie, dit-il, mais j'ai des amis qui m'attendent au *Bœuf couronné;* d'ailleurs nous avons à parler sérieusement, et moi, quand je mange, je ne sais pas parler, je ne sais que manger.

— Alors, mon oncle, vous permettez? Il ne faut pas laisser refroidir les saucisses de maman.

— Parfaitement, mettez-vous à table; je vous expliquerai le but de ma visite pendant que vous déjeunerez.

Monsieur de Carquebut attendit quelques instants; puis, quand Louis eut servi sa mère et se fut servi lui-même, il tendit à madame Mérault la lettre de Clémence.

— Avant tout, dit-il, je crois qu'il est bon que ma sœur lise cette lettre.

Madame Mérault prit la lettre et la lut lentement; puis, quand elle eut fini, elle la passa à son fils, sans rien dire.

Celui-ci la lut à son tour.

Pendant ce temps, monsieur de Carquebut époussetait sa casquette de velours du bout de sa cravache.

— C'est pour nous apporter cette lettre que vous avez bien voulu venir nous voir? demanda Louis.

— Me prends-tu pour un commissionnaire, par hasard? répliqua monsieur de Carquebut de ce ton aimable dont il avait le secret. Notre cousin a voulu vous faire une politesse, à ta mère et à toi, et il vous a écrit cette lettre.

— Lui-même?

— Il n'écrit plus, le pauvre garçon. La lettre écrite, il m'a demandé de vous l'apporter moi-même, afin de bien marquer le caractère qu'il attache à cette invitation, et je me suis volontiers chargé d'une ambassade qui doit nous réunir tous en famille.

— Avec madame Beaujonnier?

— Est-ce que tu vas m'interroger comme si nous étions au tribunal? Ça ne peut pas m'aller, tu sais!

Puis, se tournant vers sa sœur :

— Ce sont donc les enfants maintenant qui répondent à la place des parents?

— Mon fils connaît mes sentiments à ce sujet, répliqua madame Mérault avec dignité.

— Vous savez que vous m'ennuyez tous les deux! s'écria monsieur de Carquebut. Je ne les connais pas, moi, vos sentiments, et je vous prie de me les dire clairement, afin que je les reporte à Arthur. Qu'est-ce que c'est que cette allusion à madame Beaujonnier?

— Ce n'était pas une allusion, mon oncle; c'était une interrogation, et vous l'avez compris à ce moment.

— Je n'ai rien compris du tout. Oui ou non, acceptez-vous l'invitation du marquis?

— Ma mère ne peut pas s'asseoir à la même table que madame Beaujonnier.

— Louis ! interrompit doucement madame Mérault

— Parce que? s'écria monsieur de Carquebut. Pourquoi ta mère ne peut-elle pas s'asseoir à une table où je m'asseois bien, moi.

— Vous êtes un homme, mon oncle, et vous comprenez votre dignité comme vous l'entendez. Ma mère est une honnête femme : elle comprend sa dignité, de son côté, comme elle l'entend.

Il ne pouvait pas convenir à monsieur de Carquebut d'insister au point de vaincre les répugnances de Louis et de sa mère ; ce n'était pas pour cela qu'il était venu à Condé. Mais, d'un autre côté, il ne pouvait pas permettre non plus qu'on accusât madame Beaujonnier devant lui, car c'était à « sa femme » que ces accusations s'adressaient, à « la préfète, » à « la ministre. »

— Je vous préviens, s'ecria-t-il, que si vous voulez insulter madame Beaujonnier, je ne le souffrirai pas. C'est une excellente femme, une honnête femme ; elle a pour le marquis les plus grands soins ; et, si je prends sa défense, il me semble qu'on peut me croire.

— Il suffit, mon oncle, répliqua Louis avec calme; cette discussion n'a que trop duré. Si vous le permettez, je vais répondre à mon cousin et je vous serai reconnaissant de vous charger de ma lettre.

— Polie, hein? je l'espère.

Sans rien ajouter, Louis sortit pour aller écrire cette réponse.

— Ma chère amie, dit monsieur de Carquebut à mi-voix, ton fils est un niais; tu as tort de te laisser mener par lui maintenant, comme tu as eu tort autrefois de l'écouter quand il t'a fait quitter le château. Cela pourra te coûter cher.

— Ma réponse eût sans doute été plus douce que celle de Louis, répliqua madame Mérault, mais au fond elle eût été la même.

— Je ne t'en fais pas mon compliment; autrefois tu étais plus intelligente ; tu as tort de te laisser dominer par ton fils, qui n'est qu'un caractère grincheux. Ces magistrats se croient tout permis.

— Mon fils n'est point grincheux et vous avez tort de l'accuser ; je n'ai jamais été plus heureuse que depuis que je vis près de lui. On ne peut pas avoir plus de tendresse, plus de délicatesse.

— Je ne dis pas non, mais enfin c'est un maladroit, et

de plus je trouve qu'avec madame Beaujonnier, il manque de cette délicatesse dont tu parles.

— Louis a contre madame Beaujonnier des motifs de ressentiment qui par malheur ne sont que trop fondés.

— Elle n'a pas voulu l'écouter?

— Ah! mon frère, comment pouvez-vous dire de pareilles choses? C'est madame Beaujonnier qui a fait placer Denise au couvent de Sainte-Rutilie.

— Et vous avez la bêtise de lui en vouloir pour nous avoir rendu le service de nous débarrasser de cette fille de comédienne?

— De plus, c'est elle qui a donné des instructions pour m'empêcher de voir cette pauvre enfant. Entre ses mains, ce malheureux Arthur n'est qu'un jouet.

— Tu sais que je ne souffrirai pas cela.

— Enfin, prenez garde à vous; autrefois, vous aussi, vous étiez plus intelligent et vous saviez mieux défendre l'héritage d'Arthur.

A ce moment, Louis rentra, tenant à la main sa réponse au marquis.

— Quoi qu'il en soit, dit-il en la tendant à son oncle, nous vous sommes reconnaissants de votre démarche.

— Qu'est-ce que je voulais? L'union de la famille; je plains ceux qui l'empêchent.

Disant cela, il se dirigea vers la porte, et, comme madame Mérault et Louis se levaient pour le reconduire:

— Restez donc, dit-il, à manger vos saucisses; mais vous savez, vous n'êtes que des jobards, et celui qui vous le dit, ne l'oubliez pas, c'est un homme qui voit juste.

IX

Monsieur de Carquebut était si presse de porter à Rudemont la lettre de Louis, qu'il abrégea son déjeuner. Il ne mit qu'une heure et demie à manger une belle assiettée de tripes à la mode Caen, une truite à la crème, un fricandeau à l'oseille, et un de ces filets de bœuf épais et saignants qui ont fait la réputation du *Bœuf couronné;* le tout arrosé de deux bouteilles de Bordeaux et d'une tasse de café dans laquelle passa, par petits verres versés les uns après les autres, tout un carafon de *calvados*.

Tout en mangeant, il lisait la lettre que Louis avait eu la délicatesse de lui remettre non fermée, et il en pesait chaque phrase.

« C'est avec le plus vif regret, mon cher cousin, qu'il » nous est impossible de nous rendre demain, ma mère » et moi, à votre invitation. »

— Il est certain, se dit-il, qu'en mangeant leurs saucisses, ils doivent regretter les dîners de Rudemont.

« Mais des circonstances plus fortes que notre vo- » lonté nous privent du plaisir d'aller passer la journée » de demain avec vous à Rudemont. »

— Comment Arthur va-t-il accepter cette excuse? Tout est là.

« Si vous vouliez bien me faire savoir par un mot » quel jour vous pourrez recevoir ma mère... »

— C'est-à-dire quel jour madame Beaujonnier ne sera pas au château.

« Elle sera heureuse d'aller vous voir. Pour moi, » demain matin, avant l'audience, j'irai vous faire une » courte visite d'amitié, et j'espère être plus heureux » que je ne l'ai été ce matin. »

— J'ai envie de voir la figure que fera demain matin monsieur le magistrat, dit monsieur de Carquebut en battant vivement son gloria.

Et il s'en revint joyeusement à Rudemont. L'air était doux, pas de poussière sur la route, vraiment il faisait bon vivre. Devant lui, sur la crête de la colline, le château, et sur les pentes accidentées la forêt immense; dans les pâturages, des bœufs gorgés de nourriture au milieu d'une herbe épaisse qui leur montait jusque par-dessus le dos. — Tout cela lui appartiendrait.

A ce moment, il aperçut un gamin qui coupait une baguette dans une haie, il courut à lui et cingla un coup de cravache sur les mollets nus de l'enfant:

— Que je te voie dévaster mes haies, dit-il.

Cet incident changea le cours de ses idées, et en se remettant en route, il pensa aux paroles de sa sœur.

Qu'avait-elle donc voulu insinuer en lui disant de prendre garde à lui?

Que Clémence se ferait épouser par le marquis? Mais le capitaine n'était pas mort, et ce serait assurément Arthur qui partirait le premier.

Que Clémence se ferait donner par testament la fortune du marquis? Mais il n'était pas probable que le marquis dépossédât sa famille, au profit d'une étrangère; et sa famille, maintenant que Denise était éloignée et qu'il allait y avoir rupture avec les Mérault, se composait uniquement de lui, Arthème de Carquebut.

Sans doute il était possible que Clémence eût l'idée de se faire faire ce testament; mais il saurait bien empêcher la réalisation de cette idée. Si elle était fine, « la petite déesse, » il n'était pas lui-même une bête, et, dans l'affaire de la reconnaissance, il « l'avait très-joliment mise dedans, et en plein encore, sans qu'elle se doutât de rien. »

Si Clémence prenait tant de précautions pour écarter madame Mérault, c'est que ce testament n'était pas encore fait; maintenant que le marquis écrivait difficilement il serait obligé d'appeler un notaire, et un notaire accompagné de quatre témoins ne viendrait pas au château sans que cette visite fût connue.

Alors il aviserait.

Mais jusque là une chose devait le rassurer, à savoir: que Clémence, qui avait voulu se débarrasser de Denise et des Merault, n'entreprenait rien contre lui, bien au contraire. Qui la forçait de quitter l'Italie et de rentrer en France? Rien absolument. Si elle était revenue, c'est qu'elle avait compris avec son esprit net et prudent, que le seul moyen d'obtenir la fortune du marquis, c'était de devenir madame de Carquebut.

Et elle le deviendrait, foi d'honnête homme!

Sans doute, cette liaison avec le marquis était difficile à accepter. Mais c'était un mariage. Il serait son troisième mari, au lieu d'être le second, voilà tout.

Héritage, mariage, préfecture, ministère, tout se tenait, — et il voulait tout, sans compter la femme, qui valait son prix, il en savait quelque chose.

Lorsqu'il arriva, il trouva Clemence qui l'attendait dans le vestibule; car c'est un des avantages de Rudemont que personne n'y puisse entrer, sans qu'à l'avance on ne soit averti de la venue des visiteurs.

Assise devant une fenêtre, elle l'avait vu monter la côte, et elle accourait, curieuse de connaître la réponse de Louis.

— Cette réponse est bien ce que j'avais prévu, dit-elle en lisant la lettre, ils sont perdus.

— Le moyen était risqué.

— Tous les moyens sont risqués: en réalité, il n'y en a pas de bons d'une façon absolue, pas plus qu'il n'y en a de mauvais; le tout est de les combiner d'après le caractère de ceux auxquels on les applique. Avec un autre que votre neveu, il eût été dangereux de risquer cette invitation; adressée à quelqu'un qui aurait su calculer, elle eût été déplorable, car ce quelqu'un eût compris que pour épouser Denise, il ne fallait pas commencer par se fâcher, et qu'il valait mieux au contraire venir ici, si pénible que fût cette visite, discuter, négocier; en fin de compte, enlever ce mariage; mais votre neveu n'est point de ce caractère: lui, s'abaisser à faire une bassesse, même en vue d'un intérêt certain, même pour son amour, jamais! Avant tout, sa dignité et son devoir. Je le connaissais bien: tout d'une pièce. Voilà

ce qui prouve que tel moyen bon avec celui-ci, est mauvais avec celui-là; tandis que tel autre, mauvais le plus souvent, peut être bon quelquefois.

— Et maintenant? conclut monsieur de Carquebut, peu sensible à cette leçon de morale pratique.

— Maintenant, étant donné le caractère du marquis, dont nous devons en ce moment avoir souci, voici ce que vous allez faire. Dans cinq minutes, quand je serai près de lui, vous entrerez, votre lettre à la main, et vous raconterez votre visite à Condé, telle qu'elle s'est passée, sans aucune exagération : il ne faut jamais en mettre dans la forme, quand le fond vaut par lui-même quelque chose.

Monsieur de Carquebut se conforma à ce programme, et, quand il entra dans la chambre du marquis, où celui-ci se tenait toujours devant le feu, il trouva Clémence qui s'était mise au piano, et qui jouait une valse de l'air le plus tranquille du monde.

Elle se tut, mais elle ne quitta pas son tabouret et elle ne détourna même pas les yeux.

— Déjà de retour? dit le marquis.

— J'ai voulu vous apporter cette lettre.

— Ah! une lettre?

Monsieur de Carquebut, d'un air plein de commisération qu'il savait se donner dans les circonstances pathétiques, tendit la lettre.

Alors le marquis, sans la prendre, se tourna vers Clémence :

— Voulez-vous avoir la complaisance de nous lire cette lettre? dit-il.

Elle se leva gaiement, et vint au-devant de monsieur de Carquebut, qui faisait au marquis des signes désespérés que celui-ci ne comprenait pas.

— Eh bien! me donnez-vous cette lettre? demanda-t-elle.

— La voici.

Elle l'ouvrit, mais à peine avait-elle eu le temps de jeter les yeux sur les premières lignes qu'elle pâlit, dans sa main, la feuille de papier trembla.

— Qu'avez-vous donc? demanda le marquis.

Sans répondre, elle se cacha la tête dans son mouchoir, et, de sa main restée libre, elle tendit la lettre à monsieur de Carquebut.

Puis, quand celui-ci l'eut prise, elle sortit vivement de la chambre, en proie à une émotion violente.

— Pourquoi, diable! avez-vous voulu lui faire lire cette lettre? demanda monsieur de Carquebut d'un ton bourru.

— Mais...

— Vous n'avez donc pas compris les signes que je vous faisais?

— Je n'ai rien vu.

— La pauvre petite femme! Je ne suis pas sensible, mais, mille tonnerres! j'en suis tout renversé.

— Que dit donc cette lettre?

— Vous m'avez quelquefois reproché d'être dur avec ma sœur, continua monsieur de Carquebut sans répondre à cette interrogation; j'aurais dû l'être mille fois davantage : sa conduite est indigne, je ne vous dis que cela; exaspérée de voir que vous avez près de vous quelqu'un de dévoué, elle veut vous obliger à vous séparer de madame Clémence; elle a bien eu l'audace de dire qu'en restant près de vous, je m'associais à un scandale.

— Lisez, lisez-moi cette lettre.

Monsieur de Carquebut ne se fit pas prier davantage, et il lut la lettre de Louis en appuyant sur les mots caractéristiques.

Sans rien dire, le marquis se dirigea, aussi vivement que le permettaient ses jambes tremblantes, vers la pièce dans laquelle était entrée Clémence.

Mais la porte en était fermée à l'intérieur.

— Ouvrez, dit-il, ouvrez!

Ce fut seulement au bout de quelques minutes qu'elle répondit qu'elle ne pouvait ouvrir.

— Je vous en prie; si vous n'ouvrez pas, je fais enfoncer cette porte.

Comme elle tardait, il frappa à coups redoublés; alors le verrou fut tiré.

Une petite valise était ouverte sur une table et déjà une robe était placée dedans; à côté étaient étalés des objets de toilette. Au milieu de la chambre, Clémence se tenait immobile, le visage baigné de larmes.

— Hé quoi! s'écria-t-il d'une voix navrée, vous vouliez partir.

— Je reviendrai; oui je reviendrai bientôt, car je ne vous abandonnerai pas; mais vous voyez bien qu'il faut que je parte; je ne veux pas me placer entre vous et votre famille.

— Ma famille, c'est toi, dit-il en lui prenant les mains.

— Eloigner de vous vos amis.

— Qui m'aimera comme tu m'aimes.

— Jamais personne assurément, s'écria-t-elle avec un accent passionné.

— Alors pourquoi veux-tu partir?

— Et comment voulez-vous que je supporte de pareils outrages, comment voulez-vous que j'y reste exposée pour les subir chaque jour? Ma place n'est pas dans ce château; votre cousine a eu raison de ne pas vouloir s'y rencontrer avec moi. Il faut que je parte pour vous, Arthur; pour moi, qui mourrais au milieu d'un pareil supplice.

Disant cela, elle entassa pêle-mêle dans la valise, avec des gestes saccadés, les objets qui étaient sur la table.

Il voulait l'arrêter, mais elle s'échappa de ses mains.

— Non, soyons forts, disait-elle, soyons fermes; on ne brave pas les lois du monde. C'est Dieu qui nous punit. Ah! malheureuse que je suis!

Puis, tout à coup, arrêtant ses plaintes et venant se placer devant lui :

— Mais regarde-moi donc! s'écria-t-elle, que j'emporte ton image!

Il la prit dans ses bras, et longuement il la contempla; mais bientôt, la repoussant doucement, il alla à la cheminée et tira le cordon de la sonnette.

Presque aussitôt Valery entra.

— Demain, dit le marquis, se redressant, monsieur Louis Mérault viendra pour me voir, vous lui répondrez que, pour lui comme pour sa mère, je serai toujours absent.

Elle voulut intervenir; mais, d'un geste ferme, il congédia le valet de chambre.

Comme celui-ci allait fermer la porte, monsieur de Carquebut se glissa dans la chambre, et, venant au marquis, les deux mains ouvertes :

— Ce que vous avez fait là, dit-il, est d'un homme; j'ai entendu vos paroles à ce domestique, je vous approuve. Touchez là.

Puis, se tournant vers Clémence :

— Je vous demande de ne pas me confondre avec mon neveu, il y a des sots dans toutes les familles.

Disant cela, il lui tendit la main :

— Vous avez mon estime, et avec elle vous aurez celle de tous les braves gens : c'est un honnête homme qui vous le dit.

Et simplement, dignement, en homme qui vient d'accomplir un devoir, il sortit, laissant le marquis et Clémence en face l'un de l'autre.

X

Clémence ne resta pas longtemps avec le marquis.

Bientôt celui-ci, qui ne la quittait pas des yeux, remarqua qu'elle s'agitait sur sa chaise, comme si elle éprouvait un malaise : elle fermait les yeux, puis en les rouvrant elle se passait les mains sur le front.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il.

— J'étouffe.

— Je vais faire éteindre ce feu, si vous voulez.

— Ce n'est pas la chaleur du feu qui me suffoque, c'est l'émotion que je viens d'éprouver. Ah ! mon ami, je suis forte contre les souffrances physiques ; mais vous me voyez bien faible contre les tortures morales : elles me tueront.

Que faire? Elle était vraiment dans un état pitoyable, la respiration haletante, les yeux troublés, les lèvres tremblantes. Parmi tous les remèdes que le marquis lui proposa, il ne s'en trouva qu'un qu'elle accepta : ce fut de prendre l'air.

— Oui, dit-elle, vous avez raison, la marche me fera du bien ; et d'ailleurs le plaisir de me trouver dans ces beaux bois où tant de fois nous nous sommes promenés ensemble changera le cours de mes tristes pensées. Ah ! c'était le bon temps ; je vous aimais sans remords et sans que personne vint se jeter à travers mon amour. Que ces temps sont changés !

Il eût voulu l'accompagner dans cette promenade, mais elle ne permit pas qu'il se fatiguât.

A peine dehors, sa respiration se rétablit et ses lèvres cessèrent de trembler ; prenant la cavée, elle arriva en quelques minutes au village où elle se fit donner le char à bancs de l'auberge. Trois quarts d'heure après, elle était à Hannebault, à la porte de l'abbé Guillemittes.

C'était quelque chose d'avoir dressé une barrière devant madame Mérault et devant Louis, mais ce n'était là qu'une faible partie de sa tâche. Denise restait, et c'était de ce côté que les plus grands dangers étaient à craindre.

Que celle-ci s'expliquât franchement avec son parrain, qu'elle lui dit qu'elle aimait Louis, et le marquis bien certainement voudrait les marier.

Comment empêcher ce mariage ? par quelles raisons valables et solides s'y opposer.

Aucune n'aurait de prise sur le marquis ; car, bien qu'il ne parlât presque jamais de Denise, il ne l'avait pas oubliée.

La lettre de Balbine, une longue absence, un amour passionné qui avait envahi sa vie et l'avait dévorée : rien n'avait pu détruire l'influence de la jeune fille. Sans doute il ne l'aimait plus comme au temps où il avait la certitude d'être son père, mais néanmoins il l'aimait encore fortement, et à la tendresse qui malgré tout était restée vivace au fond de son cœur, s'était joint un sentiment de remords, qui lui ferait assurément saisir les occasions de réparer les torts qu'il se reprochait à son égard.

Quelle meilleure occasion que ce mariage ! Il la dotait, il l'établissait, et ainsi il s'acquittait largement de ce qu'il croyait lui devoir. Quel soulagement pour lui !

Dans de pareilles conditions, toute lutte serait impossible, et ce serait même folie de vouloir la tenter.

Il faudrait donc accepter ce mariage, et l'accepter gaiement en faisant contre fortune bon cœur.

Quelle influence aurait-il sur leur liaison et surtout sur le but qu'elle poursuivait?

La question de dot n'était que secondaire. Quand même le marquis leur ferait une grosse donation, cela aurait assez peu d'importance, et si dans ce mariage elle n'avait vu que cette donation, si large qu'elle pût être, elle ne se serait assurément pas donné tous les soucis et tous les embarras qu'elle s'imposait.

Mais c'était ce mariage lui-même qui était menaçant et qui pouvait ruiner à jamais ses espérances.

Quel pouvoir conserverait-elle sur le marquis, le jour où Denise et Louis seraient réunis contre elle ? Celui de la passion. Oui, sans doute. Mais cette passion serait-elle assez puissante alors pour aveugler le marquis au point de lui faire oublier dans un testament ceux qu'il verrait sans cesse.

Si elle pouvait se flatter d'inspirer au marquis, de lui dicter pour ainsi dire le testament qu'elle voulait, c'était à condition que celui-ci serait maintenu dans l'isolement.

N'ayant auprès de lui que celle qu'il aimait, ce serait à celle-là qu'il penserait au moment de la mort.

Tandis que, s'il voyait auprès de son lit Louis et Denise mariés, ce serait à eux.

Il ne fallait donc pas que ce mariage se fît.

Et pour l'empêcher il fallait tout d'abord que le marquis ne vît pas en ce moment Denise, ou tout au moins qu'il ne pût pas s'entretenir librement avec elle.

Mais pour cela elle avait besoin du concours de l'abbé Guillemittes, car le marquis voudrait assurément venir au couvent de Sainte-Rutilie, et elle ne pourrait pas le retenir à Rudemont.

Le curé d'Hannebaut voudrait-il lui accorder ce concours? Pour elle, toute la question était là, et aussi de savoir à quel prix ; car elle connaissait trop bien l'abbé Guillemittes, et ses besoins incessants d'argent, pour espérer naïvement qu'il donnerait gratis ce qu'il pouvait vendre plus ou moins cher.

Au reste, sur ce dernier point, elle était prête aux concessions les plus larges, trouvant elle-même tout naturel qu'on fît payer cher ce qui avait de la valeur.

C'était au presbytère d'Hannebault qu'elle s'était fait conduire.

Etant descendue de voiture à la porte *piétonnière*, elle entra dans le jardin du doyenné.

Chose curieuse et qui en eût dit long à un observateur, ce jardin, depuis dix ans qu'il était entre les mains de l'abbé Guillemittes, était resté dans le même état qu'au temps où il était cultivé par son prédécesseur, le vieux bonhomme Pelfresne. Encore même était-il moins bien soigné ; les roses et les juliennes, qui, du temps du vieux curé, fleurissaient dans les plates-bandes pour fournir de la *pavée* au saint-sacrement, avaient été arrachées et remplacées par des légumes utiles à la consommation ménagère des hôtes du presbytère. En dix années, ce prêtre, qui avait manié des millions, n'avait pas trouvé cinquante francs pour égayer par des fleurs ces tristes carrés de choux et de haricots, séparés les uns des autres par de larges pierres tombales, formant allées : son esprit et ses idées étaient ailleurs, il n'avait pas besoin d'être égayé, encore moins d'être reposé ; les émotions de la lutte lui suffisaient, avec les satisfactions du succès entrevu.

Dans un des carrés de ce jardin, elle trouva le domestique du doyen en train de retourner la terre, et si bien enfoncé dans son travail qu'il ne l'entendit venir que lorsqu'elle fut près de lui.

— Monsieur le doyen n'est pas ici, dit-il en levant la tête, mais sans interrompre son travail. Si vous voulez parler à monsieur l'abbé Colombe, je vais le prévenir.

Mais ce n'était point à l'abbé Colombe qu'elle avait affaire, c'était à l'abbé Guillemittes lui-même.

— Alors il faut aller à la serrurerie où vous le trouverez pour sûr.

— Et où est-ce ?

— Comment ! madame ne connaît pas la serrurerie ? dit le domestique en se posant pour la première fois sur sa houe, tant sa surprise fut vive.

Et de fait il fallait que Clémence eût quitté le pays depuis deux ans pour ne pas connaître cette nouvelle fondation industrielle de l'abbé Guillemittes.

L'idée lui étant venue d'orner les chapelles de son église et les travées du chœur de grilles de fer, il avait voulu faire fabriquer ces grilles à Hannebault, ce qui tout d'abord paraissait assez facile puisqu'à Hannebault le travail du fer a pris, en ces dernières années, un grand développement.

Croyant que sur ses dessins il trouverait des ouvriers pour exécuter ce qu'il voulait, il s'était comme de coutume bravement mis à l'œuvre. Mais il n'avait pas tardé à éprouver des mécomptes et surtout des difficultés

avec l'entrepreneur qu'il avait choisi : son travail n'était pas un travail courant, il y avait des tâtonnements, des retouches, des pièces manquées, et surtout des pertes de temps qui désorganisaient l'atelier. De là des plaintes de l'entrepreneur.

Alors l'abbé Guillemittes avait voulu s'affranchir de ces entraves et de ces retards.

De même qu'il avait fondé une imprimerie en taille-douce lorsqu'il avait eu besoin d'une grande quantité d'images de sainteté, calculant qu'il y aurait bénéfice pour lui à vendre ce que jusque là il avait acheté ; de même il s'était décidé a fonder un établissement de serrurerie artistique, qui, travaillant d'abord pour son église, chercherait ses bénéfices dans des fournitures au public.

Il avait donc acheté l'atelier de son entrepreneur, et aussitôt il avait mis l'affaire en actions au capital de un million cinq cent mille francs ; l'action de cinq cents francs ne coûtait que quatre cent cinquante à ceux qui, à un titre quelconque, ne fût-ce que pour dix francs, avaient été les bienfaiteurs de l'église d'Hannebault. Si on n'était pas encore inscrit sur la liste des fondateurs de cette église, on n'avait qu'à apporter son offrande, et immédiatement on recevrait, moyennant quatre cent cinquante francs, une action de la compagnie de la serrurerie artistique, qui, pour les profanes, coûtait cinq cents francs. De plus, on avait le droit, pour la souscription de dix actions, à la fondation d'une messe annuelle, dont le titre était transmissible, de telle sorte qu'en concourant à une bonne affaire, on travaillait incidemment à son salut ou à celui des personnes qu'on affectionnait.

Pendant un an, la contrée avait été inondée des prospectus de la nouvelle affaire du curé d'Hannebault, qui, bien entendu, ne s'était pas réservé la gérance officielle de l'entreprise, mais qui cependant en avait conservé la direction entière, artistique et financière.

Malgré l'heureux mélange des choses industrielles et religieuses, malgré les invocations à la sainte Vierge, dont la protection était assurée, et les promesses de dividendes de douze et quinze pour cent (sans compter les messes), le capital n'avait pas été entièrement souscrit, et l'affaire ne fonctionnait que d'une façon tout à fait irrégulière et illégale. Avec un procureur impérial moins dévoué au parti clérical que celui de Condé, cela eût pu attirer des désagréments à l'abbé Guillemittes. Louis Mérault, observateur rigoureux de la loi, avait même parlé plusieurs fois de cette affaire à son chef ; mais celui-ci avait toujours répondu : « C'est une bonne œuvre, » et le curé d'Hannebault avait pu continuer la libre distribution de ses prospectus et ses incessants appels de fonds.

En somme, l'affaire marchait et elle commençait à promettre des bénéfices, car l'usine vendait cher ses produits, certaines personnes trouvant aux grilles et aux pincettes fabriquées avec l'aide de la sainte Vierge des mérites qu'une autre fabrique n'eût pas pu leur donner.

Quand Clémence arriva à l'usine, qui est située au bord de la rivière dans la partie industrielle d'Hannebault, on lui dit que l'abbé Guillemittes était à la forge, dont on lui indiqua la grande porte, qui était ouverte à deux battants.

De loin, elle aperçut deux forgerons qui, le tablier de cuir au cou, travaillaient sur une enclume une pièce de fer rouge ; sous le marteau, une pluie d'étincelles jaillissait autour d'eux et tombait sur le sol noirci.

Devant eux un prêtre, tenant un dessin à la main, suivait attentivement leur travail. C'était l'abbé Guillemittes, qui, tête nue, la soutane retroussée dans la ceinture, sans plus de souci des étincelles que si elles avaient été des copeaux de bois, les surveillait et leur donnait ses instructions.

Ce fut seulement quand la pièce fut remise à la forge qu'il se retourna et qu'il aperçut Clémence.

— Comment, madame, vous ici ? dit-il sans montrer une bien vive surprise.

— J'ai besoin de vous parler, et ..

— Alors, madame, dit-il en coupant court aux politesses, entrons dans mon bureau.

XI

La pièce dans laquelle l'abbé Guillemittes introduisit Clémence était un vrai bureau d'usine, plein de suie et de poussière de charbon, avec des livres de comptabilité ouverts çà et là dans un certain désordre, et sur les meubles des dessins au crayon ou à l'encre. Devant le pupitre du directeur, un fauteuil ; pour tout ameublement, deux chaises noircies par les mains et les pantalons de ceux qui s'étaient assis dessus.

Prenant place dans le fauteuil, l'abbé Guillemittes offrit une de ces chaises à Clémence.

Ordinairement celle-ci n'était pas facile à intimider, se trouvant partout à sa place avec l'esprit alerte et dispos ; cependant, au moment de commencer cet entretien, elle éprouva une sorte de gêne. Elle eût mieux aimé avoir affaire à ce prêtre dans son presbytère que dans ce bureau d'usine ; ce milieu la troublait ; il était là trop sur son terrain. Ce tapage des marteaux et des machines, qui le laissait calme, l'effectait elle-même et la rendait nerveuse.

Et jamais cependant elle n'avait eu autant besoin de tous ses moyens qu'en face de cet homme, dont elle connaissait la finesse et l'habileté.

— C'est de votre élève que je voudrais vous parler, dit-elle.

L'abbé Guillemittes ne répondit point, mais il la regarda d'un œil froid, qui disait : « Allez, je vous attends. »

Il fallait en effet marcher.

— Nos prévisions ne se sont pas réalisées, dit-elle ; Denise, d'après vos dernières lettres, ne paraîtrait pas se tourner vers la vie religieuse Je viens vous demander à quoi vous attribuez cette résistance, si résistance il y a.

Sur l'échiquier qu'ils semblaient avoir posé entre eux, elle avait avancé une pièce ; à l'abbé de jouer maintenant.

Il le fit vivement.

— La question que vous m'adressez, dit-il, je vous la retourne ; car vous avez été l'institutrice de cette jeune fille, vous la connaissez donc mieux que moi.

— Quand elle était sous ma direction, elle manifestait des dispositions pour la vie religieuse · sous la vôtre, ces dispositions n'auraient donc pas persisté ?

Tandis que Clémence connaissait bien l'abbé Guillemittes, celui-ci ne connaissait presque pas la femme qu'il avait devant lui. Il ne l'avait vue qu'une fois, et dans ses lettres écrites de l'étranger, elle s'était tenue dans une réserve pleine de prudence. Tout ce qu'il savait d'elle, c'était ce que la renommée lui en avait appris. Mais, sur ce mélange d'informations contradictoires, il était bien difficile de baser un jugement ; aussi avait-il voulu la laisser venir.

A la façon dont elle avait engagé l'entretien, il comprit qu'il ne l'obligerait pas facilement à se livrer, et que, s'il arrivait à ce résultat, ce ne serait point par le calme et la patience du confesseur qui attend.

— Je serais porté à croire, dit-il, que nous nous sommes mépris sur les dispositions de cette jeune fille ; ce que nous avons cru une vocation pour la vie religieuse pourrait bien être au contraire une vocation pour le mariage. Qu'en dites-vous ?

Le coup était direct.

— Mais je ne sais, répondit Clémence, se demandant avec inquiétude où le prêtre voulait en arriver.

— Depuis quelque temps, continua-t-il, je voulais écrire à monsieur le marquis de Rudemont pour lui faire part de mes scrupules. En même temps, je pensais aussi à interroger la jeune fille à ce sujet. Mais, puisque vous voici de retour, ma responsabilité cesse; je vous préviens, et, mieux que personne, vous pourrez, en faisant parler cette enfant, savoir quelles sont ses véritables dispositions.

— Avez-vous donc quelque sujet de plainte précis?

— Un sujet de plainte! s'écria-t-il en joignant les mains et en levant les bras au ciel. Ah! certes, non. C'est bien la jeune fille la plus douce, la plus soumise, la plus attentive que nous ayons au couvent de Sainte-Rutilie; n'était une mélancolie étrange à son âge, elle serait un modèle d'édification. Pendant les premiers temps de son séjour chez nous, je ne me suis pas préoccupé de la tristesse que l'on me signalait en elle et que je remarquais moi-même. Cette tristesse avait pour moi une explication naturelle : la séparation des personnes qu'elle aimait et leur éloignement; d'autre part, son isolement dans une maison d'éducation, alors que déjà elle avait pris l'habitude des plaisirs du monde. Engendrée par ces causes, cette tristesse ne devait point être persistante; cependant elle a persisté et même elle s'est aggravée. Voilà ce qui m'inquiète.

— Il s'agirait d'une autre personne, je partagerais vos inquiétudes, mais j'ai appris à connaître Denise. Vous le savez, Denise est la fille d'une comédienne; dans sa première enfance, elle a vécu dans un monde bizarre, ce qu'on appelle le demi-monde. Sa jeune conscience pleine d'élévation a été profondément ulcérée de ce qu'elle voyait; elle aimait sa mère, elle a été horriblement malheureuse de la juger : de là cette mélancolie.

— J'admets cela, et comme vous je crois que cette âme sensible et délicate souffre par le souvenir; mais je vais plus loin que vous, et je pense qu'elle a été aussi atteinte dans ses espérances. Un passé dans lequel elle n'ose pas regarder, un avenir qui ne se réalise pas tel qu'elle l'avait imaginé, cela est bien triste. Aussi cette situation me paraît-elle mériter la sympathie et l'intérêt,

C'était ramener la question toujours au même point : elle comprit qu'elle n'échapperait pas au prêtre par des faux-fuyants, et que le seul parti à prendre était de lui faire tête.

— Si vous voulez que je la fasse parler? dit-elle.

— Si je veux?... Notez que je ne veux rien personnellement.

— J'entends que si je dois l'interroger, il serait bon que je connusse à l'avance ce que vous pensez de Denise, c'est-à-dire tout ce que vos observations de ces derniers mois vous ont amené à penser d'elle. Y a-t-il indiscrétion à vous le demander?

— Décidément, se dit l'abbé Guillemittes, nous allons passer notre temps à nous interroger mutuellement; singulier entretien, fait de questions sans réponses.

Mais cette réflexion, il se garda de la faire tout haut; au contraire, il prit sa figure la plus aimable pour répondre que cette demande lui paraissait des plus légitimes et qu'il allait s'efforcer d'y satisfaire.

— Il faut que vous sachiez, commença-t-il, que je ne m'occupe pas de la direction spirituelle des jeunes filles de Sainte-Rutilie; mes travaux m'en empêchent, et c'est un soin qu'à mon grand regret j'ai été obligé d'abandonner à monsieur l'abbé Colombe, mon premier vicaire. Au reste, personne n'est plus digne que lui de cette tâche délicate. Patience, douceur, indulgence, d'un côté, de l'autre, foi ardente qui échauffe et embrase ce qui l'approche : il a toutes les qualités et toutes les vertus qu'on peut désirer en visant à l'idéal. Quand Denise est arrivée à Sainte-Rutilie, je la lui ai donc confiée en lui faisant part des intentions de monsieur le marquis de Rudemont. En même temps, j'ai aussi prévenu la supérieure de ces intentions. Denise ne pouvait donc être en de meilleures mains, et, d'après ce que vous m'aviez dit de ses dispositions, je croyais que le résultat désiré par monsieur le marquis ne se ferait pas longtemps attendre. Grande a été ma surprise quand monsieur l'abbé Colombe d'une part et la mère Sainte-Alix d'autre part m'ont appris que nos espérances ne se réalisaient pas. Comme élève, il n'y avait pas le plus léger reproche à adresser à la jeune fille; elle était appliquée, attentive, prête à tout travail qu'on exigeait d'elle, avec cela intelligente, et de plus douée d'un caractère facile, d'un cœur excellent, qui l'avaient fait aimer rapidement de toutes ses camarades. Mais la vocation religieuse ne se montrait pas.

— Denise n'aurait-elle pas reçu des lettres qui l'auraient détournée de ses idées?

— Ni lettres ni visites. Madame Mérault s'est, il est vrai, présentée; mais, d'après vos intentions formelles, elle n'a pas été admise à la voir. Quant à des lettres, elle n'en a pas reçu.

— Même en cachette?

— Je ne crois pas, mais sans qu'il me soit possible cependant de l'affirmer d'une façon absolue. Une élève de retour de chez ses parents pourrait, il est vrai, avoir remis une lettre à Denise; mais, pour cela, il faudrait une série de combinaisons et un enchaînement de connivences qui ne sont pas probables. Quand un pareil secret passe par plusieurs personnes, il a de grandes chances pour être découvert, et je n'ai rien appris à ce sujet. Ni ostensiblement, ni en cachette, elle n'a reçu de lettres. Celles qui ont été ouvertement adressées au couvent, vous ont été transmises, comme vous l'avez demandé. D'ailleurs, permettez-moi de vous faire observer qu'une vocation religieuse qui se laisserait ébranler par des lettres venues du dehors serait bien faible, et qu'il faudrait y regarder de près avant de l'accueillir.

— Vous n'avez pas fait cet examen pour Denise?

— Mon Dieu! non; j'ai attendu, comme je vous le disais, et ce qui m'a porté à prolonger cette attente, ce sont les phases contradictoires par lesquelles cette jeune fille a passé. Ainsi il y a eu des moments où l'on a pu croire qu'elle était poussée vers la vie religieuse par une foi ardente; il y en a eu d'autres, au contraire, où elle a paru se rejeter vers le monde avec une ardeur non moins vive. Quelles ont été les causes de ces sentiments contradictoires? Faut il les chercher dans ces mouvements de désespoir qui nous jettent aux pieds de Dieu, lorsqu'on sent que lui seul est la source de toute joie. J'avoue que j'ai été assez disposé à le croire quand certains propos du monde sont venus jusqu'à moi.

— Quels propos? demanda Clémence avec une ingénuité parfaite.

— Vous ne les connaissez point? répliqua l'abbé Guillemittes, non moins irréprochable dans sa surprise. On m'a rapporté que cette jeune fille, pendant son séjour au château de Rudemont, se serait, malgré sa jeunesse, laissée toucher par un sentiment tendre qu'elle aurait éprouvé pour le cousin du marquis, monsieur Louis Mérault. De son côté, ce jeune homme aurait ressenti pour Denise une véritable passion.

Comme Clémence ne répondait rien, l'abbé Guillemittes continua :

— Au moins voilà ce qu'on m'a raconté il y a peu de temps, et c'est pourquoi je voudrais écrire à monsieur le marquis de Rudemont; car enfin, si ces jeunes gens s'aiment, il me semble que ce qu'il y a mieux à faire, c'est de les marier. Sans doute la femme qui offre sa vie à notre Seigneur est bien heureuse entre toutes; mais je ne considère point le mariage comme un écueil qu'il faille à tout prix éviter, une âme chrétienne peut dignement faire son salut auprès de son mari et de ses enfants.

L'abbé Guillemittes était-il sincère? Renonçait-il à la dot de Denise ou bien voulait-il la faire augmenter?

Pendant qu'il parlait, elle se posait ces questions avec

anxiété, et, en réfléchissant, elle regardait machinalement une grande affiche jaune, attachée par quatre épingles à la muraille, derrière le prêtre et au-dessus de sa tête. Quelques mots en gros caractères se détachaient du corps de l'affiche : *Serrurerie artistique d'Hannebault, obligations, sou-cription, avantages, sécurité.*

Elle resta les yeux fixés sur cette affiche et parut ne plus écouter l'abbé Guillemittes. Celui-ci, surpris de cette indifférence, tourna instinctivement la tête pour voir ce qu'elle regardait avec une telle attention.

Son affiche !

Alors ils se regardèrent tous deux pendant plusieurs secondes longuement; mais si leurs lèvres se taisaient, leurs yeux parlaient.

— Si je n'ai point encore communiqué cette affaire excellente à monsieur le marquis de Rudemont, dit enfin l'abbé, c'est que j'attendais son retour pour la lui expliquer ; mais je lui ai réservé cinquante actions de cinq cents francs.

— Si l'affaire est excellente, comme vous le dites et comme je le crois, vous pourriez peut-être porter sa souscription à cent actions; car monsieur le marquis a en ce moment des fonds à placer, et, comme il a voulu me charger de ses intérêts, je serais naturellement toute disposée à me laisser guider, pour ce placement, par vos lumières et par votre conscience. Mais ce n'est point de cette affaire qu'il s'agit pour le moment, c'est de Denise ; revenons à elle, la chère enfant ! Quand nous nous serons entendus à son égard, nous passerons à cette souscription.

XII

Depuis le moment où il avait été question de l'affiche jusqu'à celui où Clémence avait demandé de revenir à Denise, les paroles s'étaient échangées entre eux rapides et légères.

Quelqu'un qui serait arrivé à l'improviste, et qui n'aurait pas entendu le commencement de leur entretien, aurait pu croire qu'il ne s'agissait que de choses tout à fait sans importance pour l'un aussi bien que pour l'autre.

L'abbé Guillemittes n'avait touché cette souscription que d'une façon incidente, parce que le hasard la présentait; Clémence avait répondu, parce que la politesse exigeait qu'elle dit quelque chose.

Mais tous deux avaient eu grand soin de marquer ostensiblement que c'était Denise seule qui occupait leur esprit.

Il faut dire cependant que, dans cet engagement, Clémence avait eu incontestablement le dessus: l'appât des cinquante mille francs dont il avait si grand besoin avait troublé le prêtre, tandis que le don de cinquante mille francs appartenant au marquis n'avait nullement ému Clémence. D'un autre côté, l'abbé avait joué la légèreté, quand elle-même avait été légère naturellement; enfin il avait été homme, c'est-à-dire assez lourdaud, malgré sa finesse de prêtre, tandis qu'elle avait été femme.

Elle se hâta de mettre à profit l'avantage qu'elle venait d'obtenir: elle avait retrouvé la confiance, et avec elle l'usage de tous ses moyens. Après tout ce n'était qu'un homme et elle connaissait son endroit faible.

— Il faut, dit-elle, que je vous parle avec une franchise entière en vous expliquant toute la vérité, exactement comme si vous m'écoutiez au confessionnal; car, dans les circonstances délicates où nous nous trouvons placés, nous avons tous besoin de vos conseils et de vos lumières: le marquis, au nom de qui je m'adresse à vous, et cette pauvre enfant. Quand, pour la première fois, je suis venue pour vous entretenir de Denise, je vous ai dit qu'elle était la fille de monsieur le marquis de Rudemont, et qu'en cette qualité elle serait son héritière. Je me suis alors beaucoup trop avancée.

— Elle ne sera pas son héritière? interrompit-il en la regardant.

— Elle n'est pas sa fille, continua Clémence. Comment monsieur le marquis s'était il laissé persuader qu'il était le père de cette enfant, je n'en sais rien, car je n'ai jamais eu de renseignement précis sur sa liaison avec cette comédienne. La seule chose certaine, c'est qu'il avait cru qu'elle était sa fille, et dans cette persuasion, il avait été disposé à la donner pour femme à monsieur Louis Mérault. Sans doute c'était un enfant naturel qu'il admettait dans sa famille, mais ce vice de naissance disparaissait pour lui dans cette qualité qu'elle était sa fille. Il ne faut pas être trop choqué de cette faiblesse ou plutôt de cette vanité paternelle, c'est elle qui a fait faire les mariages des enfants illégitimes de Louis XIV. Mais, quand monsieur le marquis a eu la preuve qu'il avait été trompé...

— Il a eu cette preuve?

— Aussi évidente que possible; il a su qu'à son lit de mort, la mère de Denise avait écrit à trois personnes pour leur confier sa fille, qui était leur fille à tous les trois.

— Hélas! cela est-il possible?

— Ce tiers de paternité n'a, bien entendu, pas suffi à monsieur le marquis. Par quelles souffrances a-t-il passé? je ne le sais pas; mais je suis certaine qu'elles ont été cruelles, car il aimait vivement cette enfant, et, selon moi, c'est alors qu'il a reçu cet ébranlement profond qui plus tard s'est manifesté au dehors par une attaque. Aussi ceux qui, dans une bonne intention, je veux le croire, lui ont mis cette preuve sous les yeux, ont-ils une lourde responsabilité à porter: la maladie, la débilité d'un homme qui était un colosse de force et de santé.

— Voilà donc comment s'explique cette faiblesse étrange dont on parle?

— Sans aucun doute. Mais ce n'est pas de monsieur le marquis qu'il s'agit, c'est de Denise. Ce fut après cette découverte que monsieur de Rudemont me chargea de vous voir pour vous prier de recevoir sa pupille dans votre couvent de Sainte-Rutilie. Bien entendu, j'ignorais alors ce qui s'était passé, et, en vous la présentant comme sa fille, je croyais être dans la vérité. Combien je me trompais! Par ce que j'ai appris et aussi par ce que j'ai deviné plus tard, voici qu'elle était à ce moment l'état des choses. Cette révélation avait atterré monsieur de Rudemont; mais, avec cet esprit de justice et de générosité qui le caractérise, il ne voulut pas faire payer sa douleur à cette enfant, en réalité innocente de cette infamie. Il s'était attaché à elle, et, s'il ne pouvait plus la considérer comme sa fille, il ne pouvait pas davantage la repousser loin de lui comme une étrangère.

— Cette situation a du être bien douloureuse.

— Horrible! Ce fut alors que monsieur de Rudemont pensa au couvent de Sainte-Rutilie. Comme moi, et comme tous ceux qui avaient vécu avec Denise, il avait été frappé de ses sentiments religieux: elle était animée en effet d'une piété sincère, que l'on pouvait croire et que nous crûmes être le commencement d'une vocation religieuse. Ne voulant plus qu'elle entrât dans sa famille, puisqu'elle n'était plus sa fille, monsieur le marquis de Rudemont crut que ce qui convenait le mieux à sa position, c'était un couvent: là elle trouverait le calme, le repos, et en même temps la satisfaction des sentiments dont nous la supposions animée. Qui eût cru que cette enfant si jeune avait pu se laisser toucher par l'amour ?

Elle parlait sans quitter le prêtre des yeux et, malgré l'impassibilité que celui-ci affectait, elle suivait dans son attitude l'impression produite sur lui par ses paroles; évidemment elles le frappaient, et ce n'était point seulement de l'oreille qu'il les écoutait; son attention était

éveillée et il semblait qu'il cherchât à démêler le vrai du faux dans ce récit. Pour elle, c'était là un grand point d'obtenu.

Elle continua:

— Il faut que je vous fasse observer que quand monsieur de Rudemont amena Denise au couvent, elle ne se plaignit pas et ne fit pas la plus légère allusion à son amour.

— Elle fondit en larmes.

— Cela était bien naturel, et monsieur de Rudemont attribua ce désespoir à leur séparation, ce qui, je le crois, était parfaitement juste. Quoi qu'il en soit, il partit avec la conviction que Denise serait religieuse et qu'elle serait heureuse de l'être. Ce fut pour lui une grande consolation, car, je le répète, il aimait, il aime beaucoup cette jeune fille.

— Mais, s'il n'a pas connu les véritables sentiments de sa pupille, ce que j'admets, car elle est d'une réserve à ce sujet que personne n'a pu percer, ni la supérieure, ni monsieur l'abbé Colombe, ni moi-même, il a dû au moins apprendre quels étaient ceux de son jeune cousin.

Cette observation, faite d'un ton plein de bonhomie, ne déconcerta pas Clémence.

— Assurément, dit-elle sans attendre, peu de temps après son départ, le marquis reçut une lettre de monsieur Louis Mérault, dans laquelle celui-ci parlait de son amour. Grande colère chez monsieur de Rudemont; car, s'il avait trouvé juste que son cousin épousât sa fille, il considérait comme une monstruosité que ce jeune homme pensât à épouser la fille naturelle d'une comédienne, malgré toute la tendresse qu'il pouvait encore ressentir pour elle.

Comme le prêtre la regardait avec une attention perçante, elle continua en interrompant pour un moment son récit.

— Ces sentiments peuvent au premier abord paraître contradictoires, mais pour une personne qui connaît l'orgueil nobilière du marquis de Rudemont, ils s'expliquent tout naturellement: cet orgueil en effet ne peut pas supporter la pensée que l'héritier futur du titre et de la terre de Rudemont aurait épousé l'enfant d'une comédienne, fille naturelle de quelque misérable. Ce fut dans ce sens que le marquis écrivit à son jeune cousin, et, comme celui-ci insistait, il s'en suivit une sorte de rupture, qui aujourd'hui s'est trouvée singulièrement aggravée par ce fait, que monsieur Mérault, en apprenant l'arrivée du marquis, a insisté pour obtenir son consentement. Monsieur de Rudemont, je puis le dire entre nous, est exaspéré contre son cousin, et il est bien certain que si celui-ci parvenait par un moyen quelconque à épouser Denise, il serait déshérité.

— Vraiment?

— Cela ne fait pas le moindre doute. Il est vrai d'ajouter cependant que monsieur de Rudemont ne croit pas à ce mariage, convaincu qu'il est que Denise est prête à embrasser la vie religieuse. S'il était venu avant moi, et si vous lui aviez appris, comme vous me l'avez dit, qu'au lieu d'une vocation pour la vie religieuse, vous reconnaissiez en elle une vocation pour le mariage, cela lui eût porté un coup terrible, et, dans l'état de faiblesse où il se trouve, je crois même que cela eût pu le tuer.

— Mais, un jour ou l'autre, il sera frappé par cette révélation; il suffit pour cela qu'il voie Denise.

— Aussi faudrait-il qu'il ne la vît pas.

Sur ce mot, il s'établit entre eux un long silence; elle attendait que cette idée eût fait son chemin dans l'esprit du prêtre, et celui-ci, voyant maintenant où elle avait voulu arriver et par quels détours elle avait passé, était curieux de savoir comment elle allait continuer.

— J'entends, dit-elle bientôt en reprenant la parole, qu'il serait bon qu'il ne la pût pas voir pendant quelques jours; car je sais bien que nous ne sommes plus au temps où l'on peu supprimer une jeune fille en la faisant voyager de couvent en couvent.

— Je ne sais si cela a existé jamais, répliqua l'abbé Guillemittes d'une voix ferme, mais je sais que cela n'existe plus.

— Aussi ce que je désirerais, ce serait que Denise fût absente de Sainte-Rutilie quand monsieur de Rudemont s'y présentera; qu'elle eût été envoyée dans le Midi, ou au bord de la mer, ou à des eaux quelconque, pour sa santé. Alors, pendant cette absence plus ou moins longue, j'aurais le temps d'habituer monsieur le marquis à cette pensée, qu'elle ne sera pas religieuse, parce qu'elle n'a pas la vocation. Elle n'a pas la vocation! Il n'y a rien à dire là contre, et personne ne peut avoir la pensée de violenter sa volonté ou sa foi. D'un autre côté, on pourrait peut-être, mettant à profit le temps de cette absence, se bien assurer si cette vocation n'existe pas.

Il se fit encore un silence.

— Si Denise, continua Clémence, était bien convaincue qu'en refusant de rester au couvent, elle prive monsieur Mérault d'une grande fortune et d'un beau nom, elle serait peut-être touchée. Enfin mille choses pourraient se passer. Tandis que, si monsieur de Rudemont la voit demain ou après-demain, je suis épouvantée de ce qui peut arriver. D'abord l'émotion violente qui frappera le marquis et assurément ébranlera sa santé; puis, comme conséquence certaine, l'exhérédation de monsieur Mérault. Vous me disiez tout à l'heure qu'il vous semblait que ce qu'il y avait de mieux, c'était de marier ces jeunes gens. Vous voyez que les choses ne s'arrangent pas dans ce sens. Combien d'avantages au contraire, si ce mariage n'avait pas lieu, et pour tout le monde. Ainsi le marquis, heureux de voir ses désirs réalisés, assure à Denise une dot qui enrichit le couvent où elle entre; là elle trouve le calme de la vie et le bonheur. Enfin monsieur Mérault hérite un jour de Rudemont.

L'abbé Guillemittes resta un moment sans répondre, et les secondes parurent longues à Clémence.

— Il est certain, dit-il enfin, qu'il ne faudra rien brusquer dans des conditions aussi délicates. Aussi je serais tout disposé à envoyer cette jeune fille faire une saison aux eaux de Bagnoles, où nous avons en ce moment des sœurs dans notre succursale du patronat de Saint-Joseph. Elle reviendrait dans quelque temps, et alors, selon ce qui se serait passé d'ici là, son sort se déciderait.

L'entretien se continua encore quelque temps; puis enfin il fût arrêté que Denise partirait dès le lendemain pour Bagnoles, en compagnie d'une sœur.

Comme Clémence se dirigeait vers la porte, elle s'arrêta tout à coup:

— Et cette souscription? dit-elle, j'allais l'oublier; c'est cent actions, n'est-ce pas? Dans quelques jours, je vous enverrai un chèque sur la banque des frères Monet, à Condé.

— A ce propos, dit l'abbé Guillemittes sans un mot de remercîment, laissez-moi donc vous demander si vous tenez beaucoup à la maison de banque des frères Monet; pendant votre absence, il a couru sur elle des bruits qui doivent être calomnieux, mais enfin qui ont ébranlé son crédit. Pourquoi n'auriez-vous pas vos fonds ici même, chez monsieur Prétavoine? Il faut être de son pays.

XIII

Monsieur de Carquebut réduit à une soumission si complète, qu'elle pouvait compter sur lui comme sur l'allié le plus fidèle;

Louis Mérault consigné à la porte de Rudemont;

Denise exilée à Bagnoles:

Tels étaient les résultats qu'en un jour elle avait su obtenir.

Elle rentra au château, satisfaite de ce qu'elle avait fait ; aussi répondit-elle aux plaintes du marquis, fâché d'être resté seul, avec la plus grande douceur.

Elle s'était laissée entraîner par le plaisir de la marche, enivrer par les souvenirs.

— J'ai voulu aller jusqu'aux sapins de la lande, dit-elle en le regardant tendrement.

— Si loin, à pied, c'est folie.

— C'était exaltation de la foi tout au plus. J'ai voulu que ma première sortie fût un pélerinage au lieu où j'ai vu vos beaux yeux se poser sur les miens avec amour, j'ai voulu rechercher là l'émotion délicieuse que j'avais alors ressentie.

— Et...

— Et je l'ai retrouvée profonde, vivace, énivrante : sur le chemin, les mêmes petites aiguilles rousses qui glissent sous les pieds ; dans l'air, le même parfum ; au milieu des branches, la même musique du vent. Mais vous n'étiez pas là pour éclairer ce paysage, et je suis revenue en courant. Pardonnez-moi cette absence.

— Nous y retournerons ensemble, dit-il en lui serrant la main.

— Oh ! oui, ensemble, dit-elle tout bas en effleurant son oreille.

L'heure du dîner était passée depuis longtemps déjà ; ils entrèrent dans la salle à manger, où ils trouvèrent monsieur de Carquebut se promenant de long en large. Mais, contrairement à ce qui arrivait autrefois lorsqu'on était en retard pour se mettre à table, celui-ci ne montra aucune mauvaise humeur.

— J'ai voulu vous attendre, dit-il en allant au-devant du marquis ; c'était bien le moins que je vous devais pour fêter votre retour.

Trois couverts étaient dressés sur la table, deux du même côté, ceux du marquis et de Clémence, et un seul en face, celui de monsieur de Carquebut.

Le marquis marchait appuyé sur le bras de Clémence ; elle l'aida à s'asseoir, et, avec un cordon en soie muni à chaque bout d'une petite pince en argent, elle lui attacha une serviette sous le menton.

Pendant ce temps, monsieur de Carquebut s'était carrément installé sur son siége, bien assis, appuyé sur le dossier de la chaise, les jambes écartées, la poitrine bombée.

— N'est-ce pas que c'est bon de se trouver tous réunis, dit-il, devant une table bien servie ?

Le marquis jeta un regard circulaire sur la table et son front se plissa : pour lui, tous les couverts qu'il était habitué à voir sur cette table n'étaient pas mis ; des places étaient vides.

— Allons, allons ! dit monsieur de Carquebut, remarquant cette impression, il ne faut pas vous laisser affecter, mon cher Arthur. Celle qui manque à cette fête est une femme sans cœur, je puis le dire, puisqu'elle est ma sœur, et je le dis, j'ai le culte de la famille, mais avant tout la vérité. Voilà comment je suis, moi.

Clémence avait fait un signe à Valery, et celui-ci avait rapidement placé une assiette pleine de potage devant le marquis, qui aussitôt s'était mis à manger.

Il avalait les cuillerées les unes par-dessus les autres, gloutonnement, comme s'il était affamé ; mais, dans sa précipitation, sa main tremblante le servait mal, et, avant d'arriver à sa bouche, la cuiller laissait tomber la moitié du bouillon, qui de l'assiette rejaillissait en gouttelettes sur la nappe.

Qui eût reconnu en lui le marquis de Rudemont, si plein d'élégance à table, deux années auparavant ?

Monsieur de Carquebut cligna de l'œil du côté de Clémence ; mais celle-ci le regarda en face, sans paraître comprendre ce qu'il voulait dire.

D'ailleurs elle n'avait qu'un souci, le soin du marquis : quand on présentait les plats, c'était elle qui prenait les morceaux qu'elle voulait qu'il mangeât, et, quand ils étaient trop chauds, elle l'avertissait d'attendre ; c'était sur un signe d'elle qu'on emplissait les verres, et, tant qu'elle n'avait pas fait ce signe, ils restaient vides.

Pour le marquis, il mangeait, sans parler, les viandes, les légumes, les entremets, avec la même voracité. Il avait toujours été grand mangeur, ce qui s'expliquait du reste par la taille et sa force ; mais il était aussi beau mangeur, délicat et gourmet. Maintenant il ne mangeait plus, il avalait ; il se remplissait bestialement.

Tout autre que monsieur de Carquebut eût été ému par le spectacle de cet abaissement, mais celui-ci riait et applaudissait.

— Belle fourchette ! disait-il. Allons, Arthur, ça va bien ! et l'on prétendait que vous étiez malade ? A votre santé, mon ami !

Puis, se tournant vers Clémence, le verre à la main :

— Madame, à la vôtre ! On est heureux de se retrouver ensemble ; cri du cœur, vous savez, tout à fait irrésistible.

Lorsqu'après le dîner, on passa au salon, Clémence installa le marquis dans un fauteuil devant un beau feu qui flambait clair dans la cheminée, et avec des mouchoirs elle lui cala le menton.

Puis, après lui avoir fait boire une tasse de café, qu'elle sucra elle-même et qu'elle tint entre ses mains jusqu'au moment où elle fut bonne à prendre, elle alla s'asseoir au piano et se mit à jouer des valses dans un mouvement doux et lent.

Le marquis ne tarda pas à s'endormir ; ses bras restèrent ballants le long du fauteuil, et son menton, malgré les mouchoirs, s'abaissa sur sa poitrine.

Alors monsieur de Carquebut, qui s'était tenu immobile devant le guéridon, ne faisant que les mouvements strictement nécessaires pour bien mélanger son café avec l'eau-de-vie et se verser un nombre infini de petits verres de rhum, de curaçao et de chartreuse, se leva doucement et, marchant sur la pointe des pieds, s'approcha du piano.

— Où diable ! avez-vous pu aller avant le dîner ? dit-il à Clémence en lui parlant dans l'oreille, sans qu'elle cessât de jouer.

Elle se tourna à demi vers lui, et lentement elle le regarda de bas en haut en levant les épaules.

— Ainsi ce n'est pas encore assez ! s'écria-t-elle se parlant à elle-même.

Puis brusquement, arrêtant sa valse, elle se mit à jouer la phrase de *Mignon* : « Connais-tu le pays ?... » comme si elle voulait par la pensée fuir ce château et s'échapper dans une contrée idéale.

Mais ce ne fut qu'un éclair ; comme monsieur de Carquebut restait près d'elle à la regarder, elle se tourna brusquement vers lui.

— Pour la dernière fois, dit-elle avec volubilité, je veux bien répondre à vos sottes questions ; mais, vous entendez, c'est pour la dernière fois. Ne m'interrogez plus jamais ; vous me trouverez muette comme ce fauteuil. Vous me demandez où je suis allée avant dîner ? A Hannebault, pour empêcher le marquis de voir Denise. J'ai réussi. Denise n'est plus à Hannebault, et, quand le marquis voudra la voir, il ne la retrouvera pas. Comprenez-vous ?

Elle se pencha sur son piano, tandis que monsieur de Carquebut joignait les deux mains dans un mouvement d'admiration.

Au bout d'une heure, le marquis se réveilla. Alors Clémence ouvrit vivement une table devant lui, et, lui mettant aux mains un jeu d'écarté, elle se mit à jouer. Chose bizarre, elle ne gagna presque jamais ; arrivée à quatre points, la déveine la prenait, et c'était le marquis qui, en fin de compte, l'emportait presque toujours dans ces parties chaudement disputées.

Monsieur de Carquebut, qui les regardait, remarqua que dans un coup décisif elle écartait ses atouts. Il lui poussa le pied sous la table, et, comme elle ne compre-

nait pas, il releva son écart et le lui montra ; elle le prit et le jeta au tas.

Il fut ébahi. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Au coup suivant, elle fit la même chose; alors il ne put pas retenir une exclamation de surprise et d'indignation.

— Tricher pour perdre! murmura-t-il entre ses dents.

Mais, d'un signe furtif, elle lui imposa silence.

Ainsi elle trichait ! Encore si ç'avait été pour gagner. Et ils jouaient de l'argent, un louis la partie ! Non, véritablement, c'était trop fort ! Pourquoi ne plumait-elle pas le marquis? Un louis est un louis et, mis par-dessus d'autres louis, il finit par former une somme.

Il ne considérait que ce louis et il était exaspéré de le voir passer aux mains du marquis, ne comprenant pas que ce qu'elle jouait n'était pas ces quelques pièces d'or étalées sur ce tapis vert, mais ce château même qui les abritait, la terre de Rudemont, la fortune d'Arthur.

A onze heures, le marquis rentra dans son appartement, et, à minuit, Clémence put pousser les verroux de sa chambre et respirer.

Enfin elle était libre !

Combien était lourd le harnais qu'elle retira de dessus ses épaules.

Elle alluma les deux bougies qui se trouvaient sur sa cheminée, et, retroussant ses cheveux, elle se regarda longuement dans la glace.

Non, ils n'avaient pas blanchi; non, les rides n'avaient pas plissé son front.

Mais cette journée qui venait de finir, et qui avait été si longue et si remplie pour elle, serait suivie de bien d'autres journées semblables, tout aussi longues, tout aussi remplies, tout aussi difficiles, sinon plus.

Il faudrait encore se défendre, il faudrait échafauder mensonges sur mensonges; il faudrait faire face à celui-ci, à celui-là, à tous ensemble.

Car, si elle était parvenue à repousser ses adversaires et à les éloigner pour un moment, ils reviendraient à l'attaque.

Combien ce moment de répit durerait-il ? là était le point capital pour elle.

Mais il n'était pas le seul qui dût la préoccuper.

Que fallait-il pour que l'entassement de mensonges qu'elle avait élevé autour de sa position s'écroulât ?

Un rien, un grain de sable.

Que le marquis se rencontrât avec l'abbé Guillemittes, et, au premier mot, tout ce qu'elle avait eu tant de peine à combiner s'effondrait.

De même, si Louis parvenait à pénétrer auprès de son cousin.

De même encore, si Denise faisait arriver une lettre aux mains de son tuteur.

Car tous les moyens qu'elle avait mis en œuvre ne présentaient aucune solidité, reposant uniquement sur le mensonge.

En les employant, elle ne s'était fait aucune allusion sur leur valeur, et si elle les avait pris, c'était par cette raison toute-puissante qu'il n'y en avait pas d'autres à sa portée.

Elle-même se retrouverait-elle au milieu de ce labyrinthe ? Se souviendrait-elle de ce qu'elle avait dit au marquis d'une part, à l'abbé Guillemittes d'autre part ; à celui-ci aujourd'hui, à celui-là hier ? Ce qui est difficile, ce n'est pas d'inventer un mensonge ; c'est de se rappeler celui qu'on a employé, en se rappelant en même temps à qui on l'a adressé, avec tout le concours de circonstances qu'on a mis en œuvre pour le rendre vraisemblable.

La vie qu'elle s'était préparée serait donc une vie de lutte, et le succès ne serait dû qu'à des efforts incessants ? Elle marchait sur la corde roide ; un moment de trouble ou d'oubli, elle était perdue.

Enfin chaque jour suffirait à sa tâche.

Pour la journée présente, elle pouvait se rendre cette justice qu'elle l'avait bien employée.

Et, satisfaite de ce qu'elle avait fait, elle s'endormit.

Elle rêva qu'elle entendait une musique de bal ; en toilette de gala, elle recevait ses invités dans son château de Rudemont. Au fond du salon, dans une nuée invisible pour tous, sa mère lui faisait un signe d'approbation et avec un sourire lui disait : « Tu n'es pas misérable ! »

XIV

Le lendemain matin, ses premières paroles furent pour proposer au marquis d'aller voir Denise.

— Je pense que vous n'êtes pas trop fatigué aujourd'hui, dit-elle.

— Je ne le suis pas du tout.

— Eh bien ! alors, si vous le voulez, nous irons après déjeuner à Hannebault; il faut que votre première sortie soit pour cette pauvre petite Denise. Pendant que vous serez avec elle au couvent, j'irai faire une visite à l'abbé Guillemittes; il sera plus franc avec moi qu'avec vous.

A ces mots, elle vit le visage du marquis, qu'elle examinait, s'éclairer d'un sourire. Ah ! comme les racines de son affection pour Denise étaient profondes et vivaces.

— Demain, dit-il après un moment de réflexion, nous irons à Hannebault ; aujourd'hui j'ai disposé de ma journée et de la vôtre pour une autre visite.

Elle le regarda avec des yeux étonnés.

— Les sapins de la lande, dit-il en lui serrant la main tendrement ; ne voulez-vous pas les revoir avec moi ?

— Vous ne pouvez pas me faire une plus grande joie, et, pour cette bonne pensée, je vous adore ; mais avant nous il faut faire passer les autres, Denise d'abord.

Le marquis secoua la tête.

— Ne craignez pas de me faire de la peine, dit-elle ; vous avez peur que je ne sois jalouse de l'amitié que vous avez pour cette enfant, et vous voulez me prouver que dans votre cœur je passe avant elle. Je l'espère bien, et, si je croyais qu'il en fût autrement, oui, je serais jalouse, horriblement jalouse. Mais je n'ai pas cette crainte, je connais votre tendresse, et c'est parce que je sens toute sa force, que je ne souffre pas de l'amitié que vous pouvez éprouver pour cette pauvre enfant, que je plains de toute mon âme. Nous allons donc commencer par Hannebault, je le veux ou mieux je vous le demande; demain nous irons à la lande.

Le marquis céda avec une facilité qui disait clairement combien cet arrangement lui donnait de satisfaction.

— Sans parler de ma sympathie pour Denise, continua Clémence, et elle est grande, vous le savez, il y a encore une autre raison qui me fait désirer que cette visite ne soit pas différée. Il faut que vous interrogiez Denise et que vous sachiez définitivement à quoi vous en tenir sur sa vocation religieuse : veut-elle rester au couvent ou veut-elle épouser votre cousin Louis ? Oui ou non, il faut qu'elle réponde catégoriquement là-dessus. Quand j'ai voulu vous faire écrire d'Italie une lettre qui posât cette question d'une façon précise, en ne conservant que les ménagements obligés en pareille circonstance, vous avez refusé et vous avez préféré attendre notre retour en France.

— Il m'a semblé qu'un sujet de ce genre serait mieux traité dans un entretien intime que dans une lettre.

— Je ne vous ai pas blâmé, et, à vrai dire, même j'ai été de votre avis ; mais maintenant que nous voici en France je vous blâmerais de retarder cet entretien, ne

fût-ce que d'une heure. Permettez-moi de vous dire que mon intérêt exige que cette question délicate soit abordée et résolue avec une franchise entière; il ne manque pas de gens en effet qui m'accusent d'avoir fait entrer votre pupille au couvent, et malheureusement je ne peux pas me défendre, puisque cela est vrai. Mais je ne veux pas que maintenant on m'accuse de l'y retenir contre sa volonté. Il faut donc que cette volonté s'affirme : se fait-elle religieuse? épouse-t-elle monsieur Louis? J'avoue que personnellement j'ai la curiosité de connaître sa réponse, car toute cette affaire a été si singulièrement embrouillée que je n'y comprends rien : d'un côté, monsieur Louis vous a écrit qu'elle n'avait que la répulsion pour la vie religieuse; d'un autre, monsieur l'abbé Guillemittes vous a écrit qu'elle avait au contraire une vocation pour cette vie. Entre ces deux affirmations, Denise ne s'est pas prononcée et elle garde une réserve qui serait inexplicable, n'était une délicatesse pudique chez elle portée à l'extrême : il faut en finir. Pour moi, je le désire vivement.

— Je ne le désire pas moins que vous.

— Oh! mon ami, nous ne sommes pas dans les mêmes conditions, car pour moi, il faut bien que je l'avoue, j'ai très-peur de Denise. Je sais ce qu'elle m'a fait souffrir quand je devais m'éloigner de vous, et j'ai toujours la crainte d'être exposée aux mêmes tortures. Qu'arriverait-il si elle revenait ici?

— C'est impossible, vous le savez bien.

— Je le saurai mieux encore quand elle sera cloîtrée ou quand elle sera mariée. Voilà pourquoi je souhaite si ardemment l'une ou l'autre solution; n'importe laquelle, pourvu qu'il y en ait une qui mette mon amour à l'abri de tout danger.

Il fit un geste pour la rassurer.

— De toute surprise, si vous aimez mieux; là-dessus je suis féroce. Il ne faut pas m'en vouloir de cet égoïsme. Pour moi, vous le savez bien, il n'existe plus qu'une seule chose en ce monde : votre amour. Je ne veux pas qu'il puisse être menacé, même par un péril imaginaire. Au reste, il me semble que je ne suis pas bien exigeante en vous poussant à prier Denise de se prononcer : la vie du cloître n'a rien de bien effrayant en soi. Quoi de meilleur pour une jeune fille dans sa situation que de se consacrer à Dieu; avec la dot que vous voudriez sûrement lui offrir, elle deviendrait supérieure de la maison dans laquelle elle entrerait; à l'abri des passions du monde, sans luttes, sans chagrins et l'âme pleinement heureuse, je ne peux pas la plaindre. D'un autre côté, si à ce port tranquille elle préfère le mariage, je ne peux pas davantage m'apitoyer sur son compte; la femme de monsieur Louis provoquera plutôt l'envie que la pitié.

— Louis vous paraît devoir être un bon mari?

— Je ne l'ai jamais considéré sous ce point de vue; mais comme homme il m'eût beaucoup plu, si j'avais été libre. Il y a en lui quelque chose qui parle au cœur, et en même temps ce charme étrange qui n'appartient qu'à quelques hommes et qui gêne terriblement les honnêtes femmes qui ne veulent pas se laisser entraîner. Je puis bien vous dire cela, puisque nous ne devons pas le voir.

— Je ne le savais pas si dangereux.

— Il l'est, — fiez-vous-en à moi. Seulement il faut dire, et vous connaissez trop le cœur humain pour ne pas sentir cela,—que ce charme qui agit sur les femmes d'un certain âge doit laisser une jeune fille parfaitement insensible. De sorte que je suis à peu près certaine que Denise ne l'a pas subi.

— Vous ne croyez pas qu'elle aime Louis?

— Je ne le crois pas; si elle l'avait aimé, elle vous l'aurait dit quand vous l'avez menée à Sainte-Rutilie, et plus tard elle vous l'aurait écrit. Voilà pourquoi j'aurais préféré que dans cette sorte d'enquête que vous entreprenez, il vous eût été possible de commencer par monsieur Louis. Aime-t-il Denise?

— Il l'a écrit.

— Mon Dieu, mon ami, je ne voudrais pas porter la moindre accusation contre ce jeune homme, ni suspecter ses sentiments de désintéressement. Mais ce que je voudrais savoir bien précisément, c'est qui il aime : Denise Lajolais, ou la fille du marquis de Rudemont, son héritière?

— Louis est incapable d'un calcul bas; d'ailleurs, il ne sait pas si Denise est ou n'est pas ma fille.

Elle haussa doucement les épaules.

— Laissez-moi vous dire, mon ami, que vous serez toujours le même, raisonnant sur la noblesse des sentiments d'autrui parce que vous-même avez cette noblesse. Mais il n'y a qu'un Arthur de Rudemont au monde. Que monsieur Louis ne sache pas que Denise est votre fille est une puérilité; à l'exception de monsieur de Carquebut, qui a fait une enquête à ce sujet, vous ne trouverez personne ici qui ne soit convaincu que vous êtes son père. Maintenant, qu'il n'ait pas spéculé sur cette qualité d'héritière, c'est une autre question. Qui donc, parmi ceux qui vous approchent, n'a pas escompté votre fortune? Est-ce monsieur de Carquebut? est-ce madame Mérault, qui pendant dix ans se sont installés chez vous pour défendre leurs droits à ce qu'ils appelaient « l'héritage d'Arthur? »

— Je vous en prie...

— Il y a des choses qu'il faut dire, si douloureuses qu'elles puissent être. Eh bien! la vérité est que vous avez été pendant dix ans soumis à une véritable surveillance. Il était ridicule, me direz-vous, à de vieilles gens de compter sur l'héritage d'un homme plein de force et de beaucoup plus jeune qu'eux; cependant cela était. Si vous avez besoin d'une confirmation à ces paroles, interrogez n'importe qui ici : monsieur Painel, votre notaire; monsieur Pioline, votre avoué; qui vous voudrez. Eh bien! j'ai peur que monsieur Louis, poussé par sa mère, ne se soit mis à aimer Denise, non parce qu'elle était charmante, mais parce qu'elle était votre fille; de sorte que celui qui l'épouserait recueillerait ce fameux « héritage d'Arthur. » Je ne fais aucune difficulté à reconnaître que monsieur Louis n'aura pas eu cette idée spontanément, les jeunes gens ne calculent pas ainsi; mais, d'un autre côté, je soutiens qu'il est plus que probable que sa mère l'aura eue et qu'elle la lui aura inspirée. Voilà pourquoi j'aurais voulu que la famille Mérault sût bien que Denise n'est pas votre fille et qu'elle ne sera pas votre héritière. Au moins je suppose qu'elle ne le sera pas.

— Il n'y a pas de raison pour qu'elle le soit.

— Cette vérité, connue de la mère et du fils, eût pu changer leurs sentiments et les rendre moins ardents à poursuivre ce mariage. Qui sait s'ils ne se seraient pas retirés? Dans mon esprit, c'était par là qu'il fallait commencer; malheureusement la rupture qui vient de se faire entre vous rend cela impossible. A quel propos iriez-vous maintenant leur dire que Denise n'est pas votre fille?

— Nous pourrions peut-être attendre! dit le marquis, et, soit par monsieur de Carquebut, soit autrement, nous pourrions faire faire ce que vous proposez. Sans doute, il me répugne de croire Louis capable d'un calcul bas, mais enfin tout est possible en ce monde.

— Attendre! et pendant ce temps je resterais sous le coup de la menace dont la crainte me rend si malheureuse. Non, mon ami. Pour moi, je vous demande de ne pas prolonger cette situation: Avec de l'adresse, vous apprendrez de Denise ce que vous devez savoir. Il n'est pas nécessaire de lui jeter monsieur Louis à la tête; il n'est même pas nécessaire de lui en parler. Si elle montre pour le couvent une aversion bien marquée, ce sera un point d'obtenu; et je vous engage à vous en tenir là. Plus tard, nous avancerons davantage, quand, par un

moyen quelconque, qui est à trouver, mais que nous trouverons, nous aurons appris quels sont les sentiments vrais de monsieur Louis Mérault pour Denise, fille de mademoiselle Lajolais et non du marquis de Rudemont. Si Denise ne veut pas se faire religieuse, fasse Dieu qu'elle aime votre cousin et que celui-ci l'aime aussi. Ainsi nous pourrons les marier, et je vous jure que c'est tout ce que je souhaite; alors seulement je respirerai. Partons pour Hannebault.

Pendant que le marquis descendait au couvent de Sainte-Rutilie, Clémence montait la rue haute pour se rendre au presbytère.

Grande fut la surprise du marquis en apprenant que Denise était partie pour les eaux de Bagnoles. Était-elle donc malade? On le rassura : un peu fatiguée seulement par trop de travail, ces eaux la rétabliraient et elle reviendrait ce qu'elle avait toujours été, un modèle sous tous les rapports. La sœur qui reçut le marquis ne tarit pas à ce sujet : Denise faisait honneur au couvent.

Il donna ordre, en quittant le couvent, de le conduire au presbytère, mais en chemin il rencontra Clémence qui descendait.

— N'allez pas plus loin, dit-elle; une visite à l'abbé Guillemittes vous coûterait trop cher. Il vient de lancer une nouvelle affaire, et il compte sur une forte souscription de votre part; laissez-moi discuter cela avec lui.

Alors il lui raconta le départ de Denise. Tout d'abord elle parut vivement étonnée et en même temps sérieusement contrariée :

— Encore des retards, dit-elle, il est écrit que cette épée me restera suspendue sur la tête.

Mais bientôt elle se calma, et, en rentrant à Rudemont, elle déclara même qu'après tout il valait mieux que les choses fussent ainsi : pendant le temps que Denise allait passer à Bagnoles, on trouverait sans doute un moyen pour apprendre la vérité à la famille Mérault, et par là connaître les vrais sentiments de Louis; ce qu'elle avait toujours souhaité.

XV

Clémence, ayant ainsi disposé toutes choses, put alors respirer : elle avait devant elle un certain temps de tranquillité assurée, pendant lequel elle pourrait aviser.

Car, pour avoir amené une rupture entre le marquis et la famille Mérault, et pour avoir éloigné Denise, la partie n'était pas encore gagnée pour elle.

Il fallait maintenant décider le marquis à faire en sa faveur un testament tel qu'elle le voulait, et cela n'était pas facile.

Veuve, elle eût certainement pu se faire épouser par le marquis ; ce n'eût été qu'un élan de passion à provoquer, et il l'aimait assez passionnément pour se laisser entraîner jusqu'au mariage.

— M'aimes-tu? suis-je bien ta femme? m'aimes-tu assez pour me donner ton nom? suis-je digne de ce grand témoignage d'amour? Mais non, je ne suis que ta maîtresse.

Il eût été fasciné, affolé.

Mais le mot « testament » est plus difficile à amener habilement, dans une scène d'amour, que le mot « mariage ».

— M'aimes-tu? m'aimes-tu assez pour me donner ta fortune?

Estime, honneur, passion, fortune, vont mal ensemble; ils se repoussent l'un l'autre, et l'esprit, aussi bien que le cœur, se refuse à les confondre.

Elle était trop habile pour risquer ce mélange.

D'ailleurs elle avait adopté une attitude qui rendait cette question de testament plus difficile à entamer par elle que par une autre, — l'attitude de l'indifférence en matière d'argent et par suite celle du désintéressement.

Vingt fois par jour, depuis qu'elle vivait dans l'intimité du marquis, elle avait proclamé bien haut que l'argent n'était rien pour elle, et, en toutes les occasions possibles elle avait appuyé ce dire par sa façon de tenir sa main ouverte; l'argent glissait entre ses doigts, et en Italie, cette terre promise de la gratification, elle s'était fait une véritable réputation de générosité: on la suivait dans les rues de Sorrente et le marquis prenait un plaisir infini à la voir distribuer ses offrandes.

Pour elle au contraire, elle ne voulait rien accepter, et le marquis avait été obligé de se fâcher pour l'obliger à porter les riches bijoux qu'il avait voulu lui donner; si beaux qu'ils fussent, elle ne les avait jamais reçus qu'avec une figure chagrine, et jamais il n'avait pu lui arracher un signe de contentement ou un mot de remercîment.

— Est-ce un témoignage d'amour que vous voulez me donner? disait-elle; un sourire de vos yeux jette plus d'éclat pour moi que ces diamants. Je vous en prie, mon ami, évitez donc tout ce qui peut ressembler aux procédés d'un homme riche qui récompense sa maîtresse du bonheur qu'elle lui donne, c'est précisément dans ce bonheur même qu'est ma récompense, te voir heureux.

Les seules allusions qu'elle avait pu risquer avaient été celles qui s'adressaient à l'avenir, — celui d'Arthur et le sien.

— Nous sommes trop heureux, disait-elle souvent; cela ne peut pas durer éternellement ainsi. Que deviendrais-tu, si tu me perdais? que deviendrais-je, si je te perdais moi-même?

Mais il n'admettait ni l'une ni l'autre de ces probabilités, ou tout au moins il ne voulait pas en parler ni surtout qu'on lui en parlât.

Quand elle abordait ce sujet, il détournait la conversation de telle sorte qu'il était impossible de la continuer.

Cela était surtout sensible depuis son attaque. Avant il aimait peu à parler de la mort, mais enfin il supportait qu'on en parlât devant lui : c'était une idée qui lui était désagréable appliquée aux autres, mais qui personnellement ne le touchait pas. Un homme de son âge et de sa force n'avait rien à redouter de la mort, Mais, depuis cette attaque, il ne tolérait pas qu'on prononçât même ce mot devant lui, et il poussait la chose si loin qu'en arrivant à Rudemont, il avait prié Clémence de répondre pour lui aux billets de faire part, sans les lui communiquer. Cependant il ne disait pas avoir peur de mourir, mais il semblait qu'il voulût écarter de lui l'idée qu'on doit mourir un jour, comme si en supprimant l'idée, il avait pu en même temps supprimer le fait lui-même.

Comment, dans des conditions pareilles, lui parler de testament? comment l'amener à s'occuper de ce qui devrait se faire quand il ne serait plus de ce monde?

Le seul point qu'elle pût aborder, c'était sa santé, et par là elle savait l'avertir d'une façon indirecte qu'il pouvait mourir.

A vrai dire, elle ne lui ménageait pas ces avertissements, et, à chaque instant comme à propos de tout, elle les lui prodiguait.

Pour le froid, pour le chaud, pour le soleil, pour la pluie, pour le vent, pour le boire, pour le manger, pour le sommeil, pour le feu, pour la promenade, pour la lecture, à chaque minute, elle intervenait et lui rappelait, avec la plus tendre sollicitude, qu'il n'était plus l'homme robuste qu'il avait été pendant quarante ans.

Et alors c'était de sa part de douces paroles de consolation, des appels à la confiance, au courage, à l'espoir.

— Il ne fallait pas se laisser abattre, surtout il ne fallait pas se laisser effrayer; les forces reviendraient, la santé se rétablirait.

Il se laissait attendrir par ces paroles, mais c'était tout; de testament il n'en était jamais question.

Quelle était la cause de cet oubli?

Elle ne pouvait croire à de l'indifférence ; car de sa tendresse passionnée, de son amour elle avait mille preuves qui chaque jour se répétaient sous toutes les formes.

Voulait-il laisser sa fortune à ses héritiers naturels? Cela n'était guère probable, alors que l'un de ces héritiers était son cousin Arthème pour qui il n'avait ni estime ni amitié, et alors que l'autre était madame Mérault, avec laquelle il n'avait pas hésité à rompre.

Voulait-il la laisser à Denise? A quel titre? Elle n'était plus sa fille, et, si grande que pût être encore l'affection qu'il ressentait pour elle, il n'était plus l'esclave de cette affection, puisqu'il l'avait sacrifiée à son amour.

Craignait-il que cette fortune ne tombât aux mains du capitaine Beaujonnier, pour lequel il montrait le plus profond mépris?

Enfin, comme certaines personnes, se figurait-il qu'on a plus de chances de mourir quand on a fait son testament?

Que ce fut l'une ou l'autre de ces raisons, qui le retînt, il y avait une chose certaine qui était qu'il ne voulait pas faire de testament.

Et cependant il fallait que maintenant elle trouvât des moyens pour vaincre ses répugnances et qu'elle l'amenât à lui laisser sa fortune entière.

En Italie, elle avait pu attendre.

Désormais l'attente n'était plus possible.

Elle l'avait amené dans le château de ses pères, dans son pays, au milieu des siens, un testament daté de Rudumont serait inattaquable.

D'ailleurs si elle laissait passer le moment de tranquillité et de solitude qu'elle avait eu tant de peine à s'assurer, elle ne le retrouverait pas sans doute, et ce ne serait pas quand le marquis serait tiraillé entre Denise, Louis et elle qu'elle pourrait s'emparer de sa volonté.

Et puis il pouvait mourir. Combien de temps encore avait-il à vivre? Des années, des mois, des jours? Les médecins lui avaient dit qu'une seconde attaque serait probablement mortelle.

S'il mourait avant d'avoir fait son testament! Elle n'aurait donc tenu cette fortune que pour la voir glisser entre ses mains: tant de peines, tant de dégoûts pour n'obtenir en fin de compte que la honte.

Il fallait qu'il fît ce testament.

Elle eût voulu consulter un avocat, un notaire, sur la forme à donner à ce testament; car ce qu'elle avait appris par hasard de la captation lui avait inspiré la crainte de la loi. Mais à qui s'adresser? Elle avait espéré, en passant à Paris, pouvoir aller trouver un avocat; mais le marquis, quoi qu'elle eut pu faire, n'avait pas voulu lui laisser un seul moment de liberté. A Condé, en qui avoir confiance? Tous les gens de loi étaient en relations avec Louis, et puis pour plus tard ils pourraient, croyait-elle, devenir des témoins dangereux. Sans doute, elle pouvait consulter le notaire de Saint Lô, qui avait fait son contrat de mariage; mais cela n'était possible que par une lettre, et la règle de sa conduite était de ne pas écrire dans des circonstances critiques.

Elle avait donc étudié le code, seule, dans son lit, en prenant furtivement dans la bibliothèque les commentaires qui pouvaient l'éclairer, et, pendant plusieurs nuits, elle avait dormi avec ces volumes cachés sous ses couvertures; lorsque, dans son sommeil, elle heurtait un de ces gros livres, elle se réveillait et reprenait ses combinaisons au point même où la fatigue les avait interrompues.

C'était ainsi qu'elle avait appris qu'il y a trois sortes de testaments, dont deux sont entourés de formalités compliquées et dont l'une est aussi simple que facile.

Bien entendu, elle avait repoussé les formes qui exigent le ministère d'un notaire et le concours de plusieurs témoins. Ce n'était point au milieu d'un pareil cortége qu'elle pourrait entraîner Arthur. Et puis que dirait monsieur de Carquebut? Précisément parce qu'elle connaissait tout le pouvoir qu'elle avait sur lui, elle savait que c'était la seule chose qu'elle ne pourrai, jamais lui faire accepter.

Elle s'était donc arrêtée à la forme « olographe, » quit pour être valable, dit la loi, n'a besoin « que d'être écrite en entier, datée et signée de la main du testateur, sans être assujettie à aucune autre formalité. »

Deux lignes: « Je donne tout ce que je possède à madame Clémence Beaujonnier, » la date, la signature, et l'héritage d'Arthur lui appartenait.

Et elle n'obtiendrait pas ces quelques mots de l'homme qu'elle tenait à ses pieds, qu'elle faisait pleurer d'un froncement de sourcil, qu'elle rendait heureux à mourir de joie quand elle voulait qu'il fût heureux.

Laquelle de ces deux puissances devait-elle employer pour lui mettre la plume dans la main?

La souffrance?

Le bonheur?

Il y avait un artifice dont elle avait déjà usé plusieurs fois, et qui toujours avait produit l'effet qu'elle en attendait, — son départ. Devait-elle une fois encore jouer cette comédie? Dans les efforts qu'il ferait pour la retenir, dans ses supplications, dans ses promesses, dans ses engagements, irait-il jusqu'au testament?

Au contraire devait-elle procéder par le bonheur? Dans un accès de passion, écrirait-il les deux lignes qu'elle désirait si ardemment? pourrait-elle les lui souffler?

Et s'il mourait d'une douleur trop violente ou d'un bonheur trop intense.

Ce n'était plus un homme plein de force qui pouvait tout supporter, la peine comme le plaisir; c'était au contraire un être débile, qu'il fallait ménager. En une minute, par une imprudence, elle pouvait voir s'anéantir les efforts de deux années.

N'étant point sous le coup d'une nécessité immédiate, elle se donna quelques jours pour combiner sagement son plan et ne rien livrer au hasard.

Une fois son parti pris, elle marcherait droit au but et rien ne l'arrêterait. Si ce n'était point par le bonheur qu'elle arracherait ces deux lignes, ce serait par la souffrance, l'une succédant à l'autre: entre ses deux mains, qui alternativement passeraient de la caresse à la torture, il faudrait bien qu'il cédât.

Mais, au moment où elle allait soumettre le marquis à cette pression qui devait sûrement anéantir en lui toute volonté, elle fut arrêtée par une nouvelle qui vint la surprendre étrangement: Monsieur de Carquebut, rentrant de Condé, lui apprit en causant que sa sœur, madame Mérault, était depuis quelques jours aux eaux de Bagnoles.

— Des gens qui crèvent de faim se donner le genre d'aller aux eaux, ça fait pitié! Je vais demander à Arthur si c'est lui qui paye ce déplacement.

— Gardez-vous de parler de cela au marquis.

— Parce que?

— J'ai mes raisons, vous les connaîtrez plus tard.

XVI

Madame Mérault ne pouvait être à Bagnoles que pour voir Denise.

Il fallait donc empêcher cette entrevue, si déjà elle n'avait pas eu lieu.

Clémence n'hésita pas longtemps sur les moyens à employer, elle allait partir elle-même pour Bagnoles; il y avait urgence à agir, et les lettres pouvaient éprouver des retards ou causer des malentendus.

Aussitôt elle entra chez le marquis, tenant à la main une lettre qu'elle venait de prendre dans la poche de

sa robe; sa figure avait une expression inquiète et désolée.

— Qu'avez-vous donc? demanda le marquis en la regardant venir.

— Une mauvaise nouvelle que m'annonce cette lettre; ma tante est mourante.

— Quelle tante?

— Ma seule parente, la sœur de mon père; elle demande à me voir, il faut que je parte. Tenez, lisez.

Elle lui tendit la lettre, mais il la repoussa tristement.

— Partir, dit-il, vous voulez partir, me laisser seul, pour aller vous exposer à ces affreuses émotions.

— Elle demande à m'embrasser avant de mourir; puis-je lui refuser cette consolation. Sans doute il m'en coûte cruellement de m'éloigner de vous, mais vous êtes bien portant et elle est mourante. Pensez donc, mon ami, à son lit de mort.

Mourir, mourante, la mort, ces mots dans sa bouche avaient une importance qui écrasait le marquis.

— Vous savez, continua-t-elle, si je suis intéressée; mais enfin il faut bien dire que je serais désolée de voir passer en des mains étrangères la petite maison de ma tante, et cela pourrait tres-bien arriver, si je ne lui donnais pas ce dernier témoignage de tendresse. C'est une sottise de laisser notre héritage à nos parents par cela seul qu'ils sont nos parents. S'ils nous aiment, oui; s'ils nous abandonnent, non. Dans ce cas, ne vaut-il pas mieux le donner à ceux qui nous entourent de soins, sans avoir égard à la parenté? C'est assurément ce que ferait ma tante, si je refusais de l'aller embrasser. Ce n'est pas parce que cette petite maison sera un jour toute ma fortune, que j'y tiens tendrement, mais c'est qu'elle est pour moi pleine de pieux souvenirs. C'est là que j'allais en vacances avec mon pauvre père; c'est là que, pour la première fois, j'ai vu des arbres, des fleurs, des oiseaux. Ah! chère petite maison; avec ton toit moussu et tes volets jaunes!

Elle qui ne pleurait jamais avait les larmes aux yeux; le marquis se laissa gagner par cette émotion.

— Partez, dit-il, puisqu'il le faut; mais, je vous en prie, revenez vite, pensez à moi.

— Que je pense à vous! O Arthur, pouvez-vous me faire une pareille recommandation?

— Quand voulez-vous partir?

— Mais tout de suite, si vous le voulez bien.

Cependant elle ne partit pas immédiatement, car avant elle avait des instructions à donner à monsieur de Carquebut d'abord, pour lui recommander de défendre la porte du château contre Louis, si par hasard celui-ci se présentait, et à Valery ensuite, pour lui ordonner de garder toutes les lettres qui pourraient être adressées au marquis soit par la poste, soit par des exprès.

Ces précautions prises, elle se fit conduire à Condé pour prendre la diligence qui partait le soir.

Mais, en arrivant au bureau, on lui annonça qu'il n'y avait pas de places, à cause d'une foire importante qui se tenait le lendemain matin. Elle offrit de payer ce qu'on voudrait.

— C'est impossible, répondit l'employé du bureau; nous avons déjà sept voyageurs d'excédant sous la bâche, et j'ai refusé tout à l'heure une place à monsieur le substitut, qui voulait partir quand même; il a bien fallu qu'il se décide à attendre à demain. Si madame veut en faire autant, j'ai encore deux places de coupé, la première étant retenue par monsieur le substitut.

Le plan de Clémence fut instantanément changé : si Louis partait pour Bagnoles, c'est que madame Mérault avait trouvé le moyen de lui faire voir Denise; elle saurait bien empêcher cette entrevue. Mais avant elle avait quelque chose de plus hardi à tenter : c'était de voyager avec Louis lui-même et de risquer une expérience à laquelle elle avait vaguement songé en Italie, et que la brusque rupture qui s'était opérée, aussitôt leur arrivée à Rudemont, avait seul empêchée.

— C'est bien, dit-elle à l'employé; je retiens les deux places de coupé pour demain et je les paye d'avance. Si monsieur Merault arrivait par hasard avant moi, je vous prie de ne pas lui dire avec qui il doit voyager; c'est une petite surprise que je veux lui faire.

Elle revint à Rudemont et expliqua son retour par un défaut de concordance dans les correspondances qui la retarderait trop, elle partirait le lendemain.

En effet, le lendemain elle quitta Rudemont plus tôt que la veille, et elle arriva à Condé assez longtemps avant le depart de la diligence.

Elle était enveloppée dans une grande pelisse de voyage qui cachait sa taille, et sur son chapeau était posée une épaisse voilette qui empêchait de voir son visage.

Elle s'assit dans le bureau et elle attendit, sans bouger, sans parler, qu'on tirât la diligence de dessous la remise; aussitôt qu'on l'eût amenée dans la cour, elle se fit ouvrir la portière du coupé et s'installa dans son coin, au grand étonnement du conducteur, qui voulait la convaincre qu'elle avait encore plus d'une heure à elle, et qu'elle pouvait entrer à l'hôtel pour se faire servir quelque chose; la nuit serait longue.

Elle avait pris un livre; mais, bien qu'elle le tînt ouvert sur ses genoux, elle ne pensait pas à en lire une ligne. Successivement elle vit arriver la messagerie et les bagages, qu'on chargea sur la voiture; puis les chevaux entrèrent deux par deux dans la cour, en faisant sonner les grelots de leur collier; on les attela lentement. Quelques voyageurs vinrent tourner autour de la voiture.

Enfin le postillon monta sur son siége et le conducteur sortit du bureau, sa feuille à la main.

— Les voyageurs du coupé?

Clémence, par la portière, répondit qu'elle occupait deux places.

— Bien! mais il en manque encore une. Monsieur Mérault! il n'est pas là, monsieur Mérault?

Louis n'allait-il pas venir? L'heure était sur le point de sonner.

Comme elle se posait cette question, Louis entra dans la cour.

Pendant qu'il entrait, le conducteur avait fait l'appel des voyageurs de l'intérieur.

Louis monta dans le coupé, et, sans faire attention à Clémence qui se tenait la tête penchée sur son livre, il prit sa place.

Le conducteur ferma la portière, le postillon ramassa ses guides et envoya une volée de coups de fouet à ses chevaux en les retenant d'une main ferme.

Tout le monde était monté, et les garçons d'écurie étaient rangés le long de la porte cochère; le conducteur prit son portefeuille de cuir entre ses dents, et des deux mains se suspendit aux courroies. Les chevaux détalèrent en faisant feu des quatre pieds.

Tant qu'on fut dans la ville, Clémence ne leva pas les yeux de dessus son livre; mais l'attitude qu'elle avait prise lui permettait d'examiner à son aise son compagnon de voyage, sans que celui-ci pût voir qu'on le regardait.

Au reste, il ne pensait guère à remarquer si on l'examinait ou si on ne l'examinait pas; à peine installé, il avait ouvert un petit volume et il s'était mis à le lire, Clémence ne put en déchiffrer le titre, mais elle vit que c'était un volume de poésies.

Pendant assez longtemps, il resta la tête inclinée en avant, lisant avec attention; quand il la releva, la diligence avait monté la côte et elle se trouvait sur le plateau au bas duquel est bâtie la ville. La route courait entre des haies vives plantées sur des berges de terre, avec çà et là des arbres de haute tige, qui formaient un tunnel de feuillage. De temps en temps, une maison passée au lait de chaux et couverte en chaume se dressait sur le bord du chemin, et, sur le seuil, des enfants

au teint frais mangeaient la soupe du soir. En voyant arriver la diligence, ils posaient sur la terre leur assiette pleine et pieds nus, les cheveux ébouriffés, ils couraient autour des chevaux ; puis, l'haleine leur manquant, ils restaient en arrière et bientôt ils disparaissaient, noyés dans les flots de poussière que la voiture soulevait. Dans les clos et les herbages, les bœufs voulaient voir aussi passer cette lourde machine qui faisait tant de tapage : ils levaient la tête au-dessus des haies ou bien ils se posaient le cou sur les échaliers, et placidement, avec leurs grands yeux doux, ils regardaient ; leurs mâchoires continuaient à ruminer, et des filets de bave coulaient de leurs mufles roses ou noirs.

Louis posa son livre sur la banquette, et, se penchant par la glace entr'ouverte, il parut s'absorber dans la contemplation du spectacle mouvant qui se déroulait devant ses yeux.

Le soleil s'était abaissé à l'horizon, et le couchant s'était empli d'une belle couleur dorée ; pas un nuage au ciel, la pureté radieuse d'un soir d'été. L'air était doux, et la faible brise qui passait par les glaces ouvertes de la voiture arrivait chargée du parfum du chèvrefeuille et des roses sauvages, en pleine floraison dans les haies.

Ce fut seulement quand le paysage commença à se brouiller confusément dans l'ombre, qui peu à peu s'était épaissie, que Louis reprit sa place dans la voiture.

Machinalement ses yeux alors se tournèrent vers sa compagne de route.

Celle-ci avait relevé son voile, et les lueurs restées au couchant frappaient en plein son visage.

— Madame Clémence ! s'écria-t-il.

Et il se rejeta en arrière, comme pour s'échapper.

Elle feignit de ne pas remarquer ce mouvement de répulsion et lui parlant avec un sourire :

— Je suis heureuse de voir, dit-elle, que vous ne m'aviez pas reconnue. Pendant que vous restiez la tête appuyée sur votre bras, regardant par cette portière, je me demandais si votre attitude tenait à la même cause qui vous fait fuir Rudemont.

— On m'a fermé la porte de Rudemont, vous devez le savoir.

— Pardonnez-moi ; mais je croyais qu'elle vous avait, au contraire, été grande ouverte et que c'était vous qui aviez refusé d'y passer. Si votre absence tient à un malendu, veuillez me le dire : je ne pourrais avoir de plus grande joie que le faire cesser.

Louis hésita un moment.

— Il ne me paraît pas convenable, dit-il enfin, que nous discutions ce sujet..

— Je ne sais si cela est convenable, répondit-elle vivement, mais je sais que rien ne peut être plus utile pour vous, pour ceux que vous aimez, — elle insista sur ce mot, — pour monsieur le marquis de Rudemont, pour moi-même ; aussi je vous demande la permission de faire passer la question de l'utilité avant celle des convenances et, puisque le hasard nous réunit dans cette voiture, de nous expliquer franchement.

XVII

Clémence avait abandonné le coin du coupé qu'elle avait occupé depuis leur départ, et elle s'était rapprochée de Louis, qui, lui, n'avait bougé de sa place que pour incliner à demi la tête du côté de son interlocutrice.

Pour elle, assise de trois quarts sur la banquette, elle s'était franchement tournée de son côté, et la pâle lumière du couchant la frappait en plein visage, tandis que lui-même restait dans l'ombre.

— Je dois vous faire remarquer tout d'abord, dit-elle, que je ne veux pas me plaindre de l'absence de madame votre mère ; cette absence me peine profondément, mais par malheur je me l'explique.

— Je vous serais reconnaissant, dit-il, si vous persistez quand même à continuer cet entretien, de ne pas y introduire ma mère ; elle n'a rien à y faire, rien à y voir.

Cela fut dit d'un ton hautain et blessant qui eût dû la décourager ; mais, tout en levant la main avec un geste désolé pour montrer qu'elle se sentait atteinte par ces paroles, elle continua néanmoins.

— Pardonnez-moi d'insister, mais la lettre écrite par moi au nom de monsieur le marquis était adressée à madame votre mère comme à vous ; il est donc inexact de dire que madame votre mère doit être tenue en dehors de cette explication. Au reste, je n'ai que deux mots à dire à ce sujet, c'est pour répéter que, si je m'incline désolée sous le blâme cruel dont madame Mérault a cru devoir me frapper, je ne proteste pas. J'ai appris à la connaître pendant les mois trop courts que j'ai eu le bonheur de passer près d'elle, et j'ai pu apprécier la rigidité de ses principes. Mais précisément par cela que j'ai pu la juger, elle aussi, de son côté, a dû voir qui j'étais ; aussi me paraît-il bien douloureux qu'elle ait si facilement admis la calomnie contre une femme qui ne lui avait jamais donné un sujet de plainte.

— Ma mère n'a pas fait la voix publique, elle l'a acceptée, et, de sa part, une protestation eût eu une importance dont elle ne pouvait pas se charger.

— Et qui fait la voix publique ? Les méchants, les envieux, les bavards, les niais, les ignorants. Madame Mérault n'était point ignorante, elle est intelligente, et aussi elle est bienveillante. Que le monde ou, si vous voulez, la voix publique me condamne, je n'ai pas à m'en étonner ; on ne me connaît pas, et, j'en conviens, certaines apparences peuvent être contre moi ; mais madame votre mère !...

Il fit un geste de la main pour la prier de ne pas continuer, mais elle ne se laissa pas imposer silence.

— Je dois supporter les conséquences de mon imprudence, voulez-vous dire. J'en conviens, mais en même temps je veux vous expliquer comment j'ai été amené à la commettre, cette imprudence. Puisque vous avez cru pouvoir me juger et me condamner sans m'entendre, j'en appelle à votre conscience éclairée ; c'est à votre loyauté, à votre honneur, que je m'adresse.

Louis eût voulu échapper à cet entretien, mais comment ? Ils étaient enfermés dans ce coupé, et il ne pouvait pas plus descendre qu'il ne pouvait imposer silence à cette femme décidée à parler. Quant à fermer ses oreilles à cette voix claire, qui lui arrivait nette et distincte malgré le roulement de la voiture, c'était impossible. Il fallait l'entendre.

— Ce n'est pas un secret, dit-elle, que quand monsieur le marquis amena Denise au château, il la croyait sa fille, et ce fut en cette qualité qu'il lui donna ses soins et sa tendresse. Une personne, que cette paternité gênait dans ses espérances, crut avoir le droit de rechercher sur quoi elle était fondée, et découvrit ainsi que le marquis avait été indignement trompé. Comme cette recherche avait été faite dans un but intéressé, on se hâta d'en révéler le résultat à monsieur le marquis, et alors celui-ci changea de sentiments pour celle qui avait été sa fille et qui n'était plus que sa pupille. Sa fille, il avait voulu la garder près de lui et l'élever tendrement sous ses yeux ; sa pupille, il jugea bon de la placer dans un couvent, où elle devait achever son éducation. Je n'avais plus rien à faire à Rudemont. Je n'ai aucune honte à avouer que lorsque monsieur le marquis avait bien voulu me choisir pour être l'institutrice de sa pupille, cela m'avait rendu un service réel, car j'étais en ce moment dans une situation très-gênée par suite des embarras d'affaires de mon mari. Pendant mon séjour à Rudemont, je n'avais pas fait d'économies, ayant envoyé mes

appointements à Paris. La détermination de monsieur le marquis allait donc me remettre dans l'état même où j'étais en arrivant. Mais, en même temps qu'il m'annonça sa résolution de placer Denise à Sainte-Rutilie, il me demanda de rester près de lui en qualité de secrétaire.

Elle s'interrompit et garda un moment le silence, car il était bien rare qu'elle glissât sur les choses graves qu'elle avait à dire; au contraire, elle les lançait franchement, et c'était seulement quand elles avaient produit tout leur effet qu'elle revenait dessus pour les expliquer et les arranger à son avantage.

Ce fut la tactique qu'elle employa en cette occasion, et ce fut seulement quand l'esprit de Louis eut opposé à ces paroles tout ce qui pouvait surgir d'une répulsion naturelle, qu'elle continua :

— Venant de tout autre que monsieur le marquis de Rudemont, dit-elle, une pareille proposition était inacceptable pour une femme de mon âge. Mais pendant mon séjour près de lui, j'avais pu apprendre à le connaître. Je savais quelles étaient sa délicatesse et sa loyauté; je savais aussi quelle était la fierté de ses sentiments. J'étais parfaitement rassurée. Ce n'était pas un homme comme lui qui laisserait tomber ses regards sur une femme attachée à son service, si séduisante que pût être cette femme. Or la position qu'il m'offrait, c'était précisément d'être à son service; je le reconnaissais parfaitement, et en même temps je reconnaissais aussi que les séductions de ma personne n'étaient pas telles qu'elles pussent entraîner et abaisser cette nature hautaine. On est, j'en conviens, disposé à se faire illusion sur soi-même, les femmes plus que personne; mais il m'aurait fallu une dose d'amour-propre vraiment monstrueuse pour m'imaginer que moi je pouvais troubler le cœur d'un homme tel que le marquis Arthur de Rudemont, qui a vu suspendues à ses lèvres les femmes les plus belles et les plus célèbres. Reportez-vous donc par la pensée, je vous prie, à ce qu'était monsieur de Rudemont, il y a deux ans, et regardez-moi, monsieur Mérault.

Disant cela, elle se pencha brusquement vers Louis et se redressa aussitôt en cambrant sa taille souple, tandis qu'elle rejetait sa tête en arrière, de telle sorte que la faible lumière du couchant devait l'éclairer en plein.

— Regardez-moi, répéta-t-elle.

Son visage mat se détachait dans l'ombre; ses lèvres, entr'ouvertes par le sourire, laissaient voir des dents resplendissantes, et ses yeux lançaient des flammes sombres.

Louis baissa les yeux.

Elle continua :

— En pesant l'acceptation ou le refus, je ne pensai qu'à monsieur le marquis et à moi-même. Pleinement rassurée de l'un comme de l'autre côté, j'acceptai. J'eus le tort, le très-grand tort, que j'expie aujourd'hui cruellement, de ne pas faire entrer dans mon examen l'opinion du monde. Mais, que voulez-vous? le besoin est mauvais conseiller, et, sous sa pression, on se laisse égarer et finalement entraîner. Vous devez le savoir mieux que personne, vous, magistrat, habitué à analyser les mobiles de nos actions et à qui l'expérience a dû démontrer combien étaient troublantes les exigences de la nécessité. La comparaison du calme dont j'avais joui pendant mon séjour à Rudemont avec les incertitudes auxquelles j'allais être exposée égara mon jugement; la peur de l'inconnu m'entraîna. Bientôt je sentis quelle avait été ma faute, et le monde se chargea de m'éclairer. Terrible lumière, qui me fit verser bien des larmes!

Le souvenir des chagrins qu'elle avait alors éprouvés lui coupa la parole, et elle attendit un moment pour laisser le temps à son émotion de se calmer. Elle reprit :

— J'aurais dû alors, me direz-vous, m'éloigner. Sans doute. C'est ce que j'allais faire, lorsque monsieur le marquis fut frappé de cette attaque qui le mit à deux pas de la mort. Etait-ce le moment de songer à ma réputation? Fallait-il lui prouver ma reconnaissance par l'abandon? Il avait besoin de soins attentifs, intelligents; je restai près de lui. Si j'avais pensé que la médisance ne pouvait pas croire le beau marquis de Rudemont capable de s'occuper d'une femme attachée à son service, je pensai encore plus fermement que la calomnie ne s'attaquerait pas à une femme qui n'était et ne pouvait être que la garde-malade d'un malheureux infirme. Je fus aussi aveugle dans ce cas que je l'avais été dans le premier. La médisance ne respecte personne; rien n'est improbable, même l'impossible, pour la calomnie. Monsieur le marquis se plaisait en Italie et il y serait volontiers resté. Je pus l'amener peu à peu à l'idée de revenir à Rudemont; car, si je pouvais m'exposer à bien des accusations et les braver, il y en avait une cependant à l'abri de laquelle je voulais me placer, celle par laquelle on aurait pu me reprocher de tenir monsieur le marquis éloigné de sa famille. Nous revînmes en France. Quel fut l'accueil de cette famille?

Il se fit un silence, car Louis ne jugea pas à propos de répondre à cette interrogation.

— Vous ne voulez pas aggraver ma blessure par vos paroles, je vous en remercie. Mais, moi, il me sera permis de dire qu'il fut loin d'être celui que j'attendais. Que madame votre mère ait oublié ce que j'avais été pendant mon séjour à Rudemont, et qu'elle ait ajouté foi aux propos du monde plutôt qu'à ce qu'elle savait elle-même, je n'ai pas à récriminer contre sa détermination : elle a été résolue, j'en suis certaine, dans sa conscience d'honnête femme, et, puisque j'avais eu le malheur de donner prise à la curiosité et à la malignité publiques, je ne dois m'en prendre qu'à moi de la réprobation dont j'ai été frappée. C'est ma faute. Mais, si je m'incline sous la condamnation d'une femme telle que madame votre mère, je proteste contre la vôtre. Qu'elle n'ait pas voulu s'asseoir à la même table qu'une femme qu'elle jugeait coupable, oui, je l'admets. Mais vous, monsieur, deviez-vous me condamner sans savoir, sans avoir vu de vos yeux, sans avoir apprécié par vous-même ce qu'il y avait de vrai ou de faux dans ces accusations du monde. Et cependant c'est ce que vous avez fait par votre lettre, qui est venue me frapper de la plus cruelle injure dont une femme puisse être atteinte; et, quand même j'aurais été la maîtresse de monsieur le marquis de Rudemont, méritais-je de vous un pareil outrage?

— Si ma mère ne pouvait pas s'asseoir auprès d'une femme qu'elle jugeait coupable, moi, je ne pouvais prendre place à la même table que celle que j'accusais d'avoir fait enfermer Denise dans un couvent.

La nuit, qui s'était épaissie, ne permit pas à Louis de voir le sourire avec lequel Clémence accueillit ces paroles.

Enfin elle tenait un point précis sur lequel elle pouvait maintenant faire porter la discussion, une accusation formelle de laquelle elle pouvait se défendre.

Pour toucher Louis, il n'y avait qu'à prouver qu'elle n'était pour rien dans le placement de Denise à Sainte-Rutilie.

Et pour elle cette preuve n'était pas bien difficile à établir.

XVIII

Cependant la voiture continuait de rouler, la lumière du crépuscule s'était éteinte, et la lanterne, qui, dans un rayon de quelques mètres, éclairait la route en passant par-dessus la croupe et la crinière des chevaux, laissait le coupé dans l'ombre.

Les maisons avaient leurs portes et leurs fenêtres

closes, avec çà et là une chandelle derrière les vitres. Plus de fumée au haut des toits; la route déserte et vide, les haies silencieuses. De temps en temps seulement, les aboiements d'un chien ou le cri des cailles dans un champ de blé.

Dans la traversée des villages, le postillon, qui était d'humeur facétieuse, s'amusait à faire les quatre fouets, et les chevaux, excités par cet appel, détalaient au grand trot; ne dormant pas lui-même, il avait ainsi le plaisir de réveiller en sursaut ceux qui venaient de se mettre au lit.

Précisément au moment où Louis se décidait à lancer sa réponse, qui, croyait-il, devait clore l'entretien, la diligence arrivait à l'entrée d'un village, et les batteries de coups de fouet, se mêlant au roulement des roues sur le pavé, produisaient un tapage assourdissant.

Clémence garda le silence, car il n'y avait pas de lutte à entreprendre contre ce vacarme.

Pendant cinq ou six minutes, on n'entendit que le cliquetis des chaînes, le roulement de la voiture, le trot des chevaux, les coups de fouet, et, de temps en temps, la voix du postillon, qui dominait tout ce bruit. Quand il apercevait une tête coiffée d'un bonnet de coton, qui se montrait à moitié endormie derrière une vitre pour voir si le feu n'était pas au village :

— Va donc te coucher, plein de puces! criait-il d'une voix formidable.

Bientôt le gravier remplaça le pavé, les coups de fouet cessèrent, les chevaux reprirent leur allure calme, la voiture roula doucement, et Clémence put continuer l'entretien.

— Ainsi, dit-elle, vous avez pu croire que si Denise était enfermée dans un couvent, c'était moi qui avais inspiré cette idée à monsieur le marquis?

Louis ne répondit pas, mais son silence parla pour lui.

— Vous l'avez cru, répéta-t-elle, vous l'avez cru. Voulez-vous me permettre de faire appel à votre raison et de vous demander d'oublier pour un moment les préventions qui vous ont été inspirées par les propos du monde? Tant que Denise a été au château, tant qu'il a été ouvertement reconnu que j'étais son institutrice, j'ai été épargné par la calomnie, n'est-ce pas? Je vous en prie, dites si, pendant tout ce temps, vous avez entendu la plus légère accusation contre moi?

— Je n'en ai point entendu, répliqua Louis ne pouvant pas ne point répondre à cet appel.

— Qui a fermé la bouche aux médisants? La bienveillance? Il n'y faut pas compter. Une seule chose : ma position. J'étais l'institutrice de la pupille de monsieur le marquis de Rudemont, et ma présence au château était justifiée. Et vous voulez que j'aie été assez maladroite pour me priver tout à coup de cet appui? Pourquoi? dans quel but? En quoi la présence de Denise pouvait-elle me gêner, au cas où les bruits du monde auraient été fondés? N'était-elle pas ma force au contraire? ne me donnait-elle pas toute sécurité. J'espère que vous me supposez assez intelligente pour avoir vu cela. Non, monsieur, non; je n'ai point fait enfermer Denise dans un couvent, et la preuve, c'est que mon intérêt s'opposait à ce que je le fisse.

Comme Louis continuait à garder le silence.

— Vous ne me croyez pas! s'écria-t-elle en se rapprochant encore au point de le frôler de son épaule. Je vous en conjure, expliquez-moi loyalement pourquoi, donnez-moi vos raisons, que je les combatte, et permettez-moi de sortir lavée de cet entretien que la Providence a voulu me ménage. Si vous saviez combien je tiens à votre estime? Le mépris de certaines personnes je puis le supporter en trouvant des forces dans ma conscience, mais pas le vôtre. S'il est d'autres accusations contre moi, je vous en supplie, je vous en conjure à mains jointes, faites-les moi connaître. Je viens de vous expliquer que je pouvais pas avoir contribué, même pour la part la plus faible, au placement de Denise dans un couvent; et cependant vous paraissez ne pas me croire. S'il en est ainsi, c'est qu'il est d'autres accusations dont on me charge et qui dans votre esprit infirment la preuve que je viens de vous donner. Lesquelles? par grâce! dites-moi lesquelles, que je me justifie!

Louis était troublé. Toutes les paroles de Clémence pour démontrer qu'elle était la plus honnête femme du monde, l'avait laissé froid, cela le touchait peu. Mais ce qui se rapportait à Denise avait produit un tout autre effet, et ces supplications, ces prières, ces appels à sa loyauté et à son estime, l'avaient ébranlé; l'accent surtout avec lequel tout cela avait été dit l'avait ému.

Après un moment d'hésitation, il se décida à répondre.

— Je n'aurais pas voulu prononcer des paroles pouvant vous blesser, dit-il; mais, puisque vous voulez que je ne vous cache rien...

— Ah! je vous en conjure.

— Je suis obligé de vous dire que ceux qui vous accusent d'avoir fait entrer Denise à Sainte-Rutilie croient que vous aviez vos raisons pour agir ainsi.

— Et ces raisons, ces raisons?

— Eloigner du marquis la personne pour laquelle il avait le plus de tendresse, remplacer l'influence de cette personne par la vôtre et, cela obtenu, vous faire instituer légataire de sa fortune.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle avec un cri étouffé, mon Dieu! quel abîme!

Et elle se cacha le visage entre ses mains; mais presque aussitôt elle reprit, d'une voix saccadée :

— Si affreuses que soient ces paroles, je dois vous remercier pour les avoir prononcées; au moins je sais comment me défendre, et ma foi en la vérité comme en la justice est telle, que je suis convaincue qu'il n'y a pas d'accusation dont on ne puisse triompher quand on est innocente. Vous dites, n'est-ce pas? que si Denise est entrée à Sainte-Rutilie, c'est à mon instigation; vous dites encore que si j'ai agi ainsi, ç'a été pour faire le vide autour de monsieur le marquis, éloigner la personne pour laquelle il avait le plus d'amitié, et, restée maîtresse de la place, user de mon influence pour me faire instituer légataire. Pour cela, je vous en prie, raisonnons encore. Quand Denise est-elle entrée au couvent?

— Vous le savez aussi bien que moi.

— Ce n'est pas cela que je veux dire. Je demande si elle a été envoyée à Sainte-Rutilie alors que monsieur le marquis de Rudemont croyait qu'elle était sa fille, ou bien si elle y est entrée après que monsieur le marquis a su qu'il n'était pas son père! Toute la question pour moi est dans cette date de l'entrée au couvent, et vous savez trop bien quelle est l'importance d'une date dans ces conditions pour qu'il me soit nécessaire d'insister. Si Denise est entrée au couvent alors que monsieur le marquis se croyait son père, j'admets qu'on puisse m'accuser d'avoir voulu l'éloigner pour affaiblir la grande influence que sa qualité de fille lui donnait; car, dans ces circonstances, j'aurais eu un intérêt considérable, voulant me faire instituer héritière, à anéantir cette influence. Mais au contraire, si elle est entrée au couvent après que cette influence était détruite par ce seul fait que monsieur le marquis savait qu'elle n'était pas sa fille; je nie qu'on puisse porter contre moi cette accusation, attendu qu'il est impossible de démontrer l'intérêt que j'aurais eu à agir ainsi. Pourquoi faire entrer Denise au couvent, quand elle n'était plus qu'une étrangère pour monsieur le marquis? Je vous ai démontré tout à l'heure de quelle importance il était pour moi, pour mon honneur et pour ma réputation, qu'elle restât auprès du marquis; et cependant elle n'y est pas restée. Je vous le répète encore une fois, quand est-elle entrée à Sainte-Rutilie?

Comme Louis se taisait toujours, elle poursuivit :

— Je ne voudrais accuser personne; mais cependant il faut bien, pour ma défense, que je dise que c'est monsieur de Carquebut qui a été chercher à Paris la

preuve que monsieur le marquis n'était pas le père de Denise, et, si vous voulez bien rappeler vos souvenirs, vous devez voir que ce voyage a précédé de beaucoup l'entrée de Denise à Sainte-Rutilie. Maintenant je n'ai plus qu'un mot à ajouter, il est relatif à l'influence exclusive que j'aurais voulu exercer sur monsieur le marquis. Où trouve-t-on la trace de cette influence exclusive? Ai-je fait quelque chose pour retenir monsieur le marquis en Italie? Je défie qu'on le prouve. Depuis notre retour, ai-je fait quelque chose pour éloigner sa famille? Monsieur de Carquebut pourra vous dire si j'ai voulu l'éloigner, et, en même temps, il pourra vous dire encore si mon premier souci n'a pas été pour que monsieur le marquis vous appelât près de lui. Mais que fais-je d'ailleurs en ce moment même? Veux-je accentuer la séparation qui existe ou la faire cesser.

Cette fois, Louis fut plus troublé, car, si certains points restaient obscurs dans cette défense, combien étaient éclairés et à l'avantage de madame Clémence.

Elle continua, mais d'une voix plus calme; à l'exaltation qui, quelques instants auparavant, la rendait vibrante, avait succédé un accent doux et triste.

— On parle de mon influence sur monsieur le marquis, dit-elle ; je voudrais qu'elle fût ce qu'on prétend, car je trouverais à l'exercer de façon à vous prouver combien vous vous trompiez en croyant que je vous étais hostile. Si, pendant un moment, Denise a été l'héritière du marquis, elle ne l'est plus, et ce que je sais de ses intentions me permet de dire qu'il ne veut lui laisser qu'une modeste aisance. Combien je voudrais que cette influence dont on parle me permît d'incliner sa pensée à faire un choix parmi ses parents, de telle sorte que cette grande fortune allât au plus digne, à celui qui en ferait un usage noble et généreux, à celui enfin qui serait le véritable héritier, le continuateur du marquis de Rudemont.

Il s'établit un silence qui dura longtemps.

— Vous vous rappellerez ma défense, n'est-ce pas? dit-elle, et vous jugerez si je mérite que vous me rendiez votre estime. Ah! le beau jour que celui où je vous reverrai à Rudemont.

Elle était contre lui et il entendait sa respiration haletante. Comme elle achevait ces mots, la voiture commençait à descendre une côte rapide, et le bruit de la mécanique contre le fer des roues étouffait les paroles. Ils restèrent sans parler, Louis profondément agité, Clémence frémissante. Aux mouvements de son bras qui lui touchait l'épaule, il sentait qu'elle tremblait.

Il leva les yeux sur elle, et, à la clarté d'un ciel étoilé, il vit qu'elle avait le visage baigné de larmes. Elle lui sourit doucement.

Tout à coup la voiture reçut une secousse et pencha fortement : on venait de couper une saignée.

Clémence se laissa aller sur lui et des deux bras se retint à ses épaules.

— Ah! mon Dieu! dit-elle à son oreille, nous versons.

Mais la diligence, après deux ou trois oscillations, avait repris son aplomb et elle continuait à descendre a côte.

Cependant Clémence ne s'était point redressée: elle restait appuyée sur Louis, qui lui-même, par un mouvement instinctif, l'avait prise dans son bras.

Penchée dans son cou, elle répétait :

— Accusée par vous, ô mon Dieu! mon Dieu!

Combien restèrent-ils ainsi : une seconde, plusieurs minutes? Louis n'en eut pas conscience.

Tout à coup les chevaux s'arrêtèrent, et des hommes avec des lanternes entourèrent la voiture. On était arrivé au bas de la côte et l'on relayait.

Clémence, frappée par la lumière d'une de ces lanternes, se jeta vivement dans son coin, sans parler.

Louis resta un moment immobile, puis tout à coup il ouvrit la portière et descendit.

Cinq ou six minutes s'écoulèrent. Les chevaux étaient attelés et le postillon avait grimpé sur son siége.

Louis ne revenait pas. Qu'était-il devenu! que signifiait cette absence?

Clémence se pencha par sa vitre et regarda ; elle ne l'aperçut pas autour de la voiture.

A ce moment, le conducteur se présenta à la portière opposée et se prépara à la fermer.

— Attendez, dit-elle ; la personne qui était là est descendue.

— Monsieur Mérault? Ah! oui, oui, dit le conducteur, il a changé d'avis, il ne va pas plus loin ; il m'a prévenu.

Puis, ayant fermé la portière avec fracas, il sauta sur le marche-pied, et, restant suspendu aux courroies :

— Hue! cria-t-il, allume, allume!

Et les chevaux, cinglés par des coups de fouet, détalèrent grand train.

XIX

Clémence ne se laissait pas facilement surprendre ; cependant, quand le conducteur eut refermé la portière, elle éprouva un mouvement d'étonnement, et pendant quelques secondes elle resta ébahie.

Comment? il était parti, il s'était sauvé! Mais l'histoire du chaste Joseph n'était donc pas une fable?

Dans la première maison où elle avait été institutrice, elle avait vécu dans l'intimité d'un vieillard de près de quatre-vingt-dix ans, qui l'avait prise en grande affection pour sa vivacité d'esprit, sa bonne humeur, et surtout pour ses oreilles curieuses, toujours disposées à écouter sans s'effaroucher de rien. Aïeul de la mère de ses élèves, le comte de Gacilly était entré dans le monde pendant les belles années de Marie-Antoinette; malgré sa jeunesse, il avait eu d'éclatants succès à la cour, et il avait reçu de ses premières maîtresses les plus pures traditions de la Régence, qui depuis avaient inspiré et réglé sa vie. Devenu vieux, c'était ce qu'on est convenu d'appeler un aimable vieillard ; c'est-à-dire qu'étant exempt d'infirmités, dormant bien, digérant bien, il acceptait avec un sourire éternel toutes les contrariétés et tous les malheurs qui pouvaient frapper les siens. Entouré d'une famille nombreuse, il avait vu mourir plusieurs de ses enfants et de ses petits-enfants, et toujours il avait supporté ces morts (même quand elles enlevaient ceux qu'il paraissait aimer le plus tendrement) avec une résignation parfaite : « Que la volonté de Dieu soit faite! » disait-il; et c'était tout : sommeil et digestion suivaient leur cours ordinaire. Quand Clémence avait un moment de liberté, elle venait vite le passer près de lui, et avec une ardente curiosité elle écoutait les histoires galantes que le vieillard prenait plaisir à conter. Dans le cours de sa longue existence, il avait eu des aventures de toutes sortes, et rien de ce qui l'avait touché personnellement n'était sorti de sa mémoire. A ces récits, il mêlait toujours des réflexions pratiques destinées à faire l'éducation de la jeunesse : ce qu'il appelait la morale de l'expérience. Parmi ces réflexions, il y en avait une qui revenait sans cesse sur ses lèvres, sans doute parce qu'elle était le fond même de ses croyances, le résumé en quelque sorte de cette vie : « Vois-tu, petite, disait-il en tirant les cheveux de Clémence, ce qui chez lui était une grande marque de bienveillance, il y a une chose que tu ne dois pas oublier : c'est qu'une femme suffisamment gentille, qui sait se donner habilement, obtient en échange tout ce qu'elle veut et arrive à tout. Souviens-toi de ces paroles ; tu verras, en avançant en âge, que le vieux comte de Gacilly a profité des leçons de la vie. »

Restée seule dans son coupé, le souvenir de ces paroles, qui tant de fois avaient frappé ses oreilles, lui revint à l'esprit.

Elle était donc fausse la maxime du vieux comte?

Mais, en se posant cette interrogation, elle oubliait de se demander si les conditions fondamentales sur lesquelles le vieillard avait bâti sa règle avaient été observées par elle.

Sa précoce expérience ne lui avait pas tout appris et il y avait une chose qu'elle ignorait: c'était la puissance d'une passion sincère.

Or, c'était une passion de ce genre que Louis éprouvait pour Denise; il aimait, et il n'y avait pour lui qu'une femme au monde, Denise.

A vingt-sept ans, avec des yeux ardents et profonds, par une nuit d'été chargée de parfums... et il s'était sauvé!

Elle s'enveloppa dans son manteau et se coucha tout de son long sur la banquette; ce n'était pas la peine de perdre le temps en récriminations vaines, mieux valait dormir, et, cinq minutes après, elle dormait en effet profondément.

Le conducteur la réveilla à la Ferté-Macé, où elle prit une voiture pour la conduire à Bagnoles.

La maison que l'abbé Guillemittes avait fondée à Bagnoles était une simple succursale de son patronat de Saint-Joseph; c'est-à-dire que, pendant dix mois de l'année, c'était un comptoir pour la fabrication de la lingerie à bon marché dans les campagnes environnantes, et, pendant deux mois, une boutique de vente où se fournissaient les personnes bien pensantes, qui venaient faire une saison à ces eaux, célèbres dans les départements de l'Ouest. Pendant la plus grande partie de l'année, une sœur était seule chargée d'administrer ce comptoir, et ce n'était que pendant la saison des bains qu'on lui donnait, pour l'aider dans la vente, deux autres sœurs, choisies parmi les plus avenantes et les plus jolies.

Quand Clémence descendit à la porte de cette maison, le soleil se levait; cependant les volets étaient déjà ouverts, et lorsqu'elle eut frappé, on lui répondit aussitôt. La règle en effet était de se lever à quatre heures et de se mettre aussitôt au travail pour nettoyer le parloir et le magasin, qui devait être tenu dans un état de propreté méticuleuse; le parquet et les boiseries cirées à l'essence tous les jours et brillants comme un miroir.

Elle demanda la supérieure; une sœur qui, la brosse à la main, était à deux genoux sur le parquet, se leva et la fit passer dans un petit cabinet, dont elle ferma la porte.

En quelques mots, Clémence expliqua le but de sa visite: il s'agissait d'empêcher une jeune élève du couvent de Sainte-Rutilie de communiquer avec personne.

La supérieure écouta comme si on lui racontait une histoire de l'autre monde à laquelle elle était entièrement étrangère, et ce fut seulement quand Clémence, par des détails circonstanciés, eut bien établi les droits qu'elle avait à s'occuper de cette élève, que la religieuse se décida à répondre.

Elle le fit discrètement, mais en affirmant cependant qu'il était impossible que Denise eût communiqué avec personne.

Elle sortait le matin à sept heures pour aller à l'établissement; puis, dans le milieu de la journée, elle faisait une promenade de deux heures, à pied, mais toujours elle était accompagnée de la sœur Sainte-Ursule, qui ne l'avait jamais quittée d'une seconde. Pendant toute la journée, elle restait dans sa chambre à travailler, sans avoir jamais vu, autrement que par sa fenêtre fermée, les acheteurs qui venaient au magasin. Qu'elle eût échangé une seule parole avec quelqu'un depuis qu'elle était à Bagnoles, cela était matériellement impossible.

Au reste, on pouvait interroger la sœur Sainte-Ursule à ce sujet; d'avance il y avait certitude que son récit confirmerait ces assurances.

La sœur Sainte-Ursule appelée répéta en effet ce qui venait d'être dit: elle était certaine que personne n'avait adressé la parole à Denise, et certaine aussi que de son côté celle-ci n'avait adressé la parole à personne, ni homme ni femme.

— Voulez-vous interroger la jeune fille elle-même? demanda la sœur.

Mais cette proposition n'était pas pour être acceptée par Clémence, qui n'avait aucune envie de se trouver face à face avec Denise, bien au contraire.

— Il suffit, dit-elle, de vos assurances; seulement pour l'avenir, c'est-à-dire pendant quatre ou cinq jours, il vaudrait mieux que Denise ne sortît pas. Nous savons de source certaine qu'on doit faire des tentatives pour entrer en relations avec cette jeune fille, soit en lui parlant, soit en lui remettant une lettre, soit même en lui faisant de simples signes, et monsieur le marquis de Rudemont attache la plus grande importance à ce que cela ne puisse pas arriver. Le long voyage que j'ai fait pour venir vous prévenir vous montre combien vivement il tient à mettre sa pupille à l'abri de ces tentatives. Je vous ferai confirmer ce que je vous demande par monsienr l'abbé Guillemittes.

La sœur promit que jusqu'à l'arrivée de cette lettre Denise ne sortirait pas.

Clémence n'avait plus rien à faire à Bagnoles, où d'ailleurs elle ne tenait pas à être rencontrée par madame Mérault; elle remonta donc en voiture, mais, au lieu de rester à la Ferté-Macé, elle demanda à son conducteur s'il ne pouvait pas la conduire à Argentan, de manière qu'elle arrivât en cette ville pour le train de neuf heures du matin.

Le conducteur prit cet engagement, et elle partit pour Argentan, très-satisfaite de son voyage à Bagnoles.

D'abord elle avait pris ses mesures pour que Louis et madame Mérault ne pussent pas voir Denise, et il était certain que quand même ils pourraient l'apercevoir, ils ne parviendraient pas à avoir un entretien avec elle; ce qui était la chose essentielle à obtenir.

Ensuite elle avait appris, elle avait vu que Denise était confiée à la sœur Sainte-Ursule, et pour elle c'était la preuve que l'abbé Guillemittes, sans avoir rien dit, agissait de manière à pousser Denise dans la voie religieuse.

Cette sœur Sainte-Ursule, en effet, était une sorte de personnage, et il n'était personne à Condé, à Hannebaut et dans tous les environs, qui ne connût son histoire ou tout au moins qui ne racontât des histoires sur elle. (Voir *un Miracle.*)

C'était une grande fille, forte et sanguine, jeune encore, qui avait des visions dans lesquelles elle lisait la destinée des âmes du purgatoire.

Au moment où elle avait commencé à avoir ces visions, elle était au patronat de Saint-Joseph, chargée de la direction des brodeuses, et, par ses récits, elle avait mis le trouble dans le cœur et dans l'esprit de cinq ou six des sœurs qu'elle dirigeait. Bientôt une véritable contagion s'était déclarée, et, comme cela arrive ordinairement, plusieurs sœurs étaient devenues visionnaires. L'abbé Guillemittes n'était pas homme à laisser la maladie faire des progrès, il était intervenu pour l'arrêter d'une main de fer. La sœur Sainte-Ursule avait été employée aux travaux du jardin, et il avait été défendu de lui adresser la parole, même de l'approcher, exactement comme si elle était une pestiférée; alors les visions avaient aussitôt cessé au patronat.

Pendant assez longtemps, elle était restée employée à ces rudes travaux; puis un beau jour l'abbé Guillemittes l'avait mis en rapport avec une de ses pénitentes, la riche mademoiselle Pinto-Soulas, et, quelques mois après, mademoiselle Pinto-Soulas avait eu elle-même des visions; elle avait vu dans une auréole rouge les âmes de ses parents et elle avait pu converser avec elles.

Mademoiselle Pinto-Soulas n'était pas d'une forte santé; bientôt ces conversations avec les âmes du purgatoire l'avaient mise dans un état de faiblesse extrême.

et elle avait été en proie à des accidents nerveux qui avaient amené une sorte de paralysie partielle. Quelle était cette maladie? On avait longuement et diversement discuté là-dessus dans le pays. Un beau jour, la malade avait été apportée sur une chaise devant les reliques de sainte Rutilie, que l'abbé Guillemittes avait fait venir de Rome en grande cérémonie. Soutenue par la sœur Sainte-Ursule, elle s'était agenouillée; puis, tout à coup, après une longue prière, au moment où l'on chantait le *Veni Creator*, elle s'était relevée guérie. C'était un miracle!

Admis par les uns comme un miracle, repoussé par les autres comme une farce, cet événement extraordinaire avait produit une très-vive émotion dans la contrée, et la sœur Sainte-Ursule était naturellement devenue célèbre. On avait recherché quel avait été son rôle dans toute cette affaire, et, bien entendu, on ne s'était pas mis d'accord. Pour les âmes pieuses, ce rôle était insignifiant, sainte Rutilie avait fait le miracle; pour les incrédules, au contraire, ce rôle était tout dans la comédie, et la sœur avait seule fait le miracle. C'était une malheureuse extatique, qui, pleine de foi elle-même dans les visions, n'avait été qu'un instrument entre les mains habiles de l'abbé Guillemittes; elle avait communiqué à mademoiselle Pinto-Soulas sa maladie visionnaire, qui, tout le monde le sait, est éminemment contagieuse; puis, quand celle-ci excitée et entraînée avait été amenée à point, le prétendu miracle s'était exécuté.

Au milieu de ces querelles passionnées, la sœur Sainte-Ursule avait disparu, et l'on avait dit que, pour se débarrasser d'un témoin gênant, l'abbé Guillemittes l'avait envoyée dans le Midi.

Voilà ce que Clémence savait de la sœur Sainte-Ursule, et voilà pourquoi elle était satisfaite de la voir auprès de Denise. Si l'abbé Guillemittes l'avait fait revenir du Midi et l'avait placée auprès de Denise, ce n'était certainement pas sans intention : les guérisons surnaturelles n'étaient pas les seuls miracles que pût faire la sœur Sainte-Ursule.

Clémence pouvait donc être tranquille de ce côté; aussi, se sentant pleinement rassurée, s'était-elle décidée à tourner ses efforts contre Louis, et c'était dans ce but qu'elle se faisait conduire à Argentan; de là elle irait à Paris, où elle espérait pouvoir le frapper sûrement.

XX

Clémence arriva à Paris par le train de cinq heures du soir, et aussitôt, prenant une voiture, elle se fit conduire chez le général Poirier.

Cousin de son mari, le général était un personnage dans l'État; son influence était grande, et il pouvait à peu près ce qu'il voulait. Malheureusement pour ceux qui tenaient à lui par les liens de la parenté ou de l'amitié, il était presque impossible de le décider à vouloir quelque chose pour autrui; il ne faisait servir son influence qu'à ses besoins personnels, et, dans ces conditions, il l'avait tant et tant employée qu'il fallait vraiment que la faveur dont il jouissait fût bien grande pour qu'il pût encore obtenir quelque chose. Quand on le voyait entrer dans un ministère ou dans une administration, on avait malgré soi envie de lui dire le mot fait pour les mendiants: « On vous a déjà donné ce matin. »

Clémence le connaissait bien, pour avoir plus d'une fois essuyé ses rebuffades. Aussi, en descendant à sa porte, était-elle assez inquiète sur l'accueil qu'il allait lui faire. Ce n'était point de gaieté de cœur qu'elle s'adressait à lui; mais il était le seul qui pût faire réussir le nouveau plan qu'elle avait conçu, et, lorsqu'elle était poussée par la nécessité, elle n'avait pas l'habitude de se laisser arrêter par ses scrupules ou ses dégoûts.

Au moment où elle était en conversation avec le concierge, qui lui assurait que le général était sorti, la voiture de celui-ci entra dans la cour et alla se ranger devant le perron.

Laissant là le concierge, Clémence traversa rapidement la cour. Déjà le général était descendu de voiture et montait le perron; en entendant marcher derrière lui, il se retourna et toisa d'un coup d'œil rapide celle qui le poursuivait. Soit qu'il eût reconnu Clémence et ne voulût pas la recevoir, soit qu'il ne l'eût pas reconnue, il allait pousser la porte du vestibule lorsqu'elle le rejoignit.

— Eh bien! que me voulez-vous, madame? dit-il d'une voix qui n'avait rien d'encourageant.

— Je ne veux pas vous parler de mon mari, répondit-elle vivement en femme qui sait à qui elle s'adresse.

Il se mit à rire; puis, changeant aussitôt de ton :

— Alors veuillez entrer, ma cousine, dit-il avec un geste qui pouvait passer pour aimable.

Lorsqu'elle se fut assise, il la regarda durant quelques secondes avec curiosité; puis tout à coup, comme s'il se parlait à lui-même :

— Vous êtes fine, dit-il :

Elle accueillit ce compliment avec un sourire.

— Comment se fait-il, continua-t-il, qu'avec une femme comme vous, Beaujonnier en soit arrivé là où il est? Comment s'est-il si mal défendu dans son procès? Vous ne l'aviez pas donc stylé?

— Je n'étais pas alors en France.

— Alors, vous ne savez pas que ce pauvre niais a voulu se réclamer de notre parenté; heureusement le président a eu la présence d'esprit de lui imposer silence. La belle affaire, en vérité, si tous les journaux avaient annoncé le lendemain que le capitaine Beaujonnier, gérant de la *Fortune publique*, condamné pour escroquerie, était le cousin du général Poirier; comme cela l'eût bien servi! Il n'a que ce qu'il mérite, et je ne trouve pas sa condamnation trop sévère; au moins nous sommes tranquilles, il ne sortira que trop tôt pour recommencer ses sottises. Ma parole d'honneur! il y a des jours où l'on voudrait être bâtard.

Il s'était échauffé en parlant, mais il n'était pas homme à se laisser entraîner.

— Ce n'est pas pour vous que je dis cela au moins, fit-il en la regardant des pieds à la tête et en lui tendant la main; la famille a quelquefois du bon, notamment quand elle permet de prendre dans ses mains les jolis doigts d'une petite cousine telle que vous. Pourquoi ne venez-vous pas me voir quelquefois? Maintenant que nous sommes débarrassés de Beaujonnier, qui aurait voulu exploiter votre influence sur moi, s'il avait supposé que j'étais disposé à vous laisser prendre celle que mérite votre beauté, il faut me rendre visite souvent, tant que vous voudrez. Hein! est-ce dit? Regardez-moi donc avec ces beaux yeux.

Elle ne détourna pas la tête et tint ses yeux levés sur lui.

— Vous êtes charmante, dit-il; vous verrez que je sais servir ceux qui le méritent. Si j'ai quelquefois refusé de m'occuper de certaines personnes, c'est que c'étaient des gens qui étaient dans le besoin, des importuns. Voyons, que voulez-vous de moi? Si cela est possible, c'est fait; si c'est impossible, je le ferai.

Ce qu'elle désirait était parfaitement possible : il fallait tout simplement qu'un jeune magistrat, monsieur Louis Mérault, actuellement substitut à Condé-le-Châtel, fût envoyé dans le Midi.

— Est-ce que vous devez aller habiter le Midi? Alors je retire mon engagement.

Elle expliqua qu'elle comptait au contraire rester à Rudemont, et que, si elle demandait le changement de monsieur Mérault, digne à tous égards d'un avancement rapide, c'était parce que le marquis de Rudemont le désirait.

— Mais ce marquis de Rudemont nous est hostile, répliqua le général ; Friardel m'a parlé de lui.

— Ce n'est pas le marquis de Rudemont qui vous demande ce service, c'est moi, et c'est moi qui vous en serai reconnaissante.

— C'est juste. J'irai à la chancellerie demain matin ; si la chose est faisable, comptez qu'elle sera faite. Veuillez venir déjeuner demain, à midi, avec moi ; vous aurez la réponse à votre demande. Je suis pour le moment garçon ; nous déjeunerons en tête-à-tête et nous pourrons causer à cœur ouvert. A demain, ma jolie cousine.

— A demain, mon général.

— Mon général ?

— A demain, mon cousin.

— A la bonne heure !

Clémence eût voulu repartir le soir même pour Rudemont ; car, bien qu'elle eût pris toutes ses précautions, elle était inquiète lorsqu'elle était loin du marquis et ne le tenait point à portée de sa main.

Mais avant tout il fallait enlever cette nomination de Louis. Alors elle serait tranquille. Denise, sous la direction de la sœur Sainte-Ursule ; Louis, à deux cents lieues de Rudemont, elle aurait tout le temps nécessaire pour amener le marquis à faire le testament qu'elle voulait.

D'ailleurs ces quelques heures de séjour à Paris pouvaient la servir et lui permettre de consulter un homme de loi sur la confection de ce testament. En même temps, elle s'occuperait d'une autre affaire qui la préoccupait encore et qui était d'obtenir sa séparation de biens. Elle ne voulait pas, le jour où elle serait maîtresse de la fortune d'Arthur, être exposée à la voir gaspillée ou même administrée par le capitaine. Tant qu'il ne s'était pas fait condamner, elle pouvait le supporter tel qu'il était, car s'il avait une riche collection de défauts et de vices, il avait par contre certaines qualités qu'on ne trouve pas chez tous les maris. Mais maintenant c'était un homme à la mer.

Parmi les gens d'affaires qui les avaient poursuivis pendant qu'elle habitait Paris avec le capitaine, il y en avait un qu'elle avait remarqué pour son âpreté et son habileté. Elle pensa à lui, se disant que ces qualités qu'il déployait pour les autres, il les aurait sans doute pour elle, le jour où elle pourrait les payer.

En sortant de chez le général, elle se fit conduire chez cet homme d'affaires, dont elle n'avait que trop cruellement appris le nom et l'adresse : Caffié, 19, rue Sainte-Anne.

Monsieur Caffié, était un ancien officier ministériel de province, qui avait eu des désagréments avec la magistrature. C'était un homme habile, délié, retors, dont la qualité maîtresse était l'activité ; il pensait aux affaires qu'on lui confiait comme si elles avaient été les siennes. Les gens qui ont été en relations avec des notaires et des avoués comprendront par ce seul mot l'influence qu'il acquérait rapidement sur ses clients.

Lorsque Clémence sonna à sa porte, il allait quitter son bureau pour aller dîner au Palais-Royal, car il n'avait ni intérieur ni famille, mangeant au restaurant, dormant dans une pièce retirée de son cabinet, au milieu des dossiers.

N'ayant pas, comme la plupart de ses confrères, la préoccupation d'un dîner qui refroidissait ou d'un train qui allait partir, il reçut poliment cette cliente attardée et l'écouta avec patience.

L'affaire de la séparation de biens fut réglée aussitôt que Clémence eût proposé de déposer « une provision » de cinq cents francs.

— En *deligentant*, dit il, et nous *diligenterons*, cela sera rapidement enlevé ; si j'avais été votre conseil alors que je n'étais que votre adversaire, il y a longtemps que cela serait fait.

Ce fut seulement en se levant pour se retirer que Clémence se décida à aborder la question du testament, et encore ne le fit-elle que d'une façon incidente, non pour elle, mais pour un sien parent, un cousin qu'une vieille dame avait pris en grande affection et à qui elle voulait laisser toute sa fortune.

— Dans ces conditions, dit-elle, un testament écrit par la vieille dame et ainsi conçu : « Je donne toute ma fortune à monsieur..., » daté et signé, est-il valable ?

— Il est inattaquable, mais il faut voir les circonstances dans lesquelles il est fait. La vieille dame a-t-elle des parents ?

— Des cousins seulement.

— Bon. Le jeune homme en question, votre cousin, lui est-il attaché par des liens avouables ?

— Mais ..

— J'entends sans contestation possible sur la nature de ces liens.

— Ceci est délicat.

— Alors ma réponse ne peut pas être précise. Il faut que vous sachiez qu'en fait de testament, la justice ne juge pas seulement l'acte lui-même, mais elle juge encore les circonstances dans lesquelles il a été rédigé, et, de notre temps, la magistrature toujours envahissante cherche à étendre cette façon d'apprécier les choses aussi loin que possible. De même qu'on empêche un prodigue de dépenser sa fortune selon son bon plaisir, en lui nommant un conseil judiciaire ou en l'interdisant, de même on est disposé à empêcher les gens à donner leurs biens par testament, en admettant avec la plus grande facilité toutes les raisons que peuvent présenter les héritiers exaspérés, la captation, l'insanité d'esprit, etc. Voilà pourquoi, quand on se trouve dans les conditions de votre cousin, il est bon de manœuvrer habilement. Ainsi il y a un testament de ce genre qui pour moi est un chef-d'œuvre ; comme il est historique, on peut en parler librement : c'est celui du prince de Condé. Lisez-le dans les historiens du temps. Qui a été instituée légataire universel : madame de Feuchères ? Pas du tout. Une personne tierce, dont le nom devait exercer une influence considérable. Madame de Feuchères n'a eu que quelques millions, mais elle les a eus ; tandis que, si elle avait été légataire universelle, je n'aurais pas donné deux sous de son legs. Si vous avez de l'influence sur votre cousin, engagez-le à se couvrir au moyen d'une personne considérable ou, s'il ne trouve pas une personne qui réunisse ces conditions, par un établissement respectable. Dites-lui que c'est le conseil d'un homme qui connaît son temps. Mieux vaut un peu que pas du tout.

Clémence fut assez peu satisfaite de ce conseil, qui lui parut inspiré par la pusillanimité.

Mais, le lendemain, cette impression s'effaça devant le contentement que lui donna le général : Louis Mérault serait nommé procureur impérial à Grasse, dont le siége venait d'être vacant ; la nouvelle de la mort du titulaire était arrivée le matin même à la chancellerie, et Louis Mérault avait été agréé avant qu'aucun compétiteur eût pu se mettre sur les rangs.

— Etes-vous contente de moi, chère petite cousine ?

Comment ne pas l'être ? Comment ne pas reconnaître qu'on l'était ?

Elle reprit donc le chemin de fer, pleine d'espérance ; cette fois, elle était bien maîtresse de la position : le marquis était à elle, à elle seule.

Mais l'accueil qu'elle reçut en arrivant à Rudemont fut loin d'être celui qu'elle attendait ; au lieu du calme qu'elle croyait s'être assuré, elle se trouva en pleine lutte et dans la position la plus critique.

XXI

En descendant de la diligence, Louis ne s'était éloigné que de quelques pas pour aller se mettre dans l'ombre d'une maison, et il était resté là à attendre.

Aussitôt la voiture partie, il était revenu à l'auberge, et il avait demandé un cheval et un cabriolet pour le conduire à Condé. Il avait fallu parlementer, discuter, faire réveiller l'aubergiste; mais, à la fin, il était parvenu à obtenir une carriole attelée d'un cheval, et, à trois heures du matin, il était rentré à Condé.

Au lieu de se coucher, il avait ouvert un tiroir de son bureau, d'où il avait tiré une lettre; puis, après l'avoir mise dans son portefeuille, il était redescendu, et, aux premiers rayons du soleil il avait pris à pied la route qui conduit à Mulcent.

Son intention, en effet, était d'aller à Rudemont pour voir le marquis et s'expliquer avec lui. Clémence, en route pour Bagnoles, ne pourrait pas lui barrer la porte, et, par l'adresse ou la force, il trouverait bien moyen d'arriver jusqu'auprès de son cousin. Si, pendant une partie de son voyage, il avait pu se laisser toucher par les paroles de Clémence, la fin lui avait prouvé qu'il avait failli être dupe, et il avait à cœur de réparer sa faiblesse.

Lorsqu'il arriva au château, il ne trouva dans le vestibule qu'un domestique qui balayait; personne n'était encore levé, ni le marquis, ni monsieur de Carquebut, ni monsieur Valéry.

Ce domestique ne connaissait pas Louis, mais il avait, comme tous ses camarades, une consigne générale, qu'il voulut faire respecter.

— Monsieur le marquis n'est pas levé, dit-il, et d'ailleurs il ne reçoit personne en ce moment.

— Je vais attendre son lever, dit Louis, et, quand il sera éveillé, je vous affirme qu'il me recevra.

Puis, sans autre explication, passant résolûment devant ce domestique, il entra dans la bibliothèque où il s'installa.

Le domestique hésita un moment sur ce qu'il devait faire; puis, se trouvant embarrassé, il prit le parti d'aller éveiller monsieur Valéry.

Lorsque celui-ci apprit qu'un monsieur était entré dans la bibliothèque et s'y était établi, il se laissa emporter par un accès de colère qui lui fit oublier sa dignité habituelle.

— Vous êtes un sot! s'écria-t-il; je vous le dis en deux lettres, un *so*. Je vous avais défendu de recevoir personne, il n'y a donc plus moyen de se faire servir. Il faut tout faire soi-même. Enfin je vais me lever, puisqu'il est impossible de dormir.

Il se leva, en effet, de fort mauvaise humeur, prêt à faire payer son sommeil interrompu au fâcheux qui l'avait dérangé.

— Le nom de ce monsieur? demanda-t-il à son subordonné.

— Il ne l'a pas dit, mais j'ai dans l'idée que ce pourrait bien être monsieur Louis Mérault.

— Monsieur Louis! Eh bien! il ne manquerait plus que cela. Comment le faire sortir maintenant?

Et Valéry se dirigea vers la bibliothèque, tout à fait inquiet. Qu'allait dire madame en rentrant? Sans savoir tout l'intérêt qu'elle attachait à l'éloignement de Louis, il n'était pas assez maladroit pour n'avoir pas compris une partie de la vérité, et il s'était rangé du côté de Clémence. Dans la lutte qui devait éclater un jour ou l'autre, il n'y avait rien à attendre de Louis, qui, en sa qualité d'héritier, trouverait tout naturel ce qu'on ferait dans son intérêt; tandis que madame Clémence, qui avait besoin d'alliés, saurait reconnaître et payer les services qu'on lui rendrait. Et puis elle était le pouvoir établi, et c'était son opinion de respecter les pouvoirs établis.

Jamais il n'avait eu l'air plus imposant que lorsqu'il entra dans la bibliothèque.

— A quelle heure se lève mon cousin? demanda Louis.

— Monsieur le marquis n'a pas d'heure, il sonne quand il veut qu'on entre chez lui.

— Alors je vais attendre qu'il sonne.

— Je suis désolé d'être obligé de faire à monsieur une observation, mais respectueusement je dois dire à monsieur que monsieur le marquis ne reçoit pas.

— Je connais cette consigne, mais je n'en tiendrai pas compte aujourd'hui. Je dois voir mon cousin, et je le verrai.

— Mais...

— Avez-vous la prétention d'employer la force pour me mettre à la porte? Non, n'est-ce pas? vous m'avez fait connaître votre consigne, cela suffit. C'est malgré vous que je reste ici, ce sera malgré vous que je pénétrerai auprès de mon cousin. Votre responsabilité sera dégagée. D'ailleurs monsieur le marquis ne vous en voudra pas, et je n'admets pas que vous obéissiez à d'autres qu'à lui.

— Je puis affirmer à monsieur que c'est monsieur le marquis lui-même qui m'a donné cet ordre.

— Eh bien! je m'en expliquerai avec monsieur le marquis.

— Mais...

— Vous a-t-on aussi donné l'ordre d'être insolent?

Valéry se retira, mais il ne renonça pas à défendre la porte du marquis. Bien qu'il aimât peu à adresser la parole à monsieur de Carquebut, pour lequel il n'avait qu'un respectueux dédain, il jugea utile en cette circonstance de l'appeler à son aide et monta à sa chambre.

En apprenant que Louis était installé dans la bibliothèque, monsieur de Carquebut eut un accès de colère, exactement comme monsieur Valéry lui-même en avait éprouvé un en recevant cette nouvelle.

— Vous êtes un imbécile! s'écria-t-il.

— Monsieur de Carquebut, vous oubliez à qui vous parlez.

— A un imbécile. Pourquoi ne l'avez-vous pas flanqué à la porte?

— Allez-l'y flanquer vous-même.

— C'est ce que je vais faire, et plus vite que ça, vous allez voir.

En effet, monsieur de Carquebut prit à peine le temps de s'habiller et descendit à la bibliothèque.

— Eh bien! qu'est-ce que c'est, s'écria-t-il en ouvrant la porte, qu'est-ce que c'est?

Louis se leva et salua froidement par une simple inclinaison de tête.

— Bonjour, mon garçon, bonjour!

Et monsieur de Carquebut lui tendit la main, mais Louis n'avança pas la sienne.

— Tu refuses de me donner la main? s'écria monsieur de Carquebut; tu étais moins fier la dernière fois que nous nous sommes vus.

— Nous étions alors dans la maison de ma mère, et, devant ma mère, je vous devais des égards.

— Je suis ton oncle peut-être?

— Devant ma mère, oui.

— Et ici?

Louis ne répondit pas.

— Ah ça! poursuivit monsieur de Carquebut, sais-tu que tu m'ennuies, toi, avec tes manières; si tu devais te conduire de cette façon-là, tu aurais pu te dispenser de venir ici.

— Je suis venu pour voir mon cousin.

— Ton cousin, lui, ne veut pas te voir; c'est le résultat de ta sotte lettre. Tu as blessé Arthur, et il ne veut

plus avoir de relations avec toi ni avec ta mère. Je t'avais prévenu, tu n'as pas voulu m'écouter; tu n'as que ce que tu mérites.

Louis avait repris sa chaise et s'était assis.

— M'entends-tu? cria monsieur de Carquebut; je te dis que le marquis ne veut pas te recevoir. C'est clair ça.

— Et moi, je vous dis que je suis venu pour voir mon cousin.

— Est-ce que tu te figures que tu vas nous faire la loi ici? Es-tu maître du château?

— Et vous?

Quand monsieur de Carquebut rencontrait une résistance sérieuse, il avait pour habitude de ne pas s'obstiner devant elle, et sans se fâcher, il essayait de tourner. Il essaya cette tactique.

— Voyons, voyons, dit-il avec bonhomie, ne nous fâchons pas. Tu veux voir le marquis, n'est-ce pas. Lui ne veut pas te voir? Il a donné des ordres pour assurer l'exécution de sa volonté; je suis descendu exprès pour te l'affirmer.

Louis resta impassible.

— Ne me crois-tu pas?

Il ne répondit pas.

— Réfléchis que le marquis n'est pas dans un bon état de santé, et qu'une contrariété violente peut lui être funeste; ce serait une grave responsabilité pour toi. Mais il n'y a pas besoin de te parler de responsabilité. Tu as de l'amitié pour Arthur, tu ne veux pas le tuer; tu es un bon garçon.

— Je veux le voir.

— Je lui dirai que tu es venu, je lui expliquerai que tu n'as consenti à t'en aller que par crainte de le contrarier; ça le touchera, car lui aussi est un bon garçon. Je plaiderai ta cause, et, quand sa colère sera calmée, je t'écrirai ou j'irai te chercher. Qu'est-ce que je demande, l'union de la famille; je suis prêt à te servir; tu verras.

— Alors il y a un moyen bien simple, me le montrer dès maintenant: entrez chez mon cousin et plaidez tout de suite ma cause; dites-lui que je suis là, qu'il faut que je le voie et que je ne sortirai d'ici qu'après l'avoir entretenu.

— Tout de suite, y penses-tu? Il dort.

— J'attendrai son réveil.

— Mais cela n'est pas possible, il me faut du temps pour le préparer.

Depuis quelques instants, monsieur de Carquebut aurait dû remarquer que Louis faisait des efforts pour se contenir; mais tout à la satisfaction d'avoir trouvé une raison qu'il croyait irrésistible, il ne remarquait rien.

Louis éclata:

— Vous êtes le frère de ma mère, dit-il en se levant, et j'aurais voulu ne pas l'oublier; mais ne vous en prenez qu'à vous seul, si je vous traite comme un adversaire. Qui vous a chargé de défendre la porte de mon cousin?

— Comment, qui m'a chargé?

— Personne. Alors livrez-moi passage. C'est à lui que j'ai affaire, ce n'est pas à vous.

— J'interviens amicalement.

— Amicalement, vous?

— Je veux dire comme chef de la famille. Tu vas exaspérer la querelle qui s'est élevée entre ton cousin et vous; je veux empêcher cette sottise, comme, il y a quelques jours, j'ai voulu empêcher la première. Tu vois que tu aurais bien fait de m'écouter alors; écoute-moi maintenant. Tout cela, vois-tu, c'est dans ton intérêt.

— C'est dans mon intérêt que vous et cette femme vous séquestrez mon cousin? Quittez donc ce langage, et ayez au moins la franchise de dire que vous avez eu peur que je ne vienne vous disputer l'héritage de mon cousin. Son héritage! ah! vraiment? C'est bien de cela qu'il s'agit.

— Ah mais! ah mais!

— Sa fortune! Ce serait pour sa fortune que je supporterais l'humiliation de cet entretien.

Puis tout à coup, se calmant, comme si une idée avait subitement traversé son esprit:

— Vous croyez que si vous m'empêchez de voir mon cousin, dit-il, vous aurez habilement agi dans vos intérêts, et pour cela vous êtes prêt à employer tous les moyens. Mais vous n'avez donc pas réfléchi que c'est une véritable captation que vous pratiquez, et que, le jour où j'aurai besoin de prouver cette captation, j'aurai des témoins qui seront bien obligés d'affirmer que, quand j'ai voulu voir mon cousin, vous m'avez empêché de pénétrer près de lui.

Instantanément l'attitude de monsieur de Carquebut changea.

— C'est bien, dit-il d'un air digne, cela suffit; puisque tu oses menacer d'un procès ton oncle, le chef de ta famille, c'est moi-même qui vais aller dire à Arthur que tu veux le voir.

Il se dirigea vers la porte de la chambre du marquis, mais Louis lui barra le passage en se croisant les bras.

— Aller prévenir mon cousin et l'exciter contre moi, dit-il, serait en effet habile; peut-être parviendriez-vous à me faire chasser par les domestiques. Aussi vous ne passerez pas.

— Tu oserais! s'écria monsieur de Carquebut.

— Tout ce que vous oserez vous-même.

Pendant la première partie de cet entretien, ils avaient l'un et l'autre parlé en contenant leurs voix, mais peu à peu la colère les avaient entraînés et ils étaient arrivés à crier.

Au moment où Louis barrait le passage à monsieur de Carquebut, la porte devant laquelle il s'était placé s'ouvrit de l'intérieur, et le marquis parut.

Le bruit l'avait fait sortir, et il arrivait, n'ayant pris que le temps d'endosser une robe de chambre; dans ses sandales, on voyait ses pieds nus.

XXII

L'oncle et le neveu s'effacèrent de chaque côté de la porte, et le marquis lentement, à pas fléchissants, entra dans la bibliothèque.

— Eh bien! dit-il, qui fait ce tapage?

— Moi, mon cousin, répondit Louis en s'inclinant respectueusement, moi qui, pour vous voir, suis obligé de forcer votre porte.

— Moi! répondit en même temps monsieur de Carquebut en prenant les airs d'un vainqueur, moi qui suis obligé de vous défendre et de me défendre moi-même contre ce pauvre fou.

Le marquis regarda un moment autour de lui, comme s'il ne se rendait pas bien compte de ce qui s'était passé.

Alors monsieur de Carquebut intervint vivement.

— Ce garçon, dit-il en montrant son neveu par un geste méprisant, est arrivé ce matin, avant qu'on fût éveillé dans le château, avec l'intention de s'introduire dans votre appartement. Un domestique a essayé de l'arrêter; n'y parvenant pas, on a été chercher Valery, qui n'a pas été plus heureux. C'est alors que je suis intervenu; je vous donne ma parole d'honneur qu'il aurait dû me passer sur le corps avant de franchir cette porte.

La marquis tendit la main à monsieur de Carquebut.

— Je vous remercie, mon cousin, dit-il.

Puis, se tournant vers Louis:

— Vous savez bien, monsieur, qu'il n'y a plus rien de commun entre nous.

— Ah! mon cousin,

— Je ne suis plus votre cousin, monsieur; par vos procédés, vous avez brisé les liens de parenté, d'amitié,

qui nous attachaient l'un à l'autre. Je vous prie de vous retirer. Vous voyez que je suis souffrant; les secousses me font mal, je vous prie de me les épargner.

Louis, qui n'avait pas vu le marquis depuis deux ans, était épouvanté des changements qui s'étaient faits dans cet homme naguère si fort et maintenant si faible. Eh quoi! c'était là son cousin le marquis, que tout enfant il s'était habitué à considérer comme un géant des contes de fées, et plus tard comme un paladin de la chevalerie. A le regarder, il se sentait envahi par une émotion douloureuse, qui lui faisait presque oublier le but de sa visite.

Monsieur de Carquebut se chargea de le lui rappeler.

— Allons, dit-il en s'efforçant d'imiter la dignité du marquis, vous avez vu, monsieur, que nous ne vous trompions pas; c'est notre cousin lui-même qui vous répète mes paroles. Comme chef de la famille, je vous adjure de ne pas prolonger cette scène scandaleuse? Elle est indigne d'un galant homme, d'un magistrat.

Le marquis, qui goûtait peu ce genre d'éloquence et qui d'ailleurs avait hâte d'abréger une entrevue pour lui très-pénible, allait rentrer dans son appartement, lorsque Louis se jeta devant la porte.

— Croyez, s'écria-t-il, qu'il faut des circonstances décisives pour me pousser à insister. Vous ne pouvez pas refuser de m'entendre; c'est à votre justice que je fais appel, à votre loyauté.

— Venez-vous désavouer votre lettre?

— Oui, c'est là le mot juste, s'écria monsieur de Carquebut; c'est à cela qu'il faut répondre. Oui ou non, venez-vous désavouer votre lettre? C'est clair, cela.

— Il ne s'agit pas de cette lettre, répondit Louis, il ne s'agit pas de moi; c'est de mademoiselle Denise que je veux vous parler.

— Ah!

— Si elle était là, refuseriez-vous de l'entendre?

— Jamais Denise ne m'a donné un sujet de plainte.

— Eh bien! c'est d'elle qu'il s'agit, de sa vie, de son bonheur; c'est en son nom que je viens près de vous.

— En son nom?

— Les moments sont précieux.

— En son nom? répéta le marquis.

Au nom de Denise, un changement s'était fait dans son attitude. Malgré son ancienne amitié pour Louis, qui s'était réveillée lorsqu'il l'avait vu, il aurait persisté dans sa résolution de ne pas l'admettre près de lui, si le nom de Denise n'avait pas été prononcé. Il s'était engagé envers Clémence à rompre toutes relations avec Louis et sa mère, à les considérer comme des ennemis, selon son expression, et il voulait tenir cet engagement. C'était un devoir envers Clémence. Mais ce n'était pas Louis qu'il recevait, c'était celui qui se présentait au nom de Denise.

— Entrez, dit-il.

Et, au grand ébahissement de monsieur de Carquebut, il fit passer Louis devant lui.

Alors, lui indiquant un siége de la main et s'asseyant lui-même :

— C'est de Denise que vous voulez me parler, dit-il, je suis prêt à vous écouter; mais à cette condition que, dans cet entretien, il ne sera question que de Denise. Vous prétendez vous présenter en son nom, comment cela est-il possible, je vous prie?

— Je voudrais me conformer à cette condition, et je vous promets même de l'observer autant que possible; cependant il me sera bien difficile de ne pas mêler mon nom à celui de mademoiselle Denise.

— Non, non, pas de cela.

— Puis-je séparer nos noms, quand nos destinées sont unies?

— Il est vrai que dans vos lettres vous m'avez parlé de cette union; mais, si je m'en rapporte à des affirmations desquelles il ne m'est pas permis de douter, cette union n'a jamais eu d'autre fondement que votre désir.

— Je ne sais quelles peuvent être ces affirmations; mais, de mon côté, je vous jure que, si l'on ne vous trompe pas, au moins l'on se trompe.

— Si vous devez vous exprimer ainsi, il m'est impossible de vous écouter.

— Et moi, mon cousin, il m'est impossible de ne pas vous dire que j'aime Denise...

— Cela, je le crois.

— Et que Denise m'aime.

— Denise veut être religieuse.

— Denise veut être ma femme; c'est là qu'on vous trompe... Je veux dire, c'est là qu'est l'erreur dont Denise et moi nous sommes victimes, et cette erreur, je vais vous la montrer; c'est dans ce but que j'ai forcé votre porte, car Denise ne peut pas rester plus longtemps en butte aux intrigues dont on l'entoure.

— Quelles intrigues? Qui prétendez-vous accuser?

— Je ne voudrais accuser personne, et je vous assure que j'ai à cœur de mesurer mes paroles et de retenir mon indignation; mais il me faut sauver Denise.

— Et de quel danger Denise est-elle menacée, je vous prie?

— On vous a dit, n'est-ce pas, que Denise voulait être religieuse? Eh bien! cela n'est pas.

— Je vous ai dit que j'avais la preuve du contraire.

— La preuve, non, vous ne l'avez pas; l'affirmation, oui, c'est possible. Mais cette affirmation n'est pas une preuve.

— Elle en est une pour moi.

— Denise vous a-t-elle dit qu'elle voulait être religieuse, vous l'a-t elle écrit? Non, n'est-ce pas?

— Elle n'a jamais écrit qu'elle ne voulait pas l'être; j'ai été fixé sur ses véritables intentions par une personne qui mérite toute confiance.

Louis ne répondit pas aussitôt; mais, ayant atteint son portefeuille, il en tira la lettre qu'il y avait placée le matin même.

— J'aurais voulu, dit-il, ne pas faire usage de la lettre que voici, car elle devait rester entre mes mains et ne vous être jamais communiquée; mais je vois que Denise ne peut être sauvée que par elle; votre esprit a été prévenu; vous n'avez plus foi en personne, même en ceux que vous savez incapable de mentir. Lisez donc. Vous ne m'avez pas cru; mais Denise, vous la croirez.

— Denise?

— Oui, Denise, qui, en réponse à une lettre que j'ai pu lui faire parvenir dans son couvent, m'a répondu celle-ci.

Vivement le marquis prit la lettre que Louis lui tendait; puis, se levant, il se mit à chercher sur une table, car il n'était plus au temps où il pouvait lire son journal en le tenant étalé sur ses genoux; comme sa force, sa vue s'était éteinte.

— Mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient, dit-il; il me faut une loupe maintenant.

— Si vous voulez simplement suivre sur le papier, répondit Louis, je puis vous dire cette lettre, que je sais par cœur, cela pourra vous rendre cette lecture moins fatigante.

— Oui, dites.

« Votre lettre m'a été fidèlement et adroitement remise, sans compromettre celle qui avait bien voulu » s'en charger; j'espère que cette réponse vous parviendra aussi.

» J'avoue que j'ai hésité longtemps à l'écrire et qu'il » n'a fallu rien moins que ce que vous me dites de votre » inquiétude et de vos tourments pour me décider.

» Pourquoi cette inquiétude? Ce chagrin et ce désespoir qui vous accablent vous ont donc enlevé jusqu'à » la foi?

» Vous voulez que je vous assure que mon cœur n'a » pas changé. Il me semble que c'est lui faire injure, » à ce cœur, que de m'adresser une pareille demande.

» Depuis notre longue séparation, et pour moi non » moins longue que pour vous, jamais une pensée de » doute ne s'est présentée à mon esprit, et, si j'avais eu » la liberté de vous écrire, je ne l'aurais pas fait pour » vous demander de m'assurer que votre cœur n'avait » pas changé.

» Mais puisqu'une parole d'affirmation peut vous être, » me dites-vous, une joie et un soutien, je ne veux pas » vous la refuser : non, mon cœur n'a pas changé, et » ce qu'il était pour vous à Rudemont, il l'est encore, il » le sera toujours. De cela, soyez bien convaincu, et, s'il » vous faut un serment, je vous le donne. Rien, enten- » dez-vous, ni l'absence, ni les efforts qu'on tente, ni » le temps, rien ne pourra le changer ; le sentiment dont » il vous a fait l'aveu, demain comme dans dix ans, sera » toujours le même.

» Et cependant ces efforts pour me pousser vers le » cloître sont grands ; mais, si les luttes auxquelles ils » m'exposent sont pénibles, n'en prenez pas souci. Ces » tentatives, qu'on répète sous toutes les formes et de » toutes les manières, n'arriveront pas plus à m'éloi- » gner de Dieu, en me montrant comme on peut abuser » de son nom sacré, qu'à effacer l'engagement que j'ai » pris envers vous. Malgré tout, contre tous, je resterai » fidèle à ma foi et à mes sentiments.

» N'étaient ces luttes qu'on soutient contre une vo- » lonté qui n'a pas faibli et ne faiblira pas, je ne devrais » que de la reconnaissance à ceux qui s'occupent de » moi dans notre couvent. Sans doute, c'est un couvent, » avec des murs et une porte close ; plus de promenade, » plus de tour du parc ; et, pour qui a respiré en plein » air, pour qui se souvient et espère, les journées sont » longues ; mais enfin elles passent et elles passeront. » Qu'importent quelques chagrins quand on est sûr de » l'avenir ?

» C'est cette confiance en l'avenir qui fait que je vous » adresse une prière que vous m'accorderez, j'en suis » certaine : que mon parrain ne sache jamais rien de ce » que je vous dis ici, et ne faites aucune tentative au- » près de lui, soit directement, soit indirectement, pour » changer la détermination dont vous me faites part » dans votre lettre. Mon parrain ne veut pas pour le » moment consentir à notre mariage et se réserve de voir » plus tard ce qu'il fera. Eh bien ! attendons ce plus » tard. La volonté de mon parrain a été de me mettre » au couvent : je me suis soumise à cette volonté, » comme je le devais, sans un mot de résistance ou de » plainte. Maintenant je veux me soumettre encore, et je » vous demande de vous soumettre vous-même à ce » qu'il exige de nouveau. Pour moi, ma règle a toujours » été d'accepter, les yeux fermés, les désirs ou les or- » dres de mon parrain ; au prix même de mon bonheur, » je ne me départirais pas de cette règle. Ce n'est pas » en le contrariant ou en le peinant que je veux le » payer de toutes ses bontés et de tous ses témoignages » de tendresse. C'est là pour moi une exigence de po- » sition, mais c'en est une surtout de profonde affec- » tion.

» Acceptons donc le présent tel qu'il est, et si pour » vous soutenir il vous faut l'assurance que vous me » trouverez dans l'avenir telle que j'étais il y a dix-sept » mois, je vous la donne de grand cœur. Oui, vous » pouvez compter sur moi ; oui, vous pouvez compter » sur l'inaltérable tendresse de celle qui est et sera tou- » jours votre

» DENISE. »

XXIII

Lorsque Louis se tut, le marquis resta immobile ; puis, par un geste qui lui avait été toujours familier, il se prit la tête entre les deux mains et pendant plusieurs minutes il se tint le visage caché.

Enfin il abaissa ses mains et regarda Louis avec des yeux dont l'expression était changée.

- Mais alors, dit-il, alors...

— Alors, mon cousin, vous vous êtes trompé ou vous avez été trompé. Denise, vous le voyez, ne veut pas être religieuse.

— Cependant...

— On vous a dit qu'elle voulait l'être et vous l'avez cru.

— Je n'ai rien cru, j'ai voulu savoir avant de me prononcer ; je l'aurais interrogée déjà, si je l'avais trouvée lorsque, pour la voir, je suis allé dès mon arrivée au couvent de Sainte-Rutilie. Mais elle venait d'être envoyée aux eaux de Bagnoles.

— Où elle est confiée aux soins de la sœur Sainte-Ursule, et c'est là le grand danger.

— La sœur Sainte-Ursule ? demanda le marquis, cherchant les souvenirs qui pouvaient se rapporter à ce nom qu'il avait déjà entendu. En quoi cette sœur peut-elle être plus dangereuse qu'une autre ?

— C'est cette sœur Sainte-Ursule qui a joué un rôle si caractéristique dans le miracle de mademoiselle Pinto-Soulas.

— Je me souviens maintenant.

— On disait qu'elle avait été envoyée dans le Midi ; vous comprenez, que si on l'a fait revenir et si on l'a placée auprès de Denise, ce n'est pas sans intention. C'est l'intervention de cette folle extatique qui m'épouvante, et c'est quand je l'ai connue que je me suis décidé à agir, pour ne pas laisser Denise exposée au contact de cette fille, qui devrait être soignée dans une maison de santé. Vous savez que la théomanie est éminemment contagieuse : c'est elle qui a causé tant de ravages dans les cloîtres ; c'est elle qui a fait la célébrité des ursulines de Loudun, des religieuses de Louviers. Une seule extatique comme la sœur Sainte-Ursule peut affoler un couvent. Des livres ont été écrits sur cette forme du délire ; je lisais dernièrement celui du docteur Calmeil, qui est effroyable. Denise est pieuse, son âme est ouverte aux sentiments tendres, à la contemplation, à la mélancolie, elle peut se laisser toucher et voir dans cette sœur une sainte remplie de l'esprit de Dieu, au lieu de la voir telle qu'elle est en réalité, c'est-à-dire malade. Tant qu'elle n'a eu à subir que les obsessions de la supérieure de Sainte-Rutilie ou des autres personnes qui l'entourent, j'ai dû respecter les termes de cette lettre, quoi qu'il m'en coûtât ; mais maintenant il est évident que comme on n'a pas pu obtenir par la persuasion ce qu'on espérait, on veut faire violence à sa raison. Je ne peux donc plus me taire. J'aurais voulu néanmoins ne pas vous communiquer cette lettre, mais vous m'y avez contraint par vos doutes.

— On me disait qu'elle voulait être religieuse.

— Et vous voyez bien, n'est-ce pas, qu'elle ne veut pas l'être ?

— Oui... oui, je le vois ; elle parle d'efforts qu'on fait pour la pousser vers le cloître.

— Et elle dit que rien ne pourra changer ses sentiments.

— Mais qui donc peut la pousser vers le cloître ? dans quel intérêt ?

Le marquis regarda longuement Louis, et celui-ci détourna les yeux. La question, en effet, était des plus graves. Devait-il révéler à son cousin la vérité telle

qu'il la savait ou plutôt telle qu'il la soupçonnait? Devait-il accuser Clémence? Car, si pendant quelques instants il avait pu se laisser abuser par les justifications de celle-ci, ces instants avaient peu duré, et, aussitôt qu'il avait été descendu du coupé de cette diligence, il avait recouvré sa raison et vu plus clairement que jamais le rôle qu'elle jouait. Mais, en outre du dégoût qu'il éprouvait à se faire accusateur d'une femme, si coupable que cette femme fût à ses yeux, il y avait encore une considération qui le rendait hésitant. Comment le marquis accueillerait-il une accusation contre sa maîtresse? A en juger par les apparences, la puissance de cette maîtresse était solidement établie, et ce qu'il voyait lui montrait combien était grande la faiblesse du marquis.

— Il ne faut pas détourner les yeux, dit le marquis; il faut me répondre franchement. Voyons, Louis, éclaire-moi, mon ami; ce que tu sais, dis-le, je t'en prie.

Ce tutoiement et cette parole affectueuse enlevèrent Louis à son hésitation. Ce n'était plus seulement le tuteur de Denise qu'il avait devant lui, c'était encore celui qu'il s'était habitué à considérer comme un père pendant ses années de jeunesse, son bienfaiteur, son ami. Devait-il, par excès de précaution et de prudence, le laisser aux mains de cette femme?

Quelques jours auparavant, dans une expertise, il s'était trouvé avec le docteur Gillet, et, pendant le temps qu'ils avaient passé en voiture, celui-ci lui avait longuement parlé du marquis; il l'avait fait en homme pratique, en médecin, crûment, en appelant les choses par leur nom, et le résumé de sa consultation avait été que si le marquis n'était pas astreint à un sévère régime et que s'il se permettait le plus léger excès, il n'en avait pas pour un an à vivre, peut-être même pas pour six mois. « Ses jours tiennent à un fil, avait-il dit en concluant, et il dépend des personnes qui l'entourent d'allonger ce fil ou de le raccourcir. Comment monsieur de Carquebut n'a-t-il pas encore offert quelques centaines de mille francs à cette jeune femme pour entrer en possession de Rudemont dans quelques mois? »

Louis n'avait pas pour habitude de procéder, dans les choses qui lui étaient personnelles, par la finesse et l'habileté; il allait au contraire droit devant lui, simplement, loyalement.

Son affection pour le marquis étant d'accord avec son caractère, il décida de répondre franchement.

— Quel intérêt l'abbé Guillemittes peut-il avoir à faire de Denise une religieuse? continua le marquis en insistant.

— L'intérêt s'attachant à la grosse dot que vous ne manqueriez pas de donner.

— Avant de compter sur cette dot, il aurait fallu s'assurer de mon consentement, et je n'ai pas vu l'abbé Guillemittes depuis que Denise est au couvent de Sainte-Rutilie.

— Ne l'a-t-on pas vu pour vous?

— Sans doute. J'ai prié madame Clémence de s'entendre avec lui au moment où j'ai été obligé de me séparer de Denise, ce qui m'a beaucoup coûté, mais il le fallait.

Comme Louis ne répliquait rien, le marquis, après un moment de silence, continua :

— Eh bien! tu ne veux pas me dire ce que tu sais?

— Je vous l'ai dit.

— Comment cela?

— En vous amenant vous-même à nommer la personne qui s'était entendue avec l'abbé Guillemittes.

— Clémence? Ah! mon ami, tu me fais de la peine en persistant dans ton animadversation contre une personne qui m'est vivement attachée et pour laquelle j'ai la plus grande tendresse. Ce sentiment chez un homme tel que toi m'étonne autant qu'il me désole. C'est lui ui a déjà amené entre nous une brouille déplorable. i nsiste pas, je te prie.

— Vous m'avez demandé de parler franchement, je l'ai fait.

— Et moi, je te dis que cette accusation est injuste; ne te fâche pas, je te dis qu'elle est absurde. Clémence, je te le répète, m'est absolument dévouée. Tu t'en tiens aux sots propos du monde, parce que tu ne sais pas la vérité. Eh bien! sache que je lui dois la vie; sans elle je serais... je ne te parlerais pas en ce moment, et, si je reviens à la santé, c'est grâce à ses soins intelligents, à son dévouement, à sa tendresse ingénieuse. C'est la meilleure des femmes, la plus douce, la plus charmante; en un mot, si elle était veuve, je l'épouserais.

C'était bien là ce que Louis avait redouté : une possession complète; cependant il n'eut pas l'idée de revenir en arrière.

— Tu ne saurais croire, continua le marquis, heureux de parler de « sa chère Clémence, » jusqu'où va sa tendresse; je puis dire que je n'ai connu le bonheur que du jour où elle m'a donné cette tendresse. Elle ne me quitte pas d'un instant...

— Il me semble qu'en ce moment elle n'est pas ici, dit Louis, interrompant ces litanies.

— Elle serait là, si elle n'avait été obligée de se rendre aux environs de Paris, auprès de sa tante mourante, sa seule parente.

Louis se recueillit un moment; puis, parlant avec résolution.

— Il m'en coûte de vous blesser dans votre affection, mais je ne peux pas ne pas vous dire qu'on vous trompe : madame Clémence n'est pas aux environs de Paris, comme vous le croyez; elle n'est pas auprès de sa tante mourante. Elle est à Bagnoles, auprès de Denise ou tout au moins auprès de la sœur Sainte-Ursule.

— Encore! s'écria le marquis.

— Je vous assure.

— Et moi, je t'affirme que ce sont là des calomnies dont tu es dupe. Je connais Clémence, elle est incapable de mentir.

— Et moi, mon cousin, me croyez-vous homme à mentir?

— Je crois que tu te laisses abuser.

— Mais ce que je vous dis, je l'ai vu.

Le marquis haussa les épaules avec un geste d'impatience et de colère.

— Je vous affirme que j'ai voyagé cette nuit avec madame Clémence, et que je l'ai quittée à dix heures du soir, au relais de l'Hermitière, elle continuant sa route, moi revenant à Condé. Etait-elle sur le chemin de Paris, alors qu'elle lui tournait le dos?

— L'Hermitière?

Plusieurs fois le marquis se répéta ce nom; comme s'il avait besoin de se le faire entrer dans la tête; il paraissait démonté, chancelant, étourdi.

Ces paroles de Louis, arrivant après la lettre de Denise, le soumettaient à une secousse trop violente pour sa faiblesse. Que se passait-il donc autour de lui?

Il ferma les yeux comme s'il avait peur de regarder, et, pendant plusieurs minutes, il demeura ainsi, ne parlant pas, remuant les lèvres, les yeux clos.

Louis attendait avec anxiété; enfin le marquis releva la tête.

— Laissons cela, dit-il, et n'en parlons jamais; ne nous occupons que de Denise. Elle ne veut pas être religieuse. Eh bien! elle ne le sera pas. Tu l'aimes, elle t'aime. Eh bien! elle sera ta femme,

— Ah! mon cousin, s'écria Louis.

Et, dans son transport de joie, se levant vivement, il vint serrer les deux mains du marquis.

Celui-ci était bien faible pour supporter les émotions; ses yeux s'emplirent de larmes.

— J'ai toujours eu pour toi la plus vive amitié, dit-il, et tu sais combien ma tendresse pour Denise est grande. Je ne veux que votre bonheur. Si j'avais su la vérité, il y a longtemps qu'elle serait ta femme.

— Mais je vous l'ai dit.

— Tu m'as écrit que tu aimais Denise, mais je ne savais pas si Denise t'aimait; je croyais qu'elle voulait être religieuse, et je ne me reconnaissais pas le droit de peser sur sa vocation. Pourquoi, au lieu de m'écrire, n'es-tu pas venu me trouver en Italie : nous nous serions expliqués et entendus.

— Vous me l'avez défendu.

— Jamais!

— Je vous affirme, mon cousin, que vous m'avez défendu de la manière la plus formelle de vous voir.

— Je t'ai écrit que j'examinerais la question et que je me prononcerais plus tard.

— Je vous jure que vous m'avez défendu d'aller vous voir.

— J'ai oublié bien des choses en ces derniers temps; mais tout ce qui vous touche, Denise et toi, je m'en souviens, et je t'affirme que je n'ai point écrit ni fait écrire une pareille lettre, qui eût été une rupture.

— Je vous la montrerai, et vous verrez si ses termes me permettaient de me présenter devant vous; cependant j'avoue que je l'aurais fait, si presque au même moment Denise ne m'avait pas défendu d'intervenir auprès de vous.

— Enfin voilà tout arrangé heureusement. Maintenant tu vas t'occuper toi-même de la réunion d'un conseil de famille pour Denise, et aussitôt les formalités accomplies, le mariage se fera. Seulement jusque-là je crois qu'il est bon que Denise reste au couvent, puisqu'elle ne peut pas habiter ici. Je vais écrire à l'abbé Guillemittes pour qu'on la fasse revenir à Sainte-Rutilie, où nous l'irons voir. Quant à toi, je pense que tu ne persisteras pas dans ta résolution de ne pas venir à Rudemont.

XXIV

C'était là un grand point d'obtenu pour Louis.

Le marquis consentant au mariage de Denise, il n'avait plus rien à désirer.

Mais ce consentement, donné aujourd'hui avec tant de facilité, ne serait-il pas repris demain?

S'il avait persuadé le marquis, c'était parce que Clémence n'était pas là; celle-ci, revenue, ne le persuaderait-elle pas à son tour dans un sens absolument contraire?

Tout était possible, tout était à craindre avec un homme sans volonté; plein de bonté, plein de générosité, il est vrai, mais par-dessus tout plein de faiblesse.

Qu'adviendrait-il de la résolution qu'il venait de prendre lorsqu'il serait aux mains de Clémence, seul, entièrement livré à la puissance qu'elle avait su acquérir sur lui?

A quels moyens celle-ci n'aurait-elle pas recours pour changer cette résolution?

Il savait maintenant de quoi elle était capable; par la justification qu'elle avait entreprise dans le coupé de la diligence, par les arguments dont elle s'était servie, par la scène qui avait suivi cette comédie à laquelle un moment il s'était laissé prendre, il avait appris à la connaître, et il voyait à peu près clairement le rôle qu'elle avait joué depuis son arrivée à Rudemont jusqu'à ce jour.

Comment elle avait séduit le marquis et s'était emparée de lui; comment elle avait mis monsieur de Carquebut dans ses intérêts; comment alors elle avait fait placer Denise à Sainte-Rutilie; comment elle avait enlevé le marquis à l'étranger, pour que personne ne pût contre-balancer l'influence qu'elle voulait exercer sur lui; comment dans ce but elle avait écrit d'Italie des lettres que le marquis avait dû signer sans les lire, afin de rendre toute entrevue impossible entre lui et son cousin: comment, à leur retour, elle avait accentué cette rupture par cette invitation qui évidemment ne pouvait pas être acceptée; enfin comment elle avait fait de l'abbé Guillemittes son complice, afin d'être à jamais débarrassée de Denise ou tout au moins de l'être jusqu'au moment de la mort du marquis.

Bien entendu, les machinations et les intrigues mises par elle en œuvre, il ne les devinait pas, mais les résultats poursuivis ou obtenus lui apparaissaient assez distinctement pour l'épouvanter.

Si elle avait su faire tout cela, était-il sage de penser qu'à son retour, elle accepterait, les bras croisés, la destruction de son plan, et se résignerait, la tête basse, au mariage de Denise?

Les bras croisés et la tête basse, cela n'était point son attitude ordinaire.

Il y avait mille à parier contre un qu'elle voudrait au contraire lutter, et qu'elle saurait trouver des armes formidables pour l'emporter. Elle pouvait de nouveau emmener le marquis à l'étranger, et si bien se cacher qu'il fût impossible de les découvrir. Dans la retraite qu'elle aurait choisie, le marquis s'éteindrait près d'elle. Que deviendrait Denise pendant ce temps? Livrée à la sœur Sainte-Ursule, que n'aurait-elle pas à souffrir?

Pendant quelques instants, Louis tâcha d'envisager avec calme la situation qui se présentait.

Devait-il se contenter du succès qu'il avait obtenu?

Devait-il au contraire le pousser plus loin, et, mettant à profit l'absence de Clémence, engager la lutte de telle sorte que celle-ci ne pût pas rentrer à Rudemont.

Ce parti radical et audacieux était bien grave à prendre.

Cependant ce fut celui auquel il se rangea.

D'abord parce qu'il avait la conviction que, s'il ne commençait point cette lutte, ce serait Clémence qui l'entreprendrait; si bien qu'à attendre, il n'aurait rien gagné et qu'il aurait au contraire perdu la force que lui donnait la position qu'il venait de conquérir.

Ensuite parce que ce parti était le seul qui s'accordât avec sa conscience. Son amour n'eût pas été en jeu, Denise n'eût pas été en danger, qu'il eût dû encore, au nom de son amitié et de sa reconnaissance pour son cousin, combattre franchement Clémence. N'était-ce pas le seul moyen de sauver le marquis?

Malheureusement les armes qu'il avait aux mains étaient bien faibles, tandis que celles de son adversaire étaient bien fortes; lui-même était bien peu habile dans une lutte de ce genre, tandis que Clémence y apporterait des qualités et des ressources qui la rendraient redoutable.

Mais, avec l'assurance que donne la jeunesse, il avait la résolution que donne la droiture; aussi, quoiqu'il vît les dangers de sa tentative, ne se laissa-t-il point arrêter. Il était de la race de ceux qui partent malgré tout, quand leur conscience leur a ordonné de partir, et qui vont jusqu'au bout. Il devait faire, il ferait.

Le temps lui était étroitement mesuré, car il devait agir avant le retour de Clémence, et, avant d'engager le combat, il devait s'assurer le concours des alliés sur lesquels il comptait s'appuyer; aussi, lorsque le marquis l'avait invité à déjeuner, avait-il refusé.

— Je reviendrai dîner avec vous, avait-il dit, et même je reviendrai de bonne heure; mais ce matin il faut que je sois à Condé.

Il avait calculé que Clémence ne pourrait pas être de retour avant la nuit, et d'ici là il fallait qu'il eût fait exercer sur le marquis des influences assez fortes pour pouvoir intervenir lui-même d'une manière efficace.

Ces influences sur lesquelles il comptait était celle du médecin et du prêtre.

Il voulait que le docteur Gillet vînt à Rudemont, et, dans un entretien avec le marquis révélât à celui-ci la vérité ou tout au moins cette partie de la vérité qu'un

médecin pouvait dire, celle qui s'appliquait aux précautions que le marquis devait prendre pour ne pas se tuer sûrement et promptement.

D'autre part, il voulait que l'abbé Marbœuf, autrefois curé de l'église de Mulcent, où il avait fait faire la première communion du marquis, maintenant chanoine de la cathédrale de Condé, vînt aussi au château et fît entendre à son ancien elève la voix de la religion.

Sans doute, pour agir contre une femme telle que Clémence, ce n'étaient pas là des moyens bien puissants; mais il n'avait pas la liberté de choisir tranquillement ses armes, et il devait prendre celles qui se trouvaient sous sa main.

Au reste, si peu redoutables que ces moyens parussent, si on les comparait à ceux qu'une femme jeune, jolie, habile, pouvait mettre en œuvre sur un homme affaibli et tombé dans une possession complète, ils n'étaient cependant pas sans valeur.

Le marquis avait toujours eu une certaine crainte des médecins, alors même qu'il était bien portant, et maintes fois Louis lui avait entendu exprimer sa confiance dans le savoir du docteur Gillet, estimant peu l'homme, mais plaçant haut le médecin.

Quant à sa déférence pour l'abbé Marbœuf, elle touchait à la vénération, et jamais il n'avait manqué une occasion de la lui marquer ostensiblement; lui, qui ne visitait personne, allait tous les ans, au 1er janvier, en voiture de gala, faire visite au vieux chanoine, et chaque fois c'était une révolution dans la rue du Cloître que l'arrivée de la calèche du marquis de Rudemont, avec ses laquais en grande livrée. Avec cela, élevé dans des idées religieuses qui ne s'étaient jamais effacées en lui et qui avaient toujours gardé une influence réelle sur son esprit, malgré les désordres de sa jeunesse, il était parfaitement possible qu'il se laissât toucher par la voix du vieux chanoine, quand celui-ci lui reprocherait le scandale que sa liaison publique avec une femme mariée causait dans tout le pays.

Menacé de mort par le médecin, de damnation par le prêtre, il se laisserait peut-être ébranler, et ce serait alors le moment de s'attaquer résolûment à Clémence.

Lorsqu'il exposa son plan au docteur Gillet et lui demanda son concours, celui-ci le promit volontiers. Il n'avait aucun intérêt à ménager Clémence, qu'il ne connaissait pas, et il en voyait un réel au contraire à venir en aide à Louis, qui en tous cas lui payerait ce service rendu; si l'affaire ne réussissait pas, comme magistrat; si elle réussissait, comme héritier du marquis et en cette qualité l'un des plus riches propriétaires du pays.

— Je suis heureux de me mettre à votre disposition, dit-il, et ce sera pour moi une satisfaction très-agréable de penser que, pour ma part, je vous ai aidé à devenir propriétaire de Rudemont.

Louis n'avait pas imaginé qu'on envisagerait ses démarches à ce point de vue; mais il ne se donna pas la peine de donner au médecin, qui très-probablement ne l'aurait pas cru, les raisons qui le faisaient agir.

— Quand faut-il partir? demanda le médecin.

— Quand j'aurais décidé monsieur Marbœuf, car je voudrais que sa visite suivît la vôtre de près; je vous préviendrai donc de notre départ, pour que vous nous devanciez de peu. Peut être vous fera-t-on de l'opposition pour vous empêcher de pénétrer auprès de mon cousin, mais vous n'êtes pas homme à vous laisser barrer une porte par un domestique.

Mais avec le chanoine, Louis rencontra moins de facilité.

Monsieur Marbœuf avait été certainement un des meilleurs prêtres du diocèse de Condé; mais présentement il avait soixante-quinze ans, et ce qui avait été mansuétude chez lui était devenu placidité avec l'âge. Son ardeur plein de zèle s'était éteinte, et elle avait été remplacée par une indulgence optimiste qui lui faisait dire à propos de tout et à tous : « Allons, c'est bien, c'est très-bien. » Quand Louis lui eut expliqué ce qu'il attendait de lui, monsieur Marbœuf commença par pousser les hauts cris, répétant dix fois une de ses phrases favorites : « Quelle affaire! quelle affaire! » Louis insista, s'adressa à sa conscience, à sa foi, et finalement le bonhomme finit par dire : « Allons, c'est bien, c'est très-bien. » Mais une autre difficulté se présenta; car monsieur le chanoine était très-ponctuel pour ses trois repas, pour son coucher, pour son lever, pour sa sieste. Comment concilier tout cela avec un voyage à Rudemont? Louis arriva à cette conciliation, et, après avoir vu partir le docteur Gillet dans son phaéton, il eut la satisfaction d'embarquer monsieur Marbœuf dans une calèche de louage.

Lorsqu'ils arrivèrent à Mulcent, ils croisèrent le docteur, qui descendait la côte.

Celui-ci arrêta, et Louis, descendant de calèche, alla s'entretenir avec lui.

— La bonne chance a voulu, dit le médecin, que le marquis eût une peur effroyable de la mort; j'ai excité encore cette crainte salutaire, et lui ai démontré comment il pouvait ne pas mourir et comment il pouvait se tuer. Je crois que j'ai produit une impression terrible. Au bonhomme Marbœuf de faire le reste.

Le chanoine fut moins expéditif dans sa visite que ne l'avait été le médecin; il resta deux heures avec le marquis.

Ces deux heures, Louis, qui bien entendu, n'était pas entré avec lui, les passa à marcher de long en large dans la bibliothèque, et plusieurs fois il vit passer son oncle Arthème, qui se promenait devant les fenêtres d'un air inquiet et troublé.

Enfin le chanoine sortit de l'appartement du marquis.

— C'est une belle âme que notre cher marquis, dit-il à Louis; il a reconnu ses erreurs, j'espère qu'il aura la force de les réparer et le temps de les expier. Je vais prier pour lui.

Après avoir mis monsieur Marbœuf en voiture, Louis à son tour entra chez son cousin.

XXV

Lorsque Louis, après le départ du chanoine, entra chez le marquis, il le trouva assis dans un fauteuil, la tête penchée sur la poitrine, les bras ballants; il semblait frappé de stupeur.

Ce fut seulement quand Louis le toucha presque, qu'il releva lentement la tête et regarda autour de lui avec effarement.

Alors, étendant les deux bras en avant comme s'il voulait parer un coup qui le menaçait:

— Quelle journée! dit-il, quelle journée!

Puis, saisissant la main de Louis et l'attirant près de lui:

— Ah! mon ami, s'écria-t-il, ne me quitte pas; reste avec moi, reste près de moi.

Louis, effrayé, se demanda avec inquiétude si ce n'était pas un mal, au lieu d'un bien, que ces deux visites avaient produit. Lequel, du médecin ou du prêtre; avait été trop loin? tous deux peut-être? Et puis le marquis, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, pouvait-il supporter ces deux secousses, qui successivement, et pour ainsi dire sans intervalle de repos, étaient venues s'abattre sur lui?

Ce qu'il y avait de certain, c'était qu'il faisait peur à voir, et encore plus pitié.

Machinalement il répétait:

— Reste près de moi, reste près de moi.

Et il lui serra la main.

Peu à peu cependant le calme se fit, et il regarda autour de lui en osant tenir ses yeux levés à plusieurs

reprises, il soupira et chaque fois avec plus de force. La crise d'abattement était passée.

Pendant assez longtemps, ils restèrent assis en face l'un de l'autre, sans que le marquis parlât et sans que Louis osât aborder l'entretien: devait-il persister dans son plan? Ne devait-il pas au contraire en rester là? Mais, à mesure que son cousin recouvra ses forces, il se rassura; cette faiblesse, dont il venait d'être témoin, était celle qui suit les douloureuses opérations. Il devait achever ce que ces deux terribles chirurgiens, le médecin et le prêtre, avaient commencé.

— Quand tu as été parti, dit enfin le marquis, j'ai reçu la visite du docteur Gillet. En revenant ici, je l'avais rencontré en chemin de fer; il m'avait alors trouvé en assez mauvais état de santé et aujourd'hui il voulait voir comment j'étais. Sans doute l'intention qui lui faisait faire cette visite était bonne, mais le résultat en est terrible pour moi. Gillet m'a parlé avec une franchise presque brutale. Il est vrai que ses paroles n'ont guère été que la répétition de ce que les médecins italiens m'avaient déjà dit; mais ceux-ci y avaient mis plus de formes, plus de ménagements. Gillet est un cynique, il ne respecte rien. Je me suis demandé un moment s'il ne voulait pas m'effrayer. Si tel était son but, il a pleinement réussi. Il prétend que je dois choisir entre la vie... et une personne qui m'est chère. Selon son sentiment, si je reste dans les termes où je suis avec cette personne, je n'en ai pas pour six mois à vivre. Au contraire, si je m'en sépare, il n'y a pas de raison pour que je n'atteigne pas la vieillesse.

— Cette opinion du docteur Gillet ne date pas d'aujourd'hui; il me l'a communiquée, il y a quelque temps déjà, dans une expertise où nous nous trouvions ensemble. Il voulait que je vous en fisse part; je lui ai répondu que je ne venais pas à Rudemont, et je l'ai engagé à vous avertir lui-même, car un pareil avis donné par un homme tel que lui était grave.

— Il l'a fait, il l'a fait d'une manière terrible. Ces médecins n'ont pas de cœur. Se séparer d'une personne aimée, cela leur paraît naturel et facile.

— C'est que pour eux la vie est tout; habitués à couper les bras et les jambes, à faire les opérations les plus atroces pour prolonger les jours d'un malade, ils ne comprennent pas qu'on hésite à éloigner une maîtresse quand la vie dépend de cet éloignement.

— En dépend-elle vraiment?

Louis ne répondit pas. C'était assez que le marquis, malgré sa passion, en fût arrivé à se poser cette question; il crut que pour le moment le mieux était de le laisser aux prises avec ce doute, qui pour se manifester ainsi, devait être bien fort.

— Comme si ce n'était pas assez de cette visite, continua le marquis, j'en ai reçu une seconde, qui ne m'a pas moins profondément troublé; celle de monsieur Marbœuf. N'y a-t-il pas quelque chose de bizarre dans cette coïncidence?

— Si ces visites se sont ainsi succédé, c'est qu'on vous a su libre; ceux qui vous aiment ont voulu vous voir quand ils ont appris qu'ils pourraient arriver jusqu'à vous.

— Et qui les empêchait de venir depuis mon retour?

— La présence ici d'une personne avec laquelle ils ne pouvaient pas se rencontrer, et aussi le soin jaloux que cette personne met à fermer votre porte.

— Louis, mon ami !...

— Je ne dis que ce dont je suis certain.

— Tu connais monsieur Marbœuf, continua le marquis, ne voulant pas rester sur ce sujet, tu sais combien il est indulgent, tu sais aussi quelle amitié il a pour moi. Eh bien! son indulgence et son amitié m'ont été encore plus cruelles que me l'avaient été les brutalités de Gillet. Ah! mon enfant, n'oublions jamais Dieu, car terrible est le jour où nous voulons revenir à lui.

Brusquement il ferma les yeux et avec ses deux mains il se cacha le visage comme pour ne pas voir les flammes de l'enfer, qui tout à coup se seraient allumées devant lui.

— Comme Gillet, continua-t-il après un moment de silence, le bon monsieur Marbœuf ordonne une séparation; l'un parle pour sauver ma vie, l'autre pour sauver mon âme.

— Et vous hésitez?

— Mais je l'aime! Ce que je n'ai pas pu dire à ce médecin sans cœur, ni à ce vénérable prêtre qui ne m'aurait pas compris, je te le dis à toi, qui est jeune et qui sens la passion, je l'aime! Ce n'est pas seulement a vingt ans que l'on aime. A vingt ans, le cœur est mobile, on est curieux, on est changeant; à mon âge, au contraire, on se cramponne à la passion d'une main convulsive, comme celui qui tombe du haut d'un arbre s'accroche à tout ce qui peut ralentir sa chute. Le vide, le vide! A la pensée de me séparer d'elle, je me sens anéanti. Trop de liens m'attachent à elle: ce n'est pas seulement par le cœur qu'elle me tient, c'est encore par mille petites choses de la vie intime. Ils me disent, celui-ci: « Soyez fort! » celui-là: « Soyez chrétien. » Oui, je voudrais être l'un et l'autre, je le voudrais. Mais je ne peux plus vouloir, je ne suis plus qu'un enfant; moins qu'un enfant, un vieillard débile.

Louis, ému par ce cri désespéré, se reprochait presque d'avoir mis en œuvres des moyens aussi cruels, lorsque le marquis lui-même, en parlant de Clémence, le fortifia dans sa résolution.

— Dans cette séparation, il ne s'agit pas de moi seulement, il s'agit d'elle encore. Que ne souffrirait-elle pas, car elle aussi elle m'aime!

A ce mot, Louis pris brusquement la parole, et de telle sorte que le marquis ne put pas l'interrompre.

— Vous avez vu, s'écria-t-il, avec quelle sympathie je vous ai écouté; mais il est des choses que je ne puis entendre sans protestation. Vous croyez que cette personne vous aime, et c'est parce que vous avez cette conviction que vous voulez lui sacrifier votre vie et votre âme. Eh bien! il faut que je vous prouve que depuis qu'elle est entrée dans ce château, elle a poursuivi par tout les moyens un but intéressé, et que ce but n'avait rien de commun avec l'amour.

Alors il expliqua au marquis le rôle joué par Clémence tel qu'il se l'était expliqué à lui-même le matin; mais cette explication, au lieu d'être sèche, fut éloquente et passionnée.

Plusieurs fois le marquis voulut l'interrompre en protestant du dévouement de Clémence et de son désintéressement, dont il avait des milliers de preuves; mais, malgré tout, malgré les colères, malgré les supplications, il poursuivit sa démonstration.

— Vous avez vu, dit-il en terminant, qu'alors qu'on vous affirmait qu'on allait à Paris auprès d'une tante mourante, on allait simplement à Bagnoles pour resserrer l'emprisonnement de Denise. C'est là un témoignage entre cent autres qui doit vous montrer quelle foi vous devez avoir en cette parole. Maintenant je vais vous prouver que ces machinations pour éloigner Denise et m'éloigner moi-même de vous s'enchaînent et se continuent depuis longtemps. Vous m'avez dit ce matin que vous n'aviez jamais voulu m'empêcher d'aller m'expliquer près de vous, en Italie, et que vous ne m'aviez jamais écrit cette défense. Lisez cette lettre, que j'ai prise chez moi, et voyez si cette défense ne s'y trouve pas en termes formels. Sans doute vous n'avez pas écrit vous-même cette lettre, mais vous l'avez signée, et, au-dessus de votre signature, on a écrit le contraire de ce que vous aviez dicté ou expliqué. Est-ce clair, cela?

Il mit la lettre sous les yeux du marquis; puis, après l'avoir forcé à lire le passage où cette défense était exprimée, il continua :

— Et voilà la femme pour laquelle vous voulez vous

sacrifier, pour laquelle vous refusez d'écouter les conseils du docteur Gillet et les exhortations du vénérable monsieur Marbœuf! Elle aurait trop à souffrir dites-vous? Et nous, mon cousin, ma mère, moi, Denise, — Denise qui était seule au monde et qui vous aime si tendrement, — n'avons-nous pas souffert quand vous avez été entraîné par cette femme à nous éloigner de vous? Vous êtes attaché à elle par des liens bien puissants, dites-vous? Cela, je le comprends, et je vous plains de tout cœur d'être obligé de briser ces liens; mais ceux qui vous attachent à la vie ne sont-ils pas puissants aussi? Cette séparation déchire votre cœur? Cela aussi, je le comprends, mais à condition que vous ne parlerez pas du vide qui vous épouvante; car cette rupture décidé, ce n'est pas dans le vide que vous tombez, c'est dans les bras de votre famille. Nous nous pressons autour de vous, ma mère, moi, Denise, nous vous entourons de soins et de tendresse. Vos amis écartés de ce château, vous reviennent; votre santé se raffermit, votre conscience se rassure, et vous vivez heureux au milieu de ceux qui vous aiment et qui vous honorent.

— Tais-toi, tais-toi! s'écria le marquis.

Louis se tut en effet, laissant à la réflexion le soin de revenir sur ce qu'il avait dit et de l'achever. Pendant une heure ils restèrent silencieux; mais aux contractions qui traversaient le visage du marquis, aux mouvements de ses mains, qui s'agitaient sans cesse, il était évident qu'un douloureux travail intérieur s'accomplissait en lui.

Pendant ce temps, Louis s'était assis à une table et en quelques lignes il avait écrit un projet de lettre pour Clémence, sachant qu'en pareil circonstance le moyen de rupture n'est pas moins difficile à décider que la rupture elle-même.

Lorsqu'il pensa que la réflexion avait eu le temps d'agir sur son cousin, il lui mit sous les yeux ce projet de lettre, dont les termes étaient aussi convenables, aussi dignes qu'ils pouvaient l'être.

Il s'attendait à une discussion nouvelle et il s'y était préparé; mais, après avoir lu cette lettre, le marquis ne lui dit que ces quelques mots:

— Va à Condé me chercher le docteur Gillet et monsieur Marbœuf; il faut qu'ils viennent, il le faut absolument.

Louis regarda la pendule: il était trois heures. Il avait encore le temps d'aller à Condé et de ramener le médecin et le chanoine avant le retour de Clémence; il fit atteler la calèche et partit grand train.

— Le marquis veut que je lui assure trente années de vie, et que monsieur Marbœuf lui garantisse le salut éternel, dit le docteur Gillet lorsque Louis lui eut expliqué ce qu'il attendait de lui; je pars avec vous. Si le chanoine me seconde, le succès est assuré.

Mais « quelle affaire » pour le vieux prêtre de retourner à Rudemont une seconde fois! Cependant il se laissa entraîner.

Les choses se passèrent pour cette seconde visite, dans le même ordre que pour la première: le médecin entra tout d'abord, le prêtre ensuite.

Il était neuf heures du soir lorsqu'il sortit. Avec quelle angoisse Louis attendait! D'un moment à l'autre, Clémence pouvait arriver.

— Dieu a exaucé nos prières, dit le vieux chanoine; entrez mon ami, votre lettre est signée.

Louis trouva le marquis dans un état pitoyable. Du bout de la main, celui-ci indiqua son bureau sur lequel se trouvaient la lettre et un bon de deux cent mille francs au nom de madame Clémence Beaujonnier, à toucher chez monsieur Painel, notaire.

— Tu remettras cette lettre et ce bon à madame Beaujonnier, dit le marquis; tu lui expliqueras que j'ai promis à Dieu de ne plus la revoir. Sois bon pour elle: tu es le maître ici.

Disant cela, de grosses larmes roulèrent sur ses joues.

XXVI

La première chose que fit Louis lorsqu'il eut quitté le marquis fut d'appeler Valery.

— Par ordre de mon cousin, dit-il au valet de chambre, c'est moi qui suis maître ici; désormais vous voudrez donc bien n'obéir qu'à moi seul. Vous allez transmettre ces instructions aux gens du château, en les avertissant que celui d'entre eux qui ne s'y conformerait pas strictement serait renvoyé. Conduisez-moi à l'appartement de madame Beaujonnier.

Valery ne répliqua pas. Il avait été témoin de ce qui s'était passé dans la journée, et, bien qu'il n'eût pas entendu ce qui s'était dit, il en savait assez pour comprendre qu'une révolution s'était accomplie: la dynastie Clémence avait cessé de régner, Louis était lieutenant général du royaume de Rudemont. Il était de la race de ceux qui acceptent facilement les révolutions. Il avait été fidèle, dans la limite du possible, au pouvoir tombé; dans les mêmes limites, il serait fidèle aussi au pouvoir nouveau. Peu importe que les hommes disparaissent, si les places ne sont pas emportées avec eux? Dieu merci! on pourrait encore servir, ce qui était le point important. Si avec des rois légitimes, il y a moins à gagner qu'avec des parvenus, qui par leur origine sont condamnés à tenir leurs mains ouvertes et leurs yeux fermés pour ceux qui les ont aidés à arriver au pouvoir, il y a plus d'honneur avec ces rois, et, pour un homme tel que lui, l'honneur était quelque chose.

Louis n'entra dans l'appartement de Clémence que pour fermer à clef en dedans les portes extérieures.

Il en fit autant pour les portes de l'appartement du marquis, ne laissant ouverte que la porte en communication avec la bibliothèque.

Alors il s'installa dans cette pièce, donnant l'ordre qu'on dît à madame Beaujonnier, lorsqu'elle arriverait, qu'il l'attendait là.

Il était assis à peine depuis quelques minutes, réfléchissant à ce qui lui restait à faire, lorsqu'il vit entrer son oncle.

— Ah ça! mon garçon, dit monsieur de Carquebut, venant à lui avec des manières affectueuses, qu'est-ce qu'il y a? que se passe-t-il? Est-ce que notre pauvre Arthur est plus mal? J'ai vu venir le docteur Gillet, puis, tu as amené le bonhomme Marbœuf, qu'est-ce que tout cela signifie?

— Mon cousin vous l'expliquera demain.

— Est-ce que tu vas faire le malin avec moi.

— Je fais ce que je dois.

— C'est bon avec un étranger, ces manière-là; mais je suis ton oncle, je suis le cousin d'Arthur, et il me semble que tu peux bien rassurer mon inquiétude.

— Oh! pour cela parfaitement; monsieur Gillet pense qu'avec le nouveau régime qu'il conseille, notre cousin vivra vingt ans encore.

Monsieur de Carquebut fit une affreuse grimace.

— Quel régime? dit-il.

— Demain vous interrogerez notre cousin; il vous répondra; pour moi je vous ai rassuré, c'est tout ce que je peux faire.

Monsieur de Carquebut fit deux ou trois fois le tour de la bibliothèque en sifflant, ce qui chez lui était un signe avant-coureur de l'orage.

— C'est vrai, dit-il en revenant vers son neveu, ce que racontent les domestiques, que le marquis veut rompre avec madame Beaujonnier, et que c'est toi qui deviens le maître de la maison?

— Pour cela, vous trouverez bon que je vous renvoie à mon cousin; c'est à lui de faire connaître ses volontés.

Demain vous l'interrogerez et il vous répondra ou ne vous répondra pas.

— Tu sais que tu m'ennuies à la fin ! s'écria monsieur de Carquebut en éclatant.

Sans se troubler, Louis répondit qu'il regrettait de ne pas pouvoir agir autrement, mais que rien ne le ferait sortir de la réserve qu'il croyait devoir garder.

Monsieur de Carquebut se fâcha, s'adoucit, se refâcha, cria, pria, Louis ne répondit rien.

Au bout d'une demi-heure, il déclara froidement qu'il avait besoin d'être seul et qu'il priait son oncle de bien vouloir se retirer.

En effet, il attendait Clémence d'un moment à l'autre, et il ne voulait pas que son oncle fût en tiers dans leur entretien.

Sorti furieux de la bibliothèque, monsieur de Carquebut monta à sa chambre, et, ayant revêtu la peau de bique qui lui servait à la chasse, s'étant coiffé d'une casquette de loutre, il alla se poster dans la côte pour arrêter Clémence au passage. Avec elle, il espérait bien faire une rentrée triomphante et jeter dehors cet insolent magistrat.

Mais les heures s'écoulèrent, sans que Clémence parut.

Et monsieur de Carquebut, dans la côte, où il jurait pour se réchauffer, Louis, dans la bibliothèque, passèrent la nuit à l'attendre.

Quand reviendrait-elle?

Les combinaisons de Louis se trouvèrent bouleversées par ce retard.

Avec l'arrivée de Clémence dans la nuit, son plan en effet était des plus simples: après l'explication décisive avec elle, il faisait, dès le lendemain matin, écrire par le marquis une lettre à l'abbé Guillemittes pour obtenir de celui-ci l'ordre de remettre Denise à madame Mérault; aussitôt cet ordre obtenu, il l'envoyait par un exprès à sa mère, car il ne voulait pas quitter le château, de peur d'un retour de Clémence, et, en moins de vingt quatre heures, ils étaient tous réunis à Rudemont.

Mais, cette explication n'ayant pas eu lieu, il ne devait plus procéder ainsi, car il ne fallait pas exposer Denise à être témoin des scènes qui pouvait surgir à l'arrivée de Clémence. Qui sait à quelles extrémités une femme exaspérée ne pouvait-elle pas se porter? Pour que Denise n'assistât pas sûrement à ces scènes, il n'y avait qu'un moyen, c'était d'attendre cette arrivée avant d'écrire la lettre; le rappel de l'une suivant le départ de l'autre, toute rencontre devenait impossible.

A procéder ainsi, il voyait bien un inconvénient, qui était de laisser le marquis livré au chagrin de cette rupture et à l'ennui de la solitude, sans lui donner tout de suite la puissante diversion que Denise apporterait par sa seule présence; cependant il pensa que ce parti de l'attente était encore le plus sage à prendre, et il le prit.

En prévoyant que le marquis supporterait difficilement cette première journée, il ne s'était pas trompé.

Le marquis s'éveilla de bonne heure, et, quand il vit entrer Louis dans sa chambre, son premier mot fut pour demander ce qui s'était passé dans la nuit.

— Rien; elle n'est pas rentrée.

Alors ce furent des questions et des hypothèses sans fin pour expliquer cette absence. Elle était peut-être malade; dans ce cas, il faudrait différer la séparation, pour ne pas lui porter un coup sensible.

Le temps fut long à passer jusqu'au déjeuner, qu'on servit dans la chambre du marquis pour éviter monsieur de Carquebut. Louis avait espéré qu'à table, il aurait un moment de répit; mais il ne savait pas comme Clémence faire manger le marquis, et ce qui devait lui être un allégement lui fut au contraire un embarras de plus.

Puis les heures recommencèrent à marcher avec une lenteur désespérante. Il s'ingéniait à trouver des sujets de conversation, mais ils étaient bien vite épuisés, et alors le silence reprenait, silence pénible, coupé seulement par les soupirs du marquis.

Louis d'ailleurs n'avait pas sa liberté d'esprit, car il attendait l'arrivée de Clémence d'un moment à l'autre, et, bien qu'il eût donné des ordres précis pour qu'on vînt le prévenir, il n'osait pas quitter des yeux la côte de Mulcent.

Le dîner arriva. Le marquis n'avait pas faim, il refusa de manger.

— Pourquoi n'était-elle pas revenue?

Ce fut la question que de quart d'heure en quart d'heure, il répéta dans la soirée.

Le coucher fut un grand soulagement pour Louis; mais, avant de quitter son cousin, il fallut qu'il lui promît de ne pas se mettre au lit.

— Sois debout pour la recevoir, dit le marquis; car je te préviens que si elle entre dans cette chambre, je n'aurai jamais la force de pousser jusqu'au bout cette rupture cruelle. Je l'aime trop.

Louis parla du docteur Gillet, de monsieur Marbœuf, de Denise, et recommença pour la dixième fois ses exhortations.

— Tout cela est juste, disait le marquis, je le sais comme toi; mais je l'aime.

Pour la seconde fois, Louis s'installa dans la bibliothèque.

Ce fut seulement à cinq heures du matin qu'il entendit un bruit de roues sur le gravier de l'esplanade; car Clémence, retenue à Paris par le général Poirier, n'avait pu prendre que le train de nuit.

Vivement il alla à la fenêtre et regarda; c'était elle qui descendait de voiture.

Au lieu d'attendre qu'elle vînt le trouver, il résolut d'aller au-devant d'elle.

Lorsqu'il arriva dans le vestibule, elle était en conversation avec Valery, qui lui parlait respectueusement.

Lorsqu'elle l'aperçut, elle quitta le valet de chambre, pour s'avancer vers lui.

Louis la regarda venir; elle était pâle, mais elle ne paraissait pas troublée.

— C'est pour reprendre notre conversation au point où elle a été interrompue que vous m'attendez? dit-elle en tenant les yeux levés sur lui.

— Mon Dieu ! non, car cette conversation m'a appris tout ce que j'avais intérêt à savoir. Je vous attends simplement pour vous faire une communication de la part de mon cousin; si vous voulez bien me suivre dans la bibliothèque, nous y serons mieux qu'ici.

— Volontiers.

En arrivant dans la bibliothèque, Clémence jeta un regard rapide autour d'elle; à la disposition d'un fauteuil auprès d'une table sur laquelle étaient des livres ouverts et une lampe, elle vit comment Louis avait passé la nuit.

Il lui tendit la lettre qu'il avait fait signer au marquis.

— Voici cette communication, dit-il.

— Une lettre?

— De mon cousin.

— Ecrite par monsieur le marquis?

— Ecrite par moi, signée par lui, c'est-à-dire dans les mêmes conditions que celles que vous m'envoyiez d'Italie.

— Alors je n'ai pas à la lire.

— Je crois que vous auriez tort; outre la lettre, il y a un mot, écrit de la main même de mon cousin, qui a un intérêt pour vous.

— Alors, voyons.

Elle lut d'abord le bon à toucher chez le notaire, et Louis remarqua que ses mains étaient agitées par un léger tremblement; puis elle lut la lettre.

Alors elle plia le bon en quatre, et, le tendant à Louis:

— Voudrez-vous lire à monsieur le marquis que j'accepte le congé, mais non l'argent?

Sans rien répliquer, Louis prit le bon et le mit dans sa poche.

— Vous lui direz encore, continua-t-elle, que...

Mais elle s'arrêta.

— Toutes vos paroles lui seront fidèlement rapportées, dit Louis.

— Je n'en doute pas et je vous remercie, mais j'ai réfléchi qu'il valait mieux ne rien dire.

Après un moment de silence, elle reprit :

— Un mot seulement : puis-je entrer dans mon appartement.

— Parfaitement.

Mais comme elle s'éloignait, Louis ajouta :

— Je dois cependant vous prévenir qu'il serait inutile de vouloir entrer chez mon cousin ; les portes de communications sont fermées à clef, et les clefs sont en dedans.

Elle se mordit les lèvres.

— Alors, dit-elle, c'est bien ; je vois que je n'ai plus rien à faire ici. Vos précautions sont prises, vous avez pensé à tout.

— Je n'ose m'en flatter.

— Mais si ; tout cela a été très-bien conduit par vous. Mes compliments sincères.

— D'une personne telle que vous, ils sont pour moi d'un grand prix.

— J'ai été une sotte, ne m'accablez pas de votre triomphe. Au revoir, monsieur!

Louis la reconduisit jusqu'au perron, et il la vit descendre la côte, sans retourner la tête une seule fois vers le château.

XXVII

Clémence descendit lentement la côte, réfléchissant à ce qui venait de se passer et ne s'épargnant pas les reproches pour la grosse faute qu'elle avait eu la maladresse de commettre en abandonnant le marquis.

Son tort surtout avait été de juger Louis avec dédain.

Lorsqu'il était descendu de la diligence, elle n'aurait pas dû continuer tranquillement sa route, s'en aller à Bagnoles d'abord, puis à Paris ensuite.

Mais il n'était pas dans son caractère de récriminer, pas plus contre elle-même que contre les autres ; ce qui était fait, était fait ; elle regardait toujours en avant, jamais en arrière. Maintenant, ce qu'il fallait, c'était examiner froidement la situation qui lui était faite, et trouver un moyen pour en sortir à son avantage ; car d'abandonner la partie, elle n'y avait même pas songé.

Elle entra dans l'auberge qui est au bas de la côte, et se fit donner une chambre, au grand ébahissement de l'aubergiste et de sa femme.

— Pourquoi quittait-elle le château?

— Le marquis la renvoyait-il?

On courut, de porte en porte, dans le village, pour se communiquer cette grande nouvelle, et ce furent des exclamations sans fin.

Au beau milieu de cette émotion, on vit le fils de l'aubergiste, gamin de douze à treize ans, sortir de la maison et prendre la route du château, en marchant rapidement. On l'arrêta. Il allait à Rudemont porter une lettre à monsieur de Carquebut ; il avait ordre de ne la remettre qu'à lui seul. Si on l'empêchait d'entrer au château, il devait guetter la sortie de monsieur de Carquebut et alors s'acquitter de sa commission.

Il n'eut pas à monter jusqu'au bout de la cavée ; à moitié route à peu près, il rencontra monsieur de Carquebut, qui descendait à grands pas, l'air furieux, jurant comme un possédé après les cailloux qui roulaient sous ses pieds.

Il lui tendit la lettre, sans rien dire.

— Je n'ai pas le temps de m'arrêter, livre-moi passage, mauvais garnement, cria monsieur de Carquebut.

Mais, sans se laisser déconcerter, l'enfant dit que cette lettre était de madame Clémence, et alors monsieur de Carquebut, s'arrêtant instantanément, la prit et la lut.

Elle ne contenait que quatre lignes :

« Aussitôt que cela vous sera possible, veuillez, je » vous prie, descendre à l'auberge du bas de la côte, » où vous me trouverez ; j'ai un service à vous de- » mander.

» CLÉMENCE. »

— Cours, dit monsieur de Carquebut, et annonce que j'arrive.

Un service à lui demander! Ces quelques mots changèrent son humeur. Averti par Valery de ce qui s'était passé entre Louis et Clémence, il s'était promptement habillé pour rejoindre celle-ci dans le village, où il espérait bien la rencontrer. Mais, tout en descendant la cavée, il était assez inquiet de l'accueil qu'elle allait lui faire. N'allait-elle pas lui reprocher d'avoir laissé Louis s'introduire auprès du marquis? Sans doute il avait lutté pour l'empêcher ; mais se contenterait-elle de cette affirmation? Il n'était pas facile de discuter avec elle, et, à vrai dire, il avait peur d'une discussion.

Mais, en voyant qu'elle avait besoin de lui, il se rassura, et, au lieu de songer à la défense, il se prépara à l'attaque. — Pourquoi avait-elle eu la maladresse de s'éloigner? aurait-elle dû laisser le marquis seul?

Ce fut la tête haute qu'il entra dans la chambre où Clémence l'attendait.

— Eh bien! s'écria-t-il dès la porte, voilà vraiment une belle affaire! Franchement, je vous croyais plus fine que cela. Comment! vous vous en allez et vous n'avez pas la précaution de vous arranger pour que Louis ignore votre voyage?

Elle était assise auprès d'une table en bois blanc, et elle se tenait le bras appuyé sur cette table : en entendant cette apostrophe, elle ne bougea pas.

Enhardi par ce silence, monsieur de Carquebut continua :

— Et comment voulez-vous que nous défendions la porte du marquis? Valery l'a essayé ; moi j'ai été jusqu'à menacer ce magistrat de le jeter par la fenêtre. Mais tout a été inutile. Maintenant le voilà installé dans la place, et vous, vous êtes dehors. Avouez que vous n'avez que ce que vous méritez.

— Je l'avoue.

— Et tout est dit, n'est-ce pas? Allons, je vous croyais plus intelligente que cela, et surtout plus résolue. Vous avouez, la belle affaire! Je croyais que les femmes n'avouaient jamais.

Peu à peu il s'était excité, et il était tout à fait furieux ; il l'eût volontiers battue.

— Ah! je me suis bien trompé sur votre compte. Vous avouez, vous avouez! Qu'est-ce que ça me fait? Je me soucie bien de votre aveu. Il ne fallait pas faire la bêtise de vous en aller, vous n'auriez pas à avouer maintenant. J'avais mis ma confiance en vous, et vous l'avez trompée. Est-ce que, si j'avais cru que vous me laisseriez surprendre, je n'aurais pas pris mes précautions? Il n'aurait pas approché du château, je vous le promets. Mais non, je dors tranquille, et, avant qu'on soit réveillé, il nous prend au lit. Tout ça c'est votre faute, et vous ne dites rien?

— J'attends que vous ayez fini.

— Eh bien! vous attendrez longtemps. Si c'est comme ça que vous espérez devenir ma femme, vous faites fausse route, c'est moi qui vous le dis. Après ce qui s'est passé, vous comprenez que je ne reste pas engagé ; vous sentez ça, n'est-ce pas?

— Mais que s'est-il passé?

— Ce qui s'est passé entre Arthur et Louis, je n'en sais rien, les portes étaient fermées. Ce qui s'est passé entre Arthur et le docteur Gillet d'abord, puis ensuite entre Arthur et le bonhomme Marbœuf...

— Ah! le docteur Gillet et monsieur Marbœuf sont venus à Rudemont?

— Parbleu! Louis a été les chercher pour s'appuyer sur eux. Ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, je ne le sais pas. Mais vous voyez le résultat : Louis vous a fermé la porte sur le nez; aussi je vous avertis que dans ces conditions-là il n'y a plus rien de promis entre nous. Si, au lieu de baisser la tête, vous aviez eu le courage de vous défendre, j'aurais peut-être pu vous pardonner; mais, non, vous vous contentez d'avouer. Tenez, vous me faites hausser les épaules; vous, vous, c'est vous que je retrouve en cet état! Voyons, maintenant, qu'est-ce que c'est que ce service que vous avez à me demander? Ce n'est pas un service d'argent au moins? Je vous préviens que je n'ai pas un sou à moi en ce moment, ne comptez donc pas sur moi de ce côté.

— Il ne s'agit pas d'argent.

— Alors tant mieux, nous pourrons probablement nous entendre; je suis, malgré tout, disposé à vous obliger.

— C'est précisément de m'obliger qu'il s'agit.

— Comment cela?

— Je voudrais vous prier de faire mettre dans une malle les robes et le linge qui se trouvent dans une armoire dont je vais vous donner la clef, et de m'adresser cette malle à Paris, en gare.

— Et c'est pour cela que vous m'écrivez! s'écria monsieur de Carquebut en poussant des exclamations; c'est à cela que vous pensez en ce moment!

— Mais sans doute. J'avais espéré que vous ne me refuseriez pas ce service. Si c'est trop exiger de vous, je vais écrire à Valery.

— Ecrivez au diable, si vous voulez.

— Alors vous me refusez.

— Non; mais je suis tellement stupéfait de votre résignation, que je ne sais plus ce que je dis.

— Ainsi c'est entendu; vous voulez bien vous charger de me faire faire cette malle et veiller à ce qu'elle me soit expédiée aujourd'hui même. Vous n'aurez pas besoin de prendre des précautions pour que monsieur Louis ignore cet envoi; je désire même qu'il le connaisse, et qu'il sache bien que je suis partie pour Paris.

— Alors vous partez vraiment?

— Et que voulez-vous que je fasse? On ferme la porte devant moi, je ne puis pas l'enfoncer.

— On se remue au moins, on cherche.

— Pour cela, il faut n'être pas lasse, et pour moi je suis à bout de forces et abreuvées de dégoûts : le vase était plein, vous venez de le faire déborder par vos reproches. Je renonce à aller plus loin. Vous partagerez « l'héritage d'Arthur » avec votre neveu, si Denise ne se fait pas donner tout.

Immédiatement monsieur de Carquebut se radoucit et se fit bonhomme.

— Voyons, voyons, dit-il en lui prenant les mains, il ne faut pas jeter ainsi le manche après la cognée. Si je vous ai dit quelque chose de blessant, il ne faut pas vous en souvenir, c'est que j'étais en colère; mais le fond est bon, et vous savez bien que malgré tout vous serez ma femme. Allons, ma petite femme, ne désespérons pas. Surtout ne partez pas. Que voulez-vous que je devienne, si vous m'abandonnez. Vous savez bien que je vous adore, car il n'y a pas d'autre mot, je vous adore, et, foi d'honnête homme, vous serez madame de Carquebut. Voyons, cherchons ensemble comme deux amis; à deux, on trouve de meilleures idées.

— Et que voulez-vous trouver? Votre neveu ne quittera le château, ni jour ni nuit, jusqu'à l'arrivée de Denise, et, une fois que celle-ci sera revenue, le mariage sera fait.

— Pourquoi êtes-vous partie?

— Voyez-vous un moyen de me faire pénétrer auprès du marquis aujourd'hui même?

— Non; Louis s'est installé dans la bibliothèque pour la nuit, et dans la journée il reste auprès d'Arthur.

— Alors que voulez-vous que je fasse?

— Je ne sais pas; mais il me semble que, si vous cherchiez bien, vous inventeriez quelque chose.

— Je cherche.

En effet, elle parut s'absorber dans une méditation profonde, tandis que monsieur de Carquebut tambourinait avec ses doigts sur la table.

Au bout de quelques instants, elle releva la tête.

— Il y aurait bien un moyen, dit-elle, mais il est si ridicule que je n'ose même pas en parler.

— Dites, dites toujours; rien de ce qui germe dans cette jolie petite tête-là ne peut être ridicule.

— Il faut tout mon désir de vous montrer que je veux me dévouer à vous jusqu'à la fin, pour que je me sois arrêtée à une pareille idée.

— Mais dites, dites-là donc.

— Si monsieur Louis s'est installé pour la nuit dans la bibliothèque, il n'y a donc que par les fenêtres qu'on peut pénétrer chez le marquis. Eh bien! Il faudrait qu'une de ces fenêtres restât ouverte cette nuit. En fermant ce soir, il faudrait qu'on tirât seulement les volets de la fenêtre qui donne à la tête du lit du marquis, et qu'on ne mît pas les crochets; quant à la fenêtre, on la pousserait sans tourner la crémone. Alors, vers onze heures et demie, quand le marquis serait couché et quand votre neveu serait retiré dans la bibliothèque, j'entrerais par là; l'enjambée n'est pas haute. Une fois dans la chambre du marquis, je m'expliquerais avec lui, après avoir commencé par fermer à clef la porte qui communique avec la bibliothèque, bien entendu, et peut-être me serait-il possible d'être pour votre neveu ce qu'il a été pour moi.

— Vous êtes un ange! s'écria monsieur de Carquebut; oui, ma petite déesse, un ange! La fenêtre sera disposée comme vous le dites, comptez-y; si je ne l'arrange pas moi-même, je la ferai arranger par Valery. A onze heures et demie, vous n'aurez qu'à tirer les volets à vous; ils viendront facilement. Votre idée est excellente. Vous voyez bien que j'avais raison de vous dire qu'en cherchant, vous en sortiriez à votre avantage. Ah! je donnerais bien quelque chose pour voir la figure de Louis, quand vous ouvrirez la porte de la bibliothèque.

— Et qui sait si je ne serai pas obligée de sortir comme je suis entrée, — par la fenêtre?

— Allons donc! Et qu'allez-vous faire d'ici ce soir?

— Prendre une voiture et me faire conduire à la station; car, pour tout le monde, pour votre neveu surtout, il faut qu'il y ait certitude que je suis partie pour Paris. Aussi je compte sur vous pour me faire expédier cette malle très-ostensiblement.

— Vous voulez persister dans cette idée?

— Plus votre neveu se croira en sûreté, plus j'aurai de chances pour réussir. Et puis sa figure, comme vous dites, n'en sera que plus drôle, si je parviens à lui rendre la monnaie de sa pièce.

— Vous y parviendrez, mon petit ange, et, foi d'honnête homme! vous serez madame de Carquebut.

XXVIII

Pendant que Clémence se faisait conduire à la station dans une petite voiture découverte, monsieur de Carbut, rentré au château, donnait ordre qu'on emballât dans une malle les objets qu'elle lui avait indiqués,

Ayant trouvé la porte de son appartement fermée, il avait voulu l'ouvrir en la forçant, et il avait fait un tel tapage que Louis, attiré par le bruit, était survenu.

— Vous avez besoin d'entrer dans cet appartement? demanda Louis.

— Qu'est-ce que ça te fait, répliqua monsieur de Carquebut d'un ton bourru.

— C'est que j'en ai fermé la porte à clef.

— Alors ouvre-la. Madame Clémence vient de m'écrire un mot, je suis allé la voir à l'auberge, et elle m'a demandé de faire mettre dans une malle les objets qui lui appartiennent. Si c'est toi qui commande ici, tu vas dire qu'on porte tout de suite cette malle au chemin de fer, et qu'on l'expédie par grande vitesse, au nom de madame Beaujonnier, en gare à Paris.

Louis avait ouvert la porte, assez surpris que Clémence se résignât si facilement et si vite à partir; il avait cru à un retour offensif et il s'était préparé à le repousser. Abandonnait-elle la partie? Ce départ semblait l'indiquer. Cependant, ne se fiant pas aux apparences, il résolut de faire bonne garde, et de ne pas quitter son cousin même pour une minute. Sa mère et Denise arriveraient le lendemain, alors il pourrait se relâcher de sa surveillance.

Comme la veille, le marquis prit ses repas dans sa chambre, ce qui dérangea le plan de monsieur de Carquebut. Comment disposer la fenêtre par laquelle Clémence devait s'introduire, s'il ne pouvait pas pénétrer lui-même dans cette chambre.

Après le dîner, il prit bravement son parti, et, sans avoir fait demander au marquis s'il pouvait le voir, ce qui était la règle habituelle, il entra gaillardement.

— Mon cher Arthur, dit-il en tendant la main au marquis, qui était affaissé dans un fauteuil, j'ai voulu vous voir; j'étais inquiet de vous. Comment va la santé, mon ami?

— Je ne me sens pas bien.

— Après les secousses que vous venez d'éprouver, c'est bien naturel.

A ce mot, Louis fit signe à son oncle de ne pas aborder ce sujet; mais celui-ci parut ne pas le voir ou tout au moins ne pas le comprendre.

— A votre place, dit-il en continuant, je serais plus mal que vous; il faut que vous ayez une belle énergie pour pouvoir avoir pu prendre une pareille résolution.

— Il l'a fallu, il s'agissait de ma vie et de mon salut.

— Enfin, mon ami, c'était votre affaire, non la mienne; vous étiez libre. Vous avez agi pour le mieux sans doute; je ne vous blâme pas, je ne vous approuve pas non plus. Je dis seulement qu'à votre place, même pour ma vie, même pour mon salut, j'aurais été incapable d'un aussi grand sacrifice.

Comme les signes de Louis avaient redoublé, monsieur de Carquebut se tourna brusquement vers son neveu :

— Eh bien! quoi, fit-il, qu'as-tu? Pourquoi ces signes mystérieux? Est-ce que je n'ai pas le droit de parler et de réconforter ce pauvre ami. Voudrais-tu par hasard m'empêcher de dire que se séparer de madame Clémence était un grand sacrifice? Voudrais-tu changer mon opinion sur le compte de cette dame? Je te préviens que tu n'y arriveras pas.

Il avait élevé la voix.

— Rien ne m'empêchera, cria-t-il, de proclamer que c'était une créature charmante et une femme tout à fait remarquable. Voilà mon opinion, et je la dis parce que je n'ai peur de personne, moi, peur de personne, entends-tu? N'est-ce pas, Arthur, que c'était une femme charmante?

Le marquis poussa deux ou trois soupirs.

— Pauvre ami! s'écria monsieur de Carquebut en serrant la main du marquis; nous en parlerons ensemble, nous qui la connaissions si bien.

Et, de sa main restée libre, il s'essuya le coin de l'œil.

Mais bientôt, se secouant vigoureusement.

— Allons, allons, dit-il, soyons des hommes, sacrebleu! ne nous laissons pas attendrir ainsi. Il faut nous distraire, Arthur, mon vieux; il faut nous distraire. Si nous faisions une partie d'écarté?

Le marquis secoua la tête.

— Je sais bien, poursuivit monsieur de Carquebut, que c'est moins agréable de jouer avec un vieux dur-à-cuir comme moi qu'avec une jolie petite poulette comme elle; mais enfin je ferai ce que je pourrai pour que le temps passe moins tristement pour vous. Foi d'honnête homme! ça me chagrine de vous voir cette figure. Mon pauvre ami, mon pauvre ami!...

Parlant ainsi, il avait été chercher une petite table à jeu et il l'avait apportée devant le marquis; dans un tiroir, il prit un paquet de cartes avec des jetons, et disposa le tout sur le drap vert.

Louis regardait sans oser intervenir. Sans doute les paroles de son oncle lui paraissaient dangereuses et il eût voulu les arrêter, mais monsieur de Carquebut n'était pas un homme à qui l'on ferme facilement la bouche. Il eût fallu engager une discussion, soutenir une querelle peut-être. A quoi bon? En assistant à cette partie d'écarté, il empêchait son oncle d'aller trop loin dans la voie où celui-ci paraissait vouloir s'engager. La visite à l'auberge avait eu un autre objet que les recommandations relatives à l'envoi de la malle, et le rôle indiqué à monsieur de Carquebut avait été sans aucun doute de provoquer des regrets chez le marquis pour l'amener à rappeler Clémence.

— Veux-tu nous donner une lampe? dit monsieur de Carquebut en s'adressant à Louis.

Mais, prêt à s'asseoir, monsieur de Carquebut s'arrêta. Une fenêtre était ouverte juste en face le marquis; monsieur de Carquebut alla la fermer.

— Cette fenêtre vous envoie l'air de la nuit en plein dans la figure, dit-il en s'adressant au marquis; la fraîcheur pourrait vous faire mal aux yeux. Si vous voulez, je vais ouvrir celle qui est derrière vous.

Et, sans attendre une réponse, il alla ouvrir la fenêtre qui lui avait été indiquée le matin par Clémence.

Puis, cela fait, il vint s'asseoir, et la partie commença.

Alors il se passa un fait extraordinaire, prodigieux et que se seraient refusés à croire ceux qui, connaissant monsieur de Carquebut, en auraient été témoins; pour la première fois de sa vie, il tricha pour perdre; à l'exemple de Clémence, il écarta ses bonnes cartes.

Le marquis gagna.

— C'est donc vrai? s'écria monsieur de Carquebut en jurant : malheureux en femme, heureux au jeu.

La seconde partie ne fut pas meilleure pour lui, il la perdit encore, et cette fois d'une façon humiliante : deux points pour lui, cinq pour le marquis.

— C'est trop fort! s'écria-t-il; qu'est-ce que j'ai donc? ça ne s'est jamais vu.

Il regarda autour de lui.

— Ah! j'y suis, dit-il, c'est le vent de cette fenêtre qui m'envoie la fumée de cette lampe dans le nez, cela m'aveugle.

Alors se levant :

— Cela ne vous gêne pas, Arthur, que je ferme cette fenêtre?

— Vous avez voulu l'ouvrir, vous êtes libre de la fermer.

— Merci, mon ami.

Et il alla à la fenêtre; mais, au lieu de la pousser simplement, il tira les deux volets et les remua avec un bruit de ferraille. Puis il poussa la fenêtre elle-même en faisant fonctionner la crémone; enfin il ferma les rideaux qui, glissant sur les deux tringles, se joignirent complétement.

Alors, revenant à sa place, il reprit les cartes d'une main assurée :

— Maintenant, dit-il, cela va mieux aller.

Et de fait cela alla beaucoup mieux, ce fut au tour du marquis de perdre.

— J'en étais sûr, disait monsieur de Carquebut à chaque partie qu'il gagnait; c'était la fenêtre.

Le marquis était beau joueur et surtout bon joueur, cependant la persistance de la déveine l'ennuya ; il se plaignit d'être fatigué et parla de se mettre au lit.

— Encore une partie, dit monsieur de Carquebut, une seule ; pendant que nous la jouerons on préparera tout pour votre coucher.

Et, se levant, il alla lui-même sonner pour appeler Valery.

Le premier soin du valet de chambre en entrant fut de fermer les fenêtres.

C'était là que monsieur de Carquebut l'attendait.

— Celle-là est fermée, dit-il quand Valery s'approcha de celle qu'il avait lui-même arrangée; c'est moi-même qui l'ai fermée, et quand je fais une chose elle est bien faite. Inutile d'y toucher.

Puis revenant à ses cartes :

— Atout, atout et atout. Vous m'en avez refusé ; avec le roi que j'ai marqué, cela me fait trois points. Arthur, vous êtes battu, mon ami; mais je ne vous plains pas, la chance va vous revenir : malheureux au jeu, heureux en... Vous savez le reste.

Ce fut presque malgré lui qu'il se permit cette plaisanterie, peut-être imprudente en un pareil moment; mais il lui fut impossible de la retenir en pensant « à la bonne tête » que son neveu ferait le lendemain en face de Clémence.

Il n'était pas encore onze heures quand monsieur de Carquebut et Louis sortirent de la chambre du marquis.

En passant dans la bibliothèque, monsieur de Carquebut remarqua un petit lit pliant, qui avait été dressé là.

— Pour qui ce lit? demanda-t-il.

— Pour moi, répondit Louis; je veux être à portée de mon cousin, s'il a besoin de moi.

— Et puis comme cela tu gardes sa porte. Veux-tu que je te prête mon revolver?

Louis ne répondit pas.

— Bonne nuit, gendarme ; dors bien.

Et monsieur de Carquebut monta à sa chambre en faisant retentir les voûtes de l'escalier du bruit de ses pas; puis en entrant chez lui il ferma sa porte avec fracas.

Mais dix minutes après ayant remplacé ses bottes par des chaussons, il ressortit doucement, marchant avec précaution, rasant les murailles.

Arrivé sur l'esplanade, il se tint dans l'ombre projetée par la masse sombre du château, et sans faire de bruit il gagna le premier arbre qui se trouve au haut de la côte; là il s'assit pour attendre Clémence.

Comme la demie sonnait à l'horloge, il vit apparaître une forme noire si bien enveloppée dans un manteau et dans un voile que s'il n'avait pas su à l'avance que c'était elle, il ne l'aurait pas reconnue.

Lorsqu'elle fut près de son arbre, il se leva brusquement ; mais elle ne marqua aucune surprise.

— A! c'est vous? dit-elle, vous avez bien fait de m'attendre. Tout est-il disposé comme nous l'avons décidé?

— Parfaitement; j'ai moi-même fermé la fenêtre, c'est-à-dire que je l'ai laissée ouverte. Vous n'aurez qu'à tirer les volets sur vous, et à pousser doucement la fenêtre pour qu'elle ne se prenne pas dans les rideaux.

— Bien.

— Quant à Arthur, je l'ai préparé aussi par quelques paroles; j'ai versé quelques larmes sur votre départ.

— Et il a été ému?

— Ah! je crois bien.

— Alors tout est bien. Ne m'accompagnez pas plus loin, je marcherai plus doucement que vous sur le sable ; il ne faut pas, si par hasard votre neveu n'est pas encore endormi, qu'il nous entende.

Et comme si elle avait eu des ailes elle s'éloigna sans faire de bruit ; le gravier ne craquait pas sous ses pieds légers. Bientôt elle disparut dans l'ombre.

En arrivant à la fenêtre, elle tira doucement les volets qui vinrent à elle ; puis, ayant poussé les deux battants de la fenêtre, elle enjamba l'appui et se trouva dans la chambre derrière les rideaux.

Elle écouta. Aucun bruit. A travers la fente des rideaux, elle regarda avec précaution. Une veilleuse brûlait à sa place ordinaire ; la plus grande partie de la chambre était noyée dans l'ombre.

Doucement elle écarta un rideau et avança une oreille; le bruit d'une respiration régulière arriva jusqu'à elle, le marquis dormait.

Alors elle tira doucement les volets et, ayant poussé la fenêtre, elle entra dans la chambre. Marchant en glissant sur le tapis, elle alla tout d'abord à la porte qui communiquait avec les autres appartements, et vivement elle poussa les deux verrous.

Maintenant il était à elle.

XXIX

Clémence n'avait point l'intention de réveiller le marquis; ce sommeil, au contraire, favorisait l'exécution de son plan.

Elle commença par se débarrasser de son manteau et de son voile. Puis, cela fait, elle disposa un fauteuil aux pieds du lit, et, allant prendre la veilleuse sur la console, où elle brûlait, elle l'apporta sur un guéridon, de telle sorte que sa faible lumière éclairât en plein le fauteuil qu'elle avait disposé. Comme un peintre qui veut éclairer son modèle, elle approcha et recula le guéridon à plusieurs reprises, choisissant attentivement son point.

Quand tout fut préparé à son gré, elle s'assit dans ce fauteuil, et se trouva placée de telle façon que le marquis ne pouvait pas ouvrir les yeux sans la voir.

Alors elle attendit, parfaitement décidée à rester là, sans remuer, jusqu'au matin, s'il le fallait.

Le marquis dormait, mais d'un sommeil agité ; il remuait les mains sur les draps et respirait difficilement, avec oppression.

— Il rêve de moi, se dit-elle, et la douleur de la séparation l'étouffe, pauvre girouette qui tourne à tous les vents.

Alors, pensant à Louis, qui dormait de l'autre côté de la porte, bien tranquillement, sûr de son lendemain, elle eut un sourire, et, comme monsieur de Carquebut, elle se dit que le substitut aurait vraiment une figure curieuse à voir, quand le matin elle lui ouvrirait cette porte devant laquelle il avait fait si bonne garde.

Bientôt l'agitation du marquis augmenta; il jeta ses deux bras en avant, comme s'il voulait se défendre ou repousser quelqu'un ; ses lèvres s'ouvrirent et murmurèrent des mots inintelligibles.

Elle quitta son fauteuil pour écouter de plus près.

Au moment où elle se penchait sur lui :

— Denise... pardon ! ma fille, dit-il d'une voix nette et distincte qui éclata dans le silence.

Puis, tout de suite et avec précipitation, il articula des sons confus qui n'étaient pas des paroles formées.

Sa fille ! c'était de sa fille qu'il rêvait, c'était Denise qui le préoccupait.

Si elle avait pu se laisser un moment troubler ou émouvoir, si elle avait pu hésiter, ce nom seul l'aurait affermie dans sa résolution.

Ce n'était pas avec Louis qu'était réellement engagée la lutte qu'elle soutenait, c'était avec Denise.

C'était donc Denise qu'il fallait combattre, et de telle sorte que son prestige fût radicalement détruit.

Qui lui donnait ce prestige aux yeux du marquis? Sa gentillesse, sa grâce, sa douceur, son charme? Sans

doute, il fallait tenir compte de ces séductions naturelles.

Mais ce n'était pas en elle seule qu'il fallait chercher les raisons de la puissance qu'elle exerçait; c'était encore, c'était surtout dans le marquis. La fibre sensible qui avait été touchée en lui, c'était celle de la paternité. Sa tendresse avait été engendrée par la croyance qu'il était le père de Denise, et si, malgré tout, cette tendresse avait persisté, c'était parce qu'il admettait encore la possibilité de considérer la fille d'Emma Lajolais comme étant, jusqu'à un certain point, la sienne.

En entrant dans la chambre du marquis, elle était hésitante sur les moyens à employer pour ramener celui-ci; ces réflexions la fixèrent, et son plan fut aussitôt bâti.

Et Louis qui dormait! Ah! la bonne figure au réveil!

Pendant longtemps, elle resta immobile dans son fauteuil, réfléchissant au présent, surtout prenant ses dispositions pour l'avenir, car maintenant elle était certaine d'avoir de longs jours devant elle pour arriver à son but.

Tout à coup le marquis fit deux ou trois soubresauts, puis il entr'ouvrit les yeux; mais presque aussitôt il les referma, comme un homme qui veut continuer son rêve et suivre une vision imaginaire, invisible dans la réalité.

— Il me voit, se dit Clémence, qui comprit ce mouvement, et c'est pour rester plus longtemps avec moi qu'il ferme les yeux: ses dispositions me sont favorables, le moment est bon.

Bientôt il rouvrit les yeux et regarda devant lui avec un certain effarement dans le regard.

Alors elle lui sourit doucement.

Vivement il étendit les mains dans un mouvement de frayeur, et bien certainement, si sa gorge n'avait pas été contractée par l'émotion, il aurait crié.

— Et oui, c'est moi, dit-elle en se levant et en se penchant sur le lit, c'est moi; ce n'est point une ombre. Vous ne rêvez pas, c'est moi.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-il.

Et faiblement il voulut la repousser.

— Ne me repoussez pas, dit-elle, je m'en irai moi-même tout à l'heure, quand je vous aurai appris ce que vous devez savoir.

— Où est Louis? demanda-t-il comme s'il n'avait pas compris.

— Il fait bonne garde dans la bibliothèque, et c'est parce qu'il me barrait la porte que je suis entrée chez vous par la fenêtre; il n'y a rien de surnaturel dans mon apparition, je ne suis pas le diable. Rassurez-vous.

Il l'écoutait les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, et, pendant qu'elle parlait ainsi d'une voix douce, son esprit tout d'abord bouleversé était arrivé peu à peu à comprendre ce qui se passait.

— Ainsi, dit-elle, vous avez voulu une séparation.

— Ce n'est pas moi qui l'ai voulue; c'est le docteur Gillet, c'est monsieur Marbœuf qui me l'ont imposée comme une condition absolue d'existence en ce monde et de salut dans l'autre.

— Je comprends, et mon intention en m'introduisant ici n'est pas de récriminer ni de vous amener à changer de résolution. Pour mon compte, je trouve les conditions imposées par monsieur Marbœuf trop justes pour me révolter contre elles. Si vous avez votre salut à faire, moi aussi j'ai le mien, et, si j'avais pu jusqu'à ce jour vous le sacrifier, je ne souffrais pas moins que vous du scandale que causait notre liaison. Ne craignez donc rien à ce sujet. Quant à l'intervention du docteur Gillet, j'aurais beaucoup de choses à dire; car, si vous avez besoin de soins, j'ai l'orgueil de soutenir hautement que vous n'en trouverez jamais de plus dévoués que les miens.

— Il ne faut pas entendre ainsi les exigences de Gillet,

— Maintenant peu importe; ce n'est pas pour cela, je vous le répète, que j'ai pénétré ici en escaladant une fenêtre comme une voleuse. Vous avez eu un courage qui aurait été au-dessus de mes forces... disons mieux, au-dessus de ma tendresse; j'accepte la rupture que vous avez voulue. Peut-être auriez-vous pu me la signifier d'une autre façon, mais à cela non plus je ne veux pas penser. Ce n'est pas pour moi que je me suis décidée à cette démarche suprême, c'est pour vous, et c'est... pour un autre.

Il regardait avec une profonde émotion cette femme qu'il avait tant aimée, qu'il aimait tant, qu'il avait cru ne devoir jamais revoir, et qui se tenait là devant lui, appuyée d'une main sur son lit, lui parlant les yeux dans les yeux.

Tout à coup, comme s'il n'écoutait pas ce qu'elle lui disait, il l'arrêta d'un geste :

— Voudriez-vous avoir la complaisance d'allumer une bougie?

Elle comprit à quel sentiment il obéissait en lui adressant cette demande, et elle s'empressa de faire ce qu'il désirait. Seulement, au lieu d'allumer une seule bougie, elle prit un flambeau à plusieurs branches et alluma toutes celles qu'il portait.

La vaste chambre pleine d'ombre se trouva tout à coup illuminée; alors, revenant vers le lit, elle posa le flambeau sur le guéridon où était la veilleuse, et la lumière des bougies la frappa en plein visage.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel ils se regardèrent sans parler; les yeux du marquis avaient repris leur éclat d'autrefois, ses lèvres tremblaient : « Elle! C'était elle! »

— Si j'ai voulu vous voir, dit-elle en continuant, c'est pour vous demander le lieu et la maison dans lesquels je dois me retirer; car, si notre intimité est rompue et pour jamais, il subsiste cependant des liens entre nous que nous ne pouvons pas délier ni briser, car ils sont placés au-dessus de notre puissance.

— Ne craignez pas que je cesse de vous aimer; je le voudrais, je ne le pourrais pas.

— Il ne s'agit pas de l'amour que vous pouvez ressentir encore pour moi, ni de celui que j'éprouve et que j'éprouverai toujours pour vous; il s'agit d'une chose plus haute encore, plus sacrée.

Elle fit une pause, et, se penchant de manière à plonger ses yeux dans ceux du marquis :

— Il s'agit de notre enfant.

— Notre enfant!

— Oui, l'enfant que je porte dans mon sein; mon fils, le vôtre. C'est pour vous parler de lui que je me suis résignée à cette démarche insensée; c'est pour vous demander où vous voulez que je passe les derniers mois de ma grossesse, où vous voulez que vienne au monde mon enfant, le vôtre, Arthur!

— Mon enfant! mon enfant

Il était éperdu.

— Depuis longtemps, continua-t-elle, je me croyais enceinte, et, si je ne vous en ai pas parlé, c'est que je ne voulais pas vous donner une fausse joie pour le cas où je me serais trompée. Mais aujourd'hui ce n'est plus sur une série de présomptions plus ou moins fortes que je m'appuie pour vous faire cet aveu, c'est sur un fait certain; j'ai senti mon enfant remuer dans mon sein. Sous le coup des terribles émotions dont j'ai été frappée aujourd'hui, la vie s'est manifestée en lui, et, quand j'ai été chassée de cette maison, il s'est agité, comme s'il voulait protester contre ce renvoi et me dire : « Restons près de mon père. »

Elle se cacha la tête dans ses doigts; puis brusquement, saisissant la main du marquis et la posant sur son flanc.

— Là, là, s'écria-t-elle, le sens-tu, l'entends-tu?

La main du marquis était trop tremblante pour rien sentir, Mais il n'avait pas besoin d'une preuve matérielle

pour être convaincu : il était sous les rayons brûlants qui s'échappaient des yeux de la femme qu'il avait adorée, et avec sa passion sa foi s'était rallumée plus ardente que jamais.

Qui avait manqué jusque-là à son amour ? Un enfant.

Et cet enfant, elle le lui donnait au moment même où, accablé par la résolution qui lui avait été imposée, brisé par la fièvre qui avait suivi cette séparation, l'esprit troublé par les alternatives de volonté et de défaillance qui depuis vingt-quatre heures se succédaient en lui, il était incapable de résister à un accès de joie, et devait se jeter follement, aveuglément, sur la plus légère lueur d'espérance qu'on ferait briller devant lui.

Il la prit dans ses bras, et, l'attirant sur sa poitrine :

— Oh ! ma chère femme ! dit-il.

Et plusieurs fois il répéta ces trois mots, qui irrésistiblement lui montaient du cœur aux lèvres.

Mais quelques petits coups frappés à la porte le tirèrent de son extase.

— N'a-t-on pas frappé ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui, à la porte.

— C'est Louis. Il est couché dans la bibliothèque ; il a été réveillé.

On frappa de nouveau plus fort, et, en même temps, on tourna le bouton de la serrure ; mais la porte, fermée au verrou, ne pouvait s'ouvrir du dehors.

— Répondez, dit Clémence.

— Mais...

— Ne laissez pas enfoncer la porte.

— Qui est là ? demanda le marquis à haute voix.

— Moi ; j'ai entendu du bruit chez vous, et je venais voir si vous n'aviez besoin de rien.

— De rien, merci !

Alors Clémence s'approcha vivement de la porte, et, parlant par le trou de la serrure, d'une voix claire :

— Merci bien, dit-elle ; quand je suis auprès de monsieur le marquis, il n'a besoin de personne. Vous pouvez dormir tranquillement.

Puis, revenant au lit du marquis :

— Maintenant, dit-elle, nous pouvons parler librement, sans étouffer nos voix ; reprenons donc notre entretien au point où votre gardien l'a interrompu. Je vous demandais dans quel pays, dans quelle maison, je devais me retirer.

XXX

En s'introduisant dans la chambre du marquis, Clémence n'avait pas eu le moindre doute sur le résultat de sa tentative, cependant elle n'avait pas cru, malgré toute la confiance qu'elle avait en son pouvoir, que les choses marcheraient avec cette facilité et cette rapidité.

Tout avait concouru au succès de son entreprise, même cette intervention de Louis ; car, en amenant un éclat, elle arrachait le marquis aux hésitations qui auraient pu l'embarrasser et le retenir.

Maintenant il n'y avait plus qu'à achever ce qui avait été si heureusement commencé.

— Je ne veux pas, dit-elle, que vous puissiez éprouver pour notre enfant les doutes et les angoisses qui vous ont si cruellement tourmenté à propos de Denise. Celui-là, vous savez qu'il est bien à vous, et vous avez cette suprême joie de pouvoir vous dire, avec une foi absolue, que vous seule pouvez en être le père. Alors que j'espérais être enceinte, mais sans avoir cependant la certitude de ma grossesse, je me disais que cet enfant viendrait au monde dans ce château, que vous-même vous le recevriez dans vos bras, que vous entendriez son premier cri...

— Mais cela sera ainsi, dit le marquis en l'interrompant. Une séparation entre nous est maintenant impossible ; elle serait une infamie, elle serait un crime. Est-ce que si j'avais connu cette grossesse, je me serais laissé entraîner par les instances de Gillet ? Est-ce que je me serais laissé toucher par les exhortations du bon monsieur Marbœuf ? Lui-même, d'ailleurs, s'il avait su la vérité, aurait changé de langage : peut-on ordonner à un père d'abandonner son enfant ? Pour moi, je n'abandonnerai pas le mien. Nous chercherons, nous trouverons comment expier nos fautes ; mais ce serait en commettre une nouvelle que de penser à nous avant de penser à cet enfant. Lui, lui d'abord ; nous ensuite.

Comme elle le regardait sans parler, il s'arrêta.

— Ne sentez-vous pas comme moi, s'écria-t-il, que cet enfant réunit nos deux existences par un lien indissoluble ?

— Je sens que vous êtes redevenu le marquis de Rudemont ; l'homme noble, généreux, grand, que j'aimais.

— Aux projets que vous formiez, je ne vois qu'un changement à apporter, mais il est capital : il ne faut pas que notre enfant naisse dans ce château.

— Vous voyez bien que telle n'est plus mon espérance, puisque précisément je suis ici pour vous demander de me fixer la maison dans laquelle vous voulez que je me retire.

— Vous vous retirerez là où je me retirai moi-même. Le lieu importe peu, puisque nous l'habiterons ensemble ; il faut seulement qu'il soit bien caché. Vous devez comprendre que notre enfant ne peu pas naître en France, où il aurait pour père le capitaine Beaujonnier, puisque légalement vous êtes madame Beaujonnier. Il naîtra donc à l'étranger, où je le reconnaîtrai pour mon fils ou pour ma fille. Cela est possible, à cette condition qu'on ne connaisse pas votre grossesse, et personne ne la soupçonne, n'est-ce pas ?

— Oh ! personne, je vous le jure. Comment cela serait-il, puisque ce matin je n'avais aucune certitude à ce sujet ?

— Eh bien ! vous ferez tout pour la cacher, jusqu'au moment où il sera impossible de la tenir secrète. Ce jour-là, nous quitterons Rudemont ; nous disparaîtrons sans qu'on puisse savoir où nous nous sommes retirés ; nous prendrons le premier nom venu ; votre accouchement se fera dans une grande ville : à Londres, à Vienne, à Naples, pour qu'on ne puisse pas le découvrir, et là, comme vous l'aviez espéré, je recevrai notre enfant dans mes bras, j'entendrai son premier cri.

— Ah ! Arthur ! s'écria-t-elle en joignant les mains dans un mouvement extatique.

— Quant au reste, continua le marquis, quant aux déclarations légales à faire pour la naissance de cet enfant, soyez tranquille, je saurai arranger toutes choses pour que devant la loi je sois son père d'une façon indiscutable, si jamais quelqu'un voulait soulever des difficultés ou des procès à ce sujet.

Ce départ à l'étranger ne pouvait convenir à Clémence. Si elle était revenue de Sorrente à Rudemont pour échapper à l'accusation de captation, elle n'allait pas maintenant retourner à Sorrente ou autre part pour retomber sous la menace de cette même accusation. Mais elle ne jugea pas à propos de s'expliquer là-dessus ; avant que sa grossesse devînt apparente, elle aurait le temps d'aviser.

Pour le moment, elle ne devait avoir souci que d'une chose : profiter des dispositions du marquis pour ressaisir sa puissance.

Ces dispositions au reste étaient aussi favorables qu'elle pouvait le souhaiter.

Ce n'était pas seulement de la joie qu'il éprouvait ; c'était une sorte d'ivresse, un transport fiévreux. Tout en parlant, il lui prenait les mains et les embrassait ; des larmes roulaient sur ses joues. Parfois les mots s'arrêtaient dans sa gorge contractée par l'émotion ; alors il la contemplait, comme si ses yeux ne pourraient jamais se contenter de la voir.

Avec la connaissance qu'elle avait de son caractère et de sa nature, Clémence ne se méprenait point sur les causes de cette joie. Sans doute il était heureux de la grande nouvelle qu'elle lui annonçait, mais ce n'était pas seulement le sentiment paternel qui s'était exalté en lui. Désespéré d'une séparation à laquelle il ne s'était résigné que sous la pression des influences qu'on avait eu l'adresse de faire agir sur lui, il se jetait avec emportement sur la main qu'elle lui tendait pour le ramener en arrière. Alors qu'il ne s'agissait que de lui, il avait écouté la voix qui parlait d'expiation et il avait consenti à la rupture d'une liaison coupable. Malgré le désespoir profond, malgré les douleurs de cette rupture, il avait persisté dans la résolution qui lui était imposée. Mais maintenant ce n'était plus de lui seul qu'il s'agissait; avant tout il devait penser à l'enfant dont il serait bientôt père; et les raisons qu'il n'avait pas su trouver pour justifier, devant sa conscience effrayée, un retour en arrière, lui étaient maintenant imposées de telle sorte qu'il ne pouvait pas ne pas les écouter. Ce n'était pas à sa maîtresse qu'il revenait, c'était à la mère de son enfant; et, si la veille sa conscience avait pu lui commander de rompre avec l'une, cette même conscience aujourd'hui lui faisait un devoir de s'attacher à l'autre. De là son bonheur.

Pendant longtemps il parla de ses projets pour cet enfant, et il mettait tant de feu dans ses paroles, que c'était à croire qu'il était redevenu l'homme d'autrefois.

Quant à Clémence, sans dire un seul mot de l'avenir, elle se tenait dans le passé, et, par mille détails circonstanciés, elle insistait sur cette paternité; elle voulut même aller chercher un calendrier pour fixer dès maintenant d'une façon certaine le jour de son accouchement. Ce serait le lundi, un 14. Quelle heureuse coïncidence ! précisément, jour et date étaient ceux de sa propre naissance.

Les heures passèrent vite dans cet entretien.

Cependant il y avait un point que Clémence n'avait pas encore touché, mais qu'elle n'avait garde d'oublier: c'était celui qui s'appliquait à Louis et à Denise.

Lorsqu'elle jugea le moment favorable, elle aborda cette question :

— Quand je me suis décidée à venir près de vous pour vous parler de notre enfant, dit-elle, je n'ai point imaginé que notre entrevue pourrait avoir la conclusion que vous m'imposez. Puisque vous vous étiez décidé à une séparation, il me paraissait impossible que vous pussiez revenir sur votre résolution ; mais, puisqu'il en est autrement, je vous demande la permission de vous dire à quelles conditions j'accepterai le rapprochement que vous désirez.

— Des conditions?

— Sans doute, il peut vous paraître étrange que je parle de conditions à un homme généreux et grand comme vous; mais l'une de ces conditions doit me donner le repos, et l'autre, ce qui est autrement grave, doit assurer votre tendresse entière à notre enfant. Dans ces circonstances, vous me pardonnerez donc. La première de ces conditions, c'est que vous ne rompiez pas avec votre cousin Louis ; ma vengeance envers lui sera dans une conduite absolument opposée à la sienne. Il a fermé devant moi la porte de ce château, je veux l'ouvrir devant lui.

Le marquis fut profondément touché par cette preuve de générosité. Ah ! comme Louis la connaissait mal !

— Ainsi, continua-t-elle, il est entendu que vous ferez tout ce qui sera possible pour retenir monsieur Louis près de vous, et, en agissant ainsi, ce ne sera pas seulement un témoignage de tendresse que vous me donnerez ; ce sera encore une précaution utile que vous prendrez pour notre enfant. Il peut être bon que monsieur Louis soit bien convaincu que je ne suis pas enceinte.

— Vous êtes la meilleure des femmes, dit-il, et la plus intelligente.

— Quant au second point, continua-t-elle, il est plus délicat, et je reconnais qu'il vous sera douloureux; aussi est-ce presque malgré moi que je vous l'impose, mais je croirais être mauvaise mère en faiblissant devant la crainte de vous peiner. Vous voyez, mon ami, que je suis déjà obligée de partager mon affection et ma sollicitude entre vous et notre enfant; ce que je désire, ce que je demande, laissez-moi ajouter ce que j'exige, c'est que Denise reste au couvent.

— Mais elle ne veut pas être religieuse, j'ai la preuve qu'elle aime Louis.

— Je ne demande pas qu'elle reste au couvent toute sa vie, rassurez-vous; vous ne me verrez jamais vous demander une chose absurbe ou coupable. Si Denise ne veut pas être religieuse, elle ne le sera pas ; si elle aime monsieur Louis elle l'épousera. Cela est parfaitement juste, et vous devez vous souvenir que c'est d'ailleurs ce que j'ai toujours dit.

— Cependant...

— Ce que je demande, c'est que Denise reste au couvent jusqu'à la naissance de notre enfant, et, si j'insiste sur cette condition, c'est parce que je suis jalouse d'elle. Oh ! cela, je l'avoue franchement. Jusqu'à ce jour, j'ai eu pour elle la plus vive tendresse, et cent fois je vous ai parlé de mon affection. Mais ce qui s'est passé ici en mon absence m'a ouvert les yeux C'est au nom de Denise qu'on est intervenu auprès de vous. Est-ce vrai cela ?

— Il est vrai qu'on m'a parlé d'elle.

— Il est vrai aussi, n'est-ce pas, que c'est en réveillant votre affection pour elle qu'on est parvenu à vous faire écrire cette lettre qui me chassait d'ici. Tendresse contre tendresse, c'est ainsi, j'en suis certaine, que la lutte a été engagée, et j'ai succombé.

— Croyez-vous donc que j'ai cessé de vous aimer ?

— Non, mais je crois qu'on vous a dit que la tendresse de Denise pour vous remplacerait la mienne, et que dans cette promesse vous avez trouvé une sorte de consolation. Eh bien ! je serais une mauvaise mère, si je permettais qu'on employât contre mon enfant les mêmes armes dont on s'est servi contre moi. Quand vous aurez vu votre fils, quand il vous aura souri, oh ! alors, peu m'importe; par lui, nous serons l'un et l'autre invulnérables. Alors Denise tant que vous voudrez. Mais jusque-là j'ai peur d'elle ; oui, mon ami, une peur affreuse. Oh ! je vois combien sont habiles ceux qui conspirent ma perte, et je sens combien cette pauvre Denise, innocente de tout en réalité, serait dangereuse entre leurs mains. Si vous voulez que je ne passe pas ma grossesse dans l'angoisse et dans la fièvre, accordez-moi cette grâce que j'implore à genoux. D'ailleurs que ferions-nous d'elle quand nous partirons?

— Mais d'ici là elle serait mariée.

— Et d'ici là aussi elle amènerait peut-être une nouvelle rupture entre nous.

Le marquis voulut se défendre et défendre Denise.

— Denise ou moi, répéta Clémence.

Ce fut Denise qui à la fin succomba. Il fut donc convenu que le marquis prierait Louis de ne pas rompre des relations qui lui étaient chères, et qu'en même temps il lui accorderait la main de Denise, mais à condition que ce mariage ne se ferait que dans quelques mois.

XXXI

Après les quelques paroles que Clémence lui avait lancées à travers la porte, Louis était resté un moment abasourdi.

La surprise en effet était grande, le coup était fort ; car, s'il s'attendait à un retour et le croyait même probable, ce n'était point de ce côté.

Mais bientôt il comprit comment les choses s'étaient passées, et le souvenir des paroles de son oncle, lui revenant, éclaira ce que tout d'abord il n'avait pas vu. La malle envoyée à Paris était une ruse pour endormir sa surveillance ; la fenêtre fermée avec fracas, une comédie ; l'offre d'un revolver, une raillerie.

Il avait été joué.

Tandis qu'il dormait tranquillement devant la porte de son cousin, croyant naïvement avoir pris toutes les précautions pour faire bonne garde, elle s'introduisait par la fenêtre, et d'un mot, en une minute, elle détruisait ce qui lui avait coûté tant de peines : menaces du docteur, exhortations du chanoine, engagements envers Denise, tout était oublié.

Maintenant que faire ?

L'idée lui vint de partir aussitôt sans attendre le jour. A quoi bon rester ? S'il avait pu si difficilement arracher cette rupture au marquis alors que Clémence était éloignée, qu'obtiendrait-il lorsqu'elle serait là pour se défendre ? Il aurait à supporter son sourire moqueur, il aurait à entendre les plaisanteries de son oncle, voilà tout. Quant à toucher le marquis, il n'y avait pas à l'espérer.

Mais cette idée ne fit que traverser son esprit : qu'importaient les moqueries de l'une et les plaisanteries de l'autre ; ce serait une lâcheté de déserter la lutte ; il devait aller jusqu'au bout.

Il ralluma sa lampe et, prenant un livre, il se mit à lire pour passer le temps avec moins d'impatience.

Vers six heures et demie du matin, la porte de la bibliothèque qui donnait sur le parloir s'ouvrit, et monsieur de Carquebut entra.

Il avait un air narquois et il se frottait les mains comme un homme qui s'est éveillé de bonne humeur.

– Au travail, dès le matin, dit-il en regardant le livre que Louis lisait : c'est malsain ça, mon garçon ; il faut travailler, c'est juste ; mais il faut aussi se faire une raison et ne pas sacrifier son sommeil. Tu n'as donc pas bien dormi ?

Louis regarda son oncle en face ; puis, après un moment de silence :

— J'ai été éveillé, dit-il, par l'entrée de madame Beaujonnier chez notre cousin.

Monsieur de Carquebut fit un saut en arrière, mais bien vite il reprit son assurance.

— Elle t'a donc passé sur le corps ? Vois-tu que j'avais raison de te proposer mon revolver.

Louis garda son calme.

— Elle a passé par la fenêtre que vous aviez eu soin de laisser ouverte.

Monsieur de Carquebut fut pris d'un rire irrésistible, et es éclats de sa voix firent trembler les vitres.

— Tu as deviné le tour, s'écria-t-il ; n'est-ce pas qu'il a été bien exécuté ?

Et, les deux mains posées sur ses cuisses, le corps courbé en avant, il s'abandonna à son rire.

— Et quelle tête tu fais, disait-il quand il se calmait un peu ; quelle bonne figure ! Non, vrai, tu vas me faire mourir.

Puis tout à coup s'arrêtant :

— Elle t'a donc parlé ? demanda-t-il.

Louis ne répondit pas, mais le regard qu'il lança à son oncle fut tel que celui-ci baissa les yeux.

— Allons, allons, dit-il, il faut être meilleur joueur que cela ; tu es battu, eh bien ! tu es battu. Est-ce que j'ai pris ces airs méprisants quand tu t'es fait le gardien d'Arthur ? Cependant la chose était assez vive. Tu arrivais ici et tu y parlais en maître, tu commandais ; on ne devait obéir qu'à toi. J'avoue que ça m'a déplu. J'ai trouvé un moyen de te couper l'herbe sous le pied, j'en ai profité. Et puis, cette considération mise de côté, il y en a un autre encore qui m'a décidé à intervenir. Pourquoi voulais-tu faire le malheur d'Arthur ? Je ne veux pas qu'on le tourmente, le pauvre garçon : laissons-le mourir en paix. Crois-tu que tu n'aurais pas abrégé ses jours avec tes médecins et tes chanoines. De quel droit es-tu venu lui enlever madame Beaujonnier qui le rendait heureux. Oh ! en tout bien, tout honneur, et il n'y a que des hypocrites pour soutenir le contraire. Je sais à quoi m'en tenir peut-être, moi qui les vois tous les jours. Eh bien ! je te dis qu'en le privant des soins de cette petite femme tu abrégeais ses jours. Je n'ai pas voulu de ça. C'est alors que nous avons inventé le tour de la fenêtre, et il a été bien exécuté.

Monsieur de Carquebut aurait pu parler ainsi pendant des heures. Louis s'était assis et il se tenait le menton appuyé sur sa main, calme, immobile, sans même un froncement de sourcil, comme s'il avait été sourd.

A la longue, ce silence troubla monsieur de Carquebut et l'intimida ; il se sentit mal à l'aise. Il eût voulu une contradiction, un mot de colère qui lui permissent de continuer.

— Tu ne me réponds pas ? dit-il en s'arrêtant.

— Je n'ai rien à vous dire, puisque vous êtes mon oncle.

— Ah ! c'est comme cela ! s'écria monsieur de Carquebut. Eh bien ! moi, j'ai quelque chose à te dire : c'est que tu es un ingrat et un insolent. Je venais à toi pour t'aider à faire la paix avec Arthur ; tu t'arrangeras comme tu voudras, je m'en lave les mains, ingrat, ingrat !

Et sur ce mot il sortit de la bibliothèque roide et fier.

Louis voulut reprendre son livre, mais il lui fut impossible de concentrer son attention sur sa lecture : les paroles de son oncle lui emplissaient les oreilles, et un sentiment de honte lui soulevait le cœur. Cet homme était le frère de sa mère.

Enfin, vers huit heures, la porte de la chambre du marquis s'ouvrit et Clémence parut.

Louis se leva, calme en apparence, mais en réalité frémissant.

— Quand je me suis présentée hier matin, dit-elle, vous vous êtes placé devant cette porte ; moi aujourd'hui je vous l'ouvre ; voulez-vous venir auprès de votre cousin, qui désire vous parler ?

Sans rien dire, Louis la suivit.

Le marquis était levé, et il se tenait assis dans son fauteuil.

En voyant Louis s'approcher, il baissa les yeux et il resta quelques secondes sans prendre la parole.

— Mon cher enfant, dit-il enfin, il s'est passé bien des choses depuis hier au soir, de sorte que nous avons besoin de nous entendre ce matin ; c'est pour cela que je t'ai fait appeler.

Louis se tenait debout devant le marquis, et Clémence derrière lui s'était appuyé sur la cheminée. En parlant, c'était elle que le marquis regardait.

Par dessus l'épaule de Louis, elle lui fit signe de continuer.

— J'avais pris, dit-il, une résolution tout à fait au-dessus de mes forces, et je l'ai abandonnée ; mais ce changement n'apportera aucune modification à nos relations ; le malentendu qui existait entre nous ayant été dissipé, il n'y a pas de raisons pour que je ne reste pas à ton égard ce que j'étais hier.

Louis se trouva terriblement embarrassé. Il ne s'était point attendu à cet accueil. Quand Clémence était venue lui ouvrir la porte, le sourire aux lèvres, il avait cru qu'elle allait prendre sa revanche de la veille, et s'il s'était préparé à quelque chose, c'était à sortir de cette maison avec dignité. Mais ce n'était point de sortir qu'on lui parlait, c'était au contraire de rester.

Etait-ce une ruse préparée par Clémence pour l'obliger à refuser ? Il y avait de grandes probabilités pour le

croire. Sans doute elle voulait employer de nouveau le système qui lui avait si bien réussi avec sa lettre d'invitation. Elle se donnait ainsi le beau rôle, celui de la générosité, et à son adversaire elle imposait le vilain.

Si elle le faisait prier de continuer des relations intimes avec son cousin, c'était pour qu'il n'acceptât pas cette proposition. Alors elle exploiterait habilement ce refus, et de nouveau le sort de Denise se trouverait compromis.

La situation pour lui était donc difficile et cruelle.

D'un côté, son devoir lui ordonnait de ne pas faire à la proposition de son cousin un autre accueil que celui qu'il avait fait à la première.

Tandis que de l'autre, son intérêt, uni à celui de Denise, lui commandait de ménager la susceptibilité du marquis, afin de ne pas arriver à une nouvelle rupture qui nécessairement aurait une grande influence sur son mariage.

En gardant ses entrées à Rudemont, il pouvait surveiller Clémence, et, dans une certaine mesure, déjouer ses machinations.

En les refusant au contraire, il la laissait maîtresse absolue d'entreprendre tranquillement tout ce qu'elle voulait.

Comme il pesait le pour et le contre, n'osant s'arrêter ni à l'un ni à l'autre parti, le marquis insista :

— Eh bien! dit-il, tu ne me réponds pas?

— Je pense à Denise. Que devient-elle dans ces nouveaux arrangements ?

— Elle devient ta femme ; tu as ma promesse ; je ne la reprends pas. Vous vous aimez, elle sera ta femme.

Louis regarda Clémence par un mouvement involontaire.

Alors elle se mit à sourire.

— Demandez à monsieur le marquis, dit-elle, si je n'ai pas, de toutes mes forces, appuyé ce mariage.

Louis ne comprenait plus ce qui se passait; il regardait le marquis, il regardait Clémence, cherchant à deviner ce qui pouvait rester caché derrière ces paroles. Oui, son cousin était sincère ; mais, elle, quel était son plan? A quoi voulait-elle arriver?

— Elle sera ta femme, mon cher Louis, continua le marquis ; seulement je te demande quelques mois avant de faire le mariage.

— Quelques mois!

— Oui, nous devons entreprendre assez prochainement un voyage ; à notre retour, nous vous marierons. Tu vois donc que les craintes dont tu m'as entretenu ne sont que des chimères.

— Des chimères ! Ah ! plût à Dieu. Mais par malheur elles ne sont que trop réelles, et les dangers que je redoutais n'ont jamais été plus menaçants. Je les vois maintenant, car tout à l'heure, j'ai failli me laisser surprendre. Ah ! pauvre Denise, en voulant te sauver, je te sacrifiais.

Il parlait avec exaltation, fixant sur Clémence des yeux qui jetaient des flammes, étendant vers elle sa main menaçante.

— N'est-ce pas, madame, continua-t-il, que cela servirait bien vos projets, si nous consentions à venir ici justifier et légitimer votre présence dans ce château? Quelques mois suffiraient, n'est-il pas vrai? ceux qu'on me demande, avant de consentir à mon mariage, et, pendant ces quelques mois, Denise resterait livrée à la sœur Sainte-Ursule.

Alors, se tournant vers le marquis, stupéfait de cette véhémence :

— Je vous ai dit hier qu'on vous trompait et je vous l'ai prouvé; aujourd'hui, devant madame, je vous le répète. Depuis deux ans, on vous trompe ; maintenant on vous trompe encore.

— Et qui trompe monsieur le marquis? demanda Clémence en avançant d'un pas.

— Vous, madame, qui, craignant la saine et pure influence qu'une enfant exerçait sur mon cousin, avez fait placer cette enfant à Sainte-Rutilie ; vous qui avez voulu la contraindre à entrer en religion ; vous qui aujourd'hui recourez à je ne sais quels moyens ténébreux pour la maintenir malgré tout dans cette prison.

Elle haussa les épaules.

— Moquez-vous de moi et appelez, si vous le voulez, monsieur de Carquebut à votre aide ; il vous soutiendra.

Clémence fit un signe au marquis, et celui-ci aussitôt se leva.

— Il suffit, dit-il ; nous n'avons plus qu'à nous séparer. Vous avez repoussé la main que je laissais tendue vers vous, je la retire. Adieu, monsieur.

Louis hésita un moment, comme s'il voulait continuer l'entretien quand même. Mais que pouvait-il dire ou plutôt que pouvait-il faire entendre?

Alors, s'étant incliné devant le marquis, il sortit.

XXXII

Clémence sortait victorieuse de cette lutte avec Louis.

Mais encore une victoire de ce genre, et sa cause était perdue, sinon dans le présent, au moins dans l'avenir, sinon pendant la vie du marquis, au moins après sa mort.

Comment nier maintenant qu'elle avait voulu faire le vide au château, de manière à y rester seule maîtresse?

Que de témoins contre elle dont la parole aurait un poids considérable! le docteur Gillet, le chanoine Marbœuf, et aussi la voix publique, qui s'élèverait de toutes parts, l'aubergiste, sa femme, son fils, les curieux du village, les domestiques du château, un déluge!

Son premier soin devait donc être de parer à ce danger, et pour cela il n'y avait qu'une chose à faire : opposer à ces témoignages d'autres témoignages contraires, c'est-à-dire que si on l'accusait d'avoir séquestré le marquis en éloignant de lui sa famille et certains de ses amis, il fallait qu'elle pût prouver que cette séquestration n'était pas ce qu'on prétendait; si quelques membres de la famille s'étaient éloignés, d'autres (monsieur de Carquebut) étaient restés; si quelques amis avaient interrompu leurs relations, d'autres les avaient continuées. N'est-ce pas là le cours ordinaire des choses en ce monde?

Avant que le marquis partît avec Clémence pour l'Angleterre et l'Italie, il recevait fréquemment à Rudemont. Non-seulement il donnait trois ou quatre belles fêtes tous les ans, à l'occasion des grandes chasses auxquelles il invitait toutes les personnes marquantes de la contrée, mais encore il réunissait ses amis plus intimes dans des dîners qui se renouvelaient deux fois par mois, à dates fixes, le 1er et le 15. Et cela, bien entendu, sans compter les petites réunions improvisées ou celles organisées à l'occasion d'une circonstance particulière : une rencontre, une visite, une partie de chasse.

Mais, depuis leur retour, ces fêtes, pas plus que ces réunions, n'avaient été reprises.

Comment le marquis, qui ne montait plus à cheval, eût-il suivi la chasse dans une forêt accidentée comme celle de Rudemont? Quelle figure eût-il faite à table avec sa serviette sous le menton et ses mains tremblantes?

Une autre raison d'ailleurs, et toute-puissante celle-là, empêchait de lancer des invitations : c'était la parfaite certitude qu'avait Clémence qu'elles ne seraient pas acceptées. Ce n'était pas dans un monde observateur rigoriste de la loi des convenances, comme celui de la province, qu'elle pouvait trouver des convives pour s'asseoir à une table où elle jouait le rôle de maî-

tresse de maison. Elle ne se faisait aucune illusion à ce sujet et savait comme si elle les avait entendus, les jugements qu'on portait dans la contrée sur le marquis et sur elle : — le marquis, un pauvre niais ; — elle, une intrigante. On pouvait serrer la main à monsieur de Carquebut et le recevoir partout, bien qu'on sût quels étaient ses goûts et quelle était sa vie; on ne pouvait pas avouer qu'on revenait du château de Rudemont, et qu'on y avait dîné en compagnie du marquis et de sa maîtresse. Sans doute les dîners étaient excellents, les vins exquis, les promenades dans la forêt étaient des plus agréables, les chasses étaient magnifiques ; mais il y avait la maîtresse qui gâtait tout cela. Est-ce que quand on est propriétaire d'une terre qui offre tant d'agréments, il est permis d'avoir une maîtresse... avouée, avec laquelle on vit publiquement ?

Cependant il fallait que cette quarantaine imposée à Rudemont cessât au moins en partie et pour certaines personnes ; sinon pour les femmes, dont elle n'avait point souci et qu'elle ne tenait pas à attirer au château, en tous cas pour les maris.

Elle en parla au marquis, mais, bien entendu sans lui faire part des raisons vraies qui la déterminaient à attirer des étrangers au château.

Au contraire elle cacha soigneusement ces raisons sous un prétexte qui devait toucher le marquis et qui effectivement le toucha.

— Si vous voulez que plus tard on ne puisse pas soupçonner ma grossesse, dit-elle, il me semble qu'il serait bon d'avoir des témoins qui pussent affirmer qu'ils n'ont remarqué aucun changement dans mon état.

— Assurément, mais où pensez-vous que nous pourrions trouver ces témoins ?

— Parmi des personnes qui viendraient ici et qui me verraient.

— Personne ne vient à Rudemont.

— Pourquoi n'invitez-vous pas quelques-uns de vos anciens amis?

Le marquis resta un moment sans répondre, ne sachant trop comment expliquer ce qu'il avait à dire.

— Parce que ma situation ici est irrégulière, n'est-ce pas? continua-t-elle. C'est là ce que vous n'osez dire, de peur de me peiner. Croyez-vous que je ne le sache pas comme vous ?

— Alors que voulez-vous ?

— Moi, personnellement, je ne veux rien, et, à vrai dire, j'avoue même que je ne tiens nullement à cacher ma grossesse.

— Mais alors notre enfant ne pourrait pas légalement être à moi ?

— Il serait à moi, et pour une mère, vous conviendrez que c'est là une considération qui a son importance ; tandis que ce que vous voulez, ce que vous cherchez, c'est qu'il soit à vous, à vous seul.

— Je veux qu'il ne soit pas à celui dont vous portez le nom.

— Je sais, mais, je le répète, en agissant ainsi, mon enfant sera à vous seul, et si un jour vous m'abandonnez, si vous aimez une autre femme plus jeune ou plus digne de vous...

A ce mot, le marquis se récria, mais cependant sans se fâcher, car ce doute le châtouillait doucement dans sa vanité. Une autre femme ! Elle était jalouse.

— Puisque vous vouliez m'abandonner hier, continua Clémence, pourquoi ne le voudriez-vous pas demain, dans un mois, dans dix ans ? Alors mon enfant sera à vous, il portera votre nom. Quels droits aurais-je sur lui ? Dans mon désespoir, je n'aurais même pas cette consolation d'avoir mon enfant à élever, à aimer. Voilà pourquoi je vous dis que personnellement je ne tiens pas à cacher ma grossesse.

— Mais moi je tiens à ce que vous la cachiez.

— Et je vous cède, comme je vous ai toujours cédé. Dès maintenant je vous donne notre enfant, voulant que vous trouviez dans ce don la preuve de l'immense tendresse que j'éprouve pour vous. Mais les choses étant ainsi, je dis, pour revenir à notre point de départ, qu'il nous faut, pour nier ma grossesse, des témoins qui soient en relations journalières avec nous et me voient dans l'intimité. Or ces témoins, nous ne pourrions les trouver que parmi des personnes qui seraient venues fréquemment au château et qui, par leur caractère, imposeraient leurs affirmations. Il nous faut donc des convives, et je crois qu'avec un peu d'adresse nous pouvons en trouver, sans blesser des susceptibilités que je désire tout autant que vous ménager. Tous les hommes, Dieu merci ! ne sont pas en puissance de femme, et, parmi ceux qui sont mariés, il en est certainement plusieurs qui sont heureux quand ils peuvent ne pas manger le pot-au-feu de famille.

Ce ne fut pas un peu d'adresse qu'il fallut pour racoler ces convives, ce fut beaucoup d'habileté et de diplomatie.

Si elle avait voulu admettre tout le monde, rien n'aurait été plus facile ; mais elle voulait faire un choix, de manière à avoir des témoins qui ne pussent point être reprochés, comme on dit au palais.

Parmi ceux dont elle désirait s'assurer le patronage, lesquels seraient disposés à la servir, lesquels aussi pourraient échapper au pot-au-feu de la famille ?

Elle n'avait personne pour l'éclairer, et, comme elle ne connaissait presque pas la contrée, elle se trouvait souvent embarrassée devant un nom.

Si celui-ci se rangeait du côté de Louis et ne s'asseyait à la table du marquis que pour parler du substitut ou de Denise?

Si celui-là refusait ?

Lorsqu'elle craignait une réponse négative plus ou moins entortillée dans une phrase polie, elle s'arrangeait pour arracher par la surprise ce qu'elle n'osait demander franchement.

Alors, au lieu d'envoyer une invitation à dîner, elle écrivait, au nom du marquis, pour demander une simple visite. Il y avait longtemps qu'on s'était vu ; si le marquis n'était pas souffrant, il serait le premier à se déranger ; mais, ne pouvant guère sortir, il espérait qu'on voudrait bien venir le visiter. Après une promenade dans le parc, il rentrait chaque jour vers cinq heures, et alors on avait la certitude de le rencontrer.

Lorsqu'en se rendant à cette invitation, on arrivait vers cinq heures au château, elle faisait traîner la visite en longueur et gagnait peu à peu l'heure du dîner ; alors il était bien difficile de refuser une invitation de rester ; d'autres convives arrivaient et souvent, sans trop savoir comment on était là, on se trouvait à table.

C'était ainsi qu'elle procédait invariablement pour les personnes qui avaient des relations d'affaires avec le marquis : son notaire, son avoué, son architecte, tous ceux enfin qui, à un titre quelconque, étaient tenus à une certaine déférence envers un riche client ; cela lui faisait des convives obligés qui meublaient la table.

C'était ce moyen qu'elle avait aussi employé avec le curé de Mulcent. Avant leur départ, ce curé dînait très-souvent à Rudemont, et, quand le marquis s'ennuyait, il envoyait tout simplement chercher « son curé, » qui l'amusait par les charges grotesques dans lesquelles il excellait. C'était, en effet, un personnage fort drôle et fort amusant que ce jeune curé : gai, enjoué, bon enfant, toujours de bonne humeur et plein d'entrain, il imitait à ravir le cri de tous les animaux de la création, et il faisait la charge de ses confrères avec un talent des plus remarquables. Maintes fois il avait représenté ses scènes d'imitation au château, et le marquis, qui se plaisait toujours à ces plaisanteries, l'avait pris en affection. Quand le marquis était rentré à Rudemont, le curé s'était cru obligé à lui faire une visite ; mais il avait choisi une heure à laquelle on ne pouvait

le garder ni à déjeuner ni à dîner. On l'avait invité pour le lendemain ; un devoir à remplir l'avait empêché d'accepter. Le surlendemain, on l'avait envoyé chercher, il s'était caché. Alors on lui avait écrit pour le prier de venir voir le marquis, à cinq heures ; puis, en prolongeant l'entretien, on l'avait retenu jusqu'au dîner, et malgré lui, ne sachant comment échapper, il avait été obligé de se mettre à table, où, honteux et confus, il n'avait ouvert la bouche que pour manger.

Le marquis aidait Clémence dans cette tâche avec d'autant plus d'empressement que ces dîners étaient pour lui une distraction et un plaisir.

Bien qu'il se mêlât peu à la conversation, il aimait les propos de table, le rire, le bruit, le tapage; assis à sa place de maître de maison, sa serviette largement dépliée sur sa poitrine, dodelinant de la tête, il souriait à ses convives et les excitait à la gaieté.

Il voulait surtout qu'on mangeât bien, et quand il n'avait près de lui que Clémence et monsieur de Carquebut, c'était à eux qu'il adressait ses instances.

Avec monsieur de Carquebut, il n'obtenait que des succès.

-- Volontiers, disait celui-ci ; pour vous faire plaisir, mon cher Arthur.

Et, pour faire plaisir à son cher Arthur, il se faisait servir les bons morceaux et buvait à coups redoublés les meilleurs vins de la cave.

Mais avec Clémence le marquis n'était pas aussi heureux. Naturellement sobre, elle avait horreur de cette mangeaille pantagruélique ; cependant, pour lui être agréable; elle cédait à son excitation et elle mangeait sans avoir faim, comme elle buvait sans avoir soif.

Sans doute cela était dur, mais il fallait bien tout faire pour lui plaire ; et puis, plus on restait à table, plus cela prenait de temps, et les longues heures pendant lesquelles elle devait l'amuser quand même et n'importe comment se trouvaient abrégées.

Aussi n'épargnait-elle pas les gracieusetés et les cajoleries aux convives qui voulaient bien rester au château jusqu'à l'heure du coucher.

Pour elle, quelle délivrance !

XXXIII

Prendre ses précautions pour le jour où le testament du marquis serait attaqué en justice était faire preuve de prévoyance.

Mais, d'un autre côté, c'était aller un peu vite.

Avant de s'inquiéter de savoir si ce testament serait attaqué et comment on pourrait le défendre, il fallait qu'il fût, et justement il n'était pas.

C'était donc à le créer qu'elle devait d'abord s'employer ; lorsqu'il aurait une forme certaine, elle verrait à l'entourer de toutes les défenses qui pourraient le protéger contre des attaques extérieures.

Il y avait d'autant plus d'urgence à procéder ainsi qu'elle se voyait menacée par Louis, sans trop savoir à quelle surprise elle était exposée, ni quelles armes celui-ci comptait employer pour recommencer ou plus justement pour continuer la lutte.

Ce qu'elle avait arrangé dans son voyage à Paris pour se débarrasser du substitut, n'avait en effet pas réussi.

Louis avait bien été nommé à Grasse, mais il n'avait pas accepté.

En recevant la nouvelle de cette nomination extraordinaire, il avait été immédiatement trouver son procureur général pour lui demander ce qu'elle signifiait et à qui il la devait.

Le procureur général avait répondu qu'il n'en savait absolument rien et qu'elle s'était faite par-dessus sa tête, à la chancellerie, sans qu'il eût été consulté, sans même qu'il eût été averti.

Alors Louis avait compris d'où le coup venait, et il s'était franchement expliqué avec le procureur général en lui disant qu'il n'acceptait pas cet avancement, et qu'il donnerait sa démission plutôt que de quitter Condé.

Le procureur général avait écrit au ministère de la justice. Du ministère, on avait répondu au procureur général, et le résultat de cette correspondance avait été que Louis non acceptant, serait maintenu dans ses fonctions de substitut à Condé.

Prévenu de ce qui se passait, le général Poirier avait écrit à Clémence, en lui disant qu'on ne pouvait pas envoyer de force monsieur Mérault à Grasse, ni lui faire accepter malgré lui un avancement qu'il s'obstinait à refuser.

Puis, en bon parent qu'il était et surtout en homme d'expérience qui connaît le fond des choses, il avait terminé sa lettre par quelques conseils pratiques.

« Si vous tenez quand même à ce que ce jeune » homme ne reste pas substitut à Condé, il faut procé- » der avec lui par destitution et non par mutation. » Sans doute cette destitution serait assez difficile à » obtenir, car ce petit magistrat, assez sot pour déplaire » à une charmante femme telle que vous, a des notes » excellentes ; mais enfin il ne serait pas absolument » impossible de l'arracher. Pour cela, il faudrait le com- » promettre au point de vue politique. Si vous pouviez » me fournir la preuve (ou l'à peu près d'une preuve), » qu'il est en relations suivies avec le parti orléaniste » ou légitimiste (mieux orléaniste, nous avons en ce » moment besoin des cléricaux), je parviendrais peut- » être à le faire destituer ou tout au moins à l'obliger » de donner sa démission. Mais pour cela il faudrait » m'apporter vous-même cette preuve, afin que nous » traitions cette affaire de vive voix et dans le tête-à- » tête. »

Clémence ne s'était pas mise en peine de savoir si elle pouvait ou ne pouvait pas se procurer cette preuve. Peu lui importait en effet que Louis fût destitué ; ce qu'elle voulait, c'était qu'il fût éloigné de Condé, et dès là qu'on ne l'envoyait pas à l'autre bout de la France, le but qu'elle poursuivait ne se trouvait pas atteint. Destitué, Louis resterait à Condé, et l'injustice commise à son égard lui vaudrait la sympathie publique : le beau résultat en vérité.

D'ailleurs elle avait mieux à faire que de s'en aller à Paris, même pour une journée ; c'était à Rudemont qu'elle devait désormais agir, c'était sur le marquis.

S'il avait été embarrassant de parler de testament avant la tentative de Louis, cela l'était bien plus encore maintenant ; car, il ne fallait pas se faire d'illusion à ce sujet, cette tentative avait produit sur le marquis une profonde impression.

Jamais il ne prononçait le nom de Louis, jamais celui de Denise ; mais, pour qui le connaissait bien comme Clémence, c'était là précisément une preuve que l'un et l'autre étaient présents pour son esprit ou pour son cœur.

Et puis, quand il restait dans son fauteuil silencieux, il avait une façon de la regarder fixement, en remuant les lèvres, qui en disait long. Evidemment il cherchait. Que cherchait-il ? Une seule chose : si ce que Louis lui avait rapporté était vraiment possible. C'était là son inquiétude, son angoisse. Toute parole touchant de loin ou de près à la question du testament ne fortifierait-elle pas ses doutes et ne confirmerait-elle pas ses soupçons ?

Enfin, d'un autre côté, comment encore aborder cette question avec un homme qui devait d'autant moins penser à se choisir un légataire qu'il se croyait à la

veille d'avoir un héritier légitime? Pourquoi faire un testament, quand dans quelques mois, son fils lui succéderait légitimement ?

Que pourrait-elle opposer à une réponse de ce genre ?

Devait-elle s'exposer à ce qu'il conçut des doutes sur cette paternité qui le lui avait livré, poings et mains liés ?

Si chez lui la volonté n'existait plus, l'intelligence cependant était toujours vivace. Incapable de vouloir une chose avec fixité, il n'était nullement incapable de raisonner ; il n'osait pas, il ne pouvait pas résister à une pression énergique qu'on exerçait sur lui. Mais en cédant il savait très-bien ce qu'il savait : la passion pouvait l'aveugler, elle ne paralysait pas ses yeux.

Un pareil état demandait des ménagements particuliers, et, sous peine de tout compromettre, elle ne devait pas aller franchement de l'avant ; au contraire, elle devait avancer que lentement, habilement, en s'entourant de précautions ; et quand elle rencontrait une difficulté, elle devait prendre des détours qui lui permissent de la franchir sans trop de rudes secousses.

C'était déjà beaucoup d'avoir fait retarder le mariage de Denise et de l'avoir maintenue au couvent de Sainte-Rutilie ; vouloir aller plus avant dans cette voie serait imprudent.

Désormais elle devait donc laisser Louis et Denise de côté, et se borner à circonvenir le marquis, de telle sorte que le jour où elle lui mettrait la plume à la main, il dût écrire quand même ce qu'elle lui dicterait.

Qu'à ce moment il se plaignît de la violence qui lui était faite, qu'il pensât à Denise et à Louis en gémissant de les sacrifier, peu importait, pourvu qu'il subît la volonté qu'elle lui imposerait. Elle avait bien souci vraiment de ses sentiments intimes. S'il écrivait, il pourrait après gémir et se lamenter à son aise, sans qu'elle fût jalouse de cette douleur.

Ce fut alors que la consultation qui, pendant son séjour à Paris, lui avait été donnée par l'agent d'affaires Caffié, lui revint à la mémoire et s'imposa à ses méditations.

Tout d'abord cette consultation lui avait paru absurde, et l'estime qu'elle professait pour l'agent d'affaires s'était trouvée considérablement diminuée par ce témoignage de pusillanimité. Se couvrir au moyen d'une personne considérable ou, à défaut de cette personne, par un établissement respectable, avait dit Caffié : c'est-a-dire abandonner à d'autres une partie de cette fortune qui lui coûtait tant de peine. Allons donc! cela n'était pas sérieux ; c'était l'avis d'un trembleur que la peur des juges et de la justice affolait, c'était la prudence du chat échaudé qui craint jusqu'à l'eau froide. Certes, non, elle ne se couvrirait point au moyen d'un tiers ; non, elle ne partagerait pas volontairement à l'avance la fortune d'Arthur.

C'était dans ces idées qu'elle avait fait la route de Paris à Rudemont, parfaitement décidée à ne pas consentir à la plus légère concession.

Mais l'accueil qu'elle avait reçu et tout ce qui s'était passé depuis avaient abaissé cette superbe assurance.

Pas si pusillanime qu'elle l'avait cru tout d'abord, l'agent d'affaires ; prudent au contraire, avisé, perspicace, pesant le pour et le contre en homme pratique, et sachant se résigner aux concessions, lorsqu'en somme elles tentent à assurer un avantage certain.

Qu'elle décidât le marquis à faire son testament, et qu'elle le lui dictât tel que primitivement elle en avait arrêté le projet dans sa tête, c'est-à-dire avec un legs universel en sa faveur, et il était à peu près certain que ce testament serait cassé par les tribunaux.

S'il était sage de prendre des précautions contre l'accusation de captation, ce n'était pas tout ; Caffié, en peu de mots, lui avait fait toucher du doigt des causes d'annulation qu'avant leur entretien elle ne soupçonnait pas.

C'était donc contre ces causes d'annulation qu'elle devait maintenant se prémunir, et le plus sûr moyen à employer était celui que Caffié lui avait conseillé ; une sorte de partage avec un personnage ou établissement assez honorable pour la couvrir de son prestige, assez puissant pour la protéger contre tout et contre tous.

Sans doute cette idée de partage n'était pas pour lui plaire, car depuis longtemps elle avait fait ses calculs, et tout ce qu'elle prendrait sur cette fortune, qu'elle s'était habituée à considérer comme sienne, dérangerait ses combinaisons.

Mais enfin c'était un sacrifice indispensable, et, pour sauver le navire avec la plus riche partie de sa cargaison, il ne fallait pas hésiter à jeter par-dessus le bord quelques centaines de mille francs.

D'ailleurs, dans ses arrangements primitifs, elle avait disposé d'une certaine somme pour être donnée en dot à Denise, soit que celle-ci se fît religieuse, soit qu'elle épousât Louis ; en ne donnant plus rien à Denise et en léguant par testament cette somme à l'établissement ou au personnage qu'elle choisirait, rien, en fin de compte, ne serait changé à son total. Denise n'aurait rien, voilà tout, et franchement cette expectative n'était pas pour la faire hésiter. Enrichir Louis après ce qu'il avait essayé, ce serait vraiment trop de grandeur d'âme ; ils s'aimaient, ils n'avaient pas besoin d'argent pour être heureux.

Lorsqu'elle eut admis cette idée de partage et s'y fut définitivement fixée, elle se mit à chercher sur qui elle laisserait tomber sa générosité.

Parmi les amis du marquis et dans son entourage, elle ne trouva personne qui réunît les conditions qu'elle exigeait : celui-ci n'avait pas de prestige, celui-là ne lui inspirait pas confiance.

Alors elle se tourna vers un établissement qui pût recevoir un legs important, et surtout qui fût en bonne situation pour se le faire délivrer par la justice, et tout de suite sa pensée se porta sur le couvent de Sainte-Rutilie.

Non-seulement ce couvent était un établissement respectable, digne sous tous les rapports d'être enrichi par de pieuses générosités, mais encore il avait cet avantage considérable d'être dirigé par un homme habile entre tous, puissant dans la contrée, et dont toutes les entreprises, si difficiles qu'elles fussent, si impossibles qu'elles parussent, avaient toujours été couronnées par d'éclatants succès.

Ce serait donc le couvent de Sainte-Rutilie qui avec elle recueillerait l'héritage d'Arthur : un legs de quelques centaines de mille francs, et, lorsqu'on plaiderait, — car elle était bien certaine qu'elle devrait soutenir un procès, — elle aurait l'abbé Guillemittes pour associé.

A la rigueur, elle n'avait pas besoin d'annoncer les intentions généreuses du marquis au doyen d'Hannebault, puisque le consentement du légataire est inutile pour la confection d'un testament ; cependant elle crut que dans les conditions particulières où elle se trouvait, elle agirait habilement en paraissant le prendre pour confident. L'accord serait plus parfait, plus solide, s'il se faisait dès maintenant ; il y aurait complicité entre eux avec la circonstance aggravante de la préméditation.

Et puis il pourrait, sans en avoir l'air et d'une façon détournée, selon son procédé ordinaire, lui donner quelques bons conseils.

Enfin pourquoi ne le ferait-elle pas agir auprès du marquis, comme Louis avait eu l'adresse de faire agir le vieux Marbœuf : l'influence religieuse était un moyen qu'elle avait eu tort de négliger jusqu'à présent, son adversaire lui avait montré tout le parti qu'on en pouvait tirer.

Elle irait donc à Hannebault s'entendre avec l'abbé Guillemittes : ayant déjà fait des affaires avec lui, elle savait comment le prendre.

XXXIV

Le voyage de Rudemont à Hannebault n'est pas bien long ; cependant, en ajoutant à l'aller et au retour le temps nécessaire à son entretien avec l'abbé Guillemittes, Clémence se voyait obligée de laisser le marquis seul pendant deux ou trois heures, et cela la tourmentait.

La faute qu'elle avait commise en allant à Paris lui servait de leçon : ce serait être trop maladroit que de s'exposer à une nouvelle surprise. Qui pouvait savoir ce que Louis machinait? Sa défaite et surtout le maintien de Denise au couvent avaient dû l'exaspérer ; il fallait donc l'attendre à chaque instant et de tous les côtés. Peut-être avait-il des alliés dans le château qui le tenaient au courant de ce qui s'y passait.

Ce n'était que par une surveillance incessante qu'elle pouvait avoir un peu de tranquillité, et encore combien fragile : ses yeux, ses oreilles, son esprit, devaient être toujours tendus sur le même objet ; partout des ennemis, et un seul allié en qui elle pût se fier parce qu'elle avait su le convaincre que leurs intérêts étaient communs. Mais cette conviction, combien durerait-elle ? que fallait-il pour qu'elle disparût ?

Ah ! sa tâche était lourde et rude : se tenir jour et nuit sur la défensive, surveiller Louis et les amis inconnus dont il pouvait se servir, maintenir monsieur de Carquebut dans la persuasion qu'elle travaillait pour lui ; faire que les longues heures de la journée fussent courtes pour le marquis, l'amuser quand même, inventer du nouveau, aller au-devant de ses désirs ; satisfaire, le sourire aux lèvres, tous les caprices qu'il voulait bien manifester ; lui donner de la gaiété, de l'esprit ; avec cela, poursuivre continuellement le but qu'elle voulait atteindre, ne point dire un mot, ne point faire un pas, n'avoir point une idée, qui n'y tendissent toujours ; ne se montrer jamais triste, jamais lasse, jamais inquiète. Quel labeur !

Obligée malgré tout d'aller à Hannebault, ce fut à monsieur de Carquebut qu'elle résolut de confier le soin de veiller sur le marquis.

— J'espère, lui dit-elle, que nous serons plus heureux cette fois.

— Pourquoi vous en allez-vous ? Quand vous êtes ici, nous sommes en sûreté ; Louis sait très-bien qu'en votre présence, il n'y a rien à faire pour lui. Ne sortez pas.

— Je suis obligée d'aller à Hannebault m'entendre avec l'abbé Guillemittes, au sujet de Denise ; voulez-vous qu'elle revienne au château.

— Ah ! fichtre, non.

— Eh bien ! alors, laissez-moi faire ce qui est utile pour l'empêcher ; et vous, pendant ce temps-là, faites bonne garde.

— Je vous donne ma parole qu'il n'entrera pas ; je lui enverrais plutôt un coup de fusil.

— Joli moyen vraiment, tout à fait joli ! Prendrez-vous donc toujours les choses par le côté féroce? Vous ne vous fâchez pas, vous entrez en fureur ; vous n'arrêtez pas les gens avec des paroles, mais avec des coups de fusil.

— Franc comme l'osier.

— Enfin cela vous regarde. Seulement, en cette occasion, je vous engage à la modération, et, pour que vous ne puissiez pas vous emporter, si par hasard votre neveu se présentait au château, je crois que vous ferez bien d'emmener le marquis en voiture et de le promener dans le parc pendant que durera mon absence.

— Un tête-à-tête de quatre heures avec cette grande momie, voilà qui est récréatif ! Vous savez quoi lui dire, vous l'amusez ; je vous admire. Mais moi je n'ai pas ces finesses de femme, et puis franchement ça m'ennuie ; il n'a jamais été drôle, ce pauvre Arthur, mais maintenant il est assommant.

Elle haussa les épaules, et un sourire de pitié plissa ses lèvres.

— Je peux, si vous le voulez, vous donner un sujet de conversation.

— Croyez-vous que je vais me mettre à apprendre une leçon pour faire plaisir à Arthur?

— C'est à vous, dit-elle sans se fâcher de ses façons aimables, que je veux faire plaisir ; au moins je pense que le sujet que je veux vous indiquer ne peut que vous être agréable.

— Alors, voyons-le.

— Pourquoi ne profiteriez-vous pas de ce tête-à-tête pour parler au marquis de son testament ?

— Mais je comptais sur vous pour cela ?

— Et vous aviez raison, mais vous devez comprendre que maintenant ce sujet n'est pas abordable pour moi.

— Parce que ?

— Parce que j'aurais l'air de chercher à me venger de votre neveu, et le marquis, vous le savez aussi bien que moi, a l'horreur de ces sentiments bas. S'il supposait mes conseils intéressés, il ne les écouterait pas.

— Il me semble que les miens auront ce défaut à ses yeux.

— Oh ! les vôtres, c'est bien différent ; ils partent d'un droit positif, et dès lors ils sont naturels et légitimes. Je ne vois pas la nécessité pour vous d'engager le marquis à faire son testament en votre faveur. Cela est parfaitement inutile, et il suffit que vous lui donniez l'idée de faire ce testament. Les circonstances seules l'obligent à vous choisir pour héritier. En effet, est-ce à Louis qu'il va laisser sa fortune ? Cela n'est pas admissible. Il y a quelques mois, oui, cela aurait bien pu se passer ainsi ; mais maintenant, non. Vous savez bien qu'il n'est pas homme à se donner un démenti. Ira-t-il choisir Denise ? Pas davantage, et il en sera empêché par les mêmes raisons. Sans la lettre de Balbine et sans Sainte-Rutilie, il est certain que la fille d'Emma Lajolais eût été propriétaire de Rudemont ; mais nous n'en sommes plus là, grâce à une certaine personne qui, par intérêt pour un gentilhomme qu'elle... estime beaucoup, a su fermer les portes de Rudemont devant monsieur Louis Mérault et celles du couvent de Sainte-Rutilie sur Denise Lajolais. Connaissez-vous cette personne et ce gentilhomme ?

— Vous êtes un ange, s'écria monsieur de Carquebut ; un petit ange, bien malin.

— Je ne suis pas un ange et je n'ai guère de malice ; je ne suis qu'une femme dévouée à ceux que... j'estime. Si vous reconnaissez ce dévouement et si vous m'en savez quelque gré, je suis payée de ma peine.

— Vous serez payée mieux que cela ; je vous ai promis que vous seriez ma femme, et je ne m'en dédis pas.

— Oui, en ce moment, vous répétez cet engagement, parce que vous avez besoin de moi, parce que vous n'êtes pas en possession de l'héritage d'Arthur ; mais, quand vous aurez recueilli cet héritage, il faudra voir ce que vous direz.

— Voulez-vous que je vous fasse un engagement par écrit ?

— Vous savez bien qu'il n'aurait aucune valeur.

— Il aurait celle que lui donnerait ma signature, et il me semble que cela vaut bien quelque chose ; aussi suis-je fâché de vous voir soupçonner un homme comme moi !

— Ah ! je vous assure que je ne demande pas mieux que de vous croire, mais pourquoi ne feriez-vous pas comme tant d'autres. Vous allez être riche, très-riche ; vous n'êtes pas d'âge à ne pas vous marier. Pourquoi ne vous laisseriez-vous pas toucher par de beaux yeux qui vous témoigneraient de l'intérêt et se prendraient de tendresse pour vous. Alors la « petite déesse » serait bien vite oubliée...

— Jamais.

Monsieur de Carquebut lança ce mot avec une assurance superbe. Jamais homme n'avait été plus convaincu. En même temps, il était plein de fierté. Clémence ne l'avait point gâté par des compliments. Bien souvent, au contraire, elle l'avait raillé, se moquant de sa barbe rousse, de son nez épaté, de ses manières brutales et surtout de ses soixante années. C'était, en effet, un procédé chez elle ordinaire de ne pas flatter ses adorateurs; oui, elle subissait leur influence, mais pas au point de se laisser aveugler. Vingt fois, cent fois, elle avait avoué à monsieur de Carquebut qu'elle ressentait pour lui des sentiments... d'estime, selon son expression; mais en même temps elle avait pris soin de lui faire savoir que cette... estime ne l'empêchait pas de voir tous les défauts qu'il y avait en lui. Par là, l'arrêtant dans ses élans d'orgueil, elle ne lui avait pas permis de s'abandonner à une confiance et à une sécurité qui eussent pu devenir gênantes pour elle; maintenu dans la défiance et dans la crainte, il avait toujours gardé une sorte de respect dont il se fût sans cela rapidement affranchi.

Aussi lorsqu'il l'entendit dire que de beaux yeux pouvaient se prendre de tendresse pour lui, se laissa-t-il soulever par une bouffée d'orgueil : elle ne l'avait pas accoutumée à pareilles douceurs.

— Jamais je ne vous oublierai, répéta-t-il, jamais; je vous ai dit que vous seriez madame de Carquebut et foi d'honnête homme, cela sera.

— Il m'est trop doux de vous croire pour ne pas m'abandonner à votre parole. Au reste, rien ne prouve mieux la confiance que j'ai en vous que le conseil que je vous donne en ce moment

— Comment cela?

— Si vous voulez bien être franc, je suis certaine que vous ne nierez pas qu'on vous a dit plus d'une fois de vous tenir en défiance contre moi.

— C'est vrai, le jour où je suis allé porter votre lettre qui invitait les Mérault à venir à Rudemont, ma sœur m'a dit de prendre garde à moi et de mieux défendre l'héritage d'Arthur.

— Contre qui?

— Elle ne l'a pas dit, mais bien certainement dans sa pensée cela ne pouvait s'appliquer qu'à vous.

— Vous voyez.

— Je n'ai pas pris souci de ces insinuations.

— Je l'espère, et, pour ce bon sentiment, je ne saurais trop vous remercier. Mais, comme les bons sentiments peuvent s'effacer à la longue, je veux que vous ayez la preuve bien évidente que des accusations de ce genre sont fausses.

— Je n'ai pas besoin de preuves.

— Moi, j'en ai besoin pour ma tranquillité. On ne connaît pas, bien entendu, l'accord qui existe entre nous?

— Dites l'engagement, c'est plus qu'un accord; il y a promesse de ma part, et je la tiendrai.

- Je dis donc qu'on ne connaît pas l'engagement qui nous lie, et alors il est assez naturel qu'on me soupçonne de vouloir me faire donner la fortune du marquis. Si ces soupçons, prenant la forme d'une accusation précise, viennent à vos oreilles, vous saurez comment les accueillir. Pour cela, vous n'aurez qu'à vous rappeler que je n'ai pas voulu soulever avec le marquis la question de testament, et qu'après avoir éloigné du château tous ceux qui pouvaient vous combattre, je vous ai laissé toute liberté. Ayant cette preuve de ma loyauté, vous pourrez traiter comme ils le méritent tous ceux qui viendront vous faire ces confidences. Profitez donc de ce tête-à-tête que je vous ménage, pour aborder franchement cette question.

—Arthur n'aime pas qu'on parle de la mort.

— C'est vrai, mais il me semble que vous n'êtes pas homme à vous arrêter devant une considération de ce genre. Sans doute ce serait un crime d'imposer une souffrance inutile à ce pauvre homme; mais celle que vous allez lui causer n'est pas inutile, il me semble. Faites donc cette opération courageusement, comme le chirurgien qui ne s'arrête pas devant les cris de douleur du patient qu'il sauve. Arrangez-vous pour l'obliger à penser à son testament, à en admettre l'idée, et, cela obtenu, si vous ne pouvez pas aller plus loin, arrêtez-vous. Je ferai le reste; une fois le chemin ouvert, je saurai pousser le marquis pour qu'il arrive forcément à vous.

— Il me semble qu'il ne peut pas aller ailleurs.

— Certainement, mais il peut très-bien ne pas faire de testament, et alors il faudra partager avec votre neveu cette fortune que vous devez désirer pour vous seul.

— Si je la désire!

— Eh bien! alors, pendant ces trois heures, vous pouvez la gagner; il me semble que cela vaut la peine de faire un effort.

Une heure après, le marquis montait en voiture avec monsieur de Carquebut, et Clémence, trop souffrante pour sortir, venait avec effort jusqu'à la dernière marche du perron, pour leur souhaiter une bonne promenade.

Aussitôt que la calèche disparut, au premier tournant de l'allée du parc, elle rentra dans sa chambre, et, ayant revêtu un costume de cheval, elle partit toute seule, grand train, pour Hannebault.

XXXV

Le presbytère d'Hannebault est une des plus vieilles maisons du pays; il date du quinzième siècle et il se montre aujourd'hui à peu près tel que l'ont laissé ses constructeurs. Lorsqu'on arrive sur la place de l'église, on se trouve devant un mur de clôture en silex et en *grison;* derrière ce mur est un grand jardin potager, plein de vieux arbres fruitiers tortueux et noueux, dont les espèces antiques sont décrites dans le *Seminarium et plantarium fructiferarum arborum* de Charles Estienne. Puis, au bout de ce jardin, divisé en quatre carrés par des pierres tombales servant d'allées, se dresse la maison curiale elle-même, avec sa large façade aux fenêtres vitrées de petits carreaux verts en cul de bouteille, ses murs noircis par le temps, et ses combles rapides, dont les tuiles disparaissent sous les mousses et les lichens.

Dans le mur qui borde un des côtés de la place de l'église s'ouvrent deux portes d'entrées, l'une *cavalière*, l'autre *piétonnière*.

En arrivant devant la porte *piétonnière*, Clémence descendit de cheval, et ayant attaché sa monture au moyen de la bride nouée dans un anneau fixé au mur, elle entra dans le jardin. Jamais ces vieux arbres, devant esquels tant de générations avaient défilé, n'avaient vu passer une femme vêtue d'une robe longue relevée par la queue; jamais leur feuillage n'avait été cinglé par une cravache tenue dans une main finement gantée.

L'abbé Guillemittes était dans son cabinet, en train d'écrire le rapport qui devait être lu à la prochaine réunion des actionnaires de la serrurerie artistique; lorsqu'on annonça « madame Beaujonnier, » il posa sa plume et s'interrompit avec une sérénité parfaite. C'était là, en effet, une de ses qualités; toujours maître des sujets multiples qui l'occupaient, il pouvait quitter et reprendre son travail sans impatience comme sans fatigue.

N'ayant pas vu Clémence depuis que celle-ci avait été à Bagnoles, il lui demanda tout d'abord si elle avait été satisfaite de ce voyage, dont on lui avait parlé.

— Aussi peu satisfaite que possible, car j'ai acquis la preuve, non pas précisément pendant ce voyage, mais à

mon retour, que Denise refuserait malgré tout de se conformer aux désirs de monsieur le marquis.

— Mais cette preuve n'est nullement établie pour nous, et nous avons tout lieu d'espérer, au contraire, que ces désirs seront réalisés dans un avenir assez prochain.

— Si vous parlez ainsi, c'est que vous ne savez pas tout ce qui se passe dans votre couvent, monsieur le curé, et que votre surveillance ou celle des personnes en qui vous avez confiance est en défaut.

— Je ne crois pas.

— Cependant je puis vous affirmer que depuis que Denise est à Sainte-Rutilie, elle a correspondu avec monsieur Mérault.

— C'est impossible.

— Elle a reçu une lettre de monsieur Mérault et elle lui a répondu.

— Je vous affirme, madame, que c'était matériellement impossible; vous avez été trompée par de faux rapports.

— Notre preuve ne résulte pas de rapports plus ou moins fidèles, mais bien du corps du délit lui-même; monsieur le marquis a eu entre les mains la lettre écrite par Denise.

— Et vous ne m'avez pas envoyé cette lettre?

— A quoi bon?

— Comment? à quoi bon? Un jeune homme n'écrit pas à une jeune fille placée dans un couvent, et celle-ci ne répond pas à ce jeune homme, sans que la responsabilité de ceux qui dirigent ce couvent soit lourdement engagée. Vous sentez cela, sans qu'il soit nécessaire d'insister. Or, le véritable directeur de ce couvent, c'est moi, et je me sens cruellement mortifié de ce que vous m'apprenez.

— Je ne vous fais pas de reproches.

— Les reproches qu'on peut m'adresser publiquement me touchent beaucoup moins que ceux que ma conscience me répète tout bas. Il est certain que dans ces circonstances je suis coupable, sinon du fait de négligence, au moins d'aveuglement. J'ai mis ma confiance dans des personnes qui ne la méritent pas, et, par défaut de surveillance sans doute, par paresse d'esprit, je me laisse tromper. Où ces faits se sont-ils passés? A Sainte-Rutilie ou à Bagnoles?

— A Sainte-Rutilie.

— Alors je vais faire une enquête, je vais chercher, je vais trouver comment cette correspondance a pu s'engager, qui a introduit la lettre de monsieur Mérault, qui a emporté celle de Denise. Il faut que tout cela soit découvert; car cela est extrêmement grave, pour nous, pour moi. Il y a là un fait de négligence qui sera puni comme il doit l'être.

Si ceux qui avaient été coupables de cette négligence avaient pu entendre l'abbé Guillemittes, ils auraient tremblé; à la façon dont ses lèvres pâlies s'étaient crispées quand il avait parlé de punir, il était certain que cette punition serait exemplaire.

— Si je vous ai répondu tout à l'heure « à quoi bon? » quand vous me parliez de vous communiquer cette lettre, continua Clémence, je pensais seulement à l'avenir. Il est évident en effet que cette lettre a exercé une influence déterminante sur Denise. Pour moi, il est à peu près certain que si Denise n'avait pas été entraînée par monsieur Mérault, elle eût suivi sa vocation religieuse; avec les excitations qui lui sont venues du dehors, il est assez naturel qu'elle n'ait pas persisté dans cette vocation. Mais enfin ce qui est fait est fait, et il n'y a pas à revenir là-dessus : Denise ne sera pas religieuse, elle épousera monsieur Mérault.

— Ah! vraiment, interrompit l'abbé Guillemittes en regardant attentivement Clémence.

— Que vouliez-vous que fît monsieur le marquis? continua-t-elle. Malgré tout son désir de voir Denise se faire religieuse, il n'a jamais eu la pensée de la violenter. Il n'est pas son père, et les droits qu'il a sur elle vont bientôt prendre fin. Elle épousera donc monsieur Mérault, si à sa majorité elle est encore dans les mêmes idées. Seulement ce que monsieur le marquis voulait faire pour elle ne se fera pas, et la dot, la grosse dot, qu'il voulait lui donner, sera employée à un autre usage.

— Elle la retrouvera dans la part d'héritage qui reviendra un jour à monsieur Mérault.

— Je ne crois pas; au reste, si je vous parle de cela, c'est pour vous témoigner tous les regrets que j'éprouve à voir que cette dot, qui, selon mes prévisions, devait appartenir au couvent de Sainte-Rutilie, lui échappera. Je suis vraiment confuse de m'être si maladroitement avancée deux fois avec vous.

— Comment donc cela?

— La première fois en vous disant que Denise était la fille de monsieur le marquis, la seconde en promettant à votre couvent une dot qui ne lui sera pas donnée.

Où voulait-elle en venir? C'était la question que l'abbé Guillemittes se posait depuis le commencement de cet entretien, sans arriver à la résoudre d'une façon satisfaisante. La seule chose certaine pour lui était que tout cela devait avoir un but déterminé. Lequel?

De ce qu'elle avait dit, il résultait que Denise épouserait Louis Mérault lorsqu'elle aurait atteint sa majorité, et que celui-ci n'aurait probablement pas la part d'héritage que la loi lui accordait.

Si ces deux points ne lui permettaient pas de se reconnaître sûrement, ils étaient cependant des indices auxquels ils fallait faire attention.

Il partit de là pour ne pas rester dans la situation embarrassée où elle l'avait placé en lui prouvant que c'était sa négligence qui faisait le mariage de Denise.

Elle avait un avantage sur lui; il voulait, si les choses allaient plus loin, ne pas rester désarmé devant elle.

— Alors, dit-il en la regardant bien en face, vous venez chercher Denise?

— Mais pas du tout. L'intention de monsieur le marquis n'est pas de la reprendre; au contraire, il désire que vous la gardiez jusqu'au moment de son mariage, c'est-à-dire jusqu'à son mariage.

— Oh! désolé, s'écria-t-il, véritablement désolé d'avoir à traiter une pareille question avec vous. Que monsieur le marquis s'imagine que je dois être tout disposé à garder sa filleule, cela se comprend jusqu'à un certain point; mais vous, madame, pouvez-vous penser qu'il me soit possible de garder, dans une maison telle que le couvent de Sainte-Rutilie, une jeune fille qui entretient une correspondance amoureuse avec son fiancé? Si vous voulez bien rappeler vos souvenirs, vous verrez que je n'ai admis cette petite Denise, fille d'une comédienne, enfant naturel, que sur vos instances. Vous m'avez dit alors qu'elle serait un modèle, attendu qu'elle avait toutes les qualités, toutes les vertus, et il se trouve aujourd'hui qu'elle reçoit des lettres d'amour et qu'elle en écrit; en un mot, elle est la fille de sa mère. Et vous voulez que je la laisse en contact avec les jeunes filles honnêtes et chastes que nous élevons à Sainte-Rutilie! Vous n'avez point pensé à cela.

Il tenait ses yeux attachés sur le visage de Clémence, et, bien que celle-ci fût ordinairement maîtresse de ses impressions, elle n'avait pas pu cacher un léger mouvement de surprise quand il avait parlé de renvoyer Denise. Cela avait suffi pour qu'il comprît qu'elle voulait que Denise restât au couvent; et alors il avait insisté sur l'obligation qui lui était imposée de ne pas la garder.

C'etait une brebis galeuse, et puis, d'un autre côté, le scandale; enfin il fallait qu'elle sortît de Sainte Rutil e.

Clémence, revenue de sa première impression, le laissa aller, et ce fut seulement quand il se tut qu'elle prit la parole :

— Je ne saurais vous exprimer combien ce que vous

me dites là, monsieur le curé, me désole; car votre résolution, si elle est irrévocable, va déranger toute une combinaison que je venais vous annoncer et pour laquelle, je puis l'avouer, j'ai fait le voyage d'Hannebault. Je vous ai dit tout à l'heure d'une façon incidente un mot auquel vous n'avez peut-être pas fait attention et que dès lors je dois vous rappeler, c'est que monsieur Louis Mérault ne serait pas l'héritier de monsieur le marquis.

Sans répondre, l'abbé Guillemittes prit un air étonné qui pouvait signifier tout ce qu'on voulait.

— En voyant comment monsieur Mérault avait agi envers Denise, continua Clémence, monsieur le marquis, indigné, exaspéré, s'est fâché avec son jeune cousin, et si bien fâché qu'il a annoncé hautement sa ferme volonté de le déshériter. En même temps, et pour être bien certain que monsieur Mérault ne recueillerait pas un jour sa fortune d'une manière indirecte, il a résolu de laisser cette fortune à une personne étrangère.

— Toute sa fortune?

— La plus grande partie au moins. Il n'y a là rien de surprenant pour qui réfléchit, car ce qu'il laisserait à Denise reviendrait à monsieur Mérault quand celle-ci se marierait, et ce qu'il laisserait à monsieur de Carquebut reviendrait encore à monsieur Mérault lorsque celui-ci hériterait de son oncle. Dans ces conditions, monsieur le marquis veut pour légataire une personne étrangère, ou plus justement il a l'idée de choisir une personne étrangère, car sa volonté n'est point encore définitivement arrêtée; mais, tout en laissant la plus grande partie de sa fortune à cette personne, il entend faire d'autres legs. C'est ainsi, monsieur le curé, qu'il a pensé à vous.

— A moi?

— Mon Dieu! oui, et je dois vous dire que j'ai autant que possible appuyé cette idée, qui tout d'abord était chez lui assez vague. Je venais donc vous demander à laquelle de vos fondations pieuses, votre église ou votre couvent, vous désiriez que monsieur le marquis de Rumont laissât un legs.

Le prêtre resta assez longtemps sans répondre, regardant Clémence de ses yeux perçants; puis enfin, d'une voix nette :

— Je vous suis vivement reconnaissant, dit-il, de vos intentions charitables, mais j'ai le regret de ne pouvoir vous désigner ni l'une ni l'autre de ces fondations. Autant je suis heureux des libéralités qu'on veut bien nous faire de la main à la main, autant je suis peu disposé à accepter celles qui doivent n'avoir leur effet qu'après la mort. Un testament est presque toujours matière à procès, et je ne veux pas de procès, je ne veux même pas figurer dans un procès. Si monsieur le marquis veut bien prendre dès maintenant sur sa fortune une somme quelconque pour enrichir notre couvent ou notre église, je l'accepterai avec une profonde gratitude; si, au contraire, il me laisse cette somme par un testament, je la refuserai.

XXXVI

La réputation de l'abbé Guillemittes était si bien établie, que Clémence resta stupéfaite en l'entendant dire qu'il ne voulait pas figurer comme légataire sur un testament.

Comment ce prêtre, qui était avant tout un lanceur d'affaires et un industriel, qui était âpre à l'argent et tourmenté de besoins incessants, qui depuis dix ans n'avait pas passé un jour sans être en lutte avec ses créanciers, qui était justement célèbre par sa merveilleuse habileté à se créer des ressources inépuisables, qui, par la seule puissance d'une intelligence et d'une volonté audacieuses, avait su trouver des millions, qui, soutenu par la conscience de sa supériorité, s'était placé au-dessus des attaques et des calomnies, comment cet homme refuserait-il une grosse donation?

Etait-ce possible?

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Après le premier mouvement de surprise, elle pensa que ce refus était tout simplement un stratagème.

— Il veut faire augmenter son legs, se dit-elle, et c'est pour cela qu'il parle de nous rendre Denise.

Et, ne voyant plus qu'une affaire à discuter, elle se rassura.

Elle n'avait heureusement pas parlé du chiffre de ce legs; en partant de bas, elle pourrait progressivement le grossir et proportionner ainsi l'offre à la résistance.

Mais, arrêtée à cette idée, elle se garda bien de l'aborder franchement.

— Puisqu'il est impossible de nous entendre, dit-elle, ce que je déplore vivement, j'ai maintenant une demande à vous adresser et j'espère que vous voudrez bien me l'accorder.

— Soyez convaincue que j'irai au-delà du possible.

— C'est de garder Denise encore quelques jours au couvent de Sainte-Rutilie; vous comprenez que, d'une minute à l'autre, nous ne pouvons pas la placer dans une autre maison.

— S'il ne s'agit que de quelques jours, je m'y engage volontiers, bien que cela doive retarder mon enquête, car il va de soi que je ne puis pas parler de cette correspondance tant que Denise sera au couvent. Cherchez donc, s'il est impossible que Denise rentre au château.

Ne s'inquiétant jamais des médisances ou des calomnies dirigées contre lui, l'abbé Guillemittes n'admettait pas celles qui pouvaient atteindre les autres : pour lui, Clémence était dame de compagnie du marquis de Rudemont, rien de plus, et dans ces conditions Denise pouvait très-bien habiter le château.

— Cela est tout à fait impossible, dit-elle, monsieur le marquis ne revient jamais sur ce qu'il a arrêté; il a rompu avec Denise et son cousin, maintenant c'est fini à jamais. Aussi cette disposition de son caractère va-t-elle rendre difficile un changement dans ses dispositions testamentaires : il a décidé de vous laisser un legs, et je crois qu'il vous le laissera quand même.

— Il est parfaitement libre d'écrire dans son testament tout ce qu'il voudra; seulement, moi aussi, je suis libre d'accepter ou de refuser.

— Peut-être l'importance du legs modifira-t-elle vos idées.

— Je ne crois pas.

— Cependant s'il s'agissait d'une grosse somme qui vous permît de donner à votre couvent tous les développements que comporte son importance; de le rebâtir, par exemple, de façon à remplacer ces vilains bâtiments de fabrique par un monument digne de votre église.

Un monument digne de son église! Lui qui avait toujours eu si violente la fièvre de la bâtisse. Un éblouissement lui troubla les yeux, il vit des grilles dorées qui lançaient des éclairs.

Cependant il eut la force de se retenir de répondre trop vite, et il prit le temps de réfléchir. On avait donc bien besoin de lui, qu'on lui faisait une si belle proposition. Dans quel but?

— Un monument, un monument! répéta-t-il pour gagner quelques secondes de réflexion.

Puis craignant de laisser paraître son trouble :

— L'emplacement ne comporte pas la construction d'un monument, dit-il; c'est une grande folie de négliger la question de la situation quand on veut élever un édifice. Voyez notre église : serait-elle ce qu'elle est, ailleurs que sur cette esplanade?

— Il me semble qu'il y a d'autres esplanades dans la contrée.

— Je n'en connais qu'une qui vaille celle sur laquelle notre église est construite, c'est celle qui porte le château de Rudemont.

— Ah ! vraiment?

L'abbé Guillemittes se mit à sourire.

— Et j'avoue, dit-il, que si vous avez le pouvoir de de me faire donner le château de Rudemont pour y transporter et y établir notre couvent, la tentation sera tellement forte que peut-être elle me fera manquer à la règle de conduite que je me suis imposée.

— Ah ! vraiment? vraiment? répéta Clémence.

Et elle se mit à sourire, mais du bout des lèvres seulement, car elle venait de comprendre qu'elle s'était imprudemment avancée et qu'elle avait commis une faute qui pourrait lui coûter cher.

Pendant quelques secondes ils se regardèrent, puis l'abbé Guillemittes détourna les yeux.

— Parlons donc sérieusement, dit-il en ramenant sur ses genoux les plis de sa soutane, comme s'il voulait s'envelopper avec.

— Volontiers, mais je dois vous faire remarquer que mes propositions étaient tout à fait sérieuses.

— Soyez convaincue que c'est très-sérieusement aussi que je vous ai répondu que je ne pouvais pas, que je ne voulais pas les accepter, telles au moins qu'elles m'étaient faites. Depuis que je suis prêtre j'ai été mêlé à deux affaires de testament, et toutes les deux m'ont attiré les difficultés les plus graves, les ennuis les plus irritants : perte de temps, insinuations calomnieuses, procès, rien ne m'a manqué, et tout cela pour arriver à des résultats mesquins. Ainsi le premier testament fait en ma faveur portait donation d'une vieille maison, celle où est établi le patronat de Saint-Joseph, et d'une rente de cinq mille francs. J'ai été obligé de transiger et d'abandonner la rente, pour ne garder que la maison que son état de vétusté rendait impropre à l'habitation. Ce qu'elle m'a coûté passe la vraisemblance, et c'est trop tard que j'ai compris que j'aurais dû l'abandonner comme la rente. Cela m'a été une leçon.

— Le legs que monsieur le marquis devait vous faire n'aurait amené pour vous aucunes difficultés.

— Jamais de difficultés lors de la confection d'un testament, toujours au moment de son exécution. Je ne peux pas maintenant perdre mon temps dans des embarras de ce genre. Je me dois aux affaires dont j'ai pris la responsabilité, à l'achèvement de mon église, à mon patronat, à mon couvent, à ma serrurerie, à mon imprimerie; tout cela m'accable et m'écrase, car mes forces ne suffisent pas à ma peine. Je ne suis plus jeune; si la mort me surprenait, toutes ces entreprises en ce moment prospères s'effondreraient. Dans ces conditions, vous devez comprendre que je ne sois pas homme à risquer mon temps dans des choses insignifiantes, ni à le sacrifier pour une somme d'argent. De l'argent, j'en ai toujours trouvé quand j'en ai eu besoin, tandis que le temps qui me reste s'épuise chaque jour ; je le vois me fondre dans les mains avec effroi. Remarquez que je parle pas de la considération qu'on perd fatalement dans un procès ; la robe du prêtre se salit toujours devant la justice.

— Alors, renonçons à ce projet, dit-elle en saisissant avec empressement cette occasion de revenir en arrière.

— Renonçons-y, s'il ne s'agit que du legs d'une certaine somme; poursuivons-le au contraire, s'il s'agit d'un véritable testament. Pour une somme d'argent, je n'irai point me compromettre ni risquer les grands intérêts dont je vous parlais tout à l'heure. Mais pour une véritable fortune qui devrait enrichir à jamais l'une de mes fondations, église, couvent, patronat, ce serait différent ; je ne me reconnaîtrais pas le droit de m'enfermer dans un refus égoïste. Vous devez sentir la différence.

Elle ne répliqua pas, effrayée qu'elle était de la tournure que prenait l'entretien.

— Tenez, continua-t-il, expliquons-nous franchement sans détours comme sans réticence. Vous m'avez dit que monsieur le marquis de Rudemont voulait laisser sa fortune à une personne étrangère. Cela se comprend jusqu'à un certain point, puisqu'il n'a que des parents éloignés, des cousins, et que ces parents n'ont pas su gagner, par de l'affection et des soins, l'héritage que la loi leur accorde. Cette idée de testament en faveur d'un étranger n'a donc en soi rien de choquant, et je crois qu'une disposition de ce genre serait maintenue par la justice, si elle était faite au profit d'une personne d'une moralité parfaite, au-dessus de certaines attaques par sa position, par son caractère, ou, si vous aimez mieux, par son autorité dans le monde. La personne que monsieur le marquis de Rudemont veut choisir pour légataire universel réunit-elle ces conditions?

Clémence ne jugea pas à propos de répondre.

— Je n'en sais rien, continua le curé, puisque je ne la connais pas et qu'aucun indice ne peut me faire soupçonner son nom. Cependant, en m'en tenant à la logique des choses, je crois pouvoir affirmer qu'elles ne se trouvent point en elle.

— Et, pourquoi donc, monsieur le doyen ?

— Puisque nous nous expliquons en toute franchise, je vais vous le dire. Que monsieur le marquis ait pensé à moi pour une libéralité, cela me paraît tout naturel; j'ai doté la contrée de plusieurs fondations pieuses : église, patronat, couvent, qui, je le dis parce que cela est la vérité, ont produit un grand bien. Il est donc facilement admissible qu'un homme généreux comme monsieur le marquis et élevé dans des idées religieuses veuille, par un acte de dernière volonté, venir en aide à l'une de ces fondations.

— Telle a été son inspiration.

— Oh ! je la devine; mais ce qui est moins naturel, ce qu'on ne peut pas admettre avec la même facilité, c'est qu'on soit venu me parler de cette inspiration. Si l'on a agi ainsi, c'est qu'on a voulu tout d'abord me consulter, et savoir si, dans un procès, je me rangerais du côté du légataire universel, afin d'obtenir mon legs particulier. Eh bien ! non, madame, non, je vous le déclare tout de suite : pour une somme déterminée, mais en tout cas médiocre, je n'accepterai point cette sorte d'association, j'aurais trop à y perdre. Mais que les choses changent de face, que monsieur le marquis laisse sa fortune au couvent de Sainte-Rutilie, et j'apporte à ce testament l'appui que peuvent lui donner ma position, mon caractère, et, si j'ose m'exprimer ainsi, mon autorité.

Comme Clémence levait la main pour l'interrompre, il continua :

— Oh ! je n'entends pas que monsieur le marquis donne dès maintenant cette fortune à notre couvent ; ce que je comprendrais, ce serait qu'il nous en donnât la nu-propriété, réservant l'usufruit pour la personne dont vous me parliez. Nous, que nous importe de ne pas jouir dès demain de cette fortune, nous sommes éternels. A cette personne qu'importe de ne plus avoir cette fortune dans cinquante ans, soixante ans, cent ans, puisqu'elle est mortelle. Oh ! voyez comme le caractère de ce testament se trouve alors changé : ce n'est plus au profit d'une personne plus ou moins respectable qu'il est fait, mais à celui d'un établissement pieux, recommandable à tant de titres. Ce n'est plus cette personne qui doit défendre en justice ce testament et le faire triompher, c'est le couvent, et par ce couvent elle se trouve protégée, couverte pour ainsi dire par son autorité sacrée. Grâce à lui, elle est assurée de jouir pendant toute sa vie, d'une fortune qui sans ce secours tout-puissant lui échapperait certainement.

Puis après un moment de silence :

— Veuillez reporter ces paroles, madame, à la personne au nom de qui vous m'avez soumis ce projet. Dites-lui bien que tel que vous m'avez présenté ce testament, je ne pourrais pas le défendre. Au contraire,

dites-lui que je m'y dévouerai de toutes les forces de mon intelligence, de mon activité, de ma volonté ; dites-lui que je lui donnerai toute l'influence que je puis avoir, s'il est fait d'après les bases que je vous indique. Cette personne doit être intelligente ; après un premier moment de déception, elle comprendra, j'en suis certain, tous les avantages de cette combinaison.

Sur ce mot, il se leva pour reconduire Clémence.

— Pardonnez-moi de brusquer cet entretien, dit-il; mais un devoir m'oblige à sortir.

XXXVII

Clémence sortit du presbytère suffoquée, et elle revint à Rudemont au galop : elle avait besoin d'un mouvement violent pour la secouer et l'arracher aux impressions qui l'oppressaient.

En ces derniers temps, elle s'était trouvée engagée dans des difficultés sérieuses : la lutte avec Louis, l'abandon du marquis ; mais elle ne s'était point troublée, surtout elle ne s'était point inquiétée, certaine qu'elle était d'en sortir à son avantage.

Dans ce presbytère au contraire le trouble s'était emparé de son esprit, l'inquiétude avait amolli son âme, elle avait eu peur.

Devant ce prêtre au regard perçant, au crâne fuyant, aux lèvres minces qui découvraient des dents pointues, aux épaules voûtées par la fatigue, au sang enfiévré par la lutte, elle n'avait plus trouvé en elle l'assurance habituelle qui faisait sa force, et alors bien vite elle avait perdu la confiance dans sa supériorité : il était son maître.

Comme il l'avait regardée et comme, avec une sagacité pénétrante, il avait su découvrir la vérité !

Maître de ce secret, comme il l'avait hardiment exploité ! On avait besoin de lui, il voulait bien se donner ; mais en échange il exigeait la part du lion. Il n'y avait pas à marchander, il connaissait le prix des services qu'il pouvait rendre.

Pas un mot inutile dans toutes ses paroles ; mais quand il avait paru prendre des détours, il marchait droit à son but.

Ses conditions posées, d'une part, ses exigences nettement formulées, d'autre part; les avantages qu'offrait son alliance, exposés avec clarté, il n'avait pas permis la discussion : c'était à prendre ou à laisser.

Ah ! c'était vraiment un homme !

Et, tout en galopant, les yeux fixés devant elle, sur la route poudreuse que sa jument dévorait, elle le revoyait, accroupi dans son fauteuil, ramassé sur lui-même, la tête haute, les yeux brûlants, ramenant sans cesse en avant, par un geste machinal, les plis de sa soutane, comme s'il voulait s'envelopper dedans pour se défendre.

Evidemment, dans cet homme, il n'y avait plus qu'une partie active, cette tête pleine de force posée sur ce corps débile, et, dans cette tête, il n'y avait plus qu'un organe, celui de l'ambition, qui, en se développant d'une façon exagérée, avait atrophié tous ceux qui ne pouvaient pas lui servir d'instrument. Chez lui, la vie avait été concentrée sur un seul but ; tout ce qui ne concourait pas à la poursuite de ce but avait été, de parti pris, éliminé et par suite fatalement anéanti.

Comment agir sur cet homme ?

Elle arriva à Rudemont, sans avoir trouvé une réponse à cette question ; car la seule qui se présentât à son esprit était précisément celle qu'elle ne voulait pas admettre : jamais elle ne céderait à sa demande.

Le marquis n'étant pas encore rentré de sa promenade, elle eut le temps de quitter son costume de cheval avant son retour.

Mais, en traversant les appartements qui conduisaient à sa chambre à coucher, elle s'affermit de plus en plus dans sa résolution.

Comment ? il faudrait abandonner tout cela à ce prêtre. Ce salon deviendrait parloir ; cette salle à manger réfectoire ?

Non, non, mille fois non ; elle renoncerait à son projet, et, puisque le curé d'Hannebault voulait tout ou rien, il serait satisfait, il n'aurait rien.

Elle chercherait, elle trouverait une autre combinaison ; trop peu modeste, l'abbé Guillemittes, en se figurant qu'il était le seul que sa position, son caractère et son autorité dans le monde missent au-dessus des attaques. D'autres seraient moins présomptueux et surtout moins exigeants.

Lorsqu'elle entendit la voiture rouler sur le gravier de l'esplanade, elle courut au perron pour recevoir le marquis ; elle avait pris un air dolent et, en descendant les marches, elle semblait pouvoir à peine se soutenir.

Mais le marquis, ordinairement plein d'une tendre sollicitude, qui se manifestait au dehors par des regards passionnés et de douces interrogations, ne parut rien remarquer.

Sa figure était renfrognée et dans toute sa personne se lisait le mécontentement.

Quant à monsieur de Carquebut, il était rouge comme une tomate, les yeux lui sortaient de la tête, et le regard qu'il lança à Clémence était véritablement furieux.

Que s'était-il passé entre eux dans cette promenade en tête-à-tête.

La contrariété du marquis s'expliquait facilement par le sujet qu'ils avaient dû traiter, et quand elle avait engagé monsieur de Carquebut à soulever la question du testament, elle avait prévu le résultat qui se produirait.

Mais lui, monsieur de Carquebut, pourquoi était-il furieux ? Pourquoi la regardait-il avec ces yeux féroces ?

Elle n'était pour rien dans les réponses que le marquis avait pu faire.

Impatiente était sa curiosité d'apprendre quelles avaient été ces réponses ; mais elle ne put pas la satisfaire avant le soir, car le marquis ne lui laissa pas une seconde de liberté.

— Ne me quittez pas, dit-il quand elle voulut sortir ; nous n'avons été que trop longtemps séparés aujourd'hui.

— Ce n'est pas ma faute, si j'étais souffrante ; je ne me plains pas trop souvent.

— Je ne vous fais pas de reproches, seulement j'ai eu à subir la conversation du cousin Arthème et cela m'a été rude.

— Il vous a dit quelque chose de désagréable ?

— Il m'a ennuyé et blessé, et ce qui m'a le plus vivement contrarié, c'est qu'il semblait prendre à tâche d'insister sur un sujet qu'il savait m'être pénible.

Ce fut tout ce qu'elle en put obtenir ; mais le soir monsieur de Carquebut lui donna, avec sa brutalité ordinaire, toutes les explications qu'elle pouvait désirer.

— C'était vraiment bien la peine de m'imposer l'ennui de cette sotte promenade avec votre marquis.

— A côté de l'ennui, il y avait un avantage qui n'était pas à dédaigner.

— Lequel, puisque Arthur a fait son testament.

— Son testament ?

— Il m'a dit qu'il l'avait fait.

La stupéfaction de Clémence fut si profonde, son étonnement se traduisit par son exclamation avec une franchise si éclatante, que monsieur de Carquebut comprit qu'elle ignorait l'existence de ce testament.

— Quand Arthur m'a dit qu'il avait fait son testament, continua-t-il, j'ai cru que vous vous étiez moquée de moi, et je vous avoue que, si j'avais pu vous rejoindre en ce moment, je vous aurais tordu le cou ; mais j'ai vu bientôt que vous n'étiez que ce que je suis moi-même,

une dupe. Oui, ma chère, il a fait son testament. Est-ce croyable? Un podagre comme lui. Je l'ai toujours dit : défiez-vous des gens gras, ils sont capables de toutes les lâchetés.

— Mais quand ce testament a-t-il été fait? interrompit Clémence, se souciant peu des aphorismes de monsieur de Carquebut; quand ? tout est là.

— Avant votre départ pour l'Angleterre.

— C'est impossible.

— Ce qui n'empêche pas que cela soit. Une fois en voiture avec notre marquis, j'aborde franchement la question, parce que je n'aime pas les affaires qui traînent. Bien entendu, je ne dis pas à Arthur : « Il faut faire votre testament ; » mais je lui dis que je veux faire le mien, afin de l'instituer légataire universel. Ce n'est pas maladroit cela, n'est-ce pas? Ce que je fais pour lui, de son côté il peut bien le faire pour moi.

— A cela que répondit-il ?

— Des niaiseries ! Qu'il n'aime pas à parler de ces sortes de choses ; que je fasse mon testament comme je voudrais, que ça ne le regarde pas; que cependant, s'il a un conseil à me donner c'est de laisser ma fortune à qui en a besoin, tandis que lui n'en saurait que faire. Je ne me laisse pas démonter, j'insiste. Je lui soumets des formules. Bref, pendant plus d'une heure, nous ne parlons ou plutôt je ne parle que de testament. Il fallait voir sa mine. Quand tout est bien convenu pour mon testament, je l'empoigne pour le sien, et je lui explique qu'il fera bien de suivre mon exemple ; sans doute il est plus jeune que moi, mais on ne sait pas ce qui peut arriver ; il faut penser aux autres ; les testaments n'ont jamais tué personne, au contraire, ils sont un soulagement. Je le tourne et le retourne si bien, qu'à la fin, exaspéré, il me dit qu'il a fait son testament. Là-dessus vous pensez si je pousse les hauts cris, et de bonne foi encore. Arthur, qui n'est pas complétement imbécile, veut me rassurer, et il me dit qu'il ne m'a pas oublié dans ce testament. Pas oublié ! ce n'est donc pas à mon profit que le testament est fait ; c'est au profit d'un autre, et je n'y figure que pour un legs. Un legs à moi, quand je comptais que nous arrangerions les choses de telle sorte qu'il n'en serait fait en faveur de personne, et que nous aurions la fortune entière à nous seuls. Il y a des gens qui m'accusent d'être violent : eh bien ! je n'ai pas étranglé Arthur.

— Ce n'était pas le moment.

— C'est ce que je me suis dit trop tard ou trop tôt. Alors j'ai tâché de me calmer un peu, et j'ai repris la question du testament. Là-dessus c'est Arthur qui s'est emporté ; jamais depuis son retour je ne l'avais vu dans un tel état de colère. Il m'a dit que je voulais le tuer. Nous avons crié, nous nous sommes fâchés; mais enfin j'ai à peu près su ce que je voulais savoir.

— Il vous a dit le nom de ses légataires ?

— Ça non ; mais qu'est-ce que ça me faisait, puisque j'avais la preuve que ce n'était pas moi.

— Alors qu'avez-vous su ?

— J'ai su qu'il avait fait ce testament le jour qu'il a quitté Rudemont avec vous, et qu'il l'avait déposé dans l'étude de maître Painel, à Condé. Vous me direz que ce n'est pas là une révélation bien importante. Peut-être. Pour moi cependant c'en est une qui a sa signification. Au moins je sais que vous ne m'avez pas mis dedans et que vous ne connaissiez pas l'existence de ce testament : fait le jour de votre départ, il n'est pas à votre profit.

— Ah ! certes non.

— J'ai été bien aise d'apprendre ça, d'abord parce que vous n'avez pas plus de malice que moi, et puis parce que ça nous permet de rester associés. Puisque Arthur a fait un testament, il en fera bien un second. Il faut que vous lui fassiez détruire le premier et que vous le remplaciez par un nouveau à mon profit, c'est-à-dire au nôtre, puisque ce qui est à moi est à vous, comme cela doit être d'ailleurs entre mari et femme.

— Il faut, cela est facile à dire.

— Allez-vous abandonner la partie ? Rien n'est impossible pour une petite femme adroite et fine comme vous. Arthur fera ce que vous voudrez. Allons, du courage, ma petite déesse, de l'esprit, de l'activité, et j'aurai un bon testament en ma faveur; cela dépend de vous; je vous devrai ma fortune.

Et monsieur de Carquebut se fit aussi doux, aussi humble qu'il avait été tout d'abord dur et brutal : si la « petite déesse » l'avait permis, il se serait volontiers mis à ses genoux pour la supplier de venir à son secours.

Impatientée, elle lui fit, pour se débarrasser de ses supplications, toutes les promesses qu'il voulut.

Véritablement la situation était étrange.

D'un côté l'abbé Guillemittes, de l'autre monsieur de Carquebut : tous deux voulant le testament à leur profit et la chargeant de l'obtenir.

Et elle, que devenaient ses intérêts entre ces deux rivalités, que devenait son testament ?

Heureusement elle tenait entre ses mains les fils qu'il allait falloir mettre en jeu.

Ah ! les bonnes âmes, qui se figuraient qu'elle allait travailler en leur faveur.

XXXVIII

Après son entretien avec monsieur de Carquebut, Clémence n'eut pas besoin de longues réflexions pour comprendre que le testament du marquis avait été fait en faveur de Denise ou de Louis.

Le doute à ce sujet n'était pas possible; le seul point qui restât obscur était de savoir lequel des deux était légataire, mais cela n'avait pas grande importance.

Que ce fût Denise, que ce fût Louis, ou bien que ce fussent Denise et Louis, le résultat en somme était le même.

Le testament existait, et la qualité de l'un ou l'autre légataire ou des deux réunis augmentait singulièrement les difficultés qui s'opposaient à sa révocation.

Avec un étranger, un ami, légataire, un peu de persévérance eût suffi pour faire annuler le testament.

Mais avec Denise et avec Louis il n'en pouvait pas être ainsi.

Malgré tout, le marquis avait gardé au fond de son cœur une profonde affection pour l'un comme pour l'autre, et il était difficile de l'emporter sur ce sentiment; entraîné par la passion et par les influences qu'on faisait agir sur lui, il pouvait consentir à les éloigner de sa personne, mais il devait par cela même tenir fortement à son testament. N'était-ce pas le seul moyen qu'il eût pour leur prouver son affection ; s'ils l'accusaient en ce moment de les oublier, plus tard ils sentiraient leur erreur. En héritant de Rudemont, ils comprendraient que son propriétaire n'avait jamais cessé de penser à eux et qu'il ne leur avait pas fermé son cœur ; les nécessités de la vie avaient pu lui imposer une séparation, elles n'avaient point altéré sa tendresse que ce testament prouvait d'une façon si éclatante.

Si Clémence n'avait eu en mains d'autres armes que celles que la passion d'Arthur lui donnait, elles erait restée fort embarrassée pour obtenir la révocation d'un testament ainsi défendu; mais heureusement pour elle le moyen qu'elle avait employé pour reprendre possession du marquis n'avait pas produit tous ses effets utiles, et elle pouvait encore en tirer parti.

Irrésistible en ce moment, ce moyen ne devait pas garder longtemps sa toute-puissance : un jour ou l'autre, il faudrait avouer que cette grossesse miraculeuse

n'existait pas ou tout au moins n'existait plus ; il y avait donc urgence à l'exploiter pendant qu'il en était temps encore.

Le lendemain, elle aborda résolûment la question avec le marquis.

— Hier, dit-elle, j'ai été très-inquiète de l'air sombre que vous aviez à votre retour ; je vous ai interrogé, vous m'avez répondu d'une manière évasive. Je n'ai pas pu me contenter de ces réponses, et, comme vous m'avez dit que votre mécontentement venait de certains discours dont monsieur de Carquebut n'avait pas craint de vous fatiguer, j'ai voulu savoir de celui-ci quels étaient ces discours. Ne voyez pas là une indiscrétion, mon ami, ni une curiosité coupable : vous savez que je suis incapable de l'une comme de l'autre ; j'ai voulu simplement apprendre la cause de votre contrariété, pour vous distraire si je le pouvais; et puis, d'un autre côté, j'ai voulu avertir monsieur de Carquebut d'avoir plus de discrétion à l'avenir. Il m'a rapporté tout ce qui s'était dit dans votre promenade.

— Ah !

— Tout. Et vous devez penser que je lui ai fait de vigoureuses observations pour avoir abordé un sujet qui vous est si pénible. Cela aurait été stupide de sa part, si cela n'avait point été intéressé. Il ne vous a parlé de son testament que pour vous engager à faire le vôtre.

— Je m'en suis bien douté.

— Et c'est pour cela que vous lui avez répondu que ses conseils venaient trop tard ; bonne défaite pour vous en débarrasser. Pourquoi en même temps ne lui avez-vous pas dit que ce testament était à son profit exclusif? Cela vous eût assuré la tranquillité à jamais.

— Je ne pouvais pas lui dire une chose qui n'était pas.

Elle se mit à rire et, le raillant de la main :

— Il me semble cependant que vos scrupules ne vous ont point empêché de lui conter cette histoire de testament, bien inventée d'ailleurs ; pendant que vous étiez en train, vous auriez pu ajouter à l'invention du testament, celle du légataire ; les deux s'enchaînaient ; ayant bien dit pour l'une une chose qui n'était pas, vous pouviez bien la dire pour l'autre.

Le marquis se montrait très-embarrassé et il était évident qu'il désirait ne pas continuer cette conversation, cependant après un moment de silence il se décida à répondre :

— Mais je n'ai rien inventé ; vous savez que j'ai pour habitude de ne rien dire qui soit contraire à la vérité.

— Pardon ! je ne comprends pas ; n'avez-vous pas dit à monsieur de Carquebut que vous aviez fait votre testament?

— Je l'ai dit.

— Eh bien ! est-ce que cela n'est pas contraire à la vérité?

Le marquis était de plus en plus gêné.

— Non, dit-il.

— Comment ! vous étiez sincère en répondant que vous aviez fait votre testament?

Après un moment de silence, elle se mit tout à coup à rire.

— Ah ! j'y suis, s'écria-t-elle; vous avez été sincère, mais vous avez été encore plus habile : la sincérité a été de dire que le testament avait été fait ; l'habileté, de ne pas dire qu'il avait été défait. On voit bien que vous avez été élevé par un chanoine qui vous a enseigné l'art des réticences.

Elle savait qu'en parlant ainsi, elle l'obligerait à s'expliquer, car il ne pouvait pas supporter qu'on suspectât sa franchise. Ce fut en effet ce qui arriva.

— Je me suis renfermé dans la stricte vérité, dit-il.

— Quant à la confection du testament, mais quant à sa révocation...

— Il n'a pas été révoqué.

Elle resta un moment immobile, les sourcils élevés, la bouche ouverte, montrant dans toute sa personne les signes de l'étonnement et de la stupéfaction.

— Pardonnez-moi, dit-elle, mais je ne comprends pas du tout. Vous auriez fait un testament il y a quelques années, et vous ne l'auriez pas révoqué. Est-ce bien cela ?

Le marquis répondit par un signe affirmatif.

— Vous ne l'avez pas révoqué.

— Je ne l'ai pas révoqué.

Elle se leva vivement ; mais, après avoir fait quelques pas dans l'appartement, elle s'arrêta et parût vouloir calmer l'émotion qui l'étouffait.

— A mon grand regret, dit-elle, je vais être obligée d'imiter monsieur de Carquebut et de vous parler d'un sujet qui vous est pénible ; mais c'est un devoir pour moi, et je ne recule jamais devant un devoir à remplir. Vous me rendrez ce témoignage que je n'ai jamais fait la plus légère allusion à votre testament. Que vous ayez fait un testament ou que vous n'en ayez point fait, que m'importait en effet. Ce n'était point mon affaire. Dieu merci, vous avez eu cent fois la preuve que je ne vous aimais pas pour votre fortune. J'avoue franchement que j'ai été très-sensible aux satisfactions que nous donnait cette fortune ; j'ai joui avec un bonheur profond du luxe dont vous m'entouriez, de la grande existence que vous avez voulu mener soit à l'étranger, soit dans ce château, qui, pour moi, a été un séjour enchanté. Mais je n'ai jamais séparé ces jouissances de votre personne ; je veux dire, si je m'exprime mal, que je n'ai jamais imaginé qu'elles pouvaient exister sans vous. Jamais je ne me suis demandé si je ne souffrirais pas de la privation de ces plaisirs dans le cas où je viendrais à vous perdre. Dans ma vie, en effet, ils n'ont jamais été qu'un complément de bonheur, une sorte d'accompagnement ; ce n'était pas tant de les goûter que j'étais heureuse, c'était de les partager avec vous. Vous disparaissiez, tout s'anéantissait. Croyez-vous que tels ont été mes sentiments? Dites, répondez franchement, le croyez-vous ?

— Je le crois.

— Cette parole sera, quoi qu'il arrive, ma récompense, et, si je l'ai provoquée, c'est que j'avais besoin de savoir comment vous me jugiez. Ainsi vous reconnaissez vous-même que depuis que nous nous aimons, je vous ai donné constamment et de toutes les manières des preuves de désintéressement. Ceci dit, j'arrive à cette fâcheuse question de testament. Que vous ayez cru pouvoir disposer de votre fortune, il y a un an, il y a deux ans, je ne m'en inquiète pas et je ne m'inquiète pas davantage de chercher en faveur de qui. Le nom de votre légataire n'a d'importance pour moi qu'autant que ce serait le mien ; car, si ce testament était fait à mon profit, tout ce que j'ai à vous dire deviendrait inutile, et nous pourrions clore là ce douloureux entretien. Je vous prie donc de me permettre de vous demander si c'est à moi que par ce testament vous laissez votre fortune?

Le marquis hésita un moment, puis enfin il répondit d'une voix basse :

— Ce n'est point à vous.

— Alors je dois maintenant vous poser une question qui m'étouffe : Comment se fait-il que vous n'avez pas révoqué ce testament le lendemain du jour où vous su que j'allais vous donner un enfant? Il n'est donc pas tout pour vous?

— En répondant à votre première question, je vais vous faire sentir combien la seconde est injuste. Je n'avais point révoqué ce testament, parce qu'il devenait nul par le seul fait de la reconnaissance de notre enfant.

— Il me semble que la loi n'accorde pas la totalité de la fortune d'un père à un enfant naturel, alors que ce père laisse des héritiers ?

— Sans doute, mais je pensais que la part dont notre enfant aurait été privé n'était pas tellement importante que je dusse faire un nouveau testament pour l'instituer dès maintenant mon légataire universel. Vous savez peut-être que pour qu'un enfant puisse recevoir par testament, il suffit qu'il soit conçu à l'époque du décès du testateur. Je puis donc tester en faveur de notre enfant, et je le ferai, si vous le désirez, malgré les dangers que présente un testament de ce genre.

— Non ! s'écria-t-elle, cela, je ne le veux pas, car sans connaître tous les dangers dont vous parlez, j'en vois assez pour repousser d'une façon absolue un pareil testament.

Clémence, qui depuis plusieurs mois étudiait le code, savait parfaitement qu'à la suite de la disposition que le marquis venait de lui citer, s'en trouve une autre qui dit qu'un testament en faveur d'un enfant qui n'est pas né, ne sera valable qu'autant que cet enfant serait viable. A quoi lui eût servi un testament fait en faveur d'un enfant qui ne verrait jamais le jour ?

— Maintenant, continua le marquis, j'espère que vous voyez que je n'ai pas oublié notre enfant. Ne voulant pas faire de testament en sa faveur, j'aurais pu, il est vrai, en faire un à votre profit pour le cas où je... ne serais plus de ce monde au moment de sa naissance. Mais vous êtes madame Beaujonnier, et j'avoue que la pensée de voir ma fortune passer aux mains du capitaine m'a toujours retenu ; il est votre mari après tout.

— J'ai demandé ma séparation de biens.

— Je l'ignorais ; mais, cette séparation prononcée, cela ne fera pas que vous puissiez accepter une succession sans l'autorisation de votre mari. Or, le capitaine est homme à ne vous vendre cette autorisation qu'au prix de la plus grosse part de l'héritage que vous auriez à recueillir. Trouvez-vous mauvais que je ne veuille pas que ma fortune serve aux fantaisies ou aux vices de monsieur Beaujonnier ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! alors ne nous exposons pas à toutes ces difficultés et laissons de côté, pour n'y jamais revenir, cette question de testament, qui m'est plus douloureuse que je ne saurais le dire. Dieu merci ! je ne suis pas mourant, et j'espère bien que Dieu me fera la grâce de vivre assez pour embrasser mon enfant. Alors les dispositions que je prendrai vous donneront toute satisfaction et pour lui et pour vous. Jusque-là, laissez-moi être heureux par cette espérance, et, au lieu de nous jeter dans des pensées tristes, qui peuvent nous conduire à la maladie, n'en ayons que de gaies, qui nous donneront une longue vie.

XXXIX

Si cet entretien avait été pénible pour le marquis, il avait causé à Clémence une cruelle déception.

Mais il n'était pas dans son caractère de s'abandonner au découragement ; si une défaite la frappait, au lieu de s'en dépiter ou de s'en désoler, elle cherchait aussitôt à s'en tirer pour le mieux.

De cet entretien résultaient deux faits principaux, que son esprit démêla sûrement.

L'un lui prouvait que le marquis ne voulait pas faire de testament en sa faveur, par crainte que sa fortune passât aux mains du capitaine Beaujonnier, pour qui il avait une répulsion invincible ;

L'autre lui prouvait que, si malgré tout elle revenait sur cette question de testament et décidait le marquis à en faire un, ce serait au profit de l'enfant dont il se croyait père.

Sans doute, cet embarras de l'enfant serait bientôt écarté.

Mais alors, que se passerait-il dans l'esprit du marquis !

Sa désolation bien certainement serait extrême, mais il n'était pas vraisemblable qu'il y eût rien de bon à en attendre.

Cette désolation ne le rendrait pas plus soumis au pouvoir qui le dominait.

Elle ne modifierait pas son aversion pour le capitaine, ni sa peur de voir sa fortune exposée à devenir un jour la proie de celui-ci.

Enfin, loin de faciliter l'annulation du testament fait en faveur de Louis ou de Denise, elle pourrait très-bien l'empêcher. Si depuis deux ans il avait maintenu ce testament, pourquoi le changerait-il maintenant. N'aurait-il pas toutes sortes de bonnes raisons, déçu de ses espérances de paternité, pour se rejeter plus passionnément sur celle qu'il avait aimée comme sa fille, et sur celui qu'il avait pendant de longues années traité comme son fils.

Telle était la situation.

Assurément elle était fâcheuse, mais enfin il valait encore mieux la voir telle qu'elle était que de rester dans une assurance trompeuse.

Maintenant c'était à elle d'aviser, de façon à éviter les écueils qu'elle venait de reconnaître.

La première chose à faire était de supprimer cet enfant qu'elle avait dû inventer dans un moment décisif, et rien n'était plus facile : un mot lui avait donné la vie, un mot lui donnerait la mort. Après une grande joie, le marquis éprouverait un grand chagrin, voilà tout.

Malheureusement le second point à obtenir n'était ni aussi simple ni aussi commode.

Les difficultés qui l'avaient obligée à aller demander le concours de l'abbé Guillemittes existaient toujours, et elles s'étaient fortifiées de l'aversion que le marquis venait d'avouer contre le capitaine.

Comment sortir de ces difficultés et comment vaincre cette aversion ?

Ce fut la double question qu'elle se posa et qu'elle examina avec anxiété.

Mais elle eut beau employer toutes les ressources de son intelligence à leur chercher une solution satisfaisante, elle n'en trouva point.

Amener le marquis, jouissant de sa raison, à lui laisser toute sa fortune, à elle, femme du capitaine Beaujonnier, serait assurément impossible : dans cette lutte, elle userait son influence inutilement, et, pour réussir, il faudrait qu'elle employât des moyens tombant sous le coup de la loi. Grâce à ces moyens, il était probable qu'elle aurait le testament ; mais aurait-elle la fortune ? En vingt lignes, les juges ne détruiraient-ils ce qu'elle avait eu tant de peine à arracher. Ce n'était pas seulement du marquis qu'il fallait triompher, c'était encore des tribunaux. Ce n'était pas seulement un testament tel que qu'il lui fallait, c'était surtout un testament assez solide pour résister à toutes les attaques.

Serait-elle donc contrainte par la nécessité d'en arriver au système de Caffié, qu'elle avait tout d'abord si dédaigneusement repoussé ?

Serait-elle donc obligée d'accepter l'alliance du curé d'Hannebault, dans les termes où celui-ci la proposait ?

Il lui fallut plusieurs jours avant de pouvoir imposer à son esprit l'examen de cette idée ; tout d'abord il la rejetait, sans même vouloir étudier les avantages qu'elle pouvait offrir ; mais peu à peu l'horreur des premières impressions s'effaça, et elle se mit à chercher une combinaison qui conciliât les conseils de son homme d'affaires et les exigences de l'abbé Guillemittes.

Tout bien examiné et pesé, il était incontestable qu'elle n'avait chance de réussir qu'en acceptant un allié et en consentant à un partage : l'allié l'aidait à arracher au marquis son testament, et le partage faisait maintenir ce testament par le tribunal.

Dans ces conditions, le point capital pour elle était de trouver un allié qui ne lui coûtât pas trop cher, et se contentât, dans le partage, d'une part moins grosse que celle exigée par l'âpreté du curé d'Hannebault.

Où prendre cet allié?

N'ayant point l'habitude de se laisser arrêter par des scrupules ou des préjugés lorsque son intérêt était en jeu, elle pensa à Louis.

Pourquoi ne s'entendrait-elle pas avec lui pour partager la fortune du marquis? Il était son ennemi, cela était vrai. Mais nous devons considérer comme étant véritablement nos plus grands ennemis ceux qui nous font le plus de mal. Si Louis lui prenait une moins grosse part de fortune que l'abbé Guillemittes, il était moins son ennemi que celui-ci. C'était à ce point de vue qu'il fallait envisager leur inimitié et non à un autre : les querelles, les injures, l'hostilité, la vengeance, ne devaient venir qu'après l'intérêt; n'est-ce pas la règle de la politique.

Mais cette idée, qui tout d'abord lui avait paru présenter des chances de succès, ne résista pas à la réflexion. Avec un autre, elle aurait pu réussir; avec lui elle devait fatalement échouer. Elle le connaissait bien, et savait qu'il n'était pas homme à s'élever jusqu'à ces principes d'une philosophie pratique. Tout d'une pièce. Pour lui, elle était une ennemie, rien qu'une ennemie, et jamais il ne voudrait voir en elle une alliée, même quand elle lui proposerait la moitié de l'héritage d'Arthur, même quand elle lui apporterait le consentement du marquis au mariage de Denise; plus la tentation serait forte, plus sa conscience serait ferme. Elle savait par expérience comment il résistait aux tentations, et, si peu susceptible qu'elle fût, il ne lui convenait pas de s'exposer une seconde fois à une défaite certaine.

Louis écarté, elle se tourna vers monsieur de Carquebut. Pourquoi ne le forait-elle pas choisir par le marquis pour être colégataire avec elle? Il était un parent, un cousin : rien n'était plus légitime que ce choix.

Sans doute, ce serait là une raison qui aurait de la valeur devant un tribunal et qui très-probablement ferait valider un testament établi sur ces bases.

Mais, pour un avantage évident de ce côté, combien par contre d'inconvénients et aussi de dangers!

D'abord comment décider le marquis à choisir monsieur de Carquebut pour son héritier? Il faudrait vaincre une résistance à peu près invincible.

En admettant qu'elle pût triompher de cette résistance, comment ferait-elle accepter un partage à monsieur de Carquebut? Ce n'était pas une part de l'héritage d'Arthur qu'il voulait, c'était tout l'héritage. Lorsqu'il verrait ses espérances trompées, il était homme à lui faire un procès et à plaider contre elle. Celui-là aussi, elle le connaissait bien et savait de quoi il était capable : « Foi d'honnête homme, vous serez madame de Carquebut; » elle n'était pas assez simple pour se fier à cet engagement si souvent répété. De même qu'elle n'avait jamais eu la pensée de devenir sa femme, de même il pouvait très-bien n'avoir jamais eu la volonté de l'épouser : ces sortes de choses se disent en de certains moments, mais il n'y a que les niais qui les prennent au sérieux. A-t-on jamais pensé à demander l'exécution des engagements pris au bas d'une lettre : « Comptez sur mon dévouement; croyez-moi votre serviteur. » Cela ne tire pas à conséquence. D'ailleurs, quand même, par extraordinaire il voudrait tenir sa promesse, le capitaine n'était pas mort, et monsieur de Carquebut, voyant qu'il ne pouvait pas rattraper par un mariage la part d héritage qui lui échappait, voudrait l'obtenir sûrement par un bon procès. L'héritage, l'héritage entier: pour se l'assurer, il était capable de tout.

Il fallait donc écarter monsieur de Carquebut aussi bien que Louis.

Les parents mis de côté, celui-ci pour une raison, celui-là pour une autre, elle ne pouvait prendre l'allié qui lui était nécessaire que parmi des étrangers.

Où le chercher? Où en trouver un qui réunit en sa sa personne tous les mérites indispensables au succès de sa combinaison.

Un seul se présentait et s'imposait à son choix: l'abbé Guillemittes.

Avec celui-là, point de résistances à vaincre pour le décider, puisqu'il se proposait lui-même; point de procès à craindre plus tard.

Non-seulement il possédait l'autorité et l'influence qui devaient rendre à peu près inattaquable un testament l'instituant légataire, mais encore il était doué d'une qualité particulière qui pouvait décider le marquis à faire ce testament.

Le résultat obtenu par la visite du chanoine lui avait montré quel parti on pouvait tirer de l'influence religieuse; le nom de l'abbé Guillemittes lui permettrait de mettre en mouvement cette corde sensible. S'il était malaisé de dire au marquis : « Laissez-moi votre fortune, » il était par contre bien facile de lui dire : « Faites un acte agréable à Dieu, rachetez par une pieuse disposition les désordres de votre vie, laissez votre fortune à l'une des fondations de l'abbé Guillemittes, et incidemment ne m'oubliez pas. Assurément il se laisserait toucher par de pareilles raisons, et son cœur qui serait resté fermé à la voix de l'intérêt s'attendrirait à la voix de la religion. Une fois qu'il en serait arrivé là, il n'y aurait plus qu'à manœuvrer de façon que ce souvenir donné incidemment fût aussi considérable que possible.

Après avoir espéré la fortune entière du marquis, il était cruel d'en être réduit à se contenter d'un partage; mais la vie est faite de sacrifices et la sagesse en ce monde consiste à accepter adroitement ceux qui sont indispensable.

D'ailleurs elle n'était point forcée de faire faire au marquis un testament en tout semblable à celui que l'abbé Guillemittes lui avait indiqué; un légataire universel se trouve souvent chargé de legs particuliers, qui peuvent diminuer considérablement la fortune qui lui est transmise. Pourquoi n'agirait-elle pas de manière qu'il en fût ainsi?

Ce qu'il importait pour décider le marquis et plus tard pour peser sur la justice, c'était que l'abbé Guillemittes fût légataire universel; cela obtenu, elle n'aurait qu'à lui faire imposer la condition d'usufruit; puis ensuite de se faire donner à elle-même, à titre particulier, le legs d'une somme importante.

A l'ouverture de ce testament, le curé d'Hannebault se fâcherait certainement; mais son intérêt le ferait bientôt revenir sur cette fâcherie de premier mouvement, et, en fin de compte, il ne serait pas assez sot pour ne pas accepter et défendre un testament qui malgré tout enrichirait son couvent.

Avec l'usufruit de tous les biens du marquis d'une part, d'autre part avec la donation en toute propriété d'un ou deux millions, elle ne serait pas réduite à la mendicité, et sa portion se trouverait encore assez belle pour qu'elle s'en contentât.

Mais, pour que cette combinaison réussit, il fallait que l'abbé Guillemittes ne vit pas le marquis, et d'un autre côté, il fallait que certaines circonstances pussen inspirer à celui-ci une crainte salutaire de la mort.

Empêcher le curé d'Hannebault de venir à Rudemont était assez facile.

Faire naître ces circonstances, si elles ne se produisaient pas naturellement, n'était pas impossible.

Elle touchait donc à son but; maintenant pour l'atteindre, ce n'était plus qu'une affaire de jours.

XL

Comme elle cherchait quel fantôme elle agiterait bien devant l'esprit du marquis, pour lui rappeler qu'il devait se hâter de penser à son salut, le hasard vint lui offrir une occasion favorable à l'exécution de ses desseins, et elle s'empressa de la mettre à profit.

Par suite de l'agglomération ouvrière qui, en ces dernières années, s'était établie à Hannebault, transformant cette petite bourgade en une ville industrielle importante, les conditions sanitaires du pays ont été changées : autrefois les maladies épidémiques y étaient à peu près inconnues, maintenant elles y sont fréquentes et pernicieuses.

Précisément, au moment où Clémence était à la recherche d'une bonne peur à faire au marquis, le choléra se déclara parmi une centaine d'ouvriers irlandais qui avaient été amenés dans le pays pour mettre en activité une filature de lin nouvellement construite. En quelques jours, dix de ces malheureux, épuisés par la misère, furent atteints par la maladie, et l'on n'en sauva pas un seul. Alors une panique se déclara, qui fit autant de victimes que l'épidémie elle-même : de bons herbagers fort solides, bien nourris et bien logés, moururent de frayeur. Le mal se répandit dans les communes environnantes, et un ouvrier de Mulcent, qui allait chaque jour travailler à Hannebault, fut enlevé en vingt-quatre heures.

En apprenant cette mort, Clémence descendit au village pour aller porter des secours aux sept enfants du malheureux journalier. Une autre à sa place se fût peut-être contentée d'envoyer des secours, au lieu de les porter elle-même; mais elle n'était pas femme à se laisser arrêter par la peur de la contagion. Braver le danger lui plaisait, et elle eût aimé à jouer en public le rôle de sœur de charité.

Au reste, il y avait pour elle dans cette démarche mieux qu'un rôle à remplir : son intérêt était en jeu, non sa vanité.

Lorsqu'elle rentra au château, l'heure du dîner était sonnée et on l'attendait pour se mettre à table.

— Pardonnez-moi de vous avoir oublié, dit-elle au marquis; c'est la première fois que cela m'arrive, mais le triste spectacle auquel je viens d'assister en est cause; j'ai été tellement émue que j'ai oublié l'heure du dîner, j'ai oublié que vous m'attendiez, je vous ai oublié vous-même.

— Quel spectacle ? demanda monsieur de Carquebut, parlant entre deux cuillerées de potage.

— Celui que présentait la famille de ce malheureux Pointel.

— Comment ! vous avez-vu ces gens-là ? s'écria-t-il en laissant tomber sa cuiller dans son assiette.

— J'ai fait mieux que de les voir, je les ai débarbouillés et habillés.

— Vous avez touché aux enfants de Pointel, qui vient de mourir du choléra ?

— Voulez-vous pas qu'avant de soigner des enfants qui sont dans la détresse, on demande de quoi le père est mort.

— Vous êtes entrée chez eux, dans leur maison ?

— Mais certainement. Fallait-il les faire venir au château ?

— Il n'aurai plus manqué que cela.

— Le fait est, dit le marquis, que votre visite à ces pauvres enfants était d'une âme généreuse, mais aussi d'une tête imprudente.

— Imprudente ! s'écria monsieur de Carquebut, qui avait brusquement reculé sa chaise, abandonnant le pied de Clémence, qu'il tenait entre les siens sous la table; imprudente ! dites folle, mon cher Arthur. Comment ? Vous allez dans une maison où ce matin encore se trouvait un cholérique ! Vous y restez, vous tripotez les enfants, et vous revenez vous mettre à table tranquillement avec nous !

— Voulez-vous que j'aille dîner à la cuisine.

— Je ne dis pas cela, mais enfin il me semble que quand on a de pareils goûts et qu'on s'y abandonne, on prend des précautions, si ce n'est pour soi, au moins pour les autres : avant de vous mettre à table, vous auriez pu changer de robe, faire des fumigations, je ne sais trop quoi, enfin quelque chose.

Il était furieux, et Clémence riait intérieurement de cette colère; elle lui eût fait la leçon qu'il n'aurait certes pas joué avec ce naturel son rôle de compère.

Tout à coup il se tourna vers le marquis :

— Cela vous gênerait-il, si j'allumais un cigare ? dit-il.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander cela, mais à madame.

Cette frayeur servait trop bien les desseins de Clémence pour qu'elle accordât à monsieur de Carquebut la permission de s'enfumer pour chasser les miasmes du choléra.

— N'ayez donc pas peur, dit-elle.

— Moi, peur ! s'écria-t-il; je n'ai jamais eu peur de personne, jamais eu peur de rien; ce n'est pas pour moi que je parle, c'est pour Arthur. Je trouve que vous avez fait une imprudence; de plus je trouve encore que vous exposez bénévolement ceux qui vous entourent, et je vous le dis tout haut, précisément par ce que je n'ai peur de personne.

Cependant, malgré son mépris du danger, il se garda bien de reprendre le pied de « la petite déesse, » et quand il sentit que celle-ci approchait le sien, il recula vivement. Il n'avait pas peur, ah ! certes non; seulement il était fâché qu'elle se fût ainsi aventurée, et il ne se gênait pas pour le lui faire savoir.

— Vous ne sauriez croire, continua-t-elle en s'adressant au marquis, combien était lugubre cette pauvre maison : sept enfants, pas de mère, pas de père, et pour soigner ces malheureux, une sœur aînée qui n'a pas treize ans. J'ai fait nettoyer la maison, j'ai acheté des vêtements pour les enfants, et en votre nom j'ai donné ordre au boulanger de leur fournir du pain. C'étaient les premières mesures à prendre, maintenant on pourra aviser plus tranquillement. Ainsi monsieur de Carquebut pourrait aller les visiter demain et voir ce dont ils ont besoin.

— Moi ? ah ! fichtre non; ne comptez pas là-dessus. En voilà une idée. Si j'ai peur que vous rapportiez la maladie ici, je la rapporterais tout aussi bien que vous. Ce qu'il y a de mieux, c'est de les tenir sévèrement à l'écart : c'est une question de santé publique.

— Et c'est vraiment le choléra que ce malheureux a gagné à Hannebault ? demanda le marquis.

— Il était parti solide comme à l'ordinaire, on l'a rapporté mourant.

— C'est effrayant.

— Vous avez dit le mot, répliqua monsieur de Carquebut; c'est positivement effrayant. Aussi je trouve que le mieux, c'est de n'en pas parler.

— Et pourquoi cela ? demanda Clémence.

— Parce qu'il est inutile d'avoir l'esprit perpétuellement tendu sur un sujet aussi pénible; en temps d'épidémie, cela peut être dangereux.

— Je ne sais pas si physiquement cela peut être mauvais, mais je suis certaine que moralement cela ne peut être qu'excellent. C'est précisément quand on est exposé à être frappé d'un moment à l'autre qu'il est bon de penser à la mort et de s'y préparer.

— Ah ! cela est autre chose, répondit monsieur de Carquebut changeant de ton; car il avait cru deviner où elle voulait en venir. Il est certain que quand on a

des dispositions testamentaires à prendre, on ne saurait trop se hâter en temps d'épidémie. Pour cela, je suis de votre avis. Mais une fois qu'on a pris ces dispositions, c'est fini; le mieux alors est de se distraire.

— Ce n'est point des dispositions relatives à notre fortune que je veux parler, mais de celles qui touchent notre âme.

— Madame a raison, dit le marquis d'une voix grave, et je vous engage, mon cousin, à profiter de ses paroles.

— Profitez-en vous-même, mon cher Arthur : le conseil est meilleur à garder qu'à donner.

— Ne craignez pas que je l'oublie.

L'entretien roula encore pendant quelques instants sur ce sujet; puis Clémence le détourna, satisfaite de l'effet qu'elle avait obtenu.

Mais l'impression produite sur le marquis fut plus profonde qu'elle n'avait désiré et entraîna celui-ci à dépasser le but qu'elle voulait atteindre. Pendant toute la soirée, il parut plongé dans une mélancolie sombre, avec des intervalles de trouble et d'inquiétudes.

— Le choléra opère, se disait-elle en le regardant à la dérobée; la semaine prochaine, nous commencerons une neuvaine.

Mais elle n'eût pas à attendre jusque-là; le soir même, lorsque monsieur de Carquebut se fut retiré, le marquis lui donna l'explication de ce trouble.

— J'ai réfléchi, pendant toute la soirée, à cette épidémie, dit-il; il ne faut pas que nous y restions exposés, ce serait de l'imprudence pour le plaisir de la bravade. Nous partirons demain.

— Demain ? s'écria-t-elle, surprise par cette détermination imprévue.

— Rien ne nous retient ici, il me semble.

— Mais...

— Pourquoi rester dans le danger quand rien ne nous y oblige?

— Il me semblait que nous avions des raisons pour ne pas nous éloigner d'ici, au moins tout de suite. Songez donc...

— Je ne songe qu'à une chose, au danger qui nous menace tous deux, tous trois. Que deviendrais je, si vous étiez frappé? que deviendrait notre enfant, si j'étais atteint?

— C'est juste, dit-elle après un moment de réflexion. Nous partirons donc demain par le train du soir, si vous voulez.

Décidément elle avait été trop vite et trop loin; la peur avait été trop forte, puisqu'elle déterminait ce départ précipité. La fuite n'arrangeait pas ses affaires, il ne fallait donc pas que ce projet s'accomplît. Mais, comme elle avait pour règle de conduite de ne jamais contrarier le marquis, après un premier mouvement de résistance causé par la surprise, elle avait cédé à son désir. Avant le lendemain, bien des choses se passeraient qui rendraient ce départ impossible. Maintenant il n'y avait plus à hésiter ni à patienter, et autant elle avait apporté de précaution et de lenteur dans l'arrangement de son plan, autant elle devait mettre de vigueur et de rapidité dans son exécution.

Le lendemain, la femme de chambre attaché à son service raconta que « madame » avait été malade dans la nuit et qu'elle ne pouvait pas se lever.

— Qu'a-t-elle?

— Elle ne le dit pas, mais elle est très-pâle.

— Il faut aller chercher le médecin, dit Valery, qui aimait à donner des ordres.

— Elle ne le veut pas.

— Il faut éveiller monsieur le marquis.

— Elle l'a défendu; elle veut seulement qu'on le prévienne quand il s'éveillera de lui-même.

— Est-ce que ce serait une attaque de choléra?

A ce moment, monsieur de Carquebut traversa le vestibule dans lequel cet entretien avait lieu; le mot *choléra* frappa son oreille sensible.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

On lui répéta ce que la femme de chambre venait de raconter.

— Allons, bon ! s'écria-t-il; il ne manquait plus que cela dans le château. Mais c'est épouvantable ! Quel besoin aussi avait-elle d'aller chez cette canaille qui a été assez bête pour se laisser mourir.

Puis tout à coup, s'interrompant dans ses exclamations :

— Je vais à Condé, dit-il à Valéry; ce soir vous m'enverrez un mot au *Bœuf couronné* pour me dire comment elle a passé la journée. Je ne rentrerai que demain... ou après-demain.

Quand on annonça au marquis que madame Clémence était malade, il n'eut point, comme monsieur de Carquebut, la prudente idée d'aller passer la journée à Condé; mais, s'étant fait vivement habiller, il entra dans la chambre où elle était restée couchée, plein d'angoisse, tremblant d'émotion.

XLI

Elle était étendue sur son lit, pâle, abattue, et son visage montrait des signes par lesquels se manifeste ordinairement une vive souffrance. Ses yeux étaient ternes, ses sourcils étaient relevés, tandis que les coins de sa bouche étaient abaissés; sur son front, des rides verticales et transversales avaient dessiné une sorte de fer-à-cheval. Mais ce qui donnait à cette physionomie quelque chose d'étrange, qui eût pu frapper un observateur plus attentif que le marquis, c'était l'inégalité de contraction des deux sourcils.

Mais il n'était pas en état de faire la moindre observation, ayant bien assez de se soutenir tant il était ému.

— Malade ? dit-il en s'avançant aussi vite que ses jambes fléchissantes le lui permettaient.

— Brisée, anéantie, dit-elle d'une voix dolente.

Il lui prit la main.

— Ah ! mon ami, mon ami, s'écria-t-elle en fondant en larmes, et en retirant sa main pour se cacher le visage.

— Qu'avez-vous ? De grâce, parlez.

Elle ne répondit pas; son corps était secoué par ses sanglots, qu'elle semblait impuissante à retenir.

Le marquis, penché sur elle, la regardait épouvanté :

— Où souffrez-vous ? répétait-il.

Et comme elle continuait à ne pas répondre :

— Je vais envoyer chercher Gillet, dit-il.

A ce nom, elle se souleva brusquement et le retenant avec force par le bras :

— Oh ! non, s'écria-t-elle.

— Cependant...

— Pas de médecin, je vous en conjure, pas de médecin.

Et de nouveau elle se cacha le visage avec ses deux mains et son drap.

Le marquis était éperdu. Que se passait-il ? qu'avait-elle ?

— Je vous en prie, dit-il, faites effort pour me répondre; vous voyez comme je suis effrayé; ne me laissez pas dans cette angoisse; il faut vous secourir.

— Tout secours est inutile.

— Mon Dieu !

Alors elle écarta ses mains et le regardant longuement avec des yeux obscurcis par les larmes :

— Oh ! Arthur, s'écria-t-elle, Dieu nous frappe. Nous étions trop heureux, nos espérances défiaient la fatalité : nous sommes punis.

— Mais que se passe-t-il ? qu'est-il arrivé ?

— Le plus grand malheur qui puisse nous atteindre Soyez fort pour le supporter.

— Mais votre état n'est pas désespéré, il ne faut pas se laisser effrayer ainsi.

— Mon état! m'effrayer! Ah! le pauvre ami, qui, dans sa tendresse, ne pense qu'à moi. Hélas! ce n'est pas sur moi qu'il faut pleurer. Ah! plût à Dieu qu'il ne s'agît que de moi.

Il la regarda avec effarement, ne comprenant pas; puis tout à coup la lumière se fit dans son esprit bouleversé.

— Notre enfant! s'écria-t-il.

Elle étendit ses deux mains en avant, puis renversant sa tête sur son oreiller:

— Nous n'avons plus d'enfant! dit-elle d'une voix sourde.

C'était trop d'émotions pour le marquis: il s'affaissa sur une chaise qui se trouvait auprès du lit.

En le regardant à travers ses doigts, elle fut effrayée de son accablement; il se tenait immobile sur sa chaise, les bras ballants, la tête penchée sur la poitrine, la bouche entr'ouverte, le regard morte.

N'avait-elle pas cette fois encore frappé trop fort? Comment allait-il supporter cette secousse? C'était sur une organisation épuisée qu'elle agissait, et non sur un homme plein de force, capable de résistance. Qu'il souffrit, c'était bien; qu'il succombât, c'était mal. Par ce temps d'épidémie, il était imprudent d'employer des moyens trop énergiques, qui pouvaient le tuer.

D'un côté, elle devait l'émouvoir et l'effrayer pour le placer au milieu de circonstances favorables à l'exécution de ses desseins; mais, d'autre part, elle devait aussi proportionner à ses forces les commotions et les frayeurs qu'elle lui causait.

C'était là une tâche délicate qui demandait une attention sagace dans le choix de ses moyens d'action et une grande souplesse de main dans leur exécution: rester en deçà du nécessaire était s'exposer à le laisser insensible, aller au delà était sûrement le tuer.

Pour le moment, ce qu'il fallait, c'était le tirer de cette prostration.

Dans ce but, elle se mit à lui parler de ses souffrances de la nuit.

Elle le fit longuement, avec des détails circonstanciés habilement choisis pour l'apitoyer; non pas qu'elle cherchât à se faire plaindre; de cela elle n'avait nul souci; mais elle voulait le distraire, et pour cela il fallait forcer son esprit à se fixer sur un sujet autre que celui qui venait de le jeter dans ce désespoir.

Tout d'abord il parut ne pas l'écouter ou plutôt ne pas la comprendre, mais peu à peu il se laissa attendrir; alors il releva la tête et la regarda avec des yeux dans lesquels roulaient des larmes.

— Pauvre femme! répéta-t-il; pauvre femme!

Et, s'étant approché d'elle, il lui prit une main qu'il embrassa tendrement.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas éveillé? demanda-t-il?

— Parce que voir votre douleur eût ajouté une douleur nouvelle à toutes celles que j'endurais, et que j'étais incapable d'en supporter davantage. Vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert.

— J'aurais envoyé chercher un médecin.

— Et qu'eût-il fait? Il eût fallu lui avouer la vérité, j'aurais mieux aimé mourir à la peine. Non, il n'y avait qu'une chose à faire: courber la tête sous la main de Dieu, se résigner à la cruelle expiation dont il nous frappait.

Alors, voyant qu'il commençait à revenir de son accablement et qu'il ne serait point atteint d'une attaque d'apoplexie, comme elle l'avait craint pendant la première minute, elle continua le développement de cette idée d'un dieu vengeur et justicier.

— Moi d'abord, dit-elle, vous ensuite, Arthur. Pensez-y, mon ami, et que cet affreux malheur soit pour vous un avertissement; l'expiation a commencé par moi, à bientôt peut-être votre tour.

— Trouvez-vous donc, dit il d'une voix brisée par la douleur, trouvez-vous que je n'ai pas été frappé moi-même? Ne désirais-je pas cet enfant aussi ardemment que vous?

— Pour vous, il n'était pas encore; moi j'avais senti ses premiers mouvements, ses premières caresses.

— Et les projets que je formais pour lui, et l'avenir que j'arrangeais? tout cela anéanti. Vous avez raison, Dieu nous est cruel.

— Oh! oui, bien cruel; mais nous serions aveugles de ne voir que la cruauté, sans regarder l'avertissement qui nous frappe en même temps. J'ai fait un terrible retour sur moi-même dans le silence de cette affreuse nuit: la main de Dieu est sur nous Arthur.

Disant cela, elle courba la tête, comme si cette main pesait de tout son poids sur elle; mais bientôt elle se releva et continua:

— Vous, heureusement, vous êtes moins coupable, mon ami; pour m'aimer, vous n'avez pas trahi vos devoirs, et puis, par les actes de générosité, de charité, qui emplissent votre existence, vous avez, au moins dans une certaine mesure, racheté vos fautes; il me semble que Dieu ne peut pas être dur dans l'autre vie, à qui a été bon sur cette terre. Mais moi, qu'ai-je jamais fait pour Dieu? En quoi ai-je racheté mes fautes? comment? Aussi, pensant à cette effroyable responsabilité, je me disais que nous devions nous séparer.

— Nous séparer!... Vous avez pensé que cela était possible...

— J'ai pensé que cela devait être, mais j'ai senti que cela était impossible; je le voudrais, je ne le pourrais pas. Nous sommes l'un à l'autre pour jamais dans cette vie, et il faut que nous soyons l'un à l'autre pour jamais dans l'éternité. Comment Dieu nous pardonnera-t-il? Je ne sais. Mais nous chercherons, nous trouverons une expiation. Désormais nous ne penserons qu'à notre salut, nous nous unirons dans une même prière. Je me ferai la servante des malheureux. Vous, mon ami, vous emploierez votre fortune dans des œuvres pieuses. Nous mènerons une vie chrétienne, et, autant nous avons négligé nos devoirs jusqu'à présent, autant nous serons attentifs à les remplir: vous serez rigoureux pour moi, je serai sévère pour vous.

Pendant longtemps elle lui parla sur ce ton: monsieur Marbœuf bien certainement n'aurait pas trouvé des exhortations plus pressantes, plus persuasives. C'était la dévotion la plus tendre, la foi la plus sincère, qui inspiraient ses paroles.

Enfin elle termina en priant le marquis d'envoyer chercher le curé de Mulcent.

Elle ne pouvait pas différer d'une heure ce grand changement: qui pouvait savoir si demain elle serait encore sur cette terre?

A cause de son état de souffrance et de faiblesse, leur projet de départ n'était plus réalisable, au moins l'exécution devait en être différée; elle voulait mettre à profit ce temps de sa maladie pour se préparer pieusement à la vie nouvelle qu'elle allait suivre.

Et, comme le marquis opposait de timides objections au choix du curé de Mulcent, elle se récria contre cette injuste exclusion.

— N'était il pas le curé de la paroisse? Pourquoi lui causer un chagrin et une humiliation, en appelant un autre prêtre? Était-ce là une action chrétienne? Elle savait tout ce qu'on pouvait dire contre ce curé. Mais si son humeur était trop jeune, sa piété était fervente; si son esprit n'était point élevé, son cœur était excellent. Elle n'était pas en position de se montrer difficile sur le choix d'un directeur, et il lui ferait une grâce en voulant bien écouter une pécheresse telle qu'elle était à cette heure.

Le marquis ne persista pas, bien entendu, dans sa résistance, et il donna l'ordre d'aller chercher monsieur le curé.

Cet ordre, apporté à l'office pendant le déjeuner des

domestiques, souleva une explosion d'exclamations. Le chef, qui était un bel homme et qui se vantait de connaître les femmes, déclara qu'il était « épaté. » Valery fut le seul qui ne laissât pas échapper un mot de surprise ou un commentaire malséant; il avait des principes, et il trouvait tout naturel que les autres en eussent aussi : cela faisait partie de l'éducation de bien mourir. Là-dessus la femme de chambre affirma que madame n'était pas mourante.

— Taisez-vous, ma fille, s'écria Valery. Si madame ne se sentait pas sérieusement malade, elle n'appellerait pas un prêtre; car alors cela n'aurait aucun sens, et je vous affirme qu'elle est incapable de faire une chose qui ne serait pas raisonnable : c'est moi qui vous le dis.

Le curé de Mulcent ne se fit pas attendre, et il arriva au château avant le domestique qui l'avait été chercher.

On le fit entrer dans la chambre de Clémence, où après quelques mots de politesse, le marquis le laissa seul.

Il resta enfermé deux heures avec sa pénitente, et, quand il sortit, on remarqua qu'il paraissait tellement ému qu'il ne trouvait pas son chemin dans ce château où il était venu dîner si souvent.

Le marquis alors rentra dans la chambre de la malade, où il passa la journée entière, assis aux pieds de son lit.

Lorsque le soir arriva, Clémence se fit donner un livre de prières ; mais elle se trouva tellement faible qu'elle ne put pas lire.

Après plusieurs tentatives, elle tendit le livre au marquis.

— Voulez-vous me lire haut la prière du soir ? dit-elle, je la répéterai avec vous.

Il se fit apporter une lampe, et, ayant mis ses plus fortes lunettes, il commença cette lecture ; il dut aller jusqu'au bout, sans qu'elle lui fît grâce d'une seule oraison, pas même des litanies de la Vierge, dont elle disait les *répons*.

Le lendemain, ils commencèrent leur journée par dire ensemble le chapelet, mais comme le marquis avait oublié le maniement des grains, elle le lui apprit.

XLII

Clémence garda la chambre pendant près d'une semaine, et le marquis resta près d'elle, au chevet de son lit ou de sa chaise longue.

Leurs journées se passaient en grande partie dans des entretiens graves ou dans des lectures de livres pieux; c'était Clémence elle-même qui faisait ces lectures, ayant repris assez de force pour éviter au marquis la fatigue qu'elle avait été, à son grand regret, obligée de lui imposer le premier jour.

Pour lui, immobile dans un fauteuil, il la regardait. Ecoutait-il ces lectures ou ne les écoutait-il point? Cela était assez difficile à savoir; en tout cas, elles ne paraissaient point l'ennuyer, et, pendant des heures entières, il demeurait, les yeux attachés sur la lectrice. Jamais elle ne lui avait été plus chère et jamais elle ne lui avait paru plus charmante qu'avec ce bonnet de linge sur ses beaux cheveux noirs et cette cravate de mousseline blanche au cou.

Enfin, le matin du septième jour, le marquis, en arrivant dans sa chambre, la trouva levée et habillée.

Ce n'était plus la même femme : elle portait une robe de laine noire avec un corsage uni et montant sur lequel était croisé un fichu à la Marie-Antoinette; la jupe de cette robe tombait droite et serrée comme un fourreau. Pas de boucles aux oreilles, pas de broche au cou; pour tenir sa montre, cachée dans un gousset, un cordon de laine; sa coiffure elle-même avait subi une transformation en harmonie avec cette toilette austère, ses cheveux étaient séparés en deux bandeaux, collés sur le front et allant se réunir à une grosse torsade en forme de huit.

Elle alla au-devant du marquis, et lui tendant la main avec un geste amical, elle déclara qu'elle se sentait assez forte pour déjeûner dans la salle à manger; elle lui avait trop longtemps imposé l'ennui de la chambre; elle voulait le distraire, et, puisqu'elle n'était point encore assez bien pour s'exposer aux fatigues d'un voyage, elle voulait au moins reprendre leurs anciennes habitudes. Que ne ferait-elle pas pour lui payer ses bons soins?

Rassuré par le billet que Valéry lui avait envoyé au *Bœuf couronné*, et bien convaincu que « la petite déesse » n'avait point éprouvé une attaque de choléra, monsieur de Carquebut était revenu à Rudemont, et, depuis la maladie de Clémence, il avait continué à habiter le château; mais, par discrétion et surtout par prudence, il n'avait pas demandé à la voir. A quoi bon ? Il ne savait pas distraire les malades, et, quant à les soigner, ce n'était pas son affaire.

Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, appuyée sur le marquis, au lieu de soutenir celui-ci, comme à l'ordinaire, il fut surpris du changement qui s'était fait en elle, et il resta un moment ébahi avant de penser à aller au-devant d'elle.

Mais bien vite il se remit dans son aplomb ordinaire.

— En voilà une surprise ! s'écria-t-il, et une joyeuse; remise, et déjà sur pied ! Vrai, cela m'enlève un poids de dessus le cœur. Permettez donc que je vous regarde.

Et, reculant de quelques pas, il se mit à la contempler.

Alors, s'approchant d'elle et parlant de manière à n'être pas entendu du marquis :

— Vous êtes gentille à croquer, dit-il.

Mais elle ne reçut pas ce compliment comme ceux dont monsieur de Carquebut la poursuivait ordinairement : au lieu de lui sourire, elle baissa les yeux d'un air pudique.

Voyant cela, et trouvant qu'elle ne faisait pas à ses politesses l'attention qu'elles méritaient, il se mit brusquement à table.

Mais il n'était pas au bout de ses étonnements. Comme il relevait la tête, après avoir étendu sa serviette sur ses genoux, il vit que le marquis et Clémence, au lieu de s'asseoir, étaient restés debout devant la table, ayant l'un et l'autre une attitude sérieuse et pleine de recueillement.

Comme il allait demander ce que cela signifiait en accompagnant sa question de quelque bonne plaisanterie, Clémence fit le signe de la croix et commença à réciter le *Benedicite* à mi-voix; tandis que le marquis, les yeux fixés sur elle, le répétait à voix basse.

Etait-ce possible ?

Il fut tellement saisi, qu'il resta bouche béante à les regarder.

Avant qu'il fût revenu de sa stupéfaction, ils s'assirent et l'on commença à servir le déjeuner.

Mais ce n'était pas tout.

Ordinairement le menu était très-varié, et, en viande, en poisson, en légumes, il y avait une véritable abondance de plats : le marquis aimait la diversité des mets qui sollicitait son appétit.

Mais ce jour-là le déjeuner ne ressemblait en rien à ceux qu'on avait coutume de servir.

Après des œufs à la coque, on apporta un poisson, puis, après le poisson deux plats de légumes arrangés l'un au beurre, l'autre à la crème, et ce fut tout.

Monsieur de Carquebut avait mangé ses œufs, son poisson et ses légumes, sans faire d'observation; mais, lorsqu'il vit qu'on servait un plat d'entremets, il se récria.

— Eh bien! dit-il, il n'y a donc pas de viande ce matin?

Clémence baissa les yeux.

— J'ai une faim de loup, continua monsieur de Carquebut; c'est un déjeuner pour une convalescente; je n'ai pas été malade, Arthur ne l'a pas été non plus; nous n'avons eu que de l'inquiétude, une terrible inquiétude, par exemple; maintenant qu'elle elle est passée, l'appétit revient et d'autant plus fort. A quoi donc pense le chef?

— C'est aujourd'hui mercredi, dit Clémence.

— Parbleu! je le sais bien. On ne mange donc plus de viande le mercredi maintenant?

— Non, quand c'est Quatre-Temps.

— Vous savez, s'écria monsieur de Carquebut, je suis renversé, ma parole d'honneur! je suis culbuté, les quatre fers en l'air.

— Et pourquoi donc? demanda le marquis de sa voix la plus sérieuse; que trouvez-vous de renversant dans cette abstinence, mon cousin?

Monsieur de Carquebut qui riait aux éclats, fut interloqué par cette apostrophe et plus encore par le ton dont elle fut lancée.

— Le changement à nos habitudes, dit-il, voilà tout; du jour au lendemain, vous faites de Rudemont une capucinière; il me semble qu'on peut bien être étonné.

— C'est une grande faute à nous, continua le marquis, de n'avoir pas depuis longtemps opéré ce changement; désormais nous allons nous appliquer à réparer nos erreurs. Il n'est jamais trop tard pour les reconnaître.

— Pensez à cette vérité, dit Clémence en s'adressant à monsieur de Carquebut; vous êtes libre, bien entendu, de vous faire servir ce que vous voudrez dans votre appartement le vendredi et le samedi, mais il me semble qu'il serait meilleur pour vous de vous asseoir à cette table.

— Faites un retour sur vous-même, mon cousin, dit le marquis.

— Vous n'êtes plus jeune, monsieur de Carquebut, continua Clémence.

— Nous sommes dans un temps malheureux, poursuivit le marquis, où l'on peut être frappé d'un instant à l'autre.

— Demain, aujourd'hui peut-être, acheva Clémence.

— Tenez-vous prêt à paraître devant Dieu, reprit le marquis.

— Rachetez vos péchés.

Monsieur de Carquebut se tournait de l'un à l'autre, véritablement ahuri par la vivacité de ce dialogue, qui lui tombait sur la tête dru comme grêle; mais, après les premiers coups, il reprit son assurance habituelle.

— Est-ce que vous vous moquez de moi? s'écria-t-il; croyez-vous que je ne sache pas mon âge? Je suis plus jeune que vous, je vous enterrai tous. Quant à faire une fin, je ne dis pas que je ne m'y résignerai pas un jour, mais le plus tard possible. Si j'ai encore trente ans à vivre, croyez-vous que je vais m'ennuyer et me mortifier pendant vingt-neuf ans onze mois et trente jours? A la dernière heure, il sera temps.

— Monsieur de Carquebut! s'écria Clémence, qui paraissait suffoquée.

— Mon cousin, dit le marquis, véritablement désolé.

— Eh bien! quoi? répondit insolemment monsieur de Carquebut; arrangez-vous comme vous voudrez, ça ne me regarde pas; mais laissez-moi tranquille. Si vous voulez que je continue à m'asseoir à cette table, ne venez pas me parler de mort et de salut ou je décampe.

Cependant on continua de « parler de mort et de salut, » mais sans s'adresser directement au cousin Arthème; on ne se gêna pas pour lui, mais d'un autre côté on ne le gêna pas non plus. C'était à lui de fermer les oreilles ou selon son mot « de décamper, » s'il ne voulait pas entendre les propos du marquis et de Clémence; pour eux, il leur était impossible de changer à volonté le cours de leurs pensées. L'esprit continuellement tendu sur des questions religieuses, la tête remplie de pieuses lectures, ils revenaient toujours malgré eux, et par une pente naturelle, au sujet qui les préoccupait.

A force d'entendre parler « de mort et de salut, » il se produisit chez monsieur de Carquebut un effet analogue à celui que les physiciens appellent le choc en retour, et qui, comme chacun sait, est un coup de foudre qui va frapper un corps à une certaine distance du point où le tonnerre a éclaté. C'était le marquis que Clémence visait, ce fut monsieur de Carquebut qui fut atteint.

Bien qu'il eût toujours mené une vie fort peu édifiante, il n'était pas cependant sans avoir conservé quelques idées religieuses, et même on pouvait dire que ce qui lui était seulement resté de son éducation première, c'étaient quelques notions vagues des croyances et des usages de la religion chrétienne.

Sous l'influence des entretiens auxquels il assistait et aussi sous la menace du choléra, qui continuait à faire des victimes dans la contrée, il fut pris de la peur de la mort et surtout de l'enfer, dont il entendait le nom si souvent.

Il voulut se distraire, et pour cela il ne trouva pas d'autre moyen que de courir les foires et les marchés; on ne voyait que lui sur les grands chemins, et dans les bonnes auberges, on était certain de le trouver attablé durant de longues heures; mais les plantureux déjeuners, les dîners plus copieux encore, l'attendrissaient au lieu de l'affermir.

Quant il revenait dans la nuit à Rudemont, bercé par le trot de son cheval, il se laissait aller à des idées mélancoliques. Tout d'abord il avait rendu le bordeaux responsable de sa tristesse; mais, l'ayant changé pour le bourgogne, puis ayant remplacé celui-ci par le champagne, il avait compris qu'il y avait autre chose que les fumées du vin dans son inquiétude.

C'était vrai pourtant: il fallait faire une fin ou en tous cas s'arranger pour ne pas aller rôtir dans des chaudières d'huile bouillante.

Un soir qu'il rentrait sous le poids cette pensée, plus lugubre encore qu'à l'ordinaire, — car, ayant appris la mort d'un de ses amis, un homme de son âge, un bon vivant comme lui, il n'avait pu s'égayer ni avec le bordeaux, ni avec le bourgogne, ni avec le champagne, — il vit, en traversant le village de Fromentel, que les fenêtres du presbytère étaient encore éclairées. L'idée alors lui vint d'entrer: le curé était un bon garçon, avec qui il serait bien aise de causer un moment.

Il causa plus de deux heures, car lorsqu'il remonta à cheval il était minuit passé.

Clémence, qui savait beaucoup de choses, apprit cette visite, et naturellement elle en parla à table.

— Il n'est bruit que de votre visite au curé de Fromentel, dit-elle; étiez-vous donc *in extremis* que vous avez été le déranger au milieu de la nuit?

— C'est bon, dit-il; chacun prend son heure pour causer.

— Sans aucun doute; seulement ce qui est assez étrange, c'est qu'ayant à causer comme vous dites, vous ayez été prendre le curé de Fromentel au milieu de la nuit, au lieu de vous adresser à celui de Mulcent, que vous auriez trouvé à toute heure.

— Le curé de Mulcent est un finaud qui aurait voulu me mettre dedans, et ce genre-là ne me convient pas.

— Non; vous aimez mieux mettre les autres dedans, et voilà pourquoi vous avez choisi le curé de Fromentel, qui n'est pas la plus forte tête du diocèse.

— Est-il écrit qu'il ne faut pas se défendre? au plus malin des deux. C'est un curé, n'est-ce pas? Eh bien! cela me suffisait pour ce que je voulais de lui.

XLIII

Le coup de foudre qui avait frappé monsieur de Carquebut sur le chemin de Fromentel n'avait pas épargné le marquis.

Bientôt Clémence avait eu la satisfaction de voir ses efforts récompensés par le succès : le marquis se mourait de la peur de l'enfer.

Il ne dormait plus ou tout au moins son sommeil était troublé par des affres terribles.

Souvent, au milieu de la nuit, il agitait sa sonnette d'une main affolée, et, en entrant dans sa chambre, elle le trouvait assis sur son lit, pâle, les yeux saillants, le visage baigné de sueur, les sourcils hérissés, les lèvres tremblantes, les joues creusées.

Elle accourait vers lui; mais alors il restait souvent pendant plusieurs minutes sans pouvoir parler, les sons qui s'échappaient de sa gorge contractée étaient rauques et indistincts.

Il la regardait en roulant les yeux d'un côté à l'autre; ses mains s'ouvraient et se fermaient alternativement, et il jetait ses bras tremblants en avant, comme pour repousser une vision effroyable.

Une nuit qu'il avait sonné plus fortement que de coutume, elle se hâta d'accourir et elle le trouva dans un état pitoyable.

— Damné! s'écria-t-il dès qu'il l'entendit, l'enfer! l'enfer!

Elle s'empressa d'allumer plusieurs bougies, et peu à peu la frayeur se dissipa à mesure que la chambre s'éclaira.

Cet accès de terreur fut suivi d'une prostration de forces; il resta assez longtemps sans parler, haletant. Elle était penchée sur lui, elle vit que ses yeux s'emplissaient de larmes.

— Quelle vision! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée; il m'a été impossible d'y échapper. Mais à quoi bon le tenter d'ailleurs? La réalité n'est pas moins épouvantable que le rêve.

— Eh bien! soyons damnés ensemble, dit-elle en se jetant dans ses bras; ne soyons jamais séparés dans cette vie ni dans l'autre.

Mais, après un long intervalle de silence, elle revint sur ce mouvement d'abandon.

— Non, non, s'écria-t-elle, il ne faut pas que je vous entraîne avec moi; il ne faut pas qu'une pensée de tendresse égoïste nous réunisse; il faut que vous soyez sauvé. Et pourquoi ne le seriez-vous pas? Vous pouvez racheter vos fautes, moi, je ne peux rien.

— Votre foi n'est pas moins vive que la mienne.

— La vôtre agit, elle trouve cent occasions pour s'affirmer et manifester son ardeur; la mienne est inerte.

En effet, depuis quelque temps, il n'avait pas laissé passer une journée sans la remplir par quelque acte de générosité; il donnait des deux mains et sans qu'on lui demandât, s'ingéniant à trouver à qui donner : aux pauvres, aux églises, aux associations charitables.

— Donner, dit-il, n'est pas la seule manière de manifester sa foi.

— Sans doute, mais c'en est une qui est des meilleures.

Il ne répondit rien; mais, le lendemain matin, sans lui en parler, il envoya Valery à Condé chercher une somme de vingt mille francs chez son notaire; puis, quand il eut cette somme entre les mains, il la remit entre celles de Clémence.

— Comme cela, dit-il, vous pourrez vous associer à moi, et, selon votre désir, selon le mien, nous serons tous les deux réunis.

— Il n'y a aucun mérite, répondit-elle tristement, à donner avec l'argent d'autrui; je ne me priverai pas en vous imitant. Cet acte de générosité est à inscrire à votre compte et non au mien, par là il augmente encore la distance qui nous sépare.

— Mais que faire? Que voulez-vous?

— Ah! je ne sais, et c'est là ce qui me désole. Tout sera inutile. Je ne trouverai rien. Si nous restons réunis dans cette vie, nous serons séparés dans l'autre. C'est affreux.

Le lendemain cependant, elle crut avoir trouvé une solution.

— J'ai eu une inspiration, lui dit-elle, et bien certainement c'est Dieu qui, me prenant en pitié, me l'a envoyée. Désormais, je ne m'accorderai pas de repos que je ne vous aie contraint à laisser toute votre fortune pour être employée dans une fondation pieuse. Comme cela, Dieu, qui voit tout, saura quelle est ma part dans cette donation. Sans doute je n'aurai pas donné, mais j'aurai fait donner et dans des circonstances qui me permettront d'affirmer encore mon désintéressement; car, pour que vous me laissiez cette fortune, je n'aurais qu'à vous la demander, n'est-ce pas? Mais je ne vous la demande point : loin de là, je vous prie, je vous supplie de faire en sorte qu'elle passe tout entière dans de bonnes œuvres. Quelle satisfaction pour moi, si je réussis dans cette tâche! Quelle espérance pour l'avenir! Quelle sécurité pour le présent! Plus d'inquiétudes, plus d'angoisses! Moi aussi, j'aurai pu racheter ma faute; je serai de moitié dans cette expiation, et Dieu, dans sa justice, me réunira à vous.

Tout en parlant, elle l'examinait attentivement; mais elle eut le dépit de constater qu'il accueillait cette idée avec plus de surprise que d'enthousiasme.

— Ce que je vous dis paraît vous étonner, continua-t-elle; c'est cependant bien naturel : n'est ce point par des fondations analogues à celle que je vous conseille que beaucoup de grands coupables ont racheté leurs fautes? L'histoire nous fournirait des milliers d'exemples de ce genre. Je choisirai les plus remarquables pour vous les raconter, car je n'abandonne pas cette idée, qui au premier abord vous déroute; c'est pour vous, c'est pour moi, c'est pour nous deux, que j'agis, et rien ne me découragera.

En effet, elle lui fit chaque jour une lecture empruntée à l'histoire et dans laquelle on voyait d'illustres coquins et de fameux criminels bâtir des églises ou enrichir des monastères.

Il écoutait sans répondre, mais enfin il écoutait, et c'était déjà beaucoup; à la longue, ces lectures devaient produire un effet favorable à son dessein.

Et elles le devaient d'autant mieux qu'elles étaient fortifiées par d'autres lectures d'un genre tout différent, qui le troublaient profondément.

Avant d'en venir aux leçons de l'histoire, Clémence s'était trouvée un moment assez embarrassée pour continuer son œuvre de conversion. Inventer chaque jour du nouveau, pour entretenir le marquis dans les idées auxquelles elle avait su l'amener, était en effet une tâche difficile pour une personne qui comme elle n'avait point appris la science de la direction. Toujours tirer de son propre fonds, et n'avoir d'autres ressources que celles de l'inspiration ou de l'imagination, était pénible et surtout périlleux. Alors elle avait pensé à attirer la littérature dévote à son secours, et, comme elle ne savait trop quels livres employer, elle s'était adressée à l'abbé Guillemittes pour qu'il la guidât dans son choix.

L'ayant été visiter pour le prier de garder Denise au couvent de Sainte-Rutilie jusqu'aux vacances, elle lui avait expliqué qu'elle avait l'espérance de ramener monsieur le marquis au pied des autels, et elle lui avait demandé de quels livres elle pouvait s'aider pour mener sûrement cette œuvre à bien.

Quoique dans ces explications il n'eût pas été fait la moindre allusion à la question du testament, restée

pendante entre eux, le curé d'Hannebault avait compris que cette question était en train de se décider dans le sens qu'il avait indiqué, et il s'était empressé de lui donner, avec toute la bonne grâce dont il était capable, les indications qu'elle désirait.

Non-seulement il lui avait dicté (il n'aimait pas à laisser traîner ses autographes) la liste des bons livres qu'elle pouvait mettre sous les yeux du marquis, mais encore il lui avait indiqué une suite d'exercices spirituels pour la direction méthodique d'une conscience repentante.

Alors le temps du marquis s'était trouvé si rigoureusement employé qu'il n'avait plus eu, dans toute sa journée, une minute de liberté d'esprit : les prières, les lectures pieuses, les oraisons, les dévotions à la sainte Vierge, au Sacré-Cœur, au sein de sainte Anne, les méditations, le chapelet, les litanies, les lectures historiques, tout cela se succédant et s'emmêlant formait une sorte de chaîne sans fin qui l'enserrait des pieds à la tête, et ne le laissait pas respirer depuis le matin jusqu'au soir, sans parler des rêves et des visions de la nuit qui l'étouffaient.

Agissant d'après une inspiration divine, Clémence pouvait revenir tant qu'elle voulait à son conseil : c'était un devoir qu'elle accomplissait, un ordre supérieur auquel elle obéissait ; aussi ne s'en faisait-elle pas faute, et, à chaque instants, sous toutes les formes et de toutes les façons, trouvait-elle moyen de parler de cette fondation pieuse qui devait assurer leur réunion dans l'éternité.

Cependant il ne cédait pas, et sa force de résistance, dans l'état où il était et sous les pressions qu'il avait à supporter, était vraiment extraordinaire. Au moment où elle le croyait réduit et prêt à subir enfin sa volonté, il se dégageait, et c'était à recommencer.

Cependant cette force allait s'affaiblissant à mesure que le trouble de son esprit augmentait et que les terreurs de sa conscience croissaient.

Enfin l'heure parut propice à Clémence pour commencer l'exécution de la manœuvre décisive qui devait le réduire à une soumission complète.

Un matin, elle entra dans sa chambre avec une figure bouleversée.

— Ah! mon ami, dit-elle d'une voix tremblante, vous n'êtes pas le seul dont le sommeil soit enfiévré par d'épouvantables visions : cette nuit, j'ai vu l'âme de ma mère ; elle m'a parlé, et savez-vous ce qu'elle m'a dit? Elle m'a répété les exhortations que me fait entendre chaque jour notre bon curé. Pour que nous soyons réunis dans l'éternité, il faut que je me sépare de vous sur cette terre ; il le faut, il le faut. N'est-ce pas horrible?

Si cela était horrible, c'était pour lui. Que deviendrait-il, si elle le quittait? Elle était tout son bonheur, toute sa joie. Si elle s'éloignait, il tombait dans le néant ; c'était pour lui la mort.

Il se fit si pressant, il se montra si désespéré, il sut si bien la supplier, qu'à la fin elle se laissa toucher.

— Eh bien! s'écria-t-elle, je ne partirai pas ; je me sacrifierai, puisqu'il le faut. A notre bon curé, à ma mère, à Dieu, je désobéirai, mais au moins je vous obéirai à vous, je vous rendrai heureux.

Et, laissant de côté les lectures pieuses ou historiques, les prières, les oraisons, les méditations, les dévotions, elle lui fit passer une journée comme il n'en avait pas eu depuis longtemps.

Mais le lendemain elle revint à lui plus effrayée encore qu'elle ne l'avait été la veille, elle ne se soutenait plus ; brusquement elle le fit passer de la béatitude dans laquelle il s'était endormi à un réveil plein d'anxiété.

— J'ai revu ma mère, dit-elle, répondant à ses pressantes interrogations, mais irritée cette fois, désolée ; elle m'a adressé les plus justes reproches, et elle m'a dit qu'elle avait obtenu de Dieu de venir me donner encore un avertissement, mais que c'était le dernier : il fallait nous séparer. Si j'avais cédé la première fois, j'ai eu plus de courage cette nuit ; j'ai répondu que cela était impossible, et que jamais je ne m'éloignerais de vous.

— Pauvre femme! dit le marquis en lui serrant les mains avec effusion.

— Pauvre femme, oui ; mais aussi pauvre mère, et j'ai plus souffert de sa douleur que de mon désespoir. « Comme tu l'aimes! me disait-elle ; mais lui ne t'aime donc pas qu'il ne veut pas te permettre de racheter ta faute par cette fondation que tu lui as conseillée? » Que répondre à ces paroles? Je n'ai rien trouvé, et c'est alors qu'étouffant, je me suis réveillée ; mon oreiller était trempé de larmes. Ah! Arthur, quelle nuit affreuse, et que ces angoisses sont terribles! Je mourrai à la peine.

Il resta longtemps sans parler, perdu dans une méditation profonde.

Enfin il releva la tête et la regardant longuement :

— Que faut-il faire, dit-il, que voulez-vous? Je le ferai.

XLIV

— Que voulez-vous? répéta le marquis ; ce que vous voudrez, je le ferai. Après tout, cette fortune m'appartient, et je puis bien en disposer pour assurer notre repos.

Elle lui saisit les mains et les embrassant :

— Dieu vous touche! s'écria-t-elle. Ah! mon Dieu! je vous remercie.

Et, se jetant à genoux, elle parut mettre son âme dans un acte de remercîment.

Pendant plusieurs minutes, elle resta absorbée dans sa prière ; quand elle releva les yeux, elle ne trouva qu'un mot, qu'un nom à répéter : Arthur! ô Arthur!

— A quelle œuvre employer cette fortune? demanda-t-il vivement, comme s'il avait hâte d'échapper à cette pensée.

Elle hésita un moment avant de répondre. Devait-elle pousser immédiatement sa victoire jusqu'au bout? Devait-elle se contenter ce jour-là de ce qu'elle avait obtenu et laisser à la réflexion le temps d'agir? Avec tout autre que le marquis, ce dernier système eût pu devenir dangereux ; mais avec lui il n'y avait pas à craindre qu'il revînt sur l'engagement qu'il venait de prendre ; et à brusquer les choses, il y avait toutes sortes d'inconvénients, qui disparaîtraient en avançant doucement. Elle résolut donc d'attendre.

— A qui léguer votre fortune? dit-elle enfin ; vraiment je ne sais que répondre, car votre générosité me prend à l'improviste. Bien souvent, en ces derniers temps, je me suis dit que vous accompliriez ce grand acte de foi ; mais je m'en suis toujours tenue à la donation que vous feriez, sans chercher au profit de qui.

— Je pourrais consulter Painel, dit-il.

— Oh! non, répliqua-t-elle vivement, pourquoi appeler un notaire, à quoi bon? Vous connaissez assez les affaires et la loi pour écrire votre testament vous-même, et puis il y a une autre considération qui me fait repousser un étranger : elle est égoïste, mais j'espère que vous me la pardonnerez. Je voudrais que ce testament fût dû à ma seule inspiration, à ma seule influence, et je pousse cette exigence jalouse si loin, que, plutôt que de vous voir appeler un notaire, je vous tiendrai la main pour écrire, si cela est nécessaire. Personne entre nous, n'est-ce pas? Vous donnez et je vous fais donner : comme cela, notre accord est parfait, notre association est telle que nous ne faisons qu'un. Quant à savoir à qui donner, nous chercherons, nous trouverons : rien ne presse. Dieu merci! vous êtes en bonne santé, et désormais, n'étant

plus sous le poids des inquiétudes et des craintes qui vous oppressaient, vous vous porterez mieux encore. L'essentiel était de prendre cette sublime résolution; elle est prise. Maintenant nous avons l'avenir devant nous.

Mais cet avenir qu'elle lui accordait aussi généreusement en paroles se borna en réalité à trois jours.

Il est vrai que pendant ces trois jours, elle s'appliqua à le rendre le plus heureux homme du monde. Quelle différence entre ce paradis s'ouvrant pour lui, après sa promesse de testament et l'enfer dans lequel il avait été plongé alors qu'il hésitait à prendre cette résolution! Comme ces jours pleins de douceur, de tendresse, de joies, de plaisirs, lui en promettaient d'autres pour l'avenir, également heureux!

Le matin du quatrième jour, elle l'aborda avec une figure radieuse.

— J'ai trouvé, dit-elle.

— Qu'avez-vous trouvé qui vous rende si joyeuse? demanda-t-il, sans se douter de ce dont il allait être question; quoi que ce puisse être, il y aurait péché à troubler votre joie.

— Mais, au lieu de la troubler, j'espère bien que vous allez la partager.

— Voyons cela.

— Vous laissez votre fortune au couvent de Sainte-Rutilie.

Il se renversa en arrière. Le coup, en effet, était rude, surtout il était inattendu. Son testament! Depuis trois jours, il n'y pensait plus, et, pour le lui rappeler, elle avait pris ce visage joyeux.

Il ne put s'empêcher d'en faire l'observation.

— Mais assurément, répondit-elle, je suis heureuse. Et pourquoi ne le serais-je pas? Est-ce qu'il n'avait pas été convenu que je devais chercher une fondation pieuse qui réunît les conditions que nous désirions? Ne l'aviez-vous pas demandé vous-même?

— Cela est vrai; mais vous m'aviez répondu que rien ne pressait, que nous avions l'avenir devant nous.

— Rien ne presse, en effet, et ce n'est point avec précipitation, avec impatience, que je me suis livrée à cette recherche; mais il me semble qu'il y aurait grande faute à moi et aussi à vous, mon ami, à repousser une inspiration qui se présente et qui sans doute nous est envoyée par Dieu. Pensez à cela. En vous parlant comme je le fais, je crois vous répéter la voix du ciel, et voilà pourquoi vous me voyez si heureuse. Cette inspiration qui m'a été envoyée n'est-elle pas la marque que Dieu approuve mes efforts? Et, par ce témoignage de sa bonté, ne puis-je pas avoir toute espérance? Comment alors ne serais je pas heureuse?

Il était certain qu'en se plaçant à ce point de vue, cette joie pouvait se comprendre et s'expliquer; aussi, après quelques minutes de réflexion, l'impression douloureuse dont il avait été frappé se dissipa-t-elle.

Mais ce qu'il ne comprit pas aussi rapidement, ce fut ce choix de Sainte-Rutilie. Pourquoi Sainte-Rutilie?

A cette question, elle se récria :

— Sainte-Rutilie est une maison d'éducation pour les jeunes filles, n'est-ce pas? dit-elle. Eh bien! est-ce que vous ne sentez pas qu'en souvenir de l'enfant que nous avons perdu, nous devons penser aux enfants des autres? Quoi de plus généreux, quoi de plus utile que de faire élever et instruire de pauvres jeunes filles qui, sans votre acte de générosité, seraient restées sans éducation? Pour cela, rien n'est plus simple : il n'y a qu'à inscrire dans votre testament une condition pour obliger le couvent à recevoir vingt jeunes filles de la contrée choisies parmi les plus méritantes. Entendez-vous dès demain les bénédictions qui accompagneront votre nom? Ces jeunes filles prieront pour vous non pas pendant un jour, pendant quelques jours, mais à jamais et pour l'éternité.

Elle resta sur ce mot, et pendant toute la journée, il ne fut plus question de testament; seulement, de temps en temps, elle s'arrangea pour prononcer par hasard le nom de Sainte-Rutilie. Par là, elle le ramenait incidemment à l'idée qu'il ne devait point oublier.

Mais le soir elle revint franchement à cette question qu'elle voulait faire décider ce jour même.

Ils étaient seuls, monsieur de Carquebut étant parti se promener à la foire de Condé après le dîner. Au lieu de passer dans le salon, ils s'étaient installés dans la chambre du marquis, devant un beau feu flambant, qui avait été allumé pour dissiper l'humidité de la nuit.

Pendant la première partie de la soirée, elle ne parla que de sujets indifférents; mais, lorsque le thé fut servi et quand les fenêtres et les portes furent fermées, elle changea d'attitude.

Comme elle paraissait plongée dans une sombre méditation, il l'interrogea pour savoir ce qui la préoccupait.

— Toujours la même chose, répondit-elle; toujours ce testament. Je me dis qu'au lieu de rester sous l'obsession de cette idée, nous devons nous hâter de nous en débarrasser. Pourquoi ce soir, dans le recueillement où nous sommes, ne le feriez-vous pas?

— Mais je n'y ai pas pensé, je ne m'y suis pas préparé.

— Moi j'y ai pensé et je m'y suis préparée pour vous, me disant que ce nous serait à tous deux un grand soulagement, quand cette affaire serait terminée. Voyez combien nous avons éprouvé de calme depuis que vous vous êtes arrêté à cette résolution. Pourquoi ne pas en finir tout de suite? N'est-ce pas quand on est en bonne santé qu'on doit s'occuper de ces sortes de choses. C'est en suivant cette pensée que j'ai rédigé tantôt un brouillon, qui me semble donner une forme définitive à vos intentions.

— Voyons, dit-il en tendant la main.

Mais, au lieu de lui donner la feuille de papier qu'elle tenait pliée en quatre, elle l'éloigna.

— Vous trouverez, dit-elle, une modification à mes idées premières ou plutôt une disposition qui les complète. En décidant que vous laisseriez votre fortune pour être employée à une fondation pieuse, nous avons naturellement pensé que nous quitterions cette terre ensemble et en même temps. Mais, si cela n'arrivait point, si vous me surviviez ou bien si je vous survivais, que se passerait-il? Si je partais la première, cela n'aurait pas d'importance, j'entends au point de vue de la donation que vous faites; mais au contraire si j'avais la douleur de vous perdre, comment pourrais-je continuer les habitudes de charité et de générosité que j'ai prises auprès de vous? Que répondrais-je à ceux qui viendraient me demander en votre nom? Comment pourrais-je persévérer dans la voie que vous m'avez tracée? C'est pour parer à ces inconvénients que j'ai introduit dans notre projet quelques changements que vous approuverez, j'en suis certaine. Au reste, je vais vous lire mon brouillon, si vous le voulez.

Et s'asseyant à ses pieds sur un tabouret, elle commença à lire :

« Par le présent testament, je révoque tous ceux que » j'ai pu faire jusqu'à ce jour. . .

» Pénétré pour Dieu de la plus profonde gratitude, et » voulant reconnaître ses grâces et ses bontés, j'institue » pour légataire universel le couvent de Sainte-Rutilie, » qui selon mon sentiment peut rendre les plus grands » services à notre sainte religion.

» Je lègue à madame Clémence Beaujonnier l'usufruit » de tous mes biens, meubles et immeubles.

» Je lui légue aussi en toute propriété une somme de » quinze cent mille francs. »

Elle avait lu ces deux paragraphes d'une voix rapide et légère, comme s'il ne s'agissait que d'une disposition

de peu d'importance ; mais, en même temps, elle avait tenu ses yeux levés sur le marquis, l'examinant jusqu'au fond de l'âme.

Au mouvement qu'il fit, elle comprit qu'elle ne devait pas poursuivre sa lecture.

— Ce legs doit vous surprendre, dit-elle ; aussi je veux vous l'expliquer. Je demande ces quinze cent mille francs pour les partager entre Denise, monsieur Louis et monsieur de Carquebut; ce sera un moyen pour me faire pardonner mon intervention.

Elle continua sa lecture :

« Enfin je charge encore le couvent de Sainte-Rutilie » d'élever et d'instruire vingt jeunes filles du diocèse » de Condé. Après avoir été choisies par monseigneur » l'évêque sur une liste de présentation dressée par tous » les doyens du diocèse, elles devront passer quatre » années dans le couvent. On en recevra donc cinq cha- » que année, pour remplacer les cinq qui sortiront.

» Fait à Rudemont, le... »

Elle s'arrêta et remit sur les genoux du marquis la feuille de papier dont elle venait d'achever la lecture.

— Eh bien ! qu'en dites-vous? demanda-t-elle, n'est-ce pas cela que vous voulez?

Il ne répondit pas.

Alors elle quitta son tabouret pour aller s'asseoir dans un fauteuil, au coin de la cheminée ; elle étouffait.

Les minutes s'écoulèrent, sans qu'ils parlassent ni l'un ni l'autre ; le silence de la nuit n'était troublé que par le tic-tac de la pendule et les pétillements du feu.

A la fin, ne pouvant plus résister à son anxiété, elle revint se mettre à genoux devant lui.

— Arthur, dit-elle, nous traversons une heure décisive ; je ne veux en rien peser sur votre volonté, mais je dois vous faire connaître la mienne. Si ce que je vous conseille ne vous paraît pas juste, repoussez-le ; mais alors ne vous plaignez pas si je suis obligée d'obéir à la voix de ma conscience.

Il hésita encore assez longtemps avant de répondre, enfin il se décida :

— Nous ne pouvons pas nous séparer, dit-il. Je vous prie de me donner ce qu'il faut pour écrire.

En moins d'une minute, il eut devant lui une petite table, sur laquelle se trouvaient des feuilles de papier timbré avec une plume et un encrier.

Il prit la plume et se prépara à copier la feuille de papier qu'elle avait lue.

Mais sa main était tellement tremblante qu'il laissa échapper la plume.

— Remettez-vous, dit Clémence; ne vous pressez pas.

Et elle lui apporta une tasse de thé qu'elle venait de préparer en y versant une forte dose de rhum.

Il reprit la plume ; mais, comme il tremblait toujours :

— Attendez, dit-elle, je vais vous tenir la main.

Alors, s'asseyant tout près de lui, elle lui prit les doigts de sa main droite, tandis qu'elle lui passait le bras gauche autour du cou.

XLV

Le marquis parut vouloir justifier la croyance populaire, qui affirme que la meilleure manière de se tuer, c'est de faire son testament : tant que ce testament n'est pas fait, on oppose à la mort une résistance efficace ; mais, quand il est achevé, on se laisse emporter.

En effet, huit jours après avoir écrit, la main dans la main de Clémence, le testament qu'elle lui avait donné à copier, il fut obligé de se mettre au lit.

Soit que les luttes qu'il avait eu à soutenir contre elle et contre lui-même l'eussent épuisé, soit que l'effroi de la mort eût tari en lui les sources de la vie, soit toute autre cause, il se trouva malade ou plutôt gravement affaibli.

Clémence gardait rancune au docteur Gillet, cependant elle n'osa pas ne point l'appeler ni le remplacer par un autre médecin : il y avait là une responsabilité qui plus tard pourrait peser lourdement sur elle.

Gillet ne constata pas de maladie particulière ; mais il reconnut une faiblesse générale, qui était sérieusement inquiétante.

Cependant il n'eut pour le marquis que de bonnes paroles d'espérance et de gaieté.

— Vous n'avez pas voulu m'écouter, monsieur le marquis, dit-il en riant ; je ne vous gronderai pas ; à votre place, j'aurais peut-être fait comme vous. Ne vous tourmentez pas ; vous n'êtes atteint que d'une légère anémie, qui cédera à une bonne hygiène, sans même que nous soyons obligés d'en venir à des remèdes.

Mais avec monsieur de Carquebut, qui guettait sa sortie, il fut plus franc.

— Usé, fini, dit-il; nous aurons bien du mal a entretenir un peu de vie en lui et pour peu de temps ; quant à le remettre sur pied, il n'y faut pas compter. On s'est quelquefois moqué de vous, monsieur de Carquebut, quand on vous voyait affirmer que vous seriez propriétaire de Rudemont, et vous voici cependant à la veille de ce jour.

Mais au grand étonnement du médecin, qui connaissait l'âpreté de monsieur de Carquebut, celui-ci ne laissa paraître aucune satisfaction en recevant cette nouvelle ; à vrai dire même, il parut peiné.

— Aurait-il de l'affection pour son cousin? se demanda le médecin. Allons donc, c'est impossible : ce vieux gentillâtre, sans cœur et sans entrailles, n'a jamais eu de tendresse que pour lui-même; il a peur que l'héritage lui échappe.

Telle était en effet la cause du trouble de monsieur de Carquebut; aussi ne reconduisit-il pas le médecin bien loin, ayant hâte de s'entendre avec Clémence.

Il la fit appeler, mais elle répondit qu'elle ne pouvait pas quitter le marquis, et il dut l'attendre pendant plus de deux heures, combien longues pour son angoisse; jamais assurément il n'avait éprouvé pareille émotion; pour tuer le temps, il déchirait les feuillets d'un livre qu'il avait trouvé ouvert sur une des tables de la bibliothèque; après les avoir mis en petits morceaux il les jetait un à un par la fenêtre et les regardait s'envoler.

Enfin elle arriva.

— Gillet me dit qu'Arthur est perdu, s'écria-t-il vivement en allant au-devant d'elle.

— Ah ! mon Dieu.

— Il ne s'agit pas de jérémiades : où en est le testament ? Vous ne m'en avez pas parle depuis plusieurs jours.

— Parce que je n'avais rien à vous dire; je ne pouvais pas inventer pour satisfaire votre impatience.

— Vous voyez maintenant que cette impatience était bien légitime ; nous voilà pris, et par votre faute.

— Comment par ma faute?

— Pourquoi ne lui avez-vous pas fait faire son testament?

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait faire vous-même ?

— Parce que j'avais mis ma confiance en vous.

— Eh bien! cette confiance, il me semble que je ne l'ai pas trompée et que j'ai tout fait au contraire pour la justifier. En ramenant le marquis aux idées religieuses, qu'ai-je voulu? Une seule chose. Lui inspirer le regret des erreurs de sa jeunesse, de telle sorte que s'il avait fait son testament en faveur de Denise, ce qui me paraissait probable, il le révoquât. J'étais sur le

point d'obtenir ce résultat quand la maladie nous a surpris. Que puis-je à cela?

— Pressez-les choses, il faut faire révoquer ce testament.

— Croyez-vous qu'il est nécessaire de me donner des conseils de ce genre? Laissez-moi retourner près de lui, et soyez convaincu que tout ce qui sera humainement possible, je le ferai. Avez-vous confiance en moi?

Il hésita un moment; enfin il se décida à répondre que pour elle seule il faisait une exception à ses principes, qui étaient de n'avoir confiance en personne.

— Alors, dit-elle, ayez bon espoir.

— Vous savez, pas de sensibleries, pas de ménagements; allez-y franchement; puisqu'il est perdu, qu'importe un jour de plus ou de moins.

— Pour vous, veuillez ne pas quitter le château et faites bonne garde pour empêcher madame Mérault ou son fils d'arriver jusqu'au marquis. Ils vont être prévenus de la maladie par le docteur Gillet, et il est à peu près certain que nous allons être exposés à des assauts de leur part.

— Pourquoi avez-vous appelé Gillet?

— Qu'importe tel ou tel médecin? Nous ne pouvions pas cacher la maladie, n'est-ce pas?

Ce fut le lendemain seulement qu'elle lui rendit compte de ce qu'elle avait pu faire.

— Le testament que nous redoutions est révoqué, dit-elle.

— Ça c'est bien; mais a-t-il fait celui que nous voulons?

— Je ne sais pas.

— Comment? vous ne savez pas! Est-ce que vous vous moquez de moi?

— Croyez-vous que ma tâche était facile? C'est un miracle que je sois arrivé à savoir ce que je sais, et vous n'imaginerez jamais ce qu'il m'a fallu tout d'abord de détours pour éloigner la sœur de charité et fermer la porte du cabinet où se tient le prieur; puis ensuite ce qu'il m'a fallu d'efforts et d'obsessions pour l'obliger à parler. C'est seulement après plusieurs heures de lutte que je lui ai arraché cette réponse, que le testament dont il vous avait parlé était révoqué. Alors j'ai continué mes instances pour apprendre s'il en avait fait un autre, et à la fin il m'a dit,— ce sont ses propres paroles que je vous répète,— « qu'il avait fait ce qu'il devait faire, et qu'il mourrait la conscience en repos. »

— Ça m'est bien égal. Qu'est-ce qu'il entend par « avoir fait ce qu'il devait faire? » C'est cela qu'il faut savoir.

— C'est tout ce que j'ai pu obtenir, et il me semble que c'est beaucoup; si ce n'est point assez pour vous, interrogez-le vous-même. Cependant prenez garde de le fâcher : il a encore assez de raison pour défaire, dans un moment d'exaspération, ce qu'il a fait dans une heure de bienveillance et de justice.

Monsieur de Carquebut resta dans une terrible perplexité. Que voulaient dire ces paroles d'Arthur qu'il avait fait ce qu'il devait faire? Ce qu'il devait faire, c'était de lui laisser sa fortune, à lui Arthème de Carquebut. Mais avait-il compris son devoir de cette façon? Tout était possible avec une aussi pauvre cervelle.

Comment être fixé à ce sujet? Il était bien difficile de l'interroger. Sans parler du danger qu'il y avait à l'exaspérer par des questions directes, il serait assurément impossible de rester seul avec lui. Pour éloigner Clémence, il n'y aurait qu'un mot à dire à celle-ci; mais la sœur de charité, mais cet homme qui était en prières dans une pièce voisine, comment s'en débarrasser?

Pourquoi Clémence avait-elle eu la faiblesse de laisser entrer ces gens au château? Le marquis les avait demandés, avait-elle dit. Eh bien! il fallait les lui refuser.

A quoi bon deux sœurs, qui ne le quittaient pas d'un instant, l'une veillant quant l'autre dormait?

A quoi bon surtout ce prieur, qui était l'âme damnée de l'abbé Guillemittes? Comment introduire chez soi un personnage qui avait pour profession apparente de prier auprès des malades, mais qui en réalité n'avait pas d'autre mission que de rappeler aux mourants qu'ils feraient œuvre pieuse en laissant un don quelconque aux nombreuses fondations du doyen d'Hannebault. Une donation à l'abbé Guillemittes, il ne manquerait plus que cela.

Ah! comme toute cette affaire se présentait mal. Que de difficultés, que d'inquiétudes, que d'angoisses! Et, pour combler la mesure, il fallait rester au château, afin de garder ses portes. Quelle triste position que celle d'héritier légitime!

A son malheur, il y eut cependant deux compensations qui le touchèrent à l'endroit sensible.

La première fut d'empêcher Louis et sa mère d'arriver jusqu'au marquis quand ils se présentèrent à Rudemont, et ce ne fut pas pour lui un petit triomphe.

La seconde, pour être d'un genre tout différent, ne lui fut pas moins agréable.

Le marquis voulait que les légumes qu'il mangeait fussent arrangés au beurre, et il voulait aussi que les mets qu'on servait sur sa table fussent peu salés et peu épicés; lui au contraire aimait les légumes à la graisse, avec beaucoup de sel, beaucoup d'epices, beaucoup de poivre, dans tous les plats. Aussitôt qu'il sut le marquis au lit, il descendit à la cuisine pour commander au chef de ne plus employer de beurre et de saler et de poivrer fortement toutes choses. Alors, mangeant longuement et seul dans la grande salle, il se consola de ses chagrins en dégustant avec béatitude les mets préparés pour son goût.

Si seulement il avait pu savoir ce que contenait ce nouveau testament? Mais, il avait beau chercher, il n'arrivait qu'à se donner le sentiment désespéré de son impuissance. Il fallait attendre, et, pour tuer le temps, par ennui, par colère, il buvait sec.

— C'est étonnant comme l'inquiétude altère, disait-il. Est-ce que j'aurais la fièvre?

Il oubliait que le sel a aussi la propriété de provoquer la soif.

Cependant la maladie du marquis continuait son cours, et la faiblesse générale allait chaque jour en augmentant. Il ne mangeait pas et il ne parlait presque plus. Deux fois en vingt-quatre heures il tombait dans une lourde somnolence, d'où il sortait à heure fixe : le matin, à dix heures, pour garder sa connaissance jusqu'à midi, et le soir, entre huit et neuf heures, pour rester éveillé jusqu'à minuit. C'était seulement pendant ces quelques heures qu'il donnait signe de vie; encore, pendant les premiers moments, n'était-il pas bien maître de son intelligence, surtout de sa mémoire, et ce n'était qu'après avoir déliré pendant quelques instants qu'il recouvrait sa lucidité.

Alors il voulait que Clémence vînt près de son lit, tout près, de manière à tenir une de ses mains dans la sienne, et il renvoyait la sœur qui le gardait dans la chambre où se trouvait le prieur.

— Joignez vos prières aux siennes, ma sœur, disait-il; c'est la grâce d'un coupable que vous demandez, d'un grand coupable.

— Ne vous tourmentez pas, disait Clémence; vous n'êtes pas gravement malade, nous vous sauverons.

— Il ne s'agit pas de me sauver ici-bas, disait-il en secouant la tête, pour quelques jours de plus ou de moins, mais dans le ciel et pour l'éternité.

Puis s'adressant à la sœur :

— Priez pour moi, ma sœur; vous êtes digne de vous adresser à Dieu, il vous entendra, il vous écoutera peut-être.

Resté seul avec Clémence, il l'attirait doucement près de lui, et longuement il la regardait avec une fixité étrange.

— Vos yeux dans les miens, disait-il quand elle baissait les paupières; je vous en prie.

Que cherchait-il ainsi? Plusieurs fois elle l'avait interrogé et toujours il lui avait fait la même réponse.

— Je vous regarde.

C'était tout ce qu'elle avait pu obtenir malgré des tentatives réitérées. Assurément une lutte se livrait dans son âme troublée. Où devait-elle aboutir? La question restait posée, douteuse et inquiétante. Heureusement, pour se rassurer, elle avait le testament cousu dans la poche de sa robe.

C'était pendant ces heures de lucidité que le docteur Gillet venait habituellement faire sa visite, soit dans la matinée, soit dans la soirée.

Le matin du septième jour de la maladie, il arriva vers dix heures; la nuit avait été mauvaise, le marquis s'était beaucoup plaint, et à son réveil il avait déliré, puis il avait éprouvé une syncope.

— Ah! docteur, dit-il en apercevant le médecin, je suis heureux de vous voir arriver, car j'ai à vous parler en particulier. Je voudrais qu'on nous laissât seuls et qu'on fermât les portes.

La sœur se retira en tirant la porte sur elle, mais Clémence resta à sa place ordinaire.

— J'ai demandé à être seul avec le docteur, dit le marquis.

— J'avais bien entendu, mais je ne pensais pas que cela s'appliquait à moi. Dois-je sortir?

Disant cela, elle s'était levée, et, s'approchant de lui, elle l'avait regardé en face.

— Je vous en prie, dit-il en détournant les yeux.

XLVI

Lorsque Clémence eut fermé la porte, le marquis fit signe au médecin de s'approcher tout près de son lit.

— Docteur, dit-il à mi voix, je vais vous adresser une demande à laquelle je vous adjure de répondre avec sincérité. Les médecins, je le sais, se croient obligés à rassurer les malades, mais il y a des cas aussi où c'est un devoir de dire la vérité : ce cas est le mien. Il faut que je sache absolument ce que vous pensez de mon état.

— Mais, monsieur le marquis, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai toujours dit : votre maladie suit une marche régulière.

— Vous êtes trop habile pour vous tromper; mais, par un sentiment de compassion, vous pouvez croire utile de me tromper. Je vous en conjure, ne le faites pas : il est d'une importance capitale pour moi, pour les autres, que je connaisse la vérité. Vous voyez, je suis à bout de forces.

Il parlait en effet par saccades, cherchant les mots, les prononçant vivement lorsqu'il les avait trouvés, mais s'arrêtant parfois longtemps et souvent restant court tout à coup.

Tout autre qu'un médecin eût été attendri, à la vue de ce vieillard avant l'âge, qui avait été autrefois si beau de force et de santé, et qui maintenant gisait là sur ce lit, exsangue, décharné, décoloré, les yeux enfoncés dans deux trous noirs, les lèvres contractées, n'ayant plus de sa beauté évanouie qu'une forêt de cheveux blancs épars sur l'oreiller. Mais, heureusement pour eux et plus heureusement encore pour leurs malades, les médecins qui ont une certaine pratique ne se laissent pas facilement troubler par le spectacle de la souffrance.

Aussi, pendant que le marquis parlait, le docteur Gillet, au lieu de s'émouvoir, réfléchissait-il. A qui le marquis faisait-il allusion en disant qu'il était d'une importance capitale « pour les autres » qu'il connût son état? A Louis Mérault, sans doute. Peut-être voulait-il voir celui-ci, peut-être voulait-il faire un testament.

Après sa première visite, le docteur Gillet avait été annoncer à Louis la maladie du marquis, et il lui avait dit que tout en considérant celui-ci comme perdu, il ne croyait pas cependant que la catastrophe fût imminente. Cette communication avait décidé Louis et sa mère à venir à Rudemont, mais l'accueil que leur avait fait monsieur de Carquebut les avait empêchés de voir le marquis. Devant la nécessité d'une scène scandaleuse, ils s'étaient retirés, et, revenus à Condé, ils avaient prié le médecin de les prévenir lorsqu'il penserait que le danger deviendrait menaçant, décidés à forcer à ce moment, coûte que coûte, les portes du château.

Dans les paroles du marquis, n'y avait-il pas moyen de trouver une ouverture pour introduire Louis à Rudemont? N'était-ce cela que le marquis désirait? Bien que peu serviable, rien que pour le plaisir de rendre service, le médecin désirait aider Louis à devenir propriétaire de Rudemont; mais il s'était déjà employé à cette tâche, et l'échec que Clémence avait fait éprouver à leur association l'avait fortement indisposé contre celle-ci. Elle leur avait joué un mauvais tour : s'il pouvait maintenant lui en jouer un plus mauvais encore, ce serait de bonne guerre.

Toutes ces réflexions avaient rapidement traversé son esprit et l'avaient finalement décidé à mettre plus de franchise dans sa réponse qu'il n'en eût mis avec un autre malade. Après tout c'était un homme mort, et il fallait penser aussi aux vivants.

— La vérité, mon cher docteur, continua le marquis, voyant que le médecin gardait le silence; la vérité, je vous en prie?

— La vérité, dit-il enfin, la vérité est que vous êtes sérieusement pris; mais il ne faut pas croire cependant que votre état soit désespéré; avec des soins, nous vous tirerons de là.

Le marquis secoua la tête avec un geste découragé.

— Il est certain, continua le médecin, que si vous avez des dispositions à prendre, il vaut mieux les prendre : le notaire et le curé n'ont jamais tué personne; au contraire, ils assurent la tranquillité de l'âme et de l'esprit.

Le marquis voulant l'interrompre leva sa main tremblante pour indiquer qu'il désirait parler; mais il resta longtemps sans pouvoir articuler des mots distincts : sa gorge, contractée par une émotion qui le suffoquait, ne laissait passer que des sons confus.

— Il suffit, dit-il enfin, il suffit; ce n'est pas me rassurer qui est nécessaire, c'est m'avertir; vous m'avez éclairé, je vous remercie. Sachez que j'ai des ménagements à garder, et cela est bien difficile pour une tête faible comme la mienne; je ne devais pas chagriner prématurément une personne qui m'est chère; mais d'une autre côté je ne dois pas oublier plus longtemps, je veux dire éloigner au risque de ne les revoir jamais, ceux qui ont droit à mon affection. Tout cela est difficile.

Plus de doute, c'était bien de Louis Mérault qu'il s'agissait; la personne qu'il ne voulait pas chagriner, c'était sa maîtresse; celle qu'il voulait revoir, c'était son jeune cousin

— Voici donc le service que j'ai à vous demander, continua le marquis d'une voix de plus en plus fatiguée, et vous seul pouvez me le rendre; vous ne me refuserez pas votre concours, n'est-ce pas?

— Comptez sur mon dévouement, monsieur le marquis; ne prenez aucun ménagement pour me demander ce que vous attendez de moi. Je suis tout à vous, parlez.

En le pressant de parler, le médecin n'obéissait point à une simple exigence de politesse; mais il le trouvait si faible, si épuisé, qu'il craignait de le voir rester à moitié de cette explication,

— Simplement, continua-t-il, en deux mots, sans vous croire obligé à me donner des raisons, dites ce que vous voulez et je le ferai.

Le marquis lui tendit la main, et Gillet la garda un moment dans les siennes, inquiet de sa froideur; le pouls était extrêmement faible.

— Ce que je désire, continua le marquis, c'est qu'en sortant vous alliez à Hannebault, au couvent de Sainte-Rutilie, et que vous rameniez ici avec vous une jeune fille, Denise Lajolais.

— Je vais partir tout de suite, mais au couvent voudra-t-on me confier cette jeune fille? Vous êtes son tuteur, je crois?

— Oui, oui, son tuteur.

— Un mot de vous lèverait toutes les difficultés si l'on m'en fait.

— On ne vous en fera pas, docteur, cela est impossible avec un homme tel que vous.

— Il faut tout prévoir.

— Cela m'épuiserait d'écrire, il faut que je garde le peu de force qui me reste : vous voyez que cet entretien m'a mis à bout. Partez, je vous en prie; vous direz que vous venez de ma part.

— J'écris mon ordonnance et je pars; dans deux heures, je serai de retour.

Il se mit devant une petite table; puis, après avoir rapidement écrit une ordonnance, il ouvrit la porte de la chambre dans laquelle s'était retiré la sœur de charité et il pria celle-ci d'appeler madame Clémence. On chercha celle-ci, mais sans la trouver. Alors le médecin se décida à donner ses instructions à la sœur, et, après avoir reconforté le marquis par quelques paroles, il sortit.

Si Clémence n'était pas venue à l'appel du docteur Gillet, ce n'était pas qu'elle fût introuvable pour le domestique qui l'avait cherchée.

Après avoir quitté la chambre du marquis quand celui-ci avait déclaré qu'il voulait rester seul avec le médecin, elle n'avait point été, sous le coup de dépit, s'enfermer dans son appartement; mais, passant dans un cabinet qui communiquait avec la chambre du marquis par une porte que cachait une tapisserie, elle s'était placée derrière cette tapisserie, et là, sans bouger, sans respirer, elle avait entendu tout ce qui s'était dit dans cette chambre d'où on l'avait fait sortir.

Ah! c'était Denise qu'il voulait faire venir près de lui.

Aussitôt, sortant de sa cachette pendant que le médecin écrivait son ordonnance, elle avait couru à la salle à manger, où monsieur de Carquebut était tranquillement occupé à désaltérer sa fièvre.

Alors, sans lui parler, mais s'adressant au domestique qui le servait :

— Courez vite aux écuries, avait-elle dit; qu'on attelle Fille-de-l'Air au phaéton; que cela soit fait dans deux minutes. Vite, vite!

Puis, se tournant vers monsieur de Carquebut, qui était resté interloqué, le bras levé, sans vider son verre :

— Vous, dit-elle, vous allez courir à Hannebault.

— Arthur est-il plus mal?

— Ne m'interrogez pas, écoutez-moi : les minutes pour nous valent des millions. Vous allez au couvent de Sainte-Rutilie, vous demandez la supérieure, et vous lui dites que si l'on vient chercher Denise...

— Denise! s'écria monsieur de Carquebut.

— Ecoutez-moi donc, dit-elle avec impatience; si l'on vient chercher Denise, qu'elle ne la confie à personne sans un ordre de monsieur l'abbé Guillemittes. Aussitôt cela fait, vous allez chez monsieur l'abbé Guillemittes; vous lui dites de ma part que sa présence est indispensable ici, et vous me l'amenez; mais, pour revenir, vous prenez la route de Clévilliers,

— Elle est plus longue.

— C'est ce qu'il faut. Ne cherchez pas à comprendre, je vous expliquerai tout à votre retour. Sachez seulement que, si vous n'exécutez pas tout cela exactement et surtout rapidement, Denise est ici dans deux heures, et le marquis lui laisse toute sa fortune.

Ces derniers mots donnèrent des jambes à monsieur de Carquebut, qui instantanément fut sur pied.

— Je pars, dit-il.

Et, sans prendre le temps de vider son verre plein, il courut aux écuries : le phaéton était prêt; elle le vit monter en voiture et partir au grand trot de Fille-de-l'Air, la meilleure trotteuse de la contrée.

Alors, jusqu'à un certain point rassurée, elle se dirigea vers la chambre du marquis; dans la bibliothèque, elle croisa le docteur Gillet.

— Eh bien! dit-elle, comment trouvez-vous notre pauvre malade?

Il eût voulu s'échapper, mais elle fit si bien que de question en question elle le garda pendant près d'un quart d'heure.

Un quart d'heure, c'était plus qu'il ne fallait, avec l'avance que Fille-de-l'Air prendrait sur le cheval fatigué du médecin, pour donner à monsieur de Carquebut le temps de s'acquitter de sa double mission.

Alors elle le laissa partir.

— Quand le médecin expliqua à la mère Sainte-Alix le but de sa visite, celle-ci laissa paraître une vive surprise mêlée d'embarras.

— Ce que vous demandez, dit-elle enfin, est bien grave : laisser sortir une jeune fille qui nous est confiée, je n'ose prendre sur moi une telle responsabilité; veuillez, je vous prie, vous adresser à monsieur le doyen.

— Mais il y a urgence; il s'agit pour cette jeune fille de voir son tuteur, qui est mourant, monsieur le marquis a été un père pour cette enfant; il veut l'embrasser. Peut-être ce soir sera-t-il trop tard; sa vie est suspendue à un fil.

— Je sens tout cela, et je suis certaine que monsieur l'abbé Guillemittes sera touché par ces raisons. Voyez-le. C'est un bien petit retard. Dans dix minutes, vous pouvez être de retour avec un ordre de sa main.

Le médecin se rendit au presbytère, mais le curé venait d'en sortir; on ne savait pas quand il rentrerait.

Il revint au couvent, où la supérieure se montra inflexible : explication, prières, tout fut inutile, elle ne laisserait sortir Denise que sur un ordre de l'abbé Guillemittes ou sur une demande écrite de monsieur le marquis de Rudemont.

Tout cela fut dit avec politesse, mais aussi avec fermeté.

Le médecin revint à Rudemont.

Mais il trouva le marquis engourdi dans sa somnolence habituelle, et il n'osa pas employer des moyens énergiques pour l'en tirer. Pouvait-on prévoir ce que l'emploi de ces moyens amènerait? Dans l'état où se trouvait le malade, rien ne devait être livré au hasard.

Alors, ne sachant que faire et ne pouvant pas donner sa journée entière à des affaires qui en réalité n'étaient pas les siennes, il se décida à revenir à Condé pour prévenir Louis Mérault de ce qui se passait.

A celui-ci d'aviser et d'agir.

XLVII

Lorsqu'elle avait envoyé monsieur de Carquebut à Hannebault pour empêcher Denise de quitter le couven de Sainte-Rutilie et pour amener l'abbé Guillemittes à Rudemont, Clémence n'avait voulu que gagner du temps.

Voyant clairement la situation du marquis et la jugeant désespérée, elle s'était dit que le meilleur moyen

d'amoindrir le danger qui la menaçait, c'était de s'arranger pour qu'il éclatât le plus tard possible.

Sans doute, il eût mieux valu le supprimer que de le retarder. Mais comment? Comment s'opposer franchement à l'entrée de Denise ou de Louis au château, si le marquis les appelait?

Dans cette circonstance décisive, c'était l'adresse et la ruse qu'il fallait employer, et non la résistance ouverte.

En ce moment, le marquis avait encore assez d'énergie pour exiger qu'on allât lui chercher Louis ou Denise, et il avait aussi assez de lucidité d'esprit, au moins pendant quelques heures, pour s'entretenir avec eux raisonnablement.

Mais combien de temps encore allait-il conserver cette énergie et cette lucidité? D'une minute à l'autre il pouvait les perdre; alors il était incapable d'appeler près de lui Louis ou Denise, et s'ils se présentaient, il pouvait aussi être incapable de les reconnaître.

Alors pas d'entretien à redouter, pas de changement de volonté, pas de révocation de testament. En prévision du procès qui pouvait surgir plus tard, il était même très-bon d'avoir des témoins qui prouveraient que Louis et Denise avaient vu le marquis à son lit de mort. Il ne les avait pas reconnus, il n'avait pas pu leur parler. A qui la faute, si ce n'est à ceux qui n'avaient pas mis plus d'empressement à cette visite?

Rien n'était donc plus délicat à fixer que le moment de cette visite; mais, en tout cas, il valait mieux qu'il fût retardé qu'avancé, et c'était à cela qu'elle devait appliquer toute son intelligence et toute son activité. Maintenant le succès était une affaire de minutes en plus ou en moins.

Quand elle vit la voiture du médecin monter la côte en revenant d'Hannebault, elle ressentit une vive émotion. Etait-il seul? avait-il Denise avec lui? Elle resta les yeux fixés sur la voiture; mais, malgré toute son attention, la distance l'empêchait de voir si le médecin avait quelqu'un avec lui.

Enfin la voiture parut sur l'esplanade. Il était seul. Monsieur de Carquebut était donc arrivé à temps au couvent.

Cependant le danger n'était pas encore passé; car, bien que le marquis fût retombé dans son engourdissement, le médecin allait peut-être vouloir l'en tirer, et alors qu'arriverait-il?

Heureusement pour elle, le docteur Gillet n'osa pas risquer ce réveil forcé.

Avant qu'il eût prévenu Louis, — car elle ne doutait pas qu'il le prévînt, — avant que celui-ci eût fait le chemin de Condé à Hannebault, avant qu'on lui remît Denise, avant qu'ils se présentassent tous deux à Rudemont, elle avait du temps devant elle.

Une heure environ après le départ du médecin, l'abbé Guillemittes, bien promené dans un chemin impraticable par monsieur de Carquebut, arriva au château.

Elle courut au-devant de lui et le reçut au bas du perron avec toutes les démonstrations de la plus vive reconnaissance.

Puis, lorsqu'elle l'eut fait entrer, elle lui expliqua que le marquis ayant manifesté le désir de le voir; elle avait cru devoir se rendre à ce désir et envoyer monsieur de Carquebut à Hannebault. Malheureusement le marquis était, depuis ce moment, tombé dans une somnolence de laquelle le docteur Gillet n'avait pas osé le tirer. Quand se réveillerait-il maintenant? quand recouvrirait-il sa lucidité d'esprit, qui avait considérablement baissé? C'était ce qu'on ne pouvait savoir. Aussi était-elle désespérée de l'avoir dérangé inutilement.

— Cela ne fait rien, répondit le doyen; j'attendrai.

Mais cet arrangement ne pouvait pas convenir à Clémence.

En mettant l'abbé Guillemittes dans l'impossibilité de permettre la sortie de Denise, elle avait obtenu de lui ce qu'elle voulait; maintenant il n'entrait pas du tout dans ses idées de lui permettre de voir le marquis. De cette entrevue il ne pouvait sortir rien de bon pour elle, tandis que le mauvais était toujours à redouter. Il pouvait être question de testament entre eux, et le curé pouvait très-bien partir de là pour chercher à faire modifier les dispositions qui le gênaient. Avec un homme tel que lui, il fallait se tenir sur ses gardes, et ne pas lui laisser prendre un pied dans la maison, si l'on ne voulait pas qu'il en eût bientôt quatre.

Il ne verrait donc pas le marquis.

Pour empêcher cette entrevue, il y avait une chose bien simple à faire, c'était de dire à l'abbé Guillemittes que le marquis allait le prier de lui amener Denise, et que si Denise paraissait au château avant un certain moment, le testament qui instituait le couvent de Sainte-Rutilie légataire universel de la fortune des marquis de Rudemont était détruit.

Mais cette chose si simple était en même temps bien brutale. L'abbé Guillemittes, qu'elle connaissait comme l'homme des détours et des ménagements, pourrait s'effrayer de cette complicité directe; il ferait peut-être des objections: il faudrait négocier, et elle n'avait ni le temps ni la liberté d'esprit nécessaires pour s'engager dans des discussions.

Elle chercha donc un moyen moins dangereux et elle en trouva un qui, tout en paraissant à peu près infaillible, avait l'avantage de s'accorder avec ses procédés ordinaires.

— Je ne sais, dit-elle en baissant la voix, s'il est bien prudent que vous attendiez le reveil de notre pauvre malade.

— Et pourquoi donc?

— Mais parce que je crois qu'il serait mieux que vous ne le vissiez point.

— S'il en est ainsi, voulez-vous me permettre de vous demander pourquoi vous m'avez envoyé chercher?

— Parce que monsieur le marquis l'a voulu et que je me serais fait un cas de conscience de résister au désir d'un malade; mais, tout en priant monsieur de Carquebut d'aller à Hannebault, je souhaitais tout bas qu'il ne vous trouvât point.

— Il m'a trouvé.

— Sans doute; mais d'un autre côté la Providence elle-même a voulu empêcher cette entrevue et elle a envoyé à monsieur le marquis un sommeil invincible.

— Encore une question, si vous le permettez: en quoi cette entrevue vous paraît-elle imprudente?

— Je vais vous répondre avec une entière franchise: j'ai tout lieu d'espérer que monsieur le marquis a fait un testament tel que nous le désirons, c'est-à-dire avec un legs universel au profit du couvent de Sainte-Rutilie. S'il en est ainsi, est-il prudent que vous, fondateur et directeur de ce couvent, vous voyiez monsieur le marquis pendant le cours d'une maladie qui, hélas! menace de l'emporter? Je suis bien ignorante en affaires, mais n'y a-t-il pas une loi qui dit que les médecins et les ministres du culte ne pourront pas profiter des dispositions testamentaires qui leur seraient faites par une personne à laquelle ils auraient donné leurs soins pendant le cours de la maladie dont elle meurt?

L'abbé Guillemittes connaissait parfaitement l'article 909 du code civil; aussi fut-il assez surpris de l'entendre citer presque textuellement par cette jeune femme, « ignorante en affaires. »

— Je crois, dit-il, qu'il y a effectivement une disposition de ce genre dans les lois.

— Eh bien! alors votre présence au chevet de monsieur le marquis pourrait être mal interprétée et des gens malveillants pourraient s'en faire une arme pour combattre ce testament.

— Cependant si monsieur le marquis désire me voir?

— Il l'a désiré, mais je crois pouvoir affirmer que ce désir n'était pas inspiré par des raisons bien sérieuses; il reçoit les consolations et les secours spirituels de

monsieur le curé de Mulcent, et son salut ne sera pas compromis parce qu'il ne vous aura pas vu. Peut-être même à son réveil ne se souviendra-t-il pas qu'il vous a envoyé chercher.

L'abbé Guillemittes réfléchit un moment, mais il ne vit pas où elle voulait en venir; elle pouvait être sincère et craindre vraiment pour ce testament.

— Si vous croyez que ma présence ici n'est pas utile, dit-il enfin, j'avoue que je ne tiens pas à prolonger mon attente; j'ai des affaires qui m'appellent ailleurs et je ne les aurais négligées que pour rendre service à monsieur le marquis de Rudemont. Si ces services doivent être insignifiants, je vous demande la permission de retourner à mes affaires. Seulement je dois vous prévenir que si vous m'envoyez chercher dans la journée, on ne me trouverait pas, car je ne rentrerais à Hannebault que demain soir ou même après demain matin.

En entendant cette réponse; Clémence se dit qu'il y avait vraiment plaisir à traiter des affaires sérieuses avec des gens qui comprenaient à demi-mot, et tout de suite elle demanda au doyen où il voulait se faire conduire.

— A la station.

Elle était sauvée. L'abbé Guillemittes loin d'Hannebault. Denise était enfermée dans le couvent pour tout le temps nécessaire.

Lorsque l'abbé Guillemittes eut quitté le château, elle put enfin donner à monsieur de Carquebut les explications que celui-ci attendait avec une impatience rageuse.

— Et Louis? dit celui-ci lorsqu'elle eut achevé son récit, et Louis? je ne vois pas que vous ayez pris aucune précaution pour l'empêcher de pénétrer auprès d'Arthur.

— Quelles précautions vouliez-vous que je prisse? Je ne peux pas le faire arrêter et garder par les gendarmes.

— Je ne sais pas, moi; je n'entends rien à toutes ces finasseries. Mais vous, vous auriez dû trouver un moyen : c'était votre affaire, ça rentre dans notre marché. Ce qui est dit est dit, et je ne reviens pas dessus, mais à condition que vous fassiez votre tâche.

— Eh bien! il n'y a qu'un moyen, un seul, et, si je le trouve, il faut que de votre côté vous le mettiez à exécution.

— J'arrive d'Hannebault et j'ai faim.

— Tout en mangeant, vous pouvez faire ce que je veux vous conseiller : c'est d'empêcher monsieur Louis d'entrer, s'il se présente.

— Comment cela?

— Je ne sais pas; vous lui chercherez une querelle d'Allemand, vous lui direz qu'il veut tuer le marquis et que vous vous y opposez; enfin vous lui fermerez la porte de telle sorte qu'il ne puisse l'ouvrir qu'après vous avoir passé sur le corps. Il reculera, soyez-en certain, devant cette violence, et il n'osera jamais porter la main sur vous.

— Je voudrais voir ça.

Heureusement monsieur de Carquebut n'eut pas « ça à voir, » car Louis ne se présenta pas à Rudemont.

En rentrant à Condé, le docteur Gillet s'était rendu au parquet pour prévenir Louis, mais il ne l'avait pas trouvé; celui-ci en effet venait de partir avec le juge d'instruction pour faire une enquête à propos d'un incendie qui avait eu lieu dans une commune éloignée.

— Quand il rentrera, dit le médecin, vous lui direz que je l'attends.

Mais au lieu de l'attendre, le docteur Gillet était parti à huit heures du soir pour passer la nuit auprès de la marquise de la Villeperdrix, qui était en mal d'enfant.

C'était à sept heures du matin seulement que l'accouchement s'était terminé, et alors, au lieu de rentrer directement à Condé, le médecin était venu à Rudemont, qui n'est qu'à une lieue de la Villeperdrix.

Pendant son absence, la maladie avait pris un caractère d'une extrême gravité : ce n'était plus quelques jours que le marquis pouvait vivre, mais quelques heures seulement. Si l'agonie n'avait pas encore commencé, tout annonçait qu'elle était proche.

Cependant il avait reconnu le médecin, mais au lieu de répondre à ses questions il lui avait répété un mot, toujours le même : « Denise. »

— Monsieur le marquis ayant demandé plusieurs fois sa pupille, dit Clémence, je vais l'envoyer chercher; voici une lettre que j'ai écrite dans ce but, et le cocher part à l'instant.

Satisfait de n'avoir point à aller à Hannebault, le médecin qui avait hâte d'envoyer Louis à Rudemont, était parti pour Condé.

Pourvu que Denise et Louis le trouvassent encore en vie! Après tout, il avait fait le possible, même l'impossible. Ce n'était pas sa faute, si un concours fâcheux de circonstances était venu déranger ses combinaisons.

XLVIII

Dans la nuit voyant le marquis perdu et jugeant qu'il ne recouvrerait pas sa connaissance, Clémence avait eu la pensée de se rendre à ses appels incessants et d'envoyer chercher Denise.

Elle était agacée de l'entendre répéter ce nom d'instant en instant, surtout elle était inquiète de ce que ces appels avaient pour témoins la sœur de service et le prieur. Qui pouvait savoir si plus tard le témoignage en justice de ces gens ne viendrait pas prouver qu'elle avait étroitement gardé le lit de mort du marquis?

Mais c'était là une résolution tellement grave et qui pouvait amener des conséquences si désastreuses, qu'elle n'avait osé la prendre avant la visite du médecin.

Elle voulait être certaine qu'elle ne se trompait pas, et que cette entrevue entre le marquis et Denise, loin d'être un danger pour le présent, devait être une bonne précaution pour l'avenir.

Cette certitude obtenue, elle n'avait donc pas hésité à présenter comme accompli ce qui avait été différé; à cela il y avait l'avantage de paraître mettre de l'empressement à satisfaire les désirs du mourant, et en même temps il y avait encore cela de bon, que Denise arriverait seule au château et non en compagnie du médecin.

Quand elle fit part de cet arrangement à monsieur de Carquebut, celui-ci poussa les hauts les cris :

— Les portes fermées, je ne connais que ça.

Mais elle finit par lui faire comprendre que s'il était bon de tenir les portes fermées pendant un certain temps, il fallait être habile de les ouvrir à un moment donné pour prouver qu'elles avaient été toujours ouvertes.

— Alors nous allons voir arriver cette maudite fille de comédienne.

— Et aussi votre cher neveu.

— Dites coquin, dites brigand.

— Je ne comprends pas qu'il ne soit pas encore arrivé.

— Je l'aurais bien reçu.

Et monsieur de Carquebut voulut débiter le discours qu'il avait préparé; mais, aux premiers mots, elle l'arrêta.

— Cela est inutile maintenant, et je vous engage à être aussi doux que vous auriez été dur.

— Mais êtes-vous certaine au moins qu'Arthur ne les reconnaîtra pas? C'est jouer avec le feu.

— Venez le voir et jugez-en par vous-même.

— C'est que, voyez-vous, je n'aime pas le spectacle de la mort; ça donne de tristes pensées.

— Je vous croyais immortel.

— Pas de plaisanteries à ce sujet, je vous les défends.

Depuis deux jours, monsieur de Carquebut n'était pas entré dans la chambre du marquis; en se trouvant en face du moribond, il fit malgré lui deux pas en arrière.

Déjà la mort l'avait frappé : couché sur son oreiller, que ses cheveux recouvraient de longues mèches blanches éparses çà et là, il haletait péniblement. Sa chemise déboutonnée au cou laissait voir sa poitrine décharnée, qui se soulevait par des mouvements irréguliers ; ses yeux grands ouverts ne regardaient rien ; des gouttelettes de sueur perlaient sur son visage ; ses mains de temps de temps se crispaient sur le drap, et dans le silence on entendait les ongles gratter la toile.

Ce silence qui emplissait cette grande chambre n'était troublé que par un faible murmure de voix : celle de la sœur, qui agenouillée au pied du lit, priait tout bas, et celle du prieur, qui dans la pièce voisine récitait les prières des agonisants, en articulant chaque mot de manière à bien prouver qu'il employait consciencieusement le temps qu'on lui payait.

— Denise, appela le marquis, Denise !

Et son visage prit une expression d'angoisse et d'effroi, tandis que ses mains se tendaient en avant.

Monsieur de Carquebut, bien que peu sensible, se sentit étouffer ; Clémence, qui le regardait, le vit pâlir, au point qu'on pouvait croire qu'il allait éprouver une défaillance.

— Eh bien ! dit-elle, qu'avez-vous ?

— Je n'aime pas ça, murmura-t-il.

Et, marchant à reculons, il passa dans la chambre où se tenait le prieur.

Il voyait trouble, et les murs dansaient autour de lui; heureusement une odeur de rhum vint fort à propos le réconforter.

En effet, sur la console à laquelle il s'était cramponné d'une main convulsive, était posée une bouteille débouchée, à laquelle le prieur demandait de temps en temps de la salive et des forces.

Monsieur de Carquebut prit cette bouteille, et, l'approchant de son nez, il la flaira en l'agitant doucement.

— Bon rhum ! disait-il, bon rhum !

Puis il sortit, répétant machinalement :

— Je n'aime pas ça ; non, pas de ça.

Alors Clémence reprit, dans un fauteuil disposé auprès d'une fenêtre, la place que depuis le commencement de la maladie du marquis, elle occupait jour et nuit. Mais bientôt le roulement d'une voiture retentit sur le gravier de l'esplanade.

Clémence souleva le rideau : c'était Denise avec une religieuse.

Le moment critique était arrivé.

Quittant son fauteuil, Clémence vint s'asseoir sur une chaise basse placée tout contre le lit.

A peine avait-elle eu le temps de prendre une attitude recueillie, que la porte de la chambre s'ouvrit vivement et Denise entra.

Le premier mouvement de Clémence fut de se tourner vers elle ; mais, après un rapide coup d'œil, elle revint au marquis. Le principal personnage du drame qui commençait n'était pas Denise, c'était le marquis.

C'était lui qu'il fallait observer.

Denise s'était approchée du lit, et, après s'être agenouillée, elle avait pris la main du marquis et l'avait embrassée.

Le marquis n'avait pas bougé. Alors Denise épouvantée s'était à demi-tournée vers Clémence, l'interrogeant de ses yeux pleins de pleurs.

— Oui, dit celle-ci à voix basse, il est bien mal.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Denise.

Et de nouveau elle embrassa à plusieurs reprises la main du moribond en la mouillant de ses larmes chaudes.

A ce contact et sous l'impression de ces larmes, le marquis parut se ranimer.

— Denise, dit-il, Denise !

C'était le même nom que depuis la veille il avait prononcé tant de fois et qu'il répétait encore sur le même ton, c'est-à-dire en appelant et non en répondant.

— Oui, c'est moi, dit-elle ; moi, Denise.

— Denise ? murmura-t-il en changeant de ton et comme s'il se posait à lui-même une interrogation.

Elle s'était levée et s'était penchée sur lui.

— Je suis là, près de vous, mon parrain.

A ce mot, qu'il avait entendu si souvent et qu'elle venait de prononcer avec la même intonation qu'autrefois, il tressaillit et dans son regard éteint on vit passer une flamme.

— Regardez-moi, continua-t-elle, reconnaissez-moi, mon parrain.

— Mon parrain ? répétait-il.

Clémence suivait cette scène avec inquiétude : allait-il retrouver sa connaissance ? Depuis six ou huit heures, il n'avait pas donné ces signes de vie ; une lutte se livrait en lui, lutte terrible contre la mort, qui avait commencé à l'envahir ; quel allait en être le résultat ?

Pendant qu'elle se posait cette question, il avait fait des efforts pour tourner sa tête vers Denise, et il la regardait ; ce n'était pas un œil éteint qu'il attachait sur elle, c'était un vrai regard vivant et sensible.

Etendant lentement la main et, la lui posant sur l'épaule, il la repoussa doucement pour mieux la voir.

Pendant plusieurs minutes, il la regarda ; ses lèvres s'agitaient comme si tout bas elles murmuraient des mots sans suite.

— Parlez, dit-il, voulez-vous parler ?

— Que voulez-vous savoir, mon parrain ?

— Sa voix, dit-il sans répondre, c'est sa voix ; mais cependant vous n'êtes pas Denise.

Clémence fut effrayée de ce mot : il l'eût reconnue, elle eût été moins inquiète ; mais, pour qu'il distinguât entre la voix et le visage, il fallait qu'il fût capable de raisonner ; d'un autre côté, pour qu'il ne la reconnut pas, il fallait que la mémoire lui fût jusqu'à un certain point revenue pour lui rappeler la jeune fille dont il s'était séparé depuis deux ans, et qu'il ne retrouvait pas dans celle qui était là devant lui.

Ces deux années avaient en effet apporté des changements considérables dans toute la personne de Denise : elle avait grandi, ses épaules s'étaient élargies, sa poitrine s'était développée, et son visage avait pris un caractère de beauté calme et sereine, qui avait remplacé sa vivacité et sa naïveté enfantines ; ce caractère était encore accentué en ce moment par le costume sévère qu'elle portait : la robe grise d'uniforme avec une sorte de capuche en laine noire, sur laquelle se détachait une croix en argent.

Ceux qui avaient vu Emma Lajolais jouer à vingt ans le rôle de la *pensionnaire* dans le vaudeville de ce nom, auraient cru la retrouver dans cette jeune religieuse, tant était maintenant frappante la ressemblance entre la fille et la mère.

Ce fut ce souvenir qui traversa l'esprit troublé du marquis.

— Emma, dit-il.

Mais aussitôt, par un enchaînement d'idées bien naturel, le sentiment de la réalité éclaira son esprit.

— Denise ! s'écria-t-il d'une voix plus forte.

Puis l'attirant à lui :

— Ma fille ! ma fille !

Clémence se leva, comme si elle avait été soulevée par une commotion électrique.

Trop tôt ! Elle avait permis cette entrevue trop tôt; il n'était pas aussi mort qu'elle l'avait cru et que le docteur Gillet l'avait cru lui-même.

Maintenant qu'allait-il se passer ? Tout était possible. Pour elle, tout était à craindre. Elle avait entendu parler de mourants qui, à la dernière extrémité, sous l'impulsion

d'une émotion violente, avaient retrouvé un reste d'énergie pour lutter contre la mort. Allait-il en être ainsi pour le marquis?

Tout en réfléchissant, elle ne le quittait pas des yeux.

Denise, penchée sur lui, l'embrassait en pleurant.

— Me voilà, disait-elle; je vais rester près de vous; ne vous tourmentez pas, mon parrain.

— Ne m'appelle pas ton parrain, appelle-moi ton père; tu es ma fille.

S'étant à demi-relevée, elle le regardait avec étonnement: que disait-il? Autrefois il ne l'avait jamais tutoyée.

— Ma fille, ma fille! répétait-il.

A ce moment, il aperçut Clémence, qui, dans son angoisse, s'était peu à peu rapprochée et le regardait par-dessus l'épaule de Denise.

Il ferma les yeux.

Mais bientôt les rouvrant:

— Je voudrais qu'on me laissât seul avec Denise, dit-il d'une voix distincte.

Aussitôt la sœur, agenouillée au pied du lit, se leva pour sortir; mais comme Clémence ne paraissait pas disposée à la suivre, elle s'arrêta au milieu de la chambre, se demandant évidemment si elle devait obéir au marquis.

Clémence comprit cette hésitation. Un moment elle se demanda ce qu'elle devait faire. Fallait-il rester quand même? fallait-il au contraire laisser le marquis et Denise ensemble? Elle s'arrêta à ce dernier parti. Jusqu'à ce jour elle avait toujours paru se conformer avec empressement aux désirs du marquis, quand elle n'allait pas au-devant. Il ne lui convenait pas de lui désobéir au dernier moment devant des témoins qui pourraient chercher les raisons de cette désobéissance extraordinaire et facilement les trouver. Ne pouvant pas maintenant empêcher le marquis de parler, ce qui était important c'était de savoir ce qui se dirait entre eux. Pour cela rien n'était plus facile: il n'y avait qu'à se cacher derrière la portière d'où elle avait déjà entendu la demande que le marquis avait adressée au docteur Gillet.

Lorsqu'elle connaîtrait le nouveau danger qui la menaçait, elle aviserait à le détourner.

Elle fit donc signe à la sœur de sortir et elle la suivit.

XLIX

Clémence avait été obligée de faire un détour pour gagner sa cachette. Les différentes pièces à traverser, les précautions à prendre pour ne pas faire du bruit: tout cela avait demandé du temps.

Lorsqu'elle arriva derrière la tapisserie et put entendre ce qui se disait entre le marquis et Denise, elle trouva que leurs paroles présentes ne s'enchaînaient plus avec celles qui avaient été prononcées devant elle; mais cela était tout naturel, puisqu'ils avaient continué à s'entretenir pendant qu'elle était dans l'impossibilité de les écouter.

— Il faut me donner ce qui est nécessaire pour écrire, disait le marquis.

Il voulait écrire! Etait-il donc ressuscité? Elle regarda dans la chambre en écartant la tapisserie avec précaution.

Elle se trouvait précisément de manière à le voir presqu'en face, et elle put le regarder tout à son aise.

Avec l'aide de Denise, qui lui calait les épaules au moyen de plusieurs oreillers, il avait pu se soulever à demi; sur son visage éclatait une animation qu'il n'avait plus depuis le commencement de sa maladie.

Cette résurrection était vraiment miraculeuse: jusqu'où irait-elle et combien de temps se maintiendrait-elle? C'était la question que Clémence se posait. Décidément elle n'aurait dû laisser entrer Denise dans cette chambre qu'après qu'il aurait été bien mort; pour avoir calculé trop juste, elle se trouvait sur le point de perdre le fruit de tant de peines. Quelle sottise! S'étant passé machinalement la main sur le visage, elle la trouva mouillée d'une sueur froide. Aurait-elle peur! Si elle se laissait émouvoir et troubler, c'en était fait d'elle: il fallait réagir et, sans s'abandonner une seconde, faire tête au danger.

— J'ai été bien coupable envers toi, ma pauvre fille, continuait le marquis d'une voix haletante; mais ma plus grande faute peut encore se réparer en nous hâtant. Vite, vite, donne-moi ce qu'il faut pour écrire.

Denise regarda autour d'elle.

La table sur laquelle le docteur Gillet écrivait chaque matin ses ordonnances était à sa place ordinaire; dessus se voyait un encrier, des plumes et du papier.

Elle courut à cette table et, sans rien déranger, elle l'apporta auprès du lit.

— Donne vite, dit le marquis; là, sur mes genoux. Ah! mon Dieu, je vous remercie; donnez-moi, donnez-moi la force d'achever ce qui est commencé.

Elle avait mis la main de papier sur le lit, et, après avoir trempé la plume dans l'encrier, elle la lui avait tendue.

Le sang s'était arrêté dans les veines de Clémence; la tête à-demi passée entre la tapisserie et la muraille, elle regardait. Allait-il écrire? Mais alors plus de ressources. Une ligne suffisait, et le testament qu'elle portait cousu dans la poche de sa robe n'était plus qu'un chiffon de papier. Pourrait-il écrire cette ligne?

Il voulut prendre la plume que Denise lui tendait, mais ses doigts n'obéirent pas à sa volonté et ne purent pas se joindre de manière à serrer la plume.

— Oh! mon Dieu! dit-il avec un grand soupir, je ne peux pas.

Clémence respira, et, le sentiment de la prudence lui revenant, elle rentra la tête.

— Donne-moi la plume, répéta le marquis.

— La voilà, mon parrain.

— Dis mon père, appelle-moi ton père: ce mot-là me donnera peut-être de la force. Dis, dis-le.

— La voilà, mon père.

— Oh! ma fille, mon enfant!

Mais cette émotion, loin de lui donner la force qu'il désirait, rendit sa main plus tremblante encore.

— Je ne peux pas, dit-il.

— Je vous en prie, dit Denise, ne vous fatiguez pas ainsi; à quoi bon écrire?

— Il faut réparer le mal, assurer ton mariage avec Louis. Donne la plume: tu vas m'aider, je veux écrire: « Je donne toute ma fortune à Denise Lajolais, » avec la date et la signature. Tu me répéteras les lettres à mesure que j'écrirai. Tiens-moi la main bien posée sur le papier et serre mes doigts.

Elle s'efforça de faire ce qu'il demandait, mais sans réussir à lui mettre la plume entre les doigts, qui ne pouvaient pas se plier.

La sueur mouillait la tête du marquis et de son front tombait sur les doigts de Denise.

Alors il se laissa aller sur son oreiller.

— C'est impossible, murmura-t-il; je ne pourrai jamais. Il faut aller chercher un notaire. Envoie vite Valery à cheval chercher le notaire de Fromentel, c'est le plus près; il faut se hâter, il me semble que je vivrai jusqu'à son arrivée. Sonne un coup.

Au moment où le marquis avait dit: « Envoie Valery à cheval chercher le notaire de Fromentel, » Clémence avait rapidement quitté sa cachette et avait couru dans l'antichambre. Son rôle maintenant lui était tracé par ces paroles: elle n'avait qu'à empêcher un

notaire d'arriver jusqu'au marquis. Incapable d'écrire, il pouvait encore manifester sa volonté ; elle devait donc s'arranger pour qu'un notaire ne pût pas la recevoir. L'effort même qu'il venait de faire avait dû l'épuiser ; ses forces achèveraient de s'éteindre dans l'attende impatiente, et la mort entrerait au château avant le notaire de Fromentel.

Quant Valery, répondant au coup de sonnette de Denise, se présenta pour entrer dans la chambre du marquis, Clémence l'arrêta au passage :

— Prenez le tilbury, dit-elle, et allez à Hannebault, au couvent de Sainte-Rutilie ; prévenez la supérieure que mademoiselle Denise reste au château. Partez tout de suite, je vous prie.

Expédier Valery à Hannebault, c'était gagner du temps ; et puis, d'un autre côté, c'était se débarrasser d'un homme qui avait l'habitude d'obéir rapidement au marquis et de comprendre à-demi mot ce que son maître lui expliquait. S'il avait reçu l'ordre d'amener le notaire de Fromentel, en moins d'une heure il serait certainement revenu avec ce notaire. Comment lui donner franchement contre-ordre ?

Bientôt la sonnette tinta une seconde fois et, bien entendu, Valery ne pût pas répondre. Elle tinta une troisième fois.

Alors Clémence se décida à envoyer une femme de chambre en place de Valery.

— Si c'est Valery qu'on demande, vous répondrez qu'il est sorti.

Au bout de quelques minutes, la femme de chambre revint.

— Monsieur le marquis demande qu'on aille chercher le notaire de Fromentel tout de suite.

— C'est monsieur le marquis lui-même qui a demandé cela ?

— Non, c'est... la jeune demoiselle qui est près de lui.

— Rentrez dans la chambre de monsieur le marquis et dites que je vais charger monsieur de Carquebut d'aller lui-même chercher ce notaire ; ajoutez que dans deux minutes il sera parti en voiture.

Tandis que la femme de chambre retournait porter cette réponse, Clémence entrait dans le fumoir, où elle comptait trouver monsieur de Carquebut.

Il était là en effet, assis tristement devant une table sur laquelle étaient un verre plein et une pipe éteinte.

— Etes-vous remis ? lui demanda-t-elle.

— Pour la première fois de ma vie, le rhum me paraît amer : est-ce extraordinaire, ça !

— Vous avez besoin de vous secouer et je vous offre une bonne occasion pour cela. Vous savez que Denise est arrivée ?

— J'ai entendu sa voiture.

— Elle a vu le marquis, et, ce qui est miraculeux, celui-ci l'a reconnue.

— Il l'a reconnue ! s'écria monsieur de Carquebut en sautant sur sa chaise. Qu'est-ce que je disais ? Les portes fermées. Il n'y a que cela de certain, on ne passe par le trou des serrures.

— Non-seulement il l'a reconnue, poursuivit Clémence, qui n'avait pas le temps de s'arrêter à ces exclamations, mais encore il a voulu faire son testament.

— En faveur de Denise ?

— En faveur de Denise.

— Qu'est-ce que je vous disais ? Les portes fermées ! et c'est vous qui avez voulu les ouvrir.

Il se mit à égrener son chapelet de jurons.

— Rassurez-vous, il n'a pu l'écrire.

— Que ne disiez-vous ça tout de suite ?

— Alors il a demandé un notaire, et c'est pour que vous alliez chercher le notaire de Fromentel que je vous fais cette communication.

— Que j'aille chercher un notaire, moi ? pour faire un testament au profit de cette vipère ? Me prenez-vous pour un imbécile ou bien avez-vous perdu la tête ? Moi ! moi !

— Je m'adresse à vous, continua-t-elle sans s'émouvoir, parce que si un autre que vous allait à Fromentel, il ramènerait le notaire ; tandis que vous c'est différent. Vous prenez le phaéton, vous partez grand train ; dans la côte, vous ralentissez et vous mettez votre cheval au pas. Vous allez dans cette tranquille allure jusqu'aux premières maisons de Fromentel ; là vous tournez bride et vous revenez comme vous avez été : lentement tout le long du chemin, au galop en rentrant ici. Alors vous venez nous annoncer que vous n'avez pas trouvé le notaire. Pendant tout ce temps, vous comprenez que notre malade perd le peu de forces qu'une sorte de miracle lui a rendu, et que s'il n'est pas mort, il est à l'agonie. Donc pas de testament, et nous aurons la satisfaction d'avoir fait le possible.

Monsieur de Carquebut frissonna.

— Vous me faites peur, dit-il.

Elle haussa les épaules.

— Est-ce qu'il faudra entrer dans la chambre d'Arthur en rentrant ! demanda-t-il.

— Vous entrerez ou vous n'entrerez pas, peu importe.

— Alors je vous ferai dire que je n'ai pas trouvé le notaire ? Voir ce pauvre diable d'Arthur ? Non, vous savez, je n'aime pas ça.

Clémence n'en écouta pas davantage ; elle avait hâte de reprendre sa place derrière la tapisserie.

Lorsqu'elle fut réinstallée dans sa cachette, elle resta un moment sans rien entendre ; le seul bruit qui lui parvînt jusqu'à elle était celui de la respiration sifflante du marquis.

Elle écarta doucement la tenture : il était étendu sur son oreiller, la tête renversée, les yeux attachés sur Denise, qui, assise auprès du lit, tenait une de ses mains dans les siennes. Il paraissait accablé et presque aussi faible qu'avant l'arrivée de Denise. Le notaire n'était pas à craindre.

Tout à coup il murmura :

— Ce notaire ne vient pas, il arrivera trop tard.

Puis, après un moment de silence, il ajouta :

— Il faut appeler Clémence, elle peut tout sauver en détruisant le testament ; mais alors, ma fille, tu devras lui donner toi-même volontairement le legs qu'elle avait voulu pour Louis et pour toi.

Denise, ne comprenant rien à ces paroles, le regarda, se demandant s'il ne délirait point.

— Je vous en prie, dit-elle, ne vous inquiétez pas ainsi.

— Tu me le promets, n'est-ce pas ? continua-t-il ; si tu savais comme elle a été bonne pour moi. Dis-moi que tu le promets.

Elle crut que pour le calmer elle devait répondre affirmativement.

— Oui, dit-elle, tout ce que vous voudrez, je le ferai.

— Alors fais-la prévenir que je la prie de rentrer.

Denise sonna et transmit à la femme de chambre qui se présenta l'ordre que venait de donner le marquis.

Mais Clémence n'eut garde de sortir de dessous sa portière : on avait beau la chercher dans tout le château, on ne la trouverait pas. Vraiment il était d'une naïveté prodigieuse, le pauvre homme : détruire de ses mains le testament qu'elle avait eu tant de peine à arracher ! Et il parlait de cela comme d'une chose simple et naturelle. Elle tâta sa poche, et, sous sa main nerveuse, le papier craqua. Il ne sortirait de là que pour être présenté au président du tribunal.

A ce moment, son intention fut distraite par le bruit d'une voiture arrivant grand train sur l'esplanade ; les chevaux avaient des grelots et le cocher claquait vigoureusement. Qui pouvait arriver ainsi ?

Louis peut-être.

Elle ne se trompait point dans cette conjecture.

Bientôt la porte de la chambre du marquis s'ouvrit, et Louis entra rapidement, précédant sa mère, qui se hâtait pour le suivre.

Clémence regarda le marquis : il était retombé dans l'abattement. Louis arrivait trop tard !

L

Ce qui s'était déjà produit à l'arrivée de Denise se renouvela à l'arrivée de Louis : le marquis parut se ranimer. Mais Clémence distingua très-bien que cette seconde secousse était beaucoup plus faible que la première : décidément les forces étaient épuisées, la résistance allait cesser; ces deux commotions se produisant coup sur coup, devait hâter le dénoûment.

Après le premier trouble de la joie, le marquis avait mis la main de Denise dans celle de Louis.

— Restez là, dit-il, ne me quittez plus; ne vous séparez plus, soyez l'un à l'autre.

Puis, après un moment de silence, il ajouta en s'adressant à Denise :

— Explique-lui ce que je veux faire, dit-il.

Quand Louis apprit que c'était son oncle qui était parti chercher le notaire de Fromentel, il se leva vivement et fit signe à sa mère qu'il avait à lui parler.

Alors, s'éloignant avec elle du lit, dans la direction de la cachette de Clémence :

— Si mon oncle a consenti à aller chercher ce notaire, dit-il à voix basse, c'est qu'il y a là-dessous quelque ruse. Reste ici, près de Denise ; je vais moi-même à Fromentel avec notre voiture, avant une heure je serai de retour. Fais en sorte qu'on ne fatigue pas trop notre pauvre cousin, veille à cela.

Clémence n'avait pas prévu ce nouveau coup; elle fut surprise et ne trouva rien pour le parer. Empêcher Louis de partir était impossible, l'empêcher de ramener le notaire était plus impossible encore.

Sa seule chance maintenant était que le notaire arrivât trop tard, ou tout au moins qu'à son arrivée le marquis n'eût plus sa raison et fût légalement incapable d'exprimer sa volonté.

N'ayant plus rien à faire derrière la tapisserie, elle se décida de rentrer dans la chambre où allait se jouer la dernière scène de ce drame, qui la faisait passer par tant d'émotions diverses.

En la voyant entrer madame Mérault se leva, comme si elle avait été poussée par un ressort; mais Clémence, sans paraître remarquer ce mouvement, lui fit une courte inclinaison de tête et se dirigea vers le marquis.

— Comment vous trouvez-vous? lui dit-elle, en lui prenant la main.

— Bien faible; mais vous voilà, vous allez m'enlever l'angoisse qui m'épuise.

La main qu'elle tenait dans la sienne était glacée du froid de la mort. Elle le regarda longuement et remarqua ce qui de loin lui avait échappé : les yeux avaient ce reflet vitreux qui annonce sûrement l'approche de la mort.

— Priez madame Mérault et Denise, dit-il, de s'éloigner un peu et de passer pour quelques minutes dans la chambre voisine.

Elles n'attendirent point que Clémence leur répétât ces paroles, mais en sortant madame Mérault eut soin de laisser ouverte la porte de la chambre.

— Ce que je veux vous demander, dit-il, c'est que vous me rendiez ce testament que nous avons fait il y a quelques jours.

— Ah! vous avez changé de volonté?

— Denise est ma fille, j'en suis certain ; les mourants ne se trompent point. Dieu m'a dit qu'elle était ma fille; on ne dépouille pas son enfant pour des étrangers. Il faut détruire ce testament, celui que j'avais fait il y a deux ans redeviendra bon; pour vous, ne craignez rien, Denise exécutera la condition qui vous concerne.

Il s'arrêta épuisé, ayant parlé lentement et s'étant repris à chaque instant pour respirer.

— Ce testament est là, dit-elle en prenant sa poche et en la faisant craquer; mais je ne vous le rendrai pas, Dieu ne veut pas qu'il soit détruit ; c'est Dieu qui tout à l'heure a empêché cette main de tenir une plume, c'est Dieu qui empêchera le notaire de Fromentel d'arriver. Demandez-lui grâce pour votre trahison pendant qu'il en est temps encore; ne sentez-vous que la mort est sur vous ? l'enfer s'ouvre.

Elle parlait à voix basse, mais de façon à être entendue par lui et à ne point l'être par Denise et madame Mérault.

Penchée sur son lit, elle le tenait sous son regard.

Quand elle eut cessé de parler, elle resta dans cette position. Alors il voulut lever les bras pour la repousser, mais ses bras n'obéirent point à sa volonté ; épouvanté, effaré, incapable de remuer, il poussa un grand cri.

Aussitôt Denise, madame Mérault et la sœur de charité, accoururent, et toutes avec Clémence s'empressèrent autour de lui.

Une même question jaillit de toutes les bouches :

— Qu'y a-t-il ?

— Une syncope sans doute, répondit Clémence.

On employa tous les remèdes que l'usage enseigne et peu à peu la chambre s'emplit de monde. Etait-il évanoui, était-il mort?

Clémence alors fit sortir tous ceux dont la présence n'était pas nécessaire et demanda qu'on gardât le silence.

Après un temps assez long, la respiration se rétablit peu à peu, mais l'intelligence ne revint pas. Si la poitrine n'avait pas été soulevée par la respiration, on aurait pu croire que la vie avait cessé ; il ne faisait pas un mouvement, et, renversé sur son oreiller, il restait les yeux immobiles, les lèvres entr'ouvertes.

Tout à coup les yeux se fermèrent; Denise effrayée poussa un cri étouffé.

— Non, mon enfant, dit madame Mérault; c'est le sommeil.

En effet il s'était endormi ou tout au moins il était tombé dans l'assoupissement.

Pendant ce temps, Louis courait vers Fromentel. La promesse d'une grosse gratification avait donné des bras à son cocher, et par suite les chevaux avaient dû trouver des jambes; ils allaient au galop. Un peu avant d'arriver au village, Louis croisa son oncle. Celui-ci lui fit signe d'arrêter, mais signes et cris furent inutiles.

— Allez toujours, dit Louis au cocher.

Le notaire était à son étude.

— Je viens vous chercher pour recevoir le testament de monsieur le marquis de Rudemont, qui est sur le point de mourir, dit Louis.

Le testament du marquis de Rudemont! trente ou quarante mille francs d'honoraires! Le notaire prit rapidement quelques feuilles de papier timbré et sauta lestement en voiture.

— Nous prendrons nos quatre témoins en traversant Muicent, dit-il; cela nous fera perdre moins de temps. Monsieur le marquis aura encore sa connaissance, il faut espérer.

— Il l'avait pleine et entière quand je l'ai quitté.

— Ah! tant mieux.

Cette exclamation fut un véritable cri du cœur : si le notaire de Fromentel était enthousiasmé à la pensée de faire un acte qui lui rapporterait quarante mille francs au moins, il était en même temps cruellement troublé par la pensée que le marquis ne serait pas « sain d'esprit. » Sensible à l'intérêt, il était d'un autre côté parfaitement incapable de manquer à son devoir professionnel, s'agit-il d'une fortune à gagner pour lui.

On arriva bientôt à Mulcent.

— Demandez au maire d'être un de nos témoins, dit le notaire ; moi, pendant ce temps-là, je vais chercher les trois autres.

L'officier municipal, qui était un riche herbager, était en train de nettoyer une étable; Louis le trouva, la fourche à la main, et lui fit sa demande.

— Tout de suite, monsieur le procureur impérial, répondit le maire; le temps de me changer et je suis à vous.

Et, appelant son fils qui jouait dans la cour :

— Va chercher Philibert, cria-t-il, et dis-lui qu'il vienne me raser tout de suite.

Louis eut la plus grande peine à décider ce magistrat, observateur des convenances, à garder sa barbe; mais il lui fut impossible de ne pas lui accorder la permission de mettre des bottes.

— Non, jamais, disait le maire, je ne me présenterai en sabots devant monsieur le marquis; je sais ce que je lui dois.

Louis parvint enfin à l'entraîner. Le notaire était déjà dans la voiture avec deux témoins, le troisième étant installé à côté du cocher.

On monta la côte au galop, et, en arrivant devant le perron, Louis descendit le premier de voiture.

— Suivez-moi, messieurs, dit-il.

Le notaire et les quatre témoins se rangèrent derrière lui.

En entrant dans la bibliothèque, ils se trouvèrent en face de monsieur de Carquebut, qui était revenu assez vite à Rudemont pour annoncer leur arrivée à Clémence et recevoir les ordres de celle-ci.

Il vint au-devant d'eux.

— On ne peut pas entrer, dit-il en les arrêtant avec ses deux bras étendus; mon pauvre cousin repose.

Mais Louis continua d'avancer, et monsieur de Carquebut, après un moment d'hésitation, recula.

— Où donc avez-vous été chercher monsieur le notaire de Fromentel? demanda Louis.

Monsieur de Carquebut ne parut pas décontenancé.

— Un homme que j'ai interrogé sur la route, dit-il, m'a répondu que monsieur le notaire n'était pas chez lui; alors j'ai tourné bride.

— Messieurs, dit Louis en s'adressant aux témoins, veuillez prendre bonne note de ce que vous venez d'entendre.

Puis, comme ils étaient arrivés à la porte de la bibliothèque, contre laquelle monsieur de Carquebut reculant toujours se trouvait adossé :

— Veuillez nous livrer passage, dit Louis.

— Je vous répète que notre pauvre marquis est endormi ; voulez-vous le tuer par un brusque réveil?

Puis s'adressant aux témoins :

— Voyons, messieurs, je vous le demande, est-ce qu'on dérange un homme qui va mourir?

— Vous voyez, monsieur le notaire, qu'on veut nous empêcher d'arriver jusqu'auprès de monsieur le marquis de Rudemont.

Les témoins commençaient à se regarder en dessous, et le maire semblait dire qu'il était bien fâché de n'être point resté à curer son étable. Si encore il avait été rasé et s'il avait eu son habit veste; mais un homme en blouse et avec une barbe de six jours, ça n'inspire pas le respect.

Heureusement le notaire n'était pas homme à se laisser arrêter ainsi, surtout quand il n'y avait qu'à pousser une porte pour mettre la main sur quarante mille francs.

— Monsieur le marquis de Rudemont m'a fait appeler pour recevoir son testament, dit-il; oui ou non, voulez-vous me livrer passage?

Monsieur de Carquebut, obéissant aux ordres de Clémence, avait fait le possible : il ne lui convenait pas aller plus loin, il ne pouvait pas employer la force pour les empêcher de passer, et il ne voulait pas s'exposer à une affaire en justice.

— Est-ce que je vous ai jamais barré le passage? dit-il de son air bonhomme; je vous le demande, messieurs. J'ai voulu ménager la vie de mon pauvre cousin et j'ai cru agir en bon parent. Vous me menacez, passez; mais il faut que cela soit constaté.

Il s'effaça en se mettant de côté et ce fut le dernier qu'il entra dans la chambre; encore resta-t-il près de la porte, sans diriger ses yeux vers le lit.

Le bruit que firent ces sept personnes arrivant à la queue-leu-leu, ne tira point le marquis de son assoupissement; il resta immobile sur son lit, sans que rien annonçât qu'il les avait entendus ou vus. Et cependant la chambre était vivement éclairée par le soleil, et cependant aussi leur entrée avait produit un certain brouhaha, qui brusquement avait succédé à un profond silence.

Comme Louis s'avançait vers le lit, tandis que les témoins restaient auprès de la porte, intimidés et tournant leurs chapeaux dans leurs mains, Clémence, marchant vivement sur la pointe des pieds, vint se placer devant lui.

— Ne voyez-vous pas qu'il est endormi? dit-elle à mi-voix. Oserez-vous troubler son sommeil?

Louis s'arrêta, et le notaire, qui le suivait de près, s'arrêta aussi.

Après un court moment d'hésitation, Louis, ayant fait signe au notaire de ne pas aller plus loin, continua d'avancer jusqu'au lit; mais Clémence, après avoir reculé de deux ou trois pas, s'arrêta et lui barra le passage.

— Vous n'irez pas plus loin, dit-elle résolûment à mi-voix.

— Et qui m'en empêchera, dit-il? Si mon cousin n'a plus sa connaissance, c'est moi, son parent, qui suis maître ici, et non vous, madame, qui n'avez pas qualité pour rester dans cette maison.

Clémence, sans se troubler, fit un signe de la main à à monsieur de Carquebut, et celui-ci s'avança avec une démarche mal assurée.

— Moi aussi, dit-il, je suis un parent, et j'ai qualité pour m'opposer à ce qu'on tue ce malheureux homme.

Comment allait se terminer ce conflit?

Mais cet échange de paroles, ces allées et venues, avaient produit un certain tapage qui avait tiré le marquis de sa somnolence.

Il poussa un grand soupir et ses paupières s'ouvrirent.

LI

Devant la protestation de son oncle, Louis s'était arrêté, jusqu'à un certain point troublé par cette résistance, et plus encore touché par le regard désolé que Denise lui avait lancé.

Devait-il céder à la comédie que Clémence et son oncle jouaient en ce moment? Devait-il, au contraire, poursuivre l'accomplissement de son devoir sans ménagements?

Le soupir du marquis mit fin à son hésitation ; de la main il écarta Clémence, qui lui barrait le passage, et s'approcha du lit.

— Me voici de retour, dit-il à haute voix, avec monsieur le notaire de Fromentel.

Tout d'abord le marquis ne parut pas entendre ou tout au moins ne pas comprendre.

Mais bientôt il porta sa main à sa bouche, comme si avec ses doigts il allait s'aider à parler.

— Le notaire, dit-il lentement; ah! oui, le notaire.

Sur ce mot, le notaire s'avança à son tour.

— Je me rends à vos ordres, dit-il. Vous m'avez fait appeler, n'est-ce pas, monsieur le marquis? Me voici.

Il y eut un moment de silence.

— Vous désirez que je reçoive votre testament, n'est-ce pas?

Il ne répondit pas.

Tout le monde avait les yeux fixés sur le lit, et dans la chambre on entendait les mouches bourdonner autour de fioles à sirop rangées sur une console.

Personne ne pensait à parler, on écoutait et l'on regardait. Qu'allait-il dire? C'était avec anxiété qu'on se posait cette question. Mais combien divers étaient les sentiments de chacun : de Denise, qui avait les yeux obscurcis par les larmes et le cœur étouffé par le désespoir; de madame Mérault, qui était partagée entre l'indignation et la douleur; de Clémence, que l'angoisse tordait; de monsieur de Carquebut, qui se sentait défaillir; du notaire, qui craignait de perdre ce testament, le plus beau de sa carrière; des témoins, que le spectacle de la mort faisait réfléchir; de la religieuse, fâchée qu'on donnât aux affaires un temps qui aurait dû être consacré à Dieu; de Louis enfin, qui portait la responsabilité de cette lutte suprême.

Le marquis continuant à ne pas parler et à regarder dans le vide, le notaire fit de nouveau quelques pas en avant, et se plaçant en pleine lumière :

— Me reconnaissez-vous, monsieur le marquis? demanda-t-il.

De la main, lentement et péniblement, le marquis fit un signe affirmatif.

— Si vous voulez que je reçoive votre testament, continua le notaire, et vous voyez,—il montra les témoins, — que j'ai amené ces messieurs dans ce but, il est indispensable que vous me fassiez connaître votre volonté d'une manière précise en me nommant les personnes que vous choisissez pour légataires.

— Ma fille, dit le marquis.

Clémence fit un signe à monsieur de Carquebut, et celui-ci, après un moment d'hésitation, fit deux pas en avant, mais sans venir jusqu'au lit du moribond, qu'il n'osait évidemment pas regarder.

— Il est notoire, dit-il d'une voix embarrassée, que mon cousin n'a pas de fille.

— Vous voyez, monsieur le notaire, dit vivement Clémence, accourant au secours de monsieur de Carquebut, que monsieur le marquis ne peut pas en ce moment affirmer sa volonté, si toutefois il en a une.

— Madame, dit Louis d'une voix ferme, vous n'avez pas à intervenir dans tout ceci; il ne vous appartient à aucun titre de tracer son rôle à maître Bouteville.

— J'ai soigné monsieur le marquis pendant sa maladie, et je crois savoir mieux que personne s'il est en état présentement de vous répondre : tous ceux qui l'ont vu dans cette maladie savent qu'il lui faut un certain temps, en sortant de son sommeil, pour retrouver ses facultés; attendez, voilà tout ce que je veux dire.

— Vous voulez gagner du temps, voilà la vérité.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire; mais si dans ces paroles il y a une injure, il me semble que le lieu et le moment sont bien mal choisis par vous.

Précisément ce que Louis eût voulu éviter à tout prix se produisait : une discussion. Où ne l'entraînerait elle pas? Et pendant ce temps les minutes s'écoulaient. S'il laissait Clémence continuer, elle arriverait bientôt sans doute à trouver un moyen pour empêcher le notaire de faire ce testament.

Alors, s'adressant au notaire :

— Mon cousin, dit-il, veut faire son testament, et c'est dans ce but qu'il m'a envoyé vous chercher. Vous êtes ici, vous ne le voyez que trop, en présence d'intérêts opposés. Si vous laissez la parole à ces intérêts, vous ne parviendrez jamais à connaître la volonté du testateur.

— Je demande qu'on nous laisse seuls, mes témoins et moi, avec monsieur le marquis, dit le notaire.

— La loi vous autorise, continua Louis, à expulser toute personne qui vous troublerait dans l'accomplissement de votre ministère. Si quelqu'un ici veut désobéir à la loi, qu'il le dise.

Il regarda Clémence et monsieur de Carquebut, qui ne répondirent rien.

— Pour moi, je me retire; ma mère, Denise, suivez-moi, je vous prie.

Puis, se tournant vers le marquis, qui regardait toute cette scène sans pouvoir parler :

— Nous vous laissons seuls avec le notaire, mon cousin; dites-lui en toute liberté ce que vous voulez.

Alors, passant devant Clémence et monsieur de Carquebut :

— Et vous, madame, et vous, monsieur, persistez-vous quand même à rester dans cette chambre?

En sa qualité de vieux plaideur, monsieur de Carquebut avait une véritable frayeur de ce petit mot « la loi; » d'ailleurs il n'était pas dans un de ces moments « où il n'avait peur de rien, » et même, s'il avait été franc, il aurait pu avouer qu'au contraire il avait peur de tout; il suivit son neveu sans résistance.

Restée seule au milieu de la chambre, Clémence hésita une seconde. Mais que pouvait-elle? Etait-il sage, en s'obstinant, de compromettre le testament qu'elle portait dans sa poche? En admettant que le marquis pût dicter un nouveau testament au notaire (ce qui n'était nullement démontré pour elle), ce testament fait *in extremis* ne serait-il pas facilement attaquable?

Elle sortit donc à son tour.

Mais, au lieu de fermer la porte, elle la laissa ouverte, se plaçant dans l'embrasure :

— Si la loi permet qu'on assassine un mourant, dit-elle, j'espère qu'elle n'ordonne point de l'abandonner. Puis-je rester dans cette embrasure, monsieur le substitut, et dois-je le laisser mourir sans le secourir, s'il m'appelle? Trouvez-vous que je gêne votre notaire?

Louis ne répondit pas; occupé à réconforter Denise par de douces paroles, il ne retourna même pas la tête du côté de Clémence.

Mais bientôt, laissant Denise aux soins de sa mère, il vint se placer en face de Clémence, et, se faisant ainsi vis-à-vis, l'un à droite de la porte, l'autre à gauche, ils restèrent les yeux fixés sur le lit du marquis.

— Vous savez, monsieur le marquis, disait le notaire, que pour que votre testament soit valable, il suffit que vous me disiez librement et d'une façon précise quelle est votre volonté; vous n'avez pas à vous préoccuper de la signature : nous mentionnerons que, vu votre état de maladie, vous n'avez pas pu signer. Quelles sont vos intentions, monsieur le marquis?

Le marquis porta ses deux mains à sa bouche et parut faire des efforts désespérés pour parler; sa respiration produisit le bruit d'un soufflet de forge.

— Vous m'entendez bien? continua le notaire.

Il fit un signe affirmatif.

— A qui voulez-vous donner votre fortune?

Après plusieurs efforts, il dit :

— Ma... fille.

— Votre fille; mais qui est votre fille? Il faut que vous me la nommiez.

— Ma... fille.

— Si vous avez un enfant naturel que vous reconnaissez pour votre fille et à qui vous voulez laisser votre fortune, il faut que vous me disiez son nom.

Le marquis fit signe qu'il comprenait.

— Il faut que vous me désigniez clairement votre légataire, faites un effort, monsieur le marquis. Vous voyez, je suis prêt à écrire.

De nouveau il porta ses mains à ses lèvres; puis, après quelques minutes, il murmura :

— Ma... fille, ma... fille.

Cette lutte était poignante; le notaire était troublé, et les témoins se regardaient les uns les autres avec émotion. Louis, les yeux pleins de larmes, se tenait appuyé

à la boiserie, tandis que Clémence restait droite, mais le visage décoloré par une pâleur livide.

— Nous attendrons, monsieur le marquis, dit le notaire; ne vous troublez pas, remettez-vous.

Mais aux changements qui de minute en minute se montraient sur le visage et dans l'attitude du moribond, il était certain que plus on attendrait, moins on aurait chance d'obtenir de lui une parole lucide : la mort venait à grands pas.

Le notaire alors se leva.

— Nous reviendrons tout à l'heure, dit-il.

Et il fit signe à ses témoins de le suivre.

— Ma fille, ma fille! cria le mourant en agitant faiblement la main pour les retenir.

Clémence alors se précipita dans la chambre la tête haute, les yeux brillants; le sang avait ranimé ses joues et rougi ses lèvres.

Vivement elle s'assit auprès du lit, décidée à ne pas quitter cette place avant que la mort eût achevé son œuvre.

Peu après entrèrent Denise et madame Mérault, puis, derrière elles, les deux sœurs de charité.

Pendant ce temps, le notaire et les témoins étaient passés dans la bibliothèque, où Louis les avait suivis.

— Je m'y suis pris de toutes les manières, dit le notaire, s'adressant à Louis, pour amener monsieur le marquis à me nommer son légataire et à me faire connaître formellement ses intentions.

— Je le sais, répondit Louis; je vous regardais et je vous écoutais.

— Alors vous savez que je n'ai pu obtenir de lui que deux mots : « Ma fille! »

— C'est à sa fille, c'est à mademoiselle Denise Lajolais, que mon cousin veut laisser sa fortune : telles sont ses intentions; il me les a fait connaître, il y a une heure.

— Je le pense bien; mais vous savez mieux que moi que c'est à moi, que c'est devant ces messieurs, que le testateur doit dicter sa volonté.

— Dicter?

— Je ne dis pas mot à mot; mais enfin, pour que le testament soit valable, il faut qu'il soit l'expression de la volonté du testateur. Où est cette volonté? Comment est-elle exprimée?

— Par ces mots : « Ma fille; » c'est sa fille qu'il veut pour légataire.

— Quelle fille! Vous le savez, vous, parce qu'il vous l'a dit. Mais nous, que savons-nous? Je le demande à ces messieurs.

Les témoins baissèrent la tête sans répondre.

Cependant le maire s'enhardit.

— Pour moi, dit-il, m'est avis que c'est cette jeune personne que monsieur le marquis voudrait avantager.

— Avantager de quoi, de combien? demanda le notaire.

— Ah! voilà. Pourtant c'est triste de voir une belle fortune se perdre, parce que monsieur le marquis, le pauvre cher homme! ne peut pas dire le nom quand il a dit la chose.

— Vous voyez! s'écria Louis.

— Croyez bien, dit le notaire, que je sens tout ce que cette situation a de grave; aussi je veux en appeler à vous. Voyons, monsieur le procureur impérial, vous qui êtes un homme d'honneur et qui êtes aussi l'homme de la loi, en votre âme et conscience, puis-je recevoir un pareil testament?

Louis resta un moment sans répondre : c'était la fortune de Denise, l'héritage de son cousin, qui étaient entre ses mains.

Après quelques secondes, il releva la tête, et d'une voix ferme :

— Non! dit-il.

LII

Le dernier mot du marquis fut l'appel désespéré qu'il avait jeté au notaire : « ma fille! » Il mourut deux heures après, sans avoir repris connaissance et sans que rien fût venu montrer qu'il voyait ceux qui l'entouraient

Pendant ces deux heures, Clémence, solidement établie sur sa chaise basse, ne l'avait pas quitté d'un instant, tenant dans ses deux mains la main de plus en plus froide du moribond, restant les yeux attachés sur lui.

Denise et madame Mérault, ainsi écartées, avaient été obligées de se placer derrière elle, tandis que Louis se tenait debout au pied du lit.

Après le premier moment de trouble qui suivit la catastrophe, Louis s'approcha de Clémence, qui s'était agenouillée près du lit, et, lui touchant l'épaule du bout du doigt, afin de l'obliger à tourner la tête de son côté, il lui dit qu'il avait à lui parler et qu'il la priait de passer avec lui dans la bibliothèque.

Elle se leva et, sans un mot d'observation, elle le suivit.

— Tant que mon pauvre cousin a été vivant, dit-il, vous avez pu croire que votre place était près de lui; mais maintenant je compte que vous laisserez à sa famille le soin de lui rendre les derniers devoirs. Je ne vous demande pas de quitter le château.

— Ah! vraiment?

— J'espère cependant que vous comprendrez que vous devez vous retirer dans votre appartement; après les funérailles, vous ferez valoir vos droits, si vous en avez.

— Pour cela vous trouverez bon que je choisisse le moment qui me conviendra.

— Parfaitement.

Avant de se retirer dans son appartement, Clémence voulut voir monsieur de Carquebut, qui avait disparu en même temps que le notaire.

Elle se mit à sa recherche, mais elle ne le trouva point; il n'était ni chez lui, ni dans la salle à manger, ni dans le fumoir, cette pièce qu'il affectionnait particulièrement.

Où était-il?

Elle continua ses recherches.

En arrivant dans une pièce du rez-de-chaussée, qui était une sorte d'annexe du cabinet du marquis, un chartrier, dans lequel étaient rangés les pièces et les papiers, les titres du marquis de Rudemont, elle aperçut enfin monsieur de Carquebut.

Il était agenouillé devant une armoire, et, à côté de lui, il avait une sebille pleine de sable.

Que faisait-il là?

Etait-il en prières devant cette armoire?

Comme il lui tournait le dos, elle ne pouvait pas éclaircir cette question.

Tout à coup il se baissa et, prenant du sable avec une carte roulée en tuyau, il ajusta le bout de cette carte devant le trou de la serrure et, appliquant ses lèvres à l'autre bout, il souffla doucement le sable dans la serrure.

— Que diable! faites-vous? demanda Clémence étonnée.

Il se releva vivement, comme quelqu'un surpris en faute.

Mais il se remit bien vite.

— Vous voyez, dit-il en venant à elle, je pose les scellés.

— Coment cela?

— Vous savez, je n'ai confiance en personne, Arthur

est mort, le pauvre garçon! il faut donc prendre ses précautions; en attendant que le juge de paix vienne avec son greffier, je prends les miennes : bien malin serait celui qui ouvrirait ces serrures, que je remplis de sable! Je ne dis pas qu'on ne sera pas obligé de les enfoncer, mais j'aime mieux ça.

— C'était précisément du juge de paix que je voulais vous parler, dit Clémence. Ne trouvez-vous pas qu'il serait à propos de l'aller chercher?

— Ne comptez pas sur moi pour ça; je ne démarre pas d'ici et j'ouvre l'œil. Vous savez : confiance en personne, c'est ma devise.

— Je ne vous parle pas de l'aller chercher, mais de l'envoyer prévenir, pour qu'il vienne apposer les scellés. N'en avez-vous pas le droit en qualité d'héritier?

— Oh! ça, oui, et c'est ce que je vais faire.

— C'était tout ce que je voulais vous demander.

Et tandis qu'il envoyait un domestique chercher le juge de paix, elle rentra dans sa chambre, dont elle ferma soigneusement la porte à clef et au verrou.

Alors elle prit des ciseaux et ayant retourné la poche de sa robe, elle coupa les fils qui attachaient le testament.

Bien qu'elle le connût, elle voulait avant de s'en séparer, le relire à tête posée.

Ah! sans doute; il n'était pas ce qu'elle avait primitivement espéré; mais enfin, tel qu'il était, il valait quelque chose : l'usufruit de toute cette fortune : quinze cent mille francs en toute propriété, elle ne serait pas dans la misère.

Elle ouvrit son code et relut l'article 970 :

« Le testament olographe ne sera point valable, s'il n'est écrit en entier, daté et signé de la main du testateur; il n'est assujetti à aucune autre règle. » Celui qu'elle tenait là devant elle réunissait toutes ces conditions.

Cependant serait-il maintenu par le tribunal?

Pourquoi ne le serait-il pas?

Elle examina longuement ces deux questions et pas à pas elle remonta dans le passé. Combien de peines, combien d'efforts, combien de luttes, pour arracher ce morceau de papier si fragile!

Non contente de l'avoir lu, relu et étudié, elle voulut le copier, et ce fut seulement quand elle en eut fait une sorte de fac-simile qu'elle se décida à le porter elle-même à maître Painel, le notaire, n'osant confier à personne une commission de cette importance.

Il y avait à peu près une heure qu'elle était partie quand le juge de paix, que monsieur de Carquebut avait fait appeler, arriva au château.

Mais, au lieu de demander à voir monsieur de Carquebut, le juge de paix chargea le domestique qui le reçut d'aller prévenir monsieur Louis Mérault qu'il désirait lui parler.

Louis ne se fit pas attendre.

— Je suis chargé par maître Painel, dit le juge de paix, de vous remettre une lettre dont la lecture, je le suppose, ne vous sera pas pénible; pour moi, je serais bien heureux d'avoir été le premier à vous féliciter.

Louis prit la lettre sans trop comprendre ce que signifiait ce compliment, et, l'ayant vivement ouverte, il la lut :

« J'ai l'honneur et la joie de vous faire part que, par » son testament en date du quinze mai mil huit cent » soixante-cinq, monsieur le marquis de Rudemont, » votre cher et honoré cousin, dont nous déplorons la » perte, vous a institué son légataire universel. Ce legs » est fait, à charge par vous de payer à mademoiselle » Denise Lajolais la somme d'un million, et de servir à » monsieur de Carquebut, votre oncle, une rente viagère de douze mille francs. En plus, monsieur le » marquis de Rudemont exprime le désir que, s'il » existe entre vous et mademoiselle Denise Lajolais » un sentiment d'affection qu'il a cru constater, ce sen- » timent aboutisse à un mariage entre vous et ladite » demoiselle. »

Louis s'arrêta, ses yeux venaient de s'emplir de larmes; il ne pouvait plus lire.

Après un moment d'attendrissement, il acheva la lettre du notaire, qui ne roulait plus que sur des questions de formalités; puis il fit appeler sa mère.

La joie de madame Mérault fut si vive qu'elle faillit la suffoquer. Son fils, héritier du marquis! à Louis, l'héritage entier!

Mais Louis calma bien vite cette exaltation.

— Tu n'as donc pas regardé la date de ce testament? dit-il; il y a plus de deux ans qu'il a été fait. Ces dispositions ont été certainement changées, et la preuve, je la trouve dans les obstacles qu'on vient de nous opposer pour empêcher le notaire de Fromentel d'arriver jusqu'auprès de notre cousin. Attendons-nous à voir un autre testament, qui détruira celui-ci. En tous cas, je te prie de ne rien dire de tout cela à Denise: elle n'a déjà eu que trop à souffrir de ces honteuses questions d'intérêt; laissons-là à son chagrin. Je ne veux pas qu'un mot d'affaires, je ne veux même pas qu'une allusion à notre mariage vienne la distraire dans les circonstances où nous nous trouvons, et qui sont pour elle particulièrement cruelles. A quoi bon d'ailleurs occuper son esprit d'une chose qui n'existera plus demain?

Le lendemain, quand la vérité fut connue, elle causa une surprise générale.

Louis s'attendait à un testament en faveur de madame Beaujonnier, et pour lui l'annulation en était certaine; mais la force que ce testament empruntait maintenant au concours de l'abbé Guillemittes dérouta ses idées et ses plans.

Quant à madame Mérault, elle fut atterrée; car, malgré tout, malgré ce qu'elle savait, malgré ce qu'elle avait vu, malgré les avertissements et les prédictions de son fils, elle avait persisté dans sa foi que l'héritage d'Arthur devait quand même appartenir à Louis et qu'il ne pouvait appartenir qu'à lui.

Mais celui des héritiers présomptifs du marquis qui reçut de cette nouvelle le choc le plus rude fut monsieur de Carquebut. Tout d'abord, lorsqu'on la lui apprit, il ne voulut pas la croire; il s'imagina qu'on se moquait de lui, et arrangea de la belle façon celui qui avait l'insolence de lui faire un pareil conte. Puis tout à coup, au beau milieu de cette scène, tournant le dos à son interlocuteur, il courut à l'écurie, sella lui-même son cheval et s'en alla au galop jusqu'à Condé : il ne croirait que maître Painel, il ne croirait que le testament lui-même quand il l'aurait vu.

Il fallut bien se rendre à l'évidence; mais il reçut ce coup comme le condamné à mort apprend qu'on va l'exécuter: il fut écrasé, anéanti, et il se laissa aller défaillant dans le fauteuil où il était assis.

Le notaire effrayé crut à une attaque d'apoplexie, et ouvrant la porte, qui de son cabinet communiquait avec son étude, appela ses clercs à son aide. Mais au moment où ceux-ci accouraient, monsieur de Carquebut se redressa et écarta tout le monde sans dire un mot, remonta à cheval.

— Ma foi, dit le notaire à son maître clerc, je crois que si monsieur de Carquebut ne se casse pas le cou en route, il va se passer de singulières choses à Rudemont.

Monsieur de Carquebut ne se cassa pas le cou, bien qu'il fît en route tout ce qu'il fallait pour cela, et il arriva au château sain et sauf, au moins de corps, car pour l'intelligence elle était affolée.

Grimpant l'escalier quatre à quatre, il alla s'enfermer dans sa chambre, et décrochant une paire de pistolets d'une panoplie, il se mit à les charger. Cela fait, il les

fourra dans ses poches, l'un dans celle de droite, l'autre dans celle de gauche, et il descendit chez Clémence.

Il est probable que si elle s'était trouvée là pour le recevoir, il se serait passé de singulières choses, selon le mot du notaire.

Mais Clémence, qui connaissait à fond son Carquebut, et qui savait de quoi il était capable dans l'emportement de la fureur, avait jugé prudent de ne point rester exposée à l'explosion qui se produirait infailliblement lorsque le testament serait connu. Aussi après avoir remis ce testament dans les mains du notaire et avoir recommandé à celui-ci d'écrire pour tout ce qui aurait rapport aux affaires de la succession, à monsieur Caffié, son conseil, s'était-elle fait conduire à la station où elle avait pris son billet pour Paris.

Fatiguée de lutter, elle avait besoin de repos. Dans son carnet elle avait les vingt billets de mille francs que le marquis lui avait donnés pour être employés en bonnes œuvres; de plus, dans un petit sac en maroquin, qu'elle tenait soigneusement à la main, elle portait ses diamants qui pouvaient valoir entre deux cent cinquante et trois cent mille francs. Avec cela elle pouvait attendre tranquillement que le procès qu'on allait sûrement lui intenter fût terminé.

Se mettre en peine d'inventions nouvelles, de ruses, de mensonges, pour apaiser monsieur de Carquebut? Non, vraiment, cela n'en valait pas la peine.

Plus tard, si, dans le cours du procès, elle avait besoin de le mettre de son côté, afin de n'avoir pour adversaire que Louis tout seul, elle verrait à trouver un moyen pour le ramener à elle; elle savait comment le prendre, et d'ailleurs elle avait aux mains une reconnaissance de soixante-quatorze mille francs qui serait une arme puissante en la maniant adroitement. Le premier accès de sa fureur serait passé et il deviendrait alors plus facile de lui faire entendre raison.

En tout cas, elle aurait gagné, à s'en débarrasser ainsi, de ne pas avoir à supporter sa présence pendant ces jours d'attente où il ne lui était bon à rien.

Après deux années comme celles qu'elle venait de passer, après ces derniers mois, après ces derniers jours, il était temps vraiment qu'elle respirât librement.

Plus de tension d'esprit.

Plus de mensonges dans la mémoire.

Plus de masque sur le visage.

Libre et... riche!

LXIII

La chapelle sépulcrale des Rudemont s'élève à l'entrée du parc, dans un quinconce simple de grands ifs séculaires, qui la recouvrent entièrement de leur noir ombrage. C'est un petit monument peu remarquable par son architecture, mais qui offre cependant aujourd'hui une curiosité au visiteur. Dans un fronton supporté par des pilastres corinthiens, sont sculptées deux Renommées tenant entre elles un livre ouvert. Sur ce livre, dont les pages étaient blanches autrefois, se lisent maintenant, en lettres creusées profondément dans la pierre, ces trois mots: *Mort aux tyrans*. Cette étrange inscription date naturellement de la Révolution et elle est due au bonhomme Fabu, qui, après avoir acheté le domaine de Rudemont, ne trouva rien de mieux, pour conserver cette chapelle, que de la placer sous la protection d'une maxime civique.

Ce fut dans cette chapelle qu'on porta le dernier des Rudemont et qu'on réunit son corps aux ossements de ses ancêtres.

Lorsque la funèbre cérémonie fut terminée, madame Mérault passa son bras sous celui de Denise, et doucement elle l'entraîna vers une voiture qui stationnait à une courte distance de la chapelle, afin de les emmener aussitôt à Condé.

Après avoir serré la main de quelques amis, Louis se préparait à rejoindre sa mère, lorsqu'il fut arrêté par son oncle.

Pendant la cérémonie à l'église et à la chapelle, l'attitude de monsieur de Carquebut avait frappé tous les assistants.

Ce n'était plus le même homme: en deux jours, depuis la mort du marquis ou plus justement depuis que le testament était connu, il avait vieilli de dix ans. De loin, il paraissait affaissé, rentré en lui-même, comme écrasé; de près, le changement était encore plus frappant: l'œil était éteint, la lèvre inférieure était pendante, la physionomie générale était hébétée.

— Voyez donc monsieur de Carquebut, se disait-on en se le montrant.

— Est-il possible que la douleur l'ait ainsi changé?

— Vous croyez que la douleur a prise sur un vieux chacal comme celui-là?

— Vous voyez ce qu'elle peut faire.

— Alors c'est la douleur d'un héritier déçu dans ses espérances.

— Je ne dis pas non, mais il faut ajouter aussi que la peur de la mort est pour beaucoup dans cet accablement.

— Allons donc! il attendait la mort du marquis avec impatience.

— Ce qui n'empêche pas qu'elle l'a frappé d'un coup terrible, dont il pourrait bien ne pas se relever: cela prouve une fois de plus qu'il y a loin du rêve à la réalité.

Ainsi les propos avaient suivi leur train, allant de monsieur de Carquebut au testament, du testament à l'abbé Guillemittes, de l'abbé Guillemittes à Louis, et de Louis à Denise.

Malgré son accablement, monsieur de Carquebut n'avait pas perdu Louis des yeux, et il avait adroitement choisi son moment pour l'aborder.

Ils étaient seuls devant la porte de la chapelle, et il pouvait parler à son neveu sans craindre des témoins importuns.

— Louis, dit-il en retenant celui-ci par la manche, un mot. Avant de quitter cette chapelle où repose celui qui fut notre parent et notre ami, j'éprouve le besoin de te dire que je ne t'en veux pas. Oublions nos différends, mon garçon, et serrons-nous la main sur la tombe de... sur cette tombe enfin.

Louis n'était pas dans des dispositions où le cœur reste dur et froid. D'ailleurs, comme tout le monde, il avait été frappé des changements qui s'étaient faits dans l'état de son oncle.

Il lui tendit la main.

— Oh! la famille! s'écria monsieur de Carquebut d'une voix chevrotante; je l'ai toujours dit, la famille, tout est là en ce monde.

Et il se frotta l'œil.

— Ecoute, continua-t-il, il faut que nos intérêts soient communs; faisons un pacte d'alliance sur la tombe de... sur cette tombe enfin. Pour moi, je te jure que tu peux compter sur mon concours. Je serai avec toi pour attaquer le testament que cette voleuse a arraché à la faiblesse de... celui qui est là.

— Ma mère m'attend, dit Louis.

— Tout de suite, nous allons la rejoindre; car tu penses bien que je ne reste pas ici. Qu'est-ce que je ferais dans le château; les scellés partout? Je vais avec toi.

Louis fit deux pas en arrière.

— Où veux-tu que j'aille? continua monsieur de Carquebut. Tu ne repousseras pas ton oncle, le frère de ta mère, puisque maintenant nous sommes réconciliés et que tout est oublié.

— Mais...

— Alors, si tout n'est pas oublié, dis-le franchement ; je ne m'impose pas, et tu es libre de me recevoir ou de me repousser. Seulement, si tu repousses ton oncle, vieux, malade, qui n'a pas une maison où se retirer, pas de ressources pour vivre, tu n'es pas l'homme de cœur que j'avais cru. Voilà tout. Je ne me plaindrai pas ; car, Dieu merci ! j'ai conservé ma fierté. Et puis je ne voudrais pas que le monde t'accusât de n'avoir pas la religion de la famille Oh ! la famille, la paix, la concorde, vivre tous ensemble, s'aider les uns les autres.

Louis avait continué de marcher en se dirigeant vers la voiture et monsieur de Carquebut l'avait suivi.

Déjà madame Mérault et Denise avaient pris leurs places, et le cocher sur son siége n'attendait plus que Louis pour partir.

En arrivant à la voiture, monsieur de Carquebut enjamba le marchepied, et, plus vivement qu'on ne devait l'attendre d'un homme accablé, il s'assit vis-à-vis de sa sœur.

— Je vais avec vous, dit-il en s'adressant à celle-ci ; c'est entendu avec Louis.

Louis monta à son tour et se plaça en face de Denise.

La route se fit silencieusement.

Mais, un peu avant d'arriver à Condé, monsieur de Carquebut se pencha vers son neveu.

— Je ne veux pas vous causer de l'embarras ou de l'ennui, dit-il, et je vais pour ce soir coucher au *Bœuf couronné ;* demain nous chercherons à nous organiser mieux ; quand je suis allé chez toi, j'ai vu dans la cour un petit bâtiment qui ne vous sert à rien ; je pourrai le faire transformer en une chambre qui me suffira parfaitement ; que me faut-il en attendant que nous puissions rentrer en maîtres à Rudemont? Un lit, deux chaises, une table : ça ne te sera pas une grande dépense.

Puis, sans attendre de réponse, il se pencha par la glace et dit au cocher de le conduire au *Bœuf couronné.*

Enfin on arriva à la maison de la rue de la Courtine. Après avoir aidé sa mère à descendre de voiture, Louis prit Denise dans ses bras et la mit doucement à terre.

— Vous voici chez vous, dit-il, et si vous voulez bien suivre ma mère, nous allons vous conduire à votre chambre.

Le second étage comme le premier n'était composé que de deux pièces: l'une servait de chambre à coucher à madame Mérault et l'autre de chambre de travail.

Ce fut dans celle-là que Louis conduisit Denise.

— Vous voyez, dit-il, que nous vous attendions. Quand nous avons eu la certitude que notre cousin était perdu, nous avons fait préparer cette pièce pour vous recevoir, car nous avions le pressentiment de ce qui est arrivé.

En effet, rien ne manquait dans cette chambre : le lit de pensionnaire avait ses rideaux de mousseline blanche unie ; les brosses, le linge, étaient sur la table de toilette ; des tapis de laine faits au crochet recouvraient çà et là le carreau, nouvellement mis en couleur ; sur la table de nuit, auprès d'un bougeoir garni de sa bougie, était posé le premier volume des *Méditations* de Lamartine.

Denise promena lentement ses regards autour d'elle ; puis, sentant les larmes emplir ses yeux et voulant les cacher, elle se retourna vers madame Mérault, qu'elle embrassa tendrement.

— Ah ! madame, dit-elle, que vous êtes bonne !

— Appelez-moi, ma mère, « mon enfant », je veux en être une pour vous.

Cette fois, Denise ne pensa plus à cacher ses pleurs, et, entraînée par son émotion, elle tendit la main à Louis.

Pendant quelques minutes, ils restèrent tous les trois dans cette attitude, gardant un silence recueilli.

Enfin Louis prit la parole.

— Ce n'est pas l'heure, dit-il, de nous entretenir librement ; cependant, si vous le permettez, je voudrais vous dire quelles dispositions me paraissent devoir être prises par nous. La première est de vous donner un conseil de famille qui vous établisse une situation légale. Nous avions examiné cette question, mon cousin et moi ; si vous le voulez, je ferai ce qui avait été décidé entre nous avant qu'une volonté étrangère vînt arrêter et changer la sienne.

— Ce que vous voudrez, dit-elle, mais faites tout pour que je ne sois pas exposée à retourner au couvent.

— Ah ! pour cela, soyez sans crainte, personne maintenant n'a ce pouvoir ; mais ce n'est pas seulement la liberté d'aller où bon vous semble que vous devez avoir, c'est encore celle de... disposer de vous.

— Croyez-vous donc que je veuille revenir sur l'engagement que j'ai pris et que ma lettre vous a confirmée ?

— Ah ! certes, non, et je ne parle qu'au point de vue légal. Je veux dire, pour m'exprimer plus clairement que le jour où nous pourrons nous marier, il ne faut pas que nous soyons empêchés par certaines formalités. Malheureusement ce jour va être retardé par le procès qu'il nous faut entreprendre. Pour moi, chère Denise, vous êtes l'unique héritière du marquis de Rudemont ; sa dernière volonté a été que vous recueilliez sa fortune entière, cette fortune vous appartient ; sans les obstacles qui vous ont été opposés, un testament aurait consacré vos droits. Si le testament fait en ma faveur le 15 mai 1865 était le seul existant aujourd'hui, je vous restituerais donc cet héritage. Mais un autre a été fait depuis, un autre qui vous dépouille. C'est celui-là que nous devons faire annuler par la justice. En nous tenant enfermés dans la question légale, la seule qu'il faille considérer quand il s'agit d'un procès, vous n'avez point qualité pour demander cette annulation.

— Alors il n'y a qu'à ne pas la demander ; pourquoi s'engager dans un procès ?

— Pourquoi ! s'écria madame Mérault,

Mais Louis ne laissa pas à l'indignation de sa mère le temps de s'expliquer.

— Si vous n'avez pas qualité pour intenter ce procès, dit-il, nous ne sommes pas dans la même situation ; ma mère est héritière naturelle, et moi, je suis légataire du marquis en vertu du testament du 15 mai. C'est donc moi qui ferai ce procès ; si je le gagne, j'aurai la satisfaction de réaliser les intentions de mon pauvre cousin, et de vous remettre la fortune entière qu'il voulait, qu'il devait vous laisser. Alors, si vous me jugez digne de la partager avec vous, je serai heureux de la tenir de votre main. Mais, pour moi, il faut que vous ayez cette liberté, et c'est pour cela qu'au lieu de vous parler de mariage, comme mon cœur le voudrait, ma conscience m'oblige à vous parler de procès.

— Tout ce que mon fils vous explique, dit madame Mérault en intervenant, a été arrêté entre nous ; c'est donc en son nom et au mien qu'il parle. J'approuve tout ce qu'il veut et je suis fière de sa délicatesse. De même j'approuve aussi qu'il donne sa démission de substitut pour se faire avocat ; par là il laisse une indépendance absolue aux membres du tribunal, et, d'un autre côté, il a toute liberté de se consacrer entièrement à ce procès. Sans doute cette démission va nous imposer une certaine gêne.

— Partagée, elle sera plus légère, interrompit Louis.

Et, ne voulant pas laisser l'entretien s'appesantir sur ce sujet, il quitta la chambre.

Un peu avant l'heure du dîner, on vit arriver monsieur de Carquebut. Denise, un tablier blanc devant elle, mettait le couvert ; tandis que madame Mérault, dans la cuisine, préparait le potage.

— Louis vous avait-il dit de mettre mon couvert ? demanda monsieur de Carquebut, il est tellement préoccupé, le cher garçon, qu'il a très-bien pu l'oublier. Si cela est, je ne lui en veux pas ; d'ailleurs, je n'ai jamais

été susceptible, et je l'estime trop pour me fâcher contre lui.

Puis, se dirigeant vers la cuisine :

— Dis donc, madame Mérault, cria-t-il, n'épargne pas le sel, je te prie. D'abord le sel est hygiénique, et puis il fait boire. A propos de boire, je te prie de me servir une bouteille de vin ; je ne vois que du cidre sur la table, et depuis quelque temps je ne puis plus le supporter, il me donne des aigreurs.

LIV

Au temps où Clémence habitait le faubourg Saint-Honoré, elle avait souvent remarqué un appartement meublé qui occupait le premier étage d'une maison située dans le rond-point des Champs-Elysées, et alors elle s'était dit que si jamaiss de jours plus fortunés se levaient pour elle, elle louerait cet appartement. Des fenêtres, on voyait défiler devant soi le tout Paris qui va chaque jour au Bois. Avec cela, une apparence comfortable et fashionable qui plus d'une fois l'avait fait rêver. Mais comment réaliser ce désir, alors qu'on pouvait à grand'peine se loger dans une misérable maison garnie du faubourg ?

Revenant de Rademont à Paris, elle pensa à cet appartement, et, en descendant de chemin de fer, elle se fit conduire aux Champs-Elysées. La chance voulut qu'une famille américaine qui l'habitait l'eût quitté depuis quelques jours. Elle l'arrêta, et, après avoir été choisir dans un bureau de placement une cuisinière et une femme de chambre, elle s'y installa. Enfin elle était chez elle et elle pouvait être elle.

Le soir, après son dîner, elle envoya chercher une voiture et se fit conduire au Bois. La journée avait été brûlante, la soirée était douce et fraîche ; les équipages étaient nombreux autour du lac, et, dans les allées écartées, on rencontrait des promeneurs qui marchaient tendrement serrés l'un contre l'autre. Les imbéciles, qui prenaient plaisir à être deux ! Elle, qui était seule dans sa voiture n'avait jamais été si heureuse. Vraiment il faisait bon vivre.

Ce fut avec béatitude qu'elle s'endormit ; mais, dans la nuit, elle se réveilla, croyant entendre la sonnette de sa chambre de Rademont, qui tant de fois l'avait fait sauter à bas du lit. Elle écouta ; puis, la réflexion lui revenant, elle haussa les épaules. Qui pouvait la réveiller maintenant ? Elle était libre.

Le lendemain matin, ayant pris la copie du testament du marquis, elle s'en alla doucement à pied par les Champs-Elysées et les Tuileries, jusqu'à la rue Sainte-Anne, pour consulter Caffié.

L'homme d'affaires était à son cabinet.

— Je vous ai demandé, il y a quelque temps, un avis, lui dit Clémence.

— Quel avis ? répondit l'homme d'affaires d'un air étonné, car il semblait toujours avoir égaré la clef de son tombeau des secrets.

— Un avis relatif à un testament qu'une vieille dame voulait faire au profit d'un mien parent. Eh bien ! le hasard a voulu que j'aie à m'en servir pour moi-même. Est-ce bizarre ?

— Si vous voulez, je trouverai cela prodigieux.

— Enfin un testament m'a été fait à peu près dans les termes dont nous parlions, et je voudrais vous demander ce qu'il vaut.

— Excellent, dit l'homme d'affaires après avoir lu deux fois la copie, excellent dans la forme ; mais ce n'est pas à dire qu'il ne sera pas attaqué.

— Oh ! cela peu importe ; je n'ai pas peur d'un procès, quand je dois le gagner.

— Très-bien ! dit Caffié, qui, lui non plus, n'avait pas peur des procès ; si nous sommes attaqués, nous nous défendrons. Seulement vous savez que nous aurons besoin de votre mari, pour tester en jugement d'abord, et puis ensuite pour obtenir son autorisation à accepter le testament.

— Mais le capitaine est en prison, et je croyais que les gens emprisonnés étaient privés de leurs droits.

— Malheureusement il n'a été condamné qu'à trois années d'emprisonnement, et il faut que vous sachiez que l'emprisonnement est une peine correctionnelle ; or il n'y a que les peines afflictives ou infamantes qui permettent aux femmes, mêmes séparées de biens, de recourir directement aux juges. Ah ! si notre homme avait seulement attrapé les travaux forcés à temps ou la réclusion ! Mais nous n'avons pas cette bonne chance, et il faut nous adresser à lui. Le gaillard est un homme à vous vendre cher sa signature.

— Voulez-vous vous charger de cette négociation ?

— Volontiers.

— Il n'est pas nécessaire qu'il connaisse le testament ?

— Ce sera bien difficile à éviter, mais enfin j'essayerai ; demain j'aurai l'honneur de vous faire connaître le résultat de ma visite.

Mais le lendemain Caffié se présenta chez Clémence avec une mine allongée : on avait fait remise au capitaine Beaujonnier du reste de sa peine, et depuis huit jours il était sorti de prison.

— Voilà une mauvaise carte dans notre jeu ; il faut que nous le trouvions, et il faudrait que lui ne vous trouvât pas.

Les espérances de l'homme d'affaires ne se réalisèrent pas, et ce fut précisément le contraire de ce qu'il voulait qui arriva.

Un matin que Clémence dormait encore, — car elle usait maintenant du droit de rester au lit, — sa femme de chambre vint la réveiller pour la prévenir qu'un homme, une espèce de « monsieur, » voulait malgré tout la voir et qu'il refusait de donner son nom.

Clémence n'insista pas pour obtenir ce nom, et tout de suite elle eut le pressentiment qu'elle allait voir son mari.

— Faites entrer ce monsieur dans le salon, dit-elle, et priez-le d'attendre une minute ; je me lève tout de suite.

— Dans le salon ! s'écria la femme de chambre ; mais, madame, il va l'infecter. Il sent toutes les liqueurs fortes réunies en un seul mélange : l'absinthe, le rhum, le cognac.

— Faites ce que je vous dis.

Clémence passa rapidement une robe de chambre, et, écartant doucement la portière du salon, elle regarda si ce visiteur matinal était celui qu'elle craignait.

C'était bien le capitaine, mais si changé, si vieilli, si dépenaillé, qu'elle eût pu passer dans la rue auprès de lui sans le reconnaître. Ses cheveux ras étaient presque blancs ; sa barbe, longue de dix ou douze jours, était grise aussi. Ses joues creuses donnaient une longueur étrange à son nez, dont la courbure ressemblait à celle du bec d'un oiseau de proie. Pour vêtement, un paletot d'une couleur indéfinissable et qui n'avait plus de boutons ; au cou, un mouchoir bleu en cotonnade ; des souliers éculés et rapiécés, couverts d'une couche de poussière qui n'avait pas été essuyée depuis plusieurs jours. D'une main, il tenait un chapeau qui avait été gris, mais qui maintenant était fauve ; de l'autre une canne en bois d'épine. La femme de chambre n'avait point exagéré, une forte odeur d'alcool emplissait le salon.

Instinctivement Clémence recula de deux pas ; mais il fallait faire face à la difficulté et de ce côté recommencer la lutte.

Elle se regarda dans la glace ; puis, quand elle fut parvenue à amener un sourire sur son visage crispé, elle entra dans le salon.

Au bruit, le capitaine se retourna.

— C'est ma petite chatte ! s'écria-t-il.

Puis, ouvrant les deux bras en brandissant sa canne et son chapeau, il se mit à déclamer :

Oui, puisque je retrouve *une femme* fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Alors, riant aux éclats :

— Et franchement elle en a besoin, n'est-ce pas? Heureusement que tu n'as pas fait comme ton vieux cap et que tu as su tirer les marrons du feu. Part à deux, mon petit raton. Puisque nous sommes séparés de biens, nous ne sommes pas séparés de corps. Quel malheur pour moi, si je n'avais plus le droit d'être le mari d'une jolie petite bichette comme toi; car tu as embelli. Ma parole d'honneur! tu es plus ravissante que jamais. Quant à la séparation de biens, tu as eu un fameux nez de la faire prononcer : ça te permettra de ne pas payer les dettes de ton vaurien de mari; car, te sachant riche, mes créanciers ne manqueront pas de te tomber dessus. Séparée de biens, messeigneurs ! Et allez donc!

Il coupa l'air de sa canne par un geste qui autrefois lui était familier.

— Et tu ne m'offres pas un siége? continua-t-il. J'arrive de loin cependant, ainsi que le prouve le désordre de cette toilette. De notre château de Rudemont, ni plus ni moins. En sortant de la maison de santé où l'on a soigné, mais sans la guérir, hélas ! mon infirmité chronique, j'ai voulu embrasser ma petite femme. Est-ce gentil? Tu connais mes principes; je ne suis pas fier avec la canaille. J'ai fait causer le conducteur de l'omnibus, et j'ai appris que l'Hercule en beurre était mort, laissant trois ou quatre cent mille francs de rente à ma petite chatte, pour être employés par elle en bonnes œuvres. La meilleure pour une femme, c'est d'aider son mari; fais donc moi le plaisir d'envoyer tout de suite chercher un chemisier, un bottier, un tailleur, un bonnetier et un coiffeur. Quand j'aurai échangé ces vêtements fatigués contre d'autres, nous causerons, et je te dirai comment je suis parvenu à te trouver, car tu as eu l'indélicatesse de ne pas laisser ton adresse à ton notaire, ce qui, pour une femme millionnaire, manque de chic. Plus de mœurs de la bohême, je te prie. Soyons régence, sacrebleu ! puisque nos moyens nous le permettent. Fais-moi servir quelque chose, je sèche de soif.

Ce qui résulta de la conversation du capitaine Beaujonnier fut un rapprochement entre les deux époux.

Que voulait-il ce malheureux mari que l'injustice du sort avait séparé de sa petite chatte chérie? Un rapprochement, voilà tout; il voulait vivre près de sa femme et ne plus la quitter. Trop longtemps il avait été éloigné d'elle. Que de journées tristes pour lui, que d'heures perdues pour sa tendresse ! La vie s'écoule, et l'on est tout surpris d'arriver au bout sans avoir le temps d'être heureux. Il ne voulait plus de cela. D'ailleurs sa place était auprès de sa femme, pour la défendre, si la calomnie osait s'attaquer à elle. Sa place aussi était près d'elle pour l'autoriser à plaider si l'on soulevait un procès, et si on respectait les volontés du marquis pour l'autoriser à accepter cette succession.

Et elle avait cru qu'elle était libre? Quel réveil et quelle chute!

Elle était aux mains de cet homme. Si autrefois elle avait pu l'aimer, maintenant il lui faisait horreur.

Et il allait s'attacher à elle, ne pas plus la quitter que son ombre; le jour, la nuit, elle était sa femme.

Tant d'efforts, tant de dégoûts, pour en arriver à voir cette fortune gaspillée par ces mains que l'ivrognerie rendait tremblantes !

Et il fallait qu'elle subît sa loi, il fallait qu'elle achetât son concours ! Que n'avait-il été condamné plus sévèrement?

Elle commença par payer tout ce qu'il voulut bien commander et par lui donner tout l'argent qu'il exigea ; mais, un beau jour, elle lui déclara qu'il fallait s'arrêter : ses économies étaient épuisées et elle ne pouvait plus lui donner un louis avant la fin du procès que Louis Mérault venait d'intenter.

Le capitaine pria, se fâcha, expliqua qu'il devait payer ses paris du *betting*, sous peine de perdre toutes les opérations qu'il avait engagées sur l'*Omnium*, opérations qui lui rapporteraient sûrement plus de cent mille francs ; elle fut inflexible.

— Si tu veux que je te batte, dit-il en serrant les poings, tu n'y arriveras pas, on ne bat pas une femme de quatre cent mille francs de rente en viager, et je te pincerai autrement.

Le lendemain Clémence, en rentrant d'une promenade constata que l'armoire dans laquelle elle serrait ses diamants avait été forcée et que la petite caisse en fer qui les contenait avait été enlevée.

Comme elle donnait des ordres pour qu'on allât chercher le commissaire de police, le capitaine survint.

— Que se passe-t-il? demanda-t-il d'une voix calme.

— Mes diamants ont été volés.

— Que personne ne bouge sans mon ordre, dit-il, et que personne ne parle ; je me charge de tout.

Puis, faisant signe à Clémence d entrer dans la chambre, il la suivit et ferma derrière lui la porte à clef.

— Ne faisons pas arrêter un innocent, dit-il ; je sais qui a pris les diamants, et, si je ne m'abuse, tu le sais aussi bien que moi. Il n'y en avait que pour trente mille francs. Ah! s'il y en avait eu pour cent cinquante ou deux cent mille francs, bon ; mais trente mille francs, c'était un traquenard que tu me tendais. J'ai profité de l'occasion que tu m'offrais, et je te le dis d'autant plus franchement que je n'ai rien à craindre. Sache donc qu'un mari ne vole pas sa femme, et qu'on ne me condamnerait pas pour ce fait. Ma défense serait trop facile. Quoique je sois convaincu qu'ils t'ont été donnés en tout bien, tout honneur, qui m'empêcherait de dire que j'en ai employé le prix en bonnes œuvres, parce que je ne voulais pas profiter d'un argent mal gagné. Il y a assez longtemps que je suis relégué dans les rôles de traîtres : ça m'amuserait de jouer un peu l'homme vertueux, j'aime ce personnage... sur la scène. Si tu as voulu, mon petit ange, me faire condamner à une peine afflictive pour te passer de mon concours, c'était mal combiné ta petite machine ; si tu voulais obtenir ta séparation, ça ne valait pas mieux. J'ai palpé trente mille francs, voilà le résultat, et franchement je ne peux pas t'en vouloir. Roublarde, la petite chatte; mais à Melun il y a de bons garçons qui ne manquent pas non plus de roublardise. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, quand on est enfermé toute la journée? On s'instruit les uns les autres, voilà. Tu verras que je n'ai pas perdu mon temps.

LV

Cependant le procès intenté par Louis avait suivi son cours.

Les avocats avaient plaidé.

Gontaud, se présentant pour Louis Mérault, avait demandé la nullité, pour captation, du testament qui instituait le couvent de Sainte-Rutilie légataire universel du marquis de Rudemont.

Nicolas, au contraire, au nom du couvent de Sainte-Rutilie, avait demandé au tribunal de prononcer la validité du testament.

Le nom de ces deux avocats, l'importance de la fortune disputée, le caractère des personnes en lutte, le romanesque de la cause, les détails scandaleux révélés par l'enquête, la question religieuse introduite dans le dé-

bat : tout s'était réuni pour donner à cette affaire un retentissement considérable.

Les journaux politiques eux-mêmes en avaient rendu compte, et bien qu'il ne s'agît ni d'assassinat ni de vol à main armée, la curiosité publique avait été vivement surexcitée ; en ouvrant leur journal, il y avait des gens qui couraient tout de suite aux tribunaux et s'arrêtaient à ce titre : *Testament du marquis de Rudemont ; demande en nullité pour cause de captation. Monsieur Louis Mérault contre le couvent de Sainte-Rutilie.*

Lorsque le procureur impérial eut donné ses conclusions, et que l'affaire eut été remise « à huitaine pour jugement, » l'impatience prit un caractère fiévreux dans le pays, et l'on ne parla plus que du testament du marquis ; chacun avait une opinion sur l'issue du procès et tenait à la faire prévaloir.

— Le testament au profit du couvent ne peut pas être maintenu.

— Il est évident, au contraire, qu'il ne peut pas être annulé.

— Comment ! vous vous refusez à voir la captation dans cette affaire ? Alors que vous faut-il ? Cette femme qui écarte les parents légitimes.....

— Pas tous.

— Est-ce que vous croyez que la présence de Carquebut est une preuve de la pureté des intentions de cette coquine ? Pour moi, le maintien de ce vieux paillard au château montre au contraire d'une façon évidente que toutes les manœuvres de cette intrigante ont été longuement et adroitement préparées. D'ailleurs, par quels moyens l'a-t-elle retenu et aveuglé ? Voilà ce qu'il serait intéressant de rechercher. Mais, sans nous engager dans cette question, il a été prouvé qu'elle avait éloigné madame Mérault et Louis Mérault, et il a été prouvé aussi qu'elle avait enfermé au couvent de Sainte-Rutilie l'élève qu'elle devait instruire. N'est-ce pas caractéristique ? Pourquoi est-elle restée auprès du marquis, cette institutrice qui n'avait plus d'élève ? L'enquête vous l'a dit, et en même temps elle vous a révélé ce qu'elle a fait de cet homme vigoureux, superbe de force et de santé. C'est quand il n'a plus été qu'un pauvre infirme, c'est quand il n'a plus eu ni intelligence ni volonté, qu'elle lui a dicté ce testament. Et pour vous, tout cela ne serait pas de la captation ! Alors que vous faut-il ?

— Je vous répondrai ce que Nicolas a laissé entendre d'une façon si adroite, à savoir que, s'il y a eu captation de la part de madame Beaujonnier, cela ne touche en rien le couvent de Sainte-Rutilie, qui n'a pas à se défendre de ce que madame Beaujonnier a pu faire ou ne pas faire. Pour moi, je veux bien vous concéder la captation par la femme, mais je vous défie de la prouver par le couvent. Quand le marquis a fait son testament, il y avait plusieurs années qu'il n'avait vu l'abbé Guillemittes, et, si celui-ci est venu au château la veille où le jour même de la mort du marquis, il n'est pas entré dans la chambre du moribond.

— Vous savez très-bien que le legs universel au profit du couvent n'a été que la conséquence du legs particulier au profit de madame Beaujonnier ; cela a été démontré jusqu'à l'évidence par Gontaud.

— Oui ou non, le marquis, pendant les derniers moments de son existence, avait-il des sentiments religieux ?

— Dites qu'elle lui avait inoculé la maladie religieuse, afin de l'amener à accepter l'idée de ce testament.

— Est-ce elle qui a envoyé chercher le vénérable monsieur Marbœuf ?

Une fois qu'on était arrivé à la question religieuse, on discutait avec passion, et la ville se partageait en deux camps : le camp du parti libéral et le camp du parti clérical.

Encore ce dernier était-il divisé : à côté de ceux qui soutenaient quand même et par tous les moyens le testament aussi bien que l'abbé Guillemittes, il y avait des gens timorés qui, tout en désirant le maintien du testament, s'apitoyaient sur la situation de Louis et de Denise.

— Très-intéressants, ces deux jeunes gens.

— Très-gentille la petite.

— On ne dirait pas que c'est la fille d'une comédienne.

— L'éducation du couvent de Sainte-Rutilie a corrigé ce que la nature avait mis de mauvais en elle.

— Et ils s'aiment ?

— Leur amour saute aux yeux ; il n'y a qu'à les regarder lorsqu'ils se promènent sur le cours en compagnie de madame Mérault.

— Elle joue là un rôle assez étrange pour une mère, madame Mérault.

— Etrange ! En quoi ? Cette pauvre fille n'avait pas de famille ; en attendant son mariage, devait-on la replacer au couvent ?

— Cela eût été plus correct.

— Peut-être, mais en tout cas cela eût été bien rigoureux ; car enfin ils pouvaient se marier, et c'est Louis Mérault qui, par un sentiment de délicatesse qu'il faut louer, a voulu attendre l'issue de ce procès.

— Parce qu'il comptait le gagner.

— C'est un sentiment naturel à tous les plaideurs.

— S'il ne le gagne pas, la déception lui sera dure.

— Moins qu'à un autre peut-être ; il trouvera des consolations dans son amour.

On racontait aussi qu'à l'évêché cette question du testament avait suscité une nouvelle guerre entre l'évêque et le premier vicaire général. Mais, timide comme toujours, monseigneur Hyacinthe avait mollement engagé la lutte ; tandis que monsieur Fichon l'avait vigoureusement soutenue, ne reculant devant aucune démarche pour faire triompher l'abbé Guillemittes.

Ainsi, de près comme de loin, presque tout le monde dans la contrée avait été amené à prendre parti dans cette mêlée.

Même les sceptiques et les railleurs avaient trouvé à dire leur mot.

Ils avaient fait des devinettes :

— Comment madame Beaujonnier avait-elle amené le marquis à faire ce testament ?

— De quoi le marquis était-il mort ?

Le sujet prêtait assez à la drôlerie pour que les propos salés et les plaisanteries gauloises fussent à peu près inépuisables.

D'ailleurs, au moment où les esprits commençaient à se trouver à court d'inventions plus ou moins drôlatiques, un incident était venu leur apporter un aliment nouveau.

Madame Beaujonnier, qui ne s'était pas montrée à Condé depuis le commencement du procès, était arrivée un soir à l'hôtel du *Bœuf couronné*, et elle avait envoyé chercher monsieur de Carquebut. Pendant trois heures, ils étaient restés enfermés ensemble. Que s'était-il passé dans cette entrevue ? Personne n'en avait rien su ; mais, par ce qui s'était produit le lendemain, il était évident qu'il s'y était passé quelque chose d'extraordinaire.

En effet, monsieur de Carquebut, qui jusqu'à ce jour avait rempli la ville de ses déclamations et de ses injures contre « la coquine qui avait inspiré ce maudit testament, » monsieur de Carquebut avait brusquement quitté la maison de son neveu pour venir s'établir au *Bœuf couronné*, où il s'était mis à mener grande vie, mangeant bien, buvant mieux, et disant à qui voulait l'entendre que ce testament que son neveu attaquait devait être maintenu par le tribunal. Sans doute, c'était là un malheureux testament, qui dépouillait la branche des Fabu, héritière légitime de cette fortune ; mais enfin il était l'expression exacte de la volonté du marquis, et, à ce titre, il fallait bien le respecter. Tout d'abord, sous le coup de la déception et d'une juste colère, il avait pu, lui, Arthème Fabu de Carquebut, protester contre ce

testament ; mais la réflexion l'avait fait revenir à des sentiments plus justes. La justice avant tout. Voilà comme il était, n'hésitant jamais à tout sacrifier quand son devoir parlait. C'était ainsi qu'il s'était séparé de son neveu et de sa sœur, qui voulaient, malgré ses observations, persister dans ce procès. Il est vrai qu'ils ne savaient pas comment le testament s'était fait, et c'était là ce qui expliquait, et dans une certaine mesure pouvait excuser, leur persistance. Mais lui, qui n'avait pas quitté le marquis, lui qui savait quelles étaient ses idées et aussi quels étaient ses sentiments, il devait, par son attitude et ses paroles, confesser la vérité, et il le faisait. L'honneur le voulait, il obéissait à l'honneur.

Alors ce revirement étrange avait donné naissance à une nouvelle devinette :

— Qu'est-ce que madame Beaujonnier a pu faire au vieux Carquebut pour l'obliger à une pareille évolution ?

— Et en trois heures encore !

— C'est donc le diable, cette petite femme-là ?

Et sur ce thème, les explications, les inventions, les commentaires avaient repris de plus belle.

Jamais les juges du tribunal n'avaient eu à subir pareilles sollicitations : amis, femmes, enfants, tout le monde les entourait, les caressait, les choyait, et de mille manières tâchait d'arriver à apprendre ce qu'ils pensaient de l'affaire et quel serait le jugement.

Mais, bien entendu, ils ne répondaient pas, et, selon leur humeur, ils se défendaient par la plaisanterie ou la dignité.

Cette attitude était ordinairement celle du président Bonhomme de la Fardouyère, mais en cette circonstance il avait encore exagéré son importance : il n'était plus digne, il était solennel. On lui avait dit que le sort de la religion catholique en France était entre ses mains, et il l'avait cru. Il savait qu'il y avait des femmes pieuses, qui faisaient des neuvaines pour que le Saint-Esprit descendît sur lui, et, avec une parfaite bonne foi, il attendait cette visite, restant toujours préparé à la recevoir.

Enfin le jour du jugement, si impatiemment attendu, arriva.

Madame Mérault avait désiré assister à l'audience ; mais Louis, qui ne voulait pas qu'elle donnât au public le spectacle de son émotion, était parvenu à la faire renoncer à cette idée.

Il lui avait représenté que Denise ne pouvait pas l'accompagner ; il y aurait dès lors cruauté à la laisser seule, livrée à l'inquiétude. Cette raison, il est vrai, n'était pas très-bonne, car d'eux tous c'était précisément Denise qui envisageait avec le plus de calme la conclusion de ce procès ; cependant madame Mérault l'avait acceptée, jugeant les angoisses des autres par celles qu'elle ressentait elle-même. Alors elle avait voulu aller attendre Louis à la sortie du palais ; mais il n'avait pas encore accueilli cette combinaison.

— Dans ton angoisse, dit-il, il y a plus d'impatience que de crainte. Au fond du cœur, tu te crois certaine d'avoir un jugement en notre faveur. Si le résultat n'est pas celui que tu espères, cela te portera un coup que je ne veux pas t'infliger en public.

— Il est impossible que ce tribunal, dont tu as fait partie, ne nous rende pas justice : ce serait une monstruosité.

— Vois l'opinion de la ville. N'est-elle point partagée ? N'y a-t-il pas autant de personnes d'un côté que de l'autre ? Pourquoi le tribunal ne serait-il pas divisé ? Qui nous juge ? Tu le sais aussi bien que moi : deux hommes. Du Campart, je le crois, est pour nous. Pour qui Legrain est-il ? Je l'ignore. Quant au président, tu sais comme moi qu'il lira tout simplement le jugement que Legrain aura rédigé et lui aura donné à recopier. Dans des conditions pareilles, est-il sage de se laisser emporter par ses espérances ? Nous pouvons gagner, mais aussi nous pouvons perdre. Répète-toi cette vérité, je te prie. En admettant le pour et le contre, le succès, — si succès il y a, — te causera plus de joie ; la chute, au contraire, — si nous avons une chute, — t'accablera moins.

Malgré l'admiration qu'elle professait pour son fils, madame Mérault ne put pas s'empêcher de hausser les épaules.

Lorsque Louis descendit de son cabinet pour se rendre à l'audience, il trouva sa mère et Denise qui l'attendaient dans l'entrée.

— Nous pouvons te conduire, n'est-ce pas ? demanda madame Mérault.

Et doucement, par la courtine, ils gagnèrent le palais de justice ; sur leur passage, les portes et les fenêtres s'ouvraient, et on les regardait passer en faisant des pronostics.

— Dans une heure, ils seront riches.

— Dans une heure, ils seront exactement ce qu'ils sont en ce moment.

Quand, sur l'esplanade, Denise tendit la main à Louis elle sentit qu'il tremblait.

— Eh quoi ! dit-elle, pour de l'argent ?

— Non pour moi, mais pour vous.

LVI

Quand Louis entra dans la salle d'audience, il la trouva pleine d'une foule compacte.

Ordinairement, quand la curiosité publique s'occupe d'une affaire civile, elle s'arrête aux plaidoiries, et rares sont les personnes qui tiennent à entendre le jugement ; mais en ces circonstances il avait été dérogé à cette règle, et le nombre des curieux était encore plus grand pour le jugement qu'il ne l'avait été pour les plaidoiries.

Pas une place n'était restée vide dans cette salle, assez vaste cependant. Le concierge du palais avait mis en réquisition toutes les chaises qu'il avait pu louer ou se faire prêter, et toutes étaient occupées.

Louis eut peine à s'ouvrir un passage pour gagner le banc des avocats, où l'on voulut bien lui faire une petite place.

Alors il regarda autour de lui. Tout ce qui avait un nom ou une position à Condé et dans la contrée se trouvait là réuni derrière le fauteuil du président, le sous-préfet ; à droite, monsieur Fichon ; le premier vicaire général, le soutien de l'abbé Guillemittes ; à gauche, monsieur de Sintis, le deuxième vicaire général, le confident de l'évêque, et par suite l'adversaire du doyen d'Hannebault ; puis, çà et là, pêle-mêle, des visages de connaissance.

Pioline, son avoué, auprès de qui il était assis, se pencha à son oreille :

— Regardez à votre droite, dit-il, là, ce monsieur à cheveux gris, à la tournure militaire : c'est le capitaine Beaujonnier.

— Il a osé...

— Je crois qu'il va en entendre de dures ; s'il ne change pas de figure, il faudra qu'il ait un front d'airain.

Tout à coup, une petite voix claire et perçante domina le brouhaha des conversations, celle de maître Esperandieu, l'huissier audiencier.

— Le tribunal !

Le public se leva et ce fut un formidable tumulte de chaises qui se choquaient.

La porte s'ouvrit ; les juges et le procureur impérial firent leur entrée, graves, recueillis, ayant tous l'impassibilité sur le visage.

Sans distribuer un sourire ou un coup de tête, le président s'assit sur son siége.

Aussitôt un profond silence s'établit ; mais avant la grande pièce pour laquelle on était venu, il fallait subir un lever de rideau qui parut d'une longueur insuppor-

table : appel des affaires, constitution d'avoués, défauts; toute cette cuisine d'un tribunal à laquelle les profanes ne comprennent absolument rien.

Enfin le président se renversa sur son fauteuil et regardant longuement l'assistance :

— Appelez, dit-il, d'une voix forte, l'affaire du testament du marquis de Rudemont pour jugement.

Instantanément les conversations s'arrêtèrent et tous les yeux se fixèrent sur monsieur Bonhomme de La Fardouyère, qui, ayant pris sa toque posée devant lui, s'était couvert avec une lenteur majestueuse.

Cela fait, il assura bien ses lunettes sur son nez; puis, ayant promené un regard circulaire sur l'assistance comme pour l'avertir d'être attentive à ce qu'elle allait entendre, il prit une feuille de papier et commença à lire lentement, pesant chaque mot, coupant chaque membre de phrase par une pause :

« Le tribunal,

» Attendu que le marquis de Rudemont, par un testament olographe en date du 15 mai 1865, déposé en » l'étude de maître Painel, notaire à Condé-le-Châtel, a » institué pour légataire universel son cousin monsieur » Louis Mérault;

» Attendu que, par un second testament en date du » 9 août 1867, déposé chez ledit maître Painel, monsieur » le marquis de Rudemont, revenant sur sa première » décision, a déclaré révoquer tous les testaments qu'il » avait pu faire jusqu'à ce jour;

» Attendu que, par ce deuxième testament du 9 » août 1867, monsieur le marquis de Rudement institu pour légataire universel le couvent de Sainte-Rutilie, à charge d'exécuter différents legs au profit de » Clémence Obriot, femme Beaujonnier;

» Attendu que le sieur Louis Mérault, par exploit de » Esperandieu, huissier, a assigné devant le tribunal de » Condé-le-Châtel le couvent de Sainte-Rutilie, pour » voir prononcer la nullité du testament du 9 août 1867 » pour cause de captation;

» Que Louis Mérault a articulé des faits de captation » demandant à être autorisé à en faire la preuve. »

Les gens qui n'étaient pas au courant de la langue judiciaire se regardaient les uns les autres, se disant qu'au lieu de se presser pour venir entendre tout ce fatras. Ils auraient bien mieux fait de déjeuner tranquillement.

Est-ce que le président se moquait d'eux? N'aurait-il pas pitié de leur curiosité et de leur impatience?

Comme s'il voulait au contraire exaspérer cette curiosité, il avait fait une pause et de nouveau il avait promené ses regards sur l'assistance.

Bientôt il reprit sa lecture, donnant à sa voix pâteuse plus d'emphase, car le moment décisif était arrivé :

« Attendu que, par jugement en date du 17 novem» bre, le tribunal a ordonné une enquête à laquelle il » a été procédé par les soins de monsieur Du Campart, » juge audit tribunal;

» Que de cette enquête il résulte... »

Sans s'interrompre, le président se tourna vers le capitaine Beaujonnier.

« Que depuis deux ans la femme Clémence Beau» jonnier, qui n'avait primitivement dans le château » qu'un emploi subalterne, était arrivée, par des ma» nœuvres habiles et coupables, à s'emparer de l'esprit » de son maître;

» Qu'abusant de l'influence illégitime qu'elle avait su » acquérir, elle avait préparé ses voies et moyens pour » arracher à la faiblesse du marquis de Rudemont des » dispositions en sa faveur;

» Que tous les faits de la cause, établis par les nom» breux témoins entendus dans l'enquête, prouvent que » des pratiques artificieuses ont été journellement em» ployées par cette femme... »

Tous les regards avaient quitté le président pour se tourner vers le capitaine; mais celui-ci, la tête haute, les yeux à quinze pas devant lui, recevait ce feu de curiosité avec autant d'insolence que de dédain. Il avait bien souci des considérants, vraiment! c'était le dispositif qu'il attendait. D'ailleurs tous les robins lui inspiraient le plus parfait mépris, et il ne s'inquiétait pas de ce que disaient ces gens-là.

Quant à Louis, à mesure que ces considérants s'enchaînaient, il prenait de la confiance; la captation était prouvée pour le tribunal.

Le président continua :

« Qu'ainsi la femme Beaujonnier, voulant dominer le » marquis de Rudemont et exercer sur lui une puis» sance sans partage, avait fait placer au couvent de » Sainte-Rutilie la jeune pupille du marquis, Denise La» jolais, pour laquelle précisément elle avait été appelée » au château de Rudemont;

» Qu'à la date du 15 mai 1865, afin de soustraire le » marquis de Rudemont à toutes ses relations, elle l'a» vait enlevé en Angleterre, pour le traîner à sa suite, » de ville en ville, dans des pays étrangers;

» Qu'à son retour elle avait introduit dans le château » des gens qui ne pouvaient être que ses complaisants » et ses complices;

» Qu'en même temps, par des moyens détournés, elle » était parvenue à provoquer une rupture entre le mar» quis de Rudemont et ses parents, lesquels étaient en » même temps ses héritiers présomptifs;

» Qu'il était notoire que le marquis de Rudemont, » dont l'état de santé présentait déjà de graves altéra» tions, avait été provoqué par elle à des excès de table » qui, avec une grande rapidité, l'avaient affaibli intel» lectuellement et physiquement;

» Que pendant une courte absence qu'elle avait faite, » Louis Mérault, ayant pu pénétrer auprès du marquis, » s'était hâté d'appeler un médecin, le docteur Gillet, » que la femme Beaujonnier, à son retour, avait con» signé à la porte du château;

» Qu'elle avait agi de même avec le vénérable mon» sieur Marbœuf, qui avait été empêché par elle de » remplir les soins pieux de son ministère auprès du » marquis de Rudemont, son ancien élève;

» Attendu que, sans qu'il soit besoin de relever cer» taines scènes scandaleuses connues de tout le pays, il » est notoire que la femme Beaujonnier a séquestré le » marquis de Rudemont;

» Que pendant la dernière maladie de celui-ci, elle a » cherché par des manœuvres coupables à empêcher le » notaire de Fromentel d'arriver jusqu'au marquis, qui » l'avait fait appeler;

» Attendu que de tous ces faits, il résulte que le mar» quis, en ce qui touche les dispositions faites en fa» veur de la femme Beaujonnier, a agi sous une in» fluence à laquelle il lui était impossible de se sous» traire, et qui peut être considérée comme une vio» lation morale... »

Le public croyait que la conclusion allait être l'annulation du testament, et déjà l'on voyait s'attrister les visages des partisans de l'abbé Guillemittes. Mais Louis, loin de partager cette croyance, était plein d'inquiétude depuis quelques minutes. Pas un seul considérant n'avait encore touché le couvent. Qu'est-ce que cela voulait dire? Il le sut bien vite.

Le président, abandonnant Beaujonnier, s'était tourné de son côté, et il continuait :

« Mais attendu que si le legs particulier fait en faveur

» de la femme Beaujonnier doit être sévèrement ap-
» précié, il n'en doit pas être de même des autres dis-
» positions, et notamment du legs universel fait au
» profit du couvent de Sainte-Rutilie ;
» Que cette disposition, loin d'indiquer une faiblesse
» d'esprit chez le marquis de Rudemont, n'est au con-
» traire que l'expression des sentiments de piété qui ont
» été toujours les siens pendant toute sa vie ;
» Qu'en instituant le couvent de Sainte-Rutilie, il a
» agi en pleine connaissance de cause et en se confor-
» mant aux inspirations de sa conscience ;
» Que rien n'établit qu'aucun membre de cette com-
» munauté ait fait auprès de lui aucune démarche pour
» obtenir un avantage quelconque dans son testament ;
» Que monsieur le marquis de Rudemont a toujours
» manifesté dans sa carrière son ferme attachement à
» notre sainte religion, en même temps que des senti-
» ments de pieuse générosité ;
» Qu'il est donc tout naturel que, près de paraître
» devant Dieu, il ait voulu faire un legs universel en
» faveur d'une institution religieuse ;
» Qu'un legs universel n'est pas seulement un acte de
» générosité, mais que ce peut être encore un mandat
» donné par celui qui va quitter la terre de le rem-
» placer et de le continuer ;
» Que cette pensée paraît avoir été celle de monsieur
» le marquis de Rudemont, qui, fidèle aux traditions
» de sa race, a voulu par cette disposition attester ses
» croyances, qui sont celles de tous les cœurs chrétiens
» et français... »

En entendant cette phrase entortillée, les avocats et les avoués se regardèrent en souriant. Evidemment ce considérant n'appartenait plus à la rédaction de Legrain, mais à celle du président, qui, lui aussi, avait voulu profiter de cette occasion pour attester publiquement sa foi. Mais on n'eut pas le temps de faire des commentaires : le président, après avoir pris une longue pause pour bien marquer cette manifestation, avait repris sa lecture.

« Par ces motifs,
» Dit qu'il n'y a lieu de faire droit aux conclusions
» du demandeur, tendant à la nullité du testament du
» 9 août 1857 pour cause de captation ;
» Maintient ce testament, fait au profit du couvent de
» Sainte-Rutilie, comme bon et valable ;
» Déboute Louis Mérault de sa demande et le con-
» damne aux dépens. »

Au milieu du brouhaha qui s'éleva aussitôt que le président eut cessé de lire son jugement, Louis eut la plus grande peine à sortir de l'audience et à échapper aux témoignages d'amitié et de sympathie qu'on voulait lui donner.

Comment porter ce coup à sa mère ?

Mais en arrivant il vit qu'elle avait été déjà avertie par un clerc de Pioline qui avait pu sortir et courir plus vite que lui.

— Ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? s'écria madame Mérault qui était renversée dans son fauteuil.

— Cela est cependant.

Pendant que madame Mérault se lamentait en poussant des exclamations de douleur et de colère, il attira Denise dans l'embrasure de la fenêtre.

— Voulez vous que nous fixions notre mariage ? dit-il ; les lenteurs de l'appel nous entraîneraient trop loin. Pardonnez-moi d'avoir attendu jusqu'à ce jour : je voulais vous rendre cette fortune qui vous appartient ; ce château, ces bois où nous avons été si heureux.

— Ces bois ne vont pas être enclos, n'est-ce pas ?

— Je ne le pense pas.

— Eh bien ! alors nous pourrons encore faire le tour du parc, ils seront à nous par les yeux, nous y retrouverons nos souvenirs.

Et, lui prenant la main, elle la lui serra tendrement.

LVII

Le mariage de Louis et de Denise fut l'occasion d'une sorte de manifestation publique contre le jugement du tribunal de Condé.

Lorsque Louis traversa la nef de la cathédrale pour gagner le chœur, où son prie-Dieu et celui de Denise avaient été préparés, non-seulement il vit sur son passage, à sa droite comme à sa gauche, des figures amies qui lui souriaient ; mais encore il remarqua, mêlés à ses invités, d'autres visages sur lesquels il ne put pas mettre tout de suite le nom ou même qui lui étaient tout à fait inconnus : ceux-là étaient venus à l'église « pour protester contre les intrigues des calotins. » Peut-être l'endroit n'était-il pas très-bien choisi ; mais, quand on manifeste, on ne se laisse pas arrêter par de pareilles considérations.

Aussi ce mélange de l'assistance donna-t-il à la cérémonie un caractère tout particulier : au lieu de s'occuper de la mariée, qui cependant était ravissante dans sa toilette blanche, au lieu de raconter des histoires sur le marié, on ne parla guère que du procès qui était en ce moment pendant devant la cour d'appel.

— Ce n'est pas possible, le jugement sera réformé.

— Les influences dont dispose l'abbé Guillemittes n'agiront pas sur les conseillers.

Au milieu de l'allocution prononcée par monsieur Marbœuf, qui promettait aux jeunes époux toutes sortes de félicités, s'ils vivaient en bons chrétiens, quelques personnes entendirent une voix irrévérencieuse qui disait :

— La fortune du marquis ferait bien mieux leur affaire que toutes vos félicités.

A la sacristie, les mêmes discours se continuèrent, et, parmi les personnes qui vinrent serrer la main de Louis, il y en eu plus d'une qui éprouva le besoin d'affirmer sa confiance dans l'arrêt de la cour d'appel.

— Vous gagnerez, monsieur Mérault, c'est moi qui vous le dis.

Gagner son procès, c'était bien à cela vraiment qu'il pensait à cette heure. Assis près de Denise, il regardait, il contemplait sa femme ; car elle était à lui maintenant, elle était sa femme.

Volontiers il se fût endormi dans les douceurs de la lune de miel ; mais madame Mérault, qui avait repris toute sa confiance dans la bonté de sa cause, l'obligea à suivre son appel avec activité.

— Vous aurez toute la vie pour vous aimer, disait-elle lorsqu'elle obligeait Louis à quitter Condé ; vous n'avez que quelques semaines pour vous assurer cette fortune qui vous appartient.

Les semaines, les mois s'écoulèrent, et, après d'interminables plaidoiries qui remplirent plusieurs audiences, après de longues conclusions du ministère public, l'arrêt de la cour fut enfin rendu.

Il confirmait le jugement du tribunal de Condé et décidait que le testament fait par le marquis de Rudemont, en date du 9 août 1867, au profit du couvent de Sainte-Rutilie, devait être considéré comme parfaitement valable, et qu'il y avait lieu d'ordonner son exécution.

Si Louis accepta cet arrêt avec assez de calme, il n'en fut pas de même de madame Mérault : elle n'avait plus pour se relever la consolation de se dire qu'elle gagnerait en appel. Maintenant c'était fini, bien fini : cette fortune était à jamais perdue. Louis et Denise avaient leur amour, qui les rendait insensibles à tout ce qui ne les atteignait pas dans leur tendresse ; mais elle, c'était

l'anéantissement de toutes ses espérances. Alors elle comprit combien Louis avait été prudent dans ses avertissements ; si elle avait voulu admettre la possibilité de l'insuccès, la chute en effet eût été moins rude.

L'arrêt de la cour, qui mettait à néant les prétentions de la famille Mérault, ne terminait pas les affaires de la succession du marquis. Il restait maintenant à Clémence à demander au couvent de Sainte-Rutilie la délivrance de son legs, c'est-à-dire la jouissance de la fortune entière du marquis, et les quinze cent mille francs qui lui avaient été légués en toute propriété.

Comment l'abbé Guillemittes et elle allaient-ils se partager leur conquête ? Amiablement ou judiciairement ?

Bien des gens avaient été surpris de ne pas la voir intervenir directement dans le procès soutenu par le couvent contre Louis ; il semblait en effet qu'elle avait intérêt à défendre son legs et surtout à se défendre elle-même.

Mais Caffié en avait jugé autrement et elle avait eu la sagesse de suivre ses conseils.

— Notre adversaire s'adresse à forte partie, avait dit l'homme d'affaires ; nous serons mieux défendus par l'abbé Guillemittes et par le clergé que nous ne le serions par nous-mêmes ; si nous pouvions nous faire entièrement oublier notre procès serait gagné d'avance ; en tous cas, comme nous ne pouvons pas apporter une force nouvelle à notre associé et que nous pouvons au contraire le gêner et l'affaiblir, faisons le mort ; il est possible que nous soyons rudement attaqués, sans que personne élève la voix pour nous défendre, mais quatre cent mille francs de rente valent bien quelques injures d'avocat.

Trois jours après que la cour eut rendu son arrêt, madame Beaujonnier arrivant de Paris par le train express, se fit descendre à la porte du presbytère d'Hannebault.

Il fallut qu'elle attendît deux heures avant d'être admise auprès de l'abbé Guillemittes.

Enfin celui-ci la reçut, debout, adossé à la cheminée.

De la main, il lui indiqua un siége, mais sans s'asseoir lui-même ; puis tout de suite d'une voix brève :

— Vous désirez me parler, madame ? dit-il.

— Je viens tout simplement m'entendre avec vous pour la délivrance de mon legs.

— Avec moi ? dit l'abbé Guillemittes, montrant une stupéfaction profonde.

— Avez-vous cessé de vous occuper des affaires du couvent de Sainte-Rutilie ? ou bien ignorez-vous que la cour d'appel a confirmé le jugement qui déclarait valable notre testament.

— Notre testament ?

— Aimez-vous mieux que je dise *mon* testament ? peut-être en effet serait-ce plus exact ?

Le doyen ne répondit pas ; mais, allant à son bureau, il prit une liasse de papiers dans laquelle il choisit deux journaux ; puis, revenant vers Clémence :

— Est-ce qu'on vous aurait seulement fait connaître les dispositifs de ce jugement et de cet arrêt, dit-il, et n'auriez-vous pas lu les considérants sur lesquels il s'appuient !

— Je les ai lus.

— Ah ! vous les avez lus ? Vraiment ? vous les avez lus ? Alors, madame, je me trouve véritablement dans le plus grand embarras pour répondre à votre demande, et, si vous le voulez bien, notre avoué traitera cette affaire avec votre conseil.

— J'ai fait ce voyage, dit Clémence, pour avoir votre réponse ; je vous prie de me la donner nette et précise.

— Mais nous n'avons pas de réponse à vous donner ; elle se trouve dans le jugement du tribunal de Condé et dans l'arrêt de la cour. Prenez ces journaux et lisez ce considérant du jugement (il ouvrit le journal), qui dit que « le legs particulier fait en faveur de la femme Beaujonnier doit être sévèrement apprécié, » et cet autre dans l'arrêt qui dit (il lut) « qu'en effet, ce legs particulier, suspect aux bonnes mœurs, indique combien le marquis de Rudemont était subjugué par la femme Beaujonnier, qui s'était rendue maîtresse de la personne et de la volonté dudit marquis par un long enchaînement de manœuvres doleuses. » En présence de ces considérants et d'autres que je ne veux pas lire, comment voulez-vous que nous, couvent de Sainte-Rutilie, nous nous entendions avec une personne accusée par la justice de manœuvres doleuses et d'un acte suspect aux bonnes mœurs ? Ne serait-ce pas nous faire les complices de cette personne ? Ne serait-ce pas partager avec elle la culpabilité de ces manœuvres doleuses et de cet acte suspect aux bonnes mœurs ?

— Alors vous refusez formellement d'exécuter les conventions qui ont été arrêtées entre nous ?

— Loin de moi cette pensée. Je ne refuse qu'une seule chose, c'est de m'entendre avec vous au sujet de l'usufruit que vous réclamez. Je n'ai point qualité pour cela, et de plus le jugement et l'arrêt rendent tout accord amiable impossible. Adressez-vous à la justice, madame ; faites valoir vos droits, faites-les sanctionner, et, aussitôt que notre responsabilité morale ne sera plus engagée, nous nous exécuterons avec empressement.

Pendant ces dernières paroles, la cloche de l'église avait commencé à tinter. L'abbé Guillemittes se dirigea vers la porte.

— Un office m'appelle à l'église, dit-il en saluant ; je suis obligé de vous quitter.

Clémence dut donc s'adresser à la justice, comme l'abbé Guillemittes le lui conseillait ; mais le tribunal de Condé repoussa sa demanda, et la cour ne lui fit pas meilleur accueil : jugement et arrêt décidèrent que le legs particulier fait au profit de la femme Beaujonnier devait être annulé pour cause de captation et de suggession ; de sorte que le legs d'usufruit et le don de quinze cent mille francs étant nuls, le couvent de Sainte-Rutilie se trouva dès ce moment avoir la nu-propriété et la jouissance de l'héritage entier du marquis de Rudemont.

Il y eut des gens qui trouvèrent que c'était le triomphe de la vindicte publique.

Madame Mérault n'alla pas jusque-là, mais entre amis elle déclara que c'était cependant pour elle une consolation de penser que la coquine avait « reçu son châtiment. »

Pour monsieur de Carquebut, qui jusque-là était resté le pensionnaire du *Bœuf couronné*, « il n'en fit ni une ni deux, » selon son expression : le jour où l'arrêt de la cour fut connu, il revint chez son neveu.

— Par respect pour la mémoire d'Arthur, dit-il, je n'ai pas voulu prendre parti dans ces différents procès ; mais aujourd'hui, que, Dieu merci ! tout est fini, je reviens où mon cœur m'attire, au sein de ma famille, auprès de mes enfants.

Bien des raisons devaient empêcher Louis de se prêter à ce singulier arrangement, et l'une de ces raisons avait même pour lui une importance capitale : comment se charger de son oncle quand ils n'arrivaient à vivre que par des prodiges d'économie ? Son cabinet d'avocat lui rapportait à grand'peine quelques milliers de francs, et les procès pour le testament avaient non-seulement épuisé ses ressources, mais encore ils l'avaient lourdement endetté. Et puis, d'un autre côté, pouvait-il imposer à sa femme la compagnie d'un homme tel que monsieur de Carquebut ?

Ce fut Denise qui trancha ces questions.

— Précisément parce que nous ne sommes pas riches, dit-elle, il me semble que nous ne devons pas être durs à qui est plus pauvres que nous. Devons-nous laisser monsieur de Carquebut au *Bœuf couronné*, où madame

Beaujonnier payait, dit-on, sa pension? Tu travailleras un peu plus et nous ferons quelques nouvelles économies. D'ailleurs c'est un temps court à passer ; tout le monde affirme qu'avant deux ou trois ans, tu seras l'avocat le plus occupé de Condé. Quand nous trouverons que monsieur de Carquebut est un peu trop en tiers entre nous, nous prendrons Emma par la main, et nous irons passer notre journée du dimanche dans les bois de Rudemont.

Le capitaine Beaujonnier avait voulu assister au prononcé de l'arrêt de la cour ; il rentra à Paris dans un accès de fureur folle, et, comme il n'était plus en face « d'une femme de quatre cent mille francs de rentes en viager, » il ne se gêna pas pour lever sa cravache sur elle et même pour l'abaisser, à plusieurs reprises.

Heureusement pour Clémence, le capitaine, affecté depuis assez longtemps de *delirium tremens*, était arrivé au dernier période de sa maladie ; il ne mangeait plus, il ne dormait plus, et, à une maigreur extrême, succéda bientôt cette infiltration du tissu cellulaire que les médecins nomment œdème, et qui l'emporta en quelques jours.

Elle était libre ; mais aussi elle était sans ressource, car les procès et surtout le capitaine avaient dévoré les diamants et les vingt mille francs, seules épaves de ce naufrage.

Que faire?

Le général Poirier venait de perdre sa femme ; il avait six enfants à élever. Elle alla le trouver et le pria de la prendre comme institutrice.

Il l'accepta ; mais il la laissa à Paris avec ses enfants, tandis qu'il allait, en qualité d'ambassadeur, représenter la France auprès d'une cour étrangère.

Après la révolution du 4 septembre, elle le rejoignit en Suisse, où il s'était retiré, ruiné, découragé, croyant sa carrière politique finie pour jamais.

Clémence ne désespéra pas de l'avenir comme lui ; elle se dit que le tour de roue de la Fortune ramènerait un jour sur l'eau ceux qui, en ce moment, étaient submergés, et qu'alors il y aurait un beau rôle à prendre pour une femme qui aurait de l'intelligence, de l'activité et de la souplesse.

Au mois de mars, elle devint madame la générale Poirier : il y avait treize mois qu'elle était veuve.

Un autre récit dira comment ses prévisions se sont réalisées.

BIBLIOTHÈQUE R. F. IMPRIMÉE

FIN DE L'HÉRITAGE D'ARTHUR.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Lheuchal, 14.

BIBLIOTECA CENTRALE
111

DÉPOT LÉGAL
Seine
N° 10196
1874

LA GRANDE ILLUSION

DES PETITS BOURGEOIS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS.

I

LE VIEUX-BRUNERAY.

Avant 1860, la petite ville de Bruneray, dans la Haute-Marne, comptait à peine trois mille habitants. Bâtie sur un plateau qui domine le cours de la Suize, et dominée elle-même par une chaîne de collines boisées, elle jouissait d'un climat égal et tempéré, et d'un horizon charmant sur le pays d'alentour, très-varié d'aspect, et où se succèdent la plaine, la colline et le vallon, le bois et la prairie. La vigueur des aunes et des peupliers qui bordaient la Suize, et celle des grands hêtres et des chênes qui ombrageaient les chemins, l'épaisseur et la fraîcheur des herbes, attestaient la richesse d'un sol qui, sous le fer de la charrue, s'étendait en longs sillons rougeâtres, aux flancs des collines et sur le plateau. Cette richesse naturelle faisait vivre le pays sans l'enrichir, car Bruneray, *fort avant dans les terres*, comme disent les paysans, éloigné du chemin de fer, et à trente-cinq kilomètres de Chaumont, n'avait pas même une grande route, et brisait encore les cailloux de son chemin de grande communication, à peine achevé. Ses bourgeois disaient, en pinçant la bouche, qu'ils habitaient un pays perdu ! Les gens du peuple, tous cultivateurs, à l'exception d'un petit nombre d'artisans et de commerçants, qui encore, la plupart, avaient des terres, ou tout au moins un jardin, vivotaient de leur production et de leurs salaires. Il y avait quelques riches et beaucoup de pauvres, comme partout, mais peu de misérables. A vrai dire, cela tenait à la grande résignation de ces pauvres gens. D'insuffisantes cabanes, consistant en une seule pièce, un jardinet plein de gros légumes, avec deux ou trois arbres fruitiers, un porc, une chèvre à l'étable, et quelques poules, du pain et de la soupe tous les jours, un peu de salé le dimanche, des sabots aux pieds, sur le dos une bure rapiécée, la joie de ne pas mendier, et c'était tout.

On parlait encore aux veillées des *mauvaises années* de l'invasion de 1814 et 1815; mais, comme on ne savait point d'où le mal était venu, et qu'on se rappelait seulement les grands efforts du *petit caporal* pour défendre la patrie, on n'en avait pas moins accepté la légende bonapartiste, que toute la France avait si longtemps répétée, par fausse gloire et vanité, jusqu'à la faire pénétrer dans les plus petits villages, et l'on avait à Bruneray, comme ailleurs, voté avec enthousiasme pour le neveu de l'empereur, puisque, disait-on, il aimait le peuple comme l'autre. Ce n'était pas fort; mais que veut-on ? les Bruneyriens n'en savaient pas à ce sujet plus que les autres. Un gouvernement ami du peuple, ça valait la peine d'en essayer; ne lisant pas les journaux, ils n'avaient pas pu se régaler des beaux discours dont avaient du moins joui les Parisiens, et n'avaient connu que par une aggravation d'impôts les bienfaits de la République.

D'ailleurs, ce dont on s'occupait le moins à Bruneray, c'était de politique. On avait pris pour maire le doyen d'âge des bourgeois, un vieux médecin, pour lui faire honneur, et toute la bourgeoisie, à part des paysans des plus riches, formait le conseil municipal. Cette bourgeoisie se composait du juge de paix, de deux notaires, d'un jeune médecin, d'un vieux capitaine, d'un receveur d'enregistrement, d'un percepteur, d'une directrice de poste, du curé et de trois propriétaires. La directrice de poste et le curé ne faisaient pas partie du conseil.

Il y avait encore le greffier, les clercs de notaire, une nièce du curé, une vieille veuve riche et dévote, et les femmes et les enfants, plus ou moins âgés, des chefs de famille cités. Tout cela eut composé *une fort jolie société*, du moins c'était l'avis de la directrice du bureau de poste, si l'on avait su s'entendre et se réunir. Mais il va sans dire qu'à Bruneray, comme dans toutes les petites villes du monde, on ne s'entendait pas. Des divisions profondes, causées par des motifs dont on ne se souvenait plus, tant ils étaient minces, trop minces pour être les véritables, avaient divisé cette société en trois groupes: deux ennemis déclarés l'un de l'autre, et le troisième

C

neutre, dont la position n'était peut-être pas la moins épineuse, car il était, bon gré, mal gré, le terrain où s'échangeaient les hostilités toutes verbales des deux camps rivaux, qui lui en voulaient chacun également de ne pas rompre avec son adversaire.

Le chef d'une de ces factions, monsieur Cardonnel, était pourtant l'un des hommes les plus pacifiques de ce monde. D'un caractère égal, jovial même, d'une probité rigide, bon époux, bon père, il était de plus un parfait notaire. Tout au plus aurait-on pu lui reprocher parfois quelque intempérance de langue, une plaisanterie un peu salée; mais qui donc, sous ce rapport, à Bruneray eût pu lui jeter la pierre? J'entends en eût le droit. Monsieur Cardonnel n'avait pas même d'opinion politique digne de ce nom. « Moi, je suis pour le bon ordre et la justice, disait-il souvent, et voilà tout. » Il ne s'agissait plus que de les reconnaître.

Mais, si pacifique fût-il, monsieur Cardonnel n'avait pu se préserver d'une irritation amère en se voyant enlever chaque jour sa clientèle par l'autre notaire, un collègue,— homme aussi remuant que l'autre était paisible,— et qui, mettant de côté la dignité magistrale derrière laquelle monsieur Cardonnel se retranchait, allait visiter les paysans, jasait, trinquait avec eux, flattait habilement leurs préjugés, leurs rancunes, leurs égoïsmes, et les faisait avec honneur s'asseoir à sa table. Dîners bien payés, car depuis que cet homme actif avait remplacé le vénérable et paisible monsieur Héron, les revenus, autrefois si ronds, de l'étude Cardonnel, avaient diminué de moitié, et cette moitié s'en était allée dans les poches de l'homme sans principes, de celui qu'on nommait dans la maison Cardonnel, avec l'expression de mépris la mieux sentie, *ce petit sauteur*, *cet intrigant*, et qui s'appelait dans le monde des affaires maître Nauthonier.

En petit comité, baissant la voix, on lui appliquait une qualification plus grande encore : *le filou!* Il s'agissait d'une histoire de testament où monsieur Nauthonier était accusé de s'être prêté, moyennant bon prix, à des manœuvres coupables; mais cela n'avait pu être prouvé, et ces accusations, chuchottées *sous le manteau de la cheminée*, n'empêchaient que monsieur Nauthonier jouît d'une grande influence et d'une grande considération. Il était au mieux avec les autorités et l'intime du presbytère, allant à la messe et faisant aux élections une vive propagande en faveur du candidat du gouvernement. Dans ses voyages à Chaumont, il était bien reçu à la préfecture et à l'évêché. Quelques faveurs obtenues par sa recommandation avaient produit dans le pays un effet énorme. « Il a le bras long! » disaient les paysans, et tous affluaient chez lui. Dans la bourgeoisie, son parti était aussi de beaucoup le plus considérable. Sa faconde, opposée à la bonhomie un peu lourde de monsieur Cardonnel, plaisait; puis il faisait des compliments à tout le monde, et, pour être banale, cette monnaie-là, par exception, n'en était pas moins précieuse. Enfin, quoique marié, — mais sa femme était si laide! — il était galant avec les femmes, qui en raffolaient.

D'autres petits avantages, très-grands, appartenaient encore à monsieur Nauthonier contre son rival : il habitait au centre, juste sur la place du marché, tandis que la maison Cardonnel était située tout à l'extrémité de la petite ville, près de la promenade. C'était le beau quartier, et cette maison, au toit élevé, entre cour et jardin, à porte cochère, commandant tout Bruneray, et qui n'était dominée que par le château, avait un aspect superbe, mais isolé.

Le château d'ailleurs ne l'éclipsait guère; c'était celui d'un noble ruiné, et l'on eût dit qu'il s'enveloppait pour cacher sa dégradation, des grands arbres de son parc, à travers lesquels on apercevait seulement les toits aigus de ses poivrières.

La décadence de l'étude Cardonnel ne datait que de quelques années. Pendant longtemps, elle avait été prospère, et monsieur et madame Cardonnel avaient pu se bercer des plus doux rêves, des plus ambitieux même, quant à l'avenir de leurs deux enfants, les plus beaux enfants de Bruneray, comme le répétaient à satiété les amis et féaux de la maison, et c'était si vrai que l'envie même ne l'osait nier. La fille surtout, Emilie, était la plus belle fillette qu'on pût voir, et, dès l'âge de dix ans, quand elle passait, fière et bien parée, dans les rues de Bruneray, on s'exclamait, en disant :

— Quelle belle fille ça sera un jour!

— Ah! monsieur Cardonnel, vous en aurez des coups de chapeau! disaient les commères.

Et quand Roger, avec sa tête blonde, aux traits fins et nobles, ses beaux yeux brillants, son air intelligent et bon, sa taille bien prise, donnait le bras à sa sœur, l'enchantement était complet; les exclamations élogieuses, les regards, les saluts flatteurs, pleuvaient, et madame Cardonnel, marchant derrière ses enfants, n'était occupée qu'à contenir la joie orgueilleuse qui perçait partout sur ses traits.

Flagornés, flattés, obéis, ces deux enfants portaient leur royauté, Roger avec assez d'insouciance, Emilie avec une dignité toute royale. Ils n'étaient méchants ni l'un ni l'autre, ils avaient pris la douceur de caractère de monsieur Cardonnel et la fermeté de leur mère. Ils étudiaient volontiers et comprenaient vite. Emilie, dès l'âge de quatre ans, reproduisait avec pureté les airs qu'elle entendait chanter, et tapotait d'un air ravi sur le piano sans faire une fausse note; et si Roger, qui possédait le talent contraire, attaquait à son tour le clavier, cette cacophonie arrachait à la petite fille des cris de douleur, et elle s'enfuyait en mettant les mains sur ses oreilles.

Quels rêves se bâtissaient au foyer Cardonnel sur ces têtes chéries, soit entre les deux époux, dans l'intimité, soit dans le cercle qui les entourait, et qui alors se composait de la société tout entière.

— Emilie sera une grande artiste, disait madame Cardonnel à son mari. Il faut respecter la vocation; mais elle n'en sera pas moins un modèle de bon ton et de pureté Nous irons nous établir à Paris, elle vivra près de nous, et son mari la recevra de nos mains comme une autre jeune fille.

Ce mari-là, que pouvait-il être? Un prince russe? un lord anglais? quelque ambassadeur? tout au moins un millionnaire; et si les deux époux Cardonnel ne dirent pas un fils de roi, c'est qu'ils voulurent être modestes.

Quant à Roger, après le collége, que ferait-il? On ne voyait guère que l'école polytechnique, puisque c'était la première école de France... Ne l'était-ce point? Il y avait bien l'école normale; mais, bah! enseigner les enfants, cela vous a encore et toujours, depuis le temps où les grands seigneurs nourrissaient et bâtonnaient les pédagogues, des airs de cuistre et de pauvre hère. La toge et l'épée seules ont les grandes traditions de commandement et d'éclat; mais l'école de droit, c'est bien simple. Il y en a tant qui vont à l'école de droit! Va donc pour l'école polytechnique : ingénieur ou général.

De si hautes ambitions, puisées dans le tempérament de la classe et dans l'atmosphère de l'époque, n'empêchaient pas chez les Cardonnel une simplicité de mœurs qui tenait au fond de bonté et d'honnêteté de leur nature. Ils étaient ambitieux d'imagination, mais non de cœur. Chose assez bizarre chez des gens préoccupés, en vrais bourgeois, de tout ce qui pouvait rehausser leur importance : alliances, relations, dehors. Leurs plus intimes étaient une famille de petits commerçants, les Renaud, qui tenaient boutique de draps, laines et rouenneries dans leur voisinage. Cette liaison s'était faite par les enfants.

Outre l'école primaire, où, pour rien au monde, la bourgeoisie n'eût envoyé ses rejetons à côté des petits

pauvres qu'elle appelait, sans trop de calomnies, « ces petits pouilleux, » Bruneray possédait une école tenue par une vieille demoiselle sans fortune, qui ne savait rien ou à peu près, mais en revanche ne recevait que des enfants propres et bien tenus. Madame Cardonnel, comme la plupart des mères bourgeoises, n'avait pas la *patience* d'instruire ses enfants ; elle les envoya donc, dès l'âge de cinq ans, *pour s'en débarrasser*, comme on dit, chez mademoiselle Bobêne, où ils firent la connaissance des enfants Renaud, Adalbert et Régine, auxquels vint s'adjoindre plus tard leur petite sœur Lucette.

Adalbert était un de ces petits garçons dont les parents disent : « Il est bon enfant ! » et que le public impartial appelle des polissons. Chargé de ramener sa sœur à la maison, il la plantait là, le plus souvent pour courir à d'autres passe-temps, et Régine, embarrassée, le cœur gros, son petit panier à la main, regardait s'éloigner le mauvais sujet, se demandant comment elle allait franchir toute seule les écueils du chemin : le Cerbère de telle porte, le cours de tel ruisseau, qui semblait un fleuve à ses petits pieds, et par-dessus tout les gamineries d'autres Adalbert, capables de mauvais tours vis-à-vis des petites filles errantes. Ce fut un de ces jours que Roger vint la prendre par la main, en lui disant : « Viens avec nous ! » et qu'elle suivit pour la première fois ses deux amis, sous l'escorte respectable de la *bonne à mame Cardonnel*. Ce devint une habitude, surtout quand Adalbert, évincé par ses allures tapageuses de l'école Bobêne, eut passé chez l'instituteur. Chaque soir désormais, Régine et Lucette revenaient chez leurs parents en compagnie des *petits Cardonnel* ; on causait amicalement le long du chemin, jusqu'au seuil de la boutique, où l'on faisait halte et l'on se séparait en s'embrassant. Outre les sympathies de caractère et le voisinage, l'intimité était naturelle : Emilie, Régine et Roger formaient à eux trois la première classe de l'école Bobêne, où Roger, plus âgé de deux ans que les petites filles, avait de plus le grade de moniteur.

Il y eût perdu son temps, s'il n'avait aimé l'étude et puisé lui-même dans les livres ; car, à sept ans, il en savait déjà plus long que mademoiselle Bobêne. A huit ans, il quitta l'école pour étudier le latin sous la direction du curé. Ce fut un chagrin pour les fillettes que de perdre leur camarade ; mais on se dédommagea les jeudis et les dimanches ou encore au jardin, les soirs d'été ; car le jardin des Renaud et celui des Cardonnel n'étaient séparés que par un mur assez bas. Roger se fit un jeu de passer par-dessus, et les petites filles de l'imiter, grâce aux espaliers. Les pleurs de Lucette, restée de l'autre côté du mur, et quelques robes déchirées, décelèrent aux parents le tour de force, qui fut sévèrement défendu. Mais l'obéissance est une vertu, que vingt siècles bien comptés et probablement plusieurs centaines d'autres ont vainement essayé d'inculquer, — ce qui vraiment est décourageant, — à l'espèce humaine. Les enfants continuèrent l'escalade, et monsieur Cardonnel, vivement irrité de cette coupable désobéissance..., fit percer une porte dans le mur.

Car, — la différence de rangs toujours mise à part, — les familles étaient au mieux ensemble. Le commerçant contractait chez le notaire, et la notairesse achetait chez les commerçants. De plus, le voisinage avait donné lieu à mille petits services échangés de si bonne grâce, avec tant d'empressement, que c'était plaisir d'y avoir recours et qu'on ne s'en faisait faute. Ce qui manquait dans un ménage s'empruntait chez l'autre. Dans une maladie que fit madame Cardonnel, on vit madame Renaud s'installer au chevet de la malade, et gouverner les enfants et la maison. A son tour, madame Cardonnel fut *excellente* de bonté pour les voisins, quand la petite Lucette faillit mourir d'une angine. On s'envoyait réciproquement les premiers fruits du jardin, le premier gibier de la saison. Toutefois, de la part de la famille Renaud, une respectueuse déférence et un empressement plus vif atténuaient ce qu'un échange trop égal aurait eu de choquant pour l'orgueil des Cardonnel. Ainsi, quand les Renaud allaient, pour emplettes ou affaires, à Chaumont, ils emportaient, de la part de leurs voisins, une liste de commissions, des plus grosses aux plus menues ; mais ils n'eussent jamais consenti à charger de pareils soins monsieur le notaire ou sa femme, et ceux-ci, trouvant l'arrangement naturel, n'y pensaient pas davantage. De même, quand les Cardonnel donnaient un dîner à la société de Bruneray, ils n'invitaient pas les Renaud, et ceux-ci ne s'en fâchaient point : la chose eût été d'une étrangeté vraiment scandaleuse. Mais quelquefois, — le dimanche ou pour quelque fête, pour le réveillon de Noël, pour sauter des crêpes au carnaval ou pour manger du pâté à Pâques, ou pour les fêtes patronale des enfants, — on avait « nos voisins » en petit comité ; on leur donnait tout à la fois moins qu'aux autres et beaucoup plus, car cette intimité à part devenait presque familiale.

— Ce sont de si bonnes gens, ces Renaud ! disait madame Cardonnel avec un ton de supériorité qui n'excluait pas un sentiment vrai. Ils nous sont si attachés qu'ils se jetteraient au feu pour nous ! Je crois que, si j'avais le malheur de perdre un de mes enfants, madame Renaud le pleurerait autant qu'un des siens. Puis, ajoutait-elle, une délicatesse, une réserve !... sachant si parfaitement se tenir à leur place et n'être point gênants ! Malgré la différence d'éducation, ce sont pour nous de vrais amis.

La différence d'éducation était-elle si grande ? Il est vrai que madame Renaud n'avait pas de piano et n'avait jamais dessiné d'après la bosse ; peut-être même n'avait-elle jamais appris par cœur les exploits de Cyrus, fils de Mandane. Cependant cela n'empêchait pas que les deux femmes ne trouvassent un égal plaisir à échanger leurs observations sur les faits et gestes, moins héroïques, des habitants de la petite ville, sur la manière de faire les conserves, ou sur le prix des denrées. Mais, dans ces moments-là, si *une visite* arrivait, si quelqu'une des dames de la société, bien empanachée, faisait son entrée dans le salon Cardonnel, madame Renaud tout aussitôt pliait son tricot et s'éclipsait, retenue seulement pour la forme, par son hôtesse, qui disait languissamment :

— Eh bien ! vous partez, madame Renaud ?

— Ne faites pas attention. Je reviendrai.

— Enfin vous êtes chez vous.

Et la boutiquière s'évadait, sans être reconduite, pendant qu'on s'empressait autour de la visiteuse comme il faut.

Peu à peu ces deux familles prirent l'habitude de passer ensemble les veillées d'hiver, à part les jours où madame Cardonnel recevait, car c'était la famille Renaud qui, laissant le coin de son feu, et revêtant manteaux et capuchons, se rendait chez le notaire en passant par la petite porte du jardin. Cette habitude devint une obligation pieuse, à partir du moment où la fortune tourna le dos aux Cardonnel par l'effet des intrigues de leur concurrent, et, dans la solitude relative qui peu à peu se fit autour d'eux, l'amitié des Renaud devint plus attentive, plus dévouée, et prit toute la place demeurée vide.

Un seul autre familier venait souvent partager ces soirées de famille, où l'on jouait et causait, et que varièrent plus tard le jeu et la voix d'Emilie. C'était un homme de quarante ans environ, qui n'était guère connu dans Bruneray que sous le nom du *chevalier*, nom qui semblait un anachronisme à des oreilles étrangères, mais qui, pour les Bruneyriens, était une des notes les plus familières de leurs harmonies locales. C'était aussi par les enfants que cette amitié était née. Les enfants, par leur insouciance de l'étiquette et des préjugés, sont un lien social ; avec leur vivacité charmante, ils passent

tout au travers de ces toiles d'araignées, en brisant les fils, et les relations qu'ils forment sont les meilleures, car ceux qui aiment les enfants sont gens de cœur.

Un jeudi que la petite bande, augmentée par hasard d'Adalbert, avait suffisamment tourné, dans le jardin Cardonnel, la porte qui donnait sur le chemin, du côté du château, se trouvant ouverte, on en franchit le seuil. C'était défendu ! Eh bien, ce n'en était pas moins séduisant, au contraire, et, le cœur un peu agité, moitié de plaisir, moitié de remords, on se demandait si l'on allait prendre à droite ou à gauche, c'est-à-dire monter la colline ou descendre vers la rivière, quand Adalbert proposa d'entrer plutôt dans le parc.

— Oh ! mais ce n'est pas chez nous, dit Emilie.

— Bah ; l'on ne nous verra pas. C'est grand et c'est très-joli.

— Est-ce que tu y es allé ? demanda Roger.

— Souvent, affirma le chenapan avec crânerie. Il y a des nids de merle et de geai, et puis des cerises sauvages. Parbleu, j'en ai mangé tout l'été dernier.

— C'est très-mal, monsieur, dit Régine, puisque ces cerises sont au chevalier.

— Tu veux dire qu'elles sont aux geais ; il n'y qu'eux qui en goûtent. Et puis ça m'est bien égal ; je ne le crains pas, le chevalier : c'est un vieux singe.

Cela fit rire la petite Lucette : mais Emilie, qui *était la plus raisonnable*, c'est-à-dire la plus attachée aux préceptes qu'elle recevait, gronda Adalbert de cette expression discourtoise. Ils étaient là, indécis, mais fortement attirés, en face du mur du parc, tout éboulé par endroits, et des magnifiques ombrages, qui leur semblaient recéler d'attrayants mystères. Adalbert, serpent tentateur, leur parlait tour à tour de fraises sauvages,— qui ne pouvaient être mûres, car on était en mai seulement, — d'anémones, de nids d'oiseaux, et surtout d'une femme de pierre qu'il avait vue, et dont la pensée excitait en eux à la fois une mystérieuse terreur et un désir ardent.

Emilie et Roger se taisaient, fort songeurs, quand Régine émit un avis timide.

— Entrons, dit-elle, mais seulement pour voir, et puis nous nous en irons tout de suite.

— Oh ! oui, dit Lucette.

— Allons donc! fit Adalbert, du ton et avec le geste d'un gamin qui a déjà quelque expérience des faiblesses humaines.

— Moi, je me demande, dit Roger, ce que nous dirait le chevalier, si nous le rencontrions. J'ai entendu dire que les nobles étaient fiers et très-mechants, et papa ne les aime pas. Je sais bien qu'à présent ça n'est plus la même chose et qu'ils ne peuvent plus tuer les braconniers ; mais, dame ! nous n'avons pas le droit d'aller chez lui, et...

Il parlait ainsi, d'un ton compétent, en écolier qui sait son histoire ; mais Adalbert savait mieux que lui ce qui se passait au temps présent.

Aussi Adalbert répliqua-t-il :

— On peut toujours tuer les braconniers tout comme autrefois, et les bourgeois tout comme les nobles...

— Allons nous-en, dit Emilie, mais d'un accent peu décidé.

— Je vous dis qu'on ne rencontre jamais le chevalier, reprit Adalbert ; il est toujours dans ses livres ou à la chasse. Bon Dieu ! que de façons!

Sautant dans le fossé, il remonta lentement de l'autre côté par une brèche du mur, du haut de laquelle il se planta en triomphateur, disant à Roger :

— Est-ce que tu montes comme ça, toi ?

— Plus vite ! dit Roger, qui, bouillant à ce défi, l'accepta sans plus de réflexion et fut en deux bonds plus haut qu'Adalbert.

Il jeta alors un coup d'œil autour de lui, et se retournant vers Emilie et Régine :

— C'est joli ! dit-il. Il y a là-bas une belle allée ,,

Il n'avait pas achevé, que les petites filles étaient déjà dans le fossé et tendaient les mains vers lui. On hissa Lucette par la brèche, et nos cinq personnages se mirent à suivre silencieusement la belle allée en jetant des regards un peu craintifs d'abord autour d'eux.

Mais peu à peu la confiance habituelle aux enfants reprit le dessus, et, ne voyant âme qui vive, ni aucune trace de soin et de culture, dans cette belle solitude silvestre, ils oublièrent toute crainte, et de plus en plus avancèrent à l'étourdie, jasant, riant, cueillant des fleurs. Ils étaient là depuis environ une demi-heure, allant de çà, de là, en tout sens, quand Adalbert, qui marchait devant, au détour d'une allée, tout à coup s'arrêta en marquant par ses gestes une grande frayeur.

Emilie pâlit, Régine laissa échapper un cri étouffé, Lucette se serra contre sa sœur, et Roger lui-même, — il n'avait pas neuf ans, — se sentit vivement ému, car ils venaient d'apercevoir en face d'eux, tout proche, sous un berceau de feuillage, une forme humaine debout sur une pierre, et qui semblait les regarder fixement. C'est une dame imposante, avec une longue robe traînante, les cheveux relevés, un énorme éventail à la main.

Il faut dire que Bruneray ne possédait pas une seule statue autre que les représentations peinturées et habilliées de la Vierge et des saints, qui d'ailleurs, placés dans l'église, constituaient un monde à part, en dehors des réalités. Les enfants furent donc un moment à reconnaître que la dame était en pierre et à revenir de leur effroi. En voyant sourire Adalbert, du moins Roger ne se trompa point sur la malice de son camarade ; il sauta sur lui, le saisit par les épaules et l'envoya rouler sur l'herbe.

— Ah ! c'est une statue! dit Emilie, se hâtant de reprendre son sang froid.

— Pardi ! c'est la femme de pierre, dit Adalbert Est-ce ma faute à moi, si vous êtes peureux comme des belettes ?

Il n'y avait que la petite Lucette qui se cachait encore dans la jupe de sa sœur. On la rassura, et tous s'approchèrent avec curiosité de la statue. Ils virent alors, à ses pieds, la tête appuyée sur la première base du piédestal, une autre forme humaine : un enfant, vêtu comme un petit paysan, et qui, le bras replié sous sa tête, semblait dormir.

Un autre moment leur fut nécessaire pour s'assurer que celui-là n'était pas de pierre aussi, et Lucette, de plus en plus étonnée, eut besoin pour cela de toucher ses sabots et le petit bas, qui glissait sous son doigt et qui était bien de laine. Il y avait aussi les joues, qui, si elles se rapprochaient de la pierre pour la fermeté, étaient bien de chair rose pour la couleur. Le petit dormeur était un bel enfant de quatre à cinq ans, superbe de grâce et de santé, dont le visage offrait à la fois l'épanouissement propre aux nourrissons paysans et la finesse de traits qui passe pour appartenir aux races aristocratiques. Un peintre n'eût pas mieux trouvé la pose candide qu'il avait prise de lui-même et à laquelle son costume rustique ajoutait une particulière naïveté.

— Puisqu'il est tout seul avec elle, faut bien que ça soit sa mère, dit Lucette en portant alternativement les yeux sur la femme de pierre et sur l'enfant.

Les plus grands se mirent à rire de la réflexion et n'entendirent pas Adalbert, qui, tout en jetant une pierre par-dessous sa jambe, murmurait en clignant de l'œil, d'un air trop entendu pour son âge :

— Si c'est pas sa mère, c'est sa grand'mère, à ce qu'on dit.

— Oh ! qu'il est joli ! disait Régine en s'agenouillant près de l'enfant endormi. Veux-tu que ce soit notre enfant? Voyez.

— Et moi! et moi! s'écria Lucette, qui avait joui jusque-là du monopole d'être l'enfant de Régine et de Roger.

— Toi aussi, ma petite chérie.

— Ah ! si l'on se met en ménage? dit Adalbert. Alors voulez-vous être ma femme, Emilie?

Car cet effronté garçon n'osait pas tutoyer la fière petite fille.

— Non, répondit-elle sèchement.

Et tandis qu'il lui adressait un remercîment ironique, accompagné d'une pirouette, s'appuyant nonchalamment à l'entrée du berceau, elle se mit à considérer, avec son instinct né d'artiste, le petit dormeur.

— Oui, dit elle, il est beau comme l'Endymion de nos gravures, n'est-ce pas, Roger? Quel dommage que ce soit un petit paysan!

Au bruit de tous ces propos, le sommeil de l'enfant se dissipait. Il se frotta les yeux, se dressa sur son séant, et fixa de grands yeux étonnés sur la petite troupe qui l'entourait. Aussitôt Régine le combla de caresses; mais l'enfant, inquiet, un peu sauvage, tourna la tête et chercha des yeux autour de lui; puis il voulut s'en aller, et, comme on le retenait, il cria d'un ton effrayé :

— Maman ! maman ! Monsieur ! monsieur !

— Je suis là ! dit une voix mâle qui partait d'en haut, et les enfants, interdits, levant les yeux, aperçurent debout sur la roche, à laquelle était adossé le bosquet, un homme qu'ils reconnurent aussitôt, car ils l'avaient tous vu passer parfois dans les rues de Bruneray.

— Le chevalier ! dit Adalbert, et, se courbant, comme s'il eût voulu se mettre à quatre pattes, il fila sous bois, avec la rapidité d'un chevreuil, du côté de la sortie, laissant là ses compagnons. Régine, toute honteuse, resta immobile. Emilie rougit; mais, sans trop perdre contenance, elle adressa au chevalier un salut de princesse. Roger, bien que fort ému, se conduisit comme un preux; il ôta son chapeau, et s'approchant d'un air confus et poli de l'homme dont ils avaient violé le domicile :

— Monsieur, lui dit-il, nous avons eu tort d'entrer chez vous sans votre permission. Excusez-nous, c'est la curiosité; nous n'avons touché à rien, et les petites ont cueilli seulement, comme vous voyez, quelques fleurs sauvages.

— Monsieur, répondit gracieusement le chevalier, je ne m'attendais pas à votre visite; mais elle m'est agréable, et puisque vous avez, ainsi que ces demoiselles, la curiosité de connaître mon parc, je me ferai un plaisir de vous le montrer moi-même. Venez, il y a une assez jolie grotte où je vais vous conduire, et les plus beaux arbres sont du côté de la maison.

Très-doucement surpris de cet accueil, les enfants suivirent le chevalier, qui, tenant par la main le petit paysan, leur montra en effet tous les détails du parc, et de plus son parterre, dont il prenait grand soin, et une serre, où fleurissaient des plantes exotiques. Ensuite il les engagea à entrer au château pour se reposer, et leur fit boire, car la chaleur était forte, du sirop de framboises, fait par la gouvernante, et qu'ils trouvèrent délicieux. On ne se sépara qu'au bout de deux heures, et le chevalier invita ses nouveaux amis à revenir le voir, si cela plaisait à leurs parents, en leur octroyant la permission de cueillir les fraises et les noisettes du parc aussitôt qu'elles seraient mûres.

Les enfants avaient le cœur trop plein de cette aventure pour ne pas la raconter, au risque d'être grondés pour leur escapade; ils devinaient aussi, confusément, que l'accueil flatteur qu'ils avaient reçu et l'intérêt de cette aventure, — on avait si peu d'aventures à Bruneray, — les préserveraient d'une réprimande sévère. En effet, ils ne furent grondés que pour la forme, et non-seulement leurs parents écoutèrent avidement tout ce que d'eux-mêmes les enfants rapportèrent des paroles du chevalier et des détails de son habitation, mais les pressèrent de questions dans tous les sens.

— Ah ! le chevalier vous a dit ceci, cela? Et comment vous l'a-t-il dit? De quel air? Ainsi il savait bien que vous étiez les enfants de monsieur et madame Cardonnel?... Ah ! il a dit : Vous êtes les filles de monsieur Renaud? Adalbert aurait dû rester, le gamin, lui qui a de l'esprit. Et comme cela il donnait la main au petit de sa gouvernante? Et le château est encore beau?

— Oh ! très-beau ! répétaient les enfants, émerveillés des grandes salles, des hautes fenêtres, des sculptures et surtout des tapisseries où Roger avait reconnu l'histoire de Jeanne d'Arc.

Le chevalier ou plutôt le baron de La Barre des Vreux, car, autrefois le cadet de sa famille, il en était devenu le chef par la mort de son frère aîné, était le dernier mâle d'une maison assez puissante au siècle précédent, pour que sept ou huit familles de bourgeois ou de paysans se fussent enrichies de ses dépouilles, à la vente des biens nationaux. Le château seul, avec son parc et deux ou trois champs attenants, était resté à ses anciens maîtres; maigre domaine, qui ne suffisait pas même au plus strict nécessaire de six personnes : Monsieur et madame de La Barre et leurs quatre enfants, tous nés dans l'émigration, où leurs parents eux-mêmes s'étaient mariés. C'étaient des gens fiers de cœurs et d'allures, ne sachant point solliciter; aussi n'eurent-ils qu'une part dérisoire à l'indemnité. La dot de madame de La Barre les nourrit tant qu'elle dura, mais les derniers écus s'en étaient allés pour l'équipement du plus jeune des enfants, entré dans la garde royale en 1828. Le chevalier avait alors dix-huit ans.

La révolution de 1830 fut la ruine complète de la famille. Le père en mourut de chagrin, et la mère vécut peu d'années après. Déjà les deux filles s'étaient faites religieuses. L'aîné des La Barre, capitaine dans l'armée, donna sa démission. Il avait dédaigné de s'enrichir en épousant une dot bourgeoise, et s'était marié avec une jeune fille noble, aimable et jolie, dont il était amoureux, mais qui n'était pas plus riche que lui. Ils revinrent habiter, avec leur fils unique et le chevalier, le château des Vreux, où madame de La Barre mourut de consomption, à peine âgée de trente-deux ans.

Quant au chevalier, ne pouvant sans doute se résoudre à l'oisiveté, il s'engagea, malgré son frère, comme simple soldat, et parvint rapidement au grade d'officier; mais tout à coup il donna sa démission à l'époque des événements de Paris, en 1839, et revint chez son frère, au moment où son neveu, le jeune de La Barre, âgé de dix-sept ans, partait pour l'Italie, engagé au service du pape Grégoire XVI. Les deux frères vécurent tristement au vieux château, servis par une vieille bonne qui les avait vus naître; ils ne recevaient personne, étant pour cela trop pauvres, voyaient rarement un ou deux gentillâtres des environs, et n'avaient avec les bourgeois de Bruneray que des relations d'affaires ou de hasard.

Un jour, une terrible nouvelle fut apportée au château, sous forme d'une lettre à grand cachet noir, scellée des armes pontificales. Le jeune de La Barre avait été victime d'une des insurrections fréquentes qui éclataient à Rome en ce temps. Le père, accablé, eut, quoique jeune encore, une congestion cérébrale, et ne survécut à son fils que quelques semaines. C'est ainsi que le chevalier de La Barre s'était trouvé propriétaire du château et seul membre restant de la famille, — à l'exception de ses deux sœurs, religieuses. — Devenu baron par la mort de son frère aîné, il continuait à être appelé dans le pays le *chevalier*, non sous lequel on l'avait connu pendant si longtemps. Il faut croire que cela lui était indifférent, car il ne reprenait jamais personne à ce sujet. Il vivait tantôt dans sa bibliothèque et tantôt dans son jardin, ne sortant guère que pour aller à la chasse. Il avait alors trente-trois à trente-quatre ans. Comme il visitait quelquefois un gentilhomme des environs, où il y avait une fille à marier, l'opinion publique les fiança; mais il cessa presque entièrement d'y aller, et l'on dut, pendant quelque temps, ne plus s'occuper de lui à ce sujet, faute de tout prétexte à commérages.

Mais, peu après, ces commérages prirent une autre direction.

Malgré sa pauvreté, le chevalier n'était pas insensible au spectacle de la misère, et plus d'une fois, par l'entremise de sa vieille gouvernante, des voisins indigents avaient reçu, dans leurs maladies, du bouillon de volaille, du gibier, quelques sous même, bien que ce fût la denrée la plus rare au château. Une pauvre femme du village des Vreux, sis de l'autre côté de la colline, perdit son mari d'une fluxion de poitrine, fin trop fréquente de ces pauvres travailleurs dans leurs sueurs de l'été, et resta chargée de deux enfants. On l'assista au château et souvent elle vint travailler au jardin; elle était jeune encore, intéressante par son air intelligent et doux, et assez jolie. Elle trouva bientôt à se remarier; mais elle refusa, et cependant bien qu'on ne lui connût aucun amoureux, elle mit au monde la seconde année de son veuvage, un enfant qu'elle fit inscrire sous son propre nom à la mairie. Elle ne pleurait pas et ne se plaignait de personne; elle pleura seulement du départ de son fils aîné, le petit Gabriel, âgé de dix ans, qui, après l'accouchement de sa mère, désolé des propos qu'il entendait sur son compte, et lui en voulant d'avoir oublié le père mort et de s'être déshonorée, partit pour Chaumont, où il avait un oncle, et ne revint plus. Le chevalier fut accusé d'être le père du bâtard, et personne n'en douta plus quand, après la mort de la vieille gouvernante, ce fut Marie Cardan qui vint, avec son enfant, le petit Joseph, tenir le ménage au château.

La conduite à tenir, en raison de l'accueil fait aux enfants par le chevalier, fut l'objet d'une discussion approfondie entre monsieur et madame Cardonnel.

— C'est bien embarrassant, disait cette dernière. Tu lui dois une visite, c'est évident; mais s'il ne te la rend pas, ce sera désagréable. Ces nobles ont des préjugés si bêtes!

— Je puis tout simplement aller lui faire mes excuses de l'incartade des enfants avec Renaud...

— Avec Renaud? par exemple! Allons donc! ce serait précisément empêcher qu'il pût te rendre ta visite; car enfin il n'irait pas chez les Renaud apparemment... des boutiquiers! Non, non, tu dois tenir ton rang vis-à-vis de ce noble, justement à cause de ses idées et te présenter à lui comme son égal. C'est pourquoi tu ne peux pas y aller avec Renaud.

— Ça aurait eu l'air plus simple. Au lieu que si je lui fais une visite, et qu'il ne me la rende pas, comme tu dis...

— Pourquoi ne te la rendrait-il pas? Il me semble que nous le valons bien.

— Alors tu voudrais que nous le vissions?

— Moi? s'écria madame Cardonnel. Oh! ce n'est pas que j'y tienne! Je l'ai vu plusieurs fois: ce n'est pas un homme élégant ni qui paraisse bien aimable, cependant il a l'air distingué. Non, je ne tiendrais pas tant à l'avoir chez moi, d'autant que cette affaire de sa bonne...

— Oui, ça n'est pas très-moral, et surtout de l'avoir chez lui; car autrement on sait bien que les hommes ne sont pas des anges...

— Puis c'est avilissant, de pareilles amours! une paysanne! Cela témoigne fort peu de délicatesse.

— Assurément, dit monsieur Cardonnel d'un ton complaisant.

— Oh! après cela, reprit madame, qui évidemment ne voulait pas damner le chevalier, que sait-on? On n'a pas le droit d'affirmer que cette femme est sa maîtresse. Il peut l'avoir prise par charité, et croire que son rang le met au-dessus de tels propos. Il ferait mieux de se marier.

— Quoi! avec elle? s'écria le notaire abasourdi.

— Es-tu fou? s'écria madame Cardonnel pleine d'indignation; avec une jeune fille comme il faut, cela va sans dire. Il y a ici de nos demoiselles qui valent un noble ruiné.

Le notaire en convint, et il fit également ce que désirait sa femme, c'est-à-dire qu'il alla dès le lendemain, en belle tenue, faire visite au chevalier, qu'il n'avait rencontré jusque-là que sur un terrain neutre: une fois dans son étude, très-rarement au café, dans la rue, où l'on se saluait seulement. Cordialement reçu, monsieur Cardonnel se risqua à faire observer au chevalier qu'il vivait bien solitaire, et qu'un peu de voisinage le récréerait. La réponse fut courtoise, sans être bien nette, et madame Cardonnel attendit avec impatience l'événement. Elle s'était dit qu'avoir dans son salon « le chevalier, » cela ferait bien. Au bout de huit jours, le chevalier n'ayant pas paru, elle commença à émettre des aphorismes acerbes contre les préjugés nobiliaires; cependant elle permit à ses enfants de retourner dans le parc, et quand le chevalier vint lui-même, le lendemain, rapporter un objet oublié par eux, — ce qui était cependant peu cérémonieux et par conséquent peu convenable, — elle fut charmante pour lui. Puis, toujours grâce aux enfants et pour reconnaître les bontés que le chevalier avait pour eux, on le combla de prévenances, qu'il dut reconnaître. Bref, il devint l'ami de la maison, car il n'y mit aucune mauvaise volonté, et il n'avait qu'un défaut, dont madame Cardonnel s'étonnait toujours: c'est qu'il détestait l'étiquette. Maintenant, au contraire, elle ne lui trouvait plus assez de préjugés, car il semblait n'établir aucune différence entre les personnes. Il allait chez les Renaud aussi familièrement que chez le notaire; ses sympathies n'étaient déterminées que par les caractères et les qualités individuelles; il serrait la main au vieux Pautre, le bourrelier. Cela humiliait madame Cardonnel; car, de la sorte, l'amitié du chevalier n'était plus un hommage à leur importance extérieure, et seulement à leurs qualités intimes.

Il y avait des années déjà qu'avait eu lieu la première excursion des enfants Cardonnel et Renaud dans le parc du château des Vreux, quand le chevalier entra, un soir d'avril 1860, dans le salon Cardonnel, où l'on se réunissait pour passer ensemble les dernières veillées de la saison, qu'animait la présence de Roger, ramené, par les vacances de Pâques, à la maison paternelle. Les petits personnages avaient singulièrement grandi depuis cette excursion mémorable. Roger était maintenant un jeune homme aussi distingué que l'enfant avait été gracieux; ses cheveux blonds avaient bruni, ses yeux noirs s'étaient animés, une barbe encore follette couvrait ses joues; mais il avait gardé l'air d'intelligence et de bonté qui était encore le plus grand charme de sa figure, et sa physionomie, pour avoir plus d'assurance et d'éclat, n'avait pas perdu ces expressions naïves, qui témoignent à la fois d'une grande confiance et d'une grande sincérité.

Roger avait accompli ses vingt ans; il possédait depuis deux ans son diplôme de bachelier, et, renonçant à l'école polytechnique, par préférence pour les lettres, il étudiait le droit à la Faculté de Dijon.

La beauté d'Emilie avait tenu les promesses de son enfance; elle était vraiment remarquable, et l'air de fierté qu'avait conservé la jeune fille ne lui ôtait aucun charme, car il n'excluait ni la décence ni la modestie, et s'harmonisait à merveille avec le caractère de cette beauté. On ne pouvait savoir mauvais gré à cette belle enfant de porter noblement la couronne que la nature elle même avait mise sur son front, et que son talent rehaussait d'un double éclat; car, au moment où entrait le chevalier, la voix pure, étendue et passionnée d'Emilie remplissait le salon et ravissait même au dehors les passants attardés.

Les Cardonnel pressant la main de leur hôte, et Roger, dont le regard s'est attaché sur lui au moment où il pénétrait dans le salon, lui demanda:

— Qu'avez-vous, chevalier ?

— Mais, oui, reprend madame Cardonnel, il me semble, baron, que vous avez quelque chose ?

— Vous êtes clairvoyant, Roger, et vous aussi, chère madame, comme de vrais amis. Je vous dirai cela dans un moment. Et s'adressant à Emilie : Vous avez donné tout à l'heure, mon enfant, deux notes admirables. Ah ! que je voudrais vous voir enseigner la méthode qui montrerait ces diamants dans tout leur éclat, et qui donnerait tant de prix à une voix moins belle que la vôtre, celle de ma pauvre belle-sœur. Quand venez-vous passer deux ans à Paris.

— Hélas ! dit madame Cardonnel, c'est ce que j'avais rêvé ! S'il n'y avait pas *d'intrigants* au monde...

— Chère madame, il y aura du moins un acte que ne fera pas monsieur Nauthonier.

— Comment ? lequel, chevalier ?

— Attendez un peu, voici nos amis Renaud, et je préfère ne dire qu'une fois ce que j'ai à dire.

En effet, on entendait résonner dans l'antichambre les sabots légers que mettaient les dames Renaud pour traverser le jardin humide, et leurs chuchottements, tandis qu'elles déposaient leurs manteaux et capuchons. Puis on vit entrer la bonne madame Renaud, toujours aussi ronde et aussi légère que par le passé, ou peut-être un peu plus ronde, mais n'en tenant pourtant pas plus de place, on ne sait comment, et toujours aussi prompte à aller, venir, veiller, à toute chose et donner un coup de main à tout le monde. Puis Régine. . Bon Dieu ! est-ce bien Régine, cette jolie personne aux cheveux bruns, sur lesquels la lumière se jette avec amour et resplendit triomphante, et dont les joues, le front, les yeux, n'ont pas moins d'éclat ? Pourtant on dirait que ses yeux craignent de laisser voir tout ce qu'ils renferment, ils évitent de se fixer avec une sorte de gêne ou de pudeur comme s'il y avait dans le salon quelque chose ou quelqu'un qu'on eût peur de voir, et le regard ne brille et s'échappe, sous la paupière abaissée, qu'au travers de longs cils, qui donnent à son rayonnement un ton ineffable. A-t-elle honte, à peine débarrassée du manteau qui la cachait, de montrer dans toute sa beauté la taille si pleine, si ferme et si souple que modèle la coupe de son corsage ? Se trouve-t-elle trop rose et trop blanche, où demande-t-elle grâce pour la naïve coquetterie de sa toilette, bien simple, mais jolie, et que complète un petit bouquet d'œillets rouges et de résédas, placé à sa ceinture ?

Lucette n'y met pas tant de façons.

Est-ce une petite fille ? est-ce une demoiselle ? On ne sait trop ; elle-même n'en sait rien sans doute et n'a pas l'air de s'en inquiéter. Elle a dans les mouvements cette délicieuse brusquerie d'une future femme qui n'est encore qu'un petit garçon, et elle présente à madame Cardonnel, un bouquet aussi d'œillets rouges et de résédas, pareil à celui de Régine, mais bien moins joli, quoique bien touffu. Pourquoi ? Demandez à Roger, qui regarde l'autre. Peut-être la ceinture de Régine a-t-elle quelque chose de cette ceinture de Vénus qui enchantait toutes choses autour d'elle.

Monsieur Renaud est un homme aux yeux verts, au teint fleuri, qui eût pu faire un beau cuirassier, un robuste laboureur, et qui a passé sa vie à auner du drap dans une boutique. C'est cela peut-être qui lui donne quelque chose d'inquiet et de furibond. Il a la parole vive, le verbe un peu haut, — ce qui choque madame Cardonnel, — et se passionne facilement, soit en politique, soit surtout quand il s'agit des affaires locales. Plus d'une fois, il a soulevé des orages au sein du conseil municipal, où il représente le commerce de Bruneray ; mais, comme dit sa femme, *c'est une soupe au lait : le temps de tourner la main, il n'y paraît plus. Il n'est pas capable avec cela de tuer une mouche*, et, sauf en ce qui concerne ses idées d'honneur et de probité, où il est *plus ferme qu'un roi*, on peut toujours *lui faire entendre raison*.

— C'est fort bien, dit madame Carbonnel en coupant court aux premiers échanges d'affectueuse politesse ; mais je n'oublie pas que le chevalier à quelque chose à nous apprendre.

— Ah ! ah ! s'écrie monsieur Renaud, il y a du nouveau ? Moi, je ne sais rien. Dites-nous ça !

Toutes les têtes s'étaient tournées vers le chevalier. Celui-ci n'avait nullement l'air vainqueur et satisfait d'un donneur de nouvelles qui jouit de la curiosité de son auditoire : ses traits, éclaircis par l'arrivée et le sourire des deux demoiselles Renaud, qui semblaient être ses préférées, se rembrunirent ; il toussa légèrement, respira comme un homme qu'un poids oppresse, et dit d'une voix un peu rauque :

— Il ne s'agit pas d'un papotage... C'est une chose faite... Je vends le château.

Le silence qui suit tout grand imprévu accueillit d'abord cette parole, puis les exclamations commencèrent ; mais entre toutes se distingua celle de Régine, qui s'écria d'un ton vivement alarmé :

— Oh ! .. qu'est-il donc arrivé ? pauvre ami !

Se levant en même temps, les deux mains tendues, elle alla vers le chevalier, et, comme fort touché il la recevait en l'embrassant, tout à coup elle fondit en larmes.

— En vérité, vous seriez si embarrassé ? demanda madame Renaud, et la crainte qu'avait conçue Régine frappa tous les esprits alors. On se regarda. Roger seul ne disait rien, il était immobile et pâle.

— Mon cher ami, dit monsieur Cardonnel en s'approchant à son tour du chevalier et en lui serrant la main, je ne suis plus en mesure comme autrefois... mais cependant, si je pouvais vous être utile, ce serait de tout mon cœur.

— Assurément, dit madame Cardonnel.

— Moi aussi, dit monsieur Renaud.

Lucette, avec un air de tristesse qui semblait étrange sur son frais visage, était venue, elle aussi, embrasser le chevalier.

— Mes bons, mes chers amis, dit celui-ci avec un attendrissement joyeux, je ne savais pas faire tant d'effet. Bien que cette vente m'attriste un peu, je l'avoue, ce n'est pas un malheur, c'est un avantage que j'accepte. Je n'ai pas de dettes, je ne suis pas plus ruiné qu'auparavant, et je vais être moins pauvre. On m'achète les Vreux soixante mille francs.

— Ah ! ah !

— Alors tant mieux.

— Soixante mille francs.

Dès lors tout rentra dans les limites d'une émotion de curiosité, d'imprévu, et l'on se rassit. Régine seule avait peine à se remettre.

— Que tu es donc sotte ! lui dit sa mère.

— Ma chère enfant, dit monsieur de La Barre, merci de vos larmes, pour moi d'abord, puis pour mon vieux nid. Quand j'ai fait ce sacrifice, je n'ai pas pensé seulement à mes souvenirs, j'ai pensé aux vôtres...

— Ce pauvre parc ! dit-elle.

Et de nouveau ses larmes coulèrent.

— Voyons, Régine, ça n'a pas le sens commun, gronda le père.

— Laissez-la, reprit monsieur de La Barre en la couvrant d'un regard attendri ; Régine pleure comme le ciel, au matin, épanche de la rosée. C'est un besoin, laissez-la.

Et il prit paternellement dans sa main la main de la jeune fille, restée assise près de lui.

— Eh bien ! et Roger ? s'écria madame Cardonnel ; on dirait que votre nouvelle amie le rend malade.

— Pas du tout ! répliqua le jeune homme en tressaillant.

Puis il se leva et se mit à marcher dans le salon.

Mais l'attention était toute à la grande nouvelle et les questions se mirent à pleuvoir.

— Et votre acheteur, quel est-il?

— Oui, est-ce un étranger?

— Ou quelqu'un du pays?

— Un étranger, répondit le chevalier; le même qui a fait racheter tout le terrain compris entre le pied des Vreux et la rivière, et qui vient d'acheter encore toute la plaine des Jocres; car il paraît que notre sol a un gisement de fer considérable qu'on veut exploiter. Bruneray va avoir un haut-fourneau, comme il y en a déjà d'autres dans le département, et c'est mon acheteur qui en a la direction.

Les visages devinrent sérieux. C'était assurément une importante nouvelle, grosse d'événements futurs, où chacun cherchait sa part probable.

— Ça va faire un grand changement, observa madame Renaud.

— Très avantageux, dit monsieur Cardonnel; cela va donner une grande impulsion à Bruneray et doublera le chiffre des affaires.

Et il se frotta les mains.

— Ça doublera la population et le commerce, reprit monsieur Renaud, qui frotta ses mains l'une dans l'autre également.

Madame Cardonnel prit l'air d'une femme qui sourit à des rêves couleur de rose, et la figure de Lucette s'empreignit d'un vague émerveillement: car à quinze ans toute nouveauté a des perspectives heureuses.

— Alors ce monsieur va devenir notre voisin?

— Et comment se nomme-t-il?

— Jacot, répondit le chevalier, Jacot de la Rive; mais je crois... j'imagine, ne sais pourquoi, que ce doit être le nom de son village.

— Ah! voyez-vous, tenez! voilà pourtant un préjugé de noblesse. Est-ce que cela se voit à l'air des gens?

C'était madame Cardonnel qui adressait ces paroles au chevalier. Il repartit en riant:

— Vous savez bien que je n'ai pas de ces préjugés-là; mais enfin... au reste, nous saurons plus tard si j'ai deviné.

— C'est un homme de... quel âge?

— Quarante à cinquante ans, petit, sanguin, ni gras ni maigre, vif, actif, et qui semble très-intelligent... dans un certain ordre. Son regard est perçant, le menton aigu, la bouche mordante, le nez gros, les mâchoires larges. Il s'exprime aisément et a des manières apprises; il a du monde... Vous le trouverez aimable. C'est un homme riche, on voit cela rien qu'à son marcher. En quelques coups d'œil, il a eu tout vu, tout prisé, et j'ai eu grand'peine à lui arracher les belles tapisseries de ma chambre, Roger, et certains meubles et objets de famille que je veux garder.

— Ah! je crois bien, dit madame Cardonnel avec un grand soupir; mais, si vous n'étiez pas obligé de vendre, baron, pourquoi?...

— Chère dame, j'ai pu vivre jusqu'alors de mes trois champs, de mon jardin et de mon parc, mais sans bouger de mon trou et comme un homme pour qui la pièce de cent sous est une rare merveille. Or, le parc est celui d'un millionnaire; on ne touche pas à ces terrains-là, on n'en vit pas, et c'est tout au plus si l'on s'en chauffe. Quant au château, il est arrivé au point où il menace ruine, faute de réparations, c'est-à-dire faute d'une dizaine de mille francs, que je n'ai pas, et que je n'aurai jamais, si je le garde. Toutes ces choses improductives conviennent à un grand seigneur, que je ne suis plus; il est donc naturel que je les cède à nos successeurs, les barons de la finance. Pour moi, je trouverai bien une petite maison à Bruneray, où me suivra ma bibliothèque, où je me referai un jardin, et où je vivrai, moins inutile aux autres que je ne l'ai fait jusqu'à présent.

— Vous êtes un vrai philosophe, mon cher baron, dit madame Cardonnel attendrie, et, avec un élan d'enthousiasme; en regardant son mari, elle ajouta: — Si vous ne trouviez pas ailleurs ce qui vous convient ou plutôt si notre hospitalité vous pouvait être aussi douce qu'il nous serait doux de vous l'offrir, notre maison est bien trop grande pour nous, et l'on pourrait aisément vous arranger un appartement.

Le chevalier se leva pour aller prendre et baiser la main de madame Cardonnel, dont l'attendrissement, de ce fait, alla jusqu'aux larmes.

— Mille fois merci, chère dame, lui dit-il; je serais trop heureux!... Mais je ne suis pas seul, et il me faut une maison entière et indépendante pour loger avec moi deux personnes, dont je ne me séparerai jamais. En quelque lieu d'ailleurs que se trouve la maisonnette dont je parle, nous serons toujours peu éloignés, et mes meilleurs moments vous appartiendront.

Il y eut un silence après ces mots, que rompit monsieur Cardonnel en demandant au chevalier, si monsieur Jacot ou monsieur Jacot de la Rive était ou non célibataire.

— Marié, il parle de sa femme et de ses enfants.

— Voilà tout un événement dans *la société*, dit madame Cardonnel.

— Certainement ces gens-là donneront des fêtes, ajouta madame Renaud.

La figure de la belle Emilie devint rêveuse.

— Eh bien! ça va être une révolution à Bruneray, dit à son tour monsieur Renaud. Allons, il faudra blanchir notre magasin, et faire venir des étoffes de soirée, sans compter le grand nombre d'ouvriers... Oui, parbleu! nous en ferons des affaires.

— S'il en est ainsi, reprit sa femme, Adalbert pourrait peut-être bien revenir avec nous.

— Oh! nous n'y sommes pas encore, et le galopin a le temps de faire du chemin et des dettes d'ici là.

— Il vous donne toujours du souci? demanda le chevalier.

— Mon Dieu! oui; il veut à toute force quitter le patron chez qui je l'ai placé. Il prétend qu'il ne gagne pas assez, qu'il est mal nourri: des bêtises. Ce garçon-là se croit né pour avoir ses aises et prétendre à tout. Un polisson de vingt ans! Moi, à vingt-cinq, monsieur, je gagnais trente francs par mois et l'on ne me nourrissait que de haricots. Ces jeunes gens d'aujourd'hui...

— Il n'est peut-être pas si bien traité que tu crois, dit la mère, et puis Dijon est si loin!

— Là, là! nous savons ce que chantent les mères sensibles. Mais nous aurions une fois plus de vente, que j'hésiterais à le faire venir; Adalbert ne sera jamais content chez nous. C'est un garçon trop ambitieux et trop têtu pour que nous puissions aller ensemble; il ne parle que d'entreprises et méprise les petits gains. Mieux vaut aller sûrement. J'aimerais mieux un bon gendre.

A ce moment Régine regardait Roger, dont le mutisme semblait l'inquiéter. Elle rougit et détourna la tête; Roger en fit autant, et monsieur Cardonnel s'en aperçut.

On fit ensuite de la musique, les jeunes filles chantèrent; on reparla encore du grand événement, et puis l'on se sépara. Quant monsieur et madame Cardonnel furent seuls dans leur chambre:

— As-tu remarqué, dit-elle à son mari, les paroles du chevalier au sujet de cette femme et de son fils? qu'il ne s'en séparerait jamais. Cela m'a bien étonnée, de la part d'un homme aussi convenable. C'est la première fois qu'il s'exprime ainsi. Voilà bien les hommes, c'est-à-dire les vieux garçons: ils finissent toujours par être dupés et accaparés par quelque coquine.

— Ça le regarde, répondit le notaire; mais il y a bien autre chose qui nous regarde, nous, et que tu n'as pas vu.

— Quoi donc? demanda-t-elle étonnée.

— Roger et Régine rougissent en se regardant. Quand

il est ici, la petite n'a plus le même air, et précisement elle n'en est pas moins jolie...

— Régine ! Allons donc ! c'est impossible.

— Pourquoi ? Nous les avons laissés trop ensemble. Vingt ans, dix-huit ans, c'est comme des étoupes : le feu y prend.

— Peuh ! une rêverie ! Régine n'est pas si jolie, à côté d'Emilie surtout, et puis Roger est trop raisonnable et trop sensé... Non, non ; il sait bien qu'il ne peut pas épouser Régine, et ce ne peut être tout au plus qu'une velléité qui passera.

Et elle se mit à reparler des perspectives qui lui ouvraient, pour l'avenir d'Emilie, l'arrivée de ces étrangers et le changement qui allait s'opérer dans les conditions d'existence de Bruneray.

II

JEUNES AMOURS.

Ce même soir, Roger, retiré de sa chambre, au lieu de dormir, éprouvait le besoin de se promener. Il avait étouffé dans le salon toute la soirée ; il lui fallait de l'air et du mouvement. Il se sentait frémissant, inquiet, presque malade, et descendit au jardin sans faire de bruit ; car il était près de onze heures, et tout le monde était couché dans la maison. Les soirées étaient encore fraîches, mais cela lui fit du bien ; il arpenta plusieurs fois la longue allée qui allait du perron au bosquet du bout du jardin, puis il fit le tour par les allées de côté. La lune éclairait, tout était calme. Le profil du clocher de l'Eglise se découpait sur un ciel gris-bleu, et la masse des maisons, à l'entour, semblait assoupie sous la blanche lumière, ainsi que les grands arbres du parc des Vreux et les courbes des collines ; tandis qu'en bas, du côté de la rivière, la plaine était couverte de moelleuses et blanches vapeurs.

Au premier moment, sous l'impression d'un air plus vif, Roger s'était cru remis de son malaise ; mais bientôt il dut reconnaître que si ses nerfs étaient en meilleur état, il n'en gardait pas moins, au fond de lui-même, cette émotion troublante qu'il ressentait depuis le moment où Régine avait jeté un cri de douleur, en croyant le chevalier menacé dans son repos, où en l'embrassant elle avait pleuré. Il avait alors éprouvé comme le coup d'une lame dans le cœur, et depuis une irritation qu'il ne pouvait apaiser, un attendrissement immense mêlé de fureur. Elle était sensible à ce point ! Elle pleurait ainsi, elle ! Et c'était pour le chevalier !

En passant près de la petite porte qui donnait dans le jardin des Renaud, il se sentit plus ému encore et presque suffoqué d'indignation, et, comme il y avait là un petit banc, sa première œuvre de menuiserie, à lui Roger, un petit banc où Régine s'était assise la première, avec tant de plaisir, il s'y arrêta, et, surpris, inquiet, presque indigné de ce trouble si grand et tout nouveau, il prit sa tête dans ses mains en se disant : Voyons, suis-je fou, suis-je malade, qu'est-ce que j'ai ? Je veux le savoir !

Courageusement, nettement, écartant tous les prétextes, il alla droit au fait.

— Oui, pourquoi ai-je tant de peine de ce que Régine a paru si attachée au chevalier ? Moi aussi, j'aime beaucoup le chevalier, et tout à l'heure cependant il me semblait que je ne l'aimais plus, que je le détestais même, et j'en voulais à Régine encore bien plus, comme si elle m'avait fait une injure, un vol !... Pourquoi ?...

Il baissa la tête sur sa poitrine et rougit même dans cette solitude et dans cette ombre, car la réponse était claire : il était jaloux de Régine ; il ne voulait pas qu'elle éprouvât des sentiments vifs pour un autre que pour lui. Cela l'avait mis hors de lui-même, d'abord de la voir pleurer, et puis que ce fût pour le chevalier. D'autant plus que depuis ses vacances, elle ne lui parlait presque plus et le regardait à peine. Il avait déjà cela sur le cœur, et maintenant...

— Ah ça ! mais je suis absurde ! se dit-il, je déménage. Le chevalier a près de cinquante ans, il est horriblement vieux !...

Il s'en voulut d'avoir une telle pensée ; il en rougit. Certainement il ne croyait pas... c'était impossible ! Ce n'est pas que le chevalier ne fût plus jeune et plus aimable que les autres hommes de son âge ; comme il était célibataire, on le citait encore parmi les gens à marier, et même Roger avait entendu un sot propos de café sur la possibilité d'une union entre le chevalier et Régine, qui était sa favorite. Mais cela, encore une fois, c'était absurde. Roger n'en croyait rien du tout, rien ; il était seulement indigné qu'on pût le dire. Mais... mais il n'était pas moins révolté d'une sensibilité si vive chez Régine pour... pour un autre que pour lui.

— Oh ! ce n'est pas pour moi qu'elle pleurerait ainsi ! se disait-il avec irritation en marchant dans la petite allée. Non ! non ! elle m'aimait bien autrefois, mais aujourd'hui, qu'est-ce que je suis pour elle ?... Rien !

Il allait faire le procès à toutes les femmes et les pendre sur ce fait, quand, s'interrogeant tout à coup : — Eh bien ! quoi ? est-ce que ?... quoi, est-ce que je l'aime, Régine ?

Son cœur, qui bondit dans sa poitrine, répondit, et le pauvre garçon se sentit subitement tout inondé, tout noyé d'amour. A l'idée qu'elle eût ainsi pleuré pour lui, il se sentait ivre, fou ! Régine !... Eh bien ! oui, jusque-là, il n'y pensait pas ; il croyait même qu'il devait épouser un jour une autre femme. Laquelle ? Il n'en savait rien, il ne s'en occupait pas. Il pensait à son avenir comme son père le lui recommandait tant, et jusqu'à ce qu'il eût *une position*, pas avant vingt-cinq ans, à trente ans peut-être, il ne pouvait penser à se marier avantageusement... C'est ainsi que font les autres. Grand Dieu ! mais avec Régine, comme c'était plus beau et plus doux ! Là, si bien connue, si charmante et si bonne, aimée dès l'enfance ! Là, tout de suite, le bonheur ! Du moins, il faudrait attendre, mais s'aimer en attendant.

L'aimer ! être aimé d'elle ! Voir ses yeux, qu'elle détourne depuis quelque temps, — pourquoi cela ? — se fixer sur les miens ! Alors... éprouver ce frémissement indicible, que déjà plusieurs fois... et pouvoir prendre sa main, et la garder dans la mienne !... Et si pourtant cela me fait trop de mal ?... Causer avec elle dans les allées, ne même se rien dire, seuls ainsi, le soir.... et quelque fois peut-être... oui, l'embrasser... lui dire : « O ma Régine, je... je t'aime !... »

Il s'arrêta, suffoqué d'émotion ; malgré la fraîcheur de la nuit, le sang brûlait dans ses veines. Revenu vers le petit banc, il s'y jeta, et, tout enivré de l'avenir qui se révélait à lui, mais qu'il osait à peine contempler, par une impression de pudeur, de trouble chaste, aussi naturelle au jeune homme honnête qu'à la jeune fille, il se reporta vers le passé pour y retrouver Régine et l'y contempler, à la lumière de l'amour nouveau qu'il avait pour elle.

Il la revit enfant, si gentille et toujours si bonne, et le premier souvenir qui vint à sa pensée fut celui-ci : Ils étaient tous ensemble, c'est-à-dire elle, Emilie, la petite Lucette et Roger, dans le bosquet du bout du jardin, se demandant : « A quoi allons-nous jouer ? » C'était un dimanche. Régine avait une robe rose courte, avec des pantalons blancs, et sur son cou ruisselaient ses cheveux blonds, que le soleil baignait de lumière. Roger la regardait et la trouvait jolie. Emilie dit : « Jouons au ménage. » Et Régine, de son petit air innocent et doux : « Je veux bien. » Alors, sans y avoir pensé d'avance,

tout à coup Roger avait embrassé Régine en lui disant: « Veux-tu être ma petite femme? — Oh! oui, Roger! » avait-elle répondu. Et il revoyait encore la jolie petite mine dont elle avait accompagné ce consentement, ses beaux yeux naïfs attachés sur lui. Pourtant il n'en avait pas été ému alors, il avait trouvé cela tout simple. Et ils avaient continué de s'appeler « mon petit mari et ma petite femme » avec Lucette pour enfant, jusqu'au jour, où, à dix ans, Roger, entrant au collége, avait quitté la maison maternelle. Alors c'avait été fini. Quand il était revenu, aux vacances, il n'avait plus joué avec les petites filles ; mais il était allé, avec d'autres collégiens de Bruneray, à la pêche, à la promenade, à la chasse, derrière son père. Il avait joué aux boules, au billard, mettant sa dignité à suivre les hommes, et ne pensant plus aux petites filles que pour les taquiner. Quelle sottise, bon Dieu! Il avait perdu Régine pendant tout ce temps, il ne la retrouvait plus, et il se rappelait seulement, à la suite d'une taquinerie, un regard de reproche qu'elle lui avait jeté, un regard doux et triste qui lui avait fait mal, qui l'avait bien touché, puisqu'il était resté dans son cœur, mais dont il n'avait pas tenu compte.

Ensuite Régine était allée en pension, ainsi qu'Emilie. La distance de plus en plus s'était faite entre eux, la petite pensionnaire timide, silencieuse, effacée dans les souvenirs de Roger. D'ailleurs, à cette époque, les Cardonnel voyaient encore toute la société de Bruneray; il n'y avait pas eu ces brouilles qui depuis avaient éteint les fêtes; elles étaient alors fréquentes, pendant les vacances, chez le juge de paix, chez le receveur, chez le nouveau notaire. A ces réunions n'assistait pas la famille Renaud, et c'était à peine si on avait le temps de la voir. Puis Régine était allée passer les vacances chez une parente; il l'avait perdue de vue pendant près de deux ans.

Aussi quelle impression étrange il avait éprouvé, l'automne dernier, en la retrouvant tout autre, dans sa beauté nouvelle de jeune fille, avec le sourire doux et fraternel de sa petite amie. En causant avec elle, tantôt il retrouvait la Régine enfant d'autrefois, tantôt c'était un être sérieux, intime et doux, qui lui semblait ami de plus haut et de plus loin, et qu'il éprouvait le besoin de pénétrer davantage. Tout l'hiver, quand il avait pensé au foyer, l'image de Régine lui arrivait la première. Toutes les fois qu'il avait une bonne pensée, il se promettait de la lui dire; un triomphe, il voulait s'en parer à ses yeux. Et, ces dernières vacances, lorsqu'en arrivant il avait couru chez les Renaud, qu'il avait serré la main de Régine et rencontré son regard, son émotion vive, soudaine, l'avait parcouru; depuis il ne pouvait rencontrer les yeux de Régine sans éprouver la même impression. Etait-ce donc pour cela qu'elle voilait son regard de ses longs cils, comme si elle eût voulu, par bonté, le ménager ou bien se cacher elle-même.

Se cacher, elle! mais alors...

Roger ne put achever cette audacieuse pensée. Un instant de réflexion lui rappela bien que si les hommes aimaient les femmes, ils en pouvaient être aimés également; mais, dans ce cas particulier, cela lui semblait trop audacieux.

Ah! si Régine l'aimait seulement autant qu'elle aimait le chevalier!... Non, il voulait bien davantage, et maintenant, qu'il y pensait mieux, il n'était plus jaloux; non, car ce n'était pas avec cet éclat, devant tout le monde, qu'il eût voulu des preuves de l'affection de Régine. C'était seul, près d'elle, à voix basse, qu'il eût voulu lui parler... s'il avait osé... l'entendre, si jamais... L'ombre même n'eût été de trop, et il mit les mains sur les yeux pour se plonger dans cet ineffable rêve.

Tout en se levant, se rasseyant, allant et venant, Roger ne s'était pas éloigné de la petite porte qui le retenait comme un aimant. Il lui vint alors le désir de la franchir pour aller contempler la fenêtre de Régine. Ce hardi projet n'était pas sans l'émouvoir; mais tout le monde dormait dans les deux maisons, et d'ailleurs que risquait-il? La communauté des deux jardins était chose acquise. Roger n'eût pas eu vingt ans, si, venant d'avouer son amour, une telle contemplation ne lui eût semblé nécessaire. Il ouvrit doucement la petite porte et pénétra dans le jardin Renaud.

L'amour a des sens particuliers, car l'atmosphère de ce jardin-là n'était pas semblable à celle de l'autre; il régnait partout comme un parfum de Régine. Ces fleurs avaient été touchées ou tout au moins regardées par elle : on le voyait à leur air gentil et doux. Ces résédas qu'elle aimait... Il s'agenouilla pour les respirer et les baisa. Il vola un œillet rouge et le mit sur son cœur, et ce cœur palpitait avec ivresse, heureux de battre, parce qu'il aimait.

— Régine! balbutia-t-il; Régine, je t'aime!

Et qui eût pu voir ses yeux brillants et humides, son front plus haut, ses lèvres murmurantes et passionnées, tout son être transfiguré, l'eût à peine reconnu depuis la veille. Roger venait de grandir subitement, il se sentait plus fort et meilleur; l'amour le faisait homme.

Il connaissait la fenêtre de Régine et s'arrêta en face, à quelque distance.

— Elle dort, pensait-il. Elle ne se doute pas que je suis là. Ah! si elle m'aimait? L'être ne dort pas tout entier, ses sentiments veillent en lui. O Régine! sens-tu que je t'aime?

Et sa pensée, du plus chaste élan, allait jusqu'à elle et l'appelait. Au milieu de la tension où il s'absorbait, un bruit le fit tressaillir, et il vit avec stupeur s'ouvrir la fenêtre de Régine et la jeune fille y paraître instinctivement. Roger s'était jeté derrière un petit poirier en fleurs, au travers duquel il la voyait encore. Elle s'était accoudée sur la fenêtre, et, après avoir regardé quelque temps le jardin et le paysage qui s'étendait de l'autre côté, c'est-à-dire le parc du château et la courbe des collines, elle soupira profondément et cacha sa tête dans ses mains.

De nouveau, Roger se sentit brûlé de jalousie.

— Elle ne pense qu'au chevalier! se dit-il.

Et de rage, sans savoir ce qu'il faisait, il abandonna le rempart fleuri qui le protégeait, il reprit en pleine lumière le chemin de la petite porte. Le bruit du gravier sous ses pas fit lever la tête à Régine; apercevant cette forme humaine, un cri lui échappa, qu'elle étouffa en reconnaissant Roger. Ils se regardèrent. Elle fit un geste, sembla parler, et il crut devoir se rapprocher d'elle jusqu'au dessous de la fenêtre. Régine se pencha. Comme elle semblait émue!

— C'est vous, Roger? dit-elle à voix basse.

Elle le voyait bien. Elle ajouta :

— Qu'y a-t-il?... que voulez-vous?

Question embarrassante. Roger balbutia.

— Je n'entends pas, reprit-elle. Attendez, j'y vais.

Et elle disparut deux minutes, au bout desquelles ce fut la fenêtre du rez-de-chaussée qui s'ouvrit, encadrant à son tour le buste gracieux de la jeune fille. Cette fois, ils n'étaient séparés que par l'appui de la fenêtre. Le cœur de Roger battait à lui faire mal, et il n'avait pas une seule parole au bout de la langue, ni la moindre idée dans le cerveau.

Régine prit bientôt la parole :

— Vous m'avez fait peur au premier instant, mais je vous ai reconnu bien vite. Qu'est-ce qu'il y a donc, Roger?

— Rien d'extraordinaire... Je me promenais, et... j'ai eu tort de venir ici, mais... la porte étant ouverte, je... n'ai pas fait attention.

Comment osait-il ainsi mentir? et pourquoi n'osait-il lui dire la vérité, que tout à l'heure il lui criait du fond de son âme?

— Ah! reprit elle, c'est seulement cela?... Tant

mieux! J'ai cru... je ne savais pas ce qui était arrivé... j'ai craint que quelqu'un chez vous fût malade. C'est pourquoi j'étais descendue, ajouta-t-elle, s'apercevant sans doute en ce moment qu'elle n'aurait pas dû descendre et qu'elle y avait mis trop d'empressement.

Roger, craignant de la voir partir, se hâta de la retenir en disant n'importe quoi.

— Vous n'êtes pas couchée, Régine, à cette heure?

— Oh!... j'avais différentes choses à mettre en ordre, et puis je n'avais pas sommeil... Eh bien! et vous, Roger?

— Oh! moi, c'est tout différent... je me promenais...

La jeune fille ne put s'empêcher de rire d'une si sotte réponse.

— Ainsi vous passez les nuits à vous promener?

— Je suis charmé de vous voir si joyeuse, car je vous croyais bien triste. Vous avez tant pleuré ce soir!

Elle baissa la tête et il crut la voir rougir.

— Oh! c'est vrai; vous avez dû me trouver bien sotte? Je ne sais pas ce que j'ai depuis quelque temps, je pleure d'un rien; je voudrais m'en empêcher et je ne puis pas...

— C'est, reprit-il amèrement, que vous aimez tant le chevalier!

— Sans doute, — et l'intonation de Régine marquait de la surprise, car Roger avait dit cela d'un accent terrible, — sans doute je l'aime bien; mais ce n'est pas pour cela, et je serais capable de pleurer aussi bien pour autre chose. Non, c'est stupide, aussi je ne veux plus sortir de ma chambre, parce que...

Elle baissa la tête, sa voix s'altéra, et elle balbutia :

— Je dois vous paraître si ridicule!

— Vous! s'écria Roger, vous? O Régine!

Et ne pouvant trouver de paroles pour repousser assez fortement une accusation si insensée, il saisit la main de Régine Elle allait parler; la parole mourut sur ses lèvres. Ils restèrent ainsi un instant; puis la jeune fille retira sa main, que Roger n'osa retenir, et le silence continua. Peut être était-ce le moment de se dire bonsoir; mais le clair de lune pouvait bien ne pas exister pour eux, non plus que la nuit, non plus que l'heure, et Régine reprit, comme s'ils étaient dans un salon, en plein jour.

— Eh bien! quand j'y pense, j'ai toujours envie de pleurer encore, parce que... Oui, certainement, j'ai souffert aussi pour notre ami; j'ai craint qu'il ne fût contraint à cette vente par de grands embarras et qu'il n'en eût beaucoup de chagrin. Mais aussi notre pauvre parc!... Il me semblait, Roger, qu'il était à nous; car nous y avons tant couru, tant joué ensemble! Nous avons laissé là de si bonnes heures, tant de souvenirs! Que de fois depuis j'y suis retourné seule pour les retrouver! Cela est si bon l'enfance et si beau! C'est le temps de ma vie qui m'a semblé le plus doux. Et dire que ce cher parc est vendu à un vilain homme, que je déteste sans pouvoir m'en empêcher, et que nous n'irons plus, moi du moins; qu'on fera peut-être couper les arbres, nos arbres, qu'on en chassera tous nos souvenirs, toutes ces images!... Vous étiez là encore petit garçon, Roger; Lucette y est encore un bébé... C'était comme si je vous voyais là, dans tous les coins, derrière tous les arbres; une sorte de mythologie à moi. Ah! nous étions si heureux alors!

Elle eut beau faire, une larme se reprit à couler, puis une autre, aux rayons de la lune qui les pénétrait de sa lumière. Elle tourna la tête et voulut sourire, mais elle pâlit sous le regard ardent de Roger.

— Régine! oui, c'est vrai, car alors nous étions toujours ensemble! Aujourd'hui toujours éloignés! Mais... peut-être ne sera-ce pas toujours ainsi...

— Il y a surtout cette clairière, près des noisetiers... parce que... vous vous rappelez bien, Roger?... le jour où ce chien si laid, si bourru, tout écumant, est venu à notre rencontre. Nous l'avons pris pour un chien enragé, comme il en avait bien l'air. Emilie s'est élancée derrière un arbre, la petite criait; moi, j'étais glacée d'horreur!... Vous n'aviez qu'un petit bâton à la main, et vous vous êtes jeté au devant de nous!... Depuis ce temps-là!...

Elle ne put achever; à demi-suffoquée, sa tête se pencha et rencontra celle de Roger, qui transporté, — car, à l'accent, à l'émotion, de ces virginales confidences, il se sentait aimé, — la serra dans ses bras.

— O! Régine! Régine! avec quel bonheur encore je donnerais ma vie pour vous!... Ma vie, qui est toute à vous, Régine!

Dès qu'elle en eut la force, elle se dégagea.

— Oh! Roger... nous sommes fous... Nous ne devons pas nous .. nous embrasser ainsi... Non! Partez! parce que...

— Pourquoi?... dit-il suppliant.

— Vos parents, reprit-elle...

Mais elle s'arrêta, confuse. Elle voulait dire sans doute que les parents de Roger n'approuver ient pas leur amour; mais ce mot, Roger ne l'avait pas encore prononcé : pouvait-elle le dire la première? Oh! non! Ses joues s'empourprèrent, et ce fut tout. Si elle se trompait! Si l'amitié seule dictait à Roger... Certainement elle n'en croyait rien; mais toute sa naïveté, toutes ses pudeurs, toutes ses ignorances en émoi, refusaient de nommer le grand nom, le nom magique du sentiment dont ils brûlaient tous les deux, elle dit seulement d'un faible accent :

— Il est tard.

— Non, dit Roger, non, il n'est pas tard. Laissez-moi vous parler encore. J'ai tant de bonheur! Il y a si longtemps que nous n'avons parlé ainsi... tous les deux!

Et voyant bien à ses regards indécis, à son trouble, à son inquiétude même, qu'elle n'avait pas le courage de le refuser, il s'assit tout près d'elle, sur l'appui de la fenêtre, et ils se mirent à causer doucement, tout bas et à demi-mots, s'entendant si bien. Sachant bien qu'ils s'aimaient, ivres de bonheur, ils recueillaient avec délices tout ce qui tombait d'amour de leurs yeux, de leurs lèvres, tout ce qui en frémissait dans leur accent et en émanait de tout leur être; mais le nommer, ils n'osaient, Roger pas plus qu'elle. Dans un coin du jardin, le rossignol aussi chantait sa nuit d'amour, les parfums d'avril s'exhalaient magnétiquement vers eux. La lune les enveloppait de sa lumière bénigue. Ils causaient, ils se taisaient. Au milieu d'un silence, le timbre de l'horloge frappa un coup vibrant, dont la jeune fille tressaillit.

— Cher Roger, dit-elle, déjà une heure du matin! Partez bien vite!

— C'est impossible! Il n'était que onze heures quand je suis venu; ce n'est que onze heures et demie.

Et il se reprit à lui parler. Elle cédait avec remords, s'oubliant plus qu'à demi préoccupée, quand de nouveau le timbre clair et plein retentit trois fois.

Les deux amants sursautèrent, et pourtant Roger osait murmurer encore :

— C'est impossible!

Régine s'enfuyait. Il la retint d'une main, et, tout suppliant, mais sans parler, il prit le petit bouquet d'œillets rouges et de réséda qu'elle avait encore à sa ceinture, le pressa de ses lèvres et le mit sur sa poitrine; puis il murmura :

— Bonsoir, bonsoir, ô ma Régine! à demain.

Ils se laissaient l'un à l'autre ce ciel que les hommes n'ont sans doute rêvé hors de la terre que pour l'avoir trouvé dans les grandes ivresses du cœur, mais trop fugitif, hélas! grâce aux entraves que l'humanité se forge à elle-même. Déjà, au fond du bonheur des deux amants, gisait la pensée de l'opposition de leurs familles. Ils ne l'écoutaient pas, ils lui imposaient silence; ils ne voulaient pas la reconnaître; mais elle était là, ils le savaient bien. Toutefois, dans ces premières heures, l'enivrement

domina tout et leur paradis fut complet. Régine, qui n'avait, elle, jamais cessé d'aimer, pour qui Roger, son Roger, avait toujours été la plus chère et la plus radieuse expression de l'être, Régine, dès qu'elle fut seule, tomba à genoux, joignit les mains avec force et leva son front idéalisé, fixa son regard exalté sur la voûte bleuâtre, scintillante d'étoiles, y cherchant la force invisible à laquelle jusqu'ici l'humanité a reporté ses biens et ses maux. Elle étouffait de reconnaissance; jamais prière plus ardente, jamais *Te Deum* plus éclatant, jamais encensoir chargé d'encens plus doux, n'alla parfumer les autres sphères, si les émanations de notre terre arrivent à d'autres sens que les nôtres. Puis elle se releva pieuse et recueillie, s'aimant, se respectant davantage, à présent que Roger l'aimait, et elle retourna furtivement dans sa petite chambre, pleine autrefois de soupirs, où maintenant elle rapportait avec elle le bonheur et toute sa légion de sourires, d'extases, de rêves dorés.

Ils n'avaient pas besoin d'un aveu plus net que les aveux muets de cette nuit charmante. Ils n'en avaient pas besoin pour s'entendre, seulement pour en jouir. Dès le lendemain, une entente merveilleuse, tacite, les rénissait à tous moments, dans tous les coins où ils pouvaient être seuls et où le rideau souriant des rameaux verts, la bonhomie du vieux mur couvert de mousse, ou des lambeaux d'ombre, posaient un voile entre le rayonnement de leurs âmes sur leurs visages et les regards de ceux qui les entouraient. Regards enivrants, serrements de mains furtifs; peu de paroles encore, bien qu'ils eussent tant à se dire, que chacun à part, intérieurement, ils se parlaient tout le jour.

— Qu'as-tu donc, Régine? disait maman Renaud. On te parle et tu n'entends pas. Cependant ce n'est pas tristesse, car tout à l'heure je te regardais; tu avais la figure tout éclairée et l'on aurait dit que tu causais avec quelqu'un.

— C'est vrai au moins qu'on ne sait pas ce qu'elle a, venait dire Lucette en se penchant sur sa grande sœur et la regardant sous le nez. Ah! bon! voilà qu'elle pique un soleil à présent!

Car Lucette s'appliquait, pendant les vacances, à apprendre et à parler le langage collégien.

— Quelle est cette jolie garçonne? demandait un jour une femme du monde (ce n'est pas là qu'on académise le plus) en montrant une fillette de quinze à seize ans, à figure mutine et rondelette, grande, mais peu développée, gauche et gracieuse à la fois.

Ce mot, dont une inflexion gracieuse adoucissait la rudesse, est plein de vérité pour l'âge indécis où était Lucette, si l'on admet pourtant que les garçons de quinze ans aient, avec la même pétulance, autant d'innocence et de gentillesse.

Mais les persécutions de madame Renaud, la meilleure des femmes et la plus tendre des mères, aussi bien que celles de Lucette, qui adorait sa grande sœur, n'allaient pas plus loin. Régine pouvait, sans trop de gêne, filer la trame de son doux rêve intérieur. Il n'en fut pas ainsi chez les Cardonnel. Un coup d'œil fortuit avait éveillé les soupçons du notaire; ils augmentèrent les jours suivants parce qu'il surprit le manége des deux amoureux. Aussi crut-il devoir faire entendre à son fils les conseils de la sagesse, et l'emmenant sous prétexte de visiter la métairie qu'ils possédaient tout proche de Bruneray, — après avoir fait la visite des écuries, distribué au métayer le conseil, l'éloge et le blâme, monsieur Cardonnel passa dans le bois pour marquer des baliveaux, et, bientôt essoufflé de toutes ces opérations, il s'assit sur un tronc coupé, engagea Roger à s'asseoir auprès de lui, et, avec toute la majesté que sait à l'occasion assumer un père qui est officier public, il parla ainsi :

— Tu sais, Roger, nos petites affaires ne vont pas mal. J'ai acheté ça vingt mille francs, il y a dix ans; ça en vaut trente mille maintenant. J'y ai mis, il est vrai, beaucoup d'argent; puis en 1849, les terrains n'étaient pas chers. C'était une bonne affaire. Je pensais à vous, je me disais : L'étude sera un jour la dot d'Emilie, il faut que je mette de côté quelque autre chose pour Roger. Dans ce temps-là je croyais aller bien plus vite; l'étude me rapportait en moyenne, depuis six ans, neuf mille francs. Nous n'en dépensions que le tiers, la vie étant aussi à meilleur marché, et je me disais : Dans vingt ans, si Dieu me prête vie, mes enfants auront chacun soixante mille francs de dot, sans compter ce que je pourrai leur laisser après ma mort. Je comptais sans le misérable qui est venu me voler ma clientèle, et pour qui l'honneur et la délicatesse ne sont que des mots. Pour moi, je ne connais qu'une chose, c'est de faire mon devoir honnêtement, et ce n'est pas ainsi que, dans le monde où nous sommes, on s'enrichit. Ensuite votre éducation, depuis quelques années, a tout absorbé, et même ça ne suffit pas. J'ai dû emprunter. J'espère qu'avant deux ans tu seras docteur, et qu'alors ce sera fini, surtout si ta sœur est mariée, et qu'alors nous pourrons payer nos dettes et économiser de nouveau. Mais, malheureusement, je le répète, il faut en rabattre de tout ce que nous avions imaginé. Du moins, je t'ai donné les moyens de te faire un bel avenir, et il t'appartient malgré tout de réaliser nos rêves. A bien prendre, pour un garçon, quelques dizaines de mille francs de plus ou de moins ne sont rien : c'est l'instruction qui est tout. Intelligent comme tu l'es, tu peux parvenir au premier rang, soit que tu te fasses avocat, soit que tu entres dans la magistrature. Mais pour ça, il faut le vouloir, il ne faut pas s'amuser en route; il ne faut pas prendre à côté, mais suivre hardiment et tout droit son chemin.

— Tu sais, père, que je travaille, dit Roger.

— Je le sais; je ne te fais pas reproche de ce côté-là. Tes professeurs ne m'ont jamais fait que des éloges de toi, je sais que tu es le plus rangé de toute l'école : j'en suis bien heureux. Mais il faut que ça continue. Tu as de l'ambition, j'espère?

— Certainement, répondit le jeune homme, qui eût été vraiment bien obstiné s'il ne l'avait pas sucée avec le lait de sa mère et, depuis le sevrage, dans chacune des paroles et dans tous les actes de ses parents.

— Bien; mais ce n'est pas le tout que d'en avoir, il faut agir en conséquence, ne penser qu'à cela sérieusement. Tu as vingt ans : c'est l'âge où les sens parlent haut, quand ils n'ont pas parlé beaucoup plus tôt; mais ta vie studieuse et tes bons penchants t'ont gardé sage, du moins, je le crois, jusqu'à présent. Je ne te demande pas de continuer, ce serait être trop exigeant; moi aussi, j'ai été jeune, et je suis trop bon père et trop raisonnable pour ne pas te pardonner de faire comme j'ai fait moi-même, comme nous faisons tous. Je veux te prévenir seulement de ne pas donner dans la folie de prendre l'amour au sérieux. Quand tu seras en bon train, dans cinq ou six ans, dix ans peut-être, suivant les circonstances, tu chercheras une femme, et il faut espérer qu'elle pourra tout réunir, et faire ton bonheur, en même temps qu'elle t'apportera de la fortune ou de belles protections et, si possible, les deux; en attendant il y en a d'autres qui te feront prendre patience. Je n'ai pas besoin de te dire lesquelles, et si tu es délicat, il ne manque pas dans les villes de petites ouvrières qui ne coûtent pas cher; et tu es assez joli garçon pour être aimé pour toi-même. Mais, vois-tu, pas de folies ni dans un sens ni dans l'autre. Je n'ai pas d'argent à te donner pour tes maîtresses, et, quant à concevoir de l'amour pour une fille honnête, c'est trop tôt, ça ne pourrait pas réussir, et ça te causerait du chagrin, ça te distrairait du travail et nuirait énormément à ton avenir...

Le bon bourgeois s'arrêta, et, ne recevant pas de réponse, il regarda son fils : Roger avait le front rouge et la tête baissée. Monsieur Cardonnel eut un sourire de maître homme, et reprit d'un ton paterne :

— Vois-tu, Roger, je te parle en bon père et en ami. Je connais la vie, moi; j'ai de l'expérience et je ne veux que ton bien. Il faut prendre garde : à ton âge, on a des yeux; on trouve à côté de soi une fille jolie, aimable, bonne, honnête... Parbleu! ça n'est pas difficile de se laisser aller à l'amour, et l'on s'enflamme, on la suit partout, on prend sa main, on va peut-être jusqu'à lui faire des déclarations qu'elle ne devrait pas souffrir; mais qu'est-ce que cela signifie, quand on ne peut pas l'épouser? Cela peut être même une mauvaise action, car si la personne n'est pas assez sage pour comprendre qu'elle ne doit pas compter là-dessus, on peut lui causer du chagrin pour toute sa vie. Et surtout s'il s'agissait de bonnes gens, de bons amis, bien qu'ils ne soient pas de votre rang, c'est, ce serait une double faute. Je ne parle pas de séduction, car alors ce serait un crime!

Il était vraiment beau, monsieur Cardonnel, dans la majesté de cette indignation vertueuse! Mais comment se faisait-il que la même chose fût un crime à Bruneray, et une peccadille, que dis-je? un arrangement *délicat*, à Dijon? Il est vrai que Régine, si elle était moins que les Cardonnel, était plus qu'une *petite ouvrière*. — La morale des héritiers de 89 est toute dans ces différences.

Roger n'en saisissait ni le ridicule ni l'odieux. Il était fils de sa classe, et bien que des meilleurs, n'était pas arrivé à ces considérations. Mais à défaut de connaissance, il avait l'amour, c'est-à-dire la foi. Aussi les paroles de son père le faisaient-elles horriblement souffrir. Il ne se disait pas qu'il est infâme que, sous prétexte de raison et même de moralité, le père lui-même se charge, — quand ce n'est pas la mère, hélas! — de dépraver son fils, à ses premiers pas dans la vie; mais il tremblait de douleur et d'indignation. Pour tout au monde, il eût voulu empêcher que le nom de Régine fût prononcé au bout de telles considérations, et déjà ce nom, cette image, étaient sous-entendus... Le jeune homme se leva; le soleil baissait à l'horizon.

— N'est-il pas temps de rentrer? dit-il.

— C'est ainsi que tu me réponds? observa monsieur Cardonnel, mécontent.

— Mon père, je songerai à ce que tu m'as dit, mais je ne pense pas...

— Allons, parle.

— .....Je ne t'ai donné jusqu'ici, tu viens de le dire toi-même, aucun sujet de plainte, et par conséquent...

— Et par conséquent, ça va venir, c'est croyable.

— Mais non, pas du tout!...

Et Roger garda le silence.

— Je t'ai parlé comme à un homme, reprit monsieur Cardonnel avec solennité, et tu me réponds comme un enfant.

L'arrivée du métayer, qui venait parler à *son maître*, épargna à Roger l'embarras de répondre à cette apostrophe. Le martelage, le baliveau, les chênes blancs et noirs, la litière, etc., changèrent la conversation et parurent à Roger rafraîchir l'atmosphère. En revenant à la métairie, il interrogea le bonhomme et l'emmena sur le chemin de Bruneray le plus loin qu'il put; après son départ, une histoire de chasse, arrivée en compagnie du chevalier, défraya le reste du chemin, et l'on toucha le seuil de la maison sans autre accident que cette remarque paternelle :

— Tu es bien bavard quand on ne t'interroge pas!

L'effet des sages conseils de monsieur Cardonnel avait été de remplir Roger du besoin ardent de parler le soir même à Régine. Qu'avait-il à lui communiquer? Il ne s'en était pas très-bien rendu compte, mais leur amour était déjà menacé! Ne fallait-il pas s'entendre? Chercher un appui, une force nouvelle dans une union plus étroite? Roger n'avait pas osé demander à Régine un rendez-vous depuis les belles heures passées à la fenêtre, et ils ne s'étaient vus, parlés, que furtivement, sans autre explication que les effluves magnétiques de leurs yeux, de leurs voix, de tout leur être. Maintenant, le jeune homme osait, il n'hésitait plus. Ne devait-il pas partir, hélas! dans trois jours?

Mais comment obtenir de Régine ce rendez-vous, sous l'œil observateur de monsieur Cardonnel? Roger écrivit cette ligne : « Il faut absolument que je vous parle ce soir, au jardin, » et la mit sous les yeux de Régine, en lui présentant une romance, au piano, tandis qu'Emilie feuilletait de son côté. Il vit se baisser avec une adorable expression de trouble et de confusion les paupières de la jeune fille; mais il ne lut pas *non* dans son regard, et le serrement convulsif de sa main au départ dit : J'y serai.

A onze heures, quand il ouvrit avec précaution la petite porte, il vit Régine tremblante dans l'ombre du mur. Comment ne pas la presser dans ses bras avec reconnaissance, avec adoration, avec protection, avec orgueil, avec une ivresse mêlée de tous ces sentiments à la fois?

— Oh! Roger! dit-elle, oh! Roger!.,. C'est bien mal, peut-être...

— Non! non! dit-il.

— Mais je n'ai pas voulu vous faire attendre, là... seul... Vous auriez été trop triste; non, je ne pouvais pas!

Elle l'entraîna dans l'ombre que jetait le mur, jusqu'à un bouquet de bois, qui leur masquait la maison. Elle était émue et semblait près de pleurer, et pourtant, quand la lune frappa son visage, les feux de son regard firent honte à la blafarde lumière qui l'entourait. Comme elle était belle, mon Dieu! Régine! Il ne l'avait jamais vue ainsi.

— Pardonnez-moi, lui dit-il, tout tremblant aussi; j'avais tant besoin de vous parler!... Il fallait absolument...

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-elle.

— C'est, répondit-il... et il s'arrêta.

Ce qu'il y avait? Oh! c'était après tout bien peu de chose! On voulait les empêcher de s'aimer! Etait-ce par trop absurde? Et cela valait-il même la peine d'en parler? Roger ne le crut pas sans doute, car il ajouta seulement :

— O Régine! que je vous aime!

La jeune fille frémit de cet aveu, qu'elle savait bien déjà, mais qu'elle voulait pourtant, et, toute éperdue, son front se pencha jusque sur l'épaule de Roger.

— Moi aussi, dit-elle à voix basse; oh! moi aussi, Roger!

Ils oublièrent dans leur étreinte tout ce qui n'était pas le bonheur d'aimer. Puis ils se répétèrent : « Je t'aime! je t'aime! » en se regardant, les lèvres débordant de sourires et les yeux en pleurs, et chaque fois un baiser suppléait la parole en vain cherchée, puis exprimée plus encore. Mais bientôt Régine s'écarta de son amant.

— Oh! que je suis folle! Oh! que je dois vous sembler coupable!

— Vous!... Toi, ma Régine!

— Oui. Je ne devrais pas être ainsi, vous laisser voir tout ce que je pense. Les femmes ne doivent pas être ainsi, tout le monde le dit.

— Qu'est-ce que cela vous fait, Régine? Est-ce que nous pouvons nous mentir l'un à l'autre? Demande-moi tout ce que tu voudras, je te dirai tout... si je me rappelles... car je ne pense plus qu'à toi. Est-ce que tu ne sens pas que ce qu'il y a de plus grand au monde, c'est notre amour?

Il se jeta sur l'herbe, à genoux devant elle,

— Je t'adore! Tu es ma vie, ma lumière; tu es le beau et le bien, Régine. Tu es tout.

Elle aussi, de même, avec une grâce charmante, se laissa tomber à genoux comme lui.

— J'allais te le dire, mais tu as parlé le premier. Ecoute-moi : je suis trop heureuse! et si je mourais demain, je dirais : J'ai connu le bonheur. Que tu es bon! que tu es grand, mon Roger! Comment vais-je faire à présent pour te rendre assez heureux?

Le jeune homme la releva, et la retenant embrassée
— Te laisser voir, te laisser aimer, lui dit-il avec transport, et..

Et de nouveau ses lèvres s'unirent à celles de Régine.

Cette fois peut-être ce ne fut plus la voix du monde qui parla à la jeune fille, mais une autre plus intime, celle de sa propre pudeur; s'arrachant aux bras de son amant, elle le retint à distance, de ses mains unies aux siennes. Il subit cette douce autorité, et ils parlèrent à demi-voix, d'un murmure semblable aux voix de la nature, qui chuchottaient autour d'eux, et il n'était pas plus question qu'auparavant dans ce dialogue du discours paternel qui avait provoqué le rendez-vous. Roger n'y pensait plus, Régine oubliait de s'informer, et les raisons qu'ils avaient d'ailleurs leur suffisaient tout à fait.

— Est-il possible, disait Roger, qu'il y ait tant de beauté et tant de grandeur dans un être? Je ne te connaissais pas. Tu es une divinité, Régine! Que c'est bon de t'avoir toujours aimée! Cependant j'ai été bien fou de ne pas te rechercher toujours comme à présent; car nous avons été des années à passer l'un près de l'autre sans nous arrêter, sans presque nous voir. Nous étions insensés, nous perdions notre bonheur.

— Pas moi! répondit-elle doucement, pas moi!

— Comment?

— Moi, je t'ai toujours aimé, Roger; tu as toujours été pour moi ce qu'il y a de plus cher, de meilleur au monde. Quand tu m'as quittée, je suis restée à la même place, et, même bien enfant, j'ai pleuré de ton abandon; tiens, dans ce lieu où nous sommes, plus d'une fois. Je croyais bien alors que ce serait pour toujours, que tu ne me reviendrais jamais. Oh! c'était cruel, mais enfin je m'étais dit : Eh bien! je l'aimerai, moi; je l'aimerai toute seule, et ce sera encore un bonheur, le seul que je puis avoir.

Elle pleurait encore, et Roger, transporté, recueillait ses larmes en la bénissant et en s'accusant.

Il fallut bien se revoir encore, de la même manière, la veille du départ. La jeune fille frémissait en songeant, si de telles entrevues avaient été surprises, aux reproches de ses parents, au blâme de tous; mais, devant les prières de Roger, le besoin de son propre cœur, elle ne pouvait trouver un refus. Cette fois, les tristesses de l'adieu, remplissant leurs âmes, amenaient avec elles mille appréhensions jusque-là écartées.

— Tu m'écriras, n'est-ce pas, ma chère fiancée? dit Roger.

Elle baissa douloureusement la tête.

— Oui, je t'écrirai, moi, je t'écrirai; mais je n'aurai pas tes réponses, Roger. Si je recevais des lettres de toi, ce serait dire... Mes parents ne le voudraient pas à l'insu des tiens, et les tiens, Roger (elle fondit en larmes)... Je ne suis pas la femme qu'ils rêvent pour toi, je le sais bien.

— Qu'importe! dit le jeune homme. Tu es ma femme, la seule que je puisse avoir. Je vais travailler à me rendre indépendant, et alors il faudra bien qu'on me permette d'être heureux.

Il partait en effet plus ambitieux que jamais; car il voulait, à force de succès, gagner par lui-même tout ce qu'on rêvait pour lui, acquérir ainsi le droit d'imposer son choix à sa famille, et tout mettre avec bonheur aux pieds de Régine.

III

UN GRAND CHANGEMENT.

En 1862, c'est-à-dire deux ans et demi après l'époque où le baron de La Barre des Vreux avait vendu son château à monsieur Jacot de la Rive, un ancien habitant de Bruneray, transporté dans cette petite ville, aurait cru s'être mépris et eût demandé où il se trouvait. Le vieux Bruneray existait bien toujours, avec ses rues étroites et ses vieilles maisons; mais tout ce qui l'entourait avait changé d'aspect, à tel point qu'il en avait changé lui-même. Au lieu de se présenter comme autrefois, groupe sombre, entremêlé de verdure, isolé, à mi-rampe de la colline, il étendait maintenant dans toutes les directions, comme des bras de poulpe, des rangées de maisons grandes ou petites, mais toutes neuves, qui descendaient jusqu'au bord de la rivière. Là une usine, grande à elle seule comme tout l'ancien Bruneray, épatait son vaste parallélogramme autour d'une énorme cheminée de brique, d'où sortaient constamment des flots de fumée noirâtre. A cette usine aboutissaient de toutes parts charrettes, voitures, piétons, et ses bruits sourds et profonds, son cliquetis incessant, remplissaient l'air autrefois si paisible et si pur de la vallée. Sur une grande étendue, les sillons rougeâtres des guérets avaient fait place à des trous béants, où se trouvait une fourmilière d'ouvriers, qu'on eût pris de loin, à leur dos constamment courbé, presque horizontal, au mouvement répété de leurs bras, maniant la pioche, pour des quadrupèdes fouisseurs. Les routes, bien empierrées et jonchées de scories ferrugineuses, traçaient dans la campagne de longs rubans noirs; à peu de distance de l'usine, une gare à peine construite, tête de l'embranchement récemment achevé sur le chemin de fer de Paris à Mulhouse, montrait ses files de wagons, ses ballasts, sa voie droite et fine, où de temps en temps glissait un train grondant, et d'où partait le cri âpre et tourmenté de la travailleuse locomotive.

De la gare au château, sur la courbe adoucie de la colline, serpentait une belle route, déjà plantée de petits ormeaux enfermés dans un treillis vert. A droite, en montant, on avait sous les yeux tout le nouveau Bruneray, consistant, pour le beau quartier, sans parler des auberges, cabarets, gargottes et maisons ouvrières, qui occupaient l'espace au delà et le bas de la colline, en une seule rue, non encore pavée, mais déjà bordée presque à chaque rez-de-chaussée de cafés et de magasins, dont quelques-uns affectaient l'élégance chatoyante exportée de Paris sur toute la surface du globe. Quant au château, il était à peine reconnaissable. Le parc, dans sa plus grande partie, était devenu un jardin anglais; la vieille façade, rafraîchie, avait été enjolivée de sculptures qui lui donnaient quelque chose de l'air d'une lorette poudrée de riz et coiffée à la Pompadour, et l'on y avait adjoint des communs et des écuries, en forme de bastions crénelés.

Autre signe de prospère activité, deux villas étaient en construction non loin du château : l'une, d'architecture mauresque, décélait les goûts artistiques de monsieur Nauthonier, principal notaire de Bruneray; l'autre, un chalet suisse, représentait les gains faits sur la vente des terrains ferrugineux par un propriétaire du pays.

Mais ces changements extérieurs étaient peut-être les moindres. L'invasion d'une population nouvelle d'ouvriers, d'employés et d'ingénieurs, le luxe, le caractère et les relations des nouveaux propriétaires du château, l'appât des bénéfices que promettait la compagnie, l'es-

sor qu'avait pris soudainement le commerce, toutes ces causes avaient profondément changé les mœurs et l'esprit de Bruneray, autrefois d'une simplicité sinon d'intention, du moins par le fait pleine de bonhomie. Cinq ou six personnes ayant fait des gains considérables soit sur la vente des terrains propres à la construction ou à l'extraction, soit sur les grands travaux qui s'étaient si rapidement accomplis, cela avait allumé tous les esprits, brûlé tous les cœurs du désir d'en faire autant ou du regret amer de ne pouvoir le faire. Et comment échapper à de tels sentiments quand de jour en jour la voix publique répétait des nouvelles de cette importance :

— Monsieur Charbonnier a réalisé vingt mille francs sur l'entreprise des toitures de la gare.

— Vatout l'a emporté pour la fourniture du bois, il va faire agrandir son magasin.

— On va bâtir un hôtel superbe entre la gare et la station.

— Madame Trismanet a loué ses deux chambres cinquante francs par mois.

— Deux modistes de Paris sont venues s'établir dans la rue Basse, on remet le magasin tout à neuf.

— Vous savez la maiso de monsieur Vérin, qui n'est pas encore finie, cette belle maison dans la rue Neuve, on a déjà loué le rez-de-chaussée, le premier et les mansardes pour un grand magasin de nouveautés; un industriel qui vient de Paris!. .

Quand, se mettant à sa fenêtre, d'où l'on n'apercevait autrefois que de rares passants ou des enfants barbouillés, on voyait passer, au trot léger de deux beaux chevaux, conduits par un cocher en livrée bleue, en gants blancs, un breack portant soit les dames Jacot de la Rive, à demi-renversées sur les coussins, et dont les robes remplissaient la voiture de nuages de mousseline ou de flots de soie, avec des chapeaux délicieux, ou bien des invités du château. Parisiens pour la plupart, dont les costumes et la désinvolture excitaient alternativement l'admiration ou la critique, mais toujours le plus vif intérêt, même sous la critique, une secrète admiration, l'envie tout au moins cachée;

Quand de beaux jeunes gens, c'est-à-dire des jeunes gens bien mis ou, si l'on veut, étrangement mis, traversaient, d'un air dédaigneux ou vainqueur, les rues de Bruneray, lorgnant çà et là *les indigènes*, et entraient au grand café en demandant les consommations les plus parisiennes, que les cafetiers s'empressaient de fournir avec orgueil; quand on entendait raconter les splendeurs de la fête que madame Nauthonier, ou la mairesse, ou la percepteuse d'enregistrement (les trois grosses maisons de Bruneray) avait donnée aux gens du château et aux principaux de la ville, fête pour laquelle plusieurs toilettes étaient venues de Paris; quand on lisait dans les journaux le discours du directeur des forges de Bruneray à ses actionnaires, leur prédisant les plus belles destinées dans un temps prochain; quand les denrées haussaient chaque jour; quand on ne voyait plus à l'église que robes de soies et chapeaux à plumes; quand on ne parlait plus que de hauts prix, de belles choses, de grands personnages et de grandes fortunes; et que jusqu'aux plus humbles du peuple avaient cet air fier et important de gens qui, s'ils ne possèdent pas la richesse, en ont du moins reçu la haute révélation.

Sous de telles influences, les habitants de Bruneray, et particulièrement la *société*, s'étaient rapidement élevés à la hauteur de la situation. Désormais on ne sortait plus qu'en tenue, quand ce n'eût été que pour se rendre chez son voisin, de l'autre côté de la rue; on n'allait plus en chapeau de paille, — ou sans chapeau, — cueillir les violettes, au printemps, dans les buissons; les champignons, dans les bois, à l'automne, ou les noisettes. On se rendait solennellement en grand costume à la promenade des tilleuls, au bout de la ville, les Champs-Elysées de l'endroit; on s'étudiait à reproduire les façons nouvelles; on se saignait, on économisait secrètement sur le vivre pour renouveler sa garde-robe ou son mobilier; on s'inscrivait chez la couturière et la modiste venues de Paris, et l'on payait sans sourciller leurs notes énormes, quand autrefois on marchandait les centimes aux ouvriers du pays. On cessait d'inviter lorsqu'on ne pouvait offrir des glaces au champagne, et les petites soirées d'amis, à l'improviste, où l'on croquait, au coin du feu, des marrons grillés, arrosés de vin de Beaune, où l'on dansait au piano, après avoir chanté des romances, devinrent si ridicules qu'elles disparurent tout à fait. On vécut froidement et silencieusement chez soi, pour ne se montrer qu'armé de toutes pièces; on s'empesa, de peur de laisser-aller fâcheux; et toute l'attention, toutes les énergies furent tendues vers la recherche en tout genre du *comme il faut*.

Dans le peuple de la petite ville et des environs, la révolution n'avait pas été moins profonde. A l'inauguration des travaux, le salaire offert par la direction excédant d'un cinquième le prix courant, toute la population travailleuse s'était précipitée sur ce chantier. Le prix des journées avait haussé dans les champs, et le pauvre avait béni les industriels et porté aux nues le nom de monsieur Jacot. Seuls, les propriétaires et fermiers d'abord avaient murmuré; mais déjà l'élévation des prix du marché, due à une population plus nombreuse et à la plus grande facilité des transports, compensait au delà pour eux l'élévation des salaires. Celle-ci inspirait toujours au peuple un grand contentement, il bénissait les industriels et seulement commençait à maudire les propriétaires et les commerçants. Il gagnait maintenant dix sous de plus qu'autrefois, mais un pain lui coûtait cinq centimes de plus par livre; le lait, les pommes de terre, la graisse, la viande de porc, le bois, avaient également haussé; son loyer avait augmenté d'un tiers et ses besoins avaient fait de même. Il enviait lui aussi la richesse et le loisir, et, comme les autres, il prétendait s'élever. Malheureusement il n'avait pu que remplacer par le drap brûlé du fripier et l'étoffe à cinquante centimes du magasin de nouveautés la solide bure désormais méprisée, porter, au lieu de sabots, des souliers percés, passer le lundi au cabaret. Mais le dimanche, en général, on était superbe, et les vêtements tendaient à se rapprocher de ceux de la bourgeoisie, qui regardait cette prétention d'un air de mépris et la condamnait comme un crime.

Son indignation toutefois était encore plus vive contre les ouvriers venus de Paris ou d'autres centres industriels : mécaniciens, tourneurs, ajusteurs, fondeurs, qui, gagnant beaucoup plus que les manœuvres, se permettaient d'aller au café, où ils jouaient au billard et coudoyaient les bourgeois, et qui chantaient le soir dans les rues des scies parisiennes et des refrains quasi-révolutionnaires, tandis que leurs femmes portaient des volants et des chapeaux... Une horreur! — Les employés formaient dans tout cela une classe intermédiaire, et, selon leur importance, voyaient ou ne voyaient pas la société. Bruneray enfin, de canton rural et paisible, était devenu un petit monde entier, plein d'intérêts divers et complexes, de mouvement, d'agitation même, au point que ses anciens habitants n'avaient pu se remettre encore de l'émotion d'un tel changement et en restaient essoufflés, haletants, comme des gens surmenés par une marche trop rapide.

En effet, quel vaste champ ouvert tout à coup aux ambitions, aux jalousies, aux susceptibilités, aux médisances, aux craintes, aux intrigues! Ces passions assurément, toutes ces impulsions, existaient auparavant; mais forcément assoupies, elles ne pouvaient s'exercer qu'. grand'peine, et même en créant parfois, à force d'imagination, l'objet de leur activité. Maintenant c'était à n'y pas suffire; madame Cardonnel en avait la fièvre, et avec elle combien d'autres!

Le point culminant de toutes les pensées était le château, la famille Jacot de la Rive; tout partait de là et

tout y aboutissait. Monsieur Jacot était le directeur, le monarque de l'usine et de tous les travaux qui s'y rapportaient; il était également de l'administration du chemin de fer, et sur l'embranchement tout n'allait que par ses ordres. On n'ignorait pas non plus son influence dans une société financière des plus connues et dans certains journaux, l'un politique, l'autre financier, dont il était un des plus forts actionnaires et membre du conseil de surveillance, et l'on partait de là pour dire dans le pays, — était-ce exagération ou non? — qu'une recommandation de monsieur Jacot de la Rive était la fortune d'un homme. Les paysans ajoutaient même :

— Oh! il s'entend bien avec l'empereur!

Le journal qui comptait monsieur de la Rive parmi ses administrateurs approuvait en effet la politique impériale, et tout au plus offrait parfois des conseils respectueux.

On imagine d'après cela combien de requêtes et de sollicitations devaient affluer chez le grand industriel, et de quelle considération il devait être entouré. Faits, espérances, tout dépendait de lui, tout allait à lui. Les paysans le saluaient bas, admirant en cet homme la puissance, l'activité, l'éclat, qui dans leur vie sombre et sans idéal leur paraît l'idéal même, et ils disaient :

— A la bonne heure! en v'là un vrai seigneur et un vrai château!

L'industriel pourtant était loin de donner, à proportion de sa richesse, autant que le chevalier; mais nécessairement il donnait davantage, surtout il pouvait tant donner! Les espoirs qu'il excitait lui étaient portés en compte, et c'était énorme. Il n'y avait pas d'homme plus populaire dans tout l'arrondissement, et, pour être député, il n'avait qu'à attendre les élections.

Tandis que monsieur Jacot gouvernait ainsi la sphère de l'ambition, sa femme, qui d'ailleurs n'y était pas étrangère, tenait le sceptre du luxe, de l'élégance et de la mode, c'est-à-dire la vanité. — Ambition et vanité, que restait-il qui ne fût à eux?

Madame Jacot de la Rive avait pris au sérieux la mission de la femme, qui consiste, d'après un grand nombre de penseurs modernes, à faire valoir sa grâce et sa beauté par l'étude approfondie de la parure. Elle y excellait depuis vingt ans; mais, en dépit de cette date, de l'âge de son fils, qui venait d'atteindre sa majorité, et de la beauté en fleur d'une fille de dix-neuf ans qu'on voyait à ses côtés, elle ne cessait de passer pour une jolie femme et de prétendre à ce titre. Beaucoup même la préférait à sa fille, moins gracieuse et moins aimable, et toutes deux jouissaient de l'admiration générale, qui ne leur donnait point de rivales dans le pays. Pour combien le velours, la soie, la dentelle, les plumes, rubans et bijoux, et surtout l'art qui les disposait, entraient-ils dans ce jugement naïf et complexe? Il est difficile de le savoir, à moins d'en croire le chevalier, qui affirmait, en petit comité d'amis, que mesdames Jacot, habillées en ouvrières, n'eussent pas été dignes, au point de vue plastique, de figurer à dix rangs au-dessous de la belle Emilie, et que leur grâce tant vantée ne valait pas un sourire de Régine, sa favorite, il est vrai.

Mais qui eût pu concevoir mesdames de la Rive habillées en ouvrières? Il fallait pour imaginer une telle abstraction un esprit ergoteur, philosophique et bizarre comme celui du chevalier; il eût fallu avoir le caractère mal fait de ceux qui cherchent des taches au soleil, et l'on n'avait qu'une idée, celle de se chauffer le plus près possible à ses rayons et de s'en éclairer soi-même. Admirer, louer, prouvait la connaissance. Combien affirmaient que madame Jacot de la Rive était une femme d'esprit, qui ne l'avaient pas entretenue cinq minutes! Cette raison est une de celles qui donnent toujours des vertus et de l'intelligence aux puissants. Le petit nombre admis à l'intimité du château en perdait la tête.

On devine quelle compétition avait eu lieu à ce sujet. Les deux années écoulées, depuis l'établissement à Bruneray de l'importante famille, contenaient déjà des drames entiers d'ambitions heureuses ou désespérées ou de manœuvres plus ou moins occultes, qui avaient fait éclater dans la *société* des haines et des brouilles autrement âpres que celles qui divisaient auparavant la petite ville. La famille Cardonnel n'avait pas été la dernière à désirer l'amitié des Jacot et à la rechercher; mais, fidèle à son caractère, elle était restée digne dans cette poursuite et n'avait mis en œuvre ni empressements serviles ni dénigrement d'autrui, encore moins les calomnies auxquelles certaines avaient recours pour se débarrasser de leurs concurrents. Il en résulta qu'elle fut victime des moyens qu'elle n'employait pas. Elle reçut, comme tous les notables de Bruneray, la visite de monsieur et de madame Jacot, et la rendit avec empressement, en déployant toute la pompe et toute l'amabilité possibles; mais, bien que l'accueil eût été cordial et la conversation animée, au point que le soir madame Cardonnel, débordant de joie, répétait :

— Je suis sûre que nous leur avons fait une excellente impression et que nous reverrons bientôt ces dames; elles sont si charmantes!...

Cette espérance ne se réalisa pas, en sorte qu'après la première quinzaine passée tout entière à célébrer la bonté, l'esprit, l'amabilité des habitants du château, une autre quinzaine s'écoula, pendant laquelle ces belles qualités pâlirent, se nuancèrent d'observations moins bienveillantes, et finirent au bout d'un mois par se trouver changées en sot orgueil et en morgue ridicule. Cela toutefois à voix basse, on désirait tant la protection et l'intimité des Jacot pour l'avenir de Roger et d'Emilie! Sans parler du *monde*, vis-à-vis duquel c'eût une humiliation d'être relégué au second plan dans la faveur de ces personnages.

Cette humiliation fut subie pourtant pendant toute la première année, et de qui pouvait-ce être la faute, sinon de l'infâme Nauthonier, le Satan auquel chez les Cardonnel on rapportait tous les maléfices, et qui certainement y avait sa part. On l'avait vu en peu de temps devenir l'agent officieux, puis quasi-officiel, de monsieur Jacot, traiter ses marchés, ses affaires, être familier au château, se faire le cicerone, l'ami, le conseiller de monsieur, le complaisant de ces dames. Sachant que monsieur Jacot désirait agrandir son domaine, il fit le siége de toutes les pièces de terre à la convenance du château, et les obtint pour la plupart de ceux qui les possédaient, à l'aide des moyens que lui fournissaient et sa faconde effrontée, et sa finesse diabolique, et sa connaissance des hommes et des affaires du pays. Il gagna ainsi, outre de bons honoraires, la confiance et la gratitude du grand industriel, en même temps qu'un surcroît de considération, parce qu'on les voyait fréquemment ensemble. On s'adressa à monsieur Nauthonier pour arriver à monsieur Jacot, ainsi que l'on courtise le favori d'un roi. Le vieux médecin était mort, naturellement le maire fut monsieur Jacot, et monsieur Nauthonier, nommé premier adjoint, remplit la fonction du titulaire trop occupé. Pour lui, ce Nauthonier, il trouvait le temps de suffire à tout; ses clercs lui faisaient la grosse besogne, comme le second adjoint, comme bien d'autres, ceux qu'il savait employer à son profit.

— Vil intrigant! s'écriait plus fort que jamais, et tout aussi vainement, son rival malheureux, monsieur Cardonnel.

Pour madame, elle ne pouvait plus entendre parler de cet homme sans exaspération, et s'il arrivait qu'elle le rencontrât dans la rue, elle pâlissait d'émotion, de colère, et rentrait chez elle avec des palpitations de cœur ou quelque chose de semblable.

Ces sentiments, quoique violents, étaient concevables. Roger allait achever son droit; il allait *entrer dans la carrière* sans protecteurs, et, à défaut de celui-ci, il y rencontrerait sans doute plus d'un Nauthonier. Emilie,

la belle Emilie, avait atteint l'âge de vingt ans, sans avoir encore trouvé un *parti* sérieux, et le clerc de l'étude, l'unique, tandis que monsieur Nauthonier en possédait trois, osait soupirer pour elle, comme si elle eût été la plus vulgaire des filles de notaire. Ces deux enfants, objet de tant d'orgueil et de si beaux rêves, et qui les justifiaient si bien par eux-mêmes, devaient-ils donc s'étioler dans les vulgarités d'une vie pauvre et mesquine? Le talent d'Emilie se mourait à l'ombre. On avait espéré le produire chez monsieur Jacot de La Rive, tant à Paris, où ils résidaient une partie de l'année, qu'au château, et l'on avait pu à peine le mentionner; en deux ou trois visites officielles, il n'y avait pas eu moyen de chanter.

Ce fut Roger qui sauva la situation. Aux grandes vacances, il alla faire visite au château, et du premier coup s'acquit les suffrages de trois des membres de la famille : Madame Jacot, que charmèrent sa bonne mine, sa jeunesse, sa timidité jointe à beaucoup de convenance, et sa conversation intelligente; mademoiselle Marie Jacot, pour ces mêmes raisons ou pour d'autres; enfin monsieur Ernest Jacot, étudiant en droit, de même que Roger, mais moins avancé que lui de deux années. Ici l'astre des Cardonnel prenait le dessus sur celui des Nauthonier, l'*intrigant* n'ayant pu faire que son fils eût plus de quinze ans, ce qui le rendait inapte à l'honneur d'être le camarade sérieux d'un jeune homme arrivé à sa vingt-cinquième année.

Parmi les autres fils de bourgeois qui avaient cet âge ou le dépassaient, aucun ne pouvait entrer en comparaison avec Roger pour l'éducation, les manières et l'intelligence; Ernest Jacot se lia donc promptement avec le jeune Cardonnel, et dès lors les parents furent également invités et recherchés. Emilie put enfin aborder le piano du château, d'autant mieux qu'à partir de cette époque, l'installation étant complète, on donna des fêtes et des soirées, et madame Cardonnel vit avec transport le talent et la beauté de sa fille resplendir de tout leur éclat.

Ils étaient naïfs à ce point, les Cardonnel, de croire que tout était là, et que de telles supériorités constatées entraînaient infailliblement l'admiration, les hommages, puis la fortune. Ils l'étaient au point de ne pas même soupçonner l'écueil qu'ils côtoyaient et sur lequel il y avait dix chances pour une qu'ils dussent sombrer : la jalousie de celles mêmes à qui ils donnaient le soin de mettre en lumière les perfections d'Emilie. Par miracle, il n'en fut rien, soit parce qu'Emilie était la sœur de Roger, soit que ces millionnaires sentissent leurs propres charmes trop au-dessus d'attraits mal dotés. Il y avait d'ailleurs entre le caractère fier et royal de la figure d'Emilie et les grâces, moelleuses d'une part, évaporées de l'autre, des dames Jacot, une différence qui excluait presque la rivalité. Elles semblèrent au contraire vouloir se montrer parfaites, et accablèrent la jeune artiste d'éloges et d'encouragements.

— Un pareil talent ne peut pas rester à Bruneray, chère mademoiselle, répétait madame Jacot; il faut vous faire entendre à Paris. Je veux parler de vous à madame Garcia.

Et Marie Jacot, prenant de son air cavalier le bras d'Emilie, la reconduisait à sa place en disant à Roger, qui marchait près d'elles :

— Comme vous devez être fier de votre sœur !

Et, se penchant à l'oreille d'Emilie, elle ajoutait :

— Et vous de lui !

Qu'eût pensé Régine de ces derniers mots? Son cœur n'eût-il pas battu bien fort devant une pareille rivale? Régine savait tout, car tout se sait à Bruneray; mais son cœur battait d'une confiance trop haute et d'un amour trop tendre pour ne pas ajouter une foi complète aux serments enthousiates de son jeune amant. Il n'y avait guère d'ailleurs que monsieur et madame Cardonnel capable de rêver le mariage de leur fils avec l'héritière des Jacot. Marie avait déjà dix-neuf ans et ne devait qu'à sa fantastique humeur de n'être pas encore mariée. Elle se plaisait à jouer dans sa liberté, d'une manière toute féline, avec les hommages des nombreux jeunes gens qui se pressaient autour d'elle, et plus cette liberté était grande et cette humeur fantasque, moins on pouvait compter qu'un jeune homme de vingt-deux ans, sans fortune et sans avenir assuré, fixerait son choix. Roger, quand son cœur eût été libre, aurait eu peine à s'y tromper; il était aimable et poli pour Marie, avec une cordialité de bonne humeur qui éloignait la pensée d'un trouble secret. Les craintes de Régine ne se fixaient que sur l'avenir, dans la prévision d'une opposition de la famille Cardonnel et, par suite, de sa propre famille à elle, et son seul chagrin présent était de voir trop rarement Roger, que les réceptions, les parties de campagne, lui arrachaient.

Leur amour était devenu plus profond par l'intimité d'une correspondance fréquente. Malgré l'abnégation de Régine, qui consentait à écrire seule, Roger n'avait pu recevoir longtemps ces lettres si pleines, si suaves, si chères, sans être dévoré du besoin d'y répondre. Moins d'un mois après son départ, il avait inséré une lettre pour Régine dans une lettre au chevalier, le priant, par un post-scriptum assez embrouillé, de remettre la lettre secrètement, parce qu'il s'agissait... d'une espiéglerie. Régine un jour avait vu entrer le chevalier dans le magasin, ce qui était rare; il ne le visitait d'ordinaire que le soir, après la fermeture des auvents. Il avait causé d'abord d'un air indifférent; puis, à l'entrée de deux clientes, il s'était levé et demandant à Régine des greffes de rose, il l'avait emmenée au jardin, laissant monsieur et madame Renaud aux prises avec la pratique. Lucette les avait suivis; mais à peine arrivés auprès du rosier :

— Ah! ma chère enfant, dit le chevalier en fouillant ses poches; sûrement j'ai laissé ma serpette sur le comptoir. Seriez-vous assez bonne pour l'aller chercher? Je ne voudrais pas affronter de nouveau les beaux yeux de votre cliente, madame Carron, et surtout sa langue.

Lucette, partit en riant, et la serpette sortit aussitôt de la poche du chevalier en compagnie de la lettre de Roger.

— Vous me faites faire là un beau métier, mes enfants, dit-il en remettant la missive à Régine, qui devint plus rose que les roses et baissa le front jusque sous les rameaux de l'arbuste On ne fait ces choses-là dignement que pour son propre compte; je gronderai Roger. Encore a-t-il voulu me prendre pour dupe en même temps que pour intermédiaire. Ah! j'en apprends de belles sur ce garçon-là!

— Que vous êtes méchant, dit-elle en lui lançant furtivement un regard humide et tout brillant d'émotion.

— La serpette n'y est pas, cria Lucette du seuil de la maison, et maman a besoin de moi.

Le chevalier lui montra de loin l'objet retrouvé, et la fillette disparut. Enlevant alors pour témoins les greffes demandées, monsieur de La Barre prit la main de Régine, et l'emmenant plus loin :

— Très-méchant! répéta-t-il, au point que je vous embrasserais tous deux pour cette idée-là, qui est vraiment bonne. J'ai toujours regardé Roger comme un garçon exceptionnellement intelligent, parce qu'à une capacité réelle il joint une sensibilité de cœur, un tact de sentiment, qui l'emportent vers le vrai et le font rencontrer juste, et je trouve qu'il n'en a jamais donné meilleure preuve. Je serai heureux de votre bonheur, je le suis déjà.

— Que vous êtes bon! reprit la jeune fille, doucement émue, en marchant le front baissé près du chevalier.

— Bon! méchant! tour à tour, selon que je gronde ou que j'approuve! Ah! petite fille, voilà l'égoïsme des

jugements humains! Toutefois l'égoïsme à deux est un charmant égoïsme; et vous ne le pousserez jamais à l'excès ni l'un ni l'autre; j'entends : vous saurez aimer en dehors de votre amour. Eh bien ! Régine, soyez juste, je suis trop l'ami de vos parents à tous deux pour vous remettre des lettres à leur insu ?

— C'est vrai ! dit-elle tristement.

— Ah ! ce Roger ! il s'est dit : Heureux garçon qui ne fait rien ou pas grand'chose ! il faut l'utiliser... Je ne demande pas mieux. Cherchez et trouvez... tout ce qu'il vous plaira, je suis à votre service, pourvu que ce soit ouvertement. Après tout, mes enfants, je me demande pourquoi ces mystères? Vos parents sont au mieux ensemble, ils s'aiment, ils vous aiment; il y aura, je le sais, quelques objections, mais ce ne pourra jamais être bien sérieux.

— Vous vous trompez, chevalier ; jamais monsieur et madame Cardonnel, madame surtout, ne consentirait à ce que Roger, sur lequel ils fondent de si grandes espérances, épousât la fille d'un simple marchand.

Monsieur de La Barre se mit à rire.

— Oui, reprit Régine, madame Cardonnel est une excellente femme; je l'aime, je la respecte ; elle est la mère de Roger... Mais... je la connais bien : elle a un orgueil extrême et des préjugés... vraiment ridicules.

Monsieur de La Barre prit la jeune fille par la main.

— Régine !...

Et lui prenant encore l'autre main, et la regardant ainsi bien en face, de son air à la fois bonhomme et incisif :

— Régine, épouseriez-vous un paysan ?

Elle resta interdite, étonnée, confuse, et il se reprit à rire de bon cœur.

— Mais Roger n'est pas paysan ! dit-elle tout à coup, avec une vivacité mutine et en arrachant ses mains au chevalier.

— Voilà, dit-il, une charmante réponse ; mais elle ne conclut pas.

— Demandez-moi si j'épouserais un prince, et je vous répondrai la même chose.

— Ce qui ne conclura pas davantage sur la question. Alors dites-moi ce qu'en penserait monsieur Renaud ?

— Oh ! il refuserait, c'est certain.

— Parfait ; mais alors, mon enfant, dites-moi un peu s'il faut croire sérieusement au progrès? Car si l'esprit humain ne cesse d'être accroché à tel cran que pour passer à un autre et s'y accrocher encore... ça me paraît long, et peut-être indéfini... Notre terre est ronde...

Et souriant, il regardait Régine comme pour l'interroger, avec l'intention évidente de continuer la conversation ; lorsque rencontrant le regard ému et rêveur de la jeune fille, dont la main, plongée dans la poche de sa robe, y caressait la lettre, le trésor de joies intimes, qu'il venait de lui remettre, le chevalier sembla recevoir le choc d'une autre pensée ; il se haussa les épaules à lui-même, et tendit la main à Régine :

— Adieu, mon enfant.

— Vous partez déjà ? dit-elle d'un ton languissant.

Le chevalier la regarda d'un air malicieux ; elle rougit, et il partit en souriant par la petite porte des Cardonnel, tandis qu'elle s'enfonçait, toute palpitante, avec sa lettre, sous l'abri des buis, coin déjà sacré, où, comme l'abeille à sa ruche, elle retournait porter de nouveau miel.

Il voulait lui écrire !... Il ne pouvait jeter incessamment dans le vide ses élans, ses pensées, qui toujours allaient à elle ! Il souffrait trop de ne pouvoir la remercier, lui répondre, lui tout dire !... Et Régine, comment aurait-elle eu le courage de s'y opposer ? Noyée de bonheur sous le déluge de ses pages d'amour, appuyée sur les buis, les joues en feu, le cœur tout résonnant des paroles chéries, elle ne songeait qu'à une chose, trouver le moyen qui leur manquait.

Elle le trouva ; il n'en pouvait être autrement, et, dès le soir même, elle se rendait seule chez mademoiselle Forel, sous prétexte de la coupe d'un corsage de mousseline.

Mesdemoiselles Forel sœurs, deux jeunes filles de dix-huit et vingt et une ans, étaient à cette époque, — on posait seulement alors la première pierre de la forge, — les premières couturières de Bruneray, les seules dont les ciseaux fussent acceptés par les *dames*, toutes les autres n'étant guère qu'ouvrières à la journée, travaillant dans l'indienne ou dans la bure, et ne recevant point un journal et des gravures de Paris. Outre cet avantage, mesdemoiselles Forel se rendaient deux fois par an à Chaumont, où elles prenaient langue sur les modes nouvelles, et d'où elles rapportaient coiffes de chapeaux, velours, taffetas, rubans, dentelles, passementeries, car elles étaient en même temps modistes. Les dames les plus élégantes, comme la maîtresse, la receveuse et quelques autres, avaient, il est vrai, leur couturière à Chaumont, mais elles faisaient faire leurs petits chapeaux et leurs petites robes par les sœurs Forel : mortification assez dure, mais qu'il fallait bien accepter.

Sauf *la* robe de soie d'Emilie, la clientèle des Cardonnel et des Renaud était également acquise aux deux sœurs, et si, vis à vis des dames Cardonnel, mesdemoiselles Forel n'étaient que de simples couturières, vis-à-vis des Renaud c'était autre chose. Oh ! il existait bien encore une différence, gardez-vous d'en douter, et cette différence était soigneusement marquée et maintenue; — l'esprit humain, sur ces points importants, est plein de tact et d'activité. — Certes, mesdemoiselles Forel, couturières, *travaillant pour le monde*, ne pouvaient pas se prétendre les égales des Renaud, propriétaires d'un magasin, le plus achalandé de la ville. Si encore elles avaient eu elles-mêmes des ouvrières sur le travail desquelles elles eussent gagné de quoi louer un salon, avec des glaces, pour recevoir leur client, et de quoi porter des robes de soie tous les jours, travaillant peu par elles-mêmes, oh ! alors c'eût été différent. Mais elles n'avaient que deux petites apprenties, et causaient du matin au soir, et bien qu'elles se fissent toujours suivre d'une de ces petites filles, lorsqu'elles allaient essayer des robes, afin de ne pas porter le paquet elles-mêmes, n'eût-il consisté qu'en un fichu de dentelle, cependant elles ne pouvaient prétendre au rang de commerçantes et restaient parmi les artisans. Au moins y occupaient-elles le premier rang, et l'on disait d'elles, dans la *société* comme dans le commerce :

— Elles sont vraiment très-bien pour leur condition.

S'il était permis d'exprimer d'une façon mathématique des choses aussi délicates, on aurait pu dire que les demoiselles Forel étaient aux Renaud ce que les Renaud étaient aux Cardonnel. On avait joué ensemble dans l'enfance, on s'appréciait, on s'aimait, on se rendait service avec empressement ; on ne se voyait pas d'une manière officielle, mais on s'abordait amicalement; on profitait du moindre prétexte pour causer et se réunir, et l'on se témoignait de part et d'autre beaucoup de zèle affectueux dans les grandes circonstances : mort, accident, maladie.

Régine était donc allée porter chez les demoiselles Forel son secret, sous le voile d'un corsage de mousseline, et ce n'était pas sans trouble. Maintenant qu'elle était entrée et qu'il s'agissait de parler, émue, honteuse, rougissante, elle y eût renoncé peut-être, s'il ne se fût agi que d'elle-même ; mais Roger le voulait, il en avait besoin, donc il le fallait. Après de longues explications, qu'elle n'entendit pas, sur le corsage, elle fit un effort, et d'une voix altérée :

— Je suis venue vous demander autre chose, dit-elle, sans chercher aucun biais.

— En effet, Régine, s'écria l'aînée des Forel, Marianne, je me demandais ce que vous aviez à être toute silencieuse et toute rouge ainsi. Qu'est-ce donc ? Vous savez bien que, si nous pouvons, nous sommes tout à votre service.

— Voulez-vous recevoir des lettres pour moi ? demanda rapidement Régine après un instant d'hésitation.

Les deux sœurs avaient tressailli de surprise.

— Des lettres pour vous, Régine ? et puis qu'on ne sache pas...

Et la plus jeune, celle qui parlait ainsi, Adolphine, s'arrêta, les lèvres ouvertes d'émerveillement, devant cette chose incroyable de la part d'une fille si posée et si raisonnable que Régine Renaud.

— Des lettres ? dit Marianne, d'un ton plus grave. Eh quoi ! vous voulez recevoir des lettres à l'insu de vos parents ?

— Oui, des lettres de Dijon, reprit Régine avec l'accent douloureux, fier et désespéré d'un confesseur de la foi devant ses juges.

— Oh !... dit Adolphine en joignant les mains et ouvrant les yeux, de l'air le plus ravi.

C'était comme si elle eût dit :

— Bon ! je sais tout maintenant, et c'est délicieux ! Roger Cardonnel !

— Vous écrivez à Roger Cardonnel ? demanda Marianne d'une voix plus basse.

— Oui.

— Ma chère Régine, vous savez combien nous vous aimons ; mais que diront vos parents, s'ils apprennent...

— Faites cela pour moi, Marianne ; et comptez ensuite à jamais sur moi. Voyez-vous, je ne puis pas croire que ce soit mal de s'aimer, surtout quand on ne peut pas s'en empêcher... Est-ce que cela n'est pas plus grand et plus sérieux que toute autre chose ?

— Elle a raison, s'écria Adolphine. Ah ! j'aime bien vous entendre parler ainsi, Régine.

— Est-ce que vous aimez, Adolphine, vous aussi ?

— Moi, non ; pas encore. Mais ça viendra, j'espère.

— Alors, vous ne pouvez pas savoir... C'est égal, je vous remercie. Pour mes parents, Marianne, vous savez bien que ce n'est pas précisément contre leur volonté... Ils ne demanderaient pas mieux... et c'est seulement à cause des Cardonnel...

— Justement, reprit Adolphine, et pour moi je serai enchantée si ça réussit, à cause de mesdames Cardonnel. Peuh !... Elles sont si orgueilleuses ! Des manières ! comme leurs robes de soie qu'elles vont faire faire à Chaumont ! Elles savaient bien que nous les aurions tout aussi bien faites ; mais c'est un genre, et pour ça elles ne regardent pas à faire des sottises aux gens. Enfin, ce n'est pas pour ça, mais je vous demande si vous ne les valez pas ?

— Et si cela ne réussit pas, dit Marianne, si monsieur Roger plus tard ?... Dame, vous savez, les jeunes gens... Ah ! Régine, vous n'êtes pas prudente, et vous feriez mieux de lui dire d'attendre qu'il ait une position, et qu'il puisse vous épouser. S'il vous aime sérieusement, il peut bien attendre.

— Oui, pour qu'il l'oublie, c'est le moyen, dit Adolphine mécontente.

— S'il m'oubliait, que ce soit tout de suite ou plus tard, j'en mourrai de chagrin, reprit Régine ; mais il m'aime bien, et c'est pour cela qu'il ne peut pas se passer de m'écrire, Marianne, et moi, qui sais combien il en souffrirait, je ne puis pas le refuser.

Adolphine, transportée, embrassa Régine.

— Comme elle est gentille d'être si amoureuse que cela !

— Tais-toi donc, folle ! dit la sœur aînée.

Et d'une figure triste et sérieuse elle cherchait encore des objections ; mais voyant les yeux de Régine remplis de larmes, elle ne put y tenir et l'embrassa aussi en disant :

— Puisque vous le voulez, ma chère, je le ferai. Peut-être fais-je mal ? Mais je n'en sais rien, et je ne puis pas vous faire de la peine.

C'était donc grâce à cet arrangement que Régine et Roger avaient pu entretenir une correspondance active pendant deux ans et demi, jusqu'aux vacances de 1862 époque à laquelle Roger rentrait à Bruneray, muni du diplôme de docteur en droit. Désormais toutes ses études étaient achevées, et il ne s'agissait plus pour lui que d'entrer, comme le répétait invariablement monsieur Cardonnel, *dans la carrière*.

Le parti qu'il allait prendre était l'objet de grandes préoccupations, de longs entretiens entre son père et sa mère, comme aussi bien avec leurs amis. Au premier rang de ces *amis*, ils plaçaient avec orgueil la famille Jacot de la Rive, dont la protection était la base de tous les plans échafaudés dans un sens ou dans l'autre, et entre lesquels Roger devait choisir. Mais on n'osait leur en parler à eux qu'avec réserve, de crainte d'importunité, et ce n'était qu'avec les *bons et fidèles Renaud*, comme les appelait madame Cardonnel, qu'on s'épanchait sur ce sujet en longues, en intarissables confidences, incessamment reprises, répétées, et dont en effet ils ne se lassaient pas, car il semblait que l'avenir de Roger fût une partie de leur avenir, à eux, et vraiment ils s'en occupaient plus anxieusement que de celui d'Adalbert, qui, toujours mauvaise tête, n'en faisant qu'à son idée, décourageait un peu leurs sollicitudes.

Cependant tout allait bien de son côté depuis quelque temps. Le *drôle*, — comme disait monsieur Renaud, — le *drôle* avait décidément quitté, en lui faisant d'assez grosses sottises, le petit boutiquier de Dijon chez lequel son père l'avait placé, et, profitant de son séjour à Bruneray, à l'époque de la mise en activité de l'usine, il était parvenu à obtenir une place dans les bureaux. Comment ? Par le crédit de monsieur Nauthonier, l'odieux ennemi des Cardonnel et par conséquent non moins haï des Renaud ! C'était là un *crime*, une *lâcheté*, que monsieur Renaud avait juré à son fils de ne lui jamais pardonner.

Toutefois, depuis dix-huit mois qu'Adalbert était entré en fonctions, il montrait une assiduité au travail, un zèle pour les intérêts du patron, qui lui avaient déjà procuré de l'avancement, et monsieur Renaud disait d'un ton radouci :

— C'est une mauvaise tête ! mais s'il se met dans l'idée de réussir, il réussira, et ça ne serait pas de trop, si toutes ces diables de nouveautés lui servaient au moins à quelque chose !

Ces diables de nouveautés étaient le cauchemar intime de monsieur Renaud, et non sans cause. L'ancien principal commerçant en lainage et rouenneries du vieux Bruneray avait vu presque toute sa clientèle le quitter, à mesure de l'introduction de ces nouveautés maudites, et du même coup son commerce assez florissant, tomber à plat. Les grandes glaces, le brillant étalage, les mirobolantes annonces, et surtout les invraisemblables bons marchés sur certains articles, qui de temps en temps donnaient la fièvre à tout Bruneray, poussaient la foule au grand magasin de la rue Neuve : *A la Ville de Paris !* La foule, hélas ! et plus d'un ami, dont le cœur ne résistait pas à la vanité de se fournir au beau magasin, non plus qu'aux séductions des coquettes étoffes artistement étalées.

— Les imbéciles ! s'écriait monsieur Renaud, furieux, indigné. Ils ne voient pas que tout ça c'est de la camelotte, et que leur Parisien est un affreux charlatan ? Cinquante centimes le mètre ! vingt-cinq centimes ; demain, ça sera pour rien. Bon ! bon ! faites-vous des robes avec ça, vous en perdrez la façon. Des étoffes ramassées on ne sait où, dans les ventes, dans les faillites ! des malpropretés ! Mais, monsieur, moi qui vous parle, je ne vendrais pas ça à mon ennemi ; j'ai trop de cœur et d'honneur. Je ne crains pas, moi, qu'on vienne me reprocher que j'ai livré autre chose que du meilleur, des étoffes solides, qu'on pourrait tirer dessus à quatre chevaux et dont on ne voit pas la fin ! Oui, tenez, ça fait pitié de voir la sottise du monde au jour d'aujourd'hui !

— Tout ça, c'est bon, mon père, disait Adalbert, mais

il faut faire comme tout le monde. S'ils veulent de la camelotte, donnez-leur-en. C'est votre affaire de gagner et vous n'en avez pas d'autre. Le public veut du luxe, faites du luxe ; il vient à la réclame, faites de la réclame; ayez autant de charlatanisme que le Parisien, et, si vous le pouvez, davantage. Laissez le bon, prenez le clinquant. Tant pis pour les imbéciles; c'est leur faute s'ils sont attrapés. Ah! ajoutait-il comme à lui-même en clignant de l'œil et en haussant légèrement les épaules, si je m'en mêlais, c'est moi qui voudrais te le couler, le Parisien!... Mais, bah! vaut mieux autre chose.

— Je ne veux pas déshonorer le commerce, moi, répondait monsieur Renaud aux conseils de son fils. Tant pis pour les fripons, je n'en veux pas être.

Et il gardait héroïquement sa vieille devanture aux vitres étroites, ses draps solides et chers, ses laines pures, ses popelines véridiques, ses cotons bon teint et ses toiles honnêtes, soigneusement empilés et défendus contre l'air et la poussière par des enveloppes de toile ou de papier. Il se mettait en fureur si on lui disait, du prix d'une étoffe, que c'était trop cher, et que l'on en trouvait à moitié prix au grand magasin.

— Alors il faut acheter au grand magasin, disait-il, autrement vous feriez une grosse sottise.

Et il pliait l'étoffe brusquement. Sa femme avait beau lui représenter qu'on ne prenait pas les mouches avec du vinaigre et autres aphorismes semblables ; elle avait beau se montrer bonne, empressée, aimable pour tous, de jour en jour telle ou telle pratique rebutée sortait de la boutique pour aller au grand magasin, où l'on était reçu avec tant d'honneurs et des manières si insinuantes par de si jolis commis ou de si belles demoiselles, qui avaient tout l'air de grands seigneurs, et avec lesquels on n'osait pas même marchander; mais qui pourtant vous laissaient tout étonné d'avoir acheté à si bon marché pour une si grosse somme.

Cet état de choses ne contribuait pas à faire de Régine un parti sortable pour le fils des Cardonnel, et vraiment personne n'avait idée de cela. On n'avait pas été pourtant dans les deux familles, et même au dehors, sans ressentir quelque peu l'ardeur de ce feu qui couvait depuis si longtemps déjà par le silence et les précautions des deux amants. Quelquefois madame Cardonnel observait Régine d'un œil soupçonneux et presque hostile, souvent madame Renaud regardait sa fille en rêvant ou en soupirant; mais ni l'une ni l'autre ne croyaient qu'à une sympathie secrète, un peu trop vive, et fatalement destinée à céder de part et d'autre devant la force des choses et, selon l'expression des Cardonnel, devant les lois de la raison et des convenances : la raison, qui ordonne aux fils de famille d'être plus riches que leur père, et les convenances, qui font de l'union familière une affaire de lucre et de vanité.

Quant au baron de La Barre, il habitait maintenant une métairie achetée trente-cinq mille francs aussitôt après la vente du château, c'est-à-dire avant la hausse considérable sur les terrains qui s'était produite à partir de la construction de l'usine et du chemin de fer. Il possédait là vingt hectares de bonnes terres en prés, labourages et bois, outre les bâtiments d'exploitation, et s'était mis à faire de l'agriculture.

Au lieu de se faire bâtir, avec l'argent qui lui restait, une maison bourgeoise, qui l'eût laissé sans le sou, le descendant de l'illustre famille de La Barre des Vreux, au grand déplaisir de madame Cardonnel, au scandale de tout Bruneray, s'était logé tout bonnement dans l'humble maisonnette des anciens fermiers, après l'avoir fait crépir à l'intérieur et aménager au dedans, d'une manière propre et comfortable. C'était une horreur! « Car enfin imaginez-vous, madame, une maison qui fait suite à la grange aux bœufs, sous le même toit, une simple maison de métayer! Allez donc là-dedans chercher un baron! » Qui, cette inconvenance choquait vivement les sentiments de tous les gens comme il faut et même ceux des autres, il faut bien le dire; car les préjugés ne vivent que du consentement et même de l'appui de ceux qui en sont les victimes. Ce fut bien pis, quand on vit le chevalier chausser l'hiver de gros sabots, l'été endosser la blouse, et souvent saisir la fourche et le rateau, en causant avec les travailleurs. Ceux-ci pourtant disaient avec plaisir : « Il n'est pas fier! » Mais ça les gênait tout de même.

Dans sa tâche agricole monsieur de La Barre avait un aide précieux : c'était Joseph, le fils de sa gouvernante Marie Cardan, ce même petit garçon que Régine un jour avait admiré endormi au pied de la statue d'une ancienne madame de La Barre, contemporaine de Louis XV, Joseph, — que les méchants appelaient le bâtard à Marie Cardan, que les malins désignaient à mi-voix sous un autre nom, — avait près de seize ans à l'époque où ils étaient venus s'établir à la Cerisaie ; tout en recevant chaque jour des leçons du chevalier, il avait toujours travaillé, sous la direction de sa mère, aux travaux du jardinage, et il venait de passer une année chez sa sœur, mariée à un métayer du voisinage, afin d'apprendre à soigner le bétail et à labourer. Joseph avait profité à merveille de cette expérience, car c'était un garçon intelligent et de bonne volonté, et déjà l'on disait qu'il n'avait pas son pareil, pour tracer un sillon droit et profond et bien diriger son attelage.

Après avoir, pendant des années, décerné le blâme à Marie Cardan, on commençait à dire dans le pays qu'elle n'avait pas mal fait de s'attacher au chevalier; car sans ça elle aurait vécu dans la misère, au lieu que tous ses enfants étaient bien élevés et bien placés. La fille Mariette, avait reçu du chevalier cinq cents francs de dot, plus son trousseau et son mobilier ; pour Joseph, il n'avait pas à s'inquiéter de son sort et l'on connaissait son héritage; enfin l'aîné, Gabriel, bien qu'il eût quitté le pays, n'avait pas été abandonné, et on lui avait fait apprendre un bon état. En conséquence, Marie Cardan, devenue la mère de deux enfants bien placés et d'un futur propriétaire, voyait-elle maintenant les gens lui faire bonne mine et la traiter plutôt en fermière qu'en domestique, — on l'appelait *bourgeoise*, — et ceux-là surtout qui l'avaient le plus méprisée, quand elle était pauvre et insultée, étaient les plus empressés à la flatter. Elle souriait, de son air mélancolique et doux, ne faisant reproche à personne, mais n'ayant point l'air de se tromper sur la véritable cause de ces politesses, et elle restait quant à elle toujours la même, tranquille, patiente, réfléchie, parlant peu, mais parlant rarement sans donner un bon avis, agissant bien, et tenant la ferme non-seulement en bonne ménagère, mais en fermière intelligente. Elle représentait la pratique et l'économie, et Joseph et le chevalier, qui s'occupaient d'innover et d'améliorer, ne faisaient rien sans la consulter.

Depuis une année, Marie Cardan avait eu la joie de voir revenir près d'elle son fils aîné, Gabriel, qui, on l'a vu, l'avait quittée brusquement, à l'époque de la naissance de Joseph. Elle ne l'avait cependant jamais perdu de vue; comme il était allé trouver son oncle à Chaumont, elle avait eu constamment de ses nouvelles et l'avait protégé à son insu.

Gabriel avait été placé dans une maison où l'on exigeait de lui un faible service et où il avait pu suivre l'école du soir. Plus tard, *son oncle* l'avait envoyé à l'école des arts et métiers de Châlons, où il était devenu mécanicien. Mais, au sortir de cette école, l'oncle lui avait révélé que c'était à sa mère seule, qui avait consacré à cela tous ses gages, qu'il devait tant de soins et son état, et non point à un parent qui, chargé d'enfants, n'eût pu le faire; il lui avait en même temps remis une lettre de sa mère, écrite par Joseph. Gabriel, qui était vif, mais d'excellent cœur, avait pleuré, puis avait écrit à sa mère; mais, ne se sentant pas encore le désir de la revoir dans la situation qu'elle s'était faite, il était parti

pour Paris, où il avait passé quelques années en donnant de ses nouvelles assez fréquemment. Enfin il était venu s'embaucher aux forges de Bruneray, dont il était un des meilleurs ouvriers, et il vivait en parfaite intelligence non-seulement avec sa mère et son frère Joseph, mais avec le chevalier.

A ceux qui s'en étonnaient et se permettaient de lui rappeler qu'il s'était exilé autrefois par indignation et chagrin de la conduite de sa mère, Gabriel répondait :

— Dans ce temps-là, j'ai eu tort; ma mère était veuve et libre d'aimer. Elle a été pour mon père, tant qu'il a vécu, une bonne et fidèle épouse, une bonne mère pour ses enfants. Nous n'avons rien à lui reprocher, et ceux qui l'accusent sont des imbéciles qui ne jugent de rien que par la routine, et n'ont aucune idée de la liberté de chacun et du respect qu'on se doit les uns aux autres dans ses sentiments.

— Mais le chevalier? répliquait-on.

— Le chevalier a toujours été bon pour nous, il nous a servi de père, ma mère vit chez lui heureuse et honorée. Qu'est-ce que que je pourrais lui reprocher? Je ne puis que l'aimer et lui être reconnaissant.

Et si l'on s'obstinait à ne pas comprendre, Gabriel, s'échauffant, reprochait aux gens de n'être indulgents que pour les coquins et de ne juger de rien que par habitude et préjugé; il frappait des poings sur la table, et comme ces poings étaient bons, les gens se taisaient.

Gabriel et le chevalier discutaient cependant ensemble souvent, mais sans se fâcher, grâce, il faut le dire, au tact et à la bonhomie du chevalier, qui ne s'obstinait point, et qui en fait d'idées, loin de condamner le nouveau de prime abord, en était friand. Gabriel n'était pas de même humeur. Il avait rapporté de Paris des idées qu'on disait *extraordinaires* à Bruneray, et il voulait qu'on les adoptât comme il les avait lui-même reçues, tout d'un bloc et par une simple affirmation. Il tranchait sur tout, ne doutait de rien, parlait longuement, s'échauffait vite et ne supportait qu'à grand'peine la contradiction.

Le chevalier, avec son absence de parti-pris et sa fine bonhomie, l'assouplit un peu. Une autre personne bien moins spirituelle le dompta tout à fait : c'était Adolphine Forel. Séduit d'abord par sa jolie figure, le bon Gabriel s'était attaché plus profondément à elle en la voyant malheureuse; car les deux sœurs, elles aussi, dans le grand changement qui avait eu lieu à Bruneray, avaient perdu leur clientèle. Excepté la famille Renaud et deux ou trois autres, *toutes ces dames*, y compris le haut et le petit commerce, se faisaient habiller désormais par la *grande couturière* venue de Chaumont et coiffer par la modiste parisienne.

Les pauvres filles en étaient réduites à vivre de pain et de lait, comme tant d'autres ouvrières, et l'amour-propre froissé, le regret de la situation perdue, augmentaient encore leurs souffrances. Adolphine avait accepté avec empressement les propositions de mariage de Gabriel, assez beau garçon, beau parleur, et dont le salaire atteignait cinq francs par jour. Ils étaient fiancés et devaient se marier sous peu.

IV

UN RENDEZ-VOUS AGRICOLE.

Le jour même où l'on attendait Roger dans sa famille, en cette première semaine des vacances d'août, Régine et Lucette étaient parties de grand matin pour la campagne que possédaient les Renaud, à quatre ou cinq kilomètres de Bruneray. Cette détermination avait bien un peu étonné leur mère,

— Car, disait-elle à Régine, tu sais que Roger arrive vers les quatre heures, et vous serez difficilement de retour à cette heure-là.

— C'est vrai, répondit Régine ; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, cela ne fait rien, tandis que, pour les raisins, cela presse beaucoup, et, puisque le chevalier a choisi ce jour et que c'est convenu...

Elle rencontra le regard étonné de sa mère et, se sentant rougir, elle se leva comme pour chercher quelque chose. Madame Renaud restait peu convaincue ; mais, voyant entrer son mari, elle n'ajouta pas un mot ; car la bonne femme n'était perpétuellement occupée, sans autre parti pris, qu'à empêcher ses filles de souffrir de l'autorité paternelle, un peu rude, qu'exerçait monsieur Renaud, non pas qu'il fût méchant homme, mais seulement par principes et parce que la tradition le voulait ainsi.

Régine et Lucette étaient donc parties par le premier train, car le chemin de fer longeait leur campagne et la station en était peu éloignée. C'était là un avantage que les *nouveautés* avaient fait à monsieur Renaud, puisque sa propriété en avait fort augmenté de valeur. Ce n'était point une terre d'agrément, mais de rapport : une bonne métairie avec bâtiments d'exploitation, et un simple pied-à-terre à côté de la maison du fermier. Cependant le jardin était bien planté d'arbres fruitiers et d'une belle tonnelle de vignes, qui ce jour là était le but, - à moins que ce ne fut le prétexte, — de l'excursion. Il s'agissait, d'après le conseil du chevalier, d'enfermer les raisins dans des sacs de papier huilé, tant pour les préserver des guêpes, qui les pillaient outrageusement chaque année, que pour aider à la chaleur, que le soleil de la Haute-Marne leur épargnait trop. On avait pris rendez-vous depuis deux jours, le chevalier avec Joseph, devant montrer la méthode et aider à l'opération; il n'y avait donc pas moyen d'y manquer, ainsi que l'avait judicieusement fait observer Régine à sa mère, et si cela se trouvait être justement le jour de l'arrivée de Roger à Bruneray, mon Dieu! peut-être, — la chose était probable, — n'y avait-on pas pensé.

Mais, si la nouvelle de cette excursion arrive aux oreilles de quelqu'un de Bruneray, il ne manquera pas de s'écrier :

— Quoi ? des jeunes filles aller seules ainsi !

On pourrait répondre à cela que mesdemoiselles Renaud, simples filles de marchands, — il est vrai que les Renaud disaient *négociants*, — n'étaient pas tenues à l'étiquette du grand monde. Mais cette excuse manquerait de véracité, la classe des marchands, — ou négociants, — n'ayant eu garde, à Bruneray comme ailleurs, de ne pas copier les habitudes de la *haute société*. Mesdemoiselles Renaud ne sortaient donc à l'ordinaire de Bruneray que bien accompagnées, et si, pour aller à deux pas de la maison, on ne les faisait pas, comme Emilie, escorter d'une bonne, c'est tout simplement qu'elles n'en avaient pas. Cependant à l'égard de la campagne c'était différent : car il y avait obligation de s'y rendre fréquemment pour le lait, pour les fruits, pour les comptes, pour les récoltes, et monsieur Renaud n'ayant pas toujours le temps de s'en occuper, s'en occupant même fort peu, il faut le dire, il avait bien fallu, par nécessité, écarter sur ce point le strict décorum. Ce n'était d'ailleurs qu'aller chez soi, et les dix minutes de chemin de fer qui empêchaient que la métairie fût la prolongation du jardin étaient si peu de chose ! Madame Renaud faisait seulement conduire ses filles à la gare par la petite voisine qui venait le matin laver la vaisselle et balayer le magasin : de cette façon, nul n'y trouvait à redire.

Descendues à la station, les deux jeunes filles s'engagèrent dans le chemin gazonné, entre deux haies touffues, qui conduisait à la Bauderie, leur campagne. Il était huit heures environ. Cette matinée d'août, rafraîchie par une brise molle, était charmante ; c'était

l'heure où les oiseaux se répandent en chansons et les fleurs en parfums, avant l'écrasante chaleur qui bientôt va les allanguir. Les yeux de Régine étaient fixés devant elle, mais si vagues, si noyés de rêveries! ce n'était pas, bien sûr, le chemin qu'ils regardaient; ce n'était pas non plus la marche à peine commencée qui lui donnait ce souffle un peu haletant et colorait ses joues d'un ton plus vif que leur rose accoutumé. Elle se taisait, tandis que sa jeune sœur babillait près d'elle, à l'envi des merles. Après s'être donné d'abord complaisamment la réplique à elle-même, tout à coup, secouant pour ainsi dire sa sœur ainée du geste et de la voix, Lucette s'écria :

— Bon! te voilà encore dans tes rêveries! A quoi penses-tu?

Régine sursauta.

— Moi? A rien.

— A rien? toujours à rien, bon Dieu! J'ai une grande sœur qui a perdu l'esprit!

Là-dessus Lucette se mit à faire, tout en marchant, des gestes de comique désespoir, et, comme Régine y faisait peu d'attention, elle s'arrêta brusquement et, passant le bras sous celui de sa sœur en la regardant de près :

— Eh bien! moi, je le sais à quoi tu penses.

Une vive rougeur couvrit le visage de Régine.

— Laisse-moi donc, petite folle.

— Bien, madame, bien, on vous laissera!

Et ce disant, Lucette se mit à gambader en avant sur le chemin, donnant au panier de provisions qu'elle portait d'effroyables soubresauts.

— Lucette, donne-moi le panier, dit Régine, qui saisit l'occasion de retrouver un peu d'aplomb en reprenant le rôle maternel.

— Ah! ciel! Ah! ciel! s'écria l'espiègle en se précipitant à genoux devant le panier, après l'avoir déposé par terre; que de malheurs! quels renversements, quelles catastrophes, quels mélanges!... Ah! ces étourdies! madame! ces étourdies! quel fléau!

Puis, se relevant tout à coup, au moment où Régine arrivait près d'elle :

— Eh bien, madame, il y a... qu'il n'y a rien.

Elle emporta de nouveau le panier d'une course folle; mais, craignant peut-être d'avoir fâché sa sœur, qui n'avait pu retenir un sourire, elle revint d'un pas plus posé.

— N'est-ce pas qu'on est bien malheureux, madame, d'avoir une pareille enfant?

— Puisque tu n'as que dix ans, ma pauvre petite! répliqua Régine.

— Oh! madame! est-il permis de calomnier ainsi?... Vois-tu, petite sœur, je suis trop contente d'avoir là une bonne journée a passer aux champs, à courir avec toi, avec Joseph, avec le chevalier. Ça me met des ressorts dans les membres et je saute presque malgré moi. Mais on va être sage; tenez, madame, voyez.

Lucette alors prit subitement une démarche grave, onduleuse, tout à fait comme il faut, même avec un peu d'exagération.

— Voyez, je vous prie, madame, si cette demoiselle de dix-sept ans n'a pas l'air d'en avoir trente pour la sagesse, bien entendu? Ah! ma chère, que j'ai de chance! Voici justement le chevalier et Joseph. Un peu plus tôt, je fondais sur eux au bout de ma course, et ma réputation de gravité en aurait souffert.

Elles s'avancèrent alors en souriant au-devant de leurs amis, et à peine Joseph avait-il échangé une poignée de main avec Lucette, qu'il se hâta de la débarrasser de son panier. Joseph maintenant est un grand garçon de dix-huit ans, à qui l'on en donnerait vingt-trois pour la taille; mais l'expression timide et naïve de ses traits, en dépit d'une barbe déjà épaisse, annonce son âge véritable. Il s'y mêle toutefois quelque chose de pensif et de sérieux, qui donne à cette jeune figure, déjà remarquable par la beauté de son type, une physionomie différente de celle d'un paysan ordinaire. Car c'est bien un paysan, sa blouse, ses souliers ferrés en témoignent, et plus sûrement ses mains rudes et nerveuses, quoique petites; car autrement l'élégance de sa taille haute et souple pourrait faire croire à un déguisement. Il n'a pas ces épaules courbées, cette sorte de dépression qu'imprime au travailleur des champs, même dans la jeunesse, le travail excédant subi dès l'enfance, et il est facile de voir que l'aisance et des soins intelligents ont mis celui-ci à même de ne recevoir de la vie champêtre et du travail que leurs avantages. Le langage de Joseph, quoique très-simple, est celui d'un homme bien élevé; il a quelque chose de la voix et des manières du chevalier, il parle un français tout aussi pur que celui du gentilhomme. En somme, ni paysan, ni bourgeois, rien de convenu; et l'on pourrait presque dire rien de connu! car ce n'est pas non plus un berger de l'*Astrée*, mais un simple travailleur, instruit et bien né.

Lucette le regarda avec une admiration naïve et très-évidemment avec un grand plaisir, sans trouble pourtant, bien que son regard se voile ou se détourne sous une impression de pudeur ou de réserve instinctive, quant à son tour Joseph, mais plus furtivement, la regarde. L'adolescente est devenue jeune fille, mais il n'y a pas bien longtemps, et sa vivacité, sa souplesse et sa pétulance éclatent encore souvent, comme on l'a vu, sous le vêtement de la demoiselle. Dans ce chemin étroit, naturellement les deux enfants prennent les devants, et Lucette cause avec animation près de Joseph, plus timide. On est d'ailleurs à deux pas de la métairie et l'on n'a que le temps d'échanger peu de mots. Le panier contient avec les provisions un paquet de papier huilé; aussitôt, après avoir dit bonjour aux métayers et s'être rafraîchi d'un verre de piquette, on se met à l'œuvre. C'est Joseph qui est le professeur, car il s'occupe encore plus que le chevalier de mettre en œuvre les procédés fournis par leur journal d'agriculture; il taille les sacs, les ficelles, Régine et Lucette collent! monsieur de La Barre lui-même les aide, et, comme on a bientôt un nombre respectable de sacs, on se dirige vers la tonnelle, avec une échelle que porte Joseph. Ici, Lucette est tout à fait heureuse. Elle a jeté son chapeau, malgré les réclamations de sa sœur, qui ne voudrait pas qu'elle laissât brûler au soleil son teint blanc et ses joues roses; elle a retroussé sa robe, et, dressée sur la pointe des pieds, la taille cambrée, les bras tendus, elle se suspend aux pampres comme une chevrette, s'y accroche les cheveux, s'ébouriffe aux vrilles, grimpe, saute, babille et rit. Elle anime à elle seule tout le jardin, que sa voix emplit de notes fraîches, et le soleil lui-même, autour d'elle, rit et danse à travers les jours de la tonnelle. Joseph n'avance pas à l'ouvrage; il est plein de distractions, qui sont le sujet de nouveaux rires et de taquineries de la part de Lucette. Le chevalier les regarde pensivement, et Régine, qui semble ne rien voir et ne rien entendre, noue silencieusement autour des grappes les sacs de papier.

L'heure s'avançait, le soleil était au zénith, et Régine, plus préoccupée que jamais, la respiration entrecoupée, laissait pendre ses bras à son côté.

— Déjà fatiguée! lui cria Lucette. Oh! moi, je ne suis pas lasse du tout; je travaillerais ainsi tout le jour. C'est si bon d'être dehors!

Monsieur de La Barre tira sa montre, où Régine aussitôt jeta les yeux, et ils échangèrent un regard.

— Venez marcher un peu à l'ombre des chênes; cela vous fera du bien, Régine, dit-il.

Elle le suivait sans répondre, quand la petite bavarde reprit :

— Chevalier! Puis s'interrompant : Faut-il dire baron?

— Cela m'est égal, Lucette.

— Alors,c'est donc madame Cardonnel toute seule qui y tient? Moi, j'aime mieux le chevalier. Eh bien ! vous ne m'avez pas dit, à propos, comment ce papier huilé peut faire mieux mûrir les raisins; il me semble au contraire que ça doit les en empêcher, puisqu'ils sont ainsi à l'ombre.

— Joseph vous expliquera cela, répondit monsieur de La Barre, et il s'éloigna, donnant le bras à Régine.

— Allons, monsieur le savant, demanda Lucette.

Joseph, d'une voix émue, mais en termes clairs et simples, donna scientifiquement l'explication demandée, et Lucette demeura silencieuse. Son exubérance était tombée tout à coup. Etait-ce la cause de leur solitude? Mais elle-même n'en savait rien. Joseph, plus timide qu'elle, se taisait également. Elle reprit enfin :

— C'est le chevalier, Joseph, qui vous a appris tout ce que vous savez.

— Oui, mademoiselle; c'est lui qui m'a enseigné à lire, à écrire, à dessiner, et qui, lorsque j'étais tout petit, en causant avec moi, m'apprenait sans cesse quelque chose. Maintenant, nous étudions ensemble ce qu'il ignorait lui-même, et ses conversations m'aident toujours à voir plus loin. Oh ! ce que je lui dois, à lui, c'est difficile à dire, allez! Il n'y a que moi qui sache combien il est bon ! et quel noble esprit !...

Sa voix était pleine d'émotion, des larmes lui vinrent aux yeux. Lucette resta muette un instant, un peu embarrassée; elle n'était sans doute pas sans savoir, comme savent les enfants (connaissance pleine de mystères), ce qu'on disait de la naissance de Joseph. Elle reprit ensuite :

— Oh! oui, vous devez bien l'aimer et vous trouver très-heureux!

— Je ne sais pas si je suis heureux, dit Joseph; mais je sais que je l'aime bien.

— Comment! vous ne seriez pas heureux, Joseph? Et pourquoi?

— Oh? je ne dis pas... seulement, je pense quelquefois que si je venais à perdre monsieur de La Barre... Il me semble que je voudrais mourir aussi.

Lucette regarda Joseph avec de grands yeux.

— Quoi ! vous n'aimez donc que lui au monde?

Le jeune homme ferma les yeux sous ce regard, qui sembla le suffoquer, et ne répondit qu'un instant après :

— ... Si ! il y a ma mère, mon frère Gabriel, et ma sœur... Ils m'aiment bien aussi ; mais, excepté eux...

— C'est déjà beaucoup, dit Lucette, que l'émotion du jeune homme gagnait, elle ne savait trop pourquoi. Mais bien d'autres peuvent vous aimer... plus tard.

— Je n'y compte pas, mademoiselle Lucette...

— Et pourquoi donc?

— Voyez-vous... je suis content de l'éducation qu'on m'a donnée, mais... il y a aussi des inconvénients... Les bourgeois d'ici me méprisent comme paysan. Et pourtant, dit-il en s'animant, il y en a parmi eux que je trouve grossiers et ignorants, moi, si peu que je sache... Les paysans... ils me méprisent aussi... d'un côté... et ils m'envient de l'autre. Et moi, qui les aimeraient, s'ils le voulaient bien, je ne les trouveraient pas suffisants pour moi. Ne comprenez-vous pas, mademoiselle Lucette, que c'est un malheur de n'avoir pas de pareils?

Il se tut, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues. Lucette, fort émue, tendait la main vers lui, quand lui-même, se précipitant vers elle et serrant cette main qu'il lâcha bien vite: :

— Oh ! je vous en prie, ne répétez à personne, ne répétez jamais ce que je viens de vous dire là. Le chevalier serait chagrin de penser que ses bienfaits ne me rendent pas tout à fait heureux, et d'ailleurs je le suis, je suis heureux malgré tout. Il ne faut pas croire... cela m'est venu tout à l'heure, depuis un moment, et je vous l'ai dit, parce que vous me l'avez demandé; mais je ne m'en étais jamais dit si long. Oh! mademoiselle Lucette, ne vous moquez pas de moi!

La gentille enfant leva sur lui des yeux tout humides :

— Comment pouvez-vous me dire cela, Joseph? Ne voyez-vous pas que, moi aussi, j'ai envie de pleurer? et je voulais même vous embrasser, mais je ne suis plus une petite fille.

A peine eut-elle dit cela, que ses joues se couvrirent de rougeur, jusqu'à son front et à son cou, tant elle fut confuse. Alors elle ajouta vivement en détournant la tête :

— Asseyons-nous, car *il fait si chaud!* et puis nous avons beaucoup travaillé.

Ils s'assirent sur un des bancs ménagés sous la tonnelle, et Joseph, toujours très-ému, reprit :

— Vous êtes bonne! je sais bien que vous êtes bonne! et c'est pourquoi je vous ai parlé tout à l'heure sans le vouloir. Mais à présent, j'en suis tout honteux; je crains qu'en y repensant...

— Eh bien! quelle idée voulez-vous que j'aie en y repensant? dit-elle en levant sur lui un regard de reproche. Vous me croyez mauvaise à la réflexion apparemment?

— Oh ! non, c'est que je crains d'avoir été ridicule, parce que... Je ne pleure jamais devant personne, savez-vous?... Mais vous ne pouvez pas le croire !

— Si, puisque vous le dites, Joseph; et alors j'en serai contente, parce que je croirai que si cela vous est arrivé avec moi, c'est que vous m'aimez...

Elle s'arrêta et rougit encore. Joseph avait fait un mouvement, et, baissant la tête sur sa poitrine, il dit presque à voix basse :

— Oh ! oui... Puis il rougit de même.

Alors Lucette se mit à causer très-vite et à faire elle aussi des confidences à Joseph. Elle trouvait comme lui que l'orgueil était une sottise, et que les dames de Bruneray n'avaient pas tout l'esprit qu'elles auraient dû avoir.

— Elles sont continuellement à se gêner les unes, puis les autres; elles ne vivent pas pour elles-mêmes, pour leurs enfants, pour leur mari, mais pour savoir ce que qu'on dit d'elles et ce que font les autres. On ne *voit pas* les gens qu'on aime, on les dédaigne pour ceux qu'on n'aime pas. Oh! moi, je suis bien contente de n'être pas une dame de ce genre-là; et pourtant cela ne me sert guère, car c'est assez triste au moins de passer sa vie dans ce magasin sombre, où il fait noir en plein midi, et je conçois bien, quoi qu'en dise papa, que les gens aiment mieux n'y pas entrer et aller dans l'autre. C'est si bon, la lumière, la clarté, l'espace! Nous deux, ma sœur et moi, notre vie n'est pas bien gaie pour des jeunes filles; nous ne sommes pas invitées aux fêtes du *monde*, nous autres, parce que nous sommes des marchands, et d'un autre côté, la fierté aussi nous empêche d'aller aux bals où dansent les ouvriers et les ouvrières. Voilà à quoi cela sert.

— Vous aimeriez donc beaucoup aller au bal, mademoiselle Lucette ?

— Oh ! oui, j'aimerais tant à danser, avec une robe de tulle rose ou bleue... oh ! blanche aussi, cela ne ferait rien; une robe blanche est très-jolie, mais avec une ceinture rose alors et des roses dans les cheveux. Oh ! j'aime tant le mouvement ! C'est pourquoi je ne puis pas souffrir la ville et le comptoir. C'est si beau d'être au soleil, de marcher, de courir, de vivre au grand air !

— Alors vous voudriez vivre à la campagne?

— Oh ! je crois bien ! et être fermière, quel bonheur !

Joseph ne répondit pas; mais ils rougirent encore de compagnie, et Lucette se leva, comme part des guérets un oiseau effarouché, en s'écriant :

— Mais où sont-ils donc, Régine et le chevalier?

Et elle fila dans la tonnelle, si rapidement que Joseph, plus absorbé, surpris par ce brusque départ, ne la rejoignit que dans l'allée voisine. Ils marchaient

ainsi, battant le jardin en tous sens depuis dix minutes, quand, à l'entrée d'un pré attenant, sous de grands chênes, ils virent le chevalier, Régine et.....

— Roger ! cria Lucette en prenant sa course, et elle lui sauta au cou.

C'était une habitude de quinze ans, presque toute la vie de cette fillette.

— Comment ? te voilà !

En dépit des recommandations de madame Renaud, le *tu* lui échappait souvent encore.

— On ne vous attendait que ce soir... à Bruneray. Comment avez-vous su que nous étions là ?

— Il nous a vus, parbleu ! dit le chevalier, Régine et moi, nous nous trouvions près de la barrière quand le train a passé.

— Et alors il est descendu ? Ah ! c'est bien gentil, cela, Roger. Eh bien ! tu... vous ne donnez pas la main à Joseph ?

Car Roger se contentait d'un simple :

— Bonjour, Joseph, accompagné il est vrai d'un sourire tout amical.

Sur l'injonction de Lucette, il se hâta de donner la main au jeune paysan, mais ce ne fut pour celui-ci qu'une simple formalité.

— Vous le voyez, Régine, dit à demi-voix le chevalier à sa jeune compagne, tandis qu'ils revenaient ensemble du côté de la tonnelle, nous sommes déjà découverts. Heureusement j'étais près de vous. Mais votre sœur n'eût pas cru facilement au motif que vous vouliez donner à votre absence, et, en dehors d'elle, vingt paires d'yeux auront signalé la descente de Roger à cette station, si proche de la Bauderie. Dans un pays comme le nôtre, il faut avoir tout juste autant de cervelle qu'une perdrix, qui pense n'être pas vue parce qu'elle se cache la tête, ou que des amoureux qui n'ont pas de tête du tout, pour imaginer avec mystère des rendez-vous aussi apparents...

— Ne m'accablez pas, méchant homme ? répondit la jeune fille ; je vous ai déjà dit que je n'étais dans tout ceci que l'humble exécutrice d'une volonté supérieure à la mienne...

— Ah ! Régine, c'est que cette volonté vous plaît fort !

Elle baissa les yeux en rougissant.

— Vous avez raison sans doute, et j'ai peut-être tort ; cependant, je n'ai pas encore compris comment on peut, lorsqu'on aime, résister au désir de celui qu'on aime. pour des considérations étrangères à l'amour ou à la conscience.

— A qui le dites-vous ? répondit le chevalier en soupirant, puisque je vous laisse moi-même ordonner de moi tous deux comme vous le faites. Cependant je ne suis pas tout à fait tranquille. Votre mère me l'avait accordé à moi ce rendez-vous, mais ce n'était pas pour le donner à Roger. Voyons, enfants, ne me brouillez pas avec vos parents. C'est une amitié de quatorze ans, une amitié que vous-mêmes vous avez faite, et me voilà vieux.

— Pardon, cher ami, dit-elle en lui serrant vivement la main, j'y penserai désormais, et cela m'aidera à résister à une tyrannie qui, vous le dites bien, m'est trop chère. Quant à notre amitié à nous, oh ! vous l'aurez toujours et bien vive ; toujours, n'est-ce pas, Roger ?

Car il était déjà venu les rejoindre, usant de ses droits sans réserve, et si beau, si éclatant de bonheur, de l'heure si douce qu'il venait de passer près de sa Régine, que le chevalier ne songeant plus, après les avoir grondés, qu'à les gâter de nouveau, se hâta de les laisser ensemble.

Quelques heures après, Roger prenait le train par lequel il était attendu à Bruneray, et les demoiselles Renaud se mettaient en route pour revenir à pied en passant par la campagne du chevalier, laquelle n'était séparée de la leur que par un chemin très-court. Leurs amis les accompagnèrent jusqu'à une faible distance de Bruneray. Quand elles furent seules, Régine rompit le silence :

— Je suis sûre que madame Cardonnel serait mécontente, si elle savait que nous avons vu Roger avant elle.

— Bien sûr ! dit Lucette.

Et, regardant sa sœur, elle reprit d'un petit ton protecteur :

— Sois tranquille, va, pauvre chatte, ce n'est pas moi qui le dirai.

Ce mot amena une coloration sur les joues de Régine ; mais elle se tut, et le silence régnait entre elles depuis un moment, quand Lucette reprit :

— Oui, mais Joseph ?

— Oh ! Joseph n'est pas bavard.

— Oh ! non.

— Et puis il ne voit pas les Cardonnel.

— Et pourquoi cela ! Il est aussi instruit... plus instruit, je le parie, et mieux élevé qu'aucun des jeunes messieurs de Bruneray !

— Oui ; mais il est le fils d'une paysanne, et tu sais bien comment sont les gens. Moi aussi, je trouve cela injuste, et, pour moi, Joseph est le fils adoptif du chevalier.

Lucette ne répondit rien ; mais, passant le bras autour de sa sœur, elle l'embrassa.

— Fais donc attention, chère petite folle, nous voici tout près des maisons ; on ne s'embrasse pas sur les chemins. Allons, prenez votre air sage et tâchez d'avoir l'air d'une demoiselle.

— Sage ! sage ! Eh ! je le suis peut-être autant que les autres, si je n'en ai pas l'air.

Régine, à ces paroles, rougit péniblement.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle.

— Pardonne-moi, petite sœur ; je ne l'ai pas dit exprès. Je n'ose plus t'embrasser à présent, mais j'en aurais bien envie.

Elle rougit alors à son tour, comme d'un souvenir, et reprit d'une voix douce et confidentielle, en se serrant contre sa sœur :

— Vois-tu, je dis trop, en effet, tout ce qui me passe par la tête, et je ne m'aperçois qu'après que je n'aurais pas dû le dire ; quelquefois même encore, je sens que j'ai dit une sottise, sans trop savoir pourquoi... et j'en suis si fâchée !... Oui, c'est vrai, que je suis encore une petite fille ; mais il faudra que je devienne raisonnable comme une femme à présent, et il est bien temps, n'est-ce pas, Régine ? Aide-moi, petite sœur. Si tu savais comme je t'aime ! Je t'aime ce soir encore plus qu'à l'ordinaire, vrai !... Allons, tu vas voir comme je vais être à présent une personne sérieuse, imposante, et pour commencer...

Elle ramena autour d'elle les plis de son mantelet et de sa robe, se redressa gracieusement, et les deux sœurs, aux bras l'une de l'autre, firent d'une manière irréprochable leur entrée dans Bruneray.

V

QUELLE AVENTURE ?

Le 20 août, c'était la fête patronale des Vreux, le village, autrefois propriété du château, qui reposait dans un creux de la colline, sur le versant opposé à Bruneray.

Et, bien que petit fût le village, c'était une grande fête, où l'on venait de quatre et cinq lieues à la ronde, tant à cause du saint, bien posé en paradis, que d'une fontaine également pleine de vertus ; mais plutôt pour

les gens du loin. Quant à ceux du pays, ils ne se portaient pas mieux qu'ailleurs, chose étrange.

Outre les pèlerins, il se rendait aux Vreux ce jour-là un grand nombre de bateleurs, jeux, loteries, carrousels, femmes géantes, phoques savants, et *tutti quanti*. Des marchands y venaient de toutes les villes voisines, on disait même de Chaumont. Tous les gens du pays, il va sans dire, affluaient ; la jeunesse paysanne y dansait en plein air, et la bourgeoisie de Bruneray allait s'y promener, d'un air moqueur, il est vrai, mais enfin elle n'y manquait point. Quand on vit à Bruneray, le nouveau, même forain, n'est jamais à dédaigner.

Aussi retrouverons-nous là toutes nos connaissances ; mesdames de La Rive elles-mêmes daignèrent s'y rendre vers deux heures. Lucette et Régine, accompagnées de leur excellente mère, qui s'impose pour les distraire une lourde fatigue ; car, outre les deux kilomètres qui séparent les Vreux de Bruneray, il n'y a de siéges que dans les cafés, et ceux que leur dignité empêche de s'asseoir sur le gazon ne peuvent se reposer que d'une jambe sur l'autre. Lucette et Régine sont à la fête depuis midi ; Lucette est si amusée de tout cela ! Il faut avec elle, bon gré, mal gré, entrer dans toutes les baraques, s'arrêter devant tous les étalages, contempler les danses. Elle est enchantée de rencontrer Joseph pour lui demander toutes sortes d'explications ; car elle persiste, malgré les dénégations du jeune homme, à le traiter en savant. Le jour d'apparat, Joseph a, comme les autres, quitté la blouse, et, dans cet habit de drap bleu foncé, en dépit de sa coupe villageoise, ne dirait-on pas un jeune monsieur? Lucette, pressée par la foule, s'oublie jusqu'à passer le bras sous celui de Joseph. Sa mère lui fait les gros yeux, et Lucette voit bien qu'elle sera grondée ; cette étourdie n'a garde pourtant de retirer brusquement son bras, et elle attend héroïquement pour cela une occasion ; — héroïquement, c'est beaucoup dire, car elle voit Joseph à la fois si confus et si heureux ! — Quant à Régine, elle a les regards, tantôt noyés et tantôt furtivement inquisiteurs, d'une amoureuse pour qui tout est prétexte à rendez-vous ; elle est capable de n'avoir vu ni lapin, ni carpe, ni phoque, ni géante ; elle a tourné le cercle de la loterie d'une manière qui a fait hausser les épaules à Lucette. Mais ses yeux voient plus loin que tous les autres sur le chemin de la colline, et ils aperçoivent Roger, qui descend en compagnie d'Ernest.

Pour le moment, il n'y a pas au château le moindre vicomte, le moindre reporter, le moindre sportsman de la bohême parisienne. Aussi Ernest de La Rive ne peut-il se passer de Roger. Il l'accapare, le tient par le bras et le tutoie. Il est très-bavard, comme d'habitude, et s'écrie, du haut du chemin, à l'aspect de la foule mouvante et bariolée qui remplit la prairie :

— Dieu ! mon cher, que de femmes ! En voilà de toutes les couleurs, et j'espère que nous allons passer une revue !... C'est qu'elles ne sont pas toutes mal au moins, vos Brunériennes ! Et croiriez-vous, mon très-cher, que je ne sais pas encore ce qu'il peut y avoir de miel au fond de leurs lunes d'amour ? Et je suis ici depuis deux mois ! Et aucune de nos belles visiteuses ne m'a permis de baiser plus que sa main ! Vertus encore farouches ou déjà occupées ! Je n'ai pas de chance et j'enrage, je meurs, je suis affamé ! Je me sens des désirs d'ogre ! Je descends sur ce troupeau comme le loup dans la vallée. Gare dessous !

Le jeune Ernest débitait ses gentillesses en s'éventant de son mouchoir et avec la prétention qu'il avait toujours de dire des choses charmantes ou remarquables. C'était un jeune homme de petite taille, assez délicat et qui complétait à force de soins, de parfumerie et de miévreries, son apparence féminine. Joli garçon, riche, gâté par sa mère, il avait tout ce qu'il faut pour manquer de cœur et de sens commun, et il fallait peut-être lui savoir gré de ne faire de mal que pour son plaisir et même sans trop s'en douter.

Entre ce produit de serre parisienne, nourri de vanités et de sucreries, et déjà tout gangrené de corruption élégante, puisque l'étude même avait été dépouillée de ses rigueurs, et le succès de ses difficultés ; entre Ernest de La Rive et Roger Cardonnel, doucement, mais sainement élevé, et que l'ardeur de l'étude, outre un chaste amour, avait préservé de la vie relâchée des étudiants, il existait une telle différence que leur intimité peut paraître surprenante et faire supposer chez Roger plus de calcul qu'il n'est permis à une généreuse nature. Mais Roger n'a vu tout d'abord dans Ernest que le spécimen d'un monde nouveau, qui lui semble, comme tout inconnu, curieux à connaître, et il a été touché et flatté de se voir recherché par ce beau fils de famille ; car Roger n'est pas un philosophe ; il subit l'influence de tout préjugé ambiant, dont il n'a pas percé la sottise, et il lui faut, comme à tout autre, plus qu'à beaucoup d'autres, car il n'a que vingt-trois ans, le temps de connaître avant de juger. Il est d'ailleurs de ces natures bienveillantes qui ne prêtent à autrui que des qualités jusqu'à preuve contraire, de ces idéalistes qui persistent dans leur rêve aussi longtemps qu'ils le peuvent. Ernest le choque par certains côtés, le séduit ou l'éblouit par d'autres. Roger n'a pas encore de principes nets ; il n'a que des sentiments énergiques, mais tempérés cependant par une modeste défiance de lui-même. Entraîné par sa famille, il a subi le prestige des habitants du château, et la protection qu'il en espère, qui lui est promise, le rend non point servile à leur égard, mais reconnaissant.

Il sourit, quoique avec un peu d'embarras, des confidences d'Ernest, qu'il prend pour de simples plaisanteries, et ils s'avancent, au bras l'un de l'autre, dans le champ de fête. Ernest, appuyé nonchalamment sur Roger, lorgne à droite et à gauche les femmes qui passent ; tout à coup il s'écrie :

— Voilà qui est révoltant !

— Qu'est-ce ? demande Roger.

— Voyez ce balourd qui se donne des airs d'en avoir deux, quand nous n'en avons pas une !

Roger, retournant la tête, vit Gabriel, qui promenait, en leur donnant le bras, les deux demoiselles Forel ; il connaissait un peu Gabriel, pour l'avoir rencontré à la Cerisaie, et il connaissait beaucoup Marianne et Adolphine, intermédiaires de sa correspondance avec Régine. Il se hâta donc de saluer ce groupe amicalement, et trois saluts des plus empressés lui retournèrent, dont l'un, éclairé, par le sourire provoquant d'Adolphine, fut tout à fait aimable.

— Vous les connaissez, mon cher, s'écria Ernest, mais alors mettez-moi en relations avec cette jolie blondine, qui me paraît aussi coquette que ravissante. Ma parole d'honneur ! elle est à croquer ; reprit-il en la lorgnant.

Car Adolphine s'était arrêtée et retenait ses compagnons devant l'étalage d'une loterie, comme si elle eût voulu se prêter à cet examen admiratif, qui peut-être ne lui avait pas échappé. Roger hésita, fit quelques objections ; mais, entraîné par Ernest, il vint engager la conversation avec les demoiselles Forel, qui s'y prêtèrent de bonne grâce, malgré le sentiment évidemment contraire de Gabriel. Ernest de La Rive, — il ne prenait pas d'autre nom et avait laissé à son père celui de Jacot. — n'avait pas besoin d'être nommé pour être connu ; s'adressa la parole à Adolphine, et prit de suite avec elle, sans y mettre plus de façon, le ton de la galanterie. Roger ayant mis à la loterie en faveur de Marianne, Ernest voulut faire de même pour Adolphine ; mais déjà ses manières vis-à-vis d'elle, et peut-être surtout le plaisir qu'elle montrait des hommages du jeune châtelain, avaient indisposé Gabriel : il s'y opposa.

— Mademoiselle est ma fiancée, dit-il à Ernest, et c'est moi seul qui ait le droit de payer pour elle.

— Si mademoiselle n'est que votre fiancée, répondit

Ernest d'un ton sardonique et d'un air méprisant pour le malotru qui osait lui tenir tête, elle est libre de faire ce qui lui plaît.

Et il insista de nouveau près d'Adolphine, qui n'osait accepter, mais en mourait d'envie. Elle le remercia d'un air attendri, tandis qu'elle disait à Gabriel :

— Vous êtes vraiment bien méchant !

Pendant ce temps, la chance favorisait Ernest, et la marchande, prenant dans le conflit le parti de la bourse la mieux garnie, présentait à Adolphine un vase de verre bleu, enjolivé de blanc, qui, sans avoir de valeur véritable, pouvait exciter le désir d'une pauvre fille sevrée de toute fantaisie. Elle le prit, sans trop savoir ce qu'elle faisait; puis voulut le rendre à Ernest, qui refusa de le prendre. Gabriel, rouge de colère, avait brusquement dégagé son bras de celui d'Adolphine.

— Donnez ce vase à la sœur, Ernest, je vous en prie, disait Roger. Gabriel est un honnête garçon, ne le fâchez pas.

Mais Ernest, sans l'écouter :

— Non, mademoiselle ; je ne reprendrai pas ce vase, que j'étais trop heureux de vous l'offrir. Gardez-le, et pensez quelquefois en le voyant qu'il me restera de notre rencontre un ineffaçable souvenir.

Il s'était approché d'Adolphine pour qu'elle entendit seule ces derniers mots.

Elle rougissait d'orgueil et baissait les yeux, toute au plaisir de cet hommage.

— Venez-vous, Marianne? dit Gabriel d'une voix stridente.

C'était abandonner Adolphine. Elle le sentit, tressaillit, et, jetant à Ernest un regard d'adieu fort ému, elle se rapprocha de Gabriel et voulut prendre son bras: elle avait encore le vase à la main.

— Pas avec ceci ! lui dit Gabriel sévèrement.

Adolphine voulut alors passer le vase à sa sœur ; mais Gabriel le prit au passage et le laissa tomber par terre, où il se brisa. Parmi les quelques témoins de cette scène, il y eut des exclamations.

— Oh ! quel dommage, dit seulement Marianne, de sa voix douce et triste.

Mais Adolphine se mit à pleurer.

— C'est une brutalité inqualifiable ! s'écria le jeune Ernest en colère. Mademoiselle, continua-t-il en s'adressant à Adolphine, je regrette d'être la cause involontaire de votre chagrin ; mais je crains encore plus vivement, si l'on se conduit déjà de cette manière vis-à-vis de vous, que vous ne soyez plus tard fort malheureuse.

— Vous croyez ça, monsieur ? répliqua Gabriel en faisant un pas vers lui. Eh bien ! c'est ce qui vous trompe. Nous ne sommes pas, nous autres, de ceux qui enjôlent les femmes, pour les jeter après dans la rue ; nous les épousons honnêtement, et ma femme sera traitée par moi avec autant d'honneurs qu'une fiancée, pourvu bien entendu qu'elle soit honnête et ne prête pas l'oreille aux petits crevés qui vivent sur le bien d'autrui.

— Insolent ! s'écria Ernest.

Déjà Gabriel, entraîné par Marianne ainsi que par Adolphine, maintenant effrayée des conséquences de sa coquetterie, avait tourné le dos et s'éloignait.

— Quel est ce manant ? demanda Ernest, qui avait perdu tout son sang-froid, à ceux près desquels il se trouvait, et l'un d'eux s'empressa de lui dire, avec une servile et lâche complaisance :

— Monsieur, c'est un de *vos* ouvriers mécaniciens, Gabriel Cardan.

— Un qui vient de Paris, ajouta un autre, et que c'est pas là qu'on apprend à respecter ceux qui le méritent.

— Ce n'est pas étonnant, reprit un troisième, puisque c'est un partageux.

— Ernest, dit Roger en entraînant son compagnon, j'espère que vous ne songez pas à vous venger de cet homme ; ce ne serait pas digne de vous, d'autant mieux que c'est vous qui avez eu les premiers torts.

— Vous trouvez, mon cher? Ce n'est pas mon avis, dit le jeune homme d'un ton sec, et je m'étonne que vous preniez la défense de ce malotru.

— J'y suis intéressé, reprit Roger, car c'est par mon entremise que vous les avez abordées ; j'ai des obligations à ces demoiselles, et quant à...

— En vérité ! s'écria Ernest en éclatant d'un rire forcé. Eh bien ! mon cher, si vous avez des obligations à ces demoiselles, pourquoi m'empêcher d'en avoir aussi ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, repliqua Roger en rougissant ; mesdemoiselles Forel sont très-respectables. Quant à Gabriel, il est protégé par monsieur de La Barre.

— Ah ! c'est là le fils !... Il paraît que ce brave baron s'est furieusement encanaillé ? Après tout, il a eu raison et je ne demande pas mieux que d'en faire autant. Seulement on ne garde pas sur les bras ces femmes et ces enfants-là.

— Vous trouvez ?... dit Roger en regardant l'héritier des Jacot.

Et, pour la première fois, il se sentit le cœur glacé par cette parole élégante. Il voulut cependant insister encore pour Gabriel, mais il n'obtint que cette parole :

— Mon cher, il ne faut jamais se laisser manquer impunément par ses inférieurs : c'est de mauvais exemple.

Sur ce, apercevant son père, sa mère et sa sœur, qui, en compagnie de deux ou trois personnes, actuellement en visite au château, regardaient les danses en plein air, il se rendit près d'eux, et la conversation en resta là sur ce point.

— Monsieur Roger ! savez-vous, dit mademoiselle Marie de La Brive, je meurs d'envie de danser aussi, dans cette poussière, avec ces bons villageois !

— Je suis à votre disposition, mademoiselle, dit Roger ; mais peut-être...

Et il regarda en souriant madame Jacot et d'autres notables.

— Vous savez, monsieur Roger, que ma fille a toujours quelque fantaisie, mais celle-ci n'est pas exécutable. Vous l'avez sagement compris.

Bientôt les Cardonnel vinrent à leur tour renforcer le groupe Jacot, et l'on devisait gaiement, en se moquant des splendeurs de la fête et de la tournure des campagnards endimanchés, quand, — depuis quelques instants, le ciel s'était rembruni, — une pluie torrentielle, un *grain*, que rien ne faisait prévoir une demi-heure avant, dans le ciel éclatant de cette journée d'août fondit sur le champ de fête et dispersa tous les promeneurs. En un moment, tous les cafés, toutes les baraques, tous les abris furent pleins, et jusqu'au dessous des charrettes, où se blottirent ceux qui ne pouvaient payer l'entrée d'un refuge. Mais la toile des tentes fut bientôt percée, et ceux-là seulement qui avaient pu gagner les maisons du village, ou qui avaient trouvé place dans le grand-café, muni d'une toiture en planches, furent à l'abri de tout dommage.

Ce grand-café, se trouvant assez proche du lieu où l'on dansait, c'est là que s'étaient immédiatement réfugiées les familles Jacot et Cardonnel, ainsi que les autres notables de Bruneray ; devant ce groupe imposant, la foule, même dans l'ahurissement du sauve-qui-peut, avait respectueusement livré passage et n'avait rempli qu'à la suite le grand-café. Lorsque Gabriel et les deux demoiselles Forel y arrivèrent, essoufflées d'une course rapide et déjà trempés à demi, toutes les tables, tous les bancs étaient remplis, et les intervalles même encombrés.

Dans le passage du milieu de la salle, où s'arrêtèrent forcément Gabriel et ses deux compagnes, régnait, grâce au rafraîchissement subit de l'atmosphère, un courant d'air assez vif qui faisait balancer les deux toiles, celle de l'entrée et celle du fond, servant de portes. Adolphine et sa sœur n'avaient sur le cou et sur les bras

qu'un peu de mousseline trempée ; elles frissonnèrent et Adolphine murmura :

— Nous qui avions si chaud tout à l'heure ; c'est de quoi prendre la mort.

— Mais il y a une autre salle, dit Gabriel.

Et il se fit passage vers la toile du fond et allait la soulever quand une paysanne l'arrêta.

— Oh ! l'on n'entre pas là, dit-elle d'un air mystérieux.

— Pourquoi donc ?

— C'est là que sont les grandes gens du château et de la ville, répondit-elle à demi-voix.

— Ça n'est pas une raison, répondit Gabriel, s'il y a de la place. Faut-il prendre du mal de peur de les gêner ? Sur ma parole, c'est donc tout comme autrefois, sous l'ancien régime ?

Il souleva la toile, et, voyant deux tables vides, il fit signe aux demoiselles Forel de le suivre ; puis il entra en soulevant son chapeau, et, demandant à une fille de café qui sortait de mettre trois couverts, il s'assit à une table et y fit asseoir Marianne et Adolphine.

Cette prise de possession d'une place vide dans un lieu public n'avait assurément rien que de légitime, elle n'avait même rien de choquant au point de vue de nos mœurs et de l'égalité générale. Mais cette base actuelle des rapports sociaux, pour avant qu'elle soit entrée dans l'esprit des lois et dans l'opinion, n'ayant point encore la sanction des réalités, n'étant qu'une donnée, un idéal, et non point un fait, reste pour ainsi dire à l'état mouvant et se voit facilement déplacée par tout fait qui lui est contraire. Depuis l'installation à Bruneray du grand industriel, sous l'influence de plus en plus étendue, de plus en plus exagérée peut-être, de sa richesse et de son pouvoir, ce qui pouvait exister auparavant de sentiment du droit commun et de respect pour l'égalité civile avait fait place à l'admiration, au respect, au culte de cette puissance dont les bienfaits apparents avaient jeté tous les esprits dans les voies d'espérances nouvelles où ils s'exaltaient. On répétait : « C'est la richesse du pays, » et chacun pensait que ce pouvait être aussi la sienne. De ces espérances, monsieur Jacot était l'arbitre ; de ce culte, le plus général de tous, des humains pour la richesse, il était le dieu, ou tout au moins le grand prêtre. Quoi que l'on puisse *proclamer* d'égalitaire, tant que l'égalité n'existera pas, la misère produira toujours la servitude, et la hiérarchie la servilité. Gabriel avait donc eu raison de s'écrier : « C'est tout comme sous l'ancien régime ! » Jamais baron d'autrefois n'avait été plus puissant et plus respecté que monsieur Jacot.

Tout dieu aime l'encens. Monsieur Jacot de la Rive s'était si facilement et si bien acclimaté, lui et les siens, dans cette atmosphère de respects et d'adoration qu'on lui avait faite à Bruneray, qu'il ne concevait plus les choses autrement. Sa taille en était devenue plus droite et son attitude plus imposante ; il marchait dans sa force et sa majesté, bon prince, mais à condition que son peuple fût humble et soumis. L'audace de Gabriel s'introduisant dans la salle qu'il occupait avec ses élus, et au seuil de laquelle il avait conscience que le respect arrêtait la foule, lui parut donc un crime de lèse-majesté. Il fronça le sourcil à la manière de tous les Jupiters ; madame Jacot fit une moue méprisante que toutes les autres dames imitèrent ; Marie, trouvant la chose originale, se mit à rire et à regarder les deux ouvrières comme on regarde des animaux ou des marbres ; la conversation, qui était fort animée, tomba aussitôt.

Les trois intrus n'étaient pas sans avoir conscience de leur situation. Gabriel faisait bonne contenance, mais non sans irritation et trouble secrets, Marianne était toute pâle, mais ne disait rien. Adolphine, rouge et déconcertée murmurait : « Nous ferions mieux de nous en aller. »

— Non ! répondit Gabriel, et il frappa sur la table pour appeler.

Mais la haute société était servie, et les gens du café, affolés par les demandes qui s'élevaient de toutes parts, dans la première pièce, n'entendaient, ni ne répondaient pas. L'averse durait toujours. Du noble groupe, tombaient sur les trois prolétaires des regards de mépris, et Gabriel entendait son nom prononcé à demi-voix.

— Quel est cet homme ? avait en effet demandé monsieur Jacot. On s'était empressé de le satisfaire avec commentaires. Ernest avait ajouté un mot :

— Ce croquant-là m'a déjà marché sur le pied, dit-il.

— Je vous assure que c'est pourtant un brave garçon, avait dit timidement Roger.

— Monsieur de La Barre le protége, avait ajouté monsieur Cardonnel.

Et ces deux paroles avaient été toute la défense du coupable, dont la sentence pouvait déjà se lire dans les yeux du juge.

Enfin la pluie cessa. Les Jacot et leur groupe sortirent du café, et Gabriel, qui avait enfin obtenu, pour lui et *ses dames*, du jambon, du vin et du fromage, resta sur le champ de bataille.

Il n'en était pas plus vainqueur pour cela. Au dehors, le bruit de son sacrilége s'étant répandu, le populaire le blâmait avec indignation, et avec lui cette malheureuse ville de Paris, qui paraissait en avoir été complice. Parmi l'entourage de monsieur Jacot, plusieurs, à la sortie du café, avaient repris le sujet de cette *inconvenance*, et l'on avait dit aussi :

— Voilà bien les ouvriers de Paris ! Ce ne sont pas les nôtres qui auraient osé... Quelle race ignoble et insolente !

— Ce n'est rien, avait dit monsieur Jacot, de l'air d'une majesté qui ne veut pas s'avouer touchée ; ça ne vaut pas même la peine d'y faire attention. Seulement, comme en effet ces gens-là sont de mauvais exemple pour les ouvriers honnêtes, on renverra celui-ci à Paris.

Leur voiture s'avançait et *madame* allait monter pour retourner au château, quand Marie s'écria :

— Mais nous n'avons pas vu la moitié des magnificences de la fête. Maman, tu m'as promis les baraques. Je veux les baraques, il me les faut !

— Enfant terrible ! dit monsieur Jacot. Mais la pluie...

— La pluie est passée, il fait un soleil superbe, et d'ailleurs s'il pleuvait encore nous serions à couvert.

— Quoi ! mademoiselle Marie, vous voulez entrer là-dedans ? dit Emilie, qui ne désirait elle-même rien tant que d'y aller ; car elle n'était pas gâtée sur les distractions.

— Pourquoi pas, puisque cela m'amuse ? Vous ne voulez pas y entrer, vous ?

— Oh ! Je vous suivrai, si c'est votre fantaisie.

On se prit alors le bras en riant, et, couple par couple, on marcha vers la plus importante des baraques, une ménagerie, qui avait au-dessus de la peinture de tous les animaux de la création arboré ce titre : *Aux immortels !*

— C'est à faire rêver, dit Ernest, qui donnait le bras à Emilie, en s'arrêtant devant la baraque. Est-ce une invocation aux dieux païens ou aux fauteuils de l'Académie ?

— C'est tout bonnement, répondit Roger, qu'ils vont nous montrer le phénix ou bien la colombe de l'arche.

— Ou le cochon de saint Antoine, dit monsieur Jacot, ce qui parut plein d'esprit et fit beaucoup rire...

Ce fut en ces dispositions joviales que l'aristocratie de Bruneray, fit son entrée dans la vaste enceinte de toile qui recouvrait les monstres du désert.

On les apercevait, en entrant, au fond de l'hémicycle, dont leurs cages formaient la section, et qui, sauf un assez large espace à l'entour, était garni de bancs divisés en trois classes : premières, secondes, troisièmes ; les *premières* garnies de velours rouge, bleue et lacéré

par les ans. Ces places étaient assignées aux spectateurs pendant les exercices du dompteur ; car autrement, — un cicerone placé à la porte donnait des détails d'un ton plein de générosité et de courtoisie, — chaque personne pouvait entrer dans l'*arène* et défiler à son aise devant les cages, en admirant les *terribles animaux*.

— Entrez, messieurs ; avancez, mesdames! Allez considérer le roi des forêts, le lion de l'Atlas, le tigre du Bengale, l'hippopotame du Nil, le boa constrictor, la panthère de Java, le kanguroo d'Australie, et le pélican blanc, victime d'amour maternel, et la sarigue qui porte ses petits dans son sein, et le serpent à sonnettes, et le dragon volant, et le vampire ; oui, messieurs, mesdames, un vampire! Mais ne craignez rien ; vous sortirez de cet antre de tous les monstres de la création, sains et saufs comme vous y êtes entrés, avec la mémoire ornée de choses étonnantes que vous y aurez vues. Défilez, messieurs ; mesdames, défilez !

Au moment où entraient les Jacot et leur société, quelques personnes occupaient déjà l'*arène*. C'étaient Régine, Lucette et madame Renaud, avec Adalbert, Joseph et quelques autres. Régine et Roger échangèrent un rapide coup d'œil ; puis les Renaud, cédant la place aux nouveaux arrivants, allèrent se placer au premier banc des secondes. Joseph resta, un moment encore, près de la cage du lion, qu'il considérait avec une attention étonnée. Le *roi des forêts*, mangeait tranquillement les bribes d'un gâteau que lui avait jeté Lucette, et paraissait y prendre autant de plaisir qu'à la proie la plus saignante.

Dans cet exercice, il passait sa langue sur ses lèvres, et montrait ses dents blanches, et c'étaieut justement ces dents qui absorbaient l'attention de Josepb. Le jeune homme, en voyant entrer dans l'*arène* le flot des nouveaux visiteurs, se retira jusqu'à la balustrade qui séparait l'enceinte des bancs des spectateurs, et continua de contempler de là le *lion de l'Atlas*. Roger se trouvant près de lui, un moment après, et lui ayant dit bonjour :

— Monsieur Roger, avez-vous remarqué la mâchoire de ce lion ? c'est bien étonnant.

— Peut-être n'est-il pas de l'Atlas, dit Roger en souriant.

— Qu'est-ce ? demanda Ernest.

— Le lion offrirait une variété de mâchoire qui inquiète ce jeune naturaliste.

Ernest jeta sur Joseph un regard de dédain.

— Ah ! c'est peut-être que les lions de Bruneray ne sont pas faits comme cela ? Mais comment donc ? Il est superbe, ce lion. Oui, ma foi ! cela vaut la peine. Regardez quel port de tête, quelle magnifique perruque ! et comme on sent bien dans ses yeux le calme de la force et la majesté de la grandeur ! Ah ! se trouver seul à seul, dans une gorge de l'Atlas, avec cette royale bête et un bon fusil !... C'est cela qui s'appelle chasser. Jules Gérard seul a connu les vrais émotions de l'art cynégétique ! Dis donc, papa, si j'allais chasser l'année prochaine dans l'Atlas ?

— Oui, nous avons le temps de voir ça, répondit monsieur Jacot d'un ton peu inquiet de cette fantaisie.

— Que trouvez-vous d'extraordinaire dans la mâchoire de ce lion ? demanda Roger à Joseph.

— Vous savez bien, monsieur, que le lion a d'énormes incisives et les molaires très-reculées, outre des crocs très-puissants ; tandis que celui-ci a les dents plus petites, plus longues et moins espacées. On dirait presque...

— Hein? demanda Ernest en s'adressant à Roger, comme s'il n'eût pu causer sans intermédiaire avec ce nouveau « croquant. »

Roger lui transmit l'observation de Joseph.

— Ah ! ah ! ah ! ricana le jeune Jacot ; mais pas du tout, c'est tout le contraire ! Ce lion a bien la mâchoire de sa race et particulièrement de celle de l'Atlas. Et comment ne l'aurait-il pas? Eh ! eh ! eh ! savez-vous, mon cher Roger, que les naturels de votre pays sont étonnants ! (Il s'approcha de la cage et donna de sa cravache sur le nez du lion, qui gronda en montrant les dents.) Parfaitement ! Voilà bien les mâchoires puissantes et les dents aiguës qui emportent le buffle ou l'antilope. Ah ! brave bête, va !

— Il ne faut pas l'irriter, monsieur, dit le cicerone.

Joseph s'était retiré depuis un moment et était allé s'asseoir aux secondes places, non loin des Renaud. On annonça alors que les exercices allaient commencer, et le dompteur apparût, vêtu d'un gilet de peau et d'un pantalon collant, la tête nue. Il montra tour à tour son tigre royal, dont il fit l'histoire en récitant Buffon, sa panthère de Java, son kanguroo, sa hyène et son chacal, dans la cage desquels [illegible]ntra et qu'il fit courber sous sa cravache.

— Et l'hippopotame ? dit une voix.

— L'hippopotame, messieurs, nous avons dû le laisser en route, vu la quantité d'eau qu'il faut pour le bain de cet animal.

On se mit à rire, et une autre voix reprit :

— Et le boa constrictor?

— Le boa ? Vous allez le voir, messieurs.

Et le dompteur, soulevant un gros tapis, montra un énorme et informe boyau replié.

— Il est empaillé ! cria-t-on.

— Non, messieurs, il dort ; c'est la pluie de tout à l'heure qui l'a plongé dans cette léthargie. Ce n'est pas ma faute, vous comprenez. Donnez-moi le soleil de la zone torride, et alors vous fuiriez, messieurs, mesdames, devant ce monstre, pour qui l'homme n'est qu'une bouchée.

Malgré ces éloquentes paroles, il y eut des murmures et des rires.

— Il est mort ? — Il est empaillé ! crièrent encore quelques voix ; et l'on réclama le sarigue.

— Il est en couches ! répondit une autre voix des troisièmes, celle d'un loustic d'atelier.

Monsieur Jacot formalisé qu'on osât ainsi plaisanter en sa présence, tourna la tête vers les troisièmes, qui se turent.

— Messieurs, je ne sais dire que la vérité : je dois donc avouer que le sarigue est mort d'un accident déplorable ; mais sa dépouille m'est restée, et vous l'allez voir, messieurs, tel qu'il était dans sa vie, absolument, à cela près qu'il est mort.

Il tira le rideau qui cachait le sarigue ; les rires et les murmures continuèrent.

— Le vampire ! le vampire!

— Messieurs, cria le dompteur d'une voix éclatante, je vais entrer dans la cage du lion.

Devant l'émoi que promettait ce spectacle, les sarcasmes tombèrent et le plus profond silence régna.

On vit en effet l'homme, armé d'un simple bâton, entrer dans la cage du roi terrible des animaux et le soumettre à ses moindres signes. Le lion donna la patte, se mit à genoux, se coucha, rampa, reçut dans sa gueule le bras du dompteur et lui lécha la main. On poussa des cris d'admiration. Les femmes pâlissaient ou haletaient, et Adolphine, — car Gabriel et les sœurs Forel venaient d'entrer aussi dans la baraque, — Adolphine menaça même de se trouver mal. Le dompteur sortit enfin, aux applaudissements de tous les spectateurs, et, pour prolonger son triomphe et la bonne humeur du public, il se mit à faire faire à un singe des exercices, accompagnés d'un soliloque bouffon, qui excitaient les rires et les bravos de tous les groupes.

Quand tout à coup un grand cri s'élève, un grand cri de terreur : Le lion ! le lion !

Le lion était sorti de sa cage, dont la porte avait été laissée ouverte par le dompteur.

Aussitôt c'est un tumulte indescriptible ; tout le monde est debout, et les cris de terreur deviennent frénétiques lorsqu'on voit le lion s'engager tout droit dans le couloir

de sortie, au bout duquel se pressait déjà et se bousculait la foule, cherchant à fuir par la porte étroite. Cette fois, les pauvres étaient les favoris du sort : tout le flot des troisièmes devait s'écouler avant celui des secondes, et enfin celui des premières pût sortir de ce lieu, qui allait devenir sans doute une scène de carnage. Ernest, franchissant les bancs, sans pitié pour ceux qu'il écrasait, criait en vain : « Place! place! Laissez passer la famille Jacot de la Rive ! » sans prêter d'ailleurs aucun autre secours aux siens que de les engager à le suivre. Mais déjà Roger, s'armant d'un des bancs longs qui étaient placés sous les pieds des spectateurs des premières, s'était élancé en criant : « A moi, les hommes de cœur ! Arrêtons-le ici le plus longtemps possible ! » Et, en deux bonds, il était arrivé devant le lion, au moment où celui-ci enfilait le couloir et lui avait barré le passage en brandissant d'un air menaçant le banc de chêne, mais sans le frapper, car Roger, avec autant de sang-froid que de courage, pensait que cette bête, domptée et apprivoisée, pouvait être intimidée facilement et qu'il valait mieux ne pas l'irriter.

A l'appel de Roger, cinq hommes seulement répondirent en accourant. C'étaient Gabriel, armé d'un couteau-poignard à lame brillante ; Joseph, un paysan et deux autres ouvriers. Le dompteur, qui tournait le dos aux cages, n'avait été averti de la sortie de son lion que par les cris de la foule; il était accouru. Mais l'animal, déja engagé dans le couloir, ne pouvait subir l'influence de son regard ; les yeux fixés sur ceux qui lui barraient le passage avec des intentions évidemment agressives, il s'était arrêté, mais grondait sourdement. Les cris de la foule semblaient l'irriter; il montrait les dents et restait parfaitement sourds aux appels de son maître, qui, le tirant par la croupe, lui disait :

— Jack ! Jack ! ici, gredin ! tout de suite ! et s'interrompait pour crier à la foule de toute sa voix.

— Rassurez-vous, messieurs, mesdames, il n'est pas méchant, il ne vous fera aucun mal !

Toutes ces actions avaient été presque simultanées et ce qu'il faut des minutes pour décrire n'avait duré qu'un instant. Mais pourtant, dans ce choc si brusque, dans cet affolement de terreur, bien des âmes surprises avaient déjà laissé échapper le secret de leurs défaillances ou de leurs ardeurs. La plupart, lâchement, n'avaient songé qu'à eux-mêmes; quelques-uns avaient couvert de leur corps l'être qui leur était le plus cher; plusieurs, tout en pâlissant, avaient gardé quelque dignité d'attitude ; les autres avaient bêtement hurlé, follement lutté pour disputer à leurs semblables la chance de n'être pas dévoré. Mais, si âpres que fussent les cris et l'effarement de cette foule, il y en eut peu qui n'entendirent un cri de désespoir et d'amour, jeté avec une puissance d'intonation, une éloquence d'accent indicibles.

— Roger!!!

Et l'on vit Régine Renaud s'élancer, encore plus prompte que Gabriel, Joseph et les trois autres braves, vers Roger; mais elle fut saisie et retenue dans cet élan par son frère, auquel monsieur Renaud accourut prêter main-forte.

— Laissez moi, s'écriait-elle, laissez-moi mourir avec lui ! je le veux !

Se voyant dominée par une résistance invincible, elle s'agita désespérément, poussa un cri déchirant et s'évanouit. Tout cela sous les yeux des Cardonnel, des Jacot de la Rive et autres, qui franchissant les bancs des premières, se pressaient confusément sur ceux des secondes, et à qui la peur, bien qu'elle fût vive, n'avait point ôté l'usage de leur sens.

Le grondement du lion, bien que peu formidable et fort sourd, avait encore éperonné la terreur de la foule; les cris de ceux qu'on meurtrissait dans la lutte pour la vie sauve retentissaient déjà, augmentant l'horreur de ce tumulte, et monsieur Jacot s'écriait en vain, d'une voix altérée : « Place! place! laissez sortir les dames ! » en poussant devant lui sa femme et sa fille et en les serrant de près. Tout son prestige avait disparu, on ne l'écoutait pas ; quand tout à coup, du petit groupe intrépide qui disputait le passage à l'animal féroce, partirent de grands éclats de rire. Ils retentirent aux oreilles des derniers fuyards comme une chose folle et invraisemblable; on s'arrêta cependant, et les rires continuant de plus belle, plusieurs des moins ahuris, monsieur Jacot en tête, revinrent sur leurs pas, et virent, à la place du lion de l'Atlas, un magnifique chien de montagne de la plus grande espèce, dont la figure bonne et loyale, bien qu'empreinte d'une certaine irritation, sortait, comme d'un collier de fourrures, de l'énorme perruque du fauve, qu'il venait de rejeter avec ses pattes, afin sans doute de se rendre la vue plus claire pour le combat.

Les explications, les exclamations, les rires se croisèrent. Le dompteur, humilié et désespéré, finit par se faire suivre de Jack, devant qui ses adversaires avaient abaissé leurs armes, non par mépris, car il restait encore un monarque parmi les chiens, mais en hommage aux qualités morales et civilisées de sa race. Maintenant la foule, sous une impulsion contraire, commençait de réaffluer à l'intérieur; mais monsieur Jacot, reprenant l'exercice de son autorité, fit évacuer la baraque, où il ne resta bientôt plus dans un coin que cinq ou six personnes autour de Régine encore évanouie.

Le cri de celle qu'il aimait avait atteint l'oreille de Roger au moment où il faisait face au *lion*, pensant être sa première victime. Après la découverte qui faisait cesser tout danger, lui seul ne rit pas et ne trouva pas une parole à proférer; il se retourna, cherchant Régine des yeux, et l'ayant aperçue courut à elle. Mais, pour la première fois, il reçut des Renaud un accueil farouche.

— Que voulez-vous, monsieur ? lui demanda le père de Régine d'un ton glacial.

— Roger, lui dit à voix basse madame Renaud, il y a eu comme cela assez de scandale. Allez-vous-en bien vite !

Elle soufflait sur le front de Régine, pâle comme une morte, tandis que le père lui frappait dans les mains, et que deux ou trois *amies* donnaient des conseils ou se lamentaient. Lucette, profitant de ce que le passage devenait libre, avait couru chercher de l'eau.

— Je vous en supplie, dit Roger d'une voix contenue, que son premier regard me revoie vivant ! Sans cela, elle souffrirait encore, et moi, je ne puis l'abandonner ainsi !

— Ah ! Roger, ce n'est pas la dernière fois que vous la ferez souffrir ! dit madame Renaud d'une voix triste.

Mais, à cet instant, le jeune homme avait saisi la main de sa fiancée et la pressait doucement. Il souffrait de ne pouvoir la prendre lui-même dans ses bras, sûr que ses baisers, sa voix, sa puissance d'amour, l'eussent mieux rappelée à la vie que tout ce que d'autres pouvaient faire. Il sembla toutefois que, par une télégraphie secrète, ce toucher eût porté au cœur de Régine le battement du cœur de Roger ; elle fit un mouvement, ses paupières vacillèrent et sa bouche exhala un soupir. Lucette rapportait de l'eau. Sous les ablutions bienfaisantes dont son front fut baigné, la jeune fille rouvrit les yeux. Elle vit Roger, une exclamation faible lui échappa, et bientôt, en même temps que la couleur revenait à ses joues, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux,

— Maintenant partez, Roger, dit madame Renaud.

Il s'inclina, serra encore une fois la main de Régine en échangeant avec elle un long regard, et il partait, quand, à la porte de la ménagerie, il se heurta presque avec sa mère, qui rentrait.

— Je te cherchais, lui dit-elle vivement ; que fais-tu ici ?

— Régine s'est trouvée mal...

— Je le sais, et elle aurait mieux fait de s'en dispenser.

— Ma mère, dit Roger d'une voix émue, elle est ici; on t'a vue, tu vas prendre de ses nouvelles ou bien...

— Ou bien? répéta-t-elle; des menaces! Ah! mon fils, si tu ne venais pas d'être un héros!...

Elle l'embrassa alors en pleurant d'émotion; mais à deux pas de là, près de Régine, où il l'entraîna, elle fut immédiatement sèche et désagréable.

— Vraiment, je suis contente de vous voir remise, Régine; mais je vous croyais plus raisonnable. Il faut avoir du courage et ne pas se pâmer comme cela devant tout le monde.

Puis elle se hâta d'emmener Roger en disant avec affectation que *ces dames* voulaient le complimenter, et que mademoiselle Marie avait été vraiment émue de son *héroïsme!*

Dès qu'ils furent dehors :

— Elle m'a déjà demandé, reprit madame Cardonnel avec animation, ce que c'était que cette jeune personne qui avait crié ton nom et s'était évanouie. Oui, en vérité! comme si elle eût été jalouse! J'ai répondu négligemment que c'était la fille d'un marchand d'ici. Ah! Roger! quelle destinée s'ouvre devant toi! Il est impossible que tu la perdes pour... un enfantillage ou de folles visées de cette petite sotte, car ce ne peut être que cela.

— Tu te trompes, ma mère; c'est fort sérieux, répliqua Roger, un peu pâle, et puisqu'il le faut, nous en parlerons.

— Tu veux donc me faire mourir de chagrin, fils ingrat! s'écria madame Cardonnel.

Et malgré le conseil qu'elle venait de donner à Régine, elle eût éprouvé le besoin, sinon de se pâmer tout à fait, au moins de s'affaisser sous le poids de son émotion, et de se répandre en reproches et en soupirs, si l'on n'eût été en vue du groupe Jacob. Il fallait être héroïque!

— Sois aimable, reprit madame Cardonnel avec un accent suprême, sois-le, Roger, ou tu briserais le cœur de ton père et le mien!

Roger y fit de son mieux, et il lui été difficile de n'être pas flatté de la chaude réception qui lui fût faite.

— Vous êtes bien nommé, monsieur Roger, lui dit madame Jacot; votre nom est celui d'un preux des anciens temps.

— Madame, je n'ai guère fait, comme don Quichotte, que me battre contre des moulins.

— Le chien revêtu de la peau du lion! dit en riant Ernest, qui avait repris ses jolies couleurs et tout son aplomb.

— Mais monsieur Roger n'en savait rien, s'écria Marie avec feu, et tout le monde a eu assez grand'peur pour que la beauté de son dévouement ne soit en rien diminuée par cette sotte supercherie. Vous m'avez électrisée, monsieur Roger. C'est bien d'être brave! Oh! oui, c'est bien beau! Et après cela, moi, le lion m'aurait déchirée que je n'aurais pas crié.

— Le preux Roger va devenir le favori des belles, s'écria Ernest; car enfin, mon cher, une jolie fille s'est évanouie pour vous, sans que vous puissiez le nier : elle l'a crié assez haut. Ah! Roger! Roger! avec votre air calme et vos prétentions à la sagessse?...

— La personne dont vous parlez, mon cher Ernest, dit Roger, est digne de tous les respects, et je lui sais trop gré de son émotion pour pouvoir en parler en riant.

Mais sa voix fut couverte par celle de sa mère, qui s'écriait :

— Oh! c'est une petite personne fort bien, mais... fort exaltée!

Puis elle se hâta de changer la conversation.

Dans tout le reste du public nombreux de la fête, il n'était guère question que du même sujet, et l'aventure du chien-lion, et la peur qu'on avait eu si vive, mais si courte, pâlissaient devant l'épisode du roman qui ouvrait aux imaginations et aux commérages tout un champ d'observations et de conjectures. On riait de la peur de celui-ci, de l'égoïsme de celui-là, des roueries du montreur de bêtes; mais on abandonnait promptement ces sujets parfaitement définis et vite épuisés, pour en revenir à cet éclat de passion qui mêlait le drame à cette comédie.

On admirait sans réserve le courage de Roger, plusieurs, celui de Régine, mais ici le blâme abondait. Etait-il convenable pour une femme, une demoiselle, de montrer des sentiments si vifs, si exaltés? Les femmes la plaignaient de s'être à ce point *compromise*. On convenait que Roger Cardonnel devait avoir de plus hautes visées. — Qu'il l'aime ou ne l'aime point, ses parents ne la lui laisseraient jamais épouser, disait-on. — Quelques hommes entendus affirmèrent que *cette petite* était la maîtresse du fils Cardonnel; il n'en pouvait être autrement. Tous enfin, avec cette aimable joie que l'homme éprouve à entamer délicatement son semblable quand il ne se livre pas à la volupté de le déchirer, répétaient le sourire aux lèvres : Quelle aventure! bon Dieu, quelle aventure! Et, dès le soir même, la nouvelle, portée par des hérauts innombrables, couvrait, à cinq ou six lieues à la ronde, le pays.

Ainsi était traité l'aimante et chaste Régine, punie, comme le sont presque toujours les femmes, d'aimer trop loyalement et trop ardemment. Devinant en partie ces rumeurs, elle se cuirassait de dédain et se disait:

— Il est sain et sauf, n'est-ce pas assez de bonheur?

Cependant, monsieur Renaud, surpris et irrité des sentiments de sa fille et de l'éclat qui avait eu lieu, et croyant sa dignité paternelle interressée à quelque acte d'énergie et d'autorité, parlait de sa plus grosse voix de mettre Régine *au couvent*. La bonne mère laissait passer l'orage, et soignait sa fille, toute souffrante encore de l'ébranlement qu'elle avait subi.

VI

DIVERS MOYENS DE PLAIDER UNE CAUSE.

Cette mémorable journée ne s'écoula point, sans qu'une explication orageuse eût lieu entre Roger et ses parents.

A peine madame Cardonnel était-elle rentrée, que sans souci de l'appel du dîner fait par la bonne, et tout en dénouant son chapeau, elle demanda à Roger de vouloir bien expliquer à son père et à sa mère, — Emilie avait été écarté de cet entretien solennel, — *l'étrange sortie de la petite Renaud.*

Roger, fort troublé; car il avait réservé cet aveu pour des circonstances plus favorables, dut avouer qu'il aimait Régine et qu'ils s'étaient fiancés.

Pas n'est besoin de dire que madame Cardonnel tomba sur une chaise en levant les bras au ciel. Soit que ce geste ait été donné par la nature, soit qu'il ait été répandu par le théâtre, il paraît entré dans les nécessités d'exprimer de la douleur, quand surtout cette douleur ne tient pas à se laisser ignorer. Madame Cardonnel ne tenait qu'à se répandre, elle frappa impitoyablement sur le culte de Roger.

Régine... une fille de marchand! une boutiquière! une petite sotte! sans éducation, sans manières, sans fortune! Mais c'était de la folie! Cela ne supportait pas l'expression! Il devait en rougir lui-même! Lui, Roger Cardonnel, appelé à un si brillant avenir!... Ce n'était pas possible! Il n'y avait pas songé! Il s'était laissé aller à l'entraînement d'une amitié d'enfance pour cette petite effrontée, car l'éclat qu'elle a fait lui mérite ce nom...

une demoiselle comme il faut ne crie jamais en public, lors même qu'on déchirerait sous ses yeux son amant en petits morceaux, et à moins qu'il ne s'agisse d'affections permises: d'un père, d'une mère ou d'un frère. On n'aurait jamais cru cela d'elle autrefois, mais aujourd'hui l'on était autorisé à penser que c'était grâce à ses coquetteries...

— Mon pauvre enfant, tu as été égaré; mais, grâce à tes parents, trop tard avertis, tu reviendras dans la voie de la raison, tu comprendras tes intérêts. Comment donc! Mais si elle t'aimais, elle serait la première à ne pas vouloir t'épouser, puisqu'elle ne peut t'apporter que la pauvreté et l'obscurité. Est-ce aimer cela? N'est-ce pas le plus profond égoïsme? Oh! non, je ne la croyais pas ainsi, cette petite Nitouche. Nous qui avons eu pour elle tant de bonté! Je permettais qu'elle vît Emilie, malgré la différence des rangs, et, quand elle sont revenues de pension, j'ai dit à ma fille: « Eh bien! tu continueras de les tutoyer, pour ne pas leur faire de peine; comme on ne se voit qu'entre soi, cela n'aura pas de grands inconvénients. » Mais cela ne suffisait pas à cette demoiselle; elle a de l'ambition, à ce qu'il paraît...

— Maman, interrompit Roger, n'en pouvant supporter davantage, si tu persistes à attaquer Régine, je m'en vais. C'est moi qui a voulu son amour, qui l'ai imploré, qui en suis fier. C'est cet amour qui me donnera du courage et me fera conquérir une position que je ne devrai qu'à moi-même, c'est cet amour seul qui peut me rendre heureux.

— Tais-toi, fils ingrat, reprit-elle avec un accent déchirant.

Monsieur Cardonnel, qui, pendant les monologues de sa femme n'avait pu placer un mot, voyant bien qu'il n'en viendrait pas à bout autrement que par un coup d'éclat, revint brusquement sur son fils, en lui décochant ces mots:

— Vous n'aurez jamais mon consentement, monsieur!

— Oui, ingrat! reprit madame Cardonnel; car depuis que tu es au monde, nous n'avons pensé qu'à ton avenir, et c'est ainsi que tu nous en récompense! Tous nos rêves, toutes nos espérances détruites! Ah! je n'y survivrai pas!

Elle se mit à pleurer, ce qui donna le temps à monsieur Cardonnel de parler à Roger de ses devoirs envers la société. La société, assura-t-il, demandait à Roger d'être un homme distingué, par conséquent de ne pas épouser une fille de rien; il parla aussi *en père* du devoir qu'avait Roger vis-à-vis de ses enfants à naître, et ce devoir consistait à les laisser riches et pourvus d'un nom illustre; ces enfants là ne pouvaient naître à moins. Et que de reproches n'auraient-ils pas à faire à leur père si celui-ci ne remplissaient pas vis-à-vis d'eux un devoir si simple et si sacré! reproches muets sans doute, que le respect retiendrait sur leurs lèvres: mais Roger les verrait souffrir de leur humble sort, tourmentés par des besoins qu'ils ne pourraient satisfaire, et son cœur en serait déchiré de douleur et de remords!

Madame Cardonnel, se levant tout à coup, marcha vivement vers Roger avec un grand geste:

— Non, c'est impossible! Non, tu ne peux pas être insensé à ce point! Je ne le crois pas, je ne le croirai jamais. Préférer une Régine Renaud, une fille de boutique, une fille sans nom et sans fortune, à mademoiselle Jacot de la Rive, une si charmante personne, la fortune, l'esprit, les honneurs, tout à souhait! Non, Roger; tu te plais à nous tourmenter. Au fond, tu ne peux pas penser ainsi, ou bien tu serais fou, fou à mettre à à Charenton.

— Ce qui serait fou de ma part, dit Roger, ce serait d'accepter une pareille supposition. Mademoiselle de la Rive n'est nullement à mon choix.

— C'est-à-dire qu'elle n'est pas comme Régine, elle ne se jettera pas à ta tête; mais son amabilité pour toi est à remarquer, et il te suffirait de vouloir...

— C'est une erreur!

— C'est une chose sûre!

Et madame Cardonnel se livra à cette affirmation avec tant de zèle, comme jugeant l'argument irrésistible, que Roger ne songea plus qu'à trancher la question en déclarant:

— Après tout, peu importe! Quand bien même il serait possible que mademoiselle Marie m'aimât, je ne pourrais aimer que Régine.

Pour le coup, madame Cardonnel retomba sur sa chaise, en laissant aller ses bras, comme frappée à mort, et ne trouva plus que des gémissements.

— Misérable! s'écria monsieur Cardonnel, voilà l'état où tu réduis ta mère!

Ahuri par de telles apostrophes, épouvanté, désolé, mais ne comprenant point qu'on pût lui demander de changer de cœur, le malheureux jeune homme s'enfuyait.

— Roger, lui cria sa mère, où vas-tu?

Il resta immobile et sans parole.

— Je ne veux pas que tu ailles chez *ces gens-là*. Tu veux donc me faire mourir?

— Est-ce le moment d'abandonner votre mère, monsieur? s'écria monsieur Cardonnel.

Roger resta en proie au supplice le plus cruel. Il pensait aussi que Régine devait s'étonner qu'il n'allât pas prendre de ses nouvelles. Toute la soirée se passa en larmes, en reproches et en soupirs. Emilie elle-même, par une attitude roide et silencieuse, s'associait au blâme contre son frère. En se retirant à onze heures, Roger dut promettre à sa mère de ne pas sortir.

Seul dans sa chambre, il se trouva en proie à un étonnement douloureux, en même temps qu'aux pensées les plus pénibles. Ayant jusqu'alors servi, sans avoir eu à le contrarier, l'orgueil des siens, il n'avait connu que leur tendresse, et il était trop idéaliste pour soupçonner combien il entre d'égoïsme dans les affections familiales. Roger était parfaitement placé pour sentir l'odieux de l'autorité dans les choses du cœur, et la folie de cette affection qui veut faire le bonheur des gens à sa manière et non à la leur; mais il protestait par sentiment beaucoup plus que par principes. Il trouvait ses parents injustes et déraisonnables, et ne songeait pas qu'il attaquait la grande passion de leur vie et qu'ils n'avaient pas pour Régine l'amour qu'il avait lui-même.

Après tout, ne partageait-il pas leurs visées ambitieuses? Ne pensait-il pas comme eux que les honneurs et la fortune étaient nécessaires au bonheur, avec cette différence entre eux et lui que, pour lui, Régine était l'élément de bonheur le plus nécessaire. Au fond, Roger n'était pas sans souffrir de l'infériorité de la situation où se trouvait celle qu'il aimait; il regrettait amèrement l'éclat qui avait eu lieu, et lui aussi en eût voulu à Régine, s'il ne lui en eût été si reconnaissant. Cela dérangeait tous ses plans: c'était, riche, honoré, maître en un mot de l'opinion, qu'il avait rêvé d'imposer à tous son choix, et d'épouser Régine; comme le roi des légendes épouse sa bergère; il ne lui plaisait nullement d'être ainsi discuté et condamné d'avance, et son amour-propre en souffrait, bien que, heureusement pour lui, son cœur fût de beaucoup le plus fort.

Tourmenté par l'idée que Régine souffrait de son absence, mais lié par la parole que lui était arrachée sa mère, il lui écrivit et porta cette lettre, le lendemain matin, chez les demoiselles Forel. Quand il entra, une discussion assez vive paraissait engagée entre les deux sœurs, autour d'un magnifique bouquet posé sur la table. Marianne était triste et sévère; Adolphine, radieuse.

— Voyez donc, dit-elle à Roger, comme votre ami monsieur Ernest de la Rive est galant! Quel beau bouquet il vient de m'envoyer! N'est-ce pas admirable? Les plus belles fleurs de serre! Oh! cela sent si bon!

Et puis voyez ce beau ruban pour lien ! C'est-à-dire une superbe ceinture, tout simplement.

Elle l'avait détachée, et la mit à sa taille en se mirant dans la glace.

— Monsieur Roger, dit Marianne, puisqu'elle ne veut pas me croire, dites-lui donc, vous aussi, qu'elle aurait dû renvoyer cela, et qu'elle devrait le faire encore. Ce n'est point point respectueux pour elle de la part de ce jeune monsieur, et il va se croire autorisé, puisqu'elle accepte son bouquet, à venir lui faire la cour. Tout cela ne peut faire honneur à Adolphine, et lui causera de l'ennui avec Gabriel.

— Pourquoi est-il si jaloux? reprit la coquette en faisant la moue. C'est pourtant bien agréable de recevoir de si beaux bouquets et d'un si gentil garçon. Car il est très-bien, votre ami, monsieur Roger. N'est-ce pas qu'il ne faut pas lui montrer les dents, comme le veut cette méchante ? C'est une politesse aimable de sa part, tout simplement, et parce qu'il a été fâché, comme il me l'a dit hier, d'une si douce voix, d'avoir été cause d'un chagrin pour moi. Il paraît si bon !

— Je ne veux pas vous dire de mal de lui, répondit Roger ; mais je pense comme votre sœur.

Une moue d'Adolphine témoigna qu'elle goûtait peu ce sage conseil, et Roger, rompant sur cette question, pria Marianne de porter promptement sa lettre à Régine.

— Oh ! l'on ne parle que de vous deux depuis hier, dit Adolphine en riant, et je parie bien que votre mère n'est pas de bonne humeur ?

Roger, contrarié, répondit à peine et rentra chez lui. Madame Cardonnel était fort souffrante ; les scènes de la veille se renouvelèrent. Enervé de ces objurgations, et ne pouvant consentir à se croire un parricide, parce qu'il aimait selon son cœur, tout fils respectueux et soumis qu'il avait été jusque-là, Roger perdit patience.

— Où vas-tu ? s'écria de nouveau madame Cardonnel.

— A la Cerisaie, répondit-il.

Et, en effet, il prit le chemin qui conduisait à la ferme du chevalier. Il éprouvait le besoin de provoquer les conseils et peut-être l'intervention de son ami.

Le chevalier n'était pas seul, mais engagé dans une conversation animée avec Gabriel.

— Vous venez nous aider à refaire le monde ? dit-il en voyant Roger.

— Il n'y en a peut-être pas besoin, s'écria Gabriel.

— Si, ma foi ! pour cela, je suis de votre avis ; avec beaucoup d'autres ; sur ce point, vous trouverez la critique de tous les côtés. Mais quant au but et au moyen, c'est différent.

— Des moyens, reprit Gabriel fort animé, ça ne serait pas long, si les opprimés n'étaient pas si bêtes. La communauté des biens, le travail de tous, et à chacun selon ses besoins : ça, vous direz tout ce que vous voudrez, c'est la justice.

— Peut être bien ; mais ce n'est pas la justice qui est difficile à trouver, c'est son organisme. Qui administrera la communauté ? qui donnera à chacun selon ses besoins ? Ne voyez vous pas qu'il y a place là-dedans pour encore plus d'arbitraire que nous n'en avons aujourd'hui ?

— Pas du tout, puisque les administrateurs seront élus.

— Eh ! le beau billet ! Ne le sont-ils pas maintenant ? Et vous voyez... Il n'y a qu'un moyen, à mon avis, d'être le moins mal possible gouverné, c'est de se gouverner soi-même, parce qu'ici la responsabilité personnelle est la sanction de tout bien comme de tout mal. Quand notre sort est réglé par autrui, outre que notre dignité en souffre, nous sommes toujours mécontents et nous avons presque toujours le droit de l'être. Or, concevez-vous un esclavage plus complet que de voir régler par d'autres ce qu'il vous faut d'aliments, de vêtements, de livres, de promenades ou d'amusements ? Le bohémien le plus misérable ne voudrait pas de la richesse à ce prix. Remarquez bien, Gabriel, que toutes ou presque toutes nos plaintes ont pour objet des abus de pouvoir ; ce n'est donc pas hors de la liberté qu'il faut chercher la justice, mais dans la liberté même, et dans la responsabilité personnelle, dégagée de toute entrave, de tout pouvoir ennemi.

— Oui, oui, nous savons ce que c'est que votre liberté ! s'écria Gabriel : la liberté des libéraux, des bourgeois ! la liberté de mourir de faim ? nous la connaissons celle-là !

— Diable d'entêté, va ! Ne vous ai-je pas dit cent fois que je n'en voulais pas plus que vous de cette liberté hypocrite ; la liberté, c'est l'*indépendance* ; il n'y a pas d'autre liberté. L'organisation de la justice doit, pour première condition, conférer à chacun l'indépendance ; autrement dit, puisqu'il faut ne laisser place à aucune équivoque, l'instruction, le travail, la sécurité, en un mot, l'égalité des moyens et la suppression de tout pouvoir oppresseur, de tout monopole. Voilà ma formule ; il ne s'agit plus que des moyens.

— Les moyens, reprit Gabriel, c'est la fraternité, c'est le dévouement social.

— Ah ! la rengaîne philosophique et chrétienne ! Quelle effroyable confiance, bon Dieu ! pour songer encore à cela après mille huit cents ans, et bien plus, d'incapacité démontrée ! La fraternité ! le dévouement ! mon cher Gabriel ; ce sont des *effets* à obtenir d'une bonne organisation de la justice ; de bons, de beaux effets, dès lors assurés, la fraternité du moins, parce qu'elle sera non-seulement possible, mais facile et agréable. Mais la fraternité, mais le dévouement surtout, n'existent point à l'état des causes, sauf par exception, dans la nature humaine. Il faudrait pourtant en prendre son parti. La fraternité actuelle, c'est le renvoi brutal et barbare dont vous êtes l'objet aujourd'hui, et l'envie qui vous point en retour de tordre le cou à monsieur Jacot. Qu'en dites-vous, Roger ?

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda le jeune homme.

— Ce matin, quand Gabriel s'est présenté pour entrer à l'atelier, on lui a réglé son compte. Il paraîtrait qu'hier il a osé défendre sa fiancée contre les droits du jeune seigneur, et qu'il a violé la majesté royale en entrant dans une salle de café pour le moment transformée en sanctuaire.

— Monsieur Roger le sait bien, dit Gabriel d'un air un peu froid.

Une rougeur couvrit le visage de Roger.

— Oui, dit-il, j'y étais, et je me reproche vivement de vous avoir abordés avec Ernest. Mais cette affaire n'est pas la plus grave, et, bien que vous ayez été un peu vif, je suis sûr qu'à ma prière Ernest reviendra sur sa première impression ; je doute même que ce soit lui qui ait demandé votre renvoi. Je cours lui en parler, n'est-ce pas ?

— Non ! non ! s'écria Gabriel. A ce petit crevé, que j'aurais voulu gifler hier ! Sapristi ! non, pas possible ! J'aime mieux m'en aller, s'il le faut.

— Voyons, reprit le chevalier, vous étiez devenu plus raisonnable tout à l'heure, et vous aviez promis à votre mère de nous laisser faire. Je vais aller demander des explications à monsieur Jacot, c'est convenu ; Roger s'informera, voilà tout. Il ne parlera point en votre nom, il ne suppliera pas, il raisonnera.

— Voyez-vous, monsieur de La Barre, dit l'ouvrier en se calmant, vous dites ça parce que vous ne connaissez pas encore ces choses-là. Raisonner ! Ah ! ben oui ! Pas plus qu'au régiment. Un ouvrier n'est pas soumis ; il ne fait pas le chien couchant devant le patron ou le bon apôtre avec les contre-maîtres, quand ce n'est pas le mouchard, il a l'air de se croire un homme et point un valet ou une machine, crac, à la porte ! parce qu'ils

disent que c'est donner le mauvais exemple. Ah ! si vous croyez...

— Enfin vous avez promis de nous laisser faire. Nous sommes incapables, Roger et moi, de sacrifier votre dignité Nous allons voir. Ce serait un grand chagrin pour votre mère que votre départ, outre que cela dérangerait tous vos plans et reculerait votre mariage. Nous avions rêvé de vous voir père de famille à Bruneray.

— Parbleu ! et moi donc ? répliqua Gabriel en s'efforçant de contenir son émotion.

— Eh bien ! montons au château, n'est-ce pas, Roger ?

En chemin, le jeune homme apprit à son ami quel trouble régnait dans sa propre famille et la vivacité du chagrin et de la colère de ses parents. Le chevalier s'arrêta, stupéfait de cette révélation.

— Vous m'étonnez malgré tout, dit-il ; oui, vous m'étonnez. Je comptais sur de la contrariété, des observations ; mais à ce point ! Ainsi donc va se rompre l'amitié, déjà vieille et qui semblait si profonde, de vos deux familles ? Et ce qui indigne le plus votre mère, me dites-vous, ce serait de voir son fils épouser la fille d'un marchand ! Sur ma parole, c'est une drôle de chose que la cervelle humaine, et je douterais du progrès, si je ne le concevais pas. Savez-vous que je cherche vainement un préjugé nobiliaire dont votre étonnante bourgeoisie ne se soit pas emparée avec le reste et qu'elle ne fasse pas refleurir ? Ces Jacot surtout m'ébahissent. Osez dire qu'ils ne sont pas les nouveaux seigneurs du pays, pouvant refuser l'eau, le feu et la terre à qui leur plaît ? Ne voilà-t-il pas un brave garçon, pour avoir eu la sottise de croire à cette blague superbe qu'on appelle depuis 89 l'égalité civique, et ne s'être pas courbé devant eux le front dans la poussière, sur le point d'être expulsé, privé par la force des choses, ce qui est bien autrement puissant, de son gagne pain, obligé de fuir sa mère et sa fiancée, et d'aller implorer ailleurs du travail, c'est-à-dire la vie, l'honneur, le bonheur, tout en un mot.

Je faisais une supposition tout à l'heure, et ce petit drame se passait en moi, d'un ouvrier, d'un travailleur quelconque, disgracié par les maîtres de son industrie, qui sont peu nombreux, savez-vous ; — car, avec le système des compagnies, l'industrie se resserre de plus en plus en un petit nombre de mains.

— Je le voyais donc errer d'usine en usine, refusé partout, frappé d'une sorte d'excommunication nouvelle et réduit à mourir de faim. C'est un peu forcé, je ne dis pas ; mais après tout l'homme sans avances, devant qui le travail se ferme, est promptement réduit aux derniers expédients, surtout s'il est père de famille. On se demande comment l'essor si beau, si élevé, si radical dans ses formules, de l'affranchissement humain, réclamé par les Turgot, les Vergniaud, les Condorcet, les Robespierre et tous les grands révolutionnaires du dix-huitième siècle, a pu aboutir à cette sotte reproduction de l'ancien état, qui s'accuse de plus en plus et qui ressemble à une parodie.

Monsieur de La Barre jeta les yeux sur son compagnon, qui marchait à côté de lui, les yeux pleins de rêverie, et n'en recevant pas de réponse, il sourit un peu tristement.

— Mais vous songez à autre chose, n'est-ce pas, Roger ? et j'aurais dû ne vous parler que de vos propres tourments. Cependant entre la cause de Gabriel et la vôtre il y a peut-être plus de rapports que vous ne pensez.

— Vous croyez, baron ? dit Roger d'un ton à la fois distrait et incrédule.

— Oui ; mais je vous expliquerai ce qu'il m'en semble une autre fois, car vous n'êtes pas disposé pour le moment à m'entendre. Revenons à vos chagrins, mon enfant.

Roger, sans se faire prier, abonda en nouveaux détails, en nouvelles considérations. Avant de toucher le seuil du château, ils convinrent que monsieur de La Barre irait le jour même visiter Régine, et tâcher de faire entendre raison à monsieur et à madame Cardonnel ; puis ils se séparèrent, le chevalier demandant à voir monsieur Jacot et Roger se rendant auprès d'Ernest.

— Monsieur est sur la terrasse, occupé à donner ses ordres au jardinier, avait dit le valet d'antichambre au chevalier.

Et celui ci, refusant d'entrer au salon, s'était dirigé vers le lieu indiqué.

La terrasse avait été construite à quelques vingt mètres seulement du château, sur le point le plus élevé des jardins, et l'on découvrait de là tout le pays environnant des deux côtés de la colline. A ce moment des grandes chaleurs, elle était abritée dans toute son étendue par un velum de toile blanche dentelé de pourpre, et de beaux vases de marbre garnis de fleurs l'ornaient de distance en distance. Assis ou plutôt couché sur un fauteuil rustique, monsieur Jacot parlait à son maître jardinier, qui, debout, le chapeau à la main, le dos courbé, répondait seulement de temps en temps :

— C'est bon ! monsieur sera obéi, je ferai comme l'entend monsieur.

Le colloque fini, le jardinier se retira en saluant respectueusement; et le chevalier, qui s'était absorbé à quelques pas dans la contemplation d'une belle rose, s'avança. Il fut reçu avec empressement par monsieur Jacot.

— Comment ! monsieur le baron, on ne vous a pas fait entrer au salon ? Vous devez avoir besoin de vous rafraîchir !

— Pas du tout, monsieur ; je suis un paysan, j'aime le grand air, et je supporte fort bien l'ardeur du soleil. Si vous êtes bien ici, je m'y trouverai mieux que partout ailleurs.

— Alors veuillez prendre ce fauteuil ; cependant j'espère pour ces dames qu'elles ne seront pas privées de votre visite; votre présence est trop rare ici, monsieur le baron.

— Vous êtes si aimable, monsieur, que j'espère un bon succès de ma démarche ; car je viens à vous armé d'une requête.

— Ah ! ah ! S'il m'est possible de la satisfaire, ne doutez pas que ce ne soit avec empressement.

— Rien ne vous est plus facile. Il s'agit d'un pauvre garçon renvoyé ce matin de vos ateliers.

Le sourcil de monsieur Jacot s'abaissa légèrement et ses traits se rembrunirent.

— Ah !... vraiment ?... Mon Dieu ! ce n'est pas moi qui m'occupe de ces choses-là ; mais nous sommes obligés d'avoir des règlements très-sévères et inflexibles... parce que vous comprenez, monsieur le baron, avec un aussi nombreux personnel, sans discipline, l'ordre serait impossible. Si ce garçon a été renvoyé, c'est probablement qu'il aura donné un mauvais exemple, et dans ce cas, je ne pourrais moi-même me permettre d'enfreindre des lois que je dois être le premier à respecter, si je veux qu'elles soient respectées.

— Vous devinez bien, monsieur, que je ne viens pas solliciter votre intérêt en faveur d'un mauvais sujet. La personne à laquelle je m'intéresse... vivement est un très-honnête et très-bon garçon, un peu vif peut-être ; mais cette vivacité, ou plutôt cette énergie, vient d'un respect de soi, de sa propre dignité, dont la source est trop honorable pour qu'on doive la condamner. Il est un de vos meilleurs ouvriers, je tiens cela d'un de ses contre-maîtres ; il a sa famille dans le pays, est sur le point de s'y marier, et, sans parler des frais qu'entraînerait pour lui un déplacement, — un rien, vous le comprenez, affecte ces petites bourses, — sans parler de la difficulté qu'on éprouve toujours à trouver un nouveau travail, l'obligation de quitter Bruneray, de se fixer

ailleurs, très-loin peut-être, dérange tous ses plans et plonge sa famille dans le chagrin. Vous ne voudrez pas être impitoyable pour lui, pour eux, quand surtout on cherche quel est son crime ; car il n'a commis aucun manquement à la discipline, et on l'a congédié sans daigner même l'informer du motif de sa condamnation.

Troublé par le regard clair et ferme que le chevalier fixait sur lui, monsieur Jacot se leva :

— Ce garçon vous a dit ce qui lui a plu, mais il y a certainement des raisons... nous ne congédions pas sans causes... sérieuses. Notre administration, vous pouvez m'en croire, monsieur le baron, est très-paternelle. Mais précisément à cause de cela, nous sommes obligés d'exiger de ceux que nous employons certaines conditions de moralité, de convenance... nécessaires... au bon ordre général. C'est dans l'intérêt même de nos ouvriers, dit-il en se rasseyant.

Le baron sourit.

— J'ignorais, dit-il, que vous eussiez entrepris de moraliser notre population ouvrière : c'est une noble tâche et... difficile, si l'on en juge par les résultats. Mais, je vous le répète, monsieur, Gabriel Cardan est assurément l'un des plus moraux et des plus honnêtes parmi les ouvriers de l'usine.

— Gabriel Cardan ? répéta monsieur Jacot. Vous lui portez donc beaucoup d'intérêt, monsieur le baron ?

— Beaucoup, monsieur. Il est le fils d'une personne qui m'est très-attachée et qui gouverne ma maison depuis dix-sept ans.

— J'ignorais cette circonstance, vous pouvez le croire, dit monsieur Jacot, de l'air dont on débite un mensonge poli, et je regrette vivement qu'il me soit si difficile, pour ne pas dire impossible, de reprendre cet ouvrier. Il n'est malheureusement pas toujours resté au pays, et c'est, je me le rappelle à présent, pour une cause très-sérieuse que son renvoi a été décidé. Gabriel Cardan est imbu de ces infâmes doctrines qui mettent en question la religion, la famille, la propriété et menacent la civilisation elle-même, et il s'en faisait le propagateur dans les ateliers. C'est la voix publique elle-même indignée qui nous a signalé ce danger, et qui nous demandait en quelque sorte de faire justice de telles excitations. Nos populations sont profondément attachées aux grands principes de l'ordre social, et vous connaissez leur réprobation pour les *partageux*.

— C'est pourquoi, permettez-moi de vous le faire remarquer, le danger n'existait pas.

— Eh ! monsieur, à la longue... Après tout, cet appel aux mauvaises passions... Vous avez beau dire, il est plus prudent...

— Puis on vous a surfait et plus que surfait les choses. D'abord je n'ai pas besoin de vous dire que, dans un atelier de mécanique, la propagande est impossible, par la bonne raison qu'on ne l'entendrait pas. Gabriel n'a donc pu exprimer ses idées qu'en dehors de l'atelier, ce qui est le droit de tout citoyen.

— Pardon, monsieur, s'écria monsieur Jacot en se levant de nouveau, il y a de telles doctrines, si coupables, si perverses, que le droit de les exprimer ne peut exister. Il ne saurait être permis de mettre en question les bases mêmes de la société, sans quoi la société serait impossible.

Le chevalier ne répondit pas immédiatement ; son regard devint rêveur, puis il sourit.

— Je vous demande pardon, reprit monsieur Jacot en se rasseyant près de son hôte ; il est difficile de rester calme devant la folie et l'insolence de certaines idées, que le premier venu aujourd'hui, le premier voyou sans instruction et sans moralité, se croit le droit de mettre en circulation. Les lois sur ce point ne sont pas assez sévères, il me semble, car enfin l'ordre public est intéressé... N'est-ce pas votre avis, monsieur le baron ? Vous ne pouvez m'en vouloir assurément de chercher à préserver ces paisibles campagnes d'un tel fléau. Votre protégé réfléchira, et plus tard... il me saura gré de la leçon. Mais l'exemple exige... Pour toute autre chose, veuillez me mettre à l'épreuve, baron.

— Vous venez de me rappeler, monsieur, très-vivement un souvenir d'enfance, que je vous demande la permission de vous raconter.

— Avec le plus grand plaisir...

Et monsieur Jacot se pencha d'un air aimable vers son interlocuteur.

— C'était en 1820, j'avais dix ans, et mon aïeul, assis près de moi, dans ce jardin, presque à la même place où nous sommes, sur un banc rustique fait d'une planche grossière que vous avez fait détruire, monsieur, et avec raison, car elle ferait tache ici ; mon aïeul me faisait lire les mémoires de Cléry, le valet de chambre du *saint roi* Louis XVI. Cette épithète vous fait sourire ?... Il n'était point permis chez nous de dire autrement. Cependant le vent du siècle avait malgré tout soufflé sur mon front ; cette révolution me faisait rêver en dépit de moi ; certaines de ses formules m'étaient venues dans l'oreille et mon esprit les roulait dans un mystère plein d'émoi. Je ne sais quelles paroles je dis à mon grand'père qui n'impliquaient pas un blâme absolu des doctrines révolutionnaires. Mon grand'père se leva comme vous vous êtes levé tout à l'heure, monsieur, et il me dit à peu près aussi les paroles que vous avez dites. « Mon enfant, il est des doctrines si coupables, si perverses, et si insensées, qu'il n'est pas même permis de les discuter. Tais-toi, et songe seulement, quand tu seras grand, à extirper ce qui en reste. »

— Eh ! eh ! dit monsieur Jacot, d'une lèvre souriante et d'un œil clignotant, en profitant d'une pause du chevalier, elles ont tenu bon !

— Cependant on préparait alors la loi sur le sacrilége. Les mêmes paroles avaient été prononcées et le même jugement avait été porté, soixante ans auparavant, par mon bisaïeul, gouverneur de la province pour Sa Majesté le roi, en ordonnant le procès, qui fut suivi d'exil et de confiscation, d'un bourgeois coupable d'avoir colporté l'Encyclopédie. Et vraiment, si j'ai mémoire, ce bourgeois ne s'appelait-il point Rive ou de Brive ? C'était peut-être un de vos ancêtres, monsieur ?

— Je ne crois pas... Ma famille est du Nivernais, répondit monsieur Jacot avec une moue d'indifférence.

— Vous vous riez de nous, je le vois, et je gage que vous n'êtes pas de l'avis de mon bisaïeul ni de mon grand'père.

— J'honore vos regrets, monsieur, dit noblement l'industriel ; mais, quant à moi, je ne puis qu'approuver une révolution qui a fait cesser de grandes injustices. Les nobles alors possédaient tout : les terres, les charges, les honneurs, le pouvoir, et ils disposaient encore des biens, de l'honneur, de la vie des autres hommes. Cela n'était pas juste, vous êtes trop éclairé pour n'en point convenir.

— J'en conviendrai tant qu'il vous plaira. Je vous apporte simplement un souvenir, une coïncidence qui m'ont frappé ; car voyez, monsieur de La Rive... mon bisaïeul avait parfaitement raison d'affirmer, tout aussi bien que vous le faisiez tout à l'heure, que les doctrines qui ont abouti à la révolution de 1789 mettaient en question les bases de la société : la religion, la propriété, la famille. La religion, c'est hors de doute : Voltaire, d'Alembert, Diderot, d'Holbach, en sont témoins. La propriété, vous savez qu'elle a été confisquée : biens nobles, biens ecclésiastiques, mainmorte, droits féodaux, dîmes, corvées, péages, tout ce qui constituait enfin la propriété dans ce temps-là ; quant à la famille, elle n'a guère été moins bouleversée dans sa constitution d'alors, qui donnait au chef l'autorité absolue sur tous les siens et consacrait le droit de primogéniture. Cependant la société attaquée s'était aussi défendue, elle avait aussi interdit la propagation de ces doctrines perverses... et malgré cela, monsieur, votre cause a triomphé

— C'est qu'elle était bonne, monsieur, répliqua d'un ton légèrement froid monsieur Jacot, dont les petits yeux, plus fins qu'intelligents, attachés sur son visiteur, semblaient chercher à démêler sa pensée. Vous ne voulez pas dire par là, je pense, que ce soit la même chose aujourd'hui, quant au socialisme? Votre intelligence et votre honorabilité ne me permettent pas de supposer...

— Je ne conclus guère, monsieur, je compare, j'observe, je vis du spectacle de ce monde, très-curieux à regarder. Si peu que je sois semblable à mes ancêtres, je n'en suis pas moins, malgré moi, frappé au coin du passé, une sorte d'épave du dernier naufrage. Du rivage où le flot m'a jeté, je contemple les autres navires en mer : occupation inoffensive, qui tantôt m'attriste et tantôt m'amuse.

— Oui, vous faites de la philosophie; mais il ne faut pas trop d'éclectisme. Les abus d'autrefois étaient énormes, on ne saurait le nier : des propriétés qui tenaient tout un pays! Si bien qu'il ne restait plus pour les autres le moyen de devenir propriétaires. Des lois, des redevances, des droits qui offensaient la nature!...

Monsieur de La Barre se leva, et allant se placer au point de la terrasse d'où l'on découvrait le mieux le pays environnant :

— Tenez, monsieur, voulez-vous que je vous montre, — à peu près, car nous ne pouvons tout voir, — la superficie de l'ancien domaine des La Barre des Vreux en ce canton?

Monsieur Jacot s'approcha d'un air de curiosité.

— Voyez-vous là-bas, à l'horizon, cette futaie, reste de la forêt qui couvrait alors cinq lieues carrées en arrière et sur les côtés? Cette forêt nous appartenait. Au nord, nous possédions tout ce qui s'étend, à partir d'ici, jusqu'à cette ligne de terrain, là-bas, plus grise que le ciel; vous distinguez bien? Ici c'était le bailliage de Cornecerf, dont les redevances emplissaient chaque année nos greniers et nos caves; là, nos bonnes terres seigneuriales, cultivées par nos vassaux, et qui bordaient de chaque côté cette rivière de la Suize, dont tout le poisson nous appartenait. Je ne vous énumérerai pas les droits attachés à ces possessions : mes ancêtres étaient d'humeur douce, et ne faisaient pas le mal pour le mal, mais seulement quand il leur plaisait. Le fameux droit du seigneur n'était jamais réclamé; seulement, lorsqu'une jolie vassale plaisait au seigneur ou à ses fils, comment voulez-vous qu'elle résistât, dans sa misère, à l'appât de quelques dons et de belles promesses? Et quel mari, quel père, quel frère, eût osé se fâcher contre qui pouvait d'un mot le ruiner et l'exiler? Il en était de même en toutes choses : la puissance n'a pas besoin de lois écrites, elle les fait elle-même par sa propre force ou réduit à néant celles qui lui sont contraires. La puissance, quelle que soit son organisation ou sa non-organisation, est toujours essentiellement l'abus et l'arbitraire. Vous le sentez bien?

— Certainement, dit monsieur Jacot; un esprit tel que le vôtre, monsieur le baron, ne pouvait manquer de le reconnaître et de sactionner sans récriminations le fait accompli. Le régime féodal avait proscrit les droits de l'humanité, la Révolution les lui a rendus. Quel magnifique domaine! ajouta-il avec admiration en promenant ses regards sur l'étendue que venait de lui indiquer le chevalier.

— Vous en possédez une partie, monsieur, dit celui-ci.

— Oh! presque rien, à peine mes entours; cependant avec les terrains de la compagnie, j'ai tout ce canton-là, voyez, et, ma foi! jusqu'à la futaie que vous me désigniez tout à l'heure. C'est un beau morceau! Cornecerf est à vendre, et j'ai bien envie de l'acheter. Comme cela... eh! eh! il n'en manquerait pas tant.

— Mais alors, comment en restera-t-il pour les autres? s'écria le chevalier en répétant avec une satisfaction visible les paroles qu'un moment auparavant monsieur Jacot avait prononcées contre la propriété seigneuriale. Vous aussi et beaucoup des vôtres maintenant vous tenez encore tout un pays, et vos droits n'offensent-ils point encore la nature, puisqu'ils empêchent le droit d'autrui de s'exercer et puisque votre puissance, toujours abusive et arbitraire, vous en conveniez tout à l'heure...

— Monsieur! s'écria monsieur Jacot, rouge de colère, je ne savais pas parler à un jacobin!

— Vous reniez vos pères, dit le chevalier en riant.

— Monsieur!...

— Voyons, mon cher directeur, nous discutons, nous ne nous fâchons pas, je l'espère? Ce m'est toujours un étonnement de voir la discussion proscrite ou si impatiemment soufferte. Car enfin quoi de plus simple? Penser implique parler, et l'homme s'enorgueillit de penser. Et sous quel prétexte aujourd'hui défendre la parole? Qui? de quel droit? à qui? On comprend le tyran d'autrefois proscrivant la liberté; mais, dans une société fondée sur la liberté d'examen et sur le droit personnel, — vos glorieuses conquêtes, — comment comprendre que la discussion soit interdite? et surtout sur les sujets qui intéressent tout le monde? On allègue les *bases de la société*; mais, si vos bases sont si fragiles que la discussion puisse les renverser, il me paraîtrait urgent au contraire d'y aviser et de changer au plus tôt la construction; si elles sont solides...

— Monsieur le baron... vous me surprenez beaucoup...

— Pourquoi cela? Parce que j'aime à discuter. Je vous l'ai dit, je suis un philosophe, un raisonneur désintéressé. Je n'ai plus mes préjugés; cela m'aide à constater ceux des autres. J'observe sans parti pris. Par exemple, j'entends tous les jours glorifier à qui mieux mieux par l'histoire, par les journaux, par toutes les plumes et par toutes les bouches, les confiscations de la propriété en 89, et j'entends, d'autre part, les gens crier au sacrilége dès qu'on ose seulement examiner les conditions, la justice, les abus ou la convenance de la propriété d'aujourd'hui. Que diable! il n'y a pourtant plus de droit divin, c'est vous-mêmes qui l'avez aboli! Tout en ce monde, depuis 89, est et doit être soumis à la justice, par conséquent à la discussion. Ces confiscations, qui bouleversaient tout le code ancien, je les ai acceptées, moi, bien que j'en aie été victime; partant de là, mon droit me paraît clair de discuter les confiscations ou les mesures restrictives qui pourraient être utiles de nouveau pour le progrès de la justice dans l'humanité. En somme, je désirais vous amener à accepter la liberté de conscience, fruit de votre révolution; en d'autres termes, la liberté de croyance et de discussion, au profit de votre humble vassal et sujet, celui dont nous parlions au début, et dont je suis venu vous demander la grâce. Mais je crains bien d'avoir été pour lui un triste avocat.

Monsieur Jacot avait pâli; il éprouvait un embarras visible, et surtout peut-être une émotion qu'il cherchait à contenir et qui devait être de la colère.

— Je ne saurais vous dire, monsieur, que vous m'ayiez intéressé à lui... S'il a pu accomplir une conversion aussi brillante que la vôtre, je ne puis que l'estimer très-redoutable, et me hâter de l'éloigner, de peur qu'il ne convertisse au communisme tout le pays.

— Oh! nous sommes loin de là, vous pouvez être tranquille.

— Je le suis, monsieur, confiant en mes droits acquis et consacrés.

— Eh! les nôtres l'étaient aussi, à la pointe de l'épée! Vous, vous avez pris la hache...

— Et nous les défendrons du bec et des ongles, sans parler du fusil, je vous en préviens, en dépit de toutes les théories qui peuvent séduire les philosophes ou égarer les ignorants!

— Je vois bien que j'ai perdu ma cause, dit monsieur de La Barre en souriant. Ceci me servira de leçon pour

me charger d'aucune autre, car je ne sais que raisonner, et ce n'est pas ce qu'il faut. Mais à ce compte, monsieur, c'est moi seul qui suis le coupable et qu'il faudrait exiler, car Gabriel n'est pas fort en théorie, pas plus qu'il n'est méchant d'intention ; c'est donc au nom de son innocuité véritable qu'une dernière fois je vous demande de le laisser à son travail, à sa mère et à sa gentille fiancée.

— Il m'est pénible de vous refuser, monsieur le baron ; mais mon devoir m'y oblige, comme directeur. J'espère que vous me fournirez, comme voisin, l'occasion de quelque revanche.

Ils se quittaient ainsi, courtoisement, en dépit d'une double irritation secrète, et monsieur Jacot reconduisait le chevalier, qnand Adalbert Renaud parut sur la terrasse, tenant des papiers à la main. Il s'arrêta à quelque distance en faisant une profonde salutation.

— Bonjour, Adalbert, dit le chevalier.

— Ah ! vous connaissez ce jeune homme, dit monsieur Jacot ; je suis bien aise pour cette fois de pouvoir vous faire l'éloge d'un de vos amis, baron. Ce garçon-là est actif, zélé, intelligent. Il mérite de faire son chemin.

— J'en suis bien aise, monsieur. Restez, je vous prie. Je vais aller présenter mes hommages à ces dames.

— Elles en seront charmées, et Marie est de force à vous parler socialisme. N'allez pas lui monter la tête au moins, baron.

— Je suis persuadé qu'il n'y aurait pas de danger sérieux.

— Je l'espère aussi. Eh bien ! monsieur le baron, veuillez m'excuser.

Et monsieur Jacot, ayant salué son visiteur, appela du geste Adalbert.

— Vous m'avez apporté ce rapport ?

— Oui, monsieur le directeur, répondit le jeune homme, dont le visage, animé à l'ordinaire d'une expression caractéristique de finesse et d'impertinence, était à ce moment d'un sérieux plein de componction.

Alors venez dans mon cabinet, reprit monsieur Jacot.

Adalbert suivit son patron, et tout en marchant un peu en arrière de lui :

— Ah ! monsieur le directeur, je crains de m'être trop avancé...

— Comment ?

— En montant, j'ai fait la rencontre d'une jeune personne de la ville, que je connais un peu, et qui venait au château dans l'espoir de vous parler. Elle était éplorée... elle est fort jolie... Je ne sais si vous comprendrez, monsieur le directeur, que je me sois trouvé contraint... j'ignore comment, de faire ce qu'elle me demandait, c'est-à-dire, selon ma faible importance, de la recommander au domestique de service ; et il l'a fait asseoir dans votre antichambre, où vous allez la trouver.

— Ah ! ah ! vous êtes sensible aux charmes de la beauté, monsieur Renaud ? dit monsieur Jacot avec un sourire de bonne humeur.

— Il faut bien que je l'avoue, monsieur.

— Prenez garde, cela mène loin...

— Je tâcherai, monsieur, à l'occasion que cela puisse mener loin en effet d'aimables personnes, mais à mon profit.

Pour le coup, monsieur Jacot éclata de rire, et frappant sur l'épaule d'Adalbert :

— Ah ! mon gaillard, il paraît que vous êtes décidé à tirer en ce monde votre épingle du jeu.

— S'il se peut, monsieur le directeur, répondit Adalbert, dont la figure un instant reprit son expression habituelle de finesse sournoise ; et pourvu que mon devoir n'en souffre pas, ajouta-t-il en redevenant sérieux.

— Fort bien ! Alors... s'il me faut écouter cette belle éplorée... je ne puis pas la remettre à la fin de notre travail ; car ce sera long... Attendez-moi ici, je vous ferai appeler.

Adalbert s'inclina et resta sur place, laissant monsieur Jacot entrer seul au château. Un sourire alors éclaira sa physionomie et il fit quelques pas dans le jardin ; mais presque aussitôt, voyant mesdames Jacot, accompagnées de monsieur de La Barre, sortir du château et venir de son côté, il s'éloigna.

— Monsieur le baron, disait Marie, il n'est bruit que des aventures d'hier. Chacun des pas de ce bon gros chien a fait éclater plusieurs poëmes grotesques ou tragiques ; ma femme de chambre m'en racontait ce matin qui m'ont fait bien rire. Mais tout le cède à la déclaration passionnée qu'une demoiselle de comptoir a criée à monsieur Roger en s'évanouissant pour lui. C'est touchant cela, et j'imagine que monsieur Roger ne peut que lui en être fort reconnaissant. Au reste, on prétend qu'il y a là-dessous tout un roman. Est-ce vrai ?

— Je l'ignore, mademoiselle. Tout ce que je puis dire, c'est que la jeune personne dont il s'agit est aussi honnête que charmante.

— On pourrait lui reprocher d'étaler un peu trop ses sentiments, dit madame Jacot.

— C'est d'autant plus héroïque, reprit Marie, et il me semble que dans un cas semblable, un homme est obligé d'adorer la femme qui se dévoue ainsi pour lui, n'est-ce pas, monsieur le baron ?

— Ne lui répondez pas, monsieur ; ma fille est trop curieuse de choses romanesques.

— C'est si amusant, dit Marie.

— Alors, madame, c'est à vous que je répondrai, si vous le permettez : les hommes aiment rarement les femmes qui se dévouent pour eux.

— Oh ! mais c'est abominable cela !

— C'est vrai, dit madame Jacot d'un ton mélancolique.

— Il faudrait donc plaindre cette jeune personne aussi honnête que charmante, comme vous dites, monsieur le baron ?

— Je n'en sais rien, mademoiselle ; je ne suis dans le secret de personne, moi. Comment voulez-vous qu'on aille confier des secrets d'amour à un vieil ermite de ma sorte ?

— Pourquoi pas ? Moi, j'aurais beaucoup de confiance en vous, monsieur.

— Petite folle ! dit la mère. Ne la croyez pas si excentrique au moins qu'elle en a l'air.

— Je ne tombe pas dans cette erreur, madame. Je crois que mademoiselle Marie a une imagination vive, hardie, vaste, et que sa curiosité intellectuelle, servie, excitée par les facilités qui l'entourent, aime à explorer tout inconnu avec une intrépidité d'amazone, absolument comme je l'ai vue se lancer à cheval dans les halliers ; mais je crois aussi que cette audace aventureuse n'exclut pas la prudence, que toutes les excursions de mademoiselle Marie ne l'égareront jamais, et qu'elle rentrera toujours au château, à l'heure précise où elle pourrait craindre quelque dommage à chevaucher plus longtemps.

Une rougeur légère passa sur les joues de Marie, à la fin de cette esquisse dont elle était le sujet, et ce fut d'un air un peu déconcerté qu'elle répondit à monsieur de La Barre :

— Ah ! vous avez cette bonne opinion de moi, monsieur ?

— Et tu dois en remercier monsieur le baron, dit sa mère d'un ton satisfait ; car bien d'autres te jugeraient autrement, à l'étourderie de tes propos.

— Bon ! maman ; est-ce que je n'ai pas bientôt vingt ans ? Je ne suis pourtant plus une petite fille. Et puis, ajouta-t-elle d'un air à la fois boudeur et malin, voilà comme sont les gens : on parle autour de vous de tout ce qui se passe, on sait bien après tout que nous ne sommes pas trop folles et que nous ne pouvons nous

empêcher de comprendre. Mais, si nous nous permettons de parler comme nous pensons, un peu franchement, alors... ce n'est pas convenable. Pour être une demoiselle comme il faut, est-il absolument nécessaire d'être hypocrite?

— Voilà qui est parfaitement juste et bien dit, déclara le chevalier en s'inclinant devant la jeune fille.

— Ah! je suis charmée de votre approbation, car vous êtes difficile, monsieur; et, puisque vous m'encouragez, au risque de scandaliser maman, je vais plus loin.

Sur cette déclaration, accompagnée d'un frais éclat de rire, madame Jacot parut saisie d'inquiétude.

— En vérité, Marie...

— C'est horrible, mais je veux le dire. On désire que je me marie, on m'en parle tous les jours. Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant et de scandaleux à ce que je veuille savoir ce que ce peut être que l'amour, et que j'essaye d'explorer le terrain, suivant l'image qu'employait tout à l'heure monsieur le baron.

— Quelle enfant terrible! s'écria madame Jacot en réponse au sourire paternel du baron.

— J'avoue, madame, que je ne puis qu'approuver...

— Heureusement, comme vous l'avez dit, monsieur, elle est au fond plus raisonnable qu'elle ne paraît.

— Oui, madame, et c'est, je crois, le caractère de ce temps : beaucoup d'audace, de paroles et de théorie; beaucoup de *prudence* d'action. Nous rhétorisons à force et sans que cela tire à conséquence; le souverain donne l'exemple, tout le monde le sait.

— Oh! monsieur, s'écria Marie, de la politique! c'est bien mal à vous.

En protestant ainsi, comme elle se retournait à demi, elle vit Roger qui se dirigeait vers eux. Sans affectation, elle prit, — car ils étaient arrivés sur la terrasse, — le troisième des quatre fauteuils rustiques placés sous le velum, en ayant soin de reculer un peu le quatrième, qui restait ainsi à sa droite, vide. Madame Jacot et le baron s'assirent dans les deux autres fauteuils, à gauche de la jeune fille, et, comme celle-ci garda le silence, la conversation s'engagea entre eux, précisément sur le sujet laissé par Marie.

Après avoir salué, Roger s'assit naturellement près de mademoiselle de La Rive, et les arguments continuèrent, pour et contre l'empire, entre le baron et la maîtresse du château. D'abord Marie sembla écouter, elle dit même à ce sujet une ou deux paroles; mais bientôt, se retournant vers son voisin :

— Aimez-vous la politique, monsieur?

— Elle m'intéresserait beaucoup, mademoiselle, si elle aboutissait à quelque chose de grand; mais il me semble que ce n'est guère à présent qu'un almanach, où les jours sont marqués à différents noms, — qui ne sont pas des noms de saints, — mais qu'au fond c'est toujours la même chose.

— Et que voudriez-vous de grand?

Il sembla que Roger ne le sût pas nettement, car il hésita un instant avant de répondre :

— Les droits de la pensée, la liberté, l'honneur national.

— Oh! je ne vous dirai pas le contraire; je ne m'occupe pas de politique, et depuis hier je n'ai lu ou entendu lire que la chronique de Bruneray, dont vous êtes le héros, monsieur Roger.

Le jeune homme rougit.

— Et je n'avais pas imaginé jusqu'ici qu'il y eut tant de romans dans ce petit pays.

— Quels romans vous a-t-on racontés, mademoiselle? demanda Roger, s'efforçant d'être vaillant, bien qu'il se trouvât déconcerté en face d'un tel adversaire.

— Vous en savez plus long que moi, dit Marie, qui rougissait à son tour, et ce que vous savez, je voudrais le savoir aussi, parce que... Je suis curieuse... et puis... parce qu'on aime à connaître les personnes... qui vous vous entourent.

Elle parlait ainsi rapidement, le visage tourné vers Roger, de façon que sa mère ne pouvait la voir; mais elle baissait les yeux et sa respiration était un peu oppressée. Les assertions ambitieuses de madame Cardonnel revinrent en ce moment à la pensée de Roger, et, pour la première fois, il eut un soupçon qu'elles pouvaient être vraies, Il n'en rougit que davantage, et, comme il se trouvait presque en face de madame Jacot, celle-ci, jugeant de telles couleurs séditieuses, abandonna le drapeau de l'empire aux mains du chevalier, pour intervenir dans le dialogue des deux jeunes gens.

— Il me semble, Marie, dit-elle à sa fille, que tu n'es pas non plus d'accord en politique avec monsieur Roger?

— Oh! nous ne parlons pas politique, répondit l'audacieuse petite personne; nous étions retournés dans cette salle des miracles, où tout le monde hier a eu tant de peur, excepté monsieur Roger, et il me parlait des épisodes étranges qui s'y sont passés.

— Je serai bien curieuse d'en entendre parler aussi, reprit madame Jacot, et, si vous le permettez, baron...

Le baron s'inclina.

— Nous vous écoutons, monsieur Roger.

A ce moment, Roger ne trouvait plus mademoiselle Marie aimable du tout, mais simplement féroce. Il pâlit un instant, puis tout à coup son œil scintilla; il venait de saisir un bout de corde.

— Ce n'est pas un épisode étrange, mais touchant, dit-il, que j'allais raconter à mademoiselle. Il existe à Bruneray un couple d'amants séparés, comme dans toutes les légendes, par des parents barbares. Leurs familles autrefois se voyaient par intimité de voisinage; mais, comme il existait entre elles des différences de fortune et de condition, absolument vaines au point de vue de l'amour, mais toujours influentes sur le vulgaire, à dater du jour où le jeune homme osa demander la main de celle qu'il aimait, et où la jeune fille laissa voir qu'elle aimait aussi, les deux familles furent brouillées, et il fut absolument défendu aux amants de se voir et de se parler.

Roger fit une pause. Le chevalier le regardait d'un air étonné; madame Jacot l'écoutait avec attention; Marie avait aux lèvres un sourire affecté, mais au fond de son œil bleu brillait une lueur où l'on eût démêlé beaucoup plus de colère que d'intérêt.

— C'est touchant, en effet. Eh bien?

— Eh bien! reprit Roger, le roman n'a que cette page d'action jusqu'à la journée d'hier; mais, si les autres pages sont blanches pour le lecteur, et se ressemblent toutes, elles contiennent sûrement, pour ces deux êtres qui s'aiment avec tant de fidélité, de simplicité et de profondeur, d'admirables chants inédits, que nous ne pouvons que deviner.

Madame Jacot inclina doucement la tête avec un sourire d'approbation pour le narrateur, mêlé de compatissance pour le héros; Marie eut un petit rire sec; le chevalier semblait toujours surpris. Roger reprit :

— Depuis quinze ans, chaque jour, à la même heure, l'amant...

— Depuis quinze ans? s'écria madame Jacot.

— Comment? dit Marie, dont le visage se détendit, puis revint à un vrai sourire.

— Ah!... dit le chevalier, comme un homme au fait, en respirant.

— Oui, mesdames, depuis quinze ans, chaque jour, à la même heure, c'est-à-dire à deux heures de l'après-midi, monsieur Louis Grudal, cet amant malheureux, va jusqu'au bout de la promenade et en revient. Il va rapidement et revient à petits pas; car, au retour, il a en face de lui la fenêtre de mademoiselle Julie Carron, qui à cette heure-là y travaille, assise près de sa vieille mère. L'été, la fenêtre est ouverte; elle est fermée l'hiver; mais, à travers les vitres ou autrement, les deux amant échangent des regards longs ou furtifs, suivant que

madame Carron est plus ou moins attentive à son tricot, et ces regards les font vivre jusqu'au lendemain. Ils ne s'écrivent pas, du moins pas qu'on sache ; mais probablement on le saurait ; ils ne se parlent jamais, et ce n'est qu'hier, au moment où toute la salle était en proie à l'épouvante, que monsieur Grudal s'est précipité vers mademoiselle Julie et sa mère pour les couvrir de son corps La mère avait si peur qu'elle ne s'est pas fâchée et que les amants ont échangé, pour la première fois depuis quinze ans, quelques paroles et un long serrement de mains.

— Quelle histoire fantastique ! monsieur Roger, s'écria Marie.

— Très-bien racontée, dit madame Jacot avec un regard caressant adressé au jeune narrateur, et très-touchante en effet.

— Mais tout cela est bien vrai ?

— Très-vrai, dit monsieur de La Barre. Louis Grudal est de mes amis. Fils d'un marchand bourrelier, sa *naissance*, comme dit madame Carron, est l'obstacle qui le rend indigne de celle qu'il aime : « Quoi ! s'est-elle écriée, ma fille s'appellerait madame Grudal ? Une Carron ! » Vous ne voyez pas peut-être la différence ? mais elle contient tout un monde pour madame Carron. Et c'est pour cela que sa fille est condamnée au chagrin et au célibat. Louis Grudal est libre ; son père lui a laissé une fortune dont il use avec générosité. Il a reçu peu d'éducation, mais il lit beaucoup et ses idées se sont fort développées. Il est républicain.

— Ah ! c'est dommage, dit madame Jacot malicieusement.

— Mais alors, dit Marie, il y a une chose qui me déconcerte, moi, dans cette belle histoire : ces amoureux-là doivent être bien vieux.

— Louis Grudal maintenant doit avoir environ trente-sept ans, mademoiselle Carron n'en a pas moins de trente-quatre.

— Bon Dieu ! mais ce n'est plus si intéressant. Et combien vont-ils attendre encore ? demanda Marie.

— Jusqu'à la mort de madame Carron sans doute ; autant vaut dire indéfiniment, car elle n'est pas très-vieille.

— Mais enfin cette mère-là n'est pas raisonnable, et si l'énergie des amants était à la hauteur de leur constance...

— La fille ferait fi de la volonté de sa mère, n'est-ce pas, Marie ? dit madame Jacot d'un ton de reproche.

— Mon Dieu ! maman, je ne sais pas, moi ; mais cela me semble de la soumission antique.

— En effet, reprit monsieur de La Barre ; mais Bruneray est un des pays du monde où l'opinion est le moins émancipée, et cela passe encore pour un crime, au moins chez les vieux habitants, de faire des sommations à ses parents. Les dévôts même assurent qu'en de pareilles conditions un mariage ne peut être heureux, et mademoiselle Julie, qui est pieuse, en juge sans doute ainsi.

— Est-ce aussi une vertu particulière à Bruneray que la fidélité en amour ? demanda mademoiselle Marie en ayant l'air de s'adresser au chevalier, mais en reportant aussitôt les yeux sur Roger.

Le chevalier, qui saisit cette pantomime, se borna à sourire, laissant ainsi Roger nanti de la question. Il répondit non sans un peu d'émotion :

— Je n'oserais l'affirmer pour tous mes concitoyens, mais je suis porté à le croire.

— C'est admirable ! répliqua-t-elle avec un petit rire saccadé.

L'arrivée d'Ernest changea la conversation.

— Mon cher, dit-il à Roger en arrivant, je n'ai pu parler à mon père ; il est en affaire, m'a-t-on dit, avec une dame. Aussitôt qu'elle sera partie, on m'avertira. J'ai aussi tout ordonné pour notre pêche de demain ; à huit heures, c'est entendu ?

— Il sera trop tard, je vous l'ai dit, observa Roger en souriant ; mais puisque vous avez bien voulu vous rendre à ma prière, je consens à partager toutes les déconfitures qu'il vous plaira.

— Mon cher, se lever avant le jour est inhumain ; puis vous êtes si éloquent, Roger, que vous ferez un discours, et les poissons courront pour vous entendre. Oui, vraiment, poursuivit Ernest en s'adressant au baron, ce garçon-là a comme avocat un bel avenir ; il m'a décidé tout à l'heure à parler en faveur de quelqu'un dont je voulais me venger.

— Il est plus fort que moi, dit monsieur de La Barre en soupirant.

— De quoi s'agit-il ? demanda madame Jacot.

— De peu de chose, répondit Ernest : garder à l'usine, au lieu de le renvoyer, ce malappris d'hier, qui est entré dans la salle où nous étions, tu sais, avec ces deux femmes, qui n'étaient pas mal, elles du moins. Et, en y réfléchissant, c'est son excuse à ce garçon-là : il y avait compensation. Tu ne lui en veux pas, maman ?

— Moi ? dit madame Jacot en haussant les épaules. C'était assez... grossier ; mais, si monsieur Roger s'intéresse à cet homme...

— Monsieur de La Barre également, dit Roger, pendant que son vieil ami lui intimait vivement de se taire par un geste plein de fine malice.

— Ah ! vraiment, vous vous intéressez à cet ouvrier ? dit Marie avec empressement en regardant Roger.

— Oui, mademoiselle.

— Mais il était de ceux qui sont accourus à votre voix pour arrêter le... lion. A ce titre, s'il a eu quelque tort, et je ne vois pas que ce soit bien sérieux, il mérite une récompense. Alors, moi aussi, je veux parler pour lui. Je ferai valoir cela, dit-elle d'un petit air entendu, et il faudra bien que mon père m'accorde sa grâce.

A ce moment, Ernest vit s'avancer le domestique chargé de l'avertir.

— Bon ! dit-il, mon père est libre ; j'y vais.

Il partit rapidement.

— Je veux y aller aussi, dit Marie.

Elle se leva gracieusement et arrangea sa robe en souriant à Roger ; puis, comme par souvenir, se tournant vers monsieur de La Barre :

— Je lui dirai que c'est un de vos protégés, monsieur.

— Gardez-vous en bien, mademoiselle ; ne lui dites pas un mot de moi, je vous en supplie, et même, dans l'intérêt du succès, je prends la fuite à l'instant.

— Comment cela ? monsieur le baron, demanda madame Jacot.

— Madame, j'ai été refusé tout à l'heure...

— Est-il possible ?...

— Oui, madame.

— Ah ! par exemple, j'en ferai reproche à mon mari.

— Ne lui en veuillez pas, madame ; je l'avais si bien mérité !...

Et monsieur de La Barre se retira, suivi de Roger, emportant la promesse d'Ernest qu'ils seraient avisés le soir du résultat de l'affaire.

— Ah ! Roger ! Roger ! disait le chevalier en descendant la route, vous êtes fort en faveur, mon enfant. Que cela est joli d'avoir vingt-trois ans et l'auréole d'un brave, sans compter celle d'un héros de roman ! mademoiselle Marie va rêver de vous pendant huit jours. Mais qu'avez-vous pu dire à son frère pour qu'il ait pardonné à Gabriel ?

— Tout ce que j'ai pu trouver de bonnes raisons et une fort mauvaise.

— Ah ! parions que c'était celle-là. Voyons ?

— Je lui ai dit que ce n'était pas le moyen de plaire à Adolphine que de renvoyer son fiancé, à moins qu'il ne voulût, — car il lui envoie des bouquets, — lui donner l'espoir d'être épousée par lui-même. Il s'est mis à rire et m'a dit : « Non pas, non pas ! il vaut mieux qu'elle se marie. Allons, j'espère au moins qu'elle me remerciera. »

A ce moment, monsieur de La Barre et Roger se trouvaient au tournant de la route, dominé par la terrasse, quand ils s'entendirent appeler. C'étaient Ernest et Marie, penchés sur la balustrade. Le chevalier s'approcha et Roger, escaladant hardiment un rocher, se trouva presque à mi-hauteur.

— Victoire! criait Marie en brandissant un rameau fleuri, — une azalée, — qu'elle laissa, fût-ce par mégarde? tomber aux pieds de Roger.

— Votre protégé peut se présenter demain à l'usine, dit Ernest ; j'ai obtenu sa grâce.

— Monsieur Roger, c'est moi, dit Marie.

— Pas du tout; quand ma sœur est arrivée, c'était déjà fait. Mon père m'a dit : « Puisque tu y tiens, allons, soit, qu'il reste, et qu'il soit sage désormais! »

— Monsieur Roger, ne l'écoutez pas. Papa n'avait pas pardonné encore, puisqu'il s'est écrié quand j'ai prononcé le nom de Gabriel : « Parbleu! tout le monde en a donc après ce garçon? Qu'il aille au diable! » Alors je l'ai embrassé, je lui ai dit : « Non, papa, il ne faut pas qu'il aille au diable ; il faut qu'il reste dans l'usine et à Bruneray. Tu ne peux pas me refuser cela. J'y tiens beaucoup. -- Soit, ma fille, a-t-il répondu, puisque tu le veux, c'est convenu, il restera. Et maintenant qu'on ne m'en parle plus. » Vous voyez, monsieur, que c'est bien moi...

Roger adressa de doubles et vifs remercîments; le chevalier, d'un peu loin, y joignit les siens, et les deux amis continuèrent leur chemin. Au coude suivant, ils aperçurent devant eux, à peu de distance, une femme assise au bord de la route. Elle portait le costume des ouvrières élégantes de Bruneray, et, quand elle se leva en tournant la tête de leur côté, ils reconnurent Adolphine.

— Il faut lui apprendre de suite la bonne nouvelle, dit le chevalier.

Et il l'appela. Adolphine les attendit et, dès qu'ils furent à portée, les salua d'un sourire.

— Ah ! vous venez aussi du château? leur dit-elle. Je suis si contente !... Eh bien! Gabriel ne partira pas.

— Comment, vous savez déjà ?... dit Roger stupéfait.

— Si je sais... je le crois bien, puisque c'est à ma prière que monsieur Jacot a bien voulu reprendre Gabriel. Il a été si bon!... J'en étais toute tremblante... de joie et d'émotion, au point que je me suis assise ici un moment pour me ravoir les idées. Mais, dame! il faut que Gabriel se rende digne, vous comprenez... Il a des idées absurdes, à ce qu'il paraît ; et puis, ce serait ingrat... Cet homme-là est si bon et si aimable!...

Les deux amis se regardèrent, un peu étonnés, puis ils se mirent à rire.

— Ne soyez pas humilié, Roger, dit le chevalier; il est probable que vous auriez vaincu, si la place n'eût pas été emportée. Moi seul je n'ai été bon qu'à tout gâter ou peu s'en faut, et je vois clairement aujourd'hui ce dont je me doutais depuis quelque temps : c'est, que de tous les agents de ce monde, c'est le raisonnement qui est le plus vain, quand il n'est pas nuisible.

Ils se séparèrent de nouveau à la porte des Renaud.

VII

UN NOUVEAU SCANDALE.

S'en tenant humblement aux conventions sociales, les Renaud n'avaient point imaginé qu'aucun mariage pût avoir lieu entre leurs enfants et ceux des Cardonnel. Au premier moment, leur étonnement se tourna presque en indignation contre Régine, du moins de la part de monsieur Renaud. Ils virent un malheur dans cet amour, une folie de ces deux enfants qui ne pouvait être heureuse. Si les Cardonnel étaient venus de suite en causer avec eux sur le ton de l'affection et du raisonnement, monsieur et madame Renaud seraient entrés dans les vues du notaire et de sa femme et se seraient même piqués de les servir avec d'autant plus de zèle et de rigueur qu'on eût pu les soupçonner d'une complaisance secrète; mais le silence des Cardonnel et le soin qu'ils mirent à éviter leurs voisins produisirent bientôt l'effet contraire. Ce n'était certes pas aux Renaud de faire les avances.

Après l'éclat dont leur fille était à la fois l'auteur et la victime, ils n'avaient qu'à se renfermer dans une réserve digne et triste, et c'était à ceux dont l'orgueil au fond les repoussait, de les consoler au moins par l'amitié. Ils avaient donc attendu ; puis, rien ne venant de la part de ces amis que pour eux, ils avaient toujours été si empressés à consoler dans les moindres peines, leur sentiment souffrit et leur amour-propre s'irrita. Ainsi, au premier embarras, on les boudait, on les rejetait, eux, des amis de seize années ! après tant de preuves d'affection et de dévouement prodiguées, tant de confiance de part et d'autre et d'épanchements! Oh! c'était mal! On ne voulait toutefois, on ne pouvait pas le croire ; mais il le fallut bien, quand l'absence persista ; alors la parole si familière à la déception humaine s'échappa de leurs lèvres :

— Nous n'aurions jamais cru cela des Cardonnel ; non, nous ne l'aurions jamais cru !

Cette parole chez madame Renaud était suivie de larmes abondantes, et monsieur Renaud aurait imité sa femme, si sa dignité d'homme ne lui eût défendu. Il s'échappait alors, ou jurait à faire trembler quand il avait pu suffisamment avaler la douleur qui le prenait à la gorge.

— Voyons, papa, ce n'est pas notre faute, à nous, si les Cardonnel n'ont pas de cœur, disait alors Lucette, la seule qui osât lui résister en face quelquefois. Régine, pâle et silencieuse, restait dans sa chambre le plus possible, ne fût ce que pour se soustraire aux regards des allants et venants que la curiosité poussait dans la boutique. Adalbert, quand on lui parlait de l'aventure de la ménagerie et des amours présumées de Régine et de Roger, haussait les épaules et blâmait sévèrement sa sœur. Depuis quelque temps on disait de lui, les gens sages, dans Bruneray : « Ce jeune homme se forme beaucoup ; on aurait cru d'abord qu'il eût fait un mauvais sejet, mais il revient aux bons principes et marque beaucoup de sens. »

Il se passa bien des choses étranges pendant la semaine qui suivit le jour fatal de la fête. Monsieur Cardonnel passa devant la boutique des Renaud en ôtant, il est vrai, son chapeau, mais sans tourner la tête, sans envoyer un sourire, sans s'arrêter, et en longeant l'autre côté de la rue, comme s'il eût craint de se trouver face à face avec l'un ou l'autre de ses bons voisins. La petite porte du jardin qui s'ouvrait à l'ordinaire tant de fois par jour, que le plus souvent elle restait ouverte, demeura close; la bonne des Cardonnel ne vint pas demander le moule à gâteau, ni cueillir du cerfeuil ou du laurier, ni emprunter cette chose ou cette autre qui lui manquait, car elle avait mauvaise tête. Mais on ne lui avait jamais reproché ce défaut, il plaisait plutôt; et les Renaud passèrent les soirées au seuil de leur maison, dans leur propre jardin, où ils se trouvaient comme des âmes en peine, étonnés, ne sachant que faire, et se sentant attirés vers la petite porte comme par un aimant.

Une fois cependant, une seule fois, cette porte s'était ouverte pour donner passage à Roger ; mais la personne qu'il avait rencontrée avait été monsieur Renaud, qui, très-content au fond de le voir, n'en avait été que plus brusque.

— Monsieur Roger, lui avait-il dit, quand tout le monde allait et venait par là, vous, comme les autres,

c'était bon ; mais que vous y veniez tout seul, ça n'est pas possible.

Ainsi repoussé, Roger avait pris le parti de la franchir.

— Monsieur Renaud, vous me connaissez; je n'ai qu'une pensée : acquérir une position et venir vous demander votre fille.

Le père de Régine s'attendait à plus d'hésitation de la part même de Roger; il fut un moment suffoqué d'émotion et de secrète joie. Mais ce n'était pas un homme à marchander avec les principes et il se remit aussitôt.

— C'est bien à vous, Roger; mais, sacré nom ! ce n'est pas comme çà que se font les choses. C'est le père, ou la mère, quand le père n'y est plus, qui vient faire la demande, et, bien que nous ne soyons pas de grandes gens, nous y tenons comme les autres.

— Dans ce temps là, monsieur, j'espère...

— Oui, mais vous n'en êtes pas sûr, ni moi non plus, voyez-vous; je suis même sûr du contraire. Je ne dis pas qu'il n'y ait des raisons, mais... c'est égal... on ne jette pas les amis à l'eau comme ça... Pourtant, comme je suis un honnête homme, je ne veux vous donner qu'un bon conseil, c'est d'obéir à vos parents. L'autorité paternelle, c'est sacré, et je connais une petite tête qui devra en prendre son parti. Et puis votre intérêt, Roger, — je vous dis ça, moi, parce qne je vous aime comme si vous étiez mon fils — n'est pas d'épouser la fille d'un pauvre mesureur d'étoffe comme moi, mais quelque demoiselle plus riche et plus huppée. Oui, c'est comme ça, et je vous le dis parce que je ne connais que la verité. Bonjour, Roger !

Et le marchand était rentré dans sa maison en tournant le dos au jeune homme, et celui-ci, le cœur gros, avait dû rebrousser chemin.

Les deux amoureux se consolaient un peu en s'écrivant ; mais ne plus se voir, ainsi à deux pas l'un de l'autre, c'était cruel. D'autant plus qu'ils étaient menacés d'une prochaine et longue séparation. La famille Cardonnel pressait maintenant les négociations qui devaient procurer à Roger un poste avantageux à Paris, et qui avaient lieu, il va sans dire, par l'entremise et la recommandation des Jacot. Roger avait rejeté l'idée d'entrer dans la magistrature, qui convenait peu à ses goûts indépendants et aux velleités d'opposition qu'il avait prises à Dijon, dans la société des jeunes gens de son âge. Il tentait la fortune à l'aide du talent seul, appuyé toutefois de quelques protections, puisqu'on espérait, grâce à monsieur Jacot, le placer en qualité de secrétaire chez un des premiers avocats de l'époque, le premier, disait-on même au château. Dès lors, si Roger plaisait à son patron, — monsieur et madame Cardonnel n'en doutaient pas, — avec les connaissances pratiques excellentes qu'il devait acquérir dans un tel milieu, et les belles relations qu'il y trouverait, on considérait son avenir comme assuré. Il n'était pas douteux non plus qu'il ne rencontrât dans cette société choisie des femmes qui lui feraient oublier Régine et la riche héritière qui, à défaut de mademoiselle Marie, si l'on ne pouvait réussir de ce côté, devait faire à la fois son bonheur et sa fortune.

Un autre projet concernant Emilie se greffait sur celui-là. Roger devant vivre à Paris, ce ne serait pas une forte dépense de plus, que sa sœur et sa mère s'y installassent avec lui. De cette manière, Emilie pourrait suivre les cours du Conservatoire ou prendre des leçons d'un professeur. Présentée par mesdames de la Rive dans les salons du grand monde, elle ferait connaître son talent et sa belle voix ; elle donnerait ensuite des concerts, et... les plus radieuses visions de l'amour et de la gloire voltigeaient à l'entour de ce tableau. D'un autre côté, madame Cardonnel pourrait ainsi veiller sur la santé de son fils et sur sa conduite, y compris sa correspondance, lui donner de sages conseils. Le sacrifié dans cette affaire était monsieur Cardonnel, qui restait forcément au soin de l'étude et à celui de remplir la caisse ; mais il acceptait paternellement et philosophiquement cet emploi, tout aussi dévoué que sa femme au succès de leur commun rêve, le brillant avenir de leurs deux enfants. Il pourrait d'ailleurs venir, une ou deux fois, passer quelques jours avec sa famille, assister au premier concert d'Emilie, au premier plaidoyer de Roger. La bonne le soignerait bien ; elle avait ses défauts mais c'était une excellente fille. En cas de maladie, madame Cardonnel pouvait en quelques heures, par le chemin de fer, être auprès de son mari. Tout s'arrangeant enfin, à grand renfort d'imagination et de discussion, les conversations n'avaient pas d'autre sujet.

Toutefois une pensée n'était point dite, qui se trouvait pourtant à l'état de regret importun dans tous les esprits : c'est que le mari, le père abandonné, n'aurait même plus à côté de lui la vieille amitié, sûre et douce, les soins intelligents de la bonne madame Renaud, si active, si dévouée, quand ses amis avait besoin d'elle, ni la distraction aimable qu'apportaient Régine et Lucette, aussi bien que la conversation de monsieur Renaud, dont on pouvait médire comme peu académique, mais dont monsieur Cardonnel jusqu'alors s'était arrangé très-bien et peut-être d'autant mieux.

Ce n'était pas de parti pris que les Cardonnel avaient rompu avec leurs voisins ou plutôt avaient cessé de les voir. Au bout de quelques jours, la première colère passée et les premières inquiétudes calmées, on s'était demandé quelle attitude il était convenable de prendre vis-à-vis d'eux. Malheureusement il était déjà bien tard. Comment revenir maintenant? comment expliquer cette froideur subite et rompre la glace qui s'était formée pendant ce temps? C'était bien embarrassant. Le prétexte manquait, l'explication était délicate ; un nouveau temps d'hésitation s'écoula. Puis l'on en vint à se chercher des excuses, aux dépens de l'adversaire. Après tout, l'on n'était pas allé chez les Renaud, c'était vrai ; mais les Renaud n'étaient pas venus davantage. Or, comme c'était de leur part que les visites étaient le plus fréquentes, c'était donc à eux surtout que revenait la responsabilité de cette abstention. Régine avait été sottement indisposée, mais madame Cardonnel avait été fort souffrante : c'était bien autrement important. Les Renaud peut-être ne l'avaient pas su, mais ils auraient dû le savoir. Madame Cardonnel en vint à penser qu'elle n'avait aucun reproche à se faire et que tous les torts étaient du côté de ses *bons voisins*, et c'est ce qu'elle disait, d'un air de douceur angélique, à madame Carron, venue en visite avec sa fille et qui lui parlait de cette affaire.

— Moi, je ne veux leur en veux pas ; il n'y a là-dessous qu'un enfantillage, et ils ont bien tort de nous bouder pour cela. Ce sont de braves gens et je n'ai point cesser de les aimer.

— Ça fait votre éloge, ma chère dame, répondait madame Carron, une femme de soixante ans, aux yeux perçants, au nez large et recourbé, à la parole sèche et haute. Mais, voyez-vous, on a toujours des désagréments quand on voit de trop près des gens qui ne sont pas du même rang que soi ; ça oublie la distance, ça se fait des idées sangrenues... Moi, je suis bien en peine pour ça. Je vous dirai : J'aime les vieilles coutumes, et j'allais toujours acheter chez les Renaud, pour ne pas entrer chez les Parisiens ; mais à présent ça m'ennuie, car je ne puis plus souffrir cette petite Régine, et je serais capable, si elle venait pour me vendre, de lui jeter son étoffe à la figure. Et pourtant Julie a besoin d'une robe; il faudra qu'elle aille l'acheter toute seule, avec la bonne. Qu'en dis-tu, Julie?

— Comme tu voudras, maman, répondit la demoiselle de trente-quatre ans, tenue par la mère à l'état éternel de jeune fille menée en laisse.

Et sauf la fraîcheur des vingt années, tout dans son air et son attitude était d'une jeune fille en effet. Sa figure, longue et rêveuse, portait l'empreinte d'une douceur et d'une bonté mélancoliques ; sa taille restait

mince. Une timidité demi-à gauche, demi-à pudique l'enveloppait. Elle parlait très-peu et n'était guère connue que comme annexe de sa mère. De temps en temps, comme elle avait du côté de son père mort, une petite fortune, elle refusait encore quelque prétendant, et madame Carron disait: « Julie ne veut pas se marier! »

On parlait encore dans Bruneray de l'évanouissement de Régine Renaud, quand, une dizaine de jours après, éclata un nouveau scandale plus grand encore, et qui dès lors fut à son tour le sujet de toutes les conversations. Mais il faut, pour savoir autant que possible ce qui se rapporte à cette affaire, la reprendre d'un peu plus haut.

Le lendemain de la démarche faite par Adolphine au château, et par laquelle elle avait obtenu que Gabriel pût reprendre son travail à l'usine. Adalbert Renaud se présenta chez les sœurs Forel. Elles maniaient l'aiguille sans relâche comme à l'ordinaire, pliées sur leur ouvrage : Marianne, assise près de la fenêtre; Adolphine, près de la table où, planté dans un vase de terre grossier, éclatait le bouquet, encore plein de fraîcheur, qu'Ernest avait envoyé la veille et dont le parfum emplissait la chambre. Le premier mot d'Adalbert fut pour l'admirer.

— N'est-ce pas qu'il sent bon? s'écria Adolphine.

Elle avait les joues éclatantes, les yeux brillants.

— Je l'ai respiré toute la journée, ajouta-t-elle.

— Prenez garde, dit Adalbert, cela peut faire mal à la tête.

— C'est ce que je lui ai dit, observa Marianne, et puis, moi, je me suis mise à la fenêtre, où je le sens encore assez; mais elle ne veut pas me croire, et elle reste là le nez dedans depuis hier.

— C'est si bon! reprit Adolphine. Ça me fait rêver toutes sortes d'idées!... et il me semble, à sentir cela, que je suis une belle dame, dans un beau salon!... Ah! si c'était vrai!

— A quoi bon te faire ces idées-là, puisque ça ne peut pas être!

— C'est toujours ça de pris sur la tristesse. Dites donc monsieur Adalbert, comme c'est beau au château!... Ah! et puis il faut que je vous remercie de m'avoir conseillé de m'adresser à monsieur Jacot de la Rive plutôt qu'à monsieur Ernest. Je ne dis pas que celui-ci n'eût pas été gentil, lui aussi; mais monsieur Jacot a été si aimable!... Oh! c'est un homme qui sait ce qu'on doit aux femmes; et il n'est pas encore vieux au moins.

— Il est aussi vert que son fils, dit Adalbert, et s'il vous a fait une bonne impression, il paraît que vous ne lui en avez pas fait une mauvaise; car je viens justement pour vous prier de sa part de passer lui parler ce soir ou demain. Il m'a dit, — mettons que c'est pour ça, — qu'il avait des observations à vous faire au sujet de Gabriel.

— Vraiment! s'écria Adolphine en se levant toute bouleversée, et qu'est-ce qu'il peut avoir à me dire?

Mais dans son émotion il y avait plus de surprise et de joie que d'inquiétude.

— Je ne sais pas, moi, reprit Adalbert d'un air grivois; il ne m'en a pas dit davantage. C'est parce que hier j'ai vous ai recommandée à lui qu'en m'apercevant... il avait l'air assez mystérieux. Voulez-vous venir tout de suite? Je descends à l'usine, je vous conduirai, et comme cela vous ne serez pas obligée de demander à tout le monde où est son cabinet.

— Non, non, dit Marianne; elle a bien le temps. La nuit va venir; il sera mieux d'y aller demain matin, et puis, Adolphine, il vaut mieux aussi que j'aille avec toi. Ce monsieur n'a rien à te dire que ta sœur ne puisse entendre.

— Demain, cela me dérangerait de l'ouvrage. Non, puisque monsieur Adalbert veut bien me conduire, j'aime mieux y aller tout de suite. Attendez-moi seulement un peu.

Elle passa dans leur petite chambre à coucher, et revint peu d'instants après, habillée et coiffée d'une façon coquette; et, tout en cherchant ses gants :

— J'espère que ce n'est pas quelque nouvelle sottise qu'a faite Gabriel? Il m'a pourtant bien promis d'être sage.

— Ah! Vous aurez bien de la peine, dit Adalbert, car il paraît que c'est un garçon qui a des idées tout à fait dangereuses et perturbatrices. Est-ce vrai qu'il a été mis à Mazas, et que c'est pour échapper à la police qu'il a quitté Paris?

— Bon Dieu? Que me dites-vous là? s'écria la jeune ouvrière. C'est-il possible, des choses pareilles? Si je le croyais, mais alors, dame... C'est que je ne veux pas épouser un repris de justice, moi, au moins!

— Tu devrais savoir que c'est un honnête garçon, si tu l'aimes, dit Marianne. Ne te laisse donc pas dire des choses comme ça.

— Enfin je vais savoir ce que me veut monsieur Jacot de La Rive, reprit Adolphine d'un ton important. Venez, monsieur Adalbert.

— Tu ferais mieux de m'attendre, dit Marianne.

— Ma chère, ce ne serait peut-être pas convenable, puisque c'est moi qu'on fait appeler. Je sais bien me faire respecter toute seule, va!

Ils partirent. Au sortir de la ville, Adalbert offrit le bras à sa compagne, et bientôt l'étourdie, pressée par les questions insidieuses d'Adalbert, laissa échapper ses secrètes pensées. Elle rêvait de l'amour d'Ernest, elle redoutait la misère avec Gabriel; cette vie de travail incessant et de privations cruelles révoltait, indignait sa jeunesse avide de bonheur, son imagination affolée de luxe et d'éclat.

— Parbleu! dit Adalbert, ça se conçoit; vous êtes de celles qui sont faites pour briller, et non pas pour être ainsi *à l'attache* toute la journée et à se rougir les yeux jusqu'à minuit sur un morceau d'étoffe pour gagner des sous. Dame! ça ne dépend que de vous.

— Vous croyez ça? dit Adolphine en minaudant. Vous vous trompez. D'abord je suis une honnête fille, et puis je ne suis pas un parti pour monsieur Ernest.

— Oh! pour ça, non; je ne vous dirai pas d'y compter, ça serait trop bête. Mais quant à faire votre fortune d'une autre manière, il ne le peut pas non plus, parce qu'il dépend de son père et n'est jamais trop en fonds.

— Voulez-vous bien vous taire, Adalbert; pour qui me prenez-vous?

— Bah! laissez donc! J'en ai vu de ces femmes-là à Dijon; elle avaient une belle maison, des domestiques, une voiture, et l'on ne demandait pas d'où ça leur venait; mais tous les fournisseurs leur parlaient chapeau bas, et les femmes honnêtes, — qui sont appelées comme ça parce qu'elles y mettent plus de secret, voilà tout, — les regardaient en crevant de jalousie.

— C'est égal, une honnête fille doit exiger le mariage, et, si on l'aime, pourquoi pas?

— Ça, ma petite, reprit Adalbert, en haussant les épaules, je vous le répète, c'est de la bêtise. Celles qui veulent être épousées, une fois sur dix mille on les plante là; c'est tout ce qu'elles ont. On peut se marier plus tard, je ne dis pas, cela arrive souvent; mais il faut être riche d'abord. Tenez, vous m'arracherez les yeux si vous voulez, mais je vous dirai la vérité : Vous voulez de la fortune? Eh bien, votre fortune est là, dans ce cabinet où je vous conduis, non pas avec le fils, qui n'a rien et ne peut faire que des dettes; mais avec le père, qui est millionnaire; et, sur ma foi, quand il m'a donné cette commission pour vous, j'ai vu cela dans ses yeux.

Adolphine arracha brusquement son bras de celui d'Adalbert, et sans euphémisme :

— Vous êtes un polisson! lui dit-elle.

Il éclata de rire; mais, comme elle semblait décidément fâchée :

— Allons ! dépêchons-nous, dit-il ; j'ai affaire. Voyons, ce sont des excuses qu'il vous faut ; je vous les fais, là ! Mettons que j'ai mal parlé, mais n'oubliez pas ce que j'ai dit.

Et il la pressa de reprendre son bras, qu'elle finit en effet par accepter d'un air boudeur. Cependant l'entretien se rasséréna si bien qu'à la porte du cabinet du directeur Adolphine prit congé d'Adalbert en lui serrant la main ; mais il ne la quitta qu'après l'avoir introduite lui-même près de monsieur Jacot.

Ce que le directeur des forges de Bruneray avait à dire à mademoiselle Adolphine Forel est resté un secret entre elle et lui ; mais ce qu'on apprit beaucoup plus tard, c'est que, peu de jours après, monsieur Jacot, appelant dans ce même cabinet Adalbert Renaud, lui confia une mission pour Paris. Heureux de cette marque de confiance du directeur et charmé d'aller voir Paris, Adalbert sortait en remerciant, quand monsieur Jacot, d'un air négligent, le rappela.

— Dites-moi.... à propos.... voudriez-vous me rendre un service ?

— Ah! monsieur le directeur!

Et le zèle d'Adalbert éclatait sur ses traits.

— Vous partez ce soir, à dix heures. Une personne à laquelle je m'intéresse doit partir par le même train. Vous prendrez pour elle un compartiment réservé, et vous l'y ferez monter... *seule*, bien entendu. De même... il est inutile qu'elle entre dans la salle d'attente, et vous connaissez assez la gare et les employés pour l'introduire dans le train sans qu'elle soit vue. A l'arrivée à Paris, vous la faites descendre et l'installez à l'hôtel Meurice, rue de Rivoli ; puis vous me télégraphirez dans la journée, — de manière à ce que je puisse partir par le train du soir, — que l'affaire dont je viens de vous charger exige ma présence à Paris. Je compte sur votre discrétion en toutes choses, monsieur Renaud.

— Ah ! monsieur, soyez sûr que je serai digne de votre confiance et que j'en sens tout le prix.

— Tout homme a ses faiblesses, monsieur Renaud, dit alors monsieur Jacot ; pourtant il est bon qu'un directeur ait l'air de ne pas en avoir, surtout dans une petite ville étroite et bigote comme Bruneray. Vous comprenez ? C'est pourquoi je n'ai pas voulu employer mes gens, et pourquoi je vous prie de me rendre ce service d'ami.

Adalbert sortit radieux ; il sentait bien que sa fortune était faite.

Le lendemain, tout Bruneray était en rumeur de la disparition d'Adolphine. Elle avait laissé quelques lignes écrites pour sa mère, où elle lui demandait pardon et rendait sa parole à Gabriel ? Où était-elle allée ? pourquoi était elle partie ? Son billet n'en disait rien, et ne contenait à ce sujet que des phrases vagues et romantiques. Elle promettait seulement à Marianne qu'elles se reverraient un jour.

Marianne fut désolée. D'abord elle aimait sa sœur ; puis, selon le préjugé très-vif encore dans les campagnes et les petites villes qui rend toute la famille solidaire des fautes ou des vertus, mais surtout des fautes de ses membres, elle rougissait de la conduite de sa sœur et n'osait plus se montrer.

Gabriel eut un accès de désespoir et de fureur pendant lequel il jura qu'il méprisait toutes les femmes et ne se marierait jamais. Il accusait Ernest de La Rive du rapt d'Adolphine, et se serait emporté à le provoquer sans les admonestations du chevalier et surtout sans les larmes de Marianne, qui le suppliait de ne pas faire un plus grand éclat, de ne pas lui causer encore plus de chagrin. Comme elle avait pris de l'empire sur lui par sa raison et sa bonté, elle seule le calmait un peu et souvent le soir, il se glissait chez elle, où, parlant de la fugitive, ils pleuraient ensemble.

C'était en effet sur monsieur Ernest que s'étaient portés les premiers soupçons, mais ils ne purent durer devant le dépit très-vif qu'il éprouvait lui-même de la fuite d'Adolphine. Il était allé chez elle commander une belle douzaine de chemises, dont il avait fait largement le prix, et il avait été très-gracieusement reçu. Maintenant le prétexte, c'est-à-dire la commande, restait au profit de Marianne, et l'objet véritable de sa générosité lui échappait. Lui aussi maudissait la coquetterie féminine et répétait à Roger d'un air profondément dégoûté :

— Décidément je n'ai pas de chance dans ce pays !

Il va sans dire que l'imagination des gens de Bruneray ne s'arrêta pas au seuil de ce mystère. Toutes les suppositions possibles et impossibles furent faites, et l'on remarqua tout d'abord la coïncidence du départ d'Adolphine et de celui d'Adalbert. Mais, comme Adalbert, revint, après un séjour à Paris très-court et qu'il resta des mois sans y retourner, ces bruits tombèrent. D'autres soupçons s'élevèrent alors du sein d'un groupe de démagogues que le progrès avait enfantés à Bruneray entre autres nouveautés perverses, et dont Gabriel naturellement faisait partie. Mais, vu précisément cette détestable origine, et que ces soupçons offensaient la moralité du monarque de la contrée, le bienfaiteur du pays, comme l'appelaient les propriétaires et les commerçants, tous les esprits bien pensants les repoussèrent avec indignation, et ils ne servirent qu'à prouver la perversité du parti capable de les concevoir. Madame Carron, quant à elle, ne s'égara pas longtemps à chercher le véritable auteur de la perte d'Adolphine.

— Voilà, s'écria-t-elle, ce que nous amènent ces diaboliques inventions de gaz, de télégraphe et de chemin de fer !

A quoi monsieur Nauthonier répliqua par un mot plein d'esprit, qui fit le tour de la ville :

— Dites plutôt ce qu'ils nous emmènent.

Malgré cela, il resta prouvé, dans le cercle dévot de la petite ville, que le progrès des lumières était en raison directe des progrès du mal en ce monde. Au moins était-il heureux que ces choses, puisqu'on ne pouvait les empêcher, fussent dirigées par un homme de bien tel que monsieur Jacot de La Rive, un homme si pieux et si bienfaisant, qui avait fait réparer le maître-autel, et venait d'envoyer de Paris un si beau tableau, une Madeleine, pour la Chapelle du Sacré-Cœur.

A la fin de septembre, tout se trouvait prêt pour le départ de mesdames Carbonnel et de Roger, que le grand avocat acceptait pour secrétaire. Pendant tout ce temps, les relations étaient demeurées suspendues entre les Renaud et les Cardonnel, malgré quelques avances, d'ailleurs faibles et maladroites de la part de ces derniers.

— Nous ne pouvons cependant pas partir sans leur dire adieu, déclara madame Cardonnel, qui maintenant qu'elle allait emmener son fils et le lancer dans le grand monde, pleine de confiance et d'espoir, ne songeait plus qu'au regret de laisser son mari privé des soins et de la société des bons voisins.

On prit donc un grand parti, ce fut d'aller tous ensemble faire la visite d'adieu. La solennité d'une démarche en corps empêcherait les explications, et tout se passerait plus simplement.

Un soir donc, à l'heure où se fermait la boutique, après dîner, Lucette, qui était sur le seuil de la maison, au jardin, vit la petite porte s'ouvrir et paraître, l'un après l'autre, madame et monsieur Cardonnel, Emilie, Roger. Elle sauta dans la chambre où étaient ses parents et leur jeta d'un souffle haletant la grande nouvelle. Tout fut sans dessus dessous ; monsieur Renaud devint coquelicot et se précipita sur la table pour y prendre un verre d'eau, en écrasant un jurement dans sa gorge. Madame Renaud jeta son tablier de cuisine et défripa sa robe, en pâlissant et en portant la main à son cœur. Plus pâle encore, Régine voulut s'enfuir,

mais déjà il n'était plus temps : elle allait rencontrer les arrivants dans le corridor. Ceux-ci n'étaient guère moins émus ; on fit de part et d'autre la meilleure contenance possible et, selon les prévisions de madame Cardonnel, on se tint d'un commun accord dans les généralités de la conversation, sans aborder, tant par timidité que par fierté de sentiment, le sujet qui remplissait tous les cœurs. Monsieur Cardonnel parla des grandes préoccupations qu'il avait eues pour assurer l'avenir de Roger, dont il annonça le prochain départ. Madame Cardonnel ajouta qu'elle et sa fille partaient également, et s'étendit sur l'embarras *immense* que les préparatifs lui avaient causé. Toutes ces nouvelles étaient déjà connues des Renaud, comme elles l'étaient de toute la ville ; ils n'en parurent pas moins les apprendre. En fait de procédés diplomatiques, une petite ville vaut une cour. On plaignit monsieur Cardonnel, et ici l'attendrissement commença ; mais il se contint encore. Enfin madame Cardonnel, se levant, s'approcha de madame Renaud pour l'embrasser. Cette fois, les larmes coulèrent des yeux de l'excellente femme et gagnèrent tout le monde.

— Ma chère voisine, dit madame Cardonnel d'une voix étouffée, il y a eu des malentendus entre nous, oubliez-les. La seule chose durable, ce doit être notre vieille et bonne amitié. Permettez-moi de vous recommander mon pauvre mari !

Il y eut explosion de soupirs et de mouchoirs.

— Vous pouvez être tranquille ! gémit madame Renaud en tendant la main au notaire, qui remercia chaudement.

Emilie et Roger vinrent à leur tour embrasser madame Renaud, dont la générosité fit explosion.

— Vous ne partez pas ce soir, dit-elle ; nous vous reverrons.

— Oh ! nous ne partons que dans deux jours.

— Eh bien ? nous ne vous laisserons pas comme ça. Au revoir !

— Au revoir ! répéta monsieur Renaud avec force poignées de main.

De l'autre côté de la petite porte, madame Cardonnel s'essuya les yeux une dernière fois :

— Je vous le disais bien, tout est arrangé, sans explication désagréable. Ce sont deux bonnes gens ! Il n'y a que cette petite Régine : avez-vous remarqué ? Elle n'a pas desserré les dents. C'est fort niais, cela. Elle eût mieux fait de se tenir ainsi l'autre jour. Je ne sais pas ce qu'elle avait aujourd'hui, je l'ai trouvée presque laide. Eh bien ! mon ami, ajouta-t-elle en s'adressant à son mari, tu iras les voir souvent, n'est-ce pas, et tu t'adresseras à madame Renaud dans tous tes petits embarras ? Comme cela, je serai bien plus rassurée.

Avant le départ, en dépit de la surveillance dont ils étaient l'objet, Régine et Roger eurent une entrevue, la nuit, à l'abri des buis. Ils ne pouvaient affronter sans s'être revus cette séparation nouvelle, Roger était plein d'espoir et de fermeté, Régine mortellement triste. Elle sentait désormais que tout lui était ennemi, et plus que tout, ce monde inconnu où Roger allait s'enfoncer loin d'elle sans qu'elle pût l'y suivre du regard. Puis sa fierté souffrait d'être repoussée, et surtout de paraître un obstacle à l'avenir de son amant. A ses scrupules, Roger répondait :

— Tu es mon bonheur ! Qu'y a-t-il donc de meilleur, et de plus enviable que le bonheur ?

— Oui, dit-elle, et ce sera bien, tant qu'il en sera ainsi ; mais, si jamais cela cessait d'être ainsi, ne fût-ce qu'un instant, je veux le savoir ! j'en ai le droit, et c'est là le seul serment que je te demande.

Il l'écoutait à peine, exhalant son cœur en protestations d'amour éternel ; mais elle insista, se fit comprendre, et exigea qu'il jurât de l'avenir si là-bas son amour subissait le moindre doute ou s'altérait sous l'influence d'autres sentiments. Il jura par obéissance et sans crainte, mais solennellement : puis ils s'embrassèrent longtemps, pour longtemps, et se quittèrent, éperdus d'amour et de chagrin.

VIII

LE GRAND FOYER.

Si malheureux que fût Roger de quitter Régine, un autre sentiment partageait son âme : il abordait enfin l'espace libre où lui-même, de ses propres mains, il allait façonner sa vie ; il avait devant lui un monde à connaître et des biens à conquérir, indéterminés, mais qui ne lui en paraissaient que plus brillants, comme des yeux de femme derrière un voile. Toute l'ardeur de sa jeunesse et celle même de son amour, si intéressé dans la question, l'emportaient vers ce but ; toutes ces jeunes forces, prêtes à l'action, s'agitaient en lui et battaient de l'aile pour prendre l'essor.

Dès qu'il se fût arraché à la douceur passionnée des regards et des baisers de son amant, qu'il lui fût impossible de la revoir, il eût voulu dévorer l'espace et le temps. Le voyage lui parut d'une longueur insupportable. Tandis que près de lui sa mère et sa sœur ramenaient incessamment la conversation sur le sujet qui les possédait tous trois : Paris, ses promesses, l'avenir indécis, que chacune de leurs paroles et tous leurs projets, sérieux ou futiles, cherchaient à saisir, il se sentait pénétré d'une lourde impatience et de nouveaux aiguillons. Assis en face d'elles, il répondait à leurs rires par un vague sourire et restait silencieux.

Il n'allait pas seulement occuper une fonction, mais tenter une grande entreprise. Il y avait vingt-cinq ans que Roger entendait parler de *son avenir*, comme de la grande tâche de sa vie. Constamment entretenu dans l'aspiration d'une richesse et d'un éclat supérieur, il avait grandi, les yeux sur ce mirage, et croyait à sa réalité future. Bien plus, il s'y sentait engagé d'honneur, et s'il eût échoué, — ce qu'il n'admettait pas trop, — il se serait cru coupable envers ses parents, ses amis, et même envers tout Bruneray, plus qu'envers lui-même ; car les indifférents, aussi bien que les autres, l'avaient bercé de ce refrain : « Quand vous vous serez fait une belle position... » Jusqu'aux plus humbles, qui, d'un air encore plus certain, plus admiratif, lui disaient : « Ah ! quand vous serez un grand monsieur, puissant, riche ! — C'est un enfant qui ira loin ! »

On ne consent pas facilement à frustrer de telles prédictions, et le bon Roger en eût réellement souffert ; peut-être même eût-il cru faire de la peine aux gens. Ce n'était pas un ambitieux de tempérament, mais d'éducation, comme presque tous les fils de la bourgeoisie. *Parvenir* était la foi de son enfance et son mot d'ordre, de même que pour les fils des croisés : Dieu et le roy.

Tout ce qu'il avait d'idéalisme et d'inspirations personnelles jetait là-dessus ses élans et ses poëmes. Joint à son amour, c'était à ce moment-là une fièvre chaude, et jamais conquérant marchant à l'assaut du monde ne fut plus ému.

Conquête, en effet, est le mot de la situation, et si vrai, que l'usage en est devenu vulgaire ; tout bachelier marchant sur Paris est un Alexandre en route pour les Indes. Les études classiques ont eu du moins ce résultat d'avoir étendu la race des conquérants et multiplié les procédés de conquête ; elles ont perpétué dans nos idées et dans nos mœurs l'ère antique où nous vivons encore.

— Ah ! se disait Roger, être grand, posséder une chaire, une tribune, un poste élevé quelconque, d'où

mon nom retentira par toute la France et par conséquent en Europe! Revenir comblé d'honneurs, de richesses, et lui dire : « O ma Régine! c'est pour toi! »

Au-dessous de ce duo ravissant, chantait le cœur des concitoyens de tout rang, dont les voix ne laissaient pas que d'être chatouilleuses et douces. Des sourires se jouaient sur les lèvres du rêveur, et les battements de son cœur se précipitaient à flots puissants vers l'action, vers la lutte, qui devaient lui conquérir ce flamboyant idéal.

Cette émotion même, cette force de volonté, lui donnaient confiance. Pourquoi n'eût-il pas cru en lui-même? Il était intelligent, actif, instruit. Dans toutes ses études jusque-là, il s'était distingué; souvent, presque toujours, il avait été le premier : chose que d'après les recommandations paternelles, il considérait comme de son honneur et de son devoir. Quand des concurrents, intelligents aussi ou opiniâtres, l'avaient parfois devancé, grâce à des efforts énergiques, acharnés, il avait ressaisi ce rang précieux ou l'avait du moins disputé avec avantage. Eh bien, il ferait encore ainsi, et vaincrait de même. Force intellectuelle, santé, volonté : que faut-il de plus?

Dans le wagon de deuxième classe qui les emportait, se trouvait un autre jeune homme à figure également rêveuse, sur laquelle se jouaient aussi de vagues sourires, et plus d'une fois, en y jetant les yeux, Roger crut voir le reflet de ses propres pensées. Seul de sa bande, il restait muet. Cependant, le wagon s'étant à une station à peu près vidé, et madame Cardonnel ayant profité de ce moment pour ouvrir le panier qui renfermait le repas économique de la famille, on se mit en communication avec le voisin, et madame Cardonnel le força par ses instances d'accepter un fruit. De même fit-elle pour une jeune personne d'apparence modeste et timide, qui complétait le personnel du wagon. La conversation devint alors générale, et les présentations se firent indirectement.

La jeune personne était une fleuriste de Chaumont, dont les productions imitaient si bien la nature, qu'on lui avait assuré qu'elle ferait fortune à Paris. Elle y avait une parente qui devait la faire placer dans l'un des meilleurs ateliers; elle verrait ensuite ce qu'elle pourrait faire, et, dès que cela lui serait possible, elle *s'établirait* à son propre nom. Là-dessus, ses deux lèvres s'ouvraient sur les dents blanches, et il passait dans ses yeux un nuage; au travers duquel on démêlait vaguement des équipages à la porte d'un magasin splendide, où trônait une patronne gracieuse, habillee de soie et de dentelles, échangeant contre des pièces d'or guirlandes et bouquets. Madame Cardonnel voulut bien accueillir avec bonté les confidences de l'ouvrière et ne pas lui en vouloir de son état; elle était elle-même si contente de rouler vers Paris qu'elle avait besoin de causer et de s'épancher.

— Eh bien! dit-elle, nous pourrons vous acheter quelques échantillons de votre talent... allant cet hiver dans le grand monde.

— On faisait l'hiver dernier beaucoup de couronnes, dit Emilie.

— Oui, mademoiselle. Oh! j'en ai fait de charmantes. En lilas, c'est d'un joli!

— Il te faudra des couronnes, dit la mère en regardant sa fille; elles te vont si bien! Puis cela sied au talent.

— Ah! mademoiselle est peut-être...

— Ma fille a un grand talent musical, mais elle ne le produit que dans les salons.

— Ah! mademoiselle est bien heureuse! C'est si beau!

L'orgueil d'Emilie recevait ces compliments d'un air nonchalant; mais la joie, le rêve, l'espoir, contenus en elle n'en perçaient pas moins sur ses traits.

A la station suivante, arrêt de vingt minutes; les deux jeunes gens descendirent et se promenèrent ensemble sur le trottoir en fumant. Une affinité de situation pressentie les poussait aux confidences. Roger dit, sauf Régine, tout ce qu'il avait à dire. L'autre se nommait Alcide Gaudron. Il était fils d'un greffier de Langres, avait fait de bonnes études commerciales, et se rendait à Paris pour être commis dans un grand magasin de nouveautés. Il avait une figure de bonne humeur, large, ronde et franche.

— Voilà, dit-il : à présent, il faut absolument faire fortune. Mon père ne pouvait pas sacrifier beaucoup pour mon éducation, j'ai pris le commerce; avec de l'ordre et de l'intelligence, c'est encore là où l'on peut gagner le plus. Toutes les carrières sont encombrées, il est partout difficile de parvenir. J'ai pris mon parti. Ça n'est pas brillant comme la magistrature ou la politique; mais, si je puis me retirer, à quarante ou quarante-cinq ans, — j'en ai vingt, — dans ma petite ville, avec une jolie retraite pour ma vieillesse et de quoi faire une belle position à mes enfants, moi, je ne suis pas ambitieux, je n'en demande pas davantage. Maintenant je suis fixé; je vois ma vie devant moi, là, toute unie, dame! sans grandes aventures... Je reste dans la même maison j'y remplis bien mon emploi, je suis assidu, rangé, conscencieux. Je fais les affaires du patron, qui m'accorde un intérêt dans la maison et plus tard me donne sa fille. Alors, je prends le magasin à mon tour et me retire quand j'ai fait ma pelote. Voilà! Ce n'est pas brillant, comme je le disais; mais c'est encore assez gentil. Que voulez-vous? tout le monde ne peut pas être ministre ou empereur. Il n'y a qu'une chose qui me taquine.

— Laquelle? demanda Roger.

— Vous me direz que c'est bête. Je sais qu'il faut être positif; le principal est de faire ses affaires. Mais, que voulez-vous? on a pourtant ses idées et ses sentiments... Je me demande si la fille du patron sera jolie.

Roger se mit à rire.

— Là! vous vous moquez de moi, ce n'est pas bien. Dame! je voudrais aimer ma femme: ce n'est pas défendu.

— Non, certes, dit Roger en souriant; mais alors il ne faut pas d'avance épouser la fille du patron.

— Oh! je ne dis pas. Cela dépendra de beaucoup de choses. Je ne veux pas vendre mes sentiments... Mais enfin il faut bien se faire un plan d'avenir...

Il était fort naïf, mais très-naïf; peu logique, mais bon garçon. La jeunesse et la franchise s'attirent réciproquement, et Roger ne le quitta point sans lui demander son adresse, lui-même n'en ayant point encore.

— Ce n'est pas une personne à voir, dit à cela madame Cardonnel; mais il paraît honnête, et il n'est pas mauvais d'avoir des connaissances partout.

Dans la même pensée, elle prit l'adresse de la parente de la jeune fleuriste, et promit à celle-ci de lui donner de l'ouvrage et de la recommander dans le grand monde.

Paris! Ce fut dans un silence plein d'émoi qu'ils franchirent les fortifications, roulèrent en gare et montèrent en fiacre. Il faisait nuit, les rues et les becs de gaz, se succédèrent sous leurs regards avides et respectueux. Ils montèrent l'escalier de l'hôtel avec l'émotion de gens qui pénètrent dans un sanctuaire, et se couchèrent avec l'impatience d'être au lendemain.

Leur première impression fut celle de presque tous les provinciaux, celle de presque tous les voyageurs, devant les lieux vantés à outrance : ils ne trouvèrent pas que ce fût si grand! Cela tient avant tout à ce que l'imagination humaine dépasse toujours ses propres créations, mais aussi à ce que toute grandeur est affaire de proportion. A Paris, vu la largeur des rues, les maisons ne sont pas plus hautes qu'ailleurs; la transparence de l'air y manque aux monuments. Enfin, pour arriver à goûter les plus belles œuvres de l'art, il faut une initiation et de l'étude. Ces raisons expliquent

l'enthousiasme, — justifié mais trop vantard, — des Parisiens pour Paris, et le froid léger qui saisit à leur entrée beaucoup d'étrangers et de provinciaux, qui d'ailleurs ensuite se gardent bien, soit par timidité, soit par conviction acquise, de ne pas se ranger à l'opinion générale.

Nos Brunériens, comme les autres, ne tardèrent pas à se rattraper. Madame Cardonnel ne se fût point pardonnée de manquer d'admiration ; en sa qualité d'artiste, Emilie fut bientôt prise, et rien n'était plus facile à Roger que d'être ému. Avant de chercher à comprendre et à goûter les choses d'art, avant tout, c'était la ville intellectuelle qui l'impressionnait ; il en aspirait l'air, et ses habitants lui semblaient des êtres à part. « Comme ils sont Parisiens ! » se disait-il en les regardant. Et surtout : « Sont-elles Parisiennes ? » sans se douter qu'il n'avait sous les yeux, pour la très-grande part, que des naturels du Perche, de la Normandie, de la Champagne ou du Languedoc et autres lieux, acclimatés à Paris depuis plus ou moins d'années, et devenus tous Parisiens en effet par la faculté d'imitation propre aux simiens et à notre race. Paris a sa grâce, mais maniérée, et il n'y a que le naturel qui ne s'imite pas facilement.

Ils ne furent pas moins frappés de la façon de parler, plus maniérée encore. Trop respectueux pour la trouver bizarre, ils la jugèrent originale, conformément à l'opinion des Parisiens eux-mêmes, qui n'ont point d'autre motif, pour répéter les uns après les autres, pendant une certaine durée de temps, certaines phrases ou certains mots, que le désir de donner à leur langage plus d'originalité. Mots, locutions étranges, qu'une diction pittoresque sauvait à peine, et qui, prononcés à Bruneray, n'eussent pas manqué d'être qualifiés de trivialités. Mais comment les croire tels, quand on les entend répéter, avec une grâce négligente, par de charmantes lèvres ou par des gens bien mis qui fument sur le boulevard, et qu'on les retrouvait dans les salons bourgeois, dans les petits journaux, au théâtre aussi bien que dans la rue, Est-ce que ce pouvait être le monde parisien qui fut vulgaire? Blasphème ! c'était bien plutôt jusqu'aux voyous qui étaient pleins d'esprit et de distinction. Cet esprit se composait alors du *Pied qui r'mue*, des *Bottes de Bastien*, du *Doigt dans l'œil*, du *Sire de Framboisy*, et autres gentillesses, en attendant qu'il s'élevât jusqu'à : *Eh ! Lambert* ! *as-tu vu Lambert* ? *Fallait pas qu'i' y aille ! Ah ! zut alors*, etc.

Le langage politique avait la scie du *fait accompli*, religieusement insérée dans toute période, dans tout discours, dans tout article, et les orgues de Barbarie accompagnaient tout cela de la scie chantante du jour, qui ajoutait au trivial le décolleté. Oh ! oui, l'Athènes moderne avait sous l'Empire bien de l'esprit ! Elle demandait, elle aussi, des leçons à ses marchandes d'herbes ; mais la halle de Paris n'avait, en fait d'atticisme, rien à enseigner.

Au bout de chaque phrase, on disait aussi : Vous savez ? — Roger ne savait pas, il l'avouait ; on riait alors et le provincial rougissait jusqu'aux oreilles. Malgré tout, ce langage négligé, ce laisser-aller poseur, mais gracieux, cette aménité confiante et qui semblait fraternelle, cette bonne humeur générale et cette vivacité d'allures, le charmaient. Il admirait la facondo intarissable des parleurs, et, comme ce qu'ils débitaient était pour lui chose nouvelle, ne connaissant pas les gens d'esprit ou n'ayant pas lu les *revues*, auxquels tout cela était emprunté, il prenait ces diseurs pour des penseurs, et admirait comment le génie court les rues à Paris ; tout ce qu'il entendait l'étonnait et l'éblouissait. Pourtant son embarras allait jusqu'à l'angoisse ; car ces beaux discours, presque tous bâtis de paradoxes, se contredisaient entre eux, et lui montraient le monde sous des formes fantastiques, qu'il ne lui avait jamais vues, la société selon des conceptions très-différentes de celles qu'il avait.

Mais cette angoisse n'était pas sans charme, au sortir de la monotonie des études réceptives et de l'uniformité de la vie provinciale. Roger voulait du nouveau, il en avait, il croyait même en avoir une provision incommensurable, et s'y plongeait avec fièvre, avec l'avidité d'un avare auquel se découvriraient tout à coup les trésors du monde entier.

Naturellement les Cardonnel étaient chargés de lettres de recommandation, soit de la part des Jacot de la Rive, soit des autres notables de Bruneray, et de ceux-ci plus que de ceux-là. En pareil cas, les provinciaux tiennent à exhiber leurs relations. Il ne manquait pas non plus de liens à renouer avec des Haut-Marnais établis à Paris. Le chevalier pour sa part avait donné deux lettres à Roger : l'une pour un littérateur qu'il avait connu jeune et pauvre, et qui était devenu sénateur ; l'autre pour un républicain avec lequel autrefois il s'était battu en duel et qui, à la suite de cette rencontre, était devenu son ami. En remettant à Roger la lettre pour le sénateur, il lui avait dit :

— C'est un esprit fin et un cœur froid ; il a beaucoup vécu, beaucoup observé, beaucoup saisi. Je ne pense pas qu'il vous aide, mais il vous donnera des conseils et pourra vous éviter des erreurs.

Quant au républicain, le chevalier avait dit seulement : « C'est un homme de cœur. »

Le sénateur accueillit le nom du chevalier de La Barre des Vreux avec un sourire, questionna Roger au sujet de ce vieil ami, et se plut dans ce souvenir pendant cinq minutes. Après cela, il questionna Roger sur lui-même et le fit causer. Cet examen parut le ravir. Puis, se rappelant d'autres préoccupations, il le congédia en lui marquant le jour de ses petites soirées de célibataires.

La réception du républicain fut plus chaude, mais il fronça le sourcil en apprenant que Roger allait être sécrétaire d'un impérialiste.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, vous êtes à cent lieues du bon chemin. Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui ! De mon temps, on était du moins républicain à vingt ans et l'on détestait les cafards. Aujourd'hui, l'on est conservateur comme papa ou plus que papa, car il en est plus d'un parmi nous que son fils renie ; on calcule dès le maillot et, qui pis est, l'on *pratique*. J'espère que vous n'êtes pas de ceux-là au moins ?

— Non, monsieur, dit Roger.

— A la bonne heure ! il y a de l'espoir. Et pourquoi n'êtes-vous pas républicain ?

— Je n'en sais rien, dit le jeune homme en souriant.

— Alors vous y viendrez. Ne vous laissez pas prendre par votre entourage et venez de temps en temps causer avec moi.

C'était un grand vieillard, à la tête longue, au front haut, l'œil encore vif, les joues creuses. Il se mit à parler politique, et raconta confidentiellement à Roger une foule de choses, *qu'il savait de bonne source*, sur les secrets du cabinet de toilette impérial. Changeant de sujet, il cita les noms de plusieurs personnages du parti républicain, de façon à affirmer son intimité avec eux ; raconta certaines épisodes de la révolution de 1848, connus de lui seul. Il avait été le 15 mai avec Barbès à l'Hôtel-de-Ville, et il avait dû se cacher jusqu'aux jours de Juin, où, voyant la république attaquée par *des bonapartistes* et par *des sauvages*, il s'était exposé à tout pour la défendre.

— Jeune homme, ajouta-t-il, j'ai toujours fait mon devoir autant que je l'ai pu. Je suis resté pauvre et obscur : voilà ma récompense. Et pourtant je n'en suis pas moins prêt à recommencer. Tout pauvre et obscur que je sois, si je puis vous rendre service, venez à moi. Ce brave de La Barre sait bien à qui il vous adresse.

Roger le remercia et ils se serrèrent la main.

Cependant le séjour à la campagne du grand avocat, futur patron de Roger, que celui-ci avait cru seulement

précéder de huit jours à Paris, se prolongeait. Roger ne restait pas oisif pour cela. Outre ses courses personnelles de curieux enthousiaste à travers Paris, il accompagnait sa mère et sa sœur dans leurs visites, dans leurs emplettes, et s'occupait avec elles de leur installation, qui n'eut pas lieu sans soucis. — Bon Dieu ! quelle différence en toutes choses d'avec Bruneray ! différence qui, sur ce point du ménage, était loin d'être à l'avantage de Paris. Tout plus cher, quelque hausse effrayante que les denrées eussent subie dans l'ancien bourg, devenu petite ville. Avec cela, les marchands n'étaient pas convenables; on ne pouvait pas, comme à Bruneray, leur dire qu'ils n'avaient pas le sens commun, qu'ils écorchaient le monde, enfin marchander. Ils répondaient insolemment: ils ne savaient pas à qui ils parlaient.

Cependant les aménités susdites, qui réellement à Bruneray exagéraient, n'étaient ici qu'au-dessous de la vérité, car ces gens-là vous trompaient indignement et vous colloquaient des rebuts avec les plus belles paroles. Il fallut souvent relever le moral de madame Cardonnel que ces choses exaspéraient. Elle ne comprenait pas surtout qu'on ne la respectât pas davantage et qu'on n'eût pas à cœur de la contenter. Cette égalité de la grande foule, où se noient tous les petits prestiges et qui ne laisse subsister que le plus grossier : celui de l'argent, de la grosse dépense, la révoltait, elle habituée dans sa ville à recueillir le tribut d'hommage dû au nom des Cardonnel.

Et l'appartement? Quelle cherté, quelle étroitesse ! Puis des hauteurs à briser les jambes ! Ce qu'on escalada par jour d'étages à la recherche d'un logement convenable et pourtant acceptable de prix, c'était à *rendre l'âme*. Ces dames ne voulurent cependant à aucun prix franchir l'enceinte sacrée de l'ancien Paris et habiter les quartiers populaires. On prit, de guerre lasse, rue de Turin, à l'extrême limite, un petit appartement au troisième, composé de deux cabinets décorés du nom de chambres, dans l'un desquels les deux femmes se serrèrent; mais il y avait un joli salon et une antichambre convenable. Après beaucoup de soupirs, de révoltes et d'invocations à la spacieuse maison de Bruneray, on finit par se trouver tassé, et l'on n'eût pas trop souffert, à condition de ne pas bouger, si bientôt l'on n'eût été en proie à un fléau cent fois plus intolérable que la gêne de l'appartement : la cherté des vivres, et l'insolence et les tromperies des fournisseurs, à savoir la bonne.

On n'avait pu trouver qu'une sorte de *demoiselle*, dont l'élégance et les airs de grande maison tout d'abord flattèrent la vanité de ces dames. Mais cet agrément fut chèrement payé. On n'osait pas lui parler, et il fallait voir avec quel air de mépris elle accueillait les timides observations de *madame* sur la nécessité de l'économie. Elle avait l'air vraiment humilié de ces petitesses, et madame Cardonnel alors ne pouvait en effet s'empêcher d'en rougir. Cependant l'argent fondait avec autant de rapidité que le beurre dans les casseroles de la cuisinière, laquelle ne pouvait souffrir que *madame* eût moins de trois plats au déjeuner et quatre au dîner, — ce qu'il y avait de meilleur, bien entendu. — Un beau jour, madame Cardonnel, qui avait cru emporter de l'argent pour plusieurs mois, s'aperçut qu'elle en avait à peine pour deux semaines. Ce fut grand émoi : on tint conseil, et il fut résolu qu'Emilie, de caractère et de main plus fermes, tiendrait le ménage et s'attaquerait aux abus établis par la bonne aristocratique. Emilie, en effet, prit vigoureusement le gouvernail, mais il se brisa dans ses mains dès le premier jour; la bonne, insolente à l'excès, fut chassée par l'altière jeune fille. Tempête effroyable, dont parle encore madame Cardonnel aux bourgeoises de Bruneray, qui n'en peuvent croire leurs oreilles.

— Quoi? une fille qui refusait de manger du bouilli et prétendait ne pas aimer les haricots !... Est-ce convenable?

— Oui, madame, et jusqu'au point de m'avoir dit une fois que je la gênais dans sa cuisine. Puis elle allait se promener toute la soirée, sans même dire où.

— C'est incroyable ! Mais alors, madame, il n'y a plus de société possible. Où allons-nous?

On fit venir de Bruneray une petite paysanne que madame Cardonnel s'occupa de *faire à son fouet*, et peu à peu le calme se rétablit, au moins pour quelque temps, dans le ménage bouleversé par le cyclone de la domesticité parisienne.

Au travers de ces embarras, Emilie et sa mère étaient allées voir un professeur du Conservatoire, madame R..., présentées par une lettre de madame Jacot de La Rive. Elles en revinrent assez déconcertées. Madame R... avait fait chanter Emilie, avait loué sa voix, mais sans enthousiasme, et lui avait déclaré qu'en fait de méthode elle avait tout à faire. Et d'un air peu encourageant.

— Si vous n'aviez que seize ans, mademoiselle, et que vous voulussiez en faire votre état, je vous dirais : Avec quatre ou cinq ans de bonnes études, vous pourriez arriver à des succès; mais vous avez vingt ans ou plus n'est-ce pas? Vous pouvez vous marier d'un moment à l'autre, et vous ne visez qu'à un talent de société... Voyez si vous vous sentez le courage d'études sérieuses, qu'il serait inutile de commencer si vous ne les poussiez pas jusqu'au bout.

Emilie s'était attendue à des éloges : elle fut vivement troublée et demanda à réfléchir. Elles allèrent ensuite chez le professeur D..., qui, plus galant, dit à peu près la même chose, mais en termes si adoucis et si aimables, qu'Emilie ne l'entendit pas. Naturellement elle préféra ce professeur. C'étaient des leçons à dix francs l'heure, prises chez lui. Emilie en prit six par semaine et se mit à étudier avec ardeur. La saison des fêtes allait s'ouvrir, et l'on attendait nécessairement le retour à Paris de madame Jacot. Emilie et sa mère préparaient leurs toilettes et couraient les magasins. Tout cela allait nécessiter un nouvel appel à la caisse paternelle, qui déjà, violemment surprise par le premier, qu'elle n'attendait pas de deux ou trois mois, avait répondu : « Qu'avez-vous fait de tant d'argent? De la modération, que diable ! »

Là-dessus, madame Cardonnel avait envoyé à son mari une longue liste de choses dont le digne notaire ne connaissait pas toujours le nom; elle gémissait la première de tant de dépenses; mais que faire en présence de la nécessité? Tout cela était rigoureusement indispensable. On ne peut pas être dans le monde et ne pas faire comme les autres. Il le fallait.

IX

PÉNOMBRES.

Enfin le grand avocat revint à Paris et Roger entra en fonctions. Il n'était que second secrétaire, en quelque sorte sous les ordres ou du moins sous la tutelle du premier, fils d'un magistrat de province, et qui depuis déjà deux ans, jouissait des enseignements du maître. La besogne de Roger consistait à chercher les textes de loi et leurs interprétations diverses, à les résumer ou copier au besoin, à recevoir les clients en l'absence de maître A..., à faire la correspondance. Les fonctions du premier, autrement intimes, étaient d'élaborer les causes et de préparer les discours. L'un et l'autre accompagnait le maître au palais.

Mais la lecture d'une lettre de Roger à Régine rendra mieux compte de sa situation qu'un simple récit :

« ... Je m'applique, avec toute ma bonne volonté, à la besogne qui m'est donnée. Je voudrais qu'elle fût plus importante et plus difficile, car je suis dévoré d'un besoin ardent d'essayer mes forces, de les déployer. Ah! Régine, notre union ne doit-elle pas être le prix de mes succès? Mais que cela est long! Se traîner ainsi jour à jour... et encore si le terme était fixé. Mais non, tout reste incertain, et ce but vers lequel je m'élance à chaque instant, je ne l'atteindrai peut-être que dans des année!... Comment? par quels chemins? Je ne le sais pas même. Ces textes de loi à fouiller et compulser, me semblent si froids et si lents! Pourtant cela m'apprend toujours quelque chose. Et il me faut beaucoup savoir.

» Sois-en sûre, ma bien-aimée, je me sermonne comme tu pourrais le faire et me rappelle sans cesse à la patience, sans laquelle on ne peut rien. Mais, si tu savais, il y a une fièvre dans l'air de Paris. Ce mouvement incessant de choses et d'idées vous fouette le cerveau. On ne peut pas vivre tranquille ici. On n'entend parler à chaque instant que de fortunes soudaines, de gains fabuleux, d'aventures étranges, et puis le retentissement incessant des renommées, anciennes ou nouvelles. Des gens deviennent célèbres d'hier à aujourd'hui. Ces choses-là grise; le sang vous afflue au cœur et au cerveau, et l'on se dit : Et moi! Et moi!... Il faut traverser tout. Je n'avais jamais eu jusqu'ici d'avidité ou de jalousie; j'en ressens parfois. Ne m'en veux pas. C'est toi plus que tout autre qui dois me le pardonner.

» Au moins l'ambition sert à quelque chose, car je vois tant de jeunes gens perdre leur temps à des plaisirs, dont les meilleurs sont futiles. Je fréquente naturellement Ernest de La Rive, et il ne m'est pas toujours possible de résister à ses instances, quand il veut m'emmener avec lui au spectacle, au café, quelquefois au bois. Le spectacle et l'équitation me font plaisir, mais la société des amis d'Ernest et leurs propos souvent odieux me répugnent. Ces garçons se croient une race à part, née pour jouir de tout sans effort, sans s'inquiéter s'ils sèment autour d'eux la corruption, le malheur ou la ruine. J'ai assisté deux fois à des soupers; je n'y assisterai plus, je te le jure. Il m'est impossible de tout te raconter, ô ma chère et chaste bien-aimée; seulement, crois bien que ton amant a horreur de ce qui flétri l'amour, et que plus il t'aime, moins il est capable d'être séduit par de tels exemples. Et même, sans avoir au cœur un sentiment qui inspire le culte de l'amour, il faudrait manquer absolument de délicatesse, avoir le cœur aussi bas que l'esprit, pour se plaire dans une telle vie; je n'ai pas de mérite à fuir de tels plaisirs.

» Ils seraient plus attrayants que j'ai bien autre chose à faire. Je te le dis, mon plaisir, mon besoin, ma rage, ce serait de pouvoir travailler plus activement à mon avenir. J'ai dans les reins Paris qui m'aiguillonne, et toi, mon cher bonheur, qui me tire en avant. J'ai imaginé... — Ce n'est pas moi qui suis chargé de l'examen des causes confiées au maître, — mais j'ai imaginé de m'en confier à moi-même, de celles dont j'entends parler, de les traiter par moi seul, et même de les plaider à voix haute dans ma chambre. Je me mets aussi au courant de la littérature ancienne et moderne; j'étudie les annales de la criminalité et tout ce qu'on écrit sur ses causes. Un avocat devrait tout savoir. Enfin, je me suis donné de l'ouvrage pour longtemps. Mais tout cela reste presque à l'état de projet. Les visites, les soirées me prennent un temps inimaginable. Monsieur A..., qui est très-bon pour moi, m'a présenté non-seulement à plusieurs de ses amis, mais particulièrement à des personnes influentes, entre autres à madame Versagne, une personne renommée pour son esprit, ses grandes relations, et qui a ce qu'on appelle un salon diplomatique. C'est une femme encore jeune et belle, surtout très-parée, et qui, pour s'occuper de politique, n'a pas délaissé toute coquetterie. Mais cela importe peu. Faut-il te dire qu'on m'a plaisanté sur son amabilité pour moi : Cette folie n'inquiétera pas ma Régine. Voici ce que je veux te dire, c'est qu'hier, comme j'arrivais chez monsieur A..., au commencement de la soirée (c'était son jour, naturellement je n'y manque pas), il me dit :

— J'attends ce soir le comte de Travire. Vous devez en avoir entendu parler? Son salon réunit l'élite du monde littéraire et scientifique. Il s'y est fait plus d'une réputation. Je veux vous présenter à lui. J'ai vivement remercié monsieur A...; mais j'étais si fatigué de n'avoir pas eu depuis huit jours une soirée à moi, de n'avoir pu t'écrire qu'à trois heures du matin, en rentrant, et de ne pouvoir qu'à grand'peine suffire à ma simple besogne de secrétaire, que je lui ai exprimé le désir de ne plus contracter d'obligations nouvelles et de me réserver quelques instants pour l'étude. Il a paru extrêmement étonné, puis il a souri en me disant que, si mes intentions étaient louables, je n'entendais pas mes intérêts.

— Vous voulez, n'est-ce pas, acquérir un nom et une une clientèle?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! ce n'est pas l'étude qui vous les donnera. Ne savez-vous pas que Paris est pavé d'érudits qui meurent de faim? Soyez instruit autant que possible, fort bien; cependant, si la science vous manque, il vous sera toujours facile de vous procurer l'aide de quelque piocheur, tandis que les protections nécessaires à la mise en relief de vos talents ne peuvent s'acquérir que dans le monde.

— Est-il donc impossible, monsieur, lui ai-je dit, de parvenir par la seule influence du mérite personnel, aidé d'une ferme volonté?

Monsieur A... m'a regardé comme si j'avais dit une grosse sottise, et n'a pu s'empêcher de hausser légèrement les épaules.

— Voyons, monsieur Roger, m'a-t-il dit, étudiez le le monde où vous êtes, et ne faites plus de ces questions antédiluviennes. On vous trouve charmant, je vous en préviens; les femmes aiment beaucoup la naïveté. Il faudra pourtant vous débarrasser de celle qui pourrait vous nuire... et garder l'autre, si vous pouvez.

D'un ton plus sérieux, il ajouta :

— Le talent, mon cher monsieur Roger, au temps actuel, il court les rues. Il y a pour une seule place une centaine au moins de concurrents. Comment voulez-vous que cela s'arrange? Naturellement c'est la faveur qui fait le choix : si donc vous êtes ambitieux, occupez-vous beaucoup plus d'être aimable que d'être instruit.

J'ai donc été présenté au comte de Travire, et me voilà pris pour chaque soir de la semaine, obligé même de me présenter le même soir dans plusieurs maisons. Cette dissipation a son charme, puisqu'elle me procure l'occasion d'entendre parler des hommes distingués; mais les esprits vides ne manquent pas dans le grand monde plus qu'ailleurs, il me semble. Au reste, je ne juge pas encore nettement, je le sens bien. L'inconnu me trouble; on me trouve naïf, parce que je ne mens pas et que je respecte l'humanité. Mais ceux qui me raillent la méprisent-ils sérieusement? Je ne crois pas. Je crois seulement qu'ils ont peu d'estime pour eux-mêmes et qu'ils partent de là pour juger du reste. C'est une mode que ce ton sceptique, ironique, sur toutes choses : cela donne un air de supériorité facile à prendre. Malgré tout, cette faconde m'intimide un peu, et je ne suis pas encore armé contre la raillerie. Cela viendra quand je connaîtrai mieux le terrain où je marche un peu en aveugle pour le moment.

Sais-tu, mon autre conscience, ma Régine adorée, ce qui me trouble le plus? C'est la conversation que je t'ai rapportée avec monsieur A..., et tout ce qui la confirme dans ce que j'entends et vois. Il serait vrai que le travail, l'effort, le mérite personnel, ne peuvent rien par eux seuls, et que l'avenir d'un homme est tout entier dans

le hasard d'une position favorable et l'arbitraire des protections qu'il peut acquérir? Cela me répugne à croire. Mon orgueil a besoin de plus d'indépendance, et ma conscience de plus de justice. J'ai besoin de me devoir plus à moi-même qu'à d'autres, et ceci n'est point un orgueil faux, n'est-ce pas? Il n'y a qu'à toi, ma Régine, à qui je puis consentir de devoir tout mon bonheur, parce que je me donne aussi tout à toi. Mais attendre du caprice d'un étranger sa fortune, c'est humiliant, et ne sont-ce pas là d'ailleurs des choses du temps passé? N'avons-nous pas maintenant l'égalité, le concours libre, c'est-à-dire le droit du plus digne? Oui, c'est cette manie d'aphorismes amers et sceptiques; mais je veux croire pour mon compte au juste triomphe d'une capacité sérieuse, d'une volonté forte, et me rendre digne de la destinée que je rêve pour la partager avec toi.

Avec toi! Oh! si tu savais comme cette pensée me remplit de bonheur et de souffrance! Nous aimer tant, être l'un à l'autre d'avance, et séparés ainsi, ne pas savoir même quand nous nous réunirons. C'est un singulier sentiment que me font éprouver les autres femmes. Je leur en veux à toutes d'être à Paris quand tu n'y es pas, toi. Comme elles sont en général peu simples! Qu'elles te ressemblent peu! J'ai toujours envie de leur parler de toi. On dit que les femmes sont jalouses les unes des autres : est-ce vrai? Mais tu ne le saurais pas, toi. Que tu es loin, ma Régine! quand je pense que j'ai eu le bonheur infini de t'embrasser, il me semble que c'est un rêve, et je ne sais plus si tant de joie est possible encore. Oh! dis-moi... »

Mais il serait trop indiscret d'en lire davantage.

Quand Roger s'élevait avec indignation contre le favoritisme et regimbait à suivre ses voies, il y avait dans son fait, semble-t-il, quelque inconséquence. En entrant, grâce à une protection puissante, chez le grand avocat, n'avait-il pas accepté déjà le système, reconnu sans doute sa nécessité?

C'était l'œuvre de ses parents bien plus que la sienne; cependant Roger comprenait parfaitement que pour qu'une capacité puisse, dans le milieu où nous sommes, se produire, il lui faut un milieu favorable; il acceptait également la protection des Jacot; mais, croyant sincèrement à leur amitié, ce n'étaient point pour lui des protecteurs dont sa fierté eût à souffrir. C'était pour lui une dette naturelle de reconnaissance, qu'il leur payait en affection, qu'il rendrait à d'autres peut-être.

D'ailleurs une logique rigoureuse ne paraît pas être de rigueur dans nos considérations et apologies intérieures. Nous sommes nés et élevés de façon que nos répugnances ne vont guère que du plus au moins dans le même ordre de choses. Sortir de cet ordre qui nous enserre de ses innombrables replis, par le fait, absolument aucun n'en est capable; et si beaucoup en sortent par la pensée, l'éducation actuelle, chef-d'œuvre de contradictions et de compromis, surtout l'éducation bourgeoise, en donne si long à débrouiller à ceux qui veulent tenter l'aventure, qu'on n'achève jamais, faute de temps.

Quelque bonne part que gardât le jeune Cardonnel de ses préjugés natifs, il n'en passa pas moins, au bout de peu de temps, pour un phénomène curieux dans le monde où il était placé. La race des jeunes gens qui entrent avec des illusions honnêtes dans le milieu mondain, où toutes les fermentations et les corruptions sociales arrivent à l'ébullition, n'est heureusement pas éteinte; mais le peu de fermeté des caractères et le manque, ou, ce qui revient au même, la confusion de principes propre à l'époque, a promptement éteint, ou réduit au silence, leurs répugnances et les range au niveau commun. Roger ne se rendait pas. Ernest de La Rive et Ferdinand Rougerin, le premier secrétaire, y employèrent vainement leurs exemples et leurs conseils, voire, ce qui est plus puissant, leurs railleries. Roger refusait de se modeler sur ceux qui l'entouraient, de prendre le ton sceptique pour lequel il avait marqué à Régine son peu d'estime; il s'obstinait à garder sa dignité, sa simplicité et sa bonne foi. Les femmes, ainsi que l'avait dit monsieur A..., lui savait gré de son respect et de sa confiance, dont plus d'une, il faut le dire, tenta d'abuser. Les hommes accompagnaient parfois son nom d'un sourire, et cependant on ne pouvait se moquer de lui, il était trop intelligent et trop fier pour cela. On souriait de ses bévues, car il prenait les gens au mot généralement, et il lui fallait quelque preuve et un grand effort pour reconnaître le mensonge. Plusieurs le plaignaien et auguraient mal de son avenir; d'autres disaient : « Bah! il y mettra plus de temps que les autres, voilà tout. »

Un soir, chez le comte de Travire, où était Roger, la conversation tomba sur les titres de noblesse. Un philosophe bourru, qui se trouvait là, fit un réquisitoire contre eux et les traita de sottise. Aussitôt des amis de la maison, et des jeunes gens qui faisaient leur cour s'empressèrent de les défendre, et le philosophe succombait sous le nombre quand Roger vint à son secours. Le comte de Travire écoutait cette discussion sans s'y mêler, avec un sourire de bonhomie. Mais, à partir de ce jour, il ne parut plus apercevoir Roger, qui, froissé de ce mépris affecté, cessa de se présenter dans la maison. Quand le grand avocat apprit de Ferdinand Rougerin cette sottise de son pupille, — les fonctions de Roger, toutes gratuites, impliquaient un retour de protection, — il leva les épaules et les bras au ciel.

— Priez-le de ma part de nous rester à dîner, monsieur Rougerin; il faut que je lui parle.

On n'était au repas, outre la maîtresse de la maison, que deux ou trois intimes; l'affaire fut amenée et le grand avocat gronda paternellement Roger.

— Vous vous ferez passer pour un jacobin, mon cher monsieur Roger, et, pis encore, vous feriez douter de votre savoir vivre. Vous étiez chez un comte pourtant, et qui plus est un comte de l'Empire!

— Monsieur, je ne pouvais supposer monsieur de Travire, qui a beaucoup d'esprit, capable d'une telle petitesse.

— Bah! cela fait très-bien, c'est un joyau. Accusez-vous les femmes d'en porter? et, du moment où il le porte, c'est qu'il y tient. Laissez-moi vous donner un bon conseil, monsieur Roger : supposez les gens capables de tout, vous courrez moins de risques de vous tromper.

On rit de la recette, et le grand orateur fit une tirade sur les faiblesses humaines. Assez humilié de sa déconvenue, Roger observa que si les faiblesses humaines avaient tant d'empire, c'est qu'on s'occupait trop de les flatter et pas assez de les combattre.

— Ah! si vous vous posez en redresseur de torts! reprit l'avocat.

— Je n'oserais assumer ce rôle, monsieur; mais il me semblerait indigne de moi de ménager les travers d'autrui dans un intérêt personnel et de renoncer au droit que je possède de dire ma pensée.

— Réfléchissez bien, monsieur Roger, dit l'avocat doucement; mais avec une certaine fixité de regard qui impressionna le jeune homme; si vous vous croyez la force de faire remonter le courant... très-bien; si vous ne l'avez pas, comme il est probable, il est plus simple de faire comme tout le monde. C'est toujours là qu'on est forcé d'en venir, mais souvent il est trop tard. Vous avez renoncé à une maison où j'avais été heureux de vous présenter, où d'abord vous étiez parfaitement bien vu, et qui est de celles qui donnent à la France la plupart de ses renommées. C'est rétrécir vos chances. Deux ou trois aventures de ce genre, et la situation deviendrait fort grave. Le monde est moins grand qu'on ne pense; on y est vite connu et classé, et les influences qui distribuent le succès sont aussi très-peu nombreuses.

— Faut-il donc, monsieur, demanda Roger assez ému, ne plus compter sur soi-même et n'espérer qu'en la faveur d'autrui?

— Il faut s'aider sans doute; mais il faut être aidé, cela est certain, et je ne pensais pas que vous l'eussiez ignoré.

Cela dit d'un ton un peu froid, et qui semblait rappeler au jeune présomptueux qu'il avait l'honneur d'être chez un grand homme et de recevoir ses avis, l'avocat adressa la parole à d'autres.

Après le dîner, Roger s'excusa et prit congé : il devait accompagner sa mère et sa sœur chez les Jacot de La Rive. Dès qu'il fut parti, comme il arrive souvent, la conversation s'en prit à lui, et l'on railla impitoyablement son don-quichottisme.

— Bah! dit Ferdinand Rougerin, il me semble toujours que c'est de la pose. On n'est pas naïf comme ça, que diable! Venir encore, au temps où nous sommes, réclamer l'âge d'or!...

— Non, monsieur Ferdinand, dit l'avocat, vous êtes injuste; il est fort sincère. Eh! mon Dieu, quand nous arrivons de notre village à Paris, nous sommes tous un peu comme cela. Ah! les belles illusions, les nobles candeurs, les rêves étoilés de la jeunesse! Mais la vie, l'exemple, l'expérience, nous arrivent bien vite. Roger Cardonnel s'entête, voilà son tort, et s'il persiste ce sera son malheur. Il a cependant une chance, les femmes; car il est romanesque, et puis il a une tête... qu'on ne voit pas partout.

— Pas davantage! s'écria Ferdinand. Vous ai-je dit qu'il n'allait presque plus chez madame V..., parce que nous lui avons fait observer, Ernest de La Rive et moi, qu'elle était particulièrement aimable pour lui... et qu'il le savait peut-être plus que nous.

— C'est inimaginable!

— Il aime une autre femme peut-être?

— Non, sur ma parole; je crois qu'il est vertueux.

Ces mots, prononcés d'un ton comique, excitèrent des éclats de rire.

— Eh bien, dit quelqu'un, il reste encore un espoir, c'est qu'il épouse une jolie femme, plus habile et moins timorée que lui, et alors, grâce à sa tête, comme vous dites...

Nouveaux rires.

Pendant ce temps, Roger hâtait sa marche vers la rue de Turin en pensant à Régine, et heureux d'être seul avec cette chère pensée. Chaque semaine, il lui adressait, sous le couvert de Marianne Forel, une longue lettre, écrite jour à jour, et il recevait la réponse de Régine poste restante. Toutes ses impressions, comme on l'a vu, il les lui confiait à mesure, et ce soir-là, froissé dans son amour-propre, inquiet des avertissements de l'avocat, troublé dans sa conscience, malheureux enfin, il lui parlait en esprit, ne pouvant écrire, lui exposait avec chaleur les révoltes de sa fierté, les délicatesses de sa nature, et goûtait la joie de se sentir approuvé par elle. Oh! comme il l'aimait! comme il avait besoin d'elle! Certes, il ne l'avait jamais oubliée; mais dans la fuite vertigineuse des heures parisiennes, dans les plaisirs de la vanité, dans l'espérance orgueilleuse du triomphe, sa chère image apparaissait moins claire, elle était moins près de lui qu'à cette heure de déception où il lui semblait sentir cette âme si forte et si tendre s'épancher sur lui tout entière. Ah! qu'importait avec elle les ennuis extérieurs, le malheur même? — Oui, mais c'est pour elle qu'il fallait vaincre. — Il se redressa dans son courage, haussa les épaules au souvenir des conseils de bassesse qu'il entendait sans cesse, et se remit à croire, avec tout son orgueil, au juste triomphe des capacités sérieuses, des volontés fermes.

Roger était entré chez les Jacot, plein de mépris pour les jugements du monde; mais en pareil cas rien ne console mieux les injustices du monde que ses faveurs. Il fut consolé. La réunion, peu nombreuse, se composait de personnes qui lui étaient favorables, et dont plus d'une l'appréciait hautement. Sa bonne chance l'engagea dans une conversation où il lui fut permis de prendre la parole, il s'en tira brillamment et recueillit autour de lui un murmure flatteur.

De son côté, Emilie chanta bien et fut applaudie. Madame Cardonnel croyait toucher au ciel de ses rêves. Elle voyait les hommes s'empresser autour de sa fille avec des regards admiratifs et se disputer sa main pour la danse. Toutefois ce n'était que pour la danse. Mais comment douter que tôt ou tard un enthousiasme plus sérieux?... Elle était vraiment si belle, Emilie, avec son front de reine, ses traits purs, son expression décente et fière, et la chaste grâce de son maintien! Comment ne pas désirer pour soi les mots d'amour qu'un chant passionné venait déposer sur de telles lèvres? Que cette couronne de glycine lui allait bien! — Etait-ce l'ouvrage de la jeune fleuriste rencontrée dans le voyage? Mais, en si belle réunion, s'occuper d'une ouvrière ne se peut. Il y a dans le salon de madame Jacot des représentants du meilleur monde parisien, des *noms*, des femmes à la mode, des notoriétés de richesse, qui n'en sont pas, quoique très-laides, le moins bel ornement, à en juger par les empressements sérieux dont elles sont l'objet tant de la part des maîtres de la maison que de leurs hôtes. Quelle fierté pour la notairesse de Bruneray! et quel orgueil de voir sa fille reine au milieu de ces royautés! Oui, Emilie est bien belle, et il est permis d'admirer, comme le fait Roger, le désintéressement de mademoiselle Marie, qui accable son amie de prévenances, et, sans mesquine jalousie, affronte constamment son voisinage. A la vérité, il n'y eut jamais deux types plus différents : l'une un peu froide, l'autre pas assez peut-être; celle-là d'une beauté plastique incontestable, l'autre rachetant le peu de régularité de ses traits par une vivacité de physionomie qui devient chaque jour plus attrayante, à mesure sans doute qu'elle pénètre mieux la vie, ses sentiments, et les nuances de la pensée. Marie possède une admirable chevelure d'un blond ardent, et, de plus en plus, sa taille prend des attitudes charmantes, et ses mouvements perdent leur rudesse en conservant leur soudaineté, originalité qui lui est particulière. Ses yeux bruns sont changeants à faire rêver. Ce n'est plus l'enfant terrible, c'est une femme qui pourrait l'être, à moins qu'elle ne fût généreuse, exquise, héroïque, folle, que sait-on? Il y a dans cette vive désinvolture un monde de choses imprévues, et dans ces yeux une intelligence en éveil et hardie qui fait tout pressentir.

Naturellement, quand Emilie et Marie se donnent le bras, la sœur rencontre le frère et lui parle. Marie partage l'entretien avec beaucoup de vivacité, et sa figure expressive dit assez le plaisir qu'elle éprouve à causer avec Roger et l'intérêt qu'elle attache à ses réponses. Mais il est bien entendu que l'amitié des Jacot et des Cardonnel est une amitié étroite; quoi donc d'étonnant? Rien, se dit tout haut Roger; cependant, au fond de lui-même s'agite une autre impression qu'il n'ose s'avouer. Il est très-reconnaissant envers Marie de l'affection qu'elle témoigne à sa mère et à sa sœur, et ses sentiments pour elle sont pleins de respect. Il ne peut manquer d'être assidu près d'elle et de l'inviter souvent à danser. Mais quand ils sont ainsi en tête-à-tête, il lui est difficile de ne pas voir que la respiration de la jeune fille est plus entrecoupée, qu'elle a des regards à la fois plus vifs et plus timides, et plus d'une fois n'a-t-il pas senti sa petite main nerveuse serrer comme involontairement la main de son danseur? « Elle est si expansive! » se dit-il encore. Mais un doute muet intérieur répond à cette pensée formulée.

Il n'y pensait point, quand ce soir-là, comme il achevait de parler d'une façon à la fois si sûre et si heureuse, et tandis qu'autour de lui s'élevait un murmure d'approbation, il vit les yeux de Marie fixés sur lui et ne put s'empêcher de tressaillir. Il était étrange, ce regard. Ce

n'était pas l'adoration d'une amante, telle que l'exprimait les yeux de Régine; ce n'était pas l'orgueil tendre d'une mère ou d'une amie, mais un éclat de désir et de volonté, une sorte de prise de possession. Roger en éprouva un frémissement où il entrait sans doute beaucoup de cette émotion physique dont, sous les regards d'une femme, un jeune homme à peine à se défendre, mais aussi je ne sais quelle appréhension. Il devait bientôt après danser avec elle : ce ne fut pas sans émotion qu'il l'alla chercher, et pour lui parler, timide, il ne trouva que des banalités. Marie attacha sur lui un regard pénétrant qui semblait lui dire : — Vous parliez si bien tout à l'heure, qu'avez-vous donc? — Et, le voyant sous ce regard plus troublé encore, ce fut elle qui dirigea la conversation, avec des yeux brillants d'éclat, on eût dit de triomphe, Roger à la fin reprit courage, et leur entretien devint animé. Une dame de province à toilette chargée, qui leur faisait vis-à-vis, ayant été l'objet d'une raillerie mordante de Marie.

— Comment pouvez-vous, lui dit-il, être si méchante, vous qui êtes si bonne?

— Qui vous fait croire que je suis bonne? lui demanda-t-elle.

Roger hésita.

— Vous n'en savez rien! s'écria-t-elle avec un petit éclat de rire.

— Oh! si.

— Alors dites.

— Votre affection pour ma sœur... pour nous...

— Ah! c'est être bon que d'aimer les gens... aimables. Mais c'est tout naturel, il me semble? Vous voyez bien que vous vous trompez, je ne suis pas bonne du tout.

— J'en ai encore d'autres preuves.

— Ah! voyons.

— Je me souviens avec quel empressement vous avez demandé à votre père la rentrée en grâce d'un ouvrier...

— Ah! à Bruneray, les vacances dernières? Mais qui vous a dit que c'était par bonté?

— Il me semble...

— Est-ce moi, reprit-elle avec une étrange animation, qui ait plaint le sort de cet homme et qui me suis chargée de sa cause?

— Non, mais dès qu'on vous en eut parlé...

— *On*? qui *on*?

— Moi, dit-il avec un peu de surprise et en rougissant.

— Eh bien! tout est là, reprit-elle : et cela ne prouve pas que je sois bonne.

Alors, malgré son aplomb et sa hardiesse, elle rougit et parut confuse. Roger brouilla la figure; il était éperdu. Quand ils se retrouvèrent à côté l'un de l'autre, au repas, tout plein d'embarras, il parla de sa reconnaissance. Marie ne répondit pas. Elle était rêveuse comme il ne l'avait jamais vue et cela lui donnait un charme nouveau. Elle détournait les yeux. Il saisit pourtant un de ses regards et le vit brillant de feux humides.

— C'est impossible, se disait-il; je suis fou!

Mais il partit bouleversé, plein à la fois d'attendrissement et de tristesse.

X

LE DÉFENSEUR DE LA VEUVE ET DE L'ORPHELIN.

Il est impossible qu'un homme ne soit pas flatté d'être l'objet de l'amour d'une jeune fille aimable, et quand cette jeune fille est de plus une riche héritière, gâtée par la louange, entourée d'hommages et recherchée à l'envi, l'émotion qu'en ressent l'amour-propre peut-elle manquer de se communiquer au cœur? Mais Roger aimait sincèrement. Si touché qu'il fût, son sentiment pour Marie ne pouvait aller au delà d'une vive reconnaissance, et, plus réservé encore dans sa pensée, il voulait douter. Sa mère ne le souffrit point; d'autant plus clairvoyante qu'elle voulait croire, observant et interprétant sans cesse la physionomie et les paroles de Marie, tantôt madame Cardonnel accusait son fils d'être ingrat pour un amour si touchant, tantôt elle lui reprochait de vouloir à toute force manquer son avenir. Sans doute, il ne pouvait actuellement demander mademoiselle de La Rive en mariage; mais il pouvait lui parler et la prier d'attendre qu'il se fût distingué par quelque belle plaidoirie, qui promettrait au monde un nouveau maître de la parole, ce qui revient à dire un homme capable d'arriver à tout. S'il ne parlait pas à Marie, que pouvait-elle faire? Ce que font les jeunes filles en pareil cas : ne pas se croire aimée et se marier par dépit, c'est-à-dire être malheureuse, et voilà comment tu l'auras payée de ses sentiments pour toi.

Tel était, plus ou moins varié, le sujet de l'entretien quand on se rendait chez les Jacot, et, quand on en sortait, madame Cardonnel, prenant le bras de son fils et le serrant contre sa poitrine, lui disait d'une voix pleine de notes confidentielles :

— Eh bien! as-tu déclaré ton amour à Marie?

— Je ne puis pas déclarer un amour que je n'ai pas, répondait Roger.

Madame Cardonnel alors repoussait le bras de son fils, se prétendait prête à mourir de chagrin, accusait Roger de n'avoir aucune affection pour elle, et finissait par tomber sur Régine, cette petite coquine, cette vile intrigante, ce monstre de perversité.

Il en résulta des scènes fort vives entre le fils et la mère, jusqu'à ce qu'Emilie, plus intelligente que celle-ci, lui eût fait comprendre qu'elle était en train de rendre le nom de Marie insupportable à Roger. Madame Cardonnel cessa alors de persécuter son fils ouvertement; mais elle n'en fut que plus acharnée à son but par d'autres moyens, insinuations, petites intrigues. Roger voulait se montrer plus rarement chez les Jacot. Ce lui fut impossible, madame Cardonnel considérant comme un manque d'égards très-grave que Roger refusât de les accompagner. Or, elles ne manquaient aucune réunion, grande ou petite, et malgré cela madame Cardonnel trouvait encore des prétextes, commissions ou autres, pour envoyer Roger dans cette maison et l'y rendre utile.

Monsieur et madame Jacot s'apercevaient-ils de ce manége? Il ne semblait pas ou peut-être ne s'en inquiétaient-ils guère. Mais monsieur Jacot était fort souvent absent; quant à madame, on la disait absorbée par les brillantes qualités d'un jeune avocat secrétaire, qui n'était pas Roger.

Emilie eût désiré, comme sa mère, que son frère fît un si beau mariage; elle s'indignait surtout qu'il aimât Régine; mais sa fierté ne pouvait s'accommoder d'aucune indélicatesse, et plus d'une fois elle fit à sa mère des représentations qui obligeaient celle-ci de se justifier. Comment donc? mais il n'y avait rien de mal dans tout cela; il n'y avait rien que de très-pur et de très-touchant dans un engagement de cœur, en vue du mariage, et en attendant que les convenances extérieures pussent permettre sa réalisation. N'est-ce pas ce que l'on voit dans les plus beaux romans? Non, certes, madame Cardonnel n'avait pas le plus léger trouble de conscience, puisqu'elle ne songeait à rien que d'honorable!...

— Et si les Renaud en eussent fait autant?

Madame Cardonnel, dans sa défense, allait même jusqu'à invoquer les droits de l'amour contre l'ambition des parents.

Elle oubliait Régine.

Un sentiment de délicatesse vis-à-vis de Marie ordonnait à Roger de ne point parler de ces choses à sa fian-

cée, et, bien qu'il éprouvât le besoin de tout lui dire, il avait encore un autre malaise dont il recula pendant longtemps la confidence, tant il était inquiet de se l'avouer à lui-même : c'est que plus il avançait dans la connaissance des affaires de son patron, le grand avocat, moins il arrivait à voir les choses au point de vue où les considérait cette lumière du barreau. Il s'en voulait également de ne pas admirer suffisamment cette éloquence verbeuse et colorée que tout le monde exaltait. Tandis qu'une partie de l'auditoire pleurait ou se mouchait, lui, Roger, le secrétaire du grand orateur, il restait froid; il n'était pas touché, il ne se sentait pas convaincu! Cette abondance de phrases cadencées et de mots sonores lui tiraillait tout au plus les nerfs et produisait sur son style un effet étonnant en sens inverse : elle le rendait sobre, il allait de plus en plus droit au fait; cherchait l'argument logique, le mot juste et simple, et monsieur A..., de moins en moins satisfait, disait :

— Vous devenez sec, monsieur Roger. Qu'avez-vous donc? Au commencement cela allait mieux.

Au commencement, en effet, dans quelques pages d'essais, par lesquelles monsieur A... avait voulu interroger le talent de son élève, Roger avait déversé tout ce que son imagination et la rhétorique avaient pu lui fournir d'éblouissant. Sa verve était-elle donc déjà épuisée? Devait-il renoncer à cette éloquence, qu'il avait rêvée de mettre au service de la vérité et de la justice, de vouer à la défense des opprimés?

Cela devenait d'autant plus embarrassant que, depuis le mois de janvier, Roger était devenu premier secrétaire en raison du départ de Ferdinand Rougerin, appelé aux fonctions de sous-préfet dans l'Aude. Rougerin devait cela au crédit à la cour du grand avocat, son patron, aidé de celui d'une dame du grand monde; ayant peu de facilité d'élocution, il avait préféré au barreau la carrière administrative, où son esprit fin, ses manières aimables et son ambition déliée, lui promettaient des succès. A cette occasion, Roger s'entendit renouveler des conseils qu'il avait déjà reçus, tant à son départ de Bruneroy qu'à son arrivée à Paris.

— Il a bien fait, disait-on de Ferdinand Rougerin, et vous devriez en faire autant, c'est le plus sûr. Tenter la fortune soi-même, cela est toujours plus chanceux qu'une place du gouvernement. Avec cela, une fois qu'on a mis le pied à l'étrier, c'est fini : on n'a plus qu'à se bien conduire, à exécuter ponctuellement les ordres de ses chefs et à faire, de temps en temps, dire un mot de soi en bon lieu. On est sûr ainsi de toucher ses appointements jusqu'à la fin de sa vie ou d'avoir au moins une bonne retraite. Ensuite on représente le pouvoir, c'est respectable.

— Pour moi, disait une haut-marnaise de leurs amis, femme d'un juge au tribunal correctionnel, j'aurais eu dix fils qu'ils auraient tous été fonctionnaires.

Et les trois qu'elle avait l'étaient, bien entendu.

Cette opinion rencontrait peu de contradicteur et donnait souvent fort à réfléchir à madame Cardonnel. Cependant plusieurs répondaient que précisément toute la bourgeoisie destinant ses fils aux places de l'Etat, cela produisait un encombrement qui rendait forcément l'avancement difficile; que si le fonctionnarisme était sûr, il était trop souvent modeste; tandis que les carrières libérales, telles que le barreau, la spéculation et même la science, permettaient l'espérance de grandes et rapides fortunes; qu'en particulier le don de bien parler impliquait toutes les capacités, et même et surtout celle de gouverner l'Etat.

— C'est vrai, disait madame Cardonnel, qui ajoutait *in petto* : « En effet, pourquoi mon fils Roger ne deviendrait-il pas ministre? »

Désormais donc, c'était Roger qui préparait les causes du grand avocat, travail qui devenait de moins en moins satisfaisant pour lui-même et pour maître A... Il était rare que le maître et l'élève aboutissent aux mêmes conclusions et employassent les mêmes arguments. Pour le choix même des causes, qui abondait, il se trouvait toujours que celles que Roger eût préférées étaient écartées par maître A... et réciproquement.

Un jour, à une heure de distance, deux causes se présentèrent : celle d'un notaire qui avait détourné pendant dix ans les fonds et valeurs à lui confiés par ses clients jusqu'à la somme d'un million, et celle d'une pauvre veuve qui avait été dépouillée par lui. Roger communiqua en même temps les deux requêtes, et ce fut la cause du notaire que choisit maître A.... Ce fait causa une vive impression à Roger, et, à partir de ce moment, son dégoût alla croissant.

Il semblait que maître A... eût pour les chenapans une prédilection particulière; toutefois fallait-il qu'ils eussent de l'argent, beaucoup d'argent même. Il avait la réputation, et s'en vantait, d'obtenir souvent des acquittements dans les cas les plus véreux. Peut-être n'était-ce pas du tout à sa parole, car il embrassait toujours en somme la cause des gens recommandés par des préjugés sociaux ou des influences de position, d'argent, de famille, en un mot la cause des forts. Une fois cependant il plaida pour rien et sollicita pourtant la cause. Il s'agissait d'un crime si épouvantable, si atroce, que la malheureuse curiosité publique, si instinctive et si animale encore, faute de nobles attractions, devait se passionner et se passionna en effet pour ce procès. L'indignation de Roger s'accrut.

— Je ne puis vous aider en ceci, dit-il à maître A... Que dire en faveur de ce misérable, à moins de parler contre la légitimité de la peine de mort en elle-même?

— C'est une idée, répondit en souriant maître A..., et je le ferai sans doute; mais avant tout il faudra nier.

— C'est impossible.

— Rien ne l'est à la parole humaine, jeune homme! Si elle ne servait qu'à proclamer l'évidence, où serait l'art? Son chef-d'œuvre au contraire, est de faire à son gré la lumière et les ténèbres. Laissez de côté la logique, parlez au sentiment. Après avoir mis l'hypothèse à la place de la réalité, tournez et retournez-la sous toutes ses faces, retenez-y longtemps l'esprit des auditeurs, faites-la vivre en eux; puis accumulez le pathétique et puisez-le soigneusement dans les préjugés de tous. Il ne faut pas craindre d'être banal; tout le monde l'est, et c'est à tout le monde que vous parlez. Clichez! clichez! cela sert toujours, et c'est ce qui sert le mieux. Gardez-vous bien de croire que ce soit par des pensées fortes et nouvelles que vous puissiez frapper les esprits : c'est tout le contraire. Que vos phrases soient redondantes et vos accents sonores, car ce qui est d'abord ébranlé par la parole, ce sont les nerfs, — et ne détestez pas les rengaines : ce sont elles qui mènent le monde et surtout le monde moderne. Servez-vous de l'idéalisme, n'en ayez pas....

Roger courbait la tête sous ces conseils, sans pouvoir les accepter; on demandait de n'être pas lui-même. Non, sa nature franche et généreuse ne pouvait suivre de telles voies; mais, eût-il été maître sur ce point de sa volonté, qu'il eût refusé de déroger aux règles de justice, d'humanité, de secours aux faibles, qui étaient le fond de sa conscience, et, malgré les exemples qui lui étaient donnés, il persistait à croire qu'il y avait là aussi les éléments d'une carrière aussi éclatante que noble et sérieuse.

Il réfléchissait, il est vrai, que le désintéressement ne conduit guère aux richesses. Maître A... était fort riche et avait grande maison. — Mais, tant pis! se disait-il en soupirant; je me contenterai de la gloire. Après tout, il espérait bien une médiocrité dorée.

Tandis que les hauts faits du célèbre assassin portaient dans toute l'Europe absolument, c'est-à-dire jusque dans les plus pauvres chaumières, le nom et les plaidoiries de maître A..., Roger trouva le temps un

jour de renouveler sa visite à monsieur Rogard, le républicain ami du chevalier. Mais il trouva la famille dans la désolation : monsieur Rogard avait été arrêté, quelques jours auparavant, sous l'inculpation de société secrète. C'était un double malheur ; car, s'il était condamné, — les accusés de l'Empire l'étaient toujours, — outre la peine qui lui serait appliquée, il tombait sous le coup de la loi de sureté générale, qui menaçait de transportation, au gré du pouvoir, tout condamné de cette catégorie.

— Mon mari ne pourra supporter une telle situation, disait madame Rogard, pauvre femme veillie par les épreuves. Je le connais, la tête en partirait. S'exiler... mais nous avons nos enfants ici, et puis comment partir? comment vivre ailleurs?

Ils étaient allés trouver un avocat, fort suspect lui-même, qui avait la spécialité de plaider gratuitement de telles causes, et naturellement les perdait toujours. Roger ne dit rien, mais il conçut la pensée d'intéresser maître A... au malheur de cette famille et d'obtenir pour elle le secours de sa parole influente. En revenant tout rempli de cet espoir, il parlait du fond de son âme à maître A..., comme il se proposait de parler en sa présence. Il trouva le grand avocat tout exultant de joie.

— Ah ! mais, en voilà une belle, dit-il à Roger en se frottant les mains. Vous savez comme tout Paris, comme toute la France, l'affaire du duc de..., arrivée ce matin même? C'est moi qui la plaide.

Roger frémit et demeura silencieux. Le duc de.. était le dernier des assassins dont il eût voulu prendre la défense; car cet homme, allié à la famille impériale, et qui n'avait à alléguer pour sa défense ni le manque d'éducation, ni la misère, avait tué de sa main, comme autrefois les gentilshommes tuaient les manants, un adversaire politique dont le langage ne lui avait pas paru suffisamment respectueux. C'était là une sauvage recrudescence des rages autoritaires de l'ancien régime, un défi à la société nouvelle, et Roger avait ardemment partager l'indignation que cet acte avait partout suscité. Pour le coup, il éprouva le besoin de rompre avec une situation qui blessait de plus en plus sa conscience et où il sentait le déshonneur l'envahir; mais il voulu rendre l'épreuve complète. Il exposa donc à maître A... l'affaire de Rogard et lui dit :

— C'est un pauvre et honnête homme. Votre parole et l'autorité qui s'y attache pourraient le sauver.

La réponse de maître A... se lut immédiatement sur ses traits: c'était une surprise qui allait jusqu'au mécontentement.

— Vous n'y songez pas, dit-il avec brusquerie, j'irais me charger, moi, d'une affaire pareille! C'est affaire à B..., le républicain, s'il trouve qu'elle en vaut la peine. Pour moi, je ne suis pas avec ces gens-là.

— Ne doit-on faire du bien qu'à ses amis? demanda Roger. Vous, monsieur, qui prisez tant les préceptes de l'Évangile!

Maître A... fronça le sourcil.

— Mon cher monsieur, nous n'avons pas de pathétique à faire ici. Occupons-nous de nos affaires, celle du duc de ... tout d'abord. Elle en vaut la peine celle-là.

— Le duc de ... n'est pas un honnête homme malheureux.

— Et que m'importe! c'est un beau client. Écoutez, monsieur Roger, si vous voulez mettre du sentiment dans les affaires, cela vous regarde; moi, je n'ai pas à perdre mon temps à cela.

— Pardon, monsieur, c'est que je m'adresse depuis quelque temps une terrible question. J'avais cru embrasser une carrière utile, bienfaisante, où j'aurais particulièrement à venir en aide au droit méconnu, à la faiblesse opprimée. Au lieu de cela, je vois que nous ne sommes par le fait autre chose que les défenseurs du crime, que les soutiens de ceux qui déjà possèdent dans la société des immunités et des priviléges dont ils ont abusé indignement. Or, il me semble que travailler à atténuer, à innocenter de tels vices, de telles déprédations, de telles violences, n'est autre chose que manquer d'abord à sa propre conscience et de plus fausser autant que possible la conscience publique, en diminuant ce qui reste à notre époque de moralité?

— Monsieur, s'écria maître A..., pâle de colère, je vous ai comblé de bontés, et vous m'insultez!...

— Non, monsieur; je vous remercie de vos intentions favorables à mon égard, mais je dois reconnaître qu'il m'est impossible de les servir.

— Et vous faites bien, monsieur; il y a longtemps que vous auriez dû prendre ce parti et m'épargner vos niais scrupules. Vous apprendrez bientôt que vivre et philosopher sont deux choses distinctes, et vous verrez à quoi vous serviront vos beaux sentiments. Avant de donner des leçons à ceux qu'on devrait respecter, monsieur, il faudrait comprendre quelque chose à ce que l'on fait soi-même. Vous vous piquez de vertu, et visez au succès: c'est une sottise.

Il n'y avait plus qu'à saluer et partir: c'est ce que fit Roger. Quand il fut dans la rue, il ressentit ce froid léger qui suit un emportement plein de graves conséquences; mais, d'un autre côté, sa conscience était satisfaite; il respirait, déchargé de l'atmosphère qui, chez le grand avocat, l'oppressait.

— Eh bien! se dit-il, je vais me lancer tout de suite, à mes risques et périls, en dehors de ces protections trop lourdes, et lutter, de tout mon courage, contre les sinistres prévisions de maître A... Si monsieur Rogard veut me confier sa cause... Je suis jeune encore, mais j'ai beaucoup à dire et peut-être ne sera-t-il pas si mal défendu. Après tout, ajouta-t-il, toutes mes aspirations sont républicaines: je vais jeter la sonde de ce côté-là.

Il pensa alors à un jeune homme dont il avait fait la connaissance chez madame Jacot, le même auquel on attribuait les préoccupations de cette dame : c'était aussi le secrétaire d'un autre grand avocat, mais celui-ci républicain.

Roger se promit d'aller chez lui de bonne heure le lendemain, s'il ne le rencontrait pas dans la soirée, et courut de suite chez les Rogard offrir ses services. A son grand étonnement, sa proposition fut très-froidement reçue. Madame Rogard dit qu'elle en parlerait à son mari, mais qu'on avait déjà monsieur T..., qui avait bien voulu se charger de la cause.

— Fort bien, répondit Roger. Mais j'avais pensé que dans l'intérêt de monsieur Rogard, un inconnu vaudrait mieux.

Il ne sembla pas que madame Rogard fût de cet avis, malgré ses remerciments, et Roger revint assez mortifié.

— Ils ont donc raison, je suis un rêveur? se disait Roger. Ma foi! tant pis, je veux essayer de vivre à ma façon et d'être content de moi. Je vais prendre place au barreau tout simplement, et je verrai ce que j'y puis faire.

Mais la pensée de Régine le tourmentait.

— Avec cela, quand pourrais-je me marier? se disait-il.

Dans l'après midi, il se rendit chez monsieur Jacot de La Rive. Placé par lui chez maître A..., Roger lui devait l'explication des motifs pour lesquels il avait quitté ce poste. En outre, il gardait pour ses plans futurs l'espérance de la protection de monsieur Jacot.

XI

LE PRINCE

Au moment où il arrivait devant l'hôtel des Jacot de La Rive, Roger aperçut Marie à l'une des fenêtres; mais elle se retira aussitôt, et il n'eut pas le temps de la saluer. Il monta et demanda monsieur Jacot.

— Monsieur est parti pour la Haute-Marne, ce matin même.

— Ces dames?

— Madame est sortie.

Roger allait se retirer, quand une porte s'ouvrant sur l'antichambre laissa voir Marie qui se dirigea vers le salon, et tout à coup revint sur ses pas en voyant Roger, avec une exclamation qui ressemblait assez à de la surprise. Après lui avoir demandé, d'un ton plein du plus vif intérêt, des nouvelles de sa mère et de sa sœur, elle dit qu'elle avait une commission pressée pour Emilie et le pria d'entrer au salon.

— Ma mère doit rentrer à l'instant, ajouta-t-elle.

Roger la suivit. Ils se trouvèrent seuls.

La commission pour Emilie, ayant l'importance d'un écheveau de soie, ne les tint pas longtemps; mais Marie affirma de nouveau que sa mère allait rentrer; c'était permettre à Roger de rester, le lui imposer presque; il resta donc, et n'eut rien de mieux à faire que d'apprendre à mademoiselle de La Rive ce qu'il venait dire à son père: la rupture survenue entre lui et maître A.... Marie fit un soubresaut.

— Est-il possible? bon Dieu! monsieur Roger. Et pour quelle raison?

Le jeune homme expliqua d'un ton pénétré ses étonnements, ses dégoûts, ses longs ennuis, et l'indignation qui l'avait saisi. Marie en fut vraiment touchée.

— Oh! monsieur Roger, dit-elle, vous êtes bien tel que je le pensais! Vous êtes bon, généreux; vous avez le cœur si grand...

Elle avait dit ces mots rapidement. Un long soupire, qui gonflait son sein, lui coupa la parole, et elle détourna la tête pour cacher la rougeur qui envahissait tout son visage. Roger rougissant à son tour, la remercia par quelques mots confus; elle reprit vivement:

— Oui, mais qu'allez-vous faire maintenant?

— Je ne sais trop. J'ai envie de m'établir avocat, tout simplement, et de tenter la fortune moi-même.

Le front de Marie se couvrit d'un nuage et elle fixa les yeux à terre, comme en proie à de fâcheuses réflexions.

— Ce ne doit pas être facile de percer ainsi, dit-elle; vous y mettriez... dix ans peut-être... Oh! c'est vraiment bien fâcheux!

Et, relevant les yeux sur lui:

— Est-ce que vous n'avez pas d'ambition, monsieur Roger?

— Si, mademoiselle; j'en aurais beaucoup même, je l'avoue. Je voudrais être fort, je voudrais être puissant, je voudrais même être riche, mais pas aux dépens de l'honnêteté.

— Ah! voilà peut-être le difficile. Pourtant... tout ceux qui réussissent ne sont pas de malhonnêtes gens, il me semble.

— Assurément non, dit Roger, pensant que le père de mademoiselle de la Rive devait au moins être excepté.

— Mais il ne faut pas trop de rigueur. Tenez, je crois que je connais le monde mieux que vous. Ah! si je pouvais... Il me semble que, si j'étais homme, j'aurais su faire mon chemin malgré tout; car j'ai aussi de l'ambition, moi...

— Vous n'en avez pas besoin.

— Si... L'ambition d'une femme, c'est au moins de ne pas déchoir; et puisque son sort dépend de celui qu'elle épouse, elle veut qu'il soit placé dans un rang honorable, au premier rang, s'il est possible. Ce n'est pas assez que d'avoir de grandes qualités, monsieur Roger: il faut pour être comprises, qu'elles puissent briller sur un plan élevé; sans cela elles sont pour le monde comme si elles n'étaient pas.

— Qu'importe l'opinion du monde quand on est heureux d'aimer, dit Roger en pensant à Régine.

Il n'en comprenait pas moins fort bien le sentiment exprimé par Marie et le partageait même puisqu'il voulait réussir, avoir, s'il se pouvait, une haute position avant d'épouser sa fiancée; aussi avait-il dit cela plutôt par esprit romanesque, par résignation future, ou peut-être encore par cette habitude d'opposer dans la conversation une idée à une autre. Il ne s'aperçut de l'imprudence de sa phrase qu'en voyant la jeune fille rougir de nouveau, et l'envelopper d'un regard à la fois plein d'amour et d'impatience. Elle garda un instant le silence, et mit la tête dans sa main, en s'appuyant sur la table de laque près de laquelle elle s'était assise; mais ce silence était plein d'agitation.

Roger ne put s'empêcher de la contempler et fut ému. Jamais elle n'avait été si charmante; car, si l'esprit, la vivacité, l'intelligence, éclataient habituellement sur sa physionomie, on n'y voyait point cette douceur de sentiment dans laquelle en ce moment elle était plongée. Une teinte rose couvrait son visage; ses cils étaient abaissés, et Roger crut les voir humides; son sein agité aspirait l'air par ses lèvres entr'ouvertes; elle était vêtue d'un peignoir de cachemire bleu à lisérés roses, garni de dentelles aux manches et au corsage, d'où ressortait la blancheur de son cou long et flexible, ombré de ses beaux cheveux dorés. En pensant: Elle m'aime! Roger ne put réprimer un frémissement d'orgueil mêlé d'un élan de tendresse. Mais presque aussitôt il se reprocha ce mouvement et se dit: « Je ne dois pas la tromper. » L'angoisse d'un aveu loyal, nécessaire, le saisit; seulement il ne trouvait pas de paroles. S'arrachant à l'impression qui l'avait dominée, Marie se redressa:

— Oui, dit-elle, le bonheur d'aimer suffirait, si l'on vivait seul; mais c'est impossible, et les choses sont autrement compliquées. Il y a des orgueils légitimes qui doivent être satisfaits. Vous avez de l'ambition, nous nous sommes avoués cela tout à l'heure. Je serais désolée que vous n'en eussiez pas. Tenez, je parie que vous n'avez pas encore vu qu'il faut dans la société obéir ou commander; souvent même les deux ensemble. Vous ne voulez pas, vous; je le conçois, vous n'êtes pas fait pour cela. C'est pourquoi il vous faut quelque part la première place. Alors vous pourrez être fier, noble, grand, tout à votre aise; mais jusque-là, monsieur Roger, quelles que soient vos révoltes, il faut attendre, supporter patiemment des ennuis nécessaires. Voyez, je vous parle raison, moi; mais je veux aussi vous servir. Je parlerai à papa; il faudra qu'il vous trouve une place, la plus indépendante possible. Je le lui dirai. Cependant il y aura toujours, sans doute, des difficultés, des froissements... Vous serez raisonnable, n'est-ce pas?

Elle le regardait de l'air dont on exige un serment. Il se déroba, feignant de ne pas comprendre.

— J'y tâcherai certainement, mademoiselle; mais je n'oserais m'y engager, car c'est selon qu'on l'entend; pour moi, je ne crois pas que ce soit manquer de raison que de sauvegarder, à quelque prix que ce soit, sa conscience et sa dignité.

— Mais alors, dit-elle tout à coup d'un ton irrité, où cela vous mènera-t-il? A attendre dix ans, quinze ans peut-être, ou à n'atteindre jamais une position digne de vous. Ce serait un peu tard!

— En effet, reprit le jeune homme, froissé de ce ton

impérieux, mais que voulez-vous ? si telle doit être ma destinée....

Le pied de la jeune fille, que chaussait une pantoufle rose et bleue, frappa le parquet; des lueurs de colère s'allumèrent dans ses yeux tout à l'heure si doux.

— Ah ! c'est ainsi ! dit-elle... Si c'est ainsi !

De nouveau ses paupières s'abaissèrent et sa tête se pencha, mais cette fois sous une impression âpre et cruelle. Roger se reprocha cette douleur.

— Je reconnais bien mal votre bonté pour moi, dit-il, et, se penchant vers la jeune fille, il prit sa main et voulut la porter à ses lèvres. Marie la retira vivement.

— Laissez-moi, monsieur; pas de ces libertés-là, je vous prie ! Parce que ma mère n'est pas ici... Au reste, je vois qu'elle ne rentrera pas bientôt, comme elle l'avait dit.

Très-confus, Roger se leva.

— Mille pardons, mademoiselle, de vous avoir tant occupée de moi; mais, quelque maladresse que je puisse commettre, ne doutez jamais de ma respectueuse *amitié*.

En même temps, il la salua, tandis que, sans faire un mouvement, Marie le regardait avec hésitation. Lorsqu'il fut au seuil, elle se pencha en avant comme pour le rappeler, mais ses lèvres restèrent muettes et la porte se referma. Alors elle se leva brusquement et marcha dans le salon à grands pas, avec des gestes pleins d'une irritation douloureuse. Elle essuya de son mouchoir de dentelle des larmes qui tremblaient à ses paupières; puis elle se contempla dans la glace, y prit les attitudes qu'elle avait eues un instant auparavant en face de Roger, haussa les épaules, recommença de marcher d'un pas brusque et saccadé, versa encore quelques larmes, et, sur le bruit d'un coup de sonnette, quitta le salon.

Un peu étourdi par les émotions diverses que lui avait causées son entretien avec mademoiselle de La Rive, Roger fit quelques pas dans les Champs-Elysées, et bientôt, voyant approcher l'heure du dîner, reprit le chemin de son domicile. Il n'avait rien dit encore à sa mère de sa rupture avec maître A... et n'était pas peu tourmenté du chagrin qu'elle allait en ressentir, des reproches que peut-être elle allait lui faire. Cependant il ne pouvait plus reculer cette explication, car madame Cardonnel devait, le soir même, rencontrer mesdames Jacot, et l'eût reçue de leur bouche. Il entra plein de souci. A peine sa mère l'eut-elle vu :

— Arrive donc, lui dit-elle; nous avons une grande nouvelle à t'apprendre !

— Oh ! maman !... dit Emilie.

Elles étaient toutes deux rayonnantes, et la réserve de la jeune fille n'était évidemment qu'affectée.

— Mon fils, reprit madame Cardonnel, j'ai toujours dit que ta sœur était digne d'un prince. Eh bien ! le prince est venu.

— Qui ? demanda Roger, le prince Ghilika ?

— Justement; tu sais combien il avait admiré la voix d'Emilie au concert de mademoiselle de Courcelles? Hier, aux Italiens, il l'a lorgnée toute la soirée, et enfin, comme il connaît Ernest de La Rive, il s'est fait présenter dans notre loge. Il est d'une galanterie ! d'une amabilité !... Emilie a été fort gentille avec lui, bien qu'elle n'ait pas quitté ses airs de princesse... Mais, avec un prince, quoi de mieux ? Bien que nous eussions avec nous monsieur Vallon, le prince a voulu absolument nous reconduire dans son équipage. Je ne sais pas si c'était bien convenable, qu'en dis-tu ? Mais enfin il m'en a priée avec tant d'instance, que je n'ai pas su comment le refuser. J'ai failli aller dans ta chambre cette nuit, quand nous sommes rentrées, pour te conter cela. Mais tu dormais et je pensais te voir ce matin. Attends, ce n'est pas tout. Je lui avais accordé la permission de venir; il ne s'est pas fait attendre. A trois heures, il était ici avec ce bouquet; vois-le, est-il magnifique ? Il nous a parlé de sa famille, de ses grands domaines en Moldavie; c'est un étrange pays, à ce qu'il paraît; des serviteurs comme en Orient, qui se prosternent pour vous parler. C'est là, a-t-il dit en regardant Emilie, qu'une femme est vraiment reine ! Hein, c'est assez significatif? Mais il dit qu'il adore la France et ne pourrait passer une année sans venir à Paris. Enfin il nous a offert une loge à l'Opéra pour lundi prochain, et m'a demandé la permission de revenir aussi souvent qu'il ne serait pas importun.

— Tout cela me paraît un peu bien vif, dit Roger. Il est vrai que c'est un étranger...

— Sans doute et un Oriental; puis enfin un prince, et il n'est pas habitué, je pense, à trouver les portes fermées. Si tu le voyais regarder Emilie ?... Je t'avoue que j'en suis toute saisie. J'avais bien pensé à quelque chose de pareil, mais je ne l'espérais pas trop.

— En vérité, maman, dit Emilie, je t'en prie, ne parle pas ainsi. Jusqu'ici le prince Ghilika est une connaissance nouvelle, et rien de plus.

— Bon ! bon ! ne te fâches pas. Mais, comme je le disais à Roger, il suffit de voir les regards qu'il attache sur toi. Et puis, tu es vraiment si princesse que la Providence te devait cela.

— Te plaît-il ? demanda le jeune homme à sa sœur.

Elle prit un petit air désintéressé, au travers duquel éclataient l'orgueil et la joie.

— Mais... assez. Sa physionomie est pleine de distinction; il a de grandes manières, il s'exprime fort bien.

— C'est un fort beau garçon, ajouta la mère, et d'une générosité ! Je l'ai vu donner cinq francs à l'ouvreuse. Il faut qu'il soit très-riche. Est-ce bien loin la Moldavie ? Tu me la feras voir sur la carte, Roger.

— Il y a autre chose à voir, dit-il. Je prendrai des renseignements.

— Sans doute, mais il est clair que c'est un grand seigneur. Pour son caractère, nous l'étudierons. Il faut savoir seulement si la famille est sans reproche. Après ça, pour des princes, cela importe peu.

— Comment cela ? maman.

— Sans doute, quand il s'agit d'une famille bourgeoise, on tient à un bon renom, par orgueil. Mais les familles princières sont toujours honorées quoi quelles fassent et ce qui déshonore les autres, pillages ou assassinats, ne leur fait rien. Du reste, on sait bien que les fils ne ressemblent pas toujours aux pères.

— Ah ! maman, dit Roger, il me semble que ton enthousiasme va très-loin.

Cet enthousiasme lui profita cependant, car madame Cardonnel voyait trop en beau l'avenir pour s'inquiéter outre mesure de la situation de son fils. Elle ne le sermonna que légèrement et dit :

— Nous nous adresserons au prince. Il a de si belles relations !

En effet, à peine eut-on parlé devant le prince Ghilika de l'embarras de Roger, qu'il s'écria :

— Mais permettez-moi de vous servir ! Que voulez-vous ? J'ai assez d'amis influents : les premiers noms de France, des hommes d'Etat, des écrivains, des savants ! Voulez-vous que je vous présente à mon ami le comte de D..., ancien pair ? à M. V..., le diplomate ? au duc de G...? à M. de R...? Je suis du cercle de ces messieurs. Je fais aussi partie de la Société des agronomes réunis, qui est composée de l'élite des hommes d'Etat en retraite, et de beaucoup de jeunes légitimistes. J'ai un faible, je l'avoue, pour les milieux aristocratiques, bien que je ne méconnaisse pas la valeur des idées nouvelles. Affaire d'éducation. Mais tous ces chers collègues ne sont pas si désintéressés des affaires qu'ils n'aient de grandes influences partout. Voulez-vous une audience du ministre ? Je me fais fort de vous la procurer promptement, avec de chaudes recommandations. Je suis membre également de plusieurs sociétés savantes et industrielles, et tout mon crédit est à votre disposition.

Roger accepta une recommandation pour monsieur

C..., vieil avocat de renom, qui, retiré depuis peu du barreau, charmait ses loisirs par des occupations agricoles dans le Maine, où il possédait de grandes propriésés. Le but du jeune homme était double; interroger sur tes projets l'expérience de l'avocat et parler du prince. Au nom de celui-ci, la porte s'ouvrit aussitôt, et monsieur C... accueillit son serviteur de l'air le plus affable. Mais, quand Roger lui eut communiqué son projet de tenter la fortune au barreau de Paris avec ses propres forces, le vieil avocat branla la tête d'un air désespérant.

— Mauvaise affaire! dit-il, mauvaise affaire! Je ne vous conseille pas cela. Avez-vous un talent exceptionnel?

— Mais, monsieur, dit Roger, je ne me permettrais pas de croire..... je n'ai pas encore essayé mes forces.

— Vous auriez un talent exceptionnel, qu'il vous faudrait toujours une belle occasion de vous produire, et cette occasion-là peut n'arriver jamais, — ou bien plusieurs causes ordinaires, assez rapprochées les unes des autres, puis qu'on vous remarque et qu'on n'ait pas le temps de vous oublier. Rien n'est difficile à acquérir comme une notoriété publique: vous ne pouvez pas, comme un marchand, afficher votre nom; vous ne pouvez pas même le faire recommander, comme font les littérateurs. La clientèle se fait par connaissances et par position, au palais, chez les avoués, et non dans le monde. Des amis et des protecteurs, c'est fort bien; mais ils peuvent n'avoir aucun procès de leur vie, ou hésiter à vous le confier; car c'est un dévouement véritable que de confier sa cause à un inconnu. Or, vous savez, le dévouement ne court pas les salons. D'un autre côté, s'il s'agit de vous recommander à d'autres, générosité plus facile... on ne parle pas dans le monde, généralement de ses affaires litigieuses. Vous étiez au cœur de la place, il fallait y rester; notez que je ne juge pas vos motifs, je les crois fort honorables; mais cela même me prouve que vous n'êtes pas de caractère à vous faire place dans une société où il faut savoir tirer parti de tout, pour creuser sa mine sans dévier. Avec un caractère généreux et susceptible, on n'arrive à rien. On dit qu'il faut saisir l'occasion: ce n'est pas assez, il faut la faire. Il y a en France moins de causes que d'avocats, et naturellement ce sont les plus rusés qui l'emportent. Non, jeune homme, faire son chemin sans protections, et même sans protections spéciales, c'est une chimère. Tâchez de vous faire bien venir de quelque autre maître du Palais; en un mot, de retrouver ailleurs la place que vous avez perdue, et rendez-vous utile et agréable à votre patron, ou bien épousez la fille ou la nièce d'un avoué. Tout ira bien alors, si vous savez pousser à la roue. Mais seul, vous avez la chance d'être aussi méconnu dans dix ans qu'aujourd'hui.

Tristement, Roger le remercia, et, au moment de prendre congé, ramena l'entretien sur le prince Ghilika.

— C'est un charmant jeune homme, dit monsieur C....

— La société des agronomes réunis a dû certainement prendre des renseignements sur lui avant de l'admettre?

— Je le suppose. Il nous a été présenté par messieurs D... et G..., des noms suffisants....

— Quant à sa famille....

— Il a donné dix mille francs d'un coup à la société, en vrai prince!

— Quant à ses mœurs?

— Il nous a offert l'autre jour un dîner superbe et délicieux; nous avions des hanaps en verre de Bohême, et il nous a priés de les garder, et les a fait porter chez chacun de nous, disant que c'était la coutume de son pays. Oh! son honorabilité est hors de doute!

Roger sortit, plein d'espérance pour l'avenir de sa sœur, mais fort inquiet et perplexe à propos du sien. Le prince ne partageait pas cette inquiétude.

— Sachez seulement ce que vous voulez, dit-il à Roger, et je me fais fort de vous l'obtenir; car il n'est rien qu'avec de belles relations, on ne puisse avoir. Si je n'étais pas étranger, moi, et que j'eusse le goût d'un emploi, je serais déjà à la tête d'un service quelconque. Et je ne dis pas, ajouta-t-il en regardant Émilie, que je ne me fasse pas naturaliser. Il suffirait qu'une volonté chère, en m'accordant le bonheur, m'imposât une nouvelle patrie. Mais parlons de vous. Si vous ne teniez pas absolument au barreau, où il ne dépend pas de moi de vous faire une place, dans l'administration, par exemple, c'est là qu'on peut arriver d'emblée en peu de temps, à moins que vous ne préfériez la diplomatie?... Dans la haute industrie, il ne serait pas impossible non plus de vous avoir une place de confiance, d'où vous arriveriez à être associé, directeur, patron. Enfin voyez, tâtez-vous.

Roger hésitait; ses instincts démocratiques l'éloignaient de pareils emplois. Et pourtant ce n'était faute que tout le clan de la bourgeoisie haut-marnaise qu'ils voyaient à Paris ne lui répétât:

— Vous voyez, monsieur Roger, il faut être fonctionnaire; il n'y a que cela de sûr.

Madame Cardonnel, convertie à cette idée, joignait ses exhortations à celles de leurs amis; monsieur Cardonnel, fort affecté de l'insuccès de Roger, appuyait ce parti. Du côté des Jacot, rien ne s'offrait, bien que Marie, selon sa promesse, eût stimulé la bonne volonté de son père. La résistance du jeune homme était à moitié vaincue, lorsqu'un jour le prince monta d'un air affairé:

— Je viens, dit-il à Roger, qui se trouvait au salon, de rencontrer mon ami intime, monsieur le préfet Juin de la Prée, qui est venu passer quelques jours à Paris. Je lui ai tout de suite parlé de vous. C'est un homme charmant; vous devez en avoir entendu parler? Adoré de son département, il n'y a personne de plus aimable; des manières!... Un homme de l'ancienne cour, avec tout l'esprit qu'on peut avoir aujourd'hui. Eh bien! justement, il a besoin d'un secrétaire particulier. Je lui ai dit:

— Mon cher, j'ai votre affaire, j'ai même mieux que ce qu'il vous faut: un jeune homme de talent et du plus bel avenir, docteur en droit, plein d'instruction, caractère noble et doux, tournure des plus distinguées...

— Prince, veuillez ménager ma modestie, s'écria Roger en riant.

— Mon cher, vous en avez de trop. Au temps où nous vivons, il faut savoir ce qu'on vaut. Bref, puisque vous ne voulez pas que j'achève de vous rapporter tout ce que j'ai dit de vous, j'en viens à la proposition nette: Voulez-vous être le secrétaire particulier de monsieur Juin de la Prée, aux appointements de deux mille quatre cents francs et avec la promesse, que j'ai exigée de lui, que vous seriez sous-préfet dans un an? Quant à la préfecture, plus tard je m'en charge, pour peu que Dieu et une autre divinité, — dit-il, en jetant un coup-d'œil langoureux vers Émilie, — me prêtent vie seulement trois ou quatre ans. Voyez, j'ai promis à mon ami Juin de lui rendre réponse ce soir; si vous le voulez, cette réponse sera votre présentation.

— Ah! prince, que vous êtes bon! s'écria madame Cardonnel en venant lui prendre les mains. Tu ne peux pas hésiter, cria-t-elle à Roger: c'est ta fortune. Préfet! te voir préfet! quel bonheur!

Émilie était fort émue, et les regards qu'elle adressait au prince n'étaient pas moins éloquents que des paroles. Roger ne pouvait échapper à la pression de ces influences et de sa propre impatience d'agir qui le dévorait; cependant il eût voulu prendre conseil de Régine, réfléchir encore. Mais il fallait se hâter: monsieur Juin de la Prée n'était plus que pour deux jours à Paris, et on lui avait déjà proposé une autre personne. Sur les instances de sa mère, du prince et d'Émilie, Roger consentit.

Le soir même, le prince, qui paraissait enchanté de

cet arrangement, présenta Roger au préfet. Monsieur Juin de la Prée était vraiment, comme on l'avait annoncé, un homme fort aimable, beau de figure, plein d'affabilité, de bonne humeur et d'esprit, ayant à quarante-cinq ans, sauf un peu de calvitie, toutes les manières d'un jeune homme. Il accueillit Roger en ami, presque en camarade, emmena les deux jeunes gens au café Anglais, et les tint pendant une heure sous le charme d'une conversation spirituelle, mais sceptique et souvent fort leste.

— Vous le voyez, il n'est pas gourmé, dit le prince à Roger au sortir de cette entrevue; il a trouvé le secret de rendre aimable l'autorité, que tant d'autres rendent détestable.

— Il est certain, observa Roger, qu'il n'affecte pas d'austérité.

— Mon cher, c'est franchise. Qui est-ce qui n'use pas du pouvoir pour contenter ses goûts, dites-le moi?

Tout avait été convenu dans cette entrevue et Roger devait partir dans trois jours. Il les employa à faire des visites d'adieux et à interroger encore quelques personnes au sujet du prince Ghilika. Il alla trouver à cet effet le président de la société des sciences géographiques, dont le prince était membre.

— Vous devez avoir eu, lui demanda-t-il, des renseignements circonstanciés lors de l'admission. Ce n'est pas que je doute de la grande honorabilité d'une personne à qui je dois déjà des services; mais il s'agit de ses assiduités près d'une jeune fille, et l'on ne saurait être trop prudent.

— Certainement, répondit l'honorable président, d'un air un peu surpris. Mais nous n'avons au sujet du prince Ghilika que des certitudes morales. C'est un jeune homme riche et généreux, il nous a fourni un prix cette année; il est connu des gens du meilleur monde, il porte un beau titre, aucun doute n'est possible sur son honorabilité, et nous l'avons reçu par acclamation.

En achevant ces mots, il regarda Roger d'un air qui disait: Vous êtes fameusement difficile, vous? Et Roger n'était pas éloigné d'être de son avis, il se trouvait ingrat. Cependant, comme il s'était dit qu'en l'absence de son père il devait le représenter près de sa sœur, il questionna encore le lendemain son jeune ami Fabien Grousselle, qu'il rencontra chez les Jacot. Grousselle connaissait le prince et en fit l'éloge. D'un air souriant, observant du coin de l'œil les assiduités du prince auprès d'Émilie:

— Je comprends le but de votre enquête, dit-il; mais, mon cher, il me semble que vous devez fort vous applaudir. Le prince est plus que généreux, il est magnifique. Je sais, — il ne faudra pas parler de cela à votre sœur, — qu'il a payé les faveurs d'une petite débutante par le don d'un fort beau diamant; il a donné des dîners qui étaient bien effectivement des dîners de prince. Assurément c'est un riche et galant homme, et l'on ne peut douter de sa parfaite honorabilité.

Ce soir-là, quand Roger apprit son départ à madame Jacot, Marie, comme si elle n'eût pas entendu, se pencha vers sa voisine et se mit à lui parler en riant d'un rire forcé. Derrière l'éventail qu'elle agitait, le regard de Roger vit une rougeur colorer ses traits; il ne pouvait manquer de l'inviter à danser. Ils parlèrent du prince et d'Émilie. Marie avait dans la parole un accent strident et dans les mouvements quelque chose de nerveux.

— Pourquoi, dit-elle, est-on prince? Et pourquoi ne l'est-on pas?

Elle s'élança dans la contredanse au milieu du nuage de tulle rose qui l'enveloppait, laissant Roger sur cette question. Pour lui, se rappelant de quelle manière presque insultante elle avait relevé et interprété, dans leur précédente entrevue, une familiarité qui, dans sa pensée à lui, avait été fort innocente, il se tenait dans une grande réserve. Elle revint aux sujets brûlants, avançant et reculant tour à tour, comme un enfant qui joue avec le danger, non sans crainte. Roger répondait à peine ou détournait la conversation. A la fin, elle lui dit brusquement:

— Vous allez partir?

— Oui, mademoiselle.

— Quand cela?

— Demain. Je vous ferai bientôt mes adieux.

— Est-ce vrai, monsieur Roger, ce que disait votre mère, qu'il est convenu que vous serez sous-préfet dans un an?

— On me l'a promis, mademoiselle.

— Oh! alors il ne faudra que des protections et quelques années d'attente pour obtenir que vous soyez préfet; mon père fera sa part de démarches pour cela, surtout s'il est député. Préfet? oui, c'est la place qu'il vous faut, monsieur Roger, et plus tard mieux, beaucoup plus peut-être; je suis heureuse que ce soit ainsi!

Elle se tut, Roger la remercia; tout à coup, de son ton de parti pris étourdi:

— Mais ce qui me fait de la peine, beaucoup de peine, c'est votre départ.

On jouait les premières mesures du galop. Ils partirent emportés dans les bras l'un de l'autre. La rapidité de leur mouvement autorisait Roger à ne pas répondre, et Marie s'abandonnait, tendre, émue, aux dernières mesures, à voix basse:

— Roger, vous ne m'oublierez pas!

Et Roger sentit la petite main gantée qu'il tenait dans la sienne la serrer d'un mouvement quasi-convulsif. Il tressaillit. Tout ensemble, un élan de reconnaissance et un sentiment de loyauté le pénétrèrent.

— Je dois pourtant lui parler, se dit-il.

Mais l'orchestre avait cessé de jouer. Il n'avait plus qu'à reconduire sa danseuse, et ils se trouvaient près de la place de Marie. Le temps, l'expression lui manquèrent; étourdi par tout cet imprévu, ne sachant que répondre, il rendit à la main qu'il tenait encore son étreinte. Marie venait de s'asseoir, toute rose d'émotion, dans son nuage de tulle rose. Il la salua profondément et sortit pour prendre l'air.

Les adieux furent cérémonieux, comme tous les adieux en public, non pourtant sans un regard et un nouveau serrement de main, qui ajoutèrent au trouble et au tourment de Roger.

— Il ne s'est pas encore déclaré, disait le lendemain madame Cardonnel à son fils en l'embrassant; mais je vais m'arranger de manière à ce que ce ne soit pas long. Il l'aime, je n'en puis pas douter: c'est timidité, manque d'occasion. Je t'écrirai tout. Sois raisonnable et songe à ne pas décourager tes protecteurs. Mais désormais, je le crois, l'*avenir* est à nous. Je suis bien heureuse!

XII

UN MONARQUE DÉPARTEMENTAL.

En arrivant à la préfecture de X..., Roger trouva une jolie chambre préparée pour lui, et peu après il s'asseyait devant un succulent dîner, en tête-à-tête avec monsieur Juin de la Prée. Le préfet le combla d'attentions, le fit causer et parut émerveillé de son instruction.

— Vous êtes dans les conditions désirées, lui dit-il; vous en savez au fond plus que moi, et, une fois au courant des choses de détail et des particularités locales, vous pourrez gouverner à ma place le département.

— Je me garderais bien d'usurper ce rôle, dit Roger.

— Comment donc, mon cher? mais je vous en prie. Je ne suis pas travailleur, mais je vais vous dire mes

petits défauts; j'aurais plus tôt fait que de vous les laisser voir; j'ai besoin d'aller flâner à Paris de temps en temps; j'ai besoin d'aller à la chasse, de me lever tard, d'aimer quand le cœur m'en dit. Je vais souvent au café, au spectacle; j'ai beaucoup de visites à faire, et il y a ici beaucoup d'aimables dames qui donnent de charmantes soirées. Comment voulez-vous que je puisse suffire à tout? Je serai donc trop heureux que vous puissiez agir à ma place.

— Fort bien monsieur, dit Roger.

Mais *in petto*, ce laisser-aller de l'administrateur vis-à-vis d'un jeune homme qu'il connaissait à peine lui sembla si étrange, que sa physionomie, toujours trop franche, en dit quelque chose. Monsieur Juin, l'ayant regardé, se mit à rire.

— Vous n'étiez pas depuis longtemps à Paris, monsieur Cardonnel?

— Non, monsieur; depuis quelques mois seulement. J'ai achevé mes études en droit l'année dernière.

— En province?

— Oui, monsieur.

— Je m'en doutais.

— Pourquoi cela, monsieur?

— Vous ne vous en fâcherez pas? Rien de plus rare et de plus beau que d'avoir des illusions à vingt-cinq ans. Cela ne se rencontre déjà plus.

— Et quelle raison vous fait croire, monsieur, que j'ai plus d'illusions qu'un autre?

— La pureté de votre regard et la grande sincérité de votre physionomie qui réfléchit vos impressions. Nous ne causons que depuis une heure, et je crois vous connaître déjà beaucoup. Pourquoi rougissez-vous? Je n'en abuserai pas; au contraire, je me sens tout porté à vous estimer et à vous aimer pour cela même. Tout le monde n'est pas franc, mais tout le monde aime la franchise. Pour moi, c'est aussi mon défaut. Je ne vous ferez pas de grandes phrases, moi; je vous dirai les choses comme elles sont, et vous apprendrez avec moi en un mois plus qu'avec d'autres en une année. Mais il faudra mettre les illusions de côté.

— Lesquelles, monsieur?

— De vieilles rengaines morales, auxquelles vous tenez beaucoup peut-être. Par exemple, avouez-le, quand je vous ai dit tout à l'heure que j'avais l'intention de vous faire faire ma besogne, vous vous êtes dit que j'en prenais fort à l'aise avec mes fonctions?

— Moi, monsieur, je vous en prie...

— Ne niez pas: d'ailleurs vous ne savez pas mentir! Eh bien! c'est vrai, je ne dis pas non, je fais comme il est dans la nature de faire; on se repose quand on peut. Vous êtes plus jeune que moi, et vous apprendrez le métier: ça ne vous fera pas grand mal. Est-ce que vous ne savez pas que c'est la règle, cela? Toutes les grandes directions sont des sinécures.

L'empereur a un ministre de sa maison; vous êtes le mien. Chaque ministre de même a son directeur du personnel, qui est le vrai ministre, et il en est ainsi partout, en toutes choses. Vous n'êtes pas, je l'espère, assez révolutionnaire pour le trouver mauvais. Il est vrai que c'est celui qui a l'honneur et l'argent qui ne fait rien, et que c'est celui qui travaille qui n'est pas payé; mais ceci est encore la règle générale. Quand on entre dans les affaires, il faut tout d'abord se débarrasser de ce préjugé, que tout doit être réglé suivant la justice. D'où vient un pareil entêtement, je n'en sais rien; car le monde n'a jamais été gouverné que par l'arbitraire; on fait à ce sujet de l'hypocrisie; moi, qui, si j'ai d'autres vices, n'ai pas celui-là, j'affirme et je continue tout bonnement la vieille tradition héréditaire. D'ailleurs je ne suis préfet que pour cela.

Il s'arrêta, souriant à Roger, dont le trouble était visible.

— Eh quoi! voyons, ma franchise vous fait peur? vous n'y êtes pas habitué? Songez donc que ceux qui parlent autrement font de même et souvent bien pis; car je ne suis pas un mauvais diable, moi, vous verrez. On me touche facilement, je fais du bien quand je peux; je ne sais pas réciter de rôle, voilà tout, j'ai le parler franc et il me plaît d'aller au fond des choses. Vous allez faire avec moi des études sur le vif. Vous m'avez été recommandé par un galant homme, on désire vous pousser rapidement. A propos, vous connaissez beaucoup le prince Ghilika?

— Depuis peu de temps, monsieur, mais...

— J'ai soupé deux fois avec lui; c'est un charmant compagnon... Je dirai donc: Vous avez beaucoup étudié les livres; c'est maintenant la vie et les hommes qu'il faut connaître. Une fois votre besogne faite, je ne vous gênerai pas, vous serez libre comme l'air. La préfecture est à nous deux. Je me suis marié, il y a quelques années, voulant, comme tout le monde, faire une fin: dot superbe, femme agréable; mais de sottes idées... elle m'eût voulu fidèle... Vous sentez... Nous nous sommes séparés à l'amiable. Elle vit à Paris, sous prétexte de santé. Tout le monde sait d'ailleurs ce qui en est. Cette séparation m'a contrarié sous un rapport; car elle pouvait me nuire; mais je suis bien en cour, et, en fin de compte, cela me constitue une liberté entière, dont vous jouirez aussi bien que moi. Il y a ici de gentilles personnes, pas du tout farouches; la population féminine, à X..., est généralement charmante. N'allez pas croire que l'on m'en veuille ici de n'être pas gourmé. C'est le contraire, aussi bien dans la bonne société que dans la mauvaise. Avec moi, vous serez partout bien reçu, et, si vous êtes galant, vous n'aurez qu'à choisir. Les femmes raffolent toujours de ceux qui les aiment.

On était au déssert, monsieur Juin ajouta:

— Je vais passer la soirée dans une maison fort agréable; si vous n'êtes pas fatigué du voyage....

— Merci, monsieur, dit Roger; pour ce soir, je préfère ne pas sortir.

— A votre aise! liberté complète. Amour et liberté, voilà le charme de la vie! Donc, à demain les affaires, et bonsoir, monsieur Cardonnel; si vous avez besoin de quelque chose, ordonnez, vous êtes chez vous.

Il tendit la main à Roger et sortit en fredonnant.

Roger, quand il fut seul, laissa tomber sa tête dans ses mains; puis, gêné par le va-et-vient des serviteurs, il demanda les jardins, et s'y promena longtemps, la tête nue, malgré le froid printannier, assez vif, qui régnait dans l'atmosphère. Il se disait:

— Voilà un préambule qui promet. Suis-je donc condamné à me heurter partout contre des impossibilités morales? Quel homme étrange! Il m'a dit des choses odieuses du ton le plus aimable et, en s'efforçant de me corrompre, il semble plein de bonté pour moi. Ne pas croire à la justice, n'est-ce pas ne croire à rien? Et alors, à quoi bon? Si je m'en croyais, je prendrais la fuite dès demain; car il me paraît probable que je vais perdre mon temps ici une seconde fois. Mais on me dirait fou... et d'ailleurs il faut pourtant me prendre à quelque chose en ce monde. Tourner le dos à tout ce qui me froisse, autant vaudrait de suite me retirer dans un coin. Ai-je donc une susceptibilité maladive ou bien ai-je raison contre tous? Quel est le mot de cette énigme qui se présente à moi depuis quelques mois? Jusque-là, j'ai laissé dire autour de moi des choses que je ne cherchais pas à saisir ou que je n'étais pas apte à comprendre; mais, depuis que je vis par moi-même, je ne trouve qu'antagonisme entre les choses et moi. Cependant je ne suis pas seul de ma nature, il serait insensé de le croire, et d'ailleurs je sais le contraire, je l'ai senti bien des fois. Qui donc a fait le monde au rebours des désirs des honnêtes gens?

— Après tout, se dit-il après avoir de nouveau récapitulé sa conversation avec monsieur Juin, après tout, cet homme est franc, cynique peut-être, soit; mais au moins

je verrai et je saurai tout, je puis toujours attendre et me décider en toute connaissance plus tard.

Roger remonta dans sa chambre, y constata, sans pouvoir se défendre d'y trouver plaisir, toutes les élégances et les commodités réunies, et bientôt après sortit dans la ville pour la reconnaître un peu. Elle était semblable aux autres villes de province et du monde entier : quartier riche et quartier pauvre. Celui-ci bas et obscur, tortueux, infect; là hurlant de joies brutales, ici gros de silences étouffants; l'autre quartier, propre, étincelant, superbe plein d'air, d'espace et de fête, aux cafés splendides, aux théâtres retentissants de musique, aux hôtels vivement éclairés, derrière les fenêtres desquels on voyait passer des toilettes somptueuses, et qui suaient le luxe, le comfort, les joies de l'esprit, toutes les essences supérieures de la vie humaine.

Pour la première fois, ce contraste frappa Roger, et, pour la première fois, il se demanda quel était le but de l'activité qui s'impose à tous les jeunes hommes; si elle était vaine ou sérieuse, si l'on devait tourner incessamment dans le même cercle ou s'avancer vers un but déterminé? Précisant davantage, il finit par se demander si les directeurs de ces agglomérations humaines, gouvernants ou préfets, pour les appeler de leur nom, avaient à maintenir simplement l'état de choses ou à l'améliorer; à quel point de vue enfin ils en étaient les arbitres.

— Pour n'avoir qu'à maintenir, se dit-il, il faut que l'état de choses soit prouvé bon ou du moins le meilleur qui puisse exister; pour tendre à améliorer, il faut un idéal supérieur. Lequel?

— En un mot, se dit-il, les préfets sont-ils des hommes d'élite, chefs d'une doctrine, des instituteurs de peuples ou de simples délégués et favoris d'un pouvoir intéressé à se maintenir par tous les moyens? En d'autres termes, le pouvoir est-il moral ou ne l'est-il pas?

Il eut peur d'être trop naïf en se posant cette question. Mais le souvenir de tant de discours officiels bien sentis et pleins de beaux sentiments, et le poids toujours si imposant des faits, et l'autorité du consentement général, rétablirent l'équilibre de la balance. — Après tout, se dit-il, je n'ai guère entendu jusqu'ici et n'ai moi-même dans l'esprit que des affirmations mal étudiées ou des railleries superficielles. Voici le moment d'approfondir tout cela.

— Donc, ajouta-t-il en reprenant le chemin de la préfecture, je vais jusqu'à nouvel ordre ouvrir les yeux le plus grands que je pourrai; je déciderai ensuite.

Le lendemain, Roger se leva de bonne heure pour être à la disposition du préfet; mais ce ne fut qu'après onze heures que celui-ci parut en robe de chambre.

— Avez-vous passé une bonne nuit? dit-il à Roger. Pour moi je ne suis rentré qu'à une heure et j'ai eu peine à m'endormir. J'étais excité !... nous avons bu du champagne et joué ! Madame C... est vraiment charmante. Dieu ! quels yeux ! et comme elle sait s'en servir ! Je vous mènerai dans cette maison.

— Je n'ai rien pu faire en votre absence, monsieur, dit Roger.

— Tudieu ! quelle ardeur, jeune homme ! Venez déjeuner.

En déjeunant :

— Tout à l'heure, dit monsieur Juin de la Prée, nous dépouillerons ma correspondance et nous recevrons les rapports des chefs de bureau ; mais, pour vous mettre au fait, je vais vous donner des indications générales. Sachez qu'il y a, en tout ordre de choses, deux classes distinctes : dans l'opinion, les bons et les mauvais esprits ; dans le pays, les bons et les mauvais citoyens ; dans la presse, les bons et les mauvais journaux, les bons et les mauvais livres; dans la magistrature, dans l'armée, dans l'administration, les bons, autrement dits les zélés, prêts à tout faire, et les tièdes et raisonneurs, autrement dits les suspects. Ormus et Ahriman, le bon et le mauvais ange, le ciel et l'enfer. La division est très-simple et les deux catégories très-faciles à reconnaître : tous ceux qui sont avec nous sont bons, tous ce qui est contre nous est digne du feu éternel. Ce sont les propres maximes de l'Evangile.

— Mais non tout à fait celles de notre droit public actuel, observa Roger.

— Bravo ! j'attendais que vous me diriez cela ; car il nous faut des clairvoyants connaissant et comprenant leur époque, et non pas de simbéciles tout d'une pièce. Rien n'est plus nécessaire, pour diriger les hommes, que de s'être imbu de l'esprit du temps où l'on vit, afin d'en parler le langage et de ne jamais le heurter ouvertement. Notre droit, notre esprit public actuels, demandent l'égalité de toutes les croyances et de toutes les opinions; en un mot, le liberté de conscience. Seulement la nature humaine veut tout le contraire. Je vous parlais tout à l'heure de l'Evangile : citez-moi une religion, un parti, une secte, une doctrine qui n'ait pas condamné ses adversaires et ne les ait pas traités en ennemis? On ne règne pas autrement, c'est impossible. Imaginez, je vous prie, un gouvernement qui laisse la bride sur le cou à ses ennemis, un parti quelconque qui cesserait de combattre : l'un et l'autre devront succomber promptement.

— C'est... assez vrai, dit Roger, étourdi de cette logique; cependant la justice...

— Est un rêve, un simple préjugé, reprit le préfet, et, je vous le disais hier, le premier dont il faille se défaire. L'idée de justice est en opposition directe avec la grande loi de la nature, qui est l'instinct, la nécessité de la conservation. Donc je répète avec l'Evangile : Tout ce qui n'est pas avec nous est contre nous, et les ennemis de mon père, — notre père est le souverain qui nous paye et nous donne de l'avancement, — les ennemis de mon père doivent être liés et jetés au feu. Il y a pourtant les neutres : ce sont le clergé, les orléanistes et les légitimistes ; nous sommes obligés d'en faire nos alliés ou nos complices, et de ne guerroyer avec eux qu'à la dernière extrémité. Ce sont puissances qu'il faut ménager, ne pouvant les vaincre; mais l'ORDRE SOCIAL rend la chose facile. Car, si nos intérêts diffèrent dans le détail, ils sont les mêmes dans l'ensemble. Notre rôle est donc de vivre avec eux dans une paix courtoise mais armée, pleine de bons offices, de mamours, de petits cadeaux et d'attentions délicates... sans les perdre de l'œil un seul instant. Reste l'opinion publique, ce quelque chose de bête, d'indécis, de jobard et de flottant, qu'on ne nomme ainsi que par antiphrase. C'est pour elle surtout qu'il est nécessaire de connaître l'esprit du temps et la manière de s'en servir; car, en dépit du catéchisme, en dépit de l'histoire, qui nous montre le privilége et l'arbitraire, lois essentielles des constitutions humaines, en dépit des faits qui les consacrent, les proclament et les formulent à crever les yeux des plus myopes, les fausses idées de droit public égalitaire, issues de la révolution française, ont tellement pénétré les masses qu'il faut absolument leur parler ce langage, et que ce serait les révolter que de dire les choses comme elles sont. Toute la politique d'un bon administrateur, aussi bien que celle du chef de l'Etat, consiste donc à savoir mettre d'accord, — dans ces discours, — la réalité de ses actes avec ce faux idéal ; à monter agréablement, dans la même guirlande, l'égalité et le privilége, le pouvoir et la liberté, la haute sagesse tutélaire du gouvernement et la souveraineté populaire et autres bourriches semblables ; à prouver enfin que la loi la plus riche en carcans et en menottes est directement inspirée par les principes de 89. Logiquement parlant, cela semble difficile; ce n'est rien pourtant, grâce au public actuel, dont l'illogisme fait tous les frais nécessaires à sa propre persuasion, et qui, né, bercé, grandi, dans le perpétuel antagonisme du fait et

de l'idée, habitué à se nourrir de phrases, se délecte précisément de ces beaux contrastes et se sent le cœur ravi dès qu'il a l'oreille charmée. La prétention de l'homme à être penseur est peut-être la plus ridicule de toutes, monsieur Roger. Un cerveau qui pense véritablement, qui voit par lui-même, qui *voit*, c'est-à-dire ne prend pas des vessies pour des lanternes et distingue l'ombre du corps, c'est un phénomène des plus rares. Il faut tâcher d'en arriver là pour gouverner les autres. Je vous ai dit le fond de la politique ; nous en allons voir l'application. Venez travailler.

Roger suivit le préfet dans son bureau. Sur le plateau qui réunissait les lettres à son adresse, monsieur Juin de la Prée tria quelques billets parfumés, qu'il lut tout d'abord en souriant; puis, passant le reste à Roger, il le pria d'ouvrir lui-même. La première lettre était une demande de secours, celle d'une veuve réduite à la misère avec six enfants.

— Renvoyez cela aux bureaux.

— Sa position est bien touchante et bien terrible, dit Roger tout ému des plaintes de la pauvre femme.

— Je ne dis pas, mais que voulez-vous que j'y fasse ? Si l'on voulait écouter toutes ces demandes, les fonds de l'année y passeraient dans un mois. Nous avons à peu près la centième partie de ce qu'il faudrait pour soulager efficacement les maux de cette sorte. Les employés verront ce qu'ils ont à faire. Six enfants ! Elle a quarante ans au moins, cette femme-là !

Vint un curé de campagne, qui dénonçait l'instituteur comme ayant refusé de chanter au lutrin, et dont l'épître, conçue en termes arrogants, se terminait ainsi : « monsieur le préfet jugera, je pense, qu'un tel exemple d'irréligion ne peu qu'affaiblir le respect de l'autorité, déjà si ébranlé dans les masses, et que nous ne pouvons en conscience le recommander à notre troupeau ; que si de fâcheux exemples, souvent trop éclatants, ne viennent pas contrarier d'une façon trop évidente nos exhortations. »

— Dieu me pardonne, dit le préfet, ce papelard a l'intention de jeter là quelque pierre à mon adresse. Ils ne me trouvent pas assez dévôt, non point parce que je ne pratique pas; ça leur est égal, pourvu que j'officie aux grandes fêtes, et c'est ce que je fais rigoureusement ; mais parce que je n'ai jamais fait cadeau d'une châsse à des os de mort ni d'aucune robe à la Vierge. Tudieu ! j'aime mieux les vivants, et en fait de vierges... Pourtant, je ne suis voltairien qu'en tout petit comité; mais ils savent tout. Prenez la plume, monsieur Cardonnel, et répondez à ce digne prêtre avec autant d'esprit que de dévotion, et prenez garde que les choses soient bien balancées. Quant à l'instituteur, nous le signalerons au recteur.

Quand Roger eut fait la lettre, le préfet la lut et s'écria :

— C'est joli, mais trop vif. L'esprit l'emporte, et, maintenant que j'y songe avec plus de sang-froid, c'est lui qui doit céder le pas à la dévotion. Veuillez prendre une autre feuille de papier. C'est égal, vous rédigez fort bien.

Alors il dicta en atténuant ce qu'avait dit Roger.

Une lettre d'une écriture fine, assez élégante, écrite sur papier musqué, parlait de malheurs vagues et de la générosité bien connue de l'aimable et digne préfet que le département avait le bonheur de posséder.

— C'est une femme? dit monsieur Juin en prenant la lettre des mains de Roger. Oui, Marthe G... Répondez trois ou quatre lignes pour accorder une audience demain, dix heures du matin. Style administratif, impassible. C'est ici qu'il ne faut pas s'engager avant d'avoir vu.

— Voici deux demandes pour la fondation de bibliothèques dans deux communes rurales.

Le préfet haussa les épaules.

— La toquade actuelle. Ce sont pourtant ces imbéciles de libéraux qui propagent cela. En voilà un parti stupide! Continuellement occupés de ménager le chou et la chèvre, dont ils veulent le lait, les voilà maintenant qui imaginent de travailler à l'instruction du peuple, quand pour rien au monde ils ne voudraient changer la loi qui le condamne à travailler au bénéfice de leurs jouissances et de leur oisiveté. Et devinez comme ils s'y prennent? En acceptant tous les donateurs et tous les livres, sans choix aucun. Cela rappelle la distribution effrénée de bibles aux Chinois et aux Algonquins. Un tel système n'est dangereux tout au plus que pour nos arrière-neveux; car il va sans dire que la tolérance de ces braves gens, si elle accepte les publications apostoliques, n'aura pas attendu le socialisme. Cependant il y a parmi eux des gens à surveiller, et la chose en principe est à entraver le plus possible, sans en avoir l'air. Quelles signatures?... Oh! Pelleport, un rouge! Attendez, je dicte :

« Monsieur,

» La population de Franclave est essentiellement » agricole; elle est disséminée dans la campagne. Les » distances entre les habitations et l'agglomération prin- » cipale, peu importante d'ailleurs, sont considérables. » Les travaux des champs absorbent tous les instants » du cultivateur; vous ne le trouverez jamais très- » disposé à venir, le soir, s'endormir sur un livre (1).

» Par ces motifs, l'autorisation que vous me demandez » est tout à fait inutile. C'est avec regret que je le » constate, en vous félicitant de votre zèle si bien inten- » tionné pour l'instruction populaire.

Le préfet,
JUIN DE LA PRÉE.

— Voyons l'autre?

Crésaille!... Ah! un libéral chrétien, un niais remuant. Pour celui-là, il n'y a pas moyen de le refuser. Parlez-lui seulement du danger des mauvaises passions chez les esprits incultes, et de sa *haute responsabilité*, je réponds que ses choix n'éveilleront pas la fibre révolutionnaire.

A ce moment, entra un chef de bureau qui paraissait assez agité ; il tenait à la main plusieurs imprimés.

— Et qu'y a-t-il, monsieur Gérard?

— Il s'agit des élections prochaines, monsieur le préfet. Ces circulaires dépassent toutes les bornes. En voici une d'un républicain et l'autre d'un légitimiste, qui vraiment sont à déférer au parquet. Je ne sais si vous en jugerez comme moi.

— Voyons celle du légitimiste :

« Pour moi, la révolution française est, après le crime » des Juifs, le plus grand des crimes et la cause unique » de toutes les calamités, de toutes les convulsions, de » tous les désastres que la France a subis depuis qu'elle » a consenti à se courber sous son joug (2). »

— Eh! eh! c'est réussi, dit en riant le préfet. Et quel est le signataire?

— Le général M...

— En voilà un sabre qui sait parler! C'est tout de même difficile à laisser passer. Je vais écrire confidentiellement au général, monsieur Gérard, et le prier d'être plus politique. Il est vrai qu'il sait bien que nous ne le soutenons pas ; puis j'en référerai au ministre de la guerre.

— Pensez-vous qu'on le destitue ? demanda Roger.

— Non, mon cher monsieur, répondit en souriant monsieur de la Prée. Il sera seulement changé de résidence.

(1) Historique.

(2) Historique. Circulaire de monsieur de Mon'arby, général de brigade, *promu depuis* au commandement des divisions de la Drôme et de l'Ardèche.

denco, avec de l'avancement. Peut-être s'ennuyait-il où il est. Et maintenant qu'a dit le républicain ?

Il parcourut la circulaire.

— Ce n'est pas mal du tout, dit-il ensuite en la passant à Roger. Au moins, c'est un esprit logique. Il démontre en termes très-clairs l'incompatibilité du suffrage universel et du régime monarchique. Diable! il ne faut pas laisser écrire ce monsieur-là. Envoyez, monsieur Gérard, cette circulaire au procureur impérial, s'il ne la connaît déjà, en lui disant que je suis d'avis d'une confiscation immédiate. Faites porter par un exprès. Tenez, écrivez ici, deux lignes suffiront.

Puis il sonna, et quand le garçon de bureau, porteur de la lettre, fut parti :

— Eh bien ! nos élections, où en sont-elles ? demanda le préfet en se tournant vers monsieur Gérard.

— J'y fais de mon mieux, monsieur le préfet. *Nos blouses* font merveille chez les marchands de vin ; ils disent que, si le républicain est élu, les principaux fabricants ont juré de fermer leurs ateliers, et l'on nous croit d'autant mieux que notre grand filateur, monsieur Braud, dit la même chose à qui veut l'entendre ; mais il y a un de ces messieurs qui nous fait grand tort, monsieur le préfet, parce qu'il agit non-seulement sur ses ouvriers, mais sur l'opinion publique : c'est monsieur Marchand. Je crois qu'il serait très-facile de le faire taire et peut-être de l'avoir avec nous. Voici comment : il a un de ses fils, un grand mauvais sujet, qui s'obstine à vivre à Paris, où il est employé au ministère des finances. Si l'on donnait à choisir à monsieur Marchand entre le renvoi de son fils du ministère ou sa nomination à une bonne perception du département, ce qui lui ferait faire tout de suite un mariage que les parents désirent beaucoup, je crois qu'il n'hésiterait pas longtemps.

— Bravo ! monsieur Gérard. Eh bien ! cela me semble facile, je vais m'en assurer, et... vous avez le moyen de faire sonder monsieur Marchand ?

— Oui, monsieur; nous avons quelques amis communs. Je m'en charge.

— Très-bien ! très-bien !

— Oh ! monsieur le préfet, j'ai d'autres tours dans ma gibecière. Je couve plus d'une bonne idée. Vous verrez.

— Monsieur Gérard, vous êtes un homme précieux. Vous mériteriez la croix.

— Je n'oserais m'en croire digne ; mais si monsieur le préfet croyait que cet honneur peut m'être accordé...

— Je dis comme vous, monsieur Gérard, je m'en charge ; seulement, vous savez, il faut réussir d'abord.

— Nous réussirons, monsieur le préfet, j'en suis certain !

A la fin de cette séance, Roger reçut deux rapports à faire, dont le préfet lui avait dicté le sens et les conclusions. La première concernait un tronçon de chemin de fer qui devait traverser le département, et il s'agissait de prouver que la ligne courbe est la plus courte, afin que ce chemin de fer desservît les propriétés d'un grand industriel, ami du gouvernement. Le second proposait d'allouer par exception une retraite, — au maximum, — à un ancien receveur général, qui n'avait ni atteint l'âge de la retraite ni exercé le temps nécessaire ; mais qu'un scandale financier avait forcé à donner sa démission. Il s'agissait de faire valoir *les infirmités qu'il avait contractées dans l'exercice de ses fonctions*, et d'émouvoir la pitié en faveur de cette famille, privée tout à coup d'un traitement de trente mille francs.

Roger examina les pièces à l'appui de ces demandes, médita un instant, et se mit à marcher avec agitation. Il avait à chercher des arguments contre sa conscience et à conclure à l'encontre de sa raison. Quelles infirmités pouvait avoir *contractées dans l'exercice de ses fonctions* un homme pourvu de grosses rentes, de beaux appartements, de bonnes voitures, de nombreux serviteurs, et qui n'avait autre chose à faire que des vérifications de comptes ? Quelle récompense pouvaient avoir méritée ses tripotages ? Pourquoi cette exception en faveur d'un homme qui avait joui pendant vingt ans d'un traitement de trente mille francs, quand on avait refusé — il y avait une heure — pareille supplique d'un pauvre employé renvoyé pour cause d'infirmités véritables, et qu'il devait avoir effectivement contractées dans l'exercice de ses fonctions de facteur de la poste, aussi écrasantes que mal payées.

— La loi est formelle, avait répondu le préfet ; il vous manque cinq ans ; je n'y puis rien, moi. Ce n'est pas ma faute, si vous n'avez pas accompli le temps qu'elle demande.

— Ni la mienne, avait soupiré le pauvre homme.

— Que voulez-vous ? Il faut être prévoyant, économiser pour sa vieillesse. Tout ce que vous pouvez obtenir, c'est une légère gratification de quarante ou cinquante francs. Faites un placet au ministre ; je veux bien l'apostiller. Nous verrons.

Et le pauvre avait dû remercier, et il s'en était allé tristement.

Aussi pourquoi n'avait-il pas économisé pour sa vieillesse sur son traitement de cinq cent quarante-sept francs ! Il n'était pas riche, lui, et sa position n'était pas intéressante, comme celle d'une famille bien née, qui se voit supprimer trente mille francs d'appointements et n'a pas trop de six mille francs pour se consoler !

Roger fit les rapports très-courts et avec un dégoût profond, s'excusant vis-à-vis de lui-même par la pensée que s'il refusait, un autre les ferait à sa place. Ses arguments furent d'une sécheresse extrême. Tandis qu'il s'évertuait à diriger le tracé du chemin de fer, à travers des plaines inhabitées, vers la riche demeure de l'industriel, il se demandait à combien de familles de travailleurs on enlevait ainsi un petit revenu, qui leur eut fourni secours, aisance ou joie ; combien de fatigues et de privations on leur imposait en les frustrant de ce réseau, qui eût desservi plusieurs villages.

Quand il eut fini, il s'essuya le front.

— J'étais encore indécis en politique, se dit-il ; si je reste ici quelques semaines, je deviendrai plus que républicain.

Le lendemain, ce ne fut qu'à midi que le préfet parut, toujours souriant. On déjeuna, et, comme la veille, on passa au dépouillement de la correspondance ; après quoi monsieur Juin de la Prée reçut les communications des chefs de bureau et leur donna ses ordres ; à l'employé du bureau des secours :

— Ah ! lui dit-il d'un ton confidentiel, assez haut toutefois pour être entendu de son secrétaire, j'ai à vous recommander une misère des plus intéressantes, une femme bien née, tombée dans le malheur, et qu'il faut obliger avec discrétion. Faites-lui remettre cent francs à domicile.

— Fort bien, monsieur le préfet ; veuillez me donner son adresse.

— Ah ! oui, son adresse... où est-elle ? Ne savez-vous pas, monsieur Cardonnel, la lettre d'hier ?

— Cette pauvre veuve, mère de six enfants ? Très-bien, monsieur.

— Mais pas du tout, il s'agit d'une jeune femme; elle s'appelle Marthe, voilà tout ce que je sais.

— Ah ! hum !... sans doute, celle qui est venue ce matin au petit lever, dit l'employé dans sa barbe, en se penchant sur Roger pour l'aider à chercher dans les papiers. Oui, oui, c'est intéressant. Et c'est pour ça que je suis obligé de refuser dix francs aux vrais meurt-de-faim. Ah ! sac...

C'était un vieux à tête de loup, qui n'en avait pas moins l'air d'un brave homme, et le rouge lui en était monté à la figure, tandis qu'il bougonnait ainsi. On retrouva l'épître, et le vieil employé sortit en l'emportant d'un air de mauvaise humeur, dont le préfet ne fit que sourire.

Le préfet paraissait d'ailleurs préoccupé d'une autre lettre qu'il avait reçue dans la matinée, dont le parfum emplissait encore le cabinet. Ayant fait appeler l'architecte de la préfecture :

— Monsieur, lui dit-il, j'attends sous huit jours une femme de mes parents, élégante et charmante, du goût le plus fin; je voudrais la bien recevoir, et franchement nos appartements sont affreux et tout à fait indignes d'elle. Il faudrait nous créer là, rapidement, un joli boudoir parisien. Vous êtes un homme de goût; je me fie à vous; voyez donc cela. J'irai vous rejoindre tout à l'heure. Nous allons jeter un coup d'œil sur vos rapports; monsieur Cardonnel.

L'architecte sortit, et Roger présenta ses rapports, sur lesquels le préfet fronça bientôt le sourcil.

— Mais je ne reconnais pas là votre facilité; monsieur, dit-il à Roger; c'est d'une sécheresse à faire peur, cela manque de conviction.

— C'est vrai, monsieur, je n'en avais pas, dit Roger.

— On en a quand on veut, mon cher monsieur, quelle folie! Voyons, seriez-vous puritain? C'est fort mal porté.

— Je vous avoue, monsieur, que j'ai le ridicule de ne savoir dire que ce que je pense.

Monsieur Juin fit entendre un sifflement moqueur et haussa les épaules.

— Seule! allons donc! C'est singulier. Un homme de votre mérite ne peut pas vouloir bêler avec le troupeau. Quoi! vous pouvez trouver mauvais qu'on réclame un soulagement pour une famille tombée de la richesse dans l'infortune? Mais c'est de la cruauté, cela! Six mille francs, songez-y, pour des gens habitués au luxe, c'est la misère.

— Ce sont de telles gens, monsieur, qui peuvent faire des économies; j'ai songé à ceux auxquels l'on n'accorde rien.

— Jeune homme, il faut que le socialisme vous ait ôté le jugement.

— Je n'en ai jamais rien lu.

— Est il possible? Alors vous avez besoin d'étudier l'économie politique. Elle vous dira comment la constitution sociale *est* par ce qu'elle est, absolument comme le bon Dieu, et ne peut pas être autrement. Tous nos besoins, mon cher monsieur, sont relatifs; en ceci la morale n'existe pas. Il y a telles recherches qui peuvent sembler insensées, et qui, pour une femme élégante, par exemple, sont plus nécessaires que le pain. En somme, toutes les conditions se compensent, et il n'y a rien de plus juste au bout du compte que l'inégalité.

— Permettez, monsieur, dit Roger. Il y a pourtant une distinction capitale à faire. L'enfant qui demande la lune, l'homme qui veut un cordon, la femme qui veut des diamants, ce ne sont pas là des besoins vrais. Il n'est plus question ici que de la spirale capricieuse du désir, qui toujours monte et ne finit jamais. Ce sont des besoins relatifs ou plutôt de simples désirs, qui usurpent un nom sérieux. Mais il y a des besoins absolus, commun à toute l'espèce humaine : manger, boire, dormir, se chauffer l'hiver, avoir des vêtements suffisants et propres, un logement aéré, des soins dans la maladie, le repos dans la vieillesse, la liberté pour l'enfant de développer ses forces intellectuelles et physiques, l'instruction, une alternative mesurée de travail et de loisir. Voilà des besoins vrais, car la souffrance et l'atrophie répondent à leur non-satisfaction. Le traitement d'un bas employé, tel que celui d'un facteur de la poste, par exemple, c'est-à-dire cinq cent quarante-sept francs, ou même celui d'un expéditionnaire, quinze cents francs, peuvent-ils actuellement suffire à ces besoins? Non. S'ils le pouvaient, comment d'autres auraient-ils besoin de cinquante fois ou de vingt fois plus?

— Ah çà, dit le préfet en riant, vous êtes un vrai démagogue. Fort bien, nous aurons de quoi causer. Il ne faudrait pourtant pas, monsieur Cardonnel, pousser tout cela trop au sérieux; j'entends jusqu'à nuire à vos fonctions. J'espère vous convaincre facilement. Mais, en vérité, où prenez-vous tout cela? Ah! voilà ce que c'est que le matérialisme. Depuis qu'on ne compte plus sur les peines et les récompenses de l'autre monde, on s'inquiète beaucoup trop en celui-ci de cette fausse idée de justice, qui devait rester mystique à perpétuité. Qu'est-ce qu vous fait sourire, jeune homme?

— Je vous demande pardon, monsieur, c'est une question qui m'a traversé l'esprit.

— Faites-la.

— Je me demandais si vous croyiez vous-même à ces peines et à ces récompenses.

— Ah! ah! vous voulez tout savoir, je le vois. Eh bien! monsieur, *comme préfet*, j'y crois! J'y crois, *avec toute l'indignation d'un honnête homme et d'un chrétien, contre ces doctrines funestes et ravalantes qui tendent à bouleverser la société. Comme homme*, je tiens à prendre des plaisirs de ce monde toute la part que je puis, jugeant que c'est le plus sûr. Maintenant le ciel n'a jamais été autre chose qu'une image de la terre; si l'on a glorifié les humbles, c'était la bascule nécessaire pour leur faire prendre patience; mais si là-haut, où l'on dispose de l'infini, le nombre des élus est resté petit, comment pourrait-il en être autrement sur la terre ? Lisez les économistes, monsieur Hoger; il vous diront que *la misère est un mal nécessaire*, que *dans la meilleure organisation sociale, la misère et l'inégalité sont choses inévitables* (1). Le pieux Léon Ramber vous dira... Tenez, je l'ai ici.

Et le préfet, se dirigeant vers la bibliothèque de son cabinet, mit la main sur le volume.

— Il vous dira que *vouloir supprimer la misère, c'est en quelque sorte condamner la Providence;* qu'*en retranchant la pauvreté de ce monde, on en retrancherait le travail.* Les économistes vous prouveront que l'aumône est un gaspillage de fonds et ne sert qu'à contrarier les arrêts de la nature, qui veut que tout homme dont le riche n'a pas besoin disparaisse de ce monde. Il faut lire et méditer tout cela; car, si vous voulez devenir homme d'État, vous devez perdre les illusions poétiques et enfantines du sentiment; vous êtes dans la nécessité de vous bronzer le front et de vous cuirasser le cœur. Oui, comme l'établit Renan, le spectacle du luxe, de la distinction et du bonheur des classes élevées, est le seul épanouissement auquel peuvent prétendre les classes pauvres, de même que dans la fleur, admirable de couleurs et de parfums, s'accomplit la destinée de l'humble racine; l'égalité, si elle était possible, serait la mort du beau, la fin de toute élégance. Et je finis par un argument *ad hominem* : Vous êtes jeune et beau garçon, fils d'une famille qui place en vous son espoir. Vous voulez parvenir, vous aspirez aux honneurs et à la richesse, et vous parlez d'égalité! Pourquoi ne vous êtes-vous pas fait maçon? Il faut être logique.

Monsieur Juin de la Prée sourit d'un air satisfait en voyant Roger déconcerté par les derniers mots, et sortit en lui faisant un signe amical.

— Il est certain que j'ai besoin de réfléchir, se dit Roger; mais si vraiment l'injustice et l'égoïsme étaient la loi de la vie, adieu ma jeunesse, adieu la joie intime du cœur, adieu le sourire de l'espérance et jusqu'à l'amour même. Il me semble que j'aurais tout perdu.

A partir de ce jour, il ne fit plus d'objections, se bornant à écarter les enseignements de l'aimable préfet et à observer le train des choses.

Roger vit *épurer* le jury; il écrivit sous la dictée du préfet des circulaires aux juges de paix, qui les changeaient en agents de police tant à l'égard des maires que des citoyens, *dont les opinions ne répondaient pas à l'esprit d'ordre qui dirigeait le gouvernement.* Au sujet de l'élection prochaine, il vit distiller la calomnie, se jouer tous les moyens, l'intimidation et la corruption agir. Il vit fonctionner l'inégalité sous toutes ses formes, sanc-

(1) Dunoyer.

tionnée d'un côté par l'impassibilité des masses, que ces choses, dans leur ignorance, ne peuvent toucher, de l'autre par la peur du sabre, *ultima ratio* de la génération d'Attila à celle de Voltaire. Il vit la littérature et la philosophie d'un siècle de rénovation intellectuelle et morale, qui, au drapeau du droit divin, a substitué celui du droit humain, servir au fourbissage des casseroles impériales et préfectorales; il vit décorer des chenapans et jeter des honnêtes gens sur le pavé; il vit la loi violée comme en un jour de saccage, et la France traitée en pays conquis. Et le jour où n'en pouvant plus voir davantage, il s'apprêtait à donner sa démission, il reçut l'une dans l'autre ces deux lettres de son père et de sa mère.

« ..... Après la cruelle impression que j'ai reçue, mon cher Roger, de ta retraite d'une place qui nous avait coûté tant de soins, et nous faisait concevoir tant d'espérances, la nouvelle que me donne ta mère de ta nouvelle position, encore plus avantageuse que t'a procurée le prince Ghilika, m'a rendu l'espoir et la vie. J'espère que cette fois tu sauras maîtriser les vivacités de ta jeune tête, et t'appliquer au travail sérieux d'un homme qui veut parvenir. J'ai travaillé pour toi depuis vingt-cinq ans, et je serai heureux de tous les sacrifices que tu m'as coûtés, si je puis te voir à ton tour commencer ton travail d'homme et remplir ton devoir vis-à-vis des tiens. Songe, mon enfant, que la vie n'est pas une fantaisie, mais une tâche sévère, qui n'est sans doute pas façonnée au gré de tous nos désirs, mais que nous devons accepter telle qu'elle est, puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de la réformer. Remplis simplement les fonctions qui te sont confiées, quand même tu n'en pénétrerais pas du premier coup les raisons et l'utilité. Ne raisonne pas trop vite: c'est toujours le tort des jeunes gens, quand ils devraient songer pourtant qu'il y a chance que tout le monde soit plus raisonnable qu'eux, et qu'il y a sûrement de bonnes raisons pour que les choses soient ce qu'elles sont. J'espère que monsieur Juin de la Prée tiendra la promesse qu'il a faite au prince, et que j'aurais le bonheur de te voir dans un an sur l'échelle du pouvoir administratif. Je sais que tu avais un brin d'opposition dans l'esprit, mais il faut oublier cela; beaucoup de mauvaise têtes critiquent ce gouvernement, et, j'en conviens, aussi quelques gens de mérite; il y a bien quelques reproches à faire à son origine; mais il n'en est pas moins servi par tout ce qu'il y a d'hommes considérables et bien posés dans la nation, et obéi par tout le monde; il n'y a donc pas de déshonneur à en faire autant. Enfin je t'avoue que toutes mes ressources me sont en ce moment nécessaires pour maintenir à Paris ta mère et ta sœur, qui y font une dépense du diable. Il paraît qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Mais, quand Émilie sera mariée (quel beau mariage! mon fils, j'en suis trop heureux!), eh bien! ma foi! il sera temps; car mes économies n'allaient pas au bout du monde. Tâche d'ici là de faire le mort, puisque tu as des appointements qui, avec la table et le logement, doivent amplement te suffire. Après je serai à ta disposition; mais j'espère que tu n'en auras pas besoin.

» Ton père qui t'embrasse,

» TIMOLEON CARDONNEL. »

« Mon cher enfant, disait madame Cardonnel, le chagrin de ton absence est compensé pour nous par la pensée de la belle position que tu occupes. Nous voici dans les grandeurs jusqu'au cou; je ne me sens pas de joie, Toujours j'avais eu le pressentiment de cette grande fortune, depuis le jour où, après avoir tant désiré d'avoir des enfants exceptionnels en intelligence et en beauté, j'ai reconnu que le ciel m'avait exaucée. Le prince, mon cher fils, a enfin parlé à ta sœur; j'avais eu soin de les laisser seuls ensemble. Il s'est mis aux genoux d'Émilie et lui a dit que ses vœux les plus chers étaient d'être son époux; mais qu'il avait à compter avec l'ambition de sa famille, qui voulait le marier avec une princesse du pays. Il avait écrit à son père et faisait faire là-bas des démarches actives pour obtenir son consentement. Il a même proposé à ta sœur (elle m'a dit cela en grande confidence, n'aie pas l'air de le savoir) un enlèvement qui, dit-il, vaincrait tous les scrupules et toutes les résistances de sa famille, parce que, paraît-il, un Moldave n'a que sa parole et que c'est là-bas une chose sacrée. Mais ta sœur a repoussé avec indignation cette proposition. Pourtant, il n'y avait que ce moyen, en les accompagnant moi-même... Je sens toutefois combien c'est grave, et je crois d'ailleurs que ton père ne pourra jamais s'y décider. Combien durera la résistance de cet abominable vieux prince? Nous faisons ici une dépense d'enfer. Le prince est si magnifique... Il a offert des diamants à ta sœur; mais elle les a noblement refusés. Ils ne peuvent être que la parure de la princesse Ghilika, a-t-elle dit. Mon fils, il y a des duchesses qui nous envient! Avec cela nous manquons d'argent, et je te supplie d'être économe: ton père est aux abois... Garde bien la place que tu as. Mais je ne puis croire qu'il soit même utile de te dire cela. Tu n'es pas une mauvaise tête, et ce n'est qu'à des scrupules exagérés qu'il faut attribuer la fugue que tu as faite. Beaucoup de gens me complimentent sur ta situation. C'est un marche-pied pour arriver à tout, et tu sais que tous les honneurs et les agréments de ce monde sont pour les gens en place.

» Ta tendre et heureuse mère,

» ALMÉDORINE CARDONNEL. »

Roger se prit la tête à deux mains avec désespoir.

— Ils me rendront fou, dit-il; que faire? Mon sentiment n'est pas douteux; mais ai-je le droit de me donner raison contre tout le monde? et même est-il possible, est-il probable, que, plus que tout le monde, je puisse avoir raison? La France, l'Europe, l'humanité, sont aux pieds des gens que je méprise; ils trônent sur les estrades, ils dominent dans les conseils; on se courbe sur leur passage. Ils ont à leurs pieds les acclamations de la foule, les éloges des savants, l'hommage de tout ce qui compte; car peu de leurs ennemis ont le pouvoir de compter. La littérature, au moins en grande partie, les couronnes, de concert avec la religion... Oui! Eh bien! ou je suis halluciné, et il ne fait pas jour à midi, où ces gens-là commettent des infamies.

Serait-il vrai, comme l'affirme le préfet, que la politique exige cela, et que le maintien du privilége est nécessaire au salut de la société?... Au moins, en ce qui me regarde, une chose est certaine: c'est que je ne suis pas né pour ces pratiques, elles m'écœurent. Dois-je m'en accuser? M'efforcer de les trouver bonnes?... Mais, au nom de la réalité même, toutes les fois que je verrai quelque part de la franchise en quoi que ce soit, je pourrai considérer la chose comme digne d'attention, de respect même... Mais là où je rencontre la fourberie, où je vois la conscience, la foi, l'intérêt d'autrui livrés comme marchandise dans l'ombre, il faut que j'abjure tout mon être, que je devienne fou ou que je dise: Ceci est le mal?

Mais alors il revoyait et entendait monsieur la Prée lui dire de son ton railleur et léger:

— Vous voulez parvenir, vous aspirez aux honneurs et à la richesse, et vous parlez d'égalité! Pourquoi ne vous êtes-vous pas fait maçon?

Cet argument semblait à Roger formidable. Il ne voulait pas plus être maçon qu'il ne voulait être coquin; mais il désirait être privilégié, c'était une inconséquence que de repousser le privilége. Il essayait alors d'établir les choses du plus au moins et entrait dans une foule de considérations où il sentait fléchir sa bonne foi sous l'égoïsme. Il se noyait enfin dans les tristesses et les incertitudes où vivent tous ceux de notre temps qui rejettent les corruptions du vieux système sans savoir par quelle organisation le remplacer.

Monsieur Juin, toujours plein d'attention pour son jeune secrétaire, le présenta dans les maisons où il allait lui-même. Dans ces maisons, les premières de la ville, aucun homme n'était plus aimable et plus aimé que monsieur le préfet. On le recevait avec un empressement plus vrai que cérémonieux. Les femmes l'entouraient et l'admiraient; on l'écoutaient, et réellement nul esprit n'était plus charmant. Il donnait à son effroyable scepticisme moral les grâces de l'indulgence et les charmes de la tendresse, et Roger lui-même ne pouvait pas échapper à la séduction des paroles et des manières de cet homme, quelque répulsion qu'il éprouvât pour ses actes.

Un jour ils achevaient de déjeuner, quand on apporta une dépêche à monsieur Juin de la Prée. Il en parut à la fois fort ému et fort embarrassé, et après un instant de réflexion :

— Il faut que je parte sur l'heure, dit-il à Roger, sans même avoir le temps de dépouiller ma correspondance; ayez la bonté de faire pour le mieux, et de remettre à demain ce qui pourra vous embarrasser. Je ne prévois rien d'important. Il faut d'ailleurs que vous appreniez à me remplacer, vous ferez vos premières armes.

Il se fit aussitôt conduire au chemin de fer en disant aux domestiques de la préfecture que monsieur Cardonnel répondrait pour lui en son absence.

Roger fit sa besogne ordinaire avec la même répugnance, dîna seul, et allait sortir quand on introduisit près de lui un jeune homme porteur d'une boîte. Ce personnage avait des allures mystérieuses; il salua obséquieusement et ouvrit sa boîte et d'une voix contenue :

— Je viens, monsieur, de la part de mon beau-père vous montrer un spécimen de notre opération. C'est admirablement réussi, et le plus avancé y serait trompé. Voyez : voici une des vieilles pièces d'argenterie et voici le ruolz. Qu'en dites-vous ? La seule différence est à l'avantage de notre travail; il est plus brillant et solide, je vous en réponds ! Cela peut durer vingt ans et plus sans altération, au moins pour les pièces qui ne servent pas journellement, et, d'ici à vingt ans, monsieur le préfet aura le temps...

Roger regardait et écoutait comme un homme qui a peine à comprendre.

— Je ne suis pas le préfet, dit-il enfin, et je ne sais ce que c'est que cette affaire. Monsieur le préfet sera ici demain ; vous pourrez revenir.

— Vous n'êtes pas le préfet? murmura l'orfèvre confus, mais alors... il ne faudra pas parler de cela, monsieur.

— J'en serais fort embarrassé, monsieur; je ne sais ce que c'est et je ne m'occupe pas ici des choses du ménage.

L'orfèvre le regarda d'un œil équivoque et partit, espérant ne pas avoir été compris.

— Brrr ! fit Roger, en frémissant des pieds à la tête après le départ de cet homme, je suis décidément dans une caverne de bandits!

Le préfet arriva le lendemain, ramenant avec lui *sa parente*, une Parisienne de la plus haute élégance et des plus... maniérées. Elle fut installée dans les appartements préparées pour la recevoir, et dont l'architecte avait fait un nid de satin et de dentelles, sans compter les aménagements nouveaux pratiqués à grand renfort de percées et de cloisons.

Madame Juliette de La Vaude — c'est le nom que portait la dame, — prit le lendemain possession entière de la préfecture. Elle partageait les repas du préfet et de Roger, et tout d'abord il ne fut pas difficile au jeune homme de voir que sa bonne mine était appréciée. Madame Juliette daigna faire grande attention à lui et lui décocha même quelques regards langoureux. Il n'était pas difficile non plus de voir que le préfet était fort amoureux de *sa parente*.

— C'est une des plus jolies femmes de Paris, avait-il dit à Roger.

Roger l'eût trouvée plus belle, si elle eût été moins maquillée et plus aimable, si elle n'eût eu par moments l'accent vulgaire et le mot grossier. Au bout de deux jours, il se demandait quelle pouvait bien être la compagnie que fréquentait *madame de La Vaude*, qui nommait les hommes de sa connaissance par leur nom, sans dire « monsieur » quelquefois par le petit nom, et parlait sans détour des amants de ses bonnes amies. Un soir que le préfet, à son grand regret, dut accepter un dîner en ville, Roger et madame Juliette dînèrent seuls ensemble. La jeune femme était descendue pimpante et coquette, et ses yeux brillaient d'un éclat nouveau. Elle voulut faire la maîtresse de maison et servir Roger, l'accablant de prévenances et de petits soins, et lui adressait à tout propos des compliments, dont le jeune homme avait assez de peine à n'être pas ému.

— Quoi ! vingt-cinq ans! Je vous en aurais donné vingt-deux ou vingt-trois à peine. Vingt-cinq ans! et vous n'êtes que secrétaire ! Voilà comme on traite en ce monde les hommes supérieurs. Je connais des bons-hommes de plâtre et de pain d'épice qui sont à vingt ans secrétaire d'ambassade; à vingt-cinq ans déjà dans les grandes positions. Vous manquez peut-être de protecteurs, car cela est tout. Mais savez-vous que j'ai fait un sénateur, moi? J'ai de hautes connaissances, monsieur Cardonnel, et il paraît qu'on ne peut rien me refuser.

Elle disait cela en jetant dans les yeux du jeune homme ses plus doux regards, et penchant vers lui sa jolie tête d'un air d'abandon naïf :

— Le croyez-vous ?

— Ce n'est que trop facile à croire, madame, répondit-il en baissant les yeux et en rougissant.

— Eh bien, alors, je veux vous demander une chose, c'est de vous laisser protéger par moi.

— En ai-je le droit, madame?

— Oh ! comme vous y allez !... Eh bien, et le patron?

Roger ne savait pas vraiment être allé si vite et n'en avait pas eu l'intention. Il fut épouvanté de la méprise et s'excusa gauchement.

— Vous êtes un véritable enfant, s'écria madame Juliette en riant. Bon Dieu ! quelle timidité ! A cette heure, on vous donnerait seize ans. Quoi? vous avez encore peur des femmes ? Avez-vous peur des revenants?

— Je ne pense pas.

— Donnez-moi le bras pour une promenade au jardin. Moi, j'ai peur de l'ombre !

Roger eût préféré sortir seul ; mais il obéit. Quand ils furent dans les allées, — et, malgré sa peur de l'ombre, madame Juliette prit les plus obscures, tant la présence de Roger la rassurait, — elle lui renouvela sa question d'un ton languissant :

— Voulez-vous que je vous protége?

Roger s'était aguerri devant la persistance du danger.

— Je vous remercie, madame, répondit-il résolûment. Je veux tâcher de parvenir par moi-même.

Cette réponse jeta madame Juliette dans un accès d'hilarité.

Madame Juliette reprit alors en s'adressant à Roger :

— Vous êtes le jeune homme le plus extraordinaire que j'aie jamais vu ! Mais d'où venez-vous, bon Dieu ? Pourquoi n'avez-vous pas dit que vous vouliez arriver par votre mérite seul ? C'eût été plus cliché. Eh bien ! mon pauvre enfant, vous n'arriverez pas du tout, je vous le prédis. D'abord, vous n'êtes pas galant vis-à-vis des femmes? C'est un grand moyen. Voyez Juin : c'est par là qu'il est devenu préfet ; c'est mademoiselle Abigaïl, celle qui m'a précédée au Vaudeville, qui l'a lancé dans la compagnie du prince N... Quand on a soupé plusieurs fois ensemble à la Maison-d'Or, on n'a plus rien à se refuser, et c'est comme cela que Juin est devenu administrateur de la France. Toujours un peu flon-flon, et pas solennel comme d'autres ; avec cela très-hardi. Sa séparation d'avec sa femme, ça n'est pas dan

les règles de l'administration. Chacun se dévore à huis clos, soit ; mais qu'on reste ensemble. Eh bien ! on lui passe tout. Savez-vous pourquoi ? Parce que c'est un homme qui adore les femmes, ce qui fait qu'elles en raffolent. Jeunes, vieilles, bégueules ou autres, elles l'intéressent toutes ; il a toujours quelque chose d'aimable à leur dire, et ce qu'il dit, il en pense toujours un peu. Les plus honnêtes d'ici feraient une révolution pour conserver leur préfet. Avec ça, il n'est plus jeune du tout ; mais, ma foi ! il est si vif et si galant, qu'on le trouve plus charmant que bien des jeunes gens trop flegmatiques.

— Madame, dit Roger, croyez-vous à l'amour ?

— Lequel ? demanda-t-elle en riant.

— Celui qui tient à garder... au milieu des plus grands dangers... la foi jurée.

— Décidément, dit madame Juliette avec un nouvel éclat de rire, vous êtes le merle blanc ! Mais où prenez-vous qu'il y ait danger ? Moi aussi, je garde la foi jurée ; seulement, pendant que mon préfet, là-bas, fait la cour à deux ou trois dames, je cause avec un jeune secrétaire, qui pour être timide, n'en est peut-être pas moins présomptueux. Brrr ! il fait froid ; remettez-moi donc mon châle sur les épaules.

Elle le retint une heure encore, s'appuyant sur son bras, ingénieuse en coquetteries ; puis, le ramenant enfin vers la maison, à l'heure où monsieur Juin devait arriver :

— Promettez-moi, lui dit-elle, que si nous nous rencontrons à Paris quelques jours plus tard, vous me direz la vérité pure...

— Sur quoi, madame ?

— Sur la foi jurée.

— Il faut bien vous le promettre, puisqu'on ne peut rien vous refuser.

Elle le menaça du doigt en riant et remonta dans sa chambre.

A dater de cette soirée, Roger s'attacha à éviter des tête-à-tête que madame Juliette, au contraire, cherchait avec ardeur. Le préfet sut gré à son jeune secrétaire de cette réserve ; mais madame de La Vaude, ou plutôt l'actrice du Vaudeville, comme elle l'avait elle-même, sans y penser peut-être, dit à Roger, finit, pour cette raison ou pour toute autre, par trouver la préfecture ennuyeuse et par la quitter au bout de deux semaines.

Au sujet de son propre départ, le jeune Cardonnel s'était fixé à lui-même un mois d'épreuve, et le terme approchait ; il sentait de plus en plus, malgré l'appréhension du chagrin et de la déception qu'il allait causer à sa famille, qu'il lui était impossible de prolonger cette situation.

L'élection avait eu lieu, accompagnée de tripotages qui soulevaient le cœur de Roger. Ils avaient eu leur récompense, et monsieur Gérard avait gagné la croix ; le candidat impérial avait la majorité. Toutefois, on avait eu de la peine ; l'opposition se réveillait dans le département. La préfecture était dans tout l'enivrement de la victoire, quand un commissaire de police, débarquant de l'express, se présenta. Il venait de signaler un cas fort grave : dans la commune de C..., commune de douze cents électeurs, où dominaient les *mauvaises doctrines*, le scrutin, par une maladresse fâcheuse due à trop de zèle de la part du bureau, — tout installé quand les électeurs avaient pénétré dans la salle, irrégularité déjà hautement remarquée par les *esprits inquiets* de l'endroit, — le scrutin donc avait proclamé quatorze cents votes acquis presque en totalité au candidat impérial. Voyant cela, huit cents électeurs s'étaient transportés près d'un notaire et lui avaient fait dresser un acte par lequel ils déclaraient tous avoir voté pour le candidat de l'opposition, et demandaient l'explication de l'énigme. C'était un scandale affreux, et le commissaire, consterné, venait demander au préfet ce qu'il fallait faire.

Le sang-froid et la lucidité de monsieur Juin de la Prée brillèrent en cette circonstance. Quand le commissaire eut achevé son récit :

— Vous n'avez fait aucune arrestation ? lui demanda-t-il.

— Mais, monsieur le préfet... comment... le bureau ?...

— Le bureau ! s'écria le préfet. Mais vous êtes donc, monsieur, dépourvu de tout sens gouvernemental ? Je parle, il va sans dire de nos adversaires.

— En vérité, monsieur le préfet, cela ne m'est pas même venu à la pensée... Nous sommes déjà assez compromis, à ce qu'il me semble...

— C'est pour cela, monsieur, qu'il fallait faire des arrestations. Il doit y avoir eu quelques prétextes, cherchez bien.

— Il est vrai que la boîte a été bousculée, mais, dans l'indignation....

— La boîte bousculée !... Et vous n'en disiez pas un mot ?... vous n'avez pas arrêté les coupables sur-le-champ ?... Vous n'êtes pas, monsieur, à la hauteur de vos fonctions. Quoi ! l'urne insultée ! Cette urne sacrée, qui représente la majesté populaire et ses inviolables décrets !... Nous sommes ici, messieurs, pour faire respecter la souveraineté du peuple, et nous ne souffrirons jamais que des audacieux contempteurs de l'ordre et des lois se permettent d'y porter une main sacrilège !... Retournez en hâte dans votre ville, monsieur, et procédez sur-le-champ aux arrestations nécessaires. Ceux qui ont touché à l'arche sainte de notre constitution doivent être punis. Et voici la solution de cette affaire, ajouta-t-il en changeant de ton subitement, et en souriant dans sa supériorité d'homme d'Etat.

Tous l'admirèrent, car ceci se passait en présence de plusieurs chefs de bureau et employés ; tous, excepté peut-être le chef de la comptabilité, qui, à l'exception d'un léger sourire, garda l'air renfrogné qu'il avait depuis son apparition dans le cabinet. Il resta le dernier, et tandis que Roger copiait dans un coin diverses pièces.

— Monsieur le préfet, dit le chef assez brusquement, voilà pourtant une chose que je ne puis faire.

— Qu'est-ce, monsieur ?

— Cette note de quatre mille sept cent vingt-neuf francs, prix des réparations et enjolivements faits à la préfecture dans les appartements de... cette parente de monsieur le préfet. C'est une dépense qui n'a pas été autorisée par le conseil général.

— Au diable le conseil général ! dit le préfet en haussant les épaules ; il veut mettre le nez partout. Des gens qui ne comprennent rien !...

— Monsieur le préfet, je ne suis pas responsable et je ne puis pas payer ; il n'y a pas de fonds pour cela.

— Ah ça ! mon cher, croyez-vous que je vais me ruiner à embellir les monuments de l'Etat, moi ? Ça regarde le département.

— Vous savez aussi bien que moi, monsieur le préfet, que le département ne veut payer que les dépenses qu'il ordonne, et que celles-ci... n'étaient peut-être pas nécessaires.

Le préfet haussa les épaules de nouveau.

— Allons donc ! ne faites pas ainsi de la mise en scène. Le département n'est pas si méchant que ça ; il paye très-bien et peut payer plus encore. Ecoutez, je veux bien transiger, car je n'aime pas les disputes. Mettez cela sur un autre exercice.

— Je n'en ai pas le droit. Ce sont là des choses...

— Vous l'avez fait d'autres fois. Est-ce que vous voulez que nous nous brouillions cette année, mon cher monsieur Pansard ? Est-ce que vous n'avez pas à me recommander votre fils ? Voyons, il faut s'entr'aider les uns les autres, et, quand votre supérieur a besoin de vous, il ne faut pas abuser de votre position.

— Je voudrais que monsieur le préfet n'abusât pas de la sienne, dit le chef de bureau, ému et perplexe.

— Bah ! laissez donc, tout ceci n'est rien. Quels sont les fonds que vous avez en caisse?

— Neuf mille francs pour les hospices, quelques centaines de francs pour les écoles, et...

— Eh bien ! attribuez cela sur les hospices; faites un virement.

— Ah ! monsieur le préfet, je voudrais bien vous être agréable; mais réellement...

— Faites ce que je vous dis, j'en prends la responsabilité. Bah ! l'on n'y fera peut-être pas attention. En tout cas, je me charge de faire entendre raison au conseil.

Son travail achevé, Roger chercha le préfet pour lui annoncer son départ. Il le rencontra, au seuil des jardins, aux prises avec un solliciteur et s'arrêta pour attendre. Quelques mots lui apprirent vite ce dont il était question. C'était un homme qui avait fraudé l'octroi et voulait échapper aux conséquences du procès-verbal.

— Es-tu fou, malheureux? disait le préfet, qui volontiers, comme les seigneurs d'autrefois, tutoyait les gens du peuple; tu viens me demander de te protéger contre la loi !

— Eh! monsieur, vous êtes si bon ! C'est ma sœur qui m'a conseillé de venir vous trouver, parce qu'elle dit comme ça que vous êtes le plus aimable homme de toute la terre.

— Tu as une sœur?

— Oui bien, monsieur, et une jolie fille, allez !

— Tu as une sœur, imbécile, et c'est avec ta vilaine figure barbue que tu viens me demander une grâce? Envoie-moi ta sœur demain matin et nous verrons.

L'homme partit, Roger pria monsieur Juin de la Prée de lui accorder quelques instants; ils s'avancèrent ensemble dans le jardin, et Roger dit simplement et froidement qu'ayant reconnu qu'il ne pouvait faire un bon administrateur, il préférait tenter une autre carrière. Monsieur Juin de la Prée parut fort contrarié.

— Je vous croyais plus raisonnable, dit-il vivement. Depuis quelque temps, vous vous taisiez et je vous croyais en train de vous convertir aux saines idées. Eh bien ! monsieur Cardonnel, j'en suis fâché pour vous et pour moi. Votre vie sera manquée, je le crains. On ne parvient pas avec des scrupules; d'un autre côté... — sa voix prit un accent d'émotion, — j'avais confiance en vous malgré tout et j'aimais votre franchise. Il n'eût tenu qu'à vous que nous eussions été amis. Vous êtes puritain, — car vous avez beau ne pas me dire vos motifs, je les devine. — Tant pis ! Vous ne connaissez pas le monde; vous ne voulez pas tromper les hommes, vous en serez dupe. Il n'y a que ces deux choses-là.

— S'il en était ainsi, monsieur, dit Roger, il me faudrait bien accepter le rôle humble que m'a tracé la nature; mais permettez-moi de croire qu'il en peut être autrement. Il ne manque pas aujourd'hui d'honnêtes gens qui, sans vouloir nuire à personne, sont bien décidés à revendiquer leurs droits.

— A revendiquer pour eux-mêmes, je vous l'accorde; mais sans nuire à personne, c'est ici que vous vous trompez : ça leur est parfaitement égal. La Révolution n'a pas eu d'autre effet que de mettre des manants à la place des grands seigneurs, de vulgariser la race des gouvernants, de faire de la compétition une cohue et de la rendre par là plus effrénée. L'égalité entre les hommes étant une chimère après tout, l'ordre ancien qui restreignait les honneurs et les onctions dans certaines castes valait mieux; c'est ce que nous sommes forcés de reconnaître quand nous y réfléchissons, bien que nous ne puissions pas regretter un régime qui nous offre plus de charmes, à nous, fils de races roturières ou parlementaires. Aujourd'hui la vie est un combat, une mêlée, une concurrence enragée ; rien de sûr. Ma foi ! cela vous rend plus hardi, plus âpre; on va quelquefois un peu rondement, je ne dis pas, mais tout le monde en fait autant, que voulez-vous? Savez-vous que lorsqu'un ministre, ou l'empereur, ou monsieur de Morny veulent enrichir un particulier, ils l'envoient dans les arsenaux de l'Etat prendre livraison à dix francs pièce d'armes qui ont coûté quatre-vingts ou cent francs? On a donné pour quinze millions l'entreprise d'un navire de guerre qui n'a pas pu tenir la mer et qu'on démolit en ce moment. On a fait dans les ministères des virements autrement considérables que celui qui, je l'ai bien vu, vous a scandalisé tout à l'heure. Notre bien-aimé souverain place tous les jours en Angleterre des fonds qui ne sont pas nés dans ses coffres, et des objets d'art pris dans les musées de la France. Il y a des ministres qui fondent l'argenterie de leur ministère et la remplacent par du ruolz. Tout cela vaut encore mieux que d'acheter à vil prix des créances véreuses et d'envoyer une armée française au Mexique pour les recouvrer. Oui, je ne dis pas que nous n'ayions les dents un peu longues; mais les gouvernements ont toujours été comme cela, mon cher monsieur, et ce sont les sottes idées d'aujourd'hui qui font qu'on s'en offusque. Après tout, songez-y, n'est-il pas accepté que les gouvernants doivent briller et jouir ? C'est de consentement public, cela, puisqu'on leur sert des appointements exceptionnellement larges. Eh bien ! un peu plus un peu moins, faut-il chicaner pour cela ? Oui ou non, avons-nous droit de mener grande vie parce que nous sommes lions? Sinon, que ne nous paye-t-on une simple journée d'ouvrier? Si oui, ne regardez pas tant à vos deniers, puisque notre éclat fait partie de votre orgueil. Oh ! ce temps-ci est bête et misérable, il ne sait ce qu'il veut. Il lui faut des princes, des chefs, et il leur demande du désintéressement, de la probité, de la simplicité, des vertus populaires ! Est-ce absurde? Si les grenouilles veulent un roi, qu'elles se résignent à être mangées. Puisqu'on veut un empire, qu'on le paye, que diable !

— Vous avez raison, monsieur, dit Roger; aussi je suis devenu républicain.

— Hélas ! tant pis pour vous, reprit le préfet; les républicains mènent une vie dure en ce temps-ci, encore... Je vous en dirais bien long sur ce parti, si vous vouliez m'en croire; mais ce que je vous dirai pourtant, c'est que, tel que vous êtes, vous ne réussirez pas là plus qu'ailleurs.

— Quand il s'agit de croyances, réussir n'est pas la question.

— Ah ! preux de la vieille chevalerie, s'écria monsieur de la Prée, en regardant le jeune homme avec une sympathie mêlée de tristesse, prenez garde, soit de passer, comme Barbès, toute votre vie en prison, soit de mourir désolé et calomnié par les vôtres mêmes ! Enfin, dit-il tout à coup en changeant de ton, je sens que je ne puis vous retenir; partez donc, monsieur Cardonnel, et si vous avez besoin de moi et qu'il ne vous déplaise pas d'y avoir recours...

Roger prit congé de cet homme avec un sentiment mêlé d'attrait et de répulsion. Il se sentit déchargé en quittant les murs de la préfecture; mais, d'un autre côté, il retournait à Paris aussi dépourvu de tout avenir qu'auparavant, et toujours à l'entrée du chemin qu'il avait si hâte de parcourir.

XIII

MÉTAMORPHOSE.

Dans ce voyage de retour, pour conjurer ses tristes pensées, Roger toutefois emportait un charme avec lui. C'était une lettre de Régine, reçue la veille de son départ.

Il relisait ce passage :

« Après ce que tu m'as dit, je me demande comment tu peux hésiter encore. Mon ami, il n'est pas une seule des raisons que te donne monsieur Juin pour justifier ses actes, qui ne servirait aussi bien à la justification d'une bande de brigands, voulant établir ses droits à piller et rançonner un pays. Si le privilége était la loi de nature, si le grand nombre devait être éternellement la proie d'une minorité hardie et rusée, pourquoi pas Mandrin aussi bien qu'un autre? Je souffre avec toi, tu le penses, de voir ta position sans cesse remise en question, et notre avenir ainsi retardé; mais il m'est encore plus pénible de te savoir associé à des choses odieuses, et j'espère que ta prochaine lettre me dira : Je pars.

» Et puis, que vas-tu faire? Et quand pourrons-nous être réunis? Je me fatigue la tête à chercher dans les professions libérales celle qui te conviendrait le mieux, et je ne trouve que médecin ou professeur. Je les aimerais parce qu'elles sont utiles; mais il paraît qu'aucune profession n'est moins libre et plus ingrate au temps où nous sommes que l'enseignement. Puis, ce sont des vocations précises, et tu n'as sans doute ni l'une ni l'autre, puisque tu n'y as pas songé. Enfin ce serait trop long, plus long que toute autre chose. Mais je ne vois rien en dehors qui me plaise au cœur et à la conscience, et me donne l'espoir de ta prompte indépendance, qui peut seule nous réunir.

» Tu ne sais pas ce que je pense bien souvent? — Oui; car, depuis que j'ai cette idée, j'y reviens sans cesse. — Quand tu es parti, je disais, — avec toi, avec d'autres, — que je serais bien heureuse et fière quand tu reviendrais, honoré d'un poste éminent, riche de beaux appointements, et que, du haut de cette autorité acquise par toi, tu prendrais par la main ton humble Régine en disant : Voilà ma femme, la seule que je puisse aimer! Ce serait beau sans doute; mais que cet orgueil est peu de chose en comparaison du bonheur d'être ensemble et de s'aimer! Combien d'années ce plan doit-il nous séparer, et pour n'être jamais réalisé peut-être? Ce que tu as vu déjà du monde et du peu d'honnêteté des gens qui ont pouvoir et succès me fait peur. Il me semble que tu devras trouver un peu partout la même chose, que partout on t'imposera des conditions que tu ne pourras accepter. Alors je regarde autour de nous : tant de gens se contentent à moins! Quand je suis à la Bauderie avec Lucette, et que je vois la campagne si belle et si riche, donner à ceux qui la cultivent en la possédant toujours plus que le nécessaire, je ne puis m'empêcher de soupirer et de me dire : Oh! sans l'ambition, comme on serait heureux!

» Alors je m'imagine te voir en fermier, propre et même élégant comme Joseph, qui devient de plus en plus un garçon remarquable d'intelligence et de bonté. Moi, je suis fermière et... Oh! quand je reste un peu longtemps dans ce rêve, j'en sors les yeux pleins de larmes. C'est si doux, si beau!

» Lucette, elle aussi, adore la campagne, et, te le dirai-je? il me semble que Joseph n'est pas étranger à ce goût-là. Je tremble d'y penser. Pour ma pauvre petite sœur, ce serait un tourment à l'inverse du nôtre, mais aboutissant aux mêmes chagrins. Dire que les sentiments vrais, ceux qui gouvernent la vie, sont ce qu'il y a de plus méprisé au monde, et qu'on leur accorde cent fois moins de droits qu'à la vanité!

» Je me permets de trouver notre bon ami le chevalier imprudent à cet égard, et pourtant je n'ai pas encore osé lui en parler. Chaque fois que nous sommes à la Bauderie, — et nous y allons très-souvent maintenant, car nous prenons de plus en plus goût à cultiver ce domaine, — nos deux voisins viennent nous aider de leur expérience. Ce serait plaisir que de voir le bonheur qu'ont ces deux enfants à être ensemble, si... les parents étaient aussi raisonnables que les enfants. »

Plus loin, dans un autre paragraphe, Régine disait :

« Il n'est bruit ici que du mariage de ta sœur avec un prince; monsieur Cardonnel nous l'a dit et en parle à tout le monde. J'en suis bien aise pour Emilie, si elle doit être heureuse; mais je ne puis me défendre de l'égoïste pensée qu'un tel mariage, en exaltant l'orgueil de ton père et de ta mère, nous éloigne encore l'un de l'autre. Ils te voudront une princesse aussi. Ah! pour la première fois, je regrette de ne pas l'être! »

Ce fut le cœur serré, dans l'attente d'une surprise pénible de sa mère en le voyant, que Roger sonna rue de Turin. Mais l'accueil fut tout autre qu'il n'avait pensé. A peine madame Cardonnel eut-elle entrevue son fils qu'elle s'élança dans ses bras et, le serrant de toute sa force :

— Ah! lui dit-elle en fondant en larmes, que tu as bien fait de venir!

Etonné, tout en rendant à sa mère ses caresses, il cherchait à comprendre, quand il aperçut, à l'autre bout du salon, Emilie couchée sur une chaise longue et toute pâle.

— Ma sœur est malade! s'écria-t-il.

— Crois-tu? la pauvre enfant, un pareil coup!

Et madame Cardonnel, essuyant ses larmes, conduisit Roger près d'Emilie, qui, à la vue de son frère, avait caché son visage dans ses mains et sanglottait.

— Mais qu'y a-t-il, au nom de Dieu? cria Roger. Vous me faites une peur! Mon père!...

— Ton père est accablé comme nous...

Il respira.

— Mais comment? n'as-tu pas reçu ma lettre?

— Eh! non, je ne sais rien; dis vite.

— Mais alors, pourquoi es-tu venu?

— Bon! nous agiterons cela après. Dis-moi d'abord ce que tu m'as écrit.

Il s'assit près d'Emilie, l'embrassa, et se préparait à écouter sa mère quand elle lui fit un signe d'intelligence.

— Tu as besoin de te rafraîchir, mon enfant; viens dans la salle à manger... Toi, reste tranquille, ma chérie; nous allons rentrer tout à l'heure.

Ils passèrent dans la salle à manger, et, sans permettre à sa mère d'ouvrir le buffet, Roger la supplia de parler.

— Hélas! mon fils, dit-elle, quand nous croyions être au comble des honneurs et de la fortune, nous n'étions que le jouet d'un misérable. Le prince était... ah! c'est trop cruel à dire, un infâme escroc!

— Est-il possible? balbutia Roger atterré.

— Ce n'est que trop vrai; la chose est depuis hier dans les journaux, et peu s'en est fallu que le nom de ta sœur... On a mis ses initiales. Il devait épouser, dit-on, une jeune femme d'une grande beauté et d'un talent remarquable, d'une bonne famille de province. Tu connais la fierté d'Emilie; juge si elle doit souffrir. Et elle aimait cet homme! Ah! malheureuse que je suis! moi qui ai tout favorisé... Nous craignons, tu comprends, que sa réputation en souffre. On nous a vus partout ensemble. Nous avons reçu tant de compliments... que j'acceptais, et maintenant ma fille n'ose plus se montrer. Nous avons condamné notre porte; on dit que nous sommes parties pour la campagne, et en effet, dès que ta sœur sera en état de supporter le voyage, nous partirons.

— Elle est si désolée, la pauvre enfant, poursuivit madame Cardonnel, ses nerfs sont dans un tel état, que le moindre mot renouvelle ses larmes. C'est pourquoi je n'ai pas voulu te raconter cela devant elle.

— Mais enfin, dit Roger, cela est inimaginable! Un homme de ce rang a mille moyens de se procurer de l'argent, sans commettre des escroqueries. Il fait des dettes, cela revient au même, je l'avoue; mais enfin les choses sont ainsi, qu'il n'en est pas déshonoré.

— Je ne t'ai donc pas dit, s'écria douloureusement madame Cardonnel, que ce n'était pas un vrai prince?

— Quoi?...

— Il s'appelle Basiliscos tout simplement, comme qui dirait Basile. Oui, mon cher enfant, et c'est là précisément le plus humiliant, c'est le pire de tout, parce que si c'eût été un vrai prince, il n'aurait pas, comme tu dis, été déshonoré pour cela. On aurait dit : C'est une frasque de jeune homme, une légèreté de grand seigneur; mais, je te le répète, c'est un vulgaire fils de marchand, un voleur pur et simple! Oh! vois-tu, je connais ta sœur; elle ne se relèvera jamais de ce coup. Elle aurait supporté un malheur, mais non pas une pareille humiliation.

— Enfin quelles escroqueries a-t-il faites?

— Chez les principaux joailliers de Paris, des diamants de toute beauté qu'il engageait ensuite : c'est affreux!

— Mais comment?

— Voici toute l'histoire : Ce... ce misérable était venu à Paris avec les économies de son père, une vingtaine de mille francs, probablement pour un commerce. Il a d'abord essayé quelque chose, je crois; mais voyant qu'il ne gagnait guère, il s'est établi au Grand-Hôtel, s'est fait appeler le prince Ghilika, a fait la connaissance de personnes bien posées, qui l'ont accepté sur son luxe et sur son nom, et s'est introduit par elles dans la société des *Agronomes réunis* et dans d'autres encore. Nulle part, comme il donnait de l'argent, on ne lui demandait d'autre titre. C'est alors qu'ayant tout dépensé, il alla dans son équipage, avec un ami décoré, prendre des diamants à crédit chez un joaillier, puis chez d'autres. Il engagea ces diamants pour des sommes énormes, soutint son luxe avec cela et donna même des à-comptes aux joailliers. Son effronterie, son aisance, étaient telles qu'on ne soupçonnait rien; et puis comment soupçonner un filou dans l'ami de monsieur le duc de G..., dans le compagnon du fils de monsieur le comte de D..., ancien pair de France, et *tutti quanti*, qui le fêtaient et acceptaient ses dîners? Est-ce qu'on soupçonne un homme qui se promène au Bois dans un équipage de de vingt mille francs, qui a des habits de chez le premier tailleur et qui donne des fêtes? Ah! bien oui! Lui demander ses papiers? On n'ose seulement pas le regarder, on se courbe devant lui et on le laisse tromper les familles honnêtes! Ah! tiens, vois-tu, Roger, le monde est trop méprisable!

Elle oubliait, la bonne madame Cardonnel, que le monde n'avait fait ni plus ni moins qu'elle. Roger restait abattu, stupéfait encore. Il se rappelait tous les hommes marquants interrogés par lui sur le compte du prince Ghilika, et qui lui avaient à l'envi répondu, d'un air presque étonné de ses questions :

— Oh! certainement, on ne peut mettre en doute la parfaite honorabilité d'un homme qui donne ici dix mille francs, là des hanaps de verre de Bohême, là un diamant, là de fins dîners. Décidément le prince Ghilika est un galant homme!

— Enfin, reprit madame Cardonnel, c'est le principal créancier, le grand joaillier S..., qui a fait tout découvrir. Le prince, — je ne puis m'empêcher de l'appeler ainsi, — lui devait trois cent mille francs; il a écrit en Moldavie, a fait faire des recherches, et a trouvé ses diamants chez un juif. On allait arrêter Basiliscos; mais il a eu vent, je ne sais comment, de l'affaire, et il est parti, laissant un déficit de plus d'un million. Mais crois-tu qu'avant de fuir, quand nous ignorions tout encore, il a eu l'audace de venir renouveler ses supplications à Emilie pour qu'elle consentît à un enlèvement? Et ta sœur, ajouta-t-elle en baissant la voix, a eu plus d'un assaut à soutenir pour sa vertu, elle me l'a avoué depuis. Imprudente! Moi qui les laissais seuls ensemble!... Penser que mon Emilie, cette reine de fierté, a pu si longtemps être associée à ce misérable comme sa fiancée!... Et rentrer à Bruneray avec cette honte, quand nous avions déjà triomphé partout de ce mariage! Oh! non, vois-tu, Roger, c'est à ne s'en relever jamais!

Elle sanglottait, et Roger lui-même accablé ne savait comment la consoler.

A ce moment, on sonna. C'était un lettre pour Emilie. Madame Cardonnel et Roger se rendirent près d'elle.

— Je ne reconnais pas cette écriture, disait madame Cardonnel en regardant l'enveloppe. Emilie l'ouvrit, son visage se couvrit de pâleur, et bientôt elle jeta la lettre loin d'elle en s'affaissant sur les coussins. Roger ramassa la feuille ouverte et, à la prière de sa mère, il lut tout haut :

« Chère et belle Emilie,

» Tout est découvert. Je n'ai plus rien à vous avouer; mais je ne puis résister au besoin de justifier à vos yeux un malheureux qui ne mérite pas les souillures dont l'opinion publique, parce qu'il n'a pas réussi, l'accable. Vous m'aimiez, Emilie; si votre cœur est aussi grand que votre fierté, ce n'est pas pour un changement de nom que vous aurez perdu toute estime et toute compassion pour moi. Basiliscos ou Ghilika, il s'agit du même homme, de cet homme que vous aimiez, j'en suis certain, non pour un titre, mais pour lui-même, de celui qui tant de fois à vos pieds en reçut l'aveu si doux. Vous ne refuserez pas de m'entendre, et peut-être alors serai-je en partie justifié.

» Je suis intelligent et hardi. Il m'a suffi de voir le monde peu de temps pour reconnaître que ses couronnes et ses biens n'étaient que pour ceux qui savaient s'en emparer, et non pour les naïfs qui les attendent. J'ai vu que par les voies ordinaires je ne pourrais que vivoter, et je voulais vivre. Il n'y avait pour cela que deux moyens : éblouir ou trahir, s'imposer comme un égal à cette élite de puissants, nés ou parvenus, qui tient le monde dans ses mains; ou se faire leur courtisan et valet, leur exécuteur de basses œuvres. La fierté de mon caractère m'a fait choisir le premier.

» Pour cela un capital énorme était nécessaire. Qui n'a rien ne peut prétendre à rien; on ne prête qu'aux riches. Ce dicton est vrai de toute rigueur. Je me suis donc fait riche pour pouvoir emprunter. J'ai emprunté sur parole, comme font tant d'autres jeunes gens qu'une presse odieuse se garderait bien de salir du nom de voleurs, parce qu'ils sont, eux, de grands seigneurs authentiques. Je n'ai point volé les diamants, ils sont en gage.

» Je n'ai jamais nié ma dette; je la reconnais et la payerai, je l'espère. Encore un peu de temps et, largement intéressé dans une affaire financière, moins honnête peut-être que celle qu'on me reproche, et dont messieurs Jacot de La Rive, Trentin du Vallon, le duc G..., le marquis de S..., et d'autres coryphées du grand monde, sont les organisateurs, je devenais millionnaire; j'allégeais ma situation. Avec un premier million, j'en gagnais cinq ou dix; c'est infaillible. Et alors, Emilie, j'achetais ce titre de prince qu'on m'a tant de fois reproché d'avoir pris d'avance, et qui n'est pour tout homme un peu philosophe qu'une poudre aux yeux à l'usage des sots.

» Alors, Emilie, j'étais votre époux; je vous faisais souveraine de ce monde bas et ladre, qui n'est grand que par l'oripeau, qui se prostitue devant toute force. Nous avions la royauté dans sa vérité, dans sa splendeur : celle de l'intelligence, de la beauté, de l'amour, et nous l'avions, grâce à la richesse, sans laquelle aucune supériorité ne compte. Ne vous flattez pas, Emilie, de régner sans elle; hors de ses serres-chaudes, aucune fleur ne peut s'épanouir. Trop fière pour recourir à l'intrigue, vous resterez l'objet d'une admiration stérile. Il n'y a que moi peut-être qui, comprenant votre valeur, pouvais me faire un bonheur de vous enrichir. Ce rêve est-il à jamais perdu?...

» Emilie, je vous adore, je me sens capable de tout pour vous posséder ; si votre cœur est constant, si votre esprit peut s'élever au-dessus des préjugés vulgaires, attendez-moi deux ans; j'abandonne la vieille Europe, et vais agir sur un théâtre plus neuf et plus grand. Cette fois, avec plus de promptitude et d'audace, avec tout le mépris des hommes qu'il faut pour les dominer, dans deux ans je serai millionnaire et homme d'Etat, ou je me serai brûlé la cervelle.

» A vous toujours,

» STEPHAN BASILISCOS. »

— Quelle effronterie ! cria madame Cardonnel.

Sans dire un mot, Emilie étendit la main vers le feu de la cheminée et du regard ordonna à son frère de brûler la lettre. Roger restait rêveur; sa mère, lui tirant la lettre des mains, la jeta au feu.

— L'infâme ! cria-t-elle encore.

— Certes, dit Roger, il ne peut être l'époux d'Emilie ; mais c'est un homme étrange et il a raison sur plus d'un point.

— Madame, dit la bonne en ouvrant la porte, c'est des dames qui disent qu'elles veulent absolument vous voir.

Elle remit une carte à sa maîtresse.

— Mesdames Jacot de La Rive, lut madame Cardonnel.

Elle consulta sa fille du regard.

— Qu'elles entrent, répondit Emilie,

— Ne dites pas que je suis ici, dit Roger en s'esquivant.

Il ne voulait pas avoir à expliquer devant elles son retour à Paris, dont madame Cardonnel, trop absorbée d'autre part, n'avait pas encore songé à lui demander compte. De la salle à manger, il put entendre à peu près ce qui se passait : d'abord de grandes condoléances, pleurs et baisers, entre Emilie et Marie; des explications entrecoupées des plus vives exclamations, enfin les conseils qui nécessairement devaient clore.

— C'est un grand coup, dit madame Jacot, assurément; mais mademoiselle Emilie est pleine de courage et d'énergie. Eh bien ! à sa place, je forcerais une telle aventure à me servir, au lieu de me nuire. Bien que son nom n'ait pas été mis sur les journaux, il est dans toutes les bouches; on ne parle que du faux prince, de ses diamants, et de la sotte mine que font en ce moment tous ceux qui l'ont patronné : M. V..., le duc de G..., l'ancien pair D..., sans compter la société toute entière des agronomes réunis et la société impériale des sciences géographiques. Si mademoiselle Emilie donnait un concert dans la quinzaine au moins, — car tout s'oublie si vite à Paris ! — elle aurait assurément beaucoup de monde ; on voudrait la voir, on parlerait d'elle ; ce serait une célébrité obtenue d'emblée, et si vous saviez combien il est difficile de percer par le seul talent !

Roger n'entendit pas la réponse d'Emilie et peut-être n'en fit-elle pas ; mais il vit en idée de quel air de dignité offensée elle dut, à une telle proposition, détourner la tête. Madame Jacot n'eut d'ailleurs aucun succès.

— Oh ! madame, vous n'y pensez pas ! s'écria madame Cardonnel.

— Oh ! maman ! dit à son tour Marie.

— Pourquoi pas? Il n'y a que le savoir-faire en ce monde. Vous ne voulez pas croire cela ! Les délicatesses ne mènent à rien, il faut forcer l'attention. Du reste, l'idée ne vient pas de moi ; elle est de monsieur Fabien Grousselle, qui me le disait hier soir. Il considérait cela, en outre, comme un acte de vaillance, car il ne faut jamais paraître écrasé. Mademoiselle Emilie n'a pas à porter le deuil d'un escroc.

— J'ai à porter celui de ma confiance trompée, madame, dit la jeune fille d'une voix éclatante. Dès que j'en aurai la force, nous partirons pour Bruneray.

— Vous avez tort, mon enfant, c'est en province qu'on est le plus exposé à la curiosité des gens, et si vous la craignez...

— Vous viendrez bien nous dire adieu? demanda Marie.

— Oh ! certainement.

— Et monsieur Roger, reprit-elle, il sait la nouvelle? Il doit en avoir bien du chagrin.

— Sans doute, répondit évasivement madame Cardonnel.

Et bientôt après les deux visiteuses se retirèrent.

Emilie eut une crise terrible après leur départ.

— C'est un désert qu'il me faudrait, répétait-elle avec l'accent du désespoir et l'œil plein d'une sombre flamme.

Il fallut enfin que Roger avouât que pour lui aussi tout château non princier, mais préfect..., avait croulé. C'était le dernier coup, et madame Cardonnel gisait anéantie.

Elle se releva pour conduire dès le lendemain, en suppliante, son fils chez les Jacot. Le grand industriel seul pouvait caser cet incorrigible, qui, bouleversé par les pleurs et les reproches de sa mère promettait de ne plus l'être.

Quand ils entrèrent au salon, où se trouvaient seules Marie et sa mère, la jeune fille eut, en apercevant Roger, un vif mouvement de joie et de confusion. Elle lui donna la main et le fit asseoir près d'elle.

— Vous êtes revenu pour adoucir le désespoir d'Emilie ? dit-elle; c'est bien à vous.

Et, d'un regard à inquiéter sa mère, elle caressait pour ainsi dire la noble et belle figure de Roger.

— C'est ce que j'aurais fait assurément, dit-il, si j'avais dû rester là-bas ; mais me voici, hélas ! revenu pour tout à fait et tel que devant.

Marie sauta sur sa chaise.

— Ce n'est pas possible ! dit-elle.

Mais, en ce moment même, d'un ton lamentable, madame Cardonnel racontait l'affaire à madame Jacot. Un nuage chargea le front de Marie, ses traits se contractèrent, et, les dents serrées, elle écouta.

— En vérité? dit madame Jacot; mais, pardonnez-moi, monsieur Roger, il me semble que vous n'êtes pas raisonnable. Quoi ? pour la seconde fois, une position excellente ! Tout cela ne se trouve pas facilement.

— Il est bien vrai qu'il y avait beaucoup à dire, allégua madame Cardonnel, qui sentit alors le besoin d'excuser son fils; un arbitraire incroyable !...

— Mon Dieu ! mais c'est pourtant comme cela, chère madame, reprit madame Jacot d'un ton aigre-doux ; il ne faut pas rêver l'âge d'or sur cette pauvre terre. Enfin, je ferai tout certainement pour vous obliger, et je reparlerai à monsieur de La Rive et à quelques-uns de nos amis.

— Si l'on pouvait donner à Roger une place d'avocat consultant à la société des mines, par exemple, comme vous avez fait pour monsieur Grousselle.

— Oh ! madame !... sans doute je veux bien, moi... Mais il y a longtemps que monsieur Grousselle attendait cette place, et il n'y en a pas tous les jours comme cela !

— Vous aussi, mademoiselle Marie, vous parlerez à votre père, n'est-ce pas ?

— Je veux bien, madame, dit-elle en desserrant les lèvres tout à coup avec un petit rire strident... Mais je ne sais pas, moi, si cela peut vraiment faire plaisir à monsieur Roger. Je suis sûre qu'il n'aime pas le monde, et que sa vocation serait plutôt de vivre au village avec des pipeaux, en faisant des vers, près d'une bergère de son choix...

— Ah ! vous êtes méchante, dit madame Cardonnel.

— Oh ! madame, c'est une plaisanterie !

Elle riait encore, et Roger, dans ce rire, entendait rouler des notes de colère froide. Il sourit sans pro-

tester et sortit, irrité, humilié, blessé au vif dans ses sentiments d'indépendance.

— Est-il possible, se disait-il avec rage, qu'on ne puisse, avec du courage et du travail, se suffire à soi-même? N'est-il pas odieux qu'ayant une force et une valeur, il faille aller, pour obtenir le droit d'employer cette force, mendier la faveur de tel et tel?

Il passa la journée et la nuit suivante à chercher dans quelle voie il pourrait entrer par lui-même : il ne vit rien. Partout des portes fermées, où, pour être admis, il fallait au préalable gagner l'agrément du concierge et implorer les bonnes grâces du maître de la maison. Point de domaine commun, de concours national autre que ce que dirigeait le gouvernement, qui s'en était fait, — Roger venait d'apprendre jusqu'à quel point, — une autre propriété particulière. Le monde entier du travail, des activités de toutes sortes, parqué en grands et petits fiefs, gouvernés chacun par un monarque. Aucune carrière où l'on pût entrer la tête haute, sans autre passeport que celui de la capacité voulue. Dans son indignation, Roger songea au doux rêve de Régine : être fermiers ! Mais, pour cela même, il fallait une avance que son père, indigné d'un tel choix, ne lui eût pas concédée... Et puis, toute son éducation l'éloignait de ce travail : c'était enfin un parti extrême, et rien n'était après tout désespéré. Il refoula les révoltes de sa fierté, courba la tête, et se reprit à espérer en monsieur Jacot.

Roger eût voulu accompagner à Bruneray sa mère et sa sœur, au moins pour quelques jours; il eût eu le bonheur de revoir Régine, et de lui dire et d'entendre d'elle tant de choses que le papier était toujours insuffisant à porter. Mais madame Cardonnel s'opposa vivement à ce désir; au lieu de faire la dépense de ce voyage, Roger devait rester à Paris pour ne pas perdre un moment dans la recherche d'une place nouvelle, et stimuler le zèle de ses protecteurs. Elle lui traça toute une liste de personnes à voir, de démarches à faire, et l'accabla de recommandations sévères et solennelles. Plus tard, quand la santé d'Emilie et son courage seraient rétablis, elles reviendraient... On gardait l'appartement. Quant à la petite bonne, enfant de Bruneray, devenue Parisienne et déjà *perdue de vices*, selon l'expression de madame Cardonnel, elle restait à Paris et allait exercer dans une autre maison ses dispositions précoces à faire danser l'anse du panier.

Resté seul, Roger eut des jours de tristesse mortelle. Il commençait à douter de l'avenir, de celui du moins que son imagination étouffée par l'ambition de ses parents, lui avait peint comme un phare allumé quelque part au sommet des choses; il se trouvait profondément diminué dans sa foi, dans sa confiance. Entre lui et le monde sur lequel il devait agir il sentait un dissentiment qui devait amener fatalement des malentendus.

— Et cependant, se disait-il, pourquoi? Le monde est l'œuvre, l'action incessante des hommes, et je ne puis être si différent des autres ! D'où vient que je me sens si profondément étranger, hostile parfois jusqu'à l'indignation, jusqu'au dégoût, à ses mœurs, à ses façons d'agir?

Il ne démêlait pas ce problème que tant d'autres se sont posé.

Un jour qu'il s'était rendu tristement chez les Jacot, où il ne sollicitait guère que par sa présence :

— Monsieur, lui dit le grand industriel, j'ai une place à vous offrir dans les bureaux de la société des mines de l'Est; c'est au contentieux, où nous avons besoin de légistes. Les appointements ne sont pas élevés, deux mille quatre cents francs; mais vous pourriez obtenir plus tard un poste plus important. Je ne demanderai pas mieux que de vous y aider.

Roger remercia et accepta : c'était au moins une pierre d'attente,

— Je vous ai particulièrement recommandé, ajouta monsieur Jacot, à monsieur Trentin du Valon, directeur de la société, que vous avez pu rencontrer ici, et qui va prochainement appartenir à ma famille. Son mariage avec ma fille est décidé.

Roger répondit par une phrase de félicitation banale; au fond, il était surpris de cette nouvelle, et dans cette surprise il y avait un peu de mortification.

— Elle s'est décidée vite, pensait-il. Et il ne pouvait s'empêcher de soupçonner, plus bas encore, quelque rapport entre cette brusque décision et le récent insuccès qu'il venait de subir.

Comme il marchait pensif sur le boulevard :

— Vous savez la nouvelle? lui demanda Fabien Grousselle en l'arrêtant; mademoiselle Marie épouse Trentin du Vallon, un de nos seigneurs financiers, parvenu de la plus belle volée, millionnaire en trois ans et qui a de l'avenir. Des deux parts, c'est un beau mariage.

Et il regarda curieusement Roger, qui n'eut pas de peine à faire bonne contenance.

— Vous n'êtes pas furieux? ajouta Fabien.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il me semblait que, si vous aviez été seulement demi-millionnaire ou en passe d'une belle fortune, vous auriez été préféré par mademoiselle Marie. Vous étiez le rêve, Trentin n'est que la réalité.

— Vous vous trompez.

— Après ça, mon cher, si la dot vous échappe, les droits du cœur vous restent. En pareil cas, l'on gagne d'un côté ce qu'on perd de l'autre. Vous êtes désintéressé. .. Madame Trentin du Vallon sera sous peu une des plus charmantes femmes à la mode, libre de faire le bonheur et d'ailleurs aussi la fortune d'un galant homme.

— Dites au moins d'un homme galant, dit Roger. Mais vous vous trompez sur mes sentiments pour mademoiselle Marie; elle m'inspire assez de respect et d'amitié pour que je sois blessé de vous entendre parler ainsi.

— Je n'y ai pas mis de méchanceté, dit Fabien; vous savez que je suis l'ami de la maison.

Cette réponse faite en souriant par un homme qui était l'amant avoué de la mère, excita les rires de ceux qui les entouraient, et Roger, plus triste que jamais, rentra chez lui, se sentant menacé d'un nouveau danger : le ridicule de croire à quelque chose.

XIV

MALANDRINS ET PARTAGEUX.

L'imagination dont Roger était doué eut bien vite repris ses droits. A peine fut-il installé à son bureau, dans le palais de la société des mines de l'Est, qu'il se dit :

— Pourquoi, en m'appliquant à servir les intérêts dont je suis chargé, n'arriverais-je pas promptement à une place de quatre ou cinq mille francs, qui me permettrait d'épouser Régine?

Il ne s'en dit officiellement pas davantage, mais vaguement il en pensa beaucoup plus long. Aux mines de l'Est, tous les directeurs et membres du conseil d'administration avaient équipage; plusieurs employés supérieurs s'étaient enrichis. Il n'était question dans ce lieu que de richesse; on n'y lisait que gros chiffres, on n'y voyait qu'or. N'était-il pas simple que l'esprit de ses habitants fût conduit à croire la fortune facile?

Pour le moment, Roger n'entendait rien aux affaires de spéculation; ayant le scrupule et la honte de son

ignorance, il travailla sur-le-champ à la dissiper. Du premier coup, il ne saisit pas très-bien; il cherchait l'utilité de la chose, et suait sang et eau sans pouvoir rien trouver. Pourquoi les mines de l'Est, qui étaient dans l'Est naturellement, avaient-elle cette maison splendide à Paris, ce monde d'employés et d'administrateurs? Comme il rêvait à cela, dès le premier jour, en sortant, il vit un coup de chapeau qui semblait s'adresser à lui et, levant les yeux, reconnut Fabien Rousselle. Le jeune avocat républicain n'avait pas encore d'équipage, mais il était mis avec la dernière élégance; la place qu'il avait obtenu par le crédit de madame Jacot était aux appointements de dix mille francs.

— Que vous êtes rêveur! dit-il à Roger.

— Je cherche tout bonnement à me rendre compte de ce que je fais, dit celui-ci, et j'en suis à l'*a*, *b*, *c*. Pouvez-vous me dire pourquoi l'administration des mines de l'Est n'est pas à Mulhouse, ou ailleurs, plutôt qu'à Paris?

Fabien éclata de rire.

— Quoi! vous vous imaginez que c'est de l'administration des mines qu'il s'agit ici? Pas du tout ou si peu que rien. Ceci est une grande maison de jeu, dont les mines sont la raison d'être.

— Une maison de jeu! répéta Roger.

— Parfaitement. Nous jouons à la bourse, nous trafiquons, nous spéculons. Sur un revenu brut annuel de deux millions que donne l'entreprise, notre directeur a déjà encaissé deux millions pour son propre compte depuis deux ans, sans parler des bénéfices qu'ont faits d'un autre côté, chacun des membres du conseil d'administration. Vous voyez que s'il ne s'agissait que des mines...

Roger eut peur, vis-à-vis de Fabien Rousselle, de passer pour trop naïf; il s'abstint de toute marque d'étonnement.

— Je vais étudier le monde des affaires, dit-il.

— Et vous serez scandalisé d'avance, je vous le prédis, répliqua Fabien en souriant.

— Sera-ce ma faute ou celle des autres, à votre avis?

— Eh! mon cher, il est bien difficile, au temps où nous sommes, de trancher si nettement les questions. D'abord, il y a eu de tout temps des abus, et il y en aura toujours; l'abus est dans la nature humaine. Puis... il faut vivre!

Ainsi averti, Roger ne chercha plus l'utilité de la chose, — au point de vue général s'entend; car, au point de vue particulier, elle n'était pas douteuse, — il en étudia le jeu et les ressorts, et l'une des premières découvertes qu'il fit, à son grand étonnement, fut que l'existence même de la société était contraire à la loi, qui défendait les coalitions de patrons comme d'ouvriers, et la réunion des mines en une seule administration. Comment alors se faisait-il que cette énorme illégalité florit et prospérât si à l'aise sous le soleil ou la fumée de Paris, éclaboussant les passants de son insolence? Il n'osa pas le demander à Fabien Grousselle; mais il ne tarda pas beaucoup à le deviner, à mesure que passèrent devant lui les noms des administrateurs et gros actionnaires. C'était la fleur de la haute politique. Au reste, l'importance et la valeur des mines étaient telles que les actions avaient monté de cinq cents francs à mille francs. C'était de là que datait la grande fortune de monsieur Trentin du Vallon, aussi bien qu'un accroissement de splendeur très-marqué chez les Jacot. Maintenant elles étaient tombées à six cents francs, et oscillaient avec une tendance à la baisse. Que s'était-il passé qui eût pu changer si profondément, en plus et en moins, la valeur d'une chose aussi réelle que celle des gisements de houille et de fer? L'extraction était-elle donc si irrégulière? Mais non, c'était toujours à peu près le même rendement de quintaux métriques; tandis que les dividendes servis aux actionnaires variaient de douze à trente pour cent.

Roger était arrêté sur ce problème, quand il reçut une lettre de son père, qui lui disait;

« Il vient de me rentrer dix mille francs. J'ai tant besoin de réparer les brèches que m'a faites votre séjour à Paris, que je veux employer cette somme à l'achat d'actions de la société des mines de l'Est, qui donnent un si beau revenu. Une chose me surprend, c'est que les ouvriers n'en sont pas mieux, au contraire; ils se plaignent que la réunion des compagnies a fait baisser leurs salaires en augmentant leur travail, et aussi de la discipline, qui est devenue de fer, paraît-il, entre les mains de ce drôle d'Adalbert, maintenant sous-directeur, qui fait rapidement son chemin et joue le personnage important. Je ne sais pas, après tout, si ces plaintes sont bien fondées, car c'est surtout par le chevalier, en ceci l'écho de Gabriel, que j'en entends parler; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que la misère est grande et l'immoralité non moins. Les gens se plaignent de ne rien avoir et boivent tout au cabaret, les femmes et les enfants sont à faire pitié; il s'est passé dernièrement des choses à faire trembler. Les rues, le soir, sont infestées de drôlesses, et jusqu'à des petites filles: il n'y aura bientôt plus une seule femme honnête à Bruneray, et dans tout le département, dit-on, c'est la même chose. C'est dégoûtant, et vraiment cela ôte la pitié qu'on aurait pour ce peuple s'il se conduisait bien. Rien après tout ne les empêcherait d'être honnêtes, s'ils aimaient la vertu. Mais les enfants se pervertissent dans les ateliers ou sont abandonnés dans les rues. C'est honteux! D'ailleurs tout le monde se plaint: car tout est cher et enchérit sans cesse, y compris le bois et la houille, qui ont monté comme la fonte depuis la réunion des compagnies. C'est le public naturellement qui paye tout cela. Aussi ne serais-je pas fâché de sortir de la masse corvéable et d'entrer dans la situation de ceux qui jouissent du nouvel état de choses. Informe-toi du meilleur moment pour acheter et fais pour le mieux; cela doit t'être facile puisque tu es à la source. »

Roger consulta Fabien Grousselle, qui lui conseilla de ne pas acheter.

— Car les actions tendent à la baisse, dit-il, et ce mouvement, conséquence forcée de la hausse extraordinaire et folle obtenue par divers moyens, ne s'arrêtera peut-être pas au pair, si d'ici là nos directeurs ne trouvent pas des moyens nouveaux de relever le crédit de la société. Pour moi, qui veut spéculer aussi, j'attends: si j'achète, je vous préviendrai.

Cependant le mariage de mademoiselle Marie de La Rive avec monsieur Trentin du Vallon venait d'avoir lieu et des fêtes splendides étaient données à cette occasion. Roger invité, crut devoir assister au premier bal. Quand il entra, vers neuf heures, les salons étaient déjà demi-pleins, et il ne put que saluer madame Jacot, madame Trentin du Vallon n'ayant pas encore paru. Le flot des arrivants était incessant, les salons bientôt regorgèrent. La fortune croissante des Jacot, unie à l'astre nouveau, mais plein d'éclat, de Trentin du Vallon, doublait presque leur influence.

Dans cet entassement, divers mondes se coudoyaient d'une façon étrange: anciens dignitaires de la monarchie bourgeoise d'Orléans, vieux légitimistes mordant aux affaires, jeunes héritiers des grandes familles encanaillés par le plaisir, parvenus de la république, ambitieux de tous les régimes et bonapartistes satisfaits mondes à l'étiquette diverse, mais profondément réunis par le caractère générique, en une seule classe, celle des jouisseurs. Tous ces gens-là venaient échanger une poignée de main avec monsieur Jacot de La Rive ou monsieur Trentin du Vallon, son gendre, homme de trente-cinq à trente-six ans, de taille moyenne et carrée, pâle, presque blême, aux cheveux noirs, à l'air vulgaire, et dont la boutonnière portait, à côté du ruban rouge, deux ordres d'Espagne et d'Italie, où il s'était occupé de chemins de fer.

Enfin parut la jeune mariée, éblouissante de dentelles

et de diamants, vive et souriante comme toujours, avec un aplomb nouveau. Elle parlait vivement, s'inclinait avec grâce, et ses yeux pétillaient.

— Puisse-t-elle être heureuse, se dit sincèrement Roger.

Mais la figure de monsieur Trentin était pour lui comme un nuage sur ce désir. Il n'essaya pas de s'approcher de Marie, et, après avoir satisfait à ses obligations en faisant danser deux ou trois femmes de sa connaissance, il s'adossa au lambris, dans l'embrasure d'une fenêtre, et contempla, tout en rêvant, la cohue sautante. Bientôt à ces gazes flottantes, à ces épaules nues, à ces visages composés ou étourdis, se substitua une autre image, celle de la douce et simple Régine, dans sa robe montante d'étoffe commune, avec ses bruns cheveux tordus, frisés sur la nuque, sa lèvre rose et pure et son regard rayonnant d'amour. Roger avait perdu de vue tout autre objet et s'absorbait dans une contemplation intérieure, quand tout à coup il se sentit comme violemment attiré au dehors, et, levant les yeux, son regard alla d'emblée rencontrer le regard qui pesait sur lui. C'était celui de Marie, et le jeune homme ne put s'empêcher de frémir, car il y vit une étrange volonté de haine et de mépris. Il se redressait indigné, armant ses propres yeux d'une dureté semblable; mais, emportée dans la valse, elle disparut et ne le regarda plus. Quelques moments après, encore ému de cette impression, Roger parvint à travers la foule, jusqu'à madame Trentin du Vallon, et s'inclinant un peu froidement, lui demanda un quadrille.

— C'est trop tard, monsieur, je n'en ai plus, répondit-elle avec une sorte de hauteur.

Une fois de plus, Roger sortit blessé de cette maison, où il sentait de plus en plus, à mesure que montait leur fortune et que pâlissait la sienne, s'effacer l'illusion, qu'il avait eue, d'une amitié vraie. Ernest lui-même le traitait en protégé. Mais, de la part de Marie, cette déception lui semblait plus âpre, soit qu'il eût eu plus de foi en elle, soit, comme on le prétend, que l'affection d'une femme ait pour un homme plus de charme et une douceur plus secrète.

Roger assurément n'avait pas été infidèle, même en pensée, à son amour : mais la préférence de Marie pour lui, si visible, n'avait pu que le toucher vivement. Le secret qu'il avait cru devoir garder à ce sujet vis-à-vis de sa fiancée avait donné à ce sentiment je ne sais quelle corruption d'intimité, où quelque tendresse était venue facilement se mêler à la reconnaissance.

En apprenant le mariage de mademoiselle de La Rive, si le premier mouvement de Roger avait été presque de blâmer cette jeune fille, dont il n'avait cependant jamais encouragé l'amour, s'il avait en un mot senti, soit dans sa vanité, soit dans son cœur, le froissement plus ou moins vif causé par l'abandon, il s'était dit bien vite qu'il valait mieux que les choses s'arrangeassent ainsi, et il s'était plu dans le rêve d'une amitié d'autant plus tendre et plus fidèle qu'elle aurait eu sa racine dans un sentiment plus vif. Il n'en savait pas davantage, le naïf jeune homme, sur les variations du cœur humain ; aussi l'accueil de Marie le surprit-il autant qu'il l'affligea.

— Je vais acheter, lui coulait dans l'oreille, à un mois de là, Fabien Grousselle en le rencontrant dans la cour de l'hôtel des mines de l'Est.

— Ah ! vous pensez ?...

— Oui, dépêchez-vous; Trentin va jouer un grand coup. N'allez pas répéter ce que je vous dis là au moins, tout serait perdu, mais c'est sûr. Achetez beaucoup, vous le pouvez sans crainte.

— Je n'ai que dix mille francs, dit Roger.

— Enfant que vous êtes ! Moi, je n'ai rien du tout et j'achète pour quarante mille francs; on ne paye pas d'avance, vous le savez bien.

— Et mon rapport ?

— Il sera chez vous demain matin.

— Ah ! tant mieux; j'en ai besoin. Mon cher, je vous suis obligé. De mon côté, toujours à votre service.

Il faut dire ici que Fabien Grousselle, avocat consultant de la compagnie, avait souvent besoin des conseils de Roger, beaucoup plus fort que lui en droit. Le rapport en question avait été refait à peu près en entier par le simple employé, et c'est à cette circonstance que Roger devait sans doute les bons offices et la constante familiarité du jeune avocat, à qui la tête tournait un peu de sa rapide fortune.

Roger Cardonnel avait trop gardé de ses vertus de province pour acheter sans argent, il en était encore d'ailleurs à ne pas saisir les fictions du jeu de Bourse. Il acheta donc réellement non pour la fin du mois, mais pour l'éternité. Les *mines de l'Est* étaient alors descendues presque au pair, et il eut pour ses dix mille francs dix-huit actions.

Deux ou trois jours après, en effet, la nouvelle d'une transaction merveilleuse circulait dans les bureaux. On avait découvert un nouveau gisement d'une richesse extrême, justement dans les propriétés de monsieur Trentin du Vallon et de son voisin monsieur le duc de C..., membre comme lui du conseil d'administration. Ces messieurs, dévoués à l'œuvre commune, cédaient les terrains à la compagnie, dont cette exploitation nouvelle allait accroître les revenus dans une proportion inespérée. On parlait d'émettre des obligations ou plus tard peut-être de dédoubler les actions.

Le gisement nouveau assurait non-seulement une richesse énorme à la compagnie, mais à la France un surcroît de commerce incalculable. De grands journaux vantèrent les succès de la compagnie, et reproduisirent des annonces où elle promettait cent cinquante francs de dividende à ses actionnaires pour la fin de l'année. Elle allait en outre émettre des obligations dont elle réservait à ses actionnaires au moins les trois quarts. Le journal financier, dont monsieur Jacot était le directeur et en grande partie le propriétaire, délirait d'enthousiasme. Aussitôt les actions des mines de l'Est montèrent; en quelques jours, elles atteignirent le double du taux d'émission et bientôt le dépassèrent. Monsieur Cardonnel enchanté et désolé tout à la fois, écrivait à son fils: « Que je suis heureux d'avoir acheté ! Que je regrette de n'avoir plus d'argent pour me procurer d'autres actions ! Je crois que si je trouvais à vendre ma diable d'étude, qui me rapporte si peu avec toute la peine qu'elle me donne, je le ferais tout de suite. Il n'y a que la grande industrie où l'on fasse fortune, sans se donner aucun mal. »

Cette dernière phrase fit rêver Roger.

— C'est vrai, se dit-il; mais comment se fait-il qu'on puisse gagner sans rien faire ? Et d'où vient cet argent, qui ne résulte pas d'une production nouvelle ? Il y a, il est vrai, le gisement nouvellement découvert; mais ce sont justement ceux qui ne l'exploitent pas qui en recueillent la valeur. Il pensa aux mineurs qui mouraient de faim. Tout cela, se dit-il, est vraiment étrange. Et, de ce moment, son attention fut portée vers l'étude du jeu secret de ces choses et de leur moralité.

Sur ces entrefaites, un jour, Fabien Grousselle vint le trouver, d'un air assez échauffé.

— Mais, en vérité, mon cher, lui dit-il, ce n'est pas cela du tout, et je ne puis pas accepter vos combinaisons.

Il s'agissait d'un nouveau rapport que Roger lui avait rendu le service d'élucider.

— J'en ai touché un mot à Trentin, il m'a envoyé promener. Ce n'est pas l'intérêt de nos adversaires qu'il faut soutenir, mais celui de la compagnie.

— Cependant quand la compagnie a tort, observa Roger...

— Oh ! candide jeune homme, n'est-ce pas pour n'avoir jamais tort qu'elle paye ses avocats ?

— Fort bien ! Mais si ses avocats l'engagent dans un procès qu'elle doit perdre...

— Perdre ! Une compagnie ! Allons donc ! Il faudrait alors que son tort crevât les yeux, et c'est là justement ce que nous sommes faits pour empêcher. La loi, vous le savez bien, vous qui la connaissez mieux que moi, a toutes sortes de dispositions contradictoires. Il s'agit de dénicher celles qui sont ou paraissent être en notre faveur.

— Mon cher, je suis fâché de ne pouvoir vous aider pour cela ; mais, comme le droit de la partie ne me paraît pas douteux...

Fabien regarda le jeune Cardonnel avec un ébahissement plein d'ironie.

— Vous êtes fabuleux, mon cher ! Et le plaisant de l'affaire, c'est qu'avec cela vous voulez parvenir tout comme un autre ! Je vous souhaite bonne chance. Mais, voyez-vous: ces choses-là étaient bonnes au temps où l'on naissait patricien, grand seigneur, avec une fortune dans son berceau. Alors ceux qui ne voulaient pas davantage pouvaient se draper dans leur toge et dans leur conscience, et laisser de grands mots à la postérité. Mais aujourd'hui, où chacun a son chemin à faire tout seul, à choisir d'être ou de ne pas être, il ne se fabrique plus des mots tels que celui-ci : « Nous rendons des arrêts et non pas des services. » Et savez-vous pourquoi ? Parce que ceux qui ont l'inspiration de les faire n'auront jamais l'occasion de les placer.

— Tant pis pour la société, dit Roger, à la fois blessé et déconcerté du ton de supériorité railleuse que prenait Fabien vis-à-vis de lui.

— Et tant pis pour vous aussi, je suppose.

— C'est possible, mais il s'agissait de consultation et non de conseils.

— Ma foi ! ceux-ci vaudraient bien celle-là, si vous vous décidiez à en profiter. Mais enfin, soit, monsieur Cardonnel ; je vous remercie.

Depuis ce jour, Fabien Grousselle ne consulta plus Roger et ne le conseilla pas davantage. Or, le mois suivant, Roger fut tout étonné de voir dégringoler les actions des *Mines de l'Est*. Il s'informa : on lui dit qu'il y avait des doutes sur la valeur du gisement tant vanté. Des actionnaires arrivaient effarés ; on les rassurait. Mais le mois suivant, ce fut une véritable débâcle ; les actions tombèrent au-dessous du cours.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? écrivait monsieur Cardonnel à son fils.

Et ce fut lui-même, peu de temps après, qui lui dit le mot de l'énigme. Il était allé prendre des informations sur place et revenait plein de colère et d'indignation. Le fameux gisement n'était plus qu'une mauvaise plaisanterie ; au-dessous de quelques mètres, il n'y avait rien, presque rien, pas de quoi défrayer l'exploitation. Il était facile, par des sondages, de s'en assurer avant de faire tout ce chantage, écrivait monsieur Cardonnel ; tes directeurs sont des imbéciles ou des fripons. »

Les cris de quelques actionnaires dégrisés et les commentaires des bureaux ne permirent pas longtemps à Roger d'être indécis sur ce dilemne. Monsieur Trentin, monsieur Jacot, monsieur le duc de C..., monsieur le président H..., monsieur le député X..., monsieur le sénateur R..., monsieur le comte G..., monsieur le baron Y..., le diplomate N..., l'avocat Fabien Grousselle et autres, s'étaient empressés de vendre leurs actions au fort de la hausse et avaient réalisé sur elles, entre eux tous, une somme qu'on évaluait au tiers du fonds social de la compagnie, c'est-à-dire trois millions. Il n'y avait de ruinés que les actionnaires, et, tandis que ceux-ci se désespéraient et que l'un d'eux se brûlait la cervelle, ces messieurs achetaient des propriétés en province, grâce auxquelles ceux qui n'étaient pas encore députés allaient se mettre sur les rangs.

— Je suis dans un repaire de bandits, dit Roger en frémissant.

Il se rappela les paroles de Fabien Grousselle : Trentin va jouer un grand coup ! il croyait rêver. Quoi ! ces choses se faisaient, avec cette insolence, en plein jour, et s'avouaient avec ce cynisme ! Quelle différence y avait-t-il donc entre ces financiers *habiles* et l'homme qui va nuitamment, avec préméditation, forcer et vider un coffre ? Aucune, si ce n'est l'énormité du vol. Ces trois millions, où avaient-ils été pris ? Dans la poche des autres, dans celles des anciens et des nouveaux actionnaires, dont les membres du conseil d'administration avaient pour mission de gérer les intérêts.

Roger restait confondu. Il avait lié connaissance avec son voisin de bureau, un jeune homme à figure intelligente et honnête, qui se nommait Adrien Lacombe. Le soir, tandis qu'ils se promenaient ensemble, il lui exprima son étonnement que de pareilles manœuvres restassent impunies.

— Mais ces choses-là sont passées en coutume, lui dit Adrien ; on les dit, on les sait ; on a même fait des livres là-dessus, mais qui ne sont pas assez lus pour éclairer tout le monde. La grande majorité ne comprend rien aux questions de finances, et les trouve trop ardues à débrouiller, embrouillées d'ailleurs qu'elles sont à plaisir par le jargon de ceux qui les tripotent. Ce mystère, l'éclat des premiers dividendes (ils sont toujours très-beaux ; on les prend sur le capital), la passion de s'enrichir qui tient tout le monde, un fond de bêtise impossible qui caractérise les masses : voilà ce qui fait, depuis plus de trente ans et fera longtemps encore, le succès de ces bandes de brigands, civilement organisées.

— Mais ceux qui savent, comment acceptent-ils ?...

— Ceux qui savent en font plus ou moins partie. Ne voyez-vous pas que presque tous les pouvoirs et fonctions de l'Etat sont représentés au sein de ces compagnies ? Ce sont elles qui, grâce à l'abus des grandes influences territoriales, fournissent presque tous nos députés. Le corps législatif actuel en contient des familles entières. On ne fera pas de loi contre l'agio de longtemps, soyez tranquille. Quant aux tribunaux, il faut que les plaintes soient bien vives, que le scandale soit bien grand, pour qu'ils s'en mêlent. Et d'ailleurs, ces procès-là, quelques révélations qu'ils donnent, ne font pas de mal à ce qu'on a si bien nommé la *haute pègre*. D'abord, les avocats, même adverses, le président, les témoins, se gardent bien d'appeler les choses par leur nom ; de toutes parts, on met la sourdine, et le vulgaire n'entend que lorsqu'on crie. Puis les *excès* incriminés passent pour exceptions, tandis qu'ils sont la règle, et le procès fait à une compagnie a pour résultat de laisser croire que les autres sont honnêtes. La presse enfin, oracle de l'opinion, à peu d'exceptions près, les soutient. Mais je vous attriste, vous ne vous doutiez pas de tout cela ?

— Je suis épouvanté, dit Roger ; faut-il donc croire à la pauvreté de ce qu'on nomme l'élite de l'humanité ?

— Non, pas absolument, reprit Adrien ; mais à son égoïsme. Au sein même de ce monde-là, je crois que beaucoup ne comprennent pas ce qu'ils voient tous les jours.

— Mon parti est pris de ne pas rester dans cette maison, dit Roger.

— Mon cher, il y a deux ans que je cherche une autre place, je n'en trouve pas, ou un petit capital qui me permette d'agir par moi-même, et je n'en trouve pas davantage. Tout va dans la poche de ces messieurs.

Ils avaient en causant atteint le parc Monceau et suivaient une des allées de côté, quand ils se croisèrent avec une voiture qui marchait au petit pas et dans laquelle Roger reconnut, à demi-couchée, Marie, madame Trentin du Vallon. Elle avait une toilette d'été, blanche et rose, délicieuse de fraîcheur et merveilleuse de richesse ; mais sa pose et l'expression de ses traits, pleins de mélancolie, faisaient un contraste pénible avec cette fraîcheur et cet éclat. Elle tressaillit en reconnaissant Roger, et il ne put s'empêcher de rougir en la saluant. Elle était la femme de cet escroc. Pauvre Marie !

— Vous avez raison, dit-il à Adrien ; beaucoup de

ceux mêmes qui vivent de ces infamies les ignorent. La réflexion n'est point la qualité première des humains.

Roger était bien décidé à donner sa démission de l'emploi qu'il occupait à la société des mines de l'Est; mais un mois seulement restait jusqu'aux vacances, et, par un acte de déférence pour la famille Jacot, il résolut d'attendre cette époque; l'ouvrage d'ailleurs pressait dans les bureaux. On préparait l'assemblée générale des actionnaires, et, dans les circonstances où l'on se trouvait, cette attente ne causait pas peu de souci aux directeurs. La grosse épine de l'affaire, c'était la vente à la compagnie, au prix de huit cent mille francs, par messieurs Trentin du Vallon et le duc de C..., directeurs de la compagnie, de ce nouveau gisement qui avait si cruellement démenti les promesses du conseil d'administration et trompé les espérances des actionnaires. On craignait un éclat, un refus de ratification par l'assemblée des conclusions du rapport. Cependant les gros actionnaires seuls, possesseurs de vingt actions, pouvaient prendre part aux délibérations, et monsieur Cardonnel devait renoncer au plaisir de se soulager, comme il disait, en exposant ce qu'il avait sur le cœur.

Le rapport était donc l'objet de grands efforts. Il y fallait prouver que le jour n'était pas plus pur que la conduite du conseil et que leurs mains étaient nettes de tout bénéfice dans l'affaire de la nouvelle mine, en même temps que présenter comme un marché légitime et avantageux le payement de huit cent mille francs fait à messieurs Trentin du Vallon et le duc de C... Il y a des problèmes moins ardus. Mais le bruit courait que le rapport de monsieur Fabien Rousselle, aidé de toutes les lumières de l'administration, était un chef-d'œuvre du genre. En attendant, le contentieux suffisait à peine à répondre aux réclamations qui lui étaient faites, à jeter au panier les lettres d'injures et à conjurer les procès.

La veille du jour fixé pour l'assemblée, le chef de bureau du contentieux remit à chacun des principaux employés les vingt actions qui donnaient droit à voter dans l'assemblée, en les priant de vouloir bien remplacer pour cette fois des actionnaires empêchés.

— Nous craignons de ne pas être en nombre, dit-il, et ce serait ennuyeux. Vous me rendrez cela après la séance.

Roger devint tout pâle et se leva aussitôt.

— Reprenez-les de suite, monsieur, dit-il; ceci est une manœuvre à laquelle je ne m'associerai pas.

Le chef de bureau rougit de colère; mais, voyant l'effet des paroles de Roger sur les autres employés, qui restaient troublés et hésitants, il prit le ton railleur, parla d'exagération de puritanisme, du devoir des employés de servir la compagnie qui les faisait vivre, et finit par proposer assez clairement le choix entre une action donnée comme récompense, et le renvoi immédiat. Dans le silence qui suivit les paroles du chef, on n'entendit que le souffle de poitrines oppressées, on ne vit que *regards mornes* et fronts rougis. Placés entre l'honneur et le pain, ces hommes, pères de famille la plupart, un instant hésitants, n'osèrent choisirent que par le silence le parti que leur imposait une implacable nécessité. Roger sortit la tête levée.

— Ma foi, tant pis, je vous suis, s'écria Lacombe en jetant sa plume, et il le rejoignit dans l'antichambre, où le chef parut sur ses talons.

— Fort bien, messieurs, leur dit-il, les dents serrées; mais gare aux indiscrétions! Vous vous attaqueriez à forte partie, vous le savez?

Dès qu'ils furent dans la rue :

— Ouf! s'écria Lacombe, quel bon air que celui de la liberté! mais ça ne durera pas malheureusement. L'air de la liberté enivre, mais il ne nourrit pas.

— Qu'allons-nous faire? demanda Roger.

— J'allais vous faire la même question.

— Je ne sais pas.

— Moi, il y a longtemps que j'ai une idée. C'est de me faire agent d'affaires honnête. Pourquoi ça ne prendrait-il pas, pour la rareté du fait? Voyez-vous clairement l'intérêt qu'ont les gens d'être dupés, au lieu d'être bien servis?

— Non, dit Roger en souriant.

— Vous ne le voyez pas, j'en suis sûr: et pourtant je ne suis pas persuadé qu'ils ne prêtèrent pas être dupés. Mais enfin j'en ferai l'expérience volontiers. Seulement, dans le monde où nous sommes, l'homme privé de capital est une valeur immobilisée, un zéro qui attend son chiffre: force, courage, intelligence, activité productive, tout cela n'est rien sans argent, parce que la terre entière est sous le séquestre du capital, qui seul a pouvoir d'accorder une main-levée. Ma famille est pauvre et aurait plutôt besoin de moi.

— Que ne puis-je vous aider! dit Roger.

— Qui sait? Votre père a pu mettre dix mille francs dans la poche de messieurs Trentin et C^e^; il a bien quelque autre finance. Pourquoi ne nous associerions-nous pas? Vous avez lu la fable de l'aveugle et du paralytique? Nous voulons rester honnêtes et faire notre chemin : grosse difficulté; mais peut-être l'association, en doublant nos forces, nous fera-t-elle vaincre? Faites-vous prêter par votre père dix mille francs. Nous prenons chacun un cabinet, vous d'avocat, moi d'affaires, c'est-à-dire que nous habitons dans la même maison, sous des portes différentes, deux chambres sévèrement meublées, où nous couchons sur un canapé, et décorées au dehors du titre pompeux : Cabinet d'affaires : Monsieur Adrien Lacombe, et sous votre sonnette, cette enseigne, plus comme il faut et plus discrète : Monsieur Cardonnel, avocat. Je fais des annonces pour une bonne somme, c'est le *sine quâ non*. Puis, je suis pas mal intrigant, moi; je sais voir et dépister les choses; on ne me trompe pas aisément, Je fais donc des affaires, du moins j'aime à le croire, et je vous adresse, à l'occasion, mes clients, tandis qu'à l'occasion également vous m'envoyez les vôtres. Nous faisons mutuellement notre éloge, et enfin nous partageons profits et pertes fraternellement, à part l'intérêt de votre argent, dont je vous tient compte. Le pacte vous va-t-il?

— Tout à fait, dit Roger, avec un élan de fraternité juvénile, en tendant la main à Adrien. Ce plan satisfait le plus agréablement du monde mon désir d'agir et de tenter la fortune par moi-même; reste à savoir si je pourrai décider mon père.

Ils passèrent deux ou trois jours à vivre de projets et firent idéalement des affaires superbes. Après quoi, jugeant que pour le moment ils n'avaient rien de mieux à faire, ils quittèrent ensemble Paris pour aller passer l'automne, morte-saison des affaires, dans leur famille. Roger avait prévenu ses parents de son retour par une lettre partie deux jours avant lui.

— Encore un échec, se disait-il, et toujours au même point après une année d'absence.

Il en souffrait vis-à-vis de lui-même, vis à-vis des siens, et surtout de l'opinion publique. Mais ses plans futurs lui rendaient l'espérance et, par-dessus tout, une joie immense lui remplissait l'âme : il allait revoir Régine!

XV

NUITS ÉTOILÉES.

A la sortie du chemin de fer, Roger se trouva dans les bras de son père. Tandis qu'ils montaient la rampe qui de la gare conduisait à la ville haute, ce fut, suivant l'habitude de ceux qui se revoient après une longue absence, une bordée d'épanchements. Monsieur Car-

donnel était trop indigné contre les administrateurs des *Mines de l'Est* pour ne pas s'associer aux sentiments de son fils à leur égard; mais cependant il ne lâchait point la corde des *sacrifices nécessaires pour parvenir*, et répétait de temps en temps que ne pouvant faire à son gré la vie, il fallait bien la prendre telle qu'elle est.

— Père, disait Roger, tu aurais fais comme moi à ma place.

— Je ne sais pas, moi ; je ne dis pas; je dis seulement qu'on peut faire son chemin, que diable! et que voilà une année de perdue fort sottement.

Et malgré les efforts de Roger qui s'épuisait à remettre sous les yeux paternels tout ce qui l'avait révolté dans ses diverses fonctions, l'irritation de l'honnête notaire restait double et indécise. Il en voulait beaucoup certainement aux gens qui avaient mis son fils dans la nécessité de quitter successivement trois postes pleins d'espérances; mais il en voulait à son fils presque également. Ces gens et leurs infamies assurément le choquaient, mais le fait de voir Roger sans place le choquait peut-être davantage encore. Le jeune homme parla de son nouveau plan.

— Oui, c'est cela! Toujours les parents! Tu me prends peut-être pour Crésus. Moi, je ne demanderais qu'à t'aider en effet; mais si tu veux faire la mauvaise tête...

— Eh! qu'ai-je fait?

— Rien, parbleu! c'est bien le malheur. Je ne veux pas te faire de reproches, après tout, ce n'est peut-être pas ta faute. Mais il y a pourtant des gens qui réussissent. Tiens, vois ce *drôle* d'Adalbert : il n'y a pas deux ans qu'il est à la forge, et le voilà presque l'*alter ego* de monsieur Jacot. Au premier jour, on le verra directeur de l'usine. Il gagne déjà trois mille six cents francs; alors il en gagnera huit mille, sans compter l'intérêt qu'il a pris dans les affaires, à ce qu'il paraît.

— Mais tu le traites d'intrigant.

— Parbleu! parce qu'il l'est.

— Et tu voudrais que j'en fisse autant?

— Pas du tout; mais on peut faire son chemin d'une autre manière.

Cette assertion valait peut-être la peine d'être approfondie; mais Roger ne s'y arrêta point; car on approchait de la maison Renaud, et, tandis qu'il s'efforçait de garder une attitude indifférente, toute son âme passait dans ses yeux, cherchant à saisir derrière une fenêtre l'ombre de Régine. Il ne la vit pas et lui en voulut un peu. Sans doute, il comprenait sa réserve, n'étant pas seul; mais ses yeux à lui ne l'eussent pas saisie hors de la portée de ceux des autres, au fond même de la chambre, où il n'eût demandé qu'à l'entrevoir. Enfin, quoi qu'on fît maintenant, il allait la retrouver.

Après avoir embrassé sa mère et sa sœur, toujours triste et pâle, Roger ne vécut plus que de cette attente. Au dîner, il crut pouvoir et devoir même s'informer des Renaud.

— Ils vont bien! répondit sa mère; ils viendront ce soir.

Elle parla ensuite des bontés qu'ils avaient eues pour monsieur Cardonnel pendant leur absence et pour Emilie depuis leur retour. L'intimité d'autrefois semblait rétablie. Après le dîner, Roger soutint la conversation sans savoir ce qu'il disait; son âme pure cette fois était tout oreilles.

Enfin! enfin! des pas se firent entendre, la porte vitrée donnant sur le jardin s'ouvrit.

— Ce sont les Renaud, dit tranquillement madame Cardonnel.

Et Roger se leva, pâle d'émotion, et s'avança vers la porte du salon, qui s'ouvrit à son tour.

— Ah! ce cher Roger, dit monsieur Renaud en le serrant maternellement dans ses bras.

Il passa de là dans ceux de madame Renaud, et puis... et puis ce fut Lucette, et il l'embrassa aussi, et, ne voyant plus personne, il se retint à la main de la jeune fille, tout étourdi.

— Régine! lui dit-il d'une voix basse, mais pleine d'angoisse.

— On l'a envoyée chez notre tante de Biesles, dit rapidement la fillette, et, faisant un brusque mouvement, comme pour arranger sa robe, elle ajouta, presque à l'oreille de Roger : Elle a bien pleuré, pauvre...

Roger s'assit sans plus rien voir et répondit sans entendre ce qu'on lui disait. Au bout de quelques instants, sous un prétexte, il sortit et passa dans le jardin. Il était fou de douleur et d'indignation. Il maudit sa famille. — Et c'est ainsi qu'on l'aimait. Lui retirer sa seule joie, son seul bonheur, sa Régine!... Oh! c'était odieux! il se vengerait; il voulait partir, il ne voulait pas rester en proie au féroce égoïsme de famille pour qui son cœur n'était rien. Ah! pourquoi leur avait-il annoncé son retour? Il ne s'était pas défié, et c'est ainsi qu'on avait abusé de sa confiance!... Oh! Régine! Régine! On l'avait contrainte de partir!... Elle avait pleuré!...

Et lui aussi, les larmes le gagnèrent et il s'enfonça dans le coin le plus reculé du jardin.

— Il aime toujours Régine, disait le soir à sa femme le père Renaud. As-tu remarqué comme il a été saisi de ne pas la voir? C'est un brave garçon. Pourtant, s'il le veut absolument, quand il aura une place, il faudra bien que ses parents se fassent une raison... Ils ne peuvent pas vouloir le rendre malheureux, puisque c'est une honnête fille qu'il aime... Enfin nous avons fait notre devoir, nous autres et nous le ferons toujours, quoi qu'il arrive. L'honneur avant tout!

Roger alla le lendemain voir le chevalier, qui lui conseilla la patience.

— Vous êtes encore entièrement dépendant de vos parents, mon cher enfant, lui dit-il. Comment imposer votre volonté, n'ayant aucune force qui vous soit propre? Vous ne pouvez non plus, n'ayant rien, parler sérieusement de mariage. Il faut attendre.

Cette considération ne faisait qu'envenimer d'une amertume nouvelle le désespoir de Roger. Les vacances n'étaient plus pour lui qu'un long ennui, et l'inaction le rongeait. Il eut bientôt, par l'entremise de Marianne Forel, une lettre de Régine; mais, surveillée par sa tante, elle n'en pouvait recevoir de son amant. Eloignés seulement de quelques heures, ils se trouvaient plus séparés qu'à Paris.

En dépit des réunions et des parties de plaisir qui signalent toujours les vacances à la campagne, Roger s'enferma le plus qu'il put dans une solitude farouche, et ne vit guère que le chevalier et les Renaud. Chez le premier, il trouvait, avec la plus franche amitié, les plaisirs d'une conversation intellectuelle, et il admirait la vie simple et saine de cette famille; car c'était véritablement une famille que formaient ensemble monsieur de La Barre, Marie Cardan et Joseph. Le jeune homme, habitué au travail musculaire dès l'enfance, mais qui n'en allait pas connu l'excès, si fatal au développement des forces du jeune travailleur, qui de plus avait joui d'une nourriture suffisante, était arrivé à une force remarquable et passait, malgré sa jeunesse (il avait à peine vingt ans), pour le meilleur agriculteur de la contrée.

Le chevalier, d'abord simple amateur, s'était, depuis son séjour à la Cerisaie, habitué de plus en plus au travail agricole, et y pouvait consacrer chaque jour plusieurs heures; à certains moments de presse, la journée entière. Sa santé en était devenue florissante, et ses forces s'étaient accrues à l'âge où elles déclinent ordinairement. Après cette gymnastique du corps, la lecture les délassait; l'étude à certaines heures exerçait leur esprit. A les voir, à les sentir pénétrés de cette joie du travailleur qui aime sa terre et jouit de la faire fructifier et de l'embellir, souvent Roger se rappelait le rêve de Régine et se sentait entraîné vers lui. Mais ce n'était qu'une velléité; songeant tout bas à *ses enfants*, à l'ambition, qu'à l'instar de son propre père il devait avoir pour eux, il se rejetait bientôt vers d'autres plans et re-

tournait à Paris associer ses efforts à ceux d'Adrien Lacombe dans la poursuite de la fortune.

Chez les Renaud, Roger retrouvait les traces chéries de Régine et parlait d'elle avec Lucette. La gentille enfant avait accompli en cette année quelque chose du travail mystérieux de la fleur qui, le soir encore en bouton, se retrouve au matin à demi-épanouie. Elle exhalait un fugitif mais délicieux parfum d'amour. Avec Roger, c'étaient toujours les mêmes manières fraternelles et enfantines, l'appelant encore « petit papa, » comme au temps où dans leurs jeux elle était leur fille à tous deux, lui et Régine; mais y mêlant tout nouvellement des airs de charmante maternité quand, seule avec lui, elle s'efforçait de le consoler en lui parlant de l'absente. Etait-ce par reconnaissance ou pour éclaircir un doute que Roger lui parlait de Joseph? Lucette ne songeait point à cacher le plaisir qu'elle en éprouvait; une ou deux fois pourtant, comme une Eve qui se voit nue, tressaillant, rougissant, elle se jeta au cou de Roger en criant : Méchant!

— Qu'ai-je fait? demandait-il.

Elle répondait :

— Je ne sais pas.

Et vraiment elle ne savait guère, et il n'avait rien fait que lever un coin du voile dont l'enfant se couvrait encore les yeux.

— Es-tu folle, Lucette? disait madame Renaud, témoin de cette accolade.

— Pourquoi, maman?

— Il serait pourtant bien temps de laisser là ces manières de petite fille.

— Quoi! parce que j'embrasse Roger? Oh! mais je n'embrasse que lui, maman. Et puis, tu as beau dire, je ne veux pas grandir. Il n'y a de sage que les enfants.

Elle continuait de le tutoyer, en dépit de son père et même de la mère des Cardonnel, et, de temps en temps, le soir, dans leurs réunions, quand elle le voyait triste, elle venait, de sa jolie voix, lui souffler dans l'oreille : Frère! mon frère Roger!

Avec Marianne Forel, intermédiaire fidèle de leur correspondance, Roger pouvait encore parler de Régine, sans compter les jours bénis où la bonne fille lui remettait une lettre, grand bonheur, mais empoisonné par le chagrin de n'y pouvoir répondre. Marianne allait se marier. A force de pleurer Adolphine avec elle, Gabriel avait fini par s'apercevoir que l'aînée valait cent fois la cadette pour la beauté, le sens, la moralité, le savoir-faire, sans être pour cela dépourvue de charme. Un beau jour, cette opinion l'avait dominé au point qu'il l'avait affirmée à Marianne en la conjurant de lui rendre le bonheur, et Marianne, désespérée, avait fini par céder aux prières de Gabriel et à la joie de le rendre heureux. Ils allaient donc tout prochainement entrer en ménage, et Marie Cardan était heureuse de voir son fils aussi fixé, car elle tremblait toujours de lui voir reprendre sa vie errante. Ce n'était pourtant pas sans peine et sans sacrifier beaucoup au sentiment filial que Gabriel restait à l'usine de monsieur Jacot, où son caractère indépendant et sa seule qualité d'ouvrier parisien l'exposaient à la malveillance des patrons.

Deux fois déjà, sans la protection du chevalier et celle de monsieur Renaud, qui pour cela était allé parler à son fils et lui monter, disait-il, une *fameuse gamme*, Gabriel eût été renvoyé de la forge avec une mauvaise note sur son livret : une fois, pour avoir protesté contre une mesure qui avait pour effet d'abaisser le salaire en augmentant le travail; une autre fois, pour avoir essayé d'organiser une société de résistance. Bien souvent, le jeune ouvrier s'emportait contre cette obligation de mutisme et de l'humilité qui lui était faite; il maudissait le patron, le directeur, et surtout Adalbert Renaud, leur âme damnée, disait-il. Mais il s'apaisait ensuite devant les prières de sa mère et de Marianne et devant la nécessité de gagner son pain. Quelquefois il causait politique avec Roger. Celui-ci le trouvait extravagant et n'avait pas toujours tort; Gabriel en revanche trouvait Roger *très-bourgeois* et avait quelquefois raison. Roger doutait de la possibilité d'établir l'égalité, Gabriel la voulait faire immédiate. Ils se quittaient mécontents, ce qui heureusement ne les empêchait pas de se retrouver amis.

Toutes ces distractions ne suffisaient pas à dissiper le chagrin de Roger, ni à combler l'ennui mortel qu'il éprouvait dans ce Bruneray désert, qu'il s'était attendu à trouver si plein. Il errait parfois, la tête baissée, du côté de la promenade, qui était proche de la maison, et il lui arriva souvent d'y rencontrer monsieur Louis Grudat, qui, voisin aussi de ce lieu, le fréquentait en dehors même de l'heure de son rendez-vous journalier sous la fenêtre de mademoiselle Carron. Chaque fois, Roger salua ce concitoyen plus âgé que lui, mais sans lui parler, car ils n'avaient jamais eu que des relations accidentelles et très-rares. Cependant il observa que monsieur Grudat lui rendait ce salut avec empressement et le regardait comme s'il eût désiré lui parler. Roger n'avait aucune raison d'être hostile à ce désir; à la première nouvelle rencontre, au lieu de presser le pas, il marcha côte à côte de monsieur Grudat, qui, jetant sur lui un regard doux, affectueux et timide, finit, après quelque hésitation, par lui confier que le temps était ce jour-là un peu chaud.

— C'est vrai, dit Roger. L'été n'en finit pas cette année.

— Vous ne vous plaisez pas ici autant qu'à Paris, monsieur Roger?

— Je... je suis bien aise de voir ma famille, monsieur.

— Oui, et... vos amis. Les amis sont autant que la famille. Je ne sais pas si vous êtes de mon avis, monsieur Roger. Il y a trente-huit ans que je suis au monde, et je ne suis pas toujours resté à Bruneray; moi aussi, j'ai été à Paris quelque temps. Mais, à bien regarder tout ce qui se passe, j'ai toujours trouvé que ce qu'il y a de plus beau, de meilleur et de plus sûr au monde, ce sont les affections du cœur.

En achevant ces mots, il regarda le jeune homme d'un air qui répétait sa question.

— Assurément, je suis de votre avis, dit Roger.

— Oui, je le crois. Bien que nous ne nous soyions presque jamais parlé, je vous connais un peu, car je vous ai vu grandir et je vous crois bon et affectueux... intelligent aussi, je le sais; mais pour moi, que l'on soit bon et capable d'aimer, c'est le principal. Eh bien!...

Il rougit comme une jeune fille, et d'un air embarrassé :

— C'est pour cela que je voudrais causer avec vous, parce que...

— Je causerai avec vous avec grand plaisir, monsieur, dit Roger. Demain, si vous voulez, je puis aller chez vous. Pour le moment, je vous laisse, ajouta-t-il; car ils approchaient de la fenêtre de mademoiselle Carron.

— Oh! ce n'est pas que vous me gêniez, puisque... mais surtout... c'est cela, oui... venez demain...

— A deux heures, je serai chez vous, reprit le jeune homme.

Et il saluait, quand mademoiselle Carron, qui sans doute était seule à ce moment, se présenta debout au balcon de sa fenêtre. Monsieur Grudat ne vit plus Roger, et celui-ci fut ébloui de l'expression qui transfigura les traits, à l'ordinaire placides et ternes, de son compagnon; tandis que de son côté mademoiselle Carron lui sembla comme illuminée et rajeunie. Ce fut l'irradiation et comme l'échange de deux flammes spontanément jaillissantes d'une source cachée. Roger comprit à ce moment comment ces deux êtres pouvaient vivre depuis des années de cette seule rencontre, et il s'éloigna saisi d'attendrissement et de respect.

Le lendemain, il se rendait, à l'heure dite, chez monsieur Grudat, assez intrigué de ce que pouvait avoir à lui dire cet original, et soupçonnant qu'il voulait l'in-

terroger sur le mouvement démocratique à Paris, qui venait de se réveiller, pour la première fois depuis l'Empire aux élections de cette année, — car monsieur Grudat passait pour républicain, et ce n'était pas la moindre de ses étrangetés aux yeux des habitants de Bruneray, ni la moindre cause de l'horreur qu'éprouvait pour lui madame Carron, — En effet, l'entretien s'engagea sur ce sujet; mais il était visible que monsieur Grudat suait sang et eau pour arriver à autre chose. Il dit enfin :

— Moi, je ne reconnais pas l'autorité des parents sur leurs enfants en matière de sentiments, monsieur Roger, surtout à un certain âge.

Le jeune homme eut une idée bizarre :

— Il veut peut-être que je l'aide à enlever mademoiselle Carron, se dit-il. Ma foi, pourquoi pas?

— Je suis complément de votre avis, répondit-il. En fait de sentiment, nul n'a le droit de décider pour d'autres, et il est triste que nos mœurs soient encore sous ce rapport en arrière des lois.

— Je suis moi-même un cruel exemple des abus de cette autorité, vous le savez, reprit monsieur Grudat. Par le fait, comme en droit, nous serions libres de nous unir, mademoiselle Carron et moi (il rougit en prononçant ce nom); mais elle ne veut pas désoler sa mère, et je respecte ses scrupules, bien qu'ils nous rendent malheureux. Cependant nous nous voyons un peu tous les jours; c'est au moins cela. Je vous dirai même, à vous seul, — car je ne parle jamais de ces choses à personne ici, — que nous pouvons de temps en temps nous écrire. Et maintenant j'ai entendu dire... je ne sais pas s'il est vrai.... que... que...

— Parlez, monsieur, dit Roger, et, si c'est un secret que vous ayiez besoin de me confier, soyez sûr de ma discrétion.

— Oui, l'on m'a dit que vous étiez malheureux aussi... dit rapidement monsieur Grudat en baissant les yeux. Pardonnez-moi de me mêler... d'une chose que vous ne m'avez pas confiée, mais votre situation m'a fait beaucoup de peine. A votre âge, moi, j'ai tant souffert avec la résignation forcée qui est venue alors... et comme je pourrais vous aider, si vous vouliez...

Roger eut en effet un moment de confusion. Il ne croyait pas son secret devenu à ce point un bruit de ville. Mais, devant le trouble et la timidité de monsieur Grudat, ne pouvant douter de sa délicatesse, il répondit :

— J'ignorais que mes sentiments fussent aussi connus, monsieur; mais ce n'est pas vis-à-vis de vous que je le regrette. Vous êtes l'homme le plus apte à les comprendre.

— Oui, d'autant mieux que j'ai souvent admiré combien mademoiselle Renaud paraît bonne et intelligente; je sais que Julie aime beaucoup à causer avec elle, quand elle va acheter, et moi-même je lui ai souvent parlé. Eh bien, monsieur Roger, voilà ce que je voulais vous dire : j'ai un ami intime à Biesles, un honnête homme, un père de famille qui déteste le despotisme partout. Il voit la tante de mademoiselle Régine, et, si voulez écrire, je n'ai qu'à lui demander de remettre vos lettres, il le fera.

Roger saisit la main de monsieur Grudat et la serra chaudement. Ce qu'il désirait si ardemment sans moyen de l'obtenir, pouvoir communiquer avec Régine, il l'avait donc enfin, grâce à la bonté de cet homme qui la veille lui était étranger, mais qui, de son propre mouvement, par la similitude de leurs situations, venait de se faire son ami.

Il combla monsieur Grudat de remerciements, et retourna chez lui pour écrire à Régine, le cœur tout ému de reconnaissance et tourmenté d'un remords; car il s'était associé quelquefois aux sottes plaisanteries qu'on faisait dans Bruneray sur les vieilles amours de monsieur Grudat et de mademoiselle Carron, dans ces réunions d'oisifs à tête vide, dont la médisance et le préjugé font tous les frais. Un instant, la comparaison établie par mademoiselle Carron entre leurs amours le fit frémir. Vieilleraient-ils donc ainsi?... Mais il se dit :

— Non, Régine, elle, n'est pas dévote; elle n'a pas le caractère timide et passif de mademoiselle Carron, et, sûre de son droit, elle l'imposera à sa famille, comme je ferai moi-même.

Il se mit donc à écrire avec une abondance qui caractérise les amoureux; il peignit en traits de feu l'âpreté de la déception qu'il avait eu à son arrivée, et, alléguant l'impossibilité, — elle existait certainement à ses yeux, — de passer les vacances à quelques lieues d'elle sans la voir, il lui demandait une entrevue. Puis il porta la lettre chez monsieur Grudat, qui la mit sous nouvelle enveloppe à l'adresse de son ami.

Le soir même, à table :

— Tu vas chez monsieur Grudat? dit à Roger monsieur Cardonnel.

— Oui, je l'ai rencontré sur la promenade; nous avons causé politique, et il m'a engagé à voir son jardin.

Monsieur Grudat, horticulteur passionné, avait le plus beau jardin de Bruneray.

— Eh bien, tu n'y vas pas mal dans les nouvelles connaissances. Il paraît que tu y es entré deux fois aujourd'hui.

— Ah çà! il y a donc une police vénitienne à Bruneray?

— Dame, on a trouvé cela extraordinaire, deux visites en un jour.

— Et puis, Roger, vois-tu, dit madame Cardonnel, monsieur Grudat n'est pas un homme à voir. D'abord *il n'est pas de la société*; puis c'est un homme bizarre et de mauvais principes, un républicain.

— Je suis républicain aussi, dit Roger.

— Tais-toi donc! Ce n'est possible! Quelle horreur!

— Mais si, je t'assure, depuis que j'ai passé dans les préfectures et dans les banques...

— Tais-toi, malheureux enfant! Tu veux donc absolument que je désespère de ton avenir?

Elle s'enflamma là-dessus, déclara que Roger le faisait exprès; qu'avec les plus belles dispositions du monde, il ne parviendrait jamais à rien; que les gens sages prenaient le monde comme il est, et que la preuve que Roger y mettait de la mauvaise volonté, c'est qu'il fuyait les amitiés honorables et utiles et n'en cherchait que de méprisables.

— Un Grudat! qu'est-ce qui voit un Grudat? je vous le demande. Un fils de bourrelier! un original! un irrégulier! un homme ridicule! et qui ne fait rien comme les autres! un garçon qu'on a vu tout petit barbotter dans le ruisseau avec la canaille de l'endroit, et dont la mère portait la cornette et le père le tablier de cuir! Comme si cela pouvait se permettre d'avoir des opinions à soi!...

Pauvre madame Cardonnel! Elle ne connaissait pas le plus gros des crimes de monsieur Grudat, et elle ne vit pas, quelques jours après, son fils, enfermé dans sa chambre, lire et, fou de joie, couvrir de baisers la lettre chérie qui répondait à la sienne, en consentant à l'entrevue demandée.

« La maison de ma tante est à vingt minutes de Biesles. » — Suivait une description minutieuse de la maison et du chemin qui y conduisait. — « Prends une chambre dans l'un des hôtels de Biesles et sors vers onze heures. Tu me trouveras dans l'enclos qui fait suite au jardin, et où tu peux entrer aisément du chemin par la haie. S'il fait clair de lune, comme je crois, dirige-toi vers l'angle au fond, à droite, où sont de grands pommiers à l'ombre épaisse... Te voir! ô mon Roger! te revoir enfin! Et tu me demandes et tu me supplies, quand je suis folle d'y songer! — Oui, je sais, je me rappelle que je fais là une chose qui serait sévèrement jugée, et tout ce qu'on fait peut se découvrir... Mais je ne puis pas même fixer ma pensée sur ce point-là. Je ne pense qu'au besoin infini que j'ai de te voir et de satisfaire

ainsi ton propre désir. Si les autres me blâment, tu me remercieras, toi. Eh bien, alors pourrai-je souffrir? Puis, me blâmer, en ont-ils le droit? Quel mal leur fait notre amour? et s'il ne nuit à personne, pourquoi donc avoir honte? Oh! non, t'aimer n'est pas une honte pour moi, va, j'en suis bien fière! C'est la qualité qui me plaît le plus, la seule qui me plaise en moi. Je ne suis pas égoïste à nous deux; au contraire, plus je t'aime, plus mon cœur s'est agrandi. Jo besoin du bonheur des autres; mais je n'ai besoin d'autre opinion que de la tienne, mon Roger, et quand la terre entière devrait savoir notre rendez-vous, je serais encore trop heureuse de te le donner. »

Transporté de joie par cette chère lettre, Roger s'occupa immédiatement de fixer le jour de l'entrevue. Son prétexte fut une visite à un ami de Saint-Blin, visite pour laquelle il prit huit jours, et, celui du départ fixé, de concert avec ses parents, il se hâta de l'écrire à Régine et de procurer à la société de Bruneray le nouveau scandale d'une visite à monsieur Grudat.

Biesles est un village aux environs de Chaumont, sur la grande route, et qu'entourent de grands bois. A peine arrivé à Chaumont, Roger prit la patache qui se rend à Biesles et descendit à la principale auberge; puis il sortit dans le village, comme si il allait voir quelqu'un, et se jeta bientôt dans la campagne. Il s'agissait de reconnaître la maison où vivait Régine. De quel pas il marchait, le cœur oppressé pourtant! Quel éclat, quelle sonorité, quel aspect tout particulier avait pour lui cette journée! Ceux qui ont aimé le sauront. Il marchait sous le poids d'un trouble délicieux, immense, ayant le bonheur à distance de quelques heures, ce qui n'est pas moins doux et plus grand peut-être que de le toucher. Il eut bientôt reconnu la maison, conforme à tous les signes indiqués, et suivit le chemin qui la côtoyait, tremblant à l'idée qu'il allait peut-être apercevoir sa chère fiancée. Elle aussi était en éveil; son cœur battait de même tout près de là! Et Roger marchait à petits pas, sondant tous les coins d'un regard ardent.

Cette maison était une ferme bien tenue où Régine, selon son rêve, pouvait être fermière, mais, hélas! sans le fermier. Après l'enclos, sorte de grand verger, venait une cour spacieuse, puis la maison, et puis le jardin, que le chemin longeait encore. Un chapeau de paille, une cornette s'étaient montrés dans la cour; mais nulle part la forme chérie que cherchait Roger, quand, après la maison, dans un bosquet de laurier-cerise qui fermait de ce côté le jardin, il vit deux femmes assises et penchées comme sur un ouvrage d'aiguille. Ces femmes. lui tournaient le dos, et de grands chapeaux de paille couvraient leur tête en cachant le cou jusqu'aux épaules. Cependant il n'hésita pas : l'une d'elle était bien Régine; l'autre plus forte et vêtue d'une robe de gros orléans brun, semblait une de ces propriétaires de campagne demi-bourgeoises, demi-paysannes, qui mettent bravement la main à l'ouvrage. Ce fut elle qui rompit le silence tout à coup :

— Tu ne dis rien aujourd'hui, petite? A quoi penses-tu ?

Un frémissement parcourut le cœur de Roger quand la voix chérie se fit entendre.

— Oh!... à rien, tante... je veux dire... si! je pense qu'il est peut-être temps d'aller coucher nos petits poulets.

Ce fut un rire franc, rire de paysanne qui répondit tout d'abord.

— Tu te moques de moi, petite; il n'est pas cinq heures. Oui bien, ils seraient contents; car ils en ont encore à icorer pour deux heures de temps, les pauvres petits! Ah! Régine, va, on a raison de dire que cervelle d'amoureux va tout de travers.

— Je croyais qu'il était plus tard.

— Le temps te dure donc bien avec nous?

— Ce n'est pas cela, ma tante. Si c'était en un autre temps, vous savez que j'aime bien être avec vous.

— Tu ferais mieux d'y rester toujours, va, et de ne plus songer à autre chose. Si tu voulais, ton cousin Georges serait si heureux! Il me le disait hier encore, parce qu'il n'ose pas te le dire à toi. C'est un beau et brave garçon, au moins; quoiqu'il soit mon fils, je puis le dire.

— Oui, chère tante, c'est vrai, et j'aime bien Georges, mais je ne puis pas être sa femme.

— Parce que tu as de folles idées... Ah! ma pauvre petite, si tu savais : les jeunes gens qui vont à la ville, il ne faut jamais compter dessus. S'il pouvait t'épouser tout de suite, je ne dis pas; mais, si ça doit durer seulement deux ou trois ans, avec sa famille qui ne le veut pas... vois-tu, c'est des histoires, ça, à coiffer sainte Catherine. Il ne faut pas se fier aux hommes comme à soit Vous autres, jeunes filles, vous vous imaginez que c'est la même chose. Ah ben! oui, va! le meilleur n'en vaut guère. Quand on a vécu longtemps en mariage, on sait à quoi s'en tenir. S'ils ne vous disent point leurs fredaines, ils vous racontent celles des autres; car la langue leur démange toujours là-dessus, et l'on en sait vite assez pour n'avoir plus de confiance. Ton bel amoureux s'amusera comme un autre et il finira par t'oublier.

— Ma tante, ne le calomniez pas.

— Eh! ma pauvre petite, il est comme les autres.

— Non, dit Régine d'une voix vibrante et avec un ton d'autorité; non, il m'aime et il est loyal! Je crois en lui comme en moi, plus qu'en moi, s'il est possible.

— Allons, allons, ne te fâche pas, reprit la tante d'une voix plus douce. Moi, ce n'est que pour ton bien que j'en parle et par crainte de ce qui peut t'arriver. Ça serait dommage si tu restais vieille fille, et c'est pourtant ce qui est arrivé à plus d'une pour avoir eu trop de confiance en des étourneaux.

— Je n'ai pas peur de cela, ma tante, dit la jeune fille, — et à ce moment Roger put entrevoir son front pur et et ses yeux inspirés qui s'élevaient avec sa pensée, — je n'en ai pas peur, car si Roger n'est pas mon mari, je n'en aurais jamais d'autre... et je ne vieillirai pas, ajouta-t-elle d'un accent plus sourd, mais plus vibrant encore.

Roger n'entendit pas la réponse de la tante. Il n'était occupé qu'à contenir son cœur. Oh! comme il souffrait de ne pouvoir la remercier à genoux! Il avait entendu tout ce colloque en s'approchant doucement, dérobé aux yeux par le tronc d'un chêne. Mais il entendait venir dans le chemin, il ne pouvait rester là; il se retira doucement et sans bruit, continua sa route sur le chemin gazonné qui amortissait les pas. Cependant il vit encore à travers les feuillages, Régine tourner la tête d'un air inquiet, comme si elle sentait sa présence. Rentré à l'auberge, il soupa, monta de bonne heure dans sa chambre; à dix heures, sortit sans être aperçu et reprit, le chemin de la ferme. La lune, d'un croissant pâle, éclairait; Roger pénétra dans l'enclos et attendit.

C'est en de telles attentes que l'extension indéfinie du temps par le sentiment et la pensée se fait sentir à nous. La demi-heure de solitude que Roger passa dans l'angle obscur des pommiers lui dura des heures, et, comme la clarté de la lune était trop faible pour qu'il pût distinguer les aiguilles de sa montre, il fut bientôt persuadé que Régine avait rencontré d'insurmontables obstacles, qu'elle ne viendrait pas! Non, elle ne viendrait pas! Est-ce qu'un bonheur pareil pouvait arriver? Est-ce qu'il était possible?... Sa tante, ce cousin audacieux, peut-être l'avaient épiée... Le sang montait à la tête du jeune homme; c'était à peine si un reste de prudence le retenait, et il n'en eut plus tout quand il se fut imaginé — pour des raisons encore inédites — que Régine était en quelque danger. Alors il quitta l'angle obscur, suivit la haie de l'enclos et marcha d'un pas précipité vers la maison. Tout à coup l'aboiement d'un chien retentit, et la ferme allait être mise en éveil, quand..... ô bonheur!...

oui, oui, le bonheur est possible!... mais comme il fait mal!... Quand une forme de femme se détacha sur le fond blafard de la nuit.

C'était elle!... c'étaient ces lignes adorées; c'était cette forme qui renfermait à elle seule toutes les poésies, tous les charmes, toutes les ivresses! Elle s'approcha du chien, se baissa, et, le flattant de la main, lui parla tout bas. Il se tut alors et Roger vit s'avancer vers lui celle qu'il attendait et le gardien même de la maison;

Mais, à mesure qu'il approchait de l'étranger, le chien grondait sourdement. D'une main, Régine le flattait; de l'autre, elle fit signe à Roger d'aller en avant... Ce n'était pas de ce côté que le poussait une force irrésistible, il obéit pourtant; mais, passé la limite de la cour, il n'y tint plus, et ses bras et son cœur, qui pendant une année l'avaient si ardemment et si vainement appelée, et l'étreignirent dans une ivresse ou disparaissaient toute prudence, tout autre souci. Le chien tournait autour d'eux, flairant cet étranger si bien reçu; mais, plein de confiance en Régine et dépourvu de préjugés humains, il n'hésita pas longtemps, et, quand ils reprirent leur marche, Roger sentit dans sa main le museau humide de l'animal, qui demandait sa part de caresses.

Sous l'angle obscur des pommiers gisait un tronc d'arbre coupé; Roger y fit asseoir sa chère fiancée et se mit à genoux devant elle, tandis que le chien se couchait tranquillement à leurs pieds.

Ils n'avaient encore pu se parler; suffoqués du bonheur de se revoir, ils se contemplaient, et, plus forts que l'obscurité, leurs yeux saisissaient les changements survenus en eux. Régine prit entre ses mains la tête de son amant:

— Oh! tu as souffert? murmura-t-elle.

Et elle baisa ses yeux, sous lesquels la déception avait remplacé d'un trait profond l'illusion fleurie. Pour lui, il la retrouvait plus belle: ses fréquentes visites à la Bauderie, le travail fortifiant de la campagne, l'air des champs qui plus souvent avait remplacé l'air de la boutique, l'avaient rafraîchie et développée; les mains jointes, il l'admirait et l'aspirait des yeux, des lèvres... Enfin leurs poitrines se détendirent, de longs soupirs s'en échappèrent, et les paroles vinrent, entrecoupées d'abord, puis d'une abondance extrême. Ils ne s'étaient pas parlé depuis un an. Il fallait tout se dire, et les deux récits à chaque instant s'entre-coupaient, se croisaient, s'enchevêtraient en un seul écheveau, plein de lazzis bizarres, au point qu'enfin un rire frais, qui heureusement pouvait être pris pour une roulade d'oiseau rêvant le jour, retentit sous les pommiers, et presque aussitôt Régine fondit en larmes! disant:

— O Roger, que je suis heureuse!

Sur ce joli rire, les feuilles des pommiers frémirent un peu, les oiseaux s'étirèrent languissemment, le chien bâilla et se rendormit; puis tout rentra dans le calme, et les herbes continuèrent à se bercer au vent léger de la nuit, dans la blanche clarté du croissant lunaire et la rosée de filtrer lentement, car un couple d'amants n'est dans la nature qu'une harmonie de plus.

Ce que, cette nuit-là, ce coin d'ombre entendit de confidences charmantes, de doux aveux; ce qu'il renferma de bonheur et de poésies serait trop long, trop malaisé surtout à redire. Et maintenant, c'était au rebours d'auparavant que le temps passait et des heures entières s'écoulaient plus vite, beaucoup plus vite que n'avait fait la longue demi-heure de solitude. Si bien qu'ils ne surent ce que c'était que cette clarté blanche qui de plus en plus s'étendait et venait, indiscrète, pénétrer dans leur asile.

— Est-ce un météore? disait Roger.

— C'est... non, et ne peut être le jour, dit-elle, oh! c'est impossible.

— C'est impossible, répéta-t-il.

Et le doux entretien recommença. Mais, de temps en temps, le bruit d'une éruption à travers les feuilles des pommiers se faisait entendre; le chien se mit à quêter dans le pré, un cœur de joyeux ramages partit de tous les buissons. Il fallait se rendre à l'évidence. Oui, c'était le jour, et cette chère nuit d'amour déjà s'était envolée. Mais ce n'était pas, ce ne pouvait être la dernière; ils se verraient encore au retour de Saint-Blin. Le jour fut convenu. Roger promit d'attendre avec plus de patience, et ils se séparèrent enfin devant le danger presque assuré d'être surpris par les gens de la ferme s'ils tardaient encore.

— Imbécile! fou que je suis, se disait Roger en s'approchant de Biesles, pourquoi pas la nuit prochaine? Et que vais-je faire à Saint-Blin? Pourvu que j'y passe un jour ou deux!...

Il était trop tard!

Il quitta le village dans une épouvantable colère contre lui-même.

Son séjour à Saint-Blin lui parut interminable, malgré la bonne humeur de son camarade, et maintes parties de pêche et de chasse. Il revint enfin à Biesles, et de nouveau retrouva Régine, à onze heures, sous l'abri sombre des pommiers.

Ce n'était pas moins doux que la première fois, ce ne fut pas moins enthousiaste; mais l'aspiration de l'âme humaine à des biens toujours nouveaux s'oppose à la ressemblance complète de deux bonheurs. La première entrevue en attendait une seconde, celle-ci devait être la dernière; cruelle pensée qui rendait les heures encore plus courtes, l'amour plus ardent. Penché sur sa Régine, que jamais il n'avait trouvée si enivrante et si belle; torturé par la pensée de l'heure qui s'enfuyait, et qui dans un moment allait délier leurs bras et les séparer encore pour une année, le jeune amant savourait et souffrait tout à la fois les joies et la privation du bonheur, et des révoltes jusque-là contenues grondaient en lui. Depuis plus de quatre ans, depuis l'âge où la virilité gonfle le cœur de l'homme, il avait choisi sa compagne et ils avaient scellé d'un mutuel consentement le pacte d'amour qui les liait pour la vie. Depuis ce temps, il éprouvait dans toute sa plénitude le désir, le besoin d'être heureux, de vivre de cette vie à deux que lui imposaient également la nature et l'amour. Plus la route était aride, plus il trouvait de dégoût et de déception parmi les hommes, et plus il eût besoin de cette infinie douceur que lui apportaient la présence et la tendresse de Régine, de l'appui de son jugement et de sa parole.

Mais, tout au contraire, la loi sociale lui disait: « Plus la vie t'est ingrate, aride et désolée, plus tu souffres, et plus tu dois rester seul. » Loi implacable, qu'il subissait, qu'il acceptait à l'ordinaire, il le fallait bien; mais qu'en ce moment il ne comprenait plus. A cette heur caché dans un coin de la terre, seul avec elle, l'amour ces enveloppant d'un nuage, lui dérobait tout le reste. La perdre encore! se séparer d'elle! Jamais! — Ne sommes-nous pas l'un à l'autre pour toujours? Ne seras-tu pas ma femme? et ne l'es-tu pas dès à présent?... O Régine, moitié de ma vie! Ah!... plus cent fois! source même à laquelle toute ma vie aspire, car sans toi je ne puis plus vivre!...

Il délirait; jamais encore, dans l'intimité de leur chaste amour, elle ne l'avait vu ainsi, et saisie jusqu'au fond de l'âme par ce changement, enveloppée de ces flammes, elle se sentit elle-même envahie d'un trouble profond. Elle se leva du tronc où elle était assise, et instinctivement se dirigea vers la partie du verger que la lune, alors arrondie, baignait de sa pure clarté. Il la retenait, mais elle l'entraînait avec plus de force.

— Où vas-tu? disait-il avec reproche; où vas-tu? Nous étions si bien ici!

— Non, je te vois moins gai. Comme la lune est belle ce soir, et toute la nature, vois, Roger.

— Là-bas, je te sentais mieux. Reviens, ô ma bien-aimée! Il n'y a de beauté qu'en toi!

Mais elle le repoussa vivement:

— Laisse-moi?

— Tu me repousses, toi, Régine? Oh! tu ne m'aimes pas comme je t'aime!

— Je ne t'aime pas!

Alors elle fondit en larmes.

— Oh! Roger, vois là-bas, le ciel blanchit; ne troublons pas ces derniers instants! Je t'aime de toute mon âme, tu le sais, tu le sais! Notre sort, quel qu'il soit, sera le même; seulement, je t'en prie, gardons notre force et notre raison.

— La raison! dit-il avec mépris; l'amour est la raison suprême, tu ne le sais pas? Je te l'ai dit: si nous sommes l'un à l'autre, et nous le sommes, il n'y a point de lieu ni d'heure, c'est toujours! Ah! si tu m'aimais comme je t'aime, la vie, le bonheur tout entier seraient à nous dès ce soir, et plus rien au monde ne pourrait nous séparer! Oh! Régine! Régine! par pitié! aime-moi autant que je t'aime!...

A demi-prosterné devant elle, il l'entraînait, l'emportait presque dans ses bras.

— Roger, lui dit-elle, en effet, je suis toujours à toi; nous ne pouvons nous séparer, même en pensée, et c'est pour nous deux, cher maître de notre destin, que je te supplie. Ce n'est pas une heure de faiblesse qui doit décider de notre avenir. Pouvons-nous être unis? Tu le sais trop bien, hélas! non, pas encore. Alors pourquoi ruser avec la force des choses, nous cacher, rougir, avoir un jour peut être à implorer l'indulgence et l'appui de ceux qui nous persécutent? Si j'étais ce soir ta femme, je voudrais te suivre demain; et toi, pourrais-tu me quitter? Mais où est le lieu qui nous recevrait? Quelle indépendance avons-nous acquise? Je puis prête, si tu le veux, au plus dur travail; mais ce travail même le trouverions-nous? Je t'aime plus que ma vie, mais c'est pour notre dignité que je t'implore. Soyons fiers! soyons forts! C'est notre honneur et notre salut!

Il tomba à ses pieds en sanglottant, l'adora comme un être supérieur, délira d'enthousiasme après avoir déliré d'amour, et, sur mille nouveaux serments, baisers, espoirs et promesses, ils se quittèrent aux premières lueurs de l'aube, ivres d'amour et dévorés de tristesse.

XVI

LES EXPÉRIANCES D'UNE FEMME OISIVE.

Le plan d'Adrien Lacombe s'était accompli. Au second étage d'une maison de la rue de Beaune, on pouvait lire, sur le même palier, ces deux inscriptions *Agence d'affaires: M. Adrien Lacombe*, — celle-ci écrite en pleine porte et en plein œuvre, et l'autre, minuscules, sous la sonnette d'en face: *Me Cardonnel, avocat.*

La foule n'encombrait pas l'escalier, on pouvait se mouvoir entre les deux portes; néanmoins nos deux amis avaient fait quelques affaires, grâce, il faut le dire, à l'activité remuante d'Adrien. Avec une audace de joueur, il avait couvert d'affiches les murs et les journaux; avec une effronterie dont il se moquait lui-même, il parlait hautement de ses relations étendues, des moyens d'information dont il disposait, de sa grande capacité en affaires et de celle de son ami.

Depuis six mois que durait leur association. Adrien Lacombe avait acheté pour des clients cinq ou six maisons de campagne, opéré des placements, et renvoyé à Roger plusieurs affaires litigieuses. Roger avait enfin abordé la barre et plaidé, non sans succès. Les gens entendus avaient été frappés de sa logique sobre et concluante, des arguments simples et nouveaux qu'il faisait valoir. D'autres, il est vrai, le public en général, l'avaient trouvé d'une indigence ridicule en fait de phrases à effet, et complétement dépourvu de la grande éloquence des tirades sonores, et, comme il plaidait court et serré, certains clients avaient jugé n'en avoir pas assez pour leur argent.

— Tâchez d'être un peu plus charlatan, mon cher, disait Adrien; dans la foule, il n'y a pas d'autre moyen de se faire entendre que de crier très-fort. Grâce à une centralisation effrénée, la société est devenue un tohu-bohu où l'on marche à l'aveuglette. Illuminez, criez, vous attirez du monde. Sinon, personne. Pas de délicatesse ou vous êtes perdu. Faites la réclame pour le bon motif, comme d'autres la font pour le vol. Au temps où nous sommes, il n'y a pas d'autres moyens d'arriver.

Roger recevait ces conseils en souriant et n'en tenait compte. Deux impressions le dominaient à ce sujet: d'abord les répugnances originelles, instinctives, de sa nature droite et délicate; une modestie, assez aristocratique au fond, qui attendait l'hommage sans vouloir le demander; puis le secret espoir de vaincre malgré tout! par la seule force de sa capacité, de sa vraie valeur. Il ne pouvait se résoudre à réussir par des moyens qui l'eussent diminué à ses propres yeux, et se flattait de l'emporter doublement par un succès pur de toute fraude, complet de noble orgueil.

Il n'y avait à ce sujet qu'une seule objection à lui faire, et son père seul en avait le droit: c'est qu'il ne faisait pas ses frais à Paris.

Cependant il avait satisfait ses conseillers sur un point: il allait dans le monde. Presque toutes ses soirées étaient prises, et il dépensait en gants, en cravates et en voitures, avec les billets de concert et de loterie, la moitié de son budget. Mais jusque-là, cette mise de fonds ne lui avait point rapporté de causes. Il est vrai qu'il ne flattait personne et ne s'était fait le champoin d'aucune coterie. On le trouvait aimable et on le voyait avec plaisir. C'était tout. Le plus souvent, d'ailleurs, il se perdait dans la foule, abandonnant la parole à ceux qui la disputaient.

Par suite de la rupture de Roger avec la compagnie des mines de l'Est, ses rapports avec les Jacot étaient devenus froids et rares. Cela s'était fait sentir même vis-à-vis de la famille Cardonnel, et, pendant l'été précédent, madame Cardonnel et Emilie n'avaient pas été peu froissées de l'indifférence dont elles avaient été l'objet de la part des châtelaines de Bruneray, d'une seule visite faite à grand'peine, et du luxe insolent déployé par madame Trentin du Vallon, qui maintenant, au milieu de certaines baronnes parisiennes et d'une volée de jeunes boulevardiers, semblaient avoir complétement oublié son amitié, si démonstrative quelques mois auparavant, pour Emilie. C'était donc fort rarement, et suivant les recommandations de son père et de sa mère, pour ne pas rompre avec des voisins puissants, que Roger se présentait chez les Jacot; il n'y était allé que deux ou trois fois dans tout l'hiver. A sa dernière visite, il avait rencontré Marie chez sa mère; elle était visiblement attristée, mélancolique, mais pour cela non moins affable; car, se souvenant tout à coup de leur ancienne amitié, elle s'était inquiétée de la position de Roger, l'avait forcé de parler de lui-même, et plus d'une fois avait attaché sur lui des regards langoureux et tristes, comme si elle eût eu des confidences à lui faire ou le besoin d'être plainte par lui.

Un soir du printemps de 1864, que Roger allait quitter son cabinet, où, comme il arrivait le plus souvent, il se trouvait seul, on sonna. Il alla ouvrir lui-même, n'ayant plus à cette heure le valet en livrée dont, par un mécanisme ingénieux de sonnettes, d'heures différentes et de combinaisons improvisées, il partageait la possession avec Adrien Lacombe. En face de lui, il vit une femme ou plutôt un amoncellement de soie et de dentelles, où tout d'abord il ne reconnut rien. Saluant,

il s'effaça ; mais l'inconnue lui tendit la main, et, derrière le voile épais, se fit entendre une voix fraîche et stridente.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Ah ? pardon, dit-il ; j'étais si loin de m'attendre à la visite de madame Trentin du Vallon.

— Hélas ! dit-elle.

Et, sans rien ajouter, elle entra et s'assit, regardant autour d'elle d'un air d'intérêt.

— C'est ici que vous recevez vos clients, monsieur Roger ?

— C'est avec l'antichambre tout mon appartement, madame.

— Oui. Oh ! ce ne sont pas les meilleurs qui font fortune, je le sais, je le sais. Pourquoi faut-il que l'on sache toujours trop tard ?

— Vous aussi, madame, vous auriez à vous plaindre de la vie ?

— Et pourquoi non ? Est-ce à vous qu'il faut apprendre, à vous qui êtes assez fort pour les dédaigner, que l'éclat, les apparences, ne sont pas le bonheur.

— J'espérais que pour vous ils ne l'empêchaient pas.

Marie jeta dans les yeux du jeune homme de longs regards pénétrants, où, derrière son voile de tristesse et de langueur, scintillait cette flamme aventureuse et hardie qui brillait autrefois dans les yeux de la jeune fille, comme dans ceux de la femme aujourd'hui, mais tempérée alors par une certaine naïveté, maintenant effacée.

— Vous l'avez espéré ? dit-elle d'un ton de reproche ; alors, vous n'étiez pas plus clairvoyant que moi. Et encore, est-ce bien le bonheur que j'espérais ! Non ? Je voyais déjà qu'il n'était pas possible pour moi. Je me suis mariée, parce qu'il faut se marier... Quelle folie, mon Dieu !

Elle leva au plafond des yeux désolés, joignit les mains et les laissa retomber sur ses genoux. Roger se sentait embarrassé de ces confidences. Quel était leur but ? Madame Trentin vit sans doute cet embarras, elle reprit :

— Aujourd'hui, après moins d'un an de mariage, cette chaîne, dont j'ignorais le poids, m'est devenue si lourde, si odieuse, que j'en suis à vouloir la rompre, et que, n'osant consulter à ce sujet un étranger, je suis venue près de vous, près d'un ami, afin que vous me disiez si je puis recouvrer ma liberté.

— Est-il possible ? s'écria Roger, vivement ému. Croyez à tout mon dévouement, madame. Je crains seulement... La loi est fort insensible...

— Il ne me resterait donc plus qu'à fixer mon sort moi-même ! s'écria-t-elle avec un nouveau regard adressé au ciel.

Et ses yeux ainsi étaient véritablement très-beaux.

— Calmez-vous, chère madame, dit Roger en lui prenant la main, et...

Il voulait dire : « et racontez-moi vos griefs, » mais il hésitait en face de confidences aussi delicates.

— Oui, je dois tout vous raconter, dit-elle ; il le faut bien. Oh ! monsieur Roger !

Elle mit sa tête dans ses mains.

— Vous êtes le dernier peut-être à qui je devrais faire de tels aveux... mais je ne puis... non, je ne pourrais pas parler à d'autres... Je me suis plainte à ma mère, elle m'a conseillé de me distraire. D'autres m'ont donné de plus fâcheux conseils. Sans doute, il est cruel à mon âge de renoncer au bonheur ; mais, si du moins je pouvais obtenir la liberté d'être seule, ne plus appartenir qu'à moi-même !...

De nouveau elle se voila le visage. Roger n'osait l'interroger.

— Enfin, dit-il au bout d'un silence, vous voudriez réellement une séparation ?...

— Si je le veux ? certainement !

— Une séparation judiciaire ?

— Il le faut bien !

— Vous savez que pour l'obtenir, il est nécessaire d'avoir à alléguer des faits précis ? Des antipathies, si vives qu'elles soient, ne suffisent point.

— Mais c'est abominable, cela ! Quoi ! pour cesser d'être mariés, il ne suffit pas de se haïr !

— Non ; la loi en ceci est aussi grossière que l'esprit du conquérant qui l'a dictée, et pour qui le mariage n'était autre chose qu'une mesure de police sociale et un acte matériel. Le seul vrai bien, le bien moral, y est sans valeur, lui seul ne compte pas.

— Quelle barbarie !

— Oui, sur ce point comme sur bien d'autres, c'est toujours l'esclavage antique, la hiérarchie ; nulle part, le droit individuel qui, nouveau venu de moins d'un siècle, n'entre encore dans nos lois et dans nos mœurs qu'en qualité d'hôte et d'étranger.

— Sauvez-moi ! s'écria-t-elle en lui tendant ses deux mains et en s'approchant de lui si près que leurs têtes se touchaient presque ; arrachez-moi à l'opprobre d'être malgré moi la femme de cet homme ! J'espère en vous : ne me découragez pas, j'en mourrais.

— Avez-vous des faits ? dit le jeune avocat d'une voix oppressée.

— Si j'en ai ! D'abord ceci est la moindre des choses, mais il faut tout dire ; d'abord monsieur Trentin du Vallon, au lieu de me laisser toucher l'intérêt de ma dot, qui est de six cent mille francs, — ceci est à moi pourtant ! — se permet de régler ma pension lui-même, et ne me sert que quinze mille francs. Ce n'est pas que je tienne beaucoup à ma toilette ; non, j'ai trop de chagrin pour cela ; mais le procédé est indigne, blessant ; il me révolte !

— C'est son droit légal, dit Roger, répondant à la muette question de ces yeux, à la fois brillants et langoureux, qui ne quittaient pas les siens.

— Mais c'est odieux !

— Sans doute ; malheureusement on ne peut rien que d'après la loi. Mais ensuite ..

— Ensuite ? dit-elle.

Elle s'arrêta, détourna la tête en rougissant, et murmura :

— Ah ! monsieur Roger, vous êtes bien... jeune pour un confesseur !

— Comptez sur mon plus profond respect, madame, dit-il avec émotion ; au reste, si vous préfériez faire vos confidences à l'un de mes confrères en cheveux blancs, j'en connais un fort digne... et je m'entendrais ensuite avec lui...

— Ce ne serait pas un ami pour moi, reprit Marie vivement ; tandis que vous... Oh ! je crois à votre amitié, à votre loyauté, à votre générosité, monsieur Roger, et c'est pour cela que je suis ici !

Il la ranima en serrant la main qu'elle lui tendait. Elle ne la retira pas ; mais, au contraire, se rapprochant de lui, comme un enfant qui a peur, elle mit l'autre main sur le dossier de la chaise de Roger et courba le front, de manière à pouvoir lui parler presque à l'oreille. C'était en effet quelque chose de l'attitude d'une pénitente vis-à-vis de son confesseur. Mais quel que fût le trouble de Marie, peut-être n'était-ce pas elle à qui la situation causait le plus d'embarras. Enveloppé ainsi des effluves de beauté, de grâce, de distinction, qui émanaient de cette jeune femme, attendri par ses douleurs, et disposé d'avance à l'émotion vis-à-vis d'elle par les sentiments qu'elle lui avait témoignés autrefois, et que sa démarche et ses paroles lui révélaient encore, le jeune homme se sentait beaucoup plus ému qu'il n'eût voulu l'être. Sa main trembla dans celle de Marie ; mais, toute entière sans doute à ses propres impressions, elle ne la retira point, et ses paroles à voix basse, portées par un souffle doux et chaud et haletant, passèrent dans l'oreille de Roger.

— Ceci est le comble de l'infamie. Je ne suis pas

respectée, ma volonté n'est rien ! monsieur Trentin a une clef de ma chambre où il peut entrer à toute heure. J'ai redemandé cette clef, et il me l'a refusée d'abord en riant ; puis, quand j'ai sévèrement insisté, avec des mots indignes, outrageants... Il me croit à lui, cet homme qui n'est pas à moi ! Il a une maîtresse, je le sais, tout Paris le sait ! Et quand je lui demande au moins de me délivrer de... sa présence, il ne comprend pas. Cet homme est infâme, il me fait horreur et j'en suis venue à le haïr. Tout cela n'est-il pas horrible !

— Pauvre !... pauvre chère... madame !... murmurait le jeune avocat en serrant la main de Marie.

— Oh ! oui, pauvre ! bien pauvre, allez, malgré ma richesse ; car je n'ai ni bonheur, ni dignité, ni amour, rien ! D'où me vient ce malheur, grand Dieu ! J'ai vingt et un ans, on me dit jolie : est-ce vrai ? je ne sais pas ; mais j'ai une âme pour aimer, oui, une âme ardente, qui eût pu faire mon bonheur et celui d'un autre. Et me voilà condamnée à ne point aimer. Et ce qu'on m'a présenté comme un contrat d'amour et de confiance, n'est qu'une oppression et une infamie ! Ah ! si j'avais su ! Mais... dans le chagrin d'un sentiment, d'un espoir trompé, qui me laissait indifférente à tout le reste, on m'a présenté cet homme en me vantant ses talents, sa largeur d'esprit et de caractère. En effet, il donne à sa maîtresse, une certaine Juliette, du Vaudeville, dix mille francs par mois : — c'est de la largeur assurément ; — il était l'associé de mon père, qui désirait ce mariage. Sous les croix qui le chamarraient et l'élégance extérieure dont il s'entoure, je n'ai pas vu cette vulgarité, cette bassesse, qui maintenant me soulèvent le cœur. Ah ! j'ai eu tort sans doute ! mais j'en suis amèrement punie, et vous devez me plaindre, vous, monsieur Roger !

Renversée sur sa chaise, elle pleurait ; elle avait arraché ses gants, et l'une de ses mains effilées couvrait et découvrait tour à tour d'un mouchoir de dentelle ce visage mobile, animé, auquel jusqu'alors Roger n'avait vu exprimer que des impressions spirituelles, gracieuses, vives, mais non touchantes et passionnées. Il fut saisi de cette nouvelle beauté qui se dévoilait à lui ; ces yeux en pleurs, éclatant de flammes ; ces lèvres rougies, qui, d'un seul pli, sans parler, criaient la colère, la douleur ou l'amour, et ces mains fines, nerveuses, puissantes dans leur petitesse, qu'on sentait, à leurs contractions, capables de tout broyer autour d'elles : liens, résistances, êtres ou obstacles !

Leur conversation fut longue. Ne fallait-il pas en effet, comme elle-même l'avait dit, que son avocat devint son confesseur ? Les griefs qu'elle alléguait étaient graves certainement ; ils constituaient abondamment l'outrage du lieu conjugal, l'indignité du mari et le malheur de la jeune épouse ; mais ils ne suffisaient pas pour rompre légalement un lien qui, par le fait même, était rompu, puisque l'essence de ce lien est l'unité d'amour. Cependant Marie ne voulait point être désespérée ; elle avait dit à Roger : « Sauvez-moi ! » elle était venue lui demander non-seulement des conseils, mais des consolations. Elle emporta l'un et l'autre. Son désir de séparation ne pouvait être satisfait que par deux moyens : sévices devant témoins, chose outrageante et plus que difficile à obtenir dans un certain monde, ou l'inconduite sous le toit conjugal, peu probable à la ville, mais à peu près certaine à la campagne, rassura madame Trentin du Vallon, Or, ils allaient au premier jour s'établir dans un château princier, que le financier venait d'acheter aux portes de Paris : Marie aurait les yeux ouverts, et, dès les premiers indices, consulterait son avocat.

— Ne viendrez-vous pas me voir ? dit-elle d'un air tendre et suppliant en lui tendant la main.

Roger hésita.

— Je m'en ferai un devoir, dit-il enfin.

— Un devoir ! répéta Marie avec reproche en lui jetant les yeux dans les yeux.

Il se troubla.

— Je n'osais pas dire un bonheur.

— Ah ! dit-elle, à la bonne heure ! Et merci !

Elle prit la main du jeune homme, la pressa sur sa poitrine, le regarda encore, baissa les yeux, et ajouta :

— J'ai besoin de votre... amitié.

Puis elle marcha vers la porte, la tête baissée comme sous un doux poids ; lui jeta encore un long regard, lui serra longuement la main, et partit, laissant dans la chambre le parfum délicat et pénétrant dont ses vêtements étaient imprégnés, et bien plus, toute une atmosphère d'idées troublantes, irritantes, douces et pénibles, tout un tumulte de sensations et de souvenirs.

Après ce départ, Roger se jeta sur une chaise, où il resta quelque temps rêveur ; puis, comme s'il étouffait il alla ouvrir toute grande la fenêtre. Il eût voulu faire fuir cette atmosphère dont il se sentait enveloppé. Marie était restée devant ses yeux ; successivement il revoyait toutes les expressions qu'elle avait eues, il entendait tous les mots qu'elle avait dits, et qui prenaient, ainsi répétés et isolés du courant d'idées qui les produisait, une signification encore plus vraie. Il se revoyait lui-même ; il rougissait d'avoir été trop ému, trop... affectueux peut-être. Il ne voulait pas... mais comment, vis-à-vis d'une femme malheureuse, qui vous comble de marques de confiance et d'affection ?... Comme elle est devenue énergique et belle ! se disait-il. Quelle créature intelligente et passionnée !... Elle, si charmante et si distinguée, à ce Trentin !... C'est épouvantable ! Certes, je serais heureux de la délivrer !...

Mais il sentait que c'était là une tâche périlleuse, et déjà il n'était pas content de lui-même. Les manières de Marie à son égard l'inquiétaient. Etait-elle naturelle, c'est-à-dire naïve, dans l'expression de ses sentiment pour lui, ou volontairement imprudente ? Pourquoi revenait-elle ainsi à lui après une longue froideur ? Après tout, qu'importe ! Il serait poli, serviable, amical, comme autrefois, rien de plus. Et cela dit, il voulut penser à autre chose, mais les mêmes préoccupations revinrent l'obséder. Sa vanité, ses sens, sa compassion, elle avait remué tout en lui, et le tumulte ne s'apaisait point. Il se mit à la fenêtre pour se distraire, et les effluves de mai, que lui jetaient les parfums d'un jardin voisin, et le rayonnement des flots de la Seine, et les peupliers du quai, et la gaieté sonore et printanière des voix qui passaient, ne firent que rendre plus vives les impressions qu'il fuyait.

— Je n'ai jamais vu créature plus pénétrante, se dit-il.

Mais aussitôt, il rougit de cette parole.

Et Régine ? — Ah ! celle-là le pénétrait autrement, chère et pure aspiration de tout son être, de toute sa vie ; astre chéri, toujours lointain, hélas ! Il voulut se réfugier en elle, se mit à son bureau, prit la plume et traça quelques lignes. Non ! Il ne pouvait pas lui écrire ce soir ; il ne se sentait pas dans la situation d'esprit convenable, et il préféra sortir.

Depuis dix-huit mois, Roger vivait à Paris ; il avait près de vingt-six ans, et n'était plus, à beaucoup d'égards, le même que nous l'avons vu lorsque, absorbé par la famille, par son amour précoce et surtout par les innéités de sa noble et délicate nature, il entreprenait sans crainte et sans doute le combat de la vie pour conquérir sa place et sa fiancée. La vie, telle qu'elle est faite actuellement, gâte incontestablement l'homme, souvent le corrompt beaucoup plus qu'elle ne l'améliore. Ce système, qui fait de tout succès le prix d'un combat dans la mêlée, qui substitue dans le cœur de la jeunesse l'ambition à la poésie, et retarde forcément le mariage à trente ans, ce système est celui même de la corruption des mœurs ; il fait de tous les heureux des jouisseurs affamés qui donnent le ton à la foule, font

prédominer en toutes choses le cynisme et la grossièreté des parvenus.

On l'a dit justement : l'innocence est une ignorance. La vertu vaut mieux, mieux comme force, moins par la pensée, à jamais dépourvue de sa chasteté, qui est une grande force aussi. Mais, entre l'innocence et la vertu ou plutôt en dehors d'elles, il y a beaucoup de situations diverses, qui s'éloignent de la première sans se rapprocher de la seconde. Pour qui n'a pas une moralité fondée sur des principes définis, certains, c'est un abaissement moral infaillible que produit le spectacle de la corruption. Après le premier choc, après la révolte première, l'accoutumance vient, les répulsions peu à peu s'apaisent ; on arrive à ne point considérer comme un si grand mal ce qui est le tort de tout le monde, et par se trouver assez vertueux d'être seulement moins coupable.

Roger n'en était pas là. Son intimité constante avec Régine et son amour pour elle, ce mariage qui était sa plus chère pensée, l'avaient sans cesse ramené au point de départ ; toutefois il s'en écartait de plus en plus. Sa camaraderie avec Adrien Lacombe, et le spectacle constant des mœurs parisiennes, avaient, cette année-là surtout, usé bien des susceptibilités en lui, et d'autre part développé jusqu'à l'irritation les désirs naturels à sa jeunesse. Il s'était laissé entraîner par son associé dans certains mondes *où l'on faisait des affaires comme ailleurs*, et c'est ainsi qu'un beau jour ou plutôt une belle soirée, il s'était rencontré face à face avec Adolphine, maintenant une des étoiles du monde des femmes qui reçoivent de celui-ci et donnent à celui-là, et qui, en reconnaissant Roger, lui avait sauté au cou, s'était emparée de lui, et lui avait raconté en riant beaucoup le secret de son départ de Bruneray. Cependant elle s'était attendrie au souvenir de sa sœur. Pauvre Marianne ! Elle avait été heureuse d'apprendre son mariage avec Gabriel.

— Ça lui sera toujours un soutien, car une femme seule, voyez-vous, au prix où est le travail, c'est ni plus ni moins qu'une agonie. Mais Marianne est de celles qui aiment mieux mourir que de faillir. J'ai songé bien souvent à lui envoyer de l'argent, mais je sais qu'elle n'aurait pas voulu le recevoir. A présent, je suis contente ; si elle venait à manquer, vous me rendriez le service de lui faire accepter ça comme de vous ; car après tout ce n'est pas un mari qui la garantira contre la misère. Les enfants viendront... Je voyais bien tout cela, moi, surtout avec Gabriel, qui était un peu mauvaise tête, et c'est pourquoi le cœur m'a manqué. Savez-vous que j'ai bu de l'eau et mangé du pain des mois durant, pas autre chose, que j'en avais un mal d'estomac... et toujours, du matin au soir, tirer l'aiguille !... c'est-il vrai, ça ?... Je sais qu'il y a des gens qui me méprisent, mais je le leur rends bien. Si j'ai mal fait, qu'est-ce donc qu'il faut dire de ce vieux Jacot, qui tient pourtant le haut du pavé, et qui m'a mise où je suis, moi, et combien d'autres avant et depuis moi ? Et son fils, et tous ces gens qui ne sont occupés qu'à séduire les femmes et s'en faire duper. Quant à leurs pimbêches, est-ce qu'elles en font moins que nous ? Elles sont seulement plus hypocrites. Dites donc cela à Marianne, quand vous la verrez ; moi, je n'oserais pas. Il n'y a que les filles comme elle de respectables, mais elles sont aussi trop dupes. Car enfin il est drôle, allez, le monde : on y recommande la vertu et l'on n'y récompense que ceux qui n'en ont pas. Ceux-ci ont tout le bien-être, le plaisir, les arts, la puissance ; pour les vertueux, ils meurent de faim, de fatigue ; ils sont roulés dans la saleté et la guenille, ils n'y voient pas plus loin que leurs quatre murs, et encore sont méprisés comme des chiens partout ailleurs que dans les livres ou les discours. Ma foi ! c'est trop bête ! Oui, j'ai connu cette vie-là et j'en ai eu assez. Je ne me sens pas faite plus qu'une autre pour souffrir et être dédaignée ; s'il y a des bégueules qui font la mine en passant auprès de nous, il y en a plus d'une au fonds qui nous porte envie, et les coups de chapeaux et les platitudes ne nous manquent pas. Les hommes battent ou mangent les femmes honnêtes, ils se laissent battre ou manger par nous. On aura beau dire : je suis bien aise de ce que j'ai fait, et, si c'était à faire, je recommencerais.

Cette fille logique s'était admirablement développée dans un nouveau milieu comme beauté et comme esprit ; elle n'était pas une des moins recherchées de son monde ; elle en était une des plus décentes et des plus sûres. Le regret de sa sœur et le chagrin de ne pouvoir lui être utile semblaient être son unique souci. Elle supplia Roger de revenir la voir, et lui parla toujours de Marianne. Si l'entretien s'égara parfois, si elle ne put résister au désir d'apprendre à Roger qu'il était fort beau garçon, elle ne lui garda pas rancune de n'avoir pas répondu à ses avances ; Adrien Lacombe d'ailleurs était empressé pour deux.

Ces fréquentations, bien qu'elles n'eussent entraîné Roger dans aucun désordre, avaient nécessairement affaibli sa délicatesse : l'autre monde, plus légal d'ailleurs, ne l'entamait pas moins. D'une part, si l'on coudoyait des femmes entretenues et des hommes encore plus entretenus, puisqu'ils l'étaient par elles en sous-ordre, si l'on voyait la débauche des vieillards lutter avec la lâcheté des jeunes gens ; d'autre part l'adultère était chose commune, quasi-convenue ; et ces amours illicites n'étaient souvent, comme le mariage lui-même, qu'un honteux calcul d'ambition. Partout enfin les oreilles du jeune homme étaient habituées forcément à ce langage qui présente le vice comme chose naturelle, inévitable, même au milieu de ce monde, et plaisante, tandis qu'il voyait ces habitudes vicieuses elles-mêmes, embellies par toutes les poésies de la beauté, de l'imagination de l'esprit, du cœur même parfois. Si Roger eût été l'époux de celle qu'il aimait, tout cela eût glissé sur lui, ou plutôt il l'eût jugé de haut ; mais, contraint au célibat, affamé d'amour, il en était arrivé à cacher sa chasteté comme un ridicule et à la garder comme un supplice.

C'était donc une partie dangereuse que jouait l'amant de Régine en consentant à être l'avocat ou plutôt le confident des chagrins de madame Trentin du Vallon. Il le sentit et alla jusqu'à chercher quelque défaite, mais il se trouva cruel. Cette jeune femme réclamait son amitié, son secours. Etait-ce par tant de dureté qu'il devait reconnaître les sentiments de confiance et d'affection qu'elle lui témoignait, sentiments qu'il avait déjà froissés autrefois, qu'elle lui rendait avec une persistance touchante, et dont il ne pouvait se défendre de lui être reconnaissant....

Il ne se rappelait pas à ce moment, — ces manques de logique ou de mémoire ont souvent pour cause des vanités ou des velléités secrètes, — comment il avait jugé la brusque détermination de Marie, lorsqu'en le voyant une seconde fois tourner le dos à la fortune, elle s'était décidée à épouser monsieur Trentin. Alors il s'était dit : « Elle avait du goût pour moi, cela est certain ; mais elle en a beaucoup plus pour l'éclat et la fortune. Elle ne m'aimait pas sérieusement. » Et il s'en était félicité, non sans une pointe de déception vaniteuse. Il n'y avait donc là rien d'attendrissant et qui pût créer à madame Trentin du Vallon des droits au dévouement de Roger. Et maintenant, mariée, quand elle revenait trouver celui qu'elle avait sacrifié à l'ambition, Roger, en se dérobant à sa fantaisie, eût-il été cruel ou prudent ?

Il reçut bientôt un billet de madame Trentin du Vallon par lequel elle l'informait de son départ pour *Chante-Fontaine*, leur château, et le priait de l'y venir voir au plus tôt ; elle avait besoin de lui. Le billet était signé Marie.

Roger partit la semaine suivante pour Chante-Fontaine.

Il ne devait y rester qu'un jour; il en resta quatre, Marie l'en avait prié. Elle était à peu près seule, et l'amitié lui était si douce! Au cas où une affaire appellerait Roger à Paris, une dépêche était sitôt transmise!

Il revint, triste et mécontent de lui-même, se sentant coupable vis-à-vis de Régine et tourmenté dans la loyauté de son amour. Fallait-il avouer à sa fiancée qu'une autre femme avait pu lui arracher des galanteries, presque des aveux, et lui causer une émotion qui durait encore? Il n'en eut pas le courage. Mais il avait pris l'habitude d'ouvrir son âme devant Régine, et, bien que depuis quelque temps il ne lui dévoilât pas comme autrefois toutes ses pensées, toute sa vie, au moins rien de grave ne se passait en lui qu'il ne l'indiquât en quelques traits. C'était leur pacte si fidèlement rempli par elle; c'était le besoin de leur cœur et le devoir de leur conscience. Roger, pour la première fois, y manqua, mais non sans remords et sans trouble, et le flot intarissable d'effusions douces et charmantes, qui d'ordinaire coulait de sa plume, s'épuisa cette fois promptement.

Il eut bientôt à correspondre avec Marie, qui, sous un prétexte ou sous un autre, lui écrivait souvent; et ces lettres étaient si spirituelles, que Roger, par amour-propre, s'efforça d'y répondre dignement : cela lui prit du temps et surtout le préoccupa; des affaires vinrent se joindre à tout cela, et la correspondance avec Régine en souffrit.

Quelquefois, le matin, dans le cabinet du jeune avocat, entrait furtivement madame du Vallon elle-même, toute effarée, toute gentille, en négligé charmant, et qui, d'un pas leste, accourant donner la main à Roger, lui disait :

— Je suis venue hier soir de Chante-Fontaine, et ce matin, en allant chez ma modiste, je suis venue vous dire bonjour, et puis ceci encore....

Le *ceci* était une de ces confidences d'intérieur auxquelles la consultation légale n'avait absolument rien à voir, mais qui marquaient plus ou moins les torts de monsieur Trentin et les malheurs de Marie; elles étaient toujours suivies de larmes ou d'épanchements intimes de la part de la jeune femme, dont Roger avait ainsi l'occasion d'admirer une fois de plus la délicatesse, les sentiments ardents ou élevés. Et le bonjour durait longtemps, à moins qu'un client ne survînt, ce qui était rare.

Du côté de Régine, les lettres devenaient tristes, inquiètes, et contenaient même des reproches, dont Roger, ne pouvant dire la vérité, ne se justifiait qu'assez maladroitement.

Il attendait une réponse de sa fiancée un jour, quand au lieu d'une lettre de Régine, on lui en remit une de Marie. Elle le suppliait de venir immédiatement à Chante-Fontaine, ayant des choses graves à lui communiquer.

Réellement il fut très-contrarié. Il sentait de plus en plus le besoin de rompre avec ces coquetteries qui le brûlaient, et de rendre à sa Régine, à sa conscience, à son propre cœur, la paix dont ils avaient besoin. Il s'était fait une joie, ce jour même, de recevoir la lettre de son amante et de lui répondre avec abondance de cœur, en écartant, hélas! mais pour n'y plus revenir, les nuages chargés de foudre qui avaient obscurci leur ciel. Il hésita à se rendre à Chante-Fontaine. Si madame Trentin n'eût pas parlé de faits graves, il se fût certainement excusé. Il pensa même à lui écrire en toute sincérité ses scrupules et sa résolution à accomplir ainsi une rupture amiable. Mais, quoi! juste au moment peut-être où cette femme, après tout malheureuse et qui mettait sa confiance en lui, avait le plus besoin d'un secours décisif? Il partit en se promettant de revenir, le soir même, par le dernier train.

La chose était difficile, car il n'arriva qu'à sept heures et demie à Chante-Fontaine. On lui dit que madame était au jardin, et la femme de chambre, comme si elle en avait reçu l'ordre, l'y conduisit. Pendant quelques minutes, Roger, guidé par cette fille, erra dans les magnifiques allées qui faisaient suite au parterre, et dont les plus étroites se recourbaient en longs berceaux, ouvrant çà et là sur des éclaircies : pelouses ornées de statues ou bassins ornés de jets d'eau, parfois sur des grottes encore plus sombres. Chante-Fontaine était une de ces folies des financiers, du dix-huitième siècle, tombées, par droit de conquête et d'affinités, entre les mains des financiers modernes. Ils aperçurent enfin madame Trentin du Vallon, traversant une des allées qui aboutissaient au château. Elle regardait de leur côté et se dirigea de suite vers Roger; la femme de chambre s'en retourna.

A voir cette jeune femme venir à lui sous la longue voûte de feuillage qui l'encadrait, tandis qu'il marchait lui-même au-devant d'elle, Roger ne put se défendre d'une émotion poétique. Le soleil couchant, qui traversait obliquement la verte muraille, jetait dans l'allée des vapeurs roussâtres; au fond, l'arcade lumineuse montrait un coin de prairie ensoleillée et le rouge horizon. Avec sa démarche vive, un peu saccadée, Marie s'avançait assez semblable à une Pompadour d'autrefois. Vêtue d'une robe de mousseline à fond blanc, semé de bouquets de coquelicots et de bluets, peu décolletée, mais transparente au corsage, avec une ceinture pareille qui flottait, elle était nu-tête et ses cheveux d'or, relevés droit au sommet, retombaient en boucles autour de son visage, noués de longs rubans rouges et bleus, que le vent soulevait. L'ombrelle *marquise* qu'elle tenait à la main ressemblait assez à un éventail, et ses petites pantoufles de maroquin rouge, à talons, apparaissaient de temps en temps dans les mouvements de sa robe légère.

Cette coquette et fraîche toilette n'avait rien qui fût en harmonie avec le chagrin; cependant, le visage de Marie était triste, et quand, s'arrêtant près de Roger, elle lui serra convulsivement la main, il crut voir qu'elle avait pleuré.

— Qu'avez-vous, chère amie? (Cette appellation leur était ordinaire depuis quelque temps.) Aurai-je donc toujours le chagrin de vous voir désolée? dit-il.

Marie, aussitôt après leur rencontre, s'était retournée du côté opposé au château; ils redescendaient l'allée.

— Et comment ne le serais-je pas toujours? dit-elle. Ai-je autre chose à goûter désormais que du malheur? Un peu plus, un peu moins vivement, selon les circonstances, voilà tout.

— Et il s'est produit quelque circonstance nouvelle... grave? m'avez-vous écrit.

— Oui, je croyais même que vous le saviez déjà. On désigne clairement monsieur Trentin comme l'auteur du coup de bourse opéré ces jours-ci, vous savez? sur une fausse nouvelle. Les journaux en ont tant parlé! Il y va de poursuites, et cet infâm petit journal la *Crécelle* a osé dire que monsieur Trentin méritait le bagne. On ne l'a pas nommé, vous sentez; mais il est si clairement indiqué... J'ai dit à monsieur Trentin : « Ou vous êtes coupable ou vous poursuivrez ce journal. Je ne veux pas que le nom que je porte soit insulté. » Mon ami, il s'est mis à rire, et m'a répondu toutes sortes de sottises, d'où il résulte pour moi la certitude qu'il est bien effectivement l'auteur de cette fausse nouvelle, qui lui a fait gagner je ne sais combien. Comprenez-vous cela? Ainsi ce n'est pas assez d'être, comme femme, offensée et désespérée; ce n'est pas assez de tout mon bonheur perdu, il me faut encore trembler à chaque instant de me voir déshonorée par cet homme! Mon ami, il me faut une séparation, il me la faut à tout prix.

— Hélas! que ne puis-je vous la procurer!

— Mais enfin la loi ne peut forcer une honnête femme à partager la responsabilité d'actes qu'elle réprouve!

— Chère amie, dit Roger, à la honte de ce siècle, il faut l'avouer, la femme ne compte en aucune donnée d'honneur ni de justice.

Les yeux de la jeune femme brillèrent de colère.

— Bien! dit-elle; qu'ils n'osent donc se plaindre des conséquences, car ils ont tout mérité. Mais véritablement ceux qui ont fait la loi étaient donc des gens insensibles à l'infamie, et ceux qui consentent à l'appliquer sont donc dépourvus de sens moral?

— Hélas! répondit-il, ce que la plupart des hommes appellent leur sens moral, n'est autre chose que les habitudes de leur cerveau.

Marie fit un geste de mépris; mais en même temps, comme si elle eût voulu confirmer immédiatement l'aphorisme qu'il venait d'émettre :

— Enfin, dit-elle, qu'on s'enrichisse par des moyens honnêtes, comme mon père, par exemple, fort bien; mais des moyens frauduleux, des ruses, des fourberies calculées, cela est intolérable, et je ne puis, moi, partager cette infamie.

Roger se tut, respectant son ignorance. Elle poursuivit :

— Que me reste-t-il donc? Ni l'amour ni l'honneur, ni bonheur ni orgueil! De quoi nourrir ma vie désormais? Et je n'ai que vingt ans! Et je ne vois d'autre refuge que la mort!

Elle se renversa la tête, et son regard, avant de s'adresser au ciel, passa sur Roger, avec l'expression déchirante d'un être qui se voit perdu et crie au secours, et, dans ce mouvement, de ses cheveux d'or, secoués dans un rayon de soleil, il sembla jaillir des étincelles. Roger lui saisit les mains :

— Taisez-vous! ne soyez pas si cruelle!

— Cruelle! moi!... Comment?

— Parce que c'est une douleur, un sacrilége à faire maudire la vie que de vous entendre, vous si jeune, si belle, si vivante, parler de désespoir et de mort!

Il était vivement ému. Cependant le désespoir qu'il cherchait à consoler n'avait sans doute rien d'incurable; car, si Marie n'eût penché la tête, il eût pu voir une lueur de joie et de triomphe éclairer son visage. Comme, à lui serrer ainsi les mains, il la rapprochait de lui, elle parut chanceler et s'appuya sur l'épaule du jeune homme.

— Ah! Roger, Roger! Alors dites-moi, si vous le savez, où peuvent encore être pour moi le bonheur, la vie?

Il frémit et ne répondit pas. Marie se redressa un peu pâle.

— Vous ne le savez pas? dit-elle amèrement; vous ne le savez pas?

Et elle s'éloigna brusquement.

Dans cette marche un peu vagabonde, que dirigeait le caprice des pas de la jeune femme, ils étaient arrivés à un rond-point mystérieux, que décorait la statue d'un enfant ailé, posée sur une sorte d'autel quadrangulaire, orné de bas-reliefs. L'enfant avait le carquois traditionnel, mais non le bandeau ; sa pose était victorieuse, son air à la fois dominateur et rusé, et sur le socle se lisaient ces vers de Voltaire :

Qui que tu sois, voici ton maître, etc.

Marie alla s'appuyer sur l'autel, voilant à demi des plis de sa robe le bas-relief qui représentait Hercule aux pieds d'Omphale; elle posa sa tête dans ses mains, et bientôt des larmes coulèrent entre ses doigts.

— Marie! chère Marie! s'écria Roger.

L'enfant de pierre les regardait de son air de triomphe moqueur. La jeune femme releva la tête en découvrant son visage couvert de pleurs, elle regarda la statue et l'inscription. Avec un amer sourire :

— Oui, le maître de la vie! Mais que c'est ridicule de le faire enfant! L'amour, de notre temps, a grandi; c'est plus que jamais un dieu, mais un dieu sévère, qui veut des sacrifices, n'est-ce pas, Roger? Et ceux qui n'ont pas su lui en faire à temps sont maudits?

Il hésitait à répondre; elle reprit :

— L'amour! Eh bien! oui, je n'ai pas plus le courage d'accepter une vie sans amour qu'une terre sans soleil. Pourquoi, comment, ai-je pu croire qu'il me serait possible d'être heureuse avec cet homme? je n'en sais plus rien. Il y a des aveuglements passagers, après lesquels on se retrouve face à face avec l'abîme. A présent, je recule d'épouvante et d'horreur, à l'aspect de ce désert de glace. Vous avez lu Jean-Paul et son effrayant désespoir quand, après avoir exploré le monde, il n'y trouve pas Dieu. J'éprouve cette même impression cent fois le jour, et la nuit, au réveil, seule, dans les ténèbres, quand, regardant ma vie, je n'y vois pas l'amour. De quoi vivrai-je? Comme tant d'autres, j'ai essayé de la vanité. Je me suis amusée, tout l'automne dernier, cet hiver encore, aux folies des femmes à la mode. J'ai eu l'honneur d'être sans rivale plusieurs fois pour le bon goût ou peut-être l'étrangeté de ma toilette. Cela ne pas ôté du cœur l'horrible vide, et déjà ces niaiseries m'excèdent. J'ai essayé dernièrement de lire et d'étendre mon esprit; mais j'ai senti que pour trouver de la joie à s'embellir soi-même, il fallait avoir en vue la joie d'un autre, aimer, être aimée. L'amour enfant, il ne manque pas dans le monde; il est partout autour des femmes, rieur, jaseur, galant, indiscret. Mais celui-là, je le méprise. L'amour que je comprends, c'est celui qui remplit la vie, c'est la passion qui anime deux cœurs du même souffle, le dieu qui éclaire et réchauffe le monde... Malgré moi, je l'implore, ne pouvant vivre sans lui... Je préférerais la mort à l'horrible douleur que j'éprouve quand à cet appel répond seul un froid silence, et que je puis croire, comme Jean-Paul, que mon Dieu est mort.

Depuis longtemps, elle avait quitté le rond-point du petit Amour, et parlait ainsi en marchant rapidement, d'un pas fébrile. Roger la suivait, l'écoutait, sans chercher à l'arrêter, sans songer à ne pas la suivre. La fièvre qui brillait dans les yeux de Marie semblait le brûler aussi. Quand elle cessa de parler, il dit seulement :

— Vous aimerez! Et comment ne seriez-vous pas aimée?

— Le croyez-vous? dit-elle vivement. Est-il bien vrai que vous le croyiez, Roger?

— Oh! oui, répondit il.

Le soleil s'était couché; il faisait un calme délicieux. Ils se trouvèrent bientôt aux limites du parc, en face d'un pré entouré de bois et déjà couvert d'ombre. Sans s'arrêter, Marie passa la barrière.

— Où allez-vous? demanda Roger.

— Je ne sais pas

Il prit le bras de la jeune femme, le mit sous le sien, et ils suivirent le sentier, saisissant au passage les fleurs qui le bordaient. Au bout du sentier, c'était la garenne : ils y entrèrent; il faisait déjà nuit sous ces arbres. Au bout de quelques pas, Marie s'arrêta.

— Qu'avez-vous? lui dit Roger.

— Comme il fait sombre!

— Avez-vous peur? lui demanda-t-il d'une voix qui voulait être railleuse, mais qui tremblait.

— Peur! avec vous? Oh! non, jamais.

En même temps, elle s'avança, l'entraînant. Ils marchaient dans ces ténèbres pleines de bruissements indécis, de frôlements d'ailes, de baisers de l'air et des feuilles, de chuchottements doux; sur son bras nu, Marie sentait battre le cœur du jeune homme.

— Roger, murmura t-elle d'une voix harmonieuse; oh! Roger, pardonnez-moi.

— Pourquoi? demanda-t-il avec trouble et d'une voix rauque.

— Parce que le malheur dont j'ose me plaindre, je l'ai mérité. C'est moi seule qui ai perdu ma vie. J'étais... alors j'étais un enfant; car il y a des années qui sont des jours et des jours qui valent des années. Je connais maintenant la vie; alors je la rêvais. D'instinct, j'étais

attirée vers... vers le bonheur vrai; mais je n'ai pas su le reconnaître et l'aimer sans défaillance.... quand même... contre tout préjugé, contre toute volonté contraire... J'ai abandonné l'être noble et fier qui avait fait battre mon cœur, je me suis détournée du beau pour aller à l'infâme... Aujourd'hui... aujourd'hui, je sais ce que j'ai perdu, et je me vois aussi coupable que malheureuse!... Ah! Roger, vous disiez tout à l'heure que je pouvais être aimée!... En suis-je digne?...

— Trop! cent fois trop! dit-il, vaincu par la séduction, pénétré par d'énervantes effluves, la raison stupéfiée, les sens ivres.

— Eh bien! oui, oui! reprit-elle avec passion; oui, j'en suis digne, parce qu'aujourd'hui, plus que jamais, je... je t'aime! ô Roger!...

Ses cheveux parfumés inondèrent le visage du jeune homme; sous l'émotion de l'aveu, elle fléchissait... il l'entoura de ses bras....

Quand Roger revint à Paris, quelques jours après, on lui remit deux lettres de Régine. A les voir seulement, il devint pâle et fut quelque temps sans les ouvrir. La première contenait ce passage, sur lequel il resta longtemps :

« Aujourd'hui encore, ta lettre n'est pas venue; c'est » le troisième jour que je l'attends. Marianne m'avait » dit : Soyez tranquille, dès qu'elle sera arrivée, je vous » la porterai. Je voulais bien attendre, mais je n'ai pas » pu : les minutes étaient trop lentes et trop lourdes, » j'étouffais. Il me fallait échapper à ce supplice, et je » préférais la certitude... J'ai pris un prétexte nouveau, » je suis allée comme la veille, comme l'avant-veille, » chez Marianne... On finira par comprendre, je le sens » bien, et c'est ce qu'elle m'a dit en me grondant. Mais » ce que j'ai vu tout de suite dans ses yeux, c'est qu'elle » n'avait pas de lettre...; cependant je le lui ai demandé, » elle m'a dit non! Alors je me suis assise, et elle m'a » dit que je n'étais pas raisonnable, qu'elle ne me re- » connaissait plus. — Et moi aussi, je ne me reconnais » pas. — Que voulez-vous qu'il lui soit arrivé? me ré- » pétait-elle. S'il était malade, on le saurait. C'est qu'il » est occupé, des affaires lui sont venues : tant mieux!

» Je l'ai regardée dans les yeux et elle s'est tue avec » embarras. J'étais bien sûre qu'elle mentait pour me » consoler, car elle est tendre et bonne et elle aime » aussi...

» C'est la quatrième fois depuis deux mois que tes » lettres ont du retard, mais celui-ci est le plus long.

» Je n'ai que deux idées dans la tête : un accident, » une maladie... et cette idée-là me rend folle d'angoisse, » car je ne puis courir à toi... Pourtant c'est la supposi- » tion à laquelle, — est-ce possible? je m'arrête le plus » volontiers. L'espoir s'y attache; on guérit... Que m'im- » porte! Je partirais, j'oublierais le reste du monde; si » tu mourais, nous serions morts en nous aimant. L'au- » tre, celle que ton retard est le fait de l'oubli... non, je » ne puis la supporter; car celle-ci, ce serait la vraie » mort, sans espoir et sans consolation.

» Toi, cesser de m'aimer! nos âmes cesser de vivre » embrassés dans cet élan d'ardent amour et de confiance » absolue, sans cesse renouvelé, comme le flot d'une » source infinie, qui est notre vie depuis quatre ans. » Oh! qu'alors je serais heureuse de n'avoir jamais vécu! » Mieux vaut n'avoir pas connu la vie que d'avoir à la » rejeter comme empoisonnée; ne plus croire! cesser » d'aimer!...

» Pardonne moi, je suis folle; je blasphème contre ton » cœur, mon Roger. Oui, vraiment, je suis coupable de » dire ces choses, car je sens bien que cela ne peut pas » être et ne devrait pas se dire. Je souffre tant, pardonne- » moi. Pourquoi ne serait-ce pas aussi insensé de sup- » poser que tu peux cesser de m'aimer, que ce le serait » d'imaginer que je pourrais moi-même cesser de vivre » pour toi, cher but de tout mon être? J'ai tort; c'est » odieux, mais c'est que je ne sais pas et ne puis m'ex- » pliquer... Je t'en supplie, ne me fais plus souffrir » ainsi, vois-tu, c'est trop cruel. Toi, je ne t'ai jamais » fait attendre, tu ne peux t'en faire une idée. Toute la » semaine, j'attends le jour de cette lettre; ce jour-là » depuis l'aube est jour de fête. Les heures se traînent; » elles sont longues, mais pourtant belles. Chaque mi- » nute en passant me dit : Il s'approche, il vient à toi! » Tu vas toucher bientôt ce papier sorti de ses mains, et » savourer les tendresses que son cœur y a versées pour » toi! J'ai tant besoin de t'entendre me dire que tu » m'aimes! Ce n'est pas que je doute; c'est seulement » que j'en ai besoin. Pendant six jours, je lis et relis ta » lettre dernière; mais quand le septième est arrivé... » mon cœur crie d'une faim nouvelle. Tout vit de nour- » riture en ce monde; moi, c'est de toi que je vis.

» Oh! si je pouvais suspendre ma pensée! Car j'ai tou- » jours là cette horrible question qui me bat les tempes : » D'où vient ce retard, pendant trois jours?... Les jours » sont si longs! quelques lignes si vite écrites! Et » quelle raison possible de ne pas m'écrire, depuis trois » jours!...

» ..... Enfin j'ai ta lettre! Je la lis et relis depuis trois » heures, et, pour la première fois, je sens le besoin de » mettre un peu d'ordre dans mes pensées avant de » t'écrire; mais je ne veux pas, moi qui sors de cet en- » fer, te causer la moindre inquiétude... si tu devais » être inquiet. Je t'envoie donc aujourd'hui ces pages, » et t'écrirai demain ou après-demain.

» Toujours à toi, de toute mon âme,

» RÉGINE. »

En achevant cette lecture, le visage de Roger était couvert de larmes. Il les essuya et pâle, comme un condamné, il ouvrit la seconde lettre :

« Je n'ai pas voulu t'écrire avant d'être bien sûre de » mes sentiments. Au fond, depuis que j'ai reçu ta der- » nière lettre, ils sont toujours les mêmes; je n'ai fait » que les dégager et les constater. Depuis vingt-quatre » heures que j'y réfléchis, je reviens sans cesse au mê- » me point, et voici, Roger, ce qui se passe en moi.

» Après cette attente anxieuse, passionnée, que m'a » causée ton retard, j'ai reçu ta lettre avec transport; je » l'ai dévorée. J'ai vu qu'aucun motif sérieux, — tu ne » m'en donnes aucun du moins, — ne t'avait obligé au » silence. Rassurée sur toi désormais, toute mon exal- » tation a tombé, je ne sais quel froid m'a saisie; je me » suis sentie subitement transportée dans une autre at- » mosphère, qui m'a semblé, qui me semble encore, être » celle de la réalité, et j'ai vu notre situation sous un » nouveau jour.

» Tu as changé pour moi, cela est certain, et ce chan- » gement remonte surtout à deux mois environ. Autre- » fois, pour rien au monde, tu ne m'aurais causé de » telles inquiétudes, tu aurais fait des miracles pour » m'éviter le retard d'un jour. En outre, ton langage » n'est plus le même. Tu m'aimes encore, tu me le dis, » et je ne puis te faire l'injure d'en douter; mais quelque » chose combat en toi, même ton amour pour moi; je » sens sous tes paroles un monde de réticences; tu n'ex- » hales plus tes sentiments, tu m'écris. Si tu savais à » quel point je te sais, Roger! Pour moi, ton écriture a » des expressions commme ton visage; ton style a des » accents comme ta voix; je te sais plus sans doute que » tu ne te sais toi-même, plus que je ne me connais, » moi; car mon moi n'était guère que le point de dé- » part de ma vie qui s'accomplissait en toi, et j'avais » trop de bonheur à te contempler pour avoir le temps » de me regarder moi-même. Je te parle déjà au passé, » chose affreuse. Que sera-t-il de moi, je ne sais; mais » ma conviction est que toi tu as changé, et que, malgré » ton serment, tu ne m'en a pas averti.

» Roger, tu ne peux l'avoir oublié; la seule garantie,

» la seule promesse que je t'ai demandée, ça été de » m'avertir si je cessais d'être ton bonheur. C'était ma » pensée profonde, absolue ; je n'en ai pas d'autre au- » jourd'hui. Quand tu m'as demandé ma vie, je te l'ai » donnée, parce que je t'aimais, parce que tu m'as juré, » et que je l'ai cru, que tu ne pouvais être heureux sans » moi. Aimée à demi, d'un amour chancelant, indécis, » pourrais-je accepter le sacrifice que tu me fais de ton » ambition et de ton accord avec ta famille? Non, non, » pas de sacrifice ! Tout pour toi, la condition même de » ton bonheur, ou rien. Et même, je te l'avoue, il n'y » aurait pas d'obstacles entre nous, tes parents implore- » rait mon alliance, que pour moi il en serait de même. » Tout le monde me dit, me croit calme, raisonnable : » cela n'est pas. Ne le sais-tu point? Ne l'as-tu pas quel- » que peu compris? J'aime avec passion ; je ne com- » prends l'amour qu'entier, profond, ou je le méprise. » Je t'aime trop ardemment pour accepter d'être froide- » ment aimée, et j'aimerais mieux pleurer toute ma vie » mon rêve évanoui.

» Tu vis depuis quelque temps à part de moi. Com- » ment fais-tu? L'amour et la confiance ne sont-ils pas » identiques? Garder à moi seule une pensée, un inté- » rêt, un rien même, que sais-je? Non, je ne pourrais » pas : ce serait me séparer de toi sur ce point, et le » faire à ton insu me semblerait un crime.

» Je ne veux pas t'en dire davantage. Par-dessus tout, » ce qu'il me faut, c'est la vérité. Laissons tout le reste. » Pas de méprise! pas de fausse pitié ! O Roger! ceci est » solennel, et tu n'as pas le droit même de me ménager, » et moi, je ne veux pas l'être. Si ton amour a diminué, » je dois le savoir, et s'il a pu diminuer, c'est qu'il peut » s'éteindre. Sache bien que mon seul but, mon âme » tout entière, c'est ton bonheur à toi. Si je le perdais, » je n'aurais plus rien. Si, devenu mon mari, tu étais, je » ne dis pas malheureux, mais indifférent, tu m'aurais » trompée, et, s'il m'était défendu de mourir, je te mau- » dirais.

» S'il était possible qu'une autre femme .. Eh bien ! tu » te serais trompé en croyant m'aimer. Tu n'es pas ca- » pable d'une lâcheté vulgaire. . Hélas! que dis-je, ô ma » chère idole! est-ce moi qui peux t'insulter? Pardonne- » moi, je ne sais plus où je suis. Comme une feuille ar- » rachée d'un sommet, je descends en tourbillonant, j'ai » le vertige. A cette heure, après plus de deux mois de » malaises, de vagues tourments, j'exagère peut-être : » rectifie-moi. Mais la vérité seule la plus complète peut » nous sauver. Je ne sais ce que c'est ; mais il y a quel- » que chose, je le sens, je le sens ! Parle à ta fiancée, à » ton amie, si tu veux.

» A toi, RÉGINE. »

P.-S. « Je rouvre cette lettre, craignant de ne pas » t'avoir assez dit que je veux la vérité, que je suis forte ; » que ton bonheur, quel qu'il soit, sera le mien. Sache » bien, sache toujours, que s'il y a au monde un être » sur lequel tu puisses compter, aussi longtemps qu'il » vivra, c'est moi. Rappelle-toi aussi que notre amour, » c'est ma religion, que je l'ai placé trop haut pour y » souffrir nulle atteinte ; s'il a pu diminuer, c'est qu'il » peut s'éteindre, et il me le faut unique, éternel. S'il » n'est plus sacré, si cela était possible, Roger... mais » sois tranquille, je ne ferais pas même de reproches ; je » ne demande que ta loyauté. Et même si l'aveu te sem- » blait trop pénible, plutôt que de chercher... ou seule- » ment d'atténuer .. tais toi, ne me réponds pas ; je » comprendrai. »

Penché, sur ces pages, et longtemps après que sa lecture avait dû cesser, Roger demeurait immobile. Enfin il plia les lettres, les serra dans un tiroir, et, posant sa tête entre ses mains, il se dit à lui-même d'une voix brisée :

— J'ai tout perdu!

Puis il pleura. Au bout de quelque temps, il se mit à écrire ; mais, à mesure que les pages se succédaient, en les relisant il les déchirait. La nuit s'écoula dans cette occupation stérile, entrecoupée de va-et-vient dans la chambre et d'accès de désespoir. A la fin, ayant repris les lettres de Régine, il s'arrêta sur la dernière ligne :

« Ne me réponds pas, je comprendrai. »

— Elle a raison, dit-il tout haut ; cela vaut mieux. Je ne mérite pas même qu'elle me plaigne !

Et il brûla sa dernière page à la flamme pâle de la bougie, que réfléchissaient les premières lueurs du matin.

XVII

LA CONFESSION DE ROGER.

A monsieur le baron de la Barre, à la Cerisaie, commune de Bruneray (Haute-Marne).

« Paris, 20 mai 1868.

» Mon ami,

» J'ai un parti décisif à prendre, mon angoisse est profonde ; j'éprouve le besoin de vous consulter.

» Avant-hier, Adrien Lacombe, mon associé ou du moins, s'il ne l'est pas légalement, celui avec lequel j'ai partagé depuis quatre ans les chances bonnes ou mauvaises d'une association fraternelle, est venu me trouver. Il avait la figure défaite ; l'air accablé dont il s'assit près de moi me mit de suite dans l'attente de quelque malheur. Il me dit :

» C'est un aveu grave et triste que je viens vous faire ; il m'en coûte, et j'avais pensé à vous écrire ; mais j'ai préféré une explication verbale, qui me donnera toute votre pensée, votre pardon aussi, je l'espère, et après laquelle nous pourrons encore une fois nous serrer la main.

» Quand nous avons commencé de lutter ensemble, je m'étais flatté de pouvoir, à force d'activité et de savoir-faire, vaincre honnêtement les obstacles et bâtir le nid confortable que chacun de nous rêve au moins pour sa vieillesse. Je me lançai dans la mêlée avec des intentions douces et pacifiques ; au milieu des drames et des tragédies qui se déroulent sur la scène du monde, je m'étais arrangé un vaudeville ; je rêvais une bergerie dans la bataille. J'ai été vaincu, je devais l'être. Vous savez déjà combien de fois il m'est arrivé d'être frustré du fruit de mes peines pour avoir eu trop de pudeur vis-à-vis de la mauvaise foi d'autrui. Je viens d'être trompé d'une façon horrible par un homme qui a extorqué ma signature en me suppliant de le sauver de la mort et du déshonneur, et en me présentant des garanties fausses que, devant ses larmes, je n'ai pas suffisamment vérifiées. Il m'eût semblé insulter la nature humaine ; j'ai la bêtise d'y croire, j'en ai besoin. Cette affaire me crée un déficit de quarante mille francs, qu'il faudrait pouvoir payer après-demain. D'un autre côté, j'avais trop présumé de mes forces à me lancer en plein courant de la vie mondaine et commerciale ; il y faut des nerfs de coupe-jarrets ou des vertus d'anachorète, — encore les anachorètes allaient-ils sagement au désert. — Comme tant d'autres, j'ai perdu pied. J'ai fait des folies pour Adolphine et j'ai cinquante mille francs de dettes à peu près. Il n'y a pas de moyens honnêtes de gagner cent mille francs du jour au lendemain : je suis donc en faillite.

» Vous êtes mon premier créancier. Je vous rapporte vos dix mille francs, c'est tout ce qui me reste. Heureusement notre association était toute morale, et vous n'êtes pas responsable de mes sottises. Elles étaient trop connues cependant pour que ma chute ne jette pas de

la défaveur sur vous, et c'est ce qui me désole. Pardonnez-moi, Roger, et avant que nous nous séparions, serrez-moi la main. Vous savez que mes intentions étaient bonnes ; j'avais seulement trop présumé de mes forces. N'étant point de la race des gens capables de tout pour satisfaire leur ambition, j'aurais dû vivre à l'écart, piètrement, du moindre métier ; car prétendre lutter contre ces écumeurs, sans être armé comme eux, était tout bonnement leur fournir une victime de plus. Après tout, c'est tant pis pour moi, je l'ai mérité ; mais ce qui fait mon regret mortel, je vous le répète, c'est de vous avoir compromis au lieu de vous servir.

» Je l'avais déjà embrassé ; je cherchais à relever son courage ; mais je me heurtais à une résistance morne et muette, et je finis par comprendre qu'il avait résolu de se tuer. A force de raisonnements et de prières, j'ai vaincu cette résolution ; je l'ai forcé, — mon père me le pardonnera t-il? — de reprendre les dix mille francs et de partir immédiatement pour l'Amérique, avec l'espoir de relever sa fortune et de réhabiliter son nom. Il est en ce moment sur les flots de la Manche. Je reste seul, en proie aux pensées les plus tristes et au plus grand embarras.

» Si j'ai su relever le courage d'un autre et ranimer en lui l'espérance, mon ami, il faut bien avouer que je n'ai pas sur moi le même empire. La présence d'Adrien, caractère aimable et compagnon plein d'entrain, me servait jusqu'ici à masquer un peu le vide de mon existence ; il avait sur moi l'influence d'une responsabilité, d'une habitude et d'une affection. Depuis son départ, la solitude m'envahit comme une nuit funèbre ; je me sens pris d'un complet découragement. Toutes les douleurs auxquelles j'imposais silence se mettent à crier, toutes les lacunes de ma vie se creusent en abîme ; plus vivantes que jamais, toutes mes blessures se reprennent à saigner, et, quand je cherche à choisir un parti, le dégoût de la vie m'arrête au milieu de mes plans, de mes réflexions, submerge tout et menace de me submerger moi-même.

» Vous le savez, je crois, ma position ici était loin d'être satisfaisante. Malgré l'appui que me prêtait Adrien et que je lui rendais mal, je n'ai pu, depuis cinq ans, gagner assez pour n'avoir pas besoin de recourir de temps en temps à mon père, chose de plus en plus mortifiante et pénible pour moi. Seul, ma position devient pire, et par conséquent je ne puis la conserver ; d'autant mieux que, plus je réfléchis au passé, moins l'avenir m'inspire de confiance.

» J'ai eu des succès ; à certains moments, je me suis cru en voie de devenir riche et célèbre, puis cela passait. Le peu de bruit fait quelque temps autour de mon nom s'apaisait ; d'autres à leur tour occupaient l'attention publique et savaient la mieux conserver. Adrien disait que c'était ma faute, et j'en suis persuadé. Les moyens de conserver, de propager, de grandir un succès, me manquent, et plus encore, me répugnent ; tout ce qui sent l'intrigue me blesse, m'est antipathique, faire, comme tant d'autres effrontément, l'éloge de moi-même, cela m'est impossible, tout comme de m'attacher à une coterie pour parvenir grâce à elle, en flattant ses vanités et en servant ses passions. Je n'ai pas non plus un de ces talents qui s'imposent, si tant est qu'ils s'imposent toujours par eux-mêmes, ce que je ne crois pas ; le courant des circonstances me paraît, dans la société où nous sommes, bien plus fort que le génie. Mais enfin je n'ai pas l'éloquence verbeuse, sonore, imagée, que de nos jours la foule acclame et qui, j'ose le dire à vous seul, qui ne me croirez pas capable d'une lâche envie, n'est d'ailleurs pas mon idéal. Mes efforts sérieux, ma bonne foi, ce que j'ai de capacité pour distinguer le vrai du faux, et le jeu secret, douloureux souvent inconscient, des passions humaines, auraient besoin, pour être appréciés, d'une attention et d'un esprit de justice que la foule n'a pas. Il m'est arrivé de perdre par une plaidoirie nouvelle tout le bénéfice d'une première, qui avait excité l'enthousiasme. On a dit de moi : « Il n'est d'aucun parti, il ne sait ce qu'il veut.. » Ce que je voudrais, c'est être juste ; or, pour être d'un parti et avoir son aide, il faut lui appartenir, épouser ses erreurs comme ses vérités, servir ses injustices aussi bien que ses vues ; en somme, pour première et absolue condition, lui faire le sacrifice de sa conscience. Je n'ai jamais pu ni voulu faire ce sacrifice-là.

» Il m'est arrivé d'avoir des parents et des amis qui semblaient se donner à moi gratuitement. Je leur ai été reconnaissant, je les ai aimés, sans les flatter jamais, chose qui m'est trop étrangère. Il m'est doux de penser du bien des autres ; j'éprouve une sorte de pudeur souffrante à le leur dire. Aimer ne dit-il pas tout ? Ces gens ont disparu. Certes, il me reste des amis ; mais, par une affinité naturelle, ce sont gens de ma nature, humbles et pauvres pour la plupart, ceux d'ailleurs que j'aime le plus aisément.

» Il y a là, mon ami, vous le voyez, des choses incurables. Je racontais un peu tout cela l'autre jour à votre ancien ami le sénateur, que j'ai rarement ennuyé de mes visites, mais chez lequel je vais pourtant quelquefois avec plaisir, car c'est un homme d'un bien vif esprit. Il m'a répondu avec brusquerie :

» — Vous n'avez pas le droit de vous plaindre, car vous êtes de ceux qui s'obstinent à vivre dans un monde imaginaire et ferment les yeux à la vie réelle. Il vous semble dur de n'avoir pas l'appui, la bonne volonté des autres ? Vous mettez-vous en peine de leur être utile ?

» Un peu étonné de cette bordée, je lui répondis :

» — Mais oui, quand je peux.

» Il se mit à rire.

» — A qui ? à qui ?

» — Mais à ceux qui en ont besoin.

» Il éclata de plus belle.

» — J'en étais sûr ! Mon cher monsieur, allez vous faire berger dans l'Arcadie. C'est justement le contraire qu'il faut : être utile à ceux qui n'ont pas besoin, leur imposer vos services et obtenir les leurs en retour. Faire du bien aux malheureux, c'est vouloir toute sa vie rester pauvre et malheureux soi-même ; faire du bien, être utile, agréable aux riches, aux puissants, à la bonne heure ! voilà le seul moyen de faire fortune. Le bon sens le dit. Qui veut de l'eau n'en demande pas au sable aride, mais à la rivière.

» Le fait est que, n'ayant su lui être bon à rien, il ne m'a pas aidé d'une ligne de sa plume, dont la recommandation vaut presque un succès. J'ai tenté d'écrire, vous le savez. Ayant des chagrins et des loisirs, j'ai cherché la consolation de cet intime épanchement où l'on prend à la fois pour confident l'humanité et soi-même ; fécondée par la douleur, je le crus du moins, ma pensée avait besoin de créer. J'ai écrit un roman et un livre d'économie politique, ce qui a paru bizarre à tout le monde ; tout bonnement parce que ce sont ces choses, l'amour et la justice dans les rapports humains, qui m'occupent le plus fortement. Après des peines infinies, mais inutiles, pour trouver un éditeur, je fis, ayant en main la somme nécessaire, éditer le roman à mes frais. Il ne l'eût jamais été sans cela ; je n'avais pas de camaderie littéraire.

» Ce livre eut quelque succès et me donna l'illusion que la carrière des lettres pouvait m'être ouverte. Mais pour qu'elle fût lucrative, je reconnus bientôt qu'il me fallait poursuivre la voie du journal et non celle du livre, celui-ci depuis longtemps ayant été tué par celui-là, de même que la littérature d'étude et de pensée a été tuée par la littérature facile. J'entrepris le siége des journaux comme j'avais l'année d'avant, entrepris le siége des éditeurs. Cette fois, j'eus en apparence plus de chance. La petite notoriété que j'avais acquise m'ouvrit les portes ; je fus admis à présenter ma copie ; j'obtins même çà et là qu'elle fut insérée.., et je finis, après

maints dégoûts, par abandonner la partie. Passons sur les détails, trop longs à raconter. En deux mots, ma fierté, ma dignité, puis-je dire, ne put s'accommoder de la hauteur de certains accueils, de promesses violées avec le sans-gêne le plus insultant, du sacrifice exigé de ma pensée, de ce rôle de suppléant, en un mot, que doivent remplir tous ceux qui n'ont pas acquis par une célébrité fort rare le droit d'imposer leurs conditions, ou qui n'ont pas la chance heureuse de trouver un protecteur, un ami, parmi les directeurs de la presse.

» Et c'est là entre le monde et moi le point sensible, irritant, l'obstacle permanent qui s'oppose à mon succès en toute chose. Il faut, à moins de circonstances exceptionnelles, s'abaisser ou périr. Etre soi est impossible. On n'arrive à vaincre que par suite de défaites et de capitulations, on ne monte qu'en se courbant, on ne devient grand en apparence qu'en s'avilissant en réalité.

» Peut-être suis-je plus susceptible que d'autres ; mais je connais assez d'hommes et de situations pour savoir que cette souffrance ne m'est pas particulière, que beaucoup ne l'éprouvent pas moins pour céder davantage à la nécessité, et je ne puis pas ne pas voir qu'il y a là un vice social des plus funestes, que cet abaissement forcé, général, des caractères, est une des causes les plus actives de démoralisation. Le mal n'est pas seulement en politique, il est partout, et, le triste César qui règne écarté, il en resterait tant d'autres, que pour cela nos mœurs et notre état ne changeraient point.

» Mon livre d'économie politique, édité à mes frais encore plus que le précédent, puisqu'il n'est pas vendu, n'a eu d'autre résultat que de me faire une assez mauvaise réputation au barreau, où je suis désormais signalé comme utopiste, note écrasante pour un homme qui a, comme dit mon père, son chemin à faire. Vous êtes, mon ami, un des rares qui ont approuvé ce cri de conscience, et vous êtes le seul, à ma connaissance, qui l'aie trouvé timide, trop atténué de considérations contraires et d'armoiements. Je crois que vous avez raison ; mais je vous l'ai déjà dit : à se trouver en contradiction constante avec le milieu où l'on vit, le caractère s'affaiblit et la pensée devient moins sûre d'elle-même, surtout quand il vous manque cette indépendance matérielle qui est la condition nécessaire de l'autre, et que toute manifestation de liberté intellectuelle et morale tend précisément à vous enlever de plus en plus.

» Eh bien, je vais avoir trente ans ; il y a plus de six ans qu'après avoir complété des études qui passaient pour excellentes, je travaille à me faire une indépendance, à obtenir le droit qu'à partir de vingt et un ans la nature et la loi accordent à tout homme d'accomplir sa destinée humaine, de vivre en famille. Puis-je songer à me marier, n'étant pas encore parvenu à me suffire à moi-même ? Oui, disent nos mœurs, qui ont identifié l'épouse au capital nécessaire à la vie de famille. Mais là n'est pas la moindre de mes répugnances. Aimer moyennant finance, il n'y a point de mœurs faciles, point d'Otahiti qui me paraissent au-dessus de cette infamie. Je vois tous les jours une quantité de gens, qui ne sont pas des coquins, et qui même ont sur d'autres points des sentiments honnêtes, accomplir de gaieté de cœur et en toute sûreté de conscience un pareil acte. Je ne les juge pas, je les plains et m'épouvante de cette oblitération du sens moral : grosse inconséquence d'autre part, car c'est sous prétexte de sa faiblesse qu'on infériorise la femme, et c'est sur elle que, pour les trois quarts, l'homme se repose du soin de le faire vivre, lui et les siens. Elle est le grand secours sur lequel comptent tous ces fiers à barbe qui font profession de la mépriser, et qui, après avoir exploité sa jeunesse et sa pauvreté pour leurs plaisirs, exploitent sa richesse pour leur ambition. Je suis vraiment plus fier que cela. Je n'irais pas jusqu'à rougir d'épouser une femme plus riche que moi, si je l'aimais ; seulement, il me faut aimer, et je ne saurais poursuivre dans le mariage d'autre but que l'amour.

» En dépit des conseils et des encouragements qui souvent m'ont été donnés, je n'ai donc sollicité la main d'aucune fille d'avoué ni de juge ; aucune dot ne m'a séduit, et, si grand besoin que j'eusse de cette force qui est la condition nécessaire de toute action, de toute entreprise, sans laquelle toutes les autres forces se trouvent enchaînées, le capital, je me suis toujours refusé à faire du mariage une association commerciale.

» Or, si l'on a dans pareille disposition d'esprit, trois chances contre une d'aimer une femme pauvre, je n'ai pas même l'unique chance contraire. Sur ce point ma destinée est faite. J'ai connu, j'ai aimé la seule femme qui pût être mon amour et mon bonheur Je l'ai perdue pour avoir lâchement trahi la foi jurée et m'être rendue indigne de sa confiance. J'ai senti par mes remords, par le respect que j'avais de notre amour et par son propre langage, que je ne pouvais être pardonné ; j'ai cherché à l'oublier, je n'ai pu.

» Celle qui m'avait rendu infidèle à force de séductions n'avait que les charmes extérieurs de l'esprit et de la beauté ; jamais je n'ai pu me donner à elle profondément et pour elle, avide de prendre, elle est incapable de se donner. De plus, cette liaison était adultère, et, malgré les assertions contraires de madame X..., j'ai bientôt reconnu qu'elle ne voulait en aucune façon rompre le lien conjugal, et y trouvant des conditions de sécurité et de convenances mondaines. Ceci m'a enlevé toute estime, et j'en suis venu à reconnaître que l'amour passionné qu'elle disait et croyait peut-être avoir pour moi n'était qu'une simple fantaisie intellectuelle, une des expériences d'un esprit curieux, fantasque, hardi, que l'oisiveté, la richesse et l'éducation ont faussé et stérilisé. Depuis longtemps cette liaison est rompue, et je vis dans l'isolement d'une tristesse que rien ne peut consoler.

» En somme, cher ami, je ne crois plus au bonheur et je suis découragé de l'ambition. Cela signifie que je ne vois pas bien la raison d'être et l'intérêt de mon existence. Pour tout vous dire, puisque ceci doit être une confession entière, sans penser formellement au suicide, dont j'ai eu la joie de détourner Adrien, l'idée d'une maladie mortelle qui viendrait m'ôter le souci de penser à moi me sourirait agréablement. Il me reste pourtant le désir de guérir, puisque je vous consulte avec l'espérance que vous m'écrirez un bon avis.

» Une chose qui me tient à cœur est la crainte d'affliger davantage mes parents, dont j'ai si mal satisfait l'opinion, bonne ou mauvaise, et le plus vif plaisir que désormais je puis éprouver, ce serait de leur être agréable, utile. Mais je n'en vois pas le moyen sans m'abdiquer moi-même. Le pourrais-je ? C'est douteux. En tout cas, je ne le veux pas.

» C'est peut-être cette persistance d'instinct et de volonté qui seule me met à part de la foule. Je ne suis pas un phénomène, et ils sont nombreux, ceux que blesse comme moi le train des choses ; ils s'y plient seulement, en général, avec plus de facilité et de résignation. Mais comment se fait-il, me direz-vous, que le monde soit organisé au rebours du désir général, de l'honnêteté générale, de la morale prêchée de bonne foi depuis des siècles par la conscience humaine, de la morale officielle elle-même, hommage hypocrite rendu à la vérité ? D'où vient cette double contradiction du fait et de la parole ? du fait et de l'idéal secret de tout cœur honnête ? Y a-t-il vraiment une nécessité contraire à l'honneur ? Le croire serait abdiquer toute morale. Tel est pourtant l'athéisme du monde officiel et dévot. Je préfère l'autre.

» Ah ! mon ami, la religion de mes vingt ans ! quand je croyais avec tant de puissance à l'amour, à l'humanité ! Qui me la rendra ? Quand je me compare avec ce temps-là, je me sens mort. Alors je brûlais d'ardeur et

de certitudes; aujourd'hui je n'ai plus que des répugnances... et des regrets. Etait-ce bien la peine de vous en dire si long et de vous ennuyer de ma misère?...

» Enfin vous me pardonnerez, je le sais, et me donnerez un bon avis, puisque je suis condamné à choisir où rien ne m'attire. Dois-je rester à Paris? Où dois-je aller? Le monde est partout le même. Me connaîtriez-vous une utilité que je ne me connais pas? Trouveriez-vous dans les cendres de ma vie une étincelle qui pût se rallumer? Que sais-je? Ce n'est point volontairement que je boude la vie. Mais je suis las et désespéré; je suis dans une disposition à suivre, quel qu'il soit, le conseil que vous me donnerez; car, avec vous je sais pouvoir compter aussi bien sur une délicatesse parfaite que sur une intelligence pénétrante.

» A vous, mon bon et bien cher ami.

» ROGER CARDONNEL. »

XVIII

CROQUIS A LA PLUME.

Réponse de M. de la Barre à Roger Cardonnel.

« Mon cher enfant, tout d'abord je vous remercie de votre confiance. Je vais tâcher de la mériter.

» Vous pensez bien que je ne consens pas à votre désespérance. Ainsi donc, mon pauvre Roger, c'est à un homme de cinquante-huit ans que vous, à trente ans, avant trente ans, vous venez demander plus de foi et d'espérance. Eh bien! mon enfant, le vieillard vous les donnera. Car plus je vis, moi, plus elles me remplissent en dehors, il est vrai, du temps où nous sommes, et qui est, j'en conviens, cruellement triste; mais dont je vois si bien les causes transitoires que je ne puis m'en affecter comme de choses éternelles. Mon ami, le présent n'accable que ceux qui ne voient pas au delà. Mais, avant de philosopher sur l'état des choses, allons au fond de votre propre état. Car j'aurais beau vous montrer, en fussé-je capable, la vérité même, si vous ne la voyez point, peu importera; nos passions sont le verre blanc ou noir à travers lequel nous voyons la vie. Quand je vous aurais prouvé mathémathiquement que le soleil est aussi brillant que jamais, que les hommes sont peut-être en ce moment un peu plus fourvoyés, mais pas plus mauvais qu'auparavant, qu'il y a du bonheur en ce monde pour qui sait le prendre, si le bien qui seul vous touche ne peut être à vous, le soleil à vos yeux restera obscur, les hommes méchants et la vie empoisonnée. Commençons donc par éclaircir les verres, et venons à la base principale de votre philosophie : Régine.

» En vérité, je ne puis répondre de ses dispositions, et je sais qu'elles résultent, sur le point surtout dont il s'agit, d'un sentiment très-profond, par conséquent très-délicat et très-susceptible. Pourtant, lorsque j'ai appris par votre lettre que vous l'aimiez toujours, moi qui suis votre ami, Roger, autant que le sien, j'ai ressenti une joie très-vive et très-décidée, preuve certaine de mon espoir. C'est qu'elle vous aime encore, j'en suis persuadé. Elle n'a pu cesser de vous aimer. Si son amant n'eût été qu'un misérable, assurément le mépris, dans cette âme noble eût tué l'amour. Mais une infidélité, si grave qu'elle soit au point de vue du sentiment, n'implique pas une déchéance absolue, surtout quand elle est avouée. Vous avez offensé votre amante, vous ne l'avez pas trompée. Vous avez été faible, non abject. Pendant cinq ans, dans ce tourbillon mondain qui brise et dissout tant de caractères, vous n'avez pas cédé, comme presque tous aux conseils de l'ambition, et votre cœur est toujours à elle. Eh bien! Roger, oui, j'espère, que vous pourrez vous retrouver l'un et l'autre et être encore heureux. Vous vous aimez, vous êtes libres : en vérité, il ne s'agit pas là d'un miracle à faire, et le miracle serait plutôt que cette chose n'arrivât point.

» Pauvre Régine! Mais savez-vous que tenter par tous les moyens cette réconciliation serait même un devoir pour vous? Je ne vous dirais pas cela, si vous ne l'aimiez point, si cette œuvre n'était pas celle de votre propre bonheur; mais, cela étant, je vous le dis, pour répondre d'avance aux conseils de crainte et d'humilité que pourraient vous inspirer vos remords. Vous avez brisé le cœur et perdu la vie d'une des plus nobles créatures, et condamné au morne isolement d'une vie si incomplète une des âmes les mieux faites pour s'épanouir dans l'amour et dans la maternité. Régine n'épousera jamais un autre homme que vous. On a fait tout au monde inutilement pour la marier à son cousin Georges, un garçon aimable et superbe, ma foi! qui l'adore. Vous n'avez pas vu comme moi sa douleur. Elle vous la cachait si bien dans vos rares apparitions à Bruneray, et vous vous fuyiez l'un l'autre. Vous ne l'avez pas vue surtout la première année, puisque vous n'êtes pas venu aux vacances; moi, je l'ai vue, et ça été une de mes souffrances les plus amères d'assister impuissant à l'œuvre de destruction qu'opérait la douleur sur cette jeune vie, si énergique et si pure.

» Elle n'a pas jeté dehors une seule plainte, et je n'ai vu pleurer que Lucette, la seule sans doute qui, dans leur tendre et continuelle intimité, a pu quelquefois surprendre les larmes de sa sœur. Mais Régine, on la vit seulement s'étioler, comme une fleur privée de soleil, et pendant quelque temps les progrès du mal furent si rapides que je craignis de la voir mourir. Ses parents s'inquiétèrent, firent des sacrifices; on la mena aux eaux. Régine vit sa mère désolée et, je crois, fit un effort. Elle se donna avec une passion nouvelle aux travaux de l'agriculture et passa toutes ses journées à la Bauderie; elle a transformé ce domaine et en a considérablement accru la valeur; en même temps, la terre ne lui faisait pas oublier l'homme : elle a instruit et moralisé tous ceux qu'elle emploie et qui, grâce à elle, jouissent aussi d'un bien-être plus grand. Son père heureusement, tout entêté qu'il est, et comme il déteste les occupations rurales, l'a laissée libre. Lucette l'a secondée avec goût et dévouement, et la bonne mère a tout protégé, tout aplani sans rien dire.

» Physiquement, Régine est guérie; moralement, non.

» Dans les premiers temps, j'ai voulu, espérant lui être utile, forcer un peu sa confiance; elle s'y est refusée. Son regard seul, fixé sur moi, me dit avec une éloquence profonde : « On ne touche pas à cela, si ami soit-on. » Et je n'osai plus. Depuis, bien que sa confiance en moi et son amitié soient grandes, je le sais, il n'en a guère été davantage. Parfois seulement, dans nos conversations sur des sujets généraux, elle m'a laissé entrevoir la gravité de cette blessure, cachée au plus profond d'elle-même et qu'elle recouvre, la chère enfant, le plus qu'elle peut de sourires et de bontés pour ceux qui l'entourent. « Ainsi, me disait-elle dernièrement, il est un bonheur à la portée des plus désespérées, c'est d'aimer le bonheur des autres et d'y travailler. Ce n'est pas naturel à notre égoïsme; mais, quand on a franchi le pas difficile, on trouve dans cette sphère nouvelle des joies très-douces et plus élevées. »

» Régine est donc actuellement dans un état de paix relative, moins favorable peut-être que les orages de la passion à son retour vers vous; mais, pour s'être élevée dans la vie du sentiment, cette âme est loin de s'être insensibilisée, retrécie; elle n'en est au contraire que plus vaste, et, bien qu'assez forte pour suppléer aux lacunes ne sa vie, elle ne peut ne pas regretter ces deux grandes sources : l'amour, la maternité, auxquelles tout être doit s'abreuver pour être complet. Enfin je vais

ajouter un mot qui est presque une trahison : dans ses dispositions actuelles, elle sera bien moins déterminée par son intérêt que par le vôtre, et l'argument le plus puissant sur sa décision sera la persuasion que sans elle vous ne pouvez être heureux; car, je vous le répète, elle vous aime toujours.

» Ce serait donc œuvre de temps, de persuasion et de persistance. Un à un seulement, se peuvent renouer tant de liens rompus, s'amollir et se détendre tant de fibres contractées. Il faut pour cela que vous soyiez à Bruneray, non pour quelques semaines, même pour quelques mois, mais à demeure et pour toujours. Or, c'est là justement, mon cher ami, ce que j'ai à vous conseiller d'autre part, en l'état de vos affaires, et en dehors même de vos intérêts de sentiment.

» Vous m'avez posé la question même sur laquelle je médite depuis que je suis en âge de réfléchir, et cet âge a été avancé pour moi par le malheur, la persécution, l'exil. Je suis né à l'étranger. Quand je rentrai en France, je n'avais que cinq ans, il est vrai; mais déjà je pus sentir la contradiction des faits avec les idées que nourrissait encore ma famille. J'étais bercé de prétentions effrénées d'orgueil, et nous vivions dans une amère pauvreté. Cela heureusement ne me rendit ni sot ni méchant. J'étais né avec des instincts d'étude; j'observai, je notai, plus tard je compris et de plus en plus. Vous marchez exactement sur la même voie; mais, plus vieux que vous, ma synthèse est plus avancée que la vôtre. Je vais vous l'exposer; vous me direz si elle vous semble juste, et, comme mon avis sur le parti que vous avez à prendre en découle, vous saurez mieux s'il peut vous convenir.

» Je pense autant de mal que vous du temps actuel; mais pour cela je suis loin de désespérer, parce que, — je vous l'ai dit, — les causes du mal m'apparaissent à la fois comme naturelles et comme transitoires. Nous vivons dans une confusion de mots, d'idées, de faits, absurde et cruelle, et seul le Dieu de Babel pourrait débrouiller la quantité de contradictions que renferme non-seulement chaque parti, mais chaque individu. Dans ce chaos, les définitions nettes passent pour choquantes; on les traite en ennemies, en monstres vomis par l'enfer, et l'imbroglio ne se contente pas d'être grotesque, il devient sanglant et le deviendra peut-être de plus en plus.

» Aucune expression, à notre époque, n'est plus commune que celle de progrès; on vante sans cesse, emphatiquement les miracles de l'idée nouvelle, et cependant ce siècle ne peut rien fonder, et rien n'avance que dans le domaine des sciences *exactes*, ainsi nommées par opposion avec l'état des sciences morales et politiques. On recontruit le passé démoli; on le démolit de nouveau, et puis on le recommence. La politique est un musée d'antiques et de revenants, une accumulation de contradictions enchêvretées; la morale a perdu ses vieilles bases et n'en a pas encore de nouvelles; elle ne possède plus que des clichés; la bonne foi s'en est allée avec la foi, et ceux qui répugnent à l'hypocrisie se font cyniques. Le recueil de nos lois, de nos discours et de nos actes, prendra quelque jour, en tête de l'histoire de l'ère nouvelle, le nom mythologique de Chaos.

» Cependant, vous avez raison de le dire, mon ami, l'homme de cette époque, en général, vaut mieux qu'elle, et sa conscience proteste contre l'œuvre qu'il subit plus qu'il n'en est l'auteur.

» Pour moi, la raison du malaise, des douleurs et des incohérences de ce siècle, est toute entière en ceci ! qu'il est le point où se rencontrent, comme deux nuages chargés d'électricité contraire, l'ère ancienne qui date du commencement des sociétés et l'ère nouvelle, qui n'est pas encore, mais dont le principe est proclamée. Point unique jusqu'ici dans l'histoire humaine: car tous les changements survenus auparavant n'ont été que des modifications de la même idée, et, seule, notre époque a été saisie de la tâche immense de créer, d'organiser un ordre nouveau, sur un plan entièrement opposé à l'ordre ancien.

» Qu'y a-t-il en effet de plus opposé que l'ordre unitaire, fondé sur le principe d'autorité, avec son organisation naturelle, la hiérarchie, — et l'ordre qui doit découler de ce principe : l'égalité, puisée dans le droit individuel? Qu'y a-t-il de plus différent qu'une société dominée par Dieu, que représente le monarque, et successivement tous les mandataires de l'autorité divine et royale, et une société basée sur le droit humain, où tous au même titre sont associés, maîtres de la chose commune, entre l'ordre de droit divin et l'ordre de droit humain?

» Il ne s'agit plus ni du développement paisible et régulier qui se voit dans la nature, dans l'individu, dans la science, d'après des bases données, en dehors de l'état de crise. Il s'agit d'une transformation radicale des lois et des mœurs. Or, cette transformation, qui doit, qui seul peut la faire? L'homme évidemment; mais pour cela il faut qu'il se transforme lui-même. Le combat existe dans son propre sein, et il est trop peu maître de sa pensée pour l'être de son œuvre.

» En de tels états de crise, les lois supérieures et exceptionnelles de la nature se trouvent en lutte avec ses lois ordinaires. Nous sentons le besoin du nouveau, mais sans le bien concevoir. Nous avons l'avenir à faire, mais nous sommes bien plus faits de passé que d'avenir. Et combien même le veulent avec rage, avec dévouement cet avenir, qui sont encore plus que d'autres les hommes du passé? Aussi mêlons-nous d'une façon bizarre, souvent grotesque, parfois terrible, ce que nous avons d'idéal nouveau aux préjugés dont nous sommes pétris. Nous ne sommes ni d'hier, ni de demain, ni même d'aujourd'hui, puisque aujourd'hui n'existe qu'à l'état de larve; notre vie est un combat entre les ténèbres et la lumière, où les ténèbres l'emportent. Nous subissons une mue, notre enfance est aux prises avec notre puberté.

» Cette crise doit durer aussi longtemps que restera incompris, comme il l'est de la très-grande majorité, le sens du mouvement formulé par la révolution française. Il est douloureux, il est presque singulier, de voir combien encore nous sommes loin de cette intelligence. L'esprit humain est comme la sybille antique, il rend l'oracle sans le comprendre.

» Je suis mieux placé que vous, Roger... Un homme de la caste féodale, dépossédée, veux-je dire, quand il est capable de sortir de ses préjugés et de ses rancunes pour aller à la pensée, est mieux placé qu'un membre ou un descendant du tiers-état pour comprendre la Révolution. Entre le privilége et l'égalité, il n'y a pas pour nous de moyens termes. Vous déchirez mes chartres et confisquez mes biens, vous touchez à mon droit divin : au nom de quel droit? — Au nom du droit humain, au nom de la part de bien-être, d'éducation et de liberté, qui revient à tout homme, de par l'égalité de la nature, et que votre privilége confisque. — Fort bien! je sens la justice au-dessus de mon intérêt, et le progrès social plus légitime qu'une superstition; je me résigne pour moi et je me réjouis pour l'humanité.

» Mais comment se fait-il, qu'après ce sacrifice, comme avant, je voie des hommes esclaves, non plus, il est vrai, par les termes de la loi, mais par la force des choses: ce qui revient au même et semble encore plus fatal. Comment se fait-il que ce citoyen déclaré libre, égal, souverain, croupisse encore dans l'ignorance, et ne soit libre, si même il l'est, que de choisir son maître? Comment se fait il qu'il y ait encore des trônes, des bâtons de commandement, des supérieurs et des inférieurs, des courtisans, des valets, des sbires, des bourreaux, des dorures et des haillons, des cachots et des dragonnades? et que le seul changement produit soit de pouvoir entendre sortir de la bouche d'anciens manants, parlant

à leurs vassaux d'aujourd'hui, les *quos ego* et les *j'ai failli entendre*, qui ne pouvaient autrefois être prononcés par les dieux, les rois et les gentilshommes ?

» Ce qui m'a le plus frappé en lisant les cahiers de quatre-vingt-neuf, c'est cette phrase, ce vœu qui revient sans cesse : que toutes les places et fonctions soient accessibles à tous les citoyens sans distinction de naissance. Est-ce le manant qui parle ainsi? Evidemment non. C'est le bourgeois, l'homme du tiers-état, déjà bouillant d'orgueil et d'ambition, qui, fier du bien-être et de la culture qu'il a conquis, parle sous le nom du peuple. Tout le système actuel est dans cette demande répétée, dans ce refrain impatient, boute-selle de la concurrence.

» En vain, la déclaration des droits de l'homme a proclamé son sublime axiome, première pierre de la construction nouvelle : Tous les hommes sont libres et égaux en droits. — Libres de concourir, égalité devant la loi, ajoute le tiers-état, entre parenthèse.

» On n'en comprenait pas alors davantage, et ce n'était pas l'héroïque folie de Babœuf, l'égalité par la force, autrement dit par les moyens monarchiques, par le droit ancien, qui pouvait mettre sur la voie.

» Cette accessibilité de tous à tout, cette égalité non pas de chances, non pas de moyens, — puisque le pauvre et l'ignorant n'ont aucun moyen et ne peuvent avoir que la chance imprévue, phénoménale d'un hasard heureux, tandis que l'instruit, le riche, les ont toutes; — cette égalité de *prétentions* pouvait-elle créer un ordre nouveau, la réalisation de la nouvelle justice, l'égalité? Non, certes; ce ne fut au contraire qu'une sorte de légitimation, de consécration, de l'ordre ancien, où l'on demandait accès; c'était y apposer la signature du peuple, à la seule condition d'ouvrir l'arène à un plus grand nombre de joûteurs.

» La hiérarchie, loin d'être détruite, était confirmée, et les constituants, voulant mettre un roi constitutionnel à la tête de ce replâtrage, étaient plus logiques cent fois que la Convention abattant Louis XVI. En effet, tant que le canton, la commune, seront commandés par un sous-préfet, puis par un préfet, relevant lui-même du gouvernement unitaire, tant que l'Etat sera construit à la manière d'une toile d'araignée, dont tous les fils aboutissent au centre, et que de ce point central partira toute l'impulsion donnée aux extrémités, tout le mouvement permis au corps social, peu importe que le gouvernement se nomme roi, empereur ou assemblée; peu importe qu'il ait une seule tête ou mille; peu importe son organisme simple ou compliqué : vous avez toujours la monarchie, du moins sont plus triste résultat, le *sujet*, le citoyen esclave, politiquement et socialement parlant, ce qui ne peut aller l'un sans l'autre. Vous avez toujours le droit divin; l'autorité vient toujours d'en haut, d'un sommet quelconque : Dieu, monarque, aristocratie de fortune, d'intelligence ou d'opinion.

» L'idéal de l'ordre ancien était de faire de la société, au lieu d'une association d'individus, un individu immense. Dans cet organisme, dont les castes de l'Inde donnent la formule la plus naïve, tels jouent le rôle du cerveau, tels celui du cœur, tels celui des membres, et il semble au législateur que, cela étant, l'ordre le plus admirable doit régner au sein de la société, comme dans l'organisme humain, où tout concourt et consent. Il ne s'aperçoit pas que construire ainsi la société, comme on fit Dieu, à l'image de l'homme, c'est, par une aberration étrange, sacrifier l'individu à l'individualité, la réalité à l'abstraction; car, chaque membre du corps social étant lui-même une unité, possédant cœur et cerveau, forme un être complet, et ne peut s'accommoder du rôle de simple rouage dans une machine encore plus absurde que gigantesque. Il n'y a pas d'humanité, il n'y a pas de vie en dehors du *moi*. Chaque moi est pour lui-même l'humanité toute entière. C'est donc en vue du *moi*, de l'individu, que l'ensemble doit se faire, et non pas à l'ensemble que doit se plier l'individu.

» Il a fallu des milliers de siècles d'histoire pour que cette vérité si simple fût, je ne dis pas reconnue, elle ne l'est pas encore, — mais soupçonnée. C'est ce grand soupçon, cet éclair de vérité, qui a fait la Révolution et formulé ses principes; tandis que, par l'action de ses chefs et de ses meneurs, tous plus ou moins pétris du sang et de l'esprit des générations précédentes, ce fut la conception ancienne, le fanatisme et les procédés anciens, qui inspirèrent ses actes. La Terreur fut une autre monarchie, plus funeste qu'aucune à la république; car, tout incomplète que soit la logique des masses, elle ne pardonne pas à une cause de ne pas se comprendre elle-même et d'emprunter le langage et les armes de ceux qu'elle combat.

» Au lieu de relever le pauvre de sa misère et d'investir la femme de son droit de personne humaine, ce qui eût à jamais démocratisé le droit, la révolution jacobine fit de la violence et détruisit sans fonder. Je ne l'accuse pas, remarquez-le bien; elle fit cela de bonne foi et parce qu'elle n'était pas capable alors de voir autrement : son impuissance fut celle même de la nature humaine. Mais tout notre mal ne vient pas moins de cette impuissance; de ce qu'on acclama l'idée, sans comprendre sa réalisation; de ce que le droit de l'individu ne fut pas immédiatement traduit en pouvoir; de ce que le travail, au lieu de devenir une force, resta un servage monarchiquement organisé dans le patronat, au lieu de l'être démocratiquement dans l'association (bien entendu, libre); de ce qu'en politique, au lieu que le mandataire fût constamment tenu en laisse par le mandant, on laissa celui-ci tomber au pouvoir de son élu, comme cela s'étale aujourd'hui, presque sans scandale, et du moins sans répression. Souveraineté du peuple, égalité, liberté, droit, tout resta fictif, nuageux, stérile. On ne sortait pas en vain, — hélas! on n'en était pas sorti, — d'une rêverie religieuse qui, pendant des dizaines de siècle, avait placé hors de la terre ses paradis.

» On abattit la tête du roi, mais l'âme et le sang monarchique restèrent : dans la famille, par l'autorité de l'homme et du père; dans la vie sociale, par l'autorité du riche sur le pauvre; dans l'administration, par l'autorité sans contrôle du fonctionnaire; dans la politique, par l'unité et la centralisation du pouvoir. D'où il s'ensuit que la monarchie revient sans cesse, infailliblement, naturellement, comme certains animalcules dans certaines fermentations, comme le fruit de l'arbre, se placer à la tête de cet ordre dont elle n'est que le couronnement. Et mêler dans ses discours la sagesse tutélaire des majestés royales et les décrets de la Providence à la souveraineté populaire, à la liberté, à l'égalité, etc.; accumulation de contradictions qui fournissent au langage de ce siècle plus de non-sens et d'hypocrisie que n'en ont consommé peut-être tous les siècles précédents.

» Cependant, si le régime bâtard, inauguré par ces terribles restrictions dont j'ai parlé : liberté de concourir, égalité devant la loi, apportées par la bourgeoisie à la déclaration des droits de l'homme, si ce régime resta dans la donnée de l'ordre ancien, au lieu de renouveler la face du monde par la réalisation du principe nouveau, ce ne fut pas pourtant une chose indifférente et sans effet que d'universaliser ainsi le nombre des concurrents aux honneurs et à la fortune. Dans le franc régime de droit divin, la concurrence était limitée par la caste; l'intrigue assurément y régnait, et l'on y trouvait le parvenu, mais dans une mesure aussi restreinte que le nombre des privilégiés. Tandis que le système nouveau, tout en conservant les vices et les abus de la hiérarchie : le commandement, l'obéissance l'arbitraire, etc., éveille toutes les ambitions, étend indéfiniment le champ de l'intrigue, et fait plus que centupler le nombre des appétits, sans pouvoir augmenter celui des satisfactions.

» Je sais bien que chaque gouvernement trouve moyen de créer des places nouvelles; mais, en dépit du dédoublement des fonctions, en dépit des sinécures,

tout le monde ne peut être fonctionnaire : ce qui est dommage, car il n'y aurait plus de producteurs. Il reste un nombre toujours plus grand d'aspirants sans emploi, de poursuivants malheureux des honneurs et de la fortune, et, bien que l'ambition générale soit refroidie par ces insuccès, la rage *d'être quelque chose* s'étend de plus en plus, gagne les derniers rangs. Tous en effet ne sont-ils pas admis au banquet... de l'espérance? Tous ne sont-ils pas dignes, non pas d'être libres, mais d'être chefs? Et comment ne voudrait-on pas l'être quand, de même qu'au beau temps des aristocraties antiques, le travail producteur est méprisé et ne donne que la misère?

» C'est qu'en vérité il n'y a pas de refuge. Oui, chacun *peut* être chef, bien que *tous* ne le puissent pas; mais s'il n'est pas chef, il demeure esclave. S'il ne devient pas riche, il faut qu'il soit pauvre et dépendant. D'un côté, toutes les perspectives de l'ambition ; de l'autre, gêne, humiliation, misère, peut-être jusqu'à la mort; car, dans ce champ de la concurrence, aucun secours n'est assuré à l'individu que le sien propre. C'est la guerre, et la plus âpre, la plus impitoyable de toutes les guerres, la guerre civile; pis encore, la guerre sociale, où l'on combat seul et où l'on n'est guère entouré que d'ennemis, car chaque homme tombé est une chance de plus dans le jeu de ceux qui restent debout. On le sait si bien, qu'on cache comme un affront sa misère et ses défaites. On meurt de faim silencieusement et bien habillé. Vaincre ou mourir ici, n'est pas le cri de l'héroïsme; c'est l'arrêt de la nécessité.

» La solidarité, dont tous les éléments de réalisation existent dans la nature des choses humaines, jusqu'ici n'est qu'un mot créé par une aspiration; l'humanité (en tant que vertu) n'est qu'un instinct.

» C'est ainsi que, par une simple erreur de conception, cet élan sublime d'amour et de justice, qui fut l'âme de la révolution française, se trouve, — chose étrange, — avoir produit le régime le plus anti-humanitaire, le plus anti-social qui ait jamais été en vigueur.

» Car, dans les régimes précédents, il y avait du moins un contrat, et dans l'idée-mère, sinon dans l'abus, des obligations réciproques. Ici rien que la guerre dans la mêlée. Ce principe si puissant de l'individualité humaine, qui devait être réglé par la justice, a été livré au hasard.

» En de pareilles conditions, qui doit l'emporter? — Est-ce le mérite et la vertu, comme l'affirment la rhétorique et le langage officiel? — A d'autres! nous sommes dans un temps de fortunes rapides et de coups de main, où monsieur Prudhomme lui-même refuserait d'accorder au succès les couronnes de la vertu. Par le fait, sauf le désordre, qui est plus grand, nous sommes toujours comme en monarchie de droit divin, et vous avez raison de le dire : César écarté, le système resterait le même; car, de par la hiérarchie, le monarque y est partout, à la tête de tout, dans l'ordre économique aussi bien que dans l'ordre politique. La cour seulement s'est étendue, et le palais de Versailles aujourd'hui, c'est la France entière. Or, les monarques ont toujours des valets et des courtisans, et préfèrent toujours à l'honnête homme ces gens prêts à tout : le vicieux et le servile.

» C'est donc à ces gens-là, mon cher Roger, que le monde, à l'heure où nous sommes, est fatalement livré. Cette fureur de compétition, cette ardeur de lucre, cette émulation effrenée, ont nécessairement ajouté à la confusion des idées l'immoralité des moyens. Les vainqueurs de l'arène sont naturellement les plus forts, les plus audacieux ou les plus dépourvus de vergogne et de scrupules. Certes, j'admets, je connais des exceptions honorables. Sur le grand nombre d'hommes de cœur et de talent qui périssent dans la mêlée, quelques uns arrivent par l'effet de circonstances favorables et d'appui désintéressé; assurément la bienveillance, la justice, la générosité habitent encore et toujours la terre. Mais elles n'y ont qu'une action fortuite et très-secondaire, arbitraire d'ailleurs comme tout le reste. Elles ne sont qu'une exception, et c'est leur règne que nous poursuivons, que poursuit l'humanité au travers de ses déviations les plus profondes.

Depuis le fameux « enrichissez-vous! » et la corruption politique érigée en moyen de règne, le vice et l'effronterie ont de plus en plus pris leurs coudées franches et semblent parvenus sous l'Empire au plus beau degré de floraison. Mais l'humanité est de nature progressive ; chaque jour des procès nouveaux, de scandaleuses chroniques, le langage même de ces drôles, redevenus naïfs de par la perte complète du sens moral, nous dévoilent des audaces et des abjections nouvelles. Tout mouvement s'accélère par sa propre force, et qui sait ce que nous garde l'avenir jusqu'au jour de l'effondrement?

» Mon cher Roger, que peuvent aller faire dans cette galère des hommes doués de probité et de délicatesse? Pauvres, ils y sont immédiatement foulés aux pieds; armés comme vous de certains avantages de fortune et de position, ils ne font qu'y végéter. Vous avez de vous-même rebroussé chemin devant des infamies auxquelles vous ne vouliez pas participer ; si vous aviez entrepris la lutte, comme le font des hommes de foi robuste, vous auriez été brisé. Mais vous n'étiez que naïvement ambitieux, voulant parvenir par le talent et l'honnêteté. Vous voilà débarrassé de cette illusion. Mettez donc franchement de côté l'ambition elle-même.

» Mon ami, c'est la plus grande illusion, la plus énorme bévue, de la part de la petite bourgeoisie, — j'entends par là tout ce qui n'est pas du petit nombre des élus du capital et des grands emplois, — que son attachement au système que je viens de vous exposer, car elle n'en récolte aucun avantage, et les maux de ce régime ne pèsent pas moins sur elle que sur le peuple lui-même.

» Je ne suis pas, vous le savez, de ces nobles rancuneux qui en veulent à la bourgeoisie de sa victoire; je ne suis pas non plus de ces bourgeois révolutionnaires qui hurlent contre les bourgeois, plus bourgeois eux-mêmes qu'ils ne pensent. Au contraire, j'estime que cette bourgeoisie moyenne est dans l'état actuel la partie la plus saine de la nation, ce qui ne revient à dire autre chose sinon que certaines conditions de bien-être et d'instruction sont plus favorables à la moralité en général, que la grande richesse ou la misère. La séparation des hommes en races, toujours plus ou moins fictive, est devenue maintenant un pur non-sens. Bourgeoisie, noblesse même, sortent nécessairement du peuple et y retournent sans cesse. Il n'y a plus dans l'humanité de race particulière que celle dont je parlais tout à l'heure, celle des parvenus, et ceux-là viennent de partout. Leur race tient, dans l'ordre des types universels, à celle des oiseaux de proie, aigles et vautours, et la mauvaise réputation de la bourgeoisie tient à ce qu'ils viennent naturellement grossir ses rangs et la dominer. Mais ni la générosité ni le dévouement, ni la droiture, ni l'intelligence sous tous ses aspects, ne manquent dans cette classe moyenne, assainie par l'éducation et le bien-être, et qui donne le niveau auquel devrait promptement s'élever le peuple entier dans une république bien administrée. Elle n'a d'autre défaut que de croire au système et de laisser profondément entamer par lui, et de plus en plus, les qualités qu'elle possède, et surtout son honnêteté.

» Comment ne voit-elle pas les douleurs et les mystifications que ce système lui inflige, oui, je le répète, autant qu'au peuple même! Celui-ci porte plus allégrement sa misère, quand elle ne va pas à l'extrême, que la bourgeoisie ne porte sa pauvreté ; l'orgueil la mine. Vivre pauvrement ne serait rien, travailler ne serait pas une peine; on a santé, gaieté, activité. Mais la fai-

néantise aristocratique est restée l'idéal de ces parvenus du travail; mais leur prétendue haine des suprématies n'en était que l'amour; on tourne le dos à l'avenir et l'on n'aspire qu'au passé. Le travail manuel est encore à leurs yeux chose servile, infâme; on préfère manger du pain sec ou se ruiner tout à fait, plutôt que de se priver d'une domestique, plutôt que de ne pas paraître aussi riche que tels et tels. Et les garçons cherchent des femmes dotées et se marient sans aimer; tandis que les filles, ayant horreur, à l'instar des plus nobles dames, d'une mésalliance, coiffent sainte Catherine.

» Comment le bourgeois calculateur, — mais calculateur à courte vue, — ne consent-il pas à supputer le chiffre énorme de pertes qu'entraîne pour la société l'état de compétition et de guerre où ses forces sont entre elles? Ce n'est plus l'état d'association, l'état de vie, de santé, où tout concourt et consent, où rien ne se perd; mais une lutte, un saccage, des ruines continuelles, capitaux contre capitaux! Et au plus fort le sceptre de l'exploitation du bon public, lequel, enjeu de la bataille, applaudit! Bel emploi d'une force sociale, que l'écrasement d'une autre force sociale! Mais le bon bourgeois répète : Le mal des uns fait le bien des autres. Axiome négateur de la société, né dans la société humaine, et qui prouve que l'instinct, bien plus que le raisonnement, nous conduit encore.

» Ce qui le prouve non moins, mon cher Roger, c'est l'examen, au point de vue purement logique, d'un système encore plus absurde peut-être qu'immoral, et qui, pour être accepté, demande chez l'homme encore plus de bêtise que d'égoïsme. Est-ce donc autre chose qu'un leurre, — on pourrait dire un piége, — au point de vue social, que cet appât tendu à tous et qui ne peut être la proie que de quelques-uns? Spectacle étrange que celui d'une nation, d'une humanité entière affolée, de quelle ambition? De celle de *tous* pour être *le premier*, ou si l'on veut *les premiers*! Chacun a contre lui quatre à cinq mille chances, mais il en est *une* en sa faveur! Et cela suffit pour qu'il se voue corps et âme à la défense d'un ordre aussi bienfaisant. Les yeux fixés sur ceux qui s'élèvent, il ne compte pas ceux qui tombent, et lors même qu'il a succombé, chose à peu près sûre, il ne s'en prend qu'au sort, et console sa foi de cette pensée qu'il *aurait pu* réussir.

» L'homme est plus naïf qu'on ne pense, et les Machiavel ne sont que les commentateurs de systèmes trouvés par la passion et l'instinct, plus que par l'intelligence. Autrement, et si l'idée de réaliser la justice par la concurrence n'était pas née tout bonnement du mélange des conceptions anciennes et nouvelles dans le cerveau humain, ce serait à coup sûr un trait de génie de la part des ambitieux qui fourvoyèrent ainsi l'aspiration générale vers l'égalité. Il est certain que jamais on n'abusa mieux de la naïveté humaine qu'en réinstaurant de cette façon l'inégalité et le despotisme sous les apparences égalitaires. Qui accepterait l'esclavage militaire, sans l'espoir d'être maréchal de France? qui voudrait obéir aujourd'hui, s'il n'espérait commander? Les petits, qui se savent en nombre, et que l'idée nouvelle a malgré tout pénétrés, se résigneraient-ils à leurs sujétions et à leur misère, si chacun d'eux ne caressait dans sa mesure l'espoir de grandir? Dans l'administration, dans le commerce, dans la justice, l'employé inférieur exigerait plus d'égards et commettrait moins de bassesses, s'il ne se disait sans cesse : « Quand je serai chef!... » Il ne le sera pas, il ne peut pas l'être; beaucoup d'appelés, peu d'élus. (Les places du moins n'étaient pas limitées en paradis.) Mais aux *positifs* de ce temps, être appelés suffit.

» Puissance de l'espoir et de la sottise ! Voilà trente et quelques millions d'individus que rend dociles, déraisonnables et dupes, l'espoir de quelques centaines de postes que quelques centaines d'entre eux seulement peuvent occuper.

» Et, pour comble de logique, notre siècle a supprimé la loterie, comme une immoralité, quand le système social lui-même n'est qu'une loterie.

» Comment, disent les raisonneurs du parti, un tel arrangement n'est pas le chef-d'œuvre et la limite de la justice, du moment qu'il n'y a d'interdiction formelle pour aucun?

» Mais, au nom du sens commun, est-ce de rôt ou de fumée que l'estomac se nourrit? Au point de vue particulier, que sert un droit dont on n'a point l'exercice? et, au point de vue social, qu'importe que ce soient ceux-ci ou ceux-là? qu'importe qu'un manant commande au lieu d'un noble, si l'on commande toujours? Le privilége est-il moins le privilége pour appartenir à tels hommes plutôt qu'à tels autres? Est-il moins fâcheux d'être malmené, parce qu'il ne serait pas impossible que vous pussiez à votre tour malmener autrui? L'humanité n'est pas *quelques-uns*, elle est *tous;* car elle vit tout entière en chacun. Donc, c'est en *chacun* qu'elle doit être satisfaite pour l'être en *tous*. Revenons donc à la déclaration des droits de l'homme, abandonnons l'ordre ancien, et fondons l'ordre nouveau par des institutions qui donnent à chaque citoyen sa part de pouvoir, à chaque enfant sa part d'éducation, à la société l'organisme égalitaire, c'est-à-dire l'association dans toute sa liberté et sous toutes ses formes.

» Voilà, mon cher Roger, quel serait le véritable intérêt de la bourgeoisie moyenne; car elle ne souffre pas moins que le peuple des exactions et des abus de pouvoir du gouvernement; elle n'est pas moins que le peuple, elle est plus directement que lui, grâce à ses épargnes, la proie des ambitieux qui exploitent le monde. Et c'est très-faussement qu'elle se croit appelée à recueillir les bénéfices du système, même dans la petite part que la concurrence pourrait lui attribuer, car il exclut les petits moyens, les vertus paisibles, les qualités sérieuses, et n'a de primes que pour les aventuriers sans scrupules, que pour les audacieux sans vergogne.

» Au lieu de tourner le dos au progrès, et de traiter en ennemi le travailleur qui justement aspire, lui aussi, comme elle autrefois, à sortir de l'humiliation et de la misère, la bourgeoisie devrait le prendre pour allié contre les vrais partageux, les vrais pillards, les vrais ennemis de la société, contre cette horde sauvage et conquérante, héritière des routiers et des malandrins, dont le système favorise les mauvais instincts et multiplie la race funeste, et qui a pris sous l'Empire un si bel essor. Le monde aujourd'hui leur appartient, et ils en exclueront de plus toute pudeur, toute honnêteté, toute humanité, tout droit, si l'on ne se hâte de fermer le champ de bataille et d'intrigue ouvert à leur activité.

» Est-ce donc dans un système de guerre sociale permanente que la bourgeoisie peut trouver la stabilité qui lui est si chère? Non, c'est dans la paix fondée sur la *satisfaction des intérêts*. Or, les intérêts sont-ils satisfaits quand un petit nombre jouit aux dépens du reste?

» Je pourrais prendre ainsi une à une toutes les formules par lesquelles la bourgeoisie exprime ses aspirations honnêtes, paisibles, et lui démontrer que toutes, et de plus en plus, trahies par le système actuel, elles ne peuvent être réalisées que par l'accomplissement d'un programme qui identifie la justice et l'égalité. Je pourrais lui démontrer qu'au rebours de ce qu'elle croit, c'est à la concentration des capitaux, à l'accumulation des richesses dans quelques mains, à la reconstitution d'une féodalité nouvelle, déjà pourtant bien réelle et bien visible, qu'aboutit cet état de choses qu'elle croit être sur la foi de faux calculs, et de rengaînes intéressées, la diffusion démocratique de la propriété. C'est logique d'ailleurs; la guerre aboutit à la conquête, le mieux armé est toujours le plus fort, et de plus en plus accroît sa puissance...

» Mais j'ai déjà noirci trop de pages, Roger, et il n'est pas besoin, au point où vous en êtes, de tant d'argu-

ments pour vous convaincre. Je reviens à vous dire : Abjurez toute ambition, tout faux orgueil. Vous vous dites démocrate, soyez-le sincèrement. Vous êtes honnête homme, prenez-en votre parti, et revenez à la position modeste que vous avez dédaignée. Votre père, vous le savez, menacé dans sa santé, dans sa vie même, par le travail sédentaire, aspire ardemment à quitter le notariat. L'étude serait déjà vendue, si votre sœur avait voulu accepter pour mari tel ou tel aspirant qui s'est présenté pour successeur et pour gendre. Emilie, c'est ma conviction, ne se mariera jamais, incapable qu'elle est de rien rabattre de son idéal, où l'ambition se confond avec des délicatesses respectables. Prenez l'étude de votre père, et, pour vous comme pour lui, le plus tôt vaudra le mieux ; épousez Régine, du moins je l'espère, et contentez-vous dans cette vie, avec un bien-être suffisant, de la paix et de l'amour, qui sont de grands biens. Avec cela, vous serez heureux autant qu'on peut l'être.

» Voilà mon conseil, que naturellement je crois bon.

» Laissez-moi ajouter une grande nouvelle : Madame Carron vient de mourir. Julie est libre d'épouser celui qu'elle aime, et depuis huit jours Louis Grudat a interrompu sa promenade, sans doute par respect pour la douleur de sa fiancée. Ils se marieront probablement dans six mois, car Julie respectera jusqu'au bout les convenances. Elle a maintenant quarante ans ou peu s'en faut, mais qu'importe ? Ils s'aiment.

» Une autre encore : Gabriel est renvoyé de l'usine pour excitation à la *révolte !* — O liberté ! ô égalité ! ô fraternité ? — C'est un gros crime assurément. Toutefois il a ces circonstances atténuantes, que de plus en plus, grâce aux vexations et à l'arbitraire du règlement, sans cesse revu et corrigé par le nouveau directeur, mons Adalbert, le travail devient moins productif pour les travailleurs, tandis que la cherté des vivres augmente.

La loi permet la grève, mais les patrons l'interdisent, et, comme les patrons sont plus forts que l'ouvrier, c'est la volonté du patron qui est en réalité la loi. Les ouvriers ont cédé ; ils n'avaient que cela à faire ou à mourir de faim. Gabriel et quelques autres *meneurs* ont été renvoyés. On se les montre du doigt dans Bruneray comme des pestiférés, et nos bourgeois les considèrent comme très-criminels. Ce sont en effet de grands coupables : ils ont défendu leurs intérêts ! Est-ce que *cela* a des droits ? — O révolution française !

» Grand embarras pour le jeune ménage, qui a déjà, vous le savez, deux bambins à élever. Que Gabriel aille travailler ailleurs, dira-t-on. Fort bien. D'abord, pour un ménage d'ouvrier, c'est une grosse difficulté de changer de lieu, outre le chagrin de quitter le pays, les amis et la famille. Mais enfin Gabriel est allé se présenter aux forges des environs : refusé, car son crime y était connu. Il est allé plus loin : là on lui a demandé son livret, bien que la loi ait récemment aboli cette institution de servitude. Il n'a pas voulu le présenter, et, l'eût-il fait, ce serait revenu au même, car on lui eût demandé compte de cette lacune de cinq ans. Il ne l'a pas présenté, bien entendu, à la signature d'Adalbert, qui y eût ajouté quelque mauvaise note ; on se fût informé de lui aux forges de Bruneray... et on l'eût évincé un peu plus tard, au lieu de l'évincer tout de suite. Je vous l'ai dit : féodalité nouvelle.

» Au revoir, Roger, à bientôt, je l'espère.

» Votre ami,

» JACQUES DE LA BARRE. »

XIX

LA TABLE D'HOTE.

Le 5 juin 1868, le train de Paris à Mulhouse filait sur sa ligne, aux abords de Troyes en Champagne. Il était onze heures de l'après-midi ; le ciel était pur, l'air chaud, et le soleil rayonnant. Le panache de fumée, sortant à flots troubles et pressés de la gueule de fonte, s'allongeait en blanchissant à l'arrière du train, et s'épandait en voiles de plus en plus ténus dans la campagne: Tout riait à l'entour : les blés verts, les arbres touffus, et les cabanes fleuries des garde-barrières. Le sifflet aigu retentit ; plusieurs têtes se penchèrent aux portières pour voir l'aspect de la ville de Troyes. Tout à coup une secousse effroyable eut lieu ; les voyageurs furent jetés les uns sur les autres à l'intérieur des wagons ; on entendit le bruit sourd des roues labourant le sol ; le train déraillait.

En même temps les cris perçants retentirent ; la peur venait accroître le tumulte et l'horreur de l'accident. Bientôt cependant le train fut arrêté, et l'on vit immédiatement s'élancer hors des voitures les voyageurs les plus valides, qui délivrèrent les peureux et s'occupèrent des blessés. Les contusions ne manquaient pas ; mais deux ou trois blessures seulement paraissaient graves. Un seul voyageur, frappé à la tempe, était mort sur le coup, au milieu de sa femme et de ses enfants, qui tout en lui prodiguant leurs soins, en voyaient bien l'inutilité et poussaient des cris déchirants.

— C'est la faute de l'aiguilleur ! criaient le mécanicien et les employés.

Alors les invectives et les malédictions tombèrent sur cet homme, qui lui-même, accouru sur le théâtre de l'accident et signalé, se vit entouré, menacé, frappé même par ceux des voyageurs que la peur avait le plus exaltés. On le traîna devant le mort et les blessés, en le sommant de contempler son ouvrage ; quelqu'un proposa de le mettre en pièces. Livide, éperdu, le malheureux s'écria :

— Il y a plus de trente heures que je n'ai dormi, et je venais de m'assoupir, malgré moi. C'est ma faute, oui, et j'aimerais mieux être mort : mais c'est aussi la faute à ceux qui nous donnent plus d'ouvrage qu'un homme n'en peut faire.

— On ne doit pas dormir quand on a la vie des voyageurs entre ses mains, canaille ! s'écria d'un ton rogue et colère un monsieur d'environ trente ans, mis avec luxe, orné d'une grosse chaîne d'or, et dont le buste cambré, la tête haute et l'air magistral, annonçaient un homme pénétré de son importance.

— Je vous demande pardon, monsieur, dit à son tour, d'une voix haute et ferme, un jeune homme; on doit dormir, parce que la nature l'exige, et, comme vient de le dire ce malheureux, c'est à l'avarice des administrateurs de la compagnie, qui, eux, dorment la grasse matinée en économisant sur le sommeil de leurs employés, c'est à eux que remonte la responsabilité de cet accident, comme de tant d'autres.

— Qu'en savez vous ? reprit l'autre avec emportement. Il y a une sorte de gens qui accusent toujours les compagnies : c'est le moyen de détruire toute subordination et de multiplier les accidents. On ne doit pas parler ainsi.

— Il me plaît de parler ainsi, parce que je dis la vérité, répondit son interlocuteur.

Et tous deux s'envisagèrent ; leur physionomie changea tout à coup en s'adoucissant.

— Ah ! c'est vous, Roger ?

— C'est vous, Adalbert?
— Vous vous rendez au pays?
— J'y reviens.
— Quoi! tout à fait?
— Peut-être.
— Vous n'avez donc pas réussi, comme on le dit Voilà une chose que je ne puis pas comprendre; avec vos moyens...
— Vous ne pouvez en effet le comprendre... avec les vôtres.
— Eh! eh! vous voyez, avec du travail... j'ai maintenant dix mille francs d'appointements et un bel intérêt dans l'affaire. Je pourrais aujourd'hui me passer de monsieur Jacot, et monsieur Jacot se passerait difficilement de moi. Ma foi! l'ambition vient en mangeant. Dans dix ans, je serai le premier quelque part, et j'aurai assez fait pour la prospérité du pays et donné assez de preuves de mes capacités administratives, pour pouvoir prétendre, comme tant d'autres, à l'administration de la France. Entre nous, mon cher, votre sœur a eu tort; mais je ne lui en veux pas car je suis en pourparlers aujourd'hui pour épouser l'héritière des La Roche-Brisson, qui ont des propriétés considérables dans l'Aube. Je viens de faire ma première visite, et l'affaire se fera probablement.
— Chacun suit sa voie, dit froidement Roger. Comment se portent vos parents?
— Comme à l'ordinaire. Bah! vous savez, je suis un peu en froid avec eux. Mon père a toujours ses idées d'un autre monde. On crie parce que je mène les choses vigoureusement; c'est ainsi qu'il faut faire: dompter ou être dompté. Il faudrait être un grand sot, et avoir dans l'esprit bien peu de ressources, pour choisir le second parti quand on peut prendre le premier. Régine a pris une occupation un peu étrange pour une femme, mais elle s'en tire à merveille. Vous ne reconnaîtriez plus la Bauderie! Lucette a dans la tête une sottise qui m'inquiète, mais le père heureusement est là pour y mette ordre. En vérité, mon cher, je suis fâché de vous voir si peu heureux. Si vous aviez quelque besoin de mon crédit: j'ai de fort belles connaissances et, sans me flatter, de l'influence. Usez-en
— Merci, dit Roger: mais je ne suis pas solliciteur.
— Sacrebleu! s'écria Adalbert en regardant autour de lui, il fait chaud, il fait faim, et nous sommes à plus d'une demi-lieue de la ville. Il ne faut pas rester ici.

En même temps, voyant des voitures qui arrivaient au nombre de trois, il courut au-devant, et voulut monter dans la première. Quelques personnes indignées l'en firent descendre en réclamant le droit des blessés; d'autres se taisaient, et ces mots circulaient tout bas:
— C'est le directeur des forges de Bruneray.

Les blessés établis dans la première voiture, on mit le mort avec sa famille dans la seconde.
— La troisième pour les dames, cria quelqu'un.

Mais, sans s'inquiéter de cette injonction, Adalbert Renaud, mettant une pièce dans la main du cocher, escalada le marche-pied; puis se retournant vers Roger:
— Venez-vous?
— Non, monsieur, répondit Roger sèchement.
— Comme il vous plaira!

Et le directeur des forges, l'ancien polisson des rues de Bruneray, l'ancien commis réfractaire, partit au galop, en laissant là plusieurs dames, assez empêchées de certains sacs, dont elles ne voulaient pas se séparer, et d'une assez longue route à pied par la grande chaleur.

Déjà les voyageurs des troisièmes, tous chargés de paquets à faire plier un âne, s'étaient mis bravement en route par un chemin latéral conduisant directement à la ville. La compagnie, qui avait envoyé des hommes d'équipe déblayer la voie, ne semblait nullement occupée du transport de ses voyageurs. Tout le monde prit bientôt son parti: le gros des hommes marcha en avant, sans s'inquiéter de ceux qui restaient derrière. Un petit nombre seulement restèrent près des femmes, prirent une partie de leurs fardeaux, et s'occupèrent de distraire les enfants épouvantés. De ce nombre, était Roger. Une jeune personne, de mise modeste et de taille fluette, marchait péniblement, portant un sac de nuit plus lourd qu'elle. Il prit le sac, et, dans le petit débat de politesse qui eut lieu à cette occasion, tous deux s'envisagèrent avec cette hésitation qui se peint sur la figure de gens tentés de se reconnaître, mais n'étant pas sûrs de leur fait.
— Il me semble vous avoir déjà vue, madame? dit Roger.
— Oui, monsieur, dit-elle aussitôt avec assez de vivacité, mais il y a longtemps: c'était dans le train de Chaumont à Paris, dans une voiture de *seconde*, à la fin de l'année 1863. Vous aviez avec vous votre mère et votre sœur.
— Ah! je me rappelle maintenant: vous êtes fleuriste?
— Oui, monsieur.
— Et vous alliez faire connaître votre talent à Paris?
— Hélas! dit-elle, oui; j'avais bien des espérances en ce temps-là.

Elle soupira et ne dit plus rien, et Roger, par discrétion, ne l'interrogea pas. Cette dernière troupe arriva enfin à Troyes quelque temps après la première, et la plupart des femmes qui la composaient disparurent les unes après les autres. Soit qu'elles fussent de la ville, soit qu'elles eussent leurs plans particuliers, on se trouvait réduit à cinq ou six personnes, quand on arriva en face d'un hôtel d'où sortait un excellent parfum de cuisine. On était exténué de fatigue, de faim, de chaleur, et chacun, après une aussi vive secousse, éprouvait le besoin de se reposer avant de poursuivre son voyage.
— Entrez, mesdames et messieurs, dit un garçon qui se tenait sur la porte. C'est l'heure de la table d'hôte, et nous avons déjà beaucoup de voyageurs du chemin de fer après le terrible accident qui vient d'arriver.

Ils entrèrent. Le salon où on les introduisit était déjà rempli d'une foule assez compacte, composée en effet, outre les habitués de l'hôtel, d'une grande partie des voyageurs du train déraillé: au premier rang figurait Adalbert, étalé sur un divan qu'il occupait à lui seul. Toutes ces personnes causaient vivement, et l'appétit général s'exhalait en exclamations. Du mort et des blessés, il n'était déjà plus question.

Tout à coup, un garçon vint annoncer, en ouvrant la salle à manger, que la table était servie. Ce fut un sursaut général. Adalbert se leva comme par un ressort, et fut, en un clin d'œil à la porte, où beaucoup déjà se pressaient. L'empressement était tel qu'on se bouscula. Voyant cela, plusieurs se retirèrent, tandis que d'autres n'en furent que plus acharnés à se faire passage. Un mot du garçon avait jeté l'inquiétude: « Il n'y aura pas assez de place. »

Quand les impatients eurent défilé, il se trouvait dans la salle une douzaine de personnes qui s'étaient retirées de cette bousculade, les unes avec timidité, les autres avec dédain. Elles passèrent alors; mais, toutes les places étant prises à la grande table, elles durent aller s'asseoir à une table plus petite, placée au bout de l'autre, en travers. Là même il manquait deux places; on dut appeler le garçon pour mettre deux couverts de plus; mais aucun ne s'assit avant que tous les autres ne pussent s'asseoir, à l'exception de deux femmes qui étaient du nombre et qu'on plaça les premières. A vrai dire, on était fort gêné, et, tandis qu'à la grande table on avait ses coudées franches, surtout ceux du haut bout, qui s'étaient assis les premiers en repoussant les couverts à côté d'eux, à la petite table, on avait à peine la liberté de mouvements nécessaire.

Il est presque superflu de dire qu'au nombre de ces

déshérités se trouvait Roger. Il était ce jour-là en veine de *reconnaissance*, car il venait de rencontrer le jeune commis de nouveautés, Alcide Gaudron, qui, de même que la fleuriste, avait été son compagnon de route, lors de son premier voyage à Paris en 1863. Ils s'étaient revus une ou deux fois la première année, puis s'étaient entièrement perdus de vue dès la seconde. Après s'être serré la main et avoir échangé des excuses réciproques :

— Eh bien ! demanda Roger, avez-vous épousez la fille du patron ?

Alcide fit un grand geste, qui envoyait la chose au diable.

— Elle était laide, dit-il ; mais la vérité m'oblige à dire que je ne l'ai pas refusée. Il s'agissait bien de cela ! Ah ! vous me rappelez mes illusions. En avais-je assez dans ce temps-là ? Me voici tout bonnement commis-voyageur et c'est probablement la seule destinée à laquelle je puisse prétendre, si tant est que je puisse la garder ; car il me manque pour cela du *chic* et de la *roublardèrie*. Tenez, je devrais être en ce moment à pérorer à la grande table, au lieu d'être ici. — Ah ça ! nous servirez-vous bientôt quelque chose ? demanda-t-il au garçon qui passait.

Car ils n'avaient rien fait encore que de déplier leurs serviettes, et déjà la grande table, après avoir mangé le potage, jouait des fourchettes.

— Tout de suite, monsieur.

Ils attendirent, mais leur position était fâcheuse. La grande table étant sur le chemin de la cuisine, tous les plats y étaient déposés, et les garçons de service avaient beau les accompagner de cette recommandation : « Faites passer, messieurs, faites passer ! » chacun se jetait sur les mets à sa portée, se servait abondamment, et les plats se vidaient en un clin d'œil. En outre, tous ces beaux convives réclamaient à tue-tête qui du pain, qui du vin, qui de l'eau, qui tel ou tel condiment, et les garçons, affolés, n'entendaient pas les réclamations courtoises des gens de la petite table. Ils obtinrent enfin la soupière, mais il y restait à peine quelques cuillerées ; on les offrit aux dames galamment et l'on demanda d'autre potage ; il n'y en avait plus.

Pendant ce temps, les plats appétissants (on se nourrit bien à Troyes), se succédaient et disparaissaient sur la grande table, et il n'arrivait au bout que quelques restes, qu'on semblait laisser par pitié aux humbles du banquet. Ceux-ci murmuraient, s'indignaient et réclamaient de temps en temps, quand un garçon paraissait, mais sans éclater. On arrivait à la fin, et les estomacs de la petite table n'étaient guère moins vides qu'auparavant, quand Alcide Gaudron se leva :

— Messieurs et mesdames, il faut que cette mauvaise comédie finisse. Je vais faire une révolution. Bénissez le ciel d'avoir parmi vous un homme à qui l'état de commis-voyageur a donné plus d'audace que ne lui en avait d'abord accordé la nature.

En même temps, il alla tout bonnement enlever des mains d'un garçon le plat que celui-ci s'apprêtait à déposer sur la grande table, d'où s'élevèrent des exclamations furieuses.

— Messieurs, leur dit Alcide, politesse pour politesse ; nous vous renverrons les os.

On put donc manger à la petite table, où chacun félicita le commis.

— Je gage, dit-il, qu'aucun de vous n'en eût fait autant.

Il y eut un silence.

— Il est certain que se disputer ainsi la pâture est chose répugnante, dit quelqu'un.

— Répugnante, soit ; mais il faut manger.

— On ne devrait jamais oublier les besoins d'autrui, dit un ecclésiastique, à figure pâle et douce, qui se trouvait à la petite table.

— Bah ! qui s'en occupe aujourd'hui ? dit un autre, un militaire.

— Messieurs, dit Roger, la société ressemble fort à cette table d'hôte, où l'on s'arrache les plats, sans penser à son voisin. Partout ailleurs, comme ici, ne sont-ce pas les égoïstes et les audacieux qui s'emparent des premières places ? En regardant le cercle que nous formons, il me vient la pensée que notre réunion n'est pas le fait du hasard, mais d'une sorte de triage des affinités. Pourquoi sommes-nous à part de la grande table ? Parce que nous sommes entrés des derniers dans la salle. Et pourquoi sommes nous entrés des derniers ?

— Parce que les cohues me répugnent, dit l'un.

— Et moi aussi, dit un autre.

— Parce qu'il est honteux de voir des êtres raisonnables et moraux, ou qui devraient l'être, se ruer ainsi à l'assaut des plats.

— Et moi aussi !

— C'est cela !

— C'est cela !

— Et pensez-vous, messieurs, et vous, mesdames, dit Roger, que cette délicatesse ait fait beaucoup nos affaires dans la vie actuelle ? Je croirais presque pouvoir affirmer qu'aucun de nous n'est parmi les favorisés de ce monde ?

— Pas moi du moins, dit le militaire. Ma délicatesse m'a servi à n'avancer qu'à l'ancienneté pour avoir vu trop clair dans des tripotages. A l'heure qu'il est, messieurs, savez-vous qui fabrique des généraux à la France ? Ce sont les jésuites. Ils font recevoir en masse de leurs élèves à la Flèche, à Saint-Cyr, à l'école polytechnique. J'en connais, moi, qui ont passé par là. Ça s'en va-t'en guerre avec un chapelet en poche, ça communie, ça va à la messe et ça se confesse aux jésuites. Les uns y croient, les autres n'y croient pas. Mais peu importe, tous font leur chemin, et rondement, et nous passent sur le corps, à nous autres, avec un sans-gêne !... Pas même besoin de services : le scapulaire suffit. Puis l'on trouve à ces gens-là des héritières qui leur font rouler carrosse.

Eh bien ! messieurs, vienne une guerre civile ou étrangère sérieuse, une guerre de frontières peut-être, d'invasion, la France est entre les mains de ces gens-là, qui feront d'elle, *ad majorem Dei gloriam*, mais non pas à son honneur. N'ayant pas été élevé par les jésuites, si j'avais voulu m'affilier à la société de Saint-Vincent-de-Paul, j'aurais pu aussi me faire protéger ou simplement obtenir justice. Mais cela me dégoûtait ; d'un autre côté, je n'ai pas voulu me prêter à des pillages... Suffit, je n'en puis pas dire davantage, et d'ailleurs ça ne servirait à rien. Tout ce que je puis ajouter, c'est que j'ai quarante-cinq ans, vingt-trois ans de service, deux décorations, deux blessures, pas une peccadille à ma charge, et que je suis toujours capitaine et mourrai tel, par la seule raison que je ne suis pas un intrigant, que j'aime mon pays et détesse la calotte.

— Pardon, monsieur, ajouta-t-il en s'apercevant tout à coup de la présence de l'ecclésiastique et en rougissant beaucoup. Je n'ai pas dit cela pour vous, je suis sûr que vous ne le méritez pas.

— Non, monsieur, dit le prêtre avec douceur ; car je reconnais avec vous que le haut clergé en général, ainsi que l'ordre dont vous vous plaignez, font de la religion un usage coupable. J'ai cru à vingt ans à l'élévation des petits, au redressement des torts par la doctrine chrétienne. Je suis disgrâcié pour avoir refusé de recommander en chaire et au confessionnal un candidat officiel, et je me rends à une cure dans la montagne, où je vivrai plus que pauvre au milieu des misérables.

Tout le monde s'inclina devant ce brave homme, et ses deux voisins lui serrèrent la main.

— Ma foi, dit un autre des convives de la petite table, un grand jeune homme aux cheveux noirs rejetés en arrière, dont la physionomie exprimait un dédain rêveur, puisqu'on raconte son histoire, je dirai la mienne.

— Je suis fils d'un légiste et n'avais aucun goût pour la chicane. J'ai fait des vers en naissant; une fois bachelier, je suis allé chercher la gloire à Paris, ne doutant pas de l'y trouver; car mes essais littéraires m'avaient déjà fait une grande réputation dans mon village. A Paris, je ne connaissais personne, ce qui ne m'empêcha pas de m'adresser au public avec confiance. On ne parla pas de moi jusqu'au jour où je fis connaissance d'une poëtesse, qui me fit faire des articles pour ses amis. Ceux-ci me donnèrent tout bonnement du génie. J'arrivai par eux dans un de ces journaux où l'on chante d'un bout à l'autre, sur toutes gens et sur toutes choses, la blague chère aux Parisiens. Je ne sais ni commérer, ni calomnier; on me trouva bête et l'on me renvoya. Alors je fus pris d'une grande indignation contre les choses de ce monde; malheureux, affamé, je m'aperçus que d'autres souffraient, et mon sens moral et ma dignité se courroucèrent contre les abus du pouvoir et la corruption pratiquée par les tuteurs de la société. Sur tout cela, je portai des articles à un journal sérieux. On m'y dit que je n'étais pas dans le ton, que ces choses étaient vraies, mais devaient être dites d'une autre manière, avec de savantes atténuations. D'abord cela m'irrita; mais comme je mourrais de faim, je finis par mettre de l'eau dans mon encre. Alors on me fit comprendre qu'on était assez de monde autour du plat de la rédaction.

Un jour enfin j'eus un protecteur, ami de l'ami d'un parent que par chance je possédais. On me donna une plume et des émoluments; mais un jour il m'arriva de traiter le même sujet que mon protecteur, et de récolter des adhésions nombreuses où son appel était resté inaperçu. Un tel succès me perdit. A partir de ce moment, je fus abreuvé de dégoûts, d'insultes, et je dus me retirer. Dans une crise de misère et de désespoir, m'étant adressé à un littérateur en renom, il me proposa d'être son secrétaire. J'ai soulagé sa veine épuisée et composé plusieurs de ses ouvrages. Depuis trois ans, j'ai obtenu sous son nom de beaux succès; sous le mien, je ne trouverais pas d'éditeur et ne pourrais fixer l'attention du public. Ce monde est fait de telle sorte que le droit acquis y tue le droit naturel, que la vieillesse étouffe l'enfance, que le passé brise en germe l'avenir. Je viens d'hériter d'un toit et d'un enclos dans mon village, et j'y vais remplir une place de greffier de justice de paix, mille francs d'appointements, obtenue par le crédit de ma famille. Avec cela, je vivrai moins dépendant, — je l'espère du moins, — et j'épouserai une petite cousine.

— Monsieur, s'écria un homme pâle et maigre, au dos voûté, qui depuis la conquête du plat par Alcide Gaudron, mangeait de toutes ses dents, les réflexions que vous venez de faire sont trop justes, et je suis un cruel exemple de cet étouffement des forces nouvelles par les caduques. Notre société est comme une forêt sans culture, où l'ombre des vieux arbres empêche tout germe nouveau de grandir, et où les mousses et lichens ont seuls permission de croître. Toute ma vie a été dévouée aux progrès de la mécanique, cette science qui doit affranchir l'homme de tout travail pénible et donner à tous les loisirs de l'éducation et de l'esprit. C'est moi qui ai trouvé les nouvelles machines à perforer qui ont tant accéléré les travaux et économisé, depuis quelques années, une quantité considérable de temps et de forces. Mais cette découverte a fait la gloire d'un autre, à qui ma pauvreté m'a forcé de la communiquer, et qui jouit à ma place des avantages du brevet. Que d'autres découvertes j'eusse faites, si les moyens d'expérience ne m'eussent manqué! Sans la matière, que peut le génie? Concevoir par l'abstraction de grandes idées, et ne pouvoir, faute d'argent, les réaliser; voilà mon supplice, mon désespoir. Je cherche en vain le capitaliste qui voudra consacrer quelques mille francs à la réalisation d'un système de navigation insubmersible. Ceux qui savent amasser ne savent pas risquer, et les amants de l'or ne sont point ceux de la science. Je sens en moi des forces immenses, et je mourrai sans avoir trouvé le moule où couler ma création.

Il laissa tomber sa tête dans ses mains, écrasé d'une douleur nouvelle. On le plaignit; toutes ces douleurs secrètes s'excitant les unes les autres à la plainte, un autre reprit aussitôt :

— Monsieur, votre histoire est un peu la mienne; je suis médecin; je me suis voué à la recherche des causes des maladies, ce qui me semblait le meilleur moyen de les combattre, et j'ai prouvé qu'elles viennent toutes, soit de chagrins domestiques, soit de misère, soit d'intempérance, ce qui réduit la pratique médicale à une bonne hygiène morale et physique, et socialement parlant, une meilleure distribution des richesses. Pour cet ouvrage, les médecins et les pharmaciens se sont ligués contre moi; on m'a couvert de calomnies, on m'a fait perdre ma clientèle, et, réduit à laisser la place aux charlatans, qui droguent, purgent et enterrent, je vais me faire médecin de campagne, avec le chagrin de savoir d'avance que je ne pourrai soulager que trop imparfaitement ceux qu'épuisent à l'œuvre le travail et les privations.

— Moi, messieurs, dit un homme à lunettes, dont la peau jaune était presque aussi luisante que les revers de son habit râpé, je n'ai à me plaindre que d'une seule chose, inexplicable pour moi : je suis professeur, j'ai les meilleures notes, mes supérieurs me prodiguent l'éloge et les promesses; j'accomplis mes devoirs avec régularité, avec zèle. J'ai six enfants, tous élèves de l'Université; je suis pauvre, et depuis quinze ans j'attends en vain de l'avancement. Tous les nouveaux-venus me passent sur la tête, des gens même sur lesquels il y a beaucoup à dire, tant sur le rapport de leur savoir incomplet que de leur moralité. Cependant tout le monde est bienveillant pour moi : cela vient, me dit-on, du ministre. Mais il change souvent et c'est toujours la même chose. Je n'ai pas de chance.

On ne put s'empêcher de sourire et Alcide Gaudron s'écria :

— Pour moi, je ne parlerai qu'après les dames, si elles veulent bien nous faire leurs confidences. Mais il y a encore monsieur qui n'a rien dit.

La personne ainsi interpellée était un homme de figure discrète et composée, qui avait tout écouté sans rien dire. Il eut un léger tressaillement, mais se remettant aussitôt :

— Vous serez assez généreux, messieurs, pour me permettre de vous dire la chose en deux mots : je suis fonctionnaire; non-seulement je ne suis pas intrigant, mais je voudrais rester honnête. Outre cet embarras, j'ai une famille, et... si j'ai dû renoncer à l'avancement, je suis obligé de conserver ma place et de manœuvrer jusqu'à ma retraite.

— Fort bien, monsieur, dit Roger; il y a des réticences aussi éloquentes que de longues histoires. Ces dames voudront-elles maintenant prendre la parole?

Elle se regardèrent comme pour s'inviter mutuellement à commencer, puis la fleuriste se décida.

— Je ne sais pas raconter si bien que vous, messieurs, dit-elle; mais je comprends bien que vous voulez dire que les gens timides ou plus délicats que les autres sont toujours foulés en ce monde. C'est aussi ce qui m'est arrivé. Sans me vanter, j'ai un joli talent pour les fleurs, je comptais m'établir à Paris et faire fortune; mais comme je n'avais pas d'argent, il m'a fallu entrer dans un atelier. Là, j'ai été exploitée d'une façon abominable; on me donnait trois francs par jour, et je voyais vendre vingt et trente francs des fleurs que j'avais faites en moins d'une demi-journée et dont la fourniture ne coûte presque rien. J'ai fait tout mon possible pour pouvoir me mettre à mon compte et travailler pour

moi, au lieu de travailler pour les autres; mais il eût fallu de l'argent, et je n'ai pas voulu du seul moyen de s'en procurer qu'ait une fille pauvre. Pourtant je voyais ma patronne devenue riche et partout fort honoré par ce seul moyen, ainsi que tant d'autres. J'ai travaillé en chambre; mais, ne pouvant pas vendre dans la rue, il me fallait toujours porter mes fleurs à un magasin qui m'achetait quatre ou cinq francs ce qu'il revendait vingt-cinq francs. J'ai préféré quitter Paris et revenir à Chaumont, où, si l'on vend moins cher, il est plus facile de se faire connaître, et j'ai idée de me marier avec un garçon qui m'aimait et qui m'est resté fidèle...

— A la santé de votre hymen! dit Alcide Gaudron, et il se tourna vers l'autre dame, une personne de trente ans environ, pâle et sérieuse, dont les manières décentes révélaient l'intelligence.

— Je suis institutrice, dit-elle, et je suis en même temps fière et de caractère indépendant. C'est dire en un mot ce que j'ai souffert; mais il faut l'avoir éprouvé pour le bien comprendre, car aucune profession plus que celle-ci ne vous rend le jouet des grands. Plusieurs parviennent à dominer cette situation par la flatterie et l'hypocrisie. J'en ai vu profiter de leur position pour faire de riches mariages. Pour moi, j'ai toujours péri par trop de franchise. Ma dernière place, où, après beaucoup d'épreuves, je me trouvais, par exception, aussi bien qu'on peut l'être chez les autres, vient de m'être enlevée par une fille qui ne sait rien, mais qui, payant d'audace, a su se faire passer pour savante près de gens qui savent moins qu'elle encore. J'ai...

Elle balbutia, rougit :

— J'ai eu des moments... difficiles. Aujourd'hui je me rends dans une commune où je dois tenir une école libre et où je ne sais quelle destinée m'attend.

— Vous me rendez confus, mademoiselle, dit Alcide Gaudron, car après vous je ne sais comment oser me plaindre. Cependant, je déteste mon métier, c'est bien quelque chose. J'avais embrassé le commerce avec le désir naïf de faire une fortune rapide, qui pousse tant de gens dans cette carrière. On m'avait assuré qu'avec de l'ordre, de l'honnêteté, de l'assiduité, je pouvais être sûr de réussir; mais bientôt j'ai vu qu'il y fallait premièrement, deuxièmement, troisièmement, et ainsi de suite jusqu'à dixièmement, du capital, du capital, et toujours des capitaux. Le commerce, comme autre chose et peut-être plus qu'autre chose, est une bataille. Quelques trucs, beaucoup de réclame et d'étalage, sont les armes du combat. Mais il ne s'agit plus aujourd'hui comme autrefois de mettre quelques gains de côté et de succéder au patron; il n'y a plus même de patron, mais de simples directeurs, et les employés sont tout bonnement les manœuvres salariés de cette industrie; car maintenant un magasin est une entreprise de capitaux, affaire de grandes compagnies comme tout le reste. Je faisais là partie de la plèbe, et n'avais aucune espérance de réaliser jamais le fonds nécessaire pour élever un magasin; à peine aurais-je pu monter une boutique dans quelque petite localité; mais alors je courais le risque de me voir détruit par quelque commerçant à grand tapage, qui pût jeter en réclames quinze ou vingt mille francs, et, après m'avoir écarté de son chemin, exploiter à son aise la foule. A part ce danger possible, j'en vis un permanent, résultant de la multiplicité insensée des commerçants, qui fournit un quantum annuel de faillites certaines, car le nombre des vendeurs ne peut raisonnablement dépasser celui des acheteurs. Par l'appât qu'il offre d'un côté à l'avidité, de l'autre à la paresse, le commerce est devenu un véritable chancre social, qui, tout en diminuant de plus en plus le nombre des producteurs, pompe de plus en plus les sucs de la production, et, faute de pâture, se dévore lui-même.

Depuis peu de temps, je suis commis-voyageur; mais, ne sachant pas mentir comme il faut, ni ruiner habilement mes concurrents, je m'attends à être remercié au premier jour. Que ferais-je alors? Je n'en sais rien. De toutes les professions, plus ou moins libérales, qui sont le lot de la classe bourgeoise, je n'en vois aucune, parmi celles que je pourrais aborder, qui me sourie. Employé d'administration, rat-de cave, huissier, greffier, que sais-je? Le vrai nom de chacune est misère et dépendance. Toutes celles-ci et bien d'autres sont, comme le commerce, établies en vue de consommer et non de produire, et devraient être réformées aux trois quarts. Je me ferais volontiers cultivateur, si je n'étais arrêté par la monotonie de la soupe aux choux et l'éreintement du travail forcé. Sans les professions parasites, le paysan aurait du rôti et du loisir.

— Je pense tout à fait comme vous, mon cher Alcide, dit Roger.

Il fit à grands traits l'histoire de ses propres déceptions et finit en disant :

— Il est évident pour moi, comme il devrait l'être pour vous, messieurs, que la société où nous sommes n'est pas une association fondée sur un contrat équitable, mais un champ de lutte, une arène, où dominent naturellement ceux qui sont doués des qualités propres à la lutte, c'est-à-dire les forts, les rusés, les audacieux sans scrupules, et même, — nous en avons d'éclatants exemples, — les criminels. Comment se fait-il que les hommes honnêtes et sincères, qui, malgré la corruption qu'exercent sur l'opinion de telles influences, restent malgré tout en majorité, ne s'unissent pas pour changer un système immoral dont ils sont les dupes?

— Eh! monsieur, s'écria le militaire, les hommes seront toujours ambitieux, égoïstes et vicieux. Il faudrait tout bonnement à la tête de la société un homme juste, un général probe et ferme, comme il y en eut autrefois, et des lois sévères, maintenues par une ferme discipline.

— Il faudrait, dit le prêtre, s'aimer les uns les autres.

— Messieurs, reprit Roger, il y a des mille ans que ces remèdes ne remédient à rien, et il serait bien temps d'en chercher d'autres.

— Lesquels? demanda l'écrivain.

— J'y ai songé beaucoup depuis quelque temps, dit Roger, et il me paraît qu'au rebours de l'autorité, qui donne à l'homme les vices de l'esclavage et du tyran; au rebours de l'inégalité, qui excite l'ambition, l'envie, la lutte, et proscrit la fraternité, il faudrait investir chaque être humain de toute la liberté, de toute l'instruction et de tout le bien-être qui le feraient maître de son développement, content de son sort, et capable de traiter d'égal à égal avec autrui.

— Et les moyens?

— Si le but était adopté, les moyens naîtraient du concert de tous.

— Mais, pour se concerter, il faut se réunir, dit le médecin en souriant; or, les réunions sont sagement interdites.

Le professeur se leva tout effaré.

— Messieurs, pas de complots contre l'ordre public! dit-il.

Et il s'en alla, suivi du fonctionnaire.

— Hommes intrépides! dit Alcide Gaudron. Mesdames, soyez plus courageuses; donnez nous votre avis.

— Les femmes ne doivent pas parler politique, dit la fleuriste.

— Elles feraient mieux d'en parler, riposta le commis-voyageur, que d'en faire comme elles la font.

— A qui la faute? dit l'institutrice de sa voix grave. Celles qui s'en occupent sérieusement, comme il est naturel à tout être qui pense et qui s'inquiète de son propre sort, sont ridiculisées et combattues, et cela bien moins par les conservateurs que par vos prétendus démocrates. Si elles travaillent contre ceux-ci, avouez qu'ils l'ont mérité.

— L'émancipation des femmes ! dit l'écrivain d'un ton sardonique.

— Monsieur, dit le savant à Roger d'un air ému et scandalisé, tout ce que vous dites là ressemble fort à du socialisme.

— Peut-être bien, monsieur; mais, si le socialisme nous aidait à réformer l'état de désordre, de guerre et de corruption où nous sommes?...

— Jamais, monsieur, jamais !

— Plutôt que le socialisme, vous préférez le désordre, la démoralisation, la ruine?

— Oui, monsieur, tout plutôt que ces théories abjectes et odieuses, destructives de l'ordre social.

— Qu'est-ce qu'elles peuvent bien dire? demanda Roger; il faudra décidément que je le sache.

— Je vous prie de croire, dit le savant, que je ne les ai jamais lues.

— Et vous, monsieur?

— Ni moi.

— Ni moi.

— Alors qu'il soit permis de n'en pas parler et de discuter quand même.

Mais les interlocuteurs restaient soupçonneux et pleins de pudiques réserves, quand un garçon vint annoncer que le train partait dans dix minutes. Alors tout le monde se leva. Roger serra la main d'Alcide Gaudron, qui était à Troyes pour quelques jours et prit le chemin de la gare. Comme il se tenait modestement aux vitres de la salle d'attente des troisièmes, il vit passer, au milieu des voyageurs des premières, Adalbert, majestueux et triomphant, et bientôt après il se retrouvait, à côté de la petite fleuriste, sur la dure banquette d'un wagon de troisième classe.

— Le retour est moins beau que le départ, lui dit-elle en souriant.

— Qui sait? répondit-il.

XX

UN NOUVEL AMOUR.

Dans quatre heures à peu près, Roger allait être à Bruneray, où il se proposait de passer le reste de sa vie. Quelle destinée l'y attendait? Cette question l'occupait uniquement, tandis qu'au milieu de la fumée des pipes et des cigares de ses compagnons, ouvriers et paysans, mêlés à un certain nombre de petits bourgeois, étourdi par le roulement du train, il voyait fuir à droite et à gauche les plaines ensoleillées. Sur le fond de ce paysage, se détachaient, visibles pour lui seul, tous les tableaux de sa vie passée, qu'une même figure éclairait toujours. Il la revoyait enfant dans leurs jeux, puis jeune fille, toujours bonne, tendre et charmante. L'enfant, chose particulière, avait été exceptionnellement sérieuse et sage dans le sens vulgaire donné à ce mot, c'est-à-dire obéissante. La conscience, qui était la force et la grandeur de son caractère, la rendait alors soumise, ne se sentant pas capable encore de comprendre. Peu à peu, elle avait acquis l'audace de s'affirmer; on l'avait vu plus gaie, plus spontanée, à mesure qu'elle jugeait et approuvait ses propres sentiments.

Enfin elle était devenue une femme vraiment indépendante, héroïque, pour soutenir et défendre ce qu'elle aimait, bonne et tendre pour les siens, douce, indulgente pour les faibles, digne et souvent dédaigneuse vis-à-vis des forts, jugeant toutes choses avec le charme d'un esprit neuf et l'énergie d'un grand caractère; avec cela, toujours simple et si peu soucieuse de l'opinion de ceux qu'elle n'estimait pas! Il la contemplait ainsi dans ses perfections et l'adorait; puis une douleur âpre lui mordait le cœur, il se disait : « Elle était à moi, et je l'ai perdue ! »

La retrouverait-il, comme monsieur de La Barre lui en donnait l'espérance? Oh ! comme il avait besoin de le croire !... Mais il n'osait pas. Et pourtant il l'aimait tant ! C'était un droit cela, c'était une force : il l'aimait tant !... Oui, mais pouvait-elle maintenant le croire? pouvait-elle excuser, comprendre, ce qu'il ne pouvait lui-même excuser à ses propres yeux, ce qu'il ne comprenait plus?

Leur amour n'était pas un de ces contrats vulgaires d'intérêts, de convenances et de vanité, où l'on vient l'un à l'autre de n'importe où, biffant le passé, ne concluant que pour l'avenir. Cet amour était leur foi, leur conscience, et il l'avait flétri !

Non, malgré ce qu'en pensait monsieur de La Barre, elle ne pouvait plus l'aimer, elle ne l'aimait plus ! Il se rappelait leur première entrevue dix-huit mois après. Si elle avait été froide et dure, c'eût été mieux. Mais elle avait souri et lui avait tendu la main comme à un ami qu'on revoit, et son attitude vis-à-vis de lui avait été constamment calme, sereine même. Elle était seulement bien pâlie; mais, si un pareil changement dans son cœur n'avait pu se faire sans souffrance, il n'en existait pas moins. Elle ne l'avait pas même évité, ils s'étaient trouvés seuls, et, lui plein de trouble, elle avait continué à parler du même ton tranquille et comme si jamais... Ah ! pour rien au monde, il n'eût eu l'audace !... Ils étaient ainsi devenus comme étrangers.

Oui, c'était plus désespérant peut-être. Elle s'intéressait à lui toujours; elle s'inquiétait de ses peines, de son avenir. Elle lui avait fait sentir maintes fois qu'elle était son amie... et ne pouvait plus être sa femme.

Par moments, un voile humide couvrait les yeux de Roger et il ne voyait plus de la campagne qu'une vapeur rougeâtre et des silhouettes confuses.

— Vais-je donc seulement lui donner le spectacle de ma misère? pensa-t-il. Si j'échoue près d'elle, vivre à Bruneray, là, tout près, la voyant presque chaque jour, et séparés à jamais !...

Il faillit bouleverser tous ses plans, et, s'il eût été maître de ses pas à cette heure, peut-être eût-il rebroussé chemin; un moment après, dans un sentiment d'amour plus profond, plus absolu, il se dit :

— Eh bien ! la voir et jouir de son amitié sera encore mon bonheur, si je ne puis en avoir d'autre.

Roger songeait aussi à sa famille, à sa sœur, dont la vie lui semblait non moins manquée, non moins triste que la sienne. Elle aussi avait essayé vainement de se faire une place à Paris parmi les artistes, où son talent, la beauté de sa voix, ses progrès, la plaçaient au-dessus de bien d'autres, pourtant acceptés, et qui vivaient fructueusement soit d'une place acquise, soit de leurs leçons ou des concerts qu'ils donnaient. Emilie n'avait recueilli que des éloges; ceux de la presse lui avaient été quelquefois même accordés, mais si parcimonieusement et à de si longs intervalles, en dépit de démarches pénibles et réitérées, qu'ils n'avaient pu l'aider suffisamment à se faire un nom. Elle se présentait partout, accompagnée de sa mère. Un jour un critique d'art, dans un tête-à-tête accidentel, lui avait reproché cela.

— Vous avez tort, lui avait-il dit; même sans mauvaise intention décidée, cela effarouche et coupe court à l'intérêt. Il ne faut pas paraître comme cela armée jusqu'aux dents; laissez au moins quelque espérance.

Emilie s'était indignée et avait mis à la porte l'audacieux donneur de conseils, mais elle n'avait pu l'empêcher d'ajouter ces derniers mots en guise d'adieu :

— Ma pauvre enfant, vous ne comprenez rien au train de ce monde : on n'y rend jamais service gratuitement; — je parle, bien entendu, des gens influents et non pas des benêts du sentimentalisme; sans *un protecteur*, vous ne ferez jamais rien; et si vous procédez souvent comme aujourd'hui vis-à-vis des gens qui vous

veulent du bien... En somme, il n'y a pas dans Paris plus d'une dizaine de voix autorisées, de qui dépend absolument la destinée des artistes... Je ne vous donne pas six mois pour vous être fermé tous les chemins Bien le bonjour!

Moins de six mois après, en effet, Emilie quittait Paris, découragée, atteinte dans sa fierté des plus vives blessures. Elle avait trouvé des amis sans doute, c'est-à-dire des gens qui eussent éprouvé un plaisir sincère à la voir réussir; mais qui avaient par devers eux trop d'autres amitiés, trop d'occupations et trop d'intérêts personnels à soigner, pour pouvoir l'aider avec l'ardeur nécessaire. En revanche, elle s'était fait des ennemis puissants; les concerts qu'elle avait donnés lui avaient occasionné plus de frais qu'ils n'avaient fait de recettes. Enfin elle avait renoncé sans retour à une carrière où l'humilité, sinon pis, lui était imposée comme première vertu, regrettant les sollicitations auxquelles sa fierté s'était abaissée, et emportant de son insuccès et de ses épreuves une amertume profonde.

Il y avait quelques mois à peine qu'Emilie était revenue à Bruneray, quand un Américain, suivi de deux valets en livrée, était descendu dans le principal hôtel de la petite ville et s'était fait conduire chez monsieur Cardonnel. Il avait demandé à parler en particulier au digne notaire, et peu d'instants après celui-ci, visiblement ému avait fait passer son hôte au salon, où madame Cardonnel et sa fille avaient été appelées. L'entretien avait duré dix minutes, puis l'Américain était parti et avait quitté Bruneray par le train suivant. La chose avait paru d'autant plus mystérieuse que les Cardonnel avaient refusé de répondre aux questions qu'on leur avait adressées sur ce sujet. Toutefois, la bonne madame Cardonnel n'était pas femme à rien cacher de ce qui pouvait être à l'avantage de ses enfants, bien plutôt y eût-elle ajouté du sien. On sut donc à petit bruit que le personnage était un grand seigneur, fou d'amour pour Emilie, qu'il avait vue autrefois à Paris, et qui était venu lui offrir sa main et sa fortune; mais Emilie avait refusé, ne voulant point quitter ses parents et sa patrie. Sur quoi l'on glosa, disant, — car on avait fini par soupçonner quelques corrections à faire dans les récits de ce genre édités par madame Cardonnel. — S'il était si amoureux, pourquoi n'eût-il pas consenti à rester ici? Remarque faite avec d'autant plus d'acrimonie que le séjour à Bruneray d'un nabab américain, n'eût pas été indifférent à ceux qui parlaient.

Toutefois cette aventure avait accru la réputation de fierté de mademoiselle Cardonnel, aux refus de laquelle maints jeunes aspirants notaires auraient craint de s'exposer. C'était une raison pour laquelle monsieur Cardonnel trouvait difficilement à se défaire de son étude. Deux jeunes clercs avaient déjà été dédaigneusement écartés. Adalbert Renaud, qui devenu directeur de la fabrique, avait également eu l'audace de demander la main de mademoiselle Emilie, — affaire sans doute de secret orgueil local, — car pour la dot il pouvait prétendre à plus de richesse, avait été refusé avec plus de dédain encore. Depuis quelque temps, il ne se présentait plus personne; Emilie avait déjà vingt-huit ans, et monsieur Cardonnel, menacé d'apoplexie par l'effet combiné d'un tempérament sanguin et d'une vie trop sédentaire, et à qui les médecins conseillaient la chasse et la campagne, attendait toujours; ne pouvant se décider à remettre à un autre qu'à un gendre cette étude dont le prix en argent, une fois payé, était loin de valoir les avantages.

Tout ceci roulait dans la tête de Roger, et ce n'était pas sans angoisse qu'il se demandait s'il n'allait pas nuire à l'avenir de sa sœur en demandant l'étude pour lui-même! Quelques compensations qu'il pût lui offrir, n'était-ce point la condamner au célibat?

— Enfin nous en causerons, se dit-il en descendant à Chaumont, où il prit immédiatement le train qui devait, une heure après, le déposer à Bruneray.

Il voyait avec émotion les stations se succéder, quand, à la dernière tout proche de la Bauderie, l'idée lui vint de descendre et d'aller trouver monsieur de La Barre, à la Cerisaie. Sa famille ne l'attendait pas; voulant examiner la situation et s'expliquer de vive voix, il n'avait pas annoncé son retour. Il n'était encore que six heures du soir; il avait le temps de dîner avec son ami, et de se rendre chez ses parents dans la soirée. Il descendit.

Le soleil, à cette époque des plus longs jours, était encore haut et la chaleur assez forte; mais Roger n'avait que deux à trois kilomètres à faire pour se rendre à la Cerisaie. Il prit le chemin qui contournait le domaine de la Beauderie. Il marchait, agité, oppressé, sentant peser sur lui je ne sais quelle force, l'influence des lieux sans doute. Pouvait il oublier les entrevues qu'il avait eue là même avec Régine, et le bonheur, l'ivresse qu'ils avaient autrefois à se revoir; tandis que maintenant, s'ils venaient à se rencontrer...

Cette idée lui coupa la respiration, et il s'arrêta un moment, essuyant son front, déjà couvert de sueur par une marche précipitée. Il était en face d'un chemin gazonné, qui entrait sur les terres de la Bauderie, et qui était le plus court pour aller à la Cerisaie.

— Bon pour les voisins, se dit-il avec tristesse, pour moi, je ne puis me permettre cette familiarité.

Quelle joie pourtant de pénétrer sur cette terre, qui était la sienne, de passer où elle-même avait passé, de respirer son air et de toucher du regard les choses dont elle prenait soin! Ce coin était le plus éloigné de la maison, et, au silence qui régnait, on pouvait être sûr de ne rencontrer personne. Roger céda à la tentation, et aussi vite avait-il marché jusque-là, aussi lentement se plut-il à fouler cette route de gazon, que bordaient d'un côté un champ de blé, de l'autre un bois, qui interceptait les rayons d'un soleil couchant. Dans ce chemin tout à l'ombre, régnaient une fraîcheur délicieuse et un silence interrompu seulement par le chant des oiseaux du bois. A mesure qu'il avançait, Roger se sentait de plus en plus ému; comme un doux fardeau, la présence latente de Régine pesait sur lui, et il murmurait en lui-même:

— Oh! si elle savait seulement combien je l'aime!...

Il s'arrêta frémissant. En face de lui, un peu à sa gauche, dans une partie du champ éclairée par le soleil, une femme était debout, près d'un carré de petits pois à rames dont, armée de ciseaux, elle coupait les gousses, les jetant ensuite à poignées dans un panier placé par terre auprès d'elle. Cette femme lui tournait le dos, et sa tête était couverte d'un grand chapeau de paille; mais cette taille, à la fois forte et souple, il la connaissait bien. C'était elle! elle, dont l'attraction magnétique l'avait appelé de là-bas ici, maintenant il le voyait bien. Et cependant il était sur le point de s'enfuir. Il mourait du besoin de la revoir et tremblait d'être revu par elle. Qu'allait-elle lui dire? De quel droit avait-il osé pénétrer chez elle sans être annoncé, puisque, hélas! le temps était passé où ils avaient, pour se présenter l'un à l'autre à l'improviste, le droit qu'a cet hôte chéri, le bonheur, à qui nul ne dit: Pourquoi viens-tu? Il fit un pas en arrière; mais il resta, trop heureux, après une année d'absence, de la voir enfin, celle que dans sa pensée il voyait toujours, mais sans cette douceur et cette force que possède la réalité.

Régine avait atteint le bout de la planche de pois, et le panier était presque plein. Elle y déposa les ciseaux, le mit à son bras, et. de l'autre main, souleva sa robe pour passer à côté des blés. Un instant après, elle venait dans le chemin vers Roger. Elle baissait la tête et semblait songeuse: le bord de son chapeau cachait son front et ses yeux; sa robe de toile blanche, à petites raies noires, relevée sur une jupe de toile grise, n'avait d'autre ornement qu'une ruche de pareille étoffe autour du cou et sur le devant; ses pieds étaient chaussés de

bottines de cuir écru, et ce costume, en harmonie avec ses occupations, recevait d'elle une grâce, une simplicité charmantes.

C'était bien la bergère idéale qui, depuis Théocrite, hante tous les cerveaux des poëtes, mais que refuse à la réalité cette fausse et coupable division des travaux de l'esprit et de ceux du corps, qui divise aussi la race humaine et inflige à chaque être le mal d'un excès et le vice d'une oisiveté. Le pas ferme, la taille souple et cambrée, la tête rêveuse, le bras arrondi qui portait légèrement le panier plein, tout dans cette jeune femme accusait à la fois l'intelligence, la force et l'activité. Une vapeur lumineuse, tamisée par les feuilles du bois, l'enveloppait, et on la sentait intimement pénétrée des harmonies qui l'entouraient, en même temps que par sa présence elle semblait les animer et leur communiquer une vie plus haute.

Roger, adossé dans l'ombre à un jeune chêne, au bord du chemin, et respirant à peine, la regardait et attendait. A quelques pas seulement, sans doute, cette forme vague frappa Régine; elle leva les yeux, et tout à coup, à peine entrevue, sa physionomie calme et pensive fut bouleversée par une expression indicible de surprise, de passion, d'égarement. Un cri sourd s'échappa de sa poitrine, elle s'arrêta instantanément et resta une minute immobile; puis il la vit chanceler et se précipita vers elle.

— Régine! oh! pardon!

Elle étendit faiblement la main comme pour le repousser :

— C'est vous!... Vous êtes là!... Comment?... Oh! vous m'avez fait mal!...

Elle porta la main à son cœur et laissa glisser le panier à terre, puis, faisant quelques pas, elle alla s'appuyer contre un des arbres du bois, passant le bras autour du jeune tronc. Et, toute pâle, elle cherchait à se remettre. Roger restait devant elle.

— Oh! pardonnez-moi, dit-il d'une voix étouffée, je ne savais pas vous rencontrer. Je suis descendu à la station; je voulais aller à la Cerisaie et... J'ai eu tort de prendre ce chemin, puisque... puisque ma présence vous fait tant de mal!

— Je suis vraiment trop... nerveuse, dit-elle; je me croyais seule et... c'est moi qui vous demande pardon de vous accueillir ainsi.

En même temps, elle voulut sourire; mais une contraction nouvelle passa sur ses traits et ce fut en sanglots qu'elle éclata. Alors, comme si elle eût pris le parti de s'abandonner à ses impressions, ne pouvant les vaincre, elle se laissa glisser assise sur le talus que formait au-dessus du chemin le bord du bois, cacha sa tête dans ses mains, et laissa couler des larmes si abondantes qu'elles ruisselèrent bientôt le long de ses mains.

Roger s'était mis à genoux devant elle, et des larmes aussi mouillaient ses yeux.

— Régine, disait-il, c'est moi qui vous fais pleurer ainsi! Oh! je suis trop misérable! Oubliez-moi plutôt tout à fait! Je n'étais pas digne d'être aimé de vous.

Il disait cela dans sa douleur de la voir souffrir; puis avec la réflexion lui vint l'espérance, et se démentant tout à coup :

— Ah! s'écria-t-il, Régine! Ah! si vous m'aimiez encore!

Elle ne répondit pas; il s'enhardit, prit sa main sans trop de violence et lui adressa des mots passionnés. Mais alors elle le repoussa vivement et se leva toute droite en s'essuya son visage où le feu de l'indignation séchait déjà les larmes.

— Monsieur Cardonnel, dit-elle, vous n'avez pas le droit de me parler ainsi! Il m'était assez cruel déjà de vous avoir pour témoin de ma faiblesse; vous pouviez me plaindre, mais au moins me respecter.

Elle jetait sur lui des regards étincelants de colère et de fierté; il ne l'avait jamais vue ainsi.

— Accablez-moi, lui dit-il, vengez-vous! Je vois que vous le pouvez, car vous ne m'aimez plus, et moi je vous aime plus que jamais.

— Vos sentiments varient aisément, dit-elle d'un ton âpre; cela passera encore.

— Oh? reprit-il douloureusement, c'est vous qui me parlez d'une façon si cruelle? Je ne vous reconnais plus!

Et, pâlissant de douleur à son tour, il mit la main sur le même arbre où elle s'était appuyée toute à l'heure. Un instant Régine garda le silence, puis avec plus de douceur :

— Je suis loin de vouloir vous blesser et vous faire souffrir, dit-elle; mais je viens d'être bouleversée, jetée hors de moi-même... vous l'avez bien vu... par une surprise... Je vous croyais si loin d'ici!... Voici la première fois que je donne le spectacle d'une faiblesse... ridicule, et c'est devant vous!... Je l'avoue, j'en suis irritée... Veuillez m'excuser. Vous n'avez pas fait à dessein de me surprendre; je regrette de vous avoir blessé, mais laissons cela. Vous êtes venu passer quelques jours à Bruneray?

— Je viens avec l'intention de m'y fixer pour toujours... si toutefois ce projet ne doit pas vous être pénible?

— Je n'ai en aucune manière le droit de modifier vos résolutions, monsieur Roger.

— Sans doute, nous sommes étrangers, dit-il avec amertume.

— Non, certainement, nous sommes amis; je n'ai jamais cessé de vous traiter comme tel, et vous ne pouvez croire, j'en suis sûre...

Une larme revint perler aux paupières de Régine et sa voix faiblit.

— ..... Vous ne pouvez croire que votre bonheur ou votre malheur me soit indifférent. Ah! vous avez l'intention... Peut-être faites-vous bien. Nous en causerons plus tard, aujourd'hui je vous quitte. Au revoir.

Elle reprit son panier.

— Vous ne voulez pas me permettre de le porter au moins quelque pas? demanda Roger.

— Non, merci. Au revoir.

Elle partit en même temps, et lentement, brisé d'émotion, il poursuivit son chemin, sans oser retourner la tête. Quand elle fut loin de lui, qu'elle n'entendit plus dans le lointain résonner ses pas, avant de prendre le sentier qui la ramenait à la maison, Régine s'enfonça dans le bois, et se jetant sous la mousse, dans un endroit écarté, elle se mit à pleurer encore.

L'arrivée de Roger, le soir, dans sa famille, après un long et affectueux entretien avec monsieur de La Barre, causa également une vive surprise, mais heureuse. Cette maison devenait de plus en plus triste. L'humeur d'Emilie s'altérait. La musique était toujours son occupation favorite; mais l'ambition, qui pendant quelque temps y avait mêlé sa passion, désormais découragée, ce n'était plus qu'une distraction sans objet, où des souvenirs pleins d'amertume infiltraient lentement le dégoût. L'Eglise était venue jeter ses amorces sur ce désenchantement, et maintenant mademoiselle Cardonnel chantait, aux grandes fêtes, à la tête d'un chœur de jeunes filles formées par ses soins. Elle brillait également dans les réunions de *la société* et dans le concert qu'on donnait, une fois par an, pour les pauvres. C'était tout. Madame Cardonnel, trompée dans ses espérances maternelles, s'attristait et n'avait guère de conversation qui ne fût accompagnée de longs soupirs. Le père était visiblement fatigué; ses joues hautes en couleur, parfois violettes, donnaient de continuelles inquiétudes; le bain de pieds intervenait fréquemment, et on le soignait toutes les quinzaines. Il était évident que cette situation ne pouvait se prolonger sans danger. Madame Cardonnel, vraiment inquiète, en convint aisément avec son fils; mais, quand Roger parla de prendre lui-même im-

médiatement l'étude, elle n'en jeta pas moins les hauts cris. Quoi ! c'était là que devaient aboutir tant de dépenses, tant de temps perdu et de si belles espérances!

— Chère maman, dit Roger, ce sont ces espérances qui nous ont fait perdre tout le reste. Que veux-tu ? je ne suis pas de la race des conquérants.

— Mais au contraire, tu étais né avec des qualités brillantes dont tu n'as jamais voulu tirer parti. Je ne sais pas quel terrible entêtement...

— J'étais né pour faire un parfait notaire, et tu le verras.

— Non, certes ; ce n'est pas toi qui saurais lutter de ruse et d'intrigue avec un Nauthonier.

— De ruse et d'intrigues, non, pas plus que mon père. Mais je lutterai pourtant à ma manière, par l'honnêteté, par le bon sens.

— C'est ce qui ne réussit jamais.

— Chère maman, alors comment osais-tu avoir de l'ambition pour moi? Me voulais-tu donc un misérable? Non, les vertus paisibles et le langage simple de la vérité ne réussissent pas dans la cohue d'ambitions et d'appétits dont Paris est le centre ; mais sur place, au grand jour des champs, j'en espère mieux. Le fond mouvant et vaseux sur lequel reposent en dernier lieu toutes les intrigues et toutes les escroqueries de ce monde, c'est l'ignorance du peuple. Je tâcherai de l'éclairer.

— Si tu comptes là-dessus ! elle est trop épaisse...

— Parce qu'on ne fait rien pour la détruire et qu'on fait tout pour la conserver. Mais le peuple entend le langage du bon sens et surtout celui de ses intérêts. Je l'aime, il m'aimera peut-être, et aura confiance en moi.

— C'est fort douteux.

— Eh bien ! je vivoterai avec la conscience d'avoir fait mon possible pour bien faire.

— Très-bien, mais avec cela on n'arrive à rien.

— A rien, avec les satisfactions de la conscience? Voilà de ces mots qu'une femme chrétienne seule peut oser dire. Ah ! pauvre maman !...

— Parlons sérieusement, dit madame Cardonnel ; si tu as accomplis ce beau projet, il faudra te marier. Alors... que dirais-tu de mademoiselle Bourzade? Elle aura soixante mille livres de dot, sans compter...

Roger se leva, saisit la tête de sa mère dans ses deux mains, l'embrassa, et prit la fuite.

— Hélas ! quel terrible enfant ! dit madame Cardonnel demeurée seule, avec tant de qualités !... Il ne comprendra jamais ses intérêts !...

Avant de passer outre à son projet, Roger s'efforça toutefois de sonder les intentions de sa sœur et pria sa mère de l'aider. Emilie lui déclara péremptoirement, à l'un et à l'autre, qu'elle n'épouserait point le titulaire d'une place, mais un homme qu'elle aimerait, et avoua qu'elle ne trouvait nullement probable que cet homme pût être l'un des futurs aspirants à l'étude de maître Cardonnel. Roger comprenait trop ces délicatesses pour les combattre. Il représenta seulement à Emilie que l'idéal qu'elle cherchait n'était guère de ce monde, pour une femme condamnée à rester sur place, dans un coin obscur, et que ce qu'elle sacrifiait, c'était la vie même, la maternité, sinon l'amour.

— Je préfère souffrir que de m'abaisser, répondit-elle, en relevant son beau front d'artiste.

Son frère lui parla vainement encore d'un brave garçon, clerc de son père, dont elle était l'idole et dont elle eût fait le bonheur : Elle fut inflexible. Il ne s'occupa plus alors que d'assurer à sa sœur les compensations auxquelles elle avait droit et il les força dans le sens le plus avantageux pour elle. Ayant obtenu de monsieur Cardonnel que l'étude fût considérée comme sa dot et celle d'Emilie, il porta l'estimation à dix mille francs en sus du prix le plus élevé qu'on eût offert, et s'engagea à servir l'intérêt à sa sœur de la moitié, plus le remboursement à des époques rapprochées. Monsieur et madame Cardonnel devaient se retirer dans leur campagne, à une lieue de Bruneray ; Emilie restait avec son frère dans la maison paternelle.

Ces arrangements pris, Roger fit sa demande à la chambre des notaires, et prit effectivement, pendant les trois mois de stage qui lui étaient imposés, la direction de l'étude. Monsieur Cardonnel, en attendant l'ouverture de la chasse, alla soigner ses salades, ses melons et ses espaliers, ne venant à la ville que pour la signature des actes et pour voir ses amis et ses enfants.

L'habile Nauthonier fut désagréablement frappé d'avoir en face de lui, au lieu du bonhomme, un jeune homme instruit, et dont la belle mine, la franchise et la cordialité attiraient la sympathie de tout le monde. Il insinua partout qu'il fallait que monsieur Roger eût fait bien des dettes et de bien tristes affaires à Paris (où l'on ne sait jamais tout ce qui se passe) pour être venu échouer à Bruneray. Il parvint ainsi à jeter sur la réputation du futur notaire les soupçons les plus sombres et les plus vagues ; toutefois la présence de Roger avait pour effet de les écarter. Sa parole franche, claire, allant droit au fait, très-opposée aux finasseries de Nauthonier, plaisait aux gens et surtout aux jeunes. Il passait comme un rayon sur les ténèbres répandues devant ses pas ; c'était un combat entre la lumière et l'ombre.

Il éprouva dans ses fonctions moins d'ennui qu'il n'avait pensé, parce qu'il y trouva l'occasion d'y faire du bien et d'y prévenir maints procès et imbroglios que Nauthonier excellait à faire naître. Plus d'une fois, il fit entendre le langage de la vraie justice et de la nature à des oreilles qui n'avaient encore entendu que celui de la loi, et donna volontiers des consultations pour le seul plaisir de rendre service, et sans penser que c'était se préparer des clients, d'abord aussi la nouveauté le servit, et il put croire à un grand succès.

— Maintenant, je pourrais me marier, se disait-il.

Et il soupirait profondément, car il ne savait qu'augurer des sentiments de Régine. Elle était redevenue pour lui simple et bonne, son *amie*, comme elle l'avait dit ; mais cette amitié n'allait pas jusqu'à l'expansion, et il sentait toujours entre elle et lui le mal secret d'une invincible réserve. Tout en elle semblait dire :

— On ne me retrouve pas, quand on m'a trahie. Je ne crois plus.

Elle était d'ailleurs si calme, si gaie même parfois, qu'on n'eût pu soupçonner en elle même un regret, et qu'il fallait à Roger le souvenir de leur première entrevue pour ne pas y être entièrement trompé. Madame Cardonnel qui pensait toujours à se donner pour belle-fille mademoiselle Bourzade, une belle enfant de seize ans, fille d'un propriétaire enrichi par la vente de ses terrains et le bénéfice d'une entreprise, madame Cardonnel ne craignait plus Régine, et disait à son mari en parlant d'elle et de Roger :

— Ils sont devenus raisonnables ; c'était un enfantillage.

Mais Roger se souvenait des éclairs de passion que le choc de leur subite rencontre avait fait jaillir des yeux, du cœur de Régine. — Elle m'aime ou me hait, se disait-il. — Mais pouvait-elle le haïr, elle, dont il connaissait l'âme, ardente, oui, profondément ; mais seulement dans le sens des sentiments les plus élevés et les plus tendres? Monsieur de La Barre aussi l'encourageait.

— Avec moi, disait-il, elle ne se contraint pas, et je la vois toujours triste, mais souvent abattue et plus rêveuse qu'auparavant. Votre présence l'agite, donc elle est combattue. Espérez et attendez.

Ils ne se voyaient pas fréquemment, comme autrefois, Régine et Lucette habitant la Bauderie pendant presque toute la semaine. Mais elles venaient le samedi soir, d'assez bonne heure, jusqu'au lundi matin, et, les samedis et dimanches soir, avec ou sans Emilie, Roger passait la soirée dans le jardin des Renaud. Ceux-ci l'accueillaient comme autrefois, en fils d'adoption, et Lucette en frère. Quelquefois aussi on se rencontrait à la

Cerisaie, absolument comme si Roger eût été averti d'avance du jour où les demoiselles Renaud devaient aller visiter leur voisin.

Un mois et demi environ après le retour de Roger, un événement eu lieu dans la famille Renaud, qui obligea ces demoiselles à de plus longs séjours à Bruneray. C'était le mariage d'Adalbert. Il épousait décidément mademoiselle la Roche-Brisson, une des héritières du département et qui appartenait en outre à une famille des plus distinguées. A partir de ce mariage, le directeur des forges de Bruneray, le favori de monsieur Jacot, prenait rang dans la haute société; le fils du père Renaud devenait un personnage. Mademoiselle La Roche-Brisson avait quatre-vingt mille francs de dot; un de ses oncles était député, son père était juge, et toute sa famille noblement apparentée. Entrer dans cette famille, ayant déjà la fortune en main, c'était, comme Adalbert l'avait dit à Roger, prendre des droits assurés à l'administration, probablement au gouvernement de la France, comme on le sait, si égalitaire. Monsieur Renaud, pour le coup, abjurait ses rancunes contre *ce mauvais sujet*, et tout fier, se frottait les mains.

Il est certain que par là même la famille Renaud se trouvait élevée dans l'échelle sociale. Mesdemoiselles Renaud, les sœurs du directeur des forges, qui allait avoir une maison, et l'une des plus riches de Bruneray, qui allait donner des dîners et des réunions, mesdemoiselles Renaud, d'ailleurs si bien élevées, belles-sœurs d'une La Roche-Brisson, devenaient des personnes à voir, et qui pouvaient être recherchées, pour peu qu'elles eussent de la fortune. On parla beaucoup de l'importance qu'avait prise le domaine de la Bauderie et de la science agricole des deux sœurs. La chose avait paru d'abord assez ridicule; elle devint originale.

Régine et Lucette, si peu de vraie sympathie qu'il y eût entre elles et leur frère, ne pouvaient refuser d'assister aux fêtes du mariage, ainsi que monsieur et madame Renaud. Elles y eurent beaucoup de succès, et leur jeune belle-sœur, enfant de dix-huit ans, mariée comme on les marie à cet âge, se prit pour elles de vraie amitié. Touchées de cette affection, Régine et Lucette fréquentèrent la jeune madame Renaud et l'aidèrent de leur présence dans les réunions qu'en vrai parvenu, Adalbert ouvrit dès le lendemain de son mariage. Elles furent dès lors partout invitées, mais elles refusèrent.

— Vous avez tort, leur disait madame Cardonnel; il faut se hâter de prendre rang. Vous ne pouvez pas dédaigner cela.

Elles le dédaignèrent pourtant, et la vieille bourgeoise, haussant les épaules, commença de formuler cet aphorisme, qu'elle répéta dès lors fréquemment, que la jeunesse n'avait plus le sens commun.

Un dimanche, un jour que monsieur et madame Cardonnel passaient presque toujours à Bruneray depuis leur séjour à la campagne, on annonça monsieur et madame Adalbert Renaud. C'était leur visite de noces aux Cardonnel. Toute la famille se trouvait en ce moment réunie dans le jardin avec les Renaud, leurs « bons voisins, » — il y avait une nuance de protection de moins depuis quelque temps dans la manière dont madame Cardonnel disait ces mots, — et Joseph, venu, à la demande de monsieur Cardonnel, pour lui apporter certaines graines et des indications horticoles. Justement, à ce moment, Joseph, assis près de monsieur Cardonnel à une table rustique, donnait à l'ancien notaire ses explications. En entendant annoncer le directeur de la forge et sa jeune femme, qui venaient dans l'allée du jardin à la suite de Rose, monsieur Cardonnel se leva très-vivement, et, s'adressant à Joseph du ton dont on congédie un subalterne:

— C'est bon, mon garçon, dit-il; je te remercie, et, si je n'ai pas tout retenu, j'irai te demander le reste à la Cerisaie.

Un geste de la main, quoique léger, compléta l'impertinence, et le bonhomme se dirigea, de toute la vitesse de ses pas, au-devant de ses visiteurs. Joseph n'était pas admis d'ordinaire dans l'intimité des amis du chevalier. Quand celui-ci venait à Bruneray, généralement il y venait seul, à moins de raisons particulières; mais, quand les Renaud ou les Cardonnel allaient à la Cerisaie, ils y trouvaient Joseph, établi comme dans sa propre maison, et, s'ils acceptaient un couvert à la table du chevalier, c'était non-seulement en compagnie de Joseph, mais de sa mère, qui, si elle tardait à s'y asseoir par humilité native, et si elle se levait à tous propos pour servir ses hôtes, pourtant s'y plaçait de temps en temps, sur les invitations réitérées de monsieur de La Barre. En appelant Joseph chez lui, monsieur Cardonnel avait donc l'obligation de le traiter en égal, ne fût-ce que par déférence pour le chevalier, et il l'avait fait à peu près jusqu'au moment où la *belle* visite du jeune parvenu était venue troubler ce bon sentiment. Mais, en vérité, le bâtard de Marie Cardou pouvait-il être admis dans le cercle où l'on recevait une La Roche-Brisson? Le bourgeois, pris sur le *décorum* cher à sa race, avait donc, choix presque infaillible, sacrifié l'amitié et congédié le jeune manant.

Celui-ci, rougissant de l'outrage, s'était levé, et, sans se hâter, prenant son chapeau d'une main distraite, il avait contemplé d'un regard froid le personnage en l'honneur duquel on le chassait. Qui, à ce moment, eût comparé les deux types eût été saisi de leur différence. Adalbert avait une certaine ressemblance originelle avec ses sœurs; mais les habitudes de polissonnerie d'abord, ensuite de flatterie et de morgue alternatives dont son visage avait contracté l'expression, le large bien-être, fort mêlé d'intempérance, dont il jouissait depuis quelques années, toutes ces causes avaient extrêmement vulgarisé sa physionomie, avili ses traits, et imprimé à sa taille et à sa démarche quelque chose à la fois de guindé et de licencieux. Chez Joseph, au contraire, un port de tête d'une rare noblesse, une taille élégante, des traits fins et expressifs, s'alliaient à la splendeur d'une santé rurale en plein développement. Cette beauté particulière du fils de Marie Cardou, qui semblait due à l'alliance en lui de deux races, était le sujet des commentaires du pays, et il passait pour ressembler trait pour trait à la *dame de pierre*, arrière-grand-mère du chevalier, qui habitait le parc du château. Il est certain qu'en cette occasion la fierté domina chez Joseph une timidité habituelle, et qu'il prit l'affront en vrai gentilhomme. Il jeta un sourire ironique sur Adalbert, et, cherchant du regard pour les saluer ceux qui lui gardaient leur attention, c'est-à-dire seulement madame et mesdemoiselles Renaud, il se retirait, quand il sentit un bras se passer sous le sien et une voix douce, mais plus ferme qu'à l'ordinaire, dire assez haut pour que tout le monde l'entendît :

— Monsieur Joseph, seriez-vous assez bon pour m'accorder quelques minutes? J'ai à vous parler.

Tous les regards se tournèrent du côté de Lucette, qui, fièrement appuyée au bras du jeune homme, les soutint d'un air à la fois héroïque, tendre et charmant. Une flamme d'orgueil et d'amour illumina le front de Joseph. En même temps, Roger, qui, arrivant de l'autre bout du jardin, avait vu cette scène, après avoir salué rapidement le jeune couple, courut à Joseph et lui prit la main en insistant pour le faire asseoir. Monsieur Renaud fronçait les sourcils, Adalbert haussait les épaules, et monsieur Cardonnel et sa femme restaient embarrassés et mécontents.

— Merci, monsieur Roger, dit Joseph en réponse aux instances de son ami, vous êtes bien bon; mais je n'y tiens pas

Cela dit, il s'inclina et s'éloigna, accompagné de Lucette et de Roger.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ces bêtises-là? de-

manda à sa femme, en roulant de gros yeux, monsieur Renaud.

— Je t'expliquerai ça plus tard, lui répondit-elle.

Et en même temps elle mit la main sur son cœur, geste qui lui était familier dans ses chagrins.

Roger revint s'asseoir auprès de Régine. Il la vit profondément émue, et, tandis que monsieur et madame Cardonnel, Emilie et monsieur Renaud, soutenaient amplement la conversation avec les jeunes époux, il se pencha vers elle :

— Vous souffrez ? murmura-t-il.

— Il fait si chaud, répondit-elle à voix haute.

— Voulez-vous un verre d'eau ?

— Oui, je vais le chercher.

— Non, je vous l'apporterai.

Ils coururent ensemble, tandis que madame Cardonnel criait :

— C'est vrai, Roger, dis à Rose d'apporter des rafraîchissements.

Roger devança la jeune fille, mais elle entra sur ses pas et alla s'asseoir dans la salle à manger. Une minute après, il revint près d'elle, portant un verre d'eau, qu'elle but à petites gorgées, toute oppressée. Il fouillait les armoires pour trouver de l'eau de fleur d'oranger.

— Mais ce n'est rien, disait-elle.

— Oh ! laissez-moi vous soigner un peu, ce sera bien bon à vous !

— Votre sœur vient d'être admirable, dit-il ensuite.

Régine lui jeta un regard profond et, de nouveau attendrie, s'essuya les yeux..

— Pauvre chère fille, dit-elle, si héroïque et si bonne, que deviendra-t-elle aux prises avec ces préjugés odieux ? Le monde encore, ce n'est rien, mais la famille !... Mon père ne se doute de rien, et c'est grâce à cela que ces deux enfants peuvent garder le bonheur de se voir. Mais où cela peut-il aboutir ? Je n'attends que malheur pour ma sœur chérie, pour cette chère petite fauvette que j'ai élevée dans mon sein et qui semblait faite pour mener la vie comme un chant joyeux. Oui, tout à l'heure, en la voyant si brave et si charmante, j'aurais voulu pouvoir courir à elle et la serrer dans mes bras ; je me suis contenue à cause de mon père ; mais le cœur m'a battu dans la poitrine comme à une mère qui voit sa fille en danger. Pourtant je suis courageuse ; mais je ne le suis plus quand je prévois le martyre de cette enfant. Et ma pauvre mère? Elle n'est pas heureuse.

Elle baissa les yeux et appuya la tête sur sa main. Roger l'écoutait avec une vive émotion. C'était la première fois qu'elle lui faisait confidence de ses propres sentiments, et se plaignait à lui.

— Le chevalier, dit-il en hésitant, pourrait beaucoup à cela, je crois, s'il le voulait bien.

— J'y ai songé, murmura-t-elle ; mais... il n'a jamais rien dit à cet égard.

— J'esseyerai de lui en parler, dit Roger.

— Prenez garde ! Il aime Joseph, Lucette même, autant que nous. C'est bien délicat. Peut-être espère-t-il que la résistance de mon père sera vaincue ; mais il se trompe, il se trompe absolument. Jamais mon père ne consentira au mariage de sa fille avec le fils d'une paysanne et surtout un fils sans père.

— O aristocratie ! s'écria Roger. Combien y en a-t-il en ce monde ?

— Autant que de conditions, dit-elle, autant que de vanités.

Elle se leva pour retourner au jardin. Roger l'arrêta.

— Reposez-vous encore.

— Je suis calme à présent.

— Non, vous êtes encore oppressée, vos yeux sont encore émus. Oh ! comme vous savez aimer !

Il s'arrêta, la voix étranglée. Mais moi ? s'écriait son cœur, moi, tu ne m'aimes plus ?

On eût dit que Régine entendait cette voix ; une rougeur passa sur son visage.

— Lucette est bien votre sœur, lui dit-il encore ; elle aussi, tout à l'heure, a fait face au lion pour celui qu'elle aime.

Une émotion nouvelle se peignit sur les traits de Régine.

— Laissez-moi me remettre, murmura-t-elle, et retournez au jardin.

Il obéit, heureux d'être commandé, et peu d'instants après il vit revenir Régine, accompagnée de Rose, qu'elle aidait à porter les rafraîchissements. Elle était de nouveau calme et armée de ce tranquille sourire dont elle recouvrait l'agitation d'un cœur si plein de tendresse et de douleurs. Ce soir-là, un rayon d'espérance anima Roger : elle l'avait pris pour confident.

Un jour que Roger était allé voir le chevalier, celui-ci le conduisit tout bonnement à la Bauderie. Il avait un gros prétexte et dit en entrant :

— Voilà un visiteur qui m'arrive comme je partais pour venir chez vous. Je n'ai pas voulu le renvoyer et je vous l'amène.

— Monsieur Cardonnel sait qu'il ne peut être ici que bien accueilli, répondit Régine du ton d'une maîtresse de maison aimable et polie.

Elle avait une lettre à la main, et ajouta un moment après en souriant :

— J'ai une nouvelle à vous annoncer.

— Ah ! ah !

— Cette lettre est de ma tante et m'annonce le mariage de mon cousin Georges.

— Bah ! Il a donc fini par se consoler ?

— On se console toujours, dit Régine d'un ton léger.

— Non, dit vivement Roger, non ! ceux qui aiment véritablement...

— Ceux qui aiment véritablement, interrompit Régine, avec un rire ironique, où sont-ils ?

Roger ne répondit pas et sortit presque aussitôt ; il prit, d'un pas emporté, désespéré, le premier sentier qui s'offrit à lui.

— Ah ! se disait-il, elle ne m'aime pas ; elle ne me hait pas, simplement elle me méprise ! Je la comprends maintenant. Mais comment peut-elle me frapper ainsi, sans pitié, si cruellement? Ah! pour moi, m'eût-elle trahi, je ne pourrais jamais lui faire tant de mal !

Il errait ainsi, en blessé qui se débat, dégoûté plus que jamais de la vie, se disant qu'il n'était venu à Bruneray que pour souffrir mille fois davantage, accusant son amante et l'invoquant tour à tour.

— Venge-toi, lui disait-il ; je t'ai souffrir, mais tu n'as donc pas compris que j'ai plus souffert encore? Ah! pourquoi ne suis-je pas mort ? Cruelle vie ! Etre méprisé de celle qu'on aime ! Ah ! Régine, Régine !

Il parlait ainsi tout haut quand, au détour d'une haie, il se trouva en face de Régine.

Elle voulait parler, mais resta sans voix devant l'expression de ce visage bouleversé par la douleur.

— Oh ! Roger, dit-elle enfin, qu'avez-vous? Serait-ce... est-il possible ?...

— Vous n'en doutez pas, répondit-il amèrement ; soyez tranquille, avec moi, les coups porteront toujours. Mon cœur est à vous et vous pouvez en faire ce qu'il vous plaira. Une vengeance comme la vôtre a cela de bon, qu'on peut arracher cent fois le cœur à son ennemi avant qu'il ne meure.

— Venez, lui dit-elle, effrayée de son exaltation ; les autres sont là, je ne veux pas qu'on vous voie ainsi.

Et pour la première fois, depuis des années, elle prit son bras, et l'entraîna derrière la haie, par le sentier qu'il venait de parcourir, dans une allée touffue de noisetiers ; là, abandonnant le bras de Roger, et se plaçant devant lui les yeux pleins de larmes.

— Croyez du moins, je vous en supplie, que je n'ai pas eu l'intention de vous faire du mal. Ce mot m'est échappé, et je l'ai regretté tout de suite, surtout en vous voyant sortir.

— Régine, lui dit-il, je ne sais ce qui m'est le plus cruel de votre douceur ou de vos attaques. L'une et les autres me font également sentir combien vous me méprisez, et cela, c'est l'arrêt sans merci. C'est plus que le deuil de toute espérance, plus que la mort !

— Vous vous trompez, dit-elle en tremblant. Je ne vous méprise pas !

— C'est vrai ? c'est bien vrai ? s'écria-t-il. Ah ! merci, Régine ! Hélas ! murmura-t-il par un retour douloureux, pourtant ce serait peut-être justice, et moi-même, plus fier en face des autres, j'ai peine, vis-à-vis de vous, à ne pas me mépriser.

— Je ne vous juge pas, je ne sais pas, je ne comprends pas : j'ai souffert, voilà tout... et je souffre de vous voir souffrir.

— Vous me voudriez indifférent, n'est-ce pas?

Elle se tut devant cette question, mais une rougeur vint colorer son visage ému.

— Oh ! Régine, s'écria-t-il tremblant d'espérance ! oh ! si vous pouviez me pardonner !

Elle hésita encore et répondit :

— Si c'est pardonner que vouloir sincèrement le bonheur de... d'une personne, je vous ai certainement pardonné, Roger.

— Non, dit-il ; mon bonheur, vous le savez bien, n'est qu'en vous. Me pardonner, ce serait m'aimer encore !

— Je suis toujours, dit-elle d'une voix oppressée, votre amie.....

— Ce n'est pas assez ! Toi, mon amie ! Ah ! Régine, se peut-il ?... Non, tu ne peux pas ! Quand on s'aime comme nous nous aimions, l'amitié ne se comprend plus, le cœur s'en indigne ; le mien n'a que des élans pour toi. Rends-moi l'amour d'autrefois.

Il parlait ainsi à mains jointes, suppliant et passionné, devant elle, pâle et tremblante.

— L'amour d'autrefois ! murmura-t-elle ; ressuscite-t-on ce qu'on a tué?

— Ah ! cria-t-il, tu ne m'aimes plus !

Et à son tour il devint pâle comme un mort. Elle fit un pas, lui prit la main :

— Roger !

— Oui, je comprends, dit-il à voix basse, vous êtes bonne, vous avez pitié de moi : c'est tout.

— Non, tu ne comprends pas, reprit Régine avec éclat; je ne puis, je n'ai pu cesser de t'aimer, je ne l'ai pas même voulu ; mais, quand tu parles de l'amour d'autrefois, je puis bien te dire qu'il n'existe plus et ne peut jamais revivre. N'était-ce pas une confiance avant même d'être un bonheur? C'était ma religion à moi, et qui jamais eût pu me faire croire que tu pouvais me trahir ? Toi seul !... Je croyais... mais des paroles ne peuvent dire... L'amour d'autrefois !... si pur, si naïf ! C'est comme un petit enfant, souriant et beau, que tu aurais égorgé dans mon sein : une chose sacrée à jamais flétrie ! Ne me le demande plus. Si nous pouvions encore nous aimer d'amour, ce ne serait plus le même ; celui-là est mort, je le pleure toujours.

— Oui, je le comprends maintenant. Je sais... Moi-même j'ai tant pleuré, tant regretté, tant souffert, tant désiré d'effacer l'ineffaçable ! Oh ! Régine, tiens, je voudrais mourir. Tu me plaindrais alors et m'aimerais mieux.

Régine fit un mouvement de la main vers lui, mais la retira.

— Ecoutez-moi, Roger, dit-elle ; pourquoi vous obstinez-vous en des souvenirs,.. cruels, et continuer d'aimer une femme si exigeante que moi, quand d'autres le sont si peu ? Il y aurait entre nous désormais des susceptibilités, des souffrances, peut-être des défiances mortelles. Un amour flétri ne refleuri pas. Il reste peut-être une grande, une tendre affection, mais sévère, attristée, qui se rapproche de la maternité plus que de l'amour, et n'a plus de celui-ci la candeur, les oublis, les sourires, la jeunesse charmante et forte. Vos parents, Roger, seraient heureux de vous voir épouser une jeune fille riche, d'ailleurs naïve et gentille, qui vous aimerait, sans demander compte de rien, et dont la gaieté, la confiance, vous feraient une vie nouvelle. Ne m'en veuillez pas, ajouta Régine en répondant au regard de reproche qu'il fixait sur elle, j'y ai beaucoup pensé, je vous parle sérieusement ; loin de vouloir vous faire de la peine, je n'ai en vue que votre bonheur.

— Je vous remercie, lui dit-il amèrement ; je n'ai jamais mieux senti combien votre sollicitude est en effet... désintéressée. Mais comment me jugez-vous, que vous me parliez d'épouser une autre femme, quand je vous déclare que je n'aime que vous et que je vous aime plus que jamais.

Régine ne répondit pas et prit lentement le chemin qui ramenait à la maison. Il la suivit, devinant amèrement la pensée qu'elle n'osait pas exprimer cette fois et qu'il traduisait ainsi :

— Ne savez-vous pas changer d'amour ?

A ce moment il comprit mieux de quelles épines, de quelles susceptibilités douloureuses de tous les instants leur vie pouvait être semée, en raison d'un souvenir cruel ; il y arrêta fermement sa vue, et se tournant vers Régine, après un long silence :

— Vous m'avez éclairé, lui dit-il, sur une chose à laquelle je n'avais pas assez pensé, croyant trop facilement peut-être qu'un grand élan de cœur pouvait triompher de tout et tout effacer. Je sens maintenant que je pourrais avoir toute ma vie à porter la peine de la désillusion que je vous ai causée, de la blessure profonde que j'ai faite à notre amour. Eh bien ! laissez-moi vous dire que cette perspective ne m'ébranle pas, et que souffrir près de vous, par vous, me sera toujours cent fois plus doux que de souffrir seul ; car, je vous en donne ma parole, sans vous, je resterai seul.

Une faible rougeur monta au visage de la jeune fille, des larmes perlèrent à ses yeux, mais elle garda le silence. Ils étaient d'ailleurs à peu de distance du groupe formé dans le verger par le chevalier, Joseph, qui était venu le rejoindre, et Lucette. Mais, en vérité, ces amis n'étaient pas gênants ; car, au lieu de venir à la rencontre de Régine et de Roger, en les apercevant, ils s'éloignèrent et ne se laissèrent rejoindre qu'à la maison.

Il était bien jeune et bien candide celui-là, c'était l'aube fraîche et splendide du sentiment, l'amour de Joseph et de Lucette, qui s'affirmait sans honte dans leurs regards brillants, dans l'accord constant de leurs impulsions et de leur parole. Depuis peu de temps, ils se l'étaient avoué. L'amour et la jeunesse avaient enfin triomphé chez Joseph de la timidité souffrante que le vice de sa naissance lui imposait, souffrance que dans son absence de préjugés, son mépris pour ceux des autres, monsieur de La Barre ne comprenait pas assez. Tendre pour Joseph cependant, autant que peut l'être le meilleur des pères, il avait encouragé le jeune homme et s'était chargé de sonder le terrain près de la famille ; mais il n'avait parlé qu'à madame Renaud, et celle-ci, bien émue, la pauvre femme, avait conseillé l'attente en promettant de disposer doucement son mari, s'il était possible, à un tel mariage, mais l'espérant peu. Les jeunes gens, plus forts d'espérance et d'illusions, attendaient en goûtant la joie de se voir et de s'aimer.

— Et puis, disait Lucette, je voudrais auparavant, oh ! si c'était possible ! voir ma Régine heureuse.

Elle en parlait souvent avec le chevalier, qui avait pour elle de grandes faiblesses, et il s'agitait certainement à la Cerisaie tous les éléments d'un complot,

mieux formé, plus sérieux, que bien d'autres que le pouvoir a l'habitude de découvrir de temps en temps.

Depuis leur explication, quelque douloureuse et peu concluante qu'elle eût été, l'intimité de Régine et de Roger avait fait un pas immense. Ils étaient éclairés désormais sur leurs sentiments. Le soupçon, l'irritation, avaient disparu. Ils se savaient toujours profondément chers l'un à l'autre et malheureux. La pitié chez Roger, plus amère en raison des reproches qu'il s'adressait, devenait chez Régine inquiète et tendre. Elle ne le fuyait plus, et il n'était pas difficile de voir qu'elle aussi trouvait un charme encore attristé, mais profond, dans leurs entretiens, qu'elle recommençait à vivre de sa vie à lui, qu'il était toujours le premier objet de ses pensées.

D'autre part, Lucette et le chevalier ne l'entretenaient que de Roger, notaient ses accès de tristesse, et rapportaient fidèlement toutes les paroles de désespérance et de misanthropie qu'il exhalait devant eux quelquefois.

Une indisposition qu'il eut alors alarma Régine outre mesure.

— Mon ami, disait à Roger le chevalier, vous avez perdu la jeune fille, vous retrouverez la femme et la mère. Devenez infirme, votre mariage est fait. Toutefois il vaut mieux attendre.

Au mois d'avril, on apprit l'arrivée à Bruneray de madame Trentin du Vallon. Maintenant ses visites aux dames Cardonnel étaient des plus rares ; aussi fut-on assez surpris de la voir entrer chez les Cardonnel, un soir, au jardin où se trouvaient réunis Roger, sa sœur, Lucette et Régine, arrivées une heure auparavant de la Bauderie. Elle avait une de ces toilettes que voient rarement les petites villes : robe de soie mauve, ruchée à l'infini ; chapeau de tulle mauve, orné d'une verte et délicate guirlande; châle de dentelle, sein demi-nu, et tout un luxe de détails et de miévreries. Elle combla Emilie de démonstrations, fut sérieuse avec Roger, et regarda les demoiselles Renaud en clignant des yeux, d'une façon impertinente. Douloureusement froissé de cette rencontre, Roger eût donné tout au monde pour que cette femme ne fût pas venue et que Régine n'eût pas été là.

Celle-ci, calme et dédaigneuse, examinait madame du Vallon comme celle-ci l'avait examinée, et restait à part de la conversation. Bientôt les deux sœurs voulurent se retirer, mais Emilie crut devoir les retenir. Elles devaient sortir ensemble. Madame du Vallon profita de ce moment pour se lever et alla à quelques pas contempler des fleurs qui semblaient fort l'occuper.

— Monsieur Roger !

Il se rendit près d'elle, mais avec une répugnance visible.

— Quoi, lui dit-elle, est-ce possible ce que j'ai appris, que vous voulez être notaire à Bruneray !

— C'est parfaitement vrai.

— Mon cher, cela n'a pas le sens commun. Quelle chute ! Voyons, il fallait vous adresser à moi. Un homme de votre mérite ne fait pas ainsi ; je vous aurais certainement trouvé quelque chose. Voulez-vous écrire au *Constitutionnel* seulement pendant six mois ? Je vous ferai avoir une recette particulière.

— Vous savez bien que je ne veux rien accepter...

— De moi, n'est-ce pas ?... Et pourtant vous avez accepté plus que tout cela...

— L'amour, dit-il d'un ton légèrement âpre, est un échange...

— Où l'un donne toujours plus que l'autre.

— Oh ! oui ! s'écria-t-il amèrement.

— Mon cher Roger, vous n'êtes pas aimable du tout. Vous avez déjà des airs de notaire. Non, vrai, je ne puis me faire à cette idée-là !

— Vous humilierait-elle ?... rétrospectivement ? A quoi bon ? Il y a des choses qui sont comme si elles n'avaient jamais été. Puis, vous saviez fort bien que mes goûts étaient simples.

— Dites extravagants. On peut être sentimental dans la jeunesse, cela fait bien ; mais on n'en finit pas moins par se pourvoir du mieux possible. Vous étiez fait pour arriver. Je croyais autrefois, Roger, pouvoir être fière de vous ; je voudrais encore...

— Je serais honteux de vous causer tant de déceptions, si notre vie avait encore des attaches communes ; mais...

— Ah ça ! pourquoi avez-vous l'air si gêné ? et pourquoi me laissez-vous marcher ainsi près de vous sans m'offrir le bras ? Auriez-vous à ménager cette petite personne là-bas, qui nous regarde d'un air si étrange ?

Roger n'avait pas osé depuis ce colloque regarder du côté de mesdemoiselles Renaud. Il suivit cette fois la direction des regards de madame Trentin et rencontra les yeux de Régine. Elle les détourna aussitôt ; mais l'expression de ce seul regard montra à Roger qu'elle avait compris, par une intuition particulière à l'amour, la signification de leur entretien, de la familiarité de madame Trentin vis-à-vis de lui, et de son attitude gênée à lui vis-à-vis d'elle. Il en fut saisi de honte et de douleur.

— A propos, reprit Marie, vous avez toujours mes lettres ? Avouez que je suis confiante... depuis quatre ans...

— Je vous les renverrai, en échange des miennes, n'est-ce pas ?

— Ah ! vous y tenez ? Vous allez vous marier, peut-être ?...

Quand Roger fut enfin délivré de sa visiteuse, Régine n'était plus là.

Elle souffrait ! Il en était sûr. Cela lui donna de l'audace, et, sur un prétexte, quittant sa sœur, il passa dans le jardin des Renaud. Ce ne fut pas sans un trouble profond qu'il s'approcha de ce coin des buis, où il n'avait pas pénétré depuis le temps des entrevues chastes et brûlantes du premier amour. C'était là qu'en son absence, autrefois elle venait rêver ; c'était là qu'elle devait pleurer maintenant. Il la vit en effet dans l'ombre épaisse ; assise sur une pierre, la tête dans ses mains, et il se jeta à ses genoux.

Régine tressaillit, eut peine à retenir un cri et se leva d'un bond. Dans le peu de jour qui restait, ses yeux étincelèrent.

— Quoi ! vous ici ? dit-elle. Ne vous rappelez-vous plus ce qu'était autrefois ce lieu ?

— J'ai senti que vous pleuriez et j'ai tout osé, répondit-il.

— Vous avez eu tort, dit Régine, avec amertume ; mon âme est remplie de dégoût, de haine, et ce n'est pas votre présence qui peut me guérir. Ne venez pas ainsi près de moi ! Pourquoi y êtes-vous jamais venu ? J'avais une foi, plus chère que ma vie : vous l'avez éteinte. J'avais un amour qui était mon culte ; vous l'avez flétri. Laissez-moi, je vous en conjure. Ah ! vous pouvez venir ici, ce soir, ce soir, après !...

— Régine, ce malheur de ma vie est mort depuis longtemps.

— Laissez-moi, vous dis-je, et que m'importe ? Vos paroles me font mal ; vous m'avez changée de monde, je croyais, autrefois ; je ne sais plus que haïr et mépriser !

— Ah ! je le vois, dit-il en se relevant, il vous est impossible de me pardonner.

— Qu'est-ce que pardonner ? Oublier, soit ! Mais c'est cela qui est impossible. Autrefois je me confiais, les yeux fermés, à l'amour, avec émoi, mais avec bonheur ; aujourd'hui, j'ai peur de l'insulte et de l'étrangère. Nous ne sommes plus deux. C'est horrible ! Des pas impurs sont imprimés sur la neige de nos sentiers. Il vaut mieux mourir ou se séparer. Il faut que l'un de nous deux parte, Roger.

— C'est bien, dit-il, immobile et froid de douleur; je partirai.

— J'aimerais mieux que ce fût moi, reprit Régine; mais comment?... J'y tâcherai.

Roger allait se retirer quand elle le retint par le bras.

— Tu ne sais pas, lui dit-elle, ce qu'est ce lieu? Toute la vie de mon âme est là. Ce que nous y avons ressenti ensemble .. Rappelle-toi, si tu le peux désormais. Oh! Roger, que c'est beau un amour qui est une religion, que c'est grand! Ce qu'il y avait alors d'aube et de printemps dans nos cœurs, mêlé à des choses sublimes!... Je serais morte en souriant pour toi, et de même j'aurais donné ma vie pour faire du bien aux autres ou pour rapprocher de plus près le monde de la lumière par un noble élan. Que j'étais bonne alors! que j'étais heureuse! que je t'adorais! L'amour est un appel des choses infinies, du grand avenir. C'est le progrès dans l'âme. L'abandon, le doute, au contraire, tout l'édifice de lumière s'en va, fond dans la boue. Lui? Quoi! cela est possible! Lui! Toutes les fibres du cœur se révoltent, elles étaient siennes! On regarde partout si l'on ne rêve pas, s'il fait jour encore. Il y a dans ce lieu, Roger, plus de larmes tombées que de feuilles, et puis tous les rayons d'autrefois, je les garde à part... Hélas! je les garde trop; c'est avec cela que je t'écrase et te désespère, pauvre Roger! Nous étions si haut autrefois que je ne puis me résigner à descendre. C'est mortel!

Elle cessa de parler, et reprit après un silence :

— Pardonnez-moi aussi, je vous fais beaucoup de mal.

Roger ne put lui répondre. Il mit un genou en terre lui baisa la main et partit.

Maintenant tout était fini, toute sa vie était à terre. Qu'allait-il faire? Il n'en savait rien. Mourir lui semblait cent fois préférable à la vie terne et froide qui désormais l'attendait. Mais avant tout il devait partir, puisqu'elle le lui avait demandé. Il irait dès le lendemain parler à son père, le supplier de lui rendre sa liberté; il arrangerait tout du mieux possible et tâcherait lui-même de trouver son remplaçant. Mais elle qui restait, elle ne serait jamais consolée? Il avait perdu la vie de celle qu'il adorait! Rien n'y pouvait désormais : ni le repentir, ni la mort, ni l'amour! Rien. Ce qui était brisé ne pouvait revivre. Il avait tué leur chaste amour, la vraie foi dans le cœur de sa fiancée. Que n'était-il mort lui-même?

Au jour, il se leva, épuisé de douleur, brisé de fatigue. Il lui semblait qu'une année s'était passée depuis la veille. La veille, il espérait encore. Il descendit : Nul n'était levé, la maison était vide et morne. Il se dit : voilà ma vie désormais! Et, poussé par le besoin de soulagement, étouffé par une oppression écrasante, il sortit dans le jardin, espérant y respirer mieux. Mais le jardin, pas plus que la maison, ne contenait assez d'air pour sa poitrine.

Comme il marchait dans la grande allée, arrivé devant l'allée transversale qui conduisait à la petite porte des Renaud, il vit cette porte s'ouvrir. C'était... oui, c'était Régine! Elle était en peignoir du matin; un bonnet en réseau, orné d'une petite dentelle, contenait ses longs cheveux dénoués; elle s'avança rapidement vers lui. Ses joues gardaient encore la trace des larmes de la veille ou plutôt celle de la nuit ; cependant son visage était rose comme l'aube et ses yeux surtout brillaient d'un étrange éclat. Bien surpris de cette apparition à cette heure, mais toujours heureux de la voir, il fit quelques pas au-devant d'elle. Régine l'envisagea et, le voyant si défait, des larmes lui vinrent aux yeux.

— Oh! Roger, dit-elle.

Elle passa le bras sous celui de Roger, en le serrant fortement, et marcha vers la petite porte. Il se laissait entraîner, plein de pensées confuses, le cœur violemment agité. Au sortir de la petite porte, Régine prit l'allée des buis et s'arrêta dans le coin touffu, asile de leurs joies et de leurs douleurs; là, quittant le bras de Roger, elle lui prit les deux mains et le regardant avec tendresse :

— Une longue nuit s'est passée pour moi comme pour toi depuis hier, dit-elle. Après ton départ, mon exaltation peu à peu s'est calmée, et je n'ai plus songé qu'au mal que je venais de te faire, à ton désespoir, à ton morne adieu. Je me suis trouvée barbare, je me suis maudite; j'ai repassé toute ma vie depuis que je t'aime, tant de bonheur et tant de pleurs! et encore une fois, j'ai pleuré notre bel amour; mais j'en ai découvert un autre plus grand, aussi grand du moins dans un autre ordre, et je te dis à mon tour ce que tu m'as dit : souffrance ou bonheur, oubli ou regrets, je veux t'aimer et vivre avec toi. Quand je m'irritais dans ma douleur e m'infligeais ma propre souffrance, j'étais égoïste encore et me vengeais à mon insu. Mon amour pour toi monte d'un degré, il dominera tout. Je t'aimerai pour le bonheur de te rendre heureux, et déjà je me sens heureuse de t'aimer d'une façon nouvelle. Oui, je voue de nouveau ma vie à la tienne, et ne te demande qu'un peu de temps pour nous reconnaître et nous retrouver. Oublie ce que je t'ai dit et pardonne-moi mes combats.

Déjà Roger la pressait sur son cœur avec délire.

— Merci! lui disait-il en paroles entrecoupées; merci! Oh! tu es la plus grande des femmes! O ma Régine, tu me rends la vraie vie! Oui, nous avons été chassés de notre Eden; ce siècle n'en souffre point, mais nous y rentrerons à force d'amour. Il nous rendra la foi, il nous donnera l'oubli. O Régine! il y a deux forces et deux vertus; la seconde est la plus douloureuse; mais la plus solide. Crois en moi plus qu'auparavant.

— Je t'aime! dit-elle.

Et les petites feuilles des buis, leurs confidentes, qui depuis quatre années n'avaient plus entendu que des pleurs et des soupirs, frémirent au bruit d'un baiser.

XXI

LE PREMIER ACTE DE MAITRE ROGER CARDONNEL.

A dater du jour de sa réconciliation avec Régine, Roger avait senti le besoin de se brouiller avec les Jacot.

Il alla trouver monsieur Grudal et lui proposa de faire ensemble un journal hebdomadaire à l'usage des ouvriers du canton.

Louis Grudal, qui, depuis la mort de madame Carron, vivait dans une joie profonde et ne doutait plus d'aucun succès, accueillit la proposition avec enthousiasme. Selon que l'avait prévu le chevalier, il ne devait épouser Julie que deux mois plus tard, à l'expiration du grand deuil; mais ils se voyaient journellement, et ce n'était pas un bonheur incomplet pour ces deux amants qui pendant vingt ans s'étaient contentés d'échanger chaque jour un seul regard. Leur mariage faisait l'amusement des badauds de la ville. Pour Roger, pour un petit nombre seulement, ces vieux amants étaient les saints du temple et inspiraient un attendrissement respectueux. Monsieur Grudal n'ignorait pas les plaisanteries dont son bonheur était l'objet, mais il en portait légèrement le poids.

— Je sais que je les fais rire, dit-il à Roger; pour moi, ils me font pitié. Qu'ils rient! Tous leurs rires ne combleront pas le vide laissé par le bonheur à leur foyer domestique. Tenez, monsieur Roger, le monde n'est pas fort; tant qu'on en sera à rire de la fidélité de l'homme et de l'amour à quarante ans, c'est que les hommes ne seront en majorité que des animaux ou des coquins. L'amour n'est encore pour eux qu'une affaire de tein

plus ou moins rose. Pour moi, je ne regrette pas tant ma jeunesse; elle a été prolongée par un sentiment qui est le plus beau de tous et dont les peines mêmes valent mieux que de bas plaisirs. Le moment où chaque jour nos regards se pénétraient... Je défie un débauché de goûter rien de semblable. Nous avons joui pendant vingt ans des primeurs de l'amour, et maintenant le besoin que nous éprouvons de nous réunir va être rempli. Quand deux êtres se sentent liés par une intimité profonde, comment et pourquoi l'âge mûr, la vieillesse même, devraient-ils les séparer? Si l'amour humain n'est pas la promiscuité animale, il faut que ce soit la fidélité.

— Je me suis demandé souvent, dit Roger, pourquoi vous aimant si fortement, mademoiselle Carron n'a pas eu le courage de rompre avec sa mère pour vous épouser.

— Elle a cru que le devoir le lui défendait. Madame Carron était d'un caractère extrême, exigeant, dont Julie a beaucoup souffert. Elle eût été malheureuse jusqu'à son dernier jour du mariage de sa fille, et peut-être en serait devenue folle. Pouvais-je imposer à celle dont le bonheur m'est si cher cette angoisse et ce remords?

Le premier numéro du *Petit Journal de Bruneray* parut peu de temps après. Il contenait des articles, d'ailleurs fort anodins, sur les compagnies financières et sur les salaires; des conseils de moralité, d'hygiène; un bulletin politique très-clair et très-précis, des variétés instructives. Ce n'en fut pas moins un événement plein de menaces pour le château. Monsieur Jacot, à l'instar de certains économistes, trouvait que le peuple, devant travailler, ne devait pas lire; opinion qui évidemment est celle aussi des classes dirigeantes, comme le budget de l'instruction publique en fait foi. Sachant que Roger était le principal rédacteur du *Petit Journal de Bruneray*, monsieur Jacot insista près de lui pour qu'il cessât cette publication démagogique, et, sur ses refus, le prit en haine. Le premier incident venu fit éclater la brouille, et Roger n'eut plus à craindre les visites de madame Trentin.

Mais cette affaire faillit empêcher sa nomination ou du moins la retarda. La chambre des notaires fut très-froide pour lui, et le *curé* et le maire, interrogés sur son compte par le procureur général, mirent en avant contre lui les soupçons répandus par Nauthonier. Heureusement le barreau de Paris était un répondant sérieux, qui réduisit à néant ces calomnies, et toute la malice qu'y put mettre le parquet fut de retarder sa réponse d'un mois et demi, tandis qu'il s'empressait de recevoir, à deux lieues de là, un jeune homme qui venait de laisser sur le pavé, pour épouser une belle dot, une jeune fille enceinte.

— Ne vous impatientez pas, disait le chevalier; c'est le *bon ordre* qui veut cela.

Pendant tout ce temps, — on était au commencement d'octobre, — Régine et Roger avaient gardé, sauf vis-à-vis de Lucette et du chevalier, le secret de leur réconciliation, et se bornaient à en savourer en eux-mêmes chaque jour les délices. Roger voulait attendre sa nomination pour parler à ses parents. Mais, dès le lendemain du jour où il l'eut reçue, le matin, il se préparait à partir pour la campagne de son père, quand il vit entrer madame Renaud.

— Maître Roger, lui dit-elle, j'ai affaire à vous. Il y a longtemps que j'ai résolu de vous faire faire votre premier acte, et j'étais impatiente, car on ne sait ce qui peut arriver. Dans une demi-heure, le chevalier et monsieur Grudal, que j'ai prévenus hier soir, seront ici, et devant eux je vous dicterai mon testament; d'ici là, nous allons causer ensemble pour que tout soit bien arrangé.

— Votre testament, chère madame Renaud! Il n'y a pas là d'urgence.

— Peut-être, on ne sait pas. Je veux être sûre qu'après moi mes filles seront indépendantes. Elles ont assez souffert comme cela, les pauvres petites! Renaud n'est pas méchant, mais il est dur. C'est dans son idée; il croit qu'un père doit tout gouverner et que c'est le mieux ainsi. Mais ses filles ont un cœur à elles et n'ont point le sien. Il faut que chacun puisse vivre selon soi. Je ne sais si vous le savez, Roger, c'est de moi que vient toute la fortune. La Bauderie, qui est mon bien paternel, m'appartient par contrat et Renaud n'y est pour rien. Mon pauvre père, en me voyant épouser un homme sans fortune, l'avait voulu ainsi. Je veux à mon tour que ce bien qu'elles ont augmenté soit la propriété entière de Régine et de Lucette. Ma part du magasin sera l'héritage d'Adalbert, qui n'en a pas besoin; mais je ne puis lui enlever tout. Seulement j'en veux laisser l'usufruit au père, il sera maître en cela; il y vivra dans ses habitudes et chacun sera tranquille. C'est une si bonne chose, mon enfant, que la tranquillité. Moi j'aurais besoin de vivre comme dans un nid de tourterelles, sans bruit et sans fâcheries. Au lieu de ça, j'entends gronder tous les jours, et j'ai beau savoir que ce n'est pas au fond méchanceté, ça me serre et m'étouffe le cœur. Je devrais y être habituée : eh bien! non, ça me fait mal comme au premier jour.

Ils élucidèrent alors la question au point de vue légal, et, monsieur de La Barre et monsieur Grudal étant arrivés, Roger fit, comme l'avait voulu madame Renaud, son premier acte à cette occasion. Quand ce fut fini, madame Renaud se leva pour rentrer chez elle.

— Il ne faut pas que je m'attarde, dit-elle; on va me demander d'où je viens et je ne veux pas le dire.

Elle était un peu pâle, d'émotion sans doute, et Roger voulut lui donner le bras pour la conduire par le jardin. Monsieur Grudal partit, le chevalier les accompagna.

— A présent, je suis tranquille, dit la bonne femme en descendant le perron; mes pauvres fillettes seront libres, je puis mourir.

— Gardez-vous-en bien, dit Roger; pour moi, j'ai besoin de vous appeler maman, et cela le plus longtemps possible.

— Oui, je sais, mon cher enfant, et j'en suis bien heureuse. Régine ne m'a rien dit, la petite dissimulée; mais elle m'a souri et je sais ce que cela veut dire. Pauvre fille! enfin elle est heureuse, et vous aussi, Roger, vous le serez.

— Oui, chère maman, plus que je ne puis vous le dire. Ecoutez, sera-ce trop d'émotions dans un jour, si je puis ce soir vous amener mon père?

— Ce soir? Oh! non; le plus tôt sera le mieux. Je voudrais vous voir mariés. Mais vous ne craignez pas quelque résistance de votre père, de votre mère surtout?

— Ils savent à présent que ma volonté est irrévocable dans les choses qui me concernent seul, et me voici tout à fait indépendant. Puis certaines circonstances extérieures, en elles-mêmes bien futiles, auront beaucoup modifié leur sentiment à cet égard.

— Oui, ils nous considèrent un peu plus, nous, leurs vieux amis, parce que mes filles sont à présent reçues dans la société. Voilà de ces misères qu'il faut passer aux gens sous peine de n'aimer personne. Et pourtant, c'est triste!

Elle soupira et porta la main à son cœur.

— Et puis, reprit-elle, je vous autorise, mon cher enfant, à leur dire à l'oreille ce que nous avons fait ce matin. Ça ne nuira pas.

— J'ai bien envie d'une chose, dit le chevalier.

— Quoi donc?

— D'envelopper ma demande dans la vôtre. C'est ainsi que font les rusés de ce monde quand ils ont quelque chose de difficile à faire passer ; ils mettent ensemble le bon et le mauvais. J'insérerai la pilule du mariage de Lucette dans le sucre de celui de Régine, et peut-être monsieur Renaud avalera-t-il le tout ensemble.

Le visage de madame Renaud devint d'une pâleur de bistre et elle secoua la tête.

— Ce n'est pas votre avis? dit le chevalier.

— Je ne pense pas que ça réussisse, dit-elle.

Après un instant de silence, madame Renaud parut faire un effort et ajouta :

— Mais il faut bien commencer. Oui, faites cela. Il faut bien voir!

Cependant elle restait en proie à une émotion profonde :

— Pauvre Lucette! dit-elle en serrant le bras de Roger, tandis qu'ils suivaient l'allée qui conduisait à la petite porte. A présent, toutes mes craintes sont pour celle-là. Je sais qu'elle aura en vous un protecteur et un frère, Roger; mais comment sortir de là? Fera-t-elle à son père l'affront d'une sommation? C'est bien triste. Je ne voudrais pas qu'elle fît cela. C'est comme un voile funèbre sur le mariage, et le père ne s'en consolerait jamais et ne lui pardonnerait pas, non, pas même à son dernier jour. Il aurait tort, je le sais bien. Mais il n'en souffrirait pas moins. Chacun est l'esclave de ses idées. Et Lucette ne verrait jamais ses enfants sur les genoux de leur grand-père. Mon Dieu! comment faire?... Et pourquoi, mon cher enfant, les gens sont-ils ainsi, chacun renfermé dans son entêtement? Il faudrait toujours vouloir les autres heureux. Ça serait alors tout simple.

Elle serra les mains de Roger et du chevalier, et leur dit :

— Eh bien! à ce soir, si c'est possible.

Ils se concertèrent, et il fut convenu que le chevalier viendrait, à trois heures, savoir le résultat de l'entretien de Roger avec ses parents, et que, si monsieur Cardonnel avait consenti à venir faire la demande, le chevalier se joindrait à eux.

L'entretien fut quelque peu orageux. Roger l'avait prévu. Mais comme il l'avait prévu aussi, l'espoir de vaincre sa volonté n'existait plus, et sur les instances de son fils, monsieur Cardonnel consentit, sans trop de peine, à faire la démarche le soir même,—puisqu'il le fallait, dit-il.—De plus en plus désolée de la ruine de toutes ses espérances, madame Cardonnel alla dans sa chambre pleurer mademoiselle Bourzade, mais laissa partir son mari. Entre deux soupirs, elle se disait aussi que Régine était maintenant un *parti presque* convenable et que la Bauderie valait cent mille francs.

Monsieur et madame Renaud étaient seuls dans leur magasin, quand ils virent entrer monsieur de La Barre, monsieur Cardonnel et Roger. Les joues de la bonne mère prirent aussitôt la teinte bistrée qu'elles avaient eue le matin et ce fut à peine si elle put répondre au salut de ses visiteurs.

— Mes chers voisins, dit monsieur Cardonnel, qui croyait encore aux discours de circonstance, et qui avait mis des gants, chose négligée par lui depuis son séjour à la campagne, mes chers voisins, je viens vous faire une demande qui, après une longue et vieille amitié, doit reserrer encore les liens qui nous unissent. Vous connaissez mes principes : je crois que la fortune n'est pas indifférente au bonheur, et nous sommes dans un siècle où elle est absolument nécessaire. Cependant il y a des sympathies auxquelles il faut obéir et qui sont très-utile également, il faut le reconnaître, en ménage. Nos enfants se connaissent depuis leur naissance, ils s'aiment et ne croient pas pouvoir être heureux dans une autre union. Je viens donc vous demander pour mon fils, qui m'en a prié, la main de votre fille Régine.

Monsieur Renaud était du nombre de ceux de l'Ecriture qui ont des yeux,—et même de gros yeux, — pour ne pas voir. Il ne s'était nullement aperçu de la réconciliation des deux jeunes gens et croyait cet amour passé depuis longtemps. Il fut donc à la fois surpris et charmé, une bouffée de sang lui monta au visage; il se leva, saisit les mains de monsieur Cardonnel et de son fils, et les secouant avec énergie :

— C'est entendu, s'écria-t-il, je vous accorde ma fille! Certainement c'est une bonne chose que les vieilles amitiés, monsieur Cardonnel! je n'attendais pas moins de vous. Comme vous dites, la fortune... Mais nous arrangerons cela, que diable! pour le mieux. Et puis, comme vous dites encore, les sentiments, les qualités de l'esprit et du cœur, et l'amour, c'est tout en ménage. Mon Dieu! oui, quand les enfants s'aiment, le devoir et la joie des parents, c'est de les rendre heureux. Après tout, c'est leur affaire. Voilà mon idée, et je suis content de voir que vous pensez comme moi.

— Et moi aussi, monsieur Renaud, dit alors monsieur de La Barre, je suis heureux de voir que nous pensons de même sur ce sujet-là; car je ne suis pas venu simplement pour accompagner mes amis, mais pour vous adresser une demande pareille. C'est de Lucette maintenant qu'il s'agit. Elle aussi est ardemment aimée, et elle aime de même un jeune homme de bon caractère, de bonnes mœurs, instruit et intelligent; leur bonheur est attaché à ce mariage. Ce sera donc aussi votre joie de les rendre heureux. Je vous demande la main de Lucette pour Joseph, à qui je promets d'assurer par contrat de mariage, la moitié de ce que je possède, et le reste après ma mort.

Monsieur Renaud restait muet; sa face, qui commençait à reprendre le coloris ordinaire, s'était empourprée de nouveau; ses gros yeux semblaient près de sortir de leur orbite. Enfin il s'écria :

— Joseph qui? s'il vous plaît. Qu'est-ce que c'est que ce Joseph que vous me proposerez pour mari de ma fille?... Parce qu'il y a une chose que je ne peux pas croire, monsieur le chevalier, comme nous avons toujours été amis, c'est que vous vouliez m'insulter.

— C'est vous, monsieur Renaud, qui insultez en ce moment la nature et la justice. Parce que ce jeune homme n'a pas un acte de naissance régulier, en a-t-il moins ces qualités du cœur et de l'esprit que vous déclariez, il n'y a qu'un moment, vis-à vis de monsieur Cardonnel, *être tout en ménage*? Et c'est pour une simple question de vanité que vous rendriez votre fille malheureuse! Non, monsieur Renaud; vous avez dit tout à l'heure une fort belle parole, que je vous demande la permission de répéter. Quand les enfants s'aiment, le devoir et la joie des parents, c'est de les rendre heureux. Eh bien! Lucette et Joseph s'aiment, de même que Régine et Roger. Votre devoir vis-à-vis des deux couples est le même, et votre joie sera la même, je l'espère, quand vous y aurez réfléchi.

— Ne cherchez pas à me prendre sur mes paroles, monsieur! s'écria monsieur Renaud en se levant dans un accès de fureur. Je ne suis pas un noble, moi; mais j'ai du sang dans les veines, monsieur, et de l'honneur! J'accepte les alliances honorables et je rejette celles qui ne le sont pas. J'ai dit ce que j'ai dit; mais je n'ai jamais dit que ma fille, mademoiselle Lucette Renaud, épouserait un paysan, et j'en jure par tout ce qu'il a de sacré au monde, elle n'épousera jamais un bâtard!

Cramoisi, hors de lui-même, et se dressant de toute sa grande taille, il étendit la main en proférant ce serment, comme pour apposer sur l'avenir le sceau d'une volonté implacable?

— Renaud! dit une faible voix.

Roger courut à madame Renaud et la soutint, car elle chancelait sur son siége. A ce moment, — c'était le samedi soir, — Lucette et Régine entraient; elles coururent vers leur mère en s'écriant.

La pauvre femme leur jeta un dernier regard et expira dans leurs bras. Tout secours fut inutile : c'était la rupture d'un anévrisme qu'on n'avait même pas soupçonné.

XXII

UN COUP D'ETAT.

La perte de cette excellente madame Renaud, de cette mère si tendre, fut un deuil pour beaucoup de gens, et pour ses deux filles une immense douleur. Lucette surtout, en apprenant les détails de la scène dont la mort de sa mère avait été le dénoûment, s'accusa d'en être la cause, et les raisonnements de ses amis restèrent vains contre cette superstition des grandes douleurs, qui se plaisent à s'exagérer elles-mêmes. La vivacité de la pauvre enfant disparut, ses joues pâlirent, et tous ses mouvements prirent une langueur qui formait un contraste si profond avec ses allures naturelles, que Régine, à la voir ainsi, ne pouvait retenir ses larmes. Lucette, en même temps que sa mère, pleurait son propre bonheur, dont elle croyait devoir le sacrifice à la mémoire et aux dernières volontés de la chère morte. Dès les premiers moments, les deux sœurs avait recueilli, de la bouche de leurs amis, toutes les particularités de ce dernier jour, dans lequel leur mère avait tant agi pour elles en leur absence; elles avaient appris par Roger l'existence et la teneur du testament, et l'avaient cent fois interrogé sur les dernières paroles échappées de ce cœur, si tendre, désormais brisé. Roger avait dit et cru devoir tout dire. Il avait répété ces paroles à Lucette : « Fera-t-elle à son père l'affront d'une sommation? Je ne voudrais pas qu'elle fît cela... c'est comme un voile funèbre sur le mariage... Le père ne s'en consolerait jamais et ne pardonnerait pas, même à son dernier jour... Il aurait tort, mais n'en souffrirait pas moins... Jamais Lucette ne verrait ses enfants sur les genoux de leur grand-père... »

Et toutes ces paroles, justes sans doute à leur point de vue, mais dites sans décision formelle, au hasard de la pensée, avaient été scrupuleusement recueillies par Lucette et devenaient pour elle, grâce à la majesté de la mort, un arrêt.

Désolé de l'effet qu'elles avaient produit, Roger s'efforça vainement de faire entendre à la jeune fille qu'elle dénaturait plutôt les intentions d'une mère si douce et si bonne, en leur donnant sur sa destinée une influence fatale, qu'elle ne devait point abdiquer sa liberté, et qu'il était loin d'être prouvé que ce fût un sacrifice juste et pieux que celui de deux jeunes et belles destinées sacrifiées à l'entêtement vaniteux d'un vieillard. D'une intelligence moins indépendante et moins hardie que celle de Régine, Lucette n'avait d'héroïsme que dans le sentiment, et restait plus impressionnée par les tendances générales. L'idéalisme chrétien la dominait encore et lui rendait séduisantes les beautés du sacrifice. Où Joseph lui-même échouait, Roger ne pouvait pas l'emporter. Régine, elle, se taisait, jugeant l'attente nécessaire; mais d'autant moins portée à sacrifier l'avenir de sa sœur aux préjugés de monsieur Renaud, qu'elle avait peine à contenir vis-à-vis de ce dernier, l'âpre ressentiment des longues souffrances et de la mort de sa mère. Et pourtant, comme l'avait reconnu la pauvre femme, sans pouvoir dominer l'impression cruelle que lui causait le contact incessant d'une nature si opposée à la sienne, monsieur Renaud n'était pas méchant. Il avait seulement la manie et le préjugé du tyrannat domestique, et se croyait très-fort en grondant et en exigeant beaucoup. On n'imagine pas de quelle somme de vertu et de bonheur l'humanité sera enrichie le jour où les préjugés seuls de la sottise auront disparu.

Obligées de diriger activement l'exploitation de la Bauderie, les deux jeunes filles restèrent d'abord alternativement près de leur père, le mariage de Régine étant, par suite des circonstances, différé. Mais, quand monsieur Renaud eut eu connaissance du testament, qui, disait il, le frustrait, la situation ne fut plus tenable. Plus que les emportements et les injures personnelles, les reproches à la mémoire de la chère absente devinrent trop cruelles aux deux sœurs, qui se retirèrent à la Bauderie. Adalbert, non moins furieux que son père, malgré les vingt mille francs de rente qui eussent dû modérer son avidité à l'égard d'une part de trente et quelques mille francs, accusait hautement sa mère et attisait le feu de la colère du vieillard. Peu s'en fallut que celui ci ne se brouillât avec les Cardonnel, et, comme dans les petites villes il se trouve toujours un gros de gens inoccupés et bavards, prêts à prendre part pour ou contre toutes les causes, toutes «ces histoires,» comme on dit, firent grand bruit dans Bruneray.

Il va sans dire que la Bauderie recevait souvent les visites de Joseph et de Roger, presque aussi attristés l'un que l'autre.

— Si je dis à Lucette que je ne veux pas me marier avant elle et que je subordonne ainsi notre bonheur à sa décision, ce sera, je le sais, un argument d'un grand poids, avait dit Régine à son amant. Me permets-tu de l'employer?

Et, tout en soupirant de regret et en rougissant des révoltes de son égoïsme, Roger avait dit oui. La situation était donc doublement cruelle et perplexe.

Trois mois s'étaient écoulés depuis la mort de madame Renaud. On était en janvier, la neige couvrait la campagne, les travaux champêtres étaient interrompus, et la nature, en ceci plus intelligente que l'homme, imposait aux plus pauvres le repos et marquait le temps de la réflexion, de l'étude et du loisir, après les grands travaux. C'était le temps aussi où l'angoisse de l'avenir et le regret du passé agissent plus fortement sur l'âme, face à face avec elle-même et privée d'activité extérieure, où rêves, désirs, projets flottent ou flambent sous le manteau de la cheminée, capricieux ou ardents, comme la flamme, dont l'image se mêle au penser.

A la Cerisaie, dans la chambre habitée par le chevalier, un grand feu flambait dans l'âtre, et le chevalier, enfoncé dans un vieux fauteuil de tapisserie, les pieds au feu, un livre à la main, fermé sur ses doigts, rêvait. Le jour baissait, la neige éclatante renvoyait avec vigueur la lumière pâlie; mais l'ombre gagnait les coins de la chambre, et déjà les lueurs du foyer se reflétissaient dans la vieille glace, enguirlandée et sculptée, qui faisait face à la cheminée. Cette chambre frustre, aux murs vêtus d'un simple papier gris, éclairée par deux fenêtres basses, comme le plafond, contenait un ameublement de haut prix en chêne sculpté, auquel manquaient seulement le vernis et le relief qu'y eût donnés l'ornemaniste. C'étaient un grand lit à courtines de damas d'un rouge violet, un bureau près de la fenêtre, une armoire, un vieux piano en bois de rose, contrastant avec les autres meubles, des chaises de vieux chêne sculpté, et une bibliothèque qui garnissait du haut en bas d'un côté toute la paroi. Le chevalier se leva pour aller regarder aux fenêtres; les arbres dépouillés se dressaient mornes sous le ciel blafard, la campagne était muette et solitaire; tous les animaux se tenaient retirés dans leurs asiles, comme l'homme dans sa demeure; le vent seul s'élevait, sifflant, et par moments enlevait une pluie de neige qu'il lançait contre les vitres. Le visage du chevalier exprima de l'inquiétude, et il quittait la fenêtre, quand une femme entra et se tint debout, sans parler, en face de la cheminée.

— Joseph n'est pas rentré? lui dit le chevalier.

— Pas encore. Le dîner est prêt. Si vous voulez?..

— Je préfère l'attendre. Mais pourquoi ne vient-il pas? Le temps est mauvais.

— Il est, vous le savez bien, à la Bauderie. Il voudrait

n'en pas bouger, et pourtant quand il revient... — Elle poussa un long soupir. — Hélas! il a trop de peine, mon Joseph! L'amour lui tourne la tête, et sa Lucette le fera mourir de chagrin.

— Je le trouve aussi bien sombre depuis quelques jours.

— Oh! vous ne voyez pas tout. Moi, je le connais encore mieux, et j'ai peur de quelque malheur.

— D'un malheur! Y pensez-vous, Marie? Mais, dit-il en la faisant asseoir dans le fauteuil où il était auparavant, ne restez donc pas debout ainsi. Que dites-vous? Les mères s'exagèrent facilement...

— Non, Jacques, dit-elle, non, bien sûr : je le sens là, Joseph est bien malheureux! Je n'ai jamais voulu vous en entretenir, parce que... à quoi çà eût-il servi? Mais il y a longtemps que je sens que l'enfant n'est pas heureux à cause que... dame! à cause qu'il n'est pas né comme tout le monde. Ça l'a pris à mesure qu'il a grandi, et, depuis qu'il aime Lucette, ça lui ronge le cœur. Il est fou de cette petite; il a vingt-cinq ans, il est sage comme une fille, et tout ça, voyez-vous, elle a tort de le désoler ainsi. Ah! si j'osais lui parler! Tenez, l'autre nuit, j'en étais quasiment comme folle, et j'ai failli me relever pour l'aller trouver, Lucette, et lui dire : « Si vous aimez Joseph, ne le faites pas tant souffrir. » — Sa mère lui a-t-elle donc emporté le cœur? Oui, je vous le dis, Jacques, il faut décider cette petite, vous qui savez si bien dire; autrement il arrivera malheur.

— Quoi! dit le chevalier fort ému, vous êtes sûre que Joseph souffrait de sa naissance, même avant le refus du père Renaud?

— De longtemps, je vous le dis, oui, bien avant de songer à se marier, et du moment où il en a vu le reproche dans les yeux de tous....

— Je ne l'aurais pas cru susceptible....

— Vous ne comprenez pas ça, vous, parce que vous êtes fort ; mais aussi avez-vous les moyens de l'être. Et croyez-vous qu'il y a beaucoup de gens qui puissent porter sans souffrir le mépris d'autrui? Il sait bien, comme nous, que c'est injuste; mais quoi? les autres croient avec raison, et ça ne change pas leur idée.

Le chevalier resta silencieux un moment; puis, s'approchant de la mère de Joseph, il lui dit d'une voix émue :

— Il y a un reproche dans vos paroles, chère Marie. Ainsi, je vous ai fait souffrir tous les deux?

— Moi? dit-elle vivement; oh! non, Jacques, pas moi. Pour moi, j'ai été trop heureuse de vous aimer et de voir votre fils devenir ce qu'il est, élevé par vous. Ne vous reprochez rien pour moi, Jacques; je n'ai qu'à vous bénir et vous adorer comme le bon Dieu! D'une si pauvre créature que j'étais avant, vous avez fait une heureuse; j'étais comme dans la nuit, vous m'avez donné le jour. Quand j'aurais dû beaucoup souffrir pour vous, ça ne m'aurait été qu'une joie : mais je vous aimais trop pour seulement y penser. Oh! oui, allez, ils peuvent bien me mépriser tant qu'ils voudront! Quand vous aimez et respectez votre pauvre Marie, comme vous le faites, comme si elle était une dame, et que vous me dites que je suis votre femme pour nous; qu'est-ce que ça me fait le reste? Est-ce que les autres vous valent, vous?

En parlant ainsi, elle lui pressait les mains en levant les yeux sur lui avec un amour qui était plutôt de l'adoration, et le type toujours pur de cette simple paysanne avait pris quelque chose de l'idéale beauté que revêt à tout âge la figure humaine dans l'exaltation du sentiment.

— Merci, chère Marie! dit le chevalier en la baisant au front; je sais ce que vaut votre cœur, mais je crains maintenant d'en avoir abusé, du moins en ce qui concerne notre fils. Je crois à vos pressentiments maternels et... il faudra sans doute prendre un parti... Ce soir même, je parlerai à Joseph.

— Le voici, dit-elle, en se levant et elle alla au-devant de son fils dans la pièce d'entrée, qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Le jeune homme était couvert de neige. Il secoua ses souliers et ses habits sur le seuil et vint embrasser sa mère, comme il en avait l'habitude lorsqu'il rentrait.

— Mais tu as la fièvre? dit-elle.

— Moi? pas du tout! s'écria-t-il en relevant la tête : et dans son mouvement son œil secoua comme des étincelles. Ses cheveux bruns, légèrement bouclés, découvrirent son front, et sa tête eut une expression puissante de passion et de fierté.

— Je crains de vous avoir fait attendre, monsieur, dit-il, en serrant la main du chevalier; je vous demande pardon. J'espère toujours que vous ne m'attendrez pas.

— Tu sais bien, méchant enfant, dit monsieur de La Barre, que ta présence est la moitié de notre appétit. Et comment vont ces dames? car tu viens de la Bauderiet

— Oui, monsieur, elles vont comme à l'ordinaire.

— Lucette n'a pas pitié de te faire voyager par un temps pareil, et ne songe pas à venir s'établir ici?

Une contraction nerveuse agita le visage de Joseph, et ce ne fut pas sans effort qu'il répondit à peu près sur le même ton :

— Pas plus qu'auparavant.

Monsieur de La Barre n'insista pas, et le dîner se fit en causant de choses plus indifférentes. Malgré les instances de sa mère, Joseph ne mangea pas. Après le dîner, le chevalier reprit le chemin de sa chambre, et, voyant que Joseph ne le suivait pas :

— Viens donc près de mon feu, lui dit-il; tu es un peu mouillé, tu te sécheras mieux qu'ici, et ta mère viendra bientôt nous rejoindre.

Joseph obéit. Quand ils furent assis auprès du feu, Monsieur de La Barre laissa tomber la conversation et, feignant de sommeiller, observa Joseph du coin de l'œil. Bientôt le regard du jeune homme devint fixe, les muscles de son front et de son visage se crispèrent, et, dans une mobilité éclatante, il offrit l'image d'une poignante douleur. Tout à coup, au milieu du silence que le foyer seul remplissait de ses crépitements, une voix le fit tressaillir.

— Joseph, que penses tu en ce moment?

— Monsieur! dit-il avec beaucoup de trouble.

— Joseph! reprit monsieur de La Barre, en lui prenant la main et d'une voix empreinte de solennité : tu sais que je t'aime et que depuis ton enfance mes soins les plus assidus ont été pour toi. Eh bien! c'est au nom de cette grande affection que je te demande de me dire la pensée qui t'occupait à l'instant où je t'ai parlé.

— Monsieur!... mon ami!... s'écria Joseph en se levant avec agitation, ne me la demandez pas, je vous en supplie!

— Je te l'ai demandée, je désire ardemment la savoir, et je te prie...

— Non, vous auriez le droit de m'accuser d'ingratitude; non, n'essayez pas!

— Je ne puis forcer ta volonté, mais je persiste.

— Ah! vous êtes cruel! dit Joseph. Eh bien!...

Il s'arrêta.

— Pas d'atténuation, mon enfant; je te demande la vérité : c'est une affaire de conscience.

— Vous voulez nous briser le cœur à tous, reprit Joseph avec agitation ; vous le voulez!... Je souhaitais la mort et me demandais si j'avais le droit de me la donner, à cause de ma mère et de vous.

Ayant dit cela, il resta debout, les yeux à terre, pâle d'émotion.

Monsieur de La Barre ne l'était pas moins. Tous deux un instant restèrent immobiles; puis le chevalier prit Joseph dans ses bras, et le serrant contre lui :

— Pardonne-moi! lui dit-il d'une voix étranglée, pardonne-moi!

Il s'assit ou plutôt retomba dans son fauteuil, et Joseph se jeta à ses genoux.

— Vous! s'écria-t-il, vous me demandez pardon, quand c'est moi... qui suis un ingrat! .. Oh! mon ami, je devrais être fier et heureux de vos bienfaits, et je ne puis... mon courage cède... je ne puis supporter l'idée...

Il s'arrêta en voyant, avec une surprise extrême, le visage baigné de larmes du chevalier. C'était la première fois qu'il voyait pleurer celui dont la force d'âme avait toujours guidé la sienne, et il en restait saisi, quand la porte s'ouvrit sous la main de Marie. Tous deux tressaillirent, et tandis que monsieur de La Barre passait son mouchoir sur son visage, le jeune homme s'était vivement relevé. Ni l'un ni l'autre pourtant n'avaient de secrets pour cette mère, pour cette femme tendrement aimée; mais l'émotion a besoin d'être partagée et répugne à s'expliquer. C'est pourquoi tout intervenant, fût-il le plus cher, effarouche et glace. La simple paysanne, sans avoir raisonné ces choses, les savait; elle devina tout d'un coup d'œil, et s'adressant au chevalier :

— J'ai mis tout en ordre, dit-elle, et à présent, si vous n'avez pas besoin de moi, je vais me coucher, car j'ai le mal de tête.

Elle embrassa Joseph, souhaita le bonsoir à monsieur de La Barre, et les laissa en tête à tête pour toute la soirée.

Pendant quelque temps, le silence régna entre eux; puis, tout bruit s'étant éteint dans la maison, le chevalier se leva du fauteuil où il était assis. Une émotion douce et profonde régnait sur ses traits.

— Tu souffres, mon enfant, de n'avoir pas de père? dit-il à Joseph. N'as-tu donc jamais senti, jamais deviné que tu en avais un?

Joseph, les yeux fixés sur le chevalier, à demi-éclairé, hésitant, restait éperdu, quand il vit dans les yeux de celui qu'il aimait déjà comme le meilleur des pères, éclater cette flamme d'amour paternel jusque-là contenue, et se sentit de nouveau pressé dans les bras de monsieur de La Barre, appelé de ce doux nom :

— Mon fils! ô mon cher fils!

En ce moment, dans le transport délicieux qu'il éprouvait, Joseph oublia l'amour même.

Jamais, dans sa candeur, Joseph n'avait soupçonné le lien profond qui l'unissait à monsieur de La Barre, et le peu de relations que sa jeunesse active et studieuse avait eues avec les jeunes gens du pays, la déférence qu'il leur inspirait, avaient empêché les commérages qui circulaient à ce sujet de venir jusqu'à lui. Avoir quelquefois maudit dans ses chagrins le père qui l'avait abandonné, et se trouver tout à coup le fils de l'homme qu'il aimait et vénérait le plus au monde, et qui toujours avait rempli vis-à-vis de lui les devoirs d'un père, c'était un bonheur si inespéré, si violent, que le jeune homme en était écrasé. Longtemps monsieur de La Barre lui-même s'abandonna aux délices de ces impressions nouvelles; ils répétèrent longtemps, pour la seule joie de les dire et de les entendre, ces noms de père et de fils, tant désirés secrètement l'un par l'autre.

— O mon père, dit enfin le jeune homme, pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt?... Vous attendiez sans doute que je fusse digne d'être votre fils; mais le suis-je? Aujourd'hui surtout!... Ah! j'aurai maintenant le courage de vivre!

— Maintenant tu seras heureux, dit vivement monsieur de La Barre, et j'aurais dû plutôt faire cesser tes chagrins. J'ai poussé trop loin une résolution que je croyais bonne, et je dois m'excuser de t'avoir fait tant souffrir. Ecoute, voici mes raisons :

— Tu sais que la famille de La Barre des Vreux était autrefois souveraine de ce pays. Un de mes ancêtres commença de se ruiner à la cour sous Louis XIV, ses fils l'imitèrent sous Louis XV. Il restait cependant encore près d'un million de fortune à mon aïeul quand il émigra. La Révolution confisqua tout, sauf le château, qui ne put être vendu. Au retour de l'émigration, nous retrouvâmes un logement et ce fut tout, en y ajoutant le bois de chauffage du parc et le blé de deux maigres champs. Mon aïeul avait une pension ; ma mère, quelques milliers de francs. Cela nous permit de *vivre*, dans le sens le plus étroit du mot pour des gens qui comptaient au nombre de leurs besoins les plus impérieux celui de commander, et parmi leurs obligations les plus sacrées, celle de ne point travailler de leurs mains. Si mon père, mon frère et moi, nous eussions nous-mêmes labouré nos champs et cultivé nos jardins, émondé nous-mêmes les arbres du parc, si ma mère et mes sœurs eussent pu consentir à s'occuper d'une basse-cour, à avoir vache, porc et chèvre, nous eussions vécu dans l'aisance. Mais on ne songeait qu'à regretter de n'avoir ni maître d'hôtel, ni valet de chambre, ni laquais, et ce n'était qu'à force d'activité et de dévouement que notre unique bonne suffisait au service de six personnes pleines d'exigences, qui pour rien au monde ne se fussent servies elles-mêmes. Je te vois étonné, Joseph, bien que tu aies entendu parler de ces choses ; cet étonnement qui t'a causé d'autres souffrances est une grande force ; quoi qu'elle t'ait coûté, réjouis-toi de l'avoir.

Il ne manquait pas autour de nous de misérables ; je voyais les enfants des Vreux courir les pieds nus dans la boue. Cependant ils riaient. Moi je ne pouvais pas. Nous vivions enveloppés dans le linceul de notre fortune passée ; chacune de nos heures avait ses impressions de regret et de souffrance; nous ne sentions la vie que par les privations, et la plus amère de toute était celle du respect, ou plutôt de la servilité des autres ; car un salut ordinaire, celui qui s'échange entre égaux, nous offensait. Quand un paysan avait passé près de monsieur le baron sans ôter son chapeau, nous voyions rentrer mon père dans un état d'exaspération et de souffrance impossible à dire. Il se croyait au-dessus des autres, et un geste, l'absence d'un geste, de leur part, le bouleversait.

Ce n'est que plus tard, par la réflexion, que j'ai compris l'admirable dévouement de notre servante. Cette fille, malgré ses façons de respect, avait pour nous une profonde pitié ; elle nous aimait et nous soignait en infirmes.

J'ai d'abord détesté la Révolution; il n'en pouvait guère être différemment avec mon éducation. Elle n'était pour moi, comme elle peut et doit l'être d'ailleurs, aux yeux des légitimistes, qu'une usurpation brutale, un simple changement de règne. Un jour, en lisant la prise de la Bastille, — dans un livre révolutionnaire égaré chez le curé du village, — le cœur me battit d'une étrange façon. C'était le sentiment de la liberté humaine (dont l'orgueil n'est qu'une déviation) qui s'éveillait en moi.

Dès lors je fus ébranlé ; mais quoi? je ne pouvais comprendre : si la Révolution française était venue délivrer le pauvre et l'opprimé, qu'étaient donc ces enfants nus et sans instruction, ces infirmes, ces mendiants, ces vagabonds, ces travailleurs hâves et exténués, tout ce peuple misérable qui, s'il passait insolent devant notre pauvreté, se courbait toujours devant le riche et dépendait de lui pour sa triste vie, comme nos vassaux autrefois? Il se passa bien des années avant que je pusse démêler l'énigme des tâtonnements de l'humanité aux prises avec la réalisation d'une idée, comprendre ces ténèbres après l'éclair. Nous sommes actuellement fourvoyés dans une impasse dont nous ne sommes pas éloignés peut-être de toucher le fond, et d'où il nous faudra sortir, sanglants et meurtris, pour reprendre le grand chemin. En attendant, nous nous heurtons dans l'ombre et nous vivons d'illogisme et de contradictions.

Le métier des armes, étant le seul qu'un noble puisse prendre sans déroger, nous fut imposé, à mon frère et à moi. Aucun n'était plus en contradiction avec mes goûts ; j'adorais l'étude et détestais la brutalité. Garde

du corps à dix-huit ans, en 1828, je fus licencié par la révolution de 1830, en raison de laquelle mon frère, plus âgé que moi de dix ans, capitaine et marié, donna sa démission. Nous nous retrouvâmes huit au château, dont un enfant, qu'on appelait dans ses langes monsieur le chevalier, et qui n'était que l'héritier de notre misère. A cette époque, mes sœurs avaient, l'une vingt-quatre, l'autre vingt-huit ans ; c'étaient deux admirables filles, bonnes et tendres malgré leur orgueil de race, faites pour être mères, pour aimer et pour donner le bonheur. Elles se mouraient d'ennui et de misère.

Je les vis prendre le voile; je vis tomber leur belle chevelure, et ces malheureuses entrer vivantes dans la tombe, parce que l'orgueil leur défendait d'épouser un homme qui ne fût pas de leur rang, et de goûter les joies d'une humble fermière. Pour ne pas être à charge aux miens, je me fis soldat, et ce fut là que je devins épris de liberté, d'égalité, de moralité humaine, à force de voir l'homme avili et tyrannisé. Le lendemain du jour, en 1839, où l'on nous fit charger des citoyens qui réclamaient la liberté, je me retirai du service. Mon père était mort depuis longtemps d'amertumes accumulées ; ma mère, également; et ma belle-sœur se mourait. Quelle noble nature et quelle charmante femme! Elle était musicienne inspirée, et j'ai là son piano, meuble le plus cher de mes souvenirs. Mais elle aussi ne pouvait supporter cette vie étroite et mesquine, cette pauvreté cruelle qui la blessait à chaque instant du jour. Elle mourut. Je proposai vainement à mon frère de changer radicalement de vie et d'élever mon neveu pour le travail. Il me traita de fou. Pour l'enfant, d'ailleurs, c'était trop tard; il avait déjà toutes les folies de sa race à jamais empreintes dans le cerveau. Il est mort en défendant de son épée le siége même de la tyrannie. Je suis resté seul de tous, et je me jurai de rester seul, afin de ne pas continuer cette race de martyrs.

Pas plus avec une fille bourgeoise qu'avec une fille noble, je n'aurais pu vivre simplement, en homme, travailler de mes mains, et élever mes enfants à l'abri de tout orgueil. Le virus a passé d'une race dans l'autre, et l'effet principal de la révolution humanitaire a été de l'infuser dans les plus humbles veines, tout prêt à se développer, au moindre souffle de la fortune.

Je restai donc seul, avec mes livres et mon jardin, que je faisais moi-même, au scandale des travailleurs du voisinage, qui en rougissaient pour moi. Ma vieille bonne seule me disait : « Monsieur le baron fait bien ! » Tous deux, à force d'industrie, nous trouvions moyen de donner un peu, dans nos entours, aux enfants et aux malades. On venait à nous dans le malheur avec plus de confiance qu'on n'allait aux riches. Nous eûmes un jour le cœur navré par le malheur d'une veuve, restée seule avec deux enfants, et qui ne possédait pas même un toit pour s'abriter. Assez délicate, elle se tuait de travail et manquait de nourriture. Ma vieille servante prit les enfants au château, nous partageâmes notre pain; je fis venir la mère pour m'aider au jardin quand elle n'avait pas de journées, et nous la nourrissions de notre mieux. C'était une femme d'un caractère droit, élevé, d'un sentiment profond, qui peu à peu conquit mon admiration et mon respect. Nous causions ensemble, tout en travaillant; elle ne savait rien, et cependant je lui faisais tout comprendre. Belle encore malgré ses épreuves, elle avait un charme plus touchant. Je l'aimai sincèrement, elle m'aima, et son dévouement pour moi alla jusqu'à supporter la honte qu'on inflige surtout à la femme, parce que c'est elle qui, s'exposant le plus, la mérite le moins.

Tu me croiras, Joseph, quand je te dirai que si alors je n'épousai pas ta mère, ce ne fut pas un préjugé qui m'en empêcha. Je le lui dis, et elle accepta ma pensée : pour le bonheur de cet enfant, n'en faisons pas un baron, mais un homme. Si je lui transmettais mon nom et mon titre, malgré nous, l'influence de l'opinion publique le gagnerait comme une gangrène, et orgueilleux, il serait misérable. Tandis que pauvre et sans nom, il prendra possession de deux richesses que nous pouvons lui donner : le travail et l'instruction. Ayant à lutter contre les préjugés de naissance, il ne les méprisera que mieux.

Je croyais en effet, Joseph, j'espérais t'inspirer la force de n'en pas souffrir; c'était une dure loi, va, que je m'imposais de ne pas t'appeler mon fils et de me laisser frapper cent fois le jour de ce nom de *Monsieur*, si blessant pour moi dans ta bouche, quelque tendre que fût l'accent avec lequel tu le prononçais. J'espérais voir Lucette t'épouser malgré l'opinion; cette protestation m'eût semblé belle et digne d'être achetée par quelques souffrances....

— Ah ! mon père, interrompit le jeune homme, elle l'eût fait, s'il ne se fût agi que du monde; mais il s'agit de ses affections, et non-seulement je ne puis vaincre sa résistance, mais j'ose à peine l'essayer, car je voudrais la combler de bonheur et non pas exiger d'elle des sacrifices !

— Je ne te fais pas de reproches, mon enfant, je me justifie; car en songeant que je t'ai laissé souffrir, c'est moi que j'accuse, je ne cherche pas d'autre coupable.

Ils s'embrassèrent de nouveau, et cette longue nuit d'hiver passa, comme une heure, dans la joie de leurs épanchements.

Le lendemain, une étrange nouvelle commença de circuler dans le pays.

— Que dites-vous ?

— Ce n'est pas possible!

— Non, bien sûr, ça serait trop drôle!

— Puisque c'est le secrétaire de la mairie qui l'a dit à Caillaux et à bien d'autres. Pas plus tôt que le chevalier est sorti de lui faire inscrire qu'il voulait se marier avec Marie Cardan, il a couru comme un fou le dire à quelqu'un, et, rencontrant Caillaux à la porte, c'est celui-ci qui l'a su le premier. A présent, c'est l'histoire de tout Bruneray.

— En vérité, c'est à faire tomber des nues : un baron de La Barre épouser sa servante, une paysanne !

— Il y a longtemps qu'il la traitait en dame, que ça faisait rire tout le monde.

— Marie Cardan, baronne ! Ah ! ah ! ah ! ah !

— Après tout, c'est encore un drôle de baron, puisqu'il fait ses terres lui-même.

— Vous voyez qu'on avait raison d'en jaser.

— Mais pourquoi se marier à présent, puisqu'il ne l'a pas fait plus tôt ?

Nul ne reçut cette nouvelle avec plus d'incrédulité d'abord que madame Cardonnel. Elle commença par se fâcher contre ceux qui la répandaient; mais, quand elle ne put plus douter que ce fût vrai, l'indignation la prit, et elle s'emporta contre monsieur de La Barre.

— Etait-il possible ? Se déshonorer ainsi ! Un homme de cet esprit ! Ah ! l'esprit est une belle chose, mais le sens commun vaut mieux, et madame Cardonnel s'en applaudissait.

Emilie ne fut pas moins courroucée; elle en pleura de chagrin.

Monsieur de La Barre laissa passer tous ces commentaires. S'en occupa-t-il seulement ? Il ne vit pendant les dix jours réglementaires que ses jeunes amis de la Bauderie : Roger, qui s'y rencontrait souvent, et monsieur Grudal, qui vint le féliciter.

Ces deux amis furent les témoins de monsieur de La Barre, et, du côté de Marie, deux de ses parents, paysans. Gabriel, sa femme et Joseph, seuls, outre les témoins, assistèrent au mariage, qui se fit de grand matin pour éviter les badauds. Il n'y en eut pas moins un grand nombre, et un vif tressaillement dans toute l'assistance quand, par l'acte de mariage, Joseph fut reconnu fils légitime des deux époux.

En revenant à la Cerisaie, monsieur de La Barre prit le bras de Joseph.

— Mon fils, lui dit-il, je viens de te donner un nom qui, pour tous les miens, a été un héritage de folie et de malheur. Pour ton bonheur et le bonheur de celle que tu aimes, nous avons cédé au préjugé; promets-moi que c'est la seule concession que tu lui feras.

— Cher père, dit Joseph, mon éducation m'a fait paysan, comme je le suis d'ailleurs par ma mère. Vos enseignements m'ont fait homme de raison, et tel je resterai, je vous jure. Pour moi, désormais, l'amour-propre, comme l'honnêteté, sont placés dans le travail.

Un ou deux jours après, quand la nouvelle de la légitimation de Joseph fut bien répandue, monsieur de La Barre, accompagné de Joseph et de Roger, entra chez monsieur Renaud. Le bonhomme n'était pas au magasin, et la petite fille qui le servait dut l'aller chercher.

— Annoncez monsieur le baron de La Barre des Vreux! dit le gentilhomme avec emphase.

La petite fille, qui ne connaissait le baron que sous le nom du chevalier, qui lui restait dans le pays, ouvrit de grands yeux et partit tout effarée. Monsieur Renaud arriva bientôt.

— Monsieur, dit le baron, le chapeau à la main, moi, Jacques de La Barre, baron des Vreux, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Lucette Renaud, votre fille, pour mon fils, monsieur le chevalier Joseph de La Barre des Vreux!

— Oui, monsieur le baron, oui, certainement, dit le boutiquier suffoqué; je vous l'accorde et vous remercie de l'honneur... et je suis heureux que votre fils...

— Il va vous remercier lui-même; le voici, monsieur, dit monsieur de La Barre en prenant par la main Joseph qui se trouvait derrière lui. — Et c'est le même! ajouta-t-il avec une ironie profonde, que monsieur Renaud ne saisit pas, occupé qu'il était à embrasser tendrement et à traiter de gendre ce bâtard de la veille, objet de ses mépris.

Le soir, on s'embrassait, en pleurant de joie, à la Bauderie; parfois seulement une larme de chagrin venait se mêler aux autres dans les yeux de Régine et de Lucette, et elles murmuraient : « Si elle était là! »

Le mariage des deux sœurs eut lieu le même jour, et tout finit par si bien s'arranger que madame Cardonnel disait à son mari ce soir-là :

— Eh bien! Roger n'est pas après tout si mal apparenté : d'un côté par son beau-frère, avec les La Roche-Brisson: de l'autre, par madame Lucette de La Barre, à la grande famille des barons de La Barre des Vreux. Ces Renaud ont joliment fait leur chemin.

— Hum! répondit l'honnête bourgeois, — et ce mot signifie simplement bourgeois non capitaliste; car les Cardonnel sont de bonne famille, Dieu merci! — Hum! il n'y a dans tout cela qu'Adalbert qui fasse figure dans le monde. Ah! c'est une grande illusion que j'ai eue de croire mon fils capable d'arriver à tout. Dans ce monde tel qu'il est fait, il n'y a de place que pour un petit nombre, et ce sont les enragés seuls qui réussissent.

Et l'ancien notaire se coucha en soupirant, mais avec la satisfaction toutefois d'avoir dit ce soir-là une grande vérité, ce qui ne lui arrivait pas tous les jours.

ÉPILOGUE.

LE PATRIOTISME DES AIGLES ET DES VAUTOURS.

Tous nos amis sont heureux par les affections domestiques; mais quelques-uns payent leur indépendance d'opinion, leur amour du juste, par une vie extérieure difficile et combattue. Gabriel qui, pour ne pas abandonner les siens, s'est fait forgeron et maréchal-ferrant à Bruneray, est en butte aux tracasseries de la municipalité, et voit peu de clients recourir à ses fers démagogiques. Roger, poursuivi par la haine des Jacot, et la jalousie des Nauthonier, signalé aux gens des campagnes comme un homme dangereux, ne reçoit guère dans son étude que des démocrates et des indépendants, clientèle peu riche et peu nombreuse; la Bauderie, où il se rend tous les soirs et passe chaque semaine un heureux dimanche, et que Joseph et Lucette dirigent en commun avec Régine, est le revenu le plus sérieux du jeune ménage. Régine et Lucette ont chacune aujourd'hui deux beaux enfants, dont les aînés, un fils et une fille, vont déjà souvent, de leurs petites jambes, à la Cerisaie, voir grand-papa qui leur rend leurs visites avec usure. Monsieur et madame Grudal, qui n'ont pas d'enfants, ont adopté un des orphelins de Paris.

Ce n'est pas sans de grandes douleurs qu'ils ont traversé et qu'ils supportent encore ces temps d'épreuves, et les malheurs de la patrie les ont trouvés prêts à lutter contre tous ses ennemis. Comme ces faits concernent d'autres personnages de cette histoire et lui donnent sa moralité, il n'est peut-être pas inutile de les rapporter.

— Août 1870! Wissembourg! Forbach! Reichshoffen! Ces coups terribles ont frappé la France au cœur de tous ses enfants. Et tout ce qui n'est pas corrompu par la jouissance ou énervé par la misère, de ceux-ci, malgré tout, un grand nombre s'agitent. Ceci n'est point une chose à rester inactif. La patrie toute entière est à chacun de nous. Quel est l'homme, l'être humain digne de ce nom qui se croise les bras devant un meurtre? Et comment le nommer, si ceux qu'on tue sont les siens? Quel est celui qui se cache, tandis qu'on envahit sa maison?

Le 7, un dimanche lugubre et pluvieux, — comme à Paris, comme dans toutes les villes, comme dans tous les villages de France, une foule considérable est rassemblée sur la place principale de Bruneray. On sait par le train les nouvelles terribles, que la mairie cependant n'a point encore données, bien qu'elle ait publié la grrrrande victoire de Saarbruck, et la balle du petit Louis. Pourquoi? — Le maire est monsieur Jacot, le premier adjoint est Adalbert. Quelques-uns crient :

— Il faut demander le maire. Qu'il parle! Nous voulons savoir la vérité!

La vérité? O peuple naïf! tu ne sais pas assez lire.

Roger Cardonnel, Jacques et Joseph de La Barre, Louis Grudal, Gabriel Cardon, sont là, causant dans les groupes et conseillant l'armement général, car la frontière est franchie, et celle qui maintenant seule peut arrêter l'ennemi, ce sont les poitrines des citoyens. Il faut se se hâter! L'armée envahissante, elle, toute préparée, avance...

— Le maire! crie-t-on, le maire!

— Hélas! dit Roger, s'il leur faut encore le maire, ils ne feront rien.

— Pourtant, monsieur, dit un petit bourgeois, qui l'entend, on ne peut pas agir sans les autorités.

— Quand on ne peut pas agir sans les autorités, c'est qu'on n'agit pas, répond Roger. Vous avez lu, monsieur, l'histoire de France? Avez-vous vu que pour prendre la Bastille, on soit allé chercher les autorités?

— Mais, monsieur, ce n'est pas légal.

— Je vous demande pardon; la première légalité, en ce temps-ci comme toujours, mais reconnue enfin, sinon pratiquée, c'est le droit naturel du citoyen à défendre ses droits attaqués et sa patrie, qui les comprend tous.

Le petit bourgeois, scandalisé, mais pas fort à la riposte, s'en va dans un autre groupe dire :

— Ce Cardonnel est un révolutionnaire endiablé!

Beaucoup se retournent et regardent avec défiance le jeune notaire, et monsieur Bourzade, l'enrichi, ajoute avec un regard de travers :

— Ce n'est pas le moment de faire du trouble!

— Le voilà!

— Le voilà!

— C'est le maire!

Monsieur Jacot s'avance, suivi d'Adalbert; il a son écharpe tricolore et monte sur les marches du cadran solaire qui orne la place.

— Messieurs, un revers a attristé nos armes. Grâce au génie militaire de l'empereur, à la vaillance de nos généraux et à la sollicitude de l'intendance, tout porte à croire qu'il sera bientôt reparé. La France, en ce moment, a besoin du plus grand calme pour conjurer la fortune contraire. Continuons de nous en remettre avec confiance au pouvoir titulaire qui jusqu'ici a su nous guider dans des voies prospères. Aujourd'hui, tout perturbateur de l'ordre serait deux fois criminel.

La foule resta indécise un moment sous la douche de cette prose blafarde; puis, comme un affamé à qui l'on offrirait un verre d'eau tiède, elle s'écria :

— Des nouvelles! des nouvelles! Donnez-nous des nouvelles!

— Elles seront affichées tout à l'heure, reprit monsieur Jacot. L'armée de Mac-Mahon se retire en bon ordre !

— Ça n'est pas vrai! cria de la foule une voix.

Le visage et les gestes de monsieur Jacot exprimèrent la majesté d'un Jupiter offensé.

— Si l'on m'insulte, dit-il, je n'ai plus rien à dire.

Et il descendit. La foule murmura contre l'interrupteur, et ceux près desquels il se trouvait le bousculèrent. Mais il s'arracha de leurs mains; et, montant à son tour sur les marches quittées par monsieur Jacot :

— Citoyens! dit-il.

— C'est un révolutionnaire, grognèrent les gros bonnets et conservateurs de Bruneray.

— J'ai dit que ce n'est pas vrai, parce que j'en viens. J'ai vu, citoyens, la lamentable déroute de notre armée, remplissant à la débandade les routes et les chemins, sans vivres, mourant de faim, beaucoup jetant les armes pour aller plus vite, et tous, les plus braves comme les autres, découragés, parce qu'ils n'ont pas confiance aux généraux qui les commandent, et qui se sont fait battre, les uns comme des écervelés, les autres comme des officiers de salon. Citoyens, je viens de l'Alsace, et j'aurais pu vous dire, il y huit jours, ce qui arrive aujourd'hui; car rien n'était prêt. Vos soldats étaient déjà malades, faute de vivres, de baraquements, de tout; ce ne sont pas seulement les boutons de guêtres qui manquent, c'est l'équipement, ce sont les soldats eux-mêmes. Les régiments sont à la moitié de leur effectif; partout se montrent les résultats des dilapidations les plus monstrueuses, non-seulement notre armée est vaincue, mais elle ne peut pas vaincre, et la France est perdue sans le courage et l'initiative de ses citoyens...

L'orateur ne put continuer. Les mains de deux gendarmes s'abattirent sur ses épaules, et il fut contraint de descendre. Suivi de Joseph, de Gabriel et de beaucoup d'autres, que venaient de surexciter les nouvelles données par ce témoin, Roger s'était élancé au secours de celui qu'on arrêtait si brutalement et qui n'était autre que le commis voyageur Alcide Gaudron.

— Pourquoi arrêtez-vous monsieur? dit-il aux gendarmes. Je le connais : c'est un de mes amis.

— Nous exécutons les ordres de monsieur l'adjoint, dirent-ils, et Roger rencontra sous son regard, à quelque distance, le sourire faux d'Adalbert.

— Mon cher, je viens de chez vous, dit Alcide Gaudron, et je vous cherchais. Je me suis détourné pour vous parler, car, je le répète, la France est perdue, si les hommes de cœur...

— Je réponds de monsieur! s'écria Roger, en regardant Adalbert.

— Vous pouvez vous tromper; en tout cas, il faut qu'il soit interrogé.

— C'est un attentat à la liberté individuelle!

Adalbert, pour toute réponse, se mit à rire.

— Parbleu! dit à Roger monsieur de La Barre, l'Empire vit-il d'autre chose? Que voulez-vous que fassent, à monsieur l'adjoint, de pareilles raisons?

Ils durent, pour le moment, laisser emmener Alcide Gaudron, tandis que d'un ton mystérieux, fait pour impressionner les esprits crédules, Adalbert expliquait à la foule les motifs de l'arrestation.

— Nous avons, messieurs, des raisons de croire que la personne qui vient de vous parler est un agent prussien déguisé. Vous n'ignorez pas que les Prussiens parlent admirablement le français.

La foule, d'abord indignée de l'arrestation de Gaudron, applaudit jusqu'au moment où Roger vint déclarer que le prétendu agent prussien n'était autre qu'un de ses amis, commis voyageur et natif de Langres. Alors la foule réclama sa liberté, et, quand Roger proposa d'aller la demander aux autorités, en même temps que des armes pour défendre la patrie, on le suivit avec enthousiasme.

Ce fut à peine si monsieur Jacot de la Rive, maire de Bruneray, par la grâce de l'empereur, consentit à recevoir messieurs de La Barre, Grudal et Cardonnel, chargés de lui adresser ces deux requêtes; il leur reprocha de fomenter le désordre, et refusa tout, disant qu'il attendait des ordres de Paris, qu'il délibérerait avec ses adjoints sur la situation, et qu'il ferait connaître sa décision le lendemain.

— Ces bouffons parodient Louis XIV, dit monsieur de La Barre en sortant. Ma foi! fais ce que dois, advienne que pourra.

Et, s'arrêtant sur le perron, il s'adressa à la foule :

— Citoyens! vous êtes patriotes! vous ne pouvez pas ne pas l'être; car la patrie, c'est tout ce qui est doux et cher à l'homme : affections, intérêts, joies, travail; c'est votre mère, c'est votre champ, ce sont vos enfants, c'est votre propre vie. Il y a longtemps, mes amis, qu'un homme vous a dit, en vous effrayant de dangers imaginaires, de partageux qui n'existent pas. « Donnez-moi le pouvoir et beaucoup de millions, et je vous garantis la paix, le travail, la sécurité. » Vous avez topé au marché croyant bien faire. Vous avez donné à cet homme, depuis vingt ans, de quoi nourir cent mille pauvres familles de braves gens, et lui, assisté d'une bande de viveurs et de sacripants, a pillé et volé la France, qu'il avait promis de protéger contre le pillage. Aujourd'hui qu'au lieu de la paix, il vous a donné la guerre, l'armée, rongée par ces voleurs, ne peut nous défendre, et les vrais pillards, les vrais partageux, nous les avons: c'est le Prussien d'un côté, nos administrateurs de l'autre. Ceux-ci vous feront des promesses et des mensonges, mais ils ne feront rien pour la défense; car ils ne veulent pas armer le peuple, de peur de perdre leur pouvoir. Ils ont bien moins peur de l'ennemi que du citoyen; ils savent que le pauvre seul sera égorgé, foulé, maltraité, que lui seul payera la rançon, dont ils sauront bien détourner sur lui tout le fardeau. Ils vous diront cette parole d'infamie : « N'irritons pas le vainqueur, » et ceux qui voudrait secouer leur joug ignoble et défendre la patrie, ils les traiteront, comme tout à l'heure, de Prussiens.

Citoyens, j'ai soixante ans, mais je suis fort et résolu, j'ai été soldat. Que tous ceux qui veulent combattre viennent avec moi. Il ne faut pas attendre les autres, mais que tous le pays se lève à la fois. Nous avons beaucoup à faire : guerroyer en partisans, fortifier nos villes et les défendre; couper les voies, les routes, faire sauter les ponts, brûler nos récoltes plutôt que de les laisser aux Prussiens; retarder, par tous les moyens, la marche de l'ennemi, et faire qu'il ne trouve partout que la famine et la mort. Dans ces conditions, l'invasion sera bientôt arrêtée : mais le peuple seul peut agir ainsi; la race des exploiteurs et des jouisseurs qui nous gouverne ignore

l'enthousiasme et n'a d'amour que pour l'or, elle ne sait que piller et se vendre. Malheur à notre patrie, si elle reste plus longtemps entre ses mains! Citoyens, c'est à nous seuls de nous sauver! Aux armes! pour la patrie, pour nos biens, pour nos familles, pour la liberté!

Cette population, en grande partie ouvrière, et beaucoup aussi de gens de campagnes, cédant à ce noble appel, applaudirent. On entoura monsieur de La Barre et plusieurs lui demandèrent d'être leur capitaine. D'autres cependant coururent se renfermer dans leurs maisons, disant avec épouvante : « On veut renverser le gouvernement! »

Au grand étonnement des amis du chevalier, il ne fut pas arrêter sur-le-champ; on put se réunir, s'entendre. On commença de se préparer à la résistance et des émissaires furent envoyés dans toutes les communes du canton pour concerter avec elles les mesures à prendre. Mais comme messieurs de La Barre père et fils quittaient Bruneray dans la nuit pour retourner chez eux, ils furent enlevés sans bruit et mis en prison. Roger, Louis Grudal, Gabriel et d'autres le furent de même. Et quand les habitants de Bruneray s'éveillèrent, et qu'au lieu de remplir, comme à l'ordinaire, les ateliers, le peuple afflua sur la place, il y vit rangée en bon ordre une troupe de soldats, armés de chassepots et la baïonnette au bout du fusil. La foule regarda, stupéfaite, mais sans comprendre, comme nos petits-fils, il faut l'espérer, le comprendront, la monstruosité de cet appareil militaire à l'intérieur dans une patrie envahie par une armée étrangère.

On apprit en même temps les arrestations, le départ des prisonniers pour Chaumont, et l'adjoint Adalbert vint lire une proclamation du maire qui adjurait la population fidèle et laborieuse de Bruneray de détourner l'oreille des funestes conseils que lui donnaient des gens volontairement ou non alliés à l'étranger, et de reprendre paisiblement son travail en mettant toute confiance dans ceux qui s'étaient chargés des destinées de la France. La proclamation se terminait par la grande nouvelle qu'une armée française avait envahi la Bavière.

Les foules sont aussi mobiles que l'individu lui-même est encore ignorant. La population de la petite ville, désarmée; privée de ses chefs, passa de l'enthousiasme aux conseils de la prudence et aux facilités de l'espoir passif. Elle pouvait d'ailleurs aussi bien croire aux mensonges de Palikao, répétés par Adalbert, que le corps législatif lui-même. Tout se calma donc, et l'œuvre d'énervement que poursuivaient en même temps par toute la France les agents de l'Empire, aplanit partout les chemins de l'ennemi et lui livra sans résistance la patrie passive et désarmée.

Le 4 septembre délivra monsieur de La Barre et ses amis. Mais déjà l'invasion débordait sur la Champagne. Il n'était plus possible d'y organiser la résistance. Gabriel et Joseph, monsieur Grudal, voulurent aller défendre Paris.

— Faites votre devoir! dirent à leurs maris Lucette et Marianne.

Et madame Grudal dit au sien :

— Je te suivrai.

Il fallut retenir le vieux monsieur Cardonnel, qui, lui aussi, parlait en pleurant d'aller sous Paris défendre la patrie; de toutes parts, le patriotisme comprimé faisait explosion, et si l'on eût su, à cette époque, le guider et l'organiser, on eût obtenu de grandes choses. Mais, à peu d'exceptions près, tout resta dans les mêmes mains, et l'initiative populaire, trop indécise et trop abattue par tant de règnes oppresseurs et corrupteurs, fut bientôt découragée sans retour.

Quant à Roger, il restait pensif depuis qu'il avait lu dans les journaux la nomination de Fabien Grousselle et celle de bien d'autres qu'il avait connus.

— Mon ami, dit-il à monsieur de La Barre, le système n'a point changé; les hommes eux-mêmes ont été presque partout conservés, et je ne vois aucune garantie pour que nous ayions cessé d'être la proie d'intrigues secrètes et d'intérêts ambitieux. Le peuple est né, mais il vagit encore, et ses tuteurs sauront retarder sa croissance. La bourgeoisie est patriote; mais aveuglée par une fausse conception de ses intérêts, elle reste le jouet des intrigants, qui l'effrayent et la dupent de leurs mensonges. Tout reste indécis, trouble et fatal. Nous sommes toujours aux mains de la monarchie, et, par haine de la République, il faudra que la France périsse. Dans cette confusion, je ne vois aucun jour pour de franches résolutions, pour de grands efforts, pour un enthousiasme heureux. Le péril est ici comme partout, et pendant l'occupation nos femmes et nos enfants ne peuvent demeurer seuls. Je reste.

— Je crois que vous avez raison, dit monsieur de La Barre; nous resterons deux.

Quand monsieur et madame Grudal, Joseph et Gabriel arrivèrent aux portes de Paris, ils furent longtemps arrêtés par le flot de gens qui en sortaient le long de l'étroit passage laissé par les travaux de défense. Devant eux, défila une suite interminable de voiture de maître, pesamment chargées de bagages, et remplies de gens qui avaient dans les yeux la hâte et l'effroi. Le beau monde fuyait la ville des plaisirs, qui allait se transformer en place de guerre, et laissait au pauvre peuple, aux petits bourgeois, le soin de défendre, aux prises avec la famine et la mort, ses riches hôtels, ses monuments de luxe et de fête.

Dans une berline de voyage, les Brunériens qui accouraient défendre Paris reconnurent monsieur et madame Trentin, et celle-ci, qui, la tête à la portière, semblait trouver le spectacle pittoresque plus que fâcheux, les salua en souriant. Ils purent enfin arriver jusqu'au pont-levis, où ils entendirent le bruit de vives altercations : c'étaient des fuyards qui se plaignaient avec angoisse qu'on les retardât. Ils firent irruption l'instant d'après; Ernest de La Rive, monté sur un beau cheval, avec une valise derrière lui, se trouvait en tête. Gabriel prit sans façon la bride du cheval :

— Où allez-vous donc, monsieur Jacot? Est-ce que vous fuyez quand nous arrivons? Que diable! vous êtes en âge de vous battre aussi.

Ernest, à cette apostrophe, devint livide.

— Mais non, monsieur Gabriel; je vais seulement faire une excursion.

— En Suisse, n'est-ce pas? Au moins vous auriez dû nous laisser votre cheval à manger!

Puis il lâcha le gandin avec mépris.

— Ah! canaille, va! dit-il ensuite, ça n'a que des boyaux. Pouah! Et c'est ça qui nous a gouvernés pendant vingt ans!

— Pourvu, dit pensivement monsieur Grudal, qu'ils ne nous gouvernent pas encore!

La Salvadonica, 26 juillet 1874.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS.

FIN DE LA GRANDE ILLUSION DES PETITS BOURGEOIS.

Félix Deriège.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. RÉSERVÉS.

LA MARCHANDE
A LA TOILETTE

Seine 6747 1877

I

Entre les rues des Martyrs, de la Tour-d'Auvergne et Lamartine, se forma jadis, sous l'ancien mur de ronde de l'octroi de Paris, tout un quartier mal percé et encore plus mal construit, où vivaient une foule d'industries borgnes et de petits rentiers. Ce quartier subsiste encore, les malheurs de la dernière guerre ne lui ayant pas permis de *s'haussmaniser*. Des logeurs, des épiciers, des gargotiers, des blanchisseuses, des marchands de bois au détail ou de bric-à-brac, des cocottes de bas étage, des artistes dont les toiles ne sont pas encore cotées à l'hôtel des Ventes, et quelques loups-cerviers, de ceux que l'on voit rôder, de trois à six heures du soir, sous le péristyle de la Bourse, véritables péripatéticiens de la prime *dont deux sous* : tel est le fond de la population.

Les marchands de vins pullulent.

Devant une boutique de ce quartier, par une belle après-midi du mois de mars, vers six heures, un homme de taille moyenne, lourd, ventru, au faciès plat et blafard, à l'œil gris, à la barbe blonde et clair-semée, et dont le front, d'un dessin vulgaire, commençait à se dépouiller, fumait tranquillement sa pipe, appuyé contre le chambranle de sa porte. Il était vêtu avec une certaine recherche d'un pantalon gris clair, d'un gilet de fantaisie et d'un veston couleur Bismarck.

Une forte chevalière brillait à l'index de sa main gauche, une chaîne de montre énorme s'étalait sur son abdomen.

Cet individu n'était autre que monsieur Augustin Frippart, l'époux de madame Annette Frippart, lorette assez recherchée de son temps, devenue après bien des naufrages marchande à la toilette.

La maison Frippart n'avait pas d'enseigne, sa renommée lui suffisait ; on la connaissait dans le monde interlope. Elle vendait à tempérament, et au besoin elle louait à des prix doux tout ce qui peut transformer en cocotte plus ou moins huppée une bonne à tout faire, depuis la fine chemise de batiste jusqu'au waterproof, depuis la coiffure enguirlandée de fleurs et de postiches jusqu'aux bottines à talons hauts, si malheureusement empruntés par les femmes d'aujourd'hui au luxe de nos arrière-grand'mères.

Meubles, bijoux, curiosités de toute sorte, elle se chargeait de tout procurer à ces dames sur billets quatre-vingt-dix jours d'échéance. Elle escomptait un peu chèrement peut-être, mais avec toutes sortes de facilités, leur beauté et leur jeunesse ; on ajoutait même qu'elle fournissait parfois le moyen d'utiliser ces avantages. Ces quelques mots suffisent pour que le lecteur puisse apprécier le genre d'opérations que pratiquaient maître Augustin et sa digne épouse.

Au dehors, leur magasin offrait deux vitrines, sur les ajours desquelles étaient en montre de menus bijoux, des bibelots, des soieries, des dentelles. On apercevait à l'intérieur un comptoir convenablement disposé pour le déploiement des marchandises, et, le long des murailles, de vastes armoires, toujours soigneusement fermées. L'aspect de tout cela était vieillot et presque misérable ; on assurait pourtant qu'il y avait des trésors dans cette bicoque.

A la vue de deux dames qui tournaient l'angle de la rue, monsieur Frippart retira sa pipe de sa bouche, en secoua le fourneau en écume de mer sur le pouce de sa main gauche, et rentra dans sa boutique. C'était madame Frippart qu'il avait aperçue, donnant le bras à Françoise, sa demoiselle de magasin.

Madame Frippart gagna l'arrière-boutique, et se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit dans une vieille bergère en velours d'Utrecht ; car elle venait de faire sa chasse quotidienne aux lorettes, un des plus fatigants exercices de sa vie commerciale.

La lorette, en effet, — nous ne parlons pas de celles qui ont pignon sur rue, — est un être éminemment nomade, que les convenances de sa petite industrie, non moins que son imagination vagabonde, obligent à changer fréquemment de quartier.

Quand elle a demeuré six mois dans un appartement,

elle s'y ennuie, surtout quand elle doit au boucher, au boulanger, au fruitier, au marchand de charbon, à tous les gens qui l'entourent, et qu'elle se sait signalée à certains messieurs de sinistre augure, vulgairement connus sous le nom d'inspecteurs des mœurs.

En outre, dès que la pauvre fille s'est un peu trop fait connaître dans une rue, elle y perd son prestige; ses œillades ne sont plus accueillies, et elle est forcée d'aller chercher au loin d'autres chalands et un autre asphalte.

Ainsi les marchandes à la toilette ont toujours au moins un bon tiers de leur clientèle, dont le domicile leur est inconnu : mais elles savent leur Paris, elles pressentent quels lieux ont gagnés les fugitives, vers quels trottoirs elles doivent diriger leurs promenades, et elles vont les relancer avec une sagacité rare, avec une persistance infatigable.

Madame Frippart était terrible dans ces sortes d'investigations.

On aurait pu sinon l'éviter, du moins la fuir, car elle était un peu appesantie par l'âge; mais elle avait mademoiselle Françoise avec elle, robuste, alerte, et toujours bien chaussée pour la course. La cocotte une fois signalée, mademoiselle Françoise courait l'arrêter pour donner à sa maîtresse le temps de la joindre. Tel était l'exercice auquel venait de se livrer la marchande à la toilette, quand vers six heures du soir, elle regagna son domicile.

A peine assise, elle dit à son mari :

— Le dîner est-il prêt?

— Oui, répondit ce dernier.

— C'est bien ; va chercher Madeleine.

Madeleine était la fille de madame Frippart, et travaillait chez une modiste du voisinage.

Frippart s'empressa d'obéir, et quand il fut sorti :

— Ah! quel métier, quel métier je fais là! Coquin de sort! murmura madame Frippart en s'étendant câlinement dans sa bergère. Comme ces gueuses me font courir! Et cette Léontine qui a l'audace de me demander un canezou de guipure. Françoise! appela madame Frippart.

Françoise entr'ouvrit la porte de l'arrière-boutique.

— Combien nous doit Léontine? poursuivit la Frippart.

— Cinq cents et quelques francs, répondit Françoise.

— Et elle voudrait un canezou de guipure!

— Madame, répondit la fille de boutique, je crois que nous pourrions encore lui en vendre un.

— A crédit! exclama la marchande avec un accent léonin.

— A crédit, mais à une condition.

— Quelle condition?

— Engagez-là à vous passer une vente à réméré de ses meubles, ajouta Françoise, qui convoitait le mobilier de la lorette.

— Qu'est-ce que d'abord qu'une vente à réméré?

— C'est-à-dire qu'elle vous vendrait ses meubles livrables dans trois mois, avec faculté pour elle de rompre le marché, en soldant votre facture.

— Ah bah!

— Léontine a un bien joli mobilier, je vous assure.

— Qu'il faudrait disputer sans doute au marchand qui l'a fourni, le père Carrion, un dur à cuire. Non; qu'elle mette plutôt quelque chose au *clou*, qu'elle me donne un fort à-compte, je lui achèterai la reconnaissance et nous nous arrangerons. Mais il me semble, Françoise, ajouta madame Frippart, que vous vous servez bien souvent de mots ayant rapport au droit. Autrefois c'était aux entrepreneurs, si je ne me trompe, que vous empruntiez les agréments de votre conversation.

— Et aux architectes, ajouta Françoise.

— Serait-ce d'un avocat que vous recevriez des leçons aujourd'hui?

La demoiselle de magasin se tut.

— Ou d'un notaire?

— Non, madame; c'est d'un clerc d'avoué.

— Mauvaise connaissance, répliqua dédaigneusement madame Frippart. Un clerc d'avoué! cela vous fait *crever la misère* pendant trois ans, et puis, un beau jour, cela va se marier avec une mijaurée de province. Faudra vous méfier.

— Oh! dit Françoise, d'ici à trois ans!...

— C'est que j'ai été cruellement sacrifiée, moi... Oh! bien cruellement sacrifiée! murmura madame Frippart en branlant la tête et en promenant dans l'espace son regard gris-clair. Et pourrait-on vendre quelque chose à ce jeune homme? reprit-elle.

— Je ne dis pas non, madame; mais voici le patron qui rentre.

— Seul?

— Oui, seul.

— Adieu, Françoise, à demain, se hâta d'ajouter madame Frippart en congédiant sa demoiselle de magasin.

— Et Madeleine, où est-elle? demanda la marchande à son mari, quand celui-ci fut rentré dans l'arrière-boutique.

— Sortie... depuis une demi-heure, répondit monsieur Frippart.

— Pourquoi l'a-t-on laissée sortir? Il est convenu que l'un de nous deux ira la conduire, matin et soir, à l'atelier, et la ramènera.

— C'est ce que j'ai dit.

— C'est ce que tu as dit, imbécile? Si, au lieu de flâner dans la rue en fumant ta pipe, tu étais allé chercher ta fille, cela ne serait pas arrivé.

— Et qui aurait gardé le magasin?

L'argument était sans réplique, cependant madame Frippart :

— Allons, ce sera moi maintenant qui aurai tort, répliqua-t-elle. Mais qu'est devenue cette effrontée? où est-elle passé? que fait-elle? Ce sera monsieur Victor, cette espèce de gandin ruiné, qui sera allé l'attendre. Madeleine l'aura aperçu et se sera esquivée. Cré-Dieu! exclama tout à coup la marchande en se frappant violemment le front de sa main sèche, il se trame quelque chose entre eux. Qu'elle ne s'avise pas de nous *jouer de la fille de l'air*, au moins, car je saurai la ramener au devoir, fallût-il pour cela la faire enfermer.

— Bon, dit monsieur Frippart, la voilà partie. Nom d'une pipe, quelle serinette!

— Que dis-tu, toi, propre à rien?

— Madeleine n'est pas une effrontée; mais c'est une fille mal élevée, et qui a de mauvais exemples sous les yeux.

— Qui donc les lui donne, ces mauvais exemples?

— Toutes les drôlesses avec qui nous faisons des affaires.

— Oui, tu en ferais de jolies affaires avec elles, toi, monsieur Frippart, si je n'y mettais ordre.

Frippart, qui sous ce rapport avait peut-être plus d'un reproche à se faire, se contenta de hausser les épaules.

Il dressa la table et mit le couvert.

Bientôt un léger pas et un frôlement de robe se firent entendre dans le magasin, et Madeleine parut.

Madeleine, fraîche, pimpante, simplement et élégamment vêtue... Elle quitta ses gants, se débarrassa de son chapeau et de son pardessus d'alpaga noir. Elle offrait vraiment le type de la petite femme de Paris dans ce qu'elle a de plus mignon et de plus gracieux : une tête d'un ovale parfait, une chevelure châtain-clair d'une nuance exquise, des traits fins et artistement modelés, le front haut; les yeux bruns, au regard parfois mutin et parfois doux et profond : le nez coquettement retroussé, comme ceux des pastels de Latour; les joues, le menton, les circonvolutions du cou, d'une forme si mignonne, d'un ton de laque rose si pur et si velouté,

qu'ils surprenaient par la transparence des ombres et l'éclat des reflets. Son buste bien développé, sa taille svelte, nous ne savons quelle vive prestesse, quelle pimpante désinvolture dans la démarche, eussent fait de mademoiselle Madeleine Frippart une adorable grisette, si sa mère n'eût rêvé pour elle de plus hautes destinées.

Ce qui pouvait nuire au charme voluptueux qui émanait de cette séduisante fillette, c'était sa ressemblance avec la Frippart.

Cette dernière aussi avait été jolie! mais l'âge avait amaigri ses traits, ravagé sa bouche, substitué partout des méplats et des angles aux fins contours qu'on admirait chez sa fille. Ses habitudes coléreuses avaient tracé de larges rides sur son front et autour de ses lèvres, allumé des scintillements dans son œil noir, donné à sa taille, jadis ondoyante et souple, des mouvements brusques comme ceux d'un ressort d'acier. Il y avait lieu de se demander, en voyant la mère et la fille l'une auprès de l'autre, si le pastel de Latour ne devait pas se transformer un jour en sorcière de Callot, et certes les galants à qui cette idée fut venue ne se seraient pas facilement hasardés à en courir la chance.

A peine entrée dans l'arrière-boutique, Madeleine s'était approchée de sa mère pour la baiser au front.

— D'où viens-tu? demanda aigrement la marchande.

— De l'atelier, maman, répondit la jeune fille.

— Ce n'est pas vrai.

Monsieur Frippart crut devoir intervenir.

— Je suis allé te chercher, petite, il y a plus de vingt minutes, et l'on m'a répondu que tu étais sortie depuis une demi-heure.

— On dîne à six heures précises chez madame Albert, répartit Madeleine, et papa s'attarde, Louise et moi restons seules à l'atelier. Cela nous ennuie.

— Et alors vous décampez? interrompit la Frippart.

— Nous avons en ce moment une forte commande pour l'étranger; Louise et moi sommes allées sur le boulevard voir des confections.

— Enfin tu n'aimes pas attendre, — répondit la marchande, qui se contenait à peine et, du talon de sa bottine, battait la mesure sur le plancher,— ni faire attendre monsieur Victor quand il vient te chercher.

A ce nom, Madeleine rougit d'indignation, mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour se taire.

— Allons, c'est bien, interrompit Frippart, qui n'aimait pas le bruit; dînons.

Tous les trois prirent place autour de la table, la Frippart tenant toujours sa fille sous son œil de lynx, celle-ci baissant les yeux.

En s'asseyant néanmoins, Madeleine ne put s'empêcher de répondre aux menaces de sa mère par un coup d'œil furtif, mais plein d'orages.

La querelle cessa, et l'on dîna.

Quand on fut au dessert :

— La Renouvier n'est pas venue pendant mon absence? demanda madame Frippart à son mari.

— Non, répondit ce dernier.

— Tiens, c'est drôle, murmura la marchande dont le visage s'assombrit. Elle est plus exacte d'ordinaire, et si elle ne vient pas, comment ferons-nous après-demain pour solder notre échéance?

Madame Renouvier était une femme à tout faire, qui vivait parmi ces dames du petit monde, leurs amants et leurs fournisseurs, s'entremettait dans les amours des uns, faisait escompter les billets des autres, brocantait bijoux et meubles, achetait les créances véreuses et les reconnaissances du mont-de-piété : une existence d'enfer, pleine de scélératesses et d'intrigues, moins pénible que celle de la marchande à la toilette, mais bien autrement lucrative.

Il pullule de ces mouches affamées autour de toutes les petites industries parisiennes, comme autour des chevaux de fiacre.

— Tu n'as donc vu personne? reprit madame Frippart.

— Si, répondit le marchand; la petite Léonie.

— Une bonne fille, celle-là; aussi qui n'est pas heureuse. Elle sort de l'hôpital?

— Oui.

— Et que veut-elle?

— Un mobilier.

— De combien?

— Dans les prix doux.

— Mais encore?

— De deux mille francs. Je lui ai dit qu'elle revienne demain.

— Tâche que je vais faire deux mille francs de crédit à une femme qui relève d'une fluxion de poitrine.

— Elle nous a bien payé l'ancien.

— Eh! dit la marchande, tu n'y regarderais pas, toi! C'est une des tiennes encore, celle-là.

Augustin plia sa serviette sans répondre, se leva, ferma la boutique, passa son paletot, et, s'adressant à Madeleine :

— Allons, dit-il, fillette, partons: ne faisons pas attendre le signor Fiorentini.

— Fiorentini, interrompit la marchande; encore un dont il faudra que je me débarrasse.

— Vraiment, repartit Madeleine, qui mettait son chapeau devant la glace. Ah! bien, non, non, maman.

— Si je veux faire cesser ces leçons de musique qui ne servent à rien, mademoiselle? demanda la marchande, à qui le feu de la colère monta aux paupières.

— Moi, je trouve qu'elles servent à quelque chose, répliqua la fillette.

Puis d'un ton résolu :

— Qu'on ne me tourmente pas à ce sujet, poursuivit-elle.

La Frippart s'était levée.

— Es-tu prête, petite? demanda le marchand à sa fille. Allons-nous-en.

Frippart sortit avec Madeleine par la porte de dégagement qui donnait sur la cour intérieure de la maison.

II

— Insolente! murmura la Frippart quand elle fut seule. Hein? En a-t-elle un aplomb, cette petite-là! Cela fait déjà sa duchesse! Comme ça sent qu'on a besoin de la ménager!

Puis, revenant à des idées plus sérieuses, la marchande alla s'asseoir devant un petit bureau, tira de sa poche trois ou quatre poignées de monnaie de toute sorte : pièces d'or, écus de cinq francs, menue monnaie d'argent et de cuivre, et se mit à compter sa recette de la journée : en tout, cent-quatre-vingt-douze francs vingt centimes. Elle prit ensuite un livre et inscrivit au crédit de chacune de ses pratiques la somme qu'elle en avait reçue.

Cela fait, elle vint se placer au milieu de son arrière-boutique, et là, debout au milieu de la pièce, ses deux mains appuyées sur ses hanches, elle se mit à inspecter les caisses, cartons et paquets sans nombre, dont la partie supérieure des murailles était encombrée.

Car c'était un véritable *capharnaüm* que cette arrière-boutique. D'un côté, un fourneau, une batterie de cuisine et un petit buffet de bois blanc, qui contenait la vaisselle du ménage; partout ailleurs des armoires, des étagères à tiroir; puis au-dessus des meubles un fouillis d'objets de toute sorte : vêtements de femme, pièces d'étoffes, rubans, mercerie, lingerie.

De temps à autre, la marchande prenait un marche

pied de bois d'un mètre de hauteur, l'escaladait, et retirait un paquet où, de sa main sèche et nerveuse, elle cherchait, à travers des tas de retaille, quelque coupon de laine ou de soie. Elle le mettait à part après en avoir soigneusement examiné l'étoffe et la nuance.

Elle préparait ses ravaudages du lendemain.

Deux petits coups frappés discrètement à la porte l'interrompirent dans cette occupation.

— Ah ! murmura-t-elle.

Et elle courut ouvrir. C'était madame Renouvier, une grosse femme à face replète, un peu enluminée.

Nez fort, yeux fiers proéminents, un énorme grain de beauté sur la joue droite.

Elle était coiffée d'un bonnet de linge à ailerons tuyautés, sous lesquels brillait la courbe de deux cercles en or qui lui servaient de boucles d'oreilles ; pour vêtements, une robe d'indienne grise et un châle tapis qui semblaient ne pas tenir sur elle. A son bras était suspendu un cabas de paille, garni de lisières.

— Bonjour ! murmura-t-elle en entrant.

Elle approcha une chaise de canne et s'y assit.

— Prenez la bergère, dit madame Frippart.

— Bien sensible à votre honnêteté, madame Frippart; je suis très-bien comme ça.

Elle plaça son cabas par terre à côté d'elle.

— Vous avez mon argent ? demanda la marchande.

— Oui, mais ce n'a pas été sans peine.

— Et comment cela ?

— *Mossieu* Salomon n'y met plus la même bonne volonté.

— Pourtant, madame Renouvier, la dernière fois que nous avons eu des retours, il me semble que je ne me suis pas fait tirer l'oreille pour rembourser.

— C'est vrai ; mais il y a cette vieille queue de quinze mille francs, vous savez.

— Ah ! dit la Frippart avec impatience.

Madame Renouvier prit un vieux portefeuille en maroquin jadis jaune dans son cabas, l'ouvrit et se mit à compter un à un des billets de banque sur ses genoux.

— Voilà, reprit-elle : mille quatre cent quarante-sept francs cinquante centimes. Il y a cinquante-deux francs cinquante centimes pour l'escompte.

— Ce n'est pas de l'argent bon marché.

— Dame! c'est qu'il y a bien des parties prenantes sur ces cinquante-deux francs cinquante : pour l'escompte à six pour cent, vingt-deux francs cinquante ; un pour cent de commission, quinze francs, et la mienne de commission, encore quinze francs. Total, cinquante-deux francs cinquante.

La Renouvier passa à madame Frippart une espèce de bordereau qu'elle avait griffonné elle-même. La marchande contrôla l'addition et d'une voix contenue :

— C'est juste, dit-elle.

Elle donna reçu de la somme et la serra.

— Voulez-vous prendre quelque chose, ma bonne, poursuivit-elle, cassis, curaçao, cognac?

— Du curaçao et un peu d'eau-de-vie. Je suis fatiguée.

La marchande versa le mélange demandé, et quand elle eut choqué son verre contre celui de sa visiteuse :

— Monsieur Frippart est sorti ? demanda celle-ci.

— Oui, avec Madeleine.

— Un beau brin de fille, ça peut se dire.

— Une femme, madame Renouvier, une vraie femme.

— Eh bien, faut l'établir. Voyez-vous les fillettes de cet âge, quand on les laisse longtemps seules, ça finit par mal tourner.

— Oh ! pas la mienne, maman Renouvier.

— Qui sait?

— C'est innocent comme l'agneau qui vient de naître.

— Raison de plus. Celles-là se laissent séduire plus facilement que d'autres.

— Et puis surveillée comme le lait sur le feu !

— Quant à cela, vous avez raison.

— Une vraie vertu, quoi ! Je ne vous en dis pas davantage.

— D'ailleurs, ça vieillit les enfants, ça prend un an de plus tout les douze mois, et finalement ça devient d'un placement difficile.

— Ne m'en parlez pas.

— Le baron est toujours bien amoureux de Madeleine.

— Allons donc ! madame Renouvier; un homme de cet âge !

— Bon, pensa la duègue, voilà qu'elle va jouer à la mère vertueuse, maintenant qu'elle à ses mille quatre cent quarante-sept francs cinquante centimes en poche. M'en donne-t-elle de la tablature, cette coquine-là ! Mais si riche ! ajouta-t-elle.

— Je le sais bien.

— Et puis ces quinze mille francs que vous devez à Salomon : c'est une vilaine épine que vous avez là dans le pied, madame Frippart, prenez-y garde. Monsieur le baron de Teffelmann n'aurait qu'à dire un mot à Salomon, et il pleuvrait du papier timbré ici dru comme grêle.

— Qu'est-ce donc qu'il a à se mêler de mes affaires, nom de nom ! ce vieux cerf-là ? exclama la marchande.

— Pour le coup, c'est trop fort, murmura la Renouvier à part elle. — Voyons, ma chère, poursuivit l'horrible femme, vous le savez mieux que moi pourquoi le baron se mêle de vos affaires. Mais vous n'ignorez pas pour quel motif Salomon vous a ouvert le crédit dont vous usez et abusez depuis un an; vous n'êtes pas assez naïve pour croire que c'est pour vous plaire qu'on escompte votre papier et qu'on le rembourse, quand il y a lieu. Ce jeu là ne peut durer toujours.

— Mais vous me mettez le couteau sur la gorge, madame Renouvier.

— Alors qu'il ne soit plus question de rien, dit la duègne en faisant le geste de relever son cabas. Je vais me retourner d'un autre côté, je m'en vais battre une estrade. Cré diable ! vous pouvez dire que vous m'en avez donné du tintouin.

— Eh bien ! là, entre nous, de quoi s'agit-il ? reprit la marchande un peu radoucie.

Au fond, malgré sa méchanceté naturelle, madame Frippart n'était pas une mauvaise mère. Elle aimait sa fille à sa façon ; elle avait jusqu'à un certain point le respect de sa jeunesse, de sa candeur.

Ce qui l'avait engagée avec la Renouvier, c'était d'abord la gêne de ses affaires, et puis cette conviction qu'elle avait puisée dans son triste métier : qu'en dehors des classes riches, les femmes n'ont qu'un moyen d'existence un peu sortable, leur beauté, — dont il faut qu'elles tirent parti en temps utile, à moins de se condamner pendant leur vie aux souffrances d'un travail ingrat, et sur leurs vieux jours à la misère.

— Il s'agit, ma chère, répondit la Renouvier, d'un hôtel aux Champs-Elysées, entre cour et jardin, d'un coupé, et de trois mille francs par mois. Madeleine pourra améliorer sa position, si elle ne veut pas jouer la tragédie.

— Et y aura-t-il quelque chose pour moi ?

— Mais, madame Frippart, vous devez déjà quinze mille francs au baron.

— Une belle affaire pour un homme si riche!

— Je ne dis pas qu'il refuse de vous donner quittance.

— Il faudra qu'il y ajoute quinze autres mille francs.

— En tout, trente mille francs. C'est beaucoup d'argent.

— Et croyez-vous, madame Renouvier, qu'après avoir élevé ma fille, — avec bien de la peine, allez : je n'ai pas toujours été heureuse, — j'aille m'en priver pour les beaux yeux d'un étranger ?

— Je parlerai de tout cela à monsieur le baron, dit la Renouvier en se levant.

— Et ce sera lui qui payera votre commission.

— C'est entendu. Oh! poursuivit la duègne d'un ton câlin, vous ferez bien un petit cadeau à cette amie,

maman Frippart, quand elle vous remettra les effets Salomon et les quinze mille balles.

— Nous verrons cela, madame Renouvier.

— Vous, reprit l'horrible femme, tâchez de décider Madeleine.

— J'y réussirai, je l'espère. Madeleine n'est pas toujours docile; elle a ses idées, que voulez-vous? c'est jeune, ça veut faire à sa tête. Mais elle aime ses parents. Pour nous mettre un peu plus à l'aise, pour nous donner les moyens d'agra ndirnotre petit commerce, s'il le faut, elle se sacrifiera.

— Oui-dà! madame Frippart, en acceptant un petit hôtel aux Champs-Élysées, un coupé, et trois mille francs par mois.

— Mais il y a le baron, madame Renouvier.

— Je le sais; les protecteurs sont rarement des chérubins, repartit la duègne en ricanant. Au revoir, madame Frippart.

Madame Renouvier partie, la marchande se disposait à monter dans l'appartement que la famille Frippart occupait au quatrième étage, quand en ouvrant la porte elle se trouva face à face avec son fils, César Frippart.

Elle avait sans doute l'expérience de ses visites nocturnes, car elle se mit en devoir de lui jeter la porte sur le nez; mais César entra comme un éclat d'obus.

C'était un assez joli garçon de vingt ans, svelte de tournure et d'une figure agréable; il portait les cheveux longs à la façon des artistes, dont son état le rapprochait en une certaine mesure, car il était peintre en lettres.

Mais des rides précoces, une paleur maladive, nous ne savons quoi de hagard et de fiévreux dans son grand œil brun, dont les cils avaient disparu, laissant après eux une légère teinte de carmin autour de ses paupières, accusaient assez les habitudes de débauche et d'ivrognerie où vivait ce jeune homme.

En ce moment même, il était facile de s'apercevoir qu'il était gris, à sa démarche titubante et à l'incarnat, rayé de petites veines pourprées, qui colorait les pommettes de ses joues.

— Bonsoir, maman, dit-il. C'est ce petit César, votre fils chéri, qui vient vous voir.

Et il s'approcha de sa mère pour l'embrasser.

— Va-t-en, paresseux, gourmand! s'écria la marchande en le repoussant. Tu empestes la pipe et l'eau-de-vie!... Pouah!

— Ce n'est pas l'eau-de-vie, faites excuse, mère: c'est la bière de Strasbourg, à preuve que je viens vous demander une *roue de devant* (une pièce de quarante sous) pour payer le *manezingue*, qui sans cela menace de me faire mettre au *clou*.

— Qu'il t'y fasse mettre et qu'il t'y laisse, ce ne sera pas moi qui irai te réclamer.

— Ah! dit César, voilà comme vous recevez votre progéniture, maman? Eh bien! c'est du propre. Et l'amour maternel, où donc qu'il est?

Et César inspectait à la dérobée les pauvres meubles de l'arrière-boutique, comme pour y découvrir une pièce d'argent, un menu bijou, quelque brimborion de toilette féminine sur lequel il put mettre la main.

— Cré coquin! reprit-il effrontément, rien ne traîne ici. Doit-il y avoir du butin dans ces coffres!

Et de ses jambes avinées il se met à frapper contre les meubles.

— Cesseras-tu, pillard, assassin! exclama la marchande en le saisissant au collet.

Elle le secouait de toutes ses forces; mais César, sans y prendre garde:

— Donnez-moi une roue de devant, nom de nom! maman, criait-il. Si vous ne vous exécutez pas dans cinq minutes, foi de Frippart! ce sera une de *derrière* (cinq francs) qu'il faudra me lâcher pour que je déguerpisse.

— Attends un peu, gredin, attends, interrompit une voix d'homme; je vas t'en donner, moi, des roues de derrière.

C'était Frippart père qui rentrait avec sa fille.

— Vous voilà, *mossieu* Frippart, dit effrontément le mauvais sujet; enchanté de vous voir. Tenez, voilà maman qui refuse de donner une pièce de quarante sous à son malheureux fils pour l'empêcher d'aller pourrir dans les prisons. Mère dénaturée, va!

Maître Augustin Frippart menaçait son fils de sa canne, quand celui-ci, reculant de deux pas et se mettant en garde:

— Venez-y donc, reprit-il. C'était bon il y a quatre ou cinq ans, mon brave homme; mais aujourd'hui... essayez un peu, et vous verrez comme je *détache* un coup de chausson.

— Oh! gueux, dit Frippart; tu oserais...

— Si j'oserais! Est-ce que vous êtes mon père, vous, est-ce que je vous connais?

Frippart en effet n'était que le beau-père du jeune homme, qu'il avait reconnu en se mariant et qu'il avait légitimé comme Madeleine.

Il avait bondi vers César, qui battait en retraite du côté de la porte, n'osant frapper, mais dans une attitude toujours menaçante.

— Allons, dit la Frippart, assez de scandale ici; tous les voisins sont aux fenêtres. César, voilà vingt sous et débarrasse-moi le plancher, sinon j'envoie chercher la garde.

— Un *point* (un franc), murmura César avec dédain en retournant entre ses doigts la petite pièce de monnaie qu'il fourra dans sa poche. Eh bien! maman, vous ne vous ruinerez pas en générosité avec votre fils. Ah! si c'était pour Madeleine, qui se dorlotte ici pendant que je *trime*, moi, pour gagner ma vie... Mais Madeleine est une demoiselle, un beau brin de fille, ma foi! continua l'ivrogne en jetant sur sa sœur un regard haineux, et cela a de la valeur sur le marché... des cocottes.

— Tiens, gredin, voilà ce que j'ajoute, moi, aux vingt sous que t'a donnés ta mère, interrompit Frippart exaspéré.

Et d'un tour de bras il allongea à César la plus belle calotte que celui-ci eût jamais reçue.

— Toi, murmura le jeune voyou, on te dit: Zut!

Et il disparut.

III

Il était arrivé, quelques jours auparavant, à Madeleine, une aventure bizarre. Une des plus riches clientes de la maison où elle travaillait était venue acheter un châle en dentelle noire du prix de six cents francs, et avait prié qu'on l'envoyât à son hôtel, par une des demoiselles de magasin, avec la facture acquittée.

Soit hasard, soit que ce fût convenu d'avance entre la cliente et la patronne, celle-ci avait désigné Madeleine pour faire la commission.

La jeune fille était donc partie. A la station la plus proche, elle avait pris une voiture, comme on le lui avait expressément recommandé, et était arrivée dans un magnifique hôtel de la rue de Lille. On lui avait fait traverser une cour spacieuse, puis diverses pièces richement décorées, et on l'avait conduite dans une petite salle à manger d'hiver, où deux dames étaient assises devant un feu clair de charmille.

Les fenêtres donnaient sur un jardin, aux arbres duquel le dernier givre de l'hiver s'était attardé.

Une porte vitrée, ouverte sur une serre encombrée de végétations tropicales, laissait pénétrer d'acres parfums dans la pièce.

Sur un guéridon, à quelque distance, le déjeûner était servi: trois couverts et des hors-d'œuvre. La lampe de la bouilloire était allumée; les dames attendaient sans doute que le thé fut prêt pour se mettre à table.

Elles se contentèrent de baisser un peu la tête quand Madeleine entra, pour la regarder par-dessus l'épaule, et pendant que la jeune fille saluait, la plus jeune dit à l'autre à demi-voix:

— Elle est charmante.

Madeleine s'approcha d'une causeuse, y déposa son carton, l'ouvrit, prit la note acquittée et la remit à celle des deux dames qui était venue au magasin.

Celle-ci tira d'un petit cabinet de marqueterie florentine trente louis qu'elle rangea par groupes de cinq sur la cheminée, et sur lesquels elle plaça discrètement la facture.

— Voulez-vous déployer le châle, dit-elle à Madeleine.

Et la jeune fille obéit.

— Mettez-le un peu, mademoiselle.

Madeleine quitta délibérément son pardessus et essaya le châle.

— Marchez!

Madeleine fit quelques pas dans l'appartement, en ayant soin de draper gentiment la dentelle autour d'elle.

— Savez-vous qu'il vous sied très-bien, dit la dame.

— Ah! madame, répondit Madeleine avec un sourire, c'est que je suis un peu essayeuse au magasin.

— Il serait difficile d'en trouver une mieux faite et plus gracieuse.

Madeleine quitta le châle, le plia avec soin, le replaça dans son carton, et reprit prestement sa casaque.

— Tenez, chère enfant, continua la dame, voilà six cents francs: serrez-les bien. Du reste, on va vous reconduire.

Elle fit résonner un timbre.

— On a renvoyé la voiture de mademoiselle? dit-elle au valet de chambre qui se présenta.

— Non, madame.

— Èh bien! renvoyez-la et faites atteler le petit coupé. Asseyez-vous un intant, petite.

Madeleine s'assit, mais avec modestie et à distance des dames.

Celles-ci se regardèrent, comme pour se dire:

— Elle est très-convenable!

— Mademoiselle, reprit la plus âgée des dames, qui pouvait avoir environ quarante-cinq ans, vous êtes depuis longtemps chez madame Albert?

— Depuis quatre ans.

— Vous êtes encore apprentie?

— Oui, madame; mais mon apprentissage finit dans quatre mois.

— Et vous serez alors?

— Demoiselle de magasin.

— A quels appointements?

— A huit cents francs.

— Jusqu'où cela peut-il aller?

— Jusqu'à dix-huit cents francs; ce sont les appointements de la première demoiselle.

— Vous vous appelez?

— Madeleine.

— Et après?

— Madeleine Frippart.

— Que fait votre maman?

— Elle est marchande à la toilette.

Nouveau coup d'œil qu'échangèrent les deux dames et qui cette fois signifiait.

— C'est bien cela.

— Ma chère enfant, reprit la même dame avec un certain embarras, vous devez avoir bonne mémoire... à votre âge.

Madeleine s'inclina.

— Vous étiez tout enfant, n'est-ce pas, quand vous avez connu monsieur Frippart, votre père!

A cette question, qui, grammaticalement parlant, ressemblait à une vérité de La Palisse, mais dont le sens caché n'échappa point à Madeleine, la jeune fille rougit et se troubla; puis ses joues blémirent et elle se sentit prise d'une défaillance subite.

— Oh! mon Dieu! qu'a donc cette enfant? s'écria celle des deux dames qui était la maîtresse de la maison.

Elle se leva, et, prenant une des mains de Madeleine:

— Remettez-vous, mademoiselle, poursuivit-elle; madame la baronne ne vous a rien dit qui puisse vous porter ombrage.

— Si je l'ai fait, ajouta la baronne en se levant aussi, ça été bien involontairement.

Madeleine se taisait, et, la tête penchée, passait doucement celle de ses mains qui était restée libre sur les bandeaux de ses cheveux.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, murmurait-elle.

En ce moment, un monsieur vêtu d'un élégant costume du matin, veston bleu clair, gilet de cachemire, et pantalon gris à bandes noires, entra,—c'était probablement le troisième convive, dont le couvert était mis,—et, debout sur le seuil de la porte, demanda discrétement et à voix basse:

— Qu'y a-t-il?

Le nouveau venu était un homme d'environ cinquante ans; une rosette multicolore décorait sa boutonnière.

— Rien, baron, dit la plus jeune dame. Mademoiselle s'est sentie indisposée, mais la voilà remise.

— Regardez si l'eau de la bouilloire est chaude, chère amie, dit le baron à la dame la plus agée, qui sans doute était sa femme, et donnez une tasse de thé à mademoiselle.

La baronne s'approcha du guéridon où le couvert était mis et, s'adressant à sa compagne:

— Vous permettez, chère marquise? demanda-t-elle.

Celle-ci fit un geste de gracieux assentiment.

— Oh! je n'ai besoin de rien; merci, mesdames, reprit Madeleine. Me voilà tout à fait bien maintenant.

— Une tasse de thé achèvera de vous remettre, chère enfant, dit le baron.

Madeleine leva timidement les yeux vers lui et s'aperçut qu'il la regardait avec une grande attention; mais son regard n'avait rien qui pût blesser la jeune fille, il était doux et bienveillant.

La baronne s'approcha de Madeleine, la tasse de thé d'une main, posée sur une assiette, et tenant un sucrier de l'autre main.

Elle plaça l'un et l'autre sur la crédence devant Madeleine.

Celle-ci refusait cérémonieusement, mais il fallut qu'elle cédât.

Elle sucra son thé et allait y tremper ses lèvres, quand le valet de pied revint annoncer que le coupé de madame la marquise était attelé.

La jeune fille se hâta de boire, se leva, et, faisant la révérence aux dames, se dirigea vers la porte; mais elle y trouva le baron, qui voulut lui offrir le bras.

Il la reconduisit jusqu'au perron de l'hôtel. Au bas, un valet de pied tenait la portière du coupé ouverte.

Madeleine retira son bras de celui du baron, s'inclina en disant: « Merci, monsieur, » et sauta dans la voiture.

La portière se referma et le coupé partit.

Mais au sortir de la cour, au moment où la voiture tournait dans la rue, la jeune fille aperçut le baron, qui, debout et immobile, la regardait s'éloigner.

Cette scène avait impressionné Madeleine, le vaste hôtel avec sa cour et son perron monumental, les appartements aux proportions grandioses; au fond d'u couloir, la petite pièce entre un jardin et une serre chaude, à la végétation touffue comme celle d'une forêt tropicale; le luxe des tapis veloutés, des tentures soyeuses, des meubles dont les bois précieux et les ors resplendissaient dans un demi-jour si doux au regard; puis ces gens polis et fiers, contenus dans leurs paroles, et dont la discrétion s'était oubliée un instant à son égard, la bienveillance avec laquelle ils l'avaient reçue, interrogée, écoutée: certes il y avait de quoi faire trotter loin une imagination de jeune fille.

Puis encore ces deux dames, une marquise et une

baronne, si empressées à la servir; ce monsieur décoré, un baron, qui la regardait avec une sorte d'intérêt paternel, qui avait voulut la reconduire et, debout sur le perron de l'hôtel, l'avait suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu; qu'est-ce que tout cela pouvait signifier? Quel motif pouvaient avoir ces gens de s'intéresser à elle? la connaissaient-ils? Y avait-il entre eux et la fille de madame Frippart quelque rapport intime et secret? A cette pensée, Madeleine frissonnait; elle découvrait là un abîme qu'elle n'osait pas sonder.

— Vous étiez toute jeune encore, lui avait dit la baronne, quand vous avez connu monsieur Frippart, votre père?

— Certes, oui, répondit Madeleine, comme tous les enfants, qui naturellement connaissent leurs parents dès le premier âge. Mais si cela signifiait : Vous n'avez connu monsieur Frippart qu'à l'âge de quatre ans, c'est qu'auparavant vous n'aviez pas de père; c'est que le vôtre vous avait délaissée, c'est qu'à l'époque de votre naissance, votre mère n'était pas mariée.

— Oh! mon Dieu, murmurait Madeleine, quand ses réflexions allaient jusque-là.

Et elle se cachait la figure dans ses mains.

— Mais qui donc est mon père? ajoutait-elle.

Et sa pensée se reportait alors au monsieur décoré du grand hôtel.

Elle ne voulait pas croire à cela; mais de jour en jour elle devenait plus réfléchie, elle observait davantage ce qui se faisait, ce qui se disait autour d'elle.

Et comme on n'était pas très-retenu dans le ménage Frippart, comme on y parlait hardiment de toutes choses, chacune de ses remarques ne faisait que confirmer ses soupçons.

Madeleine n'était pas une vertu. Elle avait été élevée au milieu de toutes sortes de bassesses et de vices, elle s'était acclimatée dans cette atmosphère de corruption. Du monde, elle ne connaissait guère que les cocottes, grandes et petites, et les brocanteurs qui les exploitent.

Parmi ces femmes, celles qui affectaient le plus de luxe qui faisaient le plus de folies, qui jetaient au vent le plus de pièces d'or, étaient à ses yeux les plus enviables.

Depuis son enfance, elle convoitait et admirait leurs toilettes.

Mais à quel prix achetaient-elles leurs robes, leurs cachemires, leurs bijoux, leurs dentelles? C'est une question qu'à raison des instincts pudiques de son âge, Madeleine n'avait jamais cherché à approfondir.

Elles avaient un amant, et cet amant était riche; mais Madeleine Frippart trouvait tout naturel qu'une personne jeune et belle fût aimée.

C'étaient des femmes lancées; mais où lancées? comment et pourquoi? Madeleine n'avait pas envisagée ce côté de la question, uniquement peut-être parce que c'en était le plus vilain et le plus désagréable à connaître.

Elle avait encore l'atelier pour s'instruire; or, à Paris, les ateliers de jeunes filles ne sont pas en général des écoles de pruderie.

Telle était la petite Frippart, et, si elle n'était pas pire, elle le devait à son bon naturel, à ses instincts honnêtes, à un certain respect qu'elle avait d'elle-même.

Depuis son aventure de la rue de Lille, sa manière d'envisager la vie, de pressentir ce que pouvait lui réserver l'avenir s'était un peu modifiée.

C'étaient toujours de l'or, de la soie, des rubans, du velours, un hôtel, des chevaux, des domestiques et dix mille francs par mois à prodiguer au hasard de ses caprices, qu'elle voyait dans ses rêves, voyage chaque été aux Pyrénées, à Plombières, à Vichy, aux eaux d'Allemagne; mais toutes ces splendeurs peut-être les devrait-elle à sa naissance. Sa fortune à elle serait une vraie fortune, solidement assise et durable. Et elle se prenait à mépriser les élégances éphémères et le luxe d'emprunt de ces poupées de boudoir qui, semblable à l'églantine, n'ont pour fleurir que l'espace d'un matin : Aspasies de circonstance, aujourd'hui reines du demi-monde, et commençant à dégringoler demain l'échelle des amours interlopes, pour tomber finalement sur le tabouret d'une ouvreuse ou dans la loge d'un portier.

C'était ainsi que la vanité et non la crainte de Dieu, comme le prétend l'Ecriture, avait été pour Madeleine le commencement de la sagesse.

En arrivant dans sa chambre, après l'algarade que venait de faire César, elle posa son bougeoir sur la cheminée, se regarda et s'admira un instant dans la glace, quitta son chapeau et s'admira encore, s'arrêtant cette fois aux charmes de sa jolie tête, que voilait ordinairement sa coiffure, à ses cheveux dont les ondoiements chatoyaient, à son oreille si petite et si finement modelée, aux attaches de son cou que moiraient en transparence mille boucles naturellement frisées.

Madeleine s'assit, se déchaussa et mit ses pieds nus dans de petites pantoufles, auxquelles ils semblaient avoir imprimé leur gracieuse cambrure.

— Quel mauvais sujet que César! pensait-elle; quelle scène il nous a faite pour avoir vingt sous, le malheureux! aussi papa l'a vertement corrigé. Qu'avait-il donc dit? Est-ce que vous êtes mon père, vous? est-ce que je vous connais? Dame! ce n'était pas agréable à entendre.

Il est plus âgé que moi, ajouta la jeune fille à part elle, la tête penchée, dans l'attitude de la réflexion.

Il se rappelle mieux le mariage de maman. Ah! le sens que j'ai saisi tout d'abord dans les paroles de cette baronne était bien le véritable.

Une autre impertinence de César, quand il s'en est pris à moi... Comment a-t-il arrangé cela? Mais Madeleine est une demoiselle, un beau brin de fille, ma foi!... Et cela a sa valeur... sur le marché des cocottes.

Elle se leva brusquement.

— Ça m'ennuie, ajouta-t-elle, de penser à toutes ces vilaines choses dont on me rebat chaque jour les oreilles.

Elle avait mis les deux mains dans les poches de sa casaque pour les vider. Mais qu'elle ne fut pas sa surprise de sentir le frôlement d'un papier qu'on y avait sans doute glissé au retour de sa leçon.

Elle le déplia et lut :

« Chère Madeleine,

» Je viens de vous apercevoir au bras de votre père. J'aurais pu vous aborder, mais je crains toujours d'exciter la méfiance de vos parents. Forcé de rester loin de vous, je ne puis m'empêcher de vous dire une fois de plus combien je vous aime.

» Votre Gilbert pour la vie. »

— Vraiment, il devient bien ennuyeux, Gilbert, reprit-elle avec une petite moue moitié boudeuse et moitié souriante; il me guette toujours, il me poursuit partout. Je me fâcherai à notre prochaine entrevue, mais là sérieusement. Si papa l'avait surpris quand il m'a glissé ce billet ou bien si ma mère avait fouillé ce soir dans mes poches, comme elle en a l'habitude, quelle scène dans la maison! Heureusement que César y a mis bon ordre. Il est bien gentil tout de même, ce pauvre Gilbert, et il m'aime bien.

Elle quitta sa tunique, sa jupe, son corsage, son col rabattu et la chemisette de fine percale qui y était adhérente, et apparut en jupon court et en corset, les jambes, les épaules et les bras nus.

Elle était charmante ainsi, avec sa jolie tête d'un galbe exquis, à laquelle le mouvement de son cou imprimait toute sorte de gracieuses inflexions.

— Il ne me dit que des choses aimables, lui; qu'il m'épousera, qu'il m'emmènera à Rome, à Naples, à

Florence, à Venise, où je verrai des palais, des musées, des tableaux, tous plus admirables les uns que les autres, et des statues si belles, si belles!

Elle tordait ses cheveux en couronne et les enfermait dans un petit bonnet de linge dont elle noua rapidement les liens sous son menton.

—Ce n'est pas comme ce grand niais de monsieur Victor, si prétentieux et toujours si bien cravaté de blanc...

Un *ex-jeune de langues* celui-là, qui a fait des études pour entrer dans les consulats. Il doit me conduire en Orient, aux Indes, en Chine, que sais-je? Dans des pays impossibles, où j'habiterai une maison de porcelaine, où je serai suivie par des magots branlant la tête et montrant la langue; où j'irai me promener dans une tour, sur le dos d'un éléphant, ou bien en palanquin avec des esclaves jaunes en pantalons de soie pour me garder; où je mangerai des nids d'hirondelles...

Il faudra que je demande à Gilbert ce qu'il y a de vrai dans tout cela.

Madeleine mettait ainsi ses amoureux en parallèle, tandis qu'elle délaçait nonchalamment son corset.

— Une bien drôle d'existence tout de même que celle des hommes, poursuivit-elle. Et Gilbert... en a-t-il une singulière maison sur les buttes Montmartre? On est au rez-de-chaussée sur une rue; on monte au second étage et l'on se trouve encore au rez-de-chaussée, mais sur une autre rue. Et quel mobilier! D'abord des tableaux partout, grands et petits, accrochés le long des murailles; et puis des pipes turques, des poignards, des sabres, des squelettes, des robes de brocard à grands ramages, des casques, des cuirasses, des vestes comme en portent les zouaves, des ceintures de soie, des animaux empaillés, des fourrures, des mannequins avec des têtes de carton qui vous font peur.

Cela lui sert pour son travail, assure-t-il.

C'est possible.

Mais je me suis bien aperçue l'autre jour, continua Madeleine d'un air boudeur, qu'au moment où j'entrais chez lui par une rue, une femme en sortait par l'autre; et, quand je suis allée dans son atelier, j'ai vu le portrait de cette femme... toute nue. Je lui ai demandé pourquoi il l'avait peinte ainsi, et il m'a répondu que c'était pour s'exercer, pour s'apprendre. Pour s'exercer à quoi? pour s'apprendre quoi?

Je l'ai bien grondé, je voulais m'en aller tout de suite; mais il m'a pris les mains, il m'a dit que la femme que j'avais vue était un modèle, une de ces fillettes qui vont chez les peintres pour servir à leurs études, et qu'on paye à tant la séance; que c'était leur état... un vilain état alors, bien indécent, bien honteux! Qu'il n'aimait que moi, qu'il n'aimerait jamais que moi. Il m'a paru sincère. Je me suis apaisée, mais avec beaucoup de peine, et, quand il s'approchait pour m'embrasser, involontairement je le repoussais toujours : c'était plus fort que moi.

Tout en causant ainsi, à part elle, Madeleine avait quitté son corset; elle se plaça devant son armoire à glace et se regarda quelques instants sans mot dire.

— Et moi aussi, je suis belle, pensait la pauvre enfant, aussi belle que toutes ces femmes qui vont poser devant les peintres pour de l'argent. Fi donc? comment osent-elles? Quand nous serons mariés, Gilbert n'aura plus d'autre modèle que moi. Je me ferai peindre par lui dans l'attitude de cette jolie baigneuse que vendent les mouleurs en plâtre, un pied en avant, et toute frissonnante à cause de la fraîcheur de l'eau.

Et, relevant un peu son vêtement de nuit, avançant un petit pied rose, elle s'exerçait à prendre l'attitude de la statuette de Falconnet.

La bougie jetait sur sa figure espiègle, sur sa poitrine, sur ses bras et sur ses jambes un demi-jour d'une délicatesse et d'une harmonie incomparables; son corps virginal faisait rayonner de légères teintes de carmin à travers la fine baptiste qui le voilait.

Elle s'essaya à poser pour Flore; elle variait la grâce de ses attitudes, et, s'appuyant tantôt sur une jambe et tantôt sur l'autre, elle balançait ses bras, qu'elle supposait enguirlandés de fleurs.

Elle représenta Cérès, la Péri, la Sylphide, et, ravie du spectacle qu'elle se donnait à elle-même, elle égrainait en sourdine les notes de sa voix perlée.

Puis elle souffla sur sa lumière et se coucha, et bientôt on pût entendre le souffle régulier de sa respiration.

Les soucis qui l'agitaient d'ordinaire s'étaient enfuis à tire d'aile.

IV

Ce qui distinguait la fille de boutique de madame Frippart, mademoiselle Françoise Aupoil, de toutes les individualités plus ou moins dévoyées, plus ou moins fantasques, parmi lesquelles elle vivait, c'est qu'elle était une fille sérieuse, laquelle envisageait l'existence au point de vue d'un excellent pot au feu quotidien à s'assurer pour ses vieux jours.

Mademoiselle Françoise avait vingt-cinq ans. C'était une grosse fille rousse, à la figure criblée d'éphélides, un peu lourde, mais en définitive assez appétissante. Pour son compte, elle ne dédaignait pas la galanterie, et nous avons vu qu'elle passait de l'entrepreneur à l'architecte, et de l'architecte au clerc d'avoué, avec une certaine désinvolture.

Son but avait toujours été de trouver, quand elle aurait fait son magot, quelque bon garçon, intelligent et laborieux, avec qui elle s'établirait et ferait fortune. Alors ils iraient habiter une ville normande quelconque; son conjoint deviendrait marguillier, conseiller municipal, peut-être maire ou capitaine des pompiers. Quant à elle, on l'appellerait madame Françoise gros comme le bras, elle aurait son banc à l'église, elle recevrait les autorités à sa table, et l'on dirait d'elle et de son mari qu'ils ne se laisseraient pas tordre le cou *pour une pièce* de cinquante mille francs.

Elle avait été au début bonne dans de petits ménages. Elle avait ainsi connu quelques-unes de ces dames de charité qui, sous la direction de certains ecclésiastiques, couvrent les domestiques de leur protection.

Autrefois ces malheureuses étaient à la merci des bureaux de placement; aujourd'hui celles qui, suivant l'expression de monsieur Dupanloup, veulent s'asseoir sur les genoux de l'Eglise, sont patronnées par des dames cossues et charitables : évidemment il y a progrès.

Ce patronage des bonnes est devenu une assez grosse affaire.

Dans une ville de province que nous pourrions citer, un prêtre de bonne maison a établi pour elles une sorte de refuge, avec une chapelle maintenant bien achalandée. On y dit la messe, on y prêche, on y donne la bénédiction, avec le concours des dames patronnesses; c'est-à-dire que celles-ci y chantent, y pianotent, y chuchotent et y font grand étalage de robes, de tuniques, de corsages et de cet énorme appendice de rubans, en forme de nœud d'Apollon, qu'il est aujourd'hui de bon goût d'arborer le plus singulièrement du monde.

On conçoit l'importance d'une pareille institution.

Sur la porte, le fondateur a gravé cette inscription dans le marbre : *Ancillis* (*aux servantes*) avec son nom.

Les voltairiens de l'endroit en ont ri, les viveurs l'ont commentée à leur façon; mais on sait que ces gens-là ne laissent échapper aucune occasion de tourner la religion en ridicule.

A Paris, il doit y avoir autour des couvents et des bureaux de charité une foule d'établissements sembla-

bles; mais cela passe inaperçu et se noie dans le mouvement de la grande ville.

Depuis que l'Eglise a fait ainsi asseoir les bonnes sur ses genoux, peut-être la vie privée est-elle moins exactement murée qu'autrefois.

Il y aurait lieu de s'en informer. On pourrait aussi rechercher si, depuis que d'honnêtes gens s'occupent d'elles, les bonnes font un peu moins sauter l'anse du panier. C'est une question qui a son importance. Eh bien ! l'on assure que l'anse du panier n'a pas changé d'habitude.

Il est probable que mademoiselle Françoise Aupoil, s'étant assise, comme tant d'autres, sur les genoux de l'Eglise, s'y était bien trouvée; car, en entrant chez madame Frippart, devenue demoiselle de magasin, elle y était restée.

En se jetant dans l'enfer mondain des gandins et des cocottes, la rousse Normande avait conservé sa place au paradis.

Cette place était représentée par une chambrette qu'elle habitait dans une de ces hautes maisons qui surplombent le square Montholon; elle y vivait retirée et n'y recevait aucun homme.

Mais des dames de charité venaient encore parfois l'y voir... dans l'après-midi du dimanche, quand elle n'était pas occupée.

Elle y restait pendant de longues heures enfermée avec elles. Il y a beaucoup de renseignements à prendre dans la conversation de la fille de boutique d'une marchande à la toilette. Françoise aussi avait profité de ces entretiens, car rien ne lui était étranger de ce qui concernait la naissance de Madeleine; elle en savait exactement la date, dans quel arrondissement était née la jeune fille, et le nom de son père véritable.

Elle n'ignorait pas davantage l'acte par lequel monsieur Augustin Frippart, en épousant mademoiselle Annette Corbineau, dite Joséphine Duparc, avait reconnu et légitimé les deux enfants de la mariée, précédemment inscrits sur les registres de l'état civil avec cette mention : « Et de père inconnu. »

Ces détails elle les tenait en partie de madame Frippart elle-même, en partie des dames qui, de temps à autre, l'honoraient de leur visite.

Mais à l'égard de la famille Frippart et des gens qui avaient des affaires avec elles, mademoiselle Françoise se tenait sur la réserve. Ce n'était pas ici le cas de bavarder.

Jugez donc une intrigue pareille, à laquelle était mêlé le nom de monsieur le baron de Latour-Eymeric, ex-conseiller d'Etat, ancien préfet, actuellement sénateur de l'Empire : cela méritait d'être traité avec adresse et discrétion.

Si donc mademoiselle Françoise avait été pour quelque chose dans cette course que Madeleine avait faite quelques jours auparavant dans le faubourg Saint-Germain, sous prétexte de livrer un châle de dentelles, certes personne n'en avait eu soupçon.

Les circonstances imposaient à Françoise une circonspection d'autant plus grande que madame Frippart détestait le baron de Latour-Eymeric, et qu'elle eût immédiatement chassé sa fille de boutique, si elle eût pu supposer entre eux la moindre connivence.

Cependant Françoise formait peu à peu, enflait, arrondissait son magot. Le clerc d'avoué sur lequel elle avait, en dernier lieu, reporté sa tendresse, se montrait aimable pour elle; il avait du métier, il possédait quelques ressources. Ce pourrait bien être le futur capitaine des pompiers d'une commune normande qu'elle avait rêvée.

En conséquence, elle travaillait activement à monter avec lui un cabinet d'affaires dont ils avaient déjà la clientèle sous la main : clientèle de brocanteurs et de marchandes à la toilette, qui créent beaucoup de créances véreuses; clientèle de débitants, maîtres d'hôtel garnis, limonadiers et restaurateurs, faisant grand trafic de fonds de commerce; enfin clientèle de gens riches, que l'administration de leur fortune ennuie, et qui s'en déchargent volontiers sur un agent d'affaires probe et intelligent. Tel était monsieur Léon Larapine, le clerc d'avoué de mademoiselle Françoise, auquel monsieur le baron Latour-Eymeric avait bien voulu promettre sa protection.

Pour ces motifs, la fille de boutique de la Frippart eût mis volontiers la main sur le mobilier de mademoiselle Léontine, la cocotte au canezou de guipure, si sa patronne eût voulu s'y prêter.

Mais comment, au milieu de tous ces intérêts, de tous ces calculs, qui s'agitaient autour de Madeleine, malgré l'active surveillance dont elle était l'objet, l'amour avait-il pu se mettre de la partie !

D'abord, parce que c'est un accident que les moralistes regardent comme inévitable en ces sortes d'affaires; en second lieu, parce que monsieur Augustin Frippart, auquel la surveillance de sa fille était en partie confiée, qui matin et soir la ramenait de l'atelier, qui souvent, après dîner, faisait avec elle un tour de promenade, était avant tout un de ces hommes de plaisir que les galants devinent, et par lesquels ils n'ont guère coutume de se laisser effrayer.

Sensuel par nature, gourmand, paresseux, et quelque peu *chappardeur*, l'ex-sergent d'infanterie ne s'était pas, comme on pense, marié avec mademoiselle Annette Corbineau, dite en galanterie Joséphine Duparc; il n'avait pas reconnu les deux enfants de celle-ci, pour se tuer en ce bas-monde de soucis et de travail. Ce qui l'avait séduit chez mademoiselle Corbineau, c'était sa profession de marchande à la toilette, parce que c'est avant tout un métier de femme, où le mari n'est qu'un satellite, il est vrai, mais un satellite qui vit aux dépens de l'astre principal.

Peu importait à maître Frippart, pourvu qu'il vécût bien, qu'il eût ses repas bien réglés, quoique modestes, sa demi-tasse après chaque repas, et le soir ses deux ou trois bocks de bière à consommer en fumant une pipe et en faisant ses deux mille de bézigue avec un camarade.

Nous dirons ailleurs quelques autres déportements d'Augustin Frippart, quand ce récit nous en fournira l'occasion.

Avant tout le sensuel ex-sergent voulait *exister*.

Exister, c'est-à-dire goûter les plaisirs de l'existence, se sentir vivre : c'est une bien belle expression parisienne.

A l'estaminet du *Rat-Blanc*, où d'habitude Frippart passait ses soirées, il y avait deux sociétés qui, dès l'origine, avaient mal vécu ensemble, celle des bourgeois et petits rentiers du voisinage et celle des artistes, très-agitée, très-bruyante, divisée en une foule d'écoles, ceux de la forme et ceux de la couleur, ceux de la tradition et ceux de la libre imitation de la nature, les classiques et les romantiques (vieux style), les idéalistes et les réalistes.

Tous ces gens-là buvaient beaucoup, fumaient beaucoup, et se disputaient jusqu'à se battre. C'était un mauvais voisinage.

Quand ils n'étaient pas en verve de se quereller à propos d'esthétique, presque toujours ils prenaient leurs voisins à partie; ils inventaient alors contre eux des *scies* déplorables, comme par exemple de chanter une chanson sans fin, n'ayant ni tête ni queue, et d'en reprendre le refrain en chœur obstinément, sans parler, sans reprendre haleine, pendant toute une soirée, ou bien d'entamer une conversation dont tous les mots s'agençaient de telle sorte que la dernière syllabe de l'un fût la première du mot suivant. On croyait saisir un sens, on écoutait; mais en vain.

Tout le monde concevra qu'à entendre dix ou douze garnements se livrer pendant deux heures à ces exer-

cices, on s'impatientât, on s'irritât, et finalement on voulût s'en aller pour ne plus revenir. Vingt fois les habitués paisibles du Rat-Blanc, le fruitier, le tripier, le charcutier, l'épicier, tous amis de Frippart et appartenant comme lui à la garde nationale, avaient menacé de choisir un autre lieu d'asile. Le limonadier avait eu toutes les peines du monde à les retenir. Parfois il y avait eu des trêves entre ses clients, mais jamais de paix définitive ; on était toujours à la veille d'une rupture. Puis tout à coup cet état d'hostilité avait cessé, les deux partis s'étaient entendus. Gilbert, Frippart et le maëstro Fiorentini, un vieux maître chapelle italien, dont il a déjà été question dans notre premier chapitre, avaient été les auteurs de cette réconciliation.

Plusieurs adeptes de la faction des rapins avaient rencontré Frippart avec sa fille, dont la beauté les avait surpris.

On s'était rapproché du marchand ; on lui avait offert des verres d'absinthe, des chopes, des grogs, qu'il acceptait volontiers.

Parmi ces jeunes gens, monsieur Gilbert Valcombe, ou plutôt de Valcombe, jouissait d'une certaine considération. C'était un des meilleurs élèves de l'atelier Cabanel, et il venait d'être admis à entrer en loge, au concours pour le prix de Rome. Or Gilbert s'était montré un des courtisans les plus assidus de Frippart ; il avait poussé la complaisance jusqu'à faire volontiers sa partie de bézigue, ce qui presque toujours entraînait l'artiste à payer le *gloria* de son adversaire. Ce dernier l'avait pris en affection et l'appelait son jeune ami.

Voyant que cette affaire lui tenait au cœur, les camarades de Gilbert s'étaient retirés un à un. Les artistes ont le respect du talent..... quand ils sont jeunes ; plus tard ce préjugé leur passe.

Le hasard voulut que Gilbert rencontrât souvent Frippart et sa fille pendant leur promenade du soir. Il agissait discrètement en ces occasions : il se contentait de serrer la main du marchand, saluait Madeleine et se retirait.

Puis l'on ne se vit plus qu'à de rares intervalles, et le silence se fit sur Madeleine au café du Rat-Blanc.

Le signor Fiorentini y venait quelquefois aussi pour lire les journaux et fumer sa pipe ; naturellement il s'était mis du côté des artistes. Vers cette époque, il lia connaissance avec Frippart, il l'accapara même un peu. Il avait appris, disait-il, que mademoiselle Madeleine avait une fort belle voix ; il désirait l'entendre. C'était Gilbert, n'en doutons pas, qui menait cette intrigue.

Le fait est que Madeleine chantait admirablement la chansonnette.

Elle avait, parmi ses compagnes, la réputation d'égaler au moins Thérésa, sinon de la surpasser, dans la *Femme à barbe*, la *Gardeuse d'ours*, et autres agréables inepties du répertoire de la *diva*.

Bref, Fiorentini entendit Madeleine et fut émerveillé. C'était un homme enthousiaste de son art.

Il dit au marchand qu'il serait regrettable de laisser en friche les admirables dispositions que la nature avait départies à sa fille, un soprano d'un timbre et d'une étendue extraordinaire ; du souffle, de l'élan, de la sensibilité ; qu'elle deviendrait une grande artiste, pourvu qu'on s'occupât d'elle, et finalement offrit de lui donner des leçons gratis.

Ce à quoi madame Frippart consentît, non sans s'être fait tirer durement l'oreille.

Il fallut même une petite mutinerie de Madeleine pour l'y décider.

Ce qu'avait cherché Gilbert en tout ceci, c'était un moyen de voir plus souvent Madeleine. Lui-même était musicien, il avait une belle voix de baryton ; il aiderait aux leçons, pensait-il. Mais le signor Fiorentini prit son élève au sérieux, et le calcul du jeune homme fut en partie déçu.

V

Le lendemain du jour auquel se rapporte la première scène de ce récit, vers huit heures, madame Frippart s'était remise en courses, toujours assisté de sa fidèle Françoise ; car si le soir elle faisait la chasse à courre, le matin c'était au gîte qu'elle venait surprendre sa trop fugitive clientèle. Elle arrivait au moment où la cocotte reçoit la visite de ses petits fournisseurs ordinaires, la laitière, porteuse de pain, blanchisseuse, elle passait sans mot dire devant la loge du portier, montait l'escalier d'un pied leste et venait sonner discrètement à la porte de sa débitrice. Celle-ci, sans défiance et la plupart du temps en pantoufles et demi-nue, s'empressait d'ouvrir et se trouvait face à face avec la Frippart, une vraie tête de Méduse.

— Ah ! je vous trouve enfin, madame, commençait aigrement la marchande.

Et la conversation prenait immédiatement les allures les plus violentes. Si la cocotte avait bec et ongles, on se querellait, on se menaçait, et finalement madame Frippart, assaillie de gros mots, était forcée de battre en retraite ; mais si c'était à une pauvre fillette que la marchande eût affaire, d'humeur paisible et déjà mal vue dans le quartier, la cocotte cédait, elle apaisait sa créancière par un à-compte, où bien on s'arrangeait... *à tempérament*.

Vers onze heures, madame Frippart se dirigeait de préférence vers la demeure de celles de ces dames qu'elle soupçonnait d'avoir *quelqu'un* à déjeûner. Elle entrait et présentait sa facture ou son billet en souffrance. Suivait une altercation dont le bruit se faisait entendre jusque dans la salle à manger. Le *monsieur* s'informait de ce qui se passait, payait ou prenait des engagements, et le tour était joué.

Il arrivait même parfois que cette peu galante surprise avait été convenue d'avance entre la Frippart et sa cliente.

La marchande à la toilette vend, c'est son métier, et se fait payer comme elle peut.

Ce jour-là, madame Frippart rentra vers dix heures chez elle ; à dix heures et demie, une voiture vint s'arrêter à l'une des extrémités de la rue qu'elle habitait. Un jeune homme en descendit, tout vêtu d'une étoffe gris-clair de demi-saison, ganté de frais, le binocle à l'œil, et portant un léger paletot sur son bras gauche. Il dit quelques mots au cocher, et s'éloigna en frappant sur la pierre du trottoir du bout de son stick.

C'était monsieur le vicomte Victor de la Carlinière, ex-élève de l'institut des jeunes de langues, annexé au collége Louis-le-Grand, apprenti diplomate, en ce moment traducteur attaché au cabinet du ministre des affaires étrangères.

Une sorte de dandy vulgaire, bien peigné, bien cravaté, avec une assez belle figure brune, dont on remarquait les favoris noirs, taillés en côtelettes. Fils unique de monsieur le vicomte de la Carlinière, lieutenant-colonel de cavalerie, mort depuis quelques années, et de madame Brigitte de la Carlinière, qui, devenue veuve, avait longtemps partagé ses affections entre lui et deux carlins, Victor avait subi jusqu'à vingt et un ans, le joug de la tendresse maternelle. A cette époque, sa mère, ne parlant pas de le mettre hors de page, il avait dû recourir à un stratagème assez ingénieux pour s'affranchir. Un jour que madame la vicomtesse était absente, il avait assailli ses doguins à grands coups de cravache.

De là une inimitié terrible entre ses animaux et le jeune vicomte. Sitôt que ce dernier apparaissait, les cerbères éclataient en aboiements furieux ; s'approchait-il pour les calmer, leur colère se tournait en rage.

Naturellement la douairière avait pris parti pour ses chiens, Victor s'était révolté contre la partialité de sa mère; ainsi la paix du ménage de la Carlinière avait été profondément troublée et Victor avait dû quitter la maison.

Il avait de l'adresse, de l'entre-gent, de l'ambition; mais, en sa qualité de jeune de langues, à quoi pouvait-il aspirer? A une petite place de drogman ou d'élève-consul, tout au plus, à raison de son titre d'attaché au cabinet du ministre, à un consulat de deuxième classe. Or, ses visées était plus hautes: il lui fallait entrer de plein saut dans la diplomatie, au moins comme attaché d'ambassade, car il avait à ses trousses une meute de créanciers, bien autrement incommodes que les carlins de madame sa mère.

Avec cinq mille livres de rentes que lui avait laissé feu le vicomte de la Carlinière, il trouvait moyen de dépenser vingt mille francs, et cela durait depuis cinq ans. Au fait, toute sa fortune était engagée, à quelques milliers de francs près; ses fournisseurs devenaient exigeants, ses usuriers le harcelaient. Les plus hargneux menaçaient d'informer la douairière de cette situation Partir comme simple drogman ou comme élève-consul, c'eût été les pousser à mettre le feu à ses affaires. Le titre d'attaché d'ambassade au contraire pouvait lui ouvrir la voie des honneurs et le mener à un riche mariage; sans doute en l'obtenant réussirait-il soit à apaiser la meute qui aboyait après lui, soit à engager sa mère à lui venir en aide.

Mais, à moins d'avoir des protections hors ligne, on ne devient pas facilement attaché d'ambassade. Le vicomte était donc à l'affût de protecteurs assez puissants même pour forcer la main, le cas échéant, au ministre des affaires étrangères. Telle était la pensée qui avait conduit le jeune de la Carlinière dans cette ruelle écartée du quartier des Martyrs.

Après avoir jeté un coup d'œil à droite et à gauche pour s'assurer qu'il n'était pas aperçu, il pénétra dans la boutique de la marchande à la toilette.

Monsieur Frippart était absent; la marchande et sa demoiselle de magasin s'occupaient de retaper quelques vieilles hardes qu'on avait rapporté du dégraissage.

— Bonjour, *même* Frippart, dit familièrement l'ex-jeune professeur de langues; la santé est bonne ce matin?

— Et la vôtre, monsieur le vicomte, répondit la Frippart en arrêtant son aiguille.

— Parfaite. Et mademoiselle Françoise? Toujours alerte, toujours prête à habiller ces dames ou bien à les déshabiller.

— Toujours, répondit la fille de boutique. Précisément nous parlions de vous ce matin et de mademoiselle Amanda, à laquelle nous voulions aller rendre visite.

— Inutile en ce moment, mes toutes belles; Amanda n'a pas le sou. Vous la verrez d'ailleurs peut-être demain.

— Est-ce qu'il lui faudrait quelque chose? demanda la marchande.

— Oui, je crois, toute une toilette.

— Dans le beau?

— Dans ce qu'il y a de plus beau.

— J'ai son affaire. Pourvu qu'elle ait deux cents francs dans sa poche nous nous arrangerons. C'est pour rien.

— Pour rien? répéta le vicomte. Je préfère cela.

— Toujours plaisant, ce cher monsieur de la Carlinière.

— Madame Frippart, reprit le vicomte, j'aurais quelque chose à vous dire.

— Alors entrons dans l'arrière-boutique.

Et la marchande se dirigeait vers la porte vitrée par laquelle on communiquait d'une pièce à l'autre, quand mademoiselle Léonie, la fillette récemment sortie de l'hôpital, qui demandait pour deux mille francs de meubles à tempérament se présenta.

C'était une charmante blonde, svelte, distinguée, avec de beaux yeux bleus, un profil grec, une peau fine comme du satin, et une abondante chevelure d'un ton Véronèse, dont les boucles avaient de chauds reflets de bronze florentin,

Mais la maladie, un chagrin d'amour, disait-on, avait amaigri ses traits, décoloré ses joues, et tracé autour de ses paupières un cercle bleuâtre.

Elle était pauvrement vêtue, mais sa modeste toilette, elle la portait encore avec une rare élégance.

— Ah! vous voilà, chère petite? dit la marchande en l'apercevant. Vous avez donc été malade?

— Et pendant ce temps le propriétaire, à qui je devais deux termes, a saisi et vendu mes meubles, répartit la jeune femme avec un sourire attristé.

— Vous l'aimiez donc, ce scélérat de Victor?

Mademoiselle Léonie s'abstint de répondre.

— Il vous a quittée et vous êtes tombée malade de chagrin?

— C'est un peu cela, madame Frippart.

— Il y en a bien d'autres qui ont été délaissées, oh! cruellement délaissées, répliqua sentimentalement la marchande, et qui ne sont pas allées à l'hôpital pour cela. On en perd un, ma chère, on en prend quatre.

— Une belle morale que vous prêchez, madame Frippart, fit observer l'ex-jeune de langues en riant.

— Vous savez pourquoi je suis venue? reprit la lorette.

— Monsieur Frippart m'en a parlé. Vous voulez des meubles?

— Oh! bien modestes.

— Dans les prix de deux mille francs?

— Oui, quinze cents à deux mille.

— Eh bien! ma chère enfant, je suis fâchée de vous le dire: en ce moment, c'est impossible.

— Vraiment... et pourquoi?

— Là, vrai, vous êtes trop maigre.

— Trop maigre!

— Comment voulez-vous que je fasse une avance de deux mille francs à une femme qui n'a que la peau et les os?

— Oh! maman Frippart, c'est bien vilain ce que vous me dites.

— C'est la vérité!

— Vous m'en avez déjà fourni un mobilier: je vous ai souscrit des billets et je les ai toujours exactement payés.

— Je ne dis pas le contraire. Certainement, ma mie, vous êtes de bonne paye; mais refaites-vous un peu, reprenez de l'embonpoint, et puis nous verrons.

La gentille Léonie hasarda encore quelques observations, mais tout fut inutile. Madame Frippart avait dit son dernier mot et n'en voulut pas démordre.

— Françoise, reprit-elle en s'adressant à sa fille de boutique, à onze heures précises vous irez chercher Madeleine.

— Oui, madame.

La marchande entra dans son arrière-boutique, en invitant le vicomte de la Carlinière à la suivre.

— Elle m'intéresse, moi, cette petite, dit l'ex-jeune de langues quand il fut seul avec madame Frippart.

— Ah! mauvais sujet, celle-là aussi?

— Si vous voulez être accommodante, mame Frippart, vous pourrez lui fournir ses deux mille francs de meubles; vous pourrez même aller jusqu'à trois mille.

— Avec votre aval? demanda ironiquement la marchande.

— Du tout, sur facture acquittée.

— Et comment cela?

— J'ai un ami richissime, qui m'arrive de province dans quelques jours; il vient pour se former un peu, le cher garçon. Je lui ferai connaître Léonie et il payera ses meubles.

— De cette façon-là, j'accepte.

— Mais vous ferez crédit à Amanda. Songez donc deux cents francs, c'est cher.

— La robe, jupe et corsage de même, en satin rayé, rose et gris-perle ; le gris-perle rehaussé d'une guirlande de fleurettes: du pur pompadour, quoi! La tunique en satin jaune-paille uni, si ce n'est un quadrillé très-espacé de petites abeilles brochées dans l'étoffe. Relevés de satin noir, col et manchettes de Malines. Hein! qu'en dites-vous?

— Et à la taille d'Amanda?

— Comme si ç'avait été fait pour elle.

— Quarante francs par mois.

— J'y consens, mais d'abord les meubles seront livrés et payés.

— Impossible, mame Frippart. Il nous faut la toilette pour le vendredi saint.

— Qu'y a-t-il donc le vendredi saint?

— Concert spirituel chez madame d'Almeros, dans son hôtel des Champs-Élysées, à onze heures du matin ; grand déjeûner de soixante couverts à midi. Tout le Paris du demi-monde y sera.

Un frais éclat de rire retentit dans le magasin.

— C'est avec ces dames qu'on fera un concert spirituel? demanda Madeleine, que la fille de boutique avait ramenée.

— Pourquoi pas, espiègle? dit le vicomte en venant s'appuyer au chambranle de la porte.

— Mais, monsieur Victor, elles sont toutes trop *grues* pour cela.

— Aussi ne s'agit-il pas, chère belle, répondit l'ex-jeune de langues, d'un concert où il faille avoir de l'esprit.

— A la bonne heure!

— On appelle concert spirituel celui où l'on fait de la musique sacrée.

— De la musique sacrée pour les cocottes? fit observer Madeleine; c'est encore assez drôle.

— Retirez-vous de là, vous, mauvais sujet, reprit brusquement la marchande en écartant le vicomte de la Carlinière, et vous, Madeleine, je vous défends d'écouter ce que nous disons.

A ces mots, elle referma la porte vitrée, et, se tournant fort irritée vers le jeune homme?

— Vous faites la cour à ma fille, reprit-elle, et cela me déplaît.

— Ah ! par exemple, mame Frippart, répondit le vicomte, que le diable m'emporte si j'y pense!

— Oui, oui. Hier encore, vous êtes allé l'attendre au sortir de l'atelier et l'avez promenée.

— Mais pas du tout, maman Frippart. A quelle heure?

— A six heures.

— A six heures je revenais de Longchamps, où j'étais allé, avec deux membres du Jockey, voir la piste, qu'on remet en état pour les prochaines courses du printemps.

La marchande s'apaisa un peu, et, revenant à ses idées mercantiles:

— Que je voie ce que me doit Amanda, poursuivit-elle.

Elle prit l'espèce de répertoire, coté par lettres alphabétiques, qui lui tenait lieu de grand-livre, et fit mine de l'ouvrir. Mais le vicomte, le lui ôtant des mains:

— Oh! maman Frippart, laissons ces chiffres, je vous prie, murmura-t-il; rien qui m'agace comme les chiffres. Causons plutôt de Madeleine, si vous voulez bien. Vous dites donc qu'elle est rentrée seule hier soir, et qu'elle s'est fait reconduire par quelqu'un?

— Je l'ai cru un instant.

— Il faut veiller à cela. Il ne manque pas de cabotins dans ce quartier, de rapins, — des fauves à la dent aiguë, — qui ne feraient qu'une bouchée de votre poulette.

— J'y ai l'œil, monsieur de la Carlinière, ne l'oubliez pas vous-même et faites-en votre profit.

— Vous vous êtes toujours méfiée de moi, chère madame. Eh bien! là, vous avez tort. Je sais que vous cherchez à établir Madeleine...

— Qui vous l'a dit? exclama la marchande.

— Il y a de par le monde certain baron qui entretient à ses gages une foule de gens pour rechercher à son compte les vieux meubles et les jeunes beautés: un de ces limiers, mâle ou femelle, a passé par ici.

— C'est faux. D'ailleurs comment, diable! savez-vous cela ?

— Tout se sait. Maman, vous n'avez pas fait là un trop mauvais rêve; s'il se réalisait, Madeleine, deviendrait la lionne du monde élégant. Seulement, si vous voulez n'agir qu'à votre tête, sans consulter personne, vous ne réussirez pas.

— Pourquoi cela?

— Expliquons-nous, mame Frippart.

L'ex-jeune de langues s'accota au dossier de sa chaise et plaça familièrement une de ses jambes sur l'autre.

— Vous avez quelquefois assisté aux courses? reprit-il.

— Parbleu ! D'où croyez-vous que je sorte? d'une boîte à surprises?

— Avez-vous attentivement regardé courir les chevaux? Vous êtes-vous rendu compte de toute l'adresse, de toute l'intelligence qu'ils déploient? Avez-vous remarqué comme ils sont prêts à partir au signal, comme ils ont soin de ménager leurs forces sans se laisser trop distancer ; enfin comme, au dernier tournant, rassemblant tout ce qui leur reste d'énergie, ils s'élancent pour gagner la corde et arriver les premiers au poteau?

— Ma foi! mon cher monsieur de la Carlinière, je ne me suis jamais occupée de tout cela.

— Alors vous ne savez pas ce que c'est qu'un cheval de course.

— C'est possible.

— Vous croyez peut-être que le premier poulain venu, pourvu qu'il ait du sang, du fond et du jarret, peut faire un cheval de course? Détrompez-vous. Il faut de plus qu'il reçoive une éducation longue et pénible, en un mot, qu'il soit *entraîné*.

— Où voulez-vous en venir, monsieur le vicomte?

— A dire que vous ne savez pas davantage ce que c'est qu'une de ces reines du demi-monde, dont tout Paris s'entretient et veut connaître les aventures.

— Qu'est-ce, voyons?

— Ce sont des femmes *entraînées*.

— Entraînées à quoi?

— A toutes sortes de coquetteries, de perfidies, de prodigalités, de folies sans nom. C'est ainsi qu'elles nous captivent, c'est ainsi qu'elles nous inquiètent, qu'elles nous torturent, qu'elles nous ruinent, et que, tout en les détestant, nous nous cramponnons à elles sans pouvoir nous en détacher.

— Oh! dit la marchande.

— Souvenez-vous de ceci, mame Frippart. En supposant que votre jolie Madeleine devînt la maîtresse en titre du baron, si elle était avec lui douce, aimable, d'autant moins exigeante qu'elle ne saurait pas même dépenser l'argent qu'il lui donnerait, avant un mois il en serait fatigué.

— Et vous osez me dire de pareilles choses, à moi, une mère? interrompit la marchande avec une feinte indignation.

— Qui veut la fin veut les moyens. Au fond, ma chère, nous nous entendons parfaitement. Eh bien ! vous donnez une mauvaise éducation à Madeleine.

— Comment l'entendez-vous?

— Vous la mettez en apprentissage. Est-ce que par hasard vous voudriez en faire une ouvrière?

— Honnête, mais horriblement malheureuse. Certes, non.

— De façon ou d'autre, de la main gauche ou de la main droite, il faut qu'elle soit une grande dame, qu'elle ait hôtel, chevaux, voitures, laquais, un état de maison princier, des toilettes ébouriffantes; qu'elle écrase toutes ses rivales par son luxe. Elle a dix-sept ans aujourd'hui ; il est urgent qu'elle voie le monde où elle doit vivre.

— Et qui l'y présentera? dit la marchande éblouie.

— Moi. Vendredi prochain, Amanda et moi la conduisons au concert spirituel de la comtesse d'Almeros. Ça vous va-t-il?

— Et sa toilette?

— Une toilette de jeune fille, simple, mais très-élégante. Voyons, maman Frippart, ce n'est pas cela qui vous gêne.

— Non; mais vous savez que je ne confie pas facilement ma fille, surtout à des mentors de votre espèce, monsieur le vicomte de la Carlinière, pour qui rien n'est sacré.

— Je commence par vous jurer ma parole d'honneur que je n'ai aucune intention sur Madeleine.

— Alors quel intérêt vous fait agir?

— Sans détour, mame Frippart, j'ai à peu près dissipé ma fortune; tout ce que je possède, je le dois, et madame ma mère, à qui je souhaite du reste de longs jours, n'a pas du tout envie de me laisser son héritage. A cette heure, il est urgent que je sois nommé au moins deuxième attaché d'ambassade. J'ai des amis, mais ce sont des gens sans influence. J'ai donc besoin de protections sérieuses. Eh bien! là vraiment aujourd'hui l'on n'en trouve que par les femmes... Amanda et moi, nous lancerons Madeleine; elle est jeune, elle est charmante, elle ne manque pas d'esprit. Je suis sûr d'en faire d'ici à peu de temps une des femmes les plus recherchées de Paris; en retour, elle me fera obtenir ce que je veux.

La marchande était devenue pensive. Elle se grisait d'ambition et de convoitise aux paroles de monsieur de la Carlinière.

— C'est convenu? reprit-il.

— J'y réfléchirai, répondit-elle.

— Vous savez, l'affaire de Léonie et de ses meubles tient toujours?

La marchande fit un geste d'assentiment.

— Vous fournirez la toilette d'Amanda?

— Soit. Elle me fera un billet à quatre-vingt-dix jours, auquel vous mettrez votre aval.

— Adieu, mame Frippart, ajouta le vicomte. Amanda viendra vous voir demain.

— Qu'elle vienne ce soir, à la tombée de la nuit.

Le vicomte se leva, fit en traversant le magasin un geste amical à Madeleine, et disparut, laissant madame Frippart abasourdie.

VI

Dans une salle d'attente qui précédait le cabinet où maître Grosbec, avocat, donnait ses consultations, monsieur le sénateur, baron de Latour-Eymeric, avait pris place parmi les nombreux visiteurs qui, pour parler le langage classique, venaient en ces lieux consulter l'oracle de Thémis.

Les clients affluaient chez maître Grosbec.

C'était un homme d'environ cinquante ans, gros, court, voûté des épaules, avec une figure socratique, nez retroussé, yeux à fleur de tête, lèvres lippues et front complétement chauve.

Il y avait dans son regard et dans son sourire cette sorte de bonhomie railleuse que contractent les gens de certaines professions par suite de la nécessité où ils se trouvent d'écouter continuellement et de persifler des imbéciles.

Dans le commerce ordinaire de la vie, maître Grosbec pouvait être aussi bon garçon qu'un autre; mais dès qu'il s'agissait de traiter une question de droit, pour peu qu'on se hasardât à discuter avec lui, il devenait aussitôt taquin et rageur: comme un homme qui a longtemps défendu la veuve et l'orphelin, — à moins qu'il ne les ait attaqués, — et qui, inviolable sous sa robe d'avocat, s'est accoutumé à houspiller et à blaguer impunément quiconque.

Certes on ne venait pas pour son plaisir consulter l'avocat Grosbec.

En réalité, que venait-on lui demander? Quelle pouvait être, vu le point de droit et le point de fait, la meilleure manière de se faire berner, duper, plumer par les avocats, avoués, arbitres, experts et autres variétés de fauves, que Rabelais appelle chats fourrés.

On avait donc toute sorte de déboires à subir quand on venait à ses consultations, et c'était précisément pour cela qu'on s'y pressait, les hommes étant ainsi faits qu'ils s'acharnent de préférence à fréquenter les lieux où il n'y a que des coups à recevoir.

Le mobilier de la pièce où il accueillait ses clients consistait en une bibliothèque, quelques fauteuils de damas vert et un bureau devant lequel l'avocat était assis, vêtu d'une robe de chambre et une toque sur la tête.

Tout cela n'était pas d'un aspect folâtre; mais il appartient à dame Justice de faire comprendre aux gens qui approchent d'elle qu'on ne va pas s'y frotter pour son plaisir; sans cela, elle perdrait tout prestige.

Quand monsieur le baron de Latour-Eymeric, — un homme grand, svelte, de belle figure, un peu aquiline, les yeux bruns au regard bienveillant, le nez fin, la bouche sérieuse, le front découvert, les cheveux déjà rares, — fut introduit, maître Grosbec, devinant à son attitude, à ses manières, et surtout à la rosette multicolore qui brillait à sa boutonnière, un personnage de quelque importance, salua de sa toque et, poussant un fauteuil vers son client, l'engagea du geste à s'asseoir.

— Monsieur, dit le baron, je viens vous consulter pour un ami qui habite en ce moment la campagne. J'ai fait moi-même quelques études de droit, mais je me suis surtout occupé du contentieux administratif; or c'est d'une affaire d'état civil qu'il s'agit.

— Voyons, monsieur, dit l'avocat.

— Je désire avant tout savoir le prix de votre consultation.

— Oh! murmura maître Grosbec en allongeant les lèvres: vingt francs, pour une consultation simple; pour une consultation écrite, cela peut aller jusqu'à cinquante francs, jusqu'à cent francs même, selon l'importance du travail.

Le baron de Latour-Eymeric tira de son portefeuille un billet de cent francs, qu'il plaça sur la cheminée. Maître Grosbec prit le billet, y jeta un coup d'œil, le plia et le mit, à côté de lui, sous un serre-papier.

— Il y a quelques vingt-cinq ans, continua le baron, mon ami était étudiant en droit à Paris. Il a un peu mené la vie de garçon; il avait certaines habitudes parmi ces femmes qui font profession de galanterie, et il a eu de l'une d'elles un enfant, une petite fille.

— Cela peut arriver à tout le monde. *Qui veut les moyens veut la fin*, fit observer maître Grosbec d'un ton narquois.

Le baron garda son attitude correcte et ne se dérida pas.

— Mon ami fut reçu docteur en droit, continua-t-il. Alors il comprit qu'il était temps d'envisager la vie sous ses aspects sérieux; il se fit nommer à des fonctions d'abord modestes, mais qui étaient un premier pas dans une carrière des plus honorables, et partit pour la province.

— Laissant là sa petite fille?

— Il avait remis à la mère une somme suffisante pour subvenir aux frais de l'éducation de cet enfant. Mon ami se maria; quant à la maîtresse délaissée, elle épousa un ancien sous-officier d'infanterie, qui, par contrat de mariage, reconnut les deux enfants. J'ai oublié de vous dire que cette femme, avant de connaître mon ami, avait eu un petit garçon d'une autre personne.

— Les deux enfants se trouvèrent ainsi légitimés?

— Je voudrais savoir, monsieur, si la situation de la petite fille est régulière, aux yeux de la loi, si celui qui l'a reconnue est bien réellement son père, s'il en a absolument tous les droits.

— Mais tous, monsieur.

— Vous ne connaissez aucun moyen d'attaquer cette situation.

— Aucun.

— Cela place mon ami dans une position cruelle. Il n'a pas eu d'enfant, lui, et il regrette cette petite fille, qui est devenue à cette heure une jeune personne charmante.

— Quel âge a-t-elle?

— Dix-sept ans et demi.

— Eh bien? votre ami ne pourrait pas même l'adopter à sa majorité, attendu qu'il faudrait pour cela qu'il lui eût fourni des secours et donné des soins non interrompus pendant six ans; or, de dix-sept à vingt et un, le temps à courir n'est plus que de quatre ans. Mais, ajouta maître Grosbec, cela est une difficulté de fait que l'on pourrait tourner.

— N'y songeons pas, interrompit vivement le baron. Pour arriver à une adoption, il serait avant tout nécessaire de s'arranger avec les parents, et tout arrangement avec ces gens-là est impossible. Avouez, monsieur, reprit-il, que la loi a parfois des rigueurs bien absurdes. Et si ces époux, qui, grâce à une fiction en partie mensongère, sont devenus les maîtres de la fille de mon ami, exercent une profession suspecte....

— Quelle profession? demanda maître Grosbec.

— La femme est marchande à la toilette.

— Mais la profession de marchande à la toilette n'est pas, au point de vue légal, une profession suspecte; chacun peut faire son commerce comme il l'entend, vendre des robes, des bijoux, du linge, à la toilette ou autrement, pourvu qu'il observe les règlements y relatifs et paye régulièrement sa patente. Il y a des marchands à la toilette qui sont de fort honnêtes gens.

— Bien. On sait au milieu de quel monde opèrent ces gens-là, quels sont leurs tenants et leurs aboutissants.

A ces mots, le baron de Latour-Eymeric se leva et se mit à se promener à grands pas dans le cabinet.

La consultation semblait vouloir prendre des allures batailleuses. Maître Grosbec s'empara du billet de cent francs et le glissa dans sa caisse.

— Sauvons la provision, pensait-il.

— Faut-il tout vous dire? poursuivit le baron. Nous savons de source certaine qu'en ce moment même on prépare la toilette de cette jeune fille pour l'envoyer à un concert spirituel que doit donner prochainement la prétendue comtesse d'Almeros. Or, quand on produit sa fille dans un pareil monde, quand on l'affiche à ce point, c'est qu'on veut la vendre.

— Je ne dis pas le contraire, répondit flegmatiquement maître Grosbec, qui, toujours à cheval sur son code, n'était pas homme à se laisser désarçonner, même par un client ayant une rosette multicolore à sa boutonnière. Mais moi, qui ne puis envisager les choses qu'en jurisconsulte, je vous dirai : Y a-t-il un délit dans l'espèce, par exemple, celui d'excitation à la débauche ?

— Monsieur, voilà un bien gros mot.

— En effet, si l'on réussissait à établir le fait d'excitation à la débauche, délit prévu par les articles 334 et 335 du code pénal, il est évident que le père et la mère pourraient être privés des droits à eux accordés par nos lois sur la personne et les biens de leur enfant.

— Eh! nous ne voulons pas d'un procès de ce genre, interrompit le baron avec impatience.

Mais il avait tenu à consulter l'oracle, il avait même payé fort cher pour en approcher; bon gré, mal gré, il devait subir sa consultation jusqu'à la fin, quelle qu'en fût l'amertume. Maître Grosbec continua sans sourciller :

— Encore faudrait-il qu'il y eût un fait palpable à leur opposer, un *corpus delicti*, comme nous disons, nous autres criminalistes, et non pas la simple inconvenance de permettre à leur fille d'assister à un concert spirituel chez madame la comtesse d'Almeros. En outre, il serait nécessaire que, dans une cause de ce genre, les intéressés, c'est-à-dire les parents de la jeune fille, ceux à qui serait dévolu par la loi, à défaut du père et de la mère, le soin de veiller sur elle, intervinssent.

— Assez, assez, monsieur.

— A moins que les faits d'excitation à la débauche fussent notoires et que des voisins les dénonçassent.

— Ah! de grâce.

— Auquel cas, le parquet, à défaut d'intéressés, se chargerait lui-même de la poursuite dans l'intérêt de la vindicte publique.

Chacune des paroles que venait de prononcer maître Grosbec avait été un supplice pour le baron, parce que ces mots d'excitation à la débauche, de délit notoire, de dénonciation par les voisins, de poursuites au nom de la vindicte sociale, semblaient atteindre sa fille, cette jolie Madeleine, dont il connaissait la candeur et la sensibilité exquise. Il se sentait cruellement outragé dans son enfant, dans ce qu'il avait maintenant de plus cher au monde.

A peine l'avocat eut-il fini qu'il se laissa retomber sur son fauteuil outré de colère.

Il fut un instant à se calmer, à reprendre haleine.

Maître Grosbec se taisait, et du bout de son canif, il ébarbait distraitement une plume.

— Pardonnez mon émotion, monsieur, reprit monsieur de Latour-Eymeric; elle s'explique par la vive affection que je porte à mon ami. Croyez bien d'ailleurs qu'il n'est point dans mon intention de contester les renseignements que vous avez bien voulu me donner; seulement, je déplore que la loi se trouve, vu les circonstances, protéger précisément, des deux familles qui nous occupent, celle qui doit lui sembler la moins digne d'intérêt.

— Mais vous vous trompez encore, répondit maître Grosbec, qui ne pouvait résister à sa manie frondeuse et agressive : la fille de votre ami n'a qu'une famille, et cette famille vit sous l'empire du droit commun, dont nos codes lui garantissent la possession.

— Bah! que la fille de mon ami appartienne par sa mère à une famille et à une autre par son père, c'est un fait qu'aucune argumentation ne saurait détruire.

— Oui, mais un fait extralégal.

— Eh bien! continua le baron, qui se hérissa tout à coup, est-ce que vous allez mettre en parallèle des gens riches, titrés, de tout points honorables, avec des industriels de bas étage, vivant d'un métier interlope et pour s'enrichir disposés à faire argent de tout, même de leur fille ?

— Non, certes; mais s'il prenait fantaisie à votre ami de revendiquer son enfant, je dis que la loi le débouterait et qu'elle aurait raison.

— Qu'elle aurait raison! répéta monsieur de Latour-Eymeric en appuyant sur chaque mot comme pour en faire sentir l'énormité.

— Comment! monsieur, répliqua l'avocat en s'indignant à son tour, voilà un père qui a délaissé sa fille, qui pendant dix-sept ans ne s'en est plus inquiété....

— C'est une erreur de jeunesse.

— Non: c'est une erreur de toute sa vie d'homme raisonnable, calculateur et probablement ambitieux.... Et voilà, d'un autre côté, une mère qui a élevé son enfant, qui, en se mariant, l'a fait légitimer, qui l'a rachetée de la bâtardise, qui a réussi, dites-vous, à en faire une jeune personne charmante, et ce serait sur le père que la loi devrait reporter toutes ses tendresses? Et parce qu'il n'a pas eu d'enfants de son mariage légitime, qu'il s'aperçoit aujourd'hui que sa fille lui manque, qu'elle serait la joie de sa maison, qu'elle pourrait

y attirer quelque illustre alliance, il faudrait qu'on s'empressât de déposséder la mère à son profit?

— Mais la mère est une coquine, exclama le baron d'une voix altérée par la douleur et la colère.

— Soit, dit Grosbec, toujours impassible. Constatons contre elle des faits délictueux, recueillons des témoignages, déposons une plainte, — je ne vois point, par exemple, à quel titre nous pourrions intervenir; — en un mot, intentons un procès à cette femme. Si elle est coupable, la justice saura la frapper; jusque-là, les précédents sont pour elle, elle a une possession d'état que la loi doit lui maintenir.

Monsieur le baron de Latour-Eymeric se leva, prit son chapeau, et fit un quart de conversion du côté de l'avocat en disant :

— Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Maître Grosbec eut à peine le temps de lui dire :

— Monsieur, désirez-vous avoir ma consultation par écrit?

— Oh! non, oh! non, s'écria le baron.

Et il s'esquiva, laissant l'avocat en possession du billet de cent francs, dépouille opime qu'il lui abandonnait.

Monsieur le baron de Latour-Eymeric rentra dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, encore tout endolori des rudes étrivières par lesquelles maître Grosbec l'avait fait passer.

Dans ce que les gens du monde sont convenus d'appeler péchés de jeunesse, il y trop souvent une foule de plats égoïsmes, de lâchetés, d'outrages aux lois les plus saintes de la nature, qu'ils pardonnent volontiers, pourvu qu'en écornant d'ici, de là, la morale et la pudeur publique, les coupables aient réussi à faire leur chemin.

Tandis que l'homme de cœur qui a courageusement assumé la responsabilité de ses actes est blâmé d'avoir ainsi embarrassé sa carrière et compromis sa fortune.

Que l'ancienne maîtresse du baron fût une femme ignoble, qu'il eût raison de vouloir lui reprendre Madeleine dans l'intérêt même de celle-ci, nul doute à cet égard.

Mais qu'il fût lui-même à l'abri de tout reproche, non certes. C'était lui qui avait délaissé sa fille, qui l'avait oubliée pendant dix-sept ans, qui par cet abandon l'avait mise à la merci des époux Frippart... Et quand il s'était permis d'incriminer la loi, parce qu'elle le gênait, maître Grosbec avait loyalement agi en rejetant sur lui la part de responsabilité qui lui incombait.

Il est bon qu'on mette à leur place ces fanfarons de vertu, riches, titrés, bien apparentés, qui font étalage de leur honorabilité de convention, et se souviennent de leurs devoirs tout juste quand ils y ont intérêt.

— Eh bien! demanda la baronne à son mari, que vous a dit cet avocat?

C'était une femme du même âge à peu près que le baron, imbue de toutes sortes de préjugés et de fanatismes, mais excellente au fond et jugeant tout, hommes et choses, avec une rare indulgence.

Elle avait été belle autrefois et coquette comme toutes les femmes; mais elle avait abdiqué toute prétention depuis qu'elle avait vu blanchir, parmi ses cheveux noirs, les premières fleurs du cimetière, et s'était jetée dans la dévotion.

Il y avait en elle, à la surface, une catholique féroce, mais au fond une chrétienne pleine de douceur et de charité.

Elle n'avait vu Madeleine qu'une fois et l'aimait d'une affection plus tendre et peut-être plus profonde que celle du baron.

— Rien de bon, lui répondit ce dernier. Il s'est évertué à me convaincre qu'au point de vue légal, tous les droits sont du côté des époux Frippart et tous les torts du mien.

— Il fallait s'y attendre. Comme l'a surabondamment prouvé ce bon monsieur Veuillot, ces gens-là sont tous matérialistes, et leurs lois sont athées.

— Ah bah! dit le baron, qui était rebattu de ces sornettes.

— Mais vous vous obstinez à consulter les robins. Cela vous amuse.

— Diable! si c'est vrai.

— Ils n'ont jamais qu'à vous opposer le fait brutal.

— Mais vous faites erreur, ma chère, fit observer monsieur de Latour-Eymeric. Bien au contraire, la réalité des faits n'est rien pour ces enragés abstracteurs de quintessence; c'est toujours la légalité de certaines situations qu'ils invoquent. Pour maître Grosbec, c'est le sieur Frippart qui est le père de Madeleine; il n'en saurait reconnaître d'autres. A l'écouter, je croyais entendre Bartholo répéter : « La forme, monsieur, la forme! »

— Voilà où nous ont conduits nos gouvernants, reprit dogmatiquement la baronne, en cherchant toujours à amoindrir la puissance de l'Eglise. Si elle était restée dépositaire des actes que l'on appelle aujourd'hui de l'état civil, si toutes les affaires concernant les naissances, les mariages, les décès et les constatations y relatives, ressortissaient encore au tribunal de l'évêque...

— Eh! ma chère, interrompit le baron, vous remontez au déluge. Il faudrait pour cela supprimer la Révolution, et cela n'est pas facile.

— Non-seulement la Révolution, mais encore toutes ces pragmatiques, tous ces concordats, qui l'ont préparée en ruinant la suprématie pontificale. Le temps auquel je voudrais revenir est celui où le droit-canon avait force de loi chez nous, comme dans tous les pays catholiques, où les *décrétales*, les *clémentines*, les *extravagantes*...

— Les extravagantes aussi? hasarda le baron.

— Oui, monsieur, les extravagantes. Est-ce que vous allez plaisanter sur ce mot? Tenez, vous avez toujours été voltairien, et c'est du plus mauvais goût. Vous êtes allé consulter un avocat qui ne vous a dit que des sottises; moi, j'irai consulter un saint prêtre, qui me donnera un moyen de sortir de la triste situation où nous sommes. Au revoir, monsieur.

— Sacrebleu! quelle journée! disait à part lui le baron resté seul. Je vais chez maître Grosbec et je n'entends parler que de reconnaissance d'enfant, de légitimation, de puissance paternelle, de possession d'état, au sujet de gredins qui bien sûr vendront ma fille, si je ne les en empêche; je rentre ici et je tombe dans les *extravagantes*... Allons faire un tour au cercle; nous y trouverons peut-être quelqu'un pour organiser une partie de bouillotte.

Et le baron sortit en disant à son valet de chambre :

— Qu'on ne m'attende pas pour dîner.

VII

La comtesse Georgina d'Almeros s'était fait construire, près de l'ancienne barrière de l'Etoile, non loin de l'arc de triomphe, et sur l'une des avenues qui viennent y aboutir, un admirable petit hôtel de style renaissance, dont tout le Paris artistique s'était un moment occupé.

Cela consistait en une façade précédée d'un perron à balustre, qu'une étroite cour séparait de l'avenue. La façade avait deux étages à cinq fenêtres, trois au centre et deux sur les côtés, un peu éloignées des autres. Les cinq fenêtres étaient comprises à chaque étage dans un même ordre d'architecture, dont les colonnes, les architraves, les frises, les corniches, avaient été empruntées au palais de Fontainebleau. L'ensemble de ces constructions formait pavillon, avec un svelte faîtage de lucarnes historiées.

A droite et à gauche, deux petits corps de logis en retrait, avec une seule fenêtre à baie géminée par étage,

Sous le corps de logis de gauche, un couloir voûté conduisait à une cour intérieure, environnée de bâtiments dans le style italien le plus fleuri.

Telle était la miniature de palais, tout enjolivé de sculpture, fleurs, oiseaux, branchages, et çà et là rehaussé de marbres précieux, que s'était élevé à elle-même une des reines de la galanterie parisienne... et cosmopolite.

Que madame Georgina d'Almeros, en style familier la Georgina, eût choisi le vendredi-saint pour donner une fête, cela pouvait sembler de prime abord peu respectueux pour l'Eglise; mais la riche hétaïre était trop grande dame pour narguer la religion. Le concert auquel elle avait convié tout ce qui menait le plus follement, à Paris, la vie à grandes guides, était un concert spirituel, et le déjeuner qu'elle allait offrir était un déjeuner maigre, où l'on ne devait servir que du gibier à sang froid, du poisson de mer et d'eau douce, des primeurs et des truffes.

Recevoir le vendredi saint lui avait paru un moyen d'égayer cette journée, consacrée d'ordinaire à la pénitence, et, sous prétexte de respecter les lois de l'Eglise, d'étaler un luxe de table étourdissant.

Le grand salon de l'hôtel avait été débarrassé de ses tentures, afin d'en rendre la sonorité meilleure; on n'y avait laissé qu'un petit nombre de fauteuils autour de la grande cheminée, dont l'âtre flambait encore.

Tous les autres siéges étaient de simples chaises de canne; mais, dans les pièces attenantes, les divans soyeux, les siéges de fantaisie de toute forme et de toutes couleurs, les épais tapis de moquette, les tentures en étoffes précieuses de l'Inde, dont la soie et l'or étincelaient dans un demi-jour qui portait au recueillement.

La place réservée aux exécutants n'était indiquée que par un orgue et quelques pupitres.

Car c'était de la musique concertante qu'on allait faire, où le tapage des instruments ne couvre point le bruit des voix, où les exécutants, en gens bien élevés, ne cherchent pas à crier plus fort les uns que les autres. Madame d'Almeros avait pensé que lorsqu'on réunit des invités chez soi à onze heures du matin, sous prétexte de concert spirituel, ce n'est pas pour les faire étourdir, comme dans un théâtre lyrique quelconque, par le tumulte des trompettes à clefs, des cornets à pistons, des saxophones, des saxotuba, des saxotromba, qui sonnent en fanfare, qui crient, qui hurlent, qui râlent; des caisses roulantes qui mugissent: toutes machines à beuglements divers, qui, à certains moments, quand le compositeur veut produire certains effets à la Berlioz, éclatent tout à coup dans la bagarre comme une détonation d'artillerie.

Elle ne voulait pas que des gens inoffensifs, venus chez elle sans défiance, s'en retournassent avec la migraine, comme au sortir de l'Opéra.

Vers onze heures moins le quart, les premiers invités arrivèrent.

Entrés par l'une des grandes portes qui donnaient sur l'avenue, ils traversaient la première cour de l'hôtel, pénétraient dans la seconde par le couloir voûté, et venaient descendre sous une vaste marquise au bas d'un perron encombré d'arbustes et de fleurs. On les introduisait alors dans une salle d'attente; puis dans un vestibule circulaire, sur la voûte duquel un habile pinceau avait reproduit le *Triomphe de Galatée*.

On les annonçait, et la comtesse Georgina, une femme d'environ trente-cinq ans, d'une distinction parfaite, au profil grec, au teint mat, simplement vêtue d'une robe de satin uni et d'une tunique de même étoffe, avec un flot de dentelle, dans ses cheveux noirs aux reflets bleuâtres, se présentait pour les recevoir.

A onze heures, on annonça monsieur le vicomte de la Carlinière, et l'on vit entrer dans le salon la flamboyante Amanda, Madeleine et l'ex-jeune de langues. Les dames passèrent en s'inclinant; quant au vicomte, il s'avança vers la maîtresse de la maison pour la saluer.

Madame Frippart avait fouillé dans ses armoires pour habiller sa fille et en avait exhumé un précieux coupon de vieille levantine bleu-clair, rayée de satin grenat. Immédiatement Madeleine et Françoise s'étaient mises à l'œuvre; on avait confectionné un corsage à basques, qui dessinait à ravir la taille ronde et souple de la jeune fille, une jupe un peu traînante et une tunique de mousseline des Indes semée de palmettes. Sous ce costume, avec sa jolie tête fine, parée de toutes les grâces de ses dix-sept ans, Madeleine, dès qu'elle parut, attira tous les regards.

Amanda, qui commençait à prendre de l'embonpoint, mais qui avait de la fraîcheur et savait faire valoir les charmes d'un buste superbe et de bras dignes d'une Vénus antique, fit aussi quelque sensation.

On admirait surtout sa toilette, qu'on disait absolument semblable à celle de l'impératrice au dernier bal de l'Hôtel-de-Ville. Or, c'était une des ambitions de ces dames de s'habiller comme la souveraine. Celle-ci, de son côté, pour déjouer toute concurrence, faisait détruire immédiatement, assurait-on, les cartons des étoffes qui lui étaient destinées.

Les salons commençaient à s'emplir. Quant au personnel masculin, il était à peu près celui de toutes les fêtes du Paris élégant; gentilshommes du sport, aspirants diplomates, auditeurs au conseil d'Etat, hauts employés de l'administration, nobles étrangers, la plupart du temps sans blason, financiers n'ayant trop souvent que l'argent des autres pour fortune, des littérateurs, des artistes, des reporters de journaux affamés de scandales; en général, toutes sortes de gens qui, passant au moins la moitié de leur vie dans le monde interlope, conduisaient là celui de leurs deux ménages qu'ils ne pouvaient pas conduire ailleurs.

Le personnel des invités féminins de madame d'Almeros était moins mêlé: il se composait uniquement soit de femmes ayant porté un nom honorable, que des malheurs domestiques, toujours immérités, — cela va sans dire, — avaient forcé de cacher sous un galant pseudonyme; soit de jeunes hétaïres entrées tout droit et de plein pied dans la vie des amours faciles, où elles s'étaient acquis quelque célébrité.

Cette partie de la réunion était de beaucoup la plus bruyante. Ces dames faisaient grand *froufrou* de leurs robes de soie, grand papillottage de leurs éventails; elles parlaient haut pour attirer les regards, et dans certains groupes on riait aux éclats quand de jeunes grues voulaient paraître avoir trouvé, à elles toutes, un mot prétendu spirituel.

— Cher, disait un sportman à un sixième d'agent de change en s'enfonçant son lorgnon sous l'arcade sourcilière gauche, connaissez-vous cette petite qui accompagne la grosse Amanda?

— Non, répondit le sixième d'agent de change. Fort jolie, ma foi!

— Je vous remercie tout de même, monsieur Hivert, d'avoir voulu parier pour ma pouliche alezan, reprit le sportman en poursuivant une conversation que l'apparition de Madeleine avait interrompue, mais pour les courses du printemps de cette année, ma foi! je ne l'ai pas engagée.

— Ce cher Bonneval, répliqua le sixième d'agent de change Hivert en serrant la main de son interlocuteur... Savez-vous qu'elle est charmante.

— Oui, c'est une jolie petite bête, repartit monsieur de Bonneval.

— Comment, la jeune cocotte qu'Amanda nous a amenée?

— Non, je voulais parler de ma pouliche. En effet, elle est adorable cette enfant.

— Et quelle mise de bon goût! Une robe grenat d'une nuance exquise.

— Alezan, très-cher ; c'est le mot technique, non pas grenat.

— Comment, Bonneval, vous prétendez que cette fillette a une robe alezan?

— Ah ! oui, vous avez raison, c'est grenat qu'il fallait dire. Voyez-vous, j'ai toujours ma s...ée pouliche en tête.

Et monsieur de Bonneval sourit, en faisant décrire du bout de son doigt un arc de cercle à son lorgnon.

— Cher monsieur Hivert, reprit-il ensuite, les poules de produit sont un leurre. Comme si des pouliches de trois ans, dont on exige un effort prodigieux, deux mille cinq cents mètres parcourus en quelques minutes, n'avaient pas assez du poids de leur harnais et de leur jockey, on y ajoute une surcharge jusqu'à concurrence de cinquante-deux kilos et demi, cinquante-quatre pour les poulains. C'est exorbitant. Aussi les trois quarts des engagés payent forfait et se retirent. Ils ont fait connaître le nom et la provenance de leurs produits cela leur suffit. Quant aux chevaux qui courent, ceux qui ne sont pas distancés avant d'arriver au poteau sont fourbus : vingt-sept produits pour lesquels on a déclaré forfait à la dernière course.

— C'est l'affaire des pouliers.

— Tout simplement.

— La présence de cette jeune fille ici, reprit le sixième d'agent de change, qui ne détachait pas sa pensée de Madeleine, doit-elle être considérée comme un début? Allons-nous compter dans notre monde un astre de plus?

— Je n'en sais rien, répondit monsieur de Bonneval.

— Mais qu'en pensez-vous?

— Cher, je vous ai déjà dit mon opinion sur les débuts.

— Et quelle est votre opinion ?

— Il ne faut pas compromettre l'avenir de sujets trop eunes.

— Très-bien, mais encore?

— On paye forfait et l'on se retire.

— Comment, Bonneval, vous voulez que cette petite paye forfait et se retire?

— Ah ! ce cher Hivert, toujours drôle! exclama le portman.

Il fit le geste d'un homme dont les idées s'embrouillent de plus en plus, pirouetta sur le talon et se perdit dans la foule.

Entre trois dames assises sur un tête-à-tête dans l'embrasure d'une fenêtre :

1re *dame.* — Mais où donc Amanda a-t-elle trouvé sa toilette, surtout la tunique semée d'abeilles. Evidemment cela provient de la garde-robe de qui vous savez.

2e *dame.* — Se permettre le semé d'abeilles, c'est hardi ; le semé de cocodès aurait mieux convenu.

3e *dame.* — Mais cela ne nous explique pas d'où vient la toilette.

La 2e *dame.* — C'est une robe qui s'est égarée... sans celle qui la portait : voilà tout.

La 3e *dame.* — Une indiscrétion de femme de chambre.

— Chères belles, dit une quatrième interlocutrice, qui jusque-là, debout près de la causeuse, s'était contentée d'écouter la conversation, je puis vous apprendre chez qui Amanda a achetée sa toilette.

— Léontine sait tout, c'est son habitude, reprit aigrement la première dame.

— Ma bonne, repartit Léontine d'un ton hautain, — Léontine était la cocotte à qui madame Frippart avait refusé un canezou en guipure, — je parie de vous donner à cet égard un renseignement certain, palpable.

— Un louis !

— Non, quatre louis, à dépenser chez Brébant, dimanche prochain, entre nous quatre, dans un déjeuner de garçons.

— Soit !

— Connaissez-vous madame Frippart?

— La marchande à la toilette ? Oui.

— La petite qui accompagne Amanda est sa fille, comprenez-vous maintenant?

— Non.

— La maman veut établir son enfant et elle a chargé Amanda de la lancer.

— Alors on a avancé à Amanda une toilette sur la prime à toucher?

— Avez-vous parmi vos connaissances quelqu'un à qui la jolie Madeleine puisse plaire sérieusement? dit Léontine; on vendra fort cher ses bonnes grâces.

— Et qui les a introduites ici, ces femmes ?

— Monsieur le vicomte de la Carlinière. Mais, chut! le voici qui vient de notre côté, la comtesse d'Almeros au bras.

En effet, la maîtresse de la maison parcourait les salons, appuyée sur l'ex-jeune de langues, et distribuait, avec toutes sortes de gestes gracieux et de paroles aimables, des programmes roses à ses invités.

Elle s'approcha d'Amanda et de Madeleine, s'assit à côté de la jeune fille et d'une voix caressante :

— Nous avons à remercier monsieur le vicomte de nous avoir procuré le plaisir de vous voir, chère enfant, dit-elle ; il y a beaucoup de jolies personnes ici, mais vous, vous êtes belle entre les plus belles.

— Oh ! madame, murmura Madeleine en rougissant.

— Quels beaux yeux et quel doux sourire ! Vicomte, poursuivit la belle Georgina en s'adressant à l'apprenti diplomate, qui, debout et passant une de ses mains dégantées sur ses favoris, s'amusait à regarder les femmes, je vous confie mademoiselle, ainsi qu'à votre charmante Amanda, qui éblouit tout le monde par l'éclat de sa beauté et de sa toilette. N'oubliez pas, ajouta-t-elle, que vous nous restez tous trois à déjeuner.

Elle se leva en cambrant sa taille et s'éloigna.

Le vicomte s'assit à côté d'Amanda.

— Mais je m'ennuie à mourir ici, dit la cocotte. Tous les lorgnons sont braqués sur nous; je joue le rôle de cornac, et cela me déplaît.

— Taisez-vous, ma chère, répondit le vicomte.

— Que vous disais madame d'Almeros?

— Que le baron de Teuffelmann doit venir. J'aperçois des billets de mille francs dans l'air. Soyez gracieuse ; les billets de mille francs n'aiment pas les femmes qui boudent, ça les fait sauver.

— Voyons ce qu'on va jouer, poursuivit Amanda.

Elle prit le programme que lui avait offert la comtesse et se mit à appeler avec une moue dédaigneuse :

Première partie.

Miserere.....	Allegri.
Stabat mater.....	Pergolèse.
Ave verum	Mozart.

Seconde partie.

O Salutaris.....	Lesueur.
Requiem.....	Mozart.
Pater noster.....	Cherubini.

— Rien d'Offenbach, murmura-t-elle en se dépitant.

— Parbleu ! ma chère, dit le vicomte, vous venez d'émettre une idée très-originale, dont un impresario ferait son profit.

— Laquelle?

— Ce serait de faire écrire de la musique sacrée par Offenbach.

— Croyez-vous qu'il ne s'en acquitterait pas aussi bien qu'un autre?

— Je ne dis pas que non.

— Le *Stabat mater* de Pergolèse, le ***Pater noster*** de Cherubini, le *Requiem* de Mozart, comme ça va être gai

— Mais vous n'avez pas tout lu ?
— Si.
— Alors c'est qu'on a oublié quelque chose.
— Quoi donc ?
— On terminera par le *quadrille des lanciers*.

Ces dernières paroles excitèrent une certaine hilarité autour du vicomte, qui continuait de se caresser les favoris.

Chacun avait pris sa place dans le salon. On faisait silence ; les violons, les violoncelles, les altos, les basses, les instruments à cuivre préludaient, l'orgue commençait à gronder et envoyait parfois des fusées dans l'espace ; les parties vocales se tenaient debout et attentives, leur cahier à la main.

On se tut, et les exécutants attaquèrent le *Miserere* d'Allegri, bien démodé aujourd'hui, mais qu'on exécutait autrefois, tous les vendredis saints, dans la chapelle Sixtine et dont la cour romaine était si jalouse qu'on avait défendu d'en prendre copie.

Dès les premières notes, Madeleine fut captivée. Cette musique simple et large, avec ses mélodies touchantes, ses effets d'harmonies sobres mais savants et bien nuancés, la charmaient.

Elle écouta avec ravissement le *Stabat* de Pergolèse, un vieux chef-d'œuvre que les critiques du Père Martini ont laissé debout. Le premier verset et le *Quando corpus morietur* l'émurent profondément ; elle frissonnait, elle avait envie de pleurer.

Elle aussi, la jolie fillette, se sentait artiste.

Elle se rêvait mêlée aux exécutants, et il lui semblait qu'avec sa voix fraîche et pure et son cœur, qui vibrait si bien aux accents mélodieux des maîtres, elle eût mieux traduit leurs inspirations, parlé leur langage, que la prima dona, un vrai violon des contes d'Hoffmann que l'âme eût abandonné.

La première partie du concert terminée, un léger murmure de conversation s'éleva de tous côtés.

Chacun venait saluer ses connaissances, comme s'il les eût aperçues dans leur loge, au théâtre. Beaucoup de jeunes gens appartenant à la *gentry* ou se donnant pour tels, se mirent à parcourir les salons, leur binocle sur le nez.

Alors un individu un peu obèse, à la tête forte, à l'œil gris et vitreux, large d'épaules, avec un long buste, des jambes courtes et de gros pieds d'Allemand, s'approcha de monsieur de la Carlinière.

— Ponchour, monsieur le ficomte, dit il.
— Je suis votre serviteur, répondit la Carlinière.
— Monsieur le baron de Teuffelmann, ajouta-t-il en se tournant vers Amanda et vers Madeleine.
— Rafi te brésenter mes hommaches à ces tames, reprit le baron.

Les dames saluèrent.

— Gomment trufez-fus cette musique, mes çarmantes ?
— Amanda préfère celle d'Offenbach, répartit le vicomte.
— Cela se gonçoit. Celle qu'on vient de nous faire entendre est un peu fieillotte, on ne saurait le nier. Ch'ai tonné, moi qui fus barle, ajouta le baron en se rengorgeant, un goncert spirituel à mon château de la Cerisaie. Ch'afais les premiers artistes ; on n'a exécuté que de la musique moterne, tout ce qu'il y a de plus noufeau : les infités et moi afons été dransbordés d'atmiration.
— Vous aimez les arts, monsieur ? demanda timidement Madeleine.
— Peaucoup, matemoiselle ; ch'ai tépensé tes sommes volles pour les encouracher. C'est le tevoir des gens riches de brotécher les arts..... et la peauté.
— Parcourons un peu les salons, interrompit l'exjeune de langues, voyant que la conversation tournait à la galanterie.

Il présenta son bras à Amanda, le baron offrit le sien à Madeleine. Les deux groupes se mêlèrent à la foule des promeneurs.

Dès qu'elle fut seule avec le vicomte, Amanda se mit à lui faire une scène.

— Pourquoi m'avez-vous offert le bras ? lui dit-elle.
— Vous auriez préféré celui du baron ?
— Quand bien même cela serait ? Est-ce que je n'ai pas aussi bonne tournure que cette petite sotte de Madeleine ?
— Ma chère, repartit le vicomte avec autorité, vous êtes une grue. Je vous ai dit qu'il y avait de billets de mille francs dans l'air, mais il faut savoir les attraper.
— Ah ! bien oui, les attraper !
— On n'a de plaisir à vous conduire nulle part. Je croyais que vous seriez convenable ici. Pas du tout ; voilà que vous commencez à me chercher querelle. Vous croyez-vous dans votre appartement de la rue Taitbout ?
— Jolie fête, ma foi ! On fait de la musique, mais c'est de la musique sacrée ; on aura un déjeuner, mais un déjeuner maigre.
— Pas mal, pas mal, murmura le vicomte. Amanda, ce parallèle de la musique sacrée et du déjeuner maigre est le seul mot spirituel que vous ayez dit... depuis que vous êtes née.
— Et moi qui mangerais si bien une entrecôte aux pommes.
— Il y aura des truffes, vous dis-je, et du vin de Champagne. Allons, taisez-vous.
— Elle ne manque fraiment pas de coût, cette chère comtesse, disait le baron à Madeleine ; elle s'est fait gonstruire là une fort cholie hapitation.
— Un véritable palais, fit observer la jeune fille.
— Seulement je trufe qu'on y a brodigué la maçonnerie ; on n'y a pas ménaché assez d'esbace pour les arpustes et les fleurs.
— C'est vrai.
— Matemoiselle, le quartier des Champs-Elysées fus blaît-il ?
— Mais certainement, monsieur le baron.
— Che suis en marché pur y acquérir un betit hôtel, oh ! mon tieu ! tout simple entre gur et chardin. Ça gutera trois cent mille vrancs, une pacatelle !

Il se fit un moment de silence.

— Matemoiselle, reprit le baron, fus gonfientrait-il t'hapiter un betit hôtel de ce chenre afec quelqu'un qui fus aimerait ?
— Que j'aimerais, monsieur.
— Oui, que fus aimeriez.
— Oh ! monsieur le baron, dit la fillette en riant, avec quelqu'un que j'aimerais, je n'aurais pas besoin d'un hôtel de trois cent mille francs. Comme dit la chanson, une chaumière me suffirait et son cœur.
— Elle est vraiment çarmante et toute ingénue, pensa le baron de Teuffelmann.
— Une chaumière, poursuivit-il, che ne tis pas ; mais il y fautrait guelques accessoires : salle à manger te poulle, salon bombadour, chambre à cucher en lague, avec une foule de ces betits meuples ginois qui sont le subrême te la fandaisie... Ah ! il y a le chenre bombéïen aussi, qui est fort cracieux. Matemoiselle Mateleine, lequel bréféreriez-fu, tu ginois ou tu bombéien ?
— Je ne préfère rien, monsieur le baron, répondit sèchement la jeune fille.
— Elle est sotte, cette petite, disait monsieur de Teuffelmann à part lui : elle ne gonprend rien ou ne feut pas gonprendre. Chen fiendrai à put, mais cela me goûtera fort cher. C'est égal, ajouta-t-il après un moment de réflexion, che n'en aurai bas le témenti.

On était arrivé à l'extrémité de la galerie qui s'ouvrait sur le vestibule ; peu à peu l'on s'était rapproché d'Amanda et de son cavaiier. Le baron les rejoignit.

— Bardonnez-mei te fus quitter, mes tutes pelles, dit-

il, et fus aussi, monsieur de la Carlinière ; ce goncert se prolonche et che suis addentu chez moi, monsieur le ficomte et matame, atieu ; ma çarmante, ajouta-t-il en s'adressant à Madeleine, au refoir.

L'ex-jeune de langues et sa compagne se rapprochaient du salon ; Madeleine marchait à côté d'Amanda, un peu en peu en arrière.

Tout à coup un groupe de trois ou quatre jeunes gens, aux allures excentriques, pénétrèrent dans la galerie ; ils parlaient haut, et semblaient abandonner à regret une discussion commencée au dehors. Ces messieurs étaient des peintres, et parmi eux Madeleine reconnut Gilbert.

En l'apercevant, celui-ci s'arrêta court et devint fort pâle. Elle l'appela d'un geste imperceptible.

— Emmenez-moi d'ici, murmura-t-elle à l'oreille du jeune homme quand il passa près d'elle.

— Oui, oui, répondit-il.

— Dans cinq minutes, je serai sous vestibule ; allez m'y attendre.

— C'est bien.

— Cette petite folle aura déplu au baron, disait monsieur de la Carlinière à sa compagne ; il est parti mécontent.

— Il fallait me laisser lui donner le bras.

— Ventre de biche ! vous m'impatientez, ma chère. Avisez donc quelqu'une de vos amies, et arrêtez-vous un instant avec elle. Cela me donnera le temps d'interroger Madeleine.

— Eh bien ! dit-il à la fillette, quand il fut seul avec elle, que vous semble du baron ?

— Quoique ce rôle ne convienne ni à sa figure ni à son âge, répondit Madeleine, c'est un galantin comme vous. Vous souvenez-vous, monsieur Victor, que vous m'avez promis de m'emmener dans des pays...

— Bah ! laissons de côté ces sornettes.

— Vicomte, poursuivit la jeune fille, comme tous vos semblables, vous êtes un grand enjôleur de femmes ; mais, en somme, vous n'êtes pas un mauvais garçon. J'ai un service à vous demander.

— Quel service ?

—J'ai envie de fausser compagnie à madame d'Almeros.

— Ah bah !

— J'ai une visite à rendre.

— Et vous voulez que je vous accompagne ?

— Du tout, j'irai très-bien sans vous. Mais vous m'attendrez, à six heures, sous le péristyle du théâtre du Châtelet et me reconduirez chez ma mère.

— Il s'agit donc d'une visite qui doit durer depuis midi jusqu'à six heures du soir ?

— Acceptez-vous, oui ou non ?

— Mais donnez-moi le temps de réfléchir.

— Si vous refusez, je rentrerai seule à la maison.

— Sacrebleu ! je ne voudrais pas vous exposer seule à toute l'inclémence de la colère maternelle ; mais une visite de six heures, songez donc!

— A six heures, je serai sous le péristyle du théâtre du Châtelet. Au revoir, monsieur de la Carlinière.

En disant ces mots, Madeleine gagna lestement le vestibule, où Gilbert l'attendait.

Le vicomte resta abasourdi.

Et moi qui prétendais l'entraîner, cette petite ! murmurait-il. Palsambleu ! il me semble qu'elle s'entraîne assez bien toute seule. Quelle gaillarde !

Madeleine prit au vestiaire une petite casaque à manches pagode, qu'elle y avait laissée, l'endossa, et dès qu'elle fut sortie avec Gilbert :

— Bon ! dit-elle toute joyeuse, nous voilà seuls, et nous avons six heures devant nous.

— Six heures ! exclama le jeune homme fou de joie.

— Que ferons-nous ? reprit Madeleine.

— Le temps est superbe ; allons à la campagne.

— Oui, nous courrons dans les prés, dans les bois... Quel bonheur !

— Et nous déjeunerons sous une tonnelle de chèvrefeuille en fleurs, ajouta l'artiste.

— C'est cela.

Puis, se ravisant :

— Vous voyez, Gilbert, poursuivit la jeune fille, quelle confiance j'ai en vous. C'est parce que je vous estime à ce point que je vous aime.

— Ah ! chère bien-aimée ! s'écria Gilbert, cette confiance que vous me témoignez, je serais bien le dernier des hommes si je ne la méritais pas.

Tous deux coururent à un coupé de place, et quand ils furent montés :

— A Fontenay-aux-Roses ! cria Gilbert en se penchant à la portière.

Le cocher dérapa, fit faire quelques pas à sa rosse pour lui dégourdir les jambes et finit par la mettre au trot.

VIII

Le coupé de Gilbert et de Madeleine descendait le chemin de Fontenay-aux-Roses au Plessis-Piquet, avec embranchement sur Robinson.

C'était un de ces galants véhicules, présents d'un amour de fraîche date, qui de l'écurie d'une lorette finissent presque toujours par tomber sous la remise d'un loueur de voitures bourgeoises, quand la passion qui les donna s'est éteinte.

On les reconnaît encore quelque temps à l'éclat des galons, à la fraîcheur des étoffes ; puis tout cela se ternit peu à peu, le drap se fane, les galons s'éraillent, les coussins perdent leur élasticité ; au dehors le vernis prend des teintes blafardes, et bientôt le coupé n'est plus qu'un *sapin* vulgaire.

Il devient alors simple voiture de place, traîné par quelqu'une de ces bêtes expirantes, qu'aux beaux jours de la compagnie des petites-voitures, l'illustre monsieur Ducoux appelait sa cavalerie.

Cette histoire des coupés de lorette a son enseignement. Accotés chacun contre un angle de la voiture, au roulis de laquelle ils s'abandonnaient, les deux jeunes gens se contemplaient dans un muet recueillement. Jamais ils ne s'étaient si bien vus, jamais ils n'avaient passé ensemble d'heures aussi intimes. Ils étaient l'un vis-à-vis de l'autre dans une sorte d'extase. Gilbert admirait sa compagne ; il ne pouvait détacher ses regards de ce profil gracieux, de ces lignes harmonieuses, de ces contours si finement modelés, qui enveloppaient toute la svelte personne de la jeune fille. Jamais il n'avait trouvé son œil brun aussi doux, son front aussi pur, ses joues aussi fraîches, sa bouche aussi petite et aussi rose. Il remarquait dans les méplats de ses tempes, dans les commissures de ses lèvres, dans les courbes satinées de son cou, mille détails charmants, des recherches exquises, des miévreries adorables qu'il n'avait pas encore aperçues.

Ses épaules, son torse, qui se balançait, au moindre cahot de la voiture, sur des hanches saillantes et bien dessinées, avait des mouvements d'une incomparable élégance, l'éclat de son teint juvénil était rehaussé par les reflets bruns de ses cheveux qui s'épandaient en mille boucles de son chapeau de blonde noire, brillanté d'un camélia rouge jusqu'à ses épaules.

Elle était ravissante ainsi avec sa robe de couleur claire, nuancée de bleu et de grenat ; son col droit, bordé de malines et serré par un ruban couleur de feu, et sa casaque à larges manches, qui, sous la mince étoffe de son corsage, laissaient deviner les délicates rondeurs de ses bras et apercevoir ses petites mains, emprisonnées dans des gants gris-perle.

A la contempler, Gilbert évoquait par le souvenir tout

ce qu'il avait vu de femmes les plus séduisantes dans les tableaux de Watteau, de Boucher et de quelques Hollandais tels que Van der Werf, dont la touche est inimitable, et il admirait les œuvres de Dieu, qui accusent si bien l'impuissance du génie des hommes.

L'impression que faisait Gilbert sur sa compagne n'était pas moins profonde. Il était blond et pâle, mais d'une pâleur qui n'avait rien de maladif; son front était haut, ses yeux d'un bleu intense avaient une grande puissance de regard; un nez légèrement aquilin, une lèvre mince et sérieuse, un menton un peu saillant, tout annonçait en lui un esprit distingué, une intelligence attentive et réfléchie. Il portait un costume de soirée d'une originalité tout artistique: habit droit à basques très-amples, gilet blanc coupé en biais par-devant, pantalon presque collant; avec cela un pardessus brun qui rappelait un peu, par la façon dont il se drapait, les manteaux italiens de la fin du XVI[e] siècle.

Une petite moustache taillée en pointe, à la Richelieu, et une impériale à peine indiquée, achevait de le faire ressembler à quelque personnage de Sébastien Ricci, le Paul Véronèse de la décadence italienne.

Ils descendaient la côte de Fontenay-aux-Roses dans une sorte de mutuelle ivresse.

Par les portières ils voyaient fuir derrière eux tantôt les haies d'aubépine, qui çà et là commençaient à se consteller de fleurs; tantôt les champs de violettes, au milieu desquels des femmes étaient accroupies, où bien des cultures maraîchères, des vignes... Parfois c'était un pommier à fleurs, tout gonflé de bourgeons blancs et roses, qui passait; ou bien un noyer qui, étendant sur eux son feuillage, jetait dans la voiture des reflets verdâtres.

De temps à autre, un doux sourire venait éclairer leur amoureuse somnolence. Gilbert s'avançait alors et disait:

— Laissez-moi vous embrasser.

— Oui, disait simplement Madeleine.

Et elle tendait sa joue fraîche.

Puis elle rendait timidement le baiser qu'elle venait de recevoir.

Tout cela sans coquetterie, sans fausse honte, mais aussi pudiquement et sans emportement passionné.

A l'endroit où le chemin de Robinson vient s'embrancher avec celui qui mène de Fontenay au Plessis-Piquet, il y avait une guinguette; le cheval s'arrêta de lui-même devant la porte.

— C'est le destin qui le veut, dit Gilbert; nous déjeunons ici.

— Déjeûnons, répéta Madeleine. C'est bien; cocher! cria-t-elle de sa voix flûtée.

L'autaumédon se hâta de descendre et d'ouvrir la portière.

— Madame, dit Gilbert, en entrant dans la guinguette, à la personne qui la tenait, nous venons, mademoiselle et moi, d'assister à un concert; ça nous a donné très-faim, nous aurions besoin maintenant d'une nourriture un peu plus substantielle.

— Des œufs frais, dit l'hôtesse avec volubilité, du jambon à la poêle, une matelotte, des petits pois, des fraises...

— Modérez-vous sur le jambon à la poêle, répondit la jeune fille; c'est aujourd'hui le vendredi saint. Quant au reste, le menu nous convient; seulement vous convertirez les œufs frais en une forte omelette avec beaucoup d'oseille.

— Voyons, corbleu! s'écria Gilbert, nous tombons d'inanition. Du beurre, des radis, du thon mariné, des anchois, du pain, du vin...

— Voilà, bourgeois, exclama un petit paysan à la mine éveillée qui faisait l'office de garçon.

— Vous donnerez à déjeûner au cocher, reprit Gilbert.

— Quoi, monsieur? demanda l'hôtesse.

— Ce qu'il voudra. Je lui ouvre un crédit de trois francs, plus cinquante centimes pour son *gloria*: c'est sardanapalesque.

Les deux jeunes gens coururent à une tonnelle toute tapissée de jasmin et de lierre; ils s'assirent sur un banc devant la table vermoulue, dans une attitude impatiente.

Le petit paysan mit le couvert et apporta le beurre, les radis, le pain et le vin désirés.

— Il n'y a pas de thon, dit-il.

— Que vas-tu nous donner à la place? demanda l'artiste.

— Des sardines.

— Soit.

— Plus d'anchois?

— Et au lieu d'anchois?

— Des sardines.

— Parfait! L'omelette à présent. Il y a bien de l'omelette, je pense.

— Oh! oui, m'sieur, répondit le gamin d'un air naïf.

— La matelotte est en train de cuire?

— M'sieur, reprit le petit paysan, la bourgeoise vous fait dire qu'elle vous préparerait une matelotte avec plaisir, — elle excelle dans la préparation de la matelotte, — mais qu'elle n'a ni carpe, ni barbillon, ni anguille.

— Et elle entend y substituer?...

— Des sardines? interrompit Madeleine.

— Non, m'amselle, du maquereau maître-d'hôtel.

— C'est bien; nous nous figurerons que nous mangeons de la matelotte, n'est-ce pas, Gilbert.

Le jeune homme reprit d'un ton rogue en fronçant le sourcil:

— J'espère bien, petit malheureux, qu'à présent tu vas nous servir ce qu'on nous a promis?

— L'équivalent, m'sieur. A la place des petits pois, des conserves de haricots flageolets, et, en guise de fraises, du fromage de Brie.

— Cet enfant a beaucoup de vice pour son âge, fit observer l'artiste. Prends garde, mon garçon; si tu continues, tu mourras sur l'échafaud.

Mais pour être moins recherché, le déjeûner des amoureux n'en fut ni moins gai ni moins charmant.

C'était le premier repas qu'ils prenaient ensemble. Gilbert servait sa compagne, lui versait à boire, cherchait à deviner ce dont elle avait besoin pour le lui faire donner; parfois il cessait de manger pour la mieux voir pour mieux observer la grâce de ses gestes, la gentillesse de ses attitudes.

— Pourquoi ne mangez-vous pas? lui disait-elle.

— Je vous regarde.

Elle lui tendait une de ses petites mains, qu'il tenait dans les siennes.

La guinguette où ils se trouvaient formait une sorte de grande cour sablée, autour de laquelle des tables semblables à la leur étaient dressées sous des massifs de verdure. Au fond l'auberge tapissée de vignes.

Des pigeons voltigeaient à l'entour, en jetant d'un coup d'aile un reflet lumineux dans l'espace; près d'eux, un terre-neuve était couché paresseusement à l'ombre; on apercevait à travers la feuillée des piétons et des voitures sur la route. La campagne était toute ensoleillée, pleines d'âpres senteurs et d'émanations voluptueuses.

Quelques rares cigales commençaient à crier dans les buissons.

Les jeunes gens eurent satisfait leur appétit plus tôt qu'ils ne pensaient. Leur cœur était gonflé, et, par cette chaude après-midi, leurs sens étaient assoupis dans une sorte d'ivresse qu'ils n'avaient jamais éprouvée.

Quand on leur eut servi le café:

— Comment vous trouviez-vous au concert de la Georgina? demanda Gilbert.

— C'est ma mère qui m'y a envoyée, répondit Madeleine.

— Une jeune fille dans une réunion pareille! c'est inconvenant.

— Je l'ai pensé comme vous; aussi n'y étais-je allé que dans l'espérance de pouvoir m'esquiver et de courir vous retrouver pour faire un peu d'école buissonnière ensemble.

— Alors je suis venu à propos?

— Oh! j'ai été ravie de vous voir, Gilbert, et j'ai volé le plus d'instants que j'ai pu pour vous les consacrer.

— Jusqu'à quelle heure avons-nous? interrompit l'artiste, comme si les dernières paroles de Madeleine l'eussent réveillé d'un songe.

— Jusqu'à six heures.

— Et il en est deux! ajouta Gilbert en regardant sa montre. Mon Dieu! comme notre belle journée s'écoule!

Les deux jeunes gens se levèrent. Dix minutes après leur voiture gravissait les pentes de Plessis-Piquet, c'est-à-dire une rue rapide, le long de laquelle s'étagent les uns au-dessus des autres des murs de jardins et de parcs, avec des treilles de glycine bleu-pâle et de jasmins d'Espagne rouges.

Au sommet du village, ce furent de vertes cultures qu'ils trouvèrent, bornées à gauche par la tour du moulin de beurre, et, au fond du paysage, par les premiers massifs d'arbres du bois de Verrières.

Le spectacle de ces terres monotones, et cette pensée de la séparation prochaine, que Gilbert avait jetée au milieu de leur conversation les avaient un moment assombris.

Mais, dès l'entrée du bois, à la vue des longues allées vertes constellées de boutons d'or et de marguerites, sous les ombreuses feuillées qui tamisent le soleil d'or et laissent apercevoir le ciel bleu, ils retrouvèrent leur gaieté. Ils quittèrent leur caisse roulante.

Tout brillait, tout chantait, tout était saturé de parfums autour d'eux; la nature était en fête. Ils se prirent par la main et se mirent à courir comme des fous, semant des trilles rieurs sur leur passage.

Ils prenaient possession de l'espace, ils se saturaient d'air frais, ils jetaient au vent l'exubérance de leur jeunesse et de leur amour.

Ils s'arrêtèrent bientôt, se contemplèrent, et, voyant leurs regards troublés, leurs traits animés, leurs cheveux en désordre, ils sourirent et baissèrent les yeux.

Ils marchèrent alors plus posément, appuyés au bras l'un de l'autre, foulant l'herbe nouvelle, qui s'écrasait sous leurs pieds comme un tapis de fine moquette.

— Qui vous accompagnait à ce concert? reprit Gilbert à qui la rencontre de sa bien-aimée dans les salons de la Georgina avait laissé quelque amertume.

— Que vous importe, curieux que vous êtes? répondit la jeune fille. C'est la jalousie qui vous fait parler.

— Un peu.

— Monsieur est jaloux, voyez-vous cela. Monsieur veut tout savoir, comme s'il n'était pas certain que je n'aime que lui, que je suis toute à lui, que dans mon existence, dont pas une minute ne m'appartient, je n'ai d'autre pensée que de dérober à la surveillance de ma mère quelques instants pour les lui donner.

— Je le crois, petite Madeleine, disait Gilbert, qui appuyant contre sa poitrine une des mains de la jeune fille, la caressait doucement de la sienne; mais encore quel était ce jeune homme qui vous promenait dans les salons?

— C'était le beau vicomte de la Carlinière, repartit Madeleine; un apprenti diplomate qui achète chez nous ses séductions à tempérament.

— Et la dame?

— Oh! la dame, c'était sa compagne, la flambante Amanda, à qui ma mère avait vendu pour la circonstance une toilette ayant appartenue, dit-on, à l'impératrice. La robe et la tunique ont fait sensation.

— Quel monde! murmura le jeune homme.

— Et croyez-vous que je ne le connaisse pas mieux que vous? répliqua Madeleine en s'appuyant au bras du jeune homme de ses deux mains enlacées l'une à l'autre; et ce n'est point par son beau côté que je le vois. Mais parlons d'autre chose, voulez-vous, Gilbert?

— Oui.

Et tout pensifs l'un et l'autre, ils gagnèrent le rond-point de la forêt. Ils regardaient passer sous leurs pieds, distraitement, sans les voir, dans le tapis diapré de l'avenue, tous ces trésors d'élégance, de coloris, d'énergie vitale, mystérieuse et féconde, dont la flore des bois est prodigue: le flouve odorant, l'épilobe à fleurs rosacées, la germandrée sauvage, l'arnica aux pétales d'or, et, dans les massifs en bordure sur la route, les anémones, les renoncules, les jacinthes bleues, les narcisses étoilées.

Parvenus au rond-point, ils s'assirent sur les pierres renversées de l'ancien obélisque.

Douze grandes allées se déployaient autour d'eux en éventail, les unes sombres, les autres où le soleil, jetant au travers ses rayons en écharpe, dessinait des tuyaux d'orgue diaprés de lumière et d'ombre.

En l'air, les oiseaux chantaient dans les feuillées, et parfois un émouchet, suspendant son vol au plus haut des futaies, s'enfonçait dans l'espace en poussant un cri aigu.

Par terre, des troupes de lapins dessinaient en se jouant de capricieuses arabesques sur les pelouses.

Tout vivait, tout aimait, tout resplendissait dans cette fraîche solitude; l'œil, l'imagination, le cœur des jeunes gens, étaient captivés. Gilbert avait peine à contenir l'élan de ses admirations d'artiste.

— Que c'est beau! murmurait-il.

— Trop beau, dit Madeleine; cela vous fait trop comprendre qu'on n'est rien. C'est pourquoi, de ces spectacles qui éblouissent, voyez-vous, Gilbert, il nous reste toujours une certaine amertume au cœur.

— En effet.

Et le jeune homme devint pensif.

— Aussi préférai-je, moi, la musique à la peinture.

— Mais c'est très-gentil, ce que vous dites-là, chère amie, fit observer Gilbert.

Il l'embrassa et de son regard cherchant celui de la jeune fille;

— Vous êtes artiste, vous aussi, poursuivit-il.

— Oui, en robes, en fichus, en rubans, répondit Madeleine avec un sourire.

Puis se ravisant:

— Et pourtant ce matin, quand j'écoutais la belle musique qu'on nous a chantée chez la comtesse d'Almeros, le *Stabat* de Pergolès, l'*Ave verum* de Mozart, il me semblait que mon âme vibrait à l'unisson de celles de ces vieux maîtres; j'étais émue, je frissonnais, j'avais envie de pleurer, et avec cela je me trouvais heureuse.

— Vous serez une *diva* quelque jour.

— C'est l'avis du maëstro Fiorentini.

La jeune fille affectait de railler doucement.

— Il assure que je fais des progrès, poursuivit-elle; que ma voix prend de l'étendue et de l'ampleur. Voulez-vous en juger?

— Oui, oui!

Elle se tint debout et étendant ses bras charmants vers Gilbert, elle attaqua la romance de la *Fille du régiment*:

Il faut partir, mes bons compagnons d'arme,
Désormais loin de vous m'enfuir;
Mais, par pitié! h cacez-moi bien vos larmes...

Sa voix retentissait pure et vibrante, tantôt comme une flûte et tantôt comme un violoncelle, sous les hautes futaies du carrefour.

La musique de Donizetti, simple et touchante, mais

où les chromatiques abondent, elle la disait avec une grande justesse d'intonation; elle y mettait de l'expression, du sentiment, et la dernière mesure de chaque couplet, où la mélodie revient en majeur avec un charme d'attendrissement tout particulier, elle la traduisit deux fois de façon à émouvoir Gilbert lui-même.

— Brava, brava, bravissima! murmura-t-il en faisant le geste de battre des mains. Je commence à partager l'opinion du maëstro, chère bien-aimée, qu'il y a en vous l'étoffe d'une cantatrice de premier ordre.

— Peut-être ai-je cent mille francs de rente dans le gosier, répondit en riant Madeleine.

— Une bien belle espérance, reprit Gilbert dont le regard s'assombrit tout à coup; mais nous voilà pour le moment en présence d'une réalité bien triste. Comme dit votre romance: Il faut partir.

— Ah! mon Dieu, s'écria Madeleine, qui avait oublié le temps, quelle heure est-il?

— Quatre heures un quart.

A six heures précises, une voiture vint s'arrêter devant le théâtre du Châtelet; une tête curieuse de jeune fille se montra à la portière.

Le vicomte de la Carlinière accourut.

— Ah! vous m'avez rendu bien inquiet, mademoiselle Madeleine, dit-il. Et vous avez fait votre visite?

— Oui.

— Une visite de six heures?

— Montez, dit la jeune fille.

Monsieur de la Carlinière obéit et donna l'adresse de madame Frippart au cocher.

Mais un jeune *voyou* accourait: c'était César. Il s'élança vers le coupé et vint s'accrocher des deux mains à la portière, dans laquelle il s'efforçait d'introduire sa tête.

Monsieur de la Carlinière essaya de le repousser. Il lui rejetait la tête en dehors, mais en vain; César revenait à la charge et donnait du sinciput comme un jeune bélier.

— Eh bien! disait-il, rien que cela de galanterie! Elle vient d'en quitter un blond, et voilà qu'elle en reprend un brun. Jolie conduite! Dis donc, Madeleine, est-ce qu'il n'y a pas un pourboire pour ce petit frère?..

Un violent coup de fouet interrompit César; il lâcha prise et le coupé partit.

— Gredin de cocher! murmurait le jeune voyou. C'est bien, c'est bien. Eh! les amoureux! se mit-il à crier en hélant sa sœur et le vicomte, le bras tendu vers le coupé qui fuyait, j'avertirai maman Frippart; ma sœur aura son compte.

Mais quand César vint chez ses parents raconter ce qu'il avait vu, son père l'interrompit tout à coup et tomba sur lui à grands coups de chaise en criant:

— Ah! misérable! ah! vaurien! c'est encore à ta sœur que tu t'en prends. Nous le connaissons le brun qui l'accompagnait.

Et les coups pleuvaient sur César dru comme grêle.

— Mais, papa, hurlait-il, quand je vous dis qu'il y en avait un blond.

Les coups redoublèrent.

— Oui, un blond... sans compter le brun.

Maître Frippart s'acharnait, sans rien vouloir entendre.

César, meurtri, contusionné, n'eut que le temps de gagner la porte.

IX

La voiture de madame la baronne de Latour-Eymeric l'emportait, au grand trot de ses deux chevaux anglais, vers les hauteurs du quartier latin.

Elle s'arrêta devant une maison conventuelle, dont la grande baie en arcade était surmontée d'une statuette de la Vierge. Il est inutile de la nommer. Les moines qu'elle renfermait étaient-ils noirs, ou blancs, ou gris, ou jaunes? Peu importe. Oh! il y avait là des gens fort instruits, de bien profonds théologiens, possédant leur Sanchez, leur Suarez, leur Billuart, et, en fait de casuistes, leur Cabossut, leur Pontas, sur le bout du doigt. Je vous assure que lorsqu'un homme a étudié les livres de ces savants, il a la tête meublée de bien belles choses et peut se rendre fort utile à ses semblables.

Madame la baronne se glissa dans le couvent par une porte dérobée donnant sur la rue et qui s'ouvrait et se fermait d'elle-même. C'était la porte des habitués.

En passant devant la loge du frère portier, elle demanda le révérend Boucafard; le frère portier la conduisit dans un petit parloir réservé au révérend et dit qu'il allait le prévenir.

Bientôt, en effet, un bruit de sandales traînant sur le pavé annonça l'arrivée de dom Boucafard, en religion père Saint-Cucufin, un des directeurs les plus onctueux et les plus célèbres de la capitale.

Le révérend entra lentement, les mains fourrées dans les manches de sa robe; il salua la baronne et s'assit penché et ses jambes rapprochées l'une de l'autre dans une humble attitude.

Il n'y avait d'autres meubles dans le parloir que quelques chaises et fauteuils empaillés et une table, tout cela fort propre.

Au-dessus de la table, un Christ se détachait en noir sur la muraille blanchie à la chaux. Des cadres en bois noir, apendus çà et là, offraient aux regards des visiteurs des sentences comme celles-ci:

QUE SERT A UN HOMME QU'IL AIT GAGNÉ
LE MONDE ENTIER
S'IL VIENT A PERDRE SON AME!

Après les salutations d'usage, quand la baronne se fut informée de la santé du révérend, de ses rhumatismes, fruit de ses longues austérités; quand elle l'eut engagé à ménager sa santé, dans l'intérêt de ses nombreux pénitents et pénitentes, et autres billevesées insipides, elle exposa le motif de sa visite.

Elle mit le saint homme au courant non-seulement des antécédents et de la situation de Madeleine, mais encore de la façon dont, au point de vue légal, monsieur l'avocat Grosbec envisageait les choses.

— C'est grave, fort grave, murmura dom Boucafard, après l'avoir écoutée avec une patience obséquieuse; évidemment le salut de cette enfant est en péril.

Il s'exprimait avec un accent de componction d'autant plus étonnant qu'il avait une voix de basse-taille forte et sonore, que le souffle d'une large poitrine faisait vibrer comme un tuyau d'orgue. Le reste de sa personne était à l'avenant: forte encolure, carrure énorme, des bras et des mains d'Hercule... Le révérend eût fait un charretier de ferme de premier ordre, si sa sainte vocation ne l'eût appelé à vivre à l'ombre d'un cloître et, au lieu de mener des chevaux de labour, à diriger des âmes, à les guider dans les exercices de la vie spirituelle, travail moins pénible sans doute, mais qui, pour les *honnêtes* gens, s'élève à la hauteur d'une fonction sociale de premier ordre.

— La loi civile est ainsi faite, reprit-il. A ses yeux, même les plus petites gens...

— Vous pouvez dire les plus suspects, mon révérend...

— Oui, les plus suspects ne sont responsables que de leurs actes.

— C'est absurde, ajouta la baronne.

— Elle garantit à chacun le libre exercice de ses droits, tant qu'il n'en a pas été privé par une condamnation régulière, prononcée par un tribunal compétent.

— C'est scandaleux.

— Des procès sans fin, avec acte d'accusation, interrogatoire, plaidoyers, réquisitoire, réplique, force dépens et amende : voici le seul moyen qu'elle connaisse de maintenir l'ordre dans notre misérable société. Quant à prévenir les crimes et délits par de sages mesures de précaution, elle n'en a souci.

— C'est ignoble, monstrueux.

— La justice ecclésiastique était plus vigilante, et, tenez, madame la baronne, c'est en cela que l'inquisition était, quoi qu'on en ait dit, une institution admirable.

— Admirable, vous avez raison, révérend Saint-Cucufin ; je ne cesse de répéter cela à mon mari, mais il n'y veut pas entendre; au fond, voyez-vous, il est infecté de voltairianisme.

— Grand Dieu! murmura dom Boucafard, où ce poison ne s'est-il pas infiltré? Je disais donc que l'inquisition, considérant l'hérésie comme le plus abominable des crimes, sachant à quelles profondeurs il pénètre dans le corps social, si on n'y veille, tenait, en ce qui concerne la foi, tout le monde et un chacun en suspicion.

— Tout le monde et un chacun étaient censés hérétiques ?

— Ou pouvoir le devenir : c'était la loi des suspects en permanence.

— Prodigieux, sublime !

— En conséquence, les familiers de la sainte inquisition avaient le droit de pénétrer partout, à toute heure du jour et de la nuit, d'y faire telles perquisitions, d'y arrêter telles personnes que bon leur semblait, sans être même tenus de produire contre les suspects un commencement de preuves, d'emprisonner, de soumettre à la question ordinaire ou extraordinaire, de juger et de punir quiconque. C'est à cela, madame la baronne, que notre saint-père le pape Pie IX fait allusion dans son *Syllabus*, quand il lance l'anathème contre qui déniera à l'Eglise le droit de maintenir ses enfants dans le devoir par « des rigueurs salutaires. »

— Comme c'est bien dit !

— Vous comprenez maintenant, chère dame, que, sous l'empire de la loi ecclésiastique, nous nous débarrasserions facilement de la puissance paternelle des époux Frippart.

— Oui, mais dans l'état actuel de notre législation, ne connaissez-vous, mon révérend, aucun moyen de leur enlever notre chère Madeleine?

— Il en est sans doute : l'Eglise a fait ses réserves à l'égard du pouvoir civil; elle n'a pas hésité jusqu'ici à user de ses droits, quand il s'est agi de remplir la mission qu'elle a reçue de veiller au salut des âmes. Mais tel est l'esprit du siècle que ces mesures ont toujours provoqué des scandales. On a parlé de détournements de mineurs, de séquestrations, que sais-je, moi? On s'est attaqué à ce propos à la personne même du saint-père ; oui, madame la baronne, de notre saint-père le pape... infaillible! ajouta le révérend en faisant vibrer les cordes les plus sonores de sa basse-taille. Rappelez-vous l'affaire Mortara.

— C'est vrai; mais ne pourrait-on trouver un biais, mon père? ajouta la baronne en accompagnant ses paroles d'un tour de main délicat.

— Une voie détournée, poursuivit dom Boucafard, pour ravoir mademoiselle Madeleine sans procès, sans bruit.

— C'est cela.

— Nos supérieurs en usent aujourd'hui dans ces sortes d'affaires avec une réserve extrême ; cependant... Vous dites, madame la baronne, reprit le saint homme après un instant de réflexion, que cette jeune fille a dix-sept ans ?

— Oui, mon révérend.

— Elle est jolie ?

— D'une beauté rare.

— Bien élevée ?

— Oh! quant à l'éducation, elle a dû en recevoir une fort mauvaise; mais la nature y a suppléé. Elle se présente bien, elle a de la modestie et des manières tout avenantes....

— Et possède-t-elle quelque talent d'utilité... ou d'agrément ?

— Elle achève son apprentissage chez une de nos marchandes de modes les plus en renom. Ce doit être une couturière habile.

— C'est quelque chose, répliqua le révérend avec une légère nuance de dédain. Touche-t-elle du piano ?

— Non, mais elle a une très-belle voix, et son maître de musique...

— Ah! elle est musicienne?

— Certes, oui, révérend Boucafard, et son professeur, un ancien maître de chapelle italien, assure qu'avant un an, pourvu qu'on la laisse sous sa direction, elle sera une cantatrice de premier ordre.

A ces mots, la grosse figure du moine s'épanouit, et, comme si les dernières confidences de la baronne eussent vaincu toutes ses hésitations :

— Eh bien! on avisera, on avisera, conclut-il.

— Je crois pourtant devoir vous avertir d'une chose, reprit la baronne, qui parut avoir deviné la secrète pensée de son interlocuteur : mon mari verrait avec une répugnance extrême que sa fille entrât dans un couvent.

— Oh! dit le moine, ce ne serait toujours que pour un temps.

— Nous avons une grande position, un titre, une fortune considérable...

Le révérend père Saint-Cucufin, alléché malgré lui, se passait délicatement la langue entre les lèvres.

— Et point d'autre enfant que Madeleine, continua madame de Latour-Eymeric. Nous serions désolés qu'avec de pareils avantages elle se fît religieuse.

— Mais, madame la baronne, si nous parvenions à lui faire quitter ses parents, où pourrions-nous la cacher si ce n'est dans une de nos maisons ?

— C'est un moyen que le baron ne voudra jamais admettre. Cherchons autre chose.

— Quant à moi, je ne vois rien, dit le révérend visiblement désappointé.

— Nous y sacrifierions de l'argent, beaucoup d'argent.

— Dame! avec beaucoup d'argent, on peut tout... ou à peu près.

— Mais encore ?

— Madame Frippart veut vendre sa fille, achetez-la lui.

— Oh ! mon révérend !

— La lui prendre ou la lui acheter, je n'y vois pas de milieu, repartit le moine, non sans quelque amertume.

La baronne était décontenancée.

Une cloche se fit entendre, le révérend se leva.

— Pensez-vous, se hâta d'ajouter la baronne, que mon mari veuille jamais s'humilier jusqu'à redemander Madeleine à sa mère ?

— Puisqu'il ne veut pas qu'on la lui enlève.

— Quant à la Frippart...

— Eh bien?

— Elle comprendra que si sa fille entre dans notre maison, elle est à jamais perdue pour elle. On l'en éloignerait; on la forcerait, elle et son mari, de vivre à la campagne; on lui imposerait sous ce rapport les conditions les plus dures. Or, c'est une femme violente, altière, qui jamais ne s'y soumettra.

— Ce sont des obstacles, j'en conviens, mais le billet de mille francs, madame, le mammon d'iniquité, n'en connaît pas. Réfléchissez à ma proposition; vous verrez qu'elle est féconde.

Madame de Latour-Eymeric allait partir :

— Priez Dieu qu'il vous éclaire, reprit le moine.

— Mon révérend, dit la baronne à ce dernier, qui l'accompagnait, vous vous occupez sans doute en ce moment de quelque bonne œuvre, selon votre sainte habitude?

— Nous voudrions établir une pauvre veuve, très-pieuse, très-intéressante; oh! dans une boutique bien modeste.

— Voici mon offrande.

Et la baronne remit un billet de banque au pieux apologiste de l'inquisition.

A peine fut-elle partie que le père Saint-Cucufin l'ouvrit, et son gros œil gris s'épanouit, ses lèvres se dilatèrent, à la vue de cette formule, évidemment empruntée pourtant au langage du *mammon d'iniquité :*

CINQ CENTS FRANCS.

L'éducation que Madeleine avait reçue chez sa mère ne l'avait que trop préparée aux leçons du vicomte de la Carlinière.

Entraînée par lui, pour nous servir de la pittoresque expression de l'ex-jeune de langues, elle prit vite goût au luxe, au sans gêne, aux amusements de la vie gaante. Elle connut bientôt son demi-monde, c'est-à-dire le nom et les aventures de tous les gandins et de toutes les cocottes en réputation ; elle était initiée, fêtée, choyée dans toutes sortes de ménages interlopes. Elle s'y formait, elle y apprenait divers talents de société, comment on déjeune, comment on dîne, — car c'est une science que de savoir déjeuner et dîner, — à tenir sa place dans un cotillon, à jouer au baccarat, au lansquenet, au chemin de fer.

Presque tous les dimanches se passaient en fêtes, toujours suivies de promenades au bois, où sa jolie figure, sa fraîche adolescence et ses toilettes simples étaient remarquées.

Elle avait en outre quelques avantages personnels pour se faire bien accueillir : elle valsait à ravir; elle avait appris de ses compagnes d'atelier un petit cancan de bon goût très-admiré, que beaucoup de jeunes femmes cherchaient à imiter, mais que personne ne réussissait à exécuter comme elle. Sans parler de son ancien talent pour la chansonnette, elle devenait musicienne, grâce aux leçons du maestro Fiorentini, et, quand elle était allée dans un théâtre lyrique, il était rare qu'elle ne sût pas redire les grands airs, la cavatine, la romance admirés.

Enfin elle ne cherchait à prendre ni l'amant ni le *monsieur* de personne.

Elle n'était encore, dans le monde qu'elle fréquentait, qu'un observateur, qu'un étranger, si l'on veut, qui regarde et cherche à s'instruire.

Beaucoup d'individus de tout âge et de toutes conditions, riches désœuvrés, jeunes gens appartenant à l'administration, aux lettres, à l'armée, à la haute finance, avaient mis à ses pieds leur cœur et la moitié de leurs revenus ou de leurs appartements : la jeune fille avait gentiment refusé. Quelquefois même, elle s'amusait à ajouter un agrément, une fioriture, à l'Eldorado qu'on lui promettait, puis elle éconduisait le séducteur on disant : « Eh bien ! monsieur, nous verrons cela un autre jour. »

On commençait à savoir qui elle était, ce qu'elle faisait, d'où elle venait : ce qu'on ignorait, c'était où elle voulait aller.

Quelques-uns disaient : — C'est la fille de la Frippart, qui l'a mise en apprentissage chez madame Albert; elle fera comme sa mère : couturière au début, puis cocotte plus ou moins huppée, et, pour finir, marchande à la toilette.

D'autres : — Non ! Vous ignorez, à ce qu'il paraît, qu'elle suit les leçons d'un vieux maître de chapelle, excellent musicien, dit-on ; elle a une voix magnifique. Ce sera bientôt une étoile nouvelle dans le ciel de l'Opéra.

D'autres encore : — Bah! elle est plus rusée qu'on ne pense, cette petite-là ; elle se ménage, elle se fait valoir ; elle cherche à se faire enlever par un prince russe, si ce n'est par un banquier américain.

Les mieux instruits prétendaient qu'un des princes de la haute finance en était éperdûment amoureux, et qu'il avait acheté pour elle et s'occupait en ce moment de faire meubler un des plus charmants hôtels des Champs-Elysées.

— Et quand va-t-il l'y installer? demandait-on.

— Ah! il y a une question pécuniaire qu'il faut vider au préalable : c'est que la mère Frippart n'est pas facile à mater.

Son amour pour Gilbert et une honnêteté, une délicatesse de pudeur instinctives, la défendaient contre la séduction. Mais l'âme de la pauvre enfant était profondément troublée : le luxe qu'elle voyait autour d'elle l'avait éblouie, les plaisirs au milieu desquels on l'entraînait finissaient par devenir pour elle une habitude malsaine. Elle attendait le dimanche avec impatience, et quand Amanda la ramenait le soir, elle se sentait dépaysée, mal à l'aise, dans la triste arrière-boutique de sa mère.

Ses rêves l'emportaient bien loin de sa situation actuelle, dans les splendides régions où vivent les grands artistes, les millionnaires, les reines de la fashion et de la galanterie.

La vie des petites gens, la pauvreté, même la médiocrité laborieuse, peu à peu et sans en avoir conscience, elle apprenait à les mépriser et à les craindre.

Ce qui vis-à-vis d'elle-même excusait ses folles ambitions, c'étaient les promesses du signor Fiorentini, c'était cette espérance que le maëstro lui avait fait concevoir de devenir bientôt une cantatrice célèbre ; mais, si cette espérance, ce rêve venait à s'évanouir!...

Elle se rappelait aussi parfois son aventure du faubourg Saint-Germain, des deux dames dont la conversation l'avait si vivement émue, du personnage décoré qui lui avait offert son bras et qui, debout sur le perron de l'hôtel, l'avait suivie d'un regard presque attendri jusqu'à ce qu'elle eût disparu; et elle s'étonnait, elle s'attristait de n'en avoir plus entendre parler.

Tel était l'état de trouble où vivait Madeleine; la Frippart n'était pas plus tranquille.

Depuis qu'elle fréquentait le signor Fiorentini, sa fille s'engouait de la musique. Elle s'imaginait, la petite sotte, devenir un jour une Malibran, une Patti; elle se fourrait mille billevisées dans la tête; et à quoi cela pouvait-il aboutir, si ce n'est à la détourner de la voie toute sûre, toute facile, par laquelle on voulait la conduire à la fortune.

Certes, il y avait longtemps que madame Frippart aurait prié le vieux croque-notes, dont la manie la gênait, de chercher ailleurs sa diva future, si elle n'eût craint de trouver dans sa fille une résistance impossible à briser.

Mais enfin, puisque Madeleine voulait s'élever au rang d'étoile, mieux valait qu'elle se formât chez le maëstro qu'au Conservatoire, que la Frippart regardait comme une école de perdition.

Elle s'alarmait encore davantage d'abandonner, comme elle le faisait, pendant des journées entières, Madeleine à la surveillance d'Amanda et du vicomte.

Il fallait que l'apprenti diplomate eût la langue bien affilée pour l'avoir amenée à cet excès de confiance.

Madame Frippart n'était pas précisément une mauvaise mère, c'était une femme vicieuse et complétement démoralisée. Depuis sa dernière entrevue avec la Renouvier, depuis la visite du vicomte, après bien des hésitations, elle s'était décidée à faire de sa fille quelque chose de parfaitement abominable... une femme entretenue.

Mais elle comprenait bien qu'elle ne pouvait pas la livrer aux caprices d'un vieillard, dans toute l'innocente

candeur de ses dix-sept ans; que c'était un crime impossible à commettre tant la scélératesse en serait monstrueuse; qu'il fallait donner avant tout à Madeleine la passion de l'or, du luxe, du plaisir, la placer en un mot sur la pente de l'abîme où on voulait la faire glisser.

Tel était le sens qu'elle avait attaché aux théories hippiques du vicomte, à propos de l'entraînement des femmes galantes, et elle n'avait pu en méconnaître la portée.

Mais elle n'épargnait à monsieur de la Carlinière ni les objurgations ni les menaces.

— Vicomte, lui disait-elle, vous êtes le seul homme à qui je confierai ma fille, quoique au fond vous ne le méritiez guère; mais j'ai cru, je ne sais pourquoi, que vous prenez soin de son avenir, que vous y avez quelque intérêt. Veillez sur elle.

— Soyez sans inquiétude, mame Frippart, répondait le futur diplomate.

— Prenez garde qu'elle se compromette, qu'elle se perde à cause de vous.

— Laissez faire. On la forme, cette enfant. Hein! la forme-t-on? lui apprend-on les belles manières, le beau langage?

— Je ne dis pas.

— L'a-t-on déniaisée depuis quelque temps? Ce sera l'hiver prochain la lionne de la saison, la femme la plus à la mode et la plus recherchée de Paris.

— C'est bien.

— Un vrai trésor, mame Frippart.

— Mais qu'elle ne noue pas d'intrigues; que personne n'approche d'elle; sans cela vous n'auriez pas de plus mortelle ennemie que moi.

— Ah! mame Frippart, vous avoir pour ennemie, Dieu m'en préserve! Vous êtes si méchante! Mais poussez à la roue de votre côté; préparez Madeleine, par de sages conseils, au rôle qu'elle va bientôt jouer, un rôle qui vous couvrira sinon de gloire, du moins de billets de mille francs. Oui, mame Frippart, vous pourrez vous en faire une robe comme on en a jamais vue; une robe de billets de mille, avec des billets de quatre mille pour guipure et des billets de cinq cents en guise de passementerie et de rubans! Cela sera-t-il remarqué sur le boulevard quand vous y passerez?

— Que dites-vous là, mon cher? Je serais bientôt déshabillée.

— Vous n'en aurez que plus de charmes.

— Allons donc, vous vous moquez! j'ai eu mon temps, mais j'ai été abandonnée, vicomte, ah! cruellement abandonnée!

— On sait cela, interrompit le vicomte.

Pendant ce temps, que faisait Gilbert? Il était entré en loge, il passait ses journées et une partie de ses nuits dans le quartier Latin; il s'occupait de figurer, d'après son esquisse peinte, le duel d'Etéocle et de Polynice, s'entr'égorgeant pour savoir auquel des deux il appartiendra de faire le bonheur des Thébains.

Un sujet très-moral, comme on voit, très-délicat à traiter et surtout très-intéressant pour le public.

X

L'ami du vicomte de la Carlinière, monsieur le marquis Gaston d'Orval, était arrivé. C'était un jeune gentilhomme, d'environ vingt-deux ans, fort riche et parfaitement élevé, et qui quittait pour la première fois sa province.

Il accourait avec une fièvre de curiosité, une soif de plaisirs indicible, dans la grande ville qui était l'idéal de ses rêves, le but tout rayonnant de lumière, tout enguirlandé de fleurs, de ses désirs et de ses juvéniles impatiences

En l'affranchissant pour la première fois de sa tutelle, madame sa mère ne lui avait épargné ni les conseils ni les encouragements à la sagesse, à la circonspection, à la méfiance, ni les exemples de victimes sans nombre que la moderne Babylone avait dévorées. En même temps elle lui avait bourré ses poches de pièces d'or: c'était un correctif.

Le jeune marquis Gaston d'Orval, apportait à Paris, outre sa provision de bons conseils, dix mille francs, et une lettre de crédit sur un banquier, en cas d'accident.

C'était un beau blondin, plutôt petit que grand, de bonnes manières, sachant s'habiller, se ganter, nouer sa cravate et casser son col, d'humeur joviale et tout porté à la bienveillance, surtout à l'égard de la plus belle moitié du genre humain.

Dès le lendemain de son arrivée, il rendit visite à monsieur de la Carlinière, qu'il emmena déjeuner aux *Frères-Provençaux*. Le vicomte le fit dîner au club, où il le présenta à quelques sportsmen en réputation. Le jeune marquis leur parla d'un poulain pur sang qu'il s'occupait de faire dresser et qu'il comptait produire dans un an sur le turf, ce qui fit sourire les gentlemen.

Le soir, on alla prendre mademoiselle Amanda en voiture et Léonie, qui, pour se faire ouvrir chez madame Frippart le crédit dont elle avait besoin, engraissait à vue d'œil; mais l'intéressante jeune femme plut au marquis et eut ses meubles sans péril d'indigestion.

C'était la quatrième journée des courses du printemps. Monsieur de Teuffelmann avait deux chevaux engagés. Dans l'espérance de le rencontrer, monsieur de la Carlinière avait organisé une promenade à Longchamps avec Amanda, Léonie et Madeleine. Vers neuf heures, il alla réveiller son jeune provincial.

— Habillez-vous, paresseux, lui dit-il, Léonie nous attend chez Amanda; nous déjeunons ensemble et nous allons aux courses.

— Ah! c'est juste, répondit Gaston; je n'y pensais plus à ces maudites courses. On a tant de plaisirs à Paris qu'on ne sait plus où donner de la tête; vraiment on s'y amuse beaucoup.

Il se leva. Monsieur de la Carlinière l'attendait dans un petit salon attenant à sa chambre à coucher.

Et quand Gaston eut fini sa toilette:

— Très-cher, reprit-il en lui offrant un londrès, vous devez être en fonds?

— Parbleu! répondit le jeune homme.

— Cela ne vous gênera pas de me prêter cinquante louis?

— Comment donc? mais avec plaisir. Ce cher Alphonse?

Il alla à son secrétaire, y prit un rouleau de mille francs et le remit au vicomte.

— La journée s'annonce bien, reprit-il; nous allons avoir beaucoup de plaisir.

On se fit conduire chez Amanda, où l'on trouva Léonie, et de là chez Brébant.

On s'installa dans un petit salon à l'entre sol.

Mais Amanda ne voulut pas qu'on commandât rien; elle fut d'avis qu'il fallait attendre.

— Je vais chercher Madeleine, dit monsieur de la Carlinière.

Le vicomte partit et les deux jeunes femmes s'approchèrent de la fenêtre. Là elles se mirent à signaler les amies qui passaient sur le boulevard et du geste elles les engageaient à monter.

Ce geste voulait dire: Arrivez, il y a ici un riche cocodès qui régale. Les jolies promeneuses le comprenaient; mais, à cette heure matinale, elles étaient rares sur l'asphalte.

La société s'accrut néanmoins de mademoiselle Josefa et de mademoiselle Coralie.

— Descendez vite, Gaston, avait dit Léonie. Voici Joséfa qui passe, ramenez-là.

Le jeune marquis s'était empressé d'obéir et était rentré avec la nouvelle invitée en disant;

— C'est fort gai le boulevard; là vrai, je m'amuse beaucoup à Paris.

De même pour mademoiselle Coralie.

Monsieur de la Carlinière ne tarda pas à amener Madeleine, qu'il présenta à son ami.

— Allons déjeuner au pavillon d'Ermenonville, dit Amanda, nous serons plus près de Longchamps.

Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme: le pavillon d'Ermenonville, c'était le bois, c'était presque la campagne.

— Tiens! fit observer Amanda, Josefa et Coralie n'ont pas d'ombrelle.

— Gaston, reprit Léonie, allez chercher des ombrelles pour ces dames, mon bon.

Le jeune homme quitta le salon quelques minutes et rentra avec deux ombrelles qu'il offrit aux nouvelles venues. Il s'essuyait le front en disant:

— Sacrebleu! c'est prodigieux comme je m'amuse ici.

— Voyons, nous sommes sept à présent, poursuivit Léonie; notre calèche ne suffit plus. Gaston, allez quérir une victoria.

Quand le petit marquis eut amené la victoria, toute la société, brûlant la politesse à Brébant, s'épandit sur le boulevard.

En un instant, la calèche fut occupée par Amanda, Coralie, Josefa et le vicomte; Léonie et Madeleine étaient montées dans la victoria. Il n'y avait point de place pour Gaston.

Il revint à la calèche: personne ne fit mine de vouloir se déranger pour lui. Alors il grimpa sur le siége du cocher en répétant:

— Je m'amuse beaucoup, sacrebleu! comme je m'amuse?

Les deux voitures partirent; mais probablement la conversation du cocher ne plut pas au marquis, car à la montée des Champs-Elysées il entra dans un manége, prit un cheval et vint caracoler autour des portières.

A la porte du pavillon d'Ermenonville, les voitures s'arrêtèrent; le vicomte et Gaston entrèrent pour commander le déjeuner.

Quand il sortit, le jeune marquis d'Orval tenait une carte à la main.

— Voici le menu, mes toutes belles, dit-il.

— Hors-d'œuvre.

— Truite saumonnée à la Richelieu, châteaubriand aux pommes nouvelles, ris de veau au jus, selle d'agneau braisée.

— Plomb au citron.

— Poularde rôtie, laitue, chicorée.

— Petits pois, asperges en branches, dessert.

— Beaujolais vieux, haut-brion, champagne frappé.

Amanda demanda des escargots.

— Vous alliez déranger notre menu, ma chère, fit observer le vicomte; nous ne saurons pas où les placer, vos escargots.

— Je le saurai bien, moi, répondit gloutonnement la jeune femme.

— Ne trouvez-vous pas qu'Amanda à des goûts canaille? murmura Léonie à l'oreille de Madeleine.

— Si Amanda ajoutait de l'anguille à la tartare pour faire pendant à ses escargots? hasarda Madeleine.

— Taisez-vous, petite, repartit Amanda avec un indulgent dédain. Voyez cette jeune cocotte: cela sort à peine de sa coquille et s'exerce déjà à caqueter.

— On a oublié les entremets sucrés, fit observer Coralie.

— Moi, dit Josefa, je ne déjeune qu'au vin de champagne.

— As-tu fini! murmura ironiquement Amanda.

— Vous aurez les escargots, les entremets sucrés, et, pour celles qui le voudront, du moët comme vin d'ordinaire, repartit monsieur d'Orval.

Il ajouta une note au menu et rentra en disant:

— Elles sont adorables ces coquines. Parole d'honneur! je m'amuse beaucoup.

— Maintenant, dit monsieur de la Carlinière quand on eut rectifié le menu, un temps de galop jusqu'aux cascades, et au retour le déjeuner sera prêt.

Les voitures repartirent.

Chemin faisant, Amanda et ses compagnes cherchèrent encore des yeux quelques amies à recueillir, mais elles n'en découvrirent aucune. Le bois était presque désert, et les biches n'ont pas, comme le fait judicieusement observer la caricature, coutume

De se promener au bois
Pendant que le loup n'y est pas.

Tout le monde rentra, mourant de faim, au pavillon d'Ermenonville. Le déjeuner était servi.

On dévora les hors-d'œuvre, la truite saumonnée, les entrées de viandes, le plomb au citron.

Alors Amanda se souvint de ses escargots et les réclama à grands cris.

Le rôt et les salades étaient sur la table quand on les apporta.

Il se fit à ce moment une grande confusion dans le service. Les dames avaient goûté les escargots et les trouvaient excellents, on en voulut d'autres; le rôti, les entremets furent négligés.

— Là, sérieusement, Amanda, disait le vicomte, je finirai par ne plus vous conduire nulle part; vous mettez le désordre partout. Il y a quinze jours, au concert spirituel de madame d'Almeros, quand on exécutait les chefs-d'œuvre de Pergolèse et de Mozart, vous demandiez de l'Offenbach!...

— Eh bien! oui, de l'Offenbach!...

— Et voilà qu'aujourd'hui, au milieu d'un déjeuner de princes que nous offre le marquis d'Orval, vous venez jeter des escargots comme un affreux *couac* à travers le menu!

— Qu'est-ce que cela vous fait?

— Nous déjeunons comme des gens qui ne savent pas manger.

— Ce n'est pas faute d'appétit, répartit Josefa.

En effet, on revint aux entremets sucrés, et, le haut-brion aidant, on y fit honneur. Amanda esquissa quelques récits de la chronique scandaleuse qui n'étaient pas sans saveur; Josefa, qui n'avait bu que du vin de Champagne pendant tout le repas, commençait à se griser et demandait qu'on fit venir un orgue de Barbarie. Assise à côté de Gaston, Coralie lui disait qu'il était l'homme qu'elle avait entrevu dans ses rêves et le priait de lui acheter un breack anglais; elle avait fini par boire dans son verre. Léonie s'en aperçut.

— Ma chère, lui dit-elle, sous quel numéro d'ordre inscrivez-vous monsieur d'Orval?

— Il sera toujours en meilleure compagnie chez moi que chez vous, repartit aigrement Coralie.

— Dans une compagnie, chez vous? Allons donc! vous êtes trop modeste: vous pourriez dire dans un régiment.

— Mes charmantes, interrompit le marquis, ne vous disputez pas à mon sujet: je ne suis qu'un météore voyageur, qui traverse en ce moment l'horizon de Paris en éparpillant quelques billets de mille sur son passage. Bientôt je retournerai dans ma province, où m'attend une Ariane désolée.

Au dessert, monsieur d'Orval dit à Madeleine, qui était à sa droite:

— Vous ne causez pas, vous ne mangez pas; qu'avez-vous, chère enfant?

— Moi, monsieur Gaston? rien; mais vous avez entendu Amanda tout à l'heure. Elle m'a reproché d'être une cocotte à peine sortie de l'œuf et de vouloir déjà caqueter.

— En effet, vous êtes ici la plus jeune et la plus

belle. Un voyage en Ecosse et mon cœur, cela vous va-t-il?

– Je préférerais l'Italie, monsieur.

— Avec un cottage sur le lac de Côme?

— Pourquoi pas un palais à Venise?

— Et le chant des gondoliers sur les lagunes, alors?

— Oui, j'adore les barcaroles.

— Va pour le palais.

— Mais votre Ariane?

— Elle m'attendra quelques mois de plus.

— Et moi qui croyais que vous alliez me jurer un amour éternel, monsieur Gaston.

On avait apporté le café et les cigares.

— Madeleine, reprit Amanda, chantez-nous les *Canards tyroliens*.

La jeune fille ne se le fit pas répéter; immédiatement, de sa voix légère et vibrante, elle attaqua la chansonnette de Thérésa dans la *Chatte blanche*.

Quand les canards vont deux à deux,
C'est qu'ils ont à causer entre eux...

Tout ce qu'il y a de plus divertissant dans le genre bête.

La société reprenait en chœur le refrain:

Coin, Coin...

et la tyrolienne qui l'accompagne.

Il se faisait grand bruit en ce moment de voix fraîches et d'éclats de rire dans le pavillon d'Ermenonville.

Madeleine menait le chœur avec beaucoup d'entrain.

— Mais elle est adorable, cette petite, disait Gaston d'Orval. Corne de bœuf! comme je m'amuse!

Quand tout à coup le vicomte, tirant sa montre:

— Il est deux heures, dit-il. Mesdames en voiture; les courses sont commencées.

Amanda voulait jouer au lansquenet.

Mais la Carlinière fut inflexible, il fallut lever la séance.

Le marquis prit discrètement la carte et descendit la payer en répétant:

— Là, vrai, je ne me suis jamais tant amusant!

Quoiqu'on ait fait jusqu'ici pour rendre les courses populaires, on n'y a qu'imparfaitement réussi. Le nombre des amateurs s'est accru dans les hautes classes, cela est incontestable; mais pour la foule les exercices du turf sont un spectacle amusant, rien de plus.

Le dimanche, quand il y a des courses, le Parisien dirige volontiers sa promenade vers Longchamps, s'il fait beau et que nul autre plaisir ne l'attire. Les agences de poules sont fréquentées; leurs voitures sont parfois encombrées de parieurs sur le terrain; il y a de l'animation dans le grand pavillon et aux alentours. Mais, pour une grande ville comme Paris, qui se porte avec furie au moindre spectacle, tout cela est bien restreint.

Il était deux heures et demie quand les voitures parties du châlet d'Ermenonville vinrent prendre la file le long des cordes de la piste, le plus près possible du poteau.

Elle furent des plus remarquées, quoiqu'elle n'appartinssent ni à la catégorie des *breacks* anglais, ni à celle des *mails phætons* ou des *mails coaches*; mais elles étaient des plus empanachées et des mieux ornées de jolies femmes.

A peine se furent-elles arrêtées qu'Amanda rajusta sa coiffure, se ganta, prit son ombrelle, tira de sa poche un petit carnet à tranches dorées et à reliure de nacre, sur lequel on lisait ces mots: *Bettings book* (livre de paris), se leva et dit au marquis d'Orval;

— Gaston, conduisez-nous dans l'enceinte du pesage.

— Soit, ma chère, interrompit la Carlinière, qui ne tenait pas à ce qu'Amanda allât faire ses frasques parmi les gens de son monde: mais je vous préviens que nous allons nous heurter à un commissaire spécialement chargé de contrôler les entrées des dames.

— Ah! mais elle est très-forte celle là, repartit la lorette; est-ce qu'il va falloir montrer un contrat de mariage maintenant pour être admis dans le *weighing room*?

— Ne criez pas, je vous en prie, ma chère, et ne faites pas montre de votre anglais de contrebande. Nous ne sommes pas seuls ici, on nous regarde.

— Ce monsieur le commissaire n'est pas un ogre; vous devez le connaître?

— C'est parce que je le connais que je vous avertis du désagrément que vous pouvez vous attirer.

— Je veux voir le *ring*, moi.

Le *ring* est la bourse, l'assemblée des parieurs.

— Tenez, en voilà un *ring*, dit le vicomte en montrant les voitures des pouliers, où vous serez admise sans contestation, et qui n'est ni moins curieux ni moins animé que l'autre. Monsieur d'Orval va vous y conduire.

— Oui, oui! allons aux poules, s'écrièrent ensemble Léonie, Josefa et Coralie, en s'élançant sur le turf.

Monsieur de la Carlinière laissa son ami aux prises avec ces dames, suspendit sa carte de membre du Jockey-Club à sa boutonnière, et se dirigea seul vers l'enceinte du pesage.

Madeleine, qui se sentait fatiguée et à laquelle le bruit et la foule déplaisaient, resta seule dans la victoria.

XI

Or, à peine le vicomte de la Carlinière eut-il traversé la piste et dépassé la tribune des jockeys, qu'à l'entrée même de l'enceinte du pesage il aperçut le baron de Teuffelmann dont un accès de vive contrariété n'avait fait que rendre la laideur plus frappante.

Il hésitait à l'aborder; ce fut le baron qui vint à lui.

— Ponchour, mon cher ficomte, lui dit-il; fus me foyez de fort mauvaise humeur.

— Et contre qui?

— Gondre Jack; l'impécile n'en fait chamais d'autres. Pentant l'hifer, il mène une vie de Sartanapale, et quand il fient la saison tes courses et qu'il prend le réchime, au lieu de maicrir, il encraisse.

— Ah! ah! ah! répondit la Carlinière, cela lui fait du bien de se priver un peu.

— C'est que ce n'est pas trôle tu tout. Imaginez-fus qu'il defait monter miss Chenny auchurt'hui, pour faire le cheu à Rob-Roy...

– Deux bêtes magnifiques!

— Et foilà qu'il pèse à lui seul, sans la selle, les quarante-deux kilog., et demi assignés à ma bouliche. C'hai tu la redirer...

— Vous auriez dû surveiller cela, monsieur le baron.

— Che ne buis pas tout surveiller, que diable! On s'est mogué de nous aux palances; on chuchotait; *catch weights* (poids de surprise), et l'on riait.

Le poids de surprise est la fraude du sportman qui, étant convenu avec son adversaire qu'on n'indiquera pas la charge des chevaux, arrive tout à coup sur le turf avec un jockey miscroscopique engagé pour la circonstance.

La cloche venait de sonner, le baron et la Carlinière se placèrent de façon à pouvoir assister au départ.

— Vous êtes seul ici? demanda monsieur Teuffelmann.

— Non, je suis avec un de mes amis de province, le jeune marquis d'Orval et des *fâmes*, baron, des *fâmes*.

— Touchours calant?

— Il y en a une que vous connaissez, et ce n'est pas la moins jolie.

— Qui tonc, la petite Mateleine? demanda le financier.

— Bon, dit à part lui la Carlinière! tâchons de savoir ce que ce vieux Midas a dans le ventre et, s'il se peut, finissons quelque chose...

— Elle-même, répondit-il.

— Une fillette, mon cher ficomte, qui là, frai! ferait ma bassion.

— Mais je n'y vois pas d'empêchement.

— Croyez fus! Che n'ai pas réussi auprès t'elle, le chur où che l'ai bromenée tans les salons de madame d'Almeros.

— Bah! un homme comme vous, qui avez les mines de Golconde dans votre poche. Et que vous a dit Madeleine?

— Che lui parlai d'un betit hôtel aux Champs-Elysées que ch'ai acheté et que che fais réparer et meupler entièrement.....

— Pour elle, assure-t-on?

— Eh pien! je ne m'en tétis pas, monsieur de la Garlinière. Che lui en barlais donc de ce betit hôtel, en cherchant à lui faire gomprentre qu'il était à sa tisposition; buis nous afons barlé te la salle à mancher, tu salon, te la chambre à goucher, fus foyez d'ici la cratation.

— Parfaitement.

— C'était télicatement tit.

— Il n'y a que vous, baron, qui sachez parler ce langage aux femmes.

— Oh! que moi! non; mais che m'en tire assez pien quand che feux. Che lui temantai tonc ce qu'elle bréférait bour ameublement te chambre à goucher, tu ginois ou tu bombéien.

— Animal! pensa le vicomte.

— Et matemoiselle Mateleine: « Ni l'un ni l'autre, » m'a-t-elle répontu prusquement. Ça m'a tut dégoncerté.

— Elle est plus humaine aujourd'hui.

— C'est fus qui l'afez apprifoisée, sétucteur? demanda monsieur Teuffelmann avec un sourire qui ressemblait à une grimace.

— Dites la fréquentation d'un certain monde.

— Où fus la menez.

— Parole d'honneur! pensa la Carlinière, je crois que ce vieux Plutus est jaloux de moi. Si c'est de la sorte que je prétends m'en faire un ami!

— Monsieur le baron, poursuivit-il, je ne suis plus aujourd'hui le galantissime d'autrefois. Si je promène Mateleine, c'est que sa mère nous la confie volontiers, à moi et à Amanda, avec qui madame Frippart fait des affaires de chiffons et de dentelles; mais j'ai déjà trop d'Amanda. Voilà déjà quatre ans que je suis traducteur au ministère des affaires étrangères avec des appointements misérables.

— Quels abbointements?

— Trois mille francs.

— Te goi acheder fos cigares.

— Tout au plus. Je voudrais devenir attaché d'ambassade; or, se faire passer pour un coureur d'aventures, ce serait un mauvais moyen d'y arriver.

— Bourquoi n'afez-fus bas suifi la carrière tes consulats?

— C'est une impasse. Les consulats généraux ne se donnent aujourd'hui qu'à des hommes politiques; nous autres, gens de carrière, nous végétons toute notre vie dans les postes inférieurs, les secrétariats, les chancelleries.

— Ficomte, répondit le financier, fos sentiments sont louables. Ch'ai quelque gréti, usez-en sans grainte et sans ménachements.

— Je suis loin de refuser, monsieur le baron. J'agirai comme vous dites, le cas échéant. S'il m'offrait sa bourse? ajouta à part lui l'ex-jeune de langues.

Mais le baron ne hasarda rien de semblable.

— Alors, reprit monsieur de la Carlinière, vous avez été mécontent de Madeleine au concert de madame d'Almeros?

— Foui, fort mécontent. Che fulais tut rombre.

— Comment, tout rompre?

— C'est que che suis fort engaché avec mâme Frippart; elle me toit beaucoup d'archent.

— Vous lui avez fait des avances?

— Ch'ai charché un escompteur te mes clients te faire son papier, de fort mauvais papier, foyez-fus. La moitié au moins n'est chamais bayé à l'échéance; on le renoufelle, et, crâce aux frais, aux comptes de retour et aux intérêts, cela fait une poule de neige. Nous afons auchurd'hui au tébit de mame Frippart pour au moins quinze mille francs de faleurs en souffrance.

— Et vous vouliez en exiger le payement?

— Enfoyer tutes ces bapillottes chez l'huissier.

— Vous avez là un bon mouvement, baron, dit monsieur de la Carlinière avec une pointe d'ironie.

Puis il ajouta :

— Quoique un peu hâtif.

— De guelle façon l'ententez-fus?

— Vous allez voir. Ce qui eût été imprudent il y a un mois serait peut-être aujourd'hui très-habile.

— Ah!

— Il y a un mois, la Frippart aurait jeté feu et flammes dans son ménage; elle aurait fait une scène à sa fille et n'en aurait rien obtenu; la rupture eût été complète.

— C'est à quoi ch'ai bensé.

— Aujourd'hui, je crois, il en serait tout différemment. Madeleine a pris goût à la vie interlope; elle aime le plaisir, elle souffre volontiers que des inconnus dépensent de l'argent pour elle. Je me tromperais fort si cette petite ne s'imaginait pas qu'elle est destinée à rouler sur l'or, à mener une vie de sultane, à trouver quelque jour un individu épris de ses charmes, qui lui fasse une existence toute capitonnée de billets de banque. Vous êtes ce capitaliste, vous, monsieur le baron?

— Il est vrai que che pourrais l'êdre aussi pien et bropaplement mieux qu'un audre.

— Eh bien! à mon avis, il serait utile en ce moment de frapper un grand coup.

— Fus groyez?

— D'envoyer les quinze mille francs de billets chez l'huissier. Vous êtes sûr que la mère de Madeleine va la sermonner d'une belle façon.

— Cette chère betite!

— Elle a besoin d'être un peu matée.

— Ch'afiserai, mon cher ficomte. Pourrais-je la foir un instant?

Le vicomte se haussa sur ses pointes, cherchant des yeux la victoria.

— Tenez, dit-il, précisément elle est seule; toutes mes coquines ont entraîné le marquis aux poules et sont en train de le plumer.

Il y avait sur le terrain des poules une vingtaine de voitures rangées en cercle, sur lesquelles on lisait :

Oller — Chéron
Sportive — Paris mutuels — Agence Bazin
Sport's office.

Ces véhicules étaient percés de trois portières : au milieu, la caisse; sur les côtés, des bureaux, où des affiches portaient ces mots :

Distribution à deux francs, à cinq francs, dix francs, vingt francs.

Payement : cinq francs, dix francs, etc., etc.

Chacun allait prendre un numéro, avec lequel on passait de l'autre côté de la voiture. Là se faisait un tirage pour échanger, par la voie du sort, le numéro reçu avec le numéro d'ordre d'un des chevaux engagés

Tant mieux pour celui qui se trouvait avoir hypothéqué son argent sur les jambes du cheval préféré.

Les employés criaient à chaque instant : « Messieurs, ne montez pas sur les voitures ! » C'était à grand'peine qu'au moment des tirages ils empêchaient qu'on ne les prît d'assaut.

Il se faisait là un grand tapage ; mais dans l'enceinte même que formaient les voitures se passaient des scènes bien autrement bruyantes.

Des pouliers marrons montaient des séries. Ils s'épuisaient à dire :

— A deux francs, au programme, nouvelle série.

Ils distribuaient des billets, recevaient l'argent et faisaient le tirage.

— Le un a le sept, le deux a le six, le trois a le cinq..., et ainsi de suite.

Cet étroit espace était encombré.

C'est auprès des pouliers marrons que messieurs les commis en nouveautés vont tenter la fortune du turf.

Le marquis et la guirlande de jolies femmes qu'il entraînait après lui parcouraient les voitures l'une après l'autre.

— Monsieur Gaston, disait l'une, prenez-moi un numéro à cinq francs chez Oller.

— Monsieur Gaston, prenez-moi un numéro à dix francs aux paris-mutuels, disait l'autre.

— Gaston, disait Léonie, prenez-moi un numéro à vingt francs au Sport's-office.

Bientôt tout le monde ne voulut plus que des numéros à vingt francs.

Le marquis se hâtait de remplir ces ordres, il suait sang et eau pour assister aux tirages et continuait à trouver qu'il s'amusait énormément.

La cloche sonnait ; les chevaux allaient s'aligner sur la piste, ils partaient ; on voyait ces sept à huit poulains ou pouliches se déhancher pendant quelques minutes à la file les uns des autres, avec un jockey vert, jaune ou rouge, qui dansait sur leur dos. Ils arrivaient, et les dames n'avaient rien gagné. Elles accusaient Gaston de ne savoir prendre que de mauvais numéros, mais lui ne se départait pas de son optimisme ; il s'obstinait à trouver qu'il avait beaucoup de plaisir.

Madeleine était donc restée seule dans la victoria, en proie à une espèce de somnolence. Après les bruyantes scènes de la matinée, après la course qu'elle avait faite au grand air, elle éprouvait comme un vide au cœur et à la tête, et un invincible assoupissement des sens. L'air était tiède et sec, l'atmosphère voilée ; autour d'elle rien qu'une plaine monotone, bordée par de lointains lisérés de bois ; à quelque distance, vers le pavillon des courses et les voitures des pouliers, un murmure confus, de vagues bruissements ; au-dessus les blanches murailles de Suresnes et les sourcilleuses silhouettes du mont Valérien.

Au milieu de ce paysage monotone, à demi-couchée dans la victoria, sa jolie tête reposant sur sa poitrine, elle éprouvait une sorte de torpeur qui n'était pas sans charmes.

Parmi tout ce monde affairé qui allait et venait autour d'elle, elle se laissait bercer doucement par un *far niente* plein d'une vague mélancolie et de langueur.

Une de ses petites mains reposait sur le rebord de la voiture.

Un homme s'approcha d'elle à pas lents : c'était le baron de Teuffelmann.

Il lui sembla qu'il y avait dans ses gros yeux bleuâtres, cerclés de rouge, quelque chose de la puissance de fascination que l'on attribue au regard de certains reptiles.

Elle le laissa venir sans bouger.

— Matemoiselle Mateleine, je crois ? dit-il d'une voix caressante.

Elle lui fit à peine un salut de la tête.

— Nous nous sommes vus chez matame d'Almeros, ajouta-t-il, pensant que la jeune fille ne l'avait pas reconnu.

— C'est juste.

— On fus a donc laissée seule ici, chère enfant ?

— Mes compagnes sont allées aux poules.

— Et fus, fus ne chouez pas ?

— Non, monsieur.

— Fulez-vous aller les retrufer, ces tames ?

— Non.

— Si vous bréférez, che fais fus contuire dans l'enceinte du pesache : c'est un spectacle fort curieux pour qui ne l'a chamais fu.

— Restons ici.

— Tiens, pensa le baron, est-ce que fraiment elle se serait humanisée, cette betite ?

Il s'accouda sur le rebord de la voiture, une de ses grosses mains tout près de celle de Madeleine.

— Ch'ai beaucoup pensé à fus, matemoiselle, reprit-il, dans ces terniers temps.

— Qu'en pensiez-vous, monsieur ? Du mal ?

— Peaucoup te pien, au gontraire ; fus êtes la plus charmante femme qu'on buisse troufer.

— C'est un compliment banal que les hommes répètent à tout propos.

— Che tonnerais peaucoup pour être aimé te fus, et je suis fort riche.

— On le dit.

— Fort riche, répéta le baron.

— Et que donneriez-vous, monsieur ?

— T'apord c'hai déchà cherché à fus le faire comprendre, un hôtel aux Champs-Elysées.

— Oui, je m'en souviens.

— Chefaux, foiture, tomestiques, maison gomplète, tut ce qu'il y a de plus élécant et de plus riche en fait d'ameuplement, et puis trois mille francs par mois.

Et le baron tenait Madeleine sous son regard gris aux reflets ignés.

Le rouge montait à sa face rugueuse.

— Ah ! monsieur, que me dites-vous là ? repartit la jeune fille.

Elle essayait encore de prendre cette conversation par son côté plaisant, selon son habitude ; mais elle sentait que peu à peu ce cyclope, forgeur d'or, s'emparait d'elle et la dominait.

— Aimez-fus la musique, la tanse ? poursuivit-il ; tutes les semaines, fus recefrez chez fus ; nous y attirerons la société la plus prillante et la plus spirituelle de Paris. Che ne recarterai pas à la tépense.

— Allons, monsieur, laissez-moi, murmura doucement Madeleine.

— Non, che ne fus laisserai bas, che fus tirai tut, puisque je trufe l'occasion de fus parler sans témoins. Che ne fus aime bas, Mateleine, che fus adore ; fus êtes belle à rendre fus les plus saches. Quels yeux charmants ! quelle ficure fine et délicate ! quel col gracieux ! quelles épaules cheunes et bien motelées !

Et le baron enveloppait Madeleine de son regard gris-bleu, auquel sa paupière sanguinolente donnait peu à peu une animation sinistre ; ses joues prenaient des tons violacés, un tremblement lascif agitait ses lèvres. Il était hideux ainsi, mais d'une hideur étrange qui attirait et fixait le regard.

La jeune fille le contemplait sans mot dire, les yeux attachés sur lui comme sur un monstre dont la difformité attire et captive.

— Si ce n'est pas assez te drois mille francs par mois, reprit-il, ch'en mettrai six, dix mille.

Sa voix avait pris des accents sauvages, et parfois il s'y mêlait des modulations aiguës et presque douloureuses.

Madeleine eût voulu se lever et fuir, mais elle se sentait sans volonté, sans force.

Nous avons vu tout à l'heure, au pavillon d'Ermenonville, l'oiseau qui gazouille et qui chante : c'était à

ce moment le même oiseau, mais pris sous le regard d'un reptile fascinateur.

De sa main velue, le baron caressait la main de la jeune fille, sans qu'elle pensât même à la retirer.

— Che te mettrai tans le felours, la soie et l'or, poursuivit-il avec une sorte d'égarement; tu seras ma paronne, ma frais paronne, mon almée, ma sultane.

Madeleine sentit alors sur sa main comme un attouchement fébrile.

Le baron venait d'y appliquer ses lèvres.

Elle tressaillit et poussa un cri plaintif.

Quand monsieur de Teuffelmann se redressa, il aperçut la jeune fille pâle, tremblante, la pupille dilatée, les deux mains retirées sur sa poitrine et se pressant, toute recoquevillée sur elle-même, contre l'angle de la voiture.

Au même instant monsieur de la Carlinière parut avec le marquis et les dames. Le baron salua, serra la main du vicomte et disparut.

Tous les regards se portèrent sur Madeleine, qui, de pâle qu'elle était, devint pourpre.

Il y a à Paris quelques centaines de riches amateurs du beau sexe que tout le monde interlope connaît. On s'occupe d'eux, on aime à savoir sur quelle Danaé ces Jupiter de la finance font tomber ou vont faire tomber leur pluie d'or. Monsieur le baron de Teuffelmann était un de ces demi-dieux, trop souvent difformes.

Déjà, au concert de madame d'Almeros, on s'était occupé de sa naissante passion pour la fille de madame Frippart; sa présence auprès d'elle fut remarquée.

A peine fut-il parti, qu'Amanda et ses compagnes échangèrent un sourire. C'en était assez pour que quelque chroniqueur familier de ces dames et à bout de copie s'emparât de l'incident.

Grâce aux intrigues de la Carlinière, sans même avoir songé à mal, Madeleine était déjà compromise.

— Che l'ai éblouie, che l'ai domptée cette petite lionne, murmurait à part lui le baron en s'éloignant. Maintenant effrayons la mère; menaçons de la mettre en faillite, comme dit le ficomte de la Garlinière, vrappons le cranp goup! Nous sommes maîtres de la situation.

Il suivait distraitement la piste en se parlant ainsi.

Cependant un jeune *voyou*, la casquette rabattue sur les yeux et les deux mains fourrées dans les ouvertures de sa blouse, accourait de l'endroit où se tenaient les poules. C'était César, qui ne négligeait aucune occasion de gagner des pièces de deux sous en ouvrant des portières, et de ramasser des bouts de cigares.

Il avait aperçu le baron de Teuffelmann auprès de sa sœur; le voyant battre en retraite, il se glissa à sa poursuite.

— Eh bien! dites donc, vous, le monsieur respectable, murmurait-il en marchant à côté de lui, ce sont des fillettes de dix-sept ans qu'il vous faut, nom d'une pipe!

Le baron se retourna à demi vers son étrange interlocuteur.

— Ah! quelle *binette!* s'écria celui-ci en portant la main à sa casquette. César Frippart, pour vous servir, bourgeois, ajouta-t-il.

A ce nom de Frippart, le baron comprit tout et, traversant la piste, il se dirigea vers les tribunes, à l'entrée desquelles se tenaient deux sergents de ville.

— Oui, pour vous servir, poursuivit César à voix basse... une tripotée de coups de chaussons si nous n'aboulons pas, et tout de suite, une pièce de *cinque* francs au bon petit frère de cette chère Madeleine.

Le baron hâtait le pas sans mot dire.

— Allons! insistait César, il ne s'agit pas d'avoir le *trac* ni de *s'esbigner*, vieux monteur de coups; mettons la main à la poche, et plus vite que ça...

Le jeune voyou s'interrompit tout à coup; deux mains robustes venaient de l'empoigner aux épaules. En une seconde, on l'avait retourné et saisi par-derrière au collet de la blouse, et on le poussait en avant sans lui laisser le temps de respirer.

— Quoi que c'est? criait-il.

— Marche donc, vaurien, chauve-souris des carrières d'Amérique, disait un sergent de ville. Ah! c'est à monsieur le baron que tu t'en prends?

— Mais, quand je vous dis que je m'appelle César Frippart.

— Pas d'observations.

— Et que j'ai surpris ce vieux *gonsse*-là...

César, la tête en avant et les bras écartés, essayait de se retourner, mais inutilement. L'agent de police le poussait toujours, lui caressant le bas des tibias du bout de son épée pour hâter sa marche.

— En train de faire la cour à ma sœur.

— A la sœur? répéta ironiquement le sergent de ville.

Ce fut son dernier mot. On était arrivé au poste de police; l'agent jeta César à deux ou trois de ses collègues, qui, en un tour de main, le pelotonnant et le roulant à bras-le-corps, l'eurent *emballé* dans le violon.

On le relâcha au bout d'une heure.

— Et le vieux qui faisait la cour à ma sœur, ousque je le retrouverai à présent? demanda-t-il.

— Quand tu le rencontreras, ce vieux-là, répondit le chef du poste, je t'invite à le laisser tranquille; sans quoi, la police correctionnelle, la Roquette et tout le tremblement.

César sortit ainsi du poste, mais à ce moment le champ de courses était vide.

— Tant d'amoureux que ça! réfléchissait-il en cheminant vers la porte d'Auteuil. L'autre jour c'est un blond qui l'a quittée, puis un brun qui l'a reprise; aujourd'hui c'est un vieux, — cré coquin! qu'il était laid! — que je trouve penché vers elle sur le rebord de sa voiture. Il paraît qu'elle a du succès, Madeleine! Et dire, ajoutait le vaurien, que maman Frippart, qui doit gagner des mille et des cent avec sa fille, n'a pas seulement, de temps en temps, une *roue de derrière* à mettre au service de son autre enfant.

Il était neuf heures du soir, monsieur de la Carlinière et sa société rentrèrent dans Paris. C'était le vicomte qui avait offert à dîner dans un restaurant champêtre du Bas-Meudon. Pour terminer convenablement leur journée, il ne restait plus à ces messieurs et à ces dames qu'à aller faire un tour à Mabille.

Ce fut Amanda qui proposa de s'y rendre.

Les voitures se dirigèrent vers l'avenue Montaigne.

Grand émoi dans le quartier. L'avenue était encombrée d'attelages : d'un côté, les *breacks*, les *mail-phaétons*, les *mail-coaches*, toutes les voitures de promenade conduites par leurs propriétaires, les *good-wipes* (bons fouets) du sport britannique; de l'autre, les chars-à-bans, les victorias, les calèches de la *gentry* parisienne. On se fraya difficilement un passage à travers cette foule; enfin on atteignit la porte du temple de Terspsichore (vieux style).

Il se faisait un bruit affreux à l'intérieur. Brisait-on le matériel de l'établissement? avait-on cerné le personnel féminin, et, bon gré, mal gré, le portait-on en triomphe? Hurrah!

Ces excentricités sont familières à messieurs les *books-makers* des deux nations, mais c'est ordinairement pour fêter le grand prix de Paris qu'ils les réservent.

Ce soir-là, il y avait tout simplement assaut de boxe anglaise et française à Mabille; on s'y battait, simple affaire de décider la supériorité du coup de poing sur le coup de chausson et *vice versa*.

Les dames n'osaient entrer.

— Gaston, dit Léonie, allez donc voir ce qui se passe; vous nous donnerez des nouvelles.

Le marquis pénétra dans le bal; mais il en sortit, après quelques minutes, avec un œil poché, en disant :

— Tout le monde se boxe; c'est fort drôle. Parole d'honneur! j'ai eu beaucoup de plaisir aujourd'hui.

XII

Bien des jours s'étaient écoulés depuis la promenade des deux amants à Fontenay-aux-Roses. Les concours se poursuivaient à l'Ecole des beaux-arts ; on assurait qu'il y avait des chances pour que Gilbert Valcombe obtînt le grand prix de peinture.

Grande réunion d'artistes à l'estaminet du Rat-Blanc ; on avait engagé autour des tables une de ces discussions sans fin que les rapins ont tort de ne point compter au nombre de leurs *scies* les plus redoutables. Gilbert était venu ce soir-là. On le jugeait, lui et ses concurrents, non-seulement au point de vue de la forme et de la couleur, mais encore de la sincérité du *faire*, de la hardiesse et de l'originalité du *parti pris*, choses auxquelles les anciens maîtres n'ont jamais songé, ce qui ne les empêchait pas de créer des chefs-d'œuvre.

Le jeune artiste écoutait en silence toute cette conversation à bâtons rompus. Accoté à sa banquette, fumant sa pipe et buvant sa bière à petites gorgées, il se contentait de sourire aux compliments ou bien aux critiques qu'on lui adressait.

Il était préoccupé ; ses regards allaient continuellement de la pendule, suspendue contre la muraille dans un cadre d'or, à la porte, et toutes les fois qu'un nouveau client entrait, après s'être un instant redressé pour le voir, il retombait désappointé sur sa banquette.

Enfin le gilet blanc et la chaîne d'or de maître Frippart apparurent. Le front de Gilbert se rasséréna.

Le marchand entra, le sourire aux lèvres comme un habitué dans un lieu ami, où il est sûr de trouver deux heures de récréation et de bien-être.

Après avoir parcouru la salle d'un coup d'œil, apercevant Gilbert, il se dirigea vers sa table.

Ils se serrèrent la main ; l'artiste s'empressa de faire place au nouveau venu.

— Garçon, dit le sensuel Frippart dans le langage toujours surabondant en qualificatifs qui lui était habituel, ma pipe et un fort *gloria !* entendez-vous, avec un petit verre de cognac superfin.

Quand il fut servi, qu'il eut bourré et allumé sa bouffarde, et qu'il eut commencé à savourer son moka :

— Eh bien ! monsieur Gilbert, reprit-il en se frottant les mains, ce concours marche-t-il ? Réussirons-nous au moins ?

— Je l'espère, monsieur Frippart. J'ai assez bien exprimé jusqu'ici, paraît-il, l'idée toute morale de messieurs les membres du jury, qui était de prouver que la propriété et la famille furent de tout temps la sauvegarde de l'ordre social.

— Ah ! très-bien, fit observer Frippart. La propriété, la famille : il n'y a que ça !

— En donnant pour sujet de concours deux frères s'assassinant devant une assemblée de princes attentifs, pour savoir à qui restera l'héritage de leur père ?

— Hein ! comment avez-vous dit ?

— Telle est l'action mémorable, au point de vue des bonnes mœurs, que nous avons peinte en dix tableaux, papa Frippart, afin que cela se grave mieux dans l'esprit du bourgeois.

Frippart accueillit par un haut-le-corps cette *blague* d'artiste, et, à la vue d'un gros homme court et trapu qui passait devant lui :

— Lieutenant Valon, dit-il, faisons-nous un bézigue ?

Le gros homme était fruitier dans le voisinage et, comme Frippart lui en donnait le titre, lieutenant dans la garde nationale.

— En deux mille liés, répondit-il.

— Soit en deux mille, partie et revanche. Garçon ! poursuivit Frippart, servez-moi encore un petit verre d'excellent cognac et donnez-nous un jeu de bézigue, mais là ce qui s'appelle un jeu tout neuf.

— Monsieur Frippart, reprit Gilbert, il me semble que vous vous engagez pour bien longtemps avec le lieutenant.

— Il n'est que huit heures, répondit Frippart.

— Vous n'avez donc pas conduit mademoiselle Madeleine chez Fiorentini ce soir ?

— Si, j'en viens.

— Alors vous n'êtes pas monté chez le maestro ?

— Non. Pourquoi cela ?

— Fiorentini m'a prié d'apporter ce soir un duo de *Mignon*, dans lequel il désire que j'accompagne mademoiselle Madeleine. Si vous l'aviez vu, il vous aurait engagé à rester pour nous entendre. Faites un mille de bézigue, là, vivement, et venez avec moi.

Frippart regarda le second petit verre d'*excellent* cognac et le *superbe* jeu de cartes qu'on avait apporté ; il songea qu'il n'avait encore fumé qu'une pipe, qu'il n'avait pas bu sa bière. Mis en balance avec ses vieilles habitudes, le plaisir d'aller entendre sa fille dans le duo d'Ambroise Thomas lui parut décoloré.

C'était du reste une proposition toute machiavélique, celle de l'artiste.

En lui demandant de venir chez le signor Fiorentini, Gilbert avait évidemment compté sur ses mauvaises passions ; le jeune homme était à peu près sûr qu'il refuserait. Ce calcul ne fut pas trompé.

— Cela nous retarderait trop, le maestro nous attendrait, reprit hypocritement Frippart après un moment d'hésitation. Allez-y seul, monsieur Gilbert.

— Vous viendrez dans une heure ? demanda ce dernier.

— Dans une heure, une heure et demie.

— Oh ! monsieur Frippart, dans une heure et demie, il sera dix heures moins le quart.

Gilbert s'était levé. Le marchand quitta sa place et, tout en reconduisant son jeune ami :

— Si je ne suis pas venu à la fin de la leçon, dit-il, vous ramènerez Madeleine jusqu'à la porte de l'estaminet et vous viendrez m'avertir.

Cet arrangement pris, le sybarite revint à sa pipe, à son petit verre de cognac et à son jeu de cartes.

Il y avait longtemps que Madeleine et Gilbert ne s'étaient vus seul à seul et n'avaient pu causer librement ensemble. Outre que l'artiste revenait tard du quartier Latin, presque toujours au moment où la leçon de Madeleine s'achevait, il craignait que le maestro remarquât ses assiduités. Fiorentini n'était pas sans avoir deviné que les deux jeunes gens s'aimaient, il les aimait bien lui-même ; mais c'était un homme de mœurs austères. Madame Frippart lui avait confié sa fille, et il n'eût pas souffert qu'on prît sa maison pour un lieu de rendez-vous.

Toutes les fois d'ailleurs qu'il avait été donné à Gilbert d'assister aux exercices de sa chère fiancée, il avait emporté de ces entrevues une impression pénible.

Madeleine ne pouvait alors s'occuper que de ses études ; le signor Fiorentini la surveillait, la reprenait de ses distractions, de ses moindres défaillances ; lui faisait recommencer la gamme, la vocalise, le point d'orgue manqués, le passage de la romance, de l'air, de la cavatine faiblement rendu, la note mal attaquée, et quand son élève paraissait manquer tout à fait d'attention, il posait là son archet.

— Assez pour aujourd'hui, disait-il sévèrement, Gilbert, vous nous distrayez.

L'artiste restait alors trois ou quatre jours sans venir. Quant à organiser de ces fugues comme ils en avaient fait une au concert de la d'Almeros, la chose leur avait été tout à fait impossible.

Pendant ces jours d'absence, le trouble d'esprit dans lequel vivait Madeleine s'était accru, car elle était sous le coup d'influences terriblement démoralisantes.

Livrée à une mère avide et sans scrupules, entraînée au milieu de femmes galantes dont elle partageait les plaisirs, s'accoutumant avec elles à considérer la plus laide moitié de l'espèce humaine comme uniquement destinée à parer, à amuser et à régaler l'autre, obsédée de compliments, de flatteries, de déclarations d'amour, simplement folâtres comme celles du marquis d'Orval, mais aussi parfois cyniques et dégradantes comme celle du baron de Teuffelmann, elle glissait sur une pente dangereuse, elle se laissait aller à la fatale attraction du mal.

Elle s'en effrayait elle-même à ses heures de découragement. Quand cette pensée lui venait que Gilbert était entré en loges, qu'il pouvait obtenir le grand prix et partir pour Rome, elle se désespérait. Que deviendrait-elle sans lui ? L'amour qu'elle lui portait n'était-il pas son seul courage, sa seule défense, son unique moyen de salut?

Non, par bonheur.

Elle en avait un autre : c'était l'art dont le signor Fiorentini avait su développer en elle la passion honnête et féconde.

Depuis quelques mois, elle avait fait sous sa direction des progrès surprenants.

Peu à peu le digne maestro élevait l'intelligence de son élève au niveau de la sienne.

Entre le professeur et l'élève s'établissait une sainte communion des mêmes pensées, des mêmes goûts, des mêmes enthousiasmes. Parfois, quand on répétait un morceau de la *Lucie*, ou du *Barbier*, ou de la *Favorite*, à côté de cette charmante jeune fille qu'il accompagnait, — du violoncelle si le duo était pour soprano et baryton, de l'alto, s'il était pour soprano et basse chantante, — le vieillard se rappelait ses jeunes années. Il laissait là l'accompagnement, avertissait sa compagne de soutenir sa voix et de bien garder la mesure, et se mettait à broder de son archet toutes sortes de variations, d'arpéges, de triolets, de trilles, de fioritures.

Madeleine aussi s'animait; elle donnait plus d'ampleur à sa voix, d'expression à son accent. C'était merveille de voir ces deux têtes, l'une blanche, vénérable, l'autre resplendissante de jeunesse et de beauté, s'éclairer de la même pensée, se transfigurer par la même inspiration, et l'instrument auquel le vieillard insufflait la vie rivaliser avec le frais organe qu'animaient la pensée, le cœur, l'exubérance de jeunesse et de lyrisme d'une artiste de dix-sept ans.

A la fin du morceau, le maestro se levait, attiré par les bravos du dehors. Il s'approchait de la fenêtre, et voyant la foule assemblée dans la rue :

— Petite, disait-il à Madeleine en lui frappant sur la joue, c'est le succès, c'est la popularité, c'est la fortune, qui viennent vous chercher. Vous verrez si le signor Fiorentini vous a trompée.

Mais Gilbert avait fini par s'impatienter de ne pas voir la jeune fille. Loin d'elle, il se tourmentait, il en était jaloux; il s'étonnait, il s'inquiétait de son silence. Que faisait-elle ? à quoi employait-elle ses journées, ses soirées, ses dimanches.

Etait-elle tellement obsédée qu'elle ne pût trouver un moment pour lui écrire ?

Certes, leur rencontre au concert spirituel de la Georgina n'était pas faite pour le rassurer.

Il lui semblait qu'elle l'aimait moins, avec moins de dévouement, de confiance.

Voilà pourquoi il avait voulu dérober ce soir-là à maître Frippart, au maestro, à tous ceux qui formaient entre Madeleine et lui une barrière infranchissable, une de ces heures si âprement comptées pour l'entretenir sans témoins.

Et lui aussi était un élève de Fiorentini, c'est-à-dire que le maestro l'avait invité quelquefois jadis à prendre part à de petites réunions où l'on faisait de la musique de chambre. Gilbert avait une assez bonne basse chantante, c'était un concertant précieux; volontiers il s'accommodait de parties que dédaignent habituellement les amateurs, jaloux qu'ils sont de briller toujours au premier rang.

Donc le maestro, à sa dernière visite, lui avait remis la partion de *Mignon*, d'Ambroise Thomas, en l'invitant à en étudier tous les morceaux dont la basse conviendrait à sa voix, notamment le duo des *Hirondelles*, que Madeleine connaisait. Le jeune homme était allé la veille entendre madame Galli-Marié et Bataille ! il avait passé la journée à répéter le duo, et il était venu au café du Rat-Blanc tendre à Frippart le piége que l'on sait.

A huit heures un quart, il entra tout affairé chez Fiorentini, sa partition sous le bras.

— Bonjour, maître, dit-il ; bonjour, Madeleine. J'accours, je rapporte au maestro sa partition de *Mignon*. Nous n'avons qu'une demi-heure à nous, je sais ma basse ; je demande une audition.

— Nous n'avons qu'une demi-heure à nous, comment cela ? demanda le maestro.

— Oui, je quitte à l'instant monsieur Frippart ; il m'a dit que la mère de Madeleine l'attendait aujourd'hui plus tôt que d'habitude...

— C'est possible, en effet, se hâta d'ajouter la jeune fille.

— J'ai laissé monsieur Frippart au café, en train de consommer son second petit verre et d'attaquer un mille de bézigue contre le père Vallon. Il faut que d'ici à une demi-heure je lui ramène Madeleine ; c'est juste le temps qui lui est nécessaire pour triompher du père Vallon.

Le maestro n'éventa pas ou ne voulut pas éventer ce stratagème ; peut-être au fond ne refusait-il pas d'être pris pour dupe, pourvu que cela n'arrivât pas trop souvent.

— Eh bien ! essayons le duo, dit-il avec bonhomie, et si vous le dites bien, vous emmenerez Madeleine.

— Vous allez en juger, signor Fiorentini, ajouta Gilbert. Hier je suis allé entendre Bataille, et, quoique je ne sois pas de sa force, vous serez étonné.

Le maestro se mit au piano, ayant à sa droite Madeleine, à sa gauche Gilbert.

La jeune fille commença :

Légères hirondelles,
Oiseaux bénis de Dieu,
Ouvrez, ouvrez vos ailes,
Envolez-vous; adieu.

Le duo des *Hirondelles* est un des morceaux les plus agréables de l'œuvre d'Ambroise Thomas.

En réalité, ce n'est qu'une fioriture musicale tout-à-fait en dehors de l'action, mais une fioriture artistement brodée sur un thème simple et d'une mélancolie légère et gracieuse. Madeleine le disait avec beaucoup de goût, dessinant, de sa voix flexible, les caprices de la mélodie, variant les reprises, suspendant ou hâtant la mesure selon les intentions du compositeur.

Gilbert la secondait de son mieux.

A la fin du morceau, le style s'élève, le rhythme devient plus rapide ; les deux voix tantôt se suivent, tantôt se joignent, puis se séparent.

Les amoureux se laissaient aller peu à peu au charme de cette entraînante musique ; leurs cœurs débordaient de leurs lèvres ; ils ressentaient une sorte de volupté à unir leurs voix, à les marier dans les mêmes accords, à les confondre dans la même harmonie. Fiorentini les accompagnait avec bravoure, se sentant aussi transporté, comme ces vieux chevaux de batailles qui hennissent au bruit du clairon.

Le duo terminé, il voulut qu'on le bissât.

— Mais monsieur Frippart nous attend, fit observer Gilbert.

— Répétons, répétons, insista Fiorentini.

On bissa donc les *Hirondelles*, mais on n'y mit plus le même entrain.

— Eh bien ! partez, envolez-vous, oiseaux chéris de Dieu ! exclama joyeusement le maestro.

Les deux jeunes gens s'esquivèrent.

XIII

Ils coururent sans s'arrêter jusqu'au boulevard extérieur, craignant que maître Frippart eût fait un cinq-cents et prématurément gagné ses deux mille de bézigue.

Ils se trouvaient à proximité d'un vaste café qui a sur le boulevard des portes-fenêtres profondes, avec des siéges pour les consommateurs. Ils se réfugièrent sous l'une d'elles ; la nuit commençait à tomber, ils pouvaient causer là sans être remarqués.

— Que vous avez bien fait de venir ce soir, Gilbert, disait Madeleine. Est-ce que réellement vous avez vu mon père ?

— Oui, il nous attend à l'estaminet du Rat-Blanc. Nous avons une demi-heure à nous.

— On vous voit à peine chez le signor Fiorentini, une fois la semaine ou deux ou plus, encore toujours à la passade ; je ne vous aperçois nulle part.

— Je serai plus assidu à l'avenir. C'est que le maestro n'aime pas à me voir trop souvent chez lui ; il est jaloux de vous, ce vieillard, non pas pour lui, mais pour l'art, auquel il voudrait que vous fussiez entièrement dévouée.

— Ah ! dit la jeune fille avec un sourire câlin, il restera toujours un petit coin de mon cœur pour vous. Eh bien ! poursuivit-elle en secouant doucement la main de l'artiste, ce concours s'avance-t-il ?

— Oui.

— Et espérez-vous réussir ?

— On assure que j'aurai le prix.

Madeleine n'ajouta rien et baissa la tête.

Puis après une pause :

— Je m'ennuie bien sans vous, Gilbert. Pensez-donc, toute la journée à l'atelier, et le soir chez le maestro : c'est beaucoup de travail pour une femme de mon âge. Et puis toujours obsédée par votre souvenir ! Si je sors, c'est dans l'espérance de vous rencontrer ; pendant mes leçons, je vous attends sans cesse ; au moindre bruit qui se fait à la porte, je tressaille. L'excellent Fiorentini s'en aperçoit bien, allez. Quand je rentre le soir sans vous avoir vu, je suis triste jusqu'à la mort.

Pendant qu'elle parlait, l'artiste la regardait d'un air attendri.

Il passa la main autour de sa taille, et l'attirant à lui.

— Et moi, petite, dit-il, suis-je plus heureux ? Il y a des jours comme aujourd'hui où votre absence m'est tellement pénible que, coûte que coûte, il faut que je vous voie.

— Ce grand prix de prix de Rome, si vous l'obtenez, reprit Madeleine toute préoccupée, en définitive, qu'est-ce que cela vous rapportera ?

— C'est un premier pas vers la fortune.

— Oh ? murmura-t-elle distraitement.

Elle secoua la tête et se tut. C'était la seconde fois qu'elle accueillait mal les espérances ou si l'on veut les illusions de l'artiste. Le jeune homme en ressentit une certaine amertume. Le jour commençait à baisser. Sous les ombrages du boulevard extérieur, il y avait des femmes d'ouvriers qui causaient et des enfants qui jouaient ; le long des chaussées, passaient de lourdes voitures qui écrasaient le macadam avec un bruit de froissement monotone.

Les deux amants effleuraient distraitement de leurs lèvres les rafraîchissements qu'on venait de leur servir.

— Comme nous sommes tristes ce soir, disait Madeleine.

— Il y a si longtemps que nous nous sommes vus ! fit observer Gilbert.

— Eh bien ! monsieur, raison de plus pour être gai, pour jouir de notre mieux de cette pauvre petite demi-heure que nous avons volée à papa et au maestro Fiorentini, et que nous ce pourrons sans doute plus retrouver de bien longtemps.

— L'absence est mauvaise pour les amoureux, elle les rend jaloux.

— Bon, encore ?

— Elle leur apprend à douter l'un de l'autre.

— Alors vous êtes jaloux et vous doutez de moi ?

— Non ; nous nous partageons ces deux mauvais sentiments, Madeleine. Moi, je suis jaloux, c'est vrai, et vous, vous n'avez plus confiance ni dans ma peinture, ni dans mon avenir, ni dans mon amour, ni en rien du tout.

— Ta, ta, ta ! dit la jeune fille, c'est bien plus grave que ça.

— Comment, plus grave ?

— Nous nous expliquerons plus tard à ce sujet. Vidons d'abord la question de jalousie.

— A quoi occupez-vous vos dimanches ? demanda Gilbert avec une certaine émotion dans la voix.

— Je vais à la campagne, je vais me promener en voiture et dîner au restaurant. Dimanche dernier, nous sommes allées aux courses.

— Avec qui ?

— Avec le beau vicomte de la Carlinière, Amanda, Léonie, et deux cocottes que ces dames avaient racolées sur le boulevard.

— Il n'y avait qu'un seul homme, le beau vicomte de la Carlinière, pour cinq dames ?

— Il y avait encore un jeune provincial, le marquis Gaston d'Orval, qui s'amusait beaucoup en payant pour tout le monde.

— Pour vous aussi ?

— Parbleu !

— Et que vous disait ce jeune provincial ?

— Qui payait pour moi, répéta Madeleine en affectant de grossir sa voix, quelle affaire ! Eh bien ! il voulait m'emmener en Italie, celui-là, me louer un chalet sur le lac de Côme ; moi j'ai préféré un palais à Venise.

— Alors ça n'a pas pu s'arranger ?

— Si, cela se serait parfaitement arrangé, vilain jaloux, repartit Madeleine en riant.

Du bout de sa cuiller, elle recherchait les débris d'un sorbet qu'elle introduisait entre ses lèvres roses.

— Seulement, ajouta-t-elle en faisant le geste d'avaler la liqueur restée au fond du verre, monsieur le marquis a une Ariane auprès de laquelle il lui faudra revenir, et moi je voulais qu'il me jurât un amour éternel. Voilà comment tout s'est rompu.

L'artiste était abasourdi. Evidemment Madeleine n'avait pas en tout ceci l'ombre d'une mauvaise pensée.

Mais cette façon même d'envisager ses rapports avec mademoiselle Amanda et ses amies dénotait en elle une singulière déviation du sens moral.

Gilbert n'osait éclater : mais il restait penché sur la table, muet et sombre.

— Voyons, monsieur, reprit la jeune fille, qu'y a-t-i qui vous offusque dans ce que je viens de raconter ?

— Tout m'offusque, et je vous déclare, chère amie, que si vous continuez à hanter ce la Carlinière, je m'arrangerai de façon à le rencontrer, soit au club, soit dans l'enceinte du pesage, un jour de course, soit ailleurs. Je lui chercherai une querelle d'Allemand, et le lendemain je tâcherai de lui mettre quatre pouces de fer dans la poitrine.

Elle le regarda un instant sans mot dire, et il y avait des éclairs qui passaient sous les longs cils de sa paupière.

— Méchant ! murmura-t-elle, qu'est-ce que cela vous fait que je me récrée un peu le dimanche? Je n'ai que ce jour-là pour sortir.

L'artiste faisait effort sur lui-même pour se calmer. Qu'était après tout Madeleine ? Une fillette élevée parmi les lorettes et ne connaissant que ce monde-là. Il y avait dans sa nature toute sorte de bons instincts qui la préservaient du mal. Quant à cette foule de susceptibilités féminines qu'une bonne éducation donne aux jeunes filles, et qui sont, pour ainsi dire, les défenses extérieures de la vertu, il était évident que, sous ce rapport, le moral de mademoiselle Frippart laissait beaucoup à désirer.

Mais ce n'était pas en une demi-heure qu'on avait dérobée au sensuel Augustin, ni par des scènes de jalousie, qu'on pouvait la transformer en une pensionnaire pudibonde, fraîchement sortie du couvent des Oiseaux.

— En somme, quel mal fais-je, monsieur, poursuivit-elle, pour que vous vous fâchiez contre moi ?

— Aucun, chère bien-aimée ; mais est-il convenable qu'on vous voie chaque dimanche au Bois, aux courses, dans les restaurants du boulevard, mêlée à des femmes qui ne songent qu'à se faire remarquer, et qu'à afficher partout leurs dérèglements et leur sottise ? Vous pourriez, ce me semble, mieux choisir vos fréquentations.

— Est-ce moi qui les choisis ? répliqua Madeleine. Ma mère me confie volontiers à Amanda et au vicomte ; je vais m'amuser avec eux quand ils ont la complaisance de venir me chercher.

— Mais pourquoi cette confiance de votre mère? Le vicomte ne vous fait pas la cour ?

— Non ; il a renoncé celui-là à m'emmener... en Chine.

— Vous n'avez jamais fait avec lui de mauvaises rencontres ?

Madeleine regarda son amant avec une sorte d'effroi ; elle pensait au baron de Teuffelmann et cherchait à deviner la pensée de Gilbert.

— Non, répondit-elle.

Puis, pour rompre la conversation :

— Mais je ne veux pas qu'on m'interroge ainsi, poursuivit-elle d'un ton boudeur. Je souffre, j'ai des chagrins, et, loin de me consoler, vous ne faites que me rendre plus malheureuse encore.

— Excusez-moi, chère enfant, répondit le jeune homme. Voyez-vous, Madeleine, quand je pense à la société que votre mère vous fait suivre, c'est plus fort que moi, je m'irrite, je me désespère.

Et il ajoutait à part lui :

— C'est égal, il faudra que je tue ce la Carlinière.

La jeune fille se pencha vers lui, et comme la nuit était devenue tout à fait sombre et qu'on ne pouvait les voir qu'imparfaitement sous l'arcade où ils se trouvaient, elle appliqua doucement ses lèvres sur sa joue.

— Je vous aime bien, Gilbert, murmura-t-elle.

Le jeune homme la serrait contre lui tout ému.

— C'est à cause de vous que je me tourmente, reprit-elle.

— Et pourquoi ?

— Oui ; croyez-vous que je m'abuse sur le résultat de ce concours. Si vous avez le prix, vous partirez pour Rome, vous me laisserez seule ici, et que deviendrai-je, quand je ne vous aurai plus auprès de moi ?

— Mais nous avons encore six mois devant nous ; d'ici là nous aviserons.

— A quoi ?

— Je prendrai des mesures pour que vous veniez me rejoindre.

— Et pour cela il faudra quitter mes parents. On dit ces choses les premiers jours qu'on s'aime ; mais, après, quand cet amour est devenu sérieux, quand on a mûrement réfléchi, on voit bien que c'est impossible.

— Je vous demanderai en mariage. J'ai une petite fortune, j'ai du talent ; je connais votre père, je suis sûr qu'il agréera ma demande.

— Mon père, oui, c'est possible ; mais ma mère ?

— Pourquoi me refuserait-elle ?

— Je ne sais, répondit brusquement Madeleine, comme si elle cherchait à éloigner d'elle une idée importune. Vous ne me quitterez pas, Gilbert, je ne veux pas que vous me quittiez, reprit-elle avec une obstination d'enfant.

Puis s'attendrissant :

— Je serais perdue si vous m'abandonniez. Vous êtes ma seule affection, ma seule espérance.

Ainsi Madeleine se révélait tout entière à son fiancé avec sa candeur et son honnêteté naturelles, et les bizarres défaillances qui étaient le fait de son éducation.

Elle ne devait ce soir-là rien laisser ignorer à Gilbert des idées bonnes ou mauvaises qui travaillaient sa jeune tête.

— Laissons de côté le concours, si vous voulez bien, chère bien-aimée, poursuivit l'artiste. Savoir si je réussirai ! Nous sommes dix concurrents, et il y a tant d'ambitions, d'intrigues de toute sorte qui s'agitent autour du grand prix ! Ne nous chagrinons pas d'avance et peut-être inutilement ; nous avons déjà bien assez de peines.

— Oh ! oui, murmura la jeune fille. Vous savez quelques-unes des miennes, mon bon ami ; car vous êtes mon bon ami, vous, n'est-ce pas ? interrompit-elle avec un sourire attendri.

— Assurément.

— Pour toujours ?

— Pour toujours. Mais quels sont vos chagrins que j'ignore ?

— J'en ai un bien amer.

— Quoi, voyons ?

— Non, je ne peux pas vous le dire.

— A moi ?

— Vous m'aimeriez moins après.

— Ah bah !

— Ce sont des secrets de famille, voyez-vous, Gilbert, que chacun doit garder pour soi.

— Mais puisque je veux en être, moi, de votre famille.

Elle hésita un instant, puis elle lui raconta la scène qui avait eu lieu quelque temps auparavant entre elle et les trois inconnus du faubourg Saint-Germain.

A ce récit, Gilbert n'ajouta rien, comme s'il eût craint de l'interroger.

Peut-être Madeleine s'était-elle laissée aller à un mouvement de vanité en apprenant à l'artiste qu'elle pouvait être la fille de quelque grand personnage. La froideur avec laquelle il recevait cette confidence l'effraya.

— C'est donc bien mal, ce que j'ai dit ? murmura-t-elle d'une voix craintive.

— Non, chère enfant, répondit Gilbert. D'ailleurs c'est moi qui vous ai poussée à le dire. Mais, croyez-moi, oubliez cette aventure du faubourg Saint-Germain.

— Vous avez peut-être raison.

— Ces gens-là ont mal agi en vous faisant douter de votre mère. Pendant dix-sept ans ils vous ont méconnue.

— En effet.

— Si vous leur êtes quelque chose, il est un peu tard pour se le rappeler.

— Et puis, me négliger comme ils le font !

— Ils n'en sont que plus coupables.

— Oui, ils m'ont mis dans la tête des idées funestes de grandeurs, de fortune. Je n'en avais que trop déjà !

— Pauvre enfant !

— J'aime la toilette, le luxe, la dépense ; il me semble que c'est dans mon sang. A présent, je suis tout à fait désespérée, tout à fait malheureuse.

— Il faut combattre ces mauvais penchants.

— Et puis la vue de ces grandes dames qui s'em-

pressaient autour de moi, de ce monsieur âgé qui me suivait partout du regard, tout cela m'a frappée au cœur. Je me disais : C'est là ta vraie famille. Mais je vois bien maintenant que je me suis trompée.

— En tous cas, ils se soucient peu de vous.

Madeleine se tut, mais des larmes lui venaient aux paupières.

Elle avait pris la main du jeune homme et la serrait fortement.

— N'espérons qu'en nous-mêmes, Gilbert, disait-elle.

— Et si nous voulons être riches un jour, travaillons pour le devenir.

— Oh! si j'ai de l'ambition, j'ai aussi du courage, allez. Au commencement, j'espérais devenir, comme madame Albert, une couturière renommée et m'enrichir par ce moyen; je travaillais chez elle de toutes mes forces. Mais je vois bien aujourd'hui que les modes ont cessé d'être une industrie lucrative. Il faut déjà être riche pour l'entreprendre avec succès; sans cela, on végète, on se coule. On a trop de frais, de non-valeurs et il faut faire trop d'avances. Alors, mon ami, je me suis rejetée sur la musique... Vous souvenez-vous, Gilbert, de notre promenade au bois de Verrières?

— Si je m'en souviens! Je me la rappelle souvent, et toujours avec bonheur.

— Vous souvenez-vous de ce carrefour du bois où j'ai chanté les *Canards tyroliens*.

— Oui.

— Comme c'était *roucoulé*, dites? Cependant vous m'admiriez. En ce temps-là, tu m'admirais toujours, quoi que je fisse.

— Et encore maintenant. Tu es une adorable fillette, et avec cela...

— Une folle?

— Non, une sainte enfant. Tu as toutes sortes de bons sentiments qui sont en toi, bien à toi.

Elle hocha la tête.

— Je suis bien plus forte musicienne à présent, reprit-elle.

— Oui, certainement; j'ai trouvé aujourd'hui que vous aviez fait de grands progrès.

— C'est qu'à force de me dire que j'ai cent mille francs de rente dans le gosier, le signor Fiorentini a fini par me le faire croire. Aussi l'ai-je pris en vénération, ce bonhomme; si vous saviez comme je l'écoute, comme je lui obéis, comme je tâche de mettre à profit ses leçons. Je ne puis donner qu'une heure à mes études, mais partout je les répète de mémoire, en me figurant que je chante; à l'atelier, en faisant mes courses; le soir, dans mon lit, avant de m'endormir. J'ai le démon de la musique; il s'est emparé de moi, il m'obsède. Il n'y a que lorsque survient un autre démon qu'il est forcé de lâcher prise.

— Quel est encore celui-là? demanda l'artiste.

— Votre amour, monsieur. Alors je laisse tout, grands airs, romances, chansonnettes, et je me forge un tas d'idées. Je me rappelle les méchancetés que vous m'avez faites, vos jalousies, vos airs boudeurs, et je me dis : « Non, il ne m'aime pas. » Et puis ce sont vos gentillesses, vos cajoleries, vos promesses de nous unir bientôt qui me viennent à la mémoire, et je me dis : « Non, il m'aime bien au contraire, et quand il me connaîtra mieux, il m'aimera encore davantage. » Est-ce vrai?

— Je ne puis vous aimer davantage.

— Vous verrez que si...

Alors, au milieu de son babil, Madeleine éprouva une singulière commotion. Mademoiselle Françoise passait sur le trottoir, au bras de Léon, son clerc d'avoué, devenu agent d'affaires. La demoiselle de magasin faisait son tour de promenade accoutumé, le soir, entre chien et loup, avec le futur conseiller municipal, le futur marguiller de la Vie normande, où elle rêvait d'aller finir ses jours. Elle n'interpella point Madeleine, mais le regard oblique qu'elle jeta sur la jeune fille n'échappa point à celle-ci...

— La fille de boutique de ma mère, balbutia Madeleine, devenue tout à coup très-pâle.

— Nous a-t-elle aperçus? demanda Gilbert.

— Oui, voilà son amant qui se retourne pour nous mieux voir. Mais qu'il doit être tard. Mon ami, regardez à votre montre.

— Neuf heures passées, dit l'artiste.

Tous deux se levèrent et se dirigèrent en toute hâte vers l'estaminet du Rat-Blanc.

Quant à mademoiselle Françoise, en apercevant Madeleine :

— La fille de la patronne! avait-elle murmuré à l'oreille de Léon.

Et elle avait ajouté en riant :

— Avec un jeune homme. Si la Frippart le savait?

— Où donc? avait demandé l'ex-clerc.

— Devant la porte de ce café, sous la seconde arcade.

— En effet.

— Un joli blond, tout jeune. Ce doit être un rapin. C'est avec lui, paraît-il, que mademoiselle prend ses leçons de musique.

Après avoir absorbé son second verre de cognac, maître Frippart, débarrassé de la surveillance de sa fille et libre de s'abandonner à ses instincts pervers, s'était bravement attaqué au lieutenant Valon. Il avait gagné le premier mille de bézigue, et avait alors demandé un bock de bière bien fraîche et sans *faux-col*.

Le faux-col est un des perfectionnements de l'industrie des limonadiers.

Un garçon habile et qui sait servir adroitement un bock a soin de laisser deux travers de doigts de mousse à la surface. C'est élégant et cela tient de la place.

C'est autant de pris sur la part du consommateur. Voilà ce qu'on appelle un *faux-col*.

La choppe contenait autrefois un demi-litre; le bock n'en contient guère plus d'un quart. Mais on s'est rattrapé sur le prix, c'est-à-dire que le prix a été augmenté. C'est une compensation... toujours au profit des limonadiers.

Qu'inventeront maintenant ces messieurs?

Arriveront-ils à perfectionner leur art de telle sorte qu'on n'aille plus au café que pour avoir le plaisir de les saluer, de leur apporter son offrande, ainsi que celle de leurs garçons, et d'admirer les beaux yeux de leur demoiselle de comptoir?

Frippart, en ne demandant son bock qu'après avoir gagné un premier mille de bézigue, avait espéré sans doute que le lieutenant Valon le payerait. Tout d'abord son calcul se réalisa : il perdit le second mille, mais il gagna *la belle*. Alors il demanda un autre bock, toujours sans *faux-col*.

Il proposa sa revanche au lieutenant, généreusement... pour lui faire payer son second bock.

Mais la chance tourna. Frippart fut honteusement battu à la revanche, battu encore à la *belle des belles*, et il dut payer quatre bocks après avoir joué neuf mille de bezigue.

Alors il se rappela sa fille, il pesta contre Gilbert.

— Où diable! ce mauvais sujet me l'aura-t-il conduite? pensait-il.

Il prit son chapeau et sortit.

Il était presque nuit.

Frippart remontait la rue en toute hâte, se dirigeant vers l'habitation du signor Fiorentini, quand, deux femmes qui trottinaient devant lui sur l'asphalte s'étant retournées, il s'entendit interpeller en ces termes :

— Tiens, voilà papa Frippart.

Il s'approcha et reconnut deux cocottes avec lesquelles il avait fait mainte affaire.

A cette vue, les appétits sensuels de l'ex-sergent d'infanterie se réveillèrent; il salua les dames.

— Comment vous portez-vous, mon bon? dit la plus jeune, une petite juive très-accorte, qui répondait au nom d'Esther.

— Payez-vous une glace? dit l'autre dame.

— Moi, je prendrais un petit verre de chartreuse, ajouta Esther, de la verte.

A cette vive attaque, maître Frippart se calma un peu; il recula de deux pas et répondit :

— Impossible ce soir, mes poulettes ; je suis attendu.

— Mais, monsieur Frippart, nous consommerons aussi vite que vous voudrez.

— Mes enfants, il n'y a pas *mèche* aujourd'hui ; ce sera pour une autre fois.

— Et madame Frippart, comment va-t-elle? demanda Esther.

— Bien, bien; je crois même qu'elle a l'intention de vous rendre visite un de ces matins; vous savez, pour la petite note...

— Toujours la même rengaîne. Est-il *bassinant* ce Frippart !

Les époux Frippart avaient, non loin de leur principal établissement, un dépôt de meubles d'où ils tiraient les mobiliers tout assortis qu'ils vendaient à ces dames.

C'était à maître Augustin qu'était spécialement confiée la direction de cette succursale, et madame Frippart émettait volontiers des soupçons sur la fidélité de sa gérance. Elle prétendait avoir surpris des détournements considérables commis par l'ex-sergent pour satisfaire ses penchants anacréontiques : de là de terribles querelles dans le ménage.

— Dites donc, mon cher, reprit la plus âgée des deux lorettes, est-ce que vous croyez que cela se paye comme cela, les notes?

— Il faudra pourtant bien que celle-là soit payée... Mais assez pour aujourd'hui ; je suis pressé, je m'en vais.

— Eh bien ! papa Frippart, reprit mademoiselle Esther, apportez-la moi, vous, ma note, un de ces matins ; nous ferons une cote mal taillée.

L'ex-sergent se gratta l'oreille.

— Vous savez, un petit déjeuner d'aventure, une tranche de pâté, une côtelette, un plat de légumes une bouteille de vieux médoc.

Les mauvaises passions de Frippart se réveillaient avec un redoublement d'intensité.

— Non, dit-il avec un accent de regret, cela ne se peut pas, ma jolie brunette ; madame Frippart a l'éveil. Je viendrai, si vous voulez, mais sans la note.

— Sans la note? dit Esther en tournant sur le talon. Alors il ne me resterait plus qu'à vous demander une mèche de vos cheveux.

— Je payerai le déjeuner.

— Du flan !

— Ah ! voilà ma fille, interrompit Frippart en apercevant Madeleine et Gilbert, qui descendaient la rue à toute vitesse.

Il marcha droit à eux.

— Eh bien ! d'où venez-vous ? leur demanda-t-il d'un ton bourru.

— Le maestro a retenu Madeleine plus longtemps que d'habitude, hasarda Gilbert.

— Mais vous ne sortez pas de chez lui?

— Madeleine était fatiguée, je lui ai offert un sorbet.

— Il est neuf heures, sacrebleu ! Que dira ma femme?

— C'est vrai, repartit Madeleine en prenant le bras de son père ; maman va se fâcher. Adieu, monsieur Gilbert.

XIV

C'était déjà un très-habile homme, quoiqu'il eût trente ans à peine, que monsieur Léon, par la volonté et les intrigues de mademoiselle Françoise Aupoil, devenu depuis peu agent d'affaires, rue Neuve-des-Petits-Champs, numéro ...

Son cabinet était en pleine voie de prospérité, la clientèle augmentait tous les jours ; on constatait à la fin de chaque mois un accroissement de recettes des plus encourageants pour l'avenir.

Le cabinet de Léon était situé au second étage d'une maison de belle apparence. Vestibule spacieux, escalier large et commode. A côté de la porte d'entrée, sur la muraille en retour, on lisait en petites lettres d'or gravées dans une plaque de marbre noir :

LÉON LARAPINE

Receveur de rentes.
Contentieux, recouvrements et achats de créances;
Fonds de commerce à vendre.

A l'intérieur, antichambre et salle d'attente où se trouvaient deux commis, silencieusement assis dans les embrasures des fenêtres : l'un qui griffonnait toujours, entouré de paperasses ; l'autre moins âgé, presque un enfant, qui sans doute essayait sa jeune plume aux actes les moins compliqués de la procédure. Le reste de la pièce était meublé de casiers, de corps de bibliothèque, de chaises et de banquettes.

A gauche, faisant pendant à la porte d'entrée, il y avait une ouverture grillagée, pourvue d'un rideau vert. Au grillage était appendue une plaque de cuivre avec ce mot prestigieux : *Caisse.* Au milieu de la muraille de droite, une seule porte à deux battants portait cette autre indication : *Cabinet du directeur.*

Monsieur le directeur était un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, toujours souriant, toujours frétillant, saluant tout le monde et marchant très-vite, sans doute pour paraître toujours pressé, avec une grosse serviette en maroquin noir sous le bras.

Petite tête à cheveux châtain-clair frisottants, figure ronde et replète, œil gris-bleu, regard fauve. La moustache rousse était taillée en brosse et le menton toujours rasé de frais.

Léon Larapine, malgré son âge, était invariablement vêtu d'un habit noir, d'un pantalon noir, et d'un gilet de satin noir ou de piqué blanc. Il estimait la gravité dans le costume indispensable pour attirer les affaires. « Or, a dit nous ne savons plus quel capitaliste de l'école impériale, qu'est-ce que les affaires? C'est l'argent des autres. »

Monsieur Léon Larapine aimait beaucoup l'argent des autres.

Par monsieur le baron et madame la baronne de Latour-Eymeric, dont il recevait les rentes, il avait obtenu de cinq ou six autres personnages titrés du faubourg Saint-Germain qu'ils l'honorassent de la même confiance; il avait trois maisons à gérer dans Paris, dont une à titre de principal locataire ; il était l'homme d'affaires de madame Frippart et d'un certain nombre de ses amies. Au moyen de quelques annonces bien placées, il avait trouvé pas mal de fonds de commerce à vendre : comptoirs de marchand de vin, débits de tabac avec tabletterie et buvette, restaurants, hôtels garnis.

Il marchait rapidement sur la voie de la fortune.

Après la consultation de l'avocat Grosbec et celle que madame de Latour-Eymeric était allée demander au révérend Boucafard, en religion père Saint-Cucufin, le

baron était resté dans une grande perplexité. Au fait, maître Grosbec et dom Boucafard avaient bien compris les difficultés de la situation; mais aucun d'eux n'avait indiqué de moyen réellement pratique d'en sortir. S'arranger avec la Frippart, lui acheter sa fille, ou bien la lui enlever et la cacher dans un couvent : rien de tout cela n'était possible.

Force avait donc été au baron de se condamner à une inaction déplorable.

Sa fille avait dix-sept ans. Elle vivait dans un milieu presque infâme, elle n'avait sous les yeux que de mauvais exemples; elle était entourée de séductions, de périls de toute sorte, et monsieur de Latour-Eymeric, connaissait assez mademoiselle Annette Corbineau, dite Joséphine Duparc, pour savoir de quels méfaits elle était capable. Donc les choses en étaient venues à ce point qu'il fallait ou bien arracher immédiatement l'intéressante jeune fille aux époux Frippart, ou l'abandonner sans retour.

Son apprentissage allait être fini, on allait lui donner une direction quelconque, et, bon Dieu! quelle direction! Alors autant vaudrait n'y plus penser que de la savoir pervertie, démoralisée.

Cependant le baron adorait Madeleine, elle était devenue presque son unique pensée depuis leur entrevue de la rue de Lille. Elle était si jolie, si gracieuse, si parfaitement convenable!

Ne rien faire pour la tirer de l'abîme où l'abandon de son père l'avait plongée, la laisser se perdre par lâcheté, par égoïsme, de la part de monsieur de Latour-Eymeric, c'était presque un crime; c'était se créer pour le reste de sa vie un remords désespérant.

Le baron résolut donc de tenter une nouvelle démarche, c'est-à-dire, comme les consultations étaient son fort, d'aller prendre une nouvelle consultation.

« Ce jeune Larapine, se disait-il parfois, est un garçon d'intelligence; il possède toutes les roueries de son métier. Il a du coup d'œil, du tour de main; il s'est très-bien tiré de l'affaire Barbottard, que l'on ne savait par où prendre. Allons le consulter.

» Au fait, avec lui, je n'ai pas à faire de la discrétion; il connaît le passé de madame Frippart et de sa fille probablement aussi bien que moi. Il est à même de juger la situation et plus capable peut-être que tout autre de m'indiquer le parti qu'on en peut tirer. Allons trouver Larapine. »

Un matin donc, monsieur de Latour-Eymeric se présenta chez le jeune agent d'affaires. Il lui fit discrètement passer sa carte. Léon accourut pour le recevoir, et quand il eut introduit dans son cabinet le noble visiteur que lui envoyait la fortune :

— Ah! monsieur le baron, dit-il, quel honneur pour moi de vous recevoir!

— Allons, allons, cher monsieur Léon, dit monsieur de Latour-Eymeric en s'asseyant là comme chez lui, vous n'avez vraiment pas trop mal installé votre cabinet. Cela représente quelque chose. Il n'y a que le solennel appareil de la caisse qui me semble d'un goût douteux, et puis, plus tard, quand nous aurons tout à fait prospéré, la mention des fonds de commerce à vendre qu'il faudra supprimer... Je viens vous consulter.

— Monsieur le baron, je suis tout à vos ordres.

Larapine se pencha obséquieusement et devint attentif.

Le baron toussa.

— Parlez-moi franchement, reprit-il. Vous connaissez toute l'histoire de madame Frippart, de son mari, de sa fille... Je n'ai rien à vous apprendre à ce sujet, on a dû vous renseigner.

Léon hésitait à répondre.

— Est-ce vrai?

— Oui.

— Je préfère cette franchise. Eh bien! je voudrais tirer Madeleine des mains de sa mère. Voilà pourquoi j'ai besoin de vos conseils.

— Ce sera difficile.

— C'est ce que m'a dit maître Grosbec.

— Mais nous y réussirons.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr, répondit Léon avec un geste gracieux de la main qu'il accompagna d'un sourire.

— Maître Grosbec, quand je l'ai consulté, n'a eu que des grands mots à me dire. A l'entendre, le sieur Frippart étant investi par un acte de mariage, à l'égard de Madeleine, de la plénitude de la puissance paternelle, en un mot, légalement parlant, Madeleine étant sa fille, il n'y a pas moyen de la lui disputer.

— Ah bah!

— Il a ajouté qu'entre le père véritable et le père légal de cet enfant, la loi n'hésiterait pas à prendre parti pour le second, quelle que fût sa moralité ou plutôt son immoralité, à moins que sous ce rapport on eût des faits délictueux à lui opposer.

— Autant de vérités de feu La Palisse, répondit Larapine. Et voilà toute la consultation que Grosbec vous à faite? C'est pourtant un des vieux *roublards* de l'ordre. Combien cela vous a-t-il coûté?

— Monsieur! interrompit le baron avec dignité.

— Que sont en réalité tous ces hommes de science? Des pédants inutiles. Vous n'alliez pas, je pense, demander à maître Grosbec quels sont les droits de Frippart en sa qualité de père de famille; vous les connaissez aussi bien que lui. Vous vouliez savoir comment on peut les attaquer.

— Il les juge inattaquables.

— On peut toujours attaquer les droits de quelqu'un, répliqua sentencieusement Larapine; le tout est de savoir s'y prendre.

— Au risque de se faire débouter.

— C'est au petit bonheur. Voilà toute la jurisprudence. Entre deux plaideurs, le juge tirerait qui a raison à pile ou face, que les choses n'en iraient pas plus mal.

— Ceci n'est pas sérieux, fit observer le baron.

— Supposons, monsieur, que nous plaidions ensemble. Vous gagnez en première instance; j'appelle en cour impériale, vous perdez; vous allez en cassation, c'est moi qui succombe. Et les trois jugements ou arrêts sont également bien motivés, visant des textes de lois, des décisions de cours souveraines. Nous ne voyons que cela tous les jours.

— Bref, où en voulez-vous venir?

— A vous prouver que le savant maître Grosbec n'est qu'un sot.

— Larapine contre Grosbec, débat plein d'intérêt, murmura le baron en riant.

— Croyez bien, monsieur, répliqua l'agent d'affaires d'un ton dégagé, que si je m'appelle Larapine ce n'est pas moi qui l'ai voulu; je préférerais assurément le titre de baron de Latour-Eymeric avec cent mille livres de rentes. En outre, j'affirme itérativement que maître Grosbec ne sait pas le premier mot de son métier; je soutiens contre lui que notre art consiste, non pas à dire le droit, mais à tirer nos clients d'affaire au milieu de ce gâchis.

— Ah! dit le baron. Maintenant, cher monsieur, allons au fait.

— J'y suis, répondit l'agent d'affaires. Mademoiselle Madeleine à dix-sept ans; son père n'a donc plus sur elle la plénitude de la puissance paternelle, comme le prétend maître Grosbec. Il ne peut plus exercer cette puissance par voie d'autorité, mais par simple réquisition, à laquelle le président du tribunal civil est libre de ne pas obtempérer.

— C'est vrai.

— Et les liens qui attachent mademoiselle Madeleine au sieur Frippart seraient plus fragiles encore, si elle avait soit un état, soit des biens personnels; enfin s'il était possible de prouver aux juges, au moyen d'une

intervention purement officieuse, qui serait de votre compétence, à vous, monsieur le baron, que Frippart n'est pas son père et que l'affection que la loi suppose à ce dernier pour sa fille n'est qu'une pure fiction.

— Bon ! Et après ?

— Vous m'avez compris ? n'est-ce pas ? Mademoiselle Madeleine aura bientôt un état, et il serait d'autant plus facile de lui constituer un avoir personnel que les Frippart sont avides et qu'ils en auraient l'usufruit jusqu'à sa majorité.

— Oui ; mais en ce moment, cher monsieur Léon, qu'y a-t-il à faire ?

— Il faut voir mademoiselle Madeleine, il faut gagner son affection. Si elle est pour nous, tout ira bien.

— Contre sa mère ? Il est triste d'être forcé d'en venir là.

— Il le faut.

— Et réussirons-nous encore ?

— Vous en doutez ? Vous pensez qu'entre ses deux familles, celle de madame Frippart et celle du baron de Latour-Eymeric, une jeune fille élevée dans des idées de luxe, de folles dépenses, hésitera ?

Le baron se taisait.

— Vous la croyez donc imbue de bien mauvais principes, cette pauvre enfant ? demanda-t-il.

— Et comment en serait-il autrement, monsieur ? Mademoiselle Madeleine est une charmante fille, qui par bonheur a trouvé en elle-même un préservatif contre la mauvaise éducation qu'elle a reçue ; mais il est temps de la soustraire à son entourage. Agissons au plus tôt.

Le baron secoua la tête.

— En définitive, voilà ce que vous proposez, reprit-il : d'attirer Madeleine à nous et de l'engager, par exemple, en lui faisant quitter le domicile de ses parents, dans une lutte où nous la soutiendrions de notre influence.

— C'est à peu près cela.

— Eh bien ! monsieur, conclut le baron, je vous dirai, comme à maître Grosbec : toute manœuvre de ce genre est impossible. Il y aurait scandale, et Madeleine en serait la première victime.

— Voyons autre chose alors, reprit l'agent d'affaires. Par où les attaquerons-nous, ces Frippart ? C'est qu'ils ne sont pas faciles à mater, murmurait à part lui Larapine, semblable à un algébriste qui cherche à se remémorer les données d'un problème dont la mise en équation lui échappe. Monsieur le baron, reprit-il après une pause, il ne nous reste qu'un moyen, c'est de provoquer amiablement l'émancipation de cette jeune fille.

— Amiablement, oui, répéta monsieur de Latour-Eymeric.

— Faites dire à sa mère que pour vous acquitter définitivement envers cette enfant et éloigner de votre esprit une préoccupation qui vous est importune...

— Très-bien !

— Vous désirez lui donner une profession honorable et lucrative ; que, sans nuire à vos héritiers, vous pouvez consacrer cinquante mille francs, plus encore, s'il le faut, à l'établir ; que vous êtes prêt à verser la somme à ce destinée entre les mains d'un tiers, et que par ces motifs vous demandez son émancipation.

— Mais, monsieur Léon, je ne veux pas que ma fille soit couturière ni modiste.

— Assurément le stratagème ici consiste à motiver l'émancipation de telle sorte que la Frippart n'y voie pas un piége.

— A la bonne heure !

— Ce que vous voulez, c'est que Madeleine soit affranchie de la puissance de maître Frippart et qu'elle puisse se choisir un domicile.

— Oui, se choisir un domicile.

— La confiance, l'affection, que vous et madame de Latour-Eymeric aurez su lui inspirer, feront le reste.

Le baron se leva.

— A demain, monsieur Léon, ajouta-t-il. Cette longue discussion m'a fatigué ; mais votre conseil me paraît excellent, nous aviserons ensemble aux moyens de le mettre à profit. Et veuillez ne pas oublier, poursuivit courtoisement monsieur de Latour-Eymeric, que, si vous avez besoin de moi en quoi que ce puisse être, je suis tout à votre disposition.

— Oh ! vous avez déjà beaucoup fait pour nous, monsieur, répondit Larapine. Vous voyez, mon établissement prospère. J'éprouve bien parfois quelque gêne...

— En quoi ?

— Imaginez-vous que la plupart de ces personnes très-riches... dont vous avez bien voulu me procurer la clientèle, ont toujours besoin d'argent.

— Cela ne m'étonne pas.

— Il faudrait à chaque instant leur en avancer sur leurs revenus. C'est ainsi, paraît-il, que mes confrères agissent. Je vous avouerai que cela m'épuise.

— Eh bien ! je vous ferai un petit fonds de roulement.

— Que de bontés, monsieur !

— Tenez, je déposerai entre vos mains, par acte notarié, vingt mille francs sur la somme dont nous pourrons avoir besoin, le cas échéant, pour établir Madeleine. Vous en servirez le revenu à cinq pour cent.

— Vraiment, monsieur le baron, je ne pourrai amais...

— C'est bien, c'est bien, dit monsieur de Latour-Eymeric ; et puis il y a l'affaire du mariage.

— Je le sais, monsieur.

— Oui, il faut vous marier au plus tôt, mon cher monsieur Léon. La façon dont vous vivez n'est pas régulière, elle n'inspire pas de confiance.

— Vous avez cent fois raison. J'aime mademoiselle Françoise ; c'est une brave fille, à qui je dois beaucoup. Mais permettez une simple réflexion. A mon avis, nous sommes bien jeunes et bien pauvres encore l'un et l'autre pour nous marier.

— Sans doute, mais enfin il existe entre vous et mademoiselle Aupoil des rapports qui rendent cette union nécessaire.

— Nécessaire ! pensa Larapine ; autant que pouvait l'être, il y a quelque dix-huit ans, celle de monsieur le baron de Latour-Eymeric et de mademoiselle Annette Corbineau. Vieux farceur !

Il reprit de sa voix la plus insinuante :

— Et puis, que j'épouse mademoiselle Françoise, et elle devra quitter immédiatement madame Frippart. Alors quel moyen nous restera de surveiller mademoiselle Madeleine, de savoir ce qu'elle fait, d'avoir de ses nouvelles ?

— Ah ! dit le baron, ceci me semble plus sérieux. En effet, il pourrait être nécessaire que mademoiselle Françoise restât encore quelque temps auprès de Madeleine. Nous en causerons avec madame la baronne.

Et monsieur de Latour-Eymeric sortit, fort satifait de la consultation que lui avait donnée Larapine.

Le jeune agent d'affaires avait grandi de cent coudées dans son opinion.

Décidément il était plus fort que maître Grosbec.

— Vingt mille francs de fonds de roulement, pensait Léon demeuré seul, quelle aubaine !

Et il ajouta :

— Tâche que je vais épouser Françoise Aupoil, une guenon rousse, une coquine confite en dévotion, qui ferait de moi un marguillier de village ou bien un capitaine de pompiers.

Il y avait cinq ans que mademoiselle Françoise était fille de boutique chez les Frippart, sans qu'aucune intimité se fût établie entre elle et Madeleine.

Veillant avec madame Frippart à l'entretien, à la conservation et au bon emploi des marchandises, la remplaçant à la vente quand elle était absente, la sui-

vant partout, comme un chien d'arrêt, dans ses chasses aux lorettes, la rousse et robuste Normande était regardée comme l'âme damnée de sa maîtresse, et n'était aimée par conséquent d'aucune des personnes auxquelles celle-ci, par sa rapacité, par son humeur colérеuse, s'était rendue redoutable.

Madeleine, depuis qu'elle était entrée en apprentissage, avait cessé de la craindre ; mais elle s'était tenue vis-à-vis d'elle dans une réserve presque dédaigneuse.

Aussi le regard oblique que lui avait jeté Françoise, en passant devant la table de café où elle était assise avec Gilbert, lui avait-il causé un certain effroi.

Mais Françoise avait compris que c'était là un incident auquel elle ferait bien de rester étrangère, aussi s'était-elle gardée d'en parler à la marchande.

A l'égard de Madeleine elle-même, elle avait feint de n'avoir rien vu. La jeune fille lui avait tenu compte de sa discrétion ; et depuis quelques jours leurs rapports s'étaient un peu détendus.

Elles causaient plus volontiers.

Françoise, de son côté, grâce au secret qu'elle avait surpris, se sentait plus à l'aise vis-à-vis de sa jeune maîtresse pour entamer certaine négociation fort épineuse, au sujet de laquelle elle avait cru jusque-là devoir garder le silence.

Un jour qu'elles étaient seules à causer dans la boutique :

— Comment passez-vous vos dimanches, mademoiselle Françoise ? dit Madeleine.

— Je vais me promener avec Léon quand il est libre. Oh ! en tout bien tout honneur, mademoiselle, nous devons nous marier.

— Et quand monsieur Léon n'est pas libre ?

— Je vais à la confrérie.

— Qu'est-ce que la confrérie ? demanda la jeune fille.

— Vous ne le savez pas, pauvre enfant ? répliqua hypocritement Françoise.

— Non.

— Cependant vous avez fait votre première communion ; mais point de renouvellement, point de catéchisme de persévérance !

— C'est vrai, et vous, ma bonne Françoise, dit Madeleine en riant, vous avez persévéré ?

— Non pas comme je l'aurais dû.

— Que voulez-vous ? L'on n'est pas parfait. Eh bien ! qu'est-ce que la confrérie ?

— C'est une association de jeunes filles, patronnée par des dames pieuses et dirigée par de saints prêtres.

— Et qu'y fait-on ?

— On y va chercher des consolations dans ses peines.

— Mais c'est très-bien, cela.

— Et de bons conseils, souvent même des secours dans toutes les situations où l'on peut se trouver dans la vie.

— Alors, mademoiselle Françoise, c'est une très-bonne institution, les confréries, dit Madeleine, devenue sérieuse.

— Oh ! oui ! répondit Françoise.

— Moi, voyez-vous, reprit Madeleine, cédant tout-à-coup à son humeur volage, quand vient le dimanche, j'aime mieux aller à la campagne en joyeuse compagnie, rire, chanter, dîner au restaurant. Cela me récrée davantage.

— Mais tous ces plaisirs laissent le cœur bien vide.

— Quant à cela, vous avez raison, murmura la jeune fille.

— Ainsi vous ne connaissez pas les beautés de notre sainte religion ? dit Françoise.

— Si, si ; j'aime le son des cloches, les messes où l'on fait de la musique, les processions, le dimanche des Rameaux, les reposoirs du vendredi saint, les beaux mariages, les grands enterrements. Il n'y a que les vêpres qui m'ennuient, ça m'endort.

— Pauvre petite, pensa la fille de boutique. C'est étourdi, mais ça n'a pas deux liards de malice. Dites donc, mademoiselle, poursuivit-elle, voulez-vous venir un jour à l'église avec moi ?

— Pourquoi pas ?

— A Saint-Thomas-d'Aquin, dimanche prochain. Il y aura sermon de charité et bénédiction. Toute l'aristocratie du faubourg Saint-Germain y sera.

— Oui, allons-y .. si ma mère veut le permettre.

— Je me charge de le lui demander.

— A quelle heure ?

— A quatre heures, après vêpres.

— Mais pas à vêpres ?

— Non, non ; vêpres seront finies.

XV

L'hôtel des commissaires-priseurs de la rue Drouot est un monde à part, et comme un reflet de l'existence si multiple et si originale de la grande ville.

Là se liquident non-seulement le luxe et les profusions de Paris, mais encore ses douleurs et ses misères.

Il y a des salles de ventes qui sont les *ring* de l'art et du bric-à-brac, où l'on cote les tableaux anciens et modernes, les bronzes, les émaux, les armes, les faïences, les porcelaines de la Chine et du Japon, les verres de Venise et de Bohême, les meubles précieux, les riches étoffes de la Perse et de l'Inde, tout ce qui est du domaine de l'art et de la fantaisie. Ce sont les salles à cent francs, cent cinquante francs l'après-midi, où le roi du marteau d'ivoire, Me Pillet, debout sur son estrade, jette aux amateurs qu'il pousse au feu des enchères les offres de leurs concurrents comme un défi, brûle les planches, grise, éblouit son public, et en est arrivé, dans un de ses jours de verve, à faire monter jusqu'à deux cent cinquante mille francs un tableau de Terbürg, grand deux fois comme la main : c'est, je crois, le *Congrès de Munster*.

Monsieur Pillet à des millions dans sa constitution nerveuse et dans sa voix stridente.

Et il y a aussi les salles étroites, mal éclairées par des jours de souffrance, comme cela se dit dans la bâtisse, où l'on ne met sur la table que des chiffons et des loques, linge de corps et de table, robes, tuniques, waterproofs, splendeurs fanées, coquetteries passées de mode et tombées du boudoir d'une lorette d'où les amours s'éloignent dans ce capharnaüm du bric-à-brac et de la friperie.

Là le public se compose presque uniquement de marchandes à la toilette, — des femmes sur le retour, tantôt sèches et bilieuses, comme madame Frippart ; tantôt lourdes et ventrues, comme la Renouvier. La profession, comme celle de maîtresse d'hôtel à la nuit, ne comporte guère d'autre type.

Entre acheteur et vendeur, tout se passe en famille ; il règne une certaine gaîté parmi ces croque-morts de la galanterie, de l'oisiveté parisiennes, et parfois aussi, malheureusement, du travail, car ni le travail, dans notre société, ni même le talent, ne sont à l'abri de la misère.

On y plaisante, on y *blague*. Le garçon de magasin, l'expert, quelquefois même le commissaire-priseur, dépouillant sa gravité, ont le mot pour rire entre deux enchères, avant le coup de marteau de l'adjudication.

Dans une de ces salles se passait une scène de ce genre. L'expert, un homme déjà sur le retour, chauve, ayant quelque chose du satyre dans le facies, venait de placer sur la table une jupe de satin noir, un corsage de même étoffe, un autre corsage de piqué blanc et un caraco de taffetas avec ornements de jais. Immédiatement cinq ou six femmes, parmi lesquelles nous avons reconnu madame Frippart, se jetèrent sur cette proie.

— Un lot de cinq pièces, vêtements de femme, dit l'expert : — Vingt francs !

Les marchandes prirent les hardes et les retournèrent en tous sens, examinant, pour le caraco et le corsage, le dessous des entournures, le tour du col, les poignets ; pour la jupe, le rempli de la partie inférieure, plaçant les étoffes entre elles et la fenêtre pour en mieux voir les éraillures, puis se passant de l'une à l'autre toute cette friperie avec dédain.

— Voyons, mesdames, y a-t-il marchand à vingt francs ? répétait le commissaire-priseur.

Personne ne dit mot. Les marchandes continuaient leur inspection, et certes aucun accroc, si petit qu'il fût, aucune reprise, aucune partie montrant la corde n'échappaient à leur œil de vautour.

— Décidément, il n'y a pas marchand à vingt francs, reprit le commissaire-priseur ; eh bien ! à quinze francs, à dix francs, à cent sous. Y a-t-il marchand à cent sous ?

— Oui, dit une voix.

— Alors, à cent sous. Suivez, mesdames, suivez.

— Il n'y a pas tant de quoi se presser, dit une petite mère brune et blanche, grasse comme un pâté de cailles, en inventoriant point à point les objets mis en vente. C'est déjà furieusement défraîchi tout cela.

— Dites râpé, passé, madame Monplaisir, ajouta une autre commère.

— Allons, mesdames, à cent sous, dépêchons-nous. Qui met au-dessus ?

— Six francs, dit madame Frippart.

— Sept francs.

— Dix francs.

— Madame Frippart, ce n'est plus à vous. Mettez-vous quelque chose de plus ? Ces objets ont appartenu à une bien jolie femme !

— Comme vous, madame Frippart, quand vous aviez dix-huit ans, fit observer le garçon de magasin, un Auvergnat brun et crépu qui avait déjà engagé la conversation avec les dames.

— Qu'est-ce que cela vous fait, à vous, Parisien de *Chain-Flour*, que j'aie été jolie, puisque vous n'êtes ni homme ni femme.

— Pressons, pressons, interrompit le commissaire-priseur ; nous n'avons pas le temps de nous amuser. — Dix francs ! c'est bien vu, bien entendu, il n'y pas de surprise ?

— Onze francs.

— Douze.

— Quinze.

— Eh bien ! vingt, dit madame Monplaisir qui était rageuse à la bataille des enchères.

— Vingt-cinq, surenchérit une autre marchande, une Picarde, celle-là, qui courait les rues en chantant d'une voix éraillée : Chaapeaux à vendre !

— A vingt-cinq francs ! C'est bien entendu, on ne met plus rien, dit le commissaire-priseur. Adjugé à vingt-cinq francs.

L'expert mit un autre lot sur la table :

— Quatre paires de draps, dit-il, six taies d'oreiller, six serviettes, à dix francs !

En un instant toutes les marchandes se furent partagé le linge. On ne voyait que les draps s'étendre, les serviettes voltiger, les taies d'oreiller s'ouvrir et donner passage à des doigts et à des bras impatients, qui s'y enfonçaient pour les retourner.

Tout cela se faisait avec un entrain de rapacité surprenant. Evidemment ces cinq ou six mégères avaient la fureur des vieux habits et du vieux linge.

Le commisssaire avait quitté son estrade et se promenait devant la table en disant :

— A dix francs tout ce qu'il y a de plus beau en fait de linge de Saxe.

— Elimée jusqu'à la corde, poursuivit une des marchandes.

— Expirant, ajouta madame Monplaisir, d'une voix flutée.

— Tout beau, même Monplaisir, répondit d'un air goguenard l'expert ; ne déprécions pas la marchandise. Ces draps sont fort beaux, et je voudrais qu'ils vous fussent adjugés...

— Chut ! le monsieur à la tête de cire, riposta madame Monplaisir en riant. Ce n'est pas parce qu'on est marchande en vieux qu'il faut nous dire ces choses-là.

— Ne vous fâchez pas, grosse maman, interrompit le commissaire-priseur. (C'était un brun d'environ quarante ans, d'assez belle figure, bien conservé, et portant d'épais favoris noirs taillés en côtelettes.)

— Excusez mon expert, poursuivit-il. D'ailleurs il n'est là que pour estimer, lui ; c'est moi qui adjuge, et en ce qui vous concerne, même Monplaisir, si j'avais à le faire, ce serait à moi que je vous adjugerais.

— Ce ne serait pas de refus, monsieur le commissaire, reprit la marchande d'un ton moitié satisfait, moitié gouailleur.

Le commissaire-priseur remonta sur son estrade et reprit en agitant son marteau :

— A dix francs ! Qui est-ce qui en veut à dix francs ;

Sur un signe d'une des femmes, il reprit :

— Il y a marchand.

Puis rapidement :

— Quinze, dix-huit, vingt francs !

Et le commissaire-priseur de recommencer sa sempiternelle rengaîne.

— Allons, mesdames, à vingt francs ! Suivez, suivez ; qui est-ce qui met au-dessus de vingt francs ?

A ce moment, la Renouvier pénétra discrètement dans la salle, ayant sous le bras, comme d'habitude, son cabas garni de lisières.

Mais, cette fois, ledit cabas était bourré de pains de savon, de poudres, d'essences, de menus objets de toilette de toute sorte.

La parfumerie était le commerce ostensible de madame Renouvier. Vu l'heure peu avancée du jour, elle était en tournée.

Elle promena son regard vitreux dans la salle jusqu'à ce qu'elle eût aperçu la Frippart.

Alors elle posa son cabas à terre, dans une embrasure de fenêtre, et, longeant la muraille, parvint jusqu'aux tables en s'aidant un peu des coudes.

Quand elle fut près de la marchande à la toilette :

— J'ai à vous parler, ma chère, lui dit-elle ; sortez un instant.

— Mais je suis très-occupée en ce moment, ma bonne Renouvier, répondit la Frippart ; la vente commence à peine.

— J'ai des nouvelles fort graves à vous donner.

— Quoi donc ?

— Sortez, nous causerons en prenant un petit café.

Madame Frippart quitta la place non sans regret, et suivit la Renouvier en grommelant :

— Qu'est-ce qu'elle peut me vouloir ?

Elles traversèrent le vestibule, où il y avait un va-et-vient continuel, sortirent de l'hôtel et se dirigèrent vers l'estaminet où les marchands se réunissaient d'ordinaire et faisaient leur *revidage*.

Elles s'assirent vis-à-vis l'une de l'autre à l'écart, et quand, sur la demande de la Renouvier, on leur eut servi à chacune un mazagran :

— Il n'était rien arrivé chez vous, quand vous êtes sortie ? demanda la duègne.

— Rien.

— Cela m'étonne, mais à présent il doit y avoir du nouveau.

— Comment cela ?

— Imaginez-vous qu'il a pris tout à coup à ce damné Salomon une singulière fantaisie d'usurier.

— Allons, pensa la Frippart, encore ce coquin !

— Il veut être remboursé des quinze mille francs de billets que vous laissez chez lui en souffrance.

— Mais je ne puis pas en ce moment les rembourser.

— Il dit que cela ne saurait toujours durer ainsi, et, quoi que j'aie pu faire, il a mis vos billets chez l'huissier.

— Une belle histoire que vous me contez là.

La Renouvier agitait stoïquement son mazagran.

— Il était bien nécessaire de me déranger de mes occupations pour me l'apprendre, insista amèrement la Frippart.

— J'ai cru devoir vous avertir et je suis venue, repartit la duègne sans s'émouvoir davantage.

Les lèvres de madame Frippart se contractèrent, son petit œil brun s'anima, le sang lui monta aux paupières; elle éclata tout à coup.

— Mais c'est ignoble, c'est abominable, ce que vous me dites, madame Renouvier, exclama-t-elle; avec l'argent que j'ai dehors en ce moment, c'est capable de me ruiner.

— Pour quinze mille francs? dit la duègne; je ne vous aurais jamais cru si gênée.

Cette observation, qui lui fit l'effet d'un sarcasme, acheva d'exaspérer la marchande.

— Vous croyez donc que je gagne des mille et des cent en payant ce que je paye : les intérêts, les frais, les commissions, les droits de l'hôtel, les impôts, la patente, sans compter les non-valeurs. Nous sommes dépouillés, pillés, sangsurés, égorgés par tout le monde.

Il y eut un moment de silence.

— Et que peut-il avoir fait, ce gredin de Salomon? reprit la Frippart.

— Je crains qu'il ne vous ait envoyé une assignation pour chacun de vos billets.

— Quelle canaille!... Mais il faut arrêter cela, madame Renouvier, à tout prix.

— Soyez sûre que j'ai tout fait pour obtenir un sursis.

— Mais puisque Salomon a la garantie de monsieur de Teuffelmann.

C'était là que la Renouvier voulait en venir.

— Je crains que le baron ne lui ait manifesté du mécontentement contre vous, poursuivit-elle. Vous savez qu'on na pas accepté votre dernier bordereau sans peine, j'ai eu du tirage pour vous apporter de l'argent. Eh bien! aujourd'hui monsieur de Teuffelmann m'a paru tout à fait irrité.

— Vous l'avez vu?

— Sans doute, je suis allée lui parler pour vous.

— Et que vous a-t-il dit?

— Simplement : « Matame, che n'ai plus pesoin de fos serfices. »

Et comme je lui demandais pour quelle raison, il m'a répondu : « Barce que fous êtes une pête. »

— Mais c'est qu'il n'est pas du tout poli.

— Que voulez-vous? un Allemand doublé d'un juif. J'ai insisté. Alors il m'a dit : « Quand che feux afoir quelque chose, che paye. » Vous savez de quoi il voulait parler, madame Frippart, fit observer l'horrible femme.

Un éclair de colère passa dans l'œil de la Frippart.

— Je lui ai expliqué les difficultés de la situation; il s'est contenté de me répondre: « Che tonne te l'archent, tout l'argent qu'il vaut, bour les tiffigultés te la siduation; c'est fous qui êtes une pête! » je n'en ai pu tirer autre chose.

— Et où donc est-il l'argent de cet hippopotame, mangeur de jeunes filles? reprit la Frippart avec un redoublement de colère; c'est qu'on n'en voit pas souvent la couleur. Quant à celui de son compère Salomon, je sais ce qu'il me coûte... Ah! c'est comme ça qu'ils s'y prennent? Ils s'imaginent qu'avec leurs quinze mille francs de billets ils me feront passer par le chemin qu'ils veulent? Sacrebleu! ce ne sera pas vrai! exclama la marchande, dont l'exaspération était au comble. Voyez-vous, madame Renouvier; leurs quinze mille francs ne sont rien. Je possède cinq fois, dix fois autant, en valeurs de toute espèce; mais je ne me laisserai ni rouler, ni mater, ni dépouiller, soyez-en sûre. Si c'est au moyen du papier timbré, des assignations, des jugements, des significations, des commandements de payer, des saisies, du diable est son train qu'ils procèdent, Je ne leur f....ai pas un sou, ventre de chien! J'aimerais mieux déménager *à la cloche de bois!*

— Allons donc, même Frippart, une femme dans votre position ne fait pas un trou dans la lune pour quinze mille francs.

— Quand on veut l'égorger de la sorte, vous croyez cela, vous? Je vous ferai voir, même Renouvier, à vous et aux autres, de quel bois je me chauffe.

En disant ces mots elle paya la dépense et sortit.

L'intention de la Renouvier avait été d'abord d'intimider madame Frippart et d'enlever l'affaire de Madeleine, afin de montrer au baron qu'elle n'était pas une *pête*; car ce sarcasme tudesque lui était resté sur le cœur. Elle, la Renouvier! la plus rusée commère de tout le Paris interlope, une bête!... Mais la vue de la marchande, de cette petite mégère sèche et rageuse, criant, sacrant, menaçant, au lieu de courber la tête, l'avait intimidée.

Evidemment on ne réussirait pas avec cette femme-là par la violence; c'est par la douceur, par la ruse, qu'il faut s'y prendre avec des natures pareilles.

Donc, la Frippart étant sortie comme un trait, madame Renouvier se leva, ramassa son cabas en toute hâte et s'élança sur les pas de la marchande, qu'elle rejoignit dans la rue.

— Vous retournez à la vente? lui dit-elle.

— Je ne sais; j'ai besoin de repos, de réflexion, répondit la Frippart.

Celle-ci, de son côté, était fine comme l'ambre, malgré ses emportements. Elle voyait bien qu'elle avait pris le dessus dans cette lutte; mais en fin de compte, la dette de quinze mille francs n'en existait pas moins. C'était à faire cesser les poursuites qu'il fallait aviser. Des deux parts, il y avait désir de s'entendre.

— Eh bien! causons encore quelques instants, madame Frippart, reprit la duègne. Somme toute, il serait absurde que deux femmes comme nous, qni avons besoin de gagner notre vie, nous nous prissions de querelle pour des gens comme Salomon et son chef de file, le baron de Teuffelmann.

— Vous avez raison.

— C'est du baron que le coup part, soyez-en sûre.

— Mais enfin dans quel but?

— C'est cette enfant qui lui trotte par la tête.

— Madeleine, ma fille! dit la Frippart en affectant d'essuyer une larme.

— Vous connaissez ces gros richards aussi bien que moi, il faudrait que tout cédât à leurs caprices.

— Et croit-il qu'on puisse lui sacrifier, du jour au lendemain, à cette horreur d'homme, une charmante fillette comme la mienne, briser son cœur, madame Renouvier.

— Oui, briser son cœur, répéta la duègne en ayant l'air de s'attendrir.

— Détruire ses illusions de jeune fille..,

— Ah! ne m'en parlez pas.

— Compromettre son avenir.

— C'est horrible!

— Pour une mère! Car enfin je suis sa mère à cette enfant, n'est-ce pas?

— Mais ces richards-là, ça n'entend à rien. Ça ne songe qu'à leur archent, ça ne parle que de leur archent.

— En somme, on ne le voit jamais, l'argent de monsieur le baron. Ah! s'il s'imagine, celui-là, que je vais subir ses caprices sans avoir pris mes précautions pour moi et surtout pour Madeleine.

— Il était convenu, je crois, reprit doucement la Renouvier, que vous auriez quinze mille francs comptant; en outre qu'on vous remettrait les quinze mille francs de billets de Salomon.

— Et qu'on payerait votre commission. Voilà pour moi, ma bonne; voilà ce qu'on devra me remettre avant tout; mais pour ma fille?

— Eh bien! pour votre fille?

— Vous m'avez dit que monsieur le baron s'occupe de faire approprier et meubler à son intention un hôtel aux Champs-Elysées.

— Oui, madame.

— Eh bien! Madeleine n'y entrera pas, dans cet hôtel; elle n'y touchera pas, à ces meubles, sans que tout cela lui ait été donné par acte authentique, notarié, et dûment accepté en son nom par moi et par son père.

Pour le coup, ce fut au tour de la Renouvier de se gendarmer.

— Ah! madame Frippart, reprit-elle brusquement, si ce sont là réellement vos prétentions, il n'est pas nécessaire d'aller plus loin.

— Comme vous voudrez.

— Je n'ai pas besoin de faire des pas et des démarches pour une affaire qui certainement ne réussira pas.

— Vous voulez donc, ma chère, repliqua aigrement la Frippart, que je me sépare de Madeleine avec le risque de la voir me revenir, huit jours après nue comme un petit saint Jean?

— Et vous, madame Frippart, vous vous imaginez qu'on va vous remettre simplement, à titre gracieux, une fortune d'au moins quatre cent mille francs, tout compris, hôtel et mobilier. Pour le coup, ma mie, vous rêvez joliment sur votre fille.

Rêver, en style de bric-à-brac, c'est se faire illusion sur le prix d'un objet qu'on a acheté cent sous, et qu'on s'imagine revendre cinquante mille francs.

— C'est possible, repartit la marchande; dans ce cas, adieu, ma chère. Si vous revoyez le baron, dites lui de ma part qu'il aille au diable.

— Un joli moyen d'arranger les choses, fit observer la Renouvier, déconcertée de se voir mettre ainsi à tout propos le marché à la main.

Elle imprima de nouveau un mouvement de l'épaule à son panier pour le faire revenir sur la saignée du bras. C'était son geste quand elle avait un aperçu de quelque valeur à mettre en relief.

— Un dernier mot, même Frippart, ajouta-t-elle. Quant à Madeleine, agissez comme il vous plaira. Que voulez-vous? il y a des gens malheureux qui ne réussissent à rien, parce qu'il n'en font jamais qu'à leur tête. Seulement je ne voudrais pas vous laisser cette mauvaise affaire de Salomon sur les bras. Le baron a eu un moment de colère. Il aura revu Madeleine quelque part, et, soit que la société avec laquelle elle se trouvait lui ait déplu, car votre petite se dissipe...

— Bon! il faudrait encore que je choisisse les sociétés de ma fille, de façon à ménager ses susceptibilités, à ce vieux barbon-là, fit observer la Frippart.

— Soit qu'il ait voulu parler à Madeleine et qu'elle l'ait mal accueilli, selon son habitude, il se sera dépité. De là cette grêle de papier timbré. Eh bien! ayez l'air d'en prendre votre parti. Pouvez-vous offrir un à-compte à Salomon?

— Un à-compte de combien?

— Mettons de trois mille francs.

— Oui, mais cela me gênera.

— Faites écrire à Salomon par votre agent d'affaires. Dites-lui que vous voulez vous délivrer de cette queue de billets impayés, qui nuit à vos affaires et jette du discrédit sur votre maison. Offrez-lui trois mille francs d'à-compte, le reste payable dans l'espace de trois mois.

— Mais je ne puis pas réaliser quinze mille francs en trois mois, madame Renouvier, à moins de faire des soldes...

— Vous verrez venir, répliqua la Renouvier. Seulement faites bonne contenance, mettez le marché à la main au baron; de mon côté, je vais lui écrire une petite lettre salée. Je crois, moi, qu'il retirera les billets en payant les frais. Comme d'habitude, c'est lui qui sera la *pête*.

— Le tribunal de commerce m'accordera toujours bien deux mois.

— Demandez en trois avec la suspension des poursuites. Et puis, ma chère, parlez à votre fille, raisonnez-là. Voilà qu'elle a dix-sept ans, que diable! et vous lui laissez beaucoup de liberté.

— Allons donc! ça travaille toute la semaine, ce pauvre ange, et le soir ça va prendre sa leçon de musique chez le maestro Fiorentini. Les auxquels je la confie quelquefois sont des gens auxquels je puis avoir toute confiance amis.

— Mais vous allez bien quelque part le dimanche, vous maman Frippart; pourquoi ne pas l'emmener?

— C'est que voyez-vous, ma bonne, moi je n'aime pas les promenades en famille; Augustin m'embête. Quant à ce dernier...

— Peut-être lui faites-vous le même effet?

— N'en doutez pas. Nous préférons aller chacun de notre côté: lui, manger un lapin sauté à Bercy avec quelques vieux *soiffeurs* de sa sorte, et moi faire un petit pique-nique et tailler une bavette avec d'autres marchandes. On parle du métier, on s'offre mutuellement les *occasions* qu'on a en magasin, on se donne mutuellement des informations sur les coquines qui nous doivent. Que diable! on ne peut pas toujonrs être esclave!

— Je comprends cela, mais surveillez Madeleine.

— La pauvre petite! Savez-vous où elle doit aller dimanche prochain avec Françoise? A Saint-Thomas d'Aquin, entendre un sermon de charité!

— Enfin veillez-y, madame Frippart, dit la duègne en donnant un nouveau coup d'épaule à son cabas. Sermonez-là un peu, expliquez-lui les choses. Faites-lui comprendre qu'elle ne doit pas rudoyer le baron, que vous avez besoin de le ménager; que vous êtes pauvres, et qu'il est riche, très-riche, et lui veut du bien...

— Je m'y suis essayée plusieurs fois, ma bonne Renouvier, reprit cordialement la marchande; mais je ne sais pourquoi elle m'impose, le cœur me manque quand il s'agit de lui dire... ce que vous savez.

— Cependant il faudra bien en venir là.

— Que voulez-vous? c'est plus fort que moi. Elle est si jeune, si innocente.

— Il y a manière de s'exprimer.

— Mais, avec ces enfants-là, c'est fort difficile. Ça n'a pas le soupçon du mal.

— Et voilà comment elles se laissent prendre par leur cœur, si dès leur jeune âge on n'a pas eu soin de leur donner un peu de malice.

— Elle n'en manque pas de malice.

— Eh bien?

— Mais c'est une malice toute superficielle, qui ne va jamais au fond des choses.

— Elle voit cependant autour d'elle comment et de quoi vivent certaines femmes? Sapristi! elle est pour cela à bonne enseigne.

— Oh! elle n'ignore rien de rien. Mais ces petites-là, c'est étonnant comme ça sait ne pas tourner les yeux du côté où ça ne doit pas regarder.

— Hum! dit la Renouvier en toussant et en donnant une nouvelle secousse à son cabas. Et vous avez peur de lui parler, madame Frippart?

— Réfléchissez donc! lui dire d'agréer les hommages d'un vieux masque de fontaine comme ce baron, à elle si fraîche, si gentille? Rien que d'y songer, la rougeur me monte au front.

— Voulez-vous que je lui parle, moi?

— Oh! non, exclama la Frippart d'une voix saccadée.

Donner à Madeleine la Renouvier pour conseillère: à cette pensée, tout ce qu'il pouvait y avoir d'honnête en elle se révoltait.

— Pour vous résumer, ma bonne, conclut la duègne,

laissez là vos rêves au sujet de l'hôtel et du mobilier. Le baron est un homme d'affaires, il veut avoir ses garanties; vous, vous voudriez avoir votre garde à carreau, je conçois; mais vous êtes à deux de jeu et il a les atouts en main, l'argent: vous ne réussirez pas. — Quant aux quinze mille francs de billets, ne vous en inquiétez pas trop. Peut-être n'est-ce qu'une fausse attaque; le baron ne veut pas rompre.

— Enfin s'il fallait payer, avec un délai de trois mois, peut-être serions en mesure.

— Tant mieux! La position n'en est que meilleure. Maintenant, pour le reste, parlez à Madeleine, brusquez les choses: il est temps, grand temps d'en finir. Vous le comprenez vous-même: ce n'est plus une enfant, elle n'est déjà plus si facile à conduire. Que l'amour s'en mêle, et il s'en est déjà mêlé peut-être, et tout est perdu.

— C'est vrai.

— Vous savez, faites-lui comprendre votre position, votre gêne, la vie de privations à laquelle sa naissance la condamne, et, d'un autre côté, montrez-lui toilettes, bijoux, laquais, équipages, hôtel, plaisirs et vanité de toute sorte. Elle aussi *rêve* de sa beauté.

— Oh! madame Renouvier, s'écria la marchande.

— Allez, dit l'entremetteuse en corroborant ses paroles d'un petit geste convaincu, je les connais, ces jeunes têtes; je sais ce que valent ces vertus inexorables. Faites ce que je vous dis, ma chère. Des précautions, du décorum; ménagez à la pudeur aux abois une retraite honorable, et vous m'en direz des nouvelles. Tenez, l'affaire des quinze mille francs de billets, c'est une occasion.

A ces mots, la Renouvier s'éloigna, étalant sur le trottoir son gros torse, son bonnet à plis tuyautés et les deux cercles d'or qui se balançaient à ses oreilles.

Madame Frippart elle-même était ahurie de leur conversation.

— Quel monstre! pensa-t-elle en la regardant s'éloigner. Vous prendriez cela pour une brave fermière qui va tout à la bonne *franquette*, et c'est coquin comme la guillotine.

En approchant de chez elle, la marchande aperçut son mari, le sensuel Augustin, qui fumait tranquillement sa pipe d'écume de mer sur le seuil de sa boutique.

— En voilà un qui ne se fait pas de bile! murmura-t-elle entre ses dents. Ah! quel *être* encore que celui-là!

Elle entra chez elle avec une sorte de précipitation furibonde. Françoise travaillait derrière le comptoir.

Frippart suivait sa femme en secouant sa pipe sur l'ongle de son pouce.

— Eh bien! qu'y a-t-il ici? demanda la marchande.

— Ah! madame, si vous saviez! répondit Françoise.

— Des assignations comme s'il en pleuvait, n'est-ce pas?

— Salomon nous en fait de belles, dit Frippart.

— Vous n'en fumez pas moins tranquillement votre *bouffarde*, vous, fit observer ironiquement la marchande.

Frippart ne répondit pas à ce sarcasme.

— Un autre s'en inquiéterait, un autre aviserait aux moyens de trouver de l'argent.

— Ouais! répliquait Frippart, il aurait fallu peut-être qu'aussitôt les assignations reçues j'allasse *trôler* mes commodes dans les rues.

— C'est trop dure pour vous de *trôler*. D'ailleurs il y aurait sur votre chemin trop d'endroits où vous pourriez les déposer, vos commodes.

Frippart se contenta de hausser les épaules.

Les jalousies de sa femme ne lui étaient pas absolument désagréables; elles lui donnaient vis-à-vis de lui-même un certain prestige d'homme à bonne fortunes qui flattait sa vanité.

— Où sont-elles, ces paperasses? demanda la marchande.

Françoise lui remit une liasse de papiers timbrés.

Madame Frippart les plia, passa dans son arrière-boutique et les plaça dans le petit meuble où elle serrait son argent.

— Nous aviserons, ajouta-t-elle avec autorité. Vous, Augustin, allez chercher ma fille.

Le marchand prit sa canne et son chapeau, et sortit.

— Nous nous casserons le cou, bien sûr, disait-il à part lui, dans les fondrières où cette folle enragée nous mène.

DEUXIÈME PARTIE

I

UN SERMON DE CHARITÉ A SAINT-THOMAS-D'AQUIN.

Le dimanche suivant, en effet, mesdemoiselles Françoise Aupoil et Madeleine Frippart accouraient, vers quatre heures, à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, pour assister au sermon de charité du révérend père Cascadet, jésuite, un des plus célèbres prédicateurs de la capitale, dit le saint Jean Chrysostôme du dix-neuvième siècle.

Le sermon avait pour objet d'encourager l'œuvre du sou des petits Chinois nés bossus, manchots, boiteux ou borgnes, que leur parents condamnent à une mort prématurée, sans doute en vue de l'amélioraton de la rac humaine.

Les Chinois n'en sont pas plus beaux pour cela.

Une société pieuse s'est fondée à l'effet d'engager les enfants à recuillir des sous pour racheter tous ces sujels mal venus du fils du ciel. On leur ouvre ainsi le giron de l'Eglise, qui les convertit à la vraie foi.

Madeleine et Françoise arrivaient un peu en retard. On était après Pâques, les vêpres avaient été courtes; le sermon était commencé quand la voiture des deux jeunes filles déboucha sur la place Saint-Thomas-d'Aquin.

Cette place était encombrée d'équipages; les cochers avaient quitté leurs siéges et se tenaient à côté de leurs chevaux, frappant l'une contre l'autre, pour se donner une contenance, leurs larges mains gantées de blanc. Quant aux valets de pied, la plupart d'entre eux étaient allés se désaltérer chez quelque marchand de vin du voisinage.

— Nous arrivons trop tard, dit Françoise.

Elle se hâta de descendre, suivie de Madeleine, et toutes deux entrèrent dans l'église.

A première vue, Madeleine fut frappée de l'aspect d'aristocratique élégance qu'offrait la pieuse assemblée. La nef centrale était encombrée de femmes dont la mise était à la fois riche et sévère, si ce n'est qu'il y avait sur les jeunes têtes un peu trop de nattes, de nœuds de faye et de ces guirlandes flottant sur les épaules qui commençaient à remplacer les *suivez moi jeune homme*.

Beaucoup d'enfants avaient accompagné leurs mères, et l'on voyait à leur mise, à leur attitude, que c'étaient des enfants bien appris, terribles peut-être dans l'intérieur de la famille, mais hors de là sachant se taire à propos. Quelques vieilles coquettes, parées comme des châsses, faisaient seules disparate dans cette réunion de gens sachant vivre et soigneux de ne pas s'afficher.

Il s'y était mêlé bon nombre d'hommes entre deux âges, laids ou grêlés peut-être, ou bien affligés d'une calvitie précoce, mais pour la plupart décorés

Par toutes les arcades d'où l'on pouvait apercevoir le prédicateur, l'auditoire débordait dans les bas-côtés.

Des flâneurs, dont pas mal d'amoureux, circulaient à l'entour.

Au-dessus de cette foule, toutes les magnificences architecturales d'un des monuments religieux les plus simples et les plus nobles dans ses sveltes proportions que nous ait légué l'art du dix-septième siècle...et le révérend Cascadet, un petit homme frais et rose, qui pérorait très-agréablement.

Sa voix, d'un timbre élevé, avait de l'accent ; il articulait nettement ses mots, et, de ses mains blanches et soignées comme des mains de femme, il les accompagnait de gestes arrondis.

En littérature, le révérend Cascadet était romantique ; c'était un prédicateur de la nouvelle école, recherchant les oppositions, les effets de style, et poussant jusqu'au réalisme la passion de la couleur locale.

Que voulez-vous? si l'on prétend au succès, il faut être de son temps.

Le père Cascadet était vêtu d'un rochet à manches, sans rabat, ce qui lui donnait une petite apparence de déshabillé qui avait son charme. Un prêtre sans rabat, c'est comme un laïque sans cravate.

A sa droite un mouchoir de fine baptiste était jeté en travers sur le rebord de la chaire; il s'en essuyait parfois la bouche en se donnant des grâces que saint Jérôme, ce terrible ennemi des prêtres mondains, eût certainement trouvées peu canoniques.

C'était ainsi que le révérend Cascadet maniait le glaive à deux tranchants de la parole de Dieu.

En ce moment, les ondes sonores de ses périodes réveillaient partout, dans les nefs et jusqu'au fond des tribunes, les échos de Saint-Thomas-d'Aquin.

L'autel, sur lequel le saint-sacrement était exposé derrière un voile de pourpre, étincelait de lumières.

Par une large tribune pratiquée au fond du sanctuaire, on apercevait les peintures de la chapelle absidale, représentant la transfiguration du Christ.

L'air était encore légèrement imprégné des vapeurs de l'encens.

Nos lecteurs connaissent assez Madeleine pour croire que cette mise en scène lui fit une vive impression; elle se recueillit en entrant dans l'église et regarda autour d'elle avec une sorte d'admiration craintive, comme si on l'eût introduite dans un monde inconnu, que l'humilité de sa condition lui défendait d'aborder et qu'un instinct secret lui eût dit pourtant être le sien.

Sa visite à la rue de Lille, cette aventure qui trottait toujours dans sa jeune tête, lui revint à la pensée.

Françoise la fit s'agenouiller sur une chaise devant une chapelle dont la grille était fermée.

Dans cette chapelle, il n'y avait qu'une dame, vêtue d'une robe gris-brun et d'un caraco de satin noir, le tout de très-riche étoffe, mais sans aucun ornement.

Madeleine commençait à marmotter une prière, quand sa compagne se penchant vers elle :

— Mademoiselle, lui murmura-t-elle à l'oreille, voici madame la baronne de Latour-Eymeric qui veut bien nous saluer... là, là, dans cette chapelle, insista Françoise. Rendez-lui son salut, je vous prie.

La jeune fille se retourna en s'inclinant, et, sous la voilette de dentelle noire de la personne que Françoise avait appelée madame la baronne de Latour-Eymeric, qui reconnut-elle? Une de ses deux dames du faubourg Saint Germain.

La baronne entr'ouvrit la grille de la chapelle où elle semblait s'être réfugiée, s'approcha de Madeleine et, d'un air affectueux :

— C'est vous que je retrouve ici, chère enfant? lui dit-elle. Vous ne me reconnaissez pas?

— Si, madame.

De sa main étroitement gantée, la baronne prit la main de Madeleine, l'attira dans la chapelle et la fit asseoir près d'elle.

Tout cela s'était passé si rapidement que la jeune fille s'était laissé faire sans avoir le temps de se reconnaître. Elle était très-émue. Etait-ce de plaisir ou de crainte? Elle ne savait. Ses traits s'étaient légèrement altérés, ses joues avaient pâli; sans qu'elle y prit garde, ses yeux restaient fixés sur la baronne un peu plus peut-être que ne l'eussent permis les convenances.

Grâce à son chapeau, dont les dentelles cachaient en partie ses tempes et la naissance de son cou, celle-ci paraissait moins vieille qu'au moment de leur première entrevue.

C'était une femme de quarante-cinq ans environ, qui avait dû être remarquablement belle. L'expression de sa physionomie était d'une sévérité un peu altière, mais son regard brun et velouté et les commissures de ses lèvres étaient empreints d'une grande bonté.

A en juger par son entretien avec le révérend dom Boucafard, il y avait quelque férocité dans ses convictions religieuses ; mais chez les gens de son monde, cette sorte d'exaltation est affaire de caste et ne tire pas à conséquence.

— Nous avons souvent regretté de ne pas vous voir, chère enfant, monsieur le baron et moi, reprit-elle, depuis le jour où nous eûmes le plaisir de vous rencontrer chez notre amie, madame la duchesse de Vareilhes. Vous n'y êtes pas retournée?

— Non, madame.

— Plusieurs fois j'ai voulu prendre madame Albert pour ma couturière, dans l'espérance de pouvoir vous fournir quelquefois l'occasion de venir à la maison; mais j'ai craint de vous distraire de vos travaux,

— Cela n'aurait pu du moins que me distraire agréablement, répondit Madeleine. Si j'avais eu à vous porter quelques-unes de ces belles robes que confectionne ma maîtresse et qui sont des chefs-d'œuvre, croyez-bien que je l'aurais fait avec plaisir.

— Oh! le temps de ces vanités-là est passé pour moi, dit la baronne avec une nuance de tristesse.

Madame la baronne de Latour-Eymeric avait beaucoup aimé son mari ; elle n'en avait pas eu d'enfants. Sachant que Madeleine était la fille du baron, c'était sur elle que s'étaient reportées toutes ses tendresses déçues d'épouse et de mère. Si elle se fût écoutée, elle eût pris dans ses bras cette fillette charmante qu'elle avait auprès d'elle; elle lui eût prodigué les paroles affectueuses et les caresses; mais le souvenir de la fâcheuse impression qu'avait produite sur Madeleine, à leur première entrevue, une parole imprudente, la retenait.

— Vous êtes en apprentissage chez madame Albert? reprit-elle.

— Pour deux ou trois mois encore, répondit Madeleine.

— Vous travaillez beaucoup?

— Il le faut bien.

La baronne regarda, par-dessus son livre d'heures, l'index de la main gauche de Madeleine, sur la dernière phalange duquel des coups d'aiguille avaient laissé leur empreinte, et murmura :

— Pauvre petite! Vous vous occupez aussi de musique, m'a-t-on dit? poursuivit-elle.

— Oui, cela me délasse après ma journée.

— Chez qui prenez-vous des leçons?

— Chez le maestro Fiorentini, un ancien maître de chapelle.

— Bon professeur?

— Excellent.

— Combien vous fait-il payer vos leçons?

— Rien, madame.

— Ah! et quel âge a-t-il?

— Près de soixante ans, répliqua Madeleine avec un malin sourire.

— Vous avez une belle voix ?
— Le maestro assure que oui.
— De soprano ?
— Oui, madame.
— Vous destineriez-vous au théâtre ?
— Si je pouvais y arriver.
— Votre maître l'espère ?
— Oh ! certainement.
— Il faut prendre garde à cela, dit la baronne. Pour bien des jeunes filles, le théâtre a été une vocation dangereuse.

Mais la dame n'insista pas.

Cependant le prédicateur avait attaqué l'avant-dernière partie de son discours, celle qu'on appelle, en termes de rhétorique, la *réfutation*.

Sa voix s'était élevée peu à peu et vibrait, avec des résonnances tantôt aigues et tantôt sonores, sous les voûtes de l'église,

— Cette presse misérable, disait-il, qui s'est donné pour mission d'anéantir le royaume du Christ, contre lequel heureusement les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir, a attaqué notre œuvre, toute de zèle évangélique et de charité. Elle assure que le meurtre des petits Chinois est une fable, que les habitants du céleste-empire ne tuent pas les enfants difformes ou qu'il ne peuvent nourrir ; qu'ils ne précipitent leurs borgnes, leurs bossus, leurs manchots, leurs boiteux, leurs monstres à deux têtes, ni dans le fleuve Jaune, ni dans le fleuve Bleu.

Mais quelle preuve donne-t-elle à l'appui de son assertion ? demanda ironiquement le révérend Cascadet. Aucune.

Et nous, nous avons le témoignage de tous nos missionnaires, de tous nos évêques, de tous nos préfets apostoliques, de tous les hommes à la haute intelligence, à la foi vive, au dévouement sans bornes, qui vont, dans les régions de l'extrême Orient, ranimer au souffle de la prédication divine les vieilles races sémitiques, assises à l'ombre de la mort. Et pendant qu'ils vous demandent par mon organe, ces apôtres de la Chine et du Japon, ces successeurs de saint François-Xavier, un sou pour sauver une âme, rien qu'un sou, entendez-vous bien !... une âme de Chinois, il est vrai, mais qu'importe ? ils sacrifient, eux, à cette rédemption, fortune, patrie, famille ; ils affrontent l'horreur des plus cruels supplices....

Un jeune *voyou* en blouse, n'ayant pas en ce moment de portière à ouvrir, s'était glissé dans l'église et écoutait le discours du révérend. Il se dérobait à la surveillance du bedeau et du suisse en se cachant derrière un sergent de ville.

— Dites donc, m'sieur le sergent, disait-il, est-ce vrai ce que prêche le *sanglier* (le prêtre), qu'on peut avoir ici un Chinois pour un sou !

— Ah ! c'est toi, César, affreux vaurien, répondit le représentant de l'ordre ; va-t-en.

— Je vais vous proposer une bonne affaire, m'sieur le sergent, si vous voulez être gentil avec moi. Payez cinq tournées de chinois à un sou. Puisqu'ils en coûtent deux partout ailleurs, vous aurez *cinquinte cintimes* de *bénef* et nous nous serons rafraîchis.

— Sors d'ici ou je t'*emballe*.

— M'emballer ! allons donc ! Si vous me touchez, je me mets à crier au feu, et je fais évanouir toutes ces *fâmes*.

— Il faut venir nous voir, Madeleine, continuait madame de Latour-Eymeric.

— Je suis bien occupée, répondit la jeune fille, bien surveillée.

— Quelquefois le dimanche. Mademoiselle Françoise vous conduira.

— Je ferai mon possible.

— Une jeune personne comme vous a besoin de protection, de bons conseils.

— C'est vrai.

— Mon mari et moi, nous vous aimerons bien, vous verrez.

— Vous êtes bien bonne, madame.

— Nous n'avons pas d'enfants et nous sommes fort riches.

Madeleine ne répondit pas : elle sentait bien que cette grande dame avait quelque secret sur le cœur qu'elle n'osait pas lui dire, et cette pensée la jetait dans un grand trouble.

— Venez dimanche prochain dans l'après-midi ; vous serez à nous jusqu'à six heures.

— Volontiers, si je puis dérober ce temps à la surveillance de ma mère.

— Mademoiselle Françoise vous y aidera.

Pendant cet entretien, le révérend père Cascadet achevait son homélie sur le sou des petits Chinois ; il en était à sa péroraison. Selon l'étiquette, il s'était levé et tenait à la main son bonnet carré.

— C'est à vous que je m'adresse en terminant, à vous, s'exclamait-il, petits enfants que notre Seigneur aimait à voir autour de lui, au sujet desquels il disait à ses disciples : Laissez venir à moi ces petits enfants : *sinite parvulos venire ad me*. Les directeurs de notre œuvre bénie du ciel vous en confient le succès. Eh ! n'êtes-vous point, par votre piété, par votre zèle, de la maison de Dieu, que le contact de la froide raison, cette mère du scepticisme, n'a point attiédis, plus capables que personne de la faire réussir.

Quand donc vous serez dans l'intérieur de vos familles, au milieu de vos parents et des amis qu'ils réunissent, songez aux petits Chinois.

A la vue de ce bonheur que Dieu vous a fait, pensez à tant de malheureux petits êtres qui ne s'asseyent pas au banquet de la vie, que la mort enveloppe de ses ombres avant qu'ils aient ouvert les yeux à la lumière du jour.

Quelques femmes nerveuses s'agitent, des enfants essuyent une larme furtive, des douarières posent leurs kings-charles à terre pour tirer plus commodément leur mouchoir.

— Ils ont beau être Chinois, le Christ n'en est pas moins mort pour eux sur la croix.

Attendrissement général ; le sergent de ville lui-même paraît ému.

— Au milieu de ces fêtes mondaines auxquelles vous assistez, de ce luxe, de ces repas splendides, de ces salles de bal tout élouissantes d'or, de parures, de soie, de diamants chatoyant à l'éclat des bougies, réclamez hardiment le sou des petits Chinois.

Réclamez-le avec insistance.

Il faut que les petits Chinois vivent comme tout le monde, qu'ils vivent et qu'ils soint convertis pour le triomphe de la foi et l'exaltation de la sainte Eglise.

Et il me vient à ce sujet une anecdote touchante.

Ici le prédicateur suspendit son discours et du mouchoir de batiste posé à côté de lui s'essuya les lèvres avec une agréable nonchalance.

— A Rome, au sortir des persécutions, existait une famille patricienne dont saint Jérôme a rendu la piété célèbre. Albinus, le chef de cette famille, était grand pontife des païens. Autour de lui, une foule d'enfants et de petits enfants, tous convertis au christianisme, parmi lesquels nous distinguerons Lœta, sa fille, Toxotius, son gendre, et Paula, sa petite-fille. Eh bien ! quand la famille était assemblée, tous, enfants et petits enfants, se mettaient à chanter de pieux cantiques ; Paula grimpait sur les genoux du vénérable mais obstiné vieillard, et se mettait à lui crier *Alleluia* aux oreilles. C'est saint Jérôme qui a retracé cette scène charmante.

— Ça devait joliment *embêter* le vieux, murmura César à l'oreille de son sergent de ville.

— Tais-toi, *momignard*, répondit ce dernier, la larme à l'œil.

— Eh bien ! enfants, poursuivit l'orateur, agissez comme Lœta, comme Paula. Demandez, exigez le sou des petits Chinois ; obtenez-le, s'il le faut, à force d'obsessions. Dieu vous bénira, Dieu vous protégera dans la vie en récompense du bien que vous aurez fait à la Chine, et vous conduira dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, — ce que je vous souhaite. — Ainsi soit-il !

— Qu'est-ce qu'il nous souhaite, reprit César. Merci ! c'est moi qui ne voudrais pas y aller dans le sein d'Abraham, d'Isaac et de Jacob?

Le père Cascadet se disposait à quitter la chaire, lorsqu'un coup de hallebarde retentit sur le pavé de l'église, et deux très-jeunes et très-jolies quêteuses pénétrèrent dans l'enceinte réservée à l'auditoire.

En même temps on enleva l'écran qui voilait le saint-sacrement ; les prêtres avaient repris leur place dans le chœur, l'encens fumait ; les chantres entonnaient le *Tantum ergo*, accompagné de l'orgue, qui jetait partout ses ondes sonores : on ne voulait pas laisser se perdre l'effet produit par le révérend Cascadet.

Quand le bruit de la hallebarde du suisse se rapprocha de madame de Latour-Eymeric, elle glissa un double louis dans la main de Madeleine et lui dit :

— Vous mettrez cela dans la bourse de la quêteuse.

En effet, la belle demoiselle se dirigea vers la chapelle et passa en agitant sa bourse à travers la grille.

Madeleine y laissa tomber son double louis.

Mais elle s'aperçut que la quêteuse l'observait curieusement avec un sourire de sympathie aux lèvres ; puis l'aristocratique fillette salua madame de Latour-Eymeric pour la remercier et s'éloigna.

— C'est la nièce de mon mari, murmura la baronne à l'oreille de Madeleine ; nous vous la ferons connaître.

Tous ces incidents qui se succédaient grisaient la pauvre enfant, elle était sous l'oppression d'un songe à la fois éblouissant et pénible.

Elle se sentait entraînée presque malgré elle vers ce monde qu'elle avait si souvent rêvé. Mais était-il abordable pour elle? Tout y est réserve, conventions qu'elle ignorait : attention continuelle à s'observer, à dire et à comprendre les choses d'une certaine façon, laquelle, pour quiconque n'en a pas l'habitude, doit être un supplice de tous les instants. Elle se rappelait les paroles de Gilbert, et sa chère musique, et les nobles ambitions que l'art avait développées en elle ; mais, d'un autre côté, une sympathie mystérieuse, ardente, l'attirait vers cette famille inconnue, où elle devait sans doute retrouver... son véritable père.

— Pardonnez-moi, madame la baronne, reprit-elle d'une voix hésitante et craintive, mais décidément je ne pourrai pas venir dimanche.

— Si, si, répliqua madame de Latour-Eymeric en lui serrant fortement la main. Sortons avant la foule, ajouta-t-elle.

Elle ouvrit la grille et entraîna Madeleine ; Françoise les suivit.

L'officiant attaquait l'antienne *Sit nomen Domini benedictum !*

L'encens fumait, l'orgue grondait dans sa tribune ; tous les fidèles étaient prosternés.

A peine la baronne et Madeleine parurent-elles sous le porche de l'église, que deux voitures, un modeste fiacre et un grand coupé noir armorié, se détachèrent des autres et vinrent se ranger le long du trottoir. Le grand coupé, au bruit de ses deux chevaux gris-pommelé frappant le sol en cadence, avait pris la tête ; le fiacre se glissait par derrière, sans éveiller aucun écho, comme s'il eût été traîné par des rosses fantastiques.

Mais madame de Latour-Eymeric, négligeant le coupé, voulut conduire elle-même Madeleine à son fiacre.

Alors de la première voiture, dont il venait d'abaisser le marchepied, un laquais s'élança vers la seconde et en ouvrit la portière, à côté de laquelle il se tint debout.

Pendant ce temps, César courait autour des deux voitures, méditant quelque algarade. Il avait reconnu sa sœur ; mais les tricornes des sergents de ville se montraient partout, il fallait qu'il prît garde.

Il s'approcha de Françoise.

— Tiens, qu'est-ce que vous faites donc là, vous ? lui demanda-t-il.

— Tais-toi, méchant voyou ! dit la demoiselle de boutique.

Et elle lui mit une pièce de vingt sous dans la main.

— Bon, un *point !* dit César. Eh bien ! elle n'est pas si méchante que je l'aurais cru, cette rousse-là

Madame de Latour-Eymeric avait fait monter Madeleine en voiture, et, se penchant vers elle :

— Vous viendrez, lui disait-elle.

— Si c'est possible, madame, répondit la jeune fille, ne sachant comment refuser.

— Je le veux, je le veux ! insista la baronne en embrassant Madeleine. — Au revoir, chère enfant !

Puis, se tournant vers Françoise :

— Vous nous conduirez mademoiselle dimanche prochain, n'est-ce pas ? lui dit-elle en s'abaissant presque au ton de la prière, vers deux heures, chez nous, à l'hôtel ?

— Oui, dit Françoise.

Elle prit place à côté de Madeleine, et le fiacre partit.

Quand à son tour le coupé s'éloigna, César, debout sur le pavé de la place, le suivit des yeux jusqu'à l'angle de la rue Saint-Guillaume.

— Rien que ça de poussière ! murmura-t-il. Et dire que cette dame, une très-grande dame ! a conduit ma sœur jusqu'à son *sapin !* Quelle intrigante que cette petite ! Hein ! tu n'es pas de cette force-là, toi, César? C'est égal, il doit y avoir du papa Latour-Eymeric dans l'aventure de ce soir. Et la maman Frippart, elle est maligne pourtant ; mais la roule-t-on, la bonne femme ! Cré coquin, comme on la roule !

II

CONSEILS D'UNE MÈRE A SA FILLE.

Il y avait eu depuis quelques jours une grande amélioration dans les rapports de madame Frippart avec sa fille.

Immédiatement après son entretien avec madame Renouvier, la marchande avait complétement changé d'attitude dans son ménage. En rentrant vers six heures avec son père, Madeleine l'avait trouvée dans un état de mélancolie silencieuse et troublée qui ne lui était pas habituel. La Frippart s'était montrée très-affectueuse pour sa fille, elle l'avait embrassée. Madeleine en fut surprise.

Madame Frippart s'entretint à plusieurs reprises avec son mari des assignations reçues, des poursuites qu'il fallait craindre et des conséquences fatales pour leur commerce qu'elles pouvaient avoir. A plusieurs reprises, elle essaya de profiter de l'occasion pour invectiver contre le sensuel Augustin, mais elle manquait complétement de verve : la tristesse, le chagrin, qui semblaient l'affecter, reprenaient à chaque instant le dessus. Madeleine sortit de table avec cette pensée qu'un malheur était arrivé dans la maison.

En allant avec Frippart chez le maestro Fiorentini, elle demanda au marchand ce que cela pouvait être. Il répondit qu'on était poursuivi pour une somme relativement considérable, mais qu'il n'y avait pas à s'in-

quiéter outre mesure; qu'on s'arrangerait peut-être, qu'on obtiendrait du temps et qu'on arriverait à payer.

Les jours suivants, mêmes démonstrations d'amitié de madame Frippart à l'égard de sa fille. Dès le matin, avant que Madeleine partît pour l'atelier, à onze heures, au retour, la marchande était aux petits soins pour elle. Un soir, elle lui fit essayer une très-jolie bague de jeune fille, en or, montée d'un saphir, et quand Madeleine voulut la quitter, sa mère lui dit : « C'est pour toi. »

La pauvre enfant en resta tout interdite.

Qu'allait-il lui arriver? Y avait-il entre ces tendresses et les assignations du juif Salomon quelque corrélation secrète? Au fait, il se pouvait que la Frippart, se sentant malheureuse, éprouvât comme un retour d'affection pour son enfant.

Le lendemain, madame Frippart fit sa toilette et alla vers cinq heures chercher sa fille à l'atelier.

— Ton père nous ennuie, lui dit-elle, avec ses affaires d'intérêt. Allons dîner quelque part ensemble.

— Et lui? demanda Madeleine.

— Il trouvera bien où s'amuser, ne t'en inquiète pas.

— Mais le maestro Fiorentini va m'attendre.

— Je l'ai fait prévenir que tu ne viendrais pas.

Madame Frippart et sa fille partirent pour Asnières.

La marchande commanda son dîner chez Cassegrain et mena promener sa fille en bateau.

Que madame Frippart poussât la tendresse ou la complaisance jusqu'à s'amuser avec Madeleine, cela tenait du prodige. Un prophète à deux sous la ligne, du tas Veuillot et compagnie, eût dit que c'était *un signe des temps*.

Une heure après, toutes deux étaient établies sous la véranda du restaurant, ayant la Seine en face d'elles et le chemin de fer, qui, au roulement sourd de ses wagons sur le pont-viaduc, au souffle tapageur de sa locomotive, de cinq minutes en cinq minutes, amenait des volées de Parisiens.

— Maman, dit naïvement Madeleine, quand on fut au dessert, qu'est-ce donc que ces assignations dont vous ne cessez de parler avec papa? On vous réclame beaucoup d'argent, n'est-ce pas?

— Oh! oui, dit la Frippart, dont la figure s'assombrit, beaucoup d'argent, plus que nous ne pouvons en payer.

— Combien donc?

— Quinze mille francs.

— Que vous avez empruntés?

— Non, que nous avons prêtés au contraire, en soieries, en velours, en bijoux, en rubans, en dentelles, et que ces coquines nous font perdre.

— Est-ce qu'Amanda y est pour quelque chose?

— Non. Amanda me doit quelques cents francs; mais nous sommes en compte. C'est une bonne paye. D'ailleurs, le vicomte répond pour elle.

— Et Léonie?

— Non plus.

— Et cela vous tourmente bien?

— Tellement que ça me chasse de la maison. Ce ne serait pas trop ma place aujourd'hui de venir dépenser de l'argent dans un restaurant. Il faut être serré, vois-tu, petite, dans notre commerce, si l'on veut avoir du crédit; mais j'étais si ennuyée ce soir! Je me suis dit : « Sortons, allons chercher Madeleine, et nous dînerons ensemble, ça me distraira. »

— Pauvre mère!

— Et je n'ai pas fait le sou ce matin. Mais c'est comme cela : quand on a martel en tête, moins on touche d'argent, plus on en dépense.

— Pour une fois, dit Madeleine.

— Certes nous vivons à l'économie dans notre ménage; sous ce rapport, nous n'avons pas de reproches à nous faire. C'est la condition des petites gens comme nous, ma pauvre enfant, de se tuer à la peine, sans pouvoir, les trois quarts du temps, joindre les deux bouts.

— C'est bien dur pourtant de vivre toujours ainsi.

— Si c'est dur! A qui le dis-tu?

— Il faut donc tâcher de s'élever au-dessus de sa condition.

— Et comment cela?

— Par son travail.

— Bah! qu'est-ce que le travail d'une femme? La misère.

— Par son talent.

— Quel talent?

— Eh bien! si je devenais une grande artiste, moi, par exemple, une cantatrice célèbre, comme le maestro Fiorentini me le promet.

— Le maestro Fiorentini est un vieux fou, et si je croyais qu'il te mît de pareilles billevesées en tête... murmura la marchande en grondant.

— Cela s'est vu pourtant qu'une pauvre fillette comme moi...

— Devienne une Stolz, une Alboni, une Patti, gagne des millions, et se fasse épouser par un comte ou un marquis... mais une fois sur mille. A ces rares exceptions près, l'art, le théâtre, c'est le désordre, et puis encore la misère, toujours la misère.

— Et moi qui espérais, maman, dit la jeune fille attristée, qu'un jour je serais votre refuge, le soutien de votre vieillesse, à mon père et à vous.

— Ah bah! dit la marchande avec un haussement d'épaules.

Puis d'un ton moins brusque :

— Je veux bien que tu étudies le chant, poursuivit-elle. A une jeune fille comme toi, le talent ne peut jamais nuire. Mais il ne faut pas *rêver* là-dessus, mon enfant; tu es déjà grande et raisonnable, il s'agit de penser sérieusement à l'avenir.

— Oui, maman, répondit Madeleine.

Mais on devinait qu'elle avait le cœur gros et qu'elle n'était pas convaincue.

— Nous voilà tristes à présent, reprit la marchande.

— Non, non, répondit Madeleine; égayons-nous au contraire, puisque nous sommes à la campagne. Faisons comme tous ces Parisiens qui roulent sur le chemin de fer; le soir venu, ils quittent les affaires et puis : — vivent la joie!... et les fraises, ajouta la jeune fille en tendant son assiette.

Sa mère la servit.

— Tu es gentillette, dit la Frippart, et je vois par ce que tu me disais tout à l'heure que tu es une bonne fille.

— Qu'est-ce donc que je disais?

— Que tu espérais être un jour le soutien de notre vieillesse, à ton père et à moi. Je veux te payer quelque chose pour cette bonne parole.

— Quoi donc encore? Nous avons si bien dîné!

— Une demi-bouteille de vin de Champagne.

— Oh! oui, buvons une demie de *champ...*, allons.

La marchande fit venir la demi-bouteille de vin de Champagne, et quand on en eut rempli les coupes :

— Ma chère enfant, dit-elle en vidant la sienne à petits coups, il y a un proverbe qui dit : « Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait! » Pourquoi donc la jeunesse ignore-t-elle ce que l'on sait dans l'âge mûr! Qu'est-ce qui lui a manqué pour s'instruire? L'expérience. Oh! on lui a appris de bien belles choses dans les écoles, on lui a inculqué toute sorte de bons principes. Malheureusement, la vie nous donne ensuite des leçons bien différentes, et ces leçons, nous les payons cher, très-cher.

— Mais enfin, maman, quand on se comporte honnêtement?

— Oui, c'est bien beau de se comporter honnêtement.

— Quand on se laisse conduire par sa raison, par son cœur.

— Tous les gens qui ont affaire à vous, repartit amè-

rement la Frippart, et qui n'agissent, eux, que par égoïsme et par ruse, vous tirent aux jambes. Et voilà comment, après avoir été, comme toi, une jeune et jolie fille, pleine d'illusions et de confiance, on devient madame Frippart, marchande à la toilette.

— Mon Dieu! pauvre mère, que vous êtes ennuyée ce soir. Ce sont ces maudits papiers timbrés qui vous voltigent toujours devant les yeux, comme autant de papillons noirs.

— Non. Après tout, nous n'en mourrons pas de ces papiers timbrés. Ce sera dur à payer, mais nous y arriverons.

— Il faut l'espérer; car sans cela, voyez-vous, maman, nous serions obligées, pour chasser notre tristesse, de boire une seconde demi-bouteille de vin de Champagne.

— Enfant, dit la marchande, tu ne veux donc pas parler sérieusement?

— Si, si.

D'instinct, la charmante fillette semblait fuir devant les tristes enseignements de sa mère.

— Il s'agit bien de moi! continua celle-ci en tournant la tête. Je suis vieille maintenant; j'ai travaillé quinze ans pour gagner un petit avoir. La moitié est dispersée à droite et à gauche et d'un recouvrement difficile; l'autre est immobilisé dans des marchandises, qu'il faudra vendre quelque jour en solde à cinquante pour cent de perte, avec le fonds. Nous serons heureux s'il nous reste assez pour aller vivoter dans quelque petite ville de province : tel es mon lot. Mais toi, petite, qui es certainement une des plus jolies filles de Paris...

— Oh! maman.

— Par ma foi! j'en vois beaucoup et pas d'aussi belle que toi... Si tu savais, comme dis le proverbe, tu pourrais.

— Je pourrais quoi?

— Devenir fort riche.

— Cela ne me déplairait pas... de devenir fort riche.

— Je le sais, mademoiselle, que vous avez de l'ambition, et que cent mille livres de rentes vous chausseraient comme un bas de soie.

— Je veux bien, maman, gagner cent mille livres de rentes; trouvez un moyen.

— Oh! oh! oh! ricana la marchande en choquant son verre contre celui de sa fille.

Le rictus de sa bouche était vide, et ses lèvres se collaient aux embrasures de ses dents.

— Il faut réunir bien des conditions pour cela, reprit-elle; d'abord n'aimer personne.

Les joues de Madeleine se couvrirent du carmin le plus rose et le plus pur. Elle prit sa coupe de cristal, où perlaient encore quelques gouttes de liqueur ambrée, et la porta vivement à ses lèvres pour cacher son trouble.

— N'aimer personne, répéta la Frippart, qui l'observait curieusement et de son œil noir cherchait à pénétrer jusqu'au plus profond repli de son âme.

— Oui, maman, répondit Madeleine.

— Comme elle a rougi! pensait la marchande.

— Souviens-toi bien d'une chose, mon enfant, poursuivit-elle : c'est que tous les hommes, tous... sont des pleutres.

— Cependant...

— Sont des pleutres, répéta madame Frippart avec autorité. Quand on les trompe, quand on les bafoue, quand on les dévalise, ils rampent devant vous comme des chiens couchants. On les insulte, ils courbent la tête; on les chasse, ils reviennent. C'est une teigne dont on ne peut pas se débarrasser. Tu as vu Sylvie, qui a ruiné son agent de change; tu as vu Nelly, qui a mis son entrepreneur à la besace, qui de ses jolies petites dents,— ah! elle avait les dents fort belles, on ne peut pas dire le contraire, — a dévoré quatre ou cinq maisons cent mille fois plus grosses qu'elle et tant d'autres... et cette madame d'Almeros, chez laquelle tu es allée au concert spirituel, tout Paris ne sait-il pas?... Mais à quoi bon insister?...

— Oui, à quoi bon? interrompit Madeleine. Je souffre à entendre ces vilenies.

— En effet, ce n'est pas réjouissant, ma fille.

— Mais cela prouve au moins que les hommes savent nous aimer.

— Oui, quand on les dédaigne, quand on les méprise.

— Sylvie, Nelly et les autres sont des misérables, voilà tout.

— Mais quand on a le malheur de les aimer, les hommes, alors, c'est la contre-partie : ils vous séduisent, ils abusent de vous, et quand vous les ennuyez ou qu'ils y ont un intérêt quelconque, ils vous plantent là sans vergogne. Est-ce vrai?

— Pas toujours.

— Et trop souvent la pauvre fille du peuple, qui n'a que ses bras pour vivre, est obligée de nourrir et d'élever la fille du grand seigneur.

C'était pitié de voir Madeleine défendre ainsi ses illusions contre sa mère. Jusqu'à ce moment, elle y avait à peu près réussi; mais ce dernier coup, qui l'atteignait droit au cœur, la déconcerta. Elle pâlit un peu et se tut.

Puis elle leva les yeux sur la Frippart, comme pour l'interroger, mais celle-ci n'y prit point garde.

— Tiens, dit-elle, petite, achevons de vider la demi-bouteille.

— Oui, répondit résolûment la jeune fille; il faut subir ce qu'on ne peut pas empêcher.

— Tu as raison. Prenons le monde comme il est. C'est une lutte continuelle, chacun tire de son côté; les plus forts écrasent les autres. Moi, je me suis mise bêtement du côté des plus faibles : tâche de ne pas m'imiter.

Mille idées de colère et de révolte se heurtaient dans la tête de Madeleine. A cette heure, elle maudissait le baron de Latour-Eymeric et elle haïssait presque Gilbert.

— Oui, pensait-elle, il aura le prix, il partira pour Rome, et me laissera ici seule et désolée.

Elle avait envie de pleurer.

Puis se recueillant :

— Je suis avertie, poursuivit-elle.

— A quoi songes-tu? demanda la Frippart.

— A rien. C'est le champagne qui m'étourdit.

— Dans tout ceci, il y a une chose qui console.

— A la bonne heure! Eh bien! maman, continua Madeleine avec un amer sourire, dites-le moi, ce qui console.

— L'argent. Si tu veux être aimée, considérée, adulée, amasse de l'argent, beaucoup d'argent... en bonnes rentes sur l'Etat, insaisissables, qui ne payent pas d'impôts; ou bien encore en obligations sur la ville de Paris, avec lesquelles on peut gagner des primes de cent cinquante mille francs. Une maison à Paris, pas plus, et une petite habitation à la campagne, bien située, modeste, qui ne vous cause pas de dépenses et ne vous donne pas d'embarras. Avec cela, on n'est l'obligée de personne, on n'est l'esclave de personne; personne ne vous fait marcher, c'est vous qui faites marcher les autres. On a de l'amour quand on veut et comme on veut, et de l'amour qui rapporte encore, et l'on éclabousse la vertu.

Jusqu'à ce jour, Madeleine n'avait pas bien connu sa mère. Pour elle, c'était une femme qui, dans son commerce, avait contracté des habitudes de méfiance, de rapacité, d'emportement, avec une sorte de pittoresque trivialité dans le langage, qui sont fréquentes dans la grande ville parmi les gens de sa condition; elle était d'humeur âpre et sévère, cela tenait sans doute à son tempérament. Madeleine soupçonnait bien qu'il y avait là-dessous d'amers souvenirs, des déceptions, des souffrances, des rancunes; mais si madame Frippart avait été jadis une femme galante, aux yeux de sa fille, celle-ci avait disparu.

Madeleine, cette fois, venait de la retrouver d'autant plus cruellement sceptique qu'elle était vieille et qu'elle était restée pauvre après avoir beaucoup travaillé.

Son travail eût été moins ingrat, sans doute, s'il eût été plus honnête et plus avouable; mais la Frippart était la dernière personne à l'esprit de laquelle cette réflexion fût venue.

— J'aurais bien des choses encore à te dire, mon enfant, reprit-elle; mais il se fait tard. Assez pour aujourd'hui.

— Non, non; continuez, maman, répondit la jeune fille avec une sorte d'obstination fiévreuse. D'abord cela m'a fait mal de vous entendre; maintenant je vois bien que vous avez raison, il vaut mieux que je sache tout.

— Eh bien! disons-lui tout, c'est le moment, pensa la marchande.

Puis d'un ton dégagé :

— Une drôle d'histoire, va! poursuivit-elle, celle des assignations que nous avons reçues.

— Racontez-la, maman; j'écoute.

— Imagine-toi, chère petite, que tu as été la cause, bien innocente, il est vrai, de notre malheur.

Madeleine prévoyait quelque révélation plus écœurante encore que les tristes conseils sous l'impression desquels elle se débattait; mais c'était une nature ainsi faite : têtue, aventureuse, ardente, courant au devant du péril et l'affrontant aveuglément au risque de s'y briser.

— Comment cela? demanda-t-elle.

— Nous avons été bien longtemps sans avoir l'escompteur attitré. Le papier des lorettes n'a pas grand crédit sur la place, nous trouvions difficilement à le passer. C'est la Renouvier qui nous a procuré monsieur Louis Salomon.

— Le juif aux quinze mille francs?

— Oui. Mais la Renouvier n'a pas grand crédit elle-même, et Salomon n'est pas plus disposé qu'un autre à perdre son argent. S'il fait notre papier, c'est qu'il a quelqu'un derrière lui : un banquier fort riche, celui-là, le baron de Teuffelmann, qui répond pour nous.

— Le baron de Teuffelmann, un gros Allemand, petit, contrefait, avec une forte tête, des yeux gris, cerclés de rouge, le teint blafard, le nez et la bouche difformes. Mais je le connais ce baron.

— Tu lui as parlé?

— Deux fois : la première, au concert spirituel de madame d'Almeros, et la seconde, le jour que monsieur de la Carlinière m'a conduite à Longchamps.

— Je m'en doutais.

— C'est un abominable homme.

— Mais riche comme Crésus, remuant les millons à la pelle.

— Il n'a jamais que de vilaines choses à vous dire.

— Et tu l'as mal reçu. Alors il a donné des ordres à Salomon pour qu'il nous fermât sa caisse.

— Eh bien! non, maman, la dernière fois que j'ai vu le baron, je ne l'ai pas mal reçu. J'étais comme éblouie par sa laideur. Il me faisait l'effet de ces monstres qu'on va voir dans les ménageries, de ces veaux-marins qui barbottent dans des cuves et vous montrent leurs yeux sanguinolents et leurs crocs énormes, en criant : — Papa, maman! Ils vous font peur, et l'on ne peut s'empêcher de les regarder; s'ils se jetaient sur vous, on n'aurait pas la force de s'enfuir. Ce jour-là, il me magnétisait, cet affreux polichinelle de Nuremberg; il me fascinait. Je l'écoutais, immobile et sans voix, et il a pu me *hacher de la paille* tant qu'il a voulu.

— Et que te disait-il?

— Qu'il m'aimait, qu'il me donnerait un hôtel, des chevaux, des laquais, des voitures, un mobilier de princesse, *tix mille vrancs*, *fingt mille vrancs* par mois.

— Vingt mille?

— Fòui, fingt mille.

— Tu n'as rien répondu? demanda la Frippart, dont les yeux de lynx eurent des éclairs.

— Rien, mais qu'il y revienne! Il m'effraye, cet homme. Je ne veux pas qu'il approche de moi, je ne veux pas qu'il me parle, je ne veux pas qu'il me dise toutes ces vilaines choses qu'il a toujours à la bouche.

— Un hôtel, des chevaux, des laquais, des voitures, et vingt mille francs par mois : ce ne sont pas de trop vilaines choses, fit observer la marchande en riant.

— Je ne suis pas à vendre!

— Tu n'es pas à vendre, on le sait bien, parbleu! mais ce n'est pas une raison pour mal recevoir monsieur le baron.

— Monsieur le baron! répéta ironiquement Madeleine. Un beau mossieu! un beau baron! A son âge et avec sa tête, il devrait avoir honte.

— Ah! quelle est drôle! quelle est drôle! ricana la Frippart, qui ce soir-là avait toute sorte d'indulgences pour sa fille. Mais puisqu'ils ont tous des idées bêtes, ces gros richards! Celui-là nous fait escompter notre papier, nous sommes à découvert avec lui de quinze mille francs; il faut le ménager, petite.

La jeune fille baissa la tête.

— Allons, mademoiselle, poursuivit la marchande, qui s'était levée en pinçotant de sa main sèche les joues roses de sa fille, ne boudons pas. Tu ne voudrais pas nous faire de mal, n'est-ce pas, Madeleine; tu ne voudrais pas causer notre ruine?

— Oh! non, certes, répondit la pauvre fillette avec un sourire.

Mais il y avait presque des larmes dans sa voix.

— Pour une fois que tu vois le baron tous les six mois, sois gentille avec lui. Que veux-tu? nous sommes de pauvres gens; il nous faut souvent courber la tête, même quand on nous envoie du papier timbré, au lieu de nous offrir un hôtel, des voitures, des laquais et vingt mille francs par mois comme argent de poche. Bien des gens trouveraient qu'il y a là de quoi réfléchir, fit observer la marchande. Mais, quant à cela, tu es libre, ajouta-t-elle.

A ces mots, elle sortit avec sa fille, et toutes les deux, muettes et songeuses, se dirigèrent vers la gare du chemin de fer.

La vapeur les emportait.

Madeleine s'était accotée à l'angle de son compartiment. Elle se rappelait tout ce que lui avait dit sa mère : — que l'art était un leurre; l'amour, un piége; le travail, une existence de cheval de fiacre, au bout de laquelle la vieillesse, la misère et... l'abattoir! Alors qu'y avait-il de bon, de beau, de désirable en ce monde? Et sa mère répondait : — l'argent!

— Oh! si c'était vrai, cela? pensait Madeleine avec une amertume pleine de ressentiment et de défi.

Mais, non. Gilbert n'était-il pas un artiste, lui, enthousiaste de tout ce qui élève l'intelligence, de tout ce qui ennoblit le cœur, de tout ce qui exalte l'imagination et charme nos facultés sensibles? — Ne vivait-il pas au milieu d'un monde d'élite, auquel rien ne manque, ni la considération, ni les honneurs, ni la fortune? — L'aimait-il bien réellement? — Oh! oui, oui, répondait la jeune fille. — Mieux que sa peinture? Elle en doutait et ce doute seul était horrible.

Elle fit effort pour cacher ce soupçon et, revenant à son idée :

— Et le maestro Fiorentini? disait-elle. La musique n'est-elle pas sa seule passion? Il est pauvre, c'est vrai; mais parce qu'il a toujours vécu dans les plus hautes sphères de l'art, sans ambition, sans préoccupation d'intérêt aucune. Mais n'est-il pas plus heureux et certainement plus estimable dans son humble condition que bien des millionnaires dans toutes leurs splendeurs? Et l'amour qu'il a pour son art, continuait la jeune fille, il l'a reporté sur toi, Madeleine. Oh! j'en suis fière aussi. Je suis sa dernière élève et la plus aimée, je suis sa future *diva*, je serai la gloire de ses vieux jours, assure-t-il.

Ne s'abuserait-il pas lui-même?

Toutes ses promesses se réaliseront-elles?

Ai-je assez de voix pour chanter sur un grand théâtre, pour dominer l'orchestre, pour captiver la foule? Ce peuple aux mille regards fixés sur vous, qui attend la note finale de chaque morceau pour vous jeter l'éloge ou le blâme, des couronnes ou des sifflets, aurai-je le courage de l'affronter? Saurai-je lui plaire? le toucher? le charmer?

Oh! si je venais à échouer, si après tant de travaux, tant d'illusions, tant de rêves, je retombais de mon Olympe radieux dans la profondeur de mon obscurité et de ma misère? Qu'adviendrait-il de moi? Ne serait-ce pas le moment pour tous ces démons qui perdent les femmes, celui de la coquetterie, celui du luxe et des ardentes convoitises, et pour celui dans lequel ils semblent s'être tous incarnés, le baron de Teuffelmann, de venir me tenter et me perdre?

Le baron de Teuffelmann! comment puis-je penser à cet homme?

Elle eut un spasme d'horreur et de crainte.

Le convoi venait de s'arrêter.

III

LE GRAND PRIX DE ROME.

Monsieur le baron Isaac Teuffelmann achevait son déjeûner dans une petite salle à manger d'été, attenante à son cabinet, lorsqu'un valet de chambre lui apporta sur un plateau d'argent la carte de monsieur le vicomte de la Carlinière. Il se leva et descendit au jardin en donnant ordre d'y introduire son visiteur.

Le vicomte trouva monsieur Teuffelmann assis sur un banc rustique, à l'ombre d'un bouquet d'arbres.

Aux salutations réitérées du jeune homme, le financier répondit en se levant à demi et en disant:

— Ponchur, monsieur. Veuillez fus asseoir.

— Monsieur le baron, dit la Carlinière, j'ai fait présenter dernièrement au ministre, par un conseiller d'Etat influent, une demande à l'effet d'être nommé attaché à une de nos légations d'Orient. Je viens vous prier de vouloir bien l'appuyer.

— Où fulez-fus aller?

— A Pékin.

— Bourquoi si loin?

— Plus tard, quand j'aurai rendu des services, je demanderai de l'avancement et je tâcherai de revenir en Europe.

— C'est-à-tire que pur aller à Gonstantinople fus fulez basser bar Pékin.

— C'est, je crois, nécessaire.

— Oh! murmura le baron. Safez-fus falser, monsieur la Garlinière? ajouta-t-il.

Le financier se sentait d'humeur joyeuse. Les nouvelles de Londres, de Berlin, d'Amsterdam et de Vienne étaient bonnes.

— Oui, monsieur le baron, répondit la Carlinière.

— Bolker?

— Parfaitement.

— Mazurker?

— Aussi très-bien.

— Gonduire le gotillon?

— A peu près.

— Ce sont des dalents intispensables pur un attaché t'ampassate. Fus gonnaissez le bas du *coussin mopile*?

— Oui, monsieur.

— Te l'*éfentail*?

— Oui.

— Tu *ponnet de coton*? Ah! il est nufeau, celui-là, et fort trôle.

— J'y excelle, monsieur.

— Che fus afertis que che fus ferai supir un examen bour le godillon.

— Soit.

— Et buis che fus brésenterai au ministre.

— Quand l'examen? demanda le vicomte.

— Che feux tonner une crante fête bur blanter la grémaillière tans le betit hôtel que che suis endrain te faire técorer aux Champs-Elysées.

— Ah! oui, un petit hôtel destiné à une beauté mystérieuse. On en parle.

— Fraiment? c'est surbrenant gomme les Barisiens s'occupent de ce gue che fais, ajouta le baron avec fatuité. Ils sont si léchers!

— Il est vrai que vous êtes un peu le marquis de Brunoy du dix-neuvième siècle.

— Que fulez-fus, ch'aime les pelles choses et les cholies filles. Che suis si riche! Eh pien! le chur te ma grémaillère, che fus ferai contuire le godillon.

— Volontiers.

Et le baron de Teuffelmann eut un accès de fou rire.

Il reprit quand il se fut un peu calmé:

— Et cette betite Fribbart, en afez-fus tes nufelles?

— Non, il y a plusieurs jours que je ne l'ai vue; au fait, depuis les courses.

— Imachinez-fus que tut est rombu endre nous.

— Et la beauté mystérieuse alors?

— Tompée tans l'eau.

— Mais comment cela est-il arrivé?

— Ce sont les quinze mille francs te pillets qui en sont causse. Che fulais effrayer la mère; Salomon a enfoyé les pillets chez l'huissier; il y a eu des assignations, peaucoup d'assignations, à ce qu'il baraît. Maintenant la Fribbart offre un à-compte et temante tu demps pur payer le reste. Elle feut en finir.

— Il faut arranger cela, monsieur le baron.

— Addendez un insdant, che fus prie, dit monsieur de Teuffelmann.

Il alla jusqu'à son cabinet et revint avec deux lettres.

L'une de Léon Larapine, expliquait à monsieur Salomon que son débiteur offrait trois mille francs comptant et demandait deux mois de délai pour s'acquitter complétement; l'autre, empreinte d'une forte odeur de savon de toilette, était ainsi conçue:

« Mossieu le Bas rond,

» J'ai vu madame Frippart. Aile n'ait pas contante.
» Aile dit que jusqu'issi aile n'a pas vu la couleur de
» vautre argent; qu'on n'a aité praudigue en verre z'aile
» que d'aisseconte, d'intérais et de frais, et que vou
» pouvai chairché une autre divinité pour vautre autel
» des chants et lisez. Si donc que je suis baite, monsieur
» Salaumon ait encore plus baite que moi.

» Dans cète conviction, mossieu le Bas rond, jé bien
» l'auneur de vous tiré ma rêve est rance.

» Fame RENOUVIER. »

— Ah! joli! très-joli! dit le vicomte. Qu'est-ce que la femme Renouvier?

— Une gommissionnaire en calanterie.

— Bah! je verrai madame Frippart.

Fus m'oplicherez. Che ne fudrais bas rombre.

— Soyez facile, au contraire, pour les escomptes avec ces Frippart; laissez grossir la dette.

— C'est que che suis déjà pien engaché avec eux. Le tiers au moins de leurs pillets ne faut rien, et ils ne les rempoursent chamais.

— Vous voyez qu'au besoin ils s'éxécuteraient. Ces gens-là sont riches.

— Fus groyez?

— Seulement une grande partie de leur argent est engagée dans le commerce.

— Maufais gommerce, très-mauvais!

Sur ce, le vicomte prit congé de monsieur de Teuffelmann, tout ébahi du style et de l'orthographe de madame Renouvier.

Il courut chez la mère de Madeleine.

— Eh bien! mame Frippart, lui dit-il, nous en avons donc reçu des assignations?

— Vingt-deux, répondit la marchande; à quatre francs cinquante la pièce: total quatre-vingt-dix-neuf francs de papier timbré.

— C'est un malentendu.

— Bah! un malentendu de quatre-vingt-dix-neuf francs; je préférerai un châle de dentelle.

— Généralement c'est mieux porté que vingt-deux assignations.

— Il est gentil, votre baron.

— C'est Salomon qui a voulu rire, vous savez, les fauves, cela ne sait jouer qu'avec les dents.

— Je payerai monsieur de Teuffelmann; il m'aura montré les beaux yeux de sa caisse, moi je lui aurai montré les beaux yeux de ma fille, et nous serons quittes.

— Allons donc! je l'ai vu ce matin.

— Et que dit-il?

— Qu'on retirera les billets des mains de l'huissier aujourd'hui même.

— Mais qui paiera les quatre-vingt-dix-neuf francs?

— On réglera cela plus tard, et si vous avez un petit bordereau à présenter à la fin du mois, maman Frippart, on vous en fera l'escompte, hein?

— Bien vrai?

— J'en suis sûr.

— La Renouvier a-t-elle écrit au baron?

— Oui, une lettre en langue verte. Ah! reprit monsieur de la Carlinière, comme s'il craignait d'oublier une chose importante, avez-vous toujours les deux petites broches d'Amanda?

— Elles sont à votre disposition.

— Pas pour aujourd'hui, mame Frippart, pas pour aujourd'hui. Seulement, si vous envoyez un bordereau à l'escompte fin courant, ayez soin que ces papillotes n'y figurent pas.

— Alors que voulez-vous que j'en fasse? Des conserves?

— Le baron y verrait mon aval et cela me ferait du tort dans son esprit, j'ai besoin de le ménager. Allons, adieu, maman Frippart; bien des choses à votre charmante Madeleine. Lui avez-vous parlé au moins?

— Oui; oh! elle est bien gentille, la pauvre enfant, bien docile.

— Tant mieux, tant mieux!

Et le vicomte s'esquiva.

Le lendemain, qui était le dimanche attendu, Françoise vint, dès onze heures, quérir Madeleine. On donna lestement congé à la jeune fille. C'est que monsieur et madame Frippart avaient chacun leur petit plan de villégiature en tête. Le sensuel Augustin était attendu à midi à Bercy pour se régaler d'une entrecôte aux pommes et d'une matelotte. A peine Madeleine fut-elle partie qu'il disparut.

Quant à la marchande, il y avait un projet de promenade entre elle et deux de ses collègues en friperie.

Restée seule, elle déjeuna légèrement et se mit à inventorier son magasin, d'abord les robes, les tuniques, les waterproofs, les vêtements de toute sorte entassés dans ses armoires; puis les chapeaux, les coiffures, les rubans, les dentelles dont ses cartons regorgeaient; enfin ses pièces d'étoffe et ses paquets de hardes et de débris de toute sorte; car c'était une femme attentive et soigneuse que madame Frippart, ayant son inventaire dans sa mémoire, connaissant à une loque près tout ce qu'elle avait chez elle et voulant savoir où passait chaque chose. Pour elle ce n'eût pas été seulement une perte, c'eût été le plus sanglant des affronts que d'être volée.

Madeleine et Françoise prirent une voiture à la première station et se dirigèrent vers le passage Choiseul, où elle trouvèrent Léon Larapine. Tous trois déjeunèrent dans un café du voisinage. Mais après le repas, un garçon ayant apporté les journaux illustrés, Madeleine, en parcourant la *Vie parisienne*, fut prise d'un éblouissement subit. L'entre-filets suivant lui était tombé par hasard sous les yeux:

DERNIÈRES NOUVELLES.

« Voici les noms des jeunes lauréats du concours de cette année pour le prix de Rome (peinture).

» Le sujet du concours était le ***Combat d'Étéocle et de Polynic sous les murs de Thèbes.***

» Monsieur Gilbert Valcombe, élève de monsieur Cabanel, a obtenu le grand prix... »

Ces lignes figurèrent aux yeux de la jeune fille comme une pièce d'artifice. Elle se redressa en serrant sa taille de ses deux petites mains et un soupir s'échappa de sa poitrine.

— Mon Dieu! mon Dieu! que d'angoisses! pensa-t-elle.

Un instant elle eut l'idée de retourner chez sa mère.

— *Il* a dû le savoir hier, disait-elle à part elle, et ne m'a pas avertie... et il n'est pas venue à ma leçon!

Puis se raisonnant elle-même.

— Allons! à quoi vais-je songer? reprit-elle; si je ne l'ai pas vu, c'est qu'il aura été retenu à l'école. Avec cela que je suis si facile à aborder! je souffre tant depuis quelques jours que je deviens injuste, que je deviens méchante. Il m'aime, il fera ce que je voudrai, j'en suis sûre. Il vient d'obtenir un succès, un grand succès: faut-il se désespérer pour cela? Est-il permis d'être égoïste à ce point? Egayons-nous, étourdissons-nous. Ce soir, en sortant de chez les Latour-Eymeric, je me ferai reconduire immédiatement à la maison par Françoise. Ma mère n'y sera pas; de façon ou d'autre je le verrai ce soir, ce soir!

Elle se rasséréna un peu; elle affecta de se montrer gaie, folâtre même, d'autant plus expansive qu'elle couvait de plus noirs soucis. Vers une heure et demie, Françoise l'emmena.

Elles prirent une seconde voiture, qui suivit un instant la rue de Rivoli, traversa la place du Carrousel et le Pont-Royal, et par la rue du Bac atteignit la rue Saint-Dominique.

Ce fut vers l'extrémité de cette rue, non loin des Invalides que le fiacre s'arrêta devant un hôtel de modeste apparence formé d'une porte cochère en retrait sur la voie publique, au rez-de-chaussée de deux hautes fenêtres grillées et de trois petites baies au-dessus, en forme d'attique. A peine le fiacre se fut-il arrêté que la porte cochère s'ouvrit d'elle-même.

— Entrez! dit le concierge.

Le véhicule fit demi-tour, pénétra sous une voûte, roula un instant entre deux hautes murailles que bordait une allée de platanes et vint s'arrêter devant un perron, sous une vaste marquise soutenue par des colonnes. Aussitôt une porte vitrée, dont les glaces jetèrent en tournant un reflet lumineux, livra passage à une dame vêtue de noir et coiffée d'un bonnet à barbes de dentelles. C'était la baronne de Latour-Eymeric elle-même.

Elle embrassa Madeleine, prit son bras, le mit sous le sien et rentra avec la jeune fille, sans avoir même paru remarquer la présence de Françoise. Aussitôt on entendit le fiacre rouler de nouveau sur le sol de la cour, puis, avec plus de fracas, sur le pavé de l'avenue. Ce bruit cessa peu à peu.

Après avoir traversé diverses pièces meublées sans luxe et qui semblaient presque abandonnées, Madeleine aperçut le baron Latour-Eymeric, debout sur le seuil de son cabinet de travail.

Sur un grand bureau de boule, des volumes étaient restés ouverts: c'étaient ceux que le baron était en train de feuilleter quand l'arrivée de Madeleine lui avait fait interrompre son travail.

A peine la jeune fille fut-elle entrée, que madame de Latour-Eymeric lui fit quitter son ombrelle, son chapeau, ses gants. La baronne s'assit à côté d'elle sur une chaise basse et lui dit:

— Vous êtes venue bien tard, chère enfant?

— Mais non, madame, répondit Madeleine; nous avions promis pour deux heures, et il n'est que deux heures et dix minutes.

— Vous n'avez pas pu sortir plus tôt!

— Oh! si, nous sommes sorties à onze heures; mais Françoise et moi, nous croyions n'avoir promis que pour deux heures.

— Et qu'avez-vous fait depuis onze heures?

Madeleine se repentit alors d'avoir trop parlé; mais, comme elle n'aimait pas mentir:

— Nous sommes allées déjeuner, répliqua-t-elle,

— Avec mademoiselle Françoise?

— Oui.

— Seule?

— Et son fiancé, monsieur Larapine.

— Et où cela?

— Dans un café, près du Théâtre-Italien.

— Mais ce n'est pas bien du tout ce que vous avez fait là, mademoiselle. Puisque vous étiez sortie de si bonne heure, il fallait venir déjeuner ici.

— Oh! madame, je n'aurais pas osé.

— Songez-donc, au café... avec mademoiselle Françoise et... monsieur Larapine!

Ces observations étaient adressées à Madeleine d'un ton moitié grondeur moitié badin, mais qui avait sa portée.

— Sérieusement, madame la baronne, reprit Madeleine en baissant les yeux et en essayant de cacher avec sa main un accès d'hilarité qu'elle avait peine à contenir, vous auriez souffert que je vinsse comme cela m'attabler chez vous sans façon?

— Mais certainement, chère enfant. C'eût été plus convenable que d'aller déjeuner au café avec monsieur Larapine.

— Vous n'auriez pas dit: Qu'est-ce que cette petite péronnelle vient faire ici?

— Mais non, du tout.

— Notre maison est la vôtre, mademoiselle, ajouta le baron avec une banale politesse, et nous serons toujours heureux de vous y recevoir.

— C'est égal, dit joyeusement Madeleine, c'eût été bien drôle.

Les deux nobles interlocuteurs la regardaient sans mot dire, charmés de son bon sens et de sa gaie franchise.

IV

DE CE QUI ADVINT A MADELEINE CHEZ LE BARON DE LATOUR-EYMERIC.

Madame de Letour-Eymeric était déjà familiarisée avec la jeune fille; elle avait su la mettre à l'aise et jouait avec beaucoup de tact vis-à-vis d'elle son rôle de maman qui conseille et qui gronde.

Mais le baron se prêtait moins facilement à la circonstance; il était soucieux et, quand il surprenait parfois Madeleine à le regarder avec une curiosité presque enfantine, tous deux détournaient les yeux.

— Toujours bien occupée en semaine, n'est-il pas vrai, chère enfant! poursuivit la baronne.

— Toujours, madame. La première chose que fait Françoise en arrivant le matin, est de me conduire à l'atelier.

— Et vous en sortez?

— A onze heures. Françoise vient me chercher pour déjeuner.

— On travaille beaucoup chez madame Albert?

— Oui, sans mot dire, et les yeux fixés sur son ouvrage, surtout quand la première demoiselle est là.

— Mais quand elle n'y est pas?

— On chuchote, on s'amuse; quelquefois l'on chante... en sourdine.

— Et que dit-on?

— Oh! madame, il y aurait là matière à écrire un bien gros volume.

— Peu de choses édifiantes?

— Jamais, dit Madeleine.

— Mauvaise école pour une jeune fille que ces conversations, fit observer la baronne.

— Bah! ce sont des amusettes; on n'y fait pas attention.

— Puis le soir?

— La journée finit à six heures. A sept, je vais prendre ma leçon de musique chez le maëstro Fiorentini.

— Alors, petite, nous voulons faire une *prima donna*?

— Oui, madame la baronne, tout ce qu'il y a de plus *prima donna*.

— Vous avez de la voix?

— Voulez-vous en juger?

— Pas encore. Emma va probablement venir en sortant de vêpres; vous savez, la jolie quêteuse de dimanche dernier. Vous concerterez ensemble. Descendons au jardin.

Les trois acteurs de cette petite scène intime sortirent sur une grande terrasse à balustre, que terminait à chaque extrémité un perron de cinq marches. En contrebas s'étendait une pelouse, avec deux ou trois allées qui affectaient de s'éviter et de se poursuivre et deux corbeilles surchargées de fleurs. Un massif d'arbres séculaires bornait la vue à quelque distance et masquait les maisons voisines. On se fût cru à vingt lieues de Paris, n'eussent été les bourdonnements lointains de la grande ville.

Le baron de Latour-Eymeric avait offert le bras à Madeleine; la baronne marchait à côté d'eux, inspectant ses corbeilles. On causait de choses et d'autres, comme pour tuer le temps: mais la conversation revenait toujours sur mademoiselle Frippart, sur ses occupations, sur ses habitudes, sur ses plaisirs, et à chaque détails madame de Latour-Eymeric ne manquait jamais d'ajouter un petit bout de morale.

Enfin un roulement de voiture se fit entendre.

— Voici Emma, dit la baronne.

Et, presque en même temps, mademoiselle Emma de Clairefont apparut sur le balustre de la terrasse, simplement vêtue d'une robe et d'une tunique en levantine gris-clair, à passementeries violettes.

C'était une jeune blonde alerte et pétulante, dont le minois chiffonné n'était remarquable que par des yeux d'un bleu intense, et par une luxuriante chevelure dont les nattes aux reflets d'or avaient cela d'extraordinaire qu'elles lui appartenaient.

Elle descendit prestement l'un des perrons, et courut embrasser monsieur et madame de Latour-Eymeric en disant:

— Bonjour, mon oncle; bonjour, ma tante!

S'inclinant ensuite devant Madeleine:

— Voici, je crois, poursuivit-elle, la charitable demoiselle qui dimanche dernier a bien voulu mettre quarante francs dans ma bourse?

Madeleine salua cérémonieusement.

— Chère tante, reprit la pétulante Emma, maman n'a pas pu venir. C'est elle qui m'envoie pour vous saluer de sa part et pour *luncher*.

— Le *lunch* doit être prêt dans le petit salon d'été, repartit la baronne: de la crême, des fraises, un savarin, des petits fours...

— Et de la blanquette de Limoux.

— Soit; si tu veux inviter mademoiselle...

— Oui, dit mademoiselle de Clairefont, nous allons luncher ensemble. Eh bien! suivez-moi, mademoiselle.

Un instant après, les jeunes filles étaient attablées devant la collation qu'une main mystérieuse leur avait préparée, car tant que Madeleine resta à l'hôtel, aucun domestique ne parut. C'était le baron et la baronne qui faisaient les honneurs; mademoiselle de Clairefont servait sa compagne.

Captivée par toutes ces petites flatteries aristocratiques dont on la comblait, distraite par le babil de mademoiselle Emma, Madeleine oubliait peu à peu ses chagrins. Elle fit bon accueil à la crème, aux fraises, aux gâteaux et la blanquette de Limoux.

Le *lunch* achevé, les deux jeunes filles se mirent au piano.

Comme c'est l'habitude en pareille circonstance, mademoiselle Emma avait là sa musique, celle qu'elle avait étudiée, apprise, cent fois répétée, note par note, accord par accord; elle avait une assez belle voix de contralto. Voyant qu'elle avait affaire à un soprano, elle prit un duo bien connu de toutes les demoiselles qui pianotent et le plaça sur le pupitre.

La charmante Emma préparait ainsi un petit triomphe à sa vanité d'artiste.

— Connaissez-vous les *Chasseresses*? demanda-t-elle à sa compagne.

— Non, répondit Madeleine; mais qu'importe? c'est un air de fanfare qui me semble facile. Chantez-moi la partie de contralto à demi-voix, en vous accompagnant pour me donner le ton et la mesure; pendant ce temps je lirai le dessus une première fois. Après quoi nous essayerons ensemble.

Le baron et la baronne étaient attentifs, les gens du monde attachant d'ordinaire une grande importance à ces joûtes puériles.

Quand Madeleine eut parcouru le duo, les concertantes se recueillirent; mademoiselle Emma préluda et les deux jeunes filles attaquèrent les premières mesures: « En chasse, en chasse, en chasse! »

Emma s'arrêta tout à coup.

— Oh! quelle belle voix vous avez, exclama-t-elle, et comme vous dites bien cela, mademoiselle Madeleine. Et vous vous êtes fait donner une leçon par une bousilleuse de ma sorte. C'est mal, c'est très-mal! Vous avez dû bien rire?

— Mais, non, du tout, mademoiselle, répondit Madeleine. Du courage! *Allegretto con brio*, morbleu! Vous allez voir comme nous les enlèverons, ces *Chasseresses*. Y êtes-vous?

— Oui, quoique je vous en veuille.

Et les jeunes filles attaquèrent une seconde fois le duo, à la complète satisfaction de leur auditoire, qui du reste avait quelque propention à l'indulgence. Dans les petites parties de solo qui s'y trouvent, Madeleine faisait merveille, et quand le chant s'alternait, mademoiselle Emma, surmenée par sa compagne, ressemblait, avec son jeu de pensionnaire, à une pouliche mal entraînée, trottinant à la suite d'un *hunter* qui brûle le pavé.

Il se passait en ce moment chez la marchande à la toilette une scène bien différente.

Pour y mieux voir dans sa boutique, où elle poursuivait obstinément son inventaire, madame Frippart avait laissé ouvert le panneau inférieur de la porte d'entrée, disposé de telle sorte qu'il pouvait encore se mouvoir, quand le reste de la devanture était fermé. Tout à coup la lumière qui venait de là lui parut interceptée; elle se retourna, et qui aperçut-elle, s'encadrant dans l'ouverture du panneau? César, qui venait de passer la tête au travers.

Elle voulut le repousser, mais en vain; le jeune *voyou* acheva d'entrer, se redressa, et ferma le panneau, dont il fit glisser le verrou.

— Ah! quel bonheur de se retrouver ensemble, maman Frappart, dit-il, quel doux instant!

— Hors d'ici, vaurien, cria la marchande en cherchant des yeux quelque chose dont elle pût s'armer.

— Ah! pas de cris, murmura César, pas de cris, maman. N'attirons pas la *mouche* ici.

Puis, d'un ton plus conciliant:

— Entre mère et fils, que diable! il y a pourtant moyen de s'expliquer sans se manger le nez. Allons, petite maman Frippart, soyez raisonnable. Pas moyen de s'en défendre cette fois, *éclairez* (donnez de l'argent).

— Que j'*éclaire*, moi? Ah! tu crois donc, *mauvaise gouape*, que j'ai toujours de l'argent mignon dans mes poches à te donner?

César s'avança tout frémissant vers la marchande.

Pour le coup celle-ci eut peur; elle se mit à reculer vers l'arrière-boutique.

Et César continuait d'avancer en repétant d'une voix rauque:

— Eclairez! éclairez!

Ses traits étaient crispés, ses mains tremblaient.

Il était certain qu'un secret instinct le poussait au crime.

Pourtant il eut la force de se contenir, il prit un tabouret et s'assit; une sueur froide perlait sur son front.

— Dites donc, maman Frippart, reprit-il avec un rire sarcastique, est-ce que ça vous rapporte gros les amourettes de ma sœur?

— Si cela me rapporte? s'écria la marchande?

— Oui, je vous connais assez pour savoir que si vous n'y faites pas de *bénef*, c'est que vous n'y voyez que du feu, répliqua César.

— Que veux-tu dire, misérable?

— Ah! maman, comme on vous roule, comme on vous roule!

— Qui me roule?

— Madeleine, Françoise, tout le monde et sous tous points. Là, vrai, petite mère Frippart, à vous voir, on ne vous croirait pas si bonasse. Ah! ah! ah!

— Je n'en puis plus, j'étouffe de colère, s'écria la marchande hors d'elle.

Et César se mit à raconter tout ce qu'il pouvait savoir sur les divers amoureux ou pretendus tels avec lesquels il avait rencontré Madeleine; Gilbert, le vicomte, le baron de Teuffelmann.

Mais, voyant que toutes ces révélations ne faisaient aucun effet sur sa mère:

— Ah! reprit-il, ça ne vous étonne pas plus que ça? Alors vous savez tout; c'est moi qui suis le *gonsse*, je cesse de *dévider*.

Puis, se ravisant:

— Sacrebleu! poursuivit-il, ç'a me vexe tout de même de ne rien pouvoir trouver qui vous fasse enrager. Eh bien! puisque c'est comme ça, maman, je m'en vais vous parler d'autre chose; je m'en vais vous dire ce que manigancent Madeleine et Françoise, quand elles vont à l'église.

— A l'église? répéta la marchande, dont la curiosité s'éveilla.

— Oui, à Saint-Thomas-d'Aquin, comme dimanche dernier. Là, par exemple, je crois que vous êtes refaite, maman Frippart; et c'est un autre encore qui s'en mêle, vous savez, un de vos anciens, le baron de Latour-Eymeric... ou plutôt sa femme.

A ces mots, la marchande se redressa comme si elle eût été poussée par un ressort.

— Qu'est-ce, voyons? murmura-t-elle.

— Mais ici, comme chez l'équilibriste, faut mettre la main à la poche pour voir jouer les cinq bâtons. Aboulons c'te pièce de cent sous.

— Une pièce de cent sous ! tu crois donc que je les vole?

— Ce n'est pas mon affaire ; mais, si vous voulez que je joue des cinq bâtons, faut *éclairer*, voilà tout.

La Frippart jeta sur la table une pièce de cinq francs, dont le jeune voyou s'empara avidement.

— J'étais sûr que nous finirions par nous entendre, ajouta-t-il. Donc, maman, dimanche dernier, j'étais devant Saint-Thomas-d'Aquin, occupé à ouvrir les portières des bourgeoises qui ont dix centimes (deux sous) à offrir au courage malheureux, à preuve que j'ai entendu le sermon d'un *sanglier*...

— C'est bien, c'est bien ; fais-moi grâce du sermon.

— Oui, je sais que le sermon n'est pas votre fort. Pourtant ça n'est pas trop désagréable quand on prêche sur les chinois... à un sou, et qu'on est à côté d'un sergent de ville qui vous communique ses idées. Tout à coup, qui vois-je sortir de l'église, ma sœur et une dame. Oh ! une fort belle dame, bien nippée, bien gantée ; pas de falbalas, pas de *toc*, rien de chez la marchande à la toilette, tout ce qu'il y a de *rupin*, quoi ! Françoise marchait derrière, son livre d'heures à la main.

Le reste de la scène comme nous l'avons précédemment racontée.

— Eh bien ! petite mère, demanda César après son récit, est elle forte celle-là ? vous en ai-je *dévidé* pour vos cinq francs ?

Il avait réussi cette fois à émouvoir la marchande. Celle-ci restait sans voix, les bras étendus sur le comptoir, contre lequel elle battait la caisse de ses ongles crochus.

Mille souvenirs poignants, mille pensées de haine, de colère, de vengeance, lui traversaient l'esprit.

— C'est bien, dit-elle d'une voix sourde.

Tant qu'avait duré cette scène, César n'avait cessé d'explorer la boutique, accoutumant peu à peu son regard à l'obscurité. Il apercevait en ce moment une foule d'objets qu'il n'avait pas distingués tout d'abord, notamment un petit assortiment de bijoux d'occasion, que faisaient briller dans l'ombre quelques rayons de pâle lumière, glissant à travers les planches de la devanture.

On frappa à la porte de dégagement qui donnait sur la cour.

Madame Frippart se leva pour aller ouvrir. Oubliant dans sa préoccupation la présence de son fils, elle passa dans l'arrière-boutique ; mais à peine en eut-elle atteint la porte qu'un bris de glace la fit tressaillir.

Elle revint sur ses pas en toute hâte, il était trop tard.

Le panneau de la devanture était béant à l'air et César avait eu le temps de s'échapper.

Un des carreaux de la vitrine aux bijoux jonchait le sol de ses débris ; une petite montre en or émaillé, de style rocaille, d'un prix relativement élevé, avait disparu.

— Brigand! il ne sera pas content que je l'aie fait coffrer, s'écria la marchande. Mille tonnerres! ajouta-t-elle, tout le monde me pille, tout le monde me trompe! Ah ! l'on veut m'enlever ma fille, m'ôter mon gagne-pain ! Nous verrons...

Madeleine et monsieur le baron de Latour-Eymeric étaient seuls au jardin. La pétulante Emma était partie, ou plutôt sa tante l'avait renvoyée, car elle se plaisait beaucoup dans la société de la petite Frippart. Pensez donc! une belle demoiselle, élevée en famille par une institutrice sévère, qui pour la première fois se trouvait en contact avec une Parisienne aux vives allures, dont la conversation dégénérait parfois en gauloiserie.

Le baron et la jeune fille s'étaient assis au fond d'une clairière en hémicycle, pratiquée dans un massif de verdure. De là Madeleine admirait l'hôtel du haut dignitaire de l'Empire, qui s'offrait à elle avec son vaste perron à balustre et ses deux étages d'architecture, décorés de culots rocaille dans les entrebaies,—d'une frise, d'une corniche, d'une attique, et d'une ligne de groupe d'amours et pots à feu en amortissement.

— Quel bel hôtel ! disait la fillette. L'entrée de la rue n'en laisse guère deviner les magnificences.

— Dites plutôt un palais, chère enfant, répondit le baron, que nous habitons à deux, madame de Latour-Eymeric et moi, presque deux vieillards, avec huit domestiques. Ce n'est pas d'une gaieté folle. Heureusement qu'on finira par nous exproprier.

— Excusez ma curiosité, monsieur, je voudrais savoir combien représente d'argent un hôtel comme le vôtre ?

— La ville nous offrait deux millions, il y a deux ans; mais nous en aurions obtenu deux millions cinq cent mille francs. En réalité, madame la baronne et moi nous payons cent vingt-cinq mille francs de loyer par an.

— Si vous aviez une fille charmante comme mademoiselle Emma, cela suffirait pour la doter.

Madeleine aplanissait ainsi toutes les voies au baron : comme la curiosité donne de l'esprit aux femmes !

— Pour la doter, cent vingt-cinq mille francs ! Allons donc, chère enfant. C'est le capital, deux millions cinq cent mille francs, que nous voudrions lui donner.

— Deux millions cinq cent mille francs, répéta Madeleine.

— Emma en aura tout autant.

— Et qui peut-on bien épouser avec deux millions de dot ?

— Quand on est jolie comme vous, qui l'on veut : ministre, ambassadeur, président du conseil d'Etat... on n'a qu'à choisir.

— Vous parlez des fils de ces gens-là, sans doute, monsieur le baron ? A l'âge où l'on devient ministre, ambassadeur...

— On n'est plus bon à marier, voulez-vous dire ?

— Qu'avec une veuve.

— Ce n'est pas tout à fait ainsi que cela se pratique, mais enfin...

— Et peut-on épouser celui qu'on aime?

— Ah ! voilà la grande question. Je crois, moi, qu'en général il vaut mieux s'arranger de manière à aimer celui qu'on épouse.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, souvent même c'est le contraire, fit observer Madeleine.

La conversation se maintenait ainsi dans de galantes banalités ; mais les deux acteurs de cette scène comprenaient qu'il allait falloir en venir aux choses sérieuses, au but réel de cette entrevue. Le baron s'y décida.

— Voulez-vous savoir ce qui manque dans un grand hôtel comme le nôtre? reprit-il.

— Quoi, monsieur ?

— Une jeune et jolie fillette comme vous, Madeleine, pour l'animer.

— Pour y mettre le désordre, peut-être.

— Non ; pour en chasser l'ennui, l'isolement, la tristesse ; pour donner un but à la vie de ceux qui n'en ont plus aucun, une destination à l'immense fortune dont ils ne savent que faire.

— Mais vous avez des parents, monsieur ?

— Plus riches encore que moi. Vous avez pu voir, chère Madeleine, combien Emma, qui est notre nièce, s'inquiète peu de notre héritage. La pauvre petite, c'est notre bonheur, notre repos qu'elle voudrait ; ce que vous affectez cruellement d'ignorer, Madeleine...

La figure du baron s'était assombrie.

— Ce que j'affecte cruellement d'ignorer ? répéta la jeune fille.

— Avec son cœur, Emma l'a deviné. Et vous voyez l'accueil qu'elle vous fait.

— Mais, mon Dieu ! qu'est-ce donc?

— Chère enfant, murmura monsieur de Latour-Eymeric en déposant un baiser sur le front de Madeleine, ne l'avez-vous pas pressenti ? La voix de la nature ne vous le crie-t-elle pas ? Je suis votre père !

Si le baron s'était imaginé qu'à ces mots Madeleine se précipiterait dans ses bras, et qu'il y aurait là un effet de scène à la Pixérécourt, son attente fut trompée. La jeune fille pâlit et rougit ; elle arrêta sur le baron un regard troublé, qu'elle abaissa aussitôt devant celui du vieux gentilhomme.

— C'est donc vrai ? murmura-t-elle.

— Le regretteriez-vous, Madeleine ? demanda monsieur de Latour-Eymeric.

— Que vous répondre, monsieur ? Cet aveu que vous venez de me faire, oui, je l'ai attendu, je l'ai désiré même, et maintenant il m'effraye.

— Oh ! laissez-moi bien vous voir, chère enfant, reprit le baron ; laissez-moi vous admirer. Vous ne démentez pas votre naissance : vous êtes belle, distinguée, élégante ; vous avez tous les nobles instincts du monde auquel vous appartenez.

— Quel monde ? murmura Madeleine avec un sourire presque amer. Mais, monsieur le baron, entre vous, grand dignitaire de l'Empire, noble, titré, riche à millions, et moi, la fille d'Augustin Frippart, brocanteur et marchand à la toilette, il y a un abîme.

— Que nous comblerons, si vous voulez y travailler avec moi.

— Soit ; mais à une condition : c'est que je ne sois point obligé de prendre parti contre ma mère, répliqua la jeune fille avec fermeté.

L'expansion de monsieur de Latour-Eymeric, un peu trop hâtive peut-être, s'était arrêtée court ; il se repliait, froissé, sur lui-même.

— Allons, monsieur, veuillez me reconduire, reprit Madeleine en se levant. Il est cinq heures. Françoise va venir me chercher.

Le baron se hâta d'offrir le bras à sa fille.

— Je vous reverrai, Madeleine, murmura-t-il.

— Oh ! oui, oui, certes, répondit la pauvre enfant.

Et elle jeta sur son père un regard craintif encore mais attendri.

Tous deux rentrèrent dans le cabinet de travail du baron, où madame de Latour-Eymeric les attendait.

Au bruit du fiacre qui ramenait Françoise, Madeleine prit congé du vieux gentilhomme, dont elle porta une des mains respectueusement à ses lèvres. Ce fut madame de Latour-Eymeric qui l'accompagna.

— Qu'avez-vous dit au baron, petite ? demanda celle-ci à Madeleine pendant que toutes deux traversaient les appartements, au bras l'une de l'autre ; il m'a semblé tout bouleversé.

— Rien qui puisse l'offenser, je vous assure, madame. Monsieur le baron oublie que depuis que je me connais, je suis mademoiselle Frippart, fille de madame Frippart, marchande à la toilette, et que j'aurai bien de la peine à devenir autre chose.

— Si, si, nous ferons autre chose de vous, chère enfant, si vous voulez vous y prêter.

— Sans que je sois forcée de prendre parti contre ma mère ?...

— C'est bien ainsi que nous l'entendons. Soyez franche pourtant : de vos deux familles, laquelle vous semble préférable, je ne dis pas pour votre fortune, mais pour votre sécurité, pour que vous puissiez devenir un jour une honnête femme ?

— Oh ! la vôtre assurément, madame.

— Eh bien ! laissez-nous vous y conduire doucement, sans querelle, sans procès.

— Ce sera difficile.

— Enfant, nous sommes si riches !

— Enfin, pourvu que je puisse vivre entre ces deux familles dont vous parlez, celle de mon père et celle de ma mère, de telle sorte que la plus humble soit heureuse sous la protection de l'autre.

— C'est cela, dit la baronne attendrie.

— Maintenant, madame, permettez-moi de vous embrasser.

— Bien volontiers, répondit madame de Latour-Eymeric en prenant Madeleine dans ses bras.

— Je vous connais, maintenant, madame, murmurai la jeune fille penchée à son oreille. J'apprécie le rôle que vous jouez à mon égard, vous l'épouse légitime de monsieur le baron de Latour-Eymeric. Vous êtes une noble et sainte femme, une seconde mère, dont les conseils seront toujours écoutés.

V

GRANDE DAME OU LORETTE.

Rentrée chez sa mère, Madeleine monta dans sa chambre et s'y enferma. Frippart et sa femme étaient absents : elle avait au moins deux heures devant elle. Elle attendit un instant que Françoise, qui l'avait ramenée, fût partie, et alors, quoiqu'elle eût la tête en feu et qu'elle ressentît les premières atteintes de la fièvre, elle descendit, passa devant la loge du portier sans être aperçue, et gagna à toute vitesse la maison du signor Fiorentini.

Le vieux maestro ne sortait guère : il occupait son temps à écrire des motets, des magnificat, quelquefois des messes entières pour les éditeurs de musique religieuse, dont se faisaient souvent honneur des chefs de maîtrise ou des organistes de province. A la vue de son élève toute agitée, il posa son violon, avec lequel il composait toujours, et prenant les mains de Madeleine :

— Qu'avez-vous, petite ? lui demanda-t-il.

— Rien, maître, répondit-elle ; un peu de fatigue. Vous savez la nouvelle ?

— Oui.

— Et vous n'avez pas vu Gilbert ?

— Si, hier soir d'abord. Immédiatement après votre départ, il est venu ; puis ce matin, puis encore cette après-midi.

— Il ne vous a pas dit où il serait ce soir ?

— Non.

— Je voudrais le voir, lui parler.

— Mais où le trouver à cette heure ?

— Vous savez les endroits qu'il fréquente. Oh ! je vous en prie, allez le chercher, mon bon maître, ajouta Madeleine d'une voix suppliante.

Il courut à l'estaminet du Rat-Blanc et par bonheur y trouva celui qu'il cherchait.

A peine entré chez le maestro, Gilbert courut à Madeleine et l'embrassa avec effusion, se félicitant de son succès.

Mais elle ne répondit que distraitement à son étreinte, et, s'adressant au signor Fiorentini :

— Donnez-nous congé, maître, reprit-elle ; nous avons beaucoup de choses à nous dire, beaucoup.

— Soit, dit le vieillard.

Les deux jeunes gens gagnèrent le boulevard extérieur, où l'on pouvait moins les remarquer qu'ailleurs, à cause de la foule.

— Vous avez donc réussi, Gilbert ? dit Madeleine.

— Bien au delà de mes espérances, ma bien-aimée ; j'ai le grand prix. Maintenant la voie du succès, de la fortune, m'est ouverte. C'est à moi d'y marcher résolûment.

— Vous voulez partir pour Rome ?

— Oh ! pas avant trois ou quatre mois. D'ici là, nous avons le temps d'y penser.

— Mais je ne veux pas que vous me quittiez, moi, je vous l'ai déjà dit.

— D'abord, chère fiancée, je ferai ce qu'il vous plaira que je fasse. Seulement permettez-moi une réflexion, dont vous ne nierez pas l'importance. Si je renonce au bénéfice de mon concours, cela va donner lieu à une foule de commentaires...

— Je vous avais averti, Gilbert, et vous avez persisté, ajouta Madeleine en s'attendrissant.

— Vous m'avez averti à la fin du concours, quand il n'était plus temps. J'étais trop engagé déjà pour abandonner la partie sans honte.

— Oui, dit la jeune fille, que ces observations irritaient. Maintenant soyon francs à l'égard l'un de l'autre. Vous êtes ma seule affection, Gilbert, ma seule consolation, mon seul courage dans le présent et ma seule espérance pour l'avenir. Si vous m'abandonnez...

— Vous abandonner ! mais j'aimerais mieux m'attacher une pierre au cou et m'aller jeter à la Seine du haut du quai de la Morgue.

— Tout cela, ce sont des mots. Si vous me laissez seule ici, si vous me poussez au désespoir, savez-vous ce que vous risquez de trouver au retour, au lieu de votre Madeleine ?

— Cessez, bonne amie ; ne me dites pas de ces choses qui me brisent le cœur.

— Si, si. Vous risquez de trouver une belle demoiselle, bien apparentée, bien dotée, élevée à la brochette, et dont vous ne pourrez plus approcher ; ou bien encore une flambante lorette, devenue la maîtresse de quelque riche financier...

— Non, non, c'est impossible, exclama l'artiste.

— Vous croyez cela, vous ? Il vous semble impossible que je me dise, quand je ne vous aurai plus ici, près de moi : Ah ! c'est comme cela ? il est impossible de vivre en brave fille, avec un amour honnête et sincère au cœur ; on vous tient en chartre privée, on vous fait travailler du matin au soir, on vous tiraille, on cherche à vous exploiter, à vous vendre, et d'autre part on vous abandonne : Eh bien ! au diable la vertu ! Jetons l'honneur par-dessus les moulins ; soyons une courtisane ; soyons une coquine ; étonnons Paris par nos prodigalités, par nos folies, par nos scélératesses. Voici tel baron, riche à millions, affichons-le, trompons-le, bafouons-le, ruinons-le, ce sera drôle ! Je mourrai de honte ; mais *lui* aussi en mourra, de chagrin, de remords.

Gilbert était atterré.

— Maintenant vous êtes averti, monsieur, conclut Madeleine. Adieu.

Et elle se mit à trottiner le long du boulevard.

L'artiste s'élança sur ses traces, il la rejoignit.

— Vous voulez me rendre fou, Madeleine, lui dit-il.

— Et moi, est-ce que j'ai ma raison, murmura la pauvre fillette avec égarement.

— A la fin du concours, on exposera toutes les œuvres couronnées. Cette exposition durera huit jours. Voulez-vous me donner ce temps pour réfléchir, pour consulter mes amis ?

— Qui, vos amis ?

— En voici un : le maestro Fiorentini.

— Oh ! oui, oui ; consultez Fiorentini.

La voix de Madeleine devenait fébrile, sa parole s'embarrassait ; une énervation douloureuse s'était emparée d'elle ; ses forces l'abandonnaient.

Elle serra doucement la main de Gilbert et les deux amants se séparèrent avec des larmes dans les yeux.

Dès le lendemain, la Frippart eut une explication avec sa fille de boutique.

— Quelle était donc, mademoiselle, lui dit-elle solennellement, cette personne à grand équipage, avec laquelle vous et ma fille êtes sorties de Saint-Thomas-d'Aquin, le jour que vous y avez conduit Madeleine ?

— Ah ! répondit Françoise avec aplomb, c'est ce vaurien de César qui vous a parlé de cela.

— Lui-même.

— La dame à grand équipage n'est autre que la baronne de Latour-Eymeric.

— Je m'en doutais. Il faut, ma chère, que vous soyez bien effrontée pour oser le dire.

— Comment cela, madame ?

— Vous savez bien que ces Latour-Eymeric sont pour moi des ennemis ?

— Ce ne sont pas du moins leurs intentions à votre égard qui le prouvent.

— Quelles intentions ?

— Larapine s'expliquera avec vous à ce sujet. Il y a longtemps qu'il aurait dû le faire, cela m'aurait épargné la scène d'aujourd'hui.

— Larapine ? demanda la marchande. Qu'est-ce que monsieur Larapine a à voir dans mes affaires ?

— Léon est le receveur des rentes de monsieur Latour-Eymeric, et il s'agirait pour celui-ci, à ce que j'ai entendu dire, d'assurer à mademoiselle Madeleine un capital qui permît de l'établir convenablement.

— Ah ! dit la marchande ébahie.

Puis, se ravisant :

— Quelle fable me contez-vous là ? reprit-elle violemment ; de quoi vous mêlez-vous ?

— Je ne me mêle de rien. En supposant que monsieur le baron de Latour Eymeric veuille doter Madeleine...

— Il ne ferait que son devoir.

— Ce n'est pas moi qui le lui ai conseillé.

— Je le sais, pardieu ! bien. Oh ! qu'on ne s'avise pas aujourd'hui de vouloir me disputer ma fille, s'écria la marchande.

— Eh ! qui songe à cela ?

— Je n'ai qu'une consolation maintenant, qu'une affection, Madeleine. Par le diable ! qu'on ne se hasarde pas à me l'enlever ! Si elle me manquait, je deviendrais la plus dangereuse coquine qu'on puisse imaginer. Je ne conseille à personne de s'y frotter.

La marchande ne savait à qui s'en prendre ; mais cette pensée qu'on pouvait vouloir lui voler sa fille la mettait hors d'elle.

— Vous, Françoise, prenez-y garde, continua-t-elle, vous êtes une rusée commère. Mais ne vous amusez pas à vouloir *rouler* la maman Frippart, nous serions à deux de jeu.

— Vraiment, madame, je ne vois pas pourquoi vous me dites toutes ces vilaines choses, répliqua Françoise. J'avais l'honneur de connaître madame la baronne de Latour-Eymeric avant d'entrer à votre service.

— Oui, c'était une des dames patronnesses de votre confrérie.

— Depuis ce temps, nos rapports ont continué.

— Je le sais. Vous hantez les prêtres et les bonnes sœurs, et vous n'en êtes que plus dangereuse.

— Ceux qui me connaissent n'ont jamais eu à s'en plaindre.

— Un pied en enfer et l'autre dans le paradis, c'est votre habitude.

— Enfin, madame, quand vous aurez assez de mes services....

— Je ne prendrai pas des gants pour vous le dire, ne craignez rien. Verrai-je bientôt monsieur Larapine ?

— Ces jours-ci.

— Alors je saurai ce qui me reste à faire.

— Si ce n'est pas vous que je sers, madame, ce sera une autre... à moins que je ne prenne le parti de ne plus servir personne, ajouta fièrement la fille de boutique.

Mais aucune de ces deux femmes n'avait intérêt à se séparer de l'autre.

Quelques jours après, dans l'après-midi, Larapine, toujours pimpant, toujours fringant, en habit noir et cravate blanche, vint faire à madame Frippart la visite annoncée.

— Il est vraiment bien temps qu'il s'occupe de sa

fille, ce vieux cerf-là, lui dit la marchande. Et pourquoi aujourd'hui, lui qui l'a oubliée pendant quinze ans?

— Parce qu'il a cinquante-cinq ans, madame Frippart, répondit sentencieusement l'agent d'affaire, et qu'ayant, en fait d'honneurs et de fortune, tout ce qu'il peut désirer, et la saison des plaisirs étant passée pour lui, comme tous les vieux diables de son espèce, il commence à se faire ermite.

— Et il lui faudrait ma fille pour charmer sa vieillesse?

— Votre fille! Y pensez-vous? Le baron de Latour-Eymeric et sa femme attireraient auprès d'eux mademoiselle Frippart; ils chercheraient à l'introduire dans leur monde, ils l'installeraient dans leurs salons?... Mais vous ne connaissez donc pas l'orgueil de ces gens-là? Certes, ils ne se risqueront pas à le faire; mais s'ils l'osaient, leurs amis s'éloigneraient d'eux, leur famille leur tournerait le dos, et le faubourg Saint-Germain tout entier les mettrait en quarantaine comme des pestiférés. On en ferait des gorges chaudes à l'office. Là, vrai! maman Frippart, cela est-il possible?

— Nous sommes de très-petites gens en comparaison de monsieur le baron, je sais cela, répartit amèrement la marchande; mais alors que nous veut-il? Sacrebleu! ce n'est pas nous qui allons le chercher.

— Ce qu'il vous veut, rien. Il ne souhaiterait qu'une chose, le bonhomme, c'est de ne jamais entendre parler de vous.

— Il y a donc quelqu'un qui lui en parle?

— Quand un aristocrate de sa sorte en est venu où il en est, qu'il s'ennuie, que la chasse, le jeu, les femmes, les intrigues politiques même, n'ont plus d'attrait pour lui, qu'il a fait son temps, en un mot, comme chaque âge a sa *toquade*, alors il tombe dans la dévotion; sa femme aidant, s'il a une femme, les prêtres s'en emparent.

— Il devient gâteux, en un mot.

— Pas tout à fait encore, mais ça commence. On lui rappelle ses péchés de jeunesse, on lui fait honte de sa conduite passée; on lui parle de repentir, d'expiation, pour en tirer de l'argent. En ce qui concerne Madeleine, par exemple, on dit sans doute au baron qu'après tout cette jeune fille lui doit la vie, qu'il l'a abandonnée, livrée, à toute sorte de pernicieuses influences, et qu'il répond de son salut devant Dieu.

— Mais ceux qui lui parlent ainsi ont raison, monsieur Larapine, fit observer la Frippart.

Et jugeant que le moment était venu de s'attendrir:

— Oh! j'ai été délaissée, murmura-t-elle, bien cruellement délaissée!

— Tout beau, la petite mère, répondit Larapine; ne vous attendrissez pas. Vous n'êtes pour rien dans tout ceci. A votre égard, le baron doit avoir le cœur blindé; en lui rappelant votre souvenir, on n'en tirerait pas un rouge liard. C'est de Madeleine qu'il s'agit.

— Ma foi! si le baron *se fiche* de moi, je lui rends bien la pareille.

— On a dû lui faire comprendre qu'il ne peut pas laisser cette jeune fille dans la pauvreté, parce que la pauvreté est un péril...

— Mais c'est vrai.

— Qu'il est obligé en conscience de lui fournir les moyens de gagner honnêtement et honorablement sa vie.

— Pourquoi pas de lui faire des rentes? Ce serait plus simple.

— Ah! mais non. Il y a là une nuance que vous n'apercevez pas, ma chère dame. Si Madeleine était héritière d'une grande famille... qui ne lui eût laissé aucun héritage, comme on déroge en faisant œuvre de ses dix doigts, alors il y aurait lieu de lui constituer des rentes; mais elle n'est après tout qu'une fille du peuple. Il s'agit de lui donner les moyens de s'établir, de vivre honnêtement de son travail, et de se marier un jour avec un homme de sa condition

— Le mariage, interrompit la Frippart, encore un fameux pont-aux-ânes.

— Saisissez-vous la différence?

— Nom d'un chien! monsieur Larapine, ce sont de grosses billévesées que vous me cornez-là aux oreilles; mais continuez.

— Ce qui n'est pas des billevesées, ce sont les offres que j'ai à vous faire.

— Oui, voyons les offres.

— Le baron a donc résolu d'établir Madeleine, et, comme c'est un très-grand seigneur qui ne fait rien à demi et qu'après tout Madeleine est sa fille, il serait question de monter à celle ci un établissement comme celui de madame Albert. La baronne, à qui Madeleine a plu, se chargerait de lui procurer une clientèle, tout ce qu'il y a de plus huppé dans le faubourg Saint-Germain.

— Ah! bigre, vous parlez d'or, mon cher. Et quand cela?

— On s'en occuperait tout de suite; de telle sorte que mademoiselle Madeleine pût se mettre à la tête de sa maison le jour même où la loi lui permettrait de devenir commerçante, avec votre autorisation, bien entendu, madame Frippart; c'est-à-dire aussitôt ses dix-huit ans révolus.

— Il n'y aurait pas d'autres formalités à remplir?

— L'émanciper préalablement et l'autorisation, voilà tout.

— Et les *monacos*?

— Cinquante mille francs d'abord, qu'on déposerait entre des mains tierces, et dont vous et votre fille, dûment émancipée, auriez la libre disposition, pour louer un local sur un de nos principaux boulevards, le décorer et le meubler convenablement, et acheter le fonds de marchandises, vous savez, tout ce qui ne change pas de mode, les unis, satins, cachemires, popelines, les dentelles...

— Bien, bien; mais, à ce compte, les cinquante mille francs seront bientôt *flambés*.

— Il y en aurait cinquante mille autres derrière et plus encore, pour installer mademoiselle Madeleine et la soutenir jusqu'à ce que son établissement fût en pleine prospérité. Seulement, madame Frippart, retenez bien ceci: le baron ne veut pas être connu, il ne veut paraître en rien, il donnera l'argent nécessaire pour mettre votre fille en état de prospérer et ce sera tout.

— Bon!

— Et à partir de ce moment, il se considérera comme libre envers elle de toute obligation et cessera de s'en occuper.

— C'est ce qu'il pourra faire de mieux.

Il faut avouer que Larapine était un madré compère: dans l'énorme appât qu'il était venu jeter à l'avidité de la Frippart, où était l'hameçon? L'hameçon, c'était l'émancipation de Madeleine, et il était si bien enveloppé, si bien caché, que la marchande pouvait difficilement l'apercevoir. Puis toutes ces précautions, toutes ces réserves, derrière lesquelles monsieur le baron Latour-Eymeric était censé vouloir abriter son nom et sa personne, ce soin extrême qu'il semblait prendre de tenir Madeleine à distance, comme tout cela était inventé, calculé, mis en œuvre! Toute rusée qu'elle était, la Frippart allait se laisser accrocher comme un barbillon.

Il n'y avait qu'une chose à laquelle n'avait point pensé Larapine: c'est que, de quelque façon qu'on s'y prît, quelque habileté qu'on déployât pour tirer Madeleine des mains de sa mère, il faudrait qu'on la lui payât.

— Eh bien! monsieur Larapine, reprit-elle, est-ce que dans tout ceci il n'y aura pas pour moi quelques billets de mille?

— Pour vous, madame Frippart! exclama l'agent d'affaires en soulevant de ses deux mains sa serviette, qu'il laissa ensuite retomber sur ses genoux. Comment! on vous propose de monter pour votre fille une maison de commerce de premier ordre; on vous donnera carte

blanche pour louer un local sur le boulevard, l'aménager, le meubler; on payera tout... et vous n'êtes pas satisfaite ! Vous exigez encore un pot-de-vin pour accepter!

— Certes; oui, monsieur Larapine; croyez bien que Frippart et moi ne nous séparerons de Madeleine qu'à bon escient.

— Mais on ne veut pas que vous vous sépariez d'elle; au contraire.

— C'est bon, c'est bon. Les enfants sont ingrats, voyez-vous, monsieur Léon. Un père en nourrirait dix, et dix ne nourriraient pas un père. Nous ne voulons pas empêcher Madeleine de s'établir et de faire fortune, nous l'y aiderons même de notre mieux; mais il nous faut notre garde à carreau.

— Et qu'appelez-vous votre garde à carreau.

— Ce n'est pas à nous, c'est à monsieur le baron de la fixer. Il sait bien que j'ai nourri, élevé sa fille, ce vieil aristocrate-là, et il voudrait l'établir comme une princesse aujourd'hui, en me laissant, moi, sur la paille? Allons donc !

— Madame Frippart, dit Larapine, c'est une très-grave difficulté que vous élevez là. Vous pouvez faire tout manquer, je vous en préviens.

— Cré coquin ! je ne m'en moque pas mal. Est-ce que vous me croyez embarrassée de ma fille ?

— Ah ! si vous avez des projets sur elle ?

— Parbleu ! Pensez-vous que j'aie attendu, pour chercher à lui faire un sort, qu'il prît fantaisie à ce vieux coucou déplumé de Latour-Eymeric de se repentir de ses anciens péchés ?

— Hum ! dit finement Larapine, je sais que vous êtes femme de précaution. Rappelez-vous, la petite mère, que vous m'avez chargé d'écrire au banquier Salomon; or, quand on me confie une affaire, j'ai coutume d'en vouloir connaître le fond et le tréfond.

— Ah bah ! répondit la Frippart.

— Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque autre baron sous jeu ?

— Encore cette damnée Françoise qui a *jaboté*.

— Mais non, Françoise ne s'en doute pas. Eh bien ! vous voilà sur deux pistes, madame Frippart; courez celle que vous croyez la meilleure, mais n'abandonnez pas l'autre, entendez-vous ? Au revoir.

En ce moment, on frappa à la porte.

— C'est la Renouvier, reprit la marchande. Restez, monsieur Léon, puisque vous êtes si bien instruit; vous allez voir.

Et elle alla ouvrir.

— Sapristi, quelle commère ! pensa Larapine, quand il aperçut la duègne avec sa face de campagnarde, enjolivée d'un grain d'amour large comme une pièce de vingt sous, ses gros yeux verts qui furetaient partout, son bonnet rond, tuyauté, ses deux cercles d'or appendus aux oreilles en guise de pendeloques, ses vêtements qui semblaient ne pas tenir sur elle, et son cabas d'où s'exhalait une forte odeur de parfumerie. Voilà qui est taillé pour faire la chasse aux filles : quel œil cela doit avoir et quel flair !

A la vue de l'agent d'affaires, la Renouvier s'arrêta.

— Vous êtes occupée, madame Frippart ? dit-elle en saluant; je reviendrai.

— Non, non, répondit la marchande. Vous n'êtes pas de trop, ma bonne; au contraire. Asseyez-vous.

La Renouvier s'assit.

VI

UNE VERTU A L'ENCAN.

Pendant ce temps, se discutait chez le maestro Fiorentini, entre Gilbert et Madeleine, la grave question de savoir si l'artiste partirait ou non pour Rome.

— Maître, disait Gilbert, voyez donc notre chère Madeleine, comme elle devient de jour en jour plus belle.

— Quant à cela, c'est vrai, répondit le bonhomme. Elle a le buste, la poitrine et l'encolure d'une cantatrice *di primo cartello* à présent. Ah ! petite, nous enverrons des jets de perle quelque jour aux frises de l'Opéra, et nous les y suspendrons en guirlandes avec des trilles brillants comme des spirales d'or.

— Si j'avais rencontré Madeleine sur l'escalier, mon brave Fiorentini, reprit l'artiste, je n'aurai pas eu à vous demander la permission de l'embrasser.

— Et savoir si je vous l'aurais accordée, moi, monsieur ! interrompit la jeune fille en riant.

— J'ose l'espérer, répartit Gilbert.

— A la bonne heure ! répliqua Madeleine.

Elle parut attendre un signe de Fiorentini pour tendre à l'artiste sa joue veloutée.

— Mes enfants, dit Fiorentini, cela ne convient pas trop à la dignité du rôle que vous m'avez donné de me mêler de choses pareilles; mais enfin, puisque vous êtes venus devant moi en conciliation, embrassez-vous.

Les deux amants s'embrassèrent et restèrent un instant muets, tout confus d'avoir, pour la première fois de leur vie, à discuter l'un contre l'autre.

— Etes-vous allée à l'exposition des concours ? demanda l'artiste à sa fiancée.

— Non, répondit-elle.

— Il faut y aller, chère enfant, dit le mæstro. Le tableau de Gilbert obtient un grand succès et il le mérite.

— Je n'ai pas osé, répondit la jeune fille; cela m'eût fait trop de peine. Je n'aurais pensé qu'à une chose, à une seule, c'est que Gilbert va nous quitter.

— Il faudra pourtant bien s'en faire une raison, ajouta Fiorentini.

— Ah ! mon bon Fiorentini, poursuivit Gilbert, me voilà bien embarrassé. Si j'étais à le recommencer, ce concours...

— Vous ne le feriez pas ? dit Madeleine.

— Non, certes.

Elle serra la main du jeune homme en souriant, mais son sourire était navrant.

— Il ne faut pas être égoïste en amour, petite Madeleine, fit observer l'excellent Fiorentini. Gilbert a obtenu le prix, il est nécessaire qu'il parte. Ce serait un scandale public s'il refusait. On dirait qu'il s'est moqué du jury et de l'école; on lui reprocherait d'avoir pris la place d'un autre artiste pour la laisser vide. Il y aurait là de quoi compromettre son avenir.

— Je comprends tout cela maintenant, maître, dit la jeune fille ; je me résigne. Seulement je vais être bien malheureuse.

— Non, chère enfant. Vous viendrez plus souvent ici, nous attaquerons ensemble les morceaux des nouveaux maîtres de l'école italienne. Il est urgent que vous appreniez à chanter en italien.

— Oui, ça me distraira de travailler, ça me consolera. J'en aurai bien besoin, allez, d'être consolée.

— Chère bien-aimée, murmura l'artiste attendri.

— A moins que je prenne le dessus, ajouta-t-elle avec égarement.

Prendre le dessus, dans la pensee de Madeleine, c'était

presque une menace; mais aucun de ses deux interlocuteurs ne le comprit.

— Nous l'espérons bien tous deux que vous prendrez le dessus, dit le maestro.

Madeleine ne répondit que par un froid sourire.

Elle ne discutait pas, elle cédait surtout à l'évidence des objections qu'on lui faisait.

Elle sentait bien qu'il n'y avait pas à la contester; mais les femmes n'aiment pas avoir tort, même contre l'évidence.

Elle ne se départait pas de cette idée contre laquelle elle s'était buttée :

— Je lui ai tout dit, il sait tout, et, au hasard de me perdre, il s'en va, il me quitte. C'est qu'il ne m'aime pas.

— Les règlements de l'école ne sont plus aussi sévères qu'autrefois, reprit l'excellent Fiorentini. Ils n'obligent plus les élèves de la villa Médicis à la résidence; dès la seconde année ils peuvent voyager. J'ai mon projet, petite Madeleine; on pourra se revoir quelquefois, et dans les intervalles on travaillera, chacun de son côté, pour arriver à quelque chose. Allons, vous n'êtes pas encore en position de vous marier, chers enfants; en attendant, il vaut mieux vivre éloignés l'un de l'autre. Tout est bien comme cela.

— Oh! oui, très-bien, dit Madeleine. Alors nous n'avons pas longtemps à nous voir. Adieu, Gilbert!

Elle tendit la main au jeune homme, elle avait des larmes dans la voix.

— Comment, chère belle, nous n'avons pas longtemps à nous voir! repartit l'artiste; mais je ne partirai pas avant trois mois.

— Puisque vous devez vous en aller, continua Madeleine avec une sorte de douloureux sarcasme, il vaut mieux que ce soit tout de suite.

— Madeleine a raison, fit observer Fiorentini. A quoi bon prolonger vos chagrins?

— C'est juste, repartit amèrement la jeune fille. Quand nous serons séparés, nous n'en aurons plus : tout sera fini.

Gilbert resta un instant sans mot dire, ses regards allaient de Fiorentini à sa fiancée et du maestro à Madeleine.

— Et si vous ne voulez pas être plus raisonnable, chère fiancée, s'écria-t-il résolûment, je ne partirai pas du tout.

— Oh! répliqua la jeune fille, le maestro m'a si bien prouvé que c'était impossible. Allons, au revoir pour quelques jours encore, après quoi, il faudra dire : Adieu, le grand adieu!

Elle sortit, Gilbert après elle. Mais elle gagna rapidement la rue, et l'artiste, s'étant arrêté sur le seuil de la porte, la vit s'éloigner d'un pas rapide. Il s'attendait à ce qu'elle lui sourît une dernière fois, comme d'habitude; mais non, elle disparut sans se retourner.

— Précisément nous parlions de Madeleine, dit madame Frippart à la Renouvier, dès que celle-ci se fut assise. Monsieur Larapine, que voici...

— Larapine, grommela la duègne, qui était tout yeux, tout oreilles : quel nom! et si jeune!

— ... Me parlait d'un homme cossu, qui veut établir ma fille.

— En tout bien, tout honneur, madame Frippart, fit observer l'agent d'affaires.

— C'est un détail, ajouta la Renouvier en posant son cabat à terre.

— Comme cela sait se mettre à l'aise, cette grosse coquine-là, pensait Larapine.

— Dites ce que vous êtes chargé de m'offrir, à moi, madame Renouvier, reprit la Frippart.

— Oui, interrompit l'agent d'affaires, faisons un petit encan à nous trois, comme à l'hôtel des ventes; au plus offrant metteur et dernier enchérisseur.

— Moi, j'offre trente mille francs pour madame Frippart, dit la Renouvier.

— Trente mille francs! répondit Larapine, il n'y a pas acquéreur de mon côté à ce prix-là.

— Combien mettez-vous? reprit effrontément la Frippart.

— Rien; cependant, si on voulait tirer parti des circonstances...

— Ah bah! dit la marchande, c'est ici comme à l'hôtel : au comptant!

— Alors, poursuivit ironiquement Larapine, comme personne ne met plus rien au-dessus de trente mille francs, comme c'est bien vu, bien entendu, je vous adjuge, ma petite mère, à l'individu que représente madame. C'est payé.

— Mauvais plaisant! murmura la Frippart à demi-courroucée.

— Maintenant, passons à la fille, une charmante enfant de dix-sept ans, belle, élégante, excellente ouvrière en modes; de plus, musicienne et possédant une voix de soprano de premier ordre. Qu'offre-t-on pour elle?

— Pour Madeleine, reprit la Renouvier, il s'agit d'un hôtel, chevaux, voitures, laquais, cent mille francs de meubles et six mille francs par mois.

— Six mille francs? insista la Frippart.

— Oui, six mille.

— Nous, c'est autre chose, répondit Larapine; nous mettons cinquante mille francs à la disposition de mademoiselle Madeleine et de sa mère pour monter sur le boulevard une maison de modes de premier ordre, puis cinquante mille autres francs, et plus encore, si c'est nécessaire, pour l'assortir en marchandise, l'achalander et la faire prospérer.

— Mais si mademoiselle Madeleine s'y ruine?

— Sans doute, on peut toujours se ruiner quand on fait le commerce, madame Renouvier, excepté pourtant quand c'est le vôtre, où tout est profit.

— Malhonnête!

— Mais avec cent ou cent cinquante mille francs, on a le temps de voir venir la clientèle et d'apprendre son métier. Mademoiselle Madeleine après tout est une fille intelligente.

— Au total, c'est cinq cent mille francs que nous offrons, ajouta la Renouvier.

— Une somme écrasante, répondit Larapine. J'aurais bien la question de moralité à faire valoir, mais ici peut-être je ne serais pas suffisamment compris. Eh bien! madame Renouvier, je baisse pavillon devant vos cinq cent mille francs... Donnez-vous l'hôtel à mademoiselle Madeleine avec la quittance des meubles? lui garantissez-vous la rente de six mille francs par mois?

— Des millions autrement dire. Non, monsieur; si mademoiselle Madeleine veut se bien conduire, on ne sera pas en reste de bons procédés à son égard : voilà tout.

— Ah! fichtre! riposta l'agent d'affaires, il est bon de s'expliquer. C'est que cela change diantrement les choses. A ce compte, l'existence que vous feriez à mademoiselle Madeleine pourrait bien ressembler à ces soleils d'artifice qui, après avoir un instant jeté feu et flammes, finissent par n'être plus qu'un lumignon fumant et tournant dans la nuit. Qu'en pense madame Frippart?

— Je suis de votre avis, monsieur Larapine.

— Vous savez ce que je vous ai dit à ce sujet, ma bonne, répliqua sèchement la Renouvier.

— Alors on ne met plus rien; une promesse d'échange de bons procédés, pas autre chose!

— Madame Frippart, il n'y a pas de surprise; vous ferez votre choix. Mesdames, ajouta Larapine, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Vous reviendrez? lui dit la Frippart en l'accompagnant.

— A quoi bon? faites-moi savoir votre décision, cela suffira.

— Et silence sur ce que vous avez entendu.

— Sont-elles assez *canailles*, ces femmes-là, pensait Larapine en regagnant son cabriolet, arrêté au coin de la rue. Ce n'est pas que je leur en fasse un crime, mais elles gâtent le métier. Apprécions bien la situation maintenant et pas de fausse manœuvre. La Frippart ne se méfie pas ; mais, si on ne lui donne rien, elle ne consentira jamais à émanciper sa fille. Quant au baron de Teuffelmann, il faudra voir ce qu'on peut faire de ce côté. Il donne trente mille francs à la Frippart ; quinze mille en effets Salomon, bien sûr, et quinze mille en espèces. Si nous pouvions faire arriver les quinze mille *espèces* dans notre caisse.

En rentrant dans son arrière-boutique, la marchande trouva madame Renouvier qui s'impatientait et s'agitait toute enfiévrée sur sa chaise.

— Une drôle de scène à laquelle vous m'avez fait assister, dit-elle à la Frippart.

— Bon ! C'est une plaisanterie de Larapine.

— Malin comme un singe, ce petit homme-là.

— Et hâbleur ! ajouta madame Frippart. C'est pourtant sérieux ce qu'il me propose.

— Vous croyez ?

— J'en suis certaine.

— De la part de qui vient-il ?

— Quant à cela, n'en parlons pas, madame Renouvier ; vous savez, il y a de ces secrets dans les familles...

— Ah ! pardon, répliqua la duègne avec réserve. Si ce sont des secrets de famille...

— Eh ! ma bonne, cent à cent cinquante mille francs en beaux écus pour établir Madeleine sur le boulevard, il y a de quoi réfléchir.

— Mais rien pour vous

— Bah ! une fois que j'aurais mis la main sur la monnaie du baron, je saurais bien faire ma part, soyez sans inquiétude.

— C'est donc un baron ?

— J'ai dit un baron ? la langue m'a fourché. J'ai toujours ce damné Teuffelmann en tête.

— Un de ses anciens, pensa l'entremetteuse ; mais savoir lequel ? Autant vaudrait-il tirer au sort parmi les saints du calendrier. Eh bien ! ma bonne, en effet, si ce Larapine parle franchement, c'est à considérer.

— Vous avez quelque chose à me dire ?

— Parbleu ! oui. La décoration du petit hôtel est achevée ; les ouvriers l'ont quitté la semaine dernière. On assure que monsieur de Teuffelmann y a dépensé des sommes folles ; il s'occupe en ce moment de le meubler. Voyons, finissez-en, madame Frippart.

— Je ne demande pas mieux.

— Ça ne peut pas aller maintenant au-delà d'une quinzaine. Vous avez parlé à Madeleine ?

— Assurément. Je l'ai emmenée dîner à Asnières un jour, et nous nous sommes expliquées.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— La petite rusée en savait plus que moi. Imaginez-vous que le baron lui a parlé. Ce doit être ce grand vaurien de la Carlinière qui a ménagé cette entrevue.

— Eh bien !

— Le baron lui a proposé jusqu'à vingt mille francs par mois. Il en est fou !

— Oui, madame Frippart, il en est fou ; mais il finira par se fâcher tout rouge ; il n'est pas accoutumé à attendre. Alors, prenez garde aux billets Salomon ; ça peut vous retomber dessus en pluie de significations. A moins, ajouta l'horrible femme, qu'on ne fasse une signification pour chaque corps de billet et par chaque endosseur ; alors ce ne serait pas une pluie, ce serait une trombe.

— Et voilà comment on ruine les pauvres gens ! fit observer la marchande.

— Eh ! de quelle façon voulez-vous qu'on les ruine ? demanda stoïquement la Renouvier.

— Et moi qui comptais sur Salomon pour mon petit bordereau de la fin du mois ?

— Tout cela dépend de vous, chère madame ; en somme, la situation n'est pas devenue plus mauvaise depuis qu'on vous a envoyé les assignations. Vous avez offert un remboursement de trois mille francs comptant : on ne vous a pas répondu, on ne vous a rien demandé. Il est évident qu'on a arrêté les frais. Mais, tant que vous n'aurez pas mis la main sur ces gueux de billets, ajouta la duègne, vous aurez des alertes.

Elle essayait de tout pour mater sa victime, flatteries, provocations, menaces. Oh ! c'était une femme qui connaissait son métier.

— Au moindre accès de mauvaise humeur du baron, ajouta-t-elle, vous serez sous le coup de la faillite.

— Hum ! grommelait la Frippart en se mordant les lèvres.

Son tempérament reprenait le dessus, elle sentait la colère lui monter peu à peu du cœur au cerveau.

— Quand vous êtes allée à Asnières avec Madeleine, continua la Renouvier, en avez-vous tiré quelque chose enfin ?

La marchande raconta son entretien avec sa fille.

— C'est bien tout ce que vous lui avez dit, ma chère. Mais que répondait-elle ?

— Elle se plaignait que le baron n'eût que de mauvais propos à lui tenir, mais j'ai bien vu qu'au fond elle était ébranlée.

— C'était le moment de frapper le grand coup.

— Je n'ai pas osé.

— Vous êtes d'une faiblesse avec cette enfant-là ! vous l'avez gâtée.

— Quant à cela, non, certes.

— Vous l'avez laissée grandir et maintenant vous la craignez.

— Eh ! madame, s'écria la Frippart éclatant tout à coup, je n'ai à ce sujet à recevoir de remontrances de personne.

— Alors n'en parlons plus, seulement veillez au grain. Sur le vu des jugements obtenus contre vous, Salomon peut vous faire déclarer en faillite. Alors, patatra ! vous n'êtes plus rien ici. Vos créanciers s'emparent de tout votre avoir et c'est un syndic qui administre à leur profit.

— Assez, assez, malheureuse ! reprit la Frippart au comble de l'exaspération. C'est vous qui nous avez perdus. Sortez, laissez-moi.

— Pour le coup, elle est forte celle-là, dit la Renouvier en soulevant son cabas de terre.

— C'est vous qui nous avez fait connaître Salomon ; c'est vous qui nous avez induits à étendre nos affaires, à exagérer nos crédits.

— Et quand vous ne remboursiez pas vos billets, vous ignoriez qui les remboursait pour vous et pourquoi on les remboursait ? Allons donc ! Et il faudrait encore faire escompter un bordereau à cette innocente-là !

A ces mots, l'entremetteuse passa la main dans l'anse de son cabas et, le chargeant moitié sur son bras, moitié sur son ventre :

— Au fait, poursuivit-elle, si vous avez un baron qui peut dépenser des mille et des cent pour Madeleine, il peut bien vous avancer quinze mille francs, bon Dieu ! Ce n'est pas la mer à boire. Qu'est-ce qui n'a pas quinze mille francs ?

Après avoir lancé ce dernier sarcasme, la Renouvier sortit, fière comme Artaban.

— Ah ! tu m'en feras avaler des couleuvres, toi, disait-elle en s'en allant ; ah ! tu feras venir môssieu Larapine pour me montrer les étoiles en plein midi. Eh bien ! vas-y maintenant vers ton Larapine. Quant à l'affaire de Madeleine, pour ce que cela me rapporte, au diable !

Le soir venu, quand maître Augustin Frippart, qui,

au milieu de toutes ces intrigues, restait impassible comme l'homme juste et fort d'Horace, proposa à sa fille de la conduire chez Fiorentini, elle refusa, alléguant une indisposition passagère. Frippart dut aller seul chez le maestro pour lui faire agréer cette excuse.

— Bon ! dit le signor Fiorentini, elle boude ; laissons faire cette petite obstinée, elle reviendra d'elle-même.

Madeleine resta donc seule avec sa mère.

— Encore une alerte aujourd'hui, chère enfant, lui dit celle-ci. Madame Renouvier assure qu'un de ces jours il pourrait y avoir ici redoublement de papier timbré : jugements, significations, commandements de payer, saisies, faillite et tout le reste.

— Ah ! dit Madeleine avec impatience.

La Frippart interrogea du regard la figure de sa fille et n'osa pas insister.

— Dis-moi, reprit-elle, te conviendrait-il d'avoir à toi, bien à toi, sur l'un de nos principaux boulevards, une maison comme celle de madame Albert.

— Et qui la monterait, cette maison ?

— Une personne que tu connais mieux que tu ne veux le paraître, petite dissimulée : le baron de Latour-Eymeric

Madeleine pâlit légèrement et détourna les yeux.

— Et celui-là aussi ! murmura-t-elle. Ah ! c'est une marchande de confections qu'il veut faire de moi ? Et ce désir de m'avoir auprès de lui, et ces millions de dot, tout cela s'est évanoui comme un rêve ? Il paraît qu'il a réfléchi.

— Tu ne réponds pas, dit la Frippart.

— Que voulez-vous que je réponde, maman ?

— Il s'agirait pourtant d'une mise de fonds de cent à cent cinquante mille francs.

— Oui, avec un loyer de vingt mille et un bail de vingt ans : quatre cent mille francs de dettes à échéance fixe, avec un apport de cent cinquante mille francs ! Les travaux forcés à perpétuité, au profit de notre propriétaire, même en supposant que nous réussissions !

— Pas trop mal raisonné, dit la Frippart. Mais enfin, petite, que veux-tu faire ? Tu vois notre situation, il faut pourtant aviser.

— Laissez faire, maman ; laissez faire, repartit la pauvre fillette avec accablement en laissant retomber sa jolie tête sur sa main ; quant tout nous aura manqué à la fois, quand on menacera de nous chasser d'ici, alors nous verrons.

La Frippart l'embrassa sur le front.

Au fond, elle aimait sa fille, cette mégère, et ses ignobles calculs venaient moins de la dureté de son cœur que de la dépravation de son esprit.

Faire de Madeleine une des reines du monde interlope, telle était la seule ambition qu'elle connût, et en outre la seule façon de l'établir richement qui pût lui faire espérer de ne pas se séparer d'elle.

Quant à Madeleine, était-elle capable de mal faire ? La suite de ce récit nous l'apprendra.

VII

PAR-DESSUS LES MOULINS.

(Entre madame Frippart et le vicomte de la Carlinière. — La scène se passe dans l'arrière-boutique de la marchande.)

— Je suis venu, chère maman Frippart, dit le vicomte, vous apporter une nouvelle fort heureuse pour moi, et pour vous très-importante. Je vais être nommé attaché d'ambassade ; d'un moment à l'autre, je puis quitter Paris. Voulez-vous finir quelque chose avant mon départ ?

— Ah ! monsieur, répondit la Frippart, dans quel trouble vous me jetez ! Me séparer de ma fille, sacrifier cette pauvre enfant !

— Oui, je conçois vos répugnances. Mais d'abord vous ne vous séparerez pas de Madeleine. Au fond elle vous aime beaucoup, quoique vous n'ayez pas toujours été bonne pour elle. Je suis sûr qu'elle ne vous abandonnera pas.

— Vous croyez ?

— Vous parlez de la sacrifier ! Eh ! que voulez-vous en faire ? Elle n'est pas travailleuse ; elle est trop jolie pour cela. Elle aime le luxe, la dissipation ; elle s'est accoutumée au plaisir. Si vous n'y prenez garde, quelque jour il lui arrivera malheur.

— C'est vrai. Mais, quant à présent, la résolution que vous dites, je le vois bien, c'est plus fort que moi ; jamais je n'en aurai le courage.

— Laissez faire, la maman ; je vous épargnerai ce qu'elle peut avoir de pénible. Nous allons à la campagne avec Amanda dimanche ; nous ne reviendrons que lundi. Amanda a invité Madeleine à nous suivre, et celle-ci m'a chargé d'en obtenir la permission pour elle.

— Vous m'en répondez au moins ?

— Il ne lui arrivera rien, soyez sans crainte ; seulement donnez-lui cette liberté nouvelle, laissez-là en prendre l'habitude ; je me charge du reste.

— Le baron m'a promis trente mille francs pour moi, dont quinze mille en billets protestés et quinze mille en argent. Je veux avant tout que cette somme soit déposée entre des mains tierces pour ma garantie.

— Entre les mains de qui ?

— J'ai vu hier mon homme d'affaires qui s'en chargera volontiers et en donnera reçu à monsieur le baron. C'est monsieur Larapine.

— Un nom de mauvais augure.

— Qu'importe ? C'est un receveur de rentes, qui a une riche clientèle et une réputation excellente ; on peut se fier à lui : — rue Neuve-des-Petits-Champs, n°...

— A mon avis, vous prenez-là une mauvaise précaution, mame Frippart. L'argent qu'on a promis me semble parfaitement en sûreté où il est aujourd'hui.

— Allons donc ! Est-ce que je puis vivre avec la menace de ces quinze mille francs de billets continuellement suspendue sur la tête ?

— C'est bien. J'en parlerai au baron.

— Surtout recommandez-lui de ne rien donner à cette coquine de Renouvier.

— Ah ! oui ; la gommissionnaire en calanterie ?

— Elle m'a fait trop de misères.

Madeleine alla donc le dimanche suivant, avec Amanda et le vicomte, chez mademoiselle Rosalinde, une danseuse de l'Opéra, dont le cottage était situé aux environs de Moret, sur la petite rivière du Loing. On passa une journée charmante dans la forêt de Fontainebleau ; le soir, on dansa, on fit de la musique. Comme cantatrice de force et de style, Madeleine eut un grand succès ; elle en eut un plus grand encore comme danseuse fantaisiste. Ajoutons que l'entraînement du plaisir lui fit ce jour-là oublier à peu près complétement Gilbert et le maestro Fiorentini.

En quittant mademoiselle Rosalinde, devenue d'un jour à l'autre une de ses grandes amies, elle promit de revenir.

Au fond, tous les soucis de la pauvre fillette, — les tristes enseignements de sa mère, les tentations malsaines que monsieur de Teuffelmann avait jetées dans sa jeune imagination et dont l'empreinte y était restée, les difficultés de la réhabilitation que lui proposait le baron de Latour-Eymeric, enfin le prochain départ de Gilbert, ne cessaient de l'obséder.

C'était une douleur qui vibrait sourdement en elle, comme un poison dont on a contracté l'habitude comme une maladie avec laquelle on s'est accoutumé à vivre.

Mais cet état de souffrance chronique était plein d'amertume et de révoltes.

— Gilbert a remporté le grand prix de Rome, se disait parfois Madeleine avec une ironie coléreuse ; il a raison de vouloir partir. Pourquoi l'en empêcherai-je? Il aime la peinture ; c'est sa passion, sa vie, le but de toutes ses ambitions. Et moi, est-ce que je n'aime pas ma musique? L'abandonnerais-je pour lui, surtout après un grand succès? Peut-être. Mais c'est un homme, lui ; il est plus raisonnable, il juge mieux les choses ; il sait qu'il ne faut pas faire trop de sacrifices à la personne qu'on aime ; on se dévoue sottement et plus tard on le regrette. C'est si peu de chose l'amour!

Qu'il faille me séparer de lui, rien que cette pensée me navre le cœur. Que deviendrai-je quand il ne sera plus auprès de moi? Eh bien! si je suis insensée, si je veux me perdre, que lui importe?

Elle vivait dans un état d'exaltation continuelle, d'autant plus dangereuse qu'elle s'apprenait à poursuivre de ses colères, de ses sarcasmes, précisément ce qu'elle aimait et respectait le plus au monde.

Et elle cherchait à s'étourdir. La Carlinière accourait avec son cortége de lorettes, de petits crevés, de *gandins* et de *gandines* ; on l'entraînait le plus souvent dans un cottage des environs de Paris, où quelque Phryné de l'acabit de mademoiselle Rosalinde était allée cacher un amour de passage, et là elle s'en donnait à cœur-joie pour oublier ses peines, plus ardente au plaisir qu'aucune de ses compagnes, redisant ses chansonnettes les plus folles, et dansant ses cancans les plus bouffons et les plus hasardés.

Généralement on la savait sage, mais on disait : C'est bien, voilà une vertu qui n'ira pas loin.

Et les jeunes gens devenaient plus entreprenants avec elle. Quelques-uns des plus hardis furent maltraités et lui en gardèrent rancune. Ils jasaient sur elle, et sa réputation en souffrait.

A la voir, la Carlinière qui prétendait se connaître en femmes, s'étonnait des scrupules de la Frippart.

Il n'eût pas hésité pour son compte à poser carrément la question Teuffelmann à Madeleine.

Evidemment, il fallait que cette petite ouvrière, belle, artiste, pervertie par son éducation, gonflée de vanité, avide de plaisirs, se choisit un protecteur. Elle s'impatientait probablement qu'on ne lui fît pas sauter plus résolûment cette *banquette irlandaise*. La Carlinière en était convaincu ; mais, pour ne rien hasarder, il s'en tenait aux atermoiements, comme il l'avait promis à la marchande.

Il disait au baron de Teuffelmann quand il le rencontrait :

— Baron, ce petit hôtel est-il prêt?

— Foui, répondait le financier.

— Hâtez-vous, que diable! celle qui doit l'habiter attend.

— Fraiment!

— Oui, je crois même qu'elle s'impatiente.

— Ah bah! Alors à bientôt le grand gotillon.

— Quand vous voudrez ; le plus tôt sera le meilleur.

Mais il n'était pas dit que Madeleine courrait d'elle-même à sa perte, sans qu'aucune des personnes qui l'aimaient cherchât à la sauver. Une après-midi, vers trois heures, la voiture de madame Latour-Eymeric vint s'arrêter à la porte des magasins de madame Albert et la baronne monta au salon.

— Madame, dit-elle, après s'être assise, à la marchande de modes qui était venue la saluer, voulez-vous, s'il vous plaît, appeler mademoiselle Madeleine?

La jeune fille ne tarda pas à paraître.

Madame de Latour-Eymeric se tenait sur la réserve ; Madeleine l'imita et se contenta de la saluer cérémonieusement.

— Mademoiselle, reprit la baronne, vous connaissez mademoiselle Emma de Clairefont?

— Oui, madame, répondit Madeleine.

— Eh bien! veuillez choisir à sa taille deux tuniques de demi-toilette pour la campagne, en gaze ou en mousseline, avec bordure de dentelle.

Madeleine se hâta d'obéir.

— Prenez le carton, ajouta madame de Latour-Eymeric, vous allez me suivre avec la facture acquittée. On vous reconduira.

Un instant après, la baronne et Madeleine s'éloignaient ensemble.

Elles échangèrent à peine quelques mots pendant le trajet. Il était évident que madame Latour-Eymeric gardait rancune à sa compagne.

— Je n'y suis pour personne, dit la grande dame en rentrant à son hôtel.

Elle conduisit Madeleine dans un petit salon attenant à son appartement et lui prenant les mains :

— Comment, chère enfant, reprit-elle, pouvez-vous en agir comme vous le faites avec nous qui vous aimons tant? Nous n'entendons plus parler de vous. Votre père est désespéré.

— Vous venez de voir de quelle façon se passent mes journées, madame, balbutia Madeleine. Je ne suis pas plus libre aujourd'hui qu'autrefois.

— Comment! vous ne trouvez pas même une minute pour nous envoyer par Françoise, que vous voyez tous les jours, une parole, un souvenir affectueux.

— Françoise a eu maille à partir avec ma mère, à propos de moi ; peu s'en est fallu qu'elle quittât la maison. Elle devra s'observer à l'avenir.

— Allons, convenez-en, vous nous avez négligés...

La jeune fille ne savait que répondre.

— Nous négliger! est-ce possible? reprit madame de Latour-Eymeric d'une voix émue. Pouvez-vous, chère enfant, nous méconnaître à ce point?

— J'ai des préoccupations, des chagrins, madame, repartit Madeleine.

— Ces préoccupations, je veux les savoir ; ces chagrins, je veux les connaître.

— Au fait, je ne sais ce qui adviendra de la situation où je me trouve. Où vais-je? où veut-on me conduire?

— Au bien, à la considération, à la fortune, à reprendre dans le monde le rang dont un malheureux hasard vous a privée.

— Je sais que monsieur le baron de Latour-Eymeric a fait proposer à ma mère de mettre à notre disposition une somme considérable pour m'établir couturière su le boulevard. Je l'en remercie, madame, ajouta la jeune fille avec une imperceptible nuance d'ironie.

La baronne était trop femme du monde pour ne point la saisir.

— Bah! dit-elle, ce sont des projets en l'air.

— Ma mère y a cru pourtant, elle m'en a fait part.

— Et qu'avez-vous répondu?

— J'ai refusé.

— Si pourtant, moyennant cet appât, madame Frippart consentait à vous émanciper?

— Ah! dit vivement Madeleine, je crois comprendre maintenant. C'est un acte d'émancipation qu'on veut obtenir d'elle.

— Il le faut, chère enfant ; nous souffrons trop de vous savoir dans la situation où vous êtes, elle est des plus dangereuses. C'est pour votre père un sujet de remords incessants. A tout prix, nous voulons que vous en sortiez.

— Mais encore faudrait-il que ce fût possible.

— Vous acquerriez par l'émancipation certaines libertés, celle entre autres de choisir votre domicile, et la loi serait là pour vous en garantir le bénéfice. Nous aurions le code avec nous cette fois.

— Et ma mère, déçue dans ses calculs, me verrait lui échapper! Ah! madame, vous ne la connaissez pas. C'est une femme violente, obstinée, contre laquelle vous auriez une lutte terrible à soutenir. Et moi, quel rôle joue-

rais-je entre mes deux familles? Je veux croire que monsieur le baron n'y a pas songé.

— On ferait entendre raison à madame Frippart. Quand elle se sentirait désarmée à force d'argent...

— Ne le croyez pas, interrompit Madeleine. Ma mère à ce moment n'aurait plus d'illusions à se faire, elle me verrait perdue pour elle. Que lui proposeriez-vous? De renoncer à moi, bien sûr, d'aller vivre loin de Paris, dans quelque obscur village, avec des rentes que vous lui feriez? Et vous vous imaginez qu'elle y consentirait? Non, madame; elle aime l'argent, mais elle aimerait encore mieux sa vengeance. Elle laisserait là vos bienfaits, si durs, si amers, pour assouvir librement sa haine contre monsieur le baron de Latour-Eymeric et contre moi.

— Mais elle a donc le génie du mal, cette femme? s'écria la baronne irritée. Enfin elle veut vous vendre. Il n'y a pas sous ce rapport d'illusion à se faire...

— C'est possible.

— Et des deux moyens qu'elle peut avoir de tirer parti de vous, c'est le moyen ignoble, dégradant, qu'elle choisit?

Madeleine se taisait.

— Pourquoi? demanda madame de Latour-Eymeric.

— Parce qu'ainsi, je reste sa fille, madame, et qu'autrement je deviens celle de votre mari.

— Ah! dit la baronne avec un cri d'angoisse.

Ces simples paroles l'avaient frappée au cœur.

— Vous avez voulu connaître les chagrins qui m'obsèdent, reprit Madeleine: voilà le plus cruel. C'est celui qui me force à me tenir envers vous dans une réserve... pénible, mais nécessaire. Je suis mademoiselle Frippart, madame la baronne, et, à mes propres yeux comme pour le monde, quoi que nous fassions, je ne pourrai jamais être autre chose. Le temps seul atténuera peut-être ce passé qui nous sépare.

— Et d'ici là que deviendrez-vous?

— Qui sait?

— Vous aimez quelqu'un?

— Oui.

— Et qui cela?

— Un artiste peintre, sage, instruit, laborieux; un élève de l'Ecole des beaux-arts.

— Comment s'appelle-t-il, Madeleine?

— Je ne vous dirai pas son nom, mais vous pourrez l'apprendre. Il vient de remporter le grand prix de Rome.

La baronne parut chercher un instant dans sa mémoire, puis elle murmura :

— Gilbert Valcombe.

Madeleine devint fort pâle, et répondit :

— Lui-même, madame, que ce soit un secret entre nous. Vous voyez, il va partir. De ce côté-là aussi, je suis bien malheureuse.

— Est-ce un jeune homme bien né, bien élevé?

— Oui, oui, répondit la jeune fille d'un ton qui n'admettait pas de réplique. D'ailleurs, quand il m'aura quittée, nous reverrons-nous jamais?

Il se fit un instant de silence.

— Et c'est avec de pareils chagrins au cœur, reprit madame de Latour-Eymeric, que vous passez vos dimanches en parties de campagne, en dîners, en fêtes? Car on assure que vous menez une vie fort dissipée.

— C'est vrai; je m'amuse, je cherche à oublier.

— Mais, pour une belle jeune fille comme vous, une vie semblable est pleine de périls.

— Non, madame, j'ai passé mon adolescence au milieu des fleurs du mal, et les poisons qui s'en exhalent ne sauraient plus m'atteindre.

— Et votre réputation, Madeleine?

— Ah! la réputation de la petite Frippart; ricana la jeune fille.

En disant ces mots, elle se leva pour sortir.

La baronne la regardait avec une douloureuse surprise.

— Comme vous êtes changée depuis quelques jours! murmura-t-elle.

— Madame, je suis malheureuse!

— Mais nous ne pouvons pas nous séparer ainsi, chère enfant, reprit madame de Latour-Eymeric; il est impossible qne vous me laissiez sous l'impression de tant de paroles funestes que vous venez de prononcer. Ainsi donc, le moyen que nous avions trouvé pour vous assurer la libre disposition de vous-même, vous le repoussez?

— Est-il praticable?

— J'en doute maintenant. Eh bien! nous en trouverons un autre; vous reviendrez au moins.

— Oui, mais je ne puis agir avec trop de circonspection à l'égard de ma mère. Elle a su notre rencontre à Saint-Thomas-d'Aquin; elle m'a sévèrement interrogée, elle a invectivé contre Françoise. Tout serait perdu, si nous lui donnions une autre alerte.

— Choisissez mieux vos fréquentations, Madeleine; cherchez des plaisirs moins bruyants, moins compromettants. Vous me le promettez.

— Que vous dirai-je, madame? Mon père a ses amis, ma mère ses connaissances, avec lesquels chacun d'eux va passer son dimanche. Quant à moi, on s'en débarrasse en me confiant aux personnes qui veulent bien m'accueillir. Je fais ce qu'elles font.

— Et quelles sont ces personnes?

— Ah! dit Madeleine avec un amer sourire.

— Quelle vie, grand Dieu! murmura la baronne en joignant les mains.

Pour la première fois, elle sondait cet abîme de folles aspirations, de rêves sans fin, de désenchantements, de révoltes et d'inénarrables misères, qu'on appelle un cœur de fille du peuple, et elle s'effrayait.

Elles avaient cela de navrant pour elle, ces confidences de la jolie Madeleine, que celle-ci était l'enfant de son mari.

Une charmante enfant, qu'il avait abandonnée, oubliée, et que le passé rivait à sa chaîne d'ignominie, de telle sorte qu'il était devenu impossible de la briser.

Monsieur de Latour-Eymeric était bien coupable, mais il était cruellement puni.

Ce n'étaient pas seulement les lois qui s'opposaient à ses desseins, mais encore nos mœurs, nos coutumes, et cette foule de susceptibilités extrêmement délicates qui sont la sauvegarde de l'honneur et de l'intégrité des familles.

Dans ce châtiment, se résume l'enseignement de ce livre, et il nous semble qu'il a sa portée morale.

En reconduisant Madeleine, la baronne se montra d'abord plus réservée que dans leurs entrevues précédentes.

Elle avait acquitté la note de madame Albert sans même regarder ses marchandises. De sombres pensées, des craintes navrantes la préoccupaient. Il lui semblait que Madeleine était moins pure qu'autrefois. Mais, près de se séparer de la pauvre fillette, qui lui avait si franchement ouvert son cœur, par un retour affectueux, elle la prit dans ses bras et la tint quelque temps embrassée... comme si elle eût craint de ne plus la revoir. Et ce fut tout. La voiture emporta Madeleine.

Elle s'éloignait plus désillusionnée, plus navrée qu'auparavant. Le vaste hôtel, dont les magnificences l'avaient d'abord éblouie, lui paraissait froid et vide. Et qu'étaient le baron et la baronne? De braves gens, sans doute, mais remplis de préjugés ridicules, de manies surannées, dévots, méticuleux, et, dans leur désœuvrement, occupés de toute sorte de minuties, d'étiquette et d'insipides frivolités.

Que ferait-on d'elle en supposant qu'elle devînt jamais mademoiselle de Latour-Eymeric ou quelque chose d'approchant? Le matin, une demoiselle à diplôme la conduirait à la messe, puis lui apprendrait la grammaire, la littérature, la géographie, l'histoire. Le soir, mêmes

études : un petit monsieur guindé viendrait lui enseigner le dessin; un autre, la bouche en cœur et la pochette sous le bras, la danse! Celui-ci serait chargé sans doute de réformer complétement sa chorégraphie. A quatre heures, visites et promenades. Les exercices religieux prendraient le reste de son temps. On lui montretrerait comment il faut se tenir droite, baisser les yeux, répondre : Non, monsieur; oui, madame. — Se lever, marcher, s'asseoir, faire la révérence.

Il faudrait tout cela pour qu'elle devînt une demoiselle accomplie du grand monde, comme mademoiselle Emma de Clairefont.

Eh bien! il semblait à Madeleine que cette existence équivaudrait pour elle à la déportation dans une enceinte fortifiée, au milieu de gens redevenus sauvages à force de civilisation.

Telle était la disposition d'esprit où l'avait mise le prochain départ de Gilbert, qu'elle s'était dégoûtée même de ce monde de l'aristocratie nobiliaire, dont les splendeurs l'avaient jadis si souvent éblouie dans ses rêves.

Aussi, quoiqu'elle eût conscience de la mauvaise impression qu'elle avait dû faire, à cette dernière entrevue, sur madame la baronne de Latour-Eymeric, n'en éprouva-t-elle qu'un regret, celui d'avoir mécontenté une femme excellente, dont les vertus et la bonté avaient gagné son cœur.

Pendant les jours qui suivirent, Larapine manœuvra si habilement qu'il parvint à se faire remettre les trente mille francs de valeurs promis à madame Frippart, quinze mille francs en billets Salomon et quinze mille en espèces.

Après ce versement, il se trouva que l'heureux agent d'affaires avait pour environ cent mille francs de dépôts entre les mains.

Son revers de la médaille, c'était mademoiselle Françoise Aupoil.

VIII

LA FOLIE DU BARON DE TEUFFELMANN.

Le petit hôtel que venait d'acheter et de faire complétement restaurer le baron de Teuffelmann, était une ancienne *folie*, jadis construite en dehors de l'ancien octroi de Paris, avant que messieurs les fermiers généraux eussent élevé cette longue muraille, qui enveloppant la ville entière, cabarets et guinguettes, et coupant court à toute fraude, fut si longtemps, pour nos arrière-grands-pères, un objet de malédiction.

De là cette épigramme :

Ce mur murant Paris fait Paris murmurer.

Elle consistait en une toute petite maison, construite sur un terrain assez vaste, bien enveloppée d'ombre et de mystère, avec une grille et une porte dérobée sur l'avenue.

La principale entrée s'ouvrait au nord sur une rue peu fréquentée du voisinage.

C'était là que quelque grand seigneur de l'époque avait caché son *impure* (ancien style), alors que les impures se dérobaient encore aux regards.

Aujourd'hui les impures se cachent au premier endroit venu.

Dans cette construction, spécialement destinée au plaisir, tout avait été disposé en vue de recevoir, à certains jours, grande et joyeuse compagnie.

Vestibule à l'entrée, grand salon en face avec trois fenêtres donnant sur l'avenue; à droite, boudoir et vestiaire; à gauche, salle à manger; cuisine dans les sous-sols. Au second étage, les appartements.

Dans la cour, sur la rue, communs, écuries, remises.

Bien groupé, bien étudié, bien distribué, ce nid d'amour n'offrait au dehors, du côté de l'avenue, qu'un petit pavillon à deux étages, perdu entre deux allées de verdure.

En en renouvelant complétement le décor et le mobilier, le baron de Teuffelmann en avait conservé les dispositions principales.

Par une belle nuit de la fin d'août, vers deux heures du matin, il s'en échappait des bruits étranges : murmures de voix, éclats de rire, symphonies d'un nombreux orchestre assourdies par la distance; de vives lumières se tamisaient à travers les feuilles, çà et là on croyait apercevoir des ombres sur les pelouses le long des allées.

La fête donnée par le baron, sous prétexte de planter la crémaillère dans sa nouvelle folie, était dans toute sa splendeur.

A une heure, la salle à manger avait été ouverte pour pour la première moitié des invités; à deux heures, on avait renouvelé le service, et le reste des hôtes du baron était venu s'asseoir devant un plantureux ambigu, composé de viandes froides, de poissons, de pâtisseries, de gelées et de fruits de la saison.

Le décor de la pièce consistait en un lambris de chêne à filets d'or et à panneaux de faïence peinte dont les sujets avaient été empruntés à des tableaux d'Oudry, de Chardin et de Desportes. Au plafond, même lambris, avec moulures, lierres et tiercerons de formes renaissance; au fond de la salle, buffet monumental du même style, autour duquel se pressait en ce moment une livrée nombreuse. Cinq lustres, tout en verre de Bohême, et vingt candélabres en applique, versaient partout leur lumière sur les toilettes des convives et l'argenterie, les cristaux, les fleurs et la riche vaisselle, dont la table était chargée.

Au salon, le bal continuait; la mélodie rhythmée des polkas et des valses se mêlait au tumulte des verres et des fourchettes et aux détonations du vin de Champagne, qui éclataient par intervalles.

Il se faisait grand bruit dans la maison; mais toute cette symphonie bachique n'arrivaient que par bribes aux oreilles des passants attardés dans l'avenue et des sergents de ville qui y faisaient patrouille en marquant le pas, un œil ouvert et l'autre endormi.

Les premiers instants du réveillon avaient été paisibles. Après cinq heures de violent exercice on avait faim, on avait soif; on s'occupait avant tout de manger et de boire; mais bientôt la *furia francese* reprit le dessus et les gais propos s'échangèrent d'un bout de la table à l'autre.

— Messieurs, disait un individu à la parole précieuse, qui devait être un critique d'art et de littérature, si j'osais répéter un mot qu'un des hôtes de Voltaire à Ferney lui adressait pour solliciter l'honneur d'une audience, je dirais que monsieur le baron de Teuffelmann est dans sa maison des Champs-Elysées comme Jésus-Christ dans l'Eucharistie, qu'on le boit, on le mange et on ne le voit pas.

— Il me semble que pour un juif, fit observer une blonde Anglaise qui, avec toutes sortes de façons charmantes absorbait des quantités de comestibles incroyables, il s'offre sous des espèces assez appétissantes. Du jambon d'York! ajouta-t-elle en se tournant vers un domestique placé derrière elle.

— Demandez à la petite Madeleine, que j'aperçois là-bas, à l'autre bout de la table, murmura, implacable dans sa rancune, mademoiselle Léontine, cette lorette à qui madame Frippart avait refusé un canezou de guipure; elle pourra sans doute nous donner des nouvelles du baron.

— Non, répondit aigrement la forte Amanda, qui ne souffrait pas aisément qu'on parlât mal de Madeleine;

mais si vous voulez en avoir, ma chère, envoyez une dépêche télégraphique au baron.

— Léontine voir baron Teuffelmann, ajouta le petit marquis d'Orval, le même qui avait eu tant de plaisir avec ces dames aux courses de Longchamps.

Plumé en quelques jours, le marquis était allé trouver madame sa mère, et revenait se jeter dans la grande bataille des amours avec de nouvelles munitions et un peu plus d'expérience.

— Quand on pense, reprit le critique d'art, qu'après toutes les élégantes galanteries épistolaires du dix-huitième siècle, nous en sommes venus à ceci : — Léontine. voir. baron. Teuffelmann.

— Le temps, c'est de l'amour, dit Amanda, et l'amour, c'est de l'argent.

— Eh! que diable nous chantez-vous là, ma bonne? interrompit brusquement la Carlinière ; faites-nous grâce de vos aphorismes, ils sont infects. Parole d'honneur! je ne vous mènerai plus nulle part.

— Quelle mouche vous pique? demanda la lorette.

— C'est bien, restons-en là, repart le vicomte.

Placée à l'autre bout de la table, à côté de mademoiselle Rosalinde, sa nouvelle amie, Madeleine n'avait pas entendu ce qu'on disait d'elle. Au fait, elle était à cent lieues de penser au baron de Teuffelmann et à ce petit hôtel entre cour et jardin, dont il lui avait parlé au champ de courses.

Ce qui la préoccupait en ce moment, c'était l'attitude bizarre de certain individu, cravaté et ganté de blanc, qui semblait remplir l'office de maître d'hôtel. Ce particulier, qui veillait à tous les détails du service, ne la quittait pas du regard. Tournait-elle les yeux vers l'un des convives, il accourait auprès de ce dernier, examinait de quoi il pouvait manquer, s'empressait de lui verser à boire, de changer son assiette, de renouveler son couvert. Il ne se montrait pas moins obséquieux envers Madeleine elle-même. Sans qu'elle s'en doutât, il l'improvisait maîtresse de maison, il lui faisait faire les honneurs de la table. C'était mademoiselle Rosalinde qui avait remarqué les allures grotesques de cet homme.

— Connaissez-vous ce maître d'hôtel? avait-elle demandé à sa compagne.

— Non, avait répondu Madeleine.

— Voyez comme il vous observe.

— Que veut-il?

— Comme il cherche à deviner votre pensée.

— Tiens, c'est drôle.

— Est-ce que vous avez fait une conquête parmi les gens de la maison?

— Qui sait?

Et les deux espiègles s'amusaient à faire courir le monsieur en habit noir avec des éclats de rire sans fin.

Quant à lui, il allait et venait sans sourciller.

En ce moment, il s'éleva comme un bruit de tempête dans le salon. Les convives du premier souper s'impatientaient. Ils accusaient ceux du second de rester trop longtemps à table, et demandaient à grands cris le cotillon.

C'était le vicomte de la Carlinière qui devait le conduire ; c'était surtout à lui qu'on en voulait.

On répondait de la salle à manger ; on échangeait des provocations, des défis, des menaces. Les gens du salon se portèrent en foule à la porte de communication et menacèrent de donner assaut à la salle à manger.

La Carlinière se leva, prit deux de ses amis, plaça à leur portée un panier de vin de champagne, prit une bouteille et en débarrassa le bouchon de ses liens, en invitant ses amis à l'imiter.

Immédiatement tous braquèrent cette artillerie sur les assaillants et menacèrent de faire feu.

Le maître d'hôtel obséquieux s'approcha de Madeleine :

— Madame, lui dit-il à l'oreille, vais-je faire servir le café?

— Quand vous voudrez, mon garçon, quand vous voudrez, répondit la jeune fille.

Cependant l'attitude énergique de la Carlinière et de ses amis avait imposé aux assaillants. L'orchestre attaqua une valse et il y eut une accalmie.

— Qui a entendu parler, dit monsieur Krantz, un des hauts employés de la banque, du duel de Croustignac, rédacteur en chef du *Ratapoil*, avec monsieur le comte Baudruchard? On annonce que ce dernier a été grièvement blessé.

— A propos de quoi se sont-ils battus? demanda un second interlocuteur.

— Croustignac avait accusé le comte de battre sa femme.

— Sa propre femme?

— Oui.

— Eh bien! dit un jeune auditeur au conseil d'Etat, blond et rose, qu'on aurait pu prendre pour un collégien, est-ce que tout le monde n'a pas le droit et le devoir de battre un peu sa femme?

Vives réclamations autour de la table.

La question soulevée par la dernière brochure de monsieur Alexandre Dumas fils est aussi vieille que le monde.

— C'est, assure-t-on, un moyen de s'en faire aimer, fi-observer un économiste probablement de l'école de Malthus.

— Alors, vous prétendriez, monsieur, reprit Amanda, que les dames sont comme la viande fraîche...

Le vicomte de la Carlinière, toujours attentif aux incartades de sa maîtresse, fut prêt à s'émoustiller.

— Que plus on les tape, plus elles sont tendres, ajouta la lorette.

Cette comparaison, tirée du pot-au-feu, provoqua une hilarité générale.

Monsieur de la Carlinière s'apaisa.

— Il ne faudrait pourtant pas qu'on allât jusqu'à leur faire des *bleus*, poursuivit Madeleine. Que dirait un mari que sa femme viendrait embrasser avec un papillon de cabaret....

— Dites un papillon de ménage, mademoiselle Madeleine, fit observer le jeune auditeur blond et rose.

— Soit... avec un papillon de ménage qu'il lui aurait posé sur l'œil?

— Un papillon de ménage, joli, joli! ricana l'économiste.

— Je trouve inexacte l'expression dont on se sert, dit une jeune Tzigane, brune et superbe, qu'un Valaque avait amenée de son pays; c'est se battre avec sa femme, qu'il faudrait dire; car, si la femme est la plus forte, je ne vois pas pourquoi elle se condamnerait elle-même à porter toujours les coups.

— Mais alors, madame, c'est la guerre à outrance que vous introduisez dans le ménage, fit observer un jeune monsieur, récemment échappé au fouet des pères jésuites de Vaugirard.

— Non, dit le jeune marquis d'Orval, c'est la paix... à poings fermés.

Cependant une nouvelle attaque se préparait dans le salon contre les retardataires de la salle à manger. La Carlinière et ses amis accoururent. Contre leurs bouteilles de vin de Champagne, on s'était armé d'ombrelles, et l'on revenait à la charge avec un entrain formidable.

Le salon était plein de tumulte.

— Le cotillon ou la mort!

On n'entendait plus que ces paroles.

Le maître d'hôtel obséquieux s'approcha de nouveau de Madeleine.

— Il n'y a pas de temps à perdre, madame, reprit-il; servons le café. Je connais cela, c'est toujours ainsi que ça commence : ils vont tout casser.

— Qu'ils brisent tout s'ils veulent, répondit la jeune fille; ce n'est pas moi qui paye la casse.

Le maître d'hôtel se retira tout décontenancé.

— Une drôle de maîtresse de maison, murmura-t-il. Elle est jolie, je ne dis pas le contraire; mais mademoiselle Térésa était bien mieux. Ce n'est pas elle qui aurait laissé casser *son ménage*.

Cependant le vicomte et ses amis avaient fait feu de leurs trois bouteilles de champagne. Ils juraient qu'ils se défendraient jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé leurs munitions. Il y eut un moment d'hésitation parmi les cotillonneurs; le vicomte se hâta de parlementer et obtint un quart d'heure de répit.

— Servez le café ou je ne réponds plus de rien, dit-il en reprenant sa place.

Le maître d'hôtel s'empressa d'obéir. A l'heure convenue, toute la société se trouva réunie au salon, et le cotillon commença.

Salon pompadour, blanc et or, avec des bergerades au-dessus des portes et deux paysages genre Watteau dans les panneaux qui faisaient face aux fenêtres, une *Escarpolette* et un *Déjeuner sur l'herbe;* au plafond, un ciel où trois ou quatre Amours voltigeaient parmi des nuages. A droite et à gauche, deux rosaces se faisaient pendant et soutenaient deux grands lustres chargés de cristaux à facettes, dont la neige lumineuse scintillait aux reflets d'innombrables bougies.

Avec sa garniture de jaspe-onyx, une pendule rocaille et deux énormes candélabres, la cheminée étincelait.

Cette décoration était d'un luxe tout moderne, c'est-à-dire vulgaire : du clinquant, des oripeaux, de la pacotille.

Vingt à trente siéges de formes et de couleurs diverses avaient été disposés en ellipse au milieu du salon.

Tous les acteurs du cotillon, que devait conduire la Carlinière, y avaient pris place.

Le reste des invités faisaient tapisserie aux angles de la pièce.

Le vicomte apparut au milieu du cercle et salua les danseurs.

Il était vêtu d'un pantalon collant fendu sous le jarrêt, en dehors, et d'un habit de coupe anglaise; son gilet blanc, collé sur sa poitrine, était ouvert jusqu'au nombril, ce qui était alors le suprême de la fashion.

Il alla prendre une dame, — c'était mademoiselle Rosalinde, — et se tournant vers l'orchestre :

— Une redowa pour commencer, dit-il.

Et il exécuta pendant quelques minutes cette série de *glissés*, de *coupés-dessous*, de valses à deux temps, de balancés et de poursuites, qui composent une de ces danses de caractère les plus originales et les plus gracieuses que nous ayons empruntées à la chorégraphie du Nord. Cela fait, il offrit la main à sa dame et la promena le long des fauteuils. Ce fut ainsi qu'il fit sa *présentation*.

Laissant ensuite sa dame au milieu du salon, il alla choisir deux cavaliers, avec lesquels il vint former un rond autour d'elle en lui tournant le dos. La dame choisit un des danseurs et se mit à valser avec lui. Pour se consoler, les deux cavaliers délaissés valsèrent ensemble. C'est une des premières figures du cotillon-valse : le *rond coupé*.

D'autres figures succédèrent qui, comme la précédente, ne sont que de simples exercices chorégraphiques : le *nœud et le mouchoir*, les *fleurs*, les *chaises*, les *dames assises*, le *triangle*. En coryphée habile, le vicomte graduait ses exercices non-seulement en raison des difficultés qu'ils présentent, mais encore en tenant compte de l'attrait qu'ils pouvaient offrir à des couples que l'ivresse du plaisir commençait à gagner.

La série des folles figures commence par le *cavalier trompé*.

Le cavalier conducteur va chercher quatre dames, qu'il place aux quatre coins du salon; puis, avec cinq autres cavaliers, il forme un rond dont sa dame occupe le milieu. On tourne rapidement à gauche; à un signal donné, débandade subite. La dame du milieu choisit un cavalier; les autres cavaliers se précipitent vers les dames placées aux angles, tous les couples se mettent à valser; mais il reste un sixième cavalier, qui, n'ayant pu avoir de dame, regagne piteusement son fauteuil.

Le *bonnet de coton* et l'*écharpe*. — Le *bonnet de coton* est d'invention toute moderne, autrefois on se servait d'un chapeau.

La figure du *bonnet de coton* et de l'*écharpe* était le triomphe du vicomte.

Entre autres transformations très-applaudies qu'il lui avait fait subir, il y avait substitué le quadrille français à la valse; voici à peu près de quelle façon :

Il alla chercher huit cavaliers et huit dames, qui vinrent en valsant former deux groupes à quelque distance l'un de l'autre. Le premier groupe de sept cavaliers fit une ronde autour de la dame à laquelle le vicomte avait remis le bonnet de coton; le deuxième groupe de sept dames exécuta la même figure autour du cavalier auquel le vicomte avait remis l'écharpe.

Le cavalier était le jeune marquis d'Orval; la dame, mademoiselle Rosalinde.

Le vicomte était resté seul pour commander la manœuvre.

Pendant que les deux rondes évoluaient, le marquis jeta l'écharpe à Madeleine, et Rosalinde, au bonnet de coton de laquelle chacun cherchait à se dérober, parvint à en coiffer l'économiste malthusien, qui était d'avis qu'on battît les femmes.

— Formez deux quadrilles! cria la Carlinière.

Les deux quadrilles se formèrent : dans l'un, l'économiste; dans l'autre, Madeleine.

— Été! commanda la Carlinière.

Les quadrilles exécutèrent un été, en avant deux, traversés, retours et balancés, répétés par chacun des deux couples qui se faisaient vis-à-vis.

— Pastourelle! ajouta le vicomte.

Deux en avant trois de deux dames et un cavalier, et de deux cavaliers et une dame, suivis de deux cavaliers seuls; les derniers cavaliers seuls, par la dame à l'écharpe et le monsieur au bonnet de coton.

Inutile de dire que les deux derniers cavaliers seuls eurent un succès prodigieux. Celui de l'économiste au bonnet de coton excita un fou-rire; les quolibets pleuvaient sur lui; on applaudissait, on trépignait. Celui de Madeleine, un adorable petit cancan, bien dessiné et d'un rhythme leste et bien cadencé, eût l'honneur d'être bissé.

A la fin de la figure, tonnerre d'applaudissements.

Au moment où le bruit commençait à s'apaiser, on entendit ces mots en sourdine : « Prafo! prafo! » accompagnés d'un bruit de canne sur le parquet.

Tout le monde se retourna, et qui aperçut on sur le seuil de la porte? Le baron de Teuffelmann.

IX

LA FIN DU COTILLON.

Après le *coussin mobile*, autre figure très-amusante, la Carlinière, comme un premier rôle qui, son grand morceau fini, cède la place à une doublure, remit le commandement du cotillon au marquis d'Orval. Restaient à exécuter l'*allée tournante* et le *rond final*.

On conçoit quel désordre devait régner en ce moment dans le salon parmi tous ces couples de jeunes gens et de jeunes femmes qui, depuis six à sept heures, polkaient, valsaient, cotillonnaient ensemble, et s'étaient si souvent pris, quittés, repris. Les figures du sexe fort, de celui qui prétend au droit divin de battre l'autre, s'empour-

praient comme des roses trémières au-dessus de leurs cravates et de leurs gilets blancs ; les yeux des femmes étincelaient sous leurs paupières cerclées de bistre. Plus de rouge, plus de poudre de riz sur les visages ; les toilettes étaient fripées, les chevelures se déroulaient; les fleurs, les nœuds de faye blancs, roses, amaranthes, jonchaient le sol. Si les lumières se fussent éteintes tout à coup et qu'un rayon du jour eût pu pénétrer dans le salon, quelle métamorphose spectrale!

Les dernières figures du cotillon furent peu suivies, la fatigue avait gagné tout le monde; on se dispersait peu à peu dans le jardin pour y reposer ses yeux à la douce lumière de la lune, argentant l'ombre des massifs, et aspirer l'air frais.

Le vicomte vint offrir le bras à Madeleine pour l'y conduire; dans le vestibule, ils recontrèrent le baron de Teuffelmann, qui les salua.

— Ponsoir, matemoiselle Mateleine, dit-il. Oh! très-pien, atmiraple, la gavalier seul. Ficomte, fus nafez bas fotre bareil pur gontuire le gotillon.

Tous les trois descendirent au jardin et s'assirent.

La Carlinière, ayant aperçu quelques amis, alla près d'eux, alluma un cigare et se mit à causer.

— Et la petite Madeleine? lui demanda en souriant l'économiste que mademoiselle Rosalinde avait coiffé du bonnet de coton.

— Chut! répondit le vicomte.

Il montra aux jeunes gens Madeleine, qui rentrait dans l'hôtel au bras du financier.

L'économiste pirouetta sur le talon.

— Une bonne maison à fréquenter, dit-il. Cette petite grue saura-t-elle se faire une vie ?

— Enragée, très-cher. Elle ruinera Teuffelmann, s'il veut se laisser faire. C'est moi qui l'ai formée.

— Comme on élève les femmes, elles ruinent les autres, murmura gravement le disciple de Malthus.

Quant à Madeleine, elle était sans défiance. En somme, la conversation qu'elle avait eue avec le baron sur l'hippodrome de Longchamps ne différait pas d'une foule d'autres qu'on lui tenait tous les jours; elle ne l'avait pas prise au sérieux, et si sa mère lui avait recommandé d'être aimable envers monsieur de Teuffelmann, elle ne pensait pas que sa tolérance pour les sottises de ce vieillard difforme pût excéder les bornes d'une indulgente politesse. Enfin, elle était entourée d'amis; elle avait Amanda, Rosalinde, la Carlinière, le marquis d'Orval, auprès d'elle. Le soupçon d'un péril ne lui vint pas même à la pensée.

Cependant le bruit de l'orchestre avait cessé, les lumières s'éteignaient une à une, peu à peu l'hôtel devenait désert; on entendait rouler au dehors les voitures qui emportaient les invités.

Dans le vestibule de l'hôtel, le baron de Teuffelmann s'était arrêté et faisait remarquer à sa compagne deux grandes lanternes chinoises qui l'éclairaient.

— Quelle est cette matière d'un rouge éclatant et toute couverte de fines ciselures dont sont faits ces jolis meubles? demanda la jeune fille.

— Tu laque de Pékin, répondit le baron. Les montures, les dessins en dransparence qui les técorent et les houppes de soie qui y sont appentues, tout est ginois. Ce sont de féritables chefs-d'œuvre.

— Et ce tapis? reprit curieusement Madeleine en montrant l'étoffe aux capricieuses arabesques, bordée d'un entrelacs jaune-paille sur fond violet, qui se déroulait sur la rampe de l'escalier.

— Te la moquette de Smyrne, repartit Teuffelmann. Ah! foici là-haut, sur le palier du bremier étache, une lampe de mosquée comme il n'y en a peut-être bas une audre dans tut Paris.

Il monta quelques marches en invitant Madeleine à le suivre.

— Vous n'afez pas fisité les abbartements t'en haut, mademoiselle : charmants, rafissants, continua-t-il. On y a choué cette nuit un cheu t'enfer.

Il ouvrit une porte et introduisit la jeune fille dans une chambre à coucher meublée tout entière de chinoiseries admirables : lit, cabinet, étagère, soieries, brocarts, mousselines, bronzes, porcelaines, avec une foule de ces menus objets en laque, en émail, en jaspe, en ivoire, que les habitants du céleste-empire ont coutume de porter à leur ceinture... afin d'attirer les regards du beau sexe, toujours curieux de futilités, sur les énormes contours de leur abdomen.

La pièce était éclairée par deux dragons de bronze à sept pattes, faisant office de candélabres, — tout ce qu'il y avait de plus impérial; — mais on n'y apercevait aucune table ni de lansquenet, ni d'écarté, ni de bouillotte.

— Vraiment, monsieur, dit Madeleine, vous avez rassemblé ici toute sorte de choses infiniment rares et précieuses.

— Fus trufez? répondit le baron.

— Comment avez-vous fait pour collectionner tout cela ?

— Tu temps, tu goût, de l'archent, et puis encore....

— Quoi donc ?

— Le tésir de fus être acréaple. Voilà ce qu'il a fallu pour réunir toutes ces merfeilles.

— Ah! oui, répliqua la jeune fille avec un accent de vive surprise.

— Fus sufenez-fus, Mateleine, de ce que che fus tisais une après-midi, à l'une tes courses du brintemps ?

— En effet, monsieur, je me le rappelle maintenant.

— Que che fus aime, que che ferais tes folies pur fus blaire.

Monsieur de Teuffelmann cherchait à s'emparer de la main de sa compagne. Elle le repoussa doucement.

— Et ce sont là les folies ? reprit-elle.

— Fui, cer anche. Cet hôtel, le mopilier, les tomestiques, les foitures, tout cela a été acheté pur vous, tout cela fus abbartient. Cette fête, che l'ai donnée pur fus ; fus en étiez la reine.

— Sans m'en douter, monsieur, croyez-le bien.

— Oh! sans fus en tuter, murmura le baron. Compien t'archent fus taut-il par mois? six mille vrancs fingt mille vrancs?

— Vingt mille francs! Mais, à ce prix, je vous ruinerais.

— Me ruiner! répéta monsieur de Teuffelmann en haussant les épaules.

— Et ceux qui m'ont conduite ici savaient-ils pour qui et pourquoi vous donniez cette fête?

— J'ai séduit tous ceux qui fus entourent, ma cholie Mateleine.

— Ma mère aussi?

— Fotre mère aussi. Ch'ai tout fait, tut osé pur fus attirer à moi.

Ses révoltes, ses colères, ses dépits contre Gilbert et le maestro Fiorentini, ses coupables équipées avec des femmes perdues, et surtout le mépris qu'elle avait fait des conseils de l'excellente madame de Latour-Eymeric, toutes les imprudences par lesquelles elle s'était compromise, les fautes qui l'avaient menée droit au déshonneur, lui revinrent en ce moment à la mémoire.

Elle s'accusait d'avoir provoqué l'atroce injure dont elle était victime, de s'être rendue par ses témérités, par ses folles audaces, la risée de cette foule de gandins et de gandines qui étaient accourus ce soir-là pour applaudir à sa défaite.

Elle éprouvait un amer et profond repentir, car, malgré ses erreurs, qui étaient le fait de sa vanité, de son inexpérience, c'était une pure et noble fille que Madeleine.

Etait-il possible qu'elle eût donné à ce vieillard imbécile et pervers qu'elle avait devant elle le droit de la prendre... pour une grisette qui cherche à se faire entretenir?

Ah ! si Gilbert, si Fiorentini, si madame de Latour-Eymeric, si son père, son véritable père, pouvaient la voir se débattant dans l'ignoble embûche où elle s'était fourvoyée... quelle honte !

— Mais j'aurai mon tour, j'aurai mon tour, pensait-elle.

Et elle regardait le baron de son œil brun, où l'indignation allumait des scintillements de feu.

— Fu ne me répondez pas, chère atorée, poursuivit Teuffelmann.

— J'apprends trop de choses en vous écoutant, monsieur, pour vouloir vous interrompre, répondit Madeleine; allez, allez toujours !

Le voix du baron s'abaissait peu à peu au ton de la plus humble prière.

— Fus acceptez mes offres, n'est-ce pas? Fus resterez ici, afec moi; fus y serez riche, heureuse; vous n'aurez que des objets d'art et des bijoux sous fos pelles betites mains; sur votre corps charmant, que de la batiste, des dentelles, de la soie, des cachemires.

Il se dirigea vers la porte et voulut la fermer.

— Que faites-vous? demanda dédaigneusement la jeune fille.

Le baron s'arrêta.

Le faciès aux reflets jaunes et l'œil gris-bleu du vieux forgeur d'or s'étaient allumés comme, il y avait trois mois, aux courses de Longchamps, quand il avait produit sur Madeleine une impression si bizarre.

— Oh ! vous n'afez rien à graindre, murmura-t-il avec égarement.

— Rien, en effet, car, pour me défendre, il suffit d'une personne.

Le baron regarda autour de lui, comme pour voir si quelqu'un ne s'était pas glissé après eux dans la chambre.

— Moi, monsieur, moi seule, ajouta Madeleine, répondant à sa pensée.

— Tus fos tésirs, che les préfiendrai; tutes fos fantaisies, che les contenterai. Fus serez la femme la plus riche, la plus atulée, la plus enviée de Paris. Eh pien ! fus ne dites rien, ma pien-aimée?

La jeune fille avait entr'ouvert la porte et, se penchant vers Teuffelmann, de sa voix la plus vibrante, de açon à être entendue partout dans le vestibule :

— Je dis que vous êtes un misérable, monsieur le baron, s'écria-t-elle, plus ridicule encore qu'infâme.

A ces mots, Teuffelmann se redressa, chancela et porta convulsivement les deux mains à son front. Un spasme de surprise et de douleur lui monta de la poitrine aux lèvres; son visage devint pourpre, puis livide. Madeleine crut qu'il allait tomber sur le parquet, foudroyé.

— Point te pruit, point te pruit, murmurait-il par saccades.

— Non, monsieur, répliqua violemment Madeleine; seulement, il fallait que les gens qui m'ont conduite dans ce mauvais lieu sussent comment j'en suis sortie.

— Oh ! ne fus en allez bas, chère enfant, che fus en supplie, ajouta le baron d'une voix presque éteinte.

Mais, sans l'entendre, la jeune fille descendit l'escalier, traversa le vestibule, prit au vestiaire sa sortie de bal, dont elle ramena le capuchon sur sa tête, et gagna précipitamment la rue.

Elle s'arrêta à quelque distance. Que devenir? où se réfugier? Chez sa mère? Oh! non, non, jamais; plus rien de commun entre elle et cette femme dénaturée... Chez monsieur de Latour-Eymeric? Mais que d'explications, que de reproches et que de honte! Après cette soirée de danses, de réveillon, presque d'orgie, le sein encore palpitant d'une sorte de folle ivresse, de terreur, de colère, comment oserait-elle se présenter devant ces honnêtes gens? Comment dire à monsieur de Latour-Eymeric : Voilà votre fille, la reconnaissez-vous?

Chez Gilbert? Mais Gilbert ne pouvait pas la recevoir. Gilbert ! un protecteur de vingt ans !

Et elle marchait rapidement en frôlant les maisons. Mon Dieu ! qu'allait-elle devenir?

La lune s'était couchée, la nuit était devenue sombre; c'était le moment où il se fait dans Paris un grand silence, vers trois heures du matin. Devant Madeleine, rien que la rue sans bornes, les becs de gaz enveloppés de brouillard, et deux rangées de murailles noires qui se perdaient dans la nuit.

Elle avait froid, elle avait peur.

Un homme en blouse semblait la suivre. Elle hâta le pas, il le hâta comme elle; elle traversa la rue, il la traversa; alors elle se mit à courir, mais il allait plus vite qu'elle. Bientôt il l'eut rejointe.

— Cré coquin ! disait-il, comme vous trottinez, la petite mère ! rien que ça de jarret !

A cette voix, la jeune fille s'arrêta... dans l'angle d'une porte cochère.

L'inconnu s'approcha d'elle. Elle avait rejeté son capuchon en arrière.

— Madeleine ! s'écria-t-il. A cette heure, en toilette de bal ! Eh bien, voilà du propre ! D'où venez-vous, mademoiselle?

— César, lui demanda la jeune fille, vaux-tu encore quelque chose?

— Pas grand'chose... quand j'ai soif, répondit le voyou. Le malheur, c'est que j'ai presque toujours soif.

— As-tu encore un peu de cœur?

— Le cœur, ça ne fait jamais défaut, c'est la *bille* (l'argent) qui manque.

— Je suis ta sœur, n'est-ce pas?

— Oui, quant à cela, c'est vrai.

— On m'a menée dans un guet-apens.

— Ah bah ! et qui cela, pauvrette? Est-ce le petit blond, est-ce le grand brun? Est-ce le monsieur respectable... tu sais bien, celui des courses? Dieu ! qu'il était laid !

— Celui-là même.

— Ça ne m'étonne pas. Il m'a toujours fait l'effet d'un vieux monteur de coups... et pingre ! mais cossu ! très-cossu !

— Je me suis échappée.

— Alors, c'est que ça n'a pas pu s'arranger?

— Oh ! César, peux-tu me dire des choses pareilles !

— Quoi que c'est?

— A une sœur !

— Eh bien ! puisque tu l'as envoyé *à l'ours*, c'est bien que ça n'a pas pu s'arranger.

— Tu es un misérable. Il n'y a rien de bon à tirer de toi.

— Enfin !... quoique tu veux?

— Peux-tu me trouver une voiture?

— A cette heure !... As-tu du *quibus*, d'abord?

Madeleine lui glissa une petite pièce d'or dans la main.

— Tiens, dit César à la vue d'un milord de forme ancienne qui arrivait au grand trot, voilà précisément un *sapin* qui est en maraude. C'est notre affaire, attends un peu.

Il hêla le cocher, qui vint ranger son milord le long du trottoir.

La jeune fille y monta plus morte que vive, César en *lapin*, c'est-a-dire à gauche du cocher.

— Faubourg Montmartre, dit Madeleine.

— En passant par les halles, ajouta César.

Le milord partit.

Madeleine se reposait de ses fatigues, de ses terreurs. Elle était sous la protection de quelqu'un, d'un misérable sans doute, mais enfin d'un homme qui était son frère.

Tout alla bien jusqu'aux halles; mais là César sauta lestement à bas du milord et se mit à courir à travers les tas de légumes qu'on déchargeait partout sur le pavé des rues... jusqu'à ce qu'il eût trouvé un marchand de vins à sa convenance, où il s'attabla pour y boire sa pièce de cent sous.

Après un quart d'heure d'attente, le milord repartit seul et ne tarda pas à se perdre dans l'obscurité.

Monsieur de la Carlinière venait d'être nommé deuxième attaché d'ambassade.

Il déjeunait au café Anglais avec deux de ses amis pour fêter cet heureux événement.

Trois autres jeunes gens entrèrent. Deux d'entre eux s'assirent négligemment devant une table, le troisième s'approcha du premier groupe.

— Monsieur de la Carlinière? demanda-t-il.

— C'est moi, dit l'ex-jeune de langues.

— Eh bien! monsieur, vous êtes un coquin. Vous servez de proxénète à un vieux libertin connu de tout Paris, monsieur le baron de Teuffelmann. Avant-hier, vous avez essayé de faire tomber entre ses mains une jeune fille qui est ma fiancée.

— Qui cela?

— Mademoiselle Madeleine...

— Frippart. Ah! s'écria le vicomte en ricanant...

Mais, au meme instant, il reçut un soufflet.

Il se leva furieux pour se jeter sur son agresseur; mais celui-ci rompit d'une semelle, et lui montrant sa canne:

— Je t'avertis, gredin, reprit-il, que si tu fais un pas en avant, tu vas être rossé d'importance.

Ceci s'était passé avec la rapidité de l'éclair. Les convives du vicomte s'étaient levés, les garçons accouraient.

— Vous agissez mal, monsieur, dit un des amis de la Carlinière. On ne s'explique pas de la sorte.

— Avec un vaurien pareil, si. Maintenant à vous, messieurs, je suis prêt à donner toutes les explications désirables.

— Qui êtes vous?

— Gilbert Valcombe, artiste peintre, depuis quelques jours grand prix de Rome.

— C'est bien, monsieur.

— Et si monsieur de la Carlinière exige davantage pour me demander raison du soufflet qu'il a reçu...

— Non, non, interrompit le vicomte.

— Je lui dirai qu'à l'école, où l'on n'étale pas ses titres, je suis Gilbert Valcombe; mais qu'ailleurs je me nomme le comte Gilbert de Valcombe.

— Votre seule qualité d'élève de l'Ecole des beaux-arts suffit, monsieur, répliquèrent poliment les jeunes gens.

— Voici mes deux témoins, ajouta Gilbert en montrant ses amis. Je vous laisse avec eux. Veuillez vous entendre ensemble. Je désirerais que cette petite affaire fût vidée aujourd'hui même; quant aux armes, j'accepte celles que monsieur de la Carlinière choisira. Dans un quart d'heure je reviendrai.

— Nous serons prêts, dix l'ex-jeune de langues.

Vers quatre heures, deux voitures vinrent s'arrêter près des fortifications, non loin de l'ancien moulin de la Galette, rive gauche. Sept personnes en sortirent, Gilbert, La Carlinière, leurs témoins et un docteur.

Tous descendirent dans le fossé. Les témoins choisirent le terrain de combat et le mesurèrent.

Le duel devait avoir lieu au pistolet, à vingt-cinq pas, chacun des deux adversaires ayant la faculté d'avancer de cinq pas.

Ils pouvaient tirer à volonté, mais dans un espace de temps qui, à partir du premier coup de feu, ne devait pas excéder trois minutes.

On les plaça et l'un des témoins dit:

— Allez, messieurs.

La Carlinière fit ses cinq pas, tira et manqua l'artiste.

Celui-ci, sans changer de place, fit feu à son tour, si malheureusement pour son adversaire, qu'il lui creva l'œil droit.

Borgne! et il venait d'être choisi pour représenter l'élégance et la galanterie françaises à l'étranger. Quelle atroce ironie du sort!

Ce jour-là même, Léon Larapine avait annoncé à son principal clerc qu'il allait pour quelques jours en villégiature.

Il régla son échéance de la fin du mois et donna son adresse pour qu'on pût lui écrire, s'il arrivait quelque chose de nouveau.

Tout fut mis en ordre chez lui, afin que pendant une semaine on ne remarquât point son absence.

Cela fait, il partit pour l'Amérique, laissant là mademoiselle Françoise Aupoil, mais emportant sa caisse.

X

UNE REPRÉSENTATION A L'OPÉRA.

Trois ans se sont écoulés.

C'était à la rentrée des vacances, vers le milieu d'octobre, quand la fashion revient des eaux, des bains de mer, de ses châteaux, qui ne sont la plupart du temps que des châteaux en Espagne, et de ces lointains voyages aux Pyrénées, en Italie, en Ecosse, en Allemagne, en Suisse, que beaucoup de gens trouvent moyen d'accomplir, sans perdre de vue les bords de la Seine et de la Marne.

Grande fête à l'Opéra pour les débuts d'une jeune diva qui, après d'éclatants succès à Florence, à Rome, à Venise, venait demander au public parisien la consécration de son talent.

Tout ce qui dans la capitale fait profession de dilettantisme était en émoi. La signora Ghiberti n'était pas une étrangère, disait-on; un galant mystère enveloppait sa naissance. Elle appartenait, sous un certain rapport, à la haute aristocratie du faubourg Saint-Germain; à son passé, se rattachait certaine aventure qui jadis avait fait scandale. Elle avait vingt ans, une voix incomparable, une méthode excellente; de plus, elle était admirablement belle et devait être un jour fort riche. Il n'en fallait certes pas tant pour affoler les cinq ou six mille gobe-mouches qui s'intitulent *tout Paris*.

Tout Paris était donc accouru à l'Opéra.

On jouait la *Favorite*.

On n'avait ouvert les bureaux que pour la forme. Depuis trois jours, loges, stalles, fauteuils, tout était loué; les plus humbles places faisaient prime.

A huit heures, la salle présentait un aspect féerique. Partout, aux feux du lustre, à la lumière des girandoles, de frais visages, des épaules nues, des diamants, des fleurs, de la soie et des dentelles: tout un olympe de jolies femmes qui s'étageait en triple couronne, et sur lequel, des profondeurs de l'orchestre encombré d'habits noirs, le sexe laid braquait ses binocles.

On se saluait de loge à loge, on se rendait visite. Avant les fanfares de l'orchestre, le frôlement des éventails, les froufrous de la soie, le murmure des conversations, le bruit des portes qu'on ouvre et qu'on referme discrètement.

A un moment, il y eut une certaine émotion dans la salle. On disait partout. C'est elle.

Une jeune femme venait de se montrer à l'avant-scène du rez-de-chaussée, à droite. Elle s'était penchée en avant, les deux mains appuyées sur le rebord de la loge, et avait parcouru la salle d'un œil curieux. Un vieux monsieur l'accompagnait. Ce dernier s'assit, le dos tourné aux spectateurs; quant à la jeune femme, elle ne tarda pas à disparaître.

La Ghiberti avait trop l'expérience du théâtre pour ne pas comprendre qu'une influence ennemie ou peut-être simplement jalouse se trahissait partout dans la façon dont on avait organisé son début.

C'était d'abord la *Favorite*, qui semblait ne pas con-

venir à sa voix ; elle avait des notes de soprano magnifiques, et on lui imposait un rôle, à proprement parler, de mezzo-soprano, qui se maintient presque toujours dans les régions moyennes du clavier. Il y a même dans ce rôle des notes de contralto, auxquelles on devait penser qu'elle ne pourrait jamais atteindre.

En outre, on ne lui avait guère donné que des doublures pour auxiliaires. Or, l'œuvre de Donizetti abonde en morceaux d'harmonie fort compliqués, où les parties vocales ont besoin de s'observer, de se soutenir entre elles et d'agir avec un grand ensemble.

Les voix paresseuses, hésitantes, gênent l'essor des autres, leur donnent mal la réplique, ralentissent à chaque instant ou précipitent mal à propos la mesure. Ce n'est pas chose facile à mener, dans ces conditions, qu'un quintette avec chœurs, comme ceux qui tiennent presque tous les finals.

Cependant la Ghiberti n'avait fait aucune observation quand on lui avait présenté le programme de son début. Elle avait demandé trois répétitions et une répétition générale qu'on lui avait accordées. En somme, ne trouvant pas trop de mauvais vouloir parmi ses nouveaux camarades, elle parut satisfaite.

Elle savait que les débuts sont des épreuves qu'il faut subir telles qu'on les impose.

Après tout avec du talent on s'en tire toujours bien... ou presque toujours.

Mais elle avait beaucoup travaillé, beaucoup étudié son rôle pendant ces derniers temps. Elle habitait, avec un vieillard et deux domestiques, un petit rez-de-chaussée aux alentours du palais de l'Elysée, d'une heure à deux, la jolie recluse recevait ses visites. Tout le reste du temps on l'entendait chanter à demi-voix avec un violon, celui du vieillard probablement, qui l'accompagnait en sourdine. Cela formait comme une mélodie lointaine et voilée, où il y avait des éclats tantôt dans les notes aiguës, et tantôt artistement modulés dans les registres les plus graves du contralto.

Le dimanche, deux personnes âgées, un monsieur et une dame, venaient chercher la Ghiberti dans leur voiture, et son absence durait jusqu'au lendemain matin. A neuf heures précises, on la ramenait.

Du reste personne, même à l'Opéra, ne connaissait précisément ni le timbre, ni la portée, ni l'étendue de sa voix. Aux répétitions, elle réservait ses moyens, se contentant de tracer légèrement le dessin de son rôle pour en bien saisir les rapports et les harmonies. Jusqu'au moment où elle apparaîtra, transfigurée, aux feux de la rampe, une débutante doit s'envelopper de mystère. Tant qu'elle n'est pas devenue une grande artiste, son principal attrait, c'est l'inconnu.

L'orchestre attaqua l'ouverture de la *Favorite* au milieu de l'inattention générale. On laissa passer également inaperçues les premières scènes du premier acte.

Les conversations continuaient, les loges achevaient de se garnir. Mais, à l'entrée de Léonor, une sorte de commotion électrique parcourut la salle, et il se fit un grand silence.

La Ghiberti n'avait eu garde de s'embarrasser d'un lourd costume espagnol du quinzième siècle. Elle portait une robe de cachemire blanc parfilé d'or, avec plastron ; traîne et crevés de satin également blanc. Ses bras et ses épaules étaient à-demi nus ; dans ses cheveux chatain-clair, dont les boucles retombaient à profusion, point d'oripeaux, point de fleurs ; rien qu'un simple petit croissant renversé en forme de diadème, selon la mode de l'époque. Il est vrai que le croissant était de rubis et de saphirs montés sur argent, comme ceinture qui serrait la taille de la diva et retombait par-devant jusque sur ses pieds.

Sous ce costume, la Ghiberti était admirable de formes, de taille, d'attitude ; sa fraîche jeunesse, mûrie par le travail et les voyages, brillait de tout son éclat. On admirait sa jolie tête, ses traits fins, les contours délicats de son cou et de ses épaules ; mille binocles braqués sur elle cherchaient à saisir les éclairs que lançait son œil brun.

On chuchottait et on attendait ; mais elle, sans chercher à s'emparer tout à coup de son public, se contenta de dire son premier duo,

Mon idole, Dieu t'envoie,

avec beaucoup d'âme, en faisant valoir la sonorité de son organe et les perfections de sa méthode.

On se sentait en présence d'une grande artiste ; mais encore fallait-il qu'elle se montrât, qu'elle fît voir pourquoi et comment elle était grande artiste. On se réservait ; puis les chevaliers du lustre, qui sont de rusés diplomates, n'avaient pas encore donné.

Or, quoi qu'on en dise et dans quelque théâtre que ce soit, le public, le vrai public, celui des parfaits ignorants et des parfaits imbéciles, voudra toujours, avan de siffler ou d'applaudir, savoir ce que pense la claque.

Ainsi passa le premier acte.

Au second, le duo

Ainsi donc on raconte

fut accueilli avec faveur, surtout dans ce passage :

O mon amour, ô chaste flamme...

où la poésie fait du moins honneur à la musique.

Dans les quintetti avec chœurs, qui encombrent cette partie de l'œuvre, l'excellente tenue de la débutante fut remarquée ; elle eut çà et là des éclairs, des cris de passion et de douleur. Mais cela ne suffisait pas pour enlever la salle.

Et la claque se taisait toujours.

C'était au grand air du troisième acte,

O mon Fernand ! tous les biens de la terre...

qu'on attendait la Ghiberti.

Elle aussi sans doute attendait là son public.

En effet, jusqu'alors contenue et presque timide, elle se transforma tout à coup. Sa figure s'anima, sa voix prit des inflexions tendres et passionnées ; elle priait, elle suppliait, avec une admirable éloquence. Il s'était fait un silence absolu dans la salle ; on écoutait, on ne voulait rien perdre des simples et touchantes mélodies que laissaient échapper les lèvres de l'artiste. Mais quand, à ces mots :

Venez, cruels ! qui vous arrête ?

elle éclata tout à coup en sanglots, la salle entière s'émut ; les bravos retentirent ; à chacun de ses élans, de ses cris de désespoir et de prière, on se mit à répondre par des salves d'applaudissements. On lui laissait à peine le temps d'achever ses phrases :

Venez tous, c'est une fête ;
De bouquets parez l'autel...

on l'interrompait pour applaudir.

Et jetez le voile noir
Sur la triste fiancée
Qui, maudite et repoussée,
Sera morte avant ce soir...

on l'interrompait encore.

Il y eut trois salves de hourras à la fin du morceau, on le bissait, et, après la reprise, la scène se trouva jonchée de bouquets.

A partir de ce moment, le succès de la diva ne fit que

grandir, et, à la scène XII, la grande scène de l'outrage, quand Léonor, conduite par le roi, apparut sous des ornements hispano-arabes comme on n'en connaissait point dans les traditions de l'Opéra, l'enthousiasme ne connut plus de bornes.

Qui les avait dessinés? Quelqu'un de ces jeunes peintres, si curieux d'archéologie, si persévérants chercheurs de vieux monuments et d'anciens usages, qui ont fait école depuis quelques années, et dont un Belge, monsieur Alma-Tadema, paraît être le chef.

La Ghiberti était coiffée d'une sorte de mitre de fin lin, en forme de corne, comme celle des doges de Venise et de Gênes, et tout enjolivée de broderies et de dentelles. C'est le *surmâ* des Arabes, une coiffure solennelle et bizarre que l'on retrouve dans tous les pays de l'ancienne domination byzantine, dans toutes les stations maritimes où les Grecs du Bas-Empire ont porté leur commerce, sur les côtes mêmes de l'Océan, notamment en Bretagne, à Douarnenez, dans le pays de Caux et jusqu'en Suède.

Sa tunique, un peu traînante, était de ce vert clair que les porcelainiers connaissent sous le nom de *vert Savy*, et on avait dessiné pour elle une chlamyde quadrillée, or et rouge, qui rappelait le décor des faïences hispano-arabes à reflets métalliques.

Cette éblouissante toilette d'une jolie femme qui venait ainsi se faire outrager dans ses plus beaux atours, avec huit cent mille francs de diamants en guise de rivière, de bracelets et de girandoles, cette apparition féerique et inattendue souleva la salle. L'enthousiasme s'accrut encore pendant le final du troisième acte. C'est une quintette avec chœurs que la Ghiberti mena avec la bravoure d'une actrice consommée. Au souffle de son inspiration, ses camarades s'étaient animés, les doublures devenaient premiers rôles : Fernand était superbe, Balhazar se surpassait, les chœurs faisait merveille, l'orchestre avait des *calendo* et des *renforzando* d'un effet prodigieux.

Tout le monde était debout quand le rideau s'abaissa, et il y eut dans la salle des hourras, des trépignements à la faire crouler.

Au quatrième acte, la favorite, condamnée par l'Eglise, accusée par le roi, méprisée par son amant, et venant mourir, sous l'habit de novice, dans le couvent où ce dernier se consacre à Dieu, trouva des accents d'une éloquence douloureuse, d'un charme pathétique irrésistibles. Ses derniers mots :

Ma vie est terminée,
Mais je meurs pardonnée;
Fernand, je te bénis...

eurent un succès d'attendrissement bien autrement sincère, bien autrement glorieux pour la Ghiberti, que toutes les folles démonstrations de l'acte précédent.

Du reste, la pièce finie, ces excentricités du dilettantisme parisien recommencèrent. La diva fut rappelée une fois, deux fois, trois fois, comblée de bravos et de fleurs, et cette ovation aurait eu peine à finir, si le régisseur, pour couper court, ne fût venu annoncer que la diva, à raison de son extrême fatigue, avait été forcée de quitter la salle.

Les abonnés s'abordaient sous le vestibule.

— Une Giulia Grisi! disait l'un.

— Dites donc une Malibran, mon cher! s'écriaient les enthousiastes.

XI

LA FAILLITE.

La voiture de mademoiselle Ghiberti, devenue du jour au lendemain une des célébrités parisiennes, vint, à quelques jours de là, s'arrêter non loin de la boutique de la Frippart, de ce capharnaüm obscur où avait grandi la jolie Madeleine. La diva quitta secrètement son coupé, et fit quelques pas dans la rue, se rapprochant du magasin qu'elle observait à distance.

Il s'y passait quelque chose d'étrange.

Devant la porte, des groupes stationnaient çà et là; on causait, on cancanait, en jetant parfois sur l'établissement du sensuel Augustin et de sa femme des regards d'une bienveillance douteuse. La devanture était ouverte comme d'habitude, mais négligemment; les volets étaient battants dans l'espace; des gens allaient et venaient de l'intérieur à la rue.

Tout s'expliqua pour la Ghiberti par une grande affiche jaune appendue à la muraille. On y lisait:

« Etude de Me Lapoigne, huissier.

» Vente par autorité de justice, après la faillite de la dame Frippart, marchande à la toilette dûment autorisée;

» Consistant en vêtements de femme, linge de corps, de table et de toilette, dentelles, guipures, pièces et coupons d'étoffes, mercerie, etc, etc.;

» Bijoux, curiosités diverses;

» Grand assortiment de meubles;

» La vente sera faite, au domicile de ladite dame Frippart, par le ministère de Me ***, commissaire-priseur.

» Au comptant, cinq pour cent en sus du prix d'adjudication.

» Les objets d'or ou d'argent dont l'adjudication refusera de payer le contrôle seront immédiatement brisés. »

A cette vue, la Ghiberti parut éprouver un grand trouble. Elle abaissa sa voilette, comme si elle eût craint d'être reconnue dans la foule, s'éloigna un peu, et, après un moment d'attente, gagna l'allée de la maison, où elle disparut.

Elle alla droit à la loge.

— Bonjour, madame Cocassard, dit-elle à la portière.

— Vous êtes bien honnête, répondit celle-ci, une grande femme osseuse, pauvrement vêtue d'un jupon court, d'un mouchoir de cou croisé sur la poitrine et d'un mauvais bonnet de linge. Qu'est-ce que vous demandez?

Puis son œil gris s'était arrêté un instant sur la nouvelle venue:

— Mais je ne me trompe pas, s'écria-t-elle, en joignant les mains sur le manche de son balai; Dieu! est-ce possible? C'est mademoiselle Madeleine.

— Moi-même.

— Et d'où venez-vous comme cela, ma chère petite. Ah! voyez-vous, ça m'a donné un coup dans l'estomac quand je vous ai reconnue. Toujours jolie! Eh bien! ma pauvre enfant, vous arrivez dans un bien triste moment.

— Je ne le vois que trop, madame Cocassard. Qu'y a-t-il donc?

Cette scène se passait au fond d'une petite cour humide, sur les murailles verdâtres et les dalles de laquelle un jour blafard semblait tomber à regret.

Tout en haut de ce puits, un tout petit coin du ciel.

— Entrez dans la loge, entrez, ma chérie, reprit la

portière. On ne s'imagine pas comme c'est affreux *la mauvaise air* de cette cour pour les rhumes de cerveau.

Et elle étendait sa main sèche sur la passe de son bonnet, comme pour l'abaisser sur ses yeux.

Madeleine s'assit.

— Vous avez beaucoup voyagé, nous a-t-on dit, mademoiselle ? continua la portière. Pourquoi donc que vous êtes allée dans les *étranges pays ?*

— Nous causerons de cela une autre fois, la mère ; mes souvenirs m'échappent en ce moment, tant je suis inquiète. Qu'est-il donc arrivé ?

— Ne m'en parlez pas. Votre maman est en faillite, quoi, et on vend tout chez elle aujourd'hui.

— Ah ! madame Cocassard, et où est-elle, maman ?

— En prison.

— Et papa ?

— En prison.

— Mon Dieu !

— Sans compter César, qui s'est fait pincer ici près, dans la rue, il n'y a pas quinze jours. Jésus-Dieu ! tous à l'ombre, d'une fournée.

— Mais c'est horrible, ce que vous me racontez-là, chère madame. Voyons, qu'y a-t-il au fond de tout cela ? Ne me cachez rien.

Et Madeleine glissa vingt francs dans la main de la portière.

Celle-ci regarda la pièce d'or, puis Madeleine, avec une sorte d'extase.

— Un vrai trésor, cette enfant, murmura-t-elle ; jolie comme un ange et puis si bonne !

— Pourquoi les a-t-on emprisonnés ? reprit la diva.

— C'est leur gueux de syndic qui leur a joué ce tour, en faisant un tas de *ragots* sur leur compte, que sais-je, moi ? qu'ils avaient *farsifié* leurs livres, qu'ils avaient *lavé* une partie de leur *butin*, qu'ils cherchaient à déménager à la *cloche de bois* et cent autres vilenies. Dame ! vous comprenez... quand on en est là, ce que l'on peut sauver, on le sauve.

— Oui. Et César ?

— Ne m'en parlez pas. Vous le connaissez : c'est mauvais sujet comme les rues, mais pas plus méchant que la bonne bête du bon Dieu. Donc lui, ne sachant rien de rien de ce qui était arrivé, vint, il y a une quinzaine, vers dix heures du soir, pour emprunter, selon son habitude, une pièce de quarante sous à sa mère. Précisément celle-ci avait été coffrée la veille. Mon César entre...

— Et qui lui ouvrit ?

— Ah dame ! il est probable qu'il s'ouvrit tout seul. C'est si subtil ce garnement, et pas plus méchant qu'un agneau. Il entre et, ne voyant personne, il se met à fureter partout, le pauvre innocent, et à fourrer dans ses poches tout ce qui lui tombe sous la main, les bijoux, les montres, les dentelles !... Vous pensez qu'il ne choisissait pas le pire. Après quoi, il sort, ce cher petit, pas plus défiant que l'enfant qui vient de naître, et paf ! le voilà qui tombe dans une ronde de sergents de ville.

Madeleine n'en écouta pas davantage, elle se cacha la figure dans ses mains et se mit à fondre en larmes.

— Faut pas vous désoler comme cela, petite, disait la portière pour la consoler. Que voulez-vous ? *N'y a* de ces désagréments dans les familles. Avec le temps, cela s'oublie.

La diva pleurait sans écouter. Puis, quand elle eut donné un libre cours à ses larmes et que sa douleur se fut un peu calmée, relevant sa tête, elle s'essuya les yeux, répara un peu le désordre de sa coiffure, et dit à la portière :

— Ma bonne Cocassard, le commissaire-priseur qui doit faire la vente est-il arrivé ?

— C'est probable, je vais voir, répondit la portière.

— Allez et ramenez-le ; j'ai à lui parler.

La portière revint, après quelques minutes d'absence, précisément avec ce galant officier ministériel qui, trois ans auparavant, à l'hôtel de la rue Drouot, parlait de s'adjuger lui-même l'appétissante madame Montplaisir.

— Monsieur, lui dit Madeleine, je suis la fille de madame Frippart.

Le commissaire-priseur salua avec une sorte d'aimable ironie.

— A combien monte le passif de ma mère ?

— Eh ! chère belle, répondit l'officier ministériel, avec les intérêts et les frais, cela pourrait bien aller jusqu'à vingt-huit mille francs.

— Pouvez-vous surseoir à la vente ? Je veux payer.

Le commissaire-priseur se cabra.

— Ah ! murmura-t-il, payer ?

Il se disait à part lui : « Et mes droits de vente ? »

— Mais, mademoiselle, reprit-il, je ne puis pas prendre, de ma propre autorité, une détermination pareille ; il faudrait voir monsieur le syndic.

— J'ai ma voiture à deux pas d'ici. Allons le trouver.

Madeleine et le commissaire partirent.

Une heure après, l'officier ministériel était de retour.

Il se faisait grand tapage en ce moment dans la maison Frippart, parmi les marchandes à la toilette, les brocanteurs, les frippiers, et les négociants en peaux de lapin, accourus à la curée. Comme cela se pratique dans toutes les ventes à domicile, ils avaient rempli la boutique, obstrué les portes, cerné le bureau, de façon à ne laisser approcher aucun bourgeois, aucun *râleur*, comme on dit dans le bric-à-brac ; la vente Frippart était investie.

Dans ces conditions, les Auvergnats de la salle achètent ce qu'ils veulent et pour le prix qu'ils veulent. S'il s'est introduit quelques *philistins* parmi eux, ils poussent tout contre lui afin de le dégoûter.

Y a-t-il de la perte pour quelqu'un dans cette lutte, tout le monde en prend sa part. La vente finie, on procède au *revidage*.

Les enchères auraient dû s'ouvrir à midi, et il était une heure. On commençait à piétiner, sur l'air des *Lampions* dans la boutique, quand le commissaire-priseur entra. Il tenait dans sa main la grande pancarte jaune du dehors, qu'il avait arrachée en passant.

— Madame Frippart a payé. Tout est fini, messieurs, dit-il.

— Il n'y a que ces coquins-là pour savoir se tirer d'affaire, exclama un des marchands.

Et la foule s'épandit dans la rue.

Le commissaire fit fermer la boutique et partit en emportant les clefs.

Abandonnée par son frère aux environs des Halles, Madeleine avait continué sa route en jetant, toute éperdue, une adresse au cocher.

Quelques minutes après, accablée de fatigue, brisée d'émotions, elle s'était endormie...

Elle ne s'éveilla qu'au moment où le roulis de la voiture cessa de la bercer.

Ce réveil fut atroce. Où était-elle ? d'où venait-elle ? Ses sens étaient égarés, sa mémoire lui faisait complètement défaut.

Mais, quand elle se retrouva dans un fiacre et que, se penchant à la portière, elle reconnut la maison du maestro Fiorentini, elle se rappela.

Alors tous les monstrueux souvenirs de cette nuit se dressèrent devant elle et la saisirent pour la torturer, pour la désespérer.

Elle était restée accotée, immobile et pâle, à l'angle du fiacre ; elle ne savait quel parti prendre, elle frissonnait.

Aller réveiller ce brave Fiorentini à pareille heure, était-ce possible ? Que dirait-il ?

Cependant le cocher s'était penché sur son siége.

— Allons, la petite bourgeoise, murmurait-il doucement, nous sommes arrivés.

Le bonhomme comprenait bien qu'il y avait quelque sombre mystère dans le fait de cette enfant, recueillie

sur la voie publique à deux heures du matin, en toilette de bal, et qui semblait hésiter à sortir de sa voiture.

Il ouvrit la portière.

Alors Madeleine, toute troublée, quitta le fiacre,

Elle paya sa course.

— Cocher, dit-elle, voulez-vous m'attendre un instant? Je crains de ne pas trouver la personne chez qui je vais.

— Oui, mademoiselle ; oui, montez.

— Dans cinq minutes, si je ne suis pas descendue, vous partirez.

— C'est bien. Je vous attendrai, n'ayez pas d'inquiétude.

Il était trois heures du matin. Silence complet dans la rue ; le jour commençait à poindre.

Quand Madeleine eut sonné à la porte de l'appartement de Fiorentini, un léger bruit se fit entendre immédiatement à l'intérieur, qui rassura la pauvre fille. On allait et on venait. Enfin la vieille bonne du maestro ouvrit et apparut, une bougie à la main.

— C'est moi, dame Zanetta, dit Madeleine.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la vieille.

Elle courut à la chambre de son maître.

— Réveillez-vous, signor, poursuivit-elle ; c'est mademoiselle Madeleine qui nous arrive.

— Madeleine ! répéta Fiorentini en se frottant les yeux. Qu'est-ce que cela signifie? Faites-là entrer dans le salon ; surtout pas de bruit, Zanetta, ajouta le maestro dont la première pensée en toute circonstance était la prudence et la discrétion.

— Oui, mon bon maître, c'est moi, reprit la jeune fille, quand Fiorentini fut accouru vers elle, et après quelle nuit ! Que de coupables entraînements et que d'outrages !

Et elle lui raconta, avec toute sorte d'indignations et de larmes enfantines, de colère et de repentir, l'ignoble trahison dont elle avait été victime.

— Et c'est chez moi que vous avez cherché un refuge, chère petite diva? répondit le vieillard en l'embrassant. Oh ! c'est bien, c'est bien cela, Madeleine. Vous avez eu raison. Cette nuit, pour vous c'est la régénération ; cette aube qui commence à poindre, c'est l'aurore d'une vie nouvelle. Remercions Dieu ! Il aime les cœurs droits, il ne les abandonne jamais, il les conduit à ses fins par des voies inconnues.

Puis, se ravisant :

— *Corpo santo !* dit-il, voilà que je sermonne comme un vieux pédant que je suis. Zanetta va vous faire un lit ; c'est une bonne femme, elle aura pour vous toutes sortes de prévenances et de soins maternels. Consolez-vous, reposez-vous. Cette après-midi, nous partons pour la campagne, et dans huit jours, pour Florence.

Il y a de braves gens à Paris, dont l'art musical a fait la fortune, qui s'inquiètent de recruter des sujets pour nos grands théâtres lyriques, et, quand ils croient à l'avenir d'un artiste, se prêtent volontiers à lui en faciliter l'accès. Leurs jeunes clients doivent les rembourser sur les prix des engagements qu'ils obtiendront un jour.

Ce fut à une de ces agences que s'adressa Fiorentini, afin de trouver l'argent qu'il lui fallait pour emmener Madeleine ; il obtint pour elle, sous sa garantie, un traité dont il dicta lui-même les conditions. Quelques jours après le duel de Gilbert et du vicomte, le maestro et son élève partaient pour l'Italie.

De Florence, Madeleine écrivit à madame de Latour-Eymeric. Fiorentini voulut s'y opposer, mais en vain : la pauvre fille n'avait plus de mère ; elle sentait qu'elle avait besoin de la protection et des conseils de la baronne. Elle lui raconta tout, elle lui avoua tout, dans une lettre pleine de larmes, et lui demanda pardon. Immédiatement elle reçut la dépêche télégraphique suivante·

« Vous étiez pardonnée d'avance, chère enfant, Bientôt vous aurez notre réponse. D'ici là vivez en paix, ne vous inquiétez de rien. Au revoir. »

En effet, après une semaine d'attente, un matin que Fiorentini et la jeune fille déjeunaient, un garçon d'hôtel vint annoncer qu'un monsieur et une dame demandaient à parler à la *signorina*.

— Des Français? demanda vivement Madeleine.

— *Si*, *signorina*, répondit le garçon ; *dei nobilissimi Francesi*.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille.

Elle se leva et descendit précipitamment au bureau ; un instant après, elle était dans les bras de la baronne.

Quelle reconnaissance ! que de caresses ! que de doux reproches !

— *Diavolo !* je l'avais pressenti, ils vont me l'enlever, pensait Fiorentini.

Le baron et la baronne montèrent au petit appartement qu'occupait Madeleine. Monsieur de Latour-Eymeric serra affectueusement la main du maestro, qui se confondait en salutations, s'assit, fit placer la jeune fille entre lui et sa femme, et demanda tout simplement qu'on lui servît à déjeuner, ainsi qu'à la baronne.

— Continuez, signor, ajouta-t-il, et vous aussi, chère enfant ; dans un instant, nous vous aurons rattrapés.

Le déjeuner se passsa dans d'amicales causeries, comme si on se fût connu depuis longtemps.

Les dames allèrent ensuite se promener en voiture ; le baron alluma un cigare et demanda au maestro s'il voulait bien le conduire par la ville.

Ils causèrent, chemin faisant.

— Nous vous en avons voulu un instant, cher monsieur, disait monsieur de Latour-Eymeric, de nous avoir enlevé Madeleine.

— Eh ! monsieur le baron, répondit le maestro, j'étais fort embarrassé de cette pauvre petite. Je ne connaissais qu'imparfaitement vos relations ; je n'ai songé tout d'abord qu'à la soustraire aux recherches de sa mère. Et puis, ajouta Fiorentini avec une certaine amertume, je voulais garder Madeleine pour moi seul, la consacrer tout entière à l'art qui est sa véritable vocation.

— Mais nous n'y ferons pas obstacle, répliqua monsieur de Latour-Eymeric. Tant mieux, si elle a pris goût à la musique, si elle a conçu l'ambition de s'élever par son talent ; cela occupera son imagination, cela donnera un but à l'activité de sa jeune tête. Avez-vous remarqué, signor Fiorentini, comme elle est impressionnable, nerveuse, passionnée, cette chère enfant ! Quelles vibrations dans la voix, quelle animation dans le regard !

— Si je l'ai remarqué ! dit le maestro.

— Et quelle énergie de volonté ! quelle violence, quelle obstination contre tout ce qui lui fait obstacle ! Nature dangereuse, signor Fiorentini...

— Oui, mais puissante, mais artiste.

— Qu'il faut savoir maîtriser, diriger vers le bien. Au fait, vous y avez réussi jusqu'à présent ; car, dans ces derniers temps, bien que les conseils ne lui aient pas manqué, elle n'a guère écouté que vous.

— Oh ! Gilbert aussi a beaucoup d'influence sur elle.

— Oui, monsieur Gilbert de Valcombe, murmura le baron d'une voix presque attristée. Quelle homme est-ce ?

— De l'intelligence, de l'imagination, du talent, beaucoup d'esprit pratique, beaucoup d'application au travail : tout ce qu'il faut pour réussir.

— Mais parfois une bien mauvaise tête.

— Non, monsieur.

— Vous savez son duel avec de la Carlinière?

— Soyez sûr que je ne lui ai pas épargné les remontrances à ce sujet. Le pauvre garçon n'en menait pas large. Eh bien! monsieur le baron, cette affaire d'œi

crevé ne nous a pas été trop défavorable. La chronique scandaleuse commençait à s'emparer de l'aventure du chalet des Champs-Elysées; les chroniqueurs étaient sur la voie : déjà ils aiguisaient leurs meilleures plumes. Quand on sut qu'il s'agissait de coup d'épée et de pistolet, tout le monde s'est tu.

— Allons, signor, je vois que monsieur Gilbert est de vos amis.

— Il le mérite. Je vous assure que, de ce côté, il n'y a que de la satisfaction à attendre. Vous connaissez sa mère ?

— Un peu. Ce sont des gens pauvres, mais de vieille et bonne noblesse

— Eh bien! c'est affaire à vous, monsieur, dit en riant Fiorentini.

— Continuez donc votre œuvre, mon cher maître, ajouta monsieur de Latour-Eymeric. Veillez sur Madeleine jusqu'à ce qu'elle ait achevé son éducation musicale; je vous la confie. Quand vous le jugerez à propos, vous la ferez débuter; mais ici, en Italie, non pas à Paris. Je veux qu'elle n'y vienne qu'avec une réputation faite; il ne faut pas qu'elle s'y expose à un échec.

— Non, certes, dit le bonhomme.

— Faites en sorte de ne pas habiter trop longtemps la même ville que monsieur Gilbert.

Fiorentini fit un geste d'assentiment.

— Et maintenant, nous avons des comptes à régler? demanda le baron.

— Non, monsieur, répondit Fiorentini.

Et il expliqua l'opération financière qu'il avait réussi à conclure au nom de Madeleine.

Le baron se récria.

— Mais je ne l'entends pas ainsi, répliqua-t-il. Le traité que vous avez conclu avec cette agence, il faudra le rompre, coûte que coûte. Je ne veux pas que ma fille prenne des engagements avec personne, ni qu'elle reçoive un sou de qui ce puisse être.

Le maestro expliqua que beaucoup d'artistes, et d'artistes célèbres, ne l'étaient devenus que grâce à de semblables arrangements.

Monsieur de Latour-Eymeric n'y voulut pas entendre et poursuivit :

— Dès ce jour, monsieur Fiorentini, vous êtes le tuteur et le professeur de ma fille. Je vous ouvrirai avant mon départ un crédit chez un banquier qui vous permette de toucher, en quelque ville qne ce puisse être, tout l'argent dont vous pourrez avoir besoin. Vous serez défrayé de tout, et, en outre, je vous prierai d'accepter cinq cents francs par mois, en reconnaissance des bons soins que vous avez eus pour notre chère enfant.

Et le maestro de refuser énergiquement tout salaire.

— Signor, dit le baron, ce que femme a réglé, Dieu l'a réglé. Or, c'est madame de Latour-Eymeric qui a fixé vos honoraires. Il n'y a donc qu'à se soumettre.

Puis, lui serrant affectueusement la main :

— Et ramenez-nous... dans combien de temps ? interrompit-il ?

— Dans deux ans.

— C'est bien long. Eh bien! dans deux ans, notre Madeleine toujours belle et sage... et, s'il se peut, grande artiste. Maintenant que nous vous avons confié ce que nous avons de plus cher au monde, permettez-nous, monsieur, de vous regarder comme notre meilleur ami.

Le principal meneur du complot tramé contre Madeleine à propos de la fête donnée par le baron de Teuffelmann, avait été le vicomte de la Carlinière. A la Frippart, incombait la responsabilité d'une connivence coupable, dont elle avait elle-même débattu et préalablement fixé le prix. Elle n'avait pas livré sa fille; elle s'était prêtée à ce qu'on la livrât, sans même trop savoir quand et comment aurait lieu cette infamie.

C'étaient l'immoralité de ses habitudes de jeunesse, la funeste influence du milieu dans lequel elle avait vécu, l'habitude qu'elle avait contractée dans son commerce de spéculer sur tout, de faire argent de tout, de tout escompter aux femmes, leur jeunesse, leur beauté, leurs galanteries, qui l'avait poussée au mal, malgré les répugnances instinctives de son cœur maternel.

Aussi la nuit funeste qui devait à jamais la séparer de sa fille l'avait-elle passée dans un grand trouble. Le jour venu, elle avait compté les heures, elle attendait Madeleine... Que lui était-il arrivé? Plusieurs fois, depuis quelques temps, celle-ci avait découché; mais jamais son absence n'avait causé à sa mère d'aussi cruelles angoisses, d'aussi tristes pressentiments.

Huit heures, neuf heures, dix heures sonnèrent : Madeleine ne revenait pas.

On déjeuna sans elle. Frippart était préoccupé, taquin, hargneux. On regardait la place vide de Madeleine et on se taisait.

A une heure, la marchande n'y tint plus; elle s'habilla à la hâte et sortit.

Elle courut chez la Renouvier, la Renouvier était absente; chez Amanda, celle-ci avait quitté le bal vers deux heures du matin. Le vicomte à ce moment promenait Madeleine dans les salons, il avait dû la reconduire.

— Elle n'est pas revenue! s'écria la Frippart toute frémissante.

Amanda ne répondit que par un sourire sarcastique.

Et comme la marchande insistait.

— Eh! ma chère, que me cornez-vous aux oreilles? ajouta-t-elle; votre fille n'est pas perdue, que diable! elle se retrouvera.

La Frippart se rabattit chez le vicomte.

Celui-ci l'écouta avec moins d'impatience, comme s'il eût compris la gravité de la situation.

— Attendez-moi ici un instant, mame Frippart, dit-il; je vais aux renseignements.

Et il se rendit chez le baron de Teuffelmann, auquel il fit passer sa carte.

Là, en effet, on eut des nouvelles.

Le baron tout soucieux, raconta ce qui s'était passé entre lui et Madeleine.

— Che ne lui ait burtant rien tit qui bût l'offenser, poursuivit-il; quelques calanteries, foilà tut.

— Et elle les a mal accueillies?

— Gomme une sauvache qu'elle est. Che la croyait mieux abbrifoisée. Et fus dites qu'elle n'est bas rentrée chez sa mère?

— Non.

— Maufaise avvaire, mon cher ficomte, dans laquelle che me suis imbrutemment afenturé, un peu bar votre vaute.

—Que voulez-vous? elle m'a trompé, cette petite lionne, avec ses allures félines, tantôt lascive et faisant patte de velours, et tantôt montrant les griffes.

— Silence sur tut cela, monsieur le ficomte, conclut Teuffelmann. Temain ch'aurai installé quelque audre trôlesse tant l'hôtel. Fous, bartez, tisbaraissez au blus fite... et tut sera tit. Si t'ici là fous abbrenez quelque chosse, je fous serai obliché te m'en faire part.

La Carlinière revint auprès de la marchande avec ces tristes nouvelles.

La journée se passa ainsi.

Le soir venu, le lamentable Frippart se rendit à la brasserie du Rat-Blanc, quoique, dans sa préoccupation, pipe, choppes et parties de bézigue eussent perdu tout attrait pour lui, mais il lui semblait que Gilbert et le maëstro Fiorentini ne devaient pas être étrangers à la disparition de Madeleine; il voulait les voir.

Gilbert s'y trouvait, comme d'habitude; seulement, assis au milieu d'un groupe d'amis avec lesquels il avait engagé une discussion des plus vives, il se contenta de répondre par un signe de tête au salut amical que Frippart lui adressa.

Vers neuf heures, on vit apparaître le maëstro. Il

demanda pourquoi Madeleine n'était pas venue, et se plaignit qu'elle fut moins assidue à ses leçons qu'autrefois. Ce fut là tout.

A ce moment, la jeune fille était en sûreté depuis longtemps. Vers une heure, Fiorentini l'avait conduite à la campagne, dans une famille de braves gens dont il était sûr, et l'y avait laissée.

En rentrant chez lui, Frippart trouva sa femme en proie à un indicible accès d'exaspération douloureuse. Elle venait de recevoir la lettre suivante, timbrée de Paris et adressée à son mari :

« Mon père,

» Je pleure en traçant ces lignes. Ma mère m'a tendu » un piége ignoble, auquel par bonheur j'ai su m'arra- » cher. Je la renie, je pars ; jamais plus je ne la reverrai.

» Je regrette que cette résolution vous atteigne, vous » qui avez toujours été bon et indulgent pour moi.

» Adieu.

» MADELEINE. »

C'était écrasant.

Frippart se laissa tomber sur sa chaise et se mit à sangloter.

La marchande elle-même n'y put tenir : pour la première fois depuis la catastrophe qui lui enlevait sa fille, elle trouva des larmes pour pleurer.

Alors elle se rejeta sur Françoise.

Celle-ci connaissait la famille de Latour-Eymeric, au sein de laquelle Madeleine avait pu se réfugier. La Frippart n'eût pas trouvé assez d'injures, assez d'outrages, pour l'en accabler, si elle eût été moins malheureuse ; mais elle n'avait plus la force ni de se venger ni de maudire. Elle avoua ses torts à sa fille de boutique, elle l'implora ; elle la supplia de chercher à savoir si Madeleine était allée se mettre sous la protection de la baronne. Elle se résignerait à la perdre, ajouta-elle, pourvu qu'elle la sût à l'abri de tout danger.

Françoise se laissa toucher.

Immédiatement elle alla trouver madame de Latour-Eymeric ; mais, au récit de la rousse Normande, la baronne s'émut ; elle appela son mari ; elle lui fit part de ce qu'elle venait d'apprendre et tout deux restèrent anéantis sous le poids du malheur qui les frappait.

Il n'y avait pas à douter de leur sincérité ; évidemment ils n'avaient point vu Madeleine, ils ne savaient rien d'elle. Françoise n'eut pas de peine à convaincre les époux Frippart de la complète inutilité de sa démarche.

On eut bientôt des indices sur les protecteurs que Madeleine avait dû se choisir.

On apprit le duel de Gilbert et du vicomte et en même temps le maëstro Fiorentini disparut du quartier.

Mais, loin de songer à déposer une plainte contre ce dernier, la Frippart s'effraya. Gilbert, ses témoins et ceux de monsieur de la Carlinière pouvaient être poursuivis, le père et la mère de Madeleine cités comme témoins... la Frippart se crut à la veille d'être placée elle-même sous la main de la justice. Par bonheur le silence se fit sur cette affaire.

Enfin, après quelques jours d'attente, les employés et les clients de Larapine, qui s'étaient obstinés d'abord à le croire en villégiature, s'aperçurent qu'il avait levé le pied.

Frappée au cœur par cet abandon, Françoise demanda qu'on lui réglât son compte et ne reparut plus.

Était-ce assez de catastrophes, assez d'infortunes?

XII

CONCLUSION.

Les Frippart étaient demeurés seuls. On les voyait mal dans leur quartier, leur clientèle ne tarda pas à les abandonner ; en quelques semaines, le chiffre de leurs affaires baissa de cinquante pour cent.

Si elle eût été plus jeune, si elle eût eu plus d'énergie, la marchande eût liquidé, réalisé ses bonnes créances, fait une solde des autres, et, le printemps venu, transporté son commerce dans quelque ville d'eaux d'Allemagne, soit à Bade, soit à Wiesbaden, soit à Hombourg.

Mais elle était d'un âge où l'on n'a plus de ces résolutions viriles. Elle resta immobile dans son établissement mal famé, démodé, assistant avec une sorte de résignation fatale à l'effondrement de sa petite fortune.

Le courage lui manquait pour aller chaque matin poursuivre, relancer, harceler ses débitrices. D'ailleurs Françoise, son ardent limier, n'était plus là pour la seconder. A mesure qu'on la voyait devenir bonnasse et paresseuse, ses recouvrements se faisaient plus difficiles ; quand on eut cessé de la craindre, on cessa de la payer.

En outre, elle perdait le goût, elle ne savait plus la mode, elle achetait mal ; on ne trouvait plus rien de nouveau ni d'élégant chez elle. La Frippart, en un mot, n'était plus qu'une vulgaire brocanteuse : cela se disait partout depuis Notre-Dame-de-Lorette jusqu'au haut des quartiers des Martyrs, Breda et de la Fontaine-Saint-Georges.

On vécut ainsi six mois, un an, deux ans.

A force d'économie, on *boulottait* encore, on faisait face aux échéances. Si Larapine avait emporté la somme consignée entre ses mains par le baron de Teuffelmann, il avait également fait disparaître les quinze mille francs de billets Salomon. Ç'avait été une véritable aubaine pour les époux Frippart. Par malheur, tout à coup ces damnées paperasses réapparurent ; seulement c'était monsieur Nathan qui en était devenu le redoutable porteur.

Et cette tuile tomba sur la maison Frippart, précisément au milieu de ses plus grands embarras.

Si le chagrin que la disparition de Madeleine avait causé à Frippart avait été plus expansif que celui de sa femme, il avait été moins profond ; ses regrets furent moins durables. Peu à peu il oublia la fugitive, en même temps qu'il reprenait ses anciennes habitudes de dissipation et de ruineuses convoitises. C'était, on l'a vu, au fonds de meubles d'occasion, spécialement placé sous sa gérance, que l'ex-sous-officier empruntait d'ordinaire ses moyens de séduction.

Pendant que la Frippart, toujours sobre, économe, travailleuse, tenait tête à la mauvaise fortune, son mari, lui, ne se gênait guère pour offrir aux cocottes de son choix, à celle-ci une étagère, à cette autre un tête-à-tête, à cette autre encore un bonheur-du-jour. Si bien que lorsque la créance Nathan vint se dresser comme un spectre en face des époux Frippart, et que la marchande dut faire appel à toutes ses ressources, elle trouva, au compte de son magasin de meubles, un *pouf* sur lequel elle n'avait pas compté. Il est vrai qu'il était énorme.

On les poursuivit cette fois avec la dernière rigueur. Ils luttèrent quelque temps, donnant des à-comptes, obtenant des délais toujours chèrement payés, se débattant comme des gens qui se noient.

Bref il fallut déposer son bilan.

Alors ils cherchèrent à soustraire de leur actif tout ce qui leur fut possible de cacher ou de vendre. Avec un

syndic hostile et un juge-commissaire mis en défiance par leurs antécédents, cette façon de liquider ne pouvait que tourner à mal. Un beau matin, maître Augustin Frippart et sa femme se trouvèrent coffrés.

Le méfait de César vint encore aggraver leur situation, et c'en était fait de la famille Frippart, si un bon génie ne fût venu à son secours.

Une après-midi, on vint annoncer à la marchande qu'elle était libre. Au greffe, elle trouva une liasse de papiers à son adresse. C'était le dossier de sa faillite : sur le paquet, une enveloppe qui contenait deux billets de mille francs.

Mais pas de lettre, pas un mot de sa fille.

Frippart fut relâché au même instant.

Quant à César, on lui fit signer un engagement dans l'infanterie de marine, et on l'expédia pour Brest entre deux agents de police. Ceux-ci ne quittèrent le port qu'au moment où le léviathan qui emportait le jeune César et sa fortune, soufflant par bouffées la fumée et la vapeur de sa puissante haleine, eut disparu à l'horizon.

Le jugement qui déclarait les époux Frippart en faillite fut rapporté.

Pendant que le papier timbré faisait rage, et que les gens de loi travaillaient à réhabiliter les Frippart avec une ardeur égale à celle qu'ils avaient mise à les ruiner et à les déshonorer, la marchande avait pu se renseigner sur sa fille.

La généreuse conduite de celle-ci l'avait profondément touchée, elle crut à un retour d'affection de la part de Madeleine ; elle espéra la revoir, elle attendit de ses nouvelles, mais en vain.

Les jours, les semaines, se passèrent sans qu'on apprît rien sur la diva, si ce n'est le succès toujours croissant de ses débuts. Alors, dévorée d'impatience, de dépit, de remords, la marchande écrivit à la signora Ghiberti pour lui demander une entrevue.

La réponse fut prompte et non moins brève : en quatre mots, Madeleine donnait rendez-vous à sa mère pour le lendemain.

La Frippart était fort troublée quand elle entra dans le salon de la cantatrice. Elle la regarda un instant, sans mot dire, de son petit œil noir et brillant ; puis ne se contenant plus :

— Madeleine, ma fille ! s'écria-t-elle.

Et elle voulut se jeter dans ses bras.

La diva sans doute n'était pas moins émue, mais elle s'était imposé un rôle qu'elle devait remplir avec fermeté. Elle se contenta de serrer affectueusement la main de la marchande, et lui dit :

— Asseyez-vous, ma mère.

En même temps, elle se plaça près d'elle.

Alors, à voir cette jeune femme élégamment vêtue d'une robe de chambre de cachemire blanc, distinguée, admirablement belle, au geste et à la parole contenus, qui, dans ce paisible intérieur, tout décoré d'objets d'art et encombré de partitions, passait sa vie à travailler, à étudier, la vieille coquine comprit qu'entre elle deux il y avait une distance impossible à franchir, et que sa fille était perdue pour elle.

— Eh bien ! reprit la diva, vous êtes rentrée dans votre magasin, ma mère ; vous y avez repris vos habitudes ?

— Oui, mon enfant, grâce à toi, répondit la Frippart.

— Oh ! si ce n'eût été pour couper court aux misères qu'on vous faisait, répliqua Madeleine, j'eusse volontiers abandonné fonds et clientèle à tout ces gens de loi. C'est un mauvais métier que le vôtre, ma mère, qui ne peut vous mener qu'à mal. Il faut vous en débarrasser.

— Et que veux-tu que nous fassions, ton père et moi ?

— Ecoutez, poursuivit la diva en revenant à ses câleries d'autrefois, vous vous entendrez avec papa, vous choisirez un endroit pour vous retirer, soit aux environs de Paris, soit ailleurs. Je vous achèterai une maison et vous ferai une petite rente pour vivre. Quatre mille francs, vous suffiraient-ils ?

— Quatre mille francs ! exclama la Frippart, dont les instincts de rapacité s'éveillèrent. Tu es donc riche ?

La diva regarda froidement sa mère et d'un ton hautain :

— Vous n'avez pas à vous en préoccuper, répliqua-t-elle.

— Oh ! je sais bien que tu es bonne pour nous, repartit la Frippart déconcertée.

Se ravisant ensuite et cherchant à donner le change à sa fille :

— Mais ce sera bien triste pour nous tout de même, continua-t-elle, de quitter Paris et d'aller vivre loin de toi.

— Vous devez pourtant y être accoutumée à vivre loin de moi, et si nous avons dû nous séparer, ce n'a pas été ma faute.

— Et puis, ajouta la marchande, négligeant cette allusion du passé, de recevoir peut-être les libéralités d'un homme qui m'a donné tant de motifs pour le haïr et pour le craindre.

A cette réflexion de la vieille fille entretenue, qui malgré elle en revenait encore à ses rancunes, la diva eut un spasme d'indignation. Sa lèvre frémit, ses narines se gonflèrent ; elle froissait de ses petites mains la cordelière de sa robe de chambre.

— Quant à cela, dit-elle, que votre délicatesse ne s'en offusque pas. L'argent que je vous offre, celui que j'ai déjà payé pour vous, est à moi, bien à moi ; je l'ai gagné honnêtement par mon travail. Allons, ma mère, revenez à de meilleurs sentiments. Les femmes de ma profession sont fort en vue ; elles ont besoin, pour que leur honneur reste intact, d'éloigner d'elles tout prétexte de médisance et de scandale. Réfléchissez, consultez mon père et rendez-moi réponse d'ici à quelques jours. Adieu.

Sur ce, la diva congédia sa mère.

— Est-elle devenue assez fière, assez revêche, cette cabotine-là depuis qu'elle est riche, grommelait la Frippart en s'en allant. Elle se croit déjà la fille du baron de Latour-Eymeric ; mais attends un peu. Je n'ai pas dit encore mon dernier mot et nous ne sommes pas encore partis.

Mais, quand elle eut fait part à son mari des propositions de Madeleine :

— Quatre mille francs et une maison ! exclama le sensuel ex-sergent-major d'infanterie ; ah ! sacrebleu, mais c'est royal. Pauvre petite, va ! Se serait-on imaginé qu'un jour elle nous gagnerait quatre mille livres de rente avec son gosier. Moi, d'abord, j'accepte.

— Pourvu que vous puissiez manger, boire et courir les femmes, vous, le reste vous importe peu, répondit la Frippart.

— Eh ! je m'en fiche pas mal du reste. Voyons, mame Frippart, ajouta le sensuel Augustin, pas de bêtises, ah ! pas de bêtises, au moins, sans cela nous ferions mauvais ménage ensemble.

— Vous irez dès demain chez Madeleine, là bien gentiment : vous la remercierez et lui direz que nous acceptions. Ventre de moine ! c'est que ce ne serait pas gai du tout si elle venait à se dédire, cette chère enfant.

A partir de ce moment, maître Frippart n'eut qu'une pensée, celle de choisir l'endroit où il pourrait dépenser le plus avantageusement ses quatre mille francs de rente. Et, considérant que les environs de Bergerac sont un excellent pays, où il y a de bon vin, du gibier, des poulardes, des truffes et de jolies filles, tout ce qu'il faut pour exister, il ne tarda pas à y transporter ses pénates.

Le séjour de Gilbert Valcombe à Rome n'avait pas été sans chagrins, sans mécomptes. Madeleine l'ayant précédé en Italie, il avait espéré y couler, entre l'amour et l'art, des jours empanachés de lauriers et de myrtes. Il n'en fut pas ainsi.

Le maestro fut fidèle à la consigne que lui avait donné le baron de Latour-Eymeric en quittant Florence. Il ne souffrit pas que les deux amants habitassent la même ville, que, sous des prétextes plus ou moins plausibles, Gilbert vînt se fixer, pendant des saisons entières, au-

près de sa fiancée. Ce serait la compromettre, disait-il, la distraire de ses études; ce serait employer mal lui-même les fonds que lui allouait l'Etat pour qu'il devînt un homme sérieux, un artiste capable de faire honneur à son pays. Parfois, quand le jeune homme avait fait un bon envoi à Paris, quand la diva avait eu quelque part un heureux début, Fiorentini permettait un voyage, mais de courte durée; encore Gilbert devait-il choisir un autre hôtel que celui de Madeleine et de son tuteur, ne point aller chercher la diva au théâtre ni sortir seul avec elle. Sur tous ces points, le maître était d'une sévérité inexorable.

Non qu'il se méfiât de Gilbert; mais personne, à l'entendre, n'avait besoin de savoir ni si la jeune artiste aimait quelqu'un, ni qui elle aimait, ni qui elle devait épouser.

Que si, après deux ou trois jours, la visite du jeune homme semblait vouloir se prolonger, Fiorentini devenait maussade, Gilbert se fâchait, alors le maestro lui faisait honte; il lui demandait s'il voulait donner à sa femme un nom ignoré, un époux sans avenir, une position obscure et misérable. Madeleine semblait s'amuser à ces débats, elle ne prenait parti pour personne; mais, en ce qui la concernait, elle obéissait toujours au vieillard avec la plus respectueuse déférence, et Gilbert partait bientôt, irrité, dépité.

Mais, rentré à la villa Médicis, il s'accusait d'indiscrétion, de lâcheté, et avait honte de lui-même; il regrettait de s'être attiré la nouvelle leçon que le maestro venait de lui infliger.

Alors il redoublait d'énergie; la pensée de Madeleine exaltait son esprit, enflammait son cœur. Il revenait à ses pinceaux avec une sorte d'ivresse enthousiaste. Fiorentini avait raison : il ne fallait pas qu'il eut moins de talent que sa femme, qu'elle eut un jour à rougir de lui, ni surtout qu'il lui dût sa fortune.

Et presque toujours le résultat de ces luttes généreuses était une nouvelle œuvre, qui allait à Paris témoigner de ses progrès et accroître sa réputation.

Son troisième envoi de Rome lui valut une médaille au Salon.

Le dernier eut un immense succès, *Aetius tué par l'empereur Valentinien III dans le palais de Ravenne.* On admira le mouvement dramatique de la composition, l'originalité des types, la magnificence des costumes, tous empruntés aux plus purs et aux plus authentiques monuments de l'époque byzantine; l'élégante précision du dessin, la splendeur du coloris. Les critiques les plus âpres furent désarmés et ne purent s'empêcher de convenir que ce jeune homme promettait un grand peintre d'histoire.

Gilbert revint à Paris, au milieu de son triomphe, pour épouser Madeleine.

La *diva* avait alors vingt et un ans accomplis. Longtemps on discuta en famille la question de savoir si le baron l'adopterait; en une certaine mesure, pour peu que les époux Frippart consentissent à y prêter la main, cette adoption était possible. Monsieur et madame de Latour-Eymeric la désirait vivement; Madeleine, Gilbert et Fiorentini étaient d'un avis contraire. Ils pensaient qu'il était inutile d'exposer la diva, près de devenir comtesse de Valcombe, au ridicule de s'appeler Madeleine de Latour-Eymeric-Frippart, et cet avis prévalut.

Ainsi le baron porta jusqu'au bout la peine de son péché de jeunesse.

Mais on lui tint compte de sa réserve; le monde est indulgent, quand une fois il a accepté certaines positions.

Les liens qui unissait la Ghiberti à monsieur de Latour-Eymeric étaient connus.

Quand, une fois mariée, elle vint habiter chez lui personne ne s'en étonna, et les deux époux furent regardés comme son gendre et sa fille.

Depuis lors, Madeleine a quitté le théâtre; mais elle n'a pas cessé d'être la *diva* préférée du grand monde, toujours prête à payer de sa personne quand il s'agi soit d'aider à une bonne œuvre, soit de prêter son concours au bénéfice d'un ancien camarade.

Fiorentini appartient désormais à la famille du baron.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

FIN DE LA MARCHANDE A LA TOILETTE ET DE LA QUARANTE-SIXIÈME SÉRIE.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS R.F.

	Page.
L'HERITAGE D'ARTHUR.	1
LA GRANDE ILLUSION DES PETITS BOURGEOIS.	193
LA MARCHANDE A LA TOILETTE.	309

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue Chauchat, 14.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00144136 0